

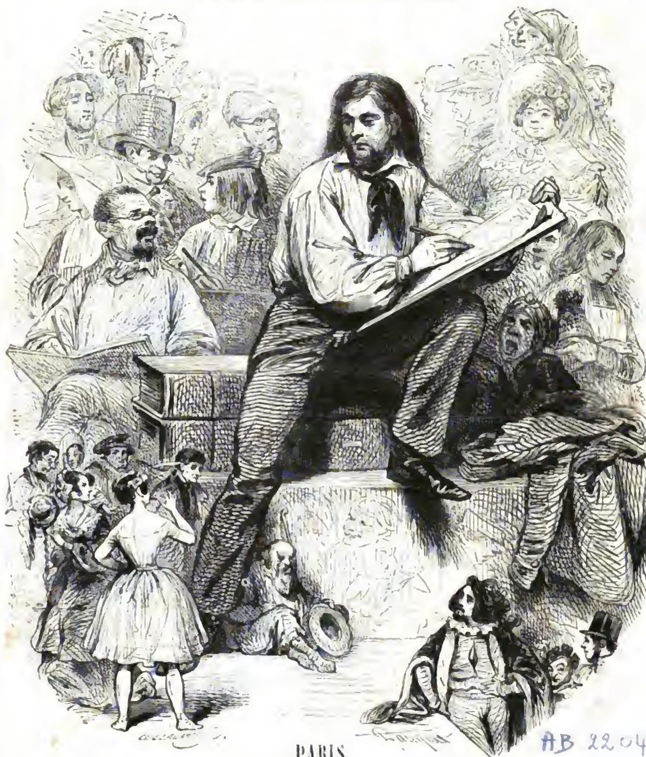

AB 2204/1


1094367315

LES

FRANÇAIS

PEINTS PAR EUX-MÊMES

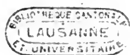


PARIS

LÉCRIVAIN ET TOUBON, LIBRAIRES-ÉDITEURS

4 ET 6, RUE VOLTAIRE

1860





INTRODUCTION

Il faut bien toujours que les écrivains d'une époque rendent au public ce que le public leur a prêté, et l'écrivain n'est jamais si heureux et si populaire que lorsque le public lui a beaucoup demandé, et lorsqu'il lui a beaucoup rendu. Plus ses emprunts sont nombreux, et plus il est lui-même un homme de génie. C'est là l'unique raison qui a fait de Molière le premier poëte du monde; car nul plus que lui n'a emprunté à l'humaine nature ses vices, ses ridicules, ses passions, ses haines, ses amours. Heureusement pour les emprunteurs à venir que, si le fond de l'humanité est le même toujours, la forme en est changeante et variable à l'infini. Chaque siècle, que disons-nous? chaque année a ses mœurs et ses caractères qui lui sont propres; l'humanité arrange toutes les vingt-quatre heures ses ridicules et ses vices, tout comme une grande coquette arrange et dispose ses volants, ses bijoux et ses dentelles; et nous ne voyons pas trop, puisque les marchandes de modes ont des livres sibyllins, tout exprès pour expliquer jour par jour les révolutions de leur empire, pourquoi donc n'aurions-nous pas, nous aussi, le peuple frivole et mobile par excellence, un registre tout exprès pour y transcrire ces nuances si fines, si déliées, et pourtant si vraies, de nos mœurs de chaque jour? C'est la Bruyère qui l'a dit, et celui là s'y connaissait : *Il n'y a point d'année où les folies des hommes ne puissent fournir un volume de caractères.* Et, je vous prie, si pareil livre eût été fait seulement depuis les derniers livres de Théophraste, savez-vous une histoire qui fût plus variée, plus remplie, plus charmante, plus vraie surtout et plus animée par toutes sortes de personnages? Mais non, les historiens, oubliant l'espèce humaine, se sont amusés à raconter des siéges, des batailles, des villes prises et renversées, des traités de paix ou de guerre, toutes sortes de choses menteuses, sanglantes et futiles; ils ont dit comment se battaient les hommes et non pas comment ils vivaient; ils ont décrit avec le plus grand soin leurs armures, sans s'inquiéter de leur manteau de chaque jour; ils se sont occupés des lois, non pas des mœurs; ils ont tant fait, que c'est presque en pure perte que ces misérables sept mille années que nous comptons depuis qu'il y a des hommes en société ont été dépensées pour l'observation et pour l'histoire des mœurs.

Et pourtant, songeons-y, un jour viendra où nos petits-fils voudront savoir qui nous étions et ce que nous faisions *en ce temps-là;* comment nous étions vêtus; quelles robes portaient nos femmes; quelles étaient nos maisons, nos habitudes, nos plaisirs; ce que nous entendions par ce mot fragile, soumis à des changements éternels, la beauté. On voudra de nous tout savoir : comment nous montions à cheval; comment nos tables étaient servies; quels vins nous buvions de préférence; quel genre de poésie nous plaisait davantage, et si nous portions ou non de la poudre sur nos cheveux et à nos jambes des bottes

à revers. Sans compter mille autres questions que nous n'osons pas prévoir, qui nous feraient mourir de honte, et que nos neveux s'adresseront tout haut comme les questions les plus naturelles. C'est à en avoir le frisson cent ans à l'avance.

Cependant, il faut en prendre votre parti, mes chers contemporains : ce que vous faites aujourd'hui, ce que vous dites aujourd'hui, ce sera de l'histoire un jour. On parlera dans cent ans, comme d'une chose bien extraordinaire, de vos places en bitume, de vos petits bateaux à vapeur, de vos chemins de fer si mal faits, de votre gaz si peu brillant, de vos salles de spectacle si étroites, de votre drame moderne si modéré, de votre vaudeville si réservé et si chaste. Dans ce temps-là, l'on entendra parler d'une capitale d'un grand royaume qui absorbait le royaume tout entier, qui attirait à elle toute fortune et toute beauté, toute intelligence et tout génie, toutes les vertus, mais aussi tous les crimes ; toutes les poésies, mais aussi tous les vices. L'on dira que, dans cette capitale, tout le temps de la vie se passait à parler, à écrire, à écouter, à lire : discours écrits le matin dans vos feuilles immenses, discours parlés dans le milieu du jour à la tribune, discours imprimés le soir ; que la seule préoccupation de la ville entière était de savoir si elle parlerait un peu mieux le lendemain que la veille ; qu'elle n'avait pas d'autre ambition, et que le reste du monde pouvait crouler, pourvu qu'elle eût chaque matin sa dose d'esprit tout fait et de café à la crème. On racontera en même temps que cette ville, si fière de son unité, se divisait cependant en cinq ou six faubourgs, lesquels faubourgs étaient comme autant d'univers séparés l'un de l'autre, bien plus que si chacun d'eux était entouré par la grande muraille de la Chine.

Qu'un seul homme se chargeât de cette histoire, c'était bon autrefois, peut-être quand il n'y avait en France que la cour et la ville ; mais aujourd'hui que rien n'existe plus dans ses limites naturelles, aujourd'hui que tous ces rares éléments d'une grande société sont confondus au hasard, arrivez tous à cette curée de comédies qu'il faut prendre sur le fait, vous les malicieux observateurs de ce temps-là !

De nos jours, cette science de la comédie, trop négligée au théâtre, s'est portée partout où elle a pu se porter : dans les histoires, dans les romans, dans les chansons, dans les tableaux surtout. Le peintre et le dessinateur sont devenus, à toute force, de véritables moralistes, qui surprenaient sur le fait toute cette nation si vivante, et qui la forçaient de poser devant eux. Pendant longtemps, le peintre allait ainsi de son côté, pendant que l'écrivain marchait aussi de son côté ; ils n'avaient pas encore songé l'un l'autre à se réunir, afin de mettre en commun leur observation, leur ironie, leur sang-froid et leur malice. A la fin cependant, et quand chacun d'eux eut obéi à sa vocation d'observateur, ils consentirent d'un commun accord à cette grande tâche, l'étude des mœurs contemporaines. De cette association charmante il devait résulter le livre que voici : une comédie en cent actes divers, mais tout habillée, toute parée, toute meublée, et telle, en un mot, que, pour être complète, la comédie se doit montrer aux hommes assemblés. Songez donc que dans cette étude des mœurs publiques et privées il y a des époques entières de l'histoire de France qui ne sont guère représentées que par des images plus ou moins fidèles ; Boucher et Watteau, par exemple, ne sont-ils pas autant les historiens des mœurs du siècle passé, que Diderot ou Crébillon fils ? Que sera-ce donc quand ces deux façons de peindre seront réunies dans un seul et même livre ? et quel livre charmant et surtout fidèle c'eût été là, un roman de Crébillon fils, illustré par Watteau !

Je vais plus loin : quel que soit le talent de l'écrivain, et certes je ne prétends pas le rabaisser ici ; quelles que soient l'exactitude et la vérité de la page historique, un temps arrive où de ces tableaux, dont les originaux sont si faciles à reconnaître pour les contemporains, quelques traits s'effacent toujours. Les habits changent de forme et de couleur ; la laine est remplacée par le velours, le velours par la dentelle, le fer par l'or, la misère par le luxe, l'art grec par la renaissance, Louis XIV par Louis XV, Athènes par Rome. En un mot, que ce soit un siècle, que ce soit un vice qui fasse la différence entre une époque et une autre époque, le moyen, je vous prie, qu'un pauvre historien, livré à lui-même, saisisse au passage toutes ces nuances ? Autant vaudrait lui imposer la tâche de retenir toutes les chansons diverses que chantent les oiseaux dans les bois. Certes, quand vous lisez les admirables chapitres du vieux Théophraste, mort à cent cinquante ans et se plaignant du peu de durée de la vie des hommes, cela vous étonne de voir, dans ces pages si vives et cependant si pleines d'esprit et de sel, grouiller tout le peuple athénien. Les simples chapitres de Théophraste vous font mieux connaître ce peuple d'Athènes que toutes les histoires de Xénophon et de Thucydide, mais cependant quelle joie serait la vôtre si vous les pouviez voir maintenant, ces bons bourgeois, vêtus, meublés, nourris, posés comme ils l'étaient du temps de Théophraste, et tels qu'il les a vus lui-même ! Votre joie serait-elle donc gâtée si vous les pouviez voir passer dans la rue ces braves gens qui ont posé sans le vouloir devant le philosophe grec : le ***flatteur***, l'***impertinent***, le ***rustique***, le ***complaisant***, le ***coquin***, le ***grand parleur***, l'***effronté***, le ***nouvelliste***, l'***avare***, l'***impudent***, le ***fâcheux***, le ***stupide***, le ***brutal***, le ***vilain homme***, l'***homme incommode***, le ***vaniteux***, le ***poltron***, les ***grands de la République !*** Que celui-là eût été bien avisé, qui eût accompagné de quelques dessins fidèles ces personnages si divers ! Que d'intérêt il eût ajouté au récit de Théophraste, et combien nous reconnaîtrions plus facilement ces originaux, si vivement dépeints !

Mais, Dieu nous protége ! ce que nos devanciers n'ont pas fait pour nous, nous le ferons pour nos petits-neveux : nous nous montrerons à eux non pas seulement peints en buste, mais des pieds à la tête et aussi ridicules que nous pourrons nous faire. Dans cette lanterne magique, où nous nous passons en revue les uns et les autres, rien ne sera oublié, pas même d'allumer la lanterne ; en un mot, rien ne manquera à cette œuvre complète, qui a pour objet l'étude des mœurs contemporaines, et dont la Bruyère lui-même, notre maître à tous et à bien d'autres, nous a en quelque sorte dicté le programme quand il dit quelque part : « Nos pères nous ont transmis, avec « la connaissance de leurs personnes, celle de leurs ha- « bits, de leurs coiffures, de leurs armes offensives et dé- « fensives et des autres ornements qu'ils ont aimés pen- « dant leur vie. Nous ne saurions reconnaître cette série « de bienfaits qu'en traitant de même nos descendants. » (***De la Mode***, ch. XIII.)



L'ÉPICIER

PAR

H. DE BALZAC



'autres, des ingrats, passent insouciamment devant la sacro-sainte boutique d'un épicier.' Dieu vous en garde!

Quelque rebutant, crasseux, mal en casquette, que soit le garçon, quelque frais et réjoui que soit le maître, je les regarde avec sollicitude, et leur parle avec la déférence qu'a pour eux le *Constitutionnel*. Je laisse aller un mort, un évêque, un roi, sans y faire attention: mais je ne vois jamais avec indifférence un épicier. A mes yeux, l'épicier, dont l'omnipotence ne date que d'un siècle, est une des plus belles expressions de la société moderne. N'est-il donc pas un être aussi sublime de résignation que remarquable par son utilité; une source constante de douceur, de lumière, de denrées bienfaisantes? Enfin, n'est-il plus le ministre de l'Afrique, le chargé d'affaires des Indes et de l'Amérique? Certes, l'épicier est tout cela; mais, ce qui met le comble à ses perfections, il est tout cela sans s'en douter. L'obélisque sait-il qu'il est un monument?

Ricaneurs infâmes, chez quel épicier êtes-vous entrés qui ne vous ait gracieusement souri, sa casquette à la main, tandis que vous gardiez votre chapeau sur la tête? Le boucher est rude, le boulanger est pâle et grognon; mais l'épicier, toujours prêt à obliger, montre dans tous les quartiers de Paris un visage aimable. Aussi, à quelque classe qu'appartienne le piéton dans l'embarras, ne s'adresse-t-il ni à la science rébarbative de l'horloger, ni au comptoir bastionné de viandes saignantes où trône la fraiche bouchère, ni à la grille défiante du boulanger; entre toutes les boutiques ouvertes, il attend, il choisit celle de l'épicier pour changer une pièce de cent sous ou pour demander son chemin; il est sûr que cet homme, le plus chrétien de tous les commerçants, est à tous, bien que le plus occupé; car le temps qu'il donne aux passants, il se le vole à lui-même. Mais, quoique vous entriez pour le déranger, pour le mettre à contribution, il est certain qu'il vous saluera; il vous marquera même de l'intérêt si l'entretien dépasse une simple interrogation et tourne à la confidence. Vous trouveriez plus facilement une femme mal faite qu'un épicier sans politesse. Retenez cet axiome, répétez-le pour contre-balancer d'étranges calomnies.

Du haut de leur fausse grandeur, de leur implacable intelligence, ou de leurs barbes artistement taillées, quelques gens ont osé dire : *Raca!* à l'épicier. Ils ont fait de son nom un mot, une opinion, une chose, un système, une figure européenne et encyclopédique, comme sa boutique. On crie : « Vous êtes des épiciers! » pour dire une infinité d'injures. Il est temps d'en finir avec ces Dioclétiens de l'épicerie. Que blâme-t-on, chez l'épicier? Est-ce son pantalon plus ou moins brun-rouge, verdâtre ou chocolat? ses bas bleus dans des chaussons, sa casquette de fausse loutre garnie d'un galon d'argent verdi ou d'or noirci, son tablier à pointe triangulaire arrivant au diaphragme? Mais pouvez-vous punir en lui, vile société sans aristocratie et qui travaillez comme des fourmis, l'estimable symbole du travail? Serait-ce qu'un épicier est censé ne pas penser le moins du monde, ignorer les arts, la littérature et la politique? et qui donc a engouffré les éditions de Voltaire et de Rousseau? qui donc achète *Souvenirs et Regrets* de Dubufe? qui a usé la planche du *Soldat laboureur*, du *Convoi du pauvre*, celle de l'*Attaque de la barrière de Clichy?* qui pleure aux mélodrames? qui prend au sérieux la Légion d'honneur? qui devient actionnaire des entreprises impossibles? qui voyez-vous aux premières galeries de l'Opéra.

Comique, quand on joue *Adolphe et Clara* ou les *Rendez-vous bourgeois?* qui hésite à se moucher au Théâtre-Français quand on chante *Chatterton?* qui lit Paul de Kock? qui court voir et admirer le musée de Versailles? qui a fait le succès du *Postillon de Longjumeau?* qui achète les pendules à mameluks pleurant leur coursier? qui nomme les plus dangereux députés de l'opposition, et qui appuie les mesures énergiques du pouvoir contre les perturbateurs? L'épicier, l'épicier, toujours l'épicier! Vous le trouvez, l'arme au bras, sur le seuil de toutes les nécessités, même les plus contraires, comme il est sur le pas de sa porte, ne comprenant pas toujours ce qui se passe, mais appuyant tout par son silence, par son travail, par son immobilité, par son argent! Si nous ne sommes pas devenus sauvages, Espagnols ou saint-simoniens, rendez-en grâce à la grande armée des épiciers. Elle a tout maintenu. Peut-être maintiendra-t-elle l'un comme l'autre, la République comme l'Empire, la légitimité comme la nouvelle dynastie; mais, certes, elle maintiendra. Maintenir est sa devise. Si elle ne maintenait pas un ordre social quelconque, à qui vendrait-elle? L'épicier est la chose jugée qui s'avance ou se retire, parle ou se tait, aux jours de grandes crises. Ne l'admirez-vous pas dans sa foi pour les niaiseries consacrées? Empêchez-le de se porter en foule au tableau de Jeanne Gray, de doter les enfants du général Foy, de souscrire pour le Champ-d'Asile, de se ruer sur l'asphalte, de demander la translation des cendres de Napoléon, d'habiller son enfant en lancier polonais ou en artilleur de la garde nationale, selon la circonstance. Tu l'essayerais en vain, fanfaron Journalisme, toi qui, le premier, inclines plume et presse à son aspect, lui souris, et lui tends incessamment la chatière de ton abonnement!

Mais a-t-on bien examiné l'importance de ce viscère indispensable à la vie sociale, et que les anciens eussent déifié peut-être! Spéculateur, vous bâtissez un quartier, ou même un village; vous avez construit plus ou moins de maisons, vous avez été assez osé pour élever une église; vous trouvez des espèces d'habitants, vous ramassez un pédagogue, vous espérez des enfants; vous avez fabriqué quelque chose qui a l'air d'une civilisation, comme on fait une tourte : il y a des champignons, des pattes de poulets, des écrevisses et des boulettes; un presbytère, des adjoints, un garde champêtre et des administrés : rien ne tiendra, tout va se dissoudre, tant que vous n'aurez pas lié ce microcosme par le plus fort des liens sociaux, par un épicier. Si vous tardiez à planter au coin de la rue principale un épicier, comme vous avez planté une croix au-dessus du clocher, tout déserterait. Le pain, la viande, les tailleurs, les souliers, les prêtres, le gouvernement, la solive, tout vient par la poste, par le roulage ou le coche; mais l'épicier doit être là, rester là, se lever le premier, se coucher le dernier; ouvrir sa boutique à toute heure aux chalands, aux cancans, aux marchands. Sans lui, aucun de ces excès qui distinguent la société moderne des sociétés anciennes auxquelles l'eau-de-vie, le tabac, le thé, le sucre, étaient inconnus. De sa boutique procède une triple production pour chaque besoin : thé, café, chocolat, la conclusion de tous les déjeuners réels; la chandelle, l'huile et la bougie, source de toute lumière; le sel, le poivre et la muscade, qui composent la rhétorique de la cuisine; le riz, le haricot et le macaroni, nécessaires à toute alimentation raisonnée; le sucre, les sirops et la confiture, sans quoi la vie serait bien amère; les fromages, les pruneaux et les mendiants, qui, selon Brillat-Savarin, donnent au dessert sa physionomie. Mais ne serait-ce pas dépeindre tous nos besoins que détailler les unités à trois angles qu'embrasse l'épicerie? L'épicier lui-même embrasse une trilogie : il est électeur, garde national et juré. Je ne sais si les moqueurs ont une pierre sous la mamelle gauche, mais il m'est impossible de railler cet homme quand, à l'aspect des billes d'agate contenues dans ses jattes de bois, je me rappelle le rôle qu'il jouait dans mon enfance. Ah! quelle place il occupe dans le cœur des marmots auxquels il vend le papier des cocottes, la corde des cerfs-volants, les soleils et les dragées! Cet homme, qui tient dans sa montre des cierges pour notre enterrement et dans son œil une larme pour notre mémoire, côtoie incessamment notre existence : il vend la plume et l'encre au poëte, les couleurs au peintre, la colle à tous. Un joueur a tout perdu, veut se tuer : l'épicier lui vendra des balles, la poudre ou l'arsenic; le vicieux personnage espère tout regagner, l'épicier lui vendra des cartes. Votre maîtresse vient, vous ne lui offrirez pas à déjeuner sans l'intervention de l'épicier; elle ne fera pas une tache à sa robe qu'il ne reparaisse avec l'empois, le savon, la potasse. Si, dans une nuit douloureuse, vous appelez la lumière à grands cris, l'épicier vous tend le rouleau rouge du miraculeux, de l'illustre Fumade, que ne détrônent ni les briquets allemands, ni les luxueuses machines à soupape. Vous n'allez point au bal sans son vernis. Enfin, il vend l'hostie au prêtre, le *cent-sept ans* au soldat, le masque au carnaval, l'eau de Cologne à la plus belle moitié du genre humain. Invalide, il te vendra le tabac éternel que tu fais passer de ta tabatière à ton nez, de ton nez à ton mouchoir, de ton mouchoir à ta tabatière : le nez, le tabac et le mouchoir d'un invalide ne sont-ils pas une image de l'infini aussi bien que le serpent qui se mord la queue? Il vend des drogues qui donnent la mort, et des substances qui donnent la vie; il s'est vendu lui-même au public comme une âme à Satan. Il est l'alpha et l'oméga de notre état social. Vous ne pouvez faire un pas ou une lieue, un crime ou une bonne action, une œuvre d'art ou de débauche, une maîtresse ou un ami, sans recourir à la toute-puissance de l'épicier. Cet homme est la civilisation en boutique, la société en cornet, la nécessité armée de pied en cap, l'encyclopédie en action, la vie distribuée en tiroirs, en bouteilles, en sachets. Nous avons entendu préférer la protection d'un épicier à celle d'un roi : celle du roi vous tue, celle de l'épicier fait vivre. Soyez abandonné de tout, même du diable ou de votre mère, s'il vous reste un épicier pour ami, vous vivrez chez lui comme le rat dans son fromage. Nous tenons tout, vous disent les épiciers avec un juste orgueil. Ajoutez : Nous tenons à tout.

Par quelle fatalité ce pivot social, cette tranquille créature, ce philosophe pratique, cette industrie incessamment occupée, a-t-elle donc été prise pour type de la bêtise? Quelles vertus lui manquent? Aucune. La nature éminemment généreuse de l'épicier entre pour beaucoup dans la physionomie de Paris. D'un jour à l'autre, ému par quelque catastrophe ou par une fête, ne reparaît-il pas dans le luxe de son uniforme, après avoir fait de l'opposition en biset? Ses mouvantes lignes bleues à bonnets ondoyants accompagnent en pompe les illustres morts ou les vivants qui triomphent, et se mettent galamment en espaliers fleuris à l'entrée d'une royale mariée. Quant à sa constance, elle est fabuleuse. Lui seul a le courage de se guillotiner lui-même tous les jours avec un col de chemise empesé. Quelle intarissable fécondité dans le retour de ses plaisanteries avec ses pratiques! avec quelles paternelles consolations il ramasse les deux sous du pauvre, de la veuve et de l'orphelin avec quel sentiment de modestie il pénètre chez ses clients d'un

rang élevé! Direz-vous que l'épicier ne peut rien créer? QUINQUET était un épicier; après son invention, il est devenu un mot de la langue, il a engendré l'industrie du lampiste.

Ah! si l'épicerie ne voulait fournir ni pairs de France ni députés, si elle refusait des lampions à nos réjouissances, si elle cessait de piloter les piétons égarés, de donner de la monnaie aux passants, et un verre de vin à la femme qui se trouve mal au coin de la borne, sans vérifier son état; si le quinquet de l'épicier ne protestait plus contre le gaz son ennemi, qui s'éteint à onze heures; s'il se désabonnait au *Constitutionnel*, s'il devenait progressif, s'il déblatérait contre le prix Monthyon, s'il refusait d'être capitaine de sa compagnie, s'il dédaignait la croix de la Légion d'honneur, s'il s'avisait de lire les livres qu'il vend en feuilles dépareillées, s'il allait entendre les symphonies de Berlioz au Conservatoire, s'il admirait Géricault en temps utile, s'il feuilletait Cousin, s'il comprenait Ballanche, ce serait un dépravé qui mériterait d'être la poupée éternellement abattue, éternellement relevée, éternellement ajustée par la saillie de l'artiste affamé, de l'ingrat écrivain, du saint-simonien au désespoir. Mais examinez-le, ô mes concitoyens! Que voyez-vous en lui? Un homme généralement court, joufflu, à ventre bombé, bon père, bon époux, bon maître. A ce mot, arrêtons-nous.

Qui s'est figuré le Bonheur, autrement que sous la forme d'un petit garçon épicier, rougeaud, à tablier bleu, le pied sur la marche d'un magasin, regardant les femmes d'un air égrillard, admirant sa bourgeoise, n'ayant rien, rieur avec les chalands, content d'un billet de spectacle, considérant le patron comme un homme fort, enviant le jour où il se fera, comme lui, la barbe dans un miroir rond, pendant que sa femme lui apprêtera sa chemise, sa cravate et son pantalon? Voilà la véritable Arcadie! Etre berger comme le veut Poussin n'est plus dans nos mœurs. Etre épicier, quand votre femme ne s'amourache pas d'un Grec, qui vous empoisonne avec votre propre arsenic, est une des plus heureuses conditions humaines.

Artistes et feuilletonnistes, cruels moqueurs qui insultez au génie aussi bien qu'à l'épicier, admettons que ce petit ventre rondelet doive inspirer la malice de vos crayons, oui, malheureusement quelques épiciers, en présentant arme, présentent une panse rabelaisienne qui dérange l'alignement inespéré des rangs de la garde nationale à une revue, et nous avons entendu des colonels poussifs s'en plaindre amèrement. Mais qui peut concevoir un épicier maigre et pâle? il serait déshonoré, il irait sur les brisées des gens passionnés. Voilà qui est dit, il a du ventre, Napoléon et Louis XVIII ont eu le leur, et la Chambre n'irait pas sans le sien. Deux illustres exemples! Mais, si vous songez qu'il est plus confiant avec ses avances que nos amis avec leur bourse, vous admirerez cet homme, et lui pardonnerez bien des choses. S'il n'était pas sujet à faire faillite, il serait le prototype du bien, du beau, de l'utile. Il n'a d'autres vices, aux yeux des gens délicats, que d'avoir en amour, à quatre lieues de Paris, une campagne dont le jardin a trente perches; de draper son lit et sa chambre en rideaux de calicot jaune imprimé de rosaces rouges; de s'y asseoir sur le velours d'Utrecht à brosses fleuries; il est l'éternel complice de ces infâmes étoffes. On se moque généralement du diamant qu'il porte à sa chemise et de l'anneau de mariage qui orne sa main; mais l'un signifie l'homme établi, comme l'autre annonce le mariage, et personne n'imaginerait un épicier sans femme. La femme de l'épicier en a partagé le sort jusque dans l'enfer de la moquerie française. Et pourquoi l'a-t-on immolée en la rendant ainsi doublement victime? Elle a voulu, dit-on, aller à la cour. Quelle femme assise dans un comptoir n'éprouve le besoin d'en sortir, et où la vertu ira-t-elle, si ce n'est aux environs du trône? car elle est vertueuse : rarement l'infidélité plane sur la tête de l'épicier, non que sa femme manque aux grâces de son sexe, mais elle manque d'occasion. La femme d'un épicier, l'exemple l'a prouvé, ne peut dénouer sa passion que par le crime, tant elle est bien gardée. L'exiguïté du local, l'envahissement de la marchandise, qui monte de marche en marche, et pose ses chandelles, ses pains de sucre, jusque sur le seuil de la chambre conjugale, sont les gardiens de sa vertu, toujours exposée aux regards publics. Aussi, forcée d'être vertueuse, s'attache-t-elle tant à son mari, que la plupart des femmes d'épiciers en maigrissent. Prenez un cabriolet à l'heure, parcourez Paris, regardez les femmes d'épiciers : toutes sont maigres, pâles, jaunes, étirées. L'hygiène, interrogée, a parlé de miasmes exhalés par les denrées coloniales; la pathologie, consultée, a dit quelque chose sur l'assiduité sédentaire au comptoir, sur le mouvement continuel des bras, de la voix, sur l'attention sans cesse éveillée, sur le froid qui entrait par une porte toujours ouverte et rougissait le nez. Peut-être, en jetant ces raisons au nez des curieux, la science n'a-t-elle pas osé dire que la fidélité avait quelque chose de fatal pour les épicières, peut-être a-t-elle craint d'affliger les épiciers en leur démontrant les inconvénients de la vertu. Quoi qu'il en soit, dans ces ménages que vous voyez mangeant et buvant enfermés sous la verrière de ce grand bocal, autrement nommé par eux *arrière-boutique*, revivent et fleurissent les coutumes sacramentales qui mettent l'hymen en honneur. Jamais un épicier, en quelque quartier que vous en fassiez l'épreuve, ne dira ce mot leste, *ma femme;* il dira *mon épouse*. Ma femme emporte des idées saugrenues, étranges, subalternes, et change une divine créature en une chose. Les sauvages ont des femmes; les êtres civilisés ont des épouses; jeunes filles venues entre onze heures et midi à la mairie, accompagnées d'une infinité de parents et de connaissances, parées d'une couronne de fleurs d'oranger toujours déposée sous la pendule, en sorte que le mameluk ne pleure pas exclusivement sur le cheval.

Aussi, toujours fier de sa victoire, l'épicier conduisant sa femme par la ville a-t-il je ne sais quoi de fastueux qui le signale au caricaturiste. Il sent si bien le bonheur de quitter sa boutique, son épouse fait si rarement des toilettes, ses robes sont si bouffantes, qu'un épicier orné de son épouse tient plus de place sur la voie publique que tout autre couple. Débarrassé de sa casquette de loutre et de son gilet rond, il ressemblerait assez à tout autre citoyen, n'étaient ces mots : *ma bonne amie*, qu'il emploie fréquemment en expliquant les changements de Paris à son épouse, qui, confinée dans son comptoir, ignore les nouveautés. Si parfois, le dimanche, il se hasarde à faire une promenade champêtre, il s'assied à l'endroit le plus poudreux des bois de Romainville, de Vincennes ou d'Auteuil, et s'extasie sur la pureté de l'air. Là, comme partout, vous le reconnaîtrez, sous tous ses déguisements, à sa phraséologie, à ses opinions.

Vous allez par une voiture publique à Meaux, Melun, Orléans, vous trouvez en face de vous un homme bien couvert qui jette sur vous un regard défiant : vous vous épuisez en conjectures sur ce particulier d'abord taciturne. Est-ce un avoué? est-ce un nouveau pair de France? est-ce un bureaucrate? Une femme souffrante



dit qu'elle n'est pas encore remise du choléra. La conversation s'engage. L'inconnu prend la parole.

« *Môsieu*... » Tout est dit, l'épicier se déclare. Un épicier ne prononce ni *monsieur*, ce qui est affecté, ni *m'sieu*, ce qui semble infiniment méprisant; il a trouvé son triomphant *môsieu*, qui est entre le respect et la protection, exprime sa considération, et donne à sa personne une saveur merveilleuse. « Môsieu, vous dira-t-il, pendant le choléra, les trois plus grands médecins, Dupuytren, Broussais et môsieu Magendie, ont traité leurs malades par des remèdes différents; tous sont morts ou à peu près. Ils n'ont pas su ce qu'est le choléra; mais le choléra, c'est une maladie dont on meurt. *Ceux* que j'ai vus se portaient déjà mal. Ce moment-là, môsieu, a fait bien du mal au commerce. »

Vous le sondez alors sur la politique. Sa politique se réduit à ceci : « Môsieu, il paraît que les ministres ne savent ce qu'ils font! On a beau les changer, c'est toujours la même chose. Il n'y avait que sous l'Empereur où ils allaient bien. Mais aussi, quel homme! En le perdant, la France a bien perdu. Et dire qu'on ne l'a pas soutenu! » Vous découvrez alors chez l'épicier des opinions religieuses extrêmement répréhensibles. Les chansons de Béranger sont son Evangile. Oui, ces détestables refrains frelatés de politique ont fait un mal dont l'épicerie se ressentira longtemps. Il se passera peut-être une centaine d'années avant qu'un épicier de Paris, ceux de la province sont un peu moins atteints de la chanson, entre dans le Paradis. Peut-être son envie d'être Français l'entraîne-t-elle trop loin. Dieu le jugera.

Si le voyage était court, si l'épicier ne parlait pas, cas rare, vous le reconnaîtriez à sa manière de se moucher. Il met un coin de son mouchoir entre ses lèvres, le relève au centre par un mouvement de balançoire, s'empoigne magistralement le nez, et sonne une fanfare à rendre jaloux un cornet à piston.

Quelques-uns de ces gens qui ont la manie de tout creuser signalent un grand inconvénient à l'épicier : « Il se retire, » disent-ils. Une fois retiré, personne ne lui voit aucune utilité. Que fait-il? que devient-il? il est sans intérêt, sans physionomie. Les défenseurs de cette classe de citoyens estimables ont répondu que généralement le fils de l'épicier devient notaire ou avoué, jamais ni peintre ni journaliste, ce qui l'autorise à dire avec orgueil : « J'ai payé ma dette au pays. » Quand un épicier n'a pas de fils, il a un successeur auquel il s'intéresse· il

l'encourage, il vient voir le montant des ventes journalières, et les compare avec celles de son temps; il lui prête de l'argent : il tient-encore à l'épicerie par le fil de l'escompte. Qui ne connaît la touchante anecdote sur la nostalgie du comptoir à laquelle il est sujet?

Un épicier de la vieille roche, lequel, trente ans durant, avait respiré les mille odeurs de son plancher, descendu le fleuve de la vie en compagnie de myriades de harengs, et voyagé côte à côte avec une infinité de morues, balayé la boue périodique de cent pratiques matinales, et manié de bons gros sous bien gras; il vend son fonds, cet homme riche au delà de ses désirs, ayant enterré son épouse dans un bon petit terrain à perpétuité, tout bien en règle, quittance de la Ville au carton des papiers de famille; il se promène les premiers jours dans Paris en bourgeois; il regarde jouer aux dominos, il va même au spectacle. Mais il avait, dit-il, des inquiétudes. Il s'arrêtait devant les boutiques d'épiceries, il les flairait, il écoutait le bruit du pilon dans le mortier. Malgré lui cette pensée : « Tu as été pourtant tout cela ! » lui résonnait dans l'oreille, à l'aspect d'un épicier amené sur le pas de sa porte par l'état du ciel. Soumis au magnétisme des épices, il venait visiter son successeur. L'épicerie allait. Notre homme revenait le cœur gros. Il était *tout chose*, dit-il à Broussais en le consultant sur sa maladie. Broussais ordonna les voyages, sans indiquer positivement la Suisse ou l'Italie. Après quelques excursions lointaines tentées sans succès à Saint-Germain, Montmorency, Vincennes, le pauvre épicier, dépérissant toujours, n'y tint plus; il rentra dans sa boutique comme le pigeon de la Fontaine à son nid, en disant son grand proverbe : *Je suis comme le lierre, je meurs où je m'attache!* Il obtint de son successeur la grâce de faire des cornets dans un coin, la faveur de le remplacer au comptoir. Son œil, déjà devenu semblable à celui d'un poisson cuit, s'alluma des lueurs du plaisir. Le soir, au café du coin, il blâme la tendance de l'épicerie au charlatanisme de l'Annonce, et demande à quoi sert d'exposer les brillantes machines qui broient le cacao.

Plusieurs épiciers, des têtes fortes, deviennent maires de quelque commune, et jettent sur les campagnes un reflet de la civilisation parisienne. Ceux-là commencent alors à ouvrir le Voltaire ou le Rousseau qu'ils ont acheté, mais ils meurent à la page 17 de la notice. Toujours utiles à leur pays, ils ont fait réparer un abreuvoir, ils ont, en réduisant les appointements du curé, contenu les envahissements du clergé. Quelques-uns s'élèvent jusqu'à écrire leurs vues au *Constitutionnel*, dont ils attendent vainement la réponse; d'autres provoquent des pétitions contre l'esclavage des nègres et contre la peine de mort.

Je ne fais qu'un reproche à l'épicier : il se trouve en trop grande quantité. Certes, il en conviendra lui-même, il est commun. Quelques moralistes, qui l'ont observé sous la latitude de Paris, prétendent que les qualités qui le distinguent se tournent en vices dès qu'il devient propriétaire. Il contracte alors, dit-on, une légère teinte de férocité, cultive le commandement, l'assignation, la mise en demeure, et perd de son agrément. Je ne contredirai pas ces accusations, fondées, peut-être, sur le temps critique de l'épicier. Mais consultez les diverses espèces d'hommes, étudiez leurs bizarreries, et demandez-vous ce qu'il y a de complet dans cette vallée de misères. Soyons indulgents envers les épiciers! D'ailleurs, où en serions-nous s'ils étaient parfaits? il faudrait les adorer, leur confier les rênes de l'État, au char duquel ils se sont courageusement attelés. De grâce, ricaneurs auxquels ce mémoire est adressé, laissez-les-y, ne tourmentez pas trop ces intéressants bipèdes : n'avez-vous pas assez du gouvernement, des livres nouveaux et des vaudevilles?





LE POËTE

PAR

É. DE LABÉDOLLIERRE



Que les gens d'esprit sont bêtes !
BEAUMARCHAIS.

Nescio quid nugarum meditans
Totus in illis.
HORAT.



Si l'on entend par poëtes les grands écrivains qui habillent des pensées profondes d'une forme mélodieuse et pittoresque, on en signalera peu dans le passé, et encore moins dans le présent Mais, si l'on comprend sous ce nom ceux qui se croient en droit de le porter, ceux qu'une prédisposition native excite à cadencer des alexandrins; enfin les métromanes susceptibles de rimer, et convaincus d'être coutumiers du fait, on trouvera une classe assez nombreuse ayant une physionomie et des allures particulières, et appréciable sans loupe à l'œil de l'observation.

Peindrons-nous les habitudes de cette classe bizarre et peu connue? L'auteur de la *Métromanie* l'a fait avant nous, et sa monographie subsiste. Un intervalle d'un siècle a modifié le costume, sans altérer l individu. Le poëte est toujours le même personnage, inégal et fantasque, distrait et rêveur. Il a échangé contre un frac l'habit à galons d'or et à boutons historiés, mais il est toujours plus soigneux de son style que de sa toilette, quand il ne néglige pas l'un et l'autre, quand il n'existe pas une parfaite harmonie de désordre entre ses vêtements et ses pensées. La poudre n'enfarine plus sa chevelure, mais les mêmes idées excentriques germent dans sa cervelle à l'ombre d'une coiffure à la Titus. Une épée inoffensive ne ballotte plus à son côté, mais sa démarche n'en est pas moins embarrassée, irrégulière, rapide comme une locomotive, ou lente comme un roulage accéléré. Un jabot moucheté de tabac ne s'arrondit plus en nageoire de perche à l'avant de sa poitrine; mais cette poitrine, palpitante du feu du génie, est encore aujourd'hui gonflée d'orgueil et de vanité.

La vanité ! voilà le péché favori du poëte ! Sitôt qu'un écolier a griffonné quatre sixains pour la fête de son professeur, il croit avoir dans son écritoire une source de gloire et de fortune, court lire ses vers à ceux qui ont le malheur d'être ses amis, et devient le héros de diverses soirées où l'on sert des poëtes après le café, en guise de rafraîchissements. Certaines familles se plaisent à grouper autour d'elles des rimeurs, qui deviennent partie intégrante du logis, et sont immeubles par destination. Chacun d'eux à tour de rôle s'avance au milieu du salon, où les dames l'examinent avec l'attention qu'on prête à une bête curieuse, et, après quelques instants d'une résistance honorable, il *donne aux oreilles son friand repas*. Rien n'est changé depuis le siècle de Molière dans l'agencement des réunions littéraires, ni les exclamations des Philaminte et des Bélise, ni les prétentions des Trissotin et des Vadius. Cependant ils sont de nos jours plus policés que leurs devanciers, leur jalousie se dissimule sous les dehors d'un enthousiasme récipro-

que. Ils peuvent songer secrètement à déprécier leurs confrères, mais ils arrivent plus sûrement à leurs fins ; ils ne se querellent plus, ils se louent.

Bien qu'il y soit inondé de compliments et d'eau sucrée, le poëte fréquente peu cette collection de zéros qu'on appelle le monde. Pour s'y présenter, il faut s'habiller, et s'habiller est une occupation si triviale, si pénible, si intolérable! S'interrompre dans la fabrication d'une stance pour chercher une cravate et un gilet; descendre des hauteurs du Parnasse pour fouiller dans un tiroir; troquer sa plume contre un peigne, contre une brosse, contre un rasoir; employer à changer de linge, à attacher des sous-pieds, à mettre des gants, un temps qu'on voudrait consacrer tout entier à un travail spirituel, quel supplice! Et à quoi bon le subir? Pour aller faire des révérences dans un salon, conter des fadeurs à des femmes roides et minaudières, soulever les plus hautes questions de la société avec des clercs de notaire, jouer au boston, demander une *indépendance en carreau*, déguster des verres d'orgeat que la maîtresse de la maison suit de l'œil en notant les gastronomes indiscrets, entendre les sons saccadés d'un piano ou la voix criarde d'une *prima donna* parisienne... c'est amusant et varié comme un jet d'eau.

Le poëte reste donc chez lui, s'y livrant doucement à son indolence naturelle, et attendant l'inspiration avec l'immobilité d'un fakir. A l'inverse de Sénèque, qui écrivait sur une table d'or un traité de la pauvreté, il vante dans une mansarde les douceurs de l'opulence. Et comment les connaîtrait-il? la poésie est si mal rétribuée! Dernièrement un écrivain justement estimé, un homme de cœur et de talent, demandait un à-compte de cinq francs sur une pièce de vers qui devait paraître le jour suivant dans un journal; il avait besoin de ce subside pour dîner... On le pria de repasser le lendemain.

On conçoit qu'il répugne au poëte d'attacher une femme et des enfants à sa triste destinée. Il est au reste trop amoureux de toutes les femmes pour en préférer une seule. Promener de beautés en beautés ses vagues tendresses, s'éprendre vite, oublier plus vite encore, rêver aux blonds cheveux de l'une, aux yeux noirs de l'autre, à la mélancolie touchante d'une troisième; bâtir un roman sur la grisette qu'il coudoie, sur la paysanne qui passe dans un champ, sur la comtesse qu'une calèche emporte loin de lui; voilà sa joie, voilà ses plaisirs: plaisirs innocents, dégagés de toute pensée de possession, incapables de troubler le repos d'une famille ou d'une union quelconque; plaisirs plus doux que la réalité, car il se crée à son gré de charmantes maîtresses, sveltes, gracieuses, aériennes, belles comme des houris, pures comme des madones; et, s'il prenait sa lanterne pour en chercher de semblables à travers le monde, il mourrait peut-être avant de l'avoir éteinte.

L'humeur indépendante du poëte se plierait difficilement au joug matrimonial: il lui faut une liberté d'esprit et de mouvements qui s'accorde mal avec les tracas du ménage. Il peut lui prendre envie à deux heures du matin de sortir pour admirer la campagne que la lune éclaire, et de quitter sa femme pour courir dans les bois. Tient-il une rime qu'il a longtemps poursuivie, fût-ce au milieu de la nuit, il se lève et s'écrie: « Je l'ai trouvée! » avec non moins de joie qu'Archimède. Quelle femme s'accoutumerait à ces poétiques escapades? quelle femme, en pareil cas, se refuserait la satisfaction de se draper en épouse incomprise, de proclamer à la face de l'univers que son mari est un monstre, et de le traiter comme tel?

La turbulence des enfants suffirait pour rendre le mariage intolérable au poëte, car il a horreur de tout ce qui trouble ses méditations, d'un chien qui jappe, d'un fouet qui claque, d'un pétard qui éclate, d'une grenouille qui saute, d'un lézard qui fuit. Quand il se perd dans les espaces, dans l'infini, dans l'éternité, s'il est rappelé brusquement à son être si chétif, à sa vie si courte, à son horizon si borné, il souffre, il soupire, il est malheureux, le pauvre ange déchu, le pauvre roi découronné, le pauvre martyr livré aux bêtes!

Tels sont, nous le croyons, les traits caractéristiques des individus voués au culte de la rime; mais le genre qu'ils adoptent les diversifie; et si, après les avoir observés dans leurs personnes, on les étudie dans leurs œuvres, on verra le type général se modifier, s'effacer même complétement, selon qu'ils sont:

1° Elégiaques, — 2° Sacrés, — 3° Classiques, — 4° Auteurs de poésies légères, — 5° Nébuleux, — 6° Intimes, — 7° Auteurs de romances, — 8° Chansonniers.

Le poëte élégiaque débute par un recueil de vers longs ou courts, d'une harmonie plus ou moins douteuse, d'une correction plus ou moins grammaticale, mais invariablement affublé d'un titre prétentieux: *Premiers Soupirs*, *Chants d'Amour*, *Rêveries*, *Lamentations*, *Méditations*, *Élévations*, *Contemplations*, *Amertumes*, *Aspirations*, *Premières Larmes*, *Pensées du Ciel*, etc. Une fois baptisé, l'ouvrage est tiré à trois cents exemplaires; sur ce nombre, une centaine est offerte par l'auteur avec des dédicaces autographes également flatteuses pour les donataires et pour le donateur; et le libraire en vend une vingtaine à grand renfort de réclames où l'on démontre comme quoi depuis longtemps le besoin d'un volume de vers, intitulé *Crépuscules*, se faisait généralement sentir.



Les stances du poëte élégiaque sont destinées à entretenir le lecteur de ses rêves, de ses émotions et de son imminente fluxion de poitrine. Ses lectrices s'écrient: « Le pauvre jeune homme, qu'il doit être pâle et étiolé! qu'il aurait besoin de consolations, et qu'il serait doux de lui en prodiguer! » Eh! mesdames, ce moribond se porte à merveille; cet infortuné jouit largement de tous les plaisirs de la vie; ce songe-creux sublime sort parfois du café dans un état d'ivresse qui n'a rien de poétique; et cependant, si vous réclamiez de lui quelques strophes, il ne manquerait pas de vous adresser une langoureuse et lamentable épître:

Vous demandez des vers à ma voix affaiblie;
J'obéis: il me faut céder à vos désirs;
Mais ma muse est plaintive, et sa mélancolie
Pourra faire ombre à vos plaisirs.

Ah ! laissez-moi rêver, pensif et solitaire !
Pourquoi vouloir mêler mes cyprès à vos fleurs,
Votre gaieté sans fiel à ma tristesse amère,
Votre doux sourire à mes pleurs ?

Qu'importe le vain bruit d'une lyre sonore,
Qui s'enfuit emporté sur l'aile des autans !
Faible arbuste, mes fruits ne sont pas mûrs encore,
Je suis à peine en mon printemps.

Ah ! laissez-moi rêver, pensif et solitaire,
Rassembler quelques fleurs pour en tirer le miel,
Méditer en silence et chercher sur la terre
Quelque rayon tombé du ciel.

Jamais, pour m'inspirer, les passions rapides
N'ont versé dans mon cœur leurs orageux torrents.
Attendez que mon front soit sillonné de rides
Par la douleur ou par les ans.



Mais cet émule de Millevoye, si triste, si tendre, si sympathique, est sans doute le plus compatissant de tous les êtres ? Sans doute il pense avec Saint-Just que les malheureux sont les puissances de la terre? Erreur! il plaint des misères humaines imaginaires, sans jamais soulager les misères en chair et en os qui gémissent autour de lui ; sa compassion *in partibus* s'exerce sur des chimères et néglige les réalités ; il a de la sensiblerie et point de sensibilité, de l'esprit et point de cœur, des larmes pour de vagues souffrances, et point de pitié pour les douleurs véritables.

Le même contraste existe souvent entre la conduite et les œuvres du poëte sacré. Celui-ci est un personnage tout biblique, repu de la lecture du Pentateuque et des Prophètes; oriental et bondissant dans ses images, apocalyptique dans ses lyriques emportements. Il erre sans cesse sur les bords du Kédron ou sur la cime du Golgotha. A genoux, la tête rase et couverte de cendres, il invoque Jéhovah, supplie Elohim, le dieu des armées, déplore la ruine de l'arche sainte et de la maison d'Israël, et paraphrase les quarante-deux chapitres de Job avec une constance digne de leur auteur :

O cité de Sion ! Jérusalem céleste,
Quand pourrai-je en ton sein contempler Jéhova ?
S'il faut verser des pleurs, c'est sur l'homme qui reste,
Et non sur l'homme qui s'en va...

Car, si du tentateur les promesses trompeuses
Ne l'ont point détourné du service de Dieu,
Entre les chérubins et les âmes heureuses
Il aura sa place au saint lieu.

Car, ayant secoué la terrestre poussière,
Il verra de son Dieu l'éternelle beauté :
Esprit pur, il prendra des ailes de lumière
Pour voler dans l'immensité.

A ses yeux éblouis apparaîtront sans voile
Et l'orchestre infini que dirige Uriel,
Et les anges assis chacun sur une étoile,
Dans l'amphithéâtre du ciel.



Mais sachez que ce christianisme, ou plutôt ce judaïsme, est simplement une affaire de forme. Le poëte sacré est chrétien à l'épiderme, et nullement *intus et in cute*. Bien qu'il entonne les louanges d'Adonaï sur le *kinnor* et le *hasor*, ou en s'accompagnant du *nebel*, il se trouverait fort embarrassé s'il était mis en demeure de réciter le *Confiteor* et le *Credo*. C'est un ermite mondain, un apôtre de boudoir, qu'on rencontre plus souvent à l'Opéra qu'à la messe. Il compose pendant un entr'acte une ode sur le jugement dernier, et je ne serais pas étonné qu'il fût athée comme Hébert, et matérialiste comme un chirurgien.

Parlez-moi de ce petit vieillard aux cheveux poudrés, à la figure effilée, aux manières affables et mielleuses,



qui a conservé presque en entier le costume des anciens jours, gilet à fleurs, culotte courte, bas de soie, souliers à boucles, et qu'on voit parfois rôder aux alentours du pont des Arts : voilà un catholique fervent. Il ne manque pas un office ; son bonnet de soie noire se distingue en



milieu des têtes nues inclinées à l'instant de l'Elévation; il se glorifie du titre de marguillier, et veille assidûment aux intérêts de la fabrique. Eh bien ! ce dévot si zélé ne jure que par Jupiter, il ne connait d'autres divinités que celles de l'Olympe, d'autre paradis que les Champs-Elyséens. Si vous lui parlez Satan, il vous répondra Pluton... C'est un poëte classique.

Ombres de Roucher, de Delille, de Rosset, de Fontanes, d'Esménard, de Saint-Lambert, de Dumolard, vous devez tressaillir de joie en contemplant ce dernier rejeton de la littérature impériale. Lui seul élabore des poëmes didactiques, lui seul confectionne des idylles et des églogues, et appelle ses personnages Acis, Thémire, Almédon, Philis, Dolon, Zénis, Phylamandre, Amarylle et Myras; lui seul ose invoquer les Muses et Apollon, et employer le langage des dieux, c'est-à-dire un pathos incompréhensible aux simples mortels. Il faudrait un dictionnaire spécial pour servir à l'intelligence de sa poësie. Sous sa plume :

Le télescope devient	*de Cassini le tube observateur;*
la trompette,	*le belliqueux airain;*
la flûte,	*l'harmonieux roseau;*
le caféier,	*de Moka le timide arbrisseau;*
le soc,	*le fer agriculteur;*
le mûrier,	*l'arbre de Thisbé;*
un médecin,	*l'enfant de Chiron;*
un fusil,	*un tube enflammé;*
une baïonnette,	*le glaive de Bayonne;*
un tambour,	*une caisse d'airain couverte en peau d'onagre;*
—la mer,	*l'humide Nérée;*
un hippopotame,	*des rivages du Nil le coursier amphibie*, etc., etc.

Ses vers sont autant d'énigmes et de logogriphes destinés à exercer la patience de ses lecteurs, heureusement peu nombreux. Il a horreur de la trivialité et revêt toutes choses d'un style noble et emphatique. S'il avait à rendre le mot populaire de Henri IV (je veux que le paysan mette la poule au pot tous les dimanches), il écrirait

. . . . . Je veux que l'humble laboureur
Célèbre avec gaieté le saint jour du Seigneur;
Je veux voir sa misère un instant consolée,
Et qu'à son appétit la géline immolée,

Déposant tous ses sucs dans un vase fumant,
Fasse d'un doux banquet le plus bel ornement.

Le poëte classique est venu au monde deux mille ans trop tard. Il est vrai qu'il ignore parfaitement le grec, attendu qu'on ne l'apprenait guère au temps du Directoire exécutif. Cependant, parlez-lui de Lamartine, il vous citera une ode de Pindare en l'honneur des jeux olympiques; chantez-lui les *Hirondelles* de Béranger, il vous ripostera par l'*Hirondelle* d'Anacréon. Admirez devant lui les tableaux de Decamps, il vous racontera comment Dibutade inventa le dessin. Les travaux astronomiques d'Arago lui sont peu familiers, mais en revanche il vante Hipparque, Pithéas, Aratus et Tymocharis. En géographie, il préfère à l'étude de Maltebrun celle de Strabon et de Pomponius Méla. Il dit l'Occitanie pour le Languedoc, la Pannonie pour la Hongrie, l'Ibérie pour l'Espagne, l'Ausonie pour l'Italie, Parthénope pour Naples, et Lutèce pour Paris; il passe insouciant devant les grandes œuvres de Robert de Luzarches, de Jean de Chelles, et autres architectes catholiques; mais il se pâme d'aise à l'aspect d'un fronton soutenu par une monotone rangée de colonnes corinthiennes.

Comme corollaire du poëte classique se présente l'auteur de poésies légères. C'est un homme de loisir, c'est-à-dire un être dont le métier consiste à ne rien faire, à recevoir et à rendre des visites, et à consommer à la ville ce que produisent les habitants des campagnes. « S'il voulait s'en donner la peine, assure-t-il, il éclipserait Victor Hugo; mais provisoirement il se contente de se délasser d'études plus sérieuses, au moyen de la poésie.» Il daigne rimer, le gentilhomme! il polit de petits vers de société, de petits compliments, de petites fables, de petites épitres, des bouquets à Chloris, l'épitaphe d'un épagneul chéri, des charades et des acrostiches. Il cultive notamment le madrigal.



UNE DAME[1] QUI M'AVAIT INVITÉ A ME RENDRE A SA MAISON DE CAMPAGNE, ET A LAQUELLE J'AI RÉPONDU QUE JE NE POUVAIS Y ALLER, PARCE QUE J'ÉTAIS RETENU PAR UNE INTRIGUE D'AMOUR.

Iris, charmant objet que l'enfant de Cythère
Dans les bois de Paphos aurait pris pour sa mère,

[1] Tout le monde devinera sous cette simple désignation la belle baronne de ..., née comtesse de ..., dont les charmes embellissent les cercles les plus distingués de la capitale. (*Note de l'auteur du madrigal.*)

En votre heureux séjour[2], ah! ne m'attirez pas;
Je suis, vous le savez, épris d'une autre belle[3].
En voyant vos divins appas,
Je craindrais trop d'être infidèle.

[2] Allusion à la ravissante maison de campagne que possède madame la baronne de ..., née comtesse de ..., au riant village de ..., sur le penchant du coteau de ..., si renommé par l'excellence de ses carrières à plâtre. (*Id.*)

[3] Autre allusion à la charmante marquise de ..., maintenant madame de ..., dont j'enlevai le cœur au chevalier de ..., ancien écuyer cavalcadour de feu Sa Majesté Charles X. (*Id.*)

Il y a quelques années, il s'est opéré une réaction contre le genre classique; et, comme toutes les réactions, elle a été trop loin. Il s'est créé une secte de rimeurs qu'on peut désigner sous le nom de poëtes nébuleux, et qui, en haine des Grecs et des Romains, se sont évertués à imiter les Anglais et les Allemands, à singer lord Byron, Schiller, Gœthe et Hoffmann, à mettre la ballade et le fantastique à l'ordre du jour.

Le poëte nébuleux amalgame tout ce que la nature et l'esprit ont pu créer de plus laid :

Souvent sans y penser un écrivain qui s'aime...

Il groupe toutes les monstruosités imaginables du monde réel et métaphysique.

O sorcières, à vos balais!!!
Des coteaux larves et follets
Descendent;
Voici tous les spectres des nuits,
Dans les cimetières des bruits
S'entendent;

Des bruits qui viennent de l'enfer,
De fer heurté contre le fer,
Etranges,
Et qui, montant jusques aux cieux,
Vont faire dresser les cheveux
Aux anges.

Les ondins planent sur les eaux,
Les vents à travers les bouleaux
Gémissent.
Dans la couche des nouveau-nés,
Des reptiles empoisonnés
Se glissent!!!

La belle nuit pour les sabbats!
Allons, quittez de vos grabats
La paille!!!
Le maître infernal vous attend,
Accourez faire avec Satan!!!
Ripaille!!!

Infatigables fossoyeurs,
Vampires, soyez pourvoyeurs
Du diable;
Lutins, à nous plaire empressés,
Auprès de ces gibets dressez
La table.

Jusqu'aux premiers feux du matin
Que tout mon peuple à ce festin
S'assemble!!
Nécromanciens et démons,
Rions, chantons et blasphémons
Ensemble!!!

Ainsi Belzébuth dans les bois
Appelle la foule à ses lois
Sujette;
Et sur de fantasques coursiers

L'armée entière des sorciers
Se jette.

Et voyant leurs noirs tourbillons
Tracer par les airs des sillons
De flamme,
Le passant, saisi de terreur,
Prie, et recommande au Seigneur
Son âme.

Ces vers, et autres non moins rocailleux, sont escortés d'une multitude d'épigraphes. Le poëte nébuleux les prodigue, les sème à pleines mains, en met dix pour une ode. Elles sont, la plupart, tirées d'écrivains étrangers ; et s'il y admet des auteurs français, c'est pour la plus grande gloire de ses amis et connaissances, dont les poésies inédites lui fournissent un beau choix de citations.

Hélas! hélas!

(SHAKSPEARE, traduction de Letourneur.)

C'est un spectacle étrange, et qui mérite certes
Qu'on tienne pour le voir les fenêtres ouvertes.

(ARISTIPPE GRELUCHARD, *Saynètes*.)

Qu'elle était belle!

(LORD BYRON, traduction nouvelle et inédite.)

. . . . Oh ! la société
Use bien promptement le cœur qu'elle a frotté !

(Le comte ALFRED DE BALANET, *Desperatio*.)

O sublimes transports!

(GABRIEL ROMANOVICH DERZHAWIN, *Ode à Dieu*.)

Je vais mettre le nez à la fenêtre ronde
Où l'on passe le cou pour voir dans l'autre monde.

(SYLVESTRE DE LA MORANDIÈRE, *Dernier Jour d'un Condamné*.)

Qui aime sans tricherie
Ne pense, n'a trois, n'a doz,
D'une seule est désiros,
Cil que loyax amors lie.

(JEHAN MONIOT, *Poésies du treizième siècle*.)

SON VISAGE ÉTAIT PALE.

(KOTZEBUE, *Adélaïde de Wolfingen*, acte II, scène VII.)



Parfois, pour se donner à peu de frais un vernis d'érudition, le poëte nébuleux pille çà et là, dans les grammaires et les guides de la conversation, des épigraphes en anglais, en allemand, en espagnol, en turc, en russe, en chinois et autres langues dont il ne possède pas la moindre teinture. Il affecte aussi les tours de force en fait de versification, et danse sans balancier sur la corde rhythmique.

Quand la guerre, sur la plaine
Pleine
De bataillons, où la mort
Mord,
Dans le sang et le carnage
Nage,
Jetant les rois des combats
Bas ;

Dans les enfers tout rougeoie :
Joie ;
Orgie et repas sans fin,
Fin ;

Car maint pécheur qui trépasse
Passe
Par la porte du manoir
Noir.



Comme le poëte nébuleux, le poëte intime est une création moderne : c'est un intrépide flâneur qui passe ses jours à regarder par sa fenêtre, à courir les rues et

es champs, à suivre de l'œil le vol des mouches et des papillons : passe-temps fort inoffensif s'il ne tenait en prose rimée un journal de ses faits et gestes.



Hier par un beau temps je quittai ma demeure
Pour m'aller promener : il pouvait être une heure.
Je m'en fus à Montmartre : or c'est un bel endroit,
Où l'air que l'on respire est pur, et d'où l'on voit
Se dérouler Paris, le vieux géant de pierre,
Noyé dans un brouillard de poudreuse lumière.
Des torrents de soleil inondaient le vallon ;
L'oiseau chantait en l'air, dans l'herbe le grillon,
Et sous le berceau vert l'ouvrier en goguette.
Tout était gai, le ciel, les champs et la guinguette ;
Moi-même je sentais mon cœur libre et joyeux ..
Mais tout à coup des pleurs obscurcirent mes yeux ;
Un songe de néant pesa sur ma poitrine,
Car je venais de voir, au pied de la colline,
A l'ombre de cyprès par le vent balancés,
Des flocons de tombeaux blanchâtres et pressés.

Le poëte intime affectionne le sonnet. Il combine deux quatrains et deux tercets en l'honneur de qui que ce soit, et pour exprimer n'importe quelle idée.

Floréal est venu ; le mois des giboulées
Cesse de détremper les flancs de nos coteaux.
Voici des jours de flammes et des nuits étoilées,
Un soleil radieux se mire dans les eaux.

Et déjà l'amandier, sans craindre les gelées,
D'une blanche dentelle argente ses rameaux :
L'on entend gazouiller sous les vertes feuillées
Un cœur harmonieux d'insectes et d'oiseaux.

N'est-ce pas ? il est doux d'errer dans la contrée,
Qui s'égaie au soleil, de mille fleurs parée.
Allons ensemble, ami ; viens donne-moi la main.

Loin d'un monde brillant quand le bonheur s'exile,
Pour le suivre à la trace abandonnons la ville,
Et puissions-nous bientôt le trouver en chemin !

Le fabricant de romances réunit en lui le poëte élégiaque, le poëte nébuleux et le poëte intime. Il est auteur du *Chant du pâtre*, de *Ma Chaumière*, du *Chasseur tyrolien*, de la *Fleur des champs*, de la *Brise du soir*, de *Toujours toi*, de *C'est toi que j'ai rêvée*, et d'une foule de barcarolles sur les gondoles et les farandoles. Bien qu'il soit obligé de se plier au caprice du musicien, il s'attribue exclusivement le succès de leur œuvre commune. « Connaissez-vous ma dernière romance ? — Je l'ai entendu chanter ; l'air est délicieux. — L'air n'est rien ; ce sont les paroles qui lui donnent un certain relief ; je m'adresserai désormais à un autre compositeur.

Le musicien parle différemment. « Connaissez-vous ma dernière romance ? — Elle est charmante. — Vous me flattez ; il est vrai qu'elle a réussi, malgré des paroles détestables. Dorénavant j'aurai soin de me pourvoir d'un autre poete. »

Quelle différence entre le faiseur de romances et son collègue le chansonnier, débris de l'ancien Caveau et du Caveau moderne, président de goguette, membre de la Société du Gymnase lyrique, conservateur des *la faridondaine*, des *lon lan la landerirette*, et autres vieilleries du théâtre de la Foire. Le chansonnier descend le fleuve de la vie en l'égayant par des flonflons. Le chant est sa langue naturelle, et, quand il parle comme tout le monde, il déroge à ses habitudes. Sa présence anime les banquets ; il accompagne chaque service d'un refrain, et bénit l'ingénieux faïencier qui imagina le premier de graver des couplets sur les assiettes.

« Silence, mesdames et messieurs ! je vais vous chanter l'éloge du champagne ; ayez la bonté de m'accorder un moment d'attention ! Je porterai un *toast* à la fin de chaque couplet, et honnis soient les retardataires qui ne me feraient pas raison. Premier couplet !...



AIR de *la Révérence*.

Au champagne il faut consacrer
Une chansonnette légère :
Je consens à le célébrer,
Mais d'abord emplissez mon verre.
De ce vin l'enivrant bouquet
Mettra mon esprit en campagne
Et c'est rempli de mon sujet
Que j'aime à chanter le champagne (*bis*.)
Le champagne !

A la mémoire de Désaugiers !... Vidons la coupe en trois temps !... Attention, mesdames et messieurs, voici

Paris — Imp. de LACY, place boulevart Montparnasse 8.



le couplet politique; on le chante à voix basse. Regardez, je vous prie, si les portes sont bien fermées, et s'il n'y a pas de sergents de ville dans l'honorable société... Deuxième couplet!...

Du gouvernement d'aujourd'hui
Le champagne est l'auxiliaire;
Que de voix conquises par lui
Dans les banquets du ministère!
On connaît plus d'un député,
Jadis siégeant sur la Montagne,
Dont la conscience a sauté
Avec le bouchon du champagne (*bis*),
Du champagne!

A la Révolution de juillet!... Voici maintenant le couplet immoral, qu'il faut chanter encore deux fois plus bas que le précédent. Prenez vos éventails, mesdames, si vous en avez... Troisième couplet!...

Ce vin sert les projets d'amour,
Il captive la plus rebelle;
Au souper servi chez Véfour
D'abord on invite la belle;
Elle résiste peu d'instants,
Car bientôt l'ivresse la gagne...
Sa vertu dure moins longtemps
Que la bouteille de champagne (*bis*),
De champagne!

Au sexe qui fait le charme et le tourment de notre existence! aux femmes!... Vient ensuite le couplet patriotique. Vous êtes priés, mesdames et messieurs, de déployer le plus vif enthousiasme... Quatrième et dernier couplet!

Quand, pour nous imposer des lois,
Les Prussiens marchaient sur nos villes,
Au sein du pays champenois
Ils trouvèrent des Thermopyles.
Si des ennemis orgueilleux
Osaient se remettre en campagne,
Ils auraient encor devant eux
Les paysans de la Champagne (*bis*),
De la champagne!

A la France!...

On se lève, on applaudit, on crie, on tend les verres, on les choque avec fracas, le chansonnier triomphe. Et pourquoi? parce qu'il a réveillé des sentiments nationaux qui couvent sans être éteints, parce que, tout en rimaillant, tout en fredonnant, il a remué des idées populaires. On peut lui reprocher de répéter régulièrement aux noces auxquelles on le convie un épithalame *omnibus* qui s'accommode à tous les mariages comme la botte du Petit-Poucet à toutes les jambes.

. . . .
Mais à porter des nœuds si doux

Paris. — ... Montparnasse, 81.

C'est l'amour seul qui vous engage;
Vous serez heureux en ménage,
O mes amis, mariez-vous (*bis*).

On l'accusera de ne jamais prendre une demi-tasse sans mentionner une chanson qu'il a faite sur le café.

. . . .
Des traits de la maligne envie
Par lui Voltaire a triomphé :
Il puisa plus d'une saillie
Dans une tasse de café (*bis*).

On dira qu'il improvise annuellement depuis vingt-cinq ans la même chanson en l'honneur de l'éphémère monarchie de la fève.

. . . .
Sans intérêt l'on va chanter;
Point de louange mercenaire,
On le louera sans le flatter :
C'est un roi comme on n'en voit guère (*bis*).

Et pourtant, malgré ses travers, malgré ses rimes hasardées et ses vers parfois boiteux, le chansonnier est peut-être de toute la corporation des rimeurs celui qui, s'adressant aux masses par la forme et par le fond, a le plus de chances d'être lu et d'être compris.

« Mais d'où vient le peu de succès des poëtes en général? demandais-je à un vieillard dont l'âge n'a point détruit la verdeur; est-ce que la forme de leurs poésies est défectueuse? est-ce qu'elles ne sont pas assez riches de mélodie, assez enjolivées de métaphores, assez festonnées d'expressions pittoresques? L'amateur économe hésite-t-il à payer 7 fr. 50 c. quelques rimes qui courent les unes après les autres dans un vaste désert de papier blanc? Il est vrai que c'est cher comme un gouvernement à bon marché.

— Dans ma jeunesse, me répondit mon interlocuteur, j'ai vu commencer un mouvement qui se continue encore : il s'opère dans les masses un travail qui est à la fois une négation du passé et une préparation de l'avenir; chacun cherche l'x d'un problème inconnu, et entrevoit sur le corps social des écrouelles que les rois mêmes n'ont plus la puissance de guérir. Au milieu de l'agitation générale, quel intérêt voulez-vous que l'on prenne à des aligneurs de mots vides et sonores, à des mécaniques organisées comme des serinettes pour rendre certains accords, et qui, en tout temps, en tout lieu, en toute saison, dans le calme ou dans la tempête, psalmodient leur insipide et monotone symphonie? N'est-on pas en droit de leur dire : « O versificateurs, Platon vous bannissait de sa république; mais, si vous êtes dignes d'être chassés de toute société bien constituée, à plus forte raison doit-on vous mettre à la porte d'un Etat travaillé d'un besoin de réformes, et qui veut des hommes habiles et dévoués pour les accomplir! Êtes-vous des artisans du progrès? poussez-vous la roue dans un chemin meilleur? Non. Quand on vous demande une œuvre grande et utile, vous répondez par un feu roulant de rimes croisées sur une banalité quelconque; méprisés des gens sérieux, vous n'êtes pas même des bouffons, car les bouffons amusaient, et vous ennuyez; car les bouffons faisaient rire de leur maître, et si vous faites rire de quelque chose, c'est de vous. »

Cet arrêt de mon vieillard quinteux est loin d'être sans appel; mais que de poëtes semblent prendre à tâche de le justifier!





LE RAPIN

PAR

J. CHAUDES-AIGUES



Si j'avais le malheur d'être académicien, je ne me permettrais pas, certes, de dessiner le présent portrait, car je serais arrêté court par le titre même de mon sujet. Le mot *rapin*, en effet, ne se trouve pas dans le Dictionnaire rédigé par les quarante. Pourquoi? c'est ce que je ne me charge pas d'expliquer d'une façon satisfaisante, n'ayant pas pris la peine d'étudier la question. Tant est-il que, profitant de mon indépendance, je saute à pieds joints par-dessus l'interdiction tacite de l'Académie française. Qui sait? Peut-être l'Académie, encouragée par mon exemple, reconnaitra-t-elle, un jour, l'existence grammaticale du mot rapin, et lui donnera-t-elle, enfin, droit de cité?

En attendant, et pour abréger les travaux auxquels seront obligés de se livrer messieurs les quarante, quand il s'agira de trouver au mot rapin une origine, je crois devoir, comme préambule naturel au sujet que je traite, proposer d'avance trois étymologies possibles, entre lesquelles il ne restera plus qu'à choisir. La première m'a été donnée dans l'atelier d'un de nos sculpteurs les plus célèbres, par un modèle qui posait pour un centaure. Comme j'interrogeais tous les artistes présents, demandant avec anxiété où le mot rapin pouvait prendre sa source.

— Eh! parbleu, dit le centaure, qui n'avait pas encore ouvert la bouche depuis une heure, rapin vient de *rat*.

Un éclat de rire général accueillant cette explication étrange, le centaure ajouta avec un sang-froid imperturbable :

— Ma foi, si ce n'est pas ça, qu'est-ce?

L'argumentation était positive, et il n'y avait rien à répondre. Personne de nous n'étant en état de proposer une explication plus satisfaisante, l'hilarité n'avait pas d'excuse. Aussi, pour sortir d'embarras, me hâtai-je d'ajouter :

— Mais, mon cher, *pin*, que faites-vous de *pin*, dans cette affaire?

Ce fut le centaure, cette fois, qui partit d'un éclat de rire.

— *Pin?* dit-il, c'est là ce qui vous embarrasse? Comment! *rat qui peint; rapin*, vous ne comprenez pas?

Et il reprit aussitôt sa position, qu'il n'avait quittée un instant que pour nous faire plus en face sa réponse dédaigneuse, ne se doutant pas de l'énormité de son calembour.

Plusieurs témoins de la scène que je raconte, après quelques minutes de réflexion, déclarèrent se ranger à l'opinion du centaure. Et au fait, pourquoi pas? Combien d'expressions, passées aujourd'hui dans la langue, sont fondées sur des jeux de mots beaucoup moins raisonnables que celui-là!

La seconde explication du mot rapin, qui m'a été donnée également par un homme dont la compétence est fort respectable, consiste à faire du mot un dérivé du verbe *rapiner*. Voilà une étymologie qui ne ressemble guère à l'autre, mais qui, à tout prendre, n'est pas plus flatteuse que l'autre pour la classe qu'elle désigne, ni plus improbable, analogiquement parlant. — Quant à la troisième, je la donne comme l'expression de mon opinion personnelle : opinion, du reste, assez généralement partagée; je crois que rapin vient de *râpé*. Mais dans rapin, me dira-t-on, où est l'accent circonflexe? C'est là, je l'avoue, une objection sérieuse qui, cependant, ne m'arrête pas; car, jusqu'à ce que l'Académie a triop-

noncé, chacun demeure libre d'écrire rapin avec un accent circonflexe.

Donc j'arrive enfin, après cette digression que me pardonneront certainement les grammairiens et les étymologistes, à dire que le rapin a de douze à dix-huit ans. Sa position sociale est des plus honorables, sinon des plus brillantes. Il est fils d'un portier ordinairement, ou d'un artisan quelconque; il peut même, à la rigueur, être fils d'un bourgeois, rentier honnête et paisible; mais ce qui est certain, c'est qu'il n'est jamais fils d'un millionnaire. Il se peut bien faire, par hasard, que le rapin ait un oncle en Amérique, et qu'un beau jour il devienne riche; toutefois, le cas ne se présente pas souvent.

Bref, pour commencer la peinture de mon personnage, je parlerai de sa figure, et j'avouerai tout d'abord que le rapin n'est ni beau ni laid. Il a des yeux, un nez, une bouche : c'est tout ce que l'on en peut dire. Quant à la taille de cette bouche, quant à la grosseur de ce nez, quant à l'éclat de ces yeux, ce sont là autant de problèmes, attendu le peu d'estime que le rapin professe pour l'eau. — Non que le rapin soit ivrogne, ce n'est point là ce que je veux donner à entendre : le rapin, au contraire, et sans doute par système hygiénique, fait de l'eau l'usage le plus immodéré à ses repas; seulement, hors de ses repas, l'eau n'est plus pour lui qu'un liquide inutile et insipide : d'où il résulte que l'on ne sait au juste à quoi s'en tenir sur la finesse de ses traits ou sur la couleur de son teint. — Mais au fait, comme il y a exception à toute règle, et que je craindrais d'exposer les rapins exceptionnels au blâme des jeunes gens à la mode et des petites-maitresses, j'arrive du général au particulier. Je connais un rapin, nommé Théodore, qui a la figure aussi mal lavée que le puissent indiquer les quelques lignes précédentes, et qui, de plus, est rapin dans la véritable acception du terme, au moral comme au physique; c'est donc de lui que je vais parler.

Théodore, sur la tête que je viens de dire, a d'abord un chapeau des plus extraordinaires que l'on puisse imaginer, aussi large des bords que possible, et il ne se peut plus pointu. Ce chapeau fut noir autrefois, cela est incontestable; mais, hélas! pour le croire, il faut l'avoir vu. Aujourd'hui, l'infortuné chapeau, soit effet de l'usage, soit la quantité de poussière qui le recouvre, tourne au gris d'une façon déplorable. Des bords de ce chapeau sort à flots farouches une chevelure comme on n'en vit jamais la pareille : longue, embrouillée, sèche, tout à la fois. Est-ce par économie que Théodore laisse prendre à ses cheveux une taille si extraordinaire? Mon Dieu non! Par fatuité? pas davantage. Théodore n'est peut-être pas bien sûr de la couleur précise de ses cheveux. Il a vu des portraits de peintres célèbres où ces maîtres étaient représentés les cheveux flottants sur les épaules; voilà toute sa raison. Il s'est demandé pourquoi lui aussi, qui deviendra un grand peintre, il ne prendrait point par anticipation le costume des maitres. D'autres choses l'embarrassent, il est vrai : la cravate, par exemple, qu'il jetterait volontiers au diable pour montrer son cou, qu'il croit tout aussi agréable que celui de Raphaël; par malheur, ô funeste résultat d'une mauvaise habitude! l'absence de cravate lui cause de violents maux de dents. Il voudrait bien encore se vêtir d'une façon originale et fantasque, toujours à l'exemple des peintres du seizième siècle; mais c'est tout au plus s'il a de quoi payer le simple et infâme costume, comme il l'appelle, dans lequel il est emprisonné. Donc, de tous les souhaits que forme Théodore pour sa toilette, le seul qu'il puisse réaliser à son aise, c'est de porter de longs cheveux; aussi en use-t-il largement et sans scrupule. Quant à son habit, boutonné jusqu'au menton, il reste couvert de cendre, de couleurs et de taches d'huile, en signe d'affliction. Et, au fait, il faut être juste : la vie que mène Théodore n'est pas fort divertissante; elle ne saurait guère pousser le cœur et le visage à l'épanouissement.

Levé à sept heures du matin, Théodore est à sept heures et quelques minutes chez son seigneur et maître, monsieur le peintre un tel ou un tel. On vient de voir que ce ne sont point les soins à apporter à sa toilette qui pourraient ici compromettre l'exactitude de Théodore. Arrivé chez son maître, Théodore met l'atelier en ordre, y introduit de l'air, si l'on est en été; si l'on est en hiver, il allume le poêle et l'enfourche avec les bras et avec les jambes. Midi sonnant, Théodore, en quelque saison que l'on soit, s'en va au Musée faire des copies pour son maître. C'est là qu'il faut le voir, se promenant avec dédain devant les toiles qui ne rentrent pas dans le système de son maître, et s'extasiant, au contraire, devant celles que son maître lui a commandé d'étudier. Théodore, en ces moments, prend un air capable; il regarde du coin de l'œil, et en haussant les épaules, et en imprimant à ses lèvres un sourire de compassion, ceux qui font mine d'admirer ce qu'il dédaigne, ou de dédaigner ce qu'il admire. C'est alors, surtout, que Théodore regrette de n'avoir pas de moustache à retrousser avec un geste de supériorité cavalière. — Sa petite visite des tableaux les plus importants une fois faite, il s'installe devant la toile qu'il doit copier.

Tout en ouvrant sa boite, ou en essayant ses crayons, ou en préparant ses couleurs, il jette de nouveaux coups d'œil à droite et à gauche, pour voir si quelque étranger ne le regarderait point, d'aventure, comme un personnage d'importance. Cela fait, il se met à l'œuvre,



prenant le plus qu'il peut l'air inspiré. Chaque coup de crayon qu'il donne est indiqué par un mouvement de sa tête en sens contraire. Il sue sang et eau. Ceux qui passent près de lui sont tentés de lui proposer l'usage immédiat d'une boisson calmante. Et cependant, malgré tout ce mal et toute cette fatigue, malgré ces oscillations de tête et ces déplacements de cheveux, Théodore, quand sonne l'heure du départ, n'a presque pas avancé la besogne; ce qui ne l'empêche pas de jeter un regard satisfait sur son œuvre avant de l'enfermer pour vingt-quatre heures, et de s'en aller dîner d'un aussi bon appétit que s'il venait de faire un pendant à la *Madeleine* du Corrége. Puis, son dîner fini, il se rend à l'école des



Beaux-Arts, où il travaille quelques heures avant de se livrer au sommeil. Tel est le cercle invariable dans lequel tournent les jours du rapin Théodore.

Hélas! si là cependant se bornaient ses peines, il ne serait pas trop à plaindre, le malheureux! Mais il ne passe point sa vie dans un isolement aussi doux et aussi complet que le récit précédent le pourrait donner à croire. A l'atelier, il se trouve en compagnie de jeunes Raphaëls en herbe, qui, passés de l'état de rapin à l'état d'élèves, le rendent victime de mille vexations. Théodore est, à peu de chose près, l'esclave des élèves. S'il plait à ces messieurs de se procurer du tabac frais, ou d'envoyer quelque part une lettre, Théodore doit leur épargner la dépense qu'occasionnerait l'emploi d'un commissionnaire. Qu'il s'agisse d'aller d'un bout à l'autre de Paris, peu importe! Théodore a des jambes pour s'en servir; trop heureux encore que chacun n'ait pas un ordre particulier à lui donner.

Au moins, en échange du service qu'on lui fait faire, Théodore jouit-il de quelques priviléges? est-il admis à présenter, par hasard, quelques timides objections? Pas le moins du monde! Il doit à messieurs les élèves toute obéissance et tout respect; c'est pourquoi la parole ne lui est accordée en aucune circonstance. Se permettre de parler! Dieu l'en préserve! Quand cela lui arrive, il sait trop comment on s'y prend pour lui imposer silence. On se moque de lui, d'abord; on paraphrase le plus petit mot sorti de sa bouche; on le tourne en ridicule; puis, l'affaire s'échauffant, les *charges* commencent. *Charge*, en langage d'atelier, signifie grosse plaisanterie en action. Tirer brusquement sa chaise à un rapin qui travaille, de façon à le faire tomber à terre; ou bien lui couvrir la figure de couleur et d'huile, ou encore lui barbouiller si bien un dessin quasi achevé, qu'il soit obligé de recommencer complétement son ouvrage: telles sont, entre mille autres, les charges qui se pratiquent dans les ateliers.

Donc, si Théodore a la moindre chose à objecter quand on dispose de lui pour quelque course, ou s'il se permet de prendre part à une conversation qui lui est étrangère, il peut s'attendre à tout. Et, s'il n'oppose pas aux tracasseries dont il est victime la douceur la plus inaltérable, la plus parfaite résignation; s'il fait mine de se fâcher, s'il se gendarme, malheur à lui! Alors l'affaire devient plus sérieuse; on ne se borne pas aux divers genres de plaisanteries ci-dessus mentionnées. Cette fois,

on le saisit de vive forçe par le milieu du corps; on se met trois ou quatre pour l'opération, selon la résistance qu'il oppose; et l'infortuné est attaché de son long sur une échelle, attaché les pieds en l'air et la tête en bas, s'il vous plaît! Après quoi l'échelle est replacée contre la muraille, jusqu'au moment fixé pour la complète expiation du délit.

Un autre châtiment infligé à Théodore quand il se mutine, consiste à placer un pot d'eau, par exemple, au-dessus de la porte de l'atelier, à l'instant où Théodore va entrer. Inutile de dire que le pot à l'eau est toujours disposé de manière à ce que Théodore ne puisse faire moins que d'être inondé.

Ceci me rappelle une histoire authentique arrivée chez M. Gros, et qui trouve naturellement ici sa place. — Un jour, M. Gros avait invité deux Anglais à visiter ses tableaux, ne se doutant pas qu'un sien rapin était en disgrâce auprès de ses élèves. M. Gros entre donc dans son atelier, précédé des deux Anglais qui marchaient du pas le plus grave du monde, quand tout à coup, la porte étant tout à fait ouverte, le bruit d'un objet qui tombe se fait entendre, et les deux Anglais sont couverts à la fois d'eau fraîche et de contusions. Grande fut la peine de M. Gros pour faire comprendre, et surtout pour faire accepter la plaisanterie à ses hôtes. M. Gros tira sans doute de l'aventure cette moralité, que l'on gagne toujours quelque chose à pratiquer la politesse. Lui seul, en effet, eût été victime, s'il eût eu la fantaisie de passer le premier.

Mais cependant, pour tant de déboires, quels sont les plaisirs de Théodore? quelles sont ses consolations? qu'a-t-il qui lui fasse prendre en patience son martyre? Hélas! minces sont les plaisirs de l'infortuné, minces ses consolations. Quand il est las de servir de jouet aux élèves, ou plutôt quand les élèves sont las de se jouer de lui; quand un moment de répit lui est accordé pour reprendre haleine, il allume une pipe et essaye de fumer. S'il a quelques sous dans sa poche, il va même jusqu'au cigare à bout de paille. Triste divertissement pour lui, je vous assure! Car, comme il n'est pas encore passé maître dans cet exercice, il ne manque jamais d'être malade avant la fin de son plaisir. Mais qu'importe! il a oublié au moins le présent durant quelques minutes. — Durant quelques minutes, avant que le mal de cœur lui vienne, il laisse envoler son âme avec la fumée de sa pipe vers un avenir doré. Il se voit sorti de la caverne où il souffre, il est peintre à son tour; à son tour, il a des élèves et des rapins sous ses ordres; il fait des tableaux que l'on expose et qui sont salués avec admiration par la foule, et que l'on couvre d'or et d'argent. — Courte est la chimère, cependant! Le tabac n'est pas à demi consumé encore, que le malheureux Théodore sent sa tête tourner et son cœur fondre; ses jambes défaillent; sa pipe tombe et se brise; et, pour surcroît, les élèves, charmés de l'aventure, et satisfaits de la longueur de l'entr'acte, recommencent à le tourmenter.

On imagine bien qu'au milieu de tous ces ennuis, de toutes ces tribulations, le moral de Théodore ne peut guère se développer d'une façon convenable; aussi, sous le rapport de l'indépendance et de la hauteur des idées, ne faut-il pas s'occuper de lui. Où prendra-t-il le temps de penser, le pauvre diable! écartelé qu'il est, on vient de le voir, entre des travaux de commande et un isolement plein de déboires sans cesse renaissants? Il ne faut donc pas lui demander son opinion, même en matière de peinture, car il n'a pour ainsi dire pas d'opinion : celle de son maître est la sienne; du moins il le dit, et il le croit. Son maître est coloriste, et il affirme que la couleur est, sans contredit, de toutes les qualités d'un peintre, la plus importante et la plus précieuse. Fi de Léonard de Vinci et de Raphaël! fi de l'école florentine et de l'école romaine! Vive l'école vénitienne, au contraire! vivent le Titien et Paul Véronèse! voilà de vrais peintres! — Et, si Théodore avait un maître dont les idées fussent complétement différentes de celles que nous venons de dire, son opinion aussi serait complétement différente. Il n'y a que le dessin, dirait-il, il n'y a que la ligne; tout comme il disait tout à l'heure : Il n'y a que la couleur!

En toute autre espèce de matière, les idées de Théodore sont moins remarquables encore, s'il est possible, car il n'a positivement pas d'idées. Tirez-le de la peinture, et il sait à peine de quoi vous lui voulez parler. La littérature? qu'est cela? il l'ignore. Il sait bien qu'il existe des livres, mais il sait à peine le nom des plus élémentaires de ces livres, et il ne conçoit pas leur utilité. Entre la poésie et la prose, je ne suis pas bien sûr qu'il établisse une différence, sinon la différence qui se trouve dans la longueur des lignes. Du reste, vers ou prose, cela lui est bien égal. Il a trouvé une fois, sur le poêle de l'atelier, un volume des *Orientales*, dont il n'a pu lire deux strophes de suite; une autre fois, *la Salamandre* lui étant tombée sous la main, il s'est senti pris de bâillement avant d'être arrivé au bas de la première page : ce qui explique très-bien son dédain de la littérature en général. Cependant, pour être juste, je dois dire qu'il ne professe pas un trop grand mépris pour le drame moderne : *la Tour de Nesle* et *Lucrèce Borgia* ont particulièrement mérité son approbation. Il m'a dit, le lendemain du jour où il avait vu par hasard ces deux pièces, *qu'il trouvait de beaux sujets de tableaux là-dedans*.

Et en politique, me demandera-t-on, quelles sont les opinions de Théodore? Ma foi! je n'en sais rien. De ma vie je ne l'ai entendu prononcer un seul mot qui eût trait à la politique; et je crois qu'on lui apprendrait des choses fort nouvelles, en l'instruisant de la Révolution de juillet, de l'avénement de Louis-Philippe et de la lutte entre les prérogatives de la cour et celles de la chambre des députés. Si l'on tirait des coups de fusil dans la rue, Théodore quitterait peut-être son pinceau pour se mettre à la fenêtre, mais il n'aurait certes pas la curiosité de demander pour qui ou pourquoi l'on fait tant de bruit. En affaire de religion, c'est la même chose. Fouriéristes, saint-simoniens, père Enfantin et abbé Châtel, sont comme n'existant pas pour Théodore. Il a bien vu, sur l'étalage d'un coiffeur, un buste en cire du père Enfantin; mais comme ce buste ne portait pas d'étiquette, il a cru que c'était le portrait du maître de la maison, tout simplement; et il a blâmé beaucoup le dessin et la couleur de cette figure.

Et l'amour?

Ah! nous touchons ici une corde qui devrait résonner, sans doute, et qui cependant ne rend que de sourds accords. L'amour, dans le sens mystérieux et platonique du mot, est tout à fait étranger à Théodore. Comment l'amour lui aurait-il été révélé, en effet, à lui qui n'a jamais entendu que des paroles amères ou ironiques, et qui n'a jamais pu encore déposer ses peines dans un cœur ami?

Parmi les femmes, jeunes filles ou jeunes mères, qu'il a vues déjà dans l'atelier de son maître, plus d'une, il est vrai, sans qu'il sût trop s'expliquer l'énigme, a fait battre violemment son cœur. Mais, comme ce n'est point le costume (au contraire) que l'on demande à un modèle, il est arrivé que Théodore s'est laissé prendre, en ces diverses circonstances, moins par l'élégance de la toi-

lette, ou par la grâce du langage, que par des appâts plus positifs; — nous voilà bien loin, comme je disais, du platonisme — pauvre Théodore! timide comme il l'est, habitué aux humiliations de toute nature, maltraité souvent par les élèves devant les objets mêmes qui l'enflamment, on se doute qu'il n'a guère le courage de confesser les sentiments qu'il éprouve; aussi supporte-t-il en silence cet autre tourment. Par moment, l'envie lui vient bien de triompher de sa faiblesse, de ne plus cacher ce qui se passe dans son âme, dussent toutes les échelles et tous les pots à l'eau de l'atelier être mis en réquisition pour le punir de son insolence! mais il est arrêté court, à peine a-t-il ouvert la bouche, par un ironique éclat de rire que lui jette à la face l'objet de ses feux. Il se résigne alors tristement.

Il se résigne, car il sait que son supplice aura un terme. Et, en effet, si cette vie dont je viens d'esquisser quelques détails, si cette vie, tourmentée sans compensations aucunes, devait durer toujours, autant vaudrait en finir tout de suite par un bon suicide. Quelle existence, celle du rapin! N'avoir rien à soi, ne rien faire pour soi, n'être aimé de personne, pas même d'un chien, puisqu'il faudrait le nourrir, et que c'est tout au plus si le rapin a une pâture suffisante pour lui-même; être esclave et n'avoir pas les priviléges d'un esclave, c'est-à-dire être sans salaire et sans droits; vivre toujours seul, n'ayant même pas la permission de se parler à soi-même, si quelqu'un est présent; croupir dans une abrutissante ignorance de tout homme et de toute chose qui ne tiennent pas à l'art de la peinture; ne rien pouvoir, ne rien savoir, ne recevoir que des coups et n'entendre que des injures : triste condition!

Mais ce qui console un peu le rapin, je le répète, c'est la certitude où il est que tout cela aura un terme, quelque jour. Le rôle de rapin, dans un atelier, appartient toujours au dernier venu; donc, le jour où un remplaçant lui arrivera, Théodore passera immédiatement au rang des élèves, et dès lors son sort sera bien différent. Lui qui, la veille, était ce que nous venons de voir, un pauvre garçon hué et conspué par tout son entourage, il deviendra tout à coup, dans la hiérarchie artiste, quelque chose d'assez important; il aura à son tour un rapin à faire trotter par toutes les rues comme un groom d'Afrique; il pourra engager des conversations avec les modèles qui viendront chez son maître; la fumée du tabac ne lui fera plus mal au cœur, il connaîtra les œuvres littéraires de nos plus grands écrivains, pour les leur entendre réciter à eux-mêmes avec complaisance. Bien plus...

Mais, j'oublie que c'est de Théodore dans le présent, et non de Théodore dans l'avenir, qu'il s'agit ici.

Que, si l'on tient à s'assurer de l'exactitude de mes renseignements sur la vie du rapin, on peut aller dans un atelier quelconque, et l'on en sortira convaincu de mon impartialité. J'ai la conscience de n'avoir ni enlaidi ni flatté le personnage. Tout le monde (car tout le monde prétend aujourd'hui être connaisseur en matière de peinture) a pu voir le rapin aux expositions annuelles du Louvre. C'est surtout le jour de l'ouverture que le rapin se montre le plus volontiers. Il est à la porte du Louvre dès le matin, et il faut presque le chasser si l'on veut qu'il sorte. Là donc on peut vérifier ce que j'ai avancé de sa toilette, et de l'importance qu'il se donne, et de l'assurance qu'il affecte, et de la nature de ses opinions sur l'art.

Au reste, je ne veux pas terminer sans dire que le rapin suit involontairement le mouvement de régénération qui emporte le siècle vers des destinées meilleures. Le rapin se civilise. A l'heure qu'il est, le rapin n'est déjà plus aussi mal peigné, ni aussi barbouillé de couleurs et d'huile qu'il l'était hier; et le successeur de Théodore, j'en ai l'assurance, sera encore, sous ce rapport comme sous beaucoup d'autres, en progrès sur lui.





LA COUR D'ASSISES

PAR TIMON



Il me plait aujourd'hui de bourdonner aux oreilles de la magistrature : j'ai assez piqué les orateurs et les rois.

Comment! nous aurons fait passer par les armes les *qui* et les *que* et les autres constructions baroques des discours de la couronne! comment! nous épiloguerons les sublimes oraisons des députés! comment! nous appréhenderons au discours le président électif du premier corps de l'Etat! comment! les prédicateurs pourront, du haut de la chaire évangélique, tonner contre les grands de la terre et souffler sur la poussière dorée de leurs vices, et la magistrature seule trônerait dans un sanctuaire inaccessible au fouet du pamphlétaire!

Non, cela n'est pas juste, cela n'est pas bon pour la magistrature elle-même.

Si un autre Corneille faisait représenter *Agésilas*, on lui crierait : *Solve senes centem!*

Si l'harmonieux Rossini venait à déchirer notre tympan par de faux accords, on lui repartirait par un accompagnement de clefs forées.

Si la sylphide de l'Opéra, si la divine Taglioni, au lieu de voltiger dans l'air, ne descendait sur le plancher du théâtre que pour y boiter et y faire des faux pas, on aurait l'impertinence de lui jeter des pommes cuites.

Si les marquis et les vicomtes de l'inimitable Poquelin s'avisaient de cracher dans un puits pour y faire des ronds, le parterre rirait d'un fou rire des vicomtes et des marquis.

On persifle les rois, on siffle le génie, la gloire, l'éloquence, les compositeurs, les vicomtes et les danseuses, et je ne vois pas pourquoi l'on ne sifflerait pas les magistrats sifflables.



Ne parlons pas des mercuriales de rentrée, ces boursouflures de rhétorique qu'il faudrait supprimer pour l'honneur du goût.

Je l'ai dit et n'en démords : hors des barrières de la grande ville, on ne sait point tenir une plume. Il y a des orateurs en province, il n'y a pas d'écrivains. Il n'y en a pas un seul aujourd'hui, un seul sur trente-deux millions d'hommes. S'il y en a, où est ce météore? où est-il : Qu'il apparaisse sur l'horizon et qu'on le voie!



Art de l'écrivain, art sublime, il te faut notre soleil intellectuel, notre soleil de Paris, pour éclore et pour fleurir!

Il n'importe, au surplus, j'en conviens, que la magistrature soit peu lettrée, pourvu qu'elle soit respectable par sa science, ses vertus, son intégrité et son désintéressement, et la magistrature française est la plus respectable de toutes les magistratures de l'Europe.

Mais y a-t-il de lumière sans ombre et de règle sans exception? A la règle une louange, à l'exception une mercuriale, pour qu'elle ne devienne pas règle.

Il est deux sortes de magistratures: l'amovible et l'inamovible; celle qui est assise et celle qui est debout, celle qui pérore et celle qui juge, celle qui requiert et celle qui condamne.

II

Quel beau rôle que celui du ministère public dans le drame des assises! Organe de la société, que n'est-il toujours impassible comme elle? La société ne se venge pas, elle se défend; elle ne poursuit pas le coupable, elle le cherche, et, après l'avoir trouvé, elle le désigne aux exécuteurs de la loi. Elle présume innocent le prévenu et elle plaint le criminel en le condamnant. Elle n'aime d'autre éloquence que l'éloquence de la vérité; elle ne veut d'autre force que la force de la justice. Quand un homme est pris, traîné par deux soldats, attaché sur un banc vis-à-vis douze citoyens qui vont le juger, d'un tribunal qui l'interroge, d'un accusateur qui l'incrimine, et d'un public curieux qui le regarde, cet homme, eût-il porté la pourpre et le sceptre, n'est plus maintenant qu'un objet digne de pitié. Sa fortune, sa liberté, sa vie, son honneur plus cher que sa vie, sont entre vos mains. Gens du parquet, ne vous sentez-vous pas émus?

Ils ne comprennent pas leur mission, ils ne la savent pas, ceux qui, de magistrats, se font hommes, hommes de parti, hommes de théâtre.

Alors, ils ne requièrent plus, ils plaident, ils s'emportent, ils se contournent, ils se tordent en cent façons.

Tantôt le feu de la colère leur sort par les yeux et l'écume par la bouche.

Tantôt ils se drapent dans les plis de leur tartan noir pour accuser avec élégance, comme les gladiateurs romains se drapaient pour tomber sous le fer et mourir avec grâce.

Tantôt ils imitent gauchement la pose, la voix, les gestes des tyrans de mélodrame, et ils s'imaginent qu'ils font de l'effet, tandis qu'ils ne font que du tapage.

Debout sur leur parquet, la face haute et enluminée, ils dominent le jury assis à leurs pieds et ils l'enveloppent de leurs contorsions et des éclats de leur voix. J'ai vu des jurés fermer l'œil et se boucher les oreilles à l'approche de ces tempêtes de rhéteurs. Pitié, pitié pour messieurs les jurés, si ce n'est pour l'accusé !

Les jurés ne sont pas venus en cour d'assises pour assister aux péripéties d'un drame fictif. Quand ils vont au théâtre, oh ! c'est différent, c'est pour y prendre le plaisir des émotions scéniques. Ils veulent qu'on leur fasse bien peur, ou qu'on les attendrisse ; ils n'apportent leur mouchoir que pour le remporter trempé de larmes. Ils savent que les criminels et les traîtres tyrans de mélodrame qui débitent leurs réquisitoires en prose tourmentée sont, au demeurant, de fort bonnes gens, et que les innocents qu'on tue dans la coulisse se portent le mieux du monde et vont continuer avec leurs assassins, au café d'en bas, leur partie de domino interrompue par le spectacle. Et puis, quand l'acteur s'en tire mal, ils ont la ressource de le siffler, sans préjudice de l'auteur.

Mais, lorsque la réalité remplace la fiction, lorsque ces mêmes spectateurs, devenus jurés, siégent au Palais de Justice, lorsque leur verdict va tuer ou absoudre, ils se recueillent en eux-mêmes. Ils chassent de leur présence, avec une sorte d'effroi, l'imagination, cette folle du logis. Ils n'écoutent que la froide raison ; ils n'examinent que le fait ; ils scrutent les pensées de l'accusé ; ils interrogent son visage ; ils étudient avec anxiété ses réponses, ses contractions, ses exclamations, ses émotions et ses joies, sa pâleur et ses frissons ; ils sont là en face de Dieu, en face des hommes, en face de la sainte vérité qu'ils pressent des mains, qu'ils cherchent du regard, qu'ils appellent, qu'ils implorent. Ah ! ne les détournez point de cette méditation religieuse ! Toute l'éloquence de rhéteurs ne vaut pas la conscience d'un homme de bien.

Non, ils ne comprennent pas leur métier, les gens du parquet qui se battent les flancs et qui distendent les attaches de leurs deux mâchoires pour échafauder un grand crime sur les épaules d'un petit délit.

Ils ne comprennent pas leur métier, ceux qui rhabillent de clinquant et de poésie les lieux communs de leur morale, et qui menacent la société si sa vengeance ne s'appesantit pas sur une bagatelle.

Ils ne comprennent pas leur métier, ceux qui apostrophent les accusés, invectivent les avocats et rudoient les témoins.

Ils ne comprennent pas leur métier, ceux qui, convaincus par les débats de l'innocence des accusés, n'abandonnent pas franchement l'accusation, mais qui la laissent subsister, sauf les circonstances atténuantes.

Ils ne comprennent pas leur métier, ceux qui passionnent la cause, qui, par des figures saisissantes, des appels d'énergumènes aux excitations politiques, des roulements d'yeux et des menaces de gestes, remuent et soulèvent le jury, le tribunal et l'auditoire, afin de se donner la malheureuse satisfaction qu'on dise d'eux : « Qu'il a été beau ! qu'il a été éloquent ! »

Je ne suis pas garde des sceaux et n'ai certes guère envie de l'être ; mais, si je l'étais, je destituerais tel avocat général pour avoir été, au rebours, éloquent, et j'imiterais ces généraux romains qui cassaient leurs officiers pour avoir tué hors ligne un ennemi, en combat singulier. Il faut que chaque chose paraisse en sa place, l'éloquence de même que le courage, de même que la vertu.

Il y a, en matière ordinaire, tel avocat général qui fera absoudre un coupable pour avoir exagéré sa culpabilité.

Il y a, en matière politique, tel avocat général qui, par l'imprudence enthousiaste ou servile de son zèle, fait plus de mal à la cause du pouvoir que les emportements les plus violents de l'article incriminé.

En règle, et sauf de rares exceptions, on ne devrait pas être membre du parquet avant trente-six ans ; car, si les membres du parquet sont les organes de la société, on ne saurait s'exprimer au nom de la société avec trop de mesure, de dignité, de maturité, de science et de bon goût.

Comme personne ne peut, parole courante, interrompre, critiquer et retenir en audience un avocat général, il faut qu'il sache se guider lui-même. S'il y a pénurie de magistrats, pour en avoir de bons, ne lésinez pas et doublez les appointements ; ne lésinez pas, et songez qu'il s'agit ici de plus que d'une question d'argent, qu'il s'agit de la liberté, de l'honneur, de la vie des citoyens !



III

La magistrature assise a, comme la magistrature debout, des devoirs à remplir.

Je ne connais pas de fonctions plus solennelles, plus augustes et plus saintes que celles d'un président d'assises. Il représente, dans l'ensemble de ses fonctions, la force, la religion et la justice. Il réunit la triple autorité du roi, du prêtre et du juge.

Quelle idée un magistrat placé dans un poste si éminent, le premier de la société peut-être, ne doit-il pas avoir de lui-même, c'est-à-dire de ses devoirs, pour les remplir dignement !

Avec quelle sagacité ne doit-il pas renouer le fil des débats cent fois rompu dans les détours tortueux de la défense ! Faire surgir la vérité de la contradiction des témoins ; opposer les oppositions orales aux dépositions écrites ; expliquer les ambiguïtés, grouper les analogies ; trancher les doutes ; presser les questions ; relever une circonstance, un fait, une lettre, un aveu, un cri, un mot, un geste, un regard, un accent, pour en faire jaillir la lumière ; interroger l'accusé avec une douce fermeté ; ouvrir par des exhortations son âme à la confes-

sion et au repentir, rehausser ses esprits abattus; l'avertir quand il se fourvoie, le diriger quand il se remet en route; retenir dans les bornes de la décence la défense et l'accusation, sans gêner leur liberté.

Tels sont les devoirs du président. Heureux celui qui sait les comprendre et les pratiquer!

Mais où trop de magistrats s'égarent, c'est dans le résumé des débats.

Qu'est-ce donc que résumer un débat? c'est exposer le fait avec clarté, rappeler sommairement les témoignages à charge et à décharge, analyser ce qui a été dit à l'appui de l'accusation et à l'appui de la défense, et rien que ce qui a été dit, et poser, dans un ordre simple et logique, les questions à résoudre par le jury. Tout résumé doit être net, ferme, plein, impartial et court.

Mais il y a des présidents qui se carrent dans leur fauteuil, comme pour y prendre du bon temps; il y en a qui dessinent à la plume les caricatures du prétoire; il y en a qui passent négligemment les doigts dans les boucles de leur chevelure; il y en a qui promènent leur lorgnette sur les jolies femmes de l'audience; il y en a qui intimident l'accusé par la brièveté impérieuse et dure de leurs interrogations, qui brusquent et déroutent les témoins, morigènent les avocats et indisposent le jury. Les uns sont ridicules, les autres sont impertinents.

Il y en a qui font pis encore, qui s'abandonnent sans frein à l'aveugle impétuosité de leurs passions d'homme ou de parti. Ils se jettent à corps perdu dans la bataille politique, s'arment d'un fusil et font le coup de feu. Ils découvrent aux yeux du jury toutes les batteries de l'accusation et mettent dans l'ombre la défense. Ils ressassent lourdement les faits au lieu de les nettoyer. Ils se perdent dans des divagations de lieux, de temps, de personnes, de caractères, d'opinions, tout à fait étrangères à la cause. Ils veulent plaire au pouvoir, à une coterie, à une personne. Ils insinuent que ce qui pour le jury est encore à l'état de prévention est déjà complétement passé pour eux à l'état de crime. Ils en font complaisamment ressortir l'évidence, l'imminence et le péril. Ils dissertent de droit, ils s'étourdissent de rhétorique. Ils suppléent, par de nouveaux moyens qu'ils inventent, aux moyens que l'avocat général a omis, et ils croient s'excuser en s'écriant : Voilà ce que dit l'accusation! qui n'en a pourtant rien dit, et ils ajoutent ainsi le mensonge au scandale.

Figurez-vous maintenant la position de l'accusé rafraîchi, relevé par la parole courageuse et persuasive de son défenseur, et qui se penche de nouveau et s'affaisse sous la terreur de ce résumé! peignez-vous ses transes, sa rougeur, et les frissonnements convulsifs de son corps et de son âme! Et le jury! il a pu se mettre en garde contre la véhémence de l'accusateur qui remplit son métier, et du défenseur qui plaide pour son client, parce qu'il sait qu'il y a à prendre et à laisser dans leurs paroles. Mais comment se défier du président qui tient dans ses mains la balance impartiale de la justice? du président qui n'est que le rapporteur de la cause? du président qui ne doit jamais laisser transpirer son opinion, jamais laisser paraître l'homme sous la toge du magistrat?

Les jurés n'ont pas une mémoire vaste et exercée qui puisse retenir à la fois tous les arguments d'une cause lancés dans des sens contraires, et qui sache les disposer, les comparer et les juger. Ils cèdent, comme tous les hommes simples, dans le trouble de leurs émotions et dans la fatigue de l'audience, aux dernières impressions que leur cerveau reçoit. Si ces impressions sont celles d'une accusation redoublée, quel poids sur la conscience du jury! quel péril pour l'accusé!

On frémit en songeant que, dans la province surtout, avec un jury campagnard, un jury simple, illettré, effrayable, le résumé artificieux et passionné d'un président d'assises peut déterminer seul, tout seul, un verdict de mort!

La loi a voulu que la parole demeurât toujours la dernière à l'accusé dont, par une humaine fiction, elle présume l'innocence. Or, n'est-ce pas le renversement de l'humanité et du droit, si, au lieu de faire un résumé, le président fulmine un réquisitoire? l'accusé aura-t-il devant lui, contre lui, deux adversaires au lieu d'un, l'avocat général et le président? S'il lève ses regards suppliants sur le tribunal, s'il s'y réfugie comme dans un asile sacré, rencontrera-t-il un glaive tourné contre sa poitrine, au lieu d'un bouclier pour le protéger! S'il hasarde timidement une observation, il indispose, en cas de verdict affirmatif, le redoutable applicateur de la peine. Si le défenseur s'exclame, on lui ferme la bouche; si les journaux révèlent les faits et gestes du président, on leur intente un procès, sans jury, sous prétexte d'infidélité de compte rendu.

Comment sortir de là? Se pourvoir en cassation! mais est-ce là un moyen de cassation, un moyen légal, j'entends? Par où constater qu'il y a eu réquisitoire et non résumé? où retrouver les témoins? et l'on n'admet pas de preuve orale, où serait la preuve écrite? La cour d'assises donnerait-elle acte de protestation contre la partialité de son président et par son organe?

Supprimer l'usage des résumés en matière simple, en matière peu chargée, en matière politique et de presse, je n'y verrais obstacle. C'est là même, il faut le dire, où le résumé prend le plus facilement, dans la bouche d'un magistrat prévenu, la forme hardie et décisive d'un réquisitoire.

Mais s'il y a plusieurs accusés, de nombreux complices et des crimes de différents degrés, si la matière du délit est abstraite et confuse; si les témoignages sont contradictoires; s'il y a variété et complication dans la position des questions; si la cause a duré quelques jours et que l'attention des jurés soit fatiguée ou perdue, comment se passer de résumé? Sans résumé, dans ce cas, il est impossible de voir clair en l'affaire. Autant presque vaudrait jouer aux dés la vie et l'honneur des accusés.

Mais par quel moyen contraindre les présidents résumeurs à l'impartialité, si les prescriptions de la loi, si la voix plus impérieuse encore du devoir ne suffisent pas?

Ce moyen le voici : les débats sont publics, et le résumé est une partie essentielle des débats. La sténographie est l'instrument de publicité le plus ample et le plus fidèle. Il faut que le sténographe reproduise mot à mot les paroles du président, et le public les jugera.

Il faut aussi que le garde des sceaux dépêche instructions sur instructions pour réprimer un abus qui éclate de toutes parts et dont les ravages auraient dû déjà être arrêtés.

Le président n'a pas seulement la direction des débats, il a la police souveraine de l'audience, et ici je ne crois pas sortir de mon sujet, en traçant l'esquisse des assistants habituels de nos cours d'assises.

IV

La cour d'assises a sa sorte de public qui ne ressemble à aucun autre. Quelques ouvriers sans ouvrage, des femmes de mauvaise vie, des piliers de cabarets, des souteneurs de filles, des voleurs émérites ou apprentis, des

échappés du bagne, des vauriens, des désœuvrés, des habitués, se pressent aux rampes de l'escalier qui mène à la salle des assises. A peine ouverte, ils l'inondent, se tiennent debout, se serrent, se pressent, se coudoient, se lèvent sur la pointe du pied, s'agitent dans tous les sens, et présentent de loin comme une masse noire et mouvante d'où s'échappent des gestes brusques, des plaintes étouffées, des contractions énergiques et des bruits confus de pudeur, de jurements, de langue et d'argot. Tel filou ou tel assassin vient y apprendre comment on doit dérouter un témoin, éluder une question, inventer un alibi, masquer un fait, interpréter une pénalité. Tel n'y va que par curiosité, qui en sort avec la tentation d'un crime, avec un germe formé et tout près d'éclore. La manie de l'imitation fait plus de criminels que l'appareil du jugement et la crainte des supplices n'en épouvante. La cour d'assises est une détestable école d'immoralité.

Voilà le premier plan, le plan du fond, l'auditoire. Le



peuple (ne profanons pas ce beau nom), la populace est debout au parterre. Les dames occupent les banquettes ou l'orchestre. Parées, attifées, coiffées de plumes et de fleurs, elles viennent se poser pour voir ou pour être vues.

La femme du monde n'est pas méchante; mais elle est la plus curieuse de toutes les créatures de la création; elle vit à chaque pas d'émotions : elle se meurt d'émotions à chaque minute. Elle a un amant à cause de ses vapeurs; elle a des vapeurs à cause de son amant. Il faut qu'elle souffre pour mieux jouir, il faut qu'elle jouisse pour mieux souffrir. Elle ne redoute rien tant que les heures réglées, que la somnolence de la vie, que les molles tiédeurs du boudoir et de l'édredon. Elle est perpétuellement en quête, à midi et à minuit, au spectacle, à la chambre, au sermon, au bois, au bal, de tout ce qui peut troubler, divertir, ébranler, ravager, désordonner sa pauvre âme et son pauvre corps. Elle se multiplie dans chaque objet qu'elle touche. Elle se porte avec toute sa vie, avec tout son être, dans chaque sensation nerveuse qu'elle éprouve, et l'on dirait qu'elle n'existe plus pour le reste. Rien ne lui est obstacle. Dès qu'elle a résolu de voir quelqu'un ou quelque chose, elle le verra. Elle écrira dix petits billets ambrés au président des assises, pour obtenir la faveur d'une entrée, un fauteuil, une chaise, un bout d'escabeau. Elle s'échappe dès la pointe du jour de son lit chaud et reposé, et va faire queue à la porte du Palais. Elle y restera le front au vent de bise et les pieds dans la boue, s'il le faut. Elle s'enveloppe de sa mantille. Elle grelotte et frémit dans ses membres délicats. La porte s'ouvre, et la voilà qui se faufile, se presse, se foule, se pousse, se baisse, entre et pénètre à travers les gendarmes, les huissiers, et les robes noires des stagiaires. Elle se pend et s'accroche aux basques du sergent de ville, lui parle à l'oreille, le supplie d'une voix douce et ne le lâche pas qu'elle ne soit casée, assise, les coudées franches, le binocle à l'œil, et à bonne portée de l'accusé et des juges.

Voyez comme elle suit pas à pas le drame qui se déroule, et comme elle marche, la poitrine haletante, d'émotion en émotion ! Si le criminel a la barbe hérissée et les yeux hagards, elle éprouve en le regardant un plaisir de peur. Emotion. S'il a les joues rosées et les cheveux artistement bouclés : « Le beau garçon ! se dit-elle tout bas, et quel dommage ! » Emotion. Si les témoins arrivent les bras pendants, ou débitent des phrases prétentieuses et entortillées, elle rit sous son mouchoir. Emotion. Si l'accusé sanglote, elle pleure chaudement par sympathie. Emotion. Si quelque jeune fille s'évanouit, elle court, vole, délace son corset et lui fait respirer des sels. Autre genre d'émotion. Mais, à moins que la salle d'audience ne craque sous ses lourds piliers, cette intrépide audiencière ne quittera pas la place. Les heures coulent, la nuit s'avance, les jurés délibèrent, elle attend. Il faut que ses yeux se collent avidement sur les yeux du criminel, qu'elle se suspende à ses lèvres tremblantes, et qu'elle repaisse son âme des terreurs indéfinissables d'une autre âme. Il faut qu'elle recueille les convulsions de cette conscience bourrelée. Il faut qu'elle entende et le coup de sonnette du dernier jugement, et la sentence de mort, et le râle de cet homme dont la face se décompose, et dont la vie intérieure se brise et se déchire en lambeaux. Comme elle se penche vers lui ! Comme elle prête l'oreille à ses cris inarticulés, à ses soupirs qu'il étouffe ! Comme elle le suit d'un long regard jusqu'à ce que les portes du cachot se referment avec l'espérance ! Alors elle retombe sur sa chaise, anéantie, absorbée dans la contemplation de son drame; l'huissier de service est obligé de l'avertir que la salle se vide et de la pousser par les épaules. Elle sort enfin, et se traîne le long des sombres corridors du Palais, rentre au logis épuisée, rompue de fatigue, les nerfs crispés et l'âme en pleurs, et se jette sur son lit, sans songer que son vieux père n'a pas dîné, et que depuis le matin sa jeune fille s'inquiète et l'appelle. Cependant elle pâlit, elle rougit, elle frissonne, et son imagination fait asseoir à son chevet le condamné qui lui apporte sa tête. Elle voit la prison, les chaînes de fer, les juges, l'accusateur, le bourreau et ses aides, et le panier gorgé de chairs et de sang, et elle pousse un cri d'horreur. Digne femme !

Que font ces agrafes d'or, ces bandeaux de perles, ces fleurs, ces gazes, ces plumes légères, parmi le lugubre appareil des cours d'assises ? Est-ce en spectacle que l'accusé vient se donner, et le prétoire n'est-il donc qu'un théâtre ? Qui me dira qu'à l'aspect de ce raout curieux et brillant l'accusé, revêtu de l'habit grossier des prisons, ne se troublera pas, que quelque témoin ne perdra point la mémoire, et que quelque juré ne sera pas plus occupé de l'émotion rougissante d'une jolie femme que des angoisses du prévenu ?

Si j'avais l'honneur d'être président de la cour, je n'admettrais dans son enceinte que les parentes de l'accusé, et je dirais aux autres : « Mesdames, tant assises « que debout, écoutez ce que je vais vous dire : Vous,

« allez tricoter les chausses de messieurs vos fils, ou « mettre au bleu les collerettes de mesdemoiselles vos « filles; vous, ayez soin que le rôt ne brûle point; vous, « que vos parquets soient cirés proprement; vous, que « l'huile ne manque pas dans vos lampes, ni le sel dans « votre soupe; vous, nuancez de fleurs vives les paysages « de vos tapis à la main; vous, déployez sur le théâtre « l'éventail des grandes coquettes; vous, faites des « gammes, et vous, des entrechats. Allez, mesdames, « allez, la jugerie n'a rien à voir avec les Grâces, et la « cour d'assises n'est point la place de la plus belle moi- « tié du genre humain.

« Huissier, exécutez les ordres de la cour! »

Voilà en effet les ordres que je donnerais, et je serais, je crois, approuvé de tous les honnêtes gens.

V

Le président a, en outre, quelques autres devoirs secondaires à remplir.

Laisser aux témoins étonnés, troublés du spectacle solennel et nouveau d'une assise, de leur isolement au milieu des juges et du jury, du témoignage qu'ils vont rendre et des conséquences de leur serment, le temps de reprendre leurs esprits, de se recueillir en eux-mêmes et d'assurer leur mémoire et leur voix. Il doit parler aux témoins avec accentuation, égard et bonté, poser nettement les questions qu'il leur adresse, et, s'il le faut, les répéter.



Disposer les bancs de manière que l'accusé puisse voir les jurés, aussi bien qu'il doit en être vu; car les jurés sont les juges. Un froncement de sourcil, un mouvement de lèvres, un regard, peuvent avertir l'accusé qu'il va trop loin, qu'il s'égare, qu'il se nuit à lui-même.

Faire ouvrir de temps en temps les fenêtres de l'audience : ces précautions hygiéniques sont trop négligées. Qu'on se figure l'accusé sortant de l'humidité d'un cachot, exténué de veilles, amaigri, faible, souffrant et ayant peine à retrouver ses esprits plongés dans l'air épais et méphitique de l'audience! L'accusateur et le défenseur qui, au demeurant, font tous deux beaucoup trop de contorsions de bras et de corps, et qui lancent leur voix comme une cloche à tour de branle, sont en nage sous leur toge; les têtes des juges, des jurés et des spectateurs s'affaissent, et la sueur ruisselle de leurs fronts : toute l'audience est enrouée. Il faut avoir pitié de l'accusé, mais il faut avoir aussi pitié du public, et c'est à quoi l'on songe le moins.

Je m'arrête : on ne peut pas tout dire.

Législation pénale, instruction criminelle, jurisprudence, procédure, police de l'audience, composition du jury, droits et devoirs des avocats généraux et des présidents, hygiène des assises, tout cela reste un peu en arrière du progrès qui pousse en avant toutes choses.

La publicité, cette reine des pays libres, veille sur la France avec ses cent yeux sans cesse ouverts, pendant le repos des nuits et la fatigue du jour; elle fait, non moins au moral qu'au matériel, plus de la moitié de la police du royaume. Rien ne lui échappe, ni ministres, ni rois, ni députés, ces autres façons de rois. Elle se pose à leurs côtés, et, de quelque part qu'ils se tournent, elle les tient en haleine, son aiguillon à la main. Il n'est pas bon non plus pour eux ni pour nous que les magistrats dorment sur leur siége.

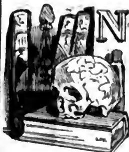
Je suis mouche, je bourdonne et j'importune, mais je réveille.





LE MÉDECIN

PAR L. ROUX



Ne pas croire au médecin, cela est permis ; douter de la médecine, c'est marcher sur les traces de don Juan. Mais, dans un siècle aussi positif que le nôtre, le scepticisme ne saurait aller jusque-là ; il n'y aurait qu'un cas où il serait permis de se montrer *impie en médecine*, ce serait celui où le médecin lui-même, vendant (chose impossible) le secret de l'art, paraitrait abjurer sa propre religion.

Il y a pour le médecin une époque problème : muni d'un excellent titre, il ne jouit encore que d'une médiocre position. La médecine est sa première croyance, comme elle est sa première étude ; mais il ne tarde pas à ne croire qu'aux malades, et à n'étudier que la clientèle. On est médecin à diplôme, et on se dispose à en faire les honneurs à qui de droit. Néanmoins le client étant un mythe, le genre humain paraissant se porter à merveille, on serait tenté de se faire astronome en attendant : c'est l'époque du cumul, celle où le médecin accepte toutes sortes d'emplois pour s'emparer complétement du sien ; se fait l'éditeur responsable des fautes d'un grand maitre, entre dans un journal de médecine comme correcteur ; édite des maladies jusqu'à ce qu'il en puisse guérir ; quoi qu'il en soit, il débute.

Le médecin qui débute va voir le député de son département : soigner les débuts d'un jeune médecin, et se faire traiter par lui, est pour l'homme du Palais-Bourbon une clause tacite de son mandat ; la Chambre des pairs reçoit les médecins tout formés avec les projets de lois des mains de sa cadette. Puissamment recommandé, en outre, à un confrère fort en clientèle, le médecin qui débute lui rend une visite : il en reçoit un malade à titre d'encouragement ; bien entendu qu'il doit le guérir dans l'intérêt de l'espèce, il n'a garde d'y manquer dans celui de sa réputation. C'est la route battue, l'idée qui vient à tout le monde ; ces précautions parlementaires tiennent au début, le succès tient à autre chose. Il suffit d'user des procédés reçus pour être médecin ; mais, pour être célèbre, il faut avoir une méthode à soi.

Faire son chemin à pied quand on a la renommée pour but, c'est vouloir arriver tard, ou plutôt n'arriver jamais : on prend donc une voiture. On avait un habit neuf, on s'adjoint un paletot ; on habitait un troisième, on monte au premier. C'est une avance sur la clientèle à venir ; les malades ne vous prennent qu'à moitié chemin. On fait meubler un appartement splendide, et l'on accroche dans son cabinet la gravure d'*Hippocrate refusant les présents d'Artaxercès*, afin de pouvoir dire avec conscience : « Il y a chez moi du désintéressement. »

N'est-on pas connu, c'est un avantage : on a tout à gagner du moment que l'on n'a rien à perdre ; les malades attendent la santé, de même que vous attendez... la maladie. Ce que d'autres oseraient à peine tenter de peur de compromettre une réputation, on l'exécute de sang-froid pour faire la sienne. Viennent alors les grandes maladies, celles qui impriment tout d'un coup le sceau à la réputation d'un médecin, ces bonnes complications de l'*aigu* et du *chronique*, ces bonnes fractures qui emportent le quart d'un individu, et sauvent son médecin aux trois quarts, ces bons empoisonnements qui l'établissent profond chimiste et criminaliste distingué, et lui font découvrir dans les traces d'un crime ancien la route d'une renommée nouvelle ; et le médecin triomphe, le char de la médecine se transforme en une *demi-fortune* qu'il vient de se donner. Ne pouvant se constituer de prime abord une célébrité de talent, il

unit son savoir à quelque riche héritière du commerce parisien qui l'établit une célébrité d'argent. A-t-on peu de malades, c'est le moment de concentrer tous ses soins sur un seul, de suivre son idéal, si on en a un en médecine, de se montrer le médecin modèle. Celui-ci arrive à heure fixe; il reste près d'un quart d'heure chez ses clients, s'informe de la qualité des remèdes, se fait exhiber les déjections plus ou moins louables, passe les nuits, au besoin pose les sangsues, suit une maladie à la campagne, et donne des consultations gratuites aux gens de la maison. Le médecin qui débute ne connait aucune saignée qui lui répugne; parfois il se saigne lui-même, pécuniairement parlant. On vend une propriété pour avoir une clientèle; la clientèle est une propriété. On l'achète souvent toute faite. Un bon moyen de s'en créer une, c'est de supposer qu'elle existe; beaucoup de médecins commencent par être célèbres, afin d'arriver à être connus. Faites réveiller vos voisins, que l'on vienne vous chercher à toute heure de la nuit au nom de telle duchesse qu'il vous plaira, prise dans le nobiliaire de d'Hozier, que la santé du faubourg Saint-Germain tienne, s'il se peut, a une de vos minutes; qu'une file de voitures armoriées stationne devant votre porte; alerte! valets de pieds, chasseurs, livrées de toutes sortes; que l'on fasse queue devant chez vous, que l'on s'y égorge comme aux mélodrames : vous tenez déjà l'ombre, la réalité est à deux pas.

Le médecin affectionne la presse périodique comme moyen de publicité et de diffusion. S'il parvient à fonder un journal de sciences médicales, chirurgicales, médico-chirurgicales ou chirurgico-médicales, c'en est fait, il a posé les fondements d'une renommée sans bornes, c'est pour lui le levier d'Archimède, et la science ne saurait faire un pas sans sa permission; il n'existe pas de maladie qui n'ait paru dans sa gazette; les jeunes médecins recherchent son appui, les vieux le ménagent, tous le craignent; il est capable de donner la fièvre même à la Faculté.

Planter des dahlias, c'est pour un médecin un moyen d'avoir bientôt une clientèle en pleine fleur; exceller sur un instrument de musique, c'est apprendre aux clients qu'on doit avoir, qu'on connait les touches les plus délicates et les plus nerveuses de la fibre organique; se faire l'ami des artistes, c'est être avant peu leur médecin; collectionner des médailles, des tableaux, des bronzes antiques, c'est s'exposer à avoir prochainement une collection de malades, espèce précieuse, et qui mérite comme une autre d'être embaumée.

C'est surtout lorsqu'on a le plus de temps à soi qu'il est le moins permis d'en perdre. Il est des cas où un médecin doit être ubiquiste : le matin, c'est à son hôpital, le jour chez les malades de la campagne, le soir c'est à une réunion de médecins qu'il doit être retenu. Sa consultation a dû retarder ses visites; il arrive tard dans son cabinet; la clientèle a ses exigences. Il ne prend rien aux pauvres pour commencer; il se contente de traiter des malades, afin d'avoir plus tard des clients.

La renommée marche d'abord au petit pas; survienne une épidémie, elle prendra la poste. Le choléra a fait quelques victimes, il est vrai, mais aussi que de médecins n'a-t-il pas créés! Beaucoup se sont improvisés médecins attendu l'urgence du fléau; il y eut à Paris quelques médecins de plus et quelques hommes de moins : en tout deux fléaux.

Ce sont les circonstances qui font les médecins, a-t-on dit souvent. Il y a des maladies obscures, des sciatiques, que l'on guérit *incognito;* groupées, elles représentent à peine un rhume d'élite. Lier une artère, fût-ce l'artère iliaque, à un pauvre dans un carrefour, c'est avoir fait beaucoup pour l'humanité, pour sa réputation peu de chose; mais une angine que l'on réussit chez une comtesse rétablit l'équilibre : tout se compense. Le médecin voit d'abord des sujets dans les hôpitaux; puis il fait des visites n'importe où; il examine la maladie quand il débute, il examine le malade quand il a débuté. Dans la première époque, « il n'y a guère à ses yeux que des réputations usurpées; les grands médecins sont des charlatans, le savoir est méconnu; la conscience est un empêchement; il se reproche d'avoir des scrupules. » A-t-il pris position : « Défiez-vous, dit-il incessamment, de ces jeunes gens systématiques, à qui la saignée ne coûte rien, qui vont tranchant à droite et à gauche toutes les questions et tous les membres qui leur tombent sous la main. L'expérience a prévalu, le grand médecin est seul digne d'être appelé. »

Aujourd'hui on ne meurt plus *dans les formes*, mais d'après la méthode. *Il est mort guéri*, dit un grand chirurgien de notre époque; ce mot peint tout le chirurgien. Sa passion est de rogner, disséquer, cautériser, et de pousser une opération jusqu'à ses plus extrêmes conséquences; comme il n'a que Dieu pour juge, c'est à lui qu'il présente ses opérés assez bien pansés pour des morts qu'ils sont. Il y a, au contraire, parmi les médecins, une espèce bénigne qui laisse mourir avec le plus grand sang-froid et la plus complète philanthropie.

La consultation réunit d'ordinaire deux médecins rivaux, la jeune et la vieille école. C'est une position délicate : le jeune médecin a seulement voix consultative; le consultant jouit, au contraire, du double vote, et résout les questions que l'autre n'a fait que poser; l'accessoire l'emporte sur le principal. Le jeune médecin mandé le premier prend moins cher et guérit quelquefois. On a vu de grands médecins enterrer à grands frais leur client. Dernièrement un jeune médecin se trouva en face d'un professeur chez un riche malade; leurs méthodes étaient opposées; le jeune médecin était celui de la maison, l'autre avait pour lui l'autorité d'un grand nom. Le consultant blâma ouvertement le système suivi par son confrère : il fut écouté, le jeune médecin éconduit; on lui demanda son mémoire le même jour. Le malade jouissait encore d'une apparence de santé. « Sachez bien une chose, dit le jeune médecin en remettant son mémoire, c'est que, tout professeur qu'est monsieur, son malade mourra cette nuit. » Le médecin fut repris par la famille; qu'avait donc fait son malade? Il était mort. L'art proprement dit consiste à ne prédire qu'à coup sûr, à faire craindre bien plus qu'à faire espérer. Les malades qui viennent de loin mènent toujours loin leur médecin; croire beaucoup aux remèdes est un moyen d'imposer le savoir. Des fièvres quartes ont été guéries par des pains à cacheter. Il n'y a que la médecine qui nous sauve.

Parlons d'abord du médecin en général; il sera temps ensuite de le considérer dans ses divers attributs. On voit le médecin, apôtre prétendu de la seule religion qui existe encore, sans croire précisément à son art, le maintenir à la hauteur de toutes les croyances, et l'asseoir même sur les débris du genre humain. Une société où le médecin existe seul est assurément une société malade. Néanmoins la médecine est impérissable, par la raison éminemment péremptoire qu'il y aura toujours des médecins; que, si l'homme sain a besoin de croire à quelque chose, l'homme malade croit à tout aveuglément; et que, de toutes les maladies, la plus invétérée, c'est la maladie des médecins. Pénétrer dans la conscience du méde-

cin serait au reste entrer dans une vaste infirmerie où toutes nos passions seraient numérotées, plus celles que le médecin tient en réserve, et qui lui sont personnelles. Ceux d'entre les médecins qui s'élèvent dans les hautes abstractions de l'art, réduisant la médecine à un petit nombre de symptômes, se sont fait de bonne heure une philosophie pratique où ses préjugés trouvent une bonne place. Ceux-ci, en effet, ne sont-ils point des maladies? En général, le médecin cherche son milieu comme les autres hommes. Il faut le voir lorsque, retranché dans un faubourg, il adopte par nécessité les sobriquets bizarres que la foule donne aux mots qui l'affligent; accepter en dernière analyse un vocabulaire complétement hérétique pour ne pas s'aliéner des clients absurdes. Les malades veulent être traités pour les maladies qu'ils se supposent, et par les remèdes qu'ils ont prévus d'avance : de là naissent les *coups de sang* et les *grands échauffements;* de même les remèdes ont divers noms, afin que les malades puissent choisir. Par exemple, on administre avec avantage l'*extrait de thébaïque* à ceux qui redontent l'opium. C'est ainsi que Paracelse, pour ne point faire appel au mercure, inventa le *sublimé*. Dans une sphère plus élevée, le médecin crée, au contraire, une foule de maladies, celles qui existent ne suffisant pas aux besoins hyperboliques de ses clients du grand monde. Il possède en outre pour lui-même un code exceptionnel; il n'est point malade comme tout le monde, et les remèdes qui guérissent un client tueraient infailliblement un médecin. Le médecin n'est jamais plus à l'aise que lorsqu'il exerce sur ses propres données, et que la maladie qu'il combat n'a pas été autorisée par l'expérience des siècles, ou prévue par les décrets de la Faculté. Celle-ci évite surtout de consacrer aucune doctrine : ce n'est pas un pouvoir responsable, parce que, peut-être, il y aurait trop de danger à l'être. Les fautes sont personnelles en médecine.

Les philosophes et les médecins eux-mêmes affirment que la médecine use l'âme au profit du corps; en d'autres termes, qu'elle perfectionne le corps en vertu d'un certain épicuréisme philosophique. Au moral, le médecin vit beaucoup pour lui-même, il se fait d'ordinaire une religion de son égoïsme; le reste de l'humanité n'existe pas pour lui, attendu que tout le monde n'a pas l'honneur d'être médecin. Cet amour du positif se formule en idolâtrie pour l'argent. Suivez un médecin depuis son entrée dans la carrière pratique : souple d'abord et insinuant, il prendra insensiblement le ton sec, tranchant, d'un homme dont la réputation s'augmente et dont la caisse s'emplit. Bientôt maître de sa clientèle et de son entourage, sa parole sera celle d'un maître; elle coûtera aussi cher que celle d'un procureur. La vie et la mort s'échapperont de ses lèvres selon son bon vouloir; mais il fera plus de cas d'un écu que d'un homme : l'argent sera le point de mire de toutes ses actions.

A cette époque, s'il n'a pas la croix — et ceci est une grande question pour le médecin, — il l'achète ou la fait acheter; si le grand chancelier de la Légion d'honneur le rejette de son Eldorado, il a recours à quelque ordre équivoque qui se rapproche par la couleur de ses insignes du ruban si désiré, non qu'il y tienne comme à une distinction, mais parce qu'il voit un supplément de clientèle au bout d'un ruban. Le médecin n'oublie jamais d'être *de* quelqu'un ou *de* quelque chose, le public veut savoir d'où viennent les grands médecins.

Avant même d'être une sommité, un médecin est devenu profondément sensualiste : l'étude et la vue des souffrances, en lui donnant le moyen de les éviter, lui en ont rendu la jouissance plus précieuse; aussi excelle-t-il à user, tempérer ou développer tout ce qu'il est donné à l'homme d'en éprouver. C'est le médecin qui brûle lui-même son moka, qui choisit ses perdreaux truffés chez Chevet; c'est lui qui a inventé la salade d'ananas; la plupart des raffinements culinaires dérivent de la médecine. Quand l'humanité est au plus mal, le médecin nage dans les réjouissances sociales.

Il faut l'avouer aussi, du sein de la médecine surgissent de temps à autre de grandes individualités qui ont nom Dupuytren, ou quelques autres qu'il serait imprudent de citer parce qu'elles existent encore. Quand un médecin parvient à échapper au petit mercantilisme de sa profession et aux soins exclusifs de sa clientèle, disons mieux, à l'individualisme qui nous ronge, il peut tout comme un autre devenir un grand homme. Observons cependant que, même dans son hypothèse, son action a été jusqu'à présent purement individuelle. La médecine manque de ces vues générales qui embrassent tout un peuple, toute une nation. Tout se fait chez nous dans des intérêts de personnes, de famille tout au plus. Un médecin ne comprendra jamais qu'on puisse travailler à perfectionner l'hygiène d'une grande ville, et à réformer les abus qui compromettent la santé de tout une classe d'hommes. Il est vrai que c'est l'affaire des philosophes, qui n'entendent rien à la médecine, ou des académiciens, qui l'envisagent à un point de vue par trop constitutionnel. Aussi les grandes questions d'hygiène et de salubrité publique sont-elles moins avancées chez nous que chez les anciens, généralement dépourvus de grands médecins. Je m'éloigne ici de mon cadre, mais il me semble que je me rapproche de la vérité.

Entrons maintenant dans le monde à la suite du médecin, comme lui, le chapeau à la main, mais avec l'intention perfide d'anatomiser chaque individualité. Sur le premier degré de l'échelle médicale est placé le médecin de cour, personnage multiple.—La cour a plusieurs médecins, l'habit à la française est placé en première ligne dans sa thérapeutique; il ne le quitte point tant que sa clientèle le retient dans le faubourg Saint-Honoré ou dans les riches hôtels de la Chaussée-d'Antin. Tout ce qui peut payer noblement veut être traité de même. Grâce au médecin de cour, l'anecdote de salon pénètre jusqu'au château; il ne dit jamais que la moitié de ce qu'il sait. Sa clientèle de Paris est toujours malade autre part, et on le consulte moins sur les maladies que l'on a que sur celles qu'il a dû guérir ailleurs; un mot de lui contient le bulletin des affections que l'on doit se permettre, ses ordonnances sont des ordres du jour. Quiconque n'est pas médecin de cour l'a été du premier consul, ou espère l'être tôt ou tard d'un dictateur.

Cette distinction se confond fréquemment avec celle du médecin professeur. Aucune existence, que nous sachions, n'est plus variée, plus complète, que celle de médecin professeur. Faire marcher de front les intérêts de la science et ceux de sa fortune, avoir une clientèle et un auditoire, être obligé de révéler mille secrets au nom de l'art, n'en laisser échapper aucun par égard pour ses clients, avoir sa popularité de professeur et sa renommée de médecin à faire fleurir l'une par l'autre, être profond à la Faculté, léger et superficiel dans un salon : tel est son rôle de tous les jours. Le médecin professeur possède, outre sa chaire, une clinique dans un hôpital; il est au moins chef de service. La douleur lui apparait sous toutes les faces, hideuse et agonisante sur un grabat, coquette et parée dans le boudoir d'une femme élégante. D'un hôpital, ce purgatoire de la souffrance physique et morale, il passe dans un somptueux hôtel, Eden de la maladie. Cette vie si contrastée de Paris, il la sait



tout entière, les tableaux les plus sombres de Ribeira sont à ses yeux une réalité; il connait également les touches religieuses et mélancoliques de Murillo. Un palais et une léproserie, voilà le monde pour lui. Il est médecin dans son hôpital, sec, dur, brutal par nécessité: il est médecin de bonne compagnie près du lit d'une grande dame. Dans ses salles, le matin, il est roi; dans ses visites du soir, c'est une royauté constitutionnelle tout au plus.

Le grand monde possède encore dans le médecin des eaux une garantie pour ceux qui s'aventurent, sur la foi des sites et des douches sulfureuses, jusque dans le sein des Pyrénées. Le médecin des eaux part avec ses malades dès les premiers jours du mois de juin; il est chargé de procurer des eaux à ses malades, et des malades à ses eaux. Moitié administrateur, moitié savant, il a plus à faire que Moïse au sein du désert. La parole de celui-ci était commode; pourvu que les Hébreux eussent un puits, ils ne s'informaient pas si l'eau était plus ou moins carbonatée. Pour le médecin des eaux, l'analyse chimique le regarde; il est en outre chargé de l'hygiène du local. Les petites brochures se succèdent entre ses mains; il s'agit de prouver que sa fontaine est une piscine, et qu'elle l'emporte sur tous les filtres connus. Des gens ont la témérité de prétendre que cette place est une sinécure. Il est vrai que le gouvernement qui en octroie le brevet donne rarement les connaissances requises pour en faire usage; mais trouver un homme qui soit à la fois physicien, botaniste, géologue, chimiste et voyageur, n'est pas chose facile; on prend un homme politique, et tout est dit. Quand on n'est rien par ses emplois ou par ses titres, on peut encore s'établir homœopathe, phrénologue ou magnétiseur; on ne parvient pas toujours à fonder ainsi une science, mais on fonde une réputation.

Le médecin, prosecteur, aide ou professeur d'anatomie, jouit d'une grande importance, aujourd'hui qu'aucun homme ne meurt sans que l'on sache ce qu'il aurait fallu faire pour le guérir.

Dans quelle classe rangerons-nous celui qui se complait dans les phénomènes de la nature anomale? Sa maison est un musée assez semblable au musée Dupuytren. La Vénus hottentote y donne la main à l'Apollon de Paris; un squelette type, un Quasimodo chevillé en laiton, l'embryon acéphale et le fœtus à trois têtes, Rita et Christina, une deuxième édition des frères Siamois, se rencontrent dans son répertoire. L'espèce humaine est su-

Paris. — Imp. de BRY aîné, boulevart Montparnasse, 81

blime et ridicule sous le scalpel de l'anatomiste : il réunit les deux extrêmes, et il occupe lui-même la région moyenne dans son muséum.

Laissons cet amateur passionné de la nature morte s'ensevelir prématurément dans son ossuaire ; occupons-nous du médecin des pauvres. On n'est encore mort qu'à demi quand on a recours au médecin du dispensaire ; il donne des soins à ceux qui n'en peuvent attendre que de l'humanité. La philantropie a ses apôtres, pour ne pas dire ses martyrs : escalader des maisons de tous les étages, pénétrer dans des bouges quelconques, prescrire de la limonade citrique à ceux que des pains de quatre livres rétabliraient infailliblement, telle est l'ingrate mission du médecin philanthrope. L'administration doit les choisir jeunes pour les avoir sensibles : à force de s'attendrir, le cœur se pétrifie, le médecin se forme aux dépens de l'être sensitif; l'âme sympathique s'évanouit. Le corps n'apparait plus que comme une matière plus ou moins organique que l'on traite indifféremment selon telle ou telle méthode : on fait de la médecine; la philanthropie n'est plus qu'une tradition.

Le médecin-affiche existe de compte à demi avec les afficheurs, les distributeurs d'adresses sur la voie publique, qui accostent les passants dans les carrefours, et toute cette nation fauve et avinée dont Robert Macaire est le patriarche. La publicité n'a pas pour le médecin-affiche de formes dégoûtantes ; les piéges les plus grossiers sont ceux qui prennent le plus de monde. Il spécule sur un procès : quand la publicité l'emporte sur l'amende, c'est autant de gagné, le réquisitoire est une réclame pour lui. Il aurait fait sa fortune si tout le monde était informé qu'il a été condamné à quelques mois de prison, sans préjudice de ses mérites et qualités individuelles. Il sait ce que la condamnation rend chaque année, et combien il gagne par jour à être en prison. Son exploitation ne se borne point aux limites d'une rue de Paris. Pour peu que son industrie ait prospéré, son hygiène se répand bientôt sur tous les continents. Néanmoins Paris, la ville du monde la plus médicale et la plus éclairée, est encore le paradis terrestre de ce charlatan; c'est là qu'il enterre le plus de clients.

On peut être médecin d'un théâtre sans cesser d'être médecin. Là, on doit constater jusqu'à quel point une toux peut être légale. Le médecin d'un théâtre est un lynx pour les maladies imaginaires. La prima donna déteste le médecin, qui l'oblige de temps à autre à se bien porter : aussi a-t-elle dans ses bonnes grâces un jeune docteur choisi par elle pour plaider la migraine contradictoire.

Le médecin d'une compagnie d'assurances est chargé de constater l'entité physique, la parfaite intégrité corporelle des remplaçants soumis à son examen. Il doit se montrer plus sévère que la loi même, le gouvernement étant plus méticuleux pour un remplaçant que pour un simple soldat. Qu'est-ce que l'homme, physiquement parlant? Demandez à ce médecin. Ceux qu'il accepte peuvent dire avec vérité : « Je suis un homme. » Saint Pierre n'est pas plus difficile sur le choix des âmes que le médecin de recrutement sur l'admission des maréchaux de France. Il y a un médecin pour les vivants, pour les malades ; il y a de plus le *médecin des morts*. Celui-ci n'est appelé que pour s'assurer de la non existence de ses clients On éprouve le besoin de vivre pour ne pas recevoir sa visite, car il donne des visas pour l'autre monde; le moindre symptôme d'existence rend son ministère inutile. Les décès, les inhumations, se font par son ordre ; enfin on ne meurt pas sans sa permission. Le médecin des morts est gai comme un catafalque, vêtu de noir des pieds à la tête; il existe comme garantie pour les vivants et les morts; les collatéraux lui doivent des remercîments.

Parmi ceux que la Providence veut affliger, elle envoie aux uns une maladie, aux autres un médecin : c'est un trésor inestimable ou un mal sans remède; on guérit d'une maladie, on ne guérit pas d'un médecin. Ayez un médecin pour ami, sinon un ami pour médecin, il aura le courage de vous mettre tout de suite au courant des secrets de l'art, et de ne point vous trouver malade si vous n'êtes qu'indisposé. Il y a des familles où le médecin est héréditaire, et où le même homme guérit, en très-peu de temps, de père en fils, une foule de générations.

De nos jours, le médecin doit être ambidextre. Il a perdu de ses préjugés aristocratiques, qui ne lui permettaient pas d'être confondu avec un chirurgien; ou plutôt le chirurgien a acquis ces connaissances internes qui l'élèvent au rang de son confrère : il pratique la percussion. En Angleterre, un médecin laisse mourir un de ses amis frappé d'apoplexie à ses côtés, pour ne pas se déshonorer en le saignant.

Depuis que les croyances sont affaiblies, le médecin et le notaire semblent avoir hérité de la société. Ce que l'on n'avoue plus au prêtre, la souffrance oblige de le confier au médecin, ou l'intérêt le fait dévoiler au notaire : le médecin est le dépositaire forcé des mystères de l'alcôve, du boudoir et des affections intimes ; confident obligé de toutes les faiblesses, il élève sa profession en sauvant l'honneur des familles; le secret de la confession est devenu le secret de la médecine. Le médecin assiste à la naissance : pendant la vie est-on jamais sûr de pouvoir s'en passer? Aussi, après celui de se bien porter, il n'est pas de plus grand bonheur au monde que d'avoir un bon médecin.



L'HORTICULTEUR

PAR

ALPHONSE KARR





C'est surtout quand on voit certains goûts qui remplissent et rendent heureuse la vie d'un homme que l'on comprend bien que chacun a besoin d'avoir sa madone de plâtre ou de bois qu'il puisse parer à sa fantaisie.

C'est ce qui explique comment des hommes souvent très-supérieurs consacrent toute leur vie à quelques fleurs, à quelques insectes, quelquefois à un seul insecte, à une seule fleur; tant un instinct admirable, ou quelquefois peut-être une sage philosophie, leur enseigne à présenter le moins de surface possible à la fortune, à vivre tout bas, et à se contenter d'un bonheur facile à cacher aux yeux du monde.

Il ne faut pas croire que l'intensité et la violence d'une passion puissent se mesurer à la petitesse de son objet. Les horticulteurs, qui vivent dans les fleurs comme les abeilles, ont comme elle un aiguillon dangereux. Les passions douces s'entourent de férocité comme on entoure une plante précieuse de ronces et d'épines pour la préserver de la dent des troupeaux.

Cela me rappelle comment me fut un jour dévoilé l'atroce caractère des moutons, que j'avais toujours regardés comme l'emblème de la mansuétude et de la bienveillance. « Monsieur, me disait un berger avec lequel je venais de voyager sur la route d'Épernay, il n'y a rien de si méchant que les moutons; ils n'aiment pas plus l'herbe de ce champ qui est ensemencé que celle de celui d'à côté, qui ne l'est pas; eh bien! ils sont tous dans le champ ensemencé... Brrr... brrrr. Mords là, Médor, brrr... C'est donc pour me faire prendre par le garde et me faire mettre à l'amende. Tenez, en voilà un là-bas... un noir... qui agace mon chien. Ici, Médor... Il l'irrite à plaisir... Médor, veux-tu venir ici! allez derrière... Il espère se faire étrangler, parce qu'il sait bien que, quand un chien étrangle un mouton, c'est le pauvre berger qui le paye. »

Celui qui écrit ces lignes a failli perdre la vie pour s'être permis de dire un jour, à propos d'une giroflée annoncée comme bleue, et qui avait produit des fleurs du plus beau jaune : « A quoi sert-il d'avoir une giroflée bleue si elle fleurit toujours jaune? » Mais voici une histoire dont nous avons été témoin.

On se rappelle la fureur avec laquelle on a, il y a une trentaine d'années, cultivé les tulipes dans toute l'Europe, et surtout en France, et plus encore en Hollande.

Un oignon, *semper augustus*, fut vendu douze mille francs.

Une *couronne jaune*, onze cent vingt-trois francs, et une calèche attelée de deux chevaux bais.

Une tulipe médiocre, le *vice-roi*, fut vendue pour les objets suivants :

Quatre tonneaux de froment, huit de seigle, quatre bœufs, huit cochons, douze moutons, deux tonneaux de vin, quatre de bière, deux de beurre, mille livres de fromage, un lit complet, un paquet d'habits et un gobelet d'argent.

A cette époque, on voyait dans les gazettes, aux *Nouvelles étrangères :*

AMSTERDAM. — L'amiral Liefhens a parfaitement fleuri chez M. Berghem.

Mais passons à notre histoire.

Un jour on avisa que les tulipes à fond jaune n'étaient plus belles, que c'était à tort qu'on les admirait depuis si longtemps; que les seules tulipes que l'on dût avoir et cultiver étaient les tulipes à fond blanc; que toute tulipe jaune serait mise à la porte des plates-bandes qui se

respectaient, et que leur graine serait maudite et jetée au vent. Les amateurs se divisèrent; on écrivit des lettres, des brochures, des chansons, des pamphlets, des gros livres.

Les amateurs des tulipes jaunes furent traités d'obstinés, de gens enveloppés des langes des préjugés, d'illibéraux, de rétrogrades, de ganaches, d'ennemis des lumières, et de jésuites.

Les partisans des tulipes blanches furent déclarés audacieux, novateurs, révolutionnaires, démocrates, tapageurs, sans-culottes, jeunes gens.

Des amis se brouillèrent, des ménages furent désunis, des familles divisées.

Un soir que M. Muller jouait aux dominos avec un de ses camarades d'enfance, horticulteur comme lui, on parla des tulipes, des tulipes jaunes et blanches. M. Muller tenait aux jaunes; son ami était pour les idées nouvelles; Méhul, du reste amateur très-distingué, venait alors de passer aux blanches.

M. Muller et son ami, tous deux hommes de bon goût et de savoir-vivre, mettaient la plus grande modération dans leurs paroles, et évitaient avec un soin extrême d'en venir jusqu'à la discussion.

— Certes, disait M. Muller, la nature n'a rien fait de trop; il n'est pas une pierrerie de son riche écrin qui ne charme la vue; il est triste de voir des personnes procéder par exclusion. Il est certainement quelques tulipes à fond blanc que j'admettrais volontiers dans ma collection si mon jardin était plus grand.

— De même, reprit l'ami, désirant ne pas rester en arrière en fait de politesse et de concessions, j'avouerai que *érymanthe*[1], toute jaune qu'elle est, est une fleur fort présentable.

— Je ne méprise pas l'*unique de Delphes*[2], malgré son fond blanc, reprit M. Muller.

— Elle n'est pas très-blanche, reprit l'ami; ce n'est qu'au bout de trois ou quatre jours qu'elle se débarrasse d'une teinte jaune qu'elle a en ouvrant ses pétales; aussi n'en *faisons-nous* pas grand cas.

— C'est cependant de votre collection celle que je préférerais.

Les deux amis étaient dans ces excellents termes quand madame Muller sortit pour faire le thé.

Il est difficile de bien dire par quelles imperceptibles transitions ils en vinrent à l'aigreur, à l'injure, à l'insulte; mais toujours est-il que, lorsque madame Muller rentra, cinq minutes après, elle les trouva sous la table, se tenant aux cheveux et se gourmant de tout cœur. M. Muller avait jeté les dominos au visage de son ami, et la lutte s'était engagée.

On comprend de quelle honte furent saisis les deux antagonistes après que la première effervescence fut passée.

Aussi, dès le lendemain, M. Muller écrivait à son ami :

« Je suis une bête féroce et un homme mal élevé; recevez mes excuses. Notre ancienne amitié effacera ce moment d'égarement. Ma femme vous prie de dîner avec nous aujourd'hui. Il y aura de ces petits choux de Bruxelles que vous aimez.

« Votre ami,

« MULLER.

« *P. S.* Vous m'obligerez, mon cher ami, de me mettre de côté quelques-unes de vos belles tulipes blanches, auxquelles j'ai réservé, pour l'année prochaine, une de mes meilleures plates-bandes. Je tiens surtout à *palamède*[1] et à l'*agate royale*[2]. »

Il reçut immédiatement la réponse suivante :

« Je serai chez vous à cinq heures moins un quart. Vous me permettrez, mon excellent ami, de vous présenter un horticulteur qui désire admirer vos magnifiques tulipes.

« Il désire surtout voir votre *ténébreuse*[3], votre *julrécourt*[4] et votre délicieuse *lisa*[5]. »

Par une délicatesse que tous deux comprirent, M. Muller faisait porter son admiration sur les plus blanches d'entre les tulipes blanches, et son ami n'était pas moins poli à l'égard des fonds jaunes.

Cependant le mouvement de générosité de M. Muller ne pouvait se maintenir toujours à la même hauteur; M. Valter, lui, n'avait fait qu'une concession aussi durable que le sentiment et l'impulsion qui l'avaient causée : celle de M. Muller devait survivre à l'élan.

La terre dans laquelle on mit les tulipes blanches ne fut ni soignée, ni amendée, ni tamisée, comme celle destinée aux fonds jaunes.

La seconde année, M. Muller s'aperçut qu'elles encombraient le jardin; la troisième année, elles furent placées sous une gouttière : elles fleurirent mal; et M. Muller, après avoir montré ses tulipes jaunes dans tout leur éclat, disait aux visiteurs : « Voici ce qu'il y a de mieux en tulipes blanches : elles m'ont été données par mon ami Walter, et j'y tiens infiniment. » Et quand, dix minutes après, il disait : « Je ne comprends pas qu'on puisse cultiver des tulipes blanches, » on se trouvait naturellement de son avis.

On ne connaissait que quatre roses sous le règne de Louis XIV; aujourd'hui, les horticulteurs modestes, ceux qui ne donnent pas quatre ou cinq noms différents à la même rose, ceux qui ne se laissent pas aveugler par l'amour du nouveau et l'orgueil des découvertes, comptent quarante espèces et plus de dix-huit cents variétés.

Certains amateurs, entraînés par l'ambition de posséder seuls une variété quelconque, recherchent dans les roses les défauts avec autant d'empressement que d'autres y cherchent les qualités. Pourvu qu'une rose soit rare, elle est assez belle, et elle l'emporte à leurs yeux sur les plus riches de forme et de couleur, ainsi que sur les plus odorantes. Ces amateurs cherchent depuis cinquante ans la rose verte, la rose bleue, la rose noire et la rose capucine double.

Madame de Genlis, qui dit avoir inventé la rose mousseuse, donne, dans un de ses ouvrages, un procédé pour avoir la rose noire et la rose verte. Le procédé est très-simple : il ne s'agit que de greffer une rose sur un cassis ou sur un houx. Nous l'avons essayé, et le houx n'a donné que ses feuilles vertes et piquantes et ses baies de corail, et le cassis a produit d'excellent cassis.

Tous les ans, vers la fin de mai, un bruit se répand qu'on a trouvé la rose capucine double : nous avons fait de longs trajets pour la voir; jusqu'ici nous ne l'avons

[1] Érymanthe, feuille-morte, rouge et jaune.
[2] Violet, pourpre et blanc.

[1] Colombin, rouge et blanc.
[2] Pourpre pâle, rouge et blanc.
[3] Panachée, rouge et jaune.
[4] Couleur de tuile, jaune et rouge.
[5] Rouge, orangé et jaune, par menus panaches.



jamais vue ni double ni capucine. Quant à la rose bleue, c'est en vain jusqu'ici que plusieurs amateurs remplissent leurs jardins du très-petit nombre de fleurs bleues que produit la nature, dans l'espoir que les abeilles portant le pollen d'une de ces plantes sur un rosier, il le fécondera, et fera naître une rose bleue. Nous avons à ce sujet des idées qui nous appartiennent, et dont nous ferons l'essai quelqu'un de ces jours. Les roses décorées des noms les plus noirs, la *nigritienne*, *ourika*, etc., sont des roses violettes.

Les amateurs sont à l'affût des moindres différences. Ce rosier est remarquable par son bois, celui-ci par ses aiguillons, cet autre est précieux par l'absence de telle beauté, celui-ci tire tout son prix de ce qu'il n'a pas d'odeur; celui-là vaudrait bien moins s'il ne sentait pas légèrement la punaise.

Plus un *sujet* s'écarte de la rose ordinaire, de la rose que tout le monde peut avoir, plus il acquiert de valeur pour les amateurs passionnés.

Heureux celui qui posséderait un rosier qui serait une vigne, et qui boirait le vin de ses roses! Nous avons vu un rosier dont le possesseur explique que, depuis *cinq ans* qu'il l'a OBTENU de semence, il n'a jamais fleuri. Homme fortuné! plus fortuné encore si son rosier pouvait, l'année prochaine, n'avoir plus de feuilles!

Un horticulteur distingué était le curé de Palaiseau, petit village du département de Seine-et-Oise, là où mon ami Victor Bohain avait un rosier de haute futaie grand comme un prunier, un rosier qui est mort dans l'hiver de 1838.



Le curé de Palaiseau a vécu jusqu'à l'âge de quatre-vingt-deux ans, au commencement du printemps, au

moment où il allait pour la soixantième fois voir fleurir une précieuse collection qu'il s'était occupé toute sa vie d'enrichir.

Il y a quelques années, ce respectable prêtre céda à un mouvement de curiosité et alla voir une *collection* appartenant à un Anglais.

Cette collection était une vraie rose mystérieuse (*rosa mystica*), comme disent les Litanies. Le jardin de l'Anglais est un *harem* environné de hautes murailles, dans lequel personne n'était jamais admis, sous quelque prétexte que ce fût. Il était frénétiquement jaloux de ses roses. C'était pour lui seul que ses fleurs devaient étaler leurs riches couleurs, depuis le pourpre jusqu'au rose le plus pâle, depuis le violet sombre jusqu'au thé jaune, jusqu'au blanc; c'était pour lui seul qu'elles devaient exhaler et confondre leurs suaves odeurs. Un écrivain allemand a dit : « Les gens heureux sont d'un difficile accès. » Notre Anglais à ce compte était le plus heureux des hommes. Personne n'avait jamais vu ses roses. Il était jaloux d'un petit vent d'est qui, le soir, en emportait le parfum par-dessus les murailles, et, pour compléter les rigueurs du harem, il pensait souvent à faire garder ses roses, ses odalisques, par des eunuques d'un nouveau genre, par des gens sinon aveugles, du moins sans odorat.

Le bon curé néanmoins se mit en route une nuit; il fit cinq longues lieues dans une voiture non suspendue : il avait alors près de quatre-vingts ans. Il arriva avant le jour; il s'adressa à un jardinier, et, il faut le dire, on l'accusa d'avoir employé jusqu'à la corruption pour engager l'eunuque à l'introduire dans cet asile mystérieux des plaisirs de son maître.

Le jardinier se laissa séduire ou corrompre, et, aux premières lueurs du jour, il ouvrit doucement, avec une clef graissée, la porte où l'attendait le bon curé, respirant à peine, haletant, oppressé. La porte s'est ouverte sans bruit, les deux complices marchent à pas lents et silencieux. Le jour est si faible, qu'on ne distingue rien encore, mais il semble que l'on respire un air embaumé. On va voir les roses... Tout à coup une voix sort d'une persienne :

— Williams! ohé, Williams, conduisez monsieur hors du jardin!

Il n'y avait rien à répliquer : il fallut sortir, remonter dans la carriole, et revenir, après dix lieues dans les plus mauvais chemins, sans avoir rempli le but du voyage. Pour consoler le curé, un voisin soutint le paradoxe que l'Anglais ne tenait son jardin si fermé, que parce qu'il ne possédait pas une seule rose.

Qui sait?

En général, les amateurs n'admettent pas tout le monde dans leurs jardins; ils ont surtout horreur de certaines espèces qu'ils désignent sous le nom de *fleurichons* et de *curioltes*.

La corruption, l'escalade, la fausse clef, l'abus de confiance, n'ont rien qui effraye certains amateurs pour se procurer une *greffe*, un *œil* d'un rosier qu'ils ne possèdent pas.

En 1828, la duchesse de Berri *obtint* des *semis* de roses qu'elle faisait tous les ans à Rosni douze fleurs qui lui parurent d'une beauté remarquable; cependant, comme il ne s'agissait pas seulement d'avoir de belles roses, mais des roses nouvelles et inconnues, elle chargea madame de Larochejacquelein de les faire voir à un célèbre jardinier. Le jardinier, après avoir examiné les fleurs pendant dix minutes, en déclara trois NOUVELLES. L'une surtout lui parut mériter la préférence sur ses deux rivales, et elle fut appelée *hybride de Rosni*.

Deux ans après, au mois de mai ou de juin 1830 (c'était la dernière fois que la duchesse de Berri devait voir fleurir ses roses), elle avisa qu'il y avait deux ans qu'elle jouissait du plaisir de posséder seule l'hybride de Rosni, et qu'il était temps de renouveler ce plaisir en le partageant. Elle pensa que ce serait pour le célèbre jardinier un présent de quelque valeur, et elle chargea de nouveau madame de Larochejacquelein de le lui offrir de sa part.



Madame de Larochejacquelein trouva l'horticulteur lisant à l'ombre de deux hauts églantiers chargés de fleurs magnifiques. Il reçut l'offre avec les témoignages de reconnaissance que méritait cette honorable et délicate attention Mais le bienfait arrivait tard : il avait eu soin, dans le peu de temps qu'il avait eu les roses dans les mains, deux ans auparavant, de couper à la dérobée deux *yeux* de la plus belle variété; il les avait greffés avec le plus grand succès, et il avait reçu la messagère de la duchesse à l'ombre des deux hybrides de Rosni, sujets plus beaux sans contredit qu'aucun de ceux que possédait Madame.

La plupart des gens qui s'occupent de fleurs le font plus par vanité que par amour, plus pour les montrer que pour les voir. Les horticulteurs, j'en excepte bien peu, n'aiment pas les fleurs. Quelques-uns plantent dans les cailloux un dahlia (l'incomparable, bordé de blanc) pour *assurer* ses panachures; d'autres ôtent toutes les feuilles à un *camélia*. M. P..., à la rentrée des Bourbons, guillotina les impériales de son jardin; les violettes, mêlées aussi à la politique, ont été exilées par Louis XVIII, et plus tard amnistiées. M. de Castres, commandant du château des Tuileries, a fait une consigne contre les œillets rouges. Pendant plusieurs années, après la Révolution de juillet, les lis ont disparu des jardins royaux. Nous respectons par-dessus tout les passions et les bonheurs, mais la passion des horticulteurs n'est pas réelle.





LA MÈRE D'ACTRICE

PAR

L. COUAILHAC



La mère d'actrice s'appelle assez généralement madame de Saint-Robert. Elle a cinquante ans, les restes d'un cœur sensible, et une fille sur la tête de laquelle reposent toutes ses espérances. — Madame de Saint-Robert est — ou une ancienne soubrette de comédie qui a longtemps fait les délices de Vitry-le-Français, de Quimper-Corentin, d'Oudenarde et autres villes de cette importance, — ou une coquette émérite qui avait obtenu un bureau de loterie, sous la branche aînée, par la protection d'un vieux chevalier de Saint-Louis, et qu'un vote de la Chambre des députés a chassée de son antre aléatoire; — ou enfin une ex-portière de la rue Coquenard, qui *s'est saignée des quatre veines* pour faire entrer sa chère enfant dans les classes du Conservatoire et lui assurer une position brillante. Mais madame de Saint-Robert n'avoue aucune de ces origines; depuis que sa fille Aurélie a débuté avec quelque succès sur un théâtre, elle les trouve de trop bas étage. Il lui faut des antécédents de meilleur aloi. Or, voici l'histoire qu'elle a fait rédiger par un écrivain public, qu'elle a apprise par cœur, et qu'elle raconte à tout propos :

« M. de Saint-Robert était, du temps de *l'autre*, officier supérieur dans un régiment de la *vieille*. Son physique était si avantageux, qu'on ne l'appelait que le beau Saint-Robert. Plusieurs fois le petit caporal, en passant la revue de ses grognards, lui donna de petites tapes sur la joue. Ces différentes circonstances me déterminèrent à lui accorder ma main, malgré l'opposition de ma famille, qui revenait de l'émigration, et qui était infectée de préjugés. Aurélie naquit de cette union. Pauvre enfant! le ciel ne devait pas longtemps lui laisser son père! »

Ici la Saint-Robert tire de son sac un grand mouchoir à carreaux bleus, et essuie deux larmes complaisantes qui coulent le long de ses joues ridées. Puis elle continue :

« La fatale expédition de Russie fut résolue par le grand homme. M. de Saint-Robert, qui faisait partie de l'avant-garde, entra des premiers dans Moscou; il en sortit le dernier. Dieu avait marqué son tombeau dans les neiges de la Russie! Au passage de la Bérésina, la surface glacée du fleuve craque autour de lui : mais il touche presque le bord opposé... il n'a qu'un pas à faire pour être sauvé... Tout à coup il entend derrière lui un cri poussé par un de ses camarades... il veut voler à son secours : héroïsme inutile! il disparaît avec lui dans le gouffre! »

Ici la Saint-Robert tire encore de son sac son grand mouchoir à carreaux bleus, et essuie deux nouvelles larmes. Puis elle continue :

« Restée veuve, je me consacrai à l'éducation d'Aurélie. Je l'élevai dans la pratique de toutes les vertus et



dans l'amour des arts. Et, comme elle montrait les plus

belles dispositions pour le théâtre, je n'hésitai pas, sans égard pour ma toute-puissante famille, à la destiner à la carrière dramatique. A peine le nom d'Aurélie de Saint-Robert eut-il paru sur une affiche, que je reçus de Saint-Pétersbourg une lettre menaçante de ma cousine Paméla, qui a épousé un prince russe, M. de Trombollinoï; j'allai immédiatement en parler à mon commissaire de police, qui m'engagea à vivre calme et tranquille sous la protection des lois. »

Ici la Saint-Robert, après avoir pris une prise de tabac et s'être mouchée fort bruyamment, ajoute en guise de péroraison :

« Et *voillà* la chose ! »

Nous ne croyons pas que ces derniers mots se trouvent dans le manuscrit de l'écrivain public : mais la Saint-Robert a cru devoir faire cette petite addition au récit pour l'enjoliver.

Pour jouir d'un curieux spectacle, il aurait fallu voir la Saint-Robert le lendemain de l'heureux début d'Aurélie. Quelle joie dans ses yeux ! quel air de triomphe répandu sur sa physionomie ! Quelle vivacité dans sa démarche ! — Ce jour-là, elle se leva à cinq heures du matin, réveilla la portière, réveilla l'épicier, réveilla le marchand de vin, réveilla le boucher, réveilla le commissionnaire du coin, et à tous elle disait : « Ah ! mes agneaux, quel début soigné ! Des applaudissements... des applaudissements... que ça n'en finissait plus ! Jamais on n'a vu une actrice claquée comme ça ! Le brave homme de directeur a dit lui-même qu'il n'avait point encore entendu un tonnerre pareil dans c'te salle de l'Ambégu ! Et puis des fleurs ! et puis des compliments ! L'auteur de la pièce en était rouge comme le feu, quoi ! Et il a embrassé Aurélie sur les deux joues, et il l'a appelée *son ange sauveur !* Hein !... son ange... Quel honneur ! Nous allons signer un engagement de cinquante francs par mois, les costumes fournis et la chaussure payée ! J'espère que me voilà joliment récompensée de tous mes sacrifices ! Ah ! dame ! c'est qu'Aurélie a dansé comme un Amour et chanté comme un rossignol ! Quelle jambe ! quel gosier ! J'en étais dans l'admiration, et au troisième acte j'ai perdu mes sens entre les bras d'un pompier ! Et *voillà* la chose ! »

Et *voillà la chose* est devenu le refrain ordinaire de la Saint-Robert.

Si le premier jour est donné à la joie, le second appartient à l'orgueil. — D'abord, la mère d'actrice, qui s'est appelée jusque-là madame Robert tout court, commence à trouver ce nom un peu vulgaire; dès ce moment elle aristocratise son nom et s'intitule madame de Saint-Robert, veuve de M. de Saint-Robert, qui, *du temps de l'autre*, etc., etc. (Voir plus haut.) Ce changement de nom implique nécessairement un changement de domicile. En effet, la mère d'actrice ne peut forcer toutes les commères du quartier, qui ont l'habitude de l'appeler *mamé Robert*, à l'appeler *madame de Saint-Robert* gros comme le bras. — Et puis, comment faire à son aise tous ses embarras, comment marcher la tête levée, comment se rengorger d'importance dans ce quartier où on l'a vue passablement malheureuse, où elle a eu des obligations à tout le monde, où elle a semé des dettes criardes chez les fruitières, les épiciers, les marchands de vin, tous ces grands fournisseurs des petites existences?

La Saint-Robert quitte donc la rue du Grand-Hurleur pour aller s'établir rue de Lancry.

Dès lors, — changement complet de manière de vivre. La Saint-Robert dépose l'aiguille de ravaudeuse ou le cordon de portière, qui l'ont fait vivre jusque-là. Elle se drape majestueusement dans son tartan couleur Robin des bois, et accompagne sa fille aux répétitions et au spectacle. Elle veille jour et nuit sur ce précieux trésor, tant elle craint qu'il ne lui soit enlevé. Elle redoute surtout les inclinations et les *bêtises de cœur;* car elle a rêvé pour Aurélie le plus magnifique avenir. Dans ses fièvres d'ambition maternelle, elle la marie sans façon à un *milord* anglais, ou à un jeune boyard très-blond et très-bien corsé. Elle la couvre de diamants, elle la fait monter dans un brillant équipage, elle l'appelle *madame la duchesse, madame la princesse.* — Aussi combien ne craint-elle pas que quelque muguet, à force de paroles mielleuses et d'œillades assassines, ne vienne à bout de renverser tout ce magnifique échafaudage de douces illusions ! Elle suit pas à pas Aurélie au foyer, dans sa loge, dans le cabinet du directeur, sur le théâtre. Elle ne la quitte qu'au moment où elle paraît devant le public ; elle ne s'arrête que sur l'extrême limite qui sépare la scène de la coulisse. Elle redoute surtout les auteurs, les journalistes, les habitués. Aussitôt qu'elle voit Aurélie causer d'un peu près avec l'un de ces messieurs, elle s'interpose brusquement et mêle son petit mot à la conversation. Mais le diable est bien fin, et Aurélie est actrice et femme : elle se laisse prendre ordinairement par le cœur ou par l'amour-propre. Et, au moment où la Saint-Robert honore de sa surveillance toute particulière M. Alfred Ressigeac, jeune rédacteur du *Vert-Vert*, qu'elle a vu fort assidu auprès de sa fille, et dont elle se défie à cause de ses poses penchées et de ses réclames louangeuses, Aurélie tombe dans les filets de M. Charles Lousteau, auteur à la crinière noire et aux drames excentriques. C'est un rôle qui a servi d'appât. — Tout se sait au théâtre. — Le lendemain, la défaite de l'attrayante et cruelle Aurélie est le bruit du foyer, des coulisses, des avant-scènes. Comme il y a de bonnes langues et des âmes charitables partout, et surtout derrière un manteau d'arlequin, la Saint-Robert ne tarde pas à apprendre la fâcheuse nouvelle. Elle ne laisse pas tomber ses longs cheveux sur ses épaules en signe de deuil comme une mère de l'antiquité; elle ne couvre pas sa tête de cendres, elle ne cherche point à se faire mourir par la faim, elle ne maudit point, elle ne gémit point, elle ne verse point de larmes abondantes... Elle se contente de s'écrier : « Le polisson !... » Pas un mot à Aurélie; — il faut bien vouloir ce qu'on n'a pu empêcher, comme dit le proverbe. — Seulement les yeux de la Saint-Robert sont maintenant tournés vers un autre but. Elle dispose sa vie, elle arrange son avenir suivant les circonstances. Elle ne rêve plus mariage, mais protection. Et, comme désormais son amour maternel, dépouillé de sa pureté première, se trouve un peu battu en brèche par l'égoïsme, comme désormais ses intérêts propres doivent tenir autant de place dans sa pensée que ceux de sa fille, elle ne voit plus dans ses songes un jeune boyard très-blond et très-bien corsé, mais bien un banquier hollandais ou francfortois, excessivement chauve et d'une corpulence énorme. Mais, pour faire place à ce tonneau d'or, il faut éloigner l'heureux du moment, M. Charles Lousteau, l'auteur à la crinière noire et aux drames excentriques. Pour en arriver là, la Saint-Robert met en œuvre toute la malice que le ciel lui a donnée en partage. Elle envoie M. Charles se promener au Luxembourg quand Aurélie est aux Tuileries; elle lui demande son bras pour aller voir l'obélisque de Luxor, ou l'*Arche de Triomphe de l'Étoile;* elle lui parle, avec de grands *hélas*, des nombreuses dettes criardes de sa fille; elle lui ferme la porte au nez, et lui dit le lendemain qu'elle l'a pris pour un créancier... Si bien que M. Charles Lous-



teau, effrayé de ces fréquents appels à sa bourse vide, fatigué de ses promenades sentimentales avec la Saint-Robert, irrité de l'accueil froid d'Aurélie que sa mère



a indisposée contre lui en la trompant adroitement, quitte *subito* la partie, et quelques jours après on peut voir, à la place même qu'il occupait ordinairement sur le modeste divan de calicot jaune, un ventre très-proéminent, surmonté d'une espèce de figure humaine mal dessinée,



et finissant par deux petites jambes très-courtes. C'est un banquier! — Les créanciers sont payés, le mobilier

est renouvelé, le cachemire de l'Inde remplace le Ternaux, et la Saint-Robert triomphe!

Il faut que je m'arrête un instant pour bien fixer mon point de départ. — En cet endroit du récit, une confusion inévitable s'établit entre deux grandes variétés de l'espèce des mères d'actrice : — la mère véritable, la mère pur sang, la mère mère, si je puis m'exprimer ainsi, — et la mère d'emprunt.

Je vais vous dire ce que c'est que la mère d'emprunt. — Il y a sur le pavé de Paris une race de vieilles femmes, au nez bourgeonné et au menton en galoche, qui forment une légion passablement nombreuse. Elles n'ont ni famille ni entourage. On ne leur connaît pas d'antécédents; personne ne se souvient de les avoir vues jeunes, et je crois, Dieu me pardonne, qu'un beau jour elles sont tombées du ciel, toutes cassées et toutes ridées, comme une pluie de crapauds; ou plutôt je pencherais à penser qu'elles sont sorties, par une sombre nuit d'hiver, d'un soupirail de l'enfer, à cheval sur un immense manche à balai. Elles portent toutes un chapeau rose fané, une robe de soie puce mangée aux vers, des socques imperméables, un parapluie tricolore et des lunettes. On les rencontre, pendant le jour, au Palais-Royal ou sur les boulevards, réchauffant leurs rhumatismes au soleil. Ces mégères aiment assez à vivre dans la société des reines de théâtres. — Lorsqu'une jeune fille au joli minois, au pied leste, au gentil corsage, a paru avec agrément sur la scène et a subi à son avantage l'examen des binocles de l'avant-scène et des stalles, elle voit arriver chez elle, le lendemain matin, une vieille femme exactement semblable à celles que nous venons de dépeindre. Cette vieille femme la regarde avec compassion, et lui dit d'une voix caressante :

— Ma chère enfant, vous êtes lancée bien jeune sur une mer fertile en naufrages. Vous avez besoin d'un guide; je suis ce qu'il vous faut. Je vous servirai de mère...

Cela dit, elle embrasse, la larme à l'œil, sa fille improvisée, et va veiller au pot-au-feu. — Et comptez sur elle... si la sémillante actrice n'est point encore coupable, elle ne tardera pas à le devenir.

Une mère d'emprunt se paye ordinairement cent francs par mois, plus les petits profits, le café le matin, et des égards. Un air décent et une toilette convenable sont de rigueur.

Au point où Aurélie en est arrivée, et après les sacrifices que se sont laissé tout doucement imposer les scrupules vertueux de la Saint-Robert, il n'y a plus aucune différence entre elle et la mère d'emprunt. Même moralité, même genre d'existence. Les nuances ont disparu. Il ne reste plus que la mère d'actrice.

Je continue :

Il est dix heures du matin, la Saint-Robert se réveille : le madras en tête et le corps enveloppé d'un peignoir fort gras, elle descend à la cuisine, où elle surveille les apprêts du déjeuner. Quand elle a donné la pâture à son perroquet, à ses serins, à son chat, à son vilain petit chien noir, elle songe à Aurélie; elle s'informe auprès de la domestique si *monsieur est parti* (monsieur ne peut pas la voir en face), et s'empresse de porter à sa fille une tasse de chocolat dans son lit. Ce sont alors des amours à n'en plus finir. Elle regarde sa fille, elle l'examine, elle l'admire, elle la dévore des yeux. « Quels cheveux! quelle bouche! quel teint! Et dire qu'elle ressemble comme deux gouttes d'eau à son grand chenapan de père! » — Puis elle lui saute au cou, elle la baise aux deux joues, elle la serre dans ses bras, en l'appelant : « Mon mignon, mon chou, mon loulou chéri, mon trésor. » — Si bien qu'Aurélie, fatiguée de ses démonstrations, qui se reproduisent tous les matins aussi vives et aussi sincères, lui dit avec le plus grand respect du monde :

— Maman, va donc voir dans le salon si j'y suis!

Aurélie a la plus grande confiance dans sa femme de chambre, mademoiselle Félicité. C'est elle qui l'aide à cacher, aux yeux de sa mère et de son protecteur, toutes les petites intrigues, tous les petits bonheurs qui accidentent son existence. Sa préférence pour elle se trahit à tout moment : aussi la Saint-Robert est-elle fort jalouse de cette favorite. Elle la gronde et la rudoie sans cesse; elle trouve toujours à reprendre dans son service. Toutes les fois que sa fille est sur le point d'entrer en scène, elle ne manque pas de lui dire : « Comme c'te Félicité te fagote mal! Voilà un pli à gauche, en voilà un autre à droite. Et ce bouillon dans le dos!... Si ce n'est pas une horreur! Vraiment on ne tirera jamais rien de cette péronnelle-là. » Mais Aurélie fait la sourde oreille, et elle a de bonnes raisons pour cela. Quant à Félicité, sûre de son empire, forte des secrets qu'elle a entre les mains, elle tient audacieusement tête à la Saint-Robert;



elle lui répond avec insolence, elle n'exécute aucun de ses ordres, elle affecte de jeter sur elle des regards de bravade et de mépris; et, au milieu de toutes ces immoralités, ce n'est pas la chose la moins immorale que cette guerre de tous les jours engagée entre une servante et une mère, et se terminant habituellement à l'avantage de la première : mais c'est là une des conséquences inévitables de la position respective de ces trois personnages. Quand on a foulé aux pieds l'une des lois de la société, c'est en vain que l'on voudrait jouir du bénéfice des autres. Une maille rompue, plus de filet. Vous avez dédaigné l'opinion du monde, il se venge. Vous êtes un paria en dehors de toutes les conditions ordinaires de la vie. Arrière le respect humain... arrière les rangs, les distances, les inégalités d'éducation, de position et de fortune... Oh! le vice est un impitoyable niveleur!

Midi : — voici le moment d'aller au théâtre. On doit répéter généralement un grand ouvrage nouveau, dans lequel Aurélie a un rôle très-important. La Saint-Robert accompagne toujours sa fille; c'est plus décent. Et puis elle aime à être vue avec Aurélie, son orgueil maternel est doucement flatté lorsqu'elle s'aperçoit que les regards curieux des passants se fixent sur sa chère progéniture. Alors elle se redresse, elle rayonne, elle marche d'un pas grave et triomphal; elle voudrait pouvoir dire à tous les passants, elle voudrait pouvoir crier dans la rue : « Oui, c'est bien là Aurélie de Saint-Robert, artiste du théâtre

de... qui a joué avec tant de succès dans le drame de... dans le vaudeville de... dans l'opéra-comique de... Et je suis sa mère! »

On arrive. — La Saint-Robert fait en passant un petit salut fort sec à la concierge des coulisses, cette puissance dramatique, avec laquelle elle est fort mal depuis longtemps. Du reste, il est difficile de citer dans tout le théâtre une personne avec laquelle elle vive en bonne intelligence; son caractère acariâtre la constitue en état d'hostilité ouverte vis-à-vis du genre humain tout entier. Elle s'est disputée avec les ouvreuses de loges, avec le souffleur, avec les machinistes, avec le chef d'orchestre, avec le chef d'accessoires, avec tous les comparses. Aussi, quand elle paraît au théâtre, une grimace fort expressive se dessine-t-elle sur toutes les physionomies.

Aurélie rencontre dans les escaliers le régisseur, qui paraît tout effaré.

— Ah! vous voilà enfin, mademoiselle Aurélie! s'écrie-t-il. J'allais envoyer chez vous. Vous êtes en retard de plus d'un quart d'heure.

— Voyez-vous le grand malheur! se hâte de répliquer la Saint-Robert. Comme il est échauffé, le cher amour! Ne dirait-on pas que tout est perdu! Il faut bien donner le temps aux gens! Nous ne sommes pas, Dieu merci! comme votre pie-grièche de première danseuse, qui déjeune avec une botte de radis pour avoir de quoi placer à la caisse d'épargne, et qui ne met pas son corset le matin, parce que ça pourrait l'user!

— Ce n'est pas à vous que je parle, madame, mais à mademoiselle votre fille.

— Eh bien!... c'est moi qui te réponds, mon cher... Quoiqu'à présent tout soit bien en désordre, une mère est toujours une mère...

— Mademoiselle Aurélie, je me verrai forcé de vous mettre à l'amende.

— C'est bon... c'est bon .. reprend la Saint-Robert; on vous la payera, votre amende! Ma parole d'honneur, ici tous les appointements s'en vont en amendes! Avec ça qu'ils sont frais leurs appointements! C'est égal, on n'en sera pas encore réduit à manger des coquilles de noix! Fait il des embarras, celui-là! Ma parole d'honneur s'il ne ressemble pas comme deux gouttes d'eau à la grenouille qui veut se faire aussi grosse qu'un œuf! ça fait pitié, ma parole d'honneur!

Le régisseur hausse les épaules, et Aurélie rit comme une folle.

Le directeur et l'auteur, qui sont déjà depuis longtemps sur la scène, donnent de fréquentes marques d'impatience. Un *ah!* fort expressif leur échappe lorsqu'ils aperçoivent Aurélie; mais le directeur ne paraît pas fort satisfait en voyant sa mère à ses côtés. Les mères d'actrice en général, et la Saint Robert en particulier, sont l'une de ses antipathies. Il sait qu'elle porte partout le bruit, le désordre, la division: il sait qu'elle ne peut retenir sa langue, et qu'elle trouble souvent les répétitions et les lectures; il sait qu'enfin Aurélie serait une excellente pensionnaire si sa mère ne lui montait pas la tête et ne l'indisposait pas quelquefois contre l'administration. Pour toutes ces raisons, il souhaiterait bien vivement que la Saint-Robert n'eut point son entrée dans le théâtre; mais il ne peut la lui interdire: Aurélie a stipulé dans son engagement que sa mère pourrait l'accompagner. Presque toutes les actrices à mœurs faciles exigent qu'on permette l'accès des coulisses à leur mère et à leur amant. Il nous semble que l'un des deux est de trop.

— Allons! voyons! commençons! s'écrie le directeur.

— Monsieur, lui dit la Saint-Robert, qui ne lâche pas facilement prise, recommandez donc à votre régisseur d'être un peu plus galant avec les dames... Il nous a parlé si durement, à ma fille et à moi, que la pauvre chatte en a presque eu un saisissement.

— C'est bien... c'est bien... madame...

— Quant à votre amende... on vous la payera, votre amende .. On n'en est pas encore réduit à manger des coquilles de noix...

La Saint-Robert va se placer dans la salle pour admirer sa fille, et voir la pièce tout à son aise. Mais elle ne peut pas rester seule dans son coin. A qui communiquerait-elle ses impressions? à quelle oreille complaisante confierait-elle ses observations malicieuses? elle aperçoit de l'autre côté de l'orchestre madame de Saint-Jullien, mère de l'une des camarades de sa fille, et qui bégaye au point de ne pouvoir dire deux mots de suite. C'est son affaire; elle aura tous les avantages de la conversation. Elle court s'asseoir auprès de madame de Saint-Jullien.



L'ouverture va commencer... l'orchestre prélude...

— Bon, dit la Saint-Robert, j'arrive à point... eh! eh! eh!

— Silence! s'écrie le régisseur.

Un énorme coup de tam-tam annonce le commencement de l'ouverture.

— Tiens, dit la Saint-Robert, c'est absolument comme dans *Burg* ou *les Javanais*.

— Silence! s'écrie le régisseur.

La toile se lève. Un décor nouveau étale dans le fond du théâtre toutes ses magnificences. Les spectateurs privilégiés qui garnissent quelques parties de la salle le saluent de deux ou trois bordées d'applaudissements. Le directeur et l'auteur félicitent à haute voix le peintre, et vont lui serrer cordialement la main.

— Oui... il est propre votre décor... dit la Saint-Robert. J'ai vu mieux que ça dans mon temps au *Panorama dramatique*.

— Silence! s'écrie le régisseur.

La pièce marche.

Aurélie, qui a un très-beau rôle, prodigue, pour faire plaisir à l'auteur, les gestes et surtout les éclats de sa voix. Son organe s'enroue un peu... Tout à coup, la Saint-Robert l'interrompt au milieu d'une tirade longue et passionnée pour lui crier :

—Avale un morceau de jujube, ma pauvre fille.. J't'en ai fourré dans ton sac... Avale... ça te fera du bien...

— Silence! s'écrie le régisseur.

— Mais silence donc! reprend le directeur; silence, madame de Saint Robert... on ne peut pas répéter ainsi.

— C'est bon... c'est bon... on se tait... Ne voilà-t il

pas un grand crime que de vouloir faire un peu de bien à son enfant!

L'action du drame s'engage.

Au moment où l'un des personnages est frappé d'un coup de poignard par le traître, madame de Saint-Robert dit tout haut :

— Tiens... c'est comme dans *Cardillac*... Ah ben!... excusez!...

— Silence! s'écrie le régisseur.

— C'est insupportable! reprend l'auteur.

— Oui! c'est vraiment insupportable! s'écrie à son tour le directeur. Mais, pour l'amour de Dieu, taisez-vous donc, madame de Saint-Robert!

— On se tait, on se tait.

Le directeur est furieux; et, s'il ne craignait de contrarier Aurélie, qui porte en grande partie le poids du drame, et de lui enlever ainsi quelque chose de ses moyens, il inviterait madame de Saint-Robert à sortir de la salle.

La pièce continue.

Au moment où l'héroïne se jette au cou du héros, et lui jure de mourir avec lui plutôt que d'épouser un infâme qu'elle hait et méprise, la Saint-Robert dit encore tout haut :

— Ah ben! c'est bon... v'là du neuf! On a vu ça dans *Fitz-Henri*... on a vu ça dans *Tekéli*... on a vu ça dans les *Ruines de Babylone*... on a vu ça dans le *Pauvre Berger*... Et on a le front d'appeler cela *une* ouvrage bien *écrite!*... Merci!

— Silence! s'écrie le régisseur.

— C'est à n'y pas tenir! reprend l'auteur.

— Non, vraiment, c'est à n'y pas tenir! s'écrie à son tour le directeur. Madame de Saint-Robert, je vous le dis à regret, je serai forcé de vous prier de sortir...

A ces mots, la Saint-Robert se lève; elle a des éclairs dans les yeux.

— Me prier de sortir... en v'là une sévère! Pas plus d'égards que ça pour mon sexe et mes cheveux blancs... me traiter comme un chien!... Apprenez que ma fille sortirait avec moi, et qu'elle ne remettrait plus les pieds dans votre baraque... Ah! mais... ah! mais...

Aurélie fait signe à sa mère de s'apaiser. La Saint-Robert se rasseoit en grommelant; l'auteur et le directeur rongent leur frein.

Malgré les avertissements sévères et réitérés qu'elle a reçus, la Saint-Robert, piquée au jeu, ne peut tempérer le feu de ses critiques. Tel acteur gesticule comme un télégraphe, telle actrice est froide comme une *carafe d'orgeat*, telle situation est pillée dans le répertoire de M. de Pixérécourt, telle décoration serait sifflée par le public habituel du théâtre des Funambules. Enfin le directeur, poussé à bout, supplie Aurélie d'éloigner la Saint-Robert. Aurélie va trouver sa mère dans la salle, et la décide à aller attendre au foyer la fin de la répétition. La Saint-Robert se retire en criant de toutes ses forces :

— Oui... oui... je m'en vais... mais c'est à ma fille que je cède, et non pas à vous, malhonnêtes que vous êtes... S'en prendre à une femme!... Et ça s'appelle Français... allons donc!

Arrivée au foyer, la Saint-Robert piétine et groude quelque temps. Mais elle ne peut rester seule; il faut absolument qu'elle verse dans le sein de quelqu'un les confidences de sa colère : elle cherche un être vivant dans tous les coins et recoins du théâtre; enfin, elle avise un allumeur qui est tranquillement occupé à arranger ses quinquets pour la représentation du soir. Cela suffit; — elle s'approche de lui, et sans prendre le temps de respirer :

— Il est gentil, votre grigou de directeur! Poli comme un Cosaque... C'est sans doute depuis qu'il est avec mademoiselle Léonide qu'il a pris ces manières-là... Au fait... il est à bonne école... La mère de cette créature vendait des quatre-saisons sur le carreau des Halles. Bon chien chasse de race .. Et puis, l'un ne vaut pas mieux que l'autre... Qui se ressemble s'assemble... A bon entendeur...



La Saint-Robert parlerait pendant trois heures sur ce ton à l'allumeur ébahi si le signal de la fin de la répétition ne venait pas retentir à ses oreilles. Elle s'empresse de courir vers la scène. Elle rencontre dans un corridor le groom du protecteur de sa fille, qui lui annonce que la voiture de monsieur est en bas; le temps est beau, ces dames sont invitées à aller faire un tour au bois. A cette nouvelle, la Saint-Robert hâte le pas; suivie du groom, elle arrive triomphalement sur le théâtre, jette un regard de dédain au régisseur, à l'auteur, au directeur, coudoie avec insolence toutes les femmes qui sont là, et dit à Aurélie d'un air narquois :

— Viens, mon enfant, notre calèche nous attend!

Elle entraîne sa fille avec fracas, monte lestement dans le brillant équipage en adressant un geste d'adieu protecteur à tout le personnel du théâtre, qui est aux fenêtres de l'établissement comique, et jette au cocher ces mots :

— Au bois... par la rue de Lancry...

Le cocher hésite un instant, car la rue de Lancry n'est pas le chemin le plus direct pour aller du boulevard Saint-Martin au bois. Mais la Saint-Robert lui crie avec colère :

— Par la rue de Lancry... que je vous dis!

Alors il n'hésite plus : il irait au bois de Boulogne par la barrière du Trône, si on le lui ordonnait. Ce sont les chevaux qui ont toute la fatigue. Il les lance donc du côté de la rue de Lancry. En passant devant la maison qu'elle habite, la Saint Robert fait tout ce qu'elle peut pour être remarquée des voisins et des voisines; elle savoure avec délices les témoignages d'admiration de tous les boutiquiers qu'elle honore de sa pratique, et de tous les petits locataires qui demeurent au-dessus d'elle. Mais elle enrage de ne pas voir à son balcon la dame du premier étage, qui est si fière de son mari, le receveur des contributions du sixième arrondissement, et qui n'a jamais daigné répondre à ses avances.

Au bois, la Saint-Robert s'ennuie beaucoup. Que lui fait tout ce monde d'élite qu'elle ne connaît pas, au milieu duquel elle n'a jamais vécu? Elle se sent mal à son aise en présence de ces grandes manières aristocratiques, de ces toilettes simplement élégantes et si noble-



ment portées. Elle a beau avoir un chapeau jaune à panaches flottants, un châle indien à grandes palmes d'or, une robe rose lamée d'argent; elle a beau afficher un luxe de toilette éblouissant; luxe dont elle a été chercher les éléments un peu fanés dans la vieille défroque de ville et de théâtre de sa fille, elle ne peut ressaisir son assurance habituelle; elle comprend qu'elle n'est point à sa place. Oh! qu'elle aimerait mieux promener son éclat de fraîche date à Belleville, dans la rue du Grand-Hurleur, dans la rue des Enfants-Rouges, sur le boulevard de la Galiote, localités où elle a exercé les professions les plus humbles, où l'on ne doit pas encore avoir perdu le souvenir de ses misères!

On rentre, on dîne avec volupté; car la Saint-Robert joint à toutes ses autres qualités un fond assez remarquable de gourmandise. On prend le café, le pousse-café, les trois petits verres obligés de liqueurs des îles (tout ce qu'il y a de plus fort); enfin on se rend au théâtre pour le spectacle du soir.

La Saint-Robert, qui a la tête un peu montée, est encore plus insupportable que le matin. Assise dans un coin de la loge de sa fille, elle surveille sa toilette; elle ne laisse pas un moment de repos à la femme de chambre, à l'habilleuse; elle les harcèle sans cesse, elle leur cherche querelle à brûle-pourpoint : tantôt c'est une manche qui va mal; tantôt c'est la jupe qui est trop relevée; tantôt c'est la coiffure qui est trop basse; tantôt c'est le rouge qui est mal mis. Heureusement qu'on a pris depuis longtemps l'habitude de la laisser grommeler toute seule dans son coin, et de ne pas faire plus attention à elle que si elle n'existait pas.

Drelin... drelin... drelindindin : c'est la sonnette du sous-régisseur. Il crie du bas de l'escalier :

— Êtes-vous prêtes, mesdames?

La Saint-Robert se précipite vers l'escalier, et répond d'une voix criarde, qui contraste assez drôlement avec la voix de stentor du sous-régisseur :

— Pas encore, ma fille n'est pas prête. C'est bon pour celles qui n'ont rien à se mettre sur le dos, d'être prêtes au bout d'une heure. A-t-on jamais vu presser le monde comme ça?

Enfin Aurélie descend. La Saint-Robert la suit, prend une chaise dans le foyer, et va, malgré la défense de l'administration, se placer, pour bien saisir l'effet de la pièce, dans une coulisse d'avant-scène. Là, elle trouve déjà installées trois ou quatre commères, et entre autres la Saint-Jullien. Le régisseur découvre ce nid de vieilles femmes et les force à déguerpir; elles en sont quittes pour transporter leurs pénates de l'autre côté du théâtre : le régisseur les y poursuit encore, et leur dit d'un ton colère :

— Mesdames, vous savez bien qu'il est défendu de s'asseoir dans les coulisses... Reportez ces chaises au foyer.

— C'est bon, répond la Saint-Robert, c'est bon, monsieur Baguenaudet... On ne vous les mangera pas vos chaises et vos coulisses.

Les commères fuient encore une fois devant le régisseur, et vont reprendre la place qu'elles occupaient d'abord. Le directeur fait demander M. Baguenaudet dans son cabinet. Les voilà tranquilles... pour un acte au moins. Le cercle est formé : on dirait une réunion de sorcières. La conversation s'engage, les paroles succèdent rapidement aux paroles, ou plutôt s'enchevêtrent les unes dans les autres; toutes ces bavardes veulent se faire entendre à la fois. La Saint-Jullien ne peut pas finir une phrase: tandis qu'elle en est encore à bégayer le premier mot, sa voisine en a déjà débité une quarantaine: ce qui fait qu'elle en est toujours à son exorde : que n'est-elle souvent imitée par bien des orateurs que je connais et pourrais nommer !

Chacune de ces dames raconte, pour la cinquantième fois au moins, l'histoire de ses antécédents. L'une est veuve d'un banquier qui a eu des malheurs dans les fonds d'Espagne; l'autre est fille d'une grande dame qui n'a jamais voulu dire son nom, qui l'a mise en pension jusqu'à l'âge de vingt ans chez une boulangère de Courbevoie, et qui a tout à coup cessé de donner de ses nouvelles (mouvement d'indignation mêlé de surprise); une troisième soutient qu'elle serait riche à millions si, en 1815, les Cosaques n'avaient pas découvert l'endroit où elle avait enterré les trésors qu'elle avait gagnés à la loterie.



Quant à la Saint-Robert, elle répète le récit de sa liaison douloureuse avec M. de Saint-Robert, le plus bel homme de la vieille garde et le favori de l'empereur Napoléon.

Quand on a bien épuisé toutes ces banalités, comme la pièce ne commence pas encore, on se rejette sur d'autres sujets de conversation.

— Dites donc, mame Saint-Jullien, dit la Saint-Phar... où donc que vous avez acheté cette robe?

— Aux trois Ma .. Ma... Ma... Ma...

— C'est ça, aux *Trois-Magots*, se hâte de dire la Saint-Phar. Ça vous coûte au moins cinquante sous l'aune?

— Qua... qua... qua... qua...

— C'est ça, quarante sous l'aune. Eh ben! ils n'sont pas mal voleurs! Comme on écorche le pauvre monde à présent! Et c'est de couleur claire encore! la mort au savon! Tenez, v'là une étoffe foncée qui ne me revient qu'à trente-cinq sous. Et comme c'est gentil! on en a plein la main.

— Je ne sais vraiment pas comme vous faites, mame Saint Phar, reprend la Saint-Robert, mais vous avez toujours tout meilleur marché que les autres.

— C'est que je sais chercher, ma bonne... J'ai le nez à la marchandise...

Chut! — Le sous-régisseur a frappé les trois coups obligés. Le nouvel ouvrage, sur lequel l'administration fonde les plus grandes espérances, se produit devant le public.

La Saint-Robert et la Saint-Phar ne manquent pas de donner carrière à leur langue pendant le cours de la représentation.

— Regardez donc c'te Léonide!... est-elle faite... elle croit p't-être avoir des z'hanches, tandis qu'elle n'a que deux coins de rue qui font tomber sa robe des deux côtés... Ah! ah! ah!

— Et Francine... reprend la Saint-Phar, voyez donc comme elle minaude, comme elle joue de l'œil avec les gants jaunes de l'avant-scène... C'est indécent, foi d'honnête femme... Ah! si j'étais tant seulement quelque chose ici, elle n'y ferait pas de vieux os.

— Dites donc... mame Saint-Phar, il me semble qu'on *appelle Azor*[1]?

— Déjà... nous n'en sommes encore qu'au second acte...

— Aussi... je leur disais bien ce matin que leur ouvrage était *mal écrite.*

— Bon ! voilà Alfred qui *fait four*[2] dans sa grande tirade... Au vrai... j'n'en suis pas fâchée... Depuis que c'garçon-là s'est un peu lancé dans le moyen âge, on n'peut plus en approcher... il est fier comme un *pont !*

— Dites donc... dites donc... mame Saint-Phar, mais voilà qu'on appelle encore Azor... Ça va mal... Ah! si ma fille n'était pas là pour soutenir la chose...

— Votre fille!... mame Saint-Robert... je n'ai pas voulu en faire la remarque tout à l'heure... mais il me semble qu'elle a été un peu *travaillée*[3].

— Travaillée!... ma fille!... s'écrie la Saint-Robert. Ah çà! vous êtes donc sourde? on l'applaudissait à faire crouler la salle...

— Oui... les Romains[4]... mais le vrai public... Ah! ce n'est pas comme ma fille, mon Eugénie... Quel succès elle a eu hier!... ses claqueurs, à elle, étaient partout... dans les loges, aux stalles d'orchestre, à l'avant-scene... à la bonne heure!...

— La Saint Phar, vous me faites pitié! Comme si on ne connaissait pas le talent de votre fille... elle ne sait pas seulement marcher...

— Ce n'est pas votre grosse Aurélie qui le lui apprendra, toujours... elle ne marche pas, celle-là... elle roule depuis la coulisse jusqu'à la rampe...

— Ça vaut mieux que d'être maigre à écorcher ceux qui sont en scène avec vous...

— Aurélie n'a des rôles que parce qu'elle fait la cour aux auteurs...

— Eugénie ne jouerait pas si elle n'était pas au mieux avec le régisseur.

— Votre fille n'est qu'un bouche-trou.

— Et la vôtre une *punade.*

— Vieille folle!

— Vieille mendiante!

Les mains sont levées, et le duel de paroles deviendrait un duel sérieux si un pompier, en véritable chevalier français, ne se hâtait de séparer les deux combattantes.

[1] Terme d'argot dramatique : *appeler Azor* veut dire *siffler.*

[2] Ne pas produire d'effet

[3] Chutée, mal reçue par le public.

[4] Les claqueurs.

On en est arrivé au dernier entr'acte. La Saint-Robert jette un coup d'œil dans la salle par le trou du rideau, et dit à sa fille, qui, assise dans un large fauteuil gothique, souffle tout à son aise et rassemble toutes ses forces pour arriver jusqu'au dénoûment :

— Aurélie... as-tu vu ton gros qui est là aux stalles des premières?... Fais-lui donc de temps en temps une petite mine gentille... Il n'y a rien qui flatte un homme comme ça... Tu as toujours l'air de ne pas le connaître... Tu verras qu'avec ses minauderies la Francine finira par te l'enlever... Et c'est un bon...

Pendant tout cet entr'acte, la Saint-Robert veille sur sa fille comme une poule sur son poussin. Il n'y a moyen d'aborder Aurélie d'aucun côté; à peine cherche-t-on à faire un pas vers elle, que l'on se trouve tout à coup face à face avec la mère; et alors il faut bien reculer. C'est que la Saint-Robert n'ignore pas que, les jours de première représentation, les coulisses sont pleines d'auteurs, de journalistes, d'artistes, tous gens fort aimables, fort séduisants, fort spirituels, mais fort peu capables de faire le bonheur d'une femme à la manière dont l'entend madame de Saint-Robert. Aussi a-t-elle coutume de dire à son Aurélie :

— Ma chère enfant, défie-toi toujours des écrivassiers, des barbouilleurs, des saltimbanques et autre mauvaise graine; ce n'est pas ce peuple-là qui mettra du beurre dans tes épinards.

Au cinquième acte, le drame se relève... grâce aux claqueurs; le dénoûment bien chauffé ne rencontre aucun obstacle, et Aurélie est rappelée après la chute du rideau. La Saint Robert la reçoit palpitante d'émotion dans ses bras maternels, et crie à la Saint-Phar, qui n'a pas quitté son coin :

— Plus souvent que votre Eugénie aura jamais des triomphes comme ça!

Rentrée au logis, la Saint-Robert fait un punch au rhum pour célébrer le double succès de la soirée. A trois heures du matin elle regagne sa chambre à pas douteux, et se couche, non toutefois sans remercier Dieu, qui lui a donné une fille si honnête et si méritante.

Maintenant que vous connaissez le caractère et les habitudes de la Saint Robert, je vais vous dire sa fin.

Aurélie est une nature molle, paresseuse, insouciante, qui se laisse aller au courant de la vie, tantôt obéissant à ses caprices, tantôt aux volontés de ceux qui l'entourent, — mais toujours sans réflexion. A vingt-huit ans, au moment où elle devait commencer à être raisonnable, elle tombe dans le piége que sa mère redoutait tant pour elle : elle se prend de belle passion pour M. Victor Rousseau, homme de lettres d'une quarantaine d'années, très-farceur, très-mauvais sujet, très-boute-en-train, qui, chaque fois qu'il lui parle, la fait rire aux larmes. Après une jeunesse assez orageuse, M. Victor Rousseau a pour tout bagage cinq ou six vaudevilles, quelques articles de petits journaux et beaucoup de créanciers. Ce n'est point assez pour marcher à son aise par les chemins poudreux de la vie. Aurélie paye les dettes de son Adonis, et l'épouse. La Saint-Robert, qui voit s'en aller tous les jours les économies de la maison, ne peut vivre d'accord avec son gendre. Alors on lui fait une pension de six cents livres par an, à condition qu'elle ira les manger rue Copeau, faubourg Saint-Marcel, dans une pension bourgeoise des deux sexes, et qu'elle ne passera jamais les ponts. Le premier moment de rage exhalé, la Saint-Robert s'habitue parfaitement à son exil. Elle devient dévote, entend tous les matins la messe à sa paroisse, se confesse deux fois par semaine au premier vicaire, fait maigre depuis le mercredi jusqu'au dimanche, et meurt de saisissement le jour où on lui annonce qu'Aurélie a un amant.





L'ÉCOLIER

PAR

HENRI ROLLAND

HENRI ROLLAND



’écolier n'est pas seulement un type, c'est un principe. L'école, c'est le creuset où s'élabore l'avenir d'une génération, où fermentent toutes les imaginations qne la science éclaire de sa flamme vive, et dont elle fait ou un métal commun qu'on rejette, ou un joyau précieux qui éblouit. Par le mot ÉCOLIER nous entendons tout ce qui reçoit un enseignement, depuis le bambin déguenillé, qui épèle l'alphabet sous le doigt d'un frère *ignorantin*, jusqu'au dandy de philosophie, qui, sur les gradins d'un cours public, écoute avec une complaisance nonchalante les dissertations filandreuses du professeur sur Locke, Hobbes ou Spinosa.

Il nous suffit d'avoir indiqué seulement les disciples des frères et de l'enseignement mutuel; leur carrière scolastique n'est pas assez étendue pour trouver une longue place ici. Après quelques éléments plus ou moins incomplets de lecture, d'écriture et d'arithmétique, ils revêtent, pour la plupart, le tablier de cuir ou de serge, attribut des apprentis. Nous nous occuperons spécialement de cette jeunesse d'élite qui consacre ses plus belles années aux études sérieuses, et qui fournit des écrivains, des médecins, des légistes, à la société, des orateurs à la tribune, des hommes de talent et de savoir à la nation.

Le collége autrefois était un bâtiment triste et sombre, avec des murs épais et des fenêtres hérissées de barreaux. Au dedans, nn silence de cloître, de vastes solitudes, des grilles au lieu de portes, des guichets derrière lesquels un œil sournois observait des corridors ténébreux où l'on voyait des ombres noires aux visages renfrognés se glisser le long des murailles. Puis, c'étaient des châtiments terribles, une concurrence de sévérité qui faisait hésiter les vieillards entre les Oratoriens et les Bénédictins, mais dont les Joséphistes emportaient le prix. Maintenant la physionomie du collége est moins austère; c'est une maison blanche et riante, que les rayons du soleil inondent à pleines croisées; ce sont des salles aérées, un jardin dont les arbres touffus tendent au delà des murs leurs rameaux, comme des bras, au père de famille. Le correcteur, bourreau grotesque, acteur nécessaire du système pénitentiaire vieilli, a disparu. Ce n'est plns le régent en habit noir, aux sourcils froncés, à la physionomie d'inquisiteur; c'est un directeur aimable, empressé, quasi galant, mielleux comme un prospectus, qui promet bien-être, soins paternels, nourriture saine et abondante. Certes, il y a progrès du passé au présent, mais trop souvent cet extérieur séduisant n'est qu'un appât de plns : à l'intérieur la spéculation siége; la parcimonie ou l'incurie arrêtent la réalisation de réformes utiles.

Dans les colléges comme dans les institntions particulières, il y a deux sortes d'écoliers : le pensionnaire et l'externe. L'externe, c'est l'être envié, l'être heureux qui a un pied dans ce monde du dehors que le pensionnaire ne fait qu'entrevoir. A celui-là la liberté d'action, les dissipations, la vie extérieure, les plaisirs de la ville, l'intimité de la famille, les soins affectueux; à l'autre, la dépendance complète, l'uniformité monotone des devoirs journaliers, la limite d'horizon, l'isolement. Aussi le pensionnaire livré à lui-même, malpropre, chagrin par la répercussion de son malaise physique sur son malaise moral, ressemble aussi peu à l'externe, enfant gai, allègre, coquettement vêtu, que ces chiens mal soignés, de mauvaise humenr, assis tristement près du foyer, à la levrette fringante, folâtre, qui bondit sur ses souples jar-



rets. L'externe devient un lien qui rattache le pensionnaire au monde dont on l'isole : c'est lui qui importe les balles, les toupies, les jouets de toutes sortes, et surtout les provisions qui changent en régal le sobre ordinaire des colléges à deux repas par jour. C'est lui aussi qui introduit ces délicieuses brochures que l'on dévore à l'ombre d'un dictionnaire, tandis qu'un livre est hypocritement ouvert au sommet d'un pupitre, et que la main semble tracer des caractères sur le papier.

Cette distinction des élèves en pensionnaires et externes est une distinction de fait, de laquelle résultent deux nuances bien tranchées. Les professeurs établissent encore deux catégories, celle des élèves forts dans leurs classes, des travailleurs, et celle des faibles qu'on flétrit du nom de paresseux (en style technique, les *piocheurs* et les *cancres*); car la faiblesse est toujours considérée comme provenant de la paresse et non de l'incapacité, vu que le directeur déclare indistinctement à chaque parent que *l'enfant a des moyens*. Mais l'écolier n'admet pas cette classification : la paresse est un fruit savoureux dont il se gorge avec trop de délices pour en faire une cause de dégradation. Il établit la supériorité de la force brutale, de la force matérielle, de la loi du coup de poing, sur la force intellectuelle qu'il méprise, le plus souvent par impuissance. Cette aristocratie est encore assez bien entendue, en ce que le partage de la force appartient ordinairement aux plus avancés en âge, et partant en études, de sorte que la considération croît en proportion de l'élévation des classes. Au reste, si l'insolence envers la roture peut être admise comme preuve de noblesse, cette aristocratie en est possédée au plus haut degré, et l'égalité tant vantée du collége n'existe pas réellement. Ces patriciens superbes comprennent toute la plèbe qui les entoure sous la dénomination injurieuse de *moutards* ou de *mômes*, et se livrent à leur égard à des extorsions et à des abus de pouvoir qui caractérisent un despotisme effréné.

Sous le rapport physique, généraliser la physionomie de l'écolier est difficile ; néanmoins, suivant le point de vue ordinaire, nous lui accorderons une expression espiègle, des yeux hardis, un sourire perpétuel sur les lèvres, un nez retroussé à la Roxelane, indice de la malice et de l'effronterie; des joues roses, des cheveux autrefois en vergette, mais qu'on a soin maintenant de laisser croître, depuis qu'une ordonnance ministérielle a précisément ordonné le contraire. Les vêtements sont une partie trop intégrante de l'écolier pour que nous n'en fassions pas mention. On comprend que nous allons parler de l'interne de pensionnat, et non de l'interne du lycée, où la coupe de l'habit est invariable.

L'écolier a d'abord la tête ombragée d'une casquette, laquelle est ornée d'une visière démesurée que le posses-

Paris. — Imp. de GRY aîné, boulevart Montparnasse, 81

seur taille en dentelle à sa fantaisie avec un eustache, pendant ses heures de loisir. La visière n'est perceptible que pendant les premiers jours de la possession de la casquette : un prompt divorce fait justice de cet accessoire incommode. Un col de chemise chiffonné s'échappe inégalement de la cravate noire qui est jetée négligemment autour du cou, et dont les bouts, après un nœud préalable, retombent sur la poitrine. La blouse est l'habillement le plus ordinaire de l'écolier pendant les premières années des classes, mais ce costume enfantin est bientôt remplacé par un de ces habits ambigus qui participent à la fois de la veste et de l'habit. Les manches en sont courtes, étriquées; l'étoffe, usée jusqu'à la trame, se contracte entre les coutures : elle est mouchetée de taches monstrueuses; le collet est fripé, les parements sont graisseux (quelques-uns enserrent précieusement leurs avant-bras dans des manches de percaline, mais on les flétrit du nom d'épiciers). A la boutonnière pend une ficelle élégante qui soutient la clef du pupitre ou de la *baraque*. Vient ensuite le gilet, trop court, demi-attaché, faute de boutons, qui sembent se séparer avec horreur du pantalon, tant est grande la distance qui laisse entrevoir des bretelles de lisière, et donne à la chemise un interstice favorable pour se produire : le gilet est un vêtement de passage; il disparait avec les premières chaleurs de l'été Le pantalon témoigne de la croissance de son maitre; il laisse à découvert des bas indigo qui se perdent dans des souliers informes, au cuir inflexible, aux semelles épaisses, aux clous acérés. Des livres maculés, déchirés, sont artistement ficelés et pendent sur l'épaule; Quelquefois on leur substitue un vaste carton vert bourré de livres, maintenu par un corde en bandouillère sur la poitrine. Il est inutile d'ajouter que les gants sont proscrits. Un écolier qui s'aviserait d'en mettre serait appelé fat pour ce raffinement de coquetterie.



Un des mérites les plus saillants de l'écolier, c'est l'effronterie; au moyen de cette précieuse qualité, il dément sans rougir une accusation, lors même qu'il est *collé* en flagrant délit : « Vous causez, monsieur ! » Il interrompt la phrase commencée avec un voisin, et répond avec énergie un *Non* où l'expression d'un étonnement hypocrite se mêle à l'accent de l'innocence injustement soupçonnée. Pour s'excuser d'une infraction à la règle disciplinaire, il sait aussi construire avec promptitude une *gausse* dont un expert chercherait en vain le côté faible. Il est donc essentiellement menteur, et à tel point, que la franchise est considérée comme une preuve d'idiotisme, et le mensonge comme un accessoire nécessaire, dont le succès a le double avantage de détourner une punition et de duper un *pion*.

Car l'écolier se fait gloire de combattre le maitre d'études. On respecte celui-ci dans les colléges, où c'est presque un fonctionnaire public, où il s'étaye du formidable proviseur, qui n'hésiterait pas à renvoyer un élève indocile; mais dans les pensions l'exil du coupable diminuerait d'autant le revenu du directeur ; aussi l'écolier, fort de cette considération, entretient soigneusement une lutte avec le pouvoir, lutte aussi haineuse, aussi acharnée que celle des Guelfes et des Gibelins, lutte qui se poursuit de génération en génération, et fait couler des flots d'encre. L'élève y met son indocilité, ses dispositions hargneuses, ses moqueries tracassieres, son opposition d'inertie; le maitre y pèse de toute l'autorité qui lui est dévolue, et de sa prodigalité dans la répartition aveugle des *pensums*, des *retenues* et des *mauvais points*. Ce dernier est d'ordinaire un fils d'artisan, qui sort du collége avec des connaissances à peine ébauchées, et un profond dédain pour les travaux manuels de son père. Avec cet immense orgueil qui est le privilége de l'ignorance, il s'assied au faite par la pensée; mais vient le jour où son incapacité se révèle, jour de déchéance où, simple soldat, il revêt les épaulettes de laine dans la milice de l'instruction publique : il devient *pion*.

Sa position varie suivant son caractère. S'il est ce qu'on appelle un *pion bon enfant*, il est traité comme le soliveau de Phèdre, ce roi inerte que les grenouilles, ses sujettes, couvrent de boue et de fange : on le raille, on le berne, on le trompe, on le hue, on l'insulte; il n'est aucun excès qu'on ne se croie permis dès qu'il y a indulgence plénière et impunité. La classe alors est un foyer de désordre; des causeries actives, des dérangements continuels, des querelles commencées avec la langue, terminées avec le poing, viennent y jeter le trouble. Les avertissements bienveillants du maître sont accueillis par des huées. L'écolier ne sait pas user, il ne sait qu'abuser : aussi il arrive ordinairement que le pion aigri fait succéder une rigueur inusitée à son humeur débonnaire : il devient *chien*.

Se montrer impertinent et raisonneur envers le maitre, lui jeter au visage des épithètes injurieuses, avoir avec lui une *affaire*, c'est un titre d'honneur pour un écolier. Celui qui ose affronter la *tyrannie* est généralement estimé de ses condisciples; il est de toutes les parties, de tous les jeux; il a de nombreux *copains*. Être copain, c'est se joindre par une union fraternelle avec un camarade, et mettre en commun jouets, *semaines*, confidences, tribulations; c'est une amitié naïve et vraie, sans arrière-pensée d'égoïsme ou d'intérêt, qu'on ne trouve guère qu'au collége.

Les autres défauts capitaux de l'écolier sont la paresse et une intempérance fabuleuse de langue; il n'est pas de lazzarone qui se livre avec plus de délices aux charmes du *dolce far niente*; il n'est pas de nonne ou de perroquet disert, instruit par une vielle femme, qui ait un pareil épanchement de paroles; ce sont deux hydres aux

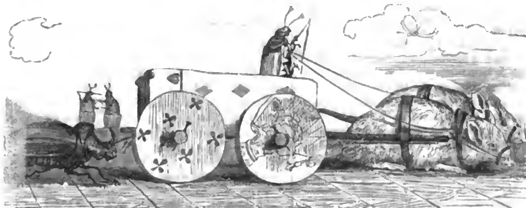
cent têtes que les *pensums* et les *retenues* terrassent vainement. Ce n'est pas seulement la paresse qui trouve l'oubli des devoirs dans des distractions frivoles; c'est la paresse inerte, brutale, la paresse qui fait de la machine humaine une horloge arrêtée, la paresse du sauvage qui tient dans une léthargie absolue les ressorts de la pensée et de l'action. Cet amour du babil que nous signalons est un trop-plein qui déborde, ou plutôt une inondation immense devant laquelle il faut se résigner et croiser les bras; c'est comme les économies d'un muet qui a recouvré la parole.

Les dispositions querelleuses que l'écolier témoigne envers ses supérieurs se retrouvent dans leurs relations mutuelles. On sait qu'il n'est pas de plus grand plaisir que celui de *houspiller un nouveau*, pauvre provincial engourdi que chacun s'empresse de tourmenter. La taquinerie est l'arme du faible qui, par ses provocations, blesse des susceptibilités : *indè iræ!* De là des combats grotesques. Dès que deux combattants se prennent au collet, on accourt, un cercle se forme, cercle animé d'où partent des interpellations.—Tape dessus, va! —soigne-le; — des huées ou des applaudissements, suivant qu'un *pochon* bien appliqué vient nuancer un œil ou foudroyer un nez. Le pion joue ici le rôle des dieux d'Homère : il intervient, et envoie vainqueur et vaincu expier en pénitence victoire ou défaite.

La gourmandise a aussi une place d'honneur dans le cœur de l'écolier; mais, comme c'est un vice réclamé par les *moutards*, la honte de paraître *gueulard* comme eux en arrête la manifestation parmi l'aristocratie. Elle consiste chez les petits à faire entre eux un échange de provisions, à *chipper* quelques friandises, et à faire une consommation fanatique de croquets et de sucre d'orge, dits *suçons*. Ces derniers sont d'un puissant secours contre la longueur des soirées d'études. Plus tard, les instincts gastronomiques se modifient et viennent comparaître devant Félix, le dimanche, jour de sortie.

A tout ce que nous venons de dire, qu'on ajoute un grand amour pour le jeu, l'étourderie ordinaire de la jeunesse, un fonds de malice nationale, et l'on aura le caractère de l'écolier, chez qui, comme l'on voit, les défauts l'emportent singulièrement sur les qualités; mais du moins ils n'excluent pas la bonté du cœur, l'amour du bien au fond de l'âme, et, combattus incessamment par les soins de la famille, ils disparaissent avec l'âge et les progrès du discernement.

Il est une manie que je n'oublierai pas de mentionner en parlant de l'écolier, c'est celle d'élever des animaux. Quand la règle n'est pas trop sévère, on tient en cage quelques pierrots, quelques pies; dans le cas contraire, on cloître des vers à soie dans sa baraque, et ce n'est pas une tâche facile que de leur procurer des feuilles de mûrier, et de les empêcher d'être confisqués par les pions; mais, si le bienheureux écolier s'épanouit sous la domination bénigne d'un pion *bon enfant*, une paire de souris blanches trouve un asile hospitalier dans son pupitre. Il faut voir alors avec quel soin, avec quel amour il choye ses jeunes élèves; quelle jolie petite calèche il sait façonner avec les couvertures de ses grammaires, pour y atteler son couple chéri; comme les bandelettes de cuir de sa casquette se transforment en harnais élégants, et avec quels yeux d'envie ses camarades dévorent son triomphe!



Si ces béatitudes lui sont interdites, l'écolier se console avec les hannetons, les biches, les cerfs volants et autres lamellicornes. C'est alors qu'il déploie avec un rare bonheur ses heureuses dispositions pour le dessin et l'histoire naturelle : soit qu'il transforme ces malheureux coléoptères en prédicateurs dans leur chaire, ou bien encore en combattants bariolés de diverses couleurs et armés d'allumettes : soit qu'il leur applique sur le dos un morceau de carton figurant quelque larve satanique. Quelle est sa joie, quand le pion stupéfait recule devant ce promeneur qui prélasse son travestissement au beau milieu de l'étude, et procure d'ordinaire à toute la classe la faveur d'une retenue générale!

L'écolier est un sujet d'études curieuses : ses sentiments, ses passions n'ont pas encore appris à se cacher sous un masque, elles se dissimulent mal sur ce visage inhabile. Vous voyez à nu toutes ces dispositions de jalousie, d'envie, de sot amour-propre que l'homme du monde ne laisse pas transpirer au dehors. L'émulation tant vantée de l'instruction commune sert admirablement à développer ces instincts honteux. Dans une lutte d'intelligences rivales, le vainqueur a en partage un orgueil misérable, le vaincu une basse envie qui cherche à rabaisser le talent de l'adversaire, ou à attaquer comme entaché de partialité l'arrêt du juge. Ce sont ces considérations qui font du piocheur un être peu aimé. On rit de ses angoisses dans l'incertitude d'une lutte, de son dépit après la défaite, de sa méfiance comique qui guette les regards plagiaires des voisins; on est enchanté qu'il soit vexé et qu'il *bisque*. On trouve odieux son égoïsme; et pour ne pas avouer une infériorité humiliante, on convient entre soi « que les succès du collége sont bien loin d'être décisifs pour évaluer la portée intellectuelle; que tel ou tel est très-fort en thème et n'est qu'un sot, et qu'en définitive ces météores éclatants qui ont brillé dans l'enceinte du lycée vont s'éteindre dans quelque petite ville de province, où ils déposent leur auréole lumineuse pour prendre en main l'aune héréditaire. »

Je ne terminerai pas ce portrait général de l'écolier

sans signaler la position précaire des *boursiers*, pauvres diables auxquels le pion se croit en droit de demander un travail plus soutenu, une conduite plus régulière que celle des autres, pour mériter la faveur dont ils sont gratifiés. En pension, les boursiers n'existent pas; mais, par une manœuvre intéressée, les directeurs donnent une éducation gratuite à des enfants sans fortune: bien entendu que ces actes de bienfaisance sont étalés avec ostentation et répétés cruellement aux oreilles de ceux qui en sont l'objet, s'ils ne la récompensent pas par des succès aux cours publics.

L'écolier se lève à cinq heures en été, à cinq heures un quart en hiver; la cloche l'arrache au sommeil, aux songes où il rêvait de la famille; aussi la cloche est peu populaire. Après la Révolution de juillet, une réaction militaire s'opéra dans les colléges, la proscription de la cloche fut obtenue, et le tambour l'a remplacée, mais non dans les pensions, ni dans les pensionnats de demoiselles. L'écolier reste couché, en la maudissant, jusqu'à ce que les vibrations en soient éteintes; alors il se lève les paupières gonflées, bâillant et se tirant les bras; il s'habille à la hâte, et pour gagner les *quartiers* traverse demi-vêtu des corridors où un vent glacial circule. Après la prière, on procède à des mesures hygiéniques de propreté, dont l'écolier use avec modération, surtout en hiver où l'eau des ablutions est glacée. Après le laps de temps accordé, chacun prend place devant son pupitre, et en exhume les livres nécessaires; le pion s'assoit magistralement dans sa chaire, qui domine les tables, et d'où il peut surveiller les élèves. Le matin est ordinairement consacré aux leçons; chacun tour à tour, après un travail de mémoire plus ou moins long, vient les réciter au maître sur un ton monotone et chantant, avec des hésitations, des répétitions, des ânonnements entremêlés d'un *euh! euh!* fort divertissant pour le patient qui suit sur son livre. Qu'on juge de la position d'un homme contraint d'écouter pendant plusieurs heures des lambeaux de latin ou de grec, épiant chaque élève pour ne pas se laisser tromper par les ruses usitées en pareil cas, telles que, lire sur son voisin, coller la page sur la chaire ou dans sa casquette, se faire aider d'un souffleur, écrire la leçon sur ses ongles et ses doigts; et qui, la tête alourdie, ne quitte cette tâche que pour retomber dans une récréation bruyante où il doit jouer le rôle de surveillant. A cette récréation le déjeuner vient faire une agréable diversion. Chacun est mis en possession d'un énorme morceau de pain (heureux celui que le hasard gratifie du croûton, morceau par excellence, pétitionné par tous les gourmets)! Les élèves dont la baraque est approvisionnée creusent dans leur portion un sépulcre énorme où s'ensevelissent les confitures ou le beurre salé; puis tous se divertissent en hâte comme des gens pressés de jouir. De nouvelles heures de travail succèdent à un court moment de plaisir, et se prolongent jusqu'au diner, qui a lieu au milieu de la journée. Nous ne parlerons pas de la parcimonie, de la négligence qui président ordinairement à la partie culinaire dans une pension : chacun peut consulter ses souvenirs et se rappeler l'*abondance*, eau rougie dans sa plus simple expression et dont le nom est la critique amère; les potages lymphatiques, les haricots nageant dans une sauce limpide :

Apparent rari nantes in gurgite vasto.

et toutes les plaisanteries sur les divers plats du réfectoire; mais nous dirons en passant combien nous semblent odieuses ces spéculations qui attaquent le bien le plus précieux, la santé, et combien seraient nécessaires des mesures qui garantiraient aux internes une nourriture simple, mais saine. On nous dira que l'Université envoie un inspecteur dans les établissements pour juger du personnel, de l'ordre intérieur, du bien-être matériel, de même qu'elle envoie un examinateur pour s'assurer du progrès intellectuel et des avantages du mode adopté d'enseignement; mais à cela nous répondrons que l'on donne au dernier des machines dressées par demandes et par réponses; qu'au premier on fait goûter le bouillon de madame et boire le vin des demi-bouteilles accordées journalièrement aux maîtres, que devant tous deux on joue une comédie.

Après le diner, un intervalle d'étude sépare du repas de quatre heures, fidèle reproduction de celui du matin : du pain, de l'eau; et la cloche rappelle de la récréation au travail, jusqu'à la fin de la journée. L'approche de la nuit fait allumer des quinquets dont je ne saurais peindre la malpropreté, la piètre et fumeuse lueur. C'est le moment où les poëtes de collége trouvent leurs inspirations; car, le soir, le silence du dehors et du dedans, la fatigue du jour qui concentre la pensée, ont le singulier privilége de donner une certaine exaltation aux idées. Vient enfin l'heure du sommeil, heure favorite où, après un souper indigeste, l'écolier reprend la possession de lui-même. Tapi sous les draps, on trouve une chaleur bienfaisante, que l'on ne peut se procurer dans la journée avec un poêle de fonte aux flancs vastes comme ceux du cheval de Troie, où quelques bûchettes noircissent sans se brûler à la flamme. On peut penser, s'absorber dans ses rêves et ses souvenirs, sans qu'un pion crie à l'inaction, et le sommeil vient continuer en songe ces douces pensées.

Les jours se suivent ainsi avec une régularité désespérante, mais le dimanche ouvre miséricordieusement les portes aux captifs que des pensums ou des retenues n'ont pas atteints. Le cœur tressaille lorsque l'*exeat* contre-signé dit : *Sésame, ouvre-toi*, et que, debout sur le seuil, on met le pied dans cette rue animée où tout un monde bourdonne, où l'on va se mêler à la foule pendant quelques heures de liberté. Aussi la *retenue* est une grande puissance du maître : c'est un frein à l'indocilité, un aiguillon à la paresse; aussi, pour conquérir cette précieuse *sortie*, on subit toutes les exigences, et pourtant elle entraine une triste, mais naturelle conséquence : la *rentrée*.

Le jeudi est au dimanche ce que le reflet est à la lumière, car la pâle liberté qu'il donne est illusoire. Elle consiste à circuler dans les promenades publiques, en rang, deux à deux, captifs au milieu de ces gens libres. Des marchands de gâteaux, de massepains, de fruits, les escortent avec les prières les plus pressantes, les insinuations les plus adroites; mais la règle défend d'acheter, et le pion fixe sur tout son œil d'Argus comme un douanier vigilant : personnification humaine du châtiment qui attend la chute.

Outre ces jours réservés et les fêtes religieuses, les écoliers ont encore leurs fêtes particulières. La Saint-Charlemagne, qui convie à un banquet annuel l'élite des lycées; la distribution des prix, épilogue de l'année scolaire, préface des vacances, et, à ce double titre, accueillie avec transport. On a trop souvent tourné en ridicule le pédantisme des maîtres, la partialité qui s'y déploie, l'improvisation méditée à l'avance, la solennité de la cérémonie, l'inévitable comédie de Ducerceau, l'orgueil des parents et des lauréats, le désespoir et la morne attitude des vaincus, pour que nous voulions nous y appesantir; nous dirons seulement qu'on avait voulu en



faire un moyen d'émulation, et que les directeurs en ont fait une *réclame* pour leurs établissements.

Nous avons décrit la physionomie ordinaire de l'écolier, nous avons fait l'historique de sa journée, mais l'on doit comprendre que son caractère et ses habitudes, à une époque de progrès et de développement, doivent se modifier et s'altérer à mesure que son accession au monde devient plus immédiate. Ce sera donc compléter le tableau que de suivre année par année ces modifications, ces changements dont nous avons été obligés de confondre les nuances dans un portrait général.

En *neuvième* et *huitième*, c'est le bambin en blouse qui le matin traverse la rue avec un panier d'osier, dans lequel reposent deux tartines tendrement accolées, et dont le couvercle béant donne passage au goulot d'une bouteille d'eau, ou d'eau rougie. Je signale le panier d'osier au premier chef, parce qu'il joue un grand rôle dans ces premières années. Il est l'agent nécessaire des *dînettes*, le thermomètre des amitiés de cet âge. Dans ces classes, le maître est despote avec impunité, il impose par le regard, par la voix, il fait trembler toutes ces petites créatures; la férule (que quelques vieillards regrettent à tort) se retrouve pour meurtrir ces mains délicates. Mais, quand vient le soir, pénitences et bonnets d'âne, Chapsal et Lhomond, Epitome et Selectæ, tout est oublié; les élèves sortent en essaims bourdonnants, font en passant la *nique* à l'épicier, lui volent ses pruneaux et crachent dans ses barils de sardines. Ils rapportent à leurs familles des billets de contentement, et quelquefois (*ô decus!*) la médaille.

La *septième* est la porte par où l'on entre au collége; les septièmes sont les plébéiens du lycée; ce sont eux que l'on voit à la tête des phalanges, salis, déchirés, crottés, noircis d'encre, pliant sous le faix de livres innombrables. Le septième est le bouc émissaire d'Israël; les élèves le traitent avec une dédaigneuse pitié, les *pions* le rudoient, les professeurs le criblent de pensums et de devoirs; car, par la manœuvre la plus intelligente, les devoirs s'éclaircissent en proportion des progrès et de l'avancement. Les connaissances littéraires du septième se bornent à Berquin et à Robinson Crusoé, et il reçoit en prix *Numa Pompilius* ou les *Aventures de Télémaque*.

S'il est quelqu'un de plus orgueilleux que le premier, c'est certes l'avant-dernier. Le *sixième* en est la preuve. Nous parlions tout à l'heure du dédain des grands envers les septièmes : de sa part, il y a mépris, il y a l'arrogance ridicule d'un subalterne envers le nombre restreint

de ses inférieurs. Pourtant, le sixième diffère à peine du septième; comme lui, il manipule des boulettes, il édifie des cocotes, et couvre ses cahiers de *bonshommes;* comme lui, il accueille avec transport les livres neufs, proscrit la blouse, mais reste fidèle à la collerette, partage les amours de Némorin pour la gracieuse Estelle, et les terreurs de Robinson dans son île.

La première communion est ordinairement du domaine de la *cinquième* et répand sur cette année un parfum de béatitude. On s'isole des conversations profanes, on se montre au doigt, comme un phénomène étrange, l'écolier de philosophie que le bruit public accuse d'une maîtresse; on rougit, on balbutie quand sous le doigt, en expliquant Quinte-Curce, se rencontre un mot tel que *pellex* ou *scortum*. Le Mois de Marie, le Pensez-y bien, les Histoires édifiantes ajournent les romans et les pièces de théâtre.

En *quatrième*, le voile officieux que la religion avait jeté sur les yeux est soulevé peu à peu; l'oreille s'habitue aux propos obscènes, la pensée s'enhardit au désir. Ceux qui ne suivent pas ce progrès sont qualifiés d'innocents, et il n'est pas de mauvaise plaisanterie qu'on épargne à leur naïve simplicité. C'est l'âge des amours pour de jolies cousines, ou pour les femmes de trente ans; amours bucoliques, s'il en fut, semés de soupirs et d'extases. La poésie vient prêter ses ailes à ces inspirations platoniques. Les satires contre les pions, écrites avec les secours de toutes les divinités mythologiques, font place à des strophes mystiques, à des stances élégiatiques :

Oh! c'est toi, toi sylphe, ange avec un nom de femme,
(Que sur mon chemin comme un joyau j'ai trouvé),
Étoile dans ma nuit! que reflète mon âme ....
Oh! c'est toi que j'avais rêvé!....

Vers que l'on cache aussi bien aux camarades qu'aux maîtres, car la littérature latine a seule droit de cité au collège.

En *troisième*, ces passions douces tournent au brutal. Pigault-Lebrun et Paul de Kock sont feuilletés avec transport, les passages équivoques sont disséqués jusqu'à l'os, les réticences sont complétées avec une prodigieuse fécondité d'imagination. Quelques tentatives sont faites pour fumer des feuilles de tabac roulées dans le papier-chandelle distribué au collège, et je ne dirai pas où on le fume pour absorber l'odeur par un système homœopathique (*similia similibus*). Précaution inutile du reste! car de funestes résultats décèlent infailliblement le coupable.

Le *seconde* est petit-maître, il se fait friser le dimanche quand il sort et met des gants. Faublas et Casanova courent sous son chevet; ces lectures dangereuses troublent son imagination et brûlent ses sens; aussi, il en est dont on peut dire, comme de Jehan de Frollo : « Ses débordements, horreur dans un enfant de seize ans! allaient souventes fois jusqu'à la rue de Glatigny. » Une dame galante, quand les doguins ou les perruches ne sont pas à la mode, se charge quelquefois de son éducation, ou bien quelque grisette découplée à qui il promet sérieusement mariage pour sa majorité. C'est alors qu'on voit éclore des satires mordantes sur la fragilité des femmes. C'est aussi à cette époque qu'indigné de voir la France indigente de poëme épique, l'écolier se met résolûment à l'œuvre pour en doter la nation.

La *rhétorique* est divisée en deux sections : les *vétérans* et les *nouveaux*. Les vétérans sont sordides et négligés comme des savants; ce sont des élèves consciencieux, mais routiniers; pauvres diables confinés dans les collèges, à qui le monde n'a pas envoyé ses rayonnements; qui ont pour maîtresses Didon et Lavinie, lisent la Harpe et les modèles de littérature, écrivent sur leur bannière : Racine, et rompent des lances contre Victor Hugo. Entre eux et les nouveaux, il y a schisme. Ceux-ci poursuivent de leurs huées le pédantisme de ces embryons de savants et leur zèle courtisan. Le nouveau a des principes de moustache, des gants blancs, des éperons, un cigare qu'il jette sur le seuil du collège. Au lieu de lire Horace et Virgile et de s'occuper de discours latins, il se forme le style dans la lecture des romans, et apprend l'éloquence dans les journaux qui rapportent les séances de la Chambre. Les moins hardis font des vaudevilles.

Le *philosophe* ne s'avoue membre du collège qu'en rougissant; il s'y rend en amateur, et change les classes en promenades par un beau jour de printemps ou d'automne. Il a deux routes à suivre : ou bien, fils de famille, dandy, il siége aux stalles de l'Opéra et chevauche au bois de Boulogne; ou bien, il prélude à la vie d'étudiant en copiant ses allures négligées, sa pipe chargée de *caporal*, et ses assiduités à la Chaumière. Il est libre et flâneur émérite, mais l'examen jette de l'ombre sur ses joies : son admission au baccalauréat clôt son existence d'écolier et notre sujet, et nous ne le prolongerons pas jusqu'à la biographie de l'étudiant, car ce serait de la témérité après le portrait minutieux qu'une plume exercée a peint, comme chacun sait, avec un rare bonheur et une merveilleuse fidélité dans les pages de ce recueil.

Voilà quelles sont les différentes physionomies de l'enfant et du jeune homme dans nos écoles et nos lycées, mélange de vices et de qualités, et, comme la statue du Scythe Babouc, formé de pierres précieuses et d'argile. Nous l'avons dépeint d'après des souvenirs récents, et si la critique vient mettre en pièces le moule de notre pensée, en accuser les formes irrégulières, et nous crier :

Tu chantes faux à rendre envieuse une orfraie,

nous lui répondrons comme le Gracieux à Laffemas :

Maître, le chant est faux, mais la chanson est vraie.

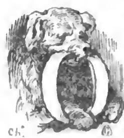




LE GARÇON DE BUREAU

PAR

J. V. BILLOUX



n est destiné par son aptitude ou sa vocation à prendre place dans la société soit comme magistrat, prêtre, soldat, industriel ou artisan : mais je ne sache pas qu'un jeune homme ait jamais été élevé dans la vue d'en faire un employé ou garçon de bureau, deux états sans apprentissage que l'on n'embrasse, d'ordinaire, qu'après avoir manqué ou usé plusieurs carrières, et parce que pour vivre il faut bien qu'on fasse quelque chose. Emparons-nous du garçon de bureau.

Sous l'Empire, cette grande époque des longues et glorieuses guerres et des mutilations sans nombre, le type des hommes destinés à cet emploi était bien moins varié qu'aujourd'hui. Napoléon avait voulu qu'on réservât aux soldats qui lui étaient devenus inutiles le privilége de ces places très-subalternes, il est vrai, mais non entachées de domesticité, puisqu'elles comportent uniquement un service rendu à l'Etat, et payé par l'Etat. Dans ce temps, disons-nous, les bureaux pouvaient être regardés comme une troisième succursale de l'hôtel des Invalides. Mais, depuis que le rétablissement du gouvernement constitutionnel est venu rendre à nos Chambres une si grande prépondérance dans le règlement des affaires du pays; depuis que les ministères ont été mis en coupe réglée, et pour ainsi dire annuelle, depuis enfin qu'une infinité de législateurs ont admis, en principe, que le complément de la confection des lois était l'obtention de toutes les places pour des protégés ou des parents, la cause des vieux soldats s'est amoindrie; leurs intérêts ont été négligés, et, qu'on me passe la trivialité de l'expression, le troupier a été vaincu par le valet de chambre.

Quoi! pour des places infimes de garçon de bureau?... Cela vous étonne, n'est-ce pas? Eh bien! moi, je vous le déclare, et j'appelle en témoignage tous les hauts barons de l'administration, il est moins difficile d'enlever une sous-préfecture qu'une place de garçon de bureau, et voici pourquoi.

D'abord, répondez-moi, jeunes lauréats aux couronnes déjà effeuillées, jeunes avocats sans causes, vous tous solliciteurs aux démarches instantes et multipliées, qu'avez-vous obtenu des protecteurs puissants qui vous avaient promis tant et de si belles choses? De simples apostilles sur vos placets, apostilles banales et décolorées, qui bientôt ont été rejoindre leurs cent mille sœurs dans les cartons hécatombes des ministères. Mais, pour un vieux domestique, un fidèle Caleb qui a rendu à l'homme qui navigue dans les eaux du pouvoir de ces services de tous les instants, de ces services dont on aperçoit le terme et qu'il faudrait récompenser d'une pension alimentaire, qu'il est si commode et si doux de mettre à la charge de l'Etat; oh! pour ce vieux serviteur-là, c'est différent, on ne se borne pas à apostiller ses pétitions, on se dérange, on marche, on court, on vient voir le ministre, on y retourne, on revient dix fois, cent fois, on importune et on obtient.

Et puis les ministres eux-mêmes, qui ont passé plus ou moins rapidement aux affaires, n'ont-ils pas eu à récompenser les gens de leurs maisons privées et les dévouements intimes qu'ils ont eu l'occasion de mettre à l'épreuve? A cet égard, Dieu sait s'ils s'en sont fait faute! à ce point que, si quelque historien avait besoin de recourir à la chronologie ministérielle de ces vingt-cinq dernières années, je lui conseillerais d'entrer dans le premier ministère qui se trouverait sur sa route, de demander qu'on en fît ranger tous les garçons de bureau

par ordre d'ancienneté, puis de leur faire nommer le bienveillant patron qui les a pourvus de leur charge individuelle. A part plusieurs doubles emplois, mon historien aurait sa chronologie avec la plus rare exactitude.

Vous comprenez que cette diversité de provenances a causé celle des types : aussi de nos jours le garçon de bureau se présente-t-il sous des faces bien diverses et avec le caractère, les qualités et les défauts qui sont le décalque des précédents de sa vie.

Voulez-vous me suivre un instant? venez avec moi dans un hôtel ministériel dont je connais les détours : placez-vous derrière cette porte vitrée, d'où vous pourrez tout voir et tout entendre ; ils sont là dans cette pièce (il n'y a plus d'antichambre), six garçons de bureau, dont on peut dire ce qu'on dit des moines : ils sont entrés sans se connaître ; ils vivent ensemble sans s'aimer ; ils se quitteront sans se regretter.

Examinez d'abord le seul qui soit debout et toujours debout : quel aplomb, quelle assurance, quel contentement de lui-même! C'est le mouvement perpétuel, c'est la mouche du coche, c'est l'audiencier général. Il s'occupe de tout, répond à tout, excepté pourtant à la sonnette des chefs de bureau, dont il a délégué le service à ceux que nous appelons ses camarades, et qui pour lui ne sont que des inférieurs. Remarquez encore, je vous prie, comme cette plume mouillée d'encre est fichée avec art le long de sa tempe droite, et comme elle fait valoir le brillant de ses lunettes en chrysocale qui se meuvent du front au nez, et *vice versa*, selon la gravité de l'interlocution. Dans ce moment il éconduit deux solliciteurs de province qui ont la complaisance de s'incliner devant sa grandeur, et dont les têtes respectueusement découvertes semblent en se baissant porter sur un ressort qui fait relever d'autant celle du garçon de bureau. Retenez bien la formule du refus d'entrée qu'il répète dix fois sans y rien changer : « Non, messieurs, vous n'irez pas plus « loin ; j'ai mes ordres, et je ne puis rien y *subroger*. »

Cet homme a nom André Pellerin. Il a servi pendant vingt-cinq années en qualité de maître d'hôtel au Rocher de Cancale ; il a assisté à bien des repas politiques de diverses nuances ; il a pu voir *inter pocula* bien des séductions de tous genres ; il a vu des hommes réputés bien forts devenir subitement bien faibles. Enfin André Pellerin, en servant le monde, l'a étudié avec assez d'intelligence pour remplir avec la dignité que vous lui connaissez une place de garçon de bureau que lui a fait obtenir, en souvenance d'une longue suite d'attentions prévoyantes et confortables, un vieux conseiller gourmet, frère d'une de nos Excellences passées.

Ainsi, par ses précédents, Pellerin a de la tenue et de l'aplomb : il est beau parleur par habitude, actif par devoir, adroit quand son intérêt l'exige. Toutes ces qualités résumées font de lui un homme important.

Un garçon de bureau important ! Cela vous étonne, ce n'est pas lui qui s'est fait ainsi, c'est sa position, ce sont nos lois, c'est la société dans laquelle il vit. Il est important ! j'en connais dix qui le sont à moins de frais que lui.

Sachez donc que, en cumulant vingt-cinq années de grasses économies culinaires, André Pellerin s'est fait propriétaire dans la banlieue, qu'il a pignon sur rue, qu'il dit Ma maison et Mes locataires; sachez encore qu'il est électeur, et qu'à ce titre il a été visité, sollicité, par les plus notables champions du combat électoral Il vous fera lire, pour peu que vous le désiriez, trente lettres où l'on invoque ses hautes capacités intellectuelles et ses lumières patriotiques. On vous dira qu'un jour, ayant une discussion avec un employé, il la rompit par ces paroles qu'il jeta avec majesté : « Sachez, monsieur, que vous ne faites que des lettres, et que moi je fais des députés ! »

J'ignore le nom de celui qui est assis devant ce bureau où sont déposés des dossiers sur lesquels André Pellerin n'a pas encore jeté son coup d'œil investigateur; mais ce que ce garçon de bureau fait en ce moment, il le fait tant que la journée dure, il mange. C'est un fricoteur perpétuel, et l'on a peine à comprendre que dents et estomac d'homme puissent suffire à une telle mastication. Ce gaillard-là use à se faire des cure-dents plus de paquets de plumes que l'écrivain le plus laborieux. Ses approvisionnements de bouche, toujours copieux et souvent très-recherchés, lui viennent de l'office ministériel, qu'il dessert en extra les jours de grand gala. Il fournit au chef de cuisine du papier pour ses enfants qui vont à l'école, et celui-ci, par réciprocité de bons procédés, lui repasse les débris opulents qui occupent son appétit dévorant. Regardez la table de ce garçon de bureau, il en a fait un petit buffet à compartiments. Rien n'y manque, pas même un fourneau économique sur lequel on réchauffe les salmis et les émincés : et, quand parfois on lui demande d'où peut provenir l'odeur extra-bureaucratique qu'exhale cette cuisine privée, il ne manque pas de répondre avec audace et malignité : « Ça vient de chez le ministre ! » Il ne ment pas.

Voici venir maître Colin, qui résume en lui la malpropreté, le bavardage, la curiosité. Il a débuté dans le monde par l'état de perruquier-coiffeur. Dans sa jeunesse, il obtint le service du théâtre de sa petite ville; et, comme des coulisses à la scène il n'y a qu'un pas, et que d'ailleurs le terrain est glissant, Colin, quittant la savonnette et la houppe, se lança dans l'emploi des amoureux de son nom, chanta l'opéra-comique de l'époque, et se fit surtout applaudir dans ***Blaise et Babet***.

Le Colin que vous voyez est tant soit peu déformé; cependant il reste encore vestige de comédien sur cette face légèrement ridée et sur cette antique perruque à frisure hebdomadaire : mais avez-vous rien vu de pareil à la saleté de son accoutrement ? Ce malheureux porte depuis quinze ans au moins le même habit. Toutes les fournitures qu'on lui fait, toutes ses économies, sont employées au soutien d'une moderne ***Babet***, qu'il idolâtre en souvenir de ses anciens succès. Aussi l'habit de ce malheureux n'est que pièces, et, quand il est obligé d'en remplacer une, il coud en chantant avec un long soupir l'air de Dezède :

C'est pour toi que je les arrange.

Si Colin n'était malpropre que sur lui, et seulement au profit de sa passion artistique, il n'y aurait pas trop à se récrier, car enfin il est célibataire et libre dans ses affections ; mais ce qui est plus grave et ce qui lui attire des réprimandes fréquentes, c'est son indifférence complète pour le soin de ses bureaux; un balai lui dure encore plus qu'un habit, et on n'a jamais eu à lui reprocher la dégradation d'aucun meuble. Un jour, l'un de ses chefs, fatigué d'une telle nonchalance, écrivit avec le doigt sur la glace du bureau couverte d'une couche épaisse de poussière ces mots, qu'un moment de légitime colère peut bien faire excuser :

« Vous êtes un cochon ! »

Vous pensez peut-être qu'après avoir lu ce reproche, Colin va se l'adresser à lui-même ; pas du tout : il le laisse subsister, et, le lendemain, il attend l'arrivée du chef pour lui dire en confidence : « Monsieur, je ne sais quel est l'employé qui a été assez osé pour vous écrire de



pareilles injures : ce qu'il y a de certain, c'est qu'hier soir j'ai bien fermé les portes sans toucher à rien. — Je le crois facilement, répliqua le chef, qui, pour dissiper tous les doutes de son garçon de bureau, ajouta le soir au haut de la même glace :

« Monsieur Colin, vous êtes un cochon ! »

Notre ci-devant Blaise fut très-piqué de ce reproche, car il était devenu sale comme Sédaine a prouvé qu'on peut être philosophe, c'est-à-dire sans le savoir. Sa mauvaise humeur éclata dans un propos qui aurait pu lui coûter sa place avec un chef moins paternel : « Eh bien ! monsieur, s'écria-t-il, puisque vous êtes si ridicule, — je veux dire si exigeant, — demandez donc pour le service une fontaine filtrée comme on en donne partout. Il n'y a plus que dans votre bureau qu'on voit des cruches ! »

Colin est encore plus curieux que malpropre; il passe à lire les pancartes des employés le temps qu'il devrait mettre à les ranger et à les nettoyer; et, à cet égard, sa naïveté et son imperturbable assurance vont jusqu'à lui faire dire à ses supérieurs l'objet des lettres cachetees qu'il leur remet : « Monsieur, voilà de bonnes nouvelles ; » ou bien : « C'est des invitations pour diner. »

Si Colin n'avait pas conservé les goûts de son ancien emploi théâtral, s'il n'était pas toujours amoureux, il n'aurait pas cherché à suppléer par une certaine adresse à l'insuffisance des ressources de son médiocre état, qui ne rapporte plus ce qu'il produisait autrefois.

Depuis que le système des adjudications publiques a prévalu sur celui des marchés de gré à gré, les petits bénéfices des garçons de bureau ont considérablement diminué. Lorsqu'un traitant sortait du cabinet directorial ou ministériel, avec la concession d'une vaste entreprise dont les résultats avantageux étaient certains, puisque les prix n'en avaient été que faiblement discutés, sa générosité allait au-devant de toutes les exigences de la servitude bureaucratique. Mais, à présent que les opérations de cette nature se font à la clarté du jour et au milieu d'une lutte acharnée, l'adjudicataire qui en sort vainqueur, mais vainqueur épuisé, ne se croit obligé à aucune rémunération gracieuse, qui deviendrait un surcroît de pertes et de sacrifices. Il est bien vrai que tous les abus de l'ancien système ne sont pas encore entièrement déracinés, et que, de temps à autre, on entend encore parler de pots-de-vin. Sans nier le fait, nous affirmons que les garçons de bureau ont cessé d'y avoir part.

Colin, pressé par les besoins de sa position, a jugé les

funestes effets de cette révolution administrative, et il s'est appliqué à les conjurer. Tout aussi au fait de la correspondance que le ministre qui la signe, il en prend soigneuse note; et le soir, en faisant son courrier, il abandonne aux facteurs les lettres insignifiantes ou de reproches; mais il se réserve les dépêches qu'il juge *agréables*, et avant tout celles de ces dépêches qui annoncent aux fournisseurs et aux banquiers de prochaines remises de fonds. Il les porte lui-même pour ne les rendre autant que possible qu'en mains propres, et se fait annoncer en qualité d'employé (les garçons de bureau n'en prennent jamais d'autres). Ces démarches porteront leurs fruits à l'époque des étrennes, et Babet aura son tartan, peut-être un cachemire Ternaux : Colin croit à la puissance des écus et aux profits de ceux qui en annoncent la venue. Il est vrai que, dans son bon temps, on ne chantait pas, comme dans les opéras de nos jours :

L'or est une chimère !

Le gros Auguste, qui arrive tout essoufflé avec sa serviette sous le bras, comme un garçon de restaurant, est aussi propre, aussi soigneux, que son collègue est négligé. Essuyer ce qui se trouve sous sa main est pour lui l'occupation de tous les instants. Ce n'est point un travail, c'est une habitude. Cet homme a toute sa vie été valet de chambre, et dans l'administration il est resté valet de chambre. Comme ces personnes qui, en causant avec vous, ont la manie de vous défaire les boutons de votre gilet, lui, s'il a à donner quelques renseignements, il utilise envers son interlocuteur la serviette qui ne le quitte jamais, et, tout en parlant, lui essuie ses boutons, son habit, voire même ses souliers. Auguste n'est pas du reste sans intelligence et sans malice, vous allez en juger.

« Je désirerais parler à monsieur le directeur, lui dit un jeune solliciteur fort empressé. — Monsieur le directeur n'est pas visible les jours d'audience publique. Écrivez pour demander un rendez-vous. — Mais je repars demain ! (Auguste lui a pris son chapeau et l'essuie avec sa serviette.) — Qu'y puis-je faire ? — Quel contretemps ! moi, le fils d'un de ses meilleurs amis ! — Cependant... reprend Auguste, je vais voir si monsieur le directeur consent. »

Entre l'assertion je suis le fils d'un ancien ami et le *cependant* d'Auguste, il s'est opéré une manœuvre habile, une démonstration efficace, qui n'ont point échappé à l'œil exercé du garçon de bureau : la clef du cabinet directorial a passé de la poche du jeune solliciteur dans la main d'Auguste, qui va s'en servir.

« Monsieur le directeur ! — Eh bien ! qu'est-ce ? — Le fils d'un ancien ami. — Auguste, vous m'obsédez ! — Monsieur, le fils d'un ancien... Jeune homme, donnez-vous la peine d'entrer. » La place est emportée d'assaut; mais il faut croire qu'on ne put s'entendre sur les articles de la capitulation, car le solliciteur sortit avec l'air du mécontentement; et, quand il fut parti, la bruyante sonnette rappela Auguste, qui reçut l'ordre très-sévère de ne plus désormais introduire son protégé, ce qui le fit s'exclamer : « Le fils d'un ancien ami consigné ! je parie qu'il lui aura demandé quelque chose ! »

Auguste a pour collègue un pauvre diable, espèce d'hébété, dont l'infirmité est d'écorcher tous les noms propres qu'il est chargé d'annoncer. Pas un n'est épargné. Je crois qu'il estropie même celui de Napoléon. Je ne lui connais de comparable que l'huissier de la direction des postes, qui a transformé M. Pozzo di Borgo en *M. de la poste de Bordeaux*, et M. Dédelay d'Agier en *M. le dey d'Alger*. Il y a peu de jours, M. Marec, un des plus habiles et des plus consciencieux travailleurs du conseil d'État (je lui demande excuse de me servir de son honorable nom), ayant à conférer avec le président de sa section, dut s'adresser, pour être introduit, au garçon de bureau dont il est question. Celui-ci rapporte immédiatement du cabinet de M. de H*** cette inconcevable réponse qu'il brode à sa façon : « Mon brave homme, vous pouvez vous retirer, monsieur le comte ne fera pas danser cet hiver. — Comment ! danser ? — Fichtre... » Enfin tout s'explique : notre impitoyable écorcheur, au lieu de M. Marec, maître des requêtes, avait annoncé *M. Marc, maître d'orchestre*.

Cet autre est une victime des besoins de son incommensurable nez; il est devenu chipeur pour satisfaire aux menues dépenses de son tabac, dont il fait un usage presque immodéré; il récolte tous les vieux papiers, et chaque soir s'en fait une cuirasse qui sert à dissimuler son innocent larcin ; je dis innocent, car pour beaucoup d'individus ce n'est pas voler que voler le gouvernement; ce qui fait que notre garçon de bureau se permet parfois d'entasser pêle-mêle les morts et les vivants, et de jeter au vieux papier des pièces que leur importance devrait préserver d'un trépas aussi prématuré. Par bonheur, les élucubrations ministérielles ne sont pas comme les fleuves qui ne remontent jamais à leur source : elles y reviennent, flétries, il est vrai, mais elles y reviennent par l'entremise d'un charcutier qui en a enveloppé des saucisses; la fruitière, du beurre, l'épicier, du fromage; vaisselle plate des malheureux commis qui font à leur bureau le modeste repas du matin.

Il y a des gens qui deviennent fous de leur propre fortune, celui-là est devenu grotesquement orgueilleux de celle des autres. En effet, tant qu'il n'a été attaché qu'à un simple chef de bureau, il était d'une fréquentation facile; mais, depuis que ce chef est devenu conseiller d'État et député, B... s'est fait une dignité parallèle à celle de son supérieur, et il se croit obligé de passer la durée des sessions législatives dans la salle des conférences.

N'êtes-vous pas encore assez édifié ? suivez-moi : tenez, regardez dans ce corridor ce grand gaillard qui vient à nous; s'il y avait place dans son cœur pour les remords, il serait accablé du poids de ceux qui le rongeraient : il a fait, dans son temps, une horrible consommation d'employés; il a desséché plus de poitrines que tous les plus habiles médecins de France n'en ont guéri : et, si la Providence est juste, il sera condamné au feu éternel.

Cet homme aurait brûlé le ministère pour faire de la cendre à l'époque où la cendre des foyers était l'immunité des garçons de bureau. Les feux des cuisines de Corcelet, de Véfour et du café de Paris ne sont rien en comparaison de ceux qu'il préparait et entretenait pour ses profits cinéraires; on eût dit qu'il avait pris à tâche de réaliser de nos jours cette prédiction un peu hasardée de Sully, que la France périrait par les bois.

Peu lui importait, à cet infernal rôtisseur d'employés, que les thermomètres indiquassent que le degré de la chaleur de ses bureaux dépassait celui qui est nécessaire pour faire éclore les vers à soie, le feu ne cessait d'augmenter d'intensité, malgré les réclamations et les plaintes des commis à moitié consumés, et qui, de guerre lasse, se seraient vus forcés de se faire assurer, si l'on n'eût mis ordre à une telle dilapidation des bûches de l'État.

Depuis que les cendres administratives sont devenues la propriété du domaine, qui les vend pour le compte du trésor public, notre impitoyable chauffeur s'est mis à combattre les spéculations du fisc et fait maintenant de la braise au profit du fourneau de sa ménagère; pour se

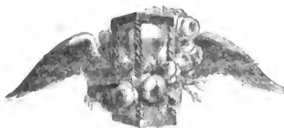
procurer cette braise le moins ostensiblement possible, il faut la retirer des feux allumés en dernier lieu, et alors, contrairement au passé, les foyers restent dans un abandon presque complet durant toute la séance, et ne sont alimentés qu'une demi-heure avant la clôture des bureaux. Puis, lorsque les employés sont tous partis, on retire la braise, on la met en cornets dans son chapeau, dans ses poches, pour se soustraire à la surveillance du portier; quelquefois aussi le transport s'en effectue dans un immense portefeuille qui est censé contenir le travail du soir de messieurs les supérieurs.

Mais ce genre de larcin n'est pas sans danger, et il advint un jour que notre chauffeur faillit subir la peine du talion. La braise entassée dans ses poches avait été mal étouffée, et, à peine arrivé sous le péristyle, une fumée noirâtre sortait des basques de son habit enflammées déjà dans l'intérieur. A cette vue, le factionnaire, donnant une interprétation générale à sa consigne, se met à crier : « Au feu ! au feu ! *hors la garde !* » Le délinquant, qui ne voit et ne sent encore la cause de cette clameur, tourne plusieurs fois sur lui-même en regardant le haut des cheminées, et se prend aussi à crier : « Au feu ! au feu ! » lorsqu'enfin deux seaux d'eau bien mesurés et lancés en nappes sur son individu lui indiquent qu'il porte avec lui le foyer d'un mobile incendie.

Tenez, avant de nous quitter, contemplez ce vieillard dont la tête est encore si belle et si martiale. Saluons-le; car, s'il nous eût aperçus le premier, il se serait levé de son siége et nous eût fait le salut militaire : c'est un hommage qu'il ne refuse à personne, pas même aux employés. Cet homme est un des rares débris de la glorieuse armée d'Egypte : c'est dans l'administration le dernier survivant des protégés de l'empereur. Il est décoré de longue date ; mais il ne porte sa croix que le dimanche sur ses habits de fête et en famille. On doit dire, à la louange de ses chefs, que, par suite de la considération qu'ils lui portent, son travail est à peu près volontaire. Mais voyez comme on n'est jamais parfaitement heureux : le sort a donné pour collègue à notre vieux soldat un ancien valet de chambre, que les événements de la Révolution ont jeté à la suite de l'émigration, et qui, plus tard, a pris du service dans les troupes autrichiennes. Tant qu'il n'est pas question du passé, les deux garçons de bureau vivent pacifiquement ensemble; mais, une fois que le mot de *dragon* de la Tour est lâché, le vieil Egyptien rugit comme un lion, s'empare des bâtons ou des règles qu'il trouve sous sa main, et se met en devoir de charger, comme s'il était encore en Italie ou à Wagram.

En dehors de ces différents types, il ne nous reste que la classe insignifiante des garçons de bureau hommes d'Etat. Entendons-nous : *hommes d'Etat*, c'est-à-dire exerçant, durant les repos que laissent les sonnettes, des professions manuelles, telles que brossiers, cartonniers, tresseurs de chanssons, etc. Parfois aussi les antichambres des ministères sont transformées en ateliers de peinture dont les artistes ont exposé au Salon, ce qui ne prouve pas qu'ils puissent renoncer au trop modique traitement qui leur est attribué.

Pris en masse et dans leurs habitudes générales, les garçons de bureau sont, comme les employés, jaloux et défiants l'un de l'autre, égoïstes par-dessus tout. Une bonne aubaine en réunit parfois quelques-uns à la buvette clandestine, contre laquelle sont déchaînés tous les marchands de vin patentés du quartier. Mais ces réunions ne survivent pas aux circonstances éventuelles qui les font naître. Ainsi point d'esprit ni d'amitié de corporation et de position identique. Et puis la politique est un obstacle à ce que ces hommes puissent s'accorder. Notez que chacun d'eux représente un système qu'il défend avec acharnement, parce que c'était celui du ministre qui l'a fait placer. Or, comptez combien depuis vingt-cinq ans nous avons eu de systèmes et de ministres. C'est à ne pas s'y reconnaître; c'est à se jeter les bouteilles par la tête. Il faudrait que les maîtres pussent enfin s'entendre pour amener la réconciliation des valets. A ce compte il est fort à craindre que la désunion des garçons de bureau ne dure encore longtemps.





LA FIGURANTE

PAR

PHILIBERT AUDEBRAND



On sait que de tout temps, en France, le soleil de la rampe a ébloui bien des grands yeux noirs et bleus, et fait tourner bien des jolies têtes. Quand même Watteau, le peintre des amours mignards, ne nous aurait pas laissé quelques silhouettes des nymphes d'Opéra d'autrefois, gracieux lutins qui abandonnaient la solitude de leurs comptoirs pour aller se mêler aux magies de la scène, personne cependant n'ignorerait que, dès 1770, peu de jeunes filles de la classe ouvrière savaient résister au désir, allumé en elles comme une fièvre, de se produire en public, au milieu des pompes d'un chœur ou des splendeurs d'un ballet.

Loin de s'éteindre avec le temps, ce délire enthousiaste n'a fait que prendre de jour en jour plus de développement. On comprend que cela devait être, à Paris surtout, où l'art dramatique accapare presque à lui seul l'empire de la vie sociale. En effet, tant de séductions, tant de ressources, tant d'attraits d'un charme tout puissant, ressortent du théâtre moderne, que rien n'est facile à concevoir comme cet éveil donné à toutes ces petites et folles ambitions.

Ainsi il est un rêve rose et doré qui poursuit sans cesse une classe nombreuse de jeunes filles du monde parisien. Je veux parler ici de celles qui naissent dans la soupente du portier, aussi bien que de ces groupes d'oisillons jaseurs, jolies recluses des magasins de modes, qui, penchées matin et soir, comme Pénélope, sur un métier de gazes et de rubans, sont pour ainsi dire condamnées à un travail sans fin. Lorsqu'après les longs labeurs de la semaine elles rentrent le dimanche dans leurs mansardes, en proie aux émotions d'un drame à grand fracas ou d'un vaudeville lugubre, c'est ce rêve qui les endort; il voltige, en se jouant, autour de leurs paupières; il les enchante et les fascine. Les riches vêtements, le manteau de reine tout étoilé de paillettes, les chlamydes grecques à la queue traînante, les robes lamées d'argent, les perles dans les cheveux, les pendants d'oreilles, les colliers de diamants, les anneaux de topaze, cette blancheur si nette de la peau que ne se refuse aucune actrice, les babouches de soie et de velours, tout cet appareil féerique brille à leurs yeux comme un mirage. On dirait qu'à ces heures-là la reine Mab de Shakspeare leur apparaît toute souriante sur son char étincelant de pierreries!

Les pauvres petites! Elles se voient applaudies, couvertes de fleurs, comblées de caresses, redemandées avec transport; elles jouissent des désirs qu'elles inspirent, elles sont fières de la beauté dont on les loue. Encore si ces songes décevants devaient s'arrêter là!

Mais, tout en accomplissant leur tâche, quand, l'aiguille et les ciseaux à la main, elles causent en brodant à la manière des filles de Minée, chacune d'elles répète les couplets qu'elle a entendu chanter. Toutes jouent un rôle dans une comédie pour rire; on essaye sa voix, ou se façonne un peu aux allures de la scène; on récite les tirades qu'on a vu applaudir avec le plus de frénésie. C'est une parodie sans fin, une sorte de lutte en même temps. De là à formuler des désirs, la transition, comme on pense, ne saurait se faire longtemps attendre. D'ailleurs, comme si ce n'était pas encore assez de toutes ces aspirations jetées aux vents, on se conte à l'oreille les mille fables séduisantes qui circulent dans la foule sur l'avancement inouï de toutes les déesses théâtrales du jour. On n'oublie jamais de se dire qu'avant ses triomphes de l'Académie royale de musique, où ses beaux



yeux seuls l'ont conduite, mademoiselle *** a été couturière. Pour mademoiselle ***, elle a été modiste tout uniment; mademoiselle ***, pis que cela, et mademoiselle *** encore pis.

Voyez maintenant combien le sentier des illusions devient glissant, une fois qu'on est engagé sur cette pente rapide. Il n'est alors aucune prétention, si exagérée qu'elle soit, que les pauvres enfants ne se croient en droit de former. Après ces préliminaires obligés, quelques jours se passent pendant lesquels on prend en dégoût le travail du magasin. Les fanfreluches sont négligées; on n'est déjà plus au fait des modes. Bientôt tous les ustensiles du métier sont jetés de côté avec abjection; puis, tous les dimanches, l'oiseau parvient à s'échapper de sa volière pour s'enrôler, de dix heures du matin à trois de l'après-dînée, parmi les élèves dramatiques de M. Saint-Aulaire. Il n'y a plus moyen de se dédire : on a un théâtre, un genre, un répertoire à soi; on joue devant un public qui applaudit plus souvent qu'il ne blâme. Rien n'empêche de croire qu'on est de première force dans les confidentes de la tragédie voltairienne, ou dans les Madelons délurées de la comédie de Molière. A présent, on est de taille à oser bien des choses, à tenter bien des essais, dont le moindre sera de solliciter auprès d'un directeur la faveur d'un prochain début. Inutile d'ajouter que, dès la première vue, on sera engagée avec empressement à faire partie... des figurantes.

Figurante! c'était sur tout autre chose qu'on avait compté. Figurante! c'est-à-dire dame de chœurs, condamnée à d'obscures pirouettes ou à des monosyllabes fugitifs dans les chants, quelle coupe d'absinthe à vider jusqu'à la lie! N'importe. Il faut bien commencer par quelque chose. On est figurante ce soir, demain on sera peut-être prima donna. Mon Dieu! on a vu cent fois de ces miracles-là!

Pauvre fille! elle ne cesse jamais d'espérer. Qu'on se garde de croire qu'elle fera désormais le moindre effort pour avancer d'un pas. Tout humble qu'il soit, ce rôle de comparse satisfera pour longtemps tous ses désirs.

Afin d'obéir autant qu'il est en elle à la tradition, la figurante n'oublie jamais d'avoir un nom doux comme le miel, blanc comme le lait. On sait que, par les baptêmes qui courent aujourd'hui au théâtre, c'est une chose de la plus haute importance que de bien se nommer. En ceci, les choses ont été portées à un tel point, que les nomenclatures du calendrier sont devenues insuffisantes. Avant donc de faire son choix, la figurante met à contribution toutes les héroïnes de romans à sa connaissance.

Elle cherche, elle s'informe, elle fouille dans tous ses souvenirs, elle s'interroge longtemps. Cela fait, elle conclut à s'appeler au choix Paméla, Maria, Cœlina, Flora, Indiana, Emma, Lélia, Lucy, Héloïse, ou même tout cela à la fois. Plus tard, dans quelque soirée solennelle, au milieu des causeries d'un entr'acte ou d'un triomphe de foyer, elle recevra de ses camarades un sobriquet caractéristique, comme *Bel-OEil, Bouche-Rose* ou *Fine-Oreille*, petit appendice qui, pour n'être pas son appellation réelle, n'en deviendra pas moins le nom auquel on l'habituera à répondre.

Au jour de son début, la figurante a dix-sept ans, quelquefois plus, rarement moins. La première fois qu'elle se produit en scène, bien des jumelles d'habitués se lèvent à son approche pour s'assurer si elle est blonde ou brune, ou pour voir si elle a de grands yeux voilés de longs cils. Le plus souvent, la friponne a bien d'autres trésors vraiment à étaler devant les sultans de l'orchestre : c'est une bouche mutine, un petit bras rond, une petite main, un petit pied, et bien d'autres richesses encore! On la trouve jolie : c'est déjà bien, mais ce n'est pas encore assez. Tous ces avantages ne lui serviraient pas à grand chose, s'il ne lui était pas permis de les mettre en évidence. Être belle, voilà sans doute une excellente raison de succès; être intelligente, c'est-à-dire vive, enjouée, sautillante, mobile, avoir l'œil en coulisses, la taille bien dégagée, la jambe tendue, voilà mieux que l'espoir du succès, voilà le succès certain. On sait qu'il consiste, pour la figurante, à s'avancer toujours la première, soit qu'il s'agisse d'une ronde villageoise, soit qu'il faille simuler au naturel un cercle de bourgeoises endimanchées. Pour se conquérir cette place au premier rang, il n'est pas de petites luttes qui lui fassent peur. Tous les artifices de la coquetterie, un châle plus frais, une bouche plus souriante, ces souliers si petits, ces bras arrondis sur les hanches, comme les anses d'un vase étrusque, les œillades assassines au régisseur, les coups de langue sur le compte des beautés rivales, un baiser par-ci, une complaisance par-là; rien ne lui coûte pour obtenir le droit de marcher en tête. S'il le fallait, elle provoquerait au besoin une nouvelle épreuve du jugement de Pâris; de même, encore, rien ne lui semble aussi cruel que de se voir reléguer, de chutes en dégringolades, jusqu'aux derniers anneaux de la queue : on sait, en effet, qu'à ce point, la tête, si jolie qu'elle soit, devient imperceptible aux yeux du public.

Une chose qui n'est pas moins digne de remarque, c'est l'humilité de la figurante vis-à-vis des chefs d'emploi. On dirait de la soumission, si ce n'était mieux que cela, de la crainte. Une reine, une grande coquette, un tyran, la robe à queue, le sceptre de carton peint, la couronne d'or, exercent sur elle un pouvoir souverain : ils peuvent s'en servir par un mouvement inattendu, rejeter quelquefois même sur elle, selon leur caprice, la mauvaise humeur que leur a causée la sévérité du public. La figurante est leur hochet. Qu'ils s'en amusent comme une pensionnaire de sa poupée, si cela leur fait plaisir, c'est un toton d'une docilité extrême. Au lieu de se plaindre, elle regardera chacune des agressions dont elle sera l'objet comme un honneur insigne. On n'a pas oublié ce mot d'une figurante au bon temps de la Comédie-Française. C'était à la fin d'un entr'acte. En rentrant dans la coulisse, elle manifestait au milieu de ses camarades une joie inaccoutumée. « D'où te vient donc tant de gaîté? lui demanda l'une d'elles. — Ah! s'empressa-t-elle de répondre, c'est bien naturel : M. Saint-Prix vient de me marcher sur le pied! »

Bien que la figurante soit née dans les couches inférieures de la société, il arrive parfois, je ne vous dirai pas comment, mais cela arrive, qu'elle se trouve tout à coup posséder toutes les délicatesses du confort. En ce cas, rien de ce qui fait, à Paris, la vie douce et heureuse pour les jolies femmes ne manque à ses désirs. Cachemires, boas, riches écrins, cristaux, tapis, calèches, livrée, groom, tout ce qui séduit, tout ce qui enivre, elle accepte tout cela, sauf à se voir forcée d'y renoncer dans un temps prochain. D'habitude, ses bonnes fortunes sont rapides comme l'éclair; c'est tout au plus si elle a eu le loisir d'oublier un instant sa petite toilette d'autrefois : ce tartan rouge rayé avec lequel elle mourra, ses brodequins noirs, une robe d'indienne, un chapeau de satin passé, et une chaîne en similor. Redevenir pauvre ne lui coûte pas beaucoup. Alors adieu au protecteur qui la combla de cadeaux. L'oiseau revient à son premier nid. Vive la joie que personne n'achète! Vive l'amour pour tout de bon, avec un flacon de pomard ou une bouteille de bon chablis! Fi des grandes parures qui asservissent! Tombent ces marabouts qu'il faut payer avec de menteuses caresses! Voilà le lit de plumes, un peu dur, mais où l'on dort si bien! Voilà l'étroite mansarde d'où l'on avoisine les astres!

Pour la figurante qui reconquiert son indépendance, c'est toute une révolution à accomplir. Du premier étage elle grimpe au cinquième au-dessus de l'entresol, à deux cents pieds au-dessus du niveau de la Seine. C'est un peu haut. Bah! la coquette passe devant. Sa jambe est si fine! Que le ciel la protége!

Ce n'est pas qu'il faille tant la plaindre de cette libre misère. Une fois de retour dans sa cellule si proprette à la fois et si modeste, elle n'est pas en peine de se trouver du bonheur pour longtemps. Avec un oiseau chanteur, on trouve dans un coin de sa demeure une colonie de vers à soie qu'elle prend plaisir à élever de ses propres mains, et puis, sous sa fenêtre, s'épanouissent les plantes et les fleurs les plus aimables. Il y a là une petite forêt de roses qui la regardent d'un air amoureux; un pot de réséda jette ses aromes au vent. On y voit encore de rouges œillets aux parfums humbles et suppliants, et des clématites qui montent le long du mur jusqu'à elle, et font presque irruption dans sa chambre, comme une idylle qui la poursuit. En regardant bien, vis-à-vis un petit fichu de Baréges suspendu à la croisée en guise de rideau, on trouve encore une guitare castillane, à l'aide de laquelle la pauvre recluse module les cantilènes de mademoiselle Loïsa Puget, ou les romances échevelées d'Hippolyte Monpou.

Cependant, comme, à son gré, il n'est rien au monde d'aussi ennuyeux qu'une existence solitaire, il arrive une heure où elle s'arrange de façon que son monologue soit toujours interrompu. L'ange aux formes humaines qui doit lui donner la réplique est commis marchand dans un magasin de nouveautés, et passe immanquablement pour son cousin, comme cela se pratique dans les vaudevilles du jour.

Là ne se bornent pas les relations de la figurante. Indépendamment de l'habilleuse et de la fleuriste du théâtre, elle compose encore sa société des Taglioni en herbe des Funambules, et des Dorval en espérance qui s'exercent tous les quinze jours à hurler le mélodrame à la salle Chantereine. Au reste, elle est au mieux avec sa portière, à qui elle donne presque quotidiennement une foule de billets de spectacle sans droit. Elle n'a pas de cartes de visite, mais elle écrit sur sa porte avec de la craie :

*Mademoiselle ***, artiste dramatique,*
demeure ici.

On sait combien est mince la rétribution que la figurante reçoit de la caisse du théâtre : ce prix varie toujours de quinze sous à deux francs, mais il ne va jamais au delà. La figurante trouve que ce n'est pas assez pour les besoins les plus usuels de la vie. Aussi, pendant tout le jour, aux heures où elle est dispensée de s'ajuster le jupon de villageoise ou le béguin de la nonne, elle cherche de nouvelles ressources dans le travail. Abeille intelligente, elle picore partout. Malgré le levain de paresse native qui fait la base de son caractère, elle se plie à toutes les petites exigences de l'ouvrière à la journée. Tantôt elle lave, plisse, blanchit et ourle des cravates; tantôt elle brode des bretelles et des calottes grecques pour les marchands de pacotille.

Généralement, c'est avec les économies qui proviennent de ce travail qu'elle va le dimanche dîner, monsieur son cousin sous le bras, dans les cabinets particuliers de l'Ermitage. Le festin de Balthazar n'est rien, comparé au luxe de ce banquet à deux têtes. Souvent, dans les transports d'une double ivresse, les deux amants s'oublient jusqu'à demander une omelette au rhum, suivie de l'indispensable bouteille de champagne. Qu'on s'imagine à quelles joyeuses extravagances elle s'abandonne alors. Il n'y a pas d'aimables folies dont on ne s'ingère; toutes les atrocités y passent; on casse des piles d'assiettes, on chante des cavatines avec accompagnement de couteaux, et, si aucune solennité de rigueur n'appelle au théâtre, on va terminer la soirée dans les mystérieux bosquets de l Ile d'Amour.

Mais, aussitôt qu'elle remet les pieds dans ce sanctuaire qu'on appelle les coulisses, la figurante se révèle prude, affectant une petite moue vertueuse chaque fois qu'un galant s'approche trop de sa taille de guêpe. Il faut bien dire toutefois qu'elle ne garde pas la même rigueur envers tout le monde. Par exemple, bien loin de témoigner tant de rudesse aux faiseurs à succès, elle tourne au contraire tout autour d'eux, les suit sans cesse, les entoure d'agaceries, et leur dit souvent avec une adorable naïveté, tout en leur faisant un collier de ses deux bras :

« Mon amour d'auteur, ne me ferez-vous pas un tout petit bout de rôle? »

Alors, pour peu que l'auteur paraisse hésiter, elle le serre de près, le cajole, minaude, darde sur lui d'amoureuses œillades, et finit par mettre en jeu toute l'artillerie des séductions.

« Ne me refusez pas, grand homme! s'écrie-t-elle avec des larmes dans la voix; j'en mourrais, d'abord. Chaque jour que Dieu amène, vous sacrifiez tout plein de belles choses à des mijaurées qui ne me valent pas. Tenez, je serai tout ce qu'il vous plaira. Commandez : c'est vous qui êtes le maître, moi, l'esclave. Voulez-vous une bacchante? Me voilà. Est-ce un vampire que vous désirez? Je suis prête. Si, par hasard, c'est une grande dame qu'il vous faut, voyez comme je remue l'éventail. Croyez-moi, les grisettes et les impératrices ne me sont pas moins familières. Allons! dites que vous finirez par me faire un petit rôle de rien du tout. »

Le dragon du jardin des Hespérides était plus facile à séduire qu'un auteur à succès. Dès longtemps blasé sur ces sortes d'émotions, le grand homme donne une petite tape sur la joue de la suppliante, et s'éloigne en disant : « Eh! mais, divine! je ne dis pas non, mais je ne dis pas oui non plus : nous verrons ça. »

Or, cette parole d'indifférence, la figurante la ramasse comme une pierre précieuse qu'on aurait par mégarde laissé tomber à ses pieds. C'est une promesse qu'elle réchauffe dans son sein comme une trompeuse espérance.

C'est qu'elle comprend combien il est avantageux de ne pas être confondue dans la foule, et de paraître au premier plan. D'ailleurs, à mesure qu'elle avance en âge, l'incertitude de sa vie l'inquiète; toute son ambition serait d'avoir au moins quelques jolis costumes à mettre, et assez de paroles pour être remarquée des loges d'avant-scène; c'est là, en effet, que se tiennent les vieux généraux de l'Empire, les banquiers célibataires, les Ulysses cosmopolites de l'hôtel des Princes, tous armés d'indiscrètes jumelles. Pour nous servir d'une expression consacrée dans le langage des coulisses, c'est en *faisant bien l'œil* de ce côté-là que la figurante parviendrait à retrouver toute l'existence dorée qu'elle a perdue après les beaux jours de sa jeunesse. Mais ce sont là autant de soupirs jetés dans les nuages : auteurs et spectateurs, personne ne songe plus à elle.

C'est ici qu'il convient de laver la figurante d'un reproche injuste : on n'a pas craint de l'accuser d'ingratitude. La figurante ingrate! la figurante *mauvais cœur!* Voilà bien notre siècle qui ne respecte rien! « Aussitôt qu'un peu de bonheur vient luire pour elle, a-t-on dit, elle oublie ses parents, elle les méconnaît, elle les abandonne. » C'est une calomnie, pour ne rien dire de plus. Il est constant, au contraire, que ce pauvre ange dépasse Antigone pour la piété filiale. Son père fait ses commissions, et elle le paye; sa mère cire ses brodequins, elle la paye; elle porte ses billets en ville, elle la paye; elle fait sentinelle autour de sa vertu, et elle la paye plus que jamais. Personne n'ignore que ce n'est pas là une charge gratuite. Tant que la fille est belle, il y a de bons profits à recueillir. Outre que chacune de ses courses est payée, la mère trouve continuellement à glaner dans le ménage.

Elle reçoit de plus, comme une redevance naturelle, les gants fripés qu'elle saura bientôt remettre à neuf, les robes passées de mode qu'elle rajustera, le vieux tulle qu'elle rafraîchira, les vieux rubans auxquels elle rendra leur lustre, les vieilles pantoufles dont elle fera de ravissantes babouches. Et encore, dans cette nomenclature ne sont point comprises bien des petites inutilités qui ne laissent pas que d'avoir une valeur : les épingles, les broches, les colliers, modeste joaillerie d'or apocryphe, les petits flacons, la porcelaine de Sèvres, la parfumerie, tous ces outils enfin dont on se sert pour entretenir la beauté fugitive et la jeunesse qui s'en va : précieux débris dont la mère remplit toujours une corbeille de revendeuse à la toilette.

Non, la figurante n'est pas ingrate. Celui-là s'en serait convaincu qui aurait vu ce qui se passait l'hiver dernier dans l'un des couloirs de l'Opéra. On donnait, je crois, le *Diable boiteux*. Une demi-heure environ avant que le rideau ne se levât pour le premier acte, une querelle des plus vives s'était élevée entre une ouvreuse et une petite comparse brune, charmant lutin appelé, autant qu'il nous en souvienne, *Jambe-d'Oiseau*, sans doute à cause de la finesse de son pied. Selon l'habitude consacrée parmi ces dames, on ne s'épargnait pas les vérités de part et d'autre.

« *Jambe-d'Oiseau*, tu finiras mal, c'est moi qui te le prédis, s'écria à la fin le Cerbère en jupon : le moins qui puisse t'arriver, ma petite, c'est de monter un jour sur l'échafaud. Eh quoi! n'as-tu donc pas de honte? tu as une lutécienne à tes ordres, et tu laisses dans la crotte ceux qui t'ont donné l'être! Tu vis grassement, ils manquent de tout. Ton respectable père, que fait-il, je te prie? Il vend des contremarques dans la rue. Quant à celle qui t'a nourrie de son lait, j'en rougis pour toi, elle en est réduite à faire des ménages!

— Halte-là, la vieille ! interrompit tout à coup *Jambe-d'Oiseau* ; pour le coup, c'est trop fort ! Où prenez-vous qu'on ne soit pas *utile à ses parents* suivant ses moyens ? Mon père ne peut pas souffler mot ; le vieillard est heureux comme un poisson rouge dans un bocal ; il a du tabac à discrétion, et je l'habille en nègre chaque fois que je vais au bois avec mon petit vicomte. A preuve, qu'il vous fasse voir sa livrée de ratine jaune. Pour ma mère, c'est différent : j'en ai fait ma dame de compagnie. Digne femme ! je m'arracherais le pain de gruau de la bouche pour le lui donner. Dites ensuite tant que vous voudrez qu'elle a soin de mon intérieur, je ne le nie pas ; mais enfin qu'y faire, puisqu'elle le veut absolument, ce trésor ? »

Revenons à la figurante que nous avons vue délaissée, pauvre, ou, ce qui n'est pas plus consolant, riche seulement des restes d'une beauté caduque. A cette heure néfaste, bon gré, mal gré, il lui faut se résigner à vivre obscure et oubliée ; il n'y a pas d'exemple qu'elle se fasse applaudir alors une fois au plus toutes les années bissextiles. L'apparition d'une comète présage qu'elle créera peut-être un rôle muet ou quelqu'un de ces accessoires connus sous la dénomination de grandes utilités. Au fond il lui serait à peu près impossible de faire autre chose que figurer.

Voilà les mauvais jours qui arrivent à grands pas.

Tandis que l'insoucieuse fée donne étourdiment tête baissée dans toutes les joies, son septième lustre sonne tout à coup à l'horloge du temps. Voici les années qui arrivent avec leur cortége d'outrages irréparables. Une soudaine transformation s'opère alors en elle. De pétulante que vous l'avez connue, elle devient bientôt triste, morose, taciturne, rêveuse. Pour elle, hélas ! toutes les belles choses du passé se sont effeuillées à la fois. Elle, si svelte naguère, si déliée dans sa taille, elle prend de l'embonpoint ; c'est maintenant une femme carrée par la base, sur le poids spécifique de laquelle on n'est pas d'accord. Comment se hasarder désormais sur les planches ? elle les ferait craquer sous ses pas. D'ailleurs son larynx n'aurait plus de voix pour les douces modulations, et, si les lèvres essayaient de s'épanouir, ce ne serait pas un sourire, mais bien une grimace qui en résulterait. Elle a trente-cinq ans !

Elle a trente-cinq ans, c'est-à-dire ses dents ont jauni, ses ongles sont devenus bleus. Qu'on regarde maintenant combien sa jolie fossette disparaît sous le triple étage d'un menton légèrement barbu ! C'en est fait, les roses de ses joues ont pâli. En même temps, un réseau de rides impitoyables sillonne tous les contours de son visage. On peut hardiment la placer parmi les anges dont M. de Balzac s'est fait le consolateur : elle a trente-cinq ans !

Trente-cinq ans, c'est l'heure de la retraite pour la figurante. Un matin elle sort du théâtre comme elle y est entrée, sans éclat, sans bruit, sans apparat.

Voilà comment, après avoir passé les plus belles années de sa vie à espérer la fortune et le talent, après avoir gaspillé en vraie folle toutes les occasions qui s'offraient à elle d'assurer son avenir, elle dit adieu à ces coulisses où, malgré tous ses efforts, elle a jeté si peu d'ombre.

Elle devient alors concierge d'une actrice en vogue, à moins qu'elle ne préfère concourir pour être ouvreuse de loges dans un petit théâtre du boulevard.





LES BANQUISTES

PAR

É. DE LA BÉDOLLIERRE



I n'y a rien de politique dans cet article : il n'a pour objet que les saltimbanques de la rue, les charlatans des places publiques, sauteurs, jongleurs, faiseurs de tours, montreurs de curiosités, sauvages, nains, géants, hercules, prestidigitateurs, acteurs et directeurs de théâtres forains, vendeurs d'orviétan, arracheurs de dents, acrobates, tireurs de cartes; race vagabonde, race de bohémiens et de parias, qui court les foires et les fêtes, saute, chante, danse, babille, bat la grosse caisse, mange des cailloux, s'échine et s'écartèle pour l'*esbatement* de la population française.

L'usage a prévalu d'appliquer comme un outrage le terme de banquiste. Un député passe-t-il trop brusquement des extrémités au centre, on le traite aussitôt de banquiste. Un médecin court-il toute la journée en tilbury pour visiter les malades qu'il n'a pas, les passants qu'il éclabousse disent : « Quel banquiste ! » Un journal entreprend-il le panégyrique du ministère qu'il dénigrait la veille, le mot de banquiste erre sur les lèvres des lecteurs. Un sectaire se proclame-t-il le régénérateur de l'humanité, ses concitoyens ingrats lui décochent l'épithète fatale. Bref, la qualification de banquiste se donne à des avocats, à des députés, à des savants, à des docteurs, à des académiciens, à des philosophes, à des administrateurs; et pourtant il est parmi les banquistes, parmi ces gens dont le nom est une injure, des individus estimables dans leur vil métier, honorables dans leur dégradation; bons pères, bons époux, bons citoyens, qui ne voleraient pas une obole, qui vivent en patriarches, qui demandent à leur profession seule de quoi soutenir leur misérable existence, se disloquent avec toute la conscience possible, et gagnent loyalement leur vie à se rompre le cou.

Les banquistes ont été calomniés, comme tant d'autres pauvres hères qu'on a gratuitement supposés incapables de résister aux provocations de la détresse. Certes, ils ont des défauts; mais ces défauts se retrouvent dans de plus hautes classes, d'où l'éducation aurait dû les bannir. On leur reproche d'exagérer leurs talents, d'allécher les badauds par des images mensongères, par des déclamations ampoulées; mais n'est-ce pas aussi le fait des créateurs d'entreprises industrielles, des marchands de cachemires, des inventeurs de panacées, des donneurs de consultations gratuites? N'est-ce pas en quelque sorte une nécessité dans une époque où tant d'intérêts se heurtent, où tant de rivalités sont en présence, où il faut

Paris. — Imp. de BRY aîné, boulevart Montparnasse, 81.

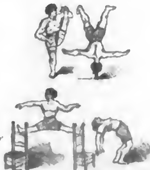
moins de capacités pour enfanter un chef-d'œuvre que pour le faire accepter par un public blasé et tiraillé en tous sens? Le journaliste qui consacre un pompeux article à un roman qu'il n'a pas lu est le frère du paillasse qui tambourine à la porte d'une baraque. De la réclame à la parade il n'y a qu'un pas.

On accuse les saltimbanques de voler des enfants : de pareils rapts ont eu lieu en Angleterre, mais en France il serait difficile d'en citer un seul. La race des saltimbanques est assez prolifique pour n'avoir pas besoin d'enlever la progéniture d'autrui. Les femmes des banquistes sont fécondes, malgré les fatigues d'une vie nomade et les dérangements que peut apporter dans la gestation de quelques-unes la funeste habitude de se



faire casser des moellons sur l'abdomen. On nait saltimbanque comme on nait prince; la profession se transmet héréditairement comme un titre de noblesse. Sans chercher des recrues ailleurs que dans sa famille, le père saltimbanque dresse ses enfants dès l'âge le plus tendre, et suit leurs progrès avec sollicitude. Quand on leur a suffisamment démanché les membres, brisé les reins, désarticulé les jointures, ils sont aptes à leur métier. Ils iront!

Examinés sous un point de vue de métaphysique transcendante, les banquistes sont, de tous les industriels, ceux qui démontrent le plus évidemment qu'il y a dans l'homme un principe spirituel, actif et libre, doué du pouvoir de subalterniser la nature passive. Quels hommes sont plus que ceux-là maitres de leurs corps? quels hommes soumettent leurs organes matériels avec plus d'énergie, et luttent avec plus de spontanéité contre les instincts et les exigences de la chair? L'un marche sur la tête, donnant ainsi un démenti au vers d'Ovide : *Os homini sublime dedit;* cet autre s'introduit dans l'œsophage une lame d'épée; un troisième fait l'exercice en se servant de sa



jambe en guise de fusil; un quatrième jongle avec des barres de fer; celui-ci vomit des étoupes enflammées; celui-là parle avec le ventre. Non contents de se dompter eux-mêmes, les banquistes triomphent des quadrumanes, des quadrupèdes, des oiseaux, des reptiles, des insectes, et les forcent à contribuer aux plaisirs des amateurs. Au commandement d'un maitre habile, les chiens jouent aux dominos, les ânes font des additions, les chevaux disent l'heure exactement, et désignent la personne la plus curieuse de la société, les serins tirent le canon, les singes dansent sur la corde, les lièvres battent le tambour, les puces trainent des carrosses, et les éléphants sonnent de la trompette. Les banquistes ont seuls des droits incontestables au titre glorieux de rois des animaux.

Malgré ces ressources, l'existence des banquistes est précaire : aussi sont-ils chétifs et rabougris, quand leur profession n'exige pas qu'ils pèsent trois cents livres ou qu'ils aient huit pieds de hauteur. Un arracheur de dents entre dans une petite ville, escorté de son paillasse indispensable et de ses musiciens ordinaires : « Dînerons-nous aujourd'hui? demande la troupe affamée.—Nous allons voir ça, » répond le chef; et il court chez le maire. Si le magistrat, mécontent de sa femme ou de son déjeuner, refuse l'autorisation demandée, il faut plier bagage et chercher fortune ailleurs. Admettons qu'il ait été bénévole, que le tambour de la ville ait convenablement proclamé l'arrivée de l'incomparable dentiste, que les commères et les enfants de l'endroit se soient déjà attroupés pour écouter les lazzis de la *queue rouge*, vienne une averse, et toute espérance de recette disparait avec le beau temps. La question est résolue négativement : on ne dinera pas.

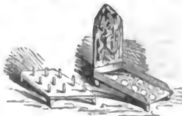
La misère toutefois n'est point la compagne inséparable du banquiste. En remontant au dix-septième siècle, on voit que Tabarin, Turlupin, Gaultier-Garguille et Gros-Guillaume, ces Christophe Colomb de la parade, battirent monnaie dans leur jeu de paume de la porte Saint-Jacques. Babèche est mort dans l'aisance, tout grand homme qu'il était. Des charlatans trouvent dans la vente du vulnéraire suisse assez de bénéfices pour entretenir un nombreux domestique, et se retirer à la fin de leur carrière dans une métairie payée de leurs deniers. Malheureusement c'est le petit nombre qui jouit de ces doux loisirs, car la plupart, après avoir rôdé de contrée en contrée, essuyé mille revers, mille insultes, mille rebuffades brutales, arrivent un jour, las et ridés, à une dernière étape, y meurent de fatigues et d'épuisement, et sont jetés dans un coin d'un cimetière étranger, à cent lieues de leur pays natal.

Isolés par leur genre de vie du reste de la société, il semblerait que les banquistes doivent former une communauté compacte et fraternellement unie; mais la concurrence les divise. Rien de plus faux que ce proverbe : Les loups ne se mangent pas entre eux. Les animaux de même espèce, au contraire, cherchant par les mêmes moyens à satisfaire leurs appétits, se livrent une guerre civile acharnée. Les banquistes vivent par groupes, et chaque compagnie est ennemie et rivale de toutes les autres. Dans une fête de village, les baraques alignées se touchent et s'engrènent, mais leurs habitants s'évitent. Le funambule ne donne pas la main à l'alcide du Nord; le directeur du théâtre des marionnettes regarde de travers l'éducateur d'animaux savants. Chacun envie la place octroyée à son voisin par l'autorité municipale. Celui dont la tente n'est pas surmontée d'un tableau trouve toujours moyen de glisser dans son annonce une phrase dépréciatrice dirigée contre des rivaux plus heureux : « Il ne faut pas vous fier aux tableaux, messieurs et mesdames; vous voyez souvent de magnifiques peintures à l'extérieur, et au dedans il n'y a rien. » A la jalousie haineuse que se témoignent les banquistes, on les prendrait pour des hommes de lettres.

Entrons dans le champ de foire une jour de fête patronale, et passons en revue cette grande légion des

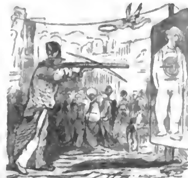
banquistes, saltimbanques et marchands forains. La multitude est nombreuse. Paysans et bourgeois, ouvrières en bonnets, dames en chapeaux, hommes en blouse, dandys en frac, se mêlent, se pressent, se heurtent, se culbutent, alléchés par une égale curiosité. Mille bruits divers se confondent : le nasillement des clarinettes, le mugissement des grosses caisses, le cliquetis des cymbales, le grincement des mirlitons, le rire des jeunes filles, l'explosion des pétards, les invitations séduisantes des marchands. — « Boum ! boum ! boum !— Voyons, mademoiselle, qu'est-ce qu'on va vous vendre? — Czing ! czing ! czing ! — Allons, madame, mes six derniers numéros pour un sou. — Pif ! pan ! pan ! — Par ici, messieurs, à tout coup l'on gagne. — Trom ! trom! trom ! — Une partie de bague en passant, messieurs.— Crin, crin, crin ! — Une, deux, trois, partez muscade ! Psim ! psim ! psim ! baound ! — Voilà, messieurs, six macarons pour un sou !

Que de boutiques, de tentes, de baraques, d'industries variées, de spectacles et de spectateurs ! Voulez-vous essayer la force de vos poings, de vos reins, de vos poumons : frappez sur ce tampon en ligne verticale ou horizontale, appuyez l'épine dorsale contre ce coussin, soufflez dans ce tube, et un cadran indiquera en kilogrammes le résultat de l'expérience ; vous pourrez même voir surgir du dynamomètre un hercule en bois peint, auquel il vous sera loisible de vous comparer. Avez-vous envie de chanter : vous trouvez selon vos goûts des cantiques, des complaintes, des chansons militaires ou grivoises : le *Juif errant*, *Pyrame et Thisbé*, le *Combat de Mazagran*, ou la *Pauvre Bourbonnaise*. Désirez-vous exercer fructueusement votre adresse : lancez un anneau dans une des neuf quilles solidement fixées sur ce tréteau, couvrez une de ces plaques avec des palets de



même dimension, et vous allez gagner des chandeliers, des couteaux, des porcelaines de Nevers, des gravures enluminées au bas desquelles on lit : « Que les sons de la guitare font éprouver de plaisirs à des cœurs faits pour se comprendre, surtout lorsque c'est l'objet aimé qui les fait vibrer ! »

Ou bien prenez cette arbalète, et visez à la poitrine cet Arabe à l'air féroce, à la face basanée, que vous aurez



le plaisir patriotique de voir renversé sous vos coups, tandis qu'un Amour, glissant le long d'une ficelle, viendra déposer sur votre tête une couronne de roses.

Aimez-vous mieux connaître votre future destinée : approchez l'oreille du long tuyau que vous présente ce magicien, et recueillez religieusement les graves arrêts



qu'il prononce : « 1, 2, 3, 4, 5, vous aurez du bonheur. — 1, 2, 3, 4, 5, d'ici à peu de jours vous changerez de position. — Dame de cœur, une femme blonde. — 1, 2, 3, 4, 5, une lettre de Paris ; vous saurez ce qu'elle vous apprendra. — Dame de pique, une femme brune. — 1, 2, 3, 4, elle est jalouse d'un jeune homme blond. — 1, 2, 3, 4, argent. — 1, 2, 3, vous ne le recevrez pas. »

Êtes-vous malades : adressez-vous à ce charlatan qui, du haut d'une calèche à deux chevaux, distribue des médicaments au bruit d'un orchestre formidable. C'est avec empressement qu'il se présente devant vous, avant de se rendre auprès de plusieurs souverains qui l'ont revêtu de leurs pouvoirs et désirent vivement sa présence. Si vous craignez la calvitie, il vous vendra une pommade capable de faire pousser des cheveux à une tête à perruque. « Cette pommade, messieurs, pénètre jusqu'à la racine des cheveux, et comme elle nourrit l'intérieur, il s'ensuit que l'extérieur se porte bien. Elle est d'une odeur délicieuse, qu'on ne saurait comparer qu'aux parfums d'un jardin dont l'air est embaumé par la réunion des fleurs les plus suaves. Je l'ai toujours vendue à Paris vingt francs le pot, mais... je n'ai jamais étrenné ; aussi, désirant propager cette incomparable découverte, je me contenterai de la vendre dix centimes. »

On peut, à cette fête, s'instruire en s'amusant. La lanterne magique vous promène dans les cinq parties du



monde, en révèle les mœurs, les costumes, les époques historiques. « Vous y voyez l'empereur de Russie au moment où il passe la revue de son armée, en culotte



de peau. Des cavaliers s'éloignent de la ville; ils paraissent se diriger vers la campagne. Une jeune fille s'approche de l'autocrate, et lui dit: « Sire, mon père « veut me faire épouser un dégraisseur, tandis que je suis « amoureuse d'un teinturier. » L'empereur lui répond par ces paroles remarquables : « *Altenkirkoff,* » ce qui veut dire que, lorsque l'humanité souffre, les souverains doivent être compatissants. »

La lanterne magique s'en va. Elle est remplacée par le panorama, le diorama, le géorama, le cosmorama, et les tableaux mobiles de la chambre noire, *où l'on voit ce que Dieu n'a jamais vu* (son semblable), et qui s'intitule actuellement *daguerréotype présenté à l'Institut.*

La physionomie la plus scientifique de la fête est celle du personnage qui se proclame *physicien ordinaire du peuple français*. C'est un homme d'un âge mûr, d'un extérieur prévenant, d'une figure douce et honnête. La propreté factice de son habit râpé décèle de longues luttes entre l'orgueil et le dénûment. Ancien préparateur d'un cours, où il a ramassé quelques bribes d'instruction, il se livre à des essais de physique expérimentale, au grand ébahissement des paysans, qui se demandent comment ce monsieur s'y prend pour mettre le tonnerre de dieu en bouteilles. Le théâtre de ses travaux est soigneusement entouré d'une ficelle maintenue par des piquets. Au milieu, un autel couvert de drap rouge porte une cabane de zinc surmontée d'un paratonnerre, deux obélisques en fer-blanc, des bouteilles de Leyde, des isoloirs, une machine pneumatique, une pile de Volta, des aimants, un éolipile, des diables cartésiens, et divers accessoires de la machine électrique. La voix du physicien a des accents plaintifs et mélancoliques, quand il dit: « Avec mes connaissances, je pourrais travailler dans le palais des princes. » Il le croit peut-être; il conserve encore des illusions dans sa tête chauve; il se persuade qu'il était appelé à de hautes destinées scientifiques, et le voilà forcé d'entrer en concurrence avec des bateleurs, de prodiguer son savoir à des ignorants incapables de l'apprécier, d'exposer à l'intempérie des saisons sa belle machine électrique, d'être le Gay-Lussac des carrefours, et d'électriser pour deux sous!

La multitude dédaigne le pauvre physicien, et va grossir le cercle qui s'est formé autour d'une famille de sauteurs. Le père, en se dépouillant de sa houppelande, a laissé voir un costume de Turc, tel que tout le monde est susceptible d'en porter, excepté les Turcs. Deux en-

fants jouent sur un tapis, avec autant d'insouciance que s'ils n'étaient pas destinés à se tenir en équilibre sur le menton paternel. La femme tourne tout à l'heure comme un cheval de manége, et repousse les assistants, en disant d'une voix rauque : « En *arrière*, messieurs ; un peu de place, s'il vous plaît. »

Le père débute par faire voltiger des boules de cuivre et des assiettes, initiant ainsi les assistants aux jeux kirghiz, hurons, malabrais et chinois. De temps en temps, il s'interrompt pour s'écrier : « Messieurs, je suis le seul qui voyage en France ; vous n'en verrez pas beaucoup faire le tour que je fais. Allons, messieurs, un peu de courage à la poche ! » Les enfants travaillent ensuite, exécutent le *saut de carpe*, le *saut du tremplin*, l'*écart des chaises*, l'*équilibre du verre*, etc. Il est à remarquer que ces atroces contorsions sont accompagnées d'une musique douce et harmonieuse. Pendant que ces malheureux adolescents se suicident, épuisent en pénibles efforts le peu qu'ils ont de vigueur, l'orchestre joue les airs de contredanses les plus divertissants. Quelle affreuse ironie !

« Messieurs, dit le chef de famille, mon épouse ici présente, surnommée la femme hercule, va terminer nos exercices en portant sur son ventre ce tonneau qui pèse cinq cents livres. Mais auparavant, messieurs, je vais me permettre de faire le tour de l'aimable société. »

C'est, hélas ! celui de ses tours qui lui réussit le moins. L'aimable société se disperse, et va porter ailleurs le tribut de ses applaudissements, le seul tribut qu'elle prodigue avec une inépuisable munificence. Elle suit un moment des yeux la canne que le bâtonniste envoie à vingt mètres du sol, et qu'il reçoit gracieusement derrière le dos. Elle donne un coup d'œil au cul-de-jatte



qui pirouette avec des béquilles. Elle admire l'homme-orchestre, bipède musical, dont la tête joue du chapeau chinois, la bouche, de la flûte de Pan, les mains, de la grosse caisse, et les genoux, des cymbales, et se répartit en groupes épais devant les baraques qui forment dans le champ de foire une longue avenue bigarrée.

Arrêtons-nous auprès de la plus voisine.

L'orchestre vient d'achever son vacarme accoutumé. Le paillasse, personnage maigre et efflanqué, que son patron appelle Gras-Boyaux, s'est signalé par l'agilité avec laquelle il a fait passer son bras par-dessous sa jambe droite ou gauche, avant de le laisser retomber sur la grosse



caisse. Il se promène de long en large, les mains dans ses poches, en chantant l'amphigouri suivant :

Trois p'tits cochons sur un fumier
S'amusaient comm' des port' cochères...
J' lui dis : Sansonnet, mon petit,
J' voudrais avoir un' liv' de beurre...
J' te mettrai d' l'huil' sur tes sabots
Pour fair' friser tes papillottes...
Ma veste est percée aux genoux...
Ah ! rendez-moi mon bout d' chandelle...

Eh ben ! not' maître, êtes-vous content de ma musique?

LE MAITRE. Mais, oui, tu ne travailles pas mal.

GRAS-BOYAUX. Qu'est-ce que vous allez m' donner pour ma peine?

LE MAITRE. Je vais t'acheter un morceau de pain d'épice.

GRAS-BOYAUX. Ah ! non, j'en veux pas.

LE MAITRE. Pourquoi cela ?

GRAS-BOYAUX. Parce que c'est d' la couleur du visage de vot' femme.

LE MAITRE. Impertinent !... (*Il lui donne un soufflet.*)

GRAS-BOYAUX, *criant*. Oh ! la ! la ! la ! la !

LE MAITRE. Drôle ! je te chasserai, d'autant plus que tu es aussi maladroit qu'insolent (*S'adressant au public*) : Croiriez-vous bien, messieurs, que l'autre jour je lui dis : « Gras-Boyaux, va me chercher deux sous de tabac et un sou de sel. » L'imbécile fait ma commission, et met le tabac dans le pot au feu et le sel dans ma tabatière.

GRAS-BOYAUX. Eh bien ! oui, j' l'ai fait exprès pour vous déshabituer à prendre du tabac. R'gardez comme ça vous enfl' le nez ; vous êtes bien heureux que vot' femme soit enceinte !

LE MAITRE. Pourquoi, maraud ?

GRAS-BOYAUX. Parce qu'elle vous donnera un nouveau-né.

LE MAITRE. Polisson ! voilà qui t'apprendra à plaisanter. (*Il lui donne plusieurs soufflets successifs.*)

GRAS-BOYAUX. Aie ! aie ! aie ! Ça m'impatiente, à la fin ! je ne veux plus rester chez vous. J'en ai assez. Donnez-moi mon compte.

LE MAITRE. Mais, malheureux, si tu m'abandonnais, que deviendrais-tu ? tu n'as pas de profession.

GRAS-BOYAUX. Si fait, j'en ai une... et une fameuse encore !

LE MAITRE. Et laquelle ? (*Gras-Boyaux se promène sans répondre.*) Qu'est-ce que tu fais là ?

GRAS-BOYAUX. Je vous prouve j'ai une profession : je suis marchant.

LE MAITRE. Tu veux faire le farceur, fripon ; mais tu n'y réussis pas. C'est pour cela que tu vas me faire le plaisir d'annoncer à la nombreuse société que le beau temps a attirée à cette fête...

GRAS-BOYAUX. Oui, il fait un temps détestable.

LE MAITRE. Qu'est-ce que tu dis?

GRAS-BOYAUX. Je dis qu'il fait un temps d'été stable.

LE MAITRE. A la bonne heure. Annonce donc à ces messieurs et à ces dames que le sieur Van Betten, si connu dans toute la France...

GRAS-BOYAUX. C'est pas la peine de vous montrer, si vous êtes si connu.

LE MAITRE. Vit-on jamais pareil animal? (*Il lui détache divers coups de pied.*)

GRAS-BOYAUX.. Hi! hi! hi! (*Il pleure, et, pour s'essuyer les yeux, tire de sa poche les débris d'un vieux mouchoir de toile à carreaux rouges.*)

LE MAITRE. Tais-toi, misérable, et laisse-moi parler. (*Au public.*) Messieurs et dames, avec la permission des autorités constituées...

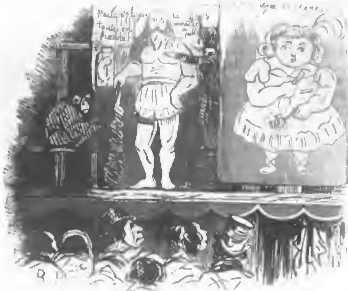
GRAS-BOYAUX, *à voix basse*. Constipées.

LE MAITRE *continue après avoir lancé à son vassal un regard de menace :* Nous allons avoir l'honneur de vous donner la première et brillante représentation des exercices de messieurs Van Betten, d'Amsterdam en Hollande. Mes cinq enfants...

GRAS-BOYAUX, *au public*. Il dit qu' ce sont ses enfants; mais c'est pas vrai : c'est sa femme qui lui fait accroire ça.

LE MAITRE, *d'un ton furieux*. Mais tu veux donc que je t'extermine? (*Il tire les oreilles du paillasse, et reprend d'un ton emphatique*) : Mes cinq enfants exécuteront devant vous les scènes de dislocation les plus surprenantes, le *grand écart*, la *tortue*, et autres tours merveilleux dont le détail serait trop long. Madame Van Betten offrira à vos regards des poses extraordinaires et au-dessus de la portée d'une femme. Puis elle exécutera sur la corde le *pas des drapeaux*, la *chaise terrible*, le *pas de Terpsichore, dieu de la danse*, tel qu'elle l'a créé sur le grand théâtre de Bruxelles, le *pas du châle*, tel que le danse à Paris mademoiselle Taglioni. Elle terminera par la *danse sans balancier*, qui l'a fait surnommer la REINE DES ACROBATES!!! Oui, messieurs, elle a des brevets, en cette qualité, de Leurs Majestés Léopold, roi des Belges, et Louis-Philippe, roi des Français. C'est elle messieurs, qui a opéré la dernière ascension à Tivoli, et c'est moi qui, le premier, ai exécuté le *moulin d'Auriol*. Vous ne verrez pas ce tour aujourd'hui parce que nous n'avons pas de moulin, mais nous pourrons en avoir un. Enfin, messieurs, en sortant, si vous êtes contents et satisfaits, vous payerez, non pas vingt francs, non pas dix francs, mais deux sous!... deux sous par personne! !... et un sou pour les enfants et messieurs les militaires!...

A peine le sieur Van Betten a-t-il terminé sa harangue, que d'autres musiciens attirent par leur tintamarre l'attention de ses ci-devant auditeurs. La toile de fond de ce second théâtre en plein vent est formée de deux immenses tableaux, que tout jury pourrait certainement refuser sans se compromettre, mais qui n'en sont pas



moins dignes d'intérêt. Le paillasse de l'établissement est un gaillard de haute taille et de bonne mine, taillé plutôt pour donner que pour recevoir des soufflets. A la requête de son maître, il raconte complaisamment l'histoire de sa vie.

LE MAITRE. Dis-moi, Paillasse mon ami, quel est le pays qui t'a donné le jour?

PAILLASSE. Je suis né au village de Vas-y-voir.

LE MAITRE. Vas-y-voir, est-ce en France, ce pays-là?

PAILLASSE. Non, c'est du côté de la ville de Cherche-z-y.

LE MAITRE. Je n'ai pas la moindre connaissance de ces contrées; et tes parents étaient-ils haut placés?

PAILLASSE. Mais, oui; mon père était sonneur, et mon grand-père avait été pendu.

LE MAITRE. Et pourquoi l'avait-on pendu?

PAILLASSE. Pour une bêtise; on lui avait trouvé des défauts.

LE MAITRE. Comment cela?

PAILLASSE. Il tenait une maison de jeu; la police fit une descente chez lui : on examina ses dés, et on reconnut qu'il avait des dés faux.

LE MAITRE. Je conçois; je ne te conseille pas, mon ami, de te vanter de ta parenté.

PAILLASSE. Mais, dame! le jour où l'on pendit mon grand-père, tout le monde convenait qu'il était bien élevé.

LE MAITRE, *souriant avec fatuité*. Oui; mais personne, je crois, n'était tenté d'envier son élévation. Dis-moi maintenant, Paillasse, ce que tu faisais avant d'être à mon service.

PAILLASSE. J'étais guérisseur de bossus.

LE MAITRE. Et comment t'y prenais-tu pour délivrer tes clients de leur fâcheuse infirmité?

PAILLASSE. Je les mettais sous un pressoir, et je tournais la vis; ça leur réussissait. Le premier qui m' tomba sous la main, je l' place sous ma vis; j' donne un tour, et j' lui d'mande : « Eh ben! comment ça va-t-il? — Pas mal, pas mal, » qu' i' me dit. J' donne un second tour : « Vous sentez-vous mieux? — Oui, ma bosse s'aplatit à vue d'œil. » Au troisième tour, v'là mon bossu qui se met à crier : « C'est rien, c'est rien, que j' lui dis, un peu de patience. » Je tourne, je tourne, je tourne, et, quand j'ai bien tourné, je regarde... n'y avait plus de bossu; il avait disparu.

LE MAITRE. Voilà un malade singulièrement guéri!

PAILLASSE. Je n' sais pas où il est passé. Si c' n'avait pas été un bossu, j' l'aurais retrouvé; un bien fait... n'est jamais perdu.

LE MAITRE. Aussi, en reconnaissance de ceux dont je te comble journellement, vas-tu me rendre le service d'annoncer à ces messieurs et à ces dames la première et brillante représen-

tation que nous allons donner au spectacle forain des phénomènes vivants.

PAILLASSE. C'est convenu; et vous allez voir comme je vais dégoiser : « Messieurs et dames, à l'instant même, et sans aucune préparation, nous allons avoir l'honneur de vous montrer la jeune et belle Adélina, le phénomène le plus intéressant que ce siècle ait produit en France et dans les pays étrangers, depuis les temps les plus reculés. Cette jeune personne, âgée de onze ans et demi, n'a que trois pieds de hauteur, et pèse deux cent quatre-vingt-dix livres; elle est toutefois bien proportionnée, et d'un physique agréable. Son frère, le jeune et bel Alexandre, jouit d'une taille de deux mètres cinquante centimètres, c'est-à-dire de deux pieds au-dessus du niveau des plus grands tambours-majors. Ne croyez pas que ces deux remarquables produits de la nature soient empaillés; non, messieurs, on peut leur adresser la parole : ils parlent plusieurs langues, chantent, jouent du bâton, de la guitare, et possèdent divers autres talents de société. Ils ont été présentés à la famille royale, qui les a accueillis avec les honneurs dus à leur mérite. Le prix des places est à la portée de toutes les bourses : il est de deux sous pour les premières, et d'un sou pour les secondes; etc., etc. »

Les parades perdent à être écrites; elles doivent la meilleure partie de leur gaieté bouffonne à des grimaces, à des gestes, à des contorsions indicibles; et puis le système graphique rend les paroles, mais non l'intonation. Il faudrait des signes analogues aux notes de musique, des signes au moyen desquels on reproduirait tous les sons, un clavecin sur lequel on pourrait jouer une conversation, pour donner une idée des inflexions diverses de la voix des banquistes, sourde, perçante, claire, enrouée, lente, rapide, calme, furieuse, au même instant. Dans leur bouche, la langue française devient prosodique comme le latin : elle a des brèves et des longues, des dactyles et des spondées alternés. La phrase du maître est sentencieuse, savamment construite, correctement articulée; celle du valet est antigrammaticale, triviale, et rendue confuse par de nombreuses abréviations. Le maître est une parodie des Gérontes et des Orgons; Paillasse est un bâtard de la famille des Crispins et des Mascarilles.

Les farces préliminaires des tréteaux sont plus intéressantes que ce qui se passe à l'intérieur des baraques, la broderie est plus riche que l'étoffe, la forme emporte le fond. Ce cirque où la même femme, sous des noms et des costumes différents, fait tous les frais de la voltige, est un spectacle assez maussade. A en juger par les rugissements qui sortent de cette ménagerie, il semblerait qu'elle contient toutes les bêtes de la création; mais ces bruits effrayants sont produits simplement par un habile joueur de contre-basse, et la collection zoologique se compose en réalité d'un boa engourdi, d'une tortue dans l'esprit-de-vin et d'un crocodile dans un baquet. Nous aimons mieux les figures de cire réunies dans ce grand parallélogramme de planches; c'est le *salon de Curtius* (tous les propriétaires de figures de cire s'appellent Curtius, comme tous les écuyers, Franconi). Une image de gendarme, parfaitement exacte, est campée fièrement sur le seuil, que franchissent une foule de curieux. Suivons-les.

Le propriétaire de l'établissement nous montre, la baguette à la main, tous les souverains de l'Europe attablés autour d'un banquet de carton, aux délices duquel ils semblent assez indifférents. D'autres groupes représentent des sujets historiques ou fabuleux.

« Voici Frédéric II, roi de Prusse, ayant à ses côtés M. de Voltaire, un grand philosophe.

« L'Amour et Psyché, tirés de la mythologie, au moment que Psyché va poignarder l'Amour.

« Henri IV chez la famille Michaud. Observez comme ils sont tous contents et satisfaits. Michaud dit : — A la santé de notre bon roi !



« Scène de mœurs orientales. Le grand sultan entouré de ses odalisques. La femme du pacha de Scutari implore la grâce de son mari condamné à mort. Le sultan lui répond : « Ton époux connaît à l'heure qu'il est l'effet de ma clémence. » En rentrant chez elle, elle apprend que son mari vient d'être étranglé.

« Le corps de Poniatowski retrouvé dans l'Elster. Un grand nombre de généraux contemplent avec douleur le cadavre de l'infortuné Polonais. Remarquez la figure de Poniatowski : ne dirait-on pas qu'il est vivant et animé?



eure jamais.



« Le tombeau de Napoléon à Sainte-Hélène. Le brave grenadier Hubert monte la garde avec vigilance auprès des cendres de son empereur. Cet ami sincère s'étant endormi, l'empereur lui apparaît en songe. La France est derrière lui sous la figure d'une femme éplorée. »

Puis des scènes plus récentes; la bataille de Mazagran, le mariage du duc de Nemours, etc. Les Curtius modernes sont à la piste de tous les événements propres à éveiller la curiosité publique, et vite ils exploitent la circonstance. Avant que le duc de Nemours épousât la princesse de Saxe-Cobourg, il y avait plusieurs jours que les fabricants de figures de cire l'avaient marié en effigie. Sitôt qu'un crime a été commis, ils ornent leur collection du portrait de l'assassin, même avant que celui-ci soit arrêté. Avec de légères modifications dans le



costume et la chevelure, la même tête de femme est tour à tour la belle écaillère assassinée par son amant, la bergère d'Ivry, la régente d'Espagne ou la reine d'Angleterre. Le même buste, avec ou sans moustaches, a servi à représenter Jausion, Castaing, Papavoine, Fieschi et Lacenaire; *cereus ad vitium flecti*, comme dit Horace.

Au moment où nous sortons du salon de Curtius,



monsieur Adolphe, alcide français et modèle de l'Académie royale, énumère les exercices dont il divertira ceux qui lui feront *l'honneur de leur présence.* « Je commencerai par la *colonne en arrière*, suivie de la *colonne de côté*, de la *chaise romaine*, des *poses* mythologiques et académiques. C'est moi, messieurs, dont on peut voir le portrait dans les expositions du Muséum et du Luxembourg. C'est moi qui ai lutté contre le célèbre monsieur Lambert; moi seul enlève, à bras tendu, un poids de cinquante kilogrammes, que je me laisse retomber ensuite sur l'omoplate, c'est-à-dire au milieu des reins! »

A côté, un tambour, *ancien* sauvage, exécute sur douze caisses, avec *deux baguettes seulement !...* la bataille d'Austerlitz. « On comprend les plaintes des mourants et des blessés, l'exaltation de l'armée, les cris de la victoire, et le tumulte des ennemis en déroute. » Plus loin se montre un véritable sauvage, un roi des Caraïbes, fait prisonnier par un *fameux navigateur français*, dans l'île de Saint-Vincent, et mis aux fers en dépit de l'axiome : *nul n'est esclave en France.* Ce personne mérite d'être vu, car la majorité de ses collègues a été obligée peu à peu de rentrer dans le monde civilisé. Le dernier des Mohicans est garçon marchand de vin; on rencontre des ex-Groëlandais parmi les savetiers, des ci-devant Hurons dans l'infanterie légère, et des femmes sauvages dans les endroits où elles le sont le moins.

Un rideau se tire en grinçant : le monarque caraïbe paraît brusquement, tenu en laisse par son patron. Le sauvage est demi-nu, d'une coloration terreuse, tatoué d'arabesques en vermillon. On lui présente un pigeon



vivant, dans les entrailles duquel il plonge des dents acérées, et cette agréable nourriture semble lui faire oublier un moment sa captivité. Mais bientôt il reprend son air farouche, trépigne, se débat, et cause une vive perturbation parmi les spectateurs placés aux premières.

Un seul est inaccessible à l'effroi. A son air d'audace et de bonne humeur, à sa tournure dégagée, à ses longs cheveux, à sa barbe en pointe, à la bizarrerie de son accoutrement, il est aisé de le reconnaître pour un artiste parisien attiré dans cette enceinte moins par la curiosité que par le désir de *faire une charge*. Quand le patron demande s'il y a quelqu'un dans la société qui parle caraïbe, l'artiste prononce un *oui* retentissant. Le patron est stupéfait, le sauvage paraît interdit, le public chuchote. « Tiens, ce monsieur parle caraïbe! — Comment peut-on savoir le caraïbe? — Où donc l'a-t-il appris? — Je le sais d'enfance, répond l'artiste; j'ai vécu longtemps dans le pays des sauvages. » La conversation s'entame : « Nior chamara istoc croc, dit l'artiste. — Ristoc chnifama, réplique le Caraïbe avec aplomb. — Can you speak english? — Malaboba. — Buogi giormo, signor, come istá lei? — Pantaloni loustic maritou. » Ils continuent ainsi pendant quelques minutes à échanger des paroles incohérentes, mais le sauvage semble s'impatienter, grince des dents, et menace du poing son interlocuteur. « N'approchez pas, dit à ce dernier le patron, n'approchez pas; vous l'avez mis en colère! — Moi! répondit l'artiste, je lui ai demandé paisiblement des nouvelles de sa famille. » Et, malgré la représentation du patron, il s'avance vers le sauvage. Mais celui-ci, exaspéré, gesticule avec furie, et, en se démenant, frappe au visage le linguiste importun. « Ah! c'est comme ça que tu le prends? s'écrie l'artiste : eh bien! nous allons voir. » Et il se précipite sur le Caraïbe. Une lutte s'engage; l'intervention du patron, les clameurs des assistants, n'arrêtent point le bras de l'offensé, et le Caraïbe renversé, meurtri, déteint, crie d'une voix suppliante : « Laissez-moi donc! vous allez m'assommer. » Ces mots sont accueillis par des éclats de rire et des battements de mains. Le vainqueur lâche sa victime; le pseudo-sauvage s'enfuit dans la coulisse, et le public se retire, en devisant sur cet événement tragi-comique, que de nouvelles scènes lui feront bientôt oublier.

Les théâtres de marionnettes sont nombreux : les uns, propagateurs de la gloire française, habillent leurs musiciens en Arabes avec des burnous de calicot, et nous exhibent la prise de Constantine, *animée par quantité de figures mécaniques;* les autres, émules des manufactures dramatiques du boulevard, font représenter par leurs comédiens de bois *Paul et Virginie* ou les *Amants de l'Ile de France*, la *Tour de Nesle* ou les *Mœurs au moyen âge*, et le *Tremblement de terre de la Martinique*. Arlequin a été métamorphosé en Buridan, Cassandre a été promu à la dignité de roi de France, et Colombine est devenue Marguerite de Bourgogne. Les petits automates rachètent par un grand déploiement de gestes anguleux l'immobilité de leur visage. Ils s'agitent convulsivement, et déclament par procuration des tirades ampoulées, non exemptes de fautes de français. On croirait voir de véritables acteurs : ils ont de moins le jeu de la physionomie, mais les spectateurs n'y perdent pas.

Où diable le drame va-t-il se nicher? Polichinelle n'est-il pas cent fois plus récréatif, avec sa voix modifiée par la *pratique*, sa gaieté franche, ses allures de tapageur, et les malheureux échantillons de l'espèce féline assoupis aux angles extérieurs de son local? Des gens qui font d'une pointe d'aiguille le pivot d'une théorie ont présenté ce joyeux et méchant bossu comme un mythe, un symbole, une démonstration scénique de l'éternelle lutte du bien et du mal. Sans chercher à une farce d'aussi graves interprétations, les grands et petits enfants se rassemblent volontiers autour du spectacle portatif de Polichinelle.

La toile se lève : le théâtre ne représente rien du tout. Le héros paraît, armé de son indispensable bâton, dont il frappe les deux chats et la balustrade de la scène. Un second personnage ne tarde pas à venir : c'est le Matamore de l'ancienne comédie, le Châteaufort de *Cyrano de Bergerac*, le Dom Gaspard de Scarron, le Capitan de l'*Illusion comique*. Il a le verbe haut, et parle par saccades.

LE MATAMORE. Bon-jour, Po-li-chinelle.

POLICHINELLE, *donnant un coup de bâton sur le chapeau de Matamore.* Bonjour.

LE MATAMORE. Aie la bon-té, mon ami, de ne pas recommencer.

POLICHINELLE. Oui, oui, oui. (*Il lui donne un second coup de bâton.*)

LE MATAMORE, *avec volubilité.* Sais-tu bien à qui tu as affaire? Je suis le fameux Tranche-Montagne, le grand exterminateur, vainqueur et triom-pha-teur en cent mil-lions de com-bats.

POLICHINELLE. Bah! (*Troisième coup de bâton.*)

LE MATAMORE, *chantant.*

Tous les mu-*res* de mon pa-lais
Sont bâ-tis des os des An-glais:
Tou-tes mes cours en sont pa-vées
Des têt' des gé-né-raux d'ar-mée,
Que j'ai tués dans les com-bats.

POLICHINELLE. En r'niflant, papa. (*Quatrième coup de bâton.*)

LE MATAMORE, *reprenant sa déclamation saccadée.* As-sez de coups de bâton, co-quin! tu fi-ni-rais par me fâcher.

POLICHINELLE. Tiens, en voilà encore!

LE MATAMORE. J'ai pris—la résolution de ne pas—me mettre—en colère; sans ce-la, ver de terre, il y a longtemps—que je t'aurais—exterminé.

POLICHINELLE. Pan! pan! (*Coups de bâton multipliés.*)

LE MATAMORE. Com-ment, traî-tre, tu a-bu-ses de ma com-plai-san-ce.

POLICHINELLE. Pan! pan!

LE MATAMORE. A la garde!

POLICHINELLE. Pan! pan!



LE MATAMORE, *pliant la tête sous les coups.* Au vo-leur!... à l'as-sas-sin!... au meur-tre!... je suis mort.

LE COMMISSAIRE. C'est donc toi, polisson, qui se permet d'assassiner les passants?

POLICHINELLE, *effrontément.* Oui, c'est moi!

LE COMMISSAIRE. Eh bien! coquin, tu vas être pendu.

POLICHINELLE. Alors, ce n'est pas moi.

LE COMMISSAIRE. En ce cas, tu ne seras pas pendu.

POLICHINELLE. Alors, c'est moi.

(*Afin de couper court aux dilemmes un soldat apporte la potence. Polichinelle la considère avec étonnement, et demande des explications sur la manière de s'en servir.*)

LE SOLDAT. C'est donc la première fois que tu es pendu?

POLICHINELLE. Ma foi, oui.

Polichinelle feint de vouloir placer sa tête dans le nœud coulant; mais, par une adroite maladresse, il a soin de la poser toujours au-dessus ou au-dessous du cercle fatal. Pour mieux lui faire comprendre le jeu de la machine, le soldat se met complaisamment la corde au cou; funeste bonne foi, car le bourreau est pendu par le criminel! Le diable intervient pour châtier tant de forfaits, et emporte Polichinelle après une lutte de quelques instants. La morale est satisfaite, le crime puni, la société vengée, et les spectateurs s'en vont non moins édifiés que réjouis.

Le soir vient; le charivari de la fête atteint son apogée: les verres de couleurs s'allument, les quadrilles se forment sous des tentes pavoisées; les fusées volantes sifflent dans l'air; la fumée des pétards rougit le ciel sombre; les clarinettes enrouées jettent au vent leurs derniers sons.

Plus d'un paillasse, qui n'a pas soupé, rit, le cœur gros et l'estomac vide.

Les banquistes donnent leurs dernières et toujours brillantes représentations. Le lendemain, ils décloueront les baraques, rouleront les tableaux, s'emballeront pêle-mêle avec les ustensiles de leur métier, consulteront l'almanach, et prendront le chemin d'une autre ville.

Une longue file de charrettes oblongues, arches de Noé roulantes, pareilles à des voitures cellulaires, emportera loin du lieu de la fête les différents microcosmes de bateleurs.

Pauvres banquistes, Dieu vous conduise!



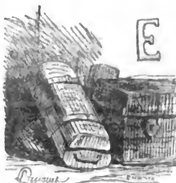


LE TOURISTE

PAR

ROGER DE BEAUVOIR

Diné le 20 à Elbeuf... Toutes les femmes de cette ville sont rousses.
UN TOURISTE ANGLAIS.



En dépit du voyage à jamais mémorable de Gulliver chez le peuple intéressant de Lilliput, et des relations plus ou moins véridiques écrites depuis le capitaine Cook jusqu'au capitaine Marryat, l'imagination timide des géographes ne rêve plus les lointaines découvertes. Ils se sont contentés de tracer le cercle figuratif de l'univers, et, contemplant le globe de la hauteur de leur compas, ils ne cherchent plus à en reculer les limites. A dater de Christophe Colomb, les amiraux de tout pavillon se sont dégoûtés de la gloire; depuis monsieur de Blosseville, les marins se tiennent coi.

Il résulte de ceci que, à défaut d'îles vierges et de baies inconnues à explorer, nous visitons les contrées dont la topographie exacte se trouve consignée dans tous les itinéraires : ce parti est le plus commode et le plus sage. Notre siècle n'invente plus, il s'abstient de nous montrer de nouveaux mondes et de nouvelles mers; mais, il faut le dire à sa louange, c'est un siècle emporté sur la roue de la vapeur, un siècle alerte et curieux de déplacement au dernier point. Il constate au lieu de découvrir, il visite chaque recoin du monde comme un agent de police visite un tiroir. S'il n'est pas encore prouvé que la littérature contemporaine et le théâtre d'aujourd'hui demeurent comme monument, personne au moins ne pourra nier que la migration ne soit en progrès. On voyage, ou plutôt on arrive au fond de la Suède en vingt jours, un capitaliste ruiné s'occupe en ce moment-ci d'élever des télégraphes dans le désert. On ne parle encore que des télégraphes, mais un mois après le désert voudra le gaz.

Cette fièvre des voyages n'agite pas encore heureusement à la fois tous les individus d'une même nation : en regard de ces touristes effrénés il y a des gens qui ne bougent pas plus de leur fauteuil que les sénateurs qui se laissèrent égorger dans leur chaise d'ivoire.

Les touristes, on peut l'avancer, composent véritablement une classe distincte, une famille à part au sein de la grande famille.

Cette race forme surtout en France l'une des surfaces les plus divertissantes de la société française.

Le touriste, c'est le mouvement perpétuel si longtemps rêvé par les poursuiveurs d'énigmes, c'est le juif errant avec un habit convenable et ses cinq sous multipliés.

On naît voyageur, on devient touriste. Mille incidents divers vous poussent loin de la patrie : souvent d'abord c'est la patrie elle-même, lorsque son horizon se rembrunit, et que l'émeute y souffle violemment les révolutions; il ne manque pas alors de philosophes qui deviennent touristes.

D'autres se font touristes par sa satiété, par ennui. L'éternel programme de la vie parisienne les décide à chercher d'*autres climats et d'autres cieux*, comme disent les opéras-comiques. Ils étaient la veille en bas de soie à un bal de l'ambassade d'Angleterre, le lendemain ils font leurs malles pour la Perse.

Les subdivisions du terme général (*touriste*) varient dans notre France à l'infini. Nous mentionnerons ici le touriste riche, le touriste pauvre, le touriste ruiné, le touriste politique, le touriste joueur, et le touriste littéraire.

Ce jeune homme, en gants jaunes, ajustant sa lorgnette d'écaille noire au balcon de l'Opéra, et se penchant à mi-corps vers le parterre comme pour y découvrir un être des pays lointains, c'est un touriste.

Il y a deux mois, il applaudissait à Saint-Pétersbourg mademoiselle Taglioni; voyez-le maintenant frapper de sa canne avec frénésie à chaque bond gracieux de mademoiselle Essler. Comment ignorez-vous que l'année précédente il a quitté un soir les Variétés pour s'en aller voir danser les odalisques dans leur patrie véritable? Il est monté quatre fois dans la nacelle aérienne de monsieur Green. Il n'a pas trente ans, et déjà il connait sept à huit pays divers: l'Italie, l'Espagne, l'Afrique, la Chine et l'Asie. Il retourne sous peu de jours à l'ouest des États-Unis; il va vous parler de la cabane du Blanc et du wigwam de l'Indien, des plaines verdoyantes arrosées par l'Arkansas ou la Rivière Rouge. Vous pourrez dans l'entr'acte causer avec lui, Osages, Cricks, Delawares, Pawnjes, Comanches et autres tribus. Ne vous avisez pas de le contrarier au sujet des Maures, des Braknos, des Nalons, des Landanas, des Bagos: ce sont là ses castes de prédilection, il a fait route avec elles, il a fumé dans leurs pipes. Il sait ses prairies de l'Ouest tout aussi bien que Cooper le romancier. Voulez-vous aller à Tombouctou, et de là à la Mecque, où vous ferez un pèlerinage?... Mais on lève la toile, et mademoiselle Elssler va danser la *Tarentule*...Vous reprendrez la conversation dans l'autre entr'acte.

«Aimez-vous la Grèce? s'écrie de nouveau le touriste, le bazar d'Athènes m'a préoccupé comme savant. Vous ne connaissez point le consul d'Athènes? C'est un homme parfait et qui vous ira. Il m'a fait observer que les tableaux de Polignote décoraient le portique des Stoïciens; à cette heure, et par une singulière vicissitude du sort, les capucins sont devenus habitants de la Lanterne de Démosthène, édifice antique que ne rappelle en rien la lanterne de Saint-Cloud. J'ai beaucoup lu, beaucoup étudié en Grèce. Le Parthénon vu du côté des Propylées est joli. Je ne vous dis rien de la fontaine Castalie à Delphes. Les Grecs sont voleurs généralement, mais il y a des dames grecques admirables! »

Il reprend bientôt:

Je le vois, les antiquités vous flattent peu. Préférez-vous la Chine? je l'ai habitée un an; c'est un pays sur lequel les livres et les imprimés ont menti. Il est faux que l'on y mange perpétuellement le riz avec des bâtonnets pour cuillers; j'en ai trouvé une dans la ville de Canton J'ai logé deux mois à Pékin, je sais l'enceinte de la ville impériale, j'en ai fait le calcul à deux toises près. Formose, les marchands hong, les îles Lieou, Kieou, le fleuve Jaune, la grande muraille, les marchands d'éventails et ceux de thé, j'ai tout vu. J'ai un exemplaire sur soie du testament de Kia-King, j'ai mangé de la soupe aux nids d'oiseaux chez le mandarin O-mi, mandarin à bouton d'argent, qui fait de très-jolis vers. On n'a jamais ouï parler en Chine de M. Abel de Rémusat, votre Chinois, pas plus que de M. Flourens, notre nouvel académicien! »

Le touriste continuera de la sorte dès le premier instant où il lui sera permis de recommencer. Il vous entraînera à sa suite et sans fatigue à travers l'Italie et la Norvége, la Suisse et la Tartarie, la Hollande et la Sicile; les contrées les plus diverses et les plus opposées, il les fera défiler sous vos yeux à la baguette. Cet homme ressemble à un marchand qui développe devant vous les échantillons de l'univers: choisissez.

Le touriste riche possède ordinairement de deux cent à deux cent cinquante mille livres de rentes. Il fait partie de la classe des touriste *nababs* qui parcourent l'Orient avec une caravane de chameaux et de domestiques. Il voyage en berline, descend au meilleur hôtel, et retient cinq lits pour le moins, qui sont dévolus à sa livrée. Il voyage sans *lionne*, ni dame de ses pensées: c'est un célibataire ennuyé qui craint la goutte. Il a le teint pâle, il aime la musique et recherche la société dans chaque ville; son valet de chambre le rase, le coiffe et l'habille; quand il quitte Paris, il emporte avec lui une partie de son mobilier, ses nécessaires de toilette, ses portraits de femmes, ses diamants; et n'était, en vérité, la tenture de son appartement à son hôtel, il retrouverait sa chambre de la place Vendôme partout. Le touriste riche n'emploie jamais les garçons d'une auberge italienne ou française, il n'use que des siens, qui forment une sorte de milice à part, et deviennent redoutables aux maitres d'hôtel dans tous les lieux où ils passent. Comme il est banquier la plupart du temps, et qu'il possede un clos de vin renommé, sa cave le suit, et il a le plaisir de lire le nom de son cru sur ses bouteilles. Quelquefois il se trouve accaparé dès le premier jour par messieurs du conseil municipal, qui lui demandent comme une grâce de vouloir bien donner son nom à une rue de leur endroit, faveur que le touriste n'accorde qu'après un petit débat de modestie. Les Anglais le fuient comme la peste, parce qu'il est plus riche qu'eux, dont la médiocrité se replie et s'abrite en France. Le journal du pays annonce sa venue avec des fanfares de phrases; mais il repart en poste quand on s'y attendait le moins, il veut voir à Rome le pape et la semaine sainte.

Le touriste riche a quitté, pour voyager, son château de France, la Bourse et le Théâtre-Italien. A Londres, à Rome, à Saint-Pétersbourg, vous le retrouverez amoureux de quelque prima donna qui regarde la loge d'avant-scène, et à laquelle son chasseur apporte un bouquet matin et soir. Ce chasseur est un fort bel homme qui fait le conquérant auprès des femmes de chambre, paye seul les postillons, et met les aubergistes au pas. Il exerce sur le valet de chambre une surintendance cruelle pour celui-ci, mais aussi il répond des roues cassées et du versement en voyage. Il sait par cœur tous les paris de son maître, et ne monte jamais sur un *steamer* sans aller causer quelques minutes avec le nègre qui surveille la vapeur.

Le touriste riche sent le portugal et le cuir de Russie; il fume des cigares Lafleur, — et c'est pour l'ordinaire sur un album à fermoirs dorés qu'il inscrit pour la postérité la plus reculée des fastes comme ceux-ci:

« 16 avril, beau temps; baigné à neuf heures; à dix, déjeuner; à deux heures, je tirerai le pistolet. »

Ou bien:

« Miss L... est adorable: l'applaudir ce soir quand elle chantera; demander l'adresse d'un dentiste, etc., etc. »

Le touriste riche affectionne surtout les eaux de Baden-Baden. Il y tient tour à tour le râteau ou la cravache, il achète toutes les vues de ce délicieux pays, et parle de la *Favorite* à son retour comme d'un palais magique. Il a soixante gilets, autant de bagues, un peu moins d'épingles, et une chaine d'or sur son gilet de velours nacarat. Au premier coup d'archet que nous vaut à Paris le retour des Bouffes, vous le retrouvez fort exactement assis dans sa loge ou dans sa stalle, envoyant à la Grisi un flot de *bravi* et de *brava*.



Il est cependant certains désagréments curieux que le touriste riche éprouve en voyage et auxquels nous devons consacrer ici quelques lignes.

Nous mentionnerons en premier lieu le *nécessaire*.

Ce nécessaire, acheté le plus souvent chez Aucoc, se compose de tous les outils imaginables pour une toilette recherchée; il pèse vingt-cinq livres, il est garni d'or, d'argent, d'émaux incrustés, de velours. Rien de plus superflu que ce nécessaire, vous le savez. C'est une lourde machine qui est loin de valoir, pour l'utilité, les quatre à cinq menus objets de toilette renfermés dans l'unique étui qu'un Anglais met dans sa poche pour le voyage[1]. Ce nécessaire de l'homme riche une fois étalé sur les serviettes blanches de son hôtel, jugez des commérages du maître, de la servante et des valets de l'endroit! Le seul examen de ces pièces fait monter la carte du touriste riche à un taux exagéré. Ajoutez à cela les transes perpétuelles qui l'agitent au sujet de cette vaisselle portative, s'il passe par les détours périlleux de la Sicile ou de la Calabre!

[1] La supériorité du touriste d'Angleterre sur le touriste de France est une chose qui ne fait pas même conteste; mais nous ne devons nous occuper ici que du touriste français.

Le second désagrément que nous devons mentionner consiste dans la *botte vernie*.

Un touriste à la mode prit terre, un soir, dans le petit port de Trouville. Entre autres magnificences qu'il voiturait avec lui, il avait dans sa malle trois paires de bottes. Comme il y avait bal dans l'endroit, il se contenta de dire en se couchant, au valet d'auberge, qu'il voulait pour le lendemain des bottes vernies. Sur l'affirmative du garçon, notre touriste s'endormit; il fut réveillé dès l'aube par les lames tranchantes d'un beau soleil, qui pénétraient à travers les volets dans l'appartement. L'air était divin, la mer chantait, le touriste se leva. Après s'être promené longtemps, il lui vint envie d'aller déjeuner à deux lieues de là; il se résolut à prendre une voiture. On lui enseigne le seul carrossier du pays, il s'achemine vers son atelier, mais, ô stupeur! que voit-il en arrivant? quatre paires de bottes miraculeusement vernies sur une fenêtre, le garçon carrossier en était à la cinquième. Les bottes du touriste passaient par le vernis du charron!

Venons maintenant au touriste pauvre. Celui-là calcule et passe son temps à faire son budget dans chaque étape. C'est un petit homme sec comme de l'amadou, brossé, rangé, épinglé, mais d'une propreté si triste,

qu'on est tenté mille fois de lui demander : « Mon ami, pourquoi voyagez-vous? » Il n'a qu'un sac de nuit, une valise de cuir anglais, une montre et un parapluie. N'espérez pas le tromper, il connait la liste des hôtels ou des garnis avec leur tarif, il est à l'eau par régime, porte un chapeau gris orné d'un crêpe afin de légitimer un habit noir, et tient assidûment une paire de gants roulés, également noirs, dans sa main droite. Cependant, il n'en arpente pas moins les vallées de la Suisse et les musées d'Italie; il va son petit bonhomme de chemin, et ne s'accorde le café ou la glace qu'aux grandes occasions. Il ne demande jamais si la voiture va vite, mais combien on paye; les suisses et les gardiens de monuments l'ont en horreur; il fait un train du diable pour payer la note de son hôtel, cette note qui ne monte souvent qu'à cent francs pour quinze jours! Le touriste pauvre se couche sans bougie; il achète à peine des allumettes phosphoriques.

Le touriste ruiné a pris pour thème perpétuel de vous entretenir de son luxe et de ses chevaux; il dit : *Ma terre de... que j'ai vendue, mon cheval que j'ai donné, mon chasseur que j'ai mis hors de chez moi.* Il écume au nom de quelque grand industriel en journaux ou en asphaltes qui l'a ruiné; si ce Robert Macaire avait l'audace de se présenter dans le lieu où il passe sa saison d'été, il l'en ferait sortir et reprendre la poste incontinent! Le touriste ruiné affecte de mépriser les équipages à la mode, les femmes et les *lions* qu'il rencontre; « La coupe de leur voiture est pitoyable, ils sont mis à faire soulever le cœur, ce *lion* ressemble à un bottier. » A ceux qui le connaissent moins, le touriste ruiné aime à persuader qu'il fait des économies, ou bien qu'il voyage par ordre de Marjolin. Les débris de son ancien luxe l'ont suivi; il conserve des épingles, des bagues et des chaînes qui, sans être de mode, ont du moins de la valeur. La misanthropie qui le ronge lui fait demander des nouvelles de ses amis de Paris qui *branlent dans le manche*, avec un empressement que rien n'égale; l'annonce d'une faillite ou d'un revers l'épanouit. Il porte des éperons, mais il n'a plus de cheval; sa robe de chambre, dans laquelle il se drape comme un Romain pour prendre le thé, conserve un parfum de grandeur et de fortune. C'est dans cette tunique flottante qu'il rêve le matin aux moyens de se refaire; il n'y a qu'un mariage qui puisse vraiment le sauver!

La mystérieuse allure du touriste politique s'accroît pour l'ordinaire de tous les brouillards du télégraphe et de la diplomatie. Le touriste politique choisit le plus souvent le moment d'une question difficile pour tâter le pouls à l'esprit public dans un pays; il est mince et ficelé comme une dépêche, rogue comme un protocole, d'autres fois soumis et insinuant comme un placet. Ne l'interrogez pas, il ne sait rien, il ne vient ici que pour promener sa femme ou délasser son ennui de célibataire; la nature a tant de charme pour un homme de cabinet! Depuis le congrès de Tœplitz, où le plus infâme des pamphlets a osé travestir sa mission, il a renoncé au monde; si le mois dernier il était à Bade, c'est que Meyerbeer s'y promenait, et qu'il est l'ami de Meyerbeer. Toutefois, en dépit des négations multipliées du touriste politique, vous ne tardez pas à le voir aller chez tous les Russes sérieux qui tiennent leurs assises politiques dans le pays. Le matin, il vous a parlé, au salon de conversation, avec une veste de chasse et une badine; le soir, vous le retrouvez avec un habit bleu barbeau et une mercerie de décorations à la boutonnière. En public, il affecte de ne lire aucun journal; chez lui, c'est un cabinet de lecture, et il correspond chaque soir régulièrement avec la Gazette d'Augsbourg. La rue des Capucines reçoit de lui des lettres qui peuvent s'appeler véritablement une chronique; il parle toutes les langues, et use des gants jaunes à faire frémir. Il voyage en grand ou en petit, suivant le thermomètre des fonds secrets; il vous dit toujours : « Que se passe-t-il? » ou encore : « Je ne sais rien. » Si l'on parle à table du vin de Johannisberg, le vin du premier diplomate du monde, il feindra la distraction, car il évite jusqu'aux moindres confidences.

> C'est un de nos secrétaires
> Qui, cousus de petits mystères,
> Ne vous parlent qu'incognito.

Ces vers de Gresset dépeignent assez bien le touriste politique. Il arrive cependant qu'il est quelquefois un ministre disgracié, un héros sans portefeuille. Mais alors le triste voyage, si par malheur il n'est pas né philosophe! Le voyez-vous ouvrir avec effroi chaque feuille qui vient de France, interroger chaque visage de nouveau venu! Il demande son rappel aux arbres, aux clochers, aux vagues, il parcourt sans les voir et sans en jouir vingt pays, qui n'ont d'autre charme pour lui que celui de varier à ses yeux le panorama du monde et l'arracher à ses afflictions ministérielles. Le touriste politique emporte d'habitude avec lui plusieurs brochures et un arsenal de cannes à pommes d'or ou de pipes, avec lesquelles il se fait aux eaux de bons amis, des êtres dévoués à sa personne et à sa cause. Il affecte de n'aimer que le bordeaux ou le thé russe. S'il commet l'énorme imprudence d'emmener sa femme avec lui, il ne pourra guère éviter les tracasseries conjugales, mais cette femme aide à sa fortune merveilleusement; c'est par elle qu'il apprend mille secrets, elle fait pour lui la police de son boudoir. La femme du touriste politique est pour l'ordinaire assez belle : c'est une glu perfide tendue par lui aux diplomates et aux hommes d'affaires de toutes les puissances. Le touriste politique est nécessairement un homme sérieux. Il juge constamment moins par analogie que par contraste; il vous dit : « En Angleterre, c'est bien autrement; en Russie, cela n'a pas lieu, etc., etc. » Sa devise favorite est le *nil admirari*. Qu'est-ce qui pourrait, en effet, étonner un homme qui a vu les têtes les mieux organisées de l'Europe?

Place! place! voici le touriste *joueur!* Celui-là, pour se faire voir, met le corps à travers la chaise de poste qui le reconduit de Bade à Paris; cette chaise, il l'a gagnée au trente et quarante. C'est un homme d'un âge mûr, le plus souvent aussi sec qu'un parchemin, et maigre comme le râteau du croupier. Il s'inquiète peu, je vous jure, du fameux chapitre de l'Authentique : *de Alearum usu;* de celui du Code : *de Religiosis et sumptibus*, du Digeste au titre : *Interdicimus*, et de toutes les belles choses de saint Cyrille sur les joueurs. Il prise également peu la verdure, les cascades et les vapeurs enchantées du paysage. Ancien habitué de Frascati, il a assisté, à Paris, au dernier jour des jeux et de monsieur Benazet, il a vu le dernier quart d'heure de probité des employés, il a reçu le dernier soupir du creps et de la roulette. Aussi recherché qu'un dandy, ou aussi crotté qu'un watchman, il parcourt depuis ce temps les quatre parties du monde, demandant à chaque pays de faire de lui un Crésus. Ce n'est guère qu'à trois heures de l'après-midi que le touriste joueur ouvre la paupière, il se réveille en s'écriant : *Rouge gagne!* J'en ai vu un qui passait sa vie à étendre un petit tapis vert sur son lit, il battait les cartes et faisait le jeu à qui entrait. Il arrive

souvent que le touriste joue en chemin la calèche qui l'amène aux eaux; d'autres fois il joue jusqu'à sa montre et sa malle. Il joue en voiture, il joue à pied, il joue à cheval, mais c'est surtout à Bade ou à Vienne qu'il aime à jouer. Il trouve en ces lieux bon nombre d'étrangers, il s'informe d'eux au débotté et les cote sur son carnet de joueur. Comme il est assez rare que le touriste joueur n'ait pas subi quelques désagréments dans son pays, il respire à l'aise loin de ses pénates, et poursuit le cours de ses études aléatoires avec plus d'assurance en songeant au privilége de l'incognito. Pour mieux se déguiser, ce touriste-là, qu'on devrait nommer le touriste *floueur*, se fait appeler le comte de Spa aux eaux de Bagnères, et réciproquement le comte de Bagnères aux eaux de Spa. Il se campe dans le meilleur hôtel, court au jeu, ne s'amuse pas à piquer la carte, et jette un billet de mille francs sur le tapis à son arrivée dans la maison de conversation. Deux jours sont à peine écoulés, qu'il sait le nom des Russes, des Anglais, des aventuriers de tous pays qui s'abattent aux eaux comme une nuée de sauterelles. Le touriste joueur ne manque jamais le dîner de table d'hôte, c'est là qu'il ébauche des liaisons pour les jours de malheur, car, si la chance venait à tourner trop désagréablement pour lui, songez un peu à ce qu'il deviendrait dans une ville où les perdants ont toujours tort! En homme prudent, il s'attache donc à faire des dupes, c'est au dessert que sa faconde éblouit. Il a fait des calculs approfondis sur la banque, il prédit la martingale, et dégotera la ferme à volonté. En arrivant au salon, il s'assied nonchalamment devant le tapis, puisant et repuisant dans sa tabatière à portrait, qu'il dit tenir d'un prince régnant de la maison d'Allemagne. Le garçon de l'hôtel le maudit cordialement parce qu'il rentre toujours le dernier, et souvent avec des airs de Beverley qui lui figent le sang au cœur. Avare ou prodigue selon la chance, il se refuse le nécessaire ou se complait dans des félicités de vingt minutes; la carte de son dîner montera aujourd'hui à quatre francs, demain à un double louis.

Le touriste *littéraire* ne date pas d'aujourd'hui. Pour ne parler que de deux écrivains : de le Pays, sous Louis XIV, et du chevalier de Boufflers, sous Louis XV, ils furent de charmants touristes. Le premier a rédigé un voyage en Angleterre, en Hollande et en Belgique, voyage qui est bien l'un des plus ingénieux et les plus gais qui se puissent lire; le second a crevé un bon nombre de chevaux à courir, avec sa boîte à pastel et son fouet, après des marquises aussi agréables qu'Aline. Le dix-huitième siècle, plus que tous les autres, mit en circulation le touriste littéraire : le premier fut, sans contredit, le prince de Ligne. Mais, en ce beau temps d'esprit et de manchettes, il faut observer que l'on faisait meilleur marché de son génie qu'à présent; un livre de voyages était un recueil de lettres adressées à ses amis. A cette heure, le tourisme littéraire est autre chose; un touriste, quand il *découvre* un pays, songe tout d'abord à se faire payer sa découverte par son libraire : tant pour l'Italie, tant pour l'Afrique, tant pour l'Espagne ou pour la Perse : tous les pays pour lui sont devenus matière à impôt! Armé d'une écritoire à ressort, il écrit, sur le Mont-Cenis ou le Saint-Gothard, deux in-octavo d'impressions. Il part escorté d'un seul domestique, comme lord Byron; ce *fidus Acathes* le suit partout avec des chaussons, dans les musées ou les bibliothèques, pour ne pas salir les parquets; avec des souliers ferrés sur le Mont-Blanc. Le touriste littéraire se fait un point d'être mal mis, il a toujours l'air d'avoir versé la veille dans un précipice. Il emporte avec lui une masse d'albums et de souvenirs, des autographes d'écrivains en vogue, du tabac turc et une merveilleuse quantité de cigares. Il écrit son nom sur tous les registres, et se fait annoncer dans le journal du département. Afin de mentir avec une sorte de vraisemblance, il se montre aux savants du pays (lorsque le pays possède des savants), il fait sonner très-haut le ministère de l'intérieur, et parle des missions littéraires avec un enthousiasme d'initié. Comme on lui montre ordinairement les manuscrits et les cathédrales, il en a bien vite une indigestion; il lui faut des rencontres plus imprévues, le voilà à la recherche des voleurs. Par pitié! un voleur, un simple voleur, pour que je l'incruste dans mes Mémoires! On l'adresse en Italie; mais par malheur il n'existe plus de brigands dans cette contrée, à moins que ce ne soit les ciceroni et les aubergistes. Le touriste littéraire n'en écrit pas moins sur son album :

« A la hauteur de.... et comme le jour tombait, six contadini de mauvaise mine vinrent me demander la bourse ou la vie. Je les reconnus fort bien, car ils portaient tous le costume du second voleur, l'ami du chef, dans *Zampa*. »

Le moment d'une éruption au Vésuve (et il y en a perpétuellement comme on sait) est le plus beau moment de la vie du touriste littéraire.

« Il était minuit, Naples entière sommeillait. J'ai vu la flamme de si près, que ma moustache droite a été brûlée. Je redescends du Vésuve rempli de ses brûlantes émotions. »

Le touriste littéraire est en correspondance avec les premiers journaux de Londres et de Paris. Il ne manque jamais de dédier un livre à Sa Majesté l'empereur de toutes les Russies, qui en retour lui envoie de fort beaux boutons en turquoise, si ce n'est en diamants; il est comme tous les chanceliers du monde, il parle vingt idiomes et on le bourre de thé dans les soirées. Quand il lit, à la cheminée d'un salon, une page de ses excursions nouvelles, c'est à qui se récriera : jamais il ne lit trop! Eût-on même voyagé avec cet homme, on parcourt un pays neuf en l'écoutant. C'est que le touriste littéraire donne son vernis à chaque endroit, il le poétise, il en fait un nouvel être! Vous pensiez jusqu'ici que Venise était une belle et noble étude, une ville intéressante; erreur! détrompez-vous, c'est *une coquille de noix sur la mer, un perpétuel bain de pieds*. Le même touriste a découvert que lord Byron a composé Don Juan à coups de verres de rhum, et que Goëthe n'a jamais porté de nankin. Il vous entretient gravement du bruit que fera son livre. Y a-t-il un recoin qu'il n'ait visité, une pierre qu'il n'ait point vue?

— Et le Pyrée a part aussi
A l'honneur de votre présence?
— Tous les jours, il est mon ami;
C'est une vieille connaissance.

Le touriste littéraire se trompe, hélas! quelquefois aussi cruellement que le magot de La Fontaine. Il lui arrive d'accoupler des noms et des choses impossibles; il croit, par exemple, que « Stenio se promenait à cheval un matin sur la place de Saint-Marc, » quand il est avéré que les chevaux de bronze de Venise sont encore les seuls coursiers que Venise possède et puisse voir; ceux de Byron habitaient, on le sait, la pointe du Lido. Grâce à l'importance que prend chaque jour l'ennui, le touriste littéraire est du reste admis comme contre-poids dans tous les cercles. Il fait des vers aux dames, et donne des pralines au chien; on a peur de son livre futur, on le choie, on le caresse. Les femmes de quarante ans

principalement lui font mille agaceries; elles tremblent de se voir consignées par lui dans son chapitre des *Ruines*. Le touriste littéraire mange et boit au reste comme s'il n'était aucunement dieu ou demi-dieu; il est d'habitude flanqué d'un ami ou d'un séide qui s'amourache de sa gloire et lui déterre un chapitre piquant pour chaque jour.

Cet ami du touriste littéraire demande à être dépeint. Jeune homme incompris dans sa petite ville, auteur d'un volume de vers inédits, et méprisant son pays natal, il est abhorré de tous les gens de son endroit. L'arrivée du touriste littéraire sera pour lui l'aurore d'une réhabilitation attendue, prévenue par un télégraphe ou une correspondance quelconque, il se tient pensif et les bras croisés devant l'hôtel où doit descendre le *grand homme*, c'est lui qui le premier l'étreint sous la porte cochère et le nomme *mon cher maître*. Il a grand soin d'avoir chez lui toutes ses éditions de Belgique rassemblées sur une tablette; c'est là son trésor, son bagage consolateur, il cite au touriste littéraire le *nobiscum peregrinantur* et *rusticantur* de Cicéron. « Que venez-vous faire ici, bon Dieu! reprend-il ensuite avec un air sérieux et mélancolique. Vous ignorez, *mon cher maître*, ce que c'est que ce pays, des embûches et des trahisons à chaque pas! Que je remercie le ciel de n'être point encore parti pour Paris, je vais donc pouvoir vous piloter, vous initier à ce qu'ils appellent des merveilles! Pour moi, je ne trouve que le café Anglais et l'Opéra de véritablement merveilleux après vous, notre merveille littéraire! Je ne veux plus vous quitter, je veux être votre guide, nous dînerons ensemble tous les jours. Défiez-vous surtout de messieurs tels ou tels, ils sont ennemis nés de votre talent. Je vous donnerai des notes excellentes, je vous sacrifie tout ce que j'ai pu rassembler! »

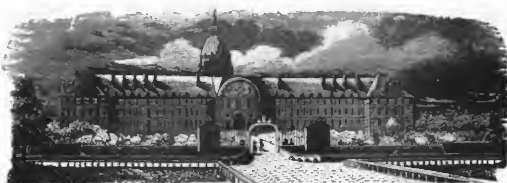
L'ami revient le lendemain muni d'une foule d'opuscules et de notices. Le touriste littéraire est enchanté de trouver ainsi sa besogne toute faite; il s'inquiète peu de la partialité ou de l'ignorance de ce Pylade improvisé. Le Pylade dîne aux frais de son *cher maître;* il demande pour lui les meilleurs vins, il le gratifie à table des noms les plus pompeux, des éloges les plus extravagants. Lorsque le touriste littéraire s'est couché, après avoir ceint son front de poëte du pacifique bonnet de coton, il est tout à coup réveillé par une musique infernale qui ferait croire à une levée de chaudrons et de pincettes contre un nouveau député. C'est l'aubade obligée que lui impose son ami, il se voit dans la nécessité de paraître en casque à mèche à sa fenêtre, et de faire une allocution poétique à quelques imprimeurs enthousiastes ou payés.

De retour dans ses foyers, le touriste littéraire ne manque pas d'écrire au moins quatre pages dans son livre ou dans une revue sur cette bizarre ovation. On a dételé sa voiture (notez que la scène se passait à la fenêtre de sa chambre à coucher), on l'a enivré de vin de Champagne et de flots d'harmonie (c'était une flûte et un cornet à piston du petit théâtre de...). *Sic itur ad astra!* Mais il faut bien que le libraire du grand homme croie du moins à sa gloire!

Il me reste à dire un mot du plus mirifique d'entre les touristes, le touriste *qui n'a pas vu*. Le docteur Rumphius prétend que, dans l'extase, le rêve ou l'ivresse, certaines images se gravent si avant dans notre cerveau, qu'elles finissent par y incruster à la longue un monde réel, une sorte d'atlas dont nous pouvons épeler les pages. Le touriste *qui n'a pas vu*, mais qui ne vous entretient pas moins avec assurance de monuments et de contrées qui existent, est la preuve vivante de ce curieux phénomène. Il devine un lac par intuition, une montagne par instinct. Laissez-le faire, et il vous développera le plan de Waterloo ou des Pyramides. *Cela doit être ainsi*, dit le touriste qui n'a pas vu; et il vous cite tel auteur, car, si cet homme n'a pas vu, il a lu prodigieusement. Ce n'est pas qu'on ne l'ait cru bien souvent dans l'Inde ou l'Afrique, mais il était confiné à Passy ou aux Batignolles.

Il résulte de tout ce que nous venons de dire que chaque touriste importe partout ses habitudes et sa tente; le mot de touriste implique l'égoïsme proprement dit. Pour un touriste aimable, vingt ennuyeux, c'est la règle. Mais, dans cette lanterne magique qu'on nomme le monde, il existera par bonheur de si admirables vues, que les hommes représentés sur le devant avec le classique manteau de voyage, si laids et si grotesques que le pinceau du badigeonneur les ait faits, disparaissent devant le ravissant aspect des monts et la teinte harmonieuse du paysage.





L'INVALIDE

PAR

A. LORENTZ ET É. DE LA BÉDOLLIERRE



Je montai il y a quelques jours en voiture à trois heures et demie pour aller visiter l'Hôtel des Invalides; j'ignorais que les portes de cet établissement fussent fermées aux curieux à quatre heures précises.

Honteux d'avoir fait inutilement le voyage du Gros-Caillou, j'entrai dans un des cafés de l'Esplanade pour y attendre l'arrivée d'un fiacre qui me reconduisit à mes pénates. J'avais trouvé au premier une petite salle isolée ayant vue sur l'Hôtel; on venait de me servir une limonade gazeuse, quand j'entendis, à travers la cloison de mon cabinet particulier, une conversation qui m'intéressa vivement. Les voix partaient du grand salon, et je ne tardai pas à quitter ma solitude pour aller m'installer indiscrètement auprès de deux ouvriers assis face à face, et ayant devant eux une bouteille de vin et une livraison des *Français*. Ce dernier fait acheva d'exciter ma curiosité, et je prêtai attentivement l'oreille aux paroles suivantes :

« Pourquoi es-tu venu si tard? Je ne peux plus te faire entrer aux Invalides; la consigne est donnée : on ne passe plus. Il n'y a pas à dire : Mon bel ami... Faut y renoncer pour aujourd'hui. C'est dommage; car je peux me vanter que pas un cadet de Paris et de la banlieue ne connait son Hôtel comme ton serviteur Colopeau. Garçon! une dame-jeanne imbute de vignoble pour *Reims et Sedan*... Ah! ah! ah! ce serin de garçon ne comprend nullement. Allons, vivement! du blanc à un franc.

— Comme tu te lances!

— Non pas, non pas... tu payeras celle-ci; je payerai la subséquente, s'il y a lieu : Trinquons à Nini, à la Nini de mon cœur! Es-tu un bon, toi?

— Oui, je suis un bon.

— Un *chouette*, là, un vrai?

— Certainement.

— Touche là. Je te confie mes projets. Tu sais que ton ami est président de la société lyrique des amis des Trois-Couleurs, chantante et dansante, les dimanches et les lundis, au père Gigot, marchand de vins traiteur, au Grand-Vainqueur, barrière Mont-Parnasse, boulevard extérieur : gaieté, franchise, honneur aux visiteurs, hommage aux dames... Tout ça rédigé par moi... Alors que je suis son plus soigné d'auteur à la société, et que je lui colloque des romances un peu *chicardes*... Eh bien, mon ami, puisque tu es un bon, je vais te confier mes œuvres posthumes avant la fin de mes jours... et que tu auras le droit de les imprimer dans tes moments perdus...

— Oui, mais je ne suis pas compositeur, je ne suis qu'imprimeur.

— Moi, je suis compositeur, et pas du tout imprimeur. Voilà pourquoi je ne fais pas connaître mes *esproductions* lyriques; sans cela, je ferais en ce moment une drôle de niche à la publication des *Français peints par eux-mêmes*, que mon amour national de citoyen et de tambour m'ont dicté de prendre un abonnement... Je te lui en flanquerais de ces types à ton monsieur Curmer, qui ne fait que des types de comme il faut, qui n'ont jamais pu d'exister... Je lui ferais le soulard, le braillard, l'argotier, le décrotteur, l'équarrisseur, le tripier, le récureur d'égouts, le Limousin, ou l'étudiant de la Grève, le limonadier à deux liards le verre, le marchand de pommes de terre frites dans l'eau, la Compagnie hollandaise avec son bouillon de vieux os, l'allumeur de réverbères, le jeune premier des Funambules, le ténor de Lazari, le traître de madame Saqui, la

souricière de la Halle, le mouchard, le forçat libéré, le filou *imperméable*, le carottier, le tambour, l'invalide... et puis une masse d'autres, quoi!... Mais c'est ça des types, et des *rupins*... C'est pas comme l'étudiant en droit. Vlà-t-y pas... c'est-y malin l'étudiant en droit! Ça demeure faubourg Saint-Germain, voilà! .. La grisette, c'est connu comme *chou blanc*. Qu'ils y viennent donc un peu ces malins-là, Henri Monnier, J. Janin, Gavarni!... Oh donc[1] je vas vous tambouriner le cuir un petit peu, moi fanfan La Blague, le roi, le triomphateur des chanteurs et des *gobichonneurs*... Si je le connaissais seulement de le voir, ton Curmer, j'irais le lui donner tout cela, moi; et je lui dirais : Voilà... je ne vous demande rien... Je fais la réputation de votre livre; c'est bien... Je vous oblige; vous m'avez de la reconnaissance : descendons prendre une bouteille, payez... et quand vous en voudrez de l'écriture, venez me trouver... D'ailleurs, tu vas juger de la façon dont je suis susceptible de te faire le portrait écrit du premier venu... Et je te vas faire voir l'invalide, que je t'avais apporté exprès pour te lire après notre visite, et rédigé par ton serviteur Colopeau, peintre en bâtiments de son état et lyrique dans ses loisirs. Voilà. Fais monter une bouteille, et je te promène sans nous déranger par tous les Invalides, que tu as venu trop tard pour les visiter... Holà! garçon, du même! »

La bouteille venue, le peintre en avala une rasade, se passa et repassa la langue sur les gencives, fit diamant sur l'ongle, s'essuya les lèvres, et entra corps et âme dans le rôle d'orateur. L'auditeur était haletant d'amitié, de joie et d'intérêt.

« D'abord, sais-tu de quand que les Invalides sont inventés? Non... tu ne le sais pas... Eh bien! c'est d'après les Enfants-Trouvés, deux *chouettes* inventions qui sont *contemporaires*... Et l'on peut dire *métaphosphoriquement* que le grand Louis XIV est le saint Vincent de Paul des vieux troubadours de l'armée française; holà, et d'un!... Pourtant qu'il faut être juste, et que Henri IV (qui n'était pas manchot) en a eu la première idée; et de deux!... Et je connais un peu tout ce que je dis... je suis le fils d'une jambe de bois... Dans ce temps, Louis XIV dit à un nommé *Libéral Bruant*, un *architèque* : « Tu vas me faire un plan soigné et bien entendu, pour faire demeurer tous les estropiés militaires de mon armée... Mais je veux quelque chose de bien! je ne regarderai pas à quelques pièces de cent sous de plus ou de moins : tu sais que je ne suis pas un vieux ladre. — Connu... » lui répond l'*architèque*; et de suite il lui flanque c'te maison que tu vois là par la fenêtre... *Pige*-moi ça; regarde-moi un peu ce *chique* que ça a... On en fait plus des bâtiments comme ça; le moule est cassé!...

« Après, Louis XIV dit à un autre arrangeur de pierres : « Tu vas avoir l'amitié de me faire une église avec un dôme tout en or. — Bon, que répond le nommé Mansard, je vas vous exécuter une métropole un peu *tapée dans le nœud*. » Et voilà ce chef-d'œuvre que tu peux le voir encore par cette fenêtre... Alors tous les *esculpteurs* et les peintres en bâtiments et autres du temps sont venus y faire un ouvrage d'enragé... Après cela, le conquérant d'amour et de gloire, Louis XIV, roi de France et de Navarre, fit un testament, au moment de passer l'arme à gauche... Attends... attends... que je m'en rappelle de ces paroles mémorables... que je les ai apprises étant jeune à l'école des Invalides... où que j'ai été tambour. Ah! voilà... « Outre les différents établissements que nous avons faits durant la longueur de notre règne, il ne s'en s'est pas de plus utile à l'État que l'Esplanade des Invalides. Il est bien juste que les soldats qui sont tués à la guerre aient la récompense de leurs longs services afin qu'ils soient hors d'état de travailler et de gagner leur vie... Les caporaux et les sous-officiers y trouvent une table un peu *flambarde*... Et nous prions un peu le Dauphin d'observer qu'il faut avoir soin de l'établissement ainsi que nos successeurs. Nous sommes persuadé d'avance qu'ils seront enchantés de nous être agréables[1]... »

« Plus tard régna le Louis XV, surnommé le Bien-Aimé, un petit-fils de Louis XIV, un grand feignant qui dépensait toute l'argent du pauvre peuple avec des drôlesses excessivement saint-simoniennes. Ce grand escogriffe se fichait pas mal des extrêmes paroles de son grand-papa. Il oublia les services de ses vieux braves pour récompenser les services de ses *ouris*... Mais, que tôt ou tard le crime est bien puni, Pierroux, vois-tu... Et la Révolution est venue détruire Louis XVI, pour la peine que son précédent s'était conduit comme un habitant de la mer, que la politesse m'évite de nommer... Enfin, mon ami, ce grand *noceur* de Louis XV avait eu la vilainie de faire badigeonner en jaune le dôme tout éblouissant que tu as là sous tes simples yeux .. A c'te époque-là la maison était tenue comme quatre sous... Heureusement la 93 est arrivée!... Mais on était trop occupé dans ce moment-là pour penser aux Invalides... Il se démolissait plus d'hommes à la frontière et à l'étranger que je n'ai de cheveux sur la tête... A cause de quoi que le père l'Empereur sortit de son consulat pour entrer dans l'*impérialisation*. Alors le grand petit homme rendit aux Invalides son éclat créatif... Il a fait redorer le dôme; et puis (ça c'était son état) il a fait cribler l'église des drapeaux pris à l'ennemi par la valeur de son Ex... et en même temps il envoya au bâtiment de l'esplanade le trop-plein de la chaudière de la colonne Vendôme... Bon, voilà les Invalides un peu militairement et sanitairement installés... Le plat d'argent circule dans l'hôpital comme sur la table de Napoléon lui-même... Les cuisines ont des batteries chargées à mitraille, qui vomissent tous les jours un tas de projectiles légumineux, *viandineux*, farineux, savoureux, etc., etc., et une multitude de douceurs... L'invalide peut, en vivant avec sa moitié, se consoler de celle de son corps qu'il a perdue... On met les enfants en pension aux frais du gouvernement.... et tout va pour le mieux, à la condition que l'on monte sa garde chacun son tour, et que l'on aime et respecte son commandant de place, qui est tant soit peu maréchal de France... Et puis tous les agréments possibles, jeu de quilles, jeu de boules, jeu de Siam, jeu de tonneau, tous les jeux, quoi? Et de plus, une soignée bibliothèque, et dedans le portrait de Napoléon Bonaparte... que ça me rappelle une chose qu'elle m'a fait joliment pleurer... T'aurais vu ça que t'aurais pleuré aussi. En v'là des hommes, et des vrais ceux-là!

[1] Nous croyons devoir rétablir le véritable texte du testament, légèrement altéré par notre ami Colopeau.

« Entre les différents établissements que nous avons faits pendant le cours de notre règne, il n'y en a point qui soit plus utile à l'État que celui de l'Hôtel royal des Invalides. Il est bien juste que les soldats qui, par les blessures qu'ils ont reçues à la guerre, ou par leurs longs services et leur âge, sont hors d'état de travailler et de gagner leur vie, aient une subsistance assurée pour le reste de leurs jours. Plusieurs officiers qui sont dénués des biens de la fortune y trouvent aussi une retraite honorable. Toutes sortes de motifs doivent engager le Dauphin et tous nos successeurs à soutenir cet établissement et à lui accorder une protection particulière. Nous les y exhortons autant qu'il est en notre pouvoir. »

C'est ça des dévoués et des dans qui on peut se fier... Un vieux là, un vieux bon, un vieux vieux, un vénérable, des cheveux blancs, presque plus... pas de souffle, les yeux en l'air pour regarder le ciel où y doit être... A peine s'y peut parler... On s'empresse, on fait silence... y va mourir... Mais avant y veut un bonheur, ce pauvre soldat, y veut voir son empereur... C'est pas commode, il est à Sainte-Hélène... C'est loin, et c'est expressément défendu d'y aller... D'ailleurs l'vieux n'a pas le temps, y va passer tout à l'heure... Oh! là, c'est lui qu'a l'idée... lui qu'est malade... les bien portants ne pensent à rien... « Devant le portrait de mon Empereur... » On le porte... ah! ça me fend le cœur, quoi : ce pauvre brave homme... y sourit... y pleure... y suffoque... tout le monde gémit... Il est un peu plus tranquille, ses yeux sont séchés... y n'y avait plus ni larmes ni huile dans la lampe... Eteint! Dieu de Dieu, j'en pleure encore et toi aussi... Allons, trinquons à sa mémoire... A la santé des amis fidèles... Ah! ça me remet... J'aime décidément mieux arroser mon estomac que mes joues... (Et il s'essuya l'œil.) Encore un petit coup... La bouteille est à sec... Garçon, du même!... »

L'ouvrier tira de sa poche des petits bonshommes dessinés sur carton, et découpés; alors je m'avançai et demandai au peintre vitrier la permission de me mêler à sa conversation, en lui expliquant le but de ma présence dans le quartier du Gros-Caillou. Il parut flatté de l'empressement que je portais à être son auditeur, et il commença ainsi :

La valeur n'attend pas le nombre des années...
Qui sert bien son pays n'a pas besoin d'aïeux...
Le premier qui fut roi fut un soldat heureux...
A vaincre sans péril on triomphe sans gloire...

« *La valeur*, etc... Voilà quelque chose qui est un peu vrai de par rapport à ces vieux *bibards* d'invalides qu'il a bien fallu qu'il n'ait pas d'attendu le nombre des années pour venir glorieusement être chauffés, nourris, logés aux frais du gouvernement.

« *Qui sert*, etc... Qu'il n'a pas de besoin d'aïeux que celle-ci de *verse* est encore fort juste... On n'a pas besoin d'aïeux pour être invalide... On est assez âgé pour être son aïeul à soi-même...

« *Le premier qui*... Ceci est de plus en plus juste, car on voit parfaitement que les invalides ne sont pas rois des Français. Ce qui s'explique aisément par la chose que le premier roi a été un premier soldat, mais que depuis ce temps y ayant eu pas mal de soldats et très-peu de rois, il n'est pas étonnant que l'invalide ne soit pas roi de *France*. Ce qui ne prive pourtant pas l'invalide d'avoir été un soldat parfaitement *heureux* et d'avoir cuit dans son jus sous le beau soleil de l'Égypte, pour après venir s'affraichir, dans la Russie, d'une foule de glaces mieux faites, mais moins bonnes qu'au café des Aveugles...

« *A vaincre*, etc... Voilà ce qui fait que nos vieux éclopпés, *torgnolés*, *esquintés*, échignés de grognards, se sont couverts et se recouvreront perpétuellement de gloire sur toute la ligne, car leur triomphe a toujours été accompagné de grands périls. Et là-dessus... j'estime et j'honore le celui que je ne connais pas, mais qui est un peu *mousseux* dans sa façon de penser les *verses* à l'égard du militaire... et que moi aussi j'en ferai des *verses* sur le militaire, que la première sera sur l'invalide, mais que il faut le connaître comme je le connais pour lui en parler... » Alors, je le priai de commencer... Il calma un peu son enthousiasme, reprit haleine, et me fit voir ses bonshommes.



— « Voilà, monsieur, ce qui vous représente un petit garçon qui a un tambour que il le tambourine... Il a une uniforme qui est celle des *lapins* des invalides.... C'est les enfants des estropiés de l'endroit qui font partie du petit état-major de l'Hôtel... Je vous en parle savamment, puisque j'ai un peu roulé la diane dans le bâtiment de Louis XIV.



— « Ce que vous voyez après, les jambes crochues et le dos rond, un uniforme et un bonnet de coton, c'est le caporal d'inspection qui se rend à ses fonctions.

— « Quel est de ce remue-ménage? quel est de ce tapage? Ah! c'est l'heure du déjeuner... *Méli-méla* général des vieilles machines humaines qui marchent aussi bravement à la table qu'autrefois elles marchaient au feu...



— « Qu'est-ce que je vois là-bas, dans une brouette à perfection? Ah! c'est un glorieux de l'Ex...! qui a perdu les deux jambes et les deux bras. Il jouit parfaitement de son tronçon... Qu'apercevois-je à ses côtés? Une jolie petite demoiselle qu'elle a l'œil doux comme un velours et les manières d'une perruche... Ah! elle le vient de le faire boire, le tronçon... Y a des *cancannants* qui disent que c'est sa fille. C'est vrai, enfoncée l'autre de l'ancienne qui nourrissait de son sein son papa comme un moutard. Notre petite invalide est bien plus

forte, elle nourrit son papa de vin, son innocence ne lui permettant pas de l'allaiter....

— « Que revois-je, grand Dieu! qu'*apercerevois-je*.... le triomphe de la chirurgie... l'invalide à la tête d'argent! c'est le fameux grenadier qui venait d'avoir la tête emportée par un boulet de canon, au moment où il remerciait son empereur qui lui donnait la croix de la Légion d'honneur, pour un trait de courage et de valeur.



On a fait une quête en sa faveur au bénéfice des Polonais, et voilà pourquoi que ses moyens lui permettent de se caler sur les épaules une tête d'argent si horriblement chère.

— « Qu'est-ce qu'il a donc celui-ci qui court comme un *ahuri* de Chaillot... Où allez-vous, monsieur l'abbé, vous allez vous casser le nez... Quelle bêtise! ce guerrier n'en a plus de nez.... Il vient se cacher dans sa chambre pour se dérober à l'inspection (prétexte de maladie). Il tremble pour les informations à l'égard de son nez, il vient de le mettre au Mont-de-Piété.



— « Ah! mon Dieu! séparez-les, séparez-les.... ils se sont battus à mort... ils viennent de se disputer, ils ont raison tous les deux... C'est celui qui n'a pas de bras qu'a donné un soufflet à l'autre qui n'a pas de jambes, parce que celui-ci y avait donné un grand coup de botte dans un des endroits du premier invalide qui n'était pas en argent...



— « Ah! voici la sentinelle qui a une lance à la main... Non pas! non pas!... la lance est tenue par un crochet de fer qui lui tient lieu de toutes les phalanges de l'humanité...

— « Attention! un nouveau tableau : en voici quoique sans bras qui ne sont pas manchots pour ce qui est de se bourrer la pipe à eux-mêmes. Y a un bras qui tient le briquet, et l'autre du voisin qui tient la pierre...



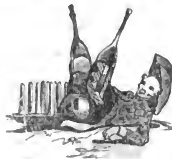
— « Ah! en voici un qui est bien embarrassé; il pêchait à la ligne au bord de l'eau, et il avait retiré ses jambes de bois qui s'en vont sur la rivière comme de jolis petits bateaux. Heureusement voici un camarade qui vient de laver son mouchoir à tabac sans en perdre...



et qui rattrape les jambes de son ami avec sa canne, d'autant plus aisément qu'il s'était établi blanchisseuse dans une vieille toue à écorcher...

— « Par où donc que vont ceux-là, avec leurs manchettes d'écrivains publics.... pour pas se salir?.... comme y sont en bon ordre! Ah! y vont tirer les beaux canons qui sont dessus les bords des fossés de l'Hôtel... C'est fête... fête militaire. Si vous saviez comme y sont joyeux d'entendre les bruits de cette canonnade! On voit sur leur physionomie les souvenirs belliqueux des tremblements de l'Empire... Derrière les *calonniers*, il y a d'autres invalides qui font tout plein de ronds sur le sable avec leur canne...

— « On a fini de tirer le canon... On fait la fine partie de boules et de quilles. . Ah! mon Dieu, de Dieu!



de Dieu!.. en v'là un sur l'dos. . tiens, y rit comme un



bossu... quoi qu'y dit?... C'est la boule qui s'est trompée de quilles... ah! ah! ah!... y rit toujours...

— « Allons, en v'là encore un sans bras qu'a la manie de se les croiser sur la poitrine pour ressembler à son empereur.



— « La nuit, en v'là un qui va se coucher... Il met sur son nez une chenue paire de lunettes à un seul verre... Ah! il relit les Moniteurs de la Grande Armée. Il paraît qu'il aurait une superbe envie de dormir; il bâille et se détire les bras et les jambes comme si qu'il en avait.... Il pose la tête de dessus son traversin.... Tiens, il oublie d'éteindre sa lumière... Qu'est-ce qu'il fait là, il se gratte le nez... Non, y retire ses lunettes. Oh! en v'là *une soignée!*... il vient de mettre son nez sur la chandelle.... Un éteignoir d'argent: plus que ça de genre!... V'là qui dort!... Bonsoir...

— « Et celui-là, où qui va donc? Ah! il est aveugle et y marche comme un éclairé. Ce que c'est que l'habitude! y régale les camarades... Il est donc plus riche qu'eux... Eh! oui, puisqu'il n'a pas besoin de sa ration de chandelles, il la fond en petits verres...

— « De quoi, de quoi! qu'est-ce que c'est? où qui va avec son briquet ce manchot-là? Tiens, y sort de l'Hôtel... Ah! il est de garde au coin du feu dans une guérite de parterre... En v'là pour sa nuit dans les démolitions: y s'y connait un peu à cet état-là, lui qu'a été démoli toute sa vie... Tiens, y vient de rencontrer un autre manchot, son intime, son bras droit... qui lui est toujours d'un fameux conseil pour la consomption de l'omelette... mais les conseilleurs sont pas les *peillieurs*... Y s'disent adieu, qué chance! A eux deux y z'ont juste ce qui leur faut de bras pour se serrer la main... Où qui

va, celui-ci? Ah! y va inspecter l'impôt des sous du pout de l'Université...



— « Ah! v'là le père la Joie : y joue à la marelle avec des moutards, il est à cloche-pied, sa jambe de bois sous la moitié du bras qui lui reste...



« En v'là, j'espère, des soignés d'abîmés, qui ne sont pas si feignants que des tout entiers!... Honneur au courage malheureux, respect aux braves... J'vas battre aux champs pour les vieux restes de l'armée française. Oh! là, N I ni, c'est fini. Passe-moi ma recette, une goutte et une croûte... Salut la société!... Merci du pourboire... »

Les images et les explications de Colopeau lui valurent les chaleureux applaudissements de son compagnon, et j'y joignis volontiers les miens. Cet échantillon populaire de style descriptif m'avait vivement intéressé, et avait redoublé le désir que j'éprouvais de voir de près les invalides et leur demeure. Mais des circonstances imprévues m'ayant éloigné de Paris peu de jours après, j'adressai à mon ami E. de la Bédollierre un compte rendu de ma promenade, en lui recommandant de me communiquer les détails qu'il pourrait réunir sur l'objet qui m'occupait; il me répondit en ces termes :

Mon cher Lorentz,

J'ai visité plusieurs fois l'hôtel dont vous n'avez pu franchir le seuil, et je vous envoie le résultat de mes investigations. Que ne puis-je, en vous le présentant, emprunter à votre peintre en bâtiments sa verve et sa gaîté! Mais, comme tous les artistes ne voient et ne reproduisent pas la nature sous les mêmes couleurs, tous les observateurs n'envisagent pas les objets d'une manière identique. En saisissant le côté plaisant du sujet, vous ne m'avez guère laissé que le rôle d'Héraclite; c'est triste.

Vous connaissez l'extérieur de l'Hôtel des Invalides, et il est inutile de vous le décrire. Vous avez été frappé sans doute de la majesté de cet édifice, qui renferme une population égale à celle de la majorité de nos petites villes. Ce n'est qu'en le parcourant en tous sens, en errant de cours en cours et de jardins en jardins, en montant d'étages en étages, qu'on peut se former une idée exacte de ce bâtiment colossal. Il ressemble aux palais créés par le pinceau de Martin, et dont les profils immenses se perdent dans un immense horizon.

Les nombreux visiteurs des Invalides n'emportent de leur excursion que des notions vagues et confuses. Un guide les reçoit à la grille; après avoir admiré sur le bord des fossés les pièces de canon conquises par nos armées, ils entrent dans la cour royale, grand carré environné de deux étages de galeries. Ils sont introduits dans les cuisines, où on leur montre des marmites géantes, dont les deux principales contiennent chacune six cents kilogrammes de bœuf. Puis ils examinent l'église avec sa nef étriquée, son dôme imité de celui de Saint-Pierre de Rome, et surtout ses voûtes frangées de drapeaux enlevés à toutes les nations. En sortant, ils n'ont rien vu. Ils connaissent le corps et non l'âme qui le vivifie; ils ont parcouru la maison, sans être au fait des mœurs et usages des locataires; on leur a montré une carapace, en leur disant : « Ceci est une tortue. »

J'ai procédé autrement : est-ce avec succès? vous en jugerez. L'on m'avait adressé à M. Teller, vénérable invalide de quatre-vingt-un ans, dont Henri Monnier a si fidèlement reproduit les traits. En arrivant dans la cour de l'Hôtel, je vis se découper sur le mur un vieillard courbé, assez semblable de loin à une virgule peinte en bleu sur une enseigne. Je l'abordai, le chapeau à la main, et lui demandai s'il connaissait M. Teller.

« Plait-il, monsieur?

— Monsieur Teller, ex-trompette-major du régiment des dragons Dauphin.

— Je ne vous entends pas, monsieur »

Je répétai ma phrase en grossissant ma voix.

« Je ne vous entends pas, monsieur. »

En effet, je m'étais adressé à un interlocuteur incapable de me répondre. Une blessure l'avait privé de ce sens dont certains orateurs nous font si cruellement expier la possession. Il m'expliqua comment, depuis la bataille de Friedland, il avait l'oreille *un peu dure*, façon euphémique d'établir qu'il était parfaitement sourd. Je m'éloignai donc, et pénétrai dans un labyrinthe de corridors, remarquant chemin faisant que tous portaient des noms de villes, et lisant sur des murs en lettres majuscules : CORRIDOR DU HAVRE, CORRIDOR DE PERPIGNAN, CORRIDOR DE HONFLEUR, etc. Sans chercher à me rendre compte de ces dénominations géographiques, je poursuivis ma course aventureuse, et parvins à un chauffoir où j'entrai sans façon. Le lieu était sombre, l'atmosphère chaude, l'air peu embaumé. Au bruit qui se faisait, je compris qu'on parlait bataille et qu'on visait à l'onomatopée. Je m'approchai d'une table, autour de laquelle plusieurs invalides jouaient aux dominos.

« Monsieur, dis-je à l'un des joueurs, pourriez-vous m'indiquer M. Teller, ex-trompette-major du régiment des dragons Dauphin?

— « Plait-il, monsieur? »

Je réitérai ma question, et cette fois je fus entendu.

« Je ne le connais pas, monsieur. Il faut vous adresser au bureau du mouvement.

— Auriez-vous la bonté de m'y conduire? »

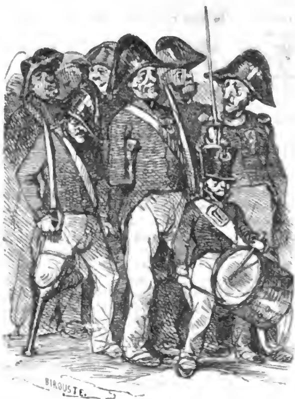
Le joueur de dominos leva vers moi la tête avec surprise; il était aveugle. J'étais au milieu d'aveugles qui,

remplaçant par le toucher l'organe absent, faisaient des parties de dominos, et même de cartes, avec une inconcevable dextérité.

Je me retirai à la hâte, passai la journée à chercher mon futur *cicerone*, et le découvris enfin. Je lui exposai le motif de ma visite, et, comme je ne me pique nullement de manières aristocratiques, je lui proposai de faire connaissance le verre à la main. Nous allâmes à la cantine, espèce de boutique de marchand de vin à laquelle on ne pouvait reprocher d'être mal décorée, car elle ne l'était pas du tout. Je demandai des gâteaux et du chablis, j'allumai ma pipe, et, avisant dans un coin un escabeau, je m'assis avant d'entamer la conversation.

« Monsieur, me dit civilement le cantinier, il est permis de fumer, mais vous ne pouvez vous asseoir ; c'est la consigne. Emportez du vin dans votre chambre ou au chauffoir, si vous le voulez, mais il est défendu de s'asseoir à la cantine. »

Fâcheux contre-temps ! être obligé de boire et de causer debout ! la position n'était pas tenable, et je remis l'entretien à un autre jour. Je revins le lendemain à midi. La garde montante défilait dans la cour, sous les yeux d'un adjudant-major. Il y avait là une centaine d'amputés à figure martiale, qu'on semblait avoir choisis parmi les plus mutilés. La plupart étaient dans l'impossibilité absolue d'obéir au commandement d'*arme-bras* ou de *partir du pied gauche* ou du *pied droit*, et le *tapin* qui tambourinait en tête de l'escouade était seul intact et complet.



Au milieu du groupe se trouvait celui que je cherchais.

J'allai le prendre au corps de garde. « Impossible, me dit-il, de vous parler aujourd'hui, mais j'ai songé à vous, et cette note contient tous les renseignements que vous désirez. »

Sur ce, il me glissa dans la main un papier que je me hâtai de déplier.

Il portait

RELEVÉ DES SERVICES ET CAMPAGNES DE JEAN-CHRISTOPHE TELLER, NÉ A STRASBOURG EN JUIN 1758.

Entré au service en 1777, au régiment de Dauphin (dragons) actuellement 7e.

A fait les campagnes de 1792 à l'armée du Nord, sous La Fayette ; celle de Champagne, sous Dumouriez. Il était à Valmy, à Fleurus, à Maëstricht, etc., etc., etc.

A reçu, sous Vérone, dans le cou, une balle qui est restée, et un coup de sabre sur la tête, près Maubeuge.

A été retraité en 1813.

Le digne homme ! en ayant l'idée que ses exploits étaient l'unique objet de mes perquisitions, il m'avait révélé un trait distinctif du caractère de l'invalide ; mais cette note était peu instructive relativement aux invalides en général. Je fus donc contraint à de nouvelles courses, à de nouveaux interrogatoires, à de nouvelles séances dans les chauffoirs et aux cantines, j'allai de table en table dans les réfectoires, de lit en lit dans l'infirmerie, et finis par recueillir les documents suivants, qui ne valent peut-être pas la peine qu'ils m'ont coûtée.

La condition première d'admission aux Invalides est une retraite accordée comme indemnité : 1° de la perte d'un ou de deux membres ; 2° de blessures graves équivalant à la perte d'un ou de deux membres ; 3° de soixante ans d'âge et de trente ans de service. Le pensionné échange sa modique annuité contre un asile dans l'Hôtel ; les plus maltraités sont les plus admissibles, les plus infortunés sont les plus heureux. Eussiez-vous vingt blessures, si elles ne présentent pas le degré de gravité requis, vous êtes exclu sans pitié. Vous étalez inutilement vos vingt cicatrices ; c'est beaucoup trop, mais ce n'est pas assez.

Les soldats invalides habitant l'Hôtel sont au nombre de trois mille répartis en quatorze divisions, soldats de tous les corps, de tous les régiments, assemblage d'éléments hétérogènes unis par une communauté de vieillesse et d'infirmités. Chaque bataille a ses représentants. L'un a perdu le bras à Aboukir, l'autre a eu l'épaule entamée à Hanau par un hussard bavarois. Celui-ci a laissé un œil en Autriche, et une jambe en Espagne ; celui-là est demeuré sanglant et mutilé sur le champ de bataille d'Iéna. Ce mulâtre au teint jaune était de la compagnie des guides du général Moreau. Cet Arabe à face basanée, partisan semi-volontaire des nouveaux maîtres de l'Algérie, a contribué à la prise de Constantine. Tous ces braves gens sont autant de feuillets vivants de notre histoire nationale, autant de médailles humaines où sont gravés nos triomphes ; ce sont les *victoires et conquêtes* en chair et en os.

Tous les gouvernements ont fourni leur contingent d'invalides. De là, plusieurs physionomies distinctes, aussi tranchées que les systèmes politiques dont elles sont une incarnation partielle. Un rien vous les signalera, un coup d'œil, un geste, un détail de costume, une parole, un refrain surtout. Chez les Français, peuple chanteur, la chanson est la pierre de touche des caractères. On peut juger des hommes par les couplets qu'ils

affectionnent, et les invalides ne font pas exception à la règle. Ainsi vous reconnaîtrez
dans :

Les dragons Dauphin
Aiment le bon vin
Et la compagnie (*bis*);
Ils donnent le matin
A ce jus si divin,
Et la nuit à Sylvie.

l'invalide de Louis XVI;
dans :

Plutôt la mort que l'esclavage,
C'est la devise des Français.

l'invalide de la République;
dans :

Ah! qu'on est fier d'être Français,
Quand on regarde la colonne!

le grognard de la vieille garde.

Procédons par ordre chronologique dans la peinture de ces trois personnages.



L'invalide de Louis XVI a fait la guerre de Hanovre, avant 1783; mais, depuis cette époque, il a servi la Convention, le Consulat, l'Empire, la Restauration, avec la même indifférence et la même fidélité passive. Tant de révolutions se sont succédé sous ses yeux, qu'il n'a plus de foi qu'en lui-même; cette croyance est celle de bien d'autres. On assure qu'un noble sang coule dans ses veines; car il est convenu que le même sang ne coule pas dans les veines de tous les hommes. C'est, dit-on, son père, grand seigneur jouissant d'un revenu de cent mille livres, qui a daigné lui laisser une rente de six cent cinquante francs soixante-quinze centimes. Quoi qu'il en soit, il a tous les défauts et toutes les qualités d'un gentilhomme. Il est poli avec prétention, galant avec afféterie, coquet avec recherche. Il montre une mansuétude qui n'est point de la bonté, une bonté qui n'est point de la bienveillance. Son embonpoint et sa fraîcheur d'octogénaire témoignent des bons effets de la cuisine de l'Hôtel, à laquelle sa gastronomie ajoute, de temps à autre, une truite, un homard ou des truffes. Il s'est longtemps enorgueilli d'une croix de Saint-Louis, dont Louis XVIII l'avait décoré; mais, depuis 1830, il met à la dissimuler autant de soin qu'il en mettait jadis à la faire voir.

Sans lui tenir compte de cette renonciation volontaire, le troupier de la République lui adapte l'épithète d'aristocrate. Celui-ci assistait au siége de Bréda, et faisait partie du détachement de cavalerie qui, en l'an III, s'empara de la flotte hollandaise retenue dans le Texel par les glaces. Il a été réformé dès 1804, mais sa dernière blessure date de 1814; il l'a reçue au siége de Paris. Il a horreur des prêtres, et ne voit pas sa sœur, sa seule parente, gouvernante à la Visitation, parce que, dit-il, elle est *de la calotte*. Son puritanisme n'a jamais pu s'accoutumer à accoler au nom des rues la qualification de saints; il dit la rue Dominique, le faubourg Honoré, et même la rue Roch, ce qui n'est guère euphonique. Il regrette Hoche et Kléber, et persiste à désigner Napoléon sous le titre de général Buonaparte.

« Buonaparte! s'écrie à ce sujet l'invalide de la vieille garde, Buonaparte! dites donc Napoléon, s'il vous plaît, autrement nous serions forcés de nous rafraîchir d'un coup de sabre, et ça deviendrait désagréable. Tonnerre! c'était ça un homme! tous vos généraux à cadenettes ne sont pas dignes de lui cirer ses bottes. Et dire que les Anglais!... mais, non, allez, il n'est pas mort! ceux qui soutiennent qu'il est mort ne le connaissent pas; il en est incapable. Dieu de Dieu! s'il revenait... quel tremblement!... »

« Ces paroles émanent d'un individu porteur d'une face balafrée, d'une pipe culottée, d'un pantalon bleu et de guêtres blanches; on est en décembre. Ce soldat modèle, plié à toutes les exigences du service, à la discipline, aux fatigues, aux privations, est entré dans la garde à la formation, et en est sorti au licenciement. Son existence a commencé à Austerlitz et fini au Mont-Saint-Jean. La charge, la fusillade, l'Empereur galopant au milieu d'un nuage de poussière et de fumée, voilà toute sa vie; avant et après, il n'y a rien. Il se croit encore de la vieille garde; le ruban de sa croix est plié comme celui des soldats de la vieille garde, et il a soin de faire retaper ses chapeaux neufs dans le style vieille garde, par un de ses anciens camarades. En s'appuyant sur une pièce de canon aux armes d'Autriche, il s'imagine toujours être à Vienne. Le gouvernement de Napoléon est à ses yeux le seul grand, le seul légitime, le seul logique. Si vous causez avec lui du ministère : « Ne me parlez pas des ministres, dit-il; c'est des *clampins* qui *caponnent* devant les puissances étrangères; l'Empereur se comportait autrement avec elles : votre coq ne vaut pas notre aigle.

— Ah! ils sont rudement travaillés par l'opposition..

— Ne me parlez pas de l'opposition, c'est un tas de criailleurs, qui ne savent ni ce qu'ils disent, ni ce qu'ils veulent.

— Les journaux...

— Ne me parlez pas des journaux; l'Empereur savait bien leur couper le sifflet, à tous ces merles de journalistes.

— La Chambre...

— Ne me parlez pas de la Chambre; les députés sont



tous des bavards, l'Empereur les jetait par la fenêtre ; ils ne sont bons qu'à ça.

— Et de qui diable voulez-vous qu'on vous parle?

— De l'Empereur. »

Ce fanatisme pour l'Empereur est partagé par presque tous les invalides. Les ornements de l'Hôtel ne consacrent guère que des faits antérieurs à la Révolution. Louis XIV y est partout; sa statue équestre surmonte le portail principal; les quatre nations vaincues par ses généraux se tordent aux angles de la façade; les fresques des quatre réfectoires représentent les batailles gagnées par ses armées. Napoléon n'a pour lui qu'une épreuve en plâtre de la statue de la place Vendôme, et une peinture d'Ingres placée dans la bibliothèque. Mais, si la mémoire de l'Empereur n'est point conservée en ces lieux par des monuments, elle est dans tous les cœurs, et cela vaut mieux.

Il est vrai que les invalides doivent beaucoup à Napoléon, le plus grand fabricateur d'estropiés des temps modernes. Depuis son règne, ils sont traités comme des princes, et plus heureux que des princes, car ils sont à l'abri des révolutions. La dotation de un million huit cent mille francs qu'il leur avait constituée a cessé de leur appartenir, mais ils ont leur quote-part du budget. Leur grand conseil administratif et leur état-major se composent de personnes honorées et dignes de l'être. Il leur est alloué une paye de trois francs par mois (les anciens disent trois livres), à la charge de donner un sou par barbe au perruquier qui les rase. Leurs tables sont garnies deux fois par jour, à dix heures et à quatre heures, de soupes succulentes et de ragoûts habilement assaisonnés. L'ordinaire est de deux plats pour les soldats, de trois pour les officiers. Le maigre exclusif est inconnu dans l'Hôtel, même le vendredi saint. Le menu de chaque mois, dressé par l'état-major, signé par le maréchal gouverneur, est affiché dans les réfectoires et soumis à la censure des intéressés. Sitôt que le tambour a donné le signal du repas, un cliquetis de casseroles ébranle les cuisines ; de grandes flammes s'élancent des fourneaux, et projettent de rougeâtres clartés sur le cuivre des chaudières. L'argenterie des officiers, présent de l'impératrice Marie-Louise, sort propre et luisante de son armoire. Des légions de cuisiniers, de marmitons, de garçons de tables, entassent les mets sur des brancards, sur des camions, et les portent ou les voiturent jusqu'à la salle du festin.

Exercent-ils des métiers hors de l'Hôtel, sont-ils concierges par eux-mêmes ou par leurs femmes, les invalides, pourvu que leur conduite soit régulière, obtiennent

aisément la faculté d'emporter leurs rations quotidiennes, et de les partager avec leur famille. La discipline à laquelle ils obéissent est d'une élasticité commode. Etre présents à l'appel à neuf heures du soir, quand ils n'ont pas l'autorisation de découcher, assister en bonne tenue à l'inspection mensuelle, s'armer de leurs sabres quand ils sont de service, voilà à peu près tout ce qu'on exige d'eux. Ils se lèvent, rentrent, sortent, vont et viennent à volonté. On en rencontre dans tous les coins de Paris, appuyés sur leur canne ou la portant suspendue à la boutonnière, sans compter ceux qu'on emploie à surveiller les platras et à garder les pavés : faibles défenseurs plus imposants par ce qu'ils furent que par ce qu'ils sont.

Dulaure a prétendu que l'architecte de Louis XIV avait réservé de vastes salles à l'état-major et logé les Invalides dans les combles ; mais Dulaure n'est point tenu d'être impartial à l'endroit des œuvres de la monarchie absolue. Que les chambres d'invalides ne soient ni lambrissées, ni tapissées, ni plafonnées, qu'elles ressemblent à celles des auberges de village, *concedo;* mais la plus grande propreté y règne ; l'air et la lumière y circulent librement ; les murs sont peints en jaune à la colle et mouchetés des portraits de Napoléon ; chaque lit a pour annexe une armoire, et est au besoin entaillé au chevet d'une échancrure où s'adapte la jambe de bois du dormeur. Si les dortoirs ne sont point chauffés, du moins le nombre des couvertures accordé à chaque pensionnaire est porté d'une à trois en raison de la rigueur du froid, et, pendant les journées d'hiver, de spacieux chauffoirs sont le point de ralliement des nombreux amateurs du piquet et des dominos. Tout est si bien combiné pour le *confortable* des vieux serviteurs du pays, qu'il y a des chauffoirs exclusivement réservés aux fumeurs, et d'autres où la pipe est interdite.

La sollicitude dont on entoure les invalides redouble en proportion de leurs infirmités. Le service de santé, organisé avec la régularité la plus scrupuleuse, est divisé en deux sections, celle des affections aiguës et celle des affections chroniques. La dernière comprend des valétudinaires soumis à un régime hygiénique plutôt qu'à un traitement médical, et dont l'âge, compliqué par des rhumatismes, est la principale maladie. La plupart s'accommodent difficilement de la diète et de la tisane gommée, et, si le médecin en chef leur accorde la permission de sortir, ils figurent souvent sur le rapport du lendemain avec une note comme celle-ci :

« N° 15. Rentré dans un état d'ivresse. »

L'infirmier ajoute sur la dictée du docteur :

« Lui supprimer le vin ; ne lui laisser mettre que la capote de l'infirmerie. »

Ceux dont les vieilles blessures ne se sont jamais complétement fermées se présentent tous les matins au bureau des pansements, où on leur administre les secours que leur état nécessite. Les dimanches, les officiers de santé s'assemblent en conseil, et reçoivent solennellement les pétitions orales des invalides ; il faut aux uns des gilets de flanelle, aux autres des lunettes, des bandages herniaires, etc. La concurrence est active, les réclamations sont nombreuses ; ce que l'on a accordé à Pierre, Paul veut l'obtenir, et les membres du conseil, compatissants pour les faiblesses morales et physiques, mettent tout le monde d'accord par une répartition presque égale de leurs bienfaits.

Les invalides sont-ils assez vieux pour avoir besoin des soins accordés à l'enfance, assez près de la mort pour être nourris comme des nouveau-nés, des mains officieuses les servent avec empressement. On appelle ces qausi-centenaires les moines lais, nom jadis donné aux soldats estropiés que le roi plaçait dans les abbayes de sa nomination. Les plus décrépits sont relégués à l'infirmerie et notamment dans la *salle de la Victoire,* réceptacle des misères humaines affublé comme par ironie d'une fastueuse dénomination, espèce d'antichambre de la mort, où chacun attend son tour avec une apathique philosophie.

— Eh bien ! que faites-vous, *Bouffi ?* dit le docteur s'adressant à une figure en lame de couteau, occupée à presser un bâton de sucre d'orge entre ses mâchoires dégarnies.

— Dame ! je reste ici : où voulez-vous que j'aille?

— Qu'est-ce que vous avez aujourd'hui ?

— J'ai que je suis à moitié mort.

— Dans dix ans, reprend le bienveillant docteur, vous serez mort aux trois quarts.

— Laissez donc. Au fait, je ne sais pas pourquoi je ne veux pas en finir... la paresse de me faire enterrer.

Quelques-uns sont en proie à de continuelles hallucinations.

— Bonjour, camarade, demande le docteur, vos ennemis vous ont-ils tourmenté cette nuit ?

— Monsieur, c'est les courriers de la malle ; impossible de m'en dépêtrer ; ils sont toujours après moi ; il y a aussi les courriers de la diligence qui me causent bien du *tintouin.*

D'autres, cités jadis pour leur intelligence et même leur savoir, n'ont pu, depuis longues années, parvenir à combiner une seule phrase.

— Comment ça va-t-il, père Thomas?

— Oui, oui, oui.

— Voyons, contez-moi donc quelque chose ?

— Oui, oui, oui.

Et le vieil homme, qui penche comme une tour en ruines, tourne le dos à l'interrogateur importun.

Pauvres hères ! c'était bien la peine de n'être tués qu'à demi, pour mener cette existence de bivalve ! Souvent, dans leurs intervalles lucides, ils se prennent à regretter de n'être pas restés sur le champ de bataille, quand la mort leur apparaissait glorieuse, presque digne d'envie, et le front ceint d'une radieuse auréole ; mais, grâce au ciel, leur étape en ce monde ne tarde pas à s'achever. En vain, chapelains, chirurgiens, pharmaciens, leur prodiguent les secours spirituels et temporels. Exhortations et médecines ne font que préparer au moment suprême l'âme et le corps de ces moribonds, et leurs yeux sont fermés par les sœurs de charité de Saint-Vincent-de-Paul, anges de paix qui veillent au lit de mort des hommes de guerre.

Pourquoi la prévoyance du pouvoir ne s'est-elle pas étendue jusque sur leurs cendres ? Pourquoi n'a-t-on pas mis à exécution le projet de Napoléon, qui songeait à convertir l'Esplanade en Elysée militaire ? On jette les soldats qui meurent à l'Hôtel dans un coin du cimetière du Montparnasse ; leurs noms sont oubliés ; quelques coups de fusil sont toute leur apothéose, et la noire croix de bois qui s'élève un moment sur leurs tombes se confond bientôt avec la poussière du dernier séjour.

Leurs enfants s'élèvent et grandissent pour les remplacer un jour dans les cadres de l'armée et sur les rôles de l'Hôtel. Ils débutent et leurs pères finissent ; ils montent et leurs pères descendent ; ils seront, et leurs pères ont été. Voués au service, et provisoirement destinés à régulariser au son du tambour l'emploi de la journée, ces apprentis soldats ont déjà une allure militaire, voire même des mœurs de garnison. « Ohé ! cria l'un d'eux à un camarade, viens-tu jouer à la pigoche ? — J'peux pas, j'vas promener avec ma *femme.* » Celui qui répondait

ainsi était âgé de treize ans, et sa *femme* était la fille très-mineure d'une marchande de pommes du quinconce. Triste précocité !

A la tête des jeunes *tapins* se pavane, droit comme la canne qu'il fait tournoyer, un élégant tambour-major. A sa tournure martiale, aux cicatrices qui ennoblissent et détériorent sa physionomie, on voit qu'il n'a pas toujours eu des enfants à conduire, et qu'il se rappelle encore le temps où, placé en tête de son régiment, il était le premier à offrir aux balles ennemies sa poitrine d'athlète. Ce beau cavalier est un favori des dames, que son excellente tenue, la propreté de sa mise, la grâce de ses entrechats, la galanterie de ses discours, font rechercher dans les guinguettes des barrières voisines. Les conscrits prétendent qu'il est *torrible avec les fommes*. Il prime au *Salon de Mars* et au *Grand Vainqueur*, où, tous les jours de fêtes, il consomme un nombre incalculable de contredanses à dix centimes la pièce. Il n'a d'autres rivaux qu'un sien collègue, amputé des deux jambes, instruit jadis dans l'art de la danse par les jeunes filles d'outre-Rhin.

L'agilité de ce dernier est vraiment phénoménale. Les violons le suivent à peine; la galerie le contemple avec admiration. Comme il saute, comme il gambade, comme il pirouette, comme il tournoie, plus solide sur ses jarrets de chêne qu'un habitant des Landes sur ses échasses! C'est un zéphyr en uniforme d'invalide; c'est Vestris en jambes de bois.





Les guinguettes, où brillent le dimanche des danseurs plus ou moins ingambes, sont journellement le rendez-vous d'un grand nombre d'invalides. Le litre quotidien ne suffit pas à ces vieillards altérés. Parfois même leur goût blasé dédaigne le vin comme un liquide trop fade et trop insipide, et ils vendent leur ration pour se procurer du *schnick*, boisson plus militaire, dont ils ont contracté l'habitude dans les bivacs.



Deux camarades de chambrée se rencontrent rarement sans être affectés d'une soif contagieuse. « Est-ce que nous ne buvons pas une chopine? » dit l'un, « Est-ce nous n'*écrasons pas n'un grain*? » dit l'autre avec plus

d'emphase. Ils vont s'attabler dans un cabaret, dissertent sur l'Empire et sur l'Empereur, et réunissent autour d'eux des groupes d'auditeurs attentifs. Parfois la conversation s'échauffe ; les convives ne sont pas d'accord. Cette manœuvre a-t-elle été utile ou funeste ? Ce fait d'arme a-t-il eu lieu en Prusse ou en Champagne? Cette charge a-t-elle été exécutée par les hussards ou par les dragons? « Je te dis que c'est par le 7e dragons.

— Je te dis que c'est par le 3e hussards.

— Je te dis que si.

— Je te dis que non. »

La querelle s'engage; les gros mots s'échangent, puis les coups de poing. Les verres roulent, et les buveurs aussi; la discussion commencée sur la table se termine dessous. C'est là d'ordinaire, au milieu des verres cassés, que s'opère le raccommodement. On se relève en s'embrassant; on s'essuie, on s'examine; personne n'est blessé; il n'y a d'ouvrage que pour le tourneur, et l'un des antagonistes s'écrie avec effusion :

« Garçon! du même, et qu'il soit meilleur : c'est moi qui régale.

— Ne l'écoute pas, garçon, la dépense est pour moi.

— Laisse-moi donc, laisse-moi donc.

— Non, je n'entends pas ça. »

De nouvelles disputes vont suivre cet assaut de générosité; mais le premier interlocuteur a déposé son écot sur le comptoir, et son camarade cède en disant : « Allons, puisque tu y tiens...»

Bientôt le vin renverse ces inébranlables soldats; ils trouvent en lui un ennemi plus perfide que l'Anglais, plus formidable que l'Autrichien. Eux qui n'ont jamais bronché devant l'artillerie, rentrent en chancelant à l'Hôtel, où les recevra la salle de police, où la capote de punition remplacera leur uniforme souillé. Grâce pour les coupables! ils ont parlé de leurs campagnes, et la gloire entre pour beaucoup dans leur ivresse.



L'absorption des spiritueux n'est pas le seul plaisir des invalides. Il en est qui ont conservé pour le sexe (nous mentirions en disant pour le beau sexe) un irrésistible penchant. Une jambe, un bras de moins, n'empêchent point leur cœur d'être intact, et, pour être refroidies, leurs ardeurs ne sont pas éteintes. Ils ne peuvent guère payer de leur personne, mais ils sont dignes encore de celles qu'ils courtisent, et dont ils charment les oreilles par des chansons grivoises et de graveleux calembours.



Leur galanterie a tourné à l'aigre, leurs défauts sont devenus des vices. Il se passe dans les fossés du Champ de Mars des scènes qu'heureusement la nuit dissimule : faisons comme la nuit; ne dévoilons pas des passions sexagénaires, qu'irrite la comparaison du présent avec le passé. Quand on a été l'amant heureux d'une infinité de Flamandes, de Hollandaises, d'Italiennes, d'Espagnoles, de Viennoises, de Berlinoises, voire même de Mauresques et d'Égyptiennes, il est pénible d'en être réduit aux vénales beautés du Gros-Caillou... Mais qu'y faire? à défaut de roses, les soucis.

Cette comparaison botanique me rappelle qu'aux extrémités latérales de l'Hôtel s'étend une file de petits jardins. Chaque invalide a dû avoir primitivement le sien, mais la guerre a démesurément augmenté la population de ces lieux; et, aujourd'hui, les jardinets sont accordés par faveur spéciale après le décès des usufruitiers. L'invalide horticulteur s'attache à la glèbe de son enclos, s'immobilise au milieu de ses plantes chéries, se dessèche avec elles en hiver, et renaît avec les premiers bourgeons. Sa vigne, arrondie en berceau, est ornée d'une statue en plâtre de l'Empereur, qu'on rentre avant les gelées : c'est l'idole de l'horticulteur. Il la couronne, la couvre de bouquets, l'embellit de drapeaux tricolores, la regarde avec adoration, sans s'apercevoir que le contenu de son arrosoir s'épand en ruisseau sur les objets voisins. La contemplation de son fétiche est seule capable de détourner passagèrement l'infatigable jardinier de la culture de ses dahlias, qui lui ont valu une mention honorable de la Société d'encouragement. Malheur à qui chercherait à s'introduire dans ce temple en plein vent élevé à Napoléon! Le vieux soldat a failli assommer un *tapin* que la curiosité avait amené aux pieds de la statue, et il a laissé pour mort un chien qui en avait immodestement sali le piédestal. C'est du reste un excellent homme.

L'invalide pêcheur demande aux eaux des plaisirs non



moins doux et non moins tranquilles que ceux dont l'horticulteur est redevable à la terre. Ce bipède amphibie, muni d'une boîte d'asticots et d'une canne à ligne, s'établit dès le matin sur un train de bois, près de l'embouchure d'un égout; situation peu *odoriférante*, mais propice aux captures. Là, il attend patiemment que *ça morde*. *Ça* désigne un poisson quelconque, que le vieux Triton voit déjà sauter du fleuve natal dans l'huile de la friture; mais le bateau à vapeur de Saint-Cloud vient à passer; les roues géantes soulèvent d'énormes flaques d'eau, et la proie espérée s'enfuit :

« Au diable la vapeur ! murmure l'invalide; pas moyen de pêcher une ablette! Du temps de l'Empereur, on ne tolérait pas toutes ces saloperies, qui ôtent les bras du pauvre peuple » Et, rengainant sa ligne, il s'éloigne en accablant de malédictions la vapeur et ses bateaux.

Il y a parmi les invalides une race d'élite, qui dédaigne également le cabaret, les femmes, la culture et la pêche. Les membres de cette société choisie se reconnaissent à leur physionomie distinguée, à leur front chauve et lisse, coiffé d'une calotte de soie noire; ils se rassemblent à la bibliothèque, promènent sur les journaux leurs yeux armés de lunettes, et dévorent les nombreux mémoires de l'époque impériale. Souvent aussi ils se groupent sous les portiques, et discutent entre eux des points de tactique, comme des avocats discuteraient des points de droit. Ils tracent des plans de bataille avec leurs cannes, représentent les fleuves en abrégé, au moyen du fluide que sécrètent leurs glandes salivaires, et marquent, batteries. Ils jugent les généraux et font des parallèles à la manière de



Plutarque. Vous sauriez, en les écoutant, à qui est dû réellement le gain de telle ou telle bataille; vous connaîtriez la cause de l'inaction de Bernadotte à Averstaedt, et de tel autre général en Espagne; ils vous répéteraient le mot énergique que prononça Cambronne à Waterloo. Passant de Hondschoote à Weissembourg, de Borodino à la Bérésina, d'Iéna à Leipzig, ils donnent un sourire de joie à tous les triomphes, une larme à tous les revers. Grâce à Dieu, ils ont peu de larmes à verser!

En décrivant les Invalides de Paris, j'ai fait le tableau moral de ceux d'Avignon, où est établie une succursale depuis l'expédition d'Égypte. Ce sont les mêmes habitudes, modifiées par le calme de l'existence départementale et par une surveillance plus facile, en ce qu'elle ne s'exerce que sur cinq cents hommes. L'état sanitaire est plus satisfaisant, et la longévité plus grande sur les bords du Rhône que sur les rives de la Seine. Quant aux bâtiments de la succursale avignonnaise, ils se composent de deux maisons conventuelles, dont l'ancienne distribution a été presque entièrement conservée. Au milieu de la cour principale est une fontaine avec une inscription qui serait peu goûtée des buveurs, s'ils entendaient le latin:

NAÏAS
HOSPITA
MARTIS

Le parc de la succursale, planté d'ormeaux et de platanes, est divisé en larges allées qui portent les noms d'Iéna, d'Austerlitz, de Wagram, etc. Les murs qui l'environnent présentent un résumé de l'histoire militaire de la France depuis 1791 jusqu'à nos jours; des tableaux graphiques y rappellent les principales batailles, leurs dates, les noms de ceux qui s'y distinguèrent, leurs belles actions, leurs paroles mémorables; c'est un Panthéon en plein vent.

Que de souvenirs se rattachent aux vétérans qui, dans ces deux hospices, préludent au repos du tombeau par le repos de la vieillesse. Que cette réunion d'hommes échappés au carnage est, malgré les imperfections individuelles, imposante dans son ensemble! En l'étudiant, mon cher Lorentz, je me suis senti pénétré de vénération. Lors de ma dernière visite aux Invalides, j'étais allé dîner au café où vous eûtes le bonheur de rencontrer Colopeau. Le crépuscule tombait; l'obscurité naissante augmentait les gigantesques proportions de l'Hôtel. Je songeai aux brillantes visions qui devaient à cette heure planer sur cette enceinte, et, dans une boutade poétique, j'écrivis les vers par lesquels je clos ma trop longue épître.

La nuit, quand tout se tait et dort sur l'Esplanade,
A l'horizon lointain mugit la canonnade;
Des rêves glorieux ont visité l'Hôtel.
Soudain, chaque bataille, au renom immortel,
Fille du peuple libre ou fille de l'empire,
Prend un corps, et, vivante, elle marche et respire.
Fleurus, demi-vêtue et le sein palpitant,
Croise la baïonnette, et triomphe en chantant.
Embabeh, refoulant les Arabes timides,
Contemple l'Orient du haut des Pyramides.
Vengeant de tristes jours de défaite et d'affront,
Marengo pleure un brave; Austerlitz à son front
Porte des rayons d'or éclatants comme un phare,
Et sur des lacs de glace entonne sa fanfare.
Voici venir Wagram et la sanglante Eylau;
Pâle de désespoir, voyez-vous Waterloo,
Au milieu des moissons que la guerre a foulées,
Disputer aux Anglais ses aigles mutilées?
Entendez-vous encor, par la paix endormis,
S'éveiller en grondant les canons ennemis?
Entendez-vous frémir comme au gré de la bise
Les drapeaux suspendus aux voûtes de l'église,
Et que peut contempler l'invalide joyeux,
Quand il élève au ciel sa prière et ses yeux?

Alors les vieux guerriers se raniment; leur bouche
A retrouvé des dents pour mordre la cartouche;
Feuillage printanier des arbres rajeunis,
Les cheveux ont couvert leurs crânes dégarnis.
Comme un fleuve ses bords, le sang bat leurs artères;
Ils renaissent au jour des fastes militaires,
Et leur jeunesse ardente, avide d'un grand nom,
Est digne qu'on la risque en face du canon.
Ils se lèvent; pour eux la lutte recommence;
Ils reprennent un rang dans la colonne immense.
Soldats de vingt pays, esclaves de vingt rois,
Anglais, Autrichiens, Prussiens, Bavarois,
Opposent à leurs coups une épaisse muraille,
Que perce et démolit l'incessante mitraille.
Mille ennemis sont là; mais eux, vaillants et forts,
Rompent des bataillons, escaladent des forts;
Et si, dans la mêlée, un boulet les emporte,
Si la balle en passant les renverse, qu'importe?
Car, pour les voir tomber et mourir sans terreur,
Ils ont deux grands témoins, la France et l'Empereur.

Hélas! bientôt la nuit, la mère des mensonges,
Dans les plis de sa robe emporte tous les songes!
Le matin reparaît, mais il ne reste plus
Que de pauvres soldats, éclopés et perclus,
Débris de corps humains, vieilles lames rouillées,
Par l'âge et les combats moitiés dépareillées.
Ils accueillent souvent par un juron brutal
La goutte qui les tient sur un lit d'hôpital;
Mais leur caducité s'entoure de trophées;
Au feu des souvenirs leurs âmes réchauffées
Vers un passé sublime ont repris leur essor;
Ils ont rêvé de gloire!... ils sont heureux encor

É. DE LA BÉDOLLIERRE.



Pour copie conforme:

A. LORENTZ.



LES COLLECTIONNEURS

PAR LE COMTE

HORACE DE VIEL-CASTEL





côté du grand palais de la Bourse, admirable monument façonné par nos architectes d'aujourd'hui, au moyen d'un patron grec, de papier à calquer et de beaucoup de maçons et de tailleurs de pierres, se trouve un plus petit palais, que l'on prendrait volontiers pour une laide maison si des affiches ne vous annonçaient que cette maison est le palais des ventes opérées par messieurs les commissaires-priseurs. Or, dans ce palais de messieurs les commissaires-priseurs, tout se met à l'enchère, tout se vend, depuis les berlines de voyage jusqu'à des lettres autographes de Ninon de Lenclos. Le matin et le soir, l'entrée du palais des commissaires-priseurs est accordée au public, tout le monde peut aller voir les expositions qui précèdent les ventes; tout le monde peut aller se ranger autour du bureau des adjudicateurs, et se donner le plaisir d'augmenter de quelques francs ou seulement de quelques centimes la valeur des plus grandes comme des plus minimes réputations d'artistes, d'hommes d'État, et même de simples ouvriers.

C'est au palais des commissaires-priseurs que se rencontrent les seuls caractères, les seuls hommes vraiment remarquables de notre époque, les seuls qui possèdent une originalité particulière, les seuls qui marchent hors du troupeau commun, pour suivre des sentiers dont les hautes herbes ne sont jamais froissées par les pieds de la foule. Ces hommes remarquables sont les *collectionneurs*, et j'entends par collectionneurs tous ceux que l'amour de la collection, le désir d'amener à l'état de collection un rassemblement plus ou moins considérable de choses ouvrées par l'industrie humaine, ou créées par l'industrie surhumaine du grand Créateur, a lancés dans l'arène où combattent les martyrs d'une idée fixe.

Maintes fois je me suis trouvé tenté du désir de la collection, et, sans avoir entièrement succombé à cette tentation, je dois dire cependant que j'ai assez approché de mes lèvres la coupe de ses enivrements pour en connaître les voluptés, pour être initié à ses plus secrets mystères.

J'ai connu, j'ai vu de près messieurs les collectionneurs; j'ai surpris leurs mœurs et leurs habitudes en flagrant délit d'originalité, et ma mémoire est pleine de souvenirs que je vais faire passer à l'état de révélations.

Comme en toutes choses il faut procéder méthodiquement, je dirai d'abord que l'on distingue trois sortes, trois espèces de collectionneurs :

La première est celle du collectionneur inculte et sauvage, sale et débraillé des pieds à la tête, aux ongles noirs, à la barbe râpeuse, aux cheveux hérissés, au chapeau entièrement défoncé, aux poches énormes et toujours pleines. Cette espèce est celle du collectionneur *pur sang*, du collectionneur par amour de la collection.

La seconde comprend tous ces négociants de bonne compagnie, tous ces trafiquants en curiosités, ces marchands d'habits galons à équipages armoriés ou non armoriés, qui se donnent les manières, le langage, les habitudes, du véritable collectionneur, et qui cependant ne font que placer leur argent plus ou moins avantageusement, suivant le gain de leur revente, suivant la balance de leur compte de banque.

La troisième espèce de collectionneurs est celle du collectionneur fashionable, de celui qui s'est fait collectionneur pour obéir à la mode, pour avoir comme *tout le monde* un salon *Louis XV*, un boudoir *Renaissance*, et une salle à manger *quatorzième siècle*, avec quelques lames de Tolède, quelques targes, deux ou trois hallebardes, un casque de ligueur, un hanap dans lequel il boit lorsqu'il se trouve en présence de ses amis, quelques cruches flamandes en grès bleu et gris, et trois vitraux interceptant le soleil, et ne laissant passer à travers la fenêtre qu'une lumière jaune, rouge ou bleue, qui lui prête la mine d'un homme atteint par la jaunisse, la fièvre scarlatine ou le choléra-morbus, pour peu qu'il se trouve sur le passage d'un des rayons du soleil déguisé, qu'il laisse parvenir jusqu'à son fauteuil.

Tout collectionneur rentre nécessairement dans une des trois classes que je viens d'indiquer : le collectionneur fou, le collectionneur brocanteur, et le collectionneur par mode.

Parmi les collectionneurs fous, les poëtes du genre, le plus renommé est un petit vieillard sec, ridé, râpé, retapé, enveloppé d'une sorte de grande redingote brunâtre, la tête recouverte d'une *clémentine* de soie noire, par-dessus laquelle se prélasse un énorme chapeau de couleur douteuse, gras des bords, gras de la forme, gras du galon, gras de la coiffe, gras de partout, et qui, depuis trente ans, assiste régulièrement avec son maître à toutes les ventes, se promène avec lui, quelque temps qu'il fasse, sur les quais et chez tous les marchands de bric-à-brac. Ce chapeau et cet homme sont connus sous le nom de monsieur de Menussard. Eh bien ! ce chapeau et cet homme, ce monsieur de Menussard, en un mot, possède une très-magnifique collection de porcelaines de Sèvres, *pâte tendre;* chez lui, dans ses armoires, dans ses coffres, dans ses étuis, sont enfermés, comme dans un tombeau, des *services entiers*, des *cabarets*, des vases en *pâte tendre* de Sèvres, à fond ou à bordures gros bleu, bleu-turquoise, vert-émeraude et rose tendre. Après deux ans de recherches, de poursuites et d'inquiétudes, il s'est fait adjuger, à la place de la Bourse, en vente publique, une moitié du *service* de table des princes de Rohan, et il l'a payé trente mille francs. Un petit *cabaret* gros bleu, composé de cinq pièces, portant le chiffre et l'écusson du roi Louis XV, ne lui est pas revenu à moins de douze mille francs; il est vrai de dire que chacune des pièces de ce cabaret précieux est ornée de médaillons où sont peintes quelques-unes des maîtresses du Sardanapale français. Deux vases à fleurs ayant appartenu à madame du Barry ont été l'objet de ses soins les plus persévérants, de ses inquiétudes les plus mortelles et les plus poignantes. Ces deux vases rose tendre, à cartouches entourés de volutes et de rinceaux, artistement dorés en or de deux couleurs, parsemés d'Amours vainqueurs peints d'après le célèbre Boucher, appartenaient à un vieux marquis toulousain, auquel ils étaient arrivés par je ne sais plus quelle voie. Peut-être étaient-ils un agréable souvenir? Je l'ignore; mais enfin le marquis toulousain ne voulait pas s'en défaire, et monsieur de Menussard voulait les posséder; il en offrit un prix exorbitant, et il fut refusé; il voulut les faire voler, et il échoua dans sa tentative. Pendant deux ans, il y eut entre le marquis et monsieur de Menussard une guerre sourde, mais active, offensive d'un côté, défensive de l'autre. Enfin, il y a six mois, le marquis vint à mourir, et monsieur de Menussard est devenu propriétaire des vases rose tendre, que personne depuis ce temps-là n'a aperçus.

Monsieur de Menussard est riche, instruit, bien élevé, et il vit seul, enfermé avec ses porcelaines; il n'a pas de voitures, pas de domestiques; une vieille servante fait son ménage. Sa toilette, sa nourriture, son logement, lui coûtent peu de chose. Jamais il ne va au spectacle; il n'a aucun ami; on ne lui a jamais connu de maîtresse; il n'a jamais voyagé, si ce n'est jusqu'à Sèvres, encore n'y a-t-il été qu'une fois, et en est-il revenu à pied, fatigué, crotté, mouillé par la pluie jusqu'aux os, furieux contre la manufacture de Sèvres, contre le siècle tout entier, et s'écriant avec indignation : « Il n'y a plus ni croyances ni quoi que ce soit ici-bas, tout est détruit... Décadence... décadence complète... Dire qu'une des gloires de la France... Ils l'ont laissé perdre... Les barbares! les Goths ! les triples Visigoths! ne plus fabriquer de *pâte tendre!* de la pâte dure, rien que de la pâte dure !... Mais c'est que c'est à faire dresser les cheveux sur la tête! » Depuis ce jour, il ne faut plus lui parler *du Sèvres* moderne; il hausse les épaules, et un sourire amer vient errer sur ses lèvres ; la pâte tendre est tout pour lui. Quand il ne peut sortir de son appartement, que les marchands de curiosités ont leurs boutiques fermées, et que nulle vente n'a lieu dans toute l'étendue de Paris, alors que monsieur de Menussard s'enferme dans la pièce la plus reculée de son appartement, une à une, il tire de leurs coffres, de leurs étuis, toutes ses belles porcelaines, ses assiettes, ses plats, ses tasses bleues, roses, vertes, à bouquets, à médaillons, à fond blanc ou de couleur; il les contemple avec adoration, avec amour; armé d'une flanelle douce et fine, il les essuie, les polit, les caresse ; puis, quand leur toilette est ainsi faite, il leur adresse la parole, il cause avec elles, il les interroge.

« Vous voilà bien belles, dit-il en s'adressant à ses tasses bleues, vous voilà bien fières! Oui, vous portez sur vos flancs les charmants portraits des plus agréables femmes de votre jeunesse; le roi Louis XV a voulu que l'on vous décorât des figures de ses maîtresses les plus chères; il n'eût, certes, pas confié de si adorables images à de la pâte dure. Oh ! non; il fallait toute la finesse, tout l'onctueux, tout le moelleux de votre pâte tendre, ô mes chères petites coquettes! pour recevoir dignement le visage délicieux de madame de Châteauroux, celui non moins gracieux de la marquise de Pompadour, et les traits fins, spirituels et agaçants de la marquise du Barry. »

Ainsi enfermé, ainsi causant, jouant avec ses belles porcelaines de pâte tendre, monsieur de Menussard est le plus heureux des hommes. Il se met à genoux devant elles, il les adore, il les aime d'un amour profond, et, plus enthousiaste, plus poëte que Pygmalion, il ne voudrait point animer sa Galatée; il ne lui trouve point une imperfection : l'animer serait la décompléter, lui ôter son charme. Sa Galatée, à lui, ne vieillira jamais : les femmes peintes sur ses tasses seront toujours jeunes ; les bouquets fixés sur ses vases et ses assiettes seront toujours frais et verdoyants; rien de tout cela n'aura de décrépitude : l'avenir sera comme le présent. Pygmalion, insensé dans ses désirs, créa la vieillesse, les rides, les cheveux blancs et la mort pour l'objet de son culte d'amour, en demandant aux dieux de lui donner la vie. Monsieur de Menussard se complaît dans l'insensibilité de sa maîtresse, dans la matérialité de son idéalisation. Il lui prête toutes les grâces qu'il veut lui trouver; il lui témoigne un amour passionné, qu'il sait emplir de sacrifices. Il jette en holocauste devant la pâte tendre de Sèvres, d'abord cela va sans dire et sans qu'il soit besoin de le dire, la pâte dure, sa sœur, et la porcelaine à la reine, sa cousine; mais encore le vieux Japon, le



vieux Chine, le vieux Saxe, et jusqu'à l'admirable terre de Bernard de Palissy, jusqu'à la terre italienne de Faënza, aux riches peintures, aux décorations raphaélesques, jusqu'aux bas-reliefs de faïence de Lucas della Robbia.

Il ne connait qu'une seule chose, n'aime, n'adore, ne chérit, ne vénère, qu'une seule chose : c'est la pâte tendre de Sèvres; le reste du monde peut s'écrouler, s'abîmer, il n'y fera pas attention. Jamais il ne lit un journal; il n'est point éligible, ni électeur, ni garde national, ni quoi que ce soit; il est l'amant de la pâte tendre de Sèvres. Cette passion de la collection, cette folie, cette idolâtrie pour la pâte tendre de Sèvres, ont pour ainsi dire exilé de l'espèce humaine, de sa confraternité et des sentiments humains, monsieur de Menussard, l'ont rendu égoïste, dur et inflexible dans ses résolutions, avare pour tout ce qui n'est pas pâte tendre de Sèvres. Il n'a aucune pitié des pauvres; le récit d'une grande infortune ne tirera pas une larme de ses yeux; il verrait brûler tout un quartier de la ville qu'il ne bougerait pas de chez lui, et qu'il n'en prendrait aucune émotion; mais, si une de ses tasses, un de ses vases, une de ses assiettes, venait à se briser, ses paupières se baigneraient de larmes; des sanglots, des plaintes, sortiraient de sa poitrine; il trouverait en son cœur des trésors de poésie pour déplorer la perte de ses tasses, de son vase ou de son assiette, et s'étonnerait que le monde entier restât indifférent à ce malheur; il serait capable de tuer un homme qui détruirait la moindre de ses richesses de pâte tendre. Enfin, il traverserait tous les incendies, tous les purgatoires, tous les enfers, pour sauver la plus petite soucoupe de pâte tendre en danger de destruction, et il ne mettrait pas ses jambes dans l'eau pour sauver un enfant qui se noierait. L'amour est une passion qui rend féroces ceux qui la ressentent : monsieur de Menussard, avec sa clémentine de soie noire, son chapeau gras, sa redingote râpée, ses cheveux hérissés et ternes, sa barbe paresseusement soignée, ses mains glacées de tons terreux, ses souliers ternis, est peut-être de tous les amoureux, de tous les amants de ce siècle, le plus fervent, le plus sincère, le plus vrai, le plus enthousiaste, et le plus excusable par conséquent dans son égoïsme et sa férocité.

A côté de monsieur de Menussard, on rencontre souvent au palais de la Bourse un célèbre collectionneur d'autographes, qui possède de l'écriture de toutes les personnes célèbres; mais depuis six mois il est atteint d'une affection mortelle : dix lignes de l'écriture de Molière lui ont

échappé, et sont devenues la propriété d'un célèbre amateur anglais. Aussi n'en reviendra-t-il pas : ses jours s'éteignent; il ne voit plus, n'entend plus, marche comme un malheureux sur qui pèserait quelque implacable fatalité; il se considère comme un homme déshonoré; sa collection d'autographes était réputée la plus belle de toutes les collections connues, maintenant elle n'est plus qu'en seconde ligne.

Monsieur de Menussard hausse les épaules en voyant passer l'amateur d'autographes; il dit même que c'est un fou.

Et, en effet, l'amateur d'autographes, comme l'amateur de pâte tendre, comme l'amateur de tableaux, et tous les amateurs qui poussent leur amour d'une seule chose jusqu'à la passion de la collection, peuvent être classés parmi les fous, section des monomanes; car ils se sont attelés à une seule idée; car ils ne voient rien au delà, car tout l'univers, toute l'existence, se résument pour eux dans l'idée qu'ils poursuivent et dont ils sont poursuivis.

Des monomanes collectionneurs, il y en a de toute sorte, de toute espèce. Tout Paris se rappelle ce vicomte de..., qui faisait collection de cheveux roux célèbres, et qui prétendait avoir en sa possession de ceux de Jésus-Christ.

Un autre monomane collectionneur, dont tout le monde a ri, rassemblait une collection complète des plus petits souliers de femme qu'il lui fût possible de se procurer : on les voyait chez lui rangés sur des tablettes et étiquetés comme des livres dans une bibliothèque; il connaissait tous les pieds vivants et tous les pieds morts; un joli pied bien chaussé le transportait d'admiration; il s'en considérait comme le curateur obligé; s'il ne connaissait pas la femme qui en était possesseur, il prenait sur elle cinquante informations, lui écrivait pour lui indiquer la manière de soigner son charmant pied, la suppliait de ne point se chausser de souliers trop étroits, lui nommait les cuirs dont elle devait recommander l'emploi à son cordonnier, et finissait en sollicitant pour seule récompense de tant de soins une paire de souliers destinée à son dépôt, à son musée, à son trésor.

Lord D... n'aime que les tabatières; il en a de toutes sortes et des plus magnifiques, qu'il divise en trois classes : les tabatières d'hommes célèbres, les tabatières ornées d'émaux ou de peintures, et les tabatières d'une matière ou d'un travail précieux. Lord D... a sacrifié des sommes considérables à cette collection vraiment remarquable : aussi se vante-t-il avec orgueil de pouvoir montrer aux curieux six *Blarembergs* de plus que n'en possédait le feu roi d'Angleterre Georges IV, grand amateur de tabatières et de *Blarembergs*. La collection de *Petitots* de lord D... est presque aussi belle que celle du cabinet du roi de France, et tous ses Petitots ont conservé leurs montures de la fin de Louis XIV, époque à laquelle ils furent incrustés sur des tabatières pour servir de présents royaux. Feu monsieur de B..., grand collectionneur d'émaux, a longtemps cherché à se faire céder par lord D... deux petits émaux de Limoges, du meilleur temps, et du dessin le plus correct, qui ornent une tabatière que l'on dit avoir appartenu à monsieur Abel Poisson, frère de la belle marquise de Pompadour, et surintendant des bâtiments sous le règne du roi Louis XV. Mais lord D... ne cède ni n'échange jamais rien; toute sa collection de tabatières est contenue dans un coffre qui voyage, habite et couche, si ce n'est avec lui, du moins près de lui. Lord D... a fait deux voyages à Saint-Pétersbourg pour se procurer la tabatière de la grande Catherine : cette tabatière sert d'encadrement au portrait de Potemkin. Lord D... a substitué toutes ses tabatières à un petit-neveu, à la seule condition qu'elles ne seront pas vendues, et qu'elles jouiront de tous les soins et de tous les honneurs qui leur sont dus. Une rente de mille livres sterling a été attachée à cette substitution.

Il faudrait, non pas un volume, mais des centaines de volumes pour décrire et analyser les différentes passions des collectionneurs, pour peindre avec des couleurs vraies, pour dessiner d'un trait fidèle ces hommes excentriques, ces espèces de Diogènes enfermés dans leurs tonneaux, et ne demandant au monde que de leur laisser la libre jouissance de leur soleil, de leur goût, de leur *dada*, de leur monomanie. Un de ces heureux, de ces fous, de ces martyrs d'une idée, a vécu vingt-cinq ans, enfermé avec des momies; il ne voyait que des momies, et il avait fini par les regarder comme un peuple animé, vivant, comme des concitoyens, des voisins; à chacune de ces momies il avait donné un nom, sous lequel il la connaissait, la choyait et la courtisait; enfin, il avait fini par s'éprendre d'un hideux cadavre entouré de bandelettes, grimaçant une horrible expression, avec des lèvres et un visage noirs, retirés, flétris, séchés; il prétendait que ce cadavre ignoble n'était autre que celui de la fille du second des pharaons, que la boîte qui la renfermait racontait en peintures hiéroglyphiques sa royale origine et sa mort. Une assemblée de savants eut lieu, et, d'après un avis unanime, cette momie fut élevée au rang de momie royale, de momie sacrée. Dès ce moment, le collectionneur, son maître, lui porta un intérêt plus grand qu'à toutes les autres momies ses sœurs; il rêva de cette jeune princesse; il l'entrevit dans ses songes puisant de l'eau aux sources du Nil, se faisant suivre aux accents de sa douce voix par les crocodiles verts du fleuve, et jamais amant n'aima sa maîtresse comme le collectionneur aimait sa momie. On ne le voyait presque plus, il s'enfermait avec la fille du second des pharaons, et s'épuisait en adorations respectueuses devant cette muette altesse royale. Un matin, après une nuit froide et humide, le collectionneur trouva sa momie renversée; les bandages sacrés s'étaient défaits; le corps de sa beauté lui apparut tout entier pour la première fois, mais brisé, rompu : la chute qu'il avait faite l'avait broyé. En essayant de rajuster l'un sur l'autre ses restes infortunés, ô douleur! le collectionneur se convainquit que sa princesse pharaonienne n'était qu'un homme. Ce fut pour lui un coup mortel, un désespoir sans nom; il languit quelque temps, puis il mourut, et fut enterré dans une caisse de la plus belle de ses momies.

Maintenant, après cet examen fidèle des collectionneurs véritables, il ne sera pas inutile d'arriver aux collectionneurs brocanteurs, qui sont les calculateurs de l'espèce, la honte du genre, une énormité comme de la poésie soumise à des idées mathématiques.

Le collectionneur brocanteur a souvent, au premier abord, à la première vue, le même extérieur que le véritable collectionneur; on trouvera chez le brocanteur le même enthousiasme de la chose *collectionnée*, le même mépris pour tout ce qui n'est pas cette chose, la même indifférence pour le reste de la création; le brocanteur se montrera plus ardent, plus entier, plus incisif, dans son langage; son costume sera celui du savant le plus orgueilleux de sa crasse classique; il ne prendra aucun soin de sa personne, il semblera s'oublier lui-même pour ne songer qu'à l'objet de sa passion, et contrefera l'amoureux; il rugira pour sa belle, et cependant cet homme ne sera qu'un habile comédien, qu'un jongleur adroit; son amour pour la chose *collectionnée* ne sera qu'un moyen.

Ainsi tel homme collectionne pendant dix ans de vieux bouquins, les fait relier, les annote, les illustre de gravures prises à droite et à gauche, et d'autographes pris, Dieu sait où ! il trace, sur quelques pages blanches laissées par le relieur au commencement du volume, la biographie de l'auteur; il signe cet exemplaire de son nom de baptême et de son nom de famille, auxquels il ajoute le titre de membre de plusieurs académies ; il a un timbre pour timbrer les raretés qui passent par ses mains, et dit le nombre d'éditions qu'a eues tel ou tel ouvrage; il cite leurs dates et le nom de leurs imprimeurs. Peu à peu les libraires et les bouquinistes le réputent célèbre bibliographe, car le *Journal de la librairie* a publié une dissertation de lui sur les Aldes ou les Elzévirs, la Société des bibliophiles le reçoit dans son sein avec acclamation; les revues retentissent de son nom, l'étranger le consulte avec respect, et le ministère de l'intérieur le nomme bibliothécaire d'une des bibliothèques publiques; quelques années plus tard, il arrive à l'Institut, et l'on ne parle plus du bibliographe qu'en ajoutant à son nom, comme phrase obligée :

« Ce savant, dont la France s'honore... »

Une fois parvenu à ce point, la comédie est jouée, la collection n'est plus bonne à rien : il faut procéder avec charlatanisme à sa vente. C'est alors que paraîtront des catalogues raisonnés, sur lesquels il sera fait mention de toutes les annotations que le *savant dont la France s'honore* a prodiguées à ses bouquins décrassés et reliés. La collection sera vendue vingt, trente et quelquefois quarante fois sa valeur, et le collectionneur passera aux yeux de la foule pour un érudit dont les veilles sont consacrées aux travaux scientifiques.

Un autre brocanteur dépouillera les églises de leurs reliquaires et de leurs verrières, les bibliothèques de leurs manuscrits, et les arsenaux de leurs armes ; il pillera sans pitié toutes les collections publiques ; il achèvera de jeter à terre de vénérables ruines pour en emporter quelques clous, quelques chapiteaux; partout où il pourra prendre, il prendra dans l'intérêt de sa collection. Il prodiguera ses conseils aux artistes, il se fera citer dans vingt journaux comme un antiquaire distingué qui sacrifie tout à son goût pour le moyen âge, qui entame sa fortune, qui la dilapide, qui la gaspille ; quelques âmes charitables parleront de faire interdire cet honnête fou ; on plaindra sa femme, sa fille et la fille de sa fille, et les petits-enfants de ses petits-enfants. Puis tout à coup, un beau jour, le collectionneur brocanteur, après avoir préparé ce qu'il nomme, dans son argot de brocanteur, la *place*, après avoir par une marche habile fait monter le prix de la *curiosité* à son plus haut point, se décidera à vendre sa chère *collection*, le sang de ses veines, la moelle de ses os, la chair de sa chair, son âme.....

Mon brocanteur s'était fait collectionneur avec six mille livres de rente pour toute fortune; il se retira de son commerce avec plus de quarante, la réputation d'ami des arts, et le titre de membre de la Société des antiquaires.

Après avoir ainsi décrit le collectionneur poëte, fou, monomane, il me resterait à parler du collectionneur fashionable. Mais peu de mots feront juger ce personnage, qui n'a ni caractère, ni passion, ni quoi que ce soit, et qui n'est qu'un produit de la mode. Le comte de Brevailles, le plus élégant des collectionneurs fashionables, me montrait dernièrement dans son *armeria* l'épée de Jeanne d'Arc ciselée par Benvenuto Cellini, et quelques pièces d'un *service* de faïence de l'admirable Bernard de Palissy, portant le millésime de 1508 et le chiffre de Louis XII.

En résumé, si le collectionneur est de bonne foi dans son amour, dans sa passion, il s'avance plus ou moins vite vers la folie; s'il est brocanteur, c'est un intrigant, et, s'il est fashionable, ce n'est rien. Je voudrais être député un seul jour pour proposer à mes collègues une loi ainsi conçue :

« Considérant que, depuis quelques années surtout, la France monumentale et artistique est de tous côtés, et pour le bon plaisir des collectionneurs et de leurs collections, dépecée par morceaux,

ARTICLE UNIQUE.

« Tout collectionneur est soumis à perpétuité à la surveillance de la haute police. »





LE DÉBUTANT LITTÉRAIRE

PAR

ALBÉRIC SECOND



e jour où Dieu enjoignit à l'homme de croître et de multiplier, il est probable, sinon certain, qu'il entendit parler d'une multiplication honnête et d'une croissance raisonnable.

Toute supposition contraire impliquerait de la part de la Providence une incurie complétement inadmissible, quand on considère la sublime harmonie qui régit les moindres rouages de l'univers. A quoi bon en effet tirer l'homme du néant et l'exposer aux mille besoins de la vie, s'il ne vous est pas donné de les satisfaire? Certes, il est on ne peut plus louable « aux petits des oiseaux de donner la pâture, » mais il nous a toujours paru que les *petits des humains* avaient à la bonté divine des droits fondés non moins justement que les *petits des oiseaux*.

Donc il est permis de croire que Dieu, en créant le monde, lui avait assigné un certain chiffre de population que l'homme, pour son bonheur, n'aurait dû jamais dépasser. En doutez-vous? lisez l'histoire, interrogez la tradition, qu'y trouvez-vous? des mortels béats au premier chef; savourant, sans désemparer, toutes les joies de l'existence; allant et venant dans la vie, comme sur une pelouse en fleurs, sans regrets, sans soucis, sans alarmes. Il est bien vrai que, par-ci, par-là, survenaient tout à coup des épisodes désagréables, comme le déluge ou l'incendie de Gomorrhe; mais qui donc, par une belle matinée de printemps, splendidement éclairée, s'est jamais inquiété des taches que les astronomes ont cru remarquer dans le soleil? et d'ailleurs quel roi puissant de la terre peut se dire à l'abri des atteintes bourgeoises du rhume de cerveau?

Mais, hélas! à mesure que les siècles ont marché, l'humanité s'est agglomérée comme une immense boule de neige. Alors, les pelouses en fleurs ont fait place à des sentiers rudes et escarpés; désormais chacun se presse, se coudoie et cherche à supplanter son voisin. « Ote-toi de là que je m'y mette! » devient la devise à la mode, et l'égoïsme une nécessité vitale. Et comment en serait-il autrement lorsque la moindre place vacante ne compte pas moins de deux cents rivaux béants? lorsque tout se dispute avec une ardeur sans égale, portefeuilles de ministre et bureaux de tabac? quand il y a vingt fois plus d'avocats que de procès à perdre, de peintres que de portraits à faire, de soldats que de victoires à gagner, de médecins que de malades à tuer? quand toutes les issues sont envahies, assiégées, escaladées, encombrées?

Sous l'Empire, où il était convenu que passer sa vie à braver la mort constituait une position sociale, le canon faisait de larges trouées dans cet amoncellement de jeunes hommes sans direction et sans choix. Mais à présent que l'humeur belliqueuse n'est plus à l'ordre du jour, il ne reste à la jeunesse que deux carrières à remplir : le barreau et la médecine. Or, comme pour y arriver il faut, à toute force, passer par des chemins qui ne sont pas toujours bordés de roses; comme, en outre, ces deux professions regorgent déjà d'une quantité inouïe de pauvres diables qu'on voit se disputer clients et malades avec tout l'acharnement d'un appétit qui frise le jeûne, il suit de là que nombre de plumes, taillées pour prendre des notes au cours de M. Orfila, finissent par rimer des élégies, et qu'une foule de cahiers, achetés



dans l'origine pour rédiger les leçons de M. Ducaurroy, servent en définitive à recevoir un plan de vaudeville, à enregistrer une scenario de mélodrame. — Car, en dépit de l'axiome latin, on ne naît pas, on n'est jamais né poëte. Avez-vous ouï dire que M. de Lamartine ait fait des vers au maillot, ou que M. de Chateaubriand ait salué, autrement que par des cris et des pleurs, la venue de sa première dent? Donc, sur trois mille jeunes gens que la province envoie chaque année à Paris, ce Minotaure de pierre, on en compte huit ou dix à peine qui débarquent dans la cour des messageries avec l'intention formelle de se faire littérateurs. Le reste arrive sous le prétexte d'étudier le droit ou la médecine, et ce n'est qu'après s'être écorché aux épines de ces deux sciences, après avoir absorbé l'argent des inscriptions, que, du ciel un beau matin s'imaginant ressentir l'influence secrète, ils enfourchent leur plume comme un coursier qui doit les mener rapidement à la gloire et à la fortune, et s'embarquent joyeusement dans leur encrier, dont ils transforment les petites vagues noires en flots dorés du Pactole.

L'odyssée d'un débutant littéraire étant celle, à quelques circonstances près, de tous les débutants imaginables, nous allons raconter l'histoire d'Eugène Préval, un débutant de ces dernières années. *Ab uno disce omnes.*

Vers la fin de 1834, Eugène Préval, le cœur plein et la bourse vide, monta en diligence, et, pour la première fois de sa vie, dit adieu à sa famille et à sa petite ville de Château-Chinon. Son père l'envoyait à Paris pour étudier la procédure et se former aux belles manières, à raison de cent francs par mois, sur quoi il devait prélever l'argent nécessaire à la nourriture, au logement, au blanchissage, aux inscriptions, à l'habillement, à l'éclairage, au chauffage et aux menus plaisirs. Trois semaines après son débarquement, Eugène avait déjà mangé l'argent d'un trimestre, et nourrissait dans son cœur une haine invincible contre tous les codes civils imaginables.

Un soir, pour se distraire, il s'en fut au Gymnase, où l'on jouait trois pièces de monsieur Scribe. Le hasard l'ayant fait voisin de deux messieurs bavards, il n'eut rien de mieux à faire que d'écouter la conversation qui pouvait se résumer ainsi : « Combien pensez-vous que ça soit payé à Scribe des petites choses comme celles qu'on vient de nous représenter ? — Mais ça peut bien lui rapporter de cinq à six cent mille francs par année. — Ah !

bah ! — Ma parole. — Farceurs d'écrivains! on m'avait dit qu'ils mouraient tous de faim à l'hôpital. — Plus souvent ! le cousin du beau-frère de l'oncle du parrain de mon portier est valet de chambre chez un journaliste; on ne lui paye ses gages qu'en bijoux ou en perles fines. — Tiens ! tiens ! Si je retirais mon petit troisieme de chez le droguiste où il est en apprentissage, et si j'en faisais un homme de lettres ? Quand même il ne gagnerait que cent mille francs en commençant, ça m'irait encore, allez ! »

Rentré chez lui, notre héros fit un auto-da-fé de tous ses livres classiques, et s'écria, non sans lancer un regard de dédain sur sa mansarde : « Et moi aussi je serai homme de lettres ! »

Eugène se réveilla le lendemain à l'état de *débutant littéraire*, c'est-à-dire qu'il employa sa matinée à noircir quelques innocentes feuilles de papier, et son après-midi à découvrir, dans l'*Almanach des vingt-cinq mille adresses*, la demeure de tous les journaux parisiens. Le surlendemain, il entra dans cette voie de déceptions et de déboires où, pour réussir, il ne faut pas que du talent, mais aussi du courage, de l'adresse, de la ruse, de la souplesse et de la diplomatie; voie ardue qui aboutit si souvent à la misère, quand elle n'aboutit pas au suicide.

Eugène Préval s'en fut donc offrir son article à la *Revue des Deux-Mondes*, qui le refusa à titre d'immoral; puis à la *Revue de Paris*, qui ne put l'admettre comme entaché d'une moralité par trop digne de feu Berquin. Le *Siècle* le trouva trop long, et le *Courrier Français* le trouva trop court; le *National* jugea que les idées qui y étaient émises ne cadraient pas avec sa ligne politique, et la *Presse* déclara la prose d'Eugène éminemment incendiaire et digne en tout point de figurer dans les colonnes d'une feuille anarchique. Quant aux petits journaux, ils se firent les imitateurs serviles de leurs grands confrères, répondant, les uns, qu'il était trop fade ; les autres, qu'il était trop méchant; ceux-ci que l'idée s'y montrait d'une niaiserie banale, celui-là que le fond en était d'une extravagance impossible.

Deux mois se passèrent ainsi. Eugène faisait, journée commune, de trois à quatre lieues par les rues de Paris, allant du quartier Saint-Jacques à la Chaussée-d'Antin, et du faubourg Saint-Germain au faubourg Saint-Honoré, bravant la pluie, la crotte et la froidure, supportant sans sourciller les refus souvent impolis des rédacteurs, et les grands airs des garçons de bureau, gens espiègles à la façon des petits clercs et toujours prêts à molester les solliciteurs. A la fin pourtant, et de quelque solidité que fussent douées ses illusions et ses bottes, les unes et les autres, grâce aux rudes échecs qu'elles avaient eu à subir dans le cours de leur carrière, commencèrent à s'user sensiblement; Eugène, médiocrement alléché par ces prémices littéraires, en était venu à se demander s'il ne lui serait pas bien plus profitable d'étudier le droit, et puis de s'en aller dans une ville de province défendre la veuve et l'orphelin sur le pied d'un écu par tête. Mais, un jour, comme il montait la rue de Sorbonne d'un pas mélancolique, ses regards furent subitement frappés à la vue d'une affiche colossale conçue en ces termes : « Le *Chérubin*, journal littéraire, paraissant le jeudi de « chaque semaine, etc. Prix : 24 fr. par an. Bureaux, « rue Guénégaud, 23. »

« Le *Chérubin!* s'écria notre débutant le cœur rempli d'espoir; le *Chérubin*, un nouveau journal! le seul qui ne m'ait pas encore refusé... Essayons-en avant de couper mes ailes. » Et aussitôt il vola à son hôtel, interrogea l'arcane mystérieuse de son secrétaire, et reconnut, ô joie surhumaine ! que deux pièces de cent sous lui restaient encore. C'était plus qu'il n'en fallait; et, revêtant ses habits les plus convenables, il s'empressa de courir à la rue Guénégaud.

Le *Chérubin* était une petite feuille inodore qui avait pour spécialité d'être tirée sur papier rose et de n'avoir jamais eu besoin d'un caissier. Personne, sans aucun doute, n'a gardé souvenir de cet *estimable* journal, si ce n'est son infortuné imprimeur, à qui probablement il reste encore dû quelque vieux reliquat de compte. Ledit *Chérubin* florissait au numéro 23 de la rue Guénégaud, vieille maison triste et froide; et ce qui, sur les affiches, était baptisé solennellement du nom pompeux de *bureaux* consistait dans une seule chambre, meublée d'une banquette circulaire qu'on avait oublié de rembourrer; au fond se trouvait une alcôve fermée, ornée d'un lit de sangle, où venaient coucher alternativement ceux des rédacteurs qui étaient dans de mauvais termes avec leurs propriétaires. Lorsque Eugène arriva au *Chérubin*, la rédaction tout entière s'était comme donné rendez-vous aux bureaux, qui *étaient* encore encombrés d'une quinzaine de jeunes gens en train de révolutionner le monde littéraire et d'*échiner* en bloc toutes les illustrations contemporaines. Eugène demeura plusieurs minutes sans oser tourner la clef dans la serrure, tant il lui semblait que l'aspect de ces hommes devait être imposant et majestueux; puis, d'un mouvement convulsif, il ouvrit la porte et pénétra dans le sanctuaire. Il eut un éblouissement. Tout en discutant, la rédaction du *Chérubin* battait la semelle dans le but ingénieux de réchauffer, non pas la discussion, qui était aussi chaude que possible, mais ses pieds, que l'absence de feu, au cœur de janvier, avait singulièrement refroidis.

La foudre tombant à l'improviste, au cœur de l'hiver et par un ciel d'azur, sur la rue Guénégaud, n'eût pas causé une plus grande surprise que la visite d'Eugène Préval. C'est qu'il ne vint pas son article à la main, comme vous vous l'imaginez; il entra porteur de ses six francs, qu'il déposa noblement sur la table en disant ces paroles si éloquentes dans leur simplicité : « Messieurs, je viens pour m'abonner ! » Sitôt qu'il eut les talons tournés, la rédaction se leva comme un seul homme et courut immédiatement convertir les six livres d'Eugène en marrons et en vin blanc, que l'on s'empressa de consommer à la santé de la gent abonnable.

Or, voici le raisonnement profond que notre héros s'était tenu à lui-même : « Il est impossible que le *Chérubin* refuse les articles de son unique abonné. » En effet, lorsque, une semaine après, il apporta sa prose, on l'accueillit avec un véritable enthousiasme; et, à dater de ce jour, Eugène fut admis à l'honneur insigne de venir battre la semelle et échiner quiconque dans les bureaux du *Chérubin*, honneur dont il abusa quatorze heures par jour. Nous devons ajouter que, durant les trois mois que ladite feuille survécut à son premier abonnement, Eugène n'eut pas occasion de voir apparaître le moindre marron, ni la plus mince bouteille.

Il est un fait digne d'être observé, c'est que la destinée des choses qui ont été reçues dans l'origine avec enthousiasme finit presque toujours d'une façon lamentable. Sans parler ici des quinze cents tragédies, toutes reçues avec enthousiasme au Théâtre-Français, et qui toutes sont appelées à une moisissure éternelle, nous citerons l'article d'Eugène. Savez-vous l'époque où il vint au monde? Juste le jour où le *Chérubin* lui disait un éternel adieu. Quoi qu'il en soit, mieux vaut tard que jamais, et notre débutant, qui n'avait pas fermé l'œil de la nuit, dut être, ce jour-là, rangé dans la catégorie des

hommes vertueux, car il aima à voir lever l'aurore. Enfin, il était donc homme de lettres! Comme les autres, il avait donc aussi son œuvre imprimée! par malheur, ce qu'il avait de plus rare que les autres, c'était une myriade de fautes qui parsemaient son œuvre, résultat inévitable de son peu d'expérience en matière de corrections typographiques, témoin un passage où il avait cité madame de *Staël* et où les compositeurs avaient imprimé obstinément de *Staal*. Après deux corrections demeurées sans résultats, il crut devoir ajouter, en marge de l'épreuve, *n'oubliez pas mon* E, *s. v. p.*; aussi eut-il l'ineffaçable satisfaction de voir qu'enfin il était compris. En corrigeant son article on avait bien laissé de *Staal*, mais du moins on avait eu le soin d'ajouter entre parenthèses : (*N'oubliez pas mon* nez, s'il vous plaît). — A part cette petite contrariété, Eugène fut exactement *le plus heureux des hommes*. Il porta à la poste trente exemplaires du *Chérubin;* il y en avait pour toutes les autorités civiles et administratives de Château-Chinon; puis il entra dans les cafés de sa connaissance, dans les cabinets de lecture qu'il put découvrir, partout demandant le *Chérubin* et n'en sortant qu'après avoir savouré lentement sa prose. — Le soir, avant de se coucher, il s'écrivit à lui-même plusieurs lettres portant la suscription suivante : « A Monsieur Eugène Préval, journaliste et homme de lettres, » afin de bien constater son identité aux yeux de la portière.

Le *Chérubin* mort, ses rédacteurs très-ordinaires sentirent un vide immense dans leur existence d'hommes. Les uns regrettaient fort de ne plus avoir à leur disposition cette bénévole tribune où ils s'installaient tout à leur aise pour haranguer la foule qui ne les écoutait pas ; ce que les autres déploraient davantage, c'était d'avoir perdu un asile et un lit de sangle assurés; bref, il fut résolu à l'unanimité qu'une nouvelle feuille serait fondée; et, pour solidifier son existence, on décréta en outre que le journal serait créé par actions. C'est alors que naquit la *Revue de France*, soutenue par une société d'actionnaires-rédacteurs, s'engageant à payer une cotisation mensuelle de quinze francs, dix francs ou cinq francs, suivant l'étendue de leurs moyens pécuniaires. Ceux qui donnaient quinze francs avaient droit à faire insérer deux et trois fois plus d'articles que les autres. Il était enjoint à tous les rédacteurs, sous peine d'exclusion formelle, de n'entrer jamais dans aucun lieu public sans demander à grands cris la *Revue de France*. Que si, par impossible, un butor de garçon répondait : « *Connais pas!* » le rédacteur devait sortir sur-le-champ, sans consommer autre chose qu'un verre d'eau (sans sucre) et un cure-dent.

Eugène prit part, en qualité d'actionnaire à cinq francs, à la fondation de cette *Revue*, qui devait être, suivant la manière de voir du prospectus, une *pyramide littéraire*, et qui ne fut rien moins qu'une sœur jumelle du *Chérubin*, à une exception près cependant : le registre des abonnements décéda vierge et martyr.

Encouragé par deux succès d'un si bon augure, notre héros passa d'emblée à la rédaction de plusieurs feuilles anonymes; et, ayant ouï dire que tous les gens de lettres un peu bien situés étaient plus ou moins admis dans le boudoir d'une actrice célèbre, il songea à faire son choix. En conséquence, il écrivit treize lettres passionnées à la piquante Frétillon du Palais-Royal, la prévenant qu'il l'attendrait dans la grande allée du Luxembourg, sur le dix-neuvième banc de gauche, en face de la guérite du factionnaire; mais l'actrice ne fit aucune réponse, et nous ne savons pas ce qui serait advenu de notre débutant, si, à la même époque, et comme cataplasme, un des journaux dont il était l'assidu, mais peu rétribué collaborateur, ne l'avait convié tout à coup à de célestes béatitudes.

Du jour où il avait mis le pied dans la vie littéraire, Eugène s'était senti dévoré par un fougueux désir qui ne cessait de l'envelopper de ses replis ardents, comme la robe du Centaure. Il aurait donné dix années de sa vie, disait-il, pour avoir ses entrées à un théâtre! et, chaque fois qu'il passait devant un spectacle, lorgnant d'un œil d'envie la porte spéciale des artistes, il murmurait *in petto :* « Sésame, ouvre-toi! » Or, le journal dont il a été question ci-dessus lui donna, un beau matin, une lettre de créance auprès des Folies-Dramatiques, en le chargeant de rendre compte des premières représentations. Eugène habitait alors la rue des Mathurins Saint-Jacques, située à trois quarts de lieue du boulevard du Temple, ce qui ne l'empêcha pas de se rendre à son poste pendant quarante jours consécutifs; on jouait je ne sais plus quel indigeste mélodrame; Eugène l'apprit par cœur et ne tarda pas à devenir d'une force extraordinaire à l'endroit des appréciations critiques de la troupe des Folies; chacun de ses feuilletons regorgeait d'interpellations consciencieuses adressées à mademoiselle Alphonsine pour qu'elle prît un peu plus exemple sur mamoiselle Anastasie, et à M. Auguste pour qu'il copiât un peu moins M. Adolphe.

Un soir, par faveur spéciale, il fut admis dans les coulisses. Il ne se sentait pas d'aise; ses joues étaient enflammées, son œil étincelait, son cœur battait à tout rompre, non de peur, mais d'une sainte émotion ; on eût dit un jeune sous-lieutenant à sa première bataille; il rêvait des voluptés inouïes : lesdites voluptés se réduisirent à recevoir sur la tête un nuage qui lui défonça son chapeau, dans les jambes, une chaumière qui lui ravagea les tibias, plus une lune huileuse au milieu du dos, sans compter les bourrades du machiniste et les ruades du pompier de service. Au moment de quitter ce lieu de délices, il perdit pied et s'abîma subitement par la trappe du crime, la même qui venait d'engloutir le *traître* de la pièce...

Eugène, dans cette soirée, perdit une illusion et gagna une entorse qui le força à garder la chambre pendant une quinzaine de jours. Il employa le temps de sa convalescence à fabriquer un vaudeville comme, de jugement de directeur, on n'en verra jamais; la mise en scène du premier acte, entre autres, était écrite d'une façon prodigieuse. On y lisait cette phrase textuelle : « Le théâtre représente des paveurs; à gauche, une demoiselle. »

Les directeurs de Paris eurent tous, je n'en excepte aucun, l'indélicatesse de se priver de cette œuvre remarquable, y compris celui du Théâtre-Français, à qui elle fut adressée sous le pseudonyme de comédie. La recette, à cet égard, est des plus simples : d'un habit veut-on faire une veste; on en coupe les pans. Eugène supprima les couplets peu rimés de son vaudeville, et le tour fut joué, mais non la comédie.

Cet échec fut cause que notre héros dit un éternel adieu au théâtre et rentra dans la voie feuilletonisante, où l'attendaient de nouveaux et brillants succès.

Ce fut à cette époque qu'Eugène eut envie de se faire lithographier des cartes de visite. Ayant manifesté devant un ami l'embarras où il était de ne pas avoir une qualité distinctive à se donner en épithète; ayant ajouté, en outre, qu'il se contenterait de la moindre chose, fût-ce même du titre de la Légion d'honneur, l'ami lui conseilla de se faire présenter à l'institut historique, et, moyennant six pièces de cent sous, Eugène fut mis dedans. De

ce moment il eut le droit de ne pas assister à des séances mensuelles de littérature et de géographie, réunion pleine de charmes, où une trentaine de gens qui n'ont rien à faire se donnent rendez-vous dans le but spécial de se réciter les uns aux autres de petits apologues naïfs et des fables innocentes.

Non content de ces titres à l'admiration de ses contemporains, Eugène, que les honneurs commençaient à enivrer de leurs vapeurs odorantes, résolut un matin de se faire le séide d'une illustration avouée. Jugeant le Parnasse trop haut placé pour ses petites jambes et la gloire un fruit trop élevé pour ses petits bras, il prit la résolution de se cramponner à la célébrité dont les jambes lui semblèrent assez vigoureuses et les bras assez longs pour atteindre l'un et cueillir l'autre. Son choix fait, il écrivit la lettre suivante, empreinte de toute la franchise et de tout le laisser-aller dont il fut susceptible :

« Monsieur,

« La lecture de vos charmants ouvrages m'a depuis « longtemps inspiré le désir de vous témoigner de vive « voix toute l'admiration que je ressens pour vous.

« Agréez, etc.

« Eugène Préval, homme de lettres. »

Deux jours après, il reçut une réponse ainsi conçue :

« A M. EUGÈNE PRÉVAL, HOMME DE LETTRES.

« Venez. — Je suis tout à vous. — Vous presserez la « main d'un camarade qui vous offre son amitié et d'ex- « cellents cigares. »

Un fait à observer, c'est que la plupart de nos grands hommes fument. Serait-ce donc pour cela qu'ils rendent si souvent la pareille à leurs lecteurs et à leurs libraires?

Il y a déjà quatre ans que se sont passées toutes ces choses et beaucoup d'autres encore; et d'ailleurs, comme le prétend la sagesse des nations, à force de forger on devient forgeron. Vous ne serez donc pas surpris quand je vous dirai que notre débutant, après avoir successivement passé de journaux payant mal à journaux payant mieux, et de journaux payant mieux à feuilles payant bien, en est venu maintenant à jouir, tout comme un autre, d'une petite individualité suffisamment flatteuse. Il n'est guère d'imprimerie parisienne qui ne connaisse la forme de sa *copie*, de publications honnêtes qui ne le comptent parmi leurs collaborateurs. M. Curmer lui fera demander probablement un article pour ses ***Français peints par eux-mêmes***, et nul doute que Dantan ne s'empresse de lui ouvrir bientôt son Panthéon grotesque.





LE GAMIN DE PARIS

PAR

JULES JANIN



Il est le frère de la grisette : frère légitime ou illégitime, qu'importe? il est enfant de bonne race : car, à coup sûr, son grand-père était à la prise de la Bastille ; à la Révolution de juillet, son père est entré le premier aux Tuileries, et il s'est assis sur le trône du roi ; c'est une race de gentilshommes dont les titres se sont perdus. Mais cependant suivez le gamin de Paris dans la rue : cet œil fier, cette démarche hardie, ce sourire moqueur, ces petites mains, ces petits pieds, cette tête bouclée, ne retrouvez-vous pas tous les souvenirs de cette nation à part dans la nation française, qui depuis le commencement de la monarchie a joué le rôle principal dans tous les mouvements qui ont changé la face du monde? C'est surtout le gamin de Paris qui pourrait dire comme Figaro : *Si le ciel l'eût voulu, je serais fils d'un prince.* Mais le ciel ne l'a pas voulu ; notre héros est bien mieux que le fils d'un prince, il est gamin de Paris.

D'où il vient? quelle est son origine? où il va? Eh! dites-moi d'où viennent ces moineaux francs qui ont usurpé sans façon les plus belles places et les plus beaux jardins de la ville ; aimables, effrontés coquins, ils sont les maîtres du Palais-Royal, dont ils animent encore le mouvement ; les maîtres du Luxembourg, dont ils animent le silence. Au jardin des Plantes, ils prélèvent une large dîme sur la part des lions et des tigres ; aux Tuileries, ils vivent des miettes tombées de la table du roi, sans demander quel est celui qui règne ; ils n'ont pour eux ni le plumage, ni la grâce, ni la beauté, ni aucune des qualités des oiseaux chanteurs ; ils ont la vivacité, l'esprit, le coup d'œil; ils sont mieux que hardis, ils sont familiers. Véritablement je ne serais pas étonné que le gamin de Paris et le moineau franc ne fussent les enfants de la même nichée. Mais que la ville serait triste si elle était privée de ces pianleurs !

A peine réveillé, le gamin de Paris devient la proie des deux passions qui font sa vie : la faim et la liberté. Il faut qu'il mange, il faut qu'il sorte. Donnez-lui tout de suite un morceau de pain et le grand air. Il est bien vite habillé, une blouse en fait l'affaire. Quand il a plongé ses mains et sa tête dans l'eau froide comme un joyeux caniche, sa toilette est faite pour tout le jour. Son père ne s'en inquiète guère : car le père a été jadis un gamin de Paris, et il sait comment cela s'élève ; mais sa mère, en sa qualité de Parisienne et de mère, est jalouse de la beauté de son fils ; elle a toujours pour lui une chemise blanche, un coup de peigne, un baiser, quelque menue monnaie ; et puis, adieu, mon fils, te voilà lâché, empare-toi de la ville, tu es le maître, tu es le roi de Paris, la ville est faite pour toi, elle doit t'obéir ; malheur au provincial, malheur au bourgeois, malheur au mal-appris qui ne voudrait pas reconnaître, dans cet enfant qui passe, le souverain de cette grande ville ! Lui cependant, une fois lâché, il regarde d'où vient le vent, et il obéit à son seul maître, au vent qui souffle. Entendez-vous déjà son joyeux petit cri qui se mêle aux cris de l'hirondelle matinale ! « O eh ! ô eh ! » Et à ce cri vainqueur soudain tous les échos répètent : « O eh ! ô eh ! » Car c'est là l'instinct du gamin de se réunir, de se reconnaître, de marcher en troupe serrée. C'est écrit dans la Bible : « Il n'est pas bon que le gamin soit seul. » Quand il est seul, le gamin s'ennuie, l'appétit lui manque, ses mains sont oisives, ses pieds légers sont de plomb ; mais, dès que la bande joyeuse s'est formée, la main est alerte, le pied est léger, le regard est rapide, la poitrine se dilate, tous les instincts guerriers de ce petit peuple se réveillent à

la fois. Tenez, voilà le gamin qui marche au pas; il a entendu le tambour, et il obéit au son du tambour; le caporal lui sourit, l'officier lui donne une petite tape sur la joue. Chemin faisant, et pour peu qu'il soit bien disposé, rien n'empêche que le gamin n'entre dans une école, *chez les frères, à la mutuelle*, que lui importe? il n'a pas de préjugés. La leçon est commencée, le maître est entré en explication; mais déjà le gamin a tout compris: c'est la plus vive, la plus rapide et la plus sincère intelligence de ce monde; c'est un esprit qui va sans cesse en avant, net et vif comme l'éclair. Rien ne l'étonne; il apprend si vite, qu'il a l'air de se souvenir. Dans leur argot, ils ont un mot qui résume pour eux toutes les sciences, science politique, scientifique et littéraire; quand ils ont dit: *Connu, connu!* ils ont tout dit. Vous leur parlez de Dieu le Père et de Dieu le Fils: *Connu, connu!* Vous leur parlez de Charlemagne et de Louis XIV: *Connu, connu!* Vous leur expliquez comment deux et deux font quatre: *Connu, connu!* comment c'est la terre qui tourne et non pas le soleil: *Connu, connu!* Mais cependant prononcez devant eux seulement ce seul nom de Napoléon Bonaparte, et soudain vous verrez ces jeunes têtes se découvrir, ces malins sourires devenir sérieux; ils ne diront plus comme tout à l'heure: *Connu, connu!* mais au contraire ils écouteront avec une attention infinie les moindres détails de cette espèce d'évangile des temps modernes. En effet, le gamin de Paris se souvient confusément de ces temps de gloire où il était un personnage si important: alors on l'envoyait pieds nus jusqu'à la frontière; armé d'un méchant fusil, il faisait, sans s'en douter, la conquête du monde; à seize ans, il était un héros sans le savoir; son havre-sac était vide, il est vrai, mais cependant il était bien convaincu que ce havre-sac vide contenait le bâton de maréchal de France. Une fois à l'armée, le gamin de Paris s'y distinguait autant par la vivacité de son esprit que par son courage; il était le bon mot de la bataille, la joie du bivac, l'amour des cantinières; il riait et il faisait rire; c'est lui qui était chargé de tous les bons mots de l'armée; il trouvait à lui tout seul ces fines saillies, ces reparties plaisantes, ces improvisations hardies qui charmaient si fort l'Empereur. « Je vois ce que c'est, disait-il à l'Empereur: tu veux de la gloire, eh bien! l'on t'en f.... » Il n'y a qu'un gamin de Paris pour avoir rencontré ce mot-là. Aussi l'Empereur le savait bien; et, comme aucun détail ne lui échappait, il savait toujours dans quel régiment il y avait un bon tambour, une bonne musique et un gamin de Paris. Seulement alors le gamin de Paris changeait de nom, il s'appelait le *Parisien*. Il en est du Parisien comme du vin de Champagne: vous en rencontrez sous toutes les longitudes et toutes les latitudes, sur la terre, sous la terre, sur la mer. Du Parisien viennent tous les récits, tous les contes, toutes les merveilles. Rien qu'à l'entendre parler et à le voir sourire, l'équipage oublie la faim, la soif et les brûlantes ardeurs de la canicule. C'est toujours de la façon la plus gracieuse que le Parisien vous jette son bon mot et son coup de sabre; c'est lui qui rime les chansons, qui écrit les billets doux du régiment, qui porte la parole au capitaine. Il est maître d'armes, il a inventé certaines bottes secrètes, qu'il enseigne à tout le monde; il joue du flageolet, de la trompette à l'oignon et de la guimbarde; il imite à s'y méprendre le chien, le chat, la puce enragée et autres animaux domestiques. Dans ses voyages sur les bords du Meschacébé, M. de Chateaubriand a rencontré un gamin de Paris qui enseignait les belles manières de la cour de Louis XV à messieurs les sauvages et à mesdames les sauvagesses. Il vit dans tous les climats, il s'accommode de toutes les nourritures et de toutes les fortunes; il est courageux, il est vaniteux, il est conteur, il est faquin, il est hardi et insolent comme un page; son éloquence est infatigable, inépuisable; un grand fonds de philosophie, une patience à toute épreuve, une imprévoyance complète de toutes les choses humaines, un certain sentiment de la probité et du devoir, qui ne l'abandonne jamais, tel est le fond du caractère de ce singulier personnage, auquel on ne saurait rien comparer dans les autres pays de l'Europe.

Mais nous voilà déjà bien loin de notre enfant de tout à l'heure, que nous avons laissé à l'école, étudiant en toute hâte les premières notions des sciences qu'il est appelé à deviner. A peine la leçon est-elle faite, et quand il a reçu sur ses petits doigts nerveux les cinq ou six coups de férule qui lui reviennent, jusqu'à ce que la férule ait volé en éclats par un coup de Jarnac qui n'appartient qu'au gamin, il s'écrie que l'heure de la récréation est arrivée; il remet son livre dans sa poche, s'il a un livre, et le voilà qui s'en va tout courant dans une de ses places favorites, au Château-d'Eau, par exemple, le plus bel endroit de la ville. Là, pendant que l'eau retombe en murmurant dans son bassin de pierre, à l'ombre des arbres du boulevard, à l'odorante fumée des cuisines en plein vent, notre héros s'apprête à jouer sur un bouchon toute sa fortune de la journée. Faites-lui place, ne le dérangez pas; n'allez pas vous mettre devant son soleil, car il vous dirait comme Diogène à Alexandre: « Ote-toi de mon soleil. » Seulement vous êtes bien le maître de le regarder; le gamin de Paris n'est pas fâché qu'on le regarde: il sait très-bien, dans sa justice, que ce n'est là qu'un prêté pour un rendu. Ainsi il joue, et vous ne sauriez croire comme sa main est légère; aussi, par je ne sais quelle fatalité inexplicable, le gamin de Paris gagne toujours: c'est là un des mystères dont ce singulier personnage est entouré. Quand il a gagné, il achète un cornet de pommes de terre frites, et d'un air narquois il les mange à la barbe des passants. Ceci fait, s'il a le temps, il se met à lire couramment l'enveloppe de son déjeuner, quelque vieux fragment du *Constitutionnel* de la veille, dans lequel il puise la haine des tyrans et l'amour du peuple. Il a soif alors, il se penche en arrière contre la cascade, et, dans sa gueule entr'ouverte et garnie de dents blanches comme celle d'un jeune chien, il reçoit goutte à goutte l'ondée bienfaisante. Ceci fait, notre homme se souvient qu'il a un maître quelque part, un bourgeois, un patron, et qu'il a enfin un emploi à exercer. Aussitôt le voilà qui prend sa course à perdre haleine, non pas qu'il ait peur d'être battu ou chassé: on ne bat pas le gamin, on ne le chasse pas; bien au contraire, un certain instinct le pousse à aimer son maître; mais seulement il l'aime à sa façon et quand il a le temps.

Vous me demandez quel est l'emploi du gamin? Eh! mon Dieu, dites-moi plutôt quel n'est pas son emploi, et ce qu'il ne sait pas faire, et ce qu'il ne fait pas dans la vie; ne savez-vous pas qu'il a la science infuse? Il peut tout, il sait tout; il ne sait que cela, mais il le sait bien: il est forgeron, c'est lui qui fait aller le soufflet; il est peintre, c'est lui qui broie les couleurs; il est architecte, c'est lui qui gâche le plâtre; il est cordonnier, c'est lui qui passe le fil à la poix; il est imprimeur, c'est lui qui lave les formes; il est notaire royal, car c'est lui qui est la cheville ouvrière des plus grandes affaires, il porte d'une étude à l'autre ces contrats dans lesquels les plus grandes propriétés changent de maîtres, ces traités d'alliance entre les plus grandes familles; tel *saute-ruisseau* qui passe en vous éclaboussant est souvent chargé



d'une fortune entière et n'en est pas moins léger. De tous les métiers qu'il exerce en haut ou en bas de l'échelle sociale, celui pour lequel le gamin de Paris a le plus grand penchant, c'est le métier d'homme de lettres. Voyez-le, en effet, fièrement coiffé du tricorne en papier, transporter sous son bras, dans ses poches, les histoires sérieuses, les romans futiles, les drames en prose, les tragédies en vers; il est le facteur intelligent et dévoué de la petite poste littéraire, il est le courrier du drame, le messager de la poésie; les prémices de toute pensée vieille ou nouvelle lui sont réservées; il a su le premier que Niebuhr avait retranché les sept premiers rois de Rome; qu'Augustin Thierry avait trouvé plusieurs rois qui s'appelaient Clovis; il a su le premier que monsieur de Salvandy écrivait la vie de Napoléon, et il a trouvé que l'histoire était trop bien écrite. Un soir, rentré chez lui, il récitait au caniche de son père les beaux vers encore inédits que monsieur de Lamartine adresse, dans son *Jocelyn*, à son joli chien Fido. Que de fois il a porté dans la même poche deux articles politiques pour et contre le même ministre! et lui, par la seule force de son bon sens, il restait inébranlable entre ces deux exclamations également furibondes. Avec un tact exquis, notre jeune confrère en littérature donne à chacun la place qui lui convient, plus juste en ceci que tous les journalistes du monde. Un jour, chez monsieur de Chateaubriand, il arrive tout essoufflé, dans son empressement de voir de près ce grand homme populaire, qui a prédit le premier *cet aigle de 1814 volant de tour en tour jusqu'aux tours de Notre-Dame:* le jeune homme avait franchi d'un bond cette longue rue, au sommet de cette haute montagne où se tenait alors le grand poëte. Il arrive, il se trouve en présence de monsieur de Chateaubriand, il est ébloui comme s'il eût vu l'empereur Napoléon en personne: il se trouble tout à fait, lui qui ne se trouble de rien. « Monsieur, dit-il, c'est une épreuve que je vous apporte. » En même temps il cherche son épreuve: dans ses poches de derrière étaient contenus des articles de revues et des romans de monsieur Paul de Kock; dans ses poches de côté gémissait une tragédie classique; sous ses deux bras était empilé un drame romantique à côté d'un vaudeville de monsieur Scribe; sa casquette même était remplie de prose et de vers; mais là, dans ce pêle-mêle médiocre des écrits de chaque jour, la prose de monsieur de Chateaubriand ne se trouvait pas. L'enfant était désolé, et sur son beau visage se peignait le chagrin le plus profond. « Allons, allons! lui dit monsieur de Chateaubriand, c'est un petit malheur, tu l'auras perdue en

chemin. » A ces mots, toute la présence d'esprit revient au gamin. « La voilà ! la voilà ! monseigneur, » s'écria-t-il. En même temps il retirait la bonne feuille, qu'il avait placée sur son cœur, pour qu'elle ne fût pas confondue, même un instant, avec cette prose et ces vers de pacotille. Monsieur de Chateaubriand fut plus touché de ce naïf et sincère hommage qu'il ne l'a jamais été de toutes les louanges que lui adresse l'Europe. Il tendit sa main à l'enfant, qui la baisa. Que voulez-vous? le gamin de Paris est habitué depuis longtemps à toucher de près cette gloire populaire. Le dernier jour de la Révolution de juillet, quand le gamin de Paris revenait du Louvre sans avoir touché aux richesses entassées là, ce fut lui qui découvrit, parmi les pavés soulevés comme le peuple, ce grand poëte royaliste et chrétien qui allait savoir des nouvelles de son roi; aussitôt le gamin cria: *Vivat!* il emporta en triomphe ce noble vaincu. On crut, à ces cris inattendus, que c'était le roi de la Révolution de juillet qui passait: c'était encore mieux que cela.

Aimable enfant! oui, je le préfère, et de beaucoup, dans sa vérité sauvage et déguenillée, à ces beaux petits messieurs de Paris que leurs bonnes promènent aux Tuileries en si grande cérémonie. Il apporte en naissant tous les nobles instincts, le courage, la franchise, l'indépendance, l'art de vivre de peu, cette grande science de la vie heureuse et sage; il accepte, et comme une aubaine à son usage, même les orages et les tempêtes, même les famines et les pestes: il assiste sans le savoir à l'enfantement de toutes les grandes idées, à la lutte incessante de toutes ces forces rivales; et, pour la part qu'il y prend, pour le sang qu'il y verse, pour l'intelligence qu'il y apporte, il ne demande rien que la permission de voir passer sur le pont Neuf le nouveau roi qu'il a créé. Issu d'une longue suite d'aïeux dont la noblesse se perd dans la nuit des temps, et jeté par le bonheur de sa naissance dans cette grande ville qui est la tête du monde, il met à profit tous les hasards, tous les bonheurs, tous les accidents de sa ville natale, comme fait le jeune pâtre de la Suisse pour ses montagnes, comme fait le Normand pour ses campagnes, comme fait l'Allemand pour les bords du Rhin, son fleuve bien-aimé. Le gamin de Paris sait toute sa ville par cœur, il en connaît toutes les rues, tous les passages; il a étudié avec le plus grand soin les faubourgs, les rues, les quais, les carrefours; il est monté dix fois au sommet de la Colonne, il a pensé se perdre dans les Catacombes, il a passé bien des revues au Champ-de-Mars. Que de belles promenades il a faites au parc de Saint-Cloud! Il sait très-bien que Voltaire est logé au Panthéon, que l'abbé de l'Épée est l'instituteur des Sourds-Muets, que saint Vincent de Paul est l'*inventeur* des Enfants-Trouvés. Il va parfois se promener dans la galerie du Louvre, et là, parmi tous ces chefs-d'œuvre entassés uniquement pour son plaisir, le drôle, qui s'y connaît, s'arrête avec orgueil devant le *Petit pouilleux* de Murillo, le chef-d'œuvre du Louvre; et vous pensez si le gamin de Paris doit être fier quand il se dit que ni les vierges, ni les têtes de Raphaël, ni les Vénus du Titien, ni les gentilshommes de Van-Dyck, dans toute leur magnificence, ne sont comparables au gamin de Murillo. C'est encore et toujours l'histoire des lis de Salomon.

Mais, de toutes les parties de la ville, celle, je crois, que le gamin de Paris connaît le mieux, ce sont les bords de la rivière. Sur les bords de la Seine, le gamin est heureux comme le poisson dans l'eau: il vous dira les fonds et les bas-fonds; en tel endroit on a pied, plus loin il y a un creux, un peu plus loin c'est du sable. Il monte effrontément dans tous les bateaux de blanchisseuses, sans peur du battoir; il est de toutes les parties de pêche, et il ne se prend pas un goujon sans sa permission immédiate. Quand vient l'été, le gendarme a beau menacer le gamin de prendre ses habits pour le forcer à être vêtu plus décemment quand il nage, le gamin de Paris fait la nique au gendarme; et d'ailleurs ils sont bien ensemble, ils se comprennent, ils s'aiment. Et puis, comment prendre les habits du gamin? il n'en a pas! Il s'en va donc tout nu, et les mains derrière le dos, à la façon de l'Empereur, sur toutes les îles de la Seine. Quand la rivière est gelée, le gamin glisse sur ces mêmes eaux dans lesquelles il nageait. Quelquefois il veut savoir ce qu'il y a là-bas, au bout de toute cette eau, et dans le premier bateau qui passe il grimpe. Il va ainsi jusqu'à Rouen, jusqu'au Havre, jusqu'à la mer. Une fois à la mer, il se fait matelot, et le voilà qui part pour les Grandes-Indes. Bon voyage! Cependant dans son quartier on l'appelle pendant huit jours, sa mère le pleure, puis elle se console en faisant un autre gamin de Paris.

J'ai dit plus haut que le gamin de Paris avait le visage et la tournure d'un gentilhomme, quelquefois aussi il en a les manières; car enfin il est élevé en compagnie avec la grisette, cette grande dame perdue au milieu du peuple parisien. Avec les façons d'un gentilhomme, il en a souvent les goûts élevés: il aime les chevaux, les belles voitures, la musique, les spectacles, les promenades, les belles livrées; il aime tant la livrée, qu'il ne la portera jamais. Appelez-le polisson, il ne se fâchera pas; appelez-le laquais, il vous recevra à grands coups de poing.

Les jours de fêtes publiques étaient autrefois ses grands jours. A chaque victoire nouvelle on lui jetait des dragées par la tête, on l'accablait de cervelas à l'ail et de pains de quatre livres; pour lui, en guise d'eau les fontaines vomissaient des flots de vin; pour lui seul brillaient ces feux d'artifice dans les airs; il était même avant la grande armée le roi de ces fêtes consacrées par l'histoire. Et, en effet, avec quoi se composait la garde impériale, sinon de gamins de Paris?

Hélas! aujourd'hui notre pauvre héros a perdu une grande partie de ses joies. Sous le vain prétexte d'une bienfaisance mieux entendue, on a supprimé les dragées, le vin des fontaines, les pains de quatre livres et les saucissons à l'ail. Oh! douleur! on a même supprimé les représentations gratis, et notre gamin ne peut plus aller aux premières loges, et ne peut plus siffler, selon son bon plaisir, mademoiselle Mars et monsieur Talma. Grande imprudence que la Révolution a commise! elle a oublié les services du gamin de Paris dans les trois jours; et le gamin, qui est rancuneux, se souviendra de cet oubli.

A défaut du Théâtre-Français et de l'Opéra, le gamin de Paris possède en propre plusieurs théâtres: le théâtre de la Porte-Saint-Martin, celui de la Gaîté, de l'Ambigu-Comique, des Funambules, le salon de Curtius. A la Porte-Saint-Martin, il a approuvé les débuts dramatiques de monsieur V. Hugo, mais il a trouvé qu'il y avait trop de cercueils et de poison dans *Lucrèce Borgia;* au théâtre de la Gaîté, il s'est abandonné sans réserve à monsieur de Pixérécourt, le Corneille des boulevards. Quand est mort Victor Ducange, le gamin de Paris a pleuré, car Victor Ducange avait obtenu et mérité toutes ses sympathies. C'est lui qui a fait la fortune de Debureau. Pour lui plaire, madame Saqui a manqué mille fois de se casser les reins; le Cirque-Olympique a essoufflé tous ses chevaux: il a évoqué les mânes de l'Empereur et de la grande armée, que nous avons vue défiler au bruit des trompettes et des fanfares sur ce champ de bataille de deux cents pieds carrés. Parmi les choses qu'il aime le plus après les pommes de terre frites et le jeu de bouchon, il faut pla-



cer encore le coco, les marchands d'oiseaux, l'orgue de Barbarie et les chanteurs en plein vent.

Un autre de ses grands plaisirs, c'est d'aller, quand se rencontre une de ces affaires bien sanglantes, un de ces crimes tout remplis de mystères, prendre sa part d'émotions dans le parterre de la cour d'assises; il a un instinct merveilleux, un coup d'œil rapide, qui lui font deviner tout d'abord le fort et le faible de l'accusation et de la défense. Regardez-le, prêtant une oreille attentive au réquisitoire du procureur du roi, aux réponses des accusés, aux plaidoiries des avocats : ce n'est pas la même figure de tout à l'heure, quand le gamin était lâché par la ville; ce n'est plus le turbulent spectateur qui remplissait de bruit et de désordre le *poulailler* de l'Ambigu-Comique ou de la Porte-Saint-Martin; c'est un spectateur grave et ému de pitié, c'est un juge austère qui dit dans son âme et conscience : « Oui, l'accusé est coupable. Non, l'accusé n'est pas coupable. » Un jury ainsi composé de ces jurés de la borne et du carrefour porterait à coup sûr des jugements souvent irréprochables. Cet enfant, si futile et si léger en apparence, qui a fait une guerre acharnée, impitoyable, aux marchandes de pommes, aux marchands de marrons, il a cependant le crime en horreur; un assassin l'épouvante, le vol avec effraction lui paraît contre toutes les règles de la chiperie. Aussi est-il impitoyable dans l'arrêt qu'il a porté) suit son condamné jusqu'à la prison, jusqu'au poteau infamant; bien plus, il le suit jusqu'à l'échafaud, il appelle cela son exemple. « Gendarme, laissez-moi voir mon exemple. » Ainsi parle-t-il; et, chose horrible, c'est que le gamin soutient cet affreux spectacle avec le plus grand sang-froid; il joue avec la mort comme s'il jouait au bouchon; il se repaît de cet affreux spectacle. C'est là qu'il apprend à envisager sans pâlir tous les horribles accidents des révolutions. Singulier enfant qui rit de tout, qui plaisante le condamné qui passe, qui tutoie le bourreau comme un sien camarade, qui monterait sur l'échafaud pour y danser, si on le laissait faire; singulier enfant qui chante ses plus gais refrains en allant à la Morgue, et qui chante encore à la Morgue, même en présence de quelque pauvre petit gamin comme lui, écrasé le matin même par quelque voiture au galop! Alors, savez-vous ce qui arrive? il sort de la Morgue, et, pour ne pas être écrasé par la première voiture qui passe, il monte derrière cette voiture, et, une fois là, rien ne peut l'en faire déguerpir, ni les coups, ni les menaces. Cette voiture est à lui, ces chevaux sont à lui; il les excite de la voix et du geste; seulement il trouve qu'ils ne vont pas assez vite, et il se promet bien de ne pas garder longtemps son cocher.

Telle est cette vie, ou plutôt tel est cet admirable vaga-

bondage d'un enfant de douze ans à travers la vie parisienne. Comme vous le voyez, c'est là le plus singulier mélange de vices et de vertus, de qualités et de défauts, d'insouciance et de courage, de ruse et de naïveté, de toutes les vertus opposées et de tous les vices contraires qui se puissent rencontrer sous le soleil. Cet enfant, ou, si vous aimez mieux, cet homme ainsi fait, résume en entier ce qu'on appelle l'esprit français : indépendance indomptée, noble cœur, mauvaise tête, gai visage, malice sans fiel, jeunesse éblouissante et ébouriffée ; tous les instincts généreux, l'intelligence la plus hardie, le regard le plus fin, la vanité la plus charmante : tel est le gamin de Paris. Il n'est pas le produit des siècles, comme aussi il n'est pas le produit de l'éducation ; il est né avant les siècles, il est né de lui-même et par lui-même ; il ne procède que de lui seul, et l'histoire dont il a fait partie a passé sur sa jeune tête sans la toucher, sans la courber. Tel il est aujourd'hui, et tel il était au commencement de la monarchie française. C'est surtout de cet enfant qu'on pourrait dire ce que Napoléon disait des vieux Bourbons : « Il n'a rien appris, il n'a rien oublié ; il a passé, sans rien prendre et sans rien laisser de sa toison, à travers toutes les révolutions et toutes les tempêtes. » Gamin sous l'empereur Charlemagne, gamin sous le roi Louis XI, gamin sous François Ier, sous Louis XIV, sous Louis XV, sous Louis XVI, il ne s'est jamais inquiété ni des rois qui commandaient, ni des lois auxquelles il fallait obéir, ni des gloires qu'on voulait lui imposer ; il n'a jamais été ni catholique, ni protestant, ni jésuite, ni janséniste; il a toujours été révolutionnaire, révolutionnaire non par principes, mais par sentiment ; non pas pour son ambition personnelle, mais pour son plaisir, et parce que cela l'amuse de bouleverser ainsi toute chose autour de soi. Il n'a jamais flatté aucun pouvoir, il n'a jamais obéi à personne ; avec lui on ne peut compter sur rien, pas même sur l'enthousiasme. De la rancune, il n'en a pas ; de la reconnaissance, il n'en a pas non plus. Donnez-lui un écu, il vous fait la grimace ; refusez-lui cinq centimes, il vous fera la grimace.

Jamais personne, et même les plus grands politiques, n'ont pu trouver un moyen de dompter, de dominer, de refréner cet indomptable petit bonhomme : la force ne lui fait rien, ni la peur; la gloire seulement lui fait quelque chose, mais encore faut-il bien que ce soit quelques-unes de ces gloires sans conteste, et comme il en apparaît rarement dans le monde ; ainsi est-il fait. Les politiques, non plus que les prêtres, non plus que les soldats, non plus que les orateurs, le préfet de police lui-même, n'y peuvent rien; je crois même que le bon Dieu, oui, le bon Dieu lui-même, s'il voulait s'en donner la peine, ne pourrait pas extirper ce lichen !

On prétend que le monde aura une fin, et il faut bien le croire, ne fût-ce que pour rassurer la Bibliothèque royale, qui s'encombre chaque jour. Quand ce dernier jour du monde arrivera, le chaos s'abattra sur la nature entière et reprendra son bien en disant : « Ceci est à moi. » Seulement, de toutes ces villes renversées, de toutes ces capitales détrônées, de tous ces royaumes confondus dans le même limon, il n'y a qu'une chose que le néant est condamné à respecter, c'est la colonne de la place Vendôme, et, au-dessus de la colonne, la statue de l'empereur Napoléon. Eh bien ! je vous fais un pari : moins que rien, dix contre un, la France contre l'Angleterre, qu'au sommet de la colonne, sous le petit chapeau de l'Empereur, et comme la seule vermine qui soit digne de sa tête impériale, cherchez bien, vous rencontrerez à coup sûr une grisette et un gamin de Paris, qui se seront réfugiés là uniquement pour donner un démenti au néant, pour prolonger dans les siècles nouveaux le nom de l'empereur Napoléon. Et voilà comment, malgré tous ses efforts, le bon Dieu ne pourra jamais arriver à trouver la fin du monde, grâce à la grisette et au gamin de Paris !





LA GARDE

PAR

MADAME DE BAWR



Il existe à Paris, pour les femmes, un état extrêmement lucratif, qui, bien que fatigant sous plusieurs rapports, n'en convient pas moins parfaitement aux paresseuses, car la paresse n'est point précisément le désir ou le besoin de ne rien faire; elle est bien plutôt l'antipathie d'un travail uniforme et journalier. Tel paresseux consentira volontiers, pour gagner sa vie, à courir la ville depuis sept heures du matin jusqu'à cinq heures du soir, qui ne voudra jamais s'astreindre à tenir la plume pendant trois heures de la matinée dans une étude ou dans un bureau. Ce qui lui coûte, ce qui répugne surtout à sa nature, c'est de *se mettre à l'ouvrage;* témoin ces hommes qui n'ont conservé de place dans aucune classe de la société, et qui préfèrent le métier de faiseur de tours, d'acteur dans les parades, etc., métiers que, malades ou bien portants, ils exercent en plein air, exposés à toutes les intempéries des saisons, et souvent même au péril de leur vie, quand ils auraient pu devenir d'honorables et bons ouvriers. Pour donner le change à la paresse, il suffit de variété dans le labeur, et l'état dont je parle ici fait mener à celles qui le choisissent la vie la plus variée dans ses accessoires que l'on puisse imaginer.

Tous les mois à peu près madame Jacquemart change de domicile, de lit (quand la circonstance permet qu'elle dorme dans un lit), fait connaissance avec de nouveaux visages, et se voit forcée d'étudier de nouveaux caractères, avec lesquels il faut qu'elle sympathise si elle veut s'assurer de bons traitements dans les diverses maisons qu'elle habite. Heureusement, un long exercice de sa profession lui a appris à démêler au premier coup d'œil les personnes qui jouissent de quelque importance dans le logis où elle vient d'entrer pour la première fois de sa vie : parmi les domestiques, comme parmi les maîtres, elle voit aussitôt quelle est celle ou celui qu'elle doit s'attacher à gagner par la flatterie ou par des complaisances dont le désir du bien-être l'a rendue prodigue. De même, grâce à cette mobilité d'existence qui la transporte sans cesse du faubourg Saint-Germain dans le Marais, et de la Chaussée-d'Antin dans le faubourg Saint-Marceau, elle a appris à mesurer son ton, ses discours, et jusqu'à ses gestes, sur les degrés de l'échelle sociale que lui font parcourir ses nombreuses pratiques; elle devient tour à tour taciturne ou babillarde, importante ou câline, respectueuse ou familière, selon le rang, l'âge et la fortune des personnes auxquelles elle donne ses soins; et tel la verrait en fonctions dans des appartements situés à différents étages, qui aurait peine à la reconnaître pour la même personne.

Que madame Jacquemart ait ou non une famille, des enfants, peu importe, puisqu'elle ne pourrait jamais ni les aller voir, ni les recevoir chez elle. C'est tout au plus si trois ou quatre fois par an elle passe quarante-huit heures de suite avec monsieur Jacquemart; car madame Jacquemart est soumise, comme toute autre femme, au lien conjugal. Devenue veuve, elle s'est même hâtée de se remarier, attendu que, non-seulement elle désire trouver quelqu'un chez elle, lorsqu'un hasard fort rare l'y fait retourner pour quelques heures, mais aussi parce qu'elle ne veut confier qu'à une personne sûre le soin de tenir proprement sa chambre et son ca-

binet, et d'entretenir les meubles assez élégants que ces deux pièces renferment. Elle a donc choisi trois jours entre une fluxion de poitrine et un rhumatisme aigu qui réclamaient ses soins, pour épouser monsieur Jacquemart, lequel monsieur Jacquemart, garçon de bureau depuis trente-trois ans au ministère de l'intérieur, s'est établi dans le petit manoir, et vient tous les huit jours, à l'adresse qu'elle lui indique, lui apporter du linge, lui donner des nouvelles de sa petite chienne et de son serin, et recevoir le produit de ses journées[1], les profits du baptême, etc.; somme qu'il est chargé de placer en rentes sur l'État, et qu'elle lui donne toujours intacte, attendu qu'elle n'a jamais occasion de dépenser six liards. Ces entrevues, qui souvent sont interrompues par un coup de sonnette, ne durent que dix minutes au plus, ont lieu dans l'antichambre, et ne permettent pas un mot superflu; elles sont loin, comme on voit, de pouvoir amener un divorce pour incompatibilité d'humeur.

Madame Jacquemart est naturellement privée de tous les plaisirs dont jouissent beaucoup de gens de sa classe. Les promenades, les bals, les spectacles, sont choses dont elle se souvient d'avoir entendu parler dans sa grande jeunesse, mais dont l'entrée lui est interdite. Si le hasard lui accorde quelques moments de loisir, elle se garde bien de les perdre en courses inutiles; elle va visiter ce qu'elle appelle ***ses femmes***, s'informer de leur état, gourmander les paresseuses qui laissent passer l'année sans réclamer ses soins, et savoir au juste à quelle époque telle ou telle de ses clientes l'enverra chercher. A l'exception de ces sorties, madame Jacquemart se passe habituellement du plaisir de respirer un air pur, puisque, fût-ce au mois de juillet, elle ne pourrait ouvrir une fenêtre que dans le cas extrême où la femme qu'elle soigne étoufferait au point de se trouver mal.

Ajoutez à tant de privations la privation du sommeil pendant une grande moitié de l'année, le devoir qui l'assujettit à mille soins dégoûtants, et chacun se dira : « Madame Jacquemart est la plus infortunée créature qui soit au monde. » Eh bien! il n'en est rien, surtout si, grâce à la protection de quelque célèbre accoucheur, elle est parvenue à ne plus garder que des femmes en couches.

Il est bien certain que, pendant plusieurs nuits, il lui est interdit de s'étendre sur des matelas, ainsi que nous le faisons tous; mais elle a contracté l'habitude, le soleil couché ou non, de dormir à merveille dans une bergère, dans un fauteuil, sur une chaise; au besoin même, elle dormirait debout. Seulement Morphée lui donne sa part en petite monnaie, au lieu de la lui payer en grosses pièces; et elle en souffre si peu, que, dès qu'on la réveille pour réclamer d'elle quelque service, on la voit se dresser sur ses jambes d'un air tout aussi jovial, tout aussi dispos, que si elle s'éveillait naturellement après sept heures d'un sommeil suivi.

L'heure du déjeuner venue, on donne à madame Jacquemart une énorme tasse de café à la crème. Ce moment est un des plus doux moments de sa journée, car un sort bienfaisant a voulu que madame Jacquemart fût gourmande : de bons repas sont pour elle une immense compensation à ce que son existence semble avoir de peu agréable. Vivant toujours chez des personnes riches, ou, pour le moins, chez des personnes qui sont dans l'aisance, chaque jour, avec délices, elle prend sa part de différents mets succulents dont elle ne pourrait se régaler dans son petit ménage. On la soigne; elle se ferait soigner d'ailleurs, et parle sans cesse de la bonne maison dont elle sort, afin de piquer l'amour-propre des gens chez qui elle se trouve. A son dîner, à son repas du soir, et quelquefois même dans la journée, un verre de bon vin vient égayer son esprit et réparer ses forces. Elle a de plus sa tabatière, dans laquelle elle puise toutes les cinq minutes une distraction qui lui plaît infiniment, et qui a l'avantage de la tenir éveillée; sans compter enfin la douce satisfaction de ne point travailler de l'aiguille du matin au soir, ainsi que le fait une pauvre ouvrière pour gagner vingt sous dans sa journée.

Mais, dira-t-on, je ne vois pas dans tout cela une seule jouissance intellectuelle. Patience : madame Jacquemart n'en est pas plus dépourvue que toute autre créature raisonnable; seulement, il faut qu'elle les puise dans le cercle rétréci de ses habitudes et de ses pensées. D'abord, madame Jacquemart est bavarde, et madame Jacquemart n'est jamais seule; raconter, pour peu qu'on lui prête attention, est un de ses plaisirs les plus vifs. Aussi fait-elle subir à ceux qui l'entourent des récits plus ou moins circonstanciés de son passé personnel et des événements romanesques qui ont eu lieu dans les familles au milieu desquelles elle a vécu. Elle ne recule point devant l'exagération, et même devant le mensonge, pourvu qu'elle parvienne à exciter l'intérêt; en sorte que, le plus souvent, se joint à la satisfaction de parler, qui, pour elle, est déjà grande, celle qu'éprouve un auteur habile lorsqu'il exerce son génie sur des fables. Quelquefois ses jeunes années se perdent dans un mystère qui autorise les conjectures les plus diverses, et permet les histoires les plus fantastiques; mariée de bonne heure à un jeune étourdi, elle est restée veuve, sans fortune, avec quatre enfants en bas âge : de là, série d'aventures à remplir l'existence de cinq générations. Elle a inévitablement, à la suite de sa première couche, essuyé toutes les vicissitudes que Lucine, dans ses jours de mauvaise humeur, envoie à ses patientes. Est-elle lasse de radoter sur la séduction de sa jeunesse, elle se transporte alors dans un hospice, où elle est censée avoir passé les plus belles années de sa vie; toutes ces transmigrations mentales ne laissent pas que de jeter une certaine variété sur son existence; elle n'hésite donc pas à se forger un passé à sa guise, et s'identifie si complétement à ses mensonges, qu'elle croit avoir éprouvé réellement ce qu'elle raconte. Comme une jeune femme qui ne souffre pas, et qui se voit obligée de garder le lit, ne s'amuse guère, il arrive parfois que le babil de madame Jacquemart obtient du succès près de son accouchée; s'il en est autrement, elle se rabat sur les domestiques de la maison, et trouve bien le temps d'établir de longs entretiens avec eux, soit dans l'antichambre, soit dans la cuisine, soit même dans la chambre de madame, où elle cause à voix basse avec la femme de chambre.

Par suite de son goût pour la narration, madame Jacquemart est fort curieuse; elle sait qu'un grand poëte a dit : « Quiconque ne voit guère n'a guère à dire aussi. » En sorte que le jour où l'on peut laisser entrer quelques visites est attendu par elle avec une extrême impatience et lui procure une foule de distractions agréables. Dès que l'on annonce une femme, elle s'établit à la fenêtre avec le bas qu'elle tricote (le tricot ayant cet avantage qu'on peut le quitter à la minute sans inconvénient); là, ses yeux et ses oreilles la servent d'une manière si merveilleuse, qu'elle pourrait, au bout d'un instant, dessiner la figure, la toilette de celle qui vient d'entrer, et que pas

[1] Les journées d'une garde, la nuit comprise, sont habituellement payées six francs.



un mot de la conversation ne lui échappe. Elle fait ses petites réflexions tout bas, approuve ou critique ce qui se dit, et s'amuse des médisances, si son bonheur veut qu'il s'en glisse quelques-unes dans l'entretien. De plus, il est fort rare qu'elle reste simple observatrice de la scène; outre que la plus légère question qu'on lui adresse lui fournit l'occasion de répondre avec sa loquacité habituelle, il faut montrer l'enfant : c'est elle qui va le chercher et qui l'apporte, qui fait remarquer combien ce petit amour ressemble à son père, quoiqu'il annonce déjà qu'il aura « les beaux yeux de madame, » et mille autres propos qu'elle répète depuis vingt-cinq ans pour chaque individu de la génération future qu'elle a vu naître au jour, l'enfant, le père et la mère fussent-ils d'une laideur à faire reculer.

Une autre jouissance de madame Jacquemart, et la plus vive sans doute, si l'on en juge par le penchant presque général de l'esprit humain, c'est le plaisir que donne la domination. Si l'on excepte les dix minutes que dure la visite du docteur, pendant lesquelles madame Jacquemart dépose son sceptre et s'incline respectueusement en recevant les ordres pour la journée, c'est elle qui règne sans partage dans la chambre de son accouchée. On ne peut entr'ouvrir une porte, essuyer la poussière sur un meuble, allumer une bougie, ou mettre une bûche au feu, qu'elle ne l'ait trouvé bon dans sa sagesse. Si l'on gratte doucement contre la serrure, ce serait monsieur lui-même, elle dit qu'il a frappé trop fort. On ne laisse pas entrer une visite sans s'être bien assurée que la personne qui se présente n'a sur elle aucune senteur, et sans vous recommander de parler très-bas. Un léger bruit se fait-il entendre dans la pièce de l'appartement la plus reculée, elle sort en fureur « pour aller faire taire ces gens-là qui vont donner un mal de tête à madame. » Les soins qu'elle prodigue à la mère n'empêchent point madame Jacquemart de veiller sans relâche sur l'enfant. C'est elle qui indique la place où l'on doit poser le berceau du nouveau-né, qui prescrit la dose de sucre qu'il faut mettre dans le verre d'eau dont il va boire quelques gouttes, qui préside à tout ce qui concerne sa toilette, son sommeil, etc. Enfin, du matin au soir, elle dirige, elle ordonne, elle exerce un empire absolu; aussi parle-t-elle en souveraine à la plupart des gens de la maison. Autant elle se montre gracieuse avec une femme de chambre qui paraît posséder la confiance de madame et celui qu'elle sait être chargé du soin de la cave, autant on la voit traiter impérieusement les autres domestiques, quand ils ne se conforment pas à tous les

petits soins qu'elle leur recommande sans cesse pour faire croire à l'utilité de sa présence, et son étonnement serait grand si quelqu'un le trouvait mauvais, quand il s'agit « de la vie d'une accouchée. »

Madame Jacquemart ne courbe pas seulement la domesticité sous un joug de fer, car ce joug s'étend aussi sur la maitresse de la maison. Armée des ordonnances prescrites par le docteur, elle ne s'approche pas du lit sans dire : « Il faut que madame boive, il faut que madame mange sa soupe, » ou toute autre chose qu'il lui semble ordonner à son tour. Bienheureux si, peu satisfaite de cette douce illusion, elle n'entreprend point, dans certains cas, d'indiquer quelque remède de bonne femme qu'elle assure avoir fait employer souvent avec le plus grand succès. Ces mots : « Si ça ne fait pas de bien à madame, ça ne peut pas lui faire de mal, » sont ordinairement l'exorde de ses propositions dans ce genre. Si la pauvre jeune femme a le malheur de s'y laisser prendre, madame Jacquemart joint à l'importance de ses fonctions toute l'importance d'un véritable docteur, ce qui double les moyens de gouverner ceux qui l'entourent. Sans compter qu'elle aime de passion à exercer la médecine.

Gardez-vous de parler devant madame Jacquemart de quelque douleur que ce soit : elle les a toutes éprouvées. Sur ce sujet, son savoir est inépuisable. Non-seulement elle vous entretiendra des diverses maladies de la femme, mais aussi des maladies des hommes; car elle les connait par ouï-dire au moins, lorsqu'il ne lui plaît pas de les mettre sur le compte de monsieur Jacquemart. Par suite, il n'en existe pas une dont elle ignore le traitement; elle serait en état de soigner les plus graves comme les plus légères : aussi, dans une maison qu'elle habite, on ne s'est jamais donné une entorse, elle n'a pas entendu tousser sans prescrire le bain de pied qu'il faut préparer ou la tisane qu'il faut boire aussitôt, et sa mémoire est pleine d'une telle quantité d'anecdotes, d'histoires extraordinaires dont le fond roule sur le chiendent, les sangsues et la bourrache, qu'on la prendrait volontiers pour un journal de thérapeutique ambulant.

Le désir de madame Jacquemart est que la mère nourrisse son enfant, parce qu'alors elle devient tout à fait nécessaire jusqu'au moment où elle est parvenue à former la bonne, et Dieu sait avec quelle arrogance elle donne ses conseils à la malheureuse jeune novice, qui se garde bien de lui déplaire en la moindre chose, tant elle croit sa place attachée à l'approbation de la garde. C'est donc toujours à son grand regret (même à part le tort qui peut en résulter pour elle le jour du baptême), que madame Jacquemart en arrivant trouve une nourrice établie; aussi cette pauvre femme devient-elle habituellement l'objet de son antipathie, et se fait-elle une étude de la critiquer et de la vexer tant que la journée dure. Si l'enfant crie : « Ce pauvre amour meurt de faim. » S'il tette : « On le fait teter trop souvent, il faut savoir gouverner un enfant pour la nourriture, et cela ne s'apprend pas en un jour. » Il en est de même du talent d'emmaillotter, talent que madame Jacquemart possède par excellence, en sorte qu'elle n'épargne pas ses avis à la nourrice. « Prenez garde, prenez garde! vous le serrez trop, il devient tout rouge. »

« Otez donc cette grande épingle que vous avez placée si près de son petit cœur : il n'en faut pas tant pour tuer un enfant. » Et la jeune mère de frémir, de crier à la nourrice du fond de son alcôve : « Ecoutez madame Jacquemart, je vous prie, ma chère! faites ce qu'elle vous dit de faire! » Et madame Jacquemart de jouir au fond de son âme, et de relever la tête avec autant d'orgueil qu'un général d'armée qui vient de gagner une bataille.

Le sentiment de son importance n'abandonne jamais madame Jacquemart; mais il ne s'oppose point à ce que, selon la circonstance, elle ne se dépouille d'une certaine roideur respectueuse pour montrer beaucoup de bonhomie. Cette métamorphose s'opère pendant le trajet qu'il lui faut parcourir pour se transporter de l'hôtel d'une duchesse dans une arrière-boutique. Elle arrive chez monsieur Leroux, gros boucher de la rue Saint-Jacques, dont, pour la troisième ou quatrième fois, la femme vient de réclamer ses soins. Elle entre d'un air jovial et sans façon, saluant les garçons bouchers d'un sourire de connaissance, fait un signe de tête amical à la petite bonne. « Eh bien! monsieur Leroux, dit-elle avec un gros rire, vous m'avez donc encore taillé de la besogne? Tant mieux, tant mieux : cette chère madame Leroux! J'espère que nous nous tirerons aussi bien de cette affaire-ci que nous nous sommes tirée des autres. »

Ici, tout est fait simplement, rondement, sans phrases. La causerie avec l'accouchée ne tarit pas; car madame Leroux s'amuse des récits qui lui donnent un aperçu du grand monde, qui lui peignent des femmes élégantes, des hôtels somptueux, mille détails de la vie des riches qu'elle ne connaîtrait pas sans sa garde, et madame Jacquemart épuise tout à son aise son recueil d'histoires tragiques et bouffonnes. Elle se montre d'ailleurs tout à fait bonne femme, n'exige jamais rien, ne gêne personne, est toujours prête à rendre quelque service de ménage, et va soigner elle-même son café dans la petite cuisine; « car il ne faut pas croire qu'elle prenne jamais des airs de princesse, parce qu'elle garde de grandes dames. » Il résulte de cela que madame Jacquemart est traitée chez monsieur Leroux comme une amie de la maison. Elle prend ses repas avec la famille et les garçons, sans en excepter le dîner du baptême; et quand, pour le dessert, arrive le fromage, monsieur Leroux va chercher une bouteille d'ancienne eau-de-vie de Cognac, qu'il appelle la vieille amie de madame Jacquemart. Alors, tout le monde de rire, de causer, ou plutôt de laisser causer madame Jacquemart qui en raconte de toutes les couleurs, et de prolonger le temps que l'on reste à table, afin d'avancer un peu la bouteille. Ce n'est certes pas madame Jacquemart qui se lèvera la première ; elle s'est hâtée de dire qu'elle a laissé Nanette près de madame Leroux pour lui donner tout ce qu'il faut.

Il ne s'agit plus, comme on voit, des mille petits soins que l'on doit prodiguer à une femme en couches. Non-seulement, dans cette maison, on frappe les portes avec violence de tous les côtés, mais il monte jusqu'à l'entresol habité par l'accouchée une forte odeur de fumée de tabac, vu que monsieur Leroux et les garçons fument souvent dans la boutique. Madame Jacquemart ne fait pas plus d'attention à tout cela que madame Leroux elle-même, et pense aussi « qu'il faut laisser ces mignardises aux petites mijaurées dont les nerfs ne supportent rien. »

Le fait est que la mère et l'enfant se portent à merveille, que madame Leroux se lève le quatrième jour, descend à son comptoir le dixième, et que, cette décade écoulée, madame Jacquemart se trouve libre d'aller porter ses soins précieux dans d'autres parages.

La tenue de madame Jacquemart est toujours très-soignée, et pourtant, comme elle dit, sa toilette est faite en un clin d'œil. Elle a soin d'ajouter assez souvent qu'il en était de même quand elle était jeune et jolie, ce qui fait remarquer qu'un certain embonpoint lui maintient un reste de fraicheur qui autorise ses prétentions à la beauté; s'il arrive alors qu'une personne obligeante lui

dise que, dans sa jeunesse, elle devait être fort séduisante, madame Jacquemart s'incline d'un air tout à fait coquet, et, bien que ce compliment porte sur le passé, il ne lui en fait pas moins éprouver une petite émotion agréable.

Le travail d'esprit le plus réjouissant pour madame Jacquemart, c'est de calculer de tête à quel total la somme qu'elle a placée dans le mois, et celle qu'elle placera dans le mois suivant, portera son avoir, en y joignant l'intérêt du tout pendant une, deux ou trois années, selon qu'elle a de temps pour suivre son opération arithmétique. Ce calcul a le double avantage de l'occuper dans ses heures de désœuvrement, et de porter sa pensée sur le temps heureux où elle pourra jouir enfin du fruit de ses longues veilles. Elle se voit alors, possédant un honnête revenu, vivre chez elle en dame et maîtresse, dans la douce société de monsieur Jacquemart, servis tous deux par une bonne dont elle saura bientôt perfectionner les talents pour la cuisine ; se mettant à table à l'heure qui lui conviendra, se couchant, se levant selon sa fantaisie, en un mot, dans la situation prospère d'une femme qui a fait sa fortune. Ce rêve de son avenir l'aide à supporter tout ce que son état présent peut avoir de pénible, au point qu'un grand nombre d'années se passent avant qu'elle se décide à le réaliser : des engagements sans fin qui se succèdent, le désir d'augmenter encore ce revenu qu'elle doit à ses peines, et peut-être le goût de l'étrange manière de vivre dont elle a contracté l'habitude, tout fait qu'elle atteint un âge fort avancé sans goûter ce repos qu'elle croit ambitionner, et qu'elle n'a jamais connu qu'en perspective. Enfin, un jour elle quitte le logis d'autrui pour entrer dans le sien. La pauvre femme va se reposer, hélas! car elle arrive malade, pour mourir le surlendemain dans les bras de ce bon monsieur Jacquemart, qui n'a pas vécu près d'elle la valeur de trois mois depuis qu'ils sont mariés. Elle meurt doucement, sans avoir prévu sa fin, sans grandes souffrances, ayant joui dans sa vie, après tout, d'une dose de bonheur égale au moins à celle dont jouissent l'homme de génie ou le millionnaire.





L'HERBORISTE

PAR

L. ROUX



Homme ou plante, moitié commerçant, moitié végétal, sublime échantillon de la nature morte, branche parasite, qui croit et se multiplie dans le sens inverse de son importance, l'herboriste est le gui, sacré jadis, aujourd'hui profane, qui résiste à la serpe de la Faculté, et parviendra bientôt à étouffer l'arbre de la science qui l'abrite, le soutient, et lui délivre un diplôme de végétation. Trop, ou trop peu; plus que l'épicier, pas autant que le pharmacien, la nature lui a créé une position mixte entre les deux règnes; la société, un sanctuaire à égale distance de la boutique et de la pharmacie.

D'autres ont le droit de vivre, l'herboriste végète! Il séjourne éternellement parmi les plantes, mais il n'herborise jamais.

Amoureux du sol comme un frêle arbuste, il verdoie, fleurit, se dessèche et s'effeuille selon la saison; il est hygrométrique; il s'accommode au tempérament des plantes; il connait leur naturel, leur hygiène, les lois qui président à leur conservation : la sienne ne vient qu'après; sa vie se passe à dessécher, contuser, épister, concasser et tamiser le détritus de tous les végétaux du globe; il sait tout ce qu'on peut savoir en fait de drogues simples, et on prétend que son imagination ne va pas au delà. Ange conservateur de la bourrache et du romarin, de la guimauve et des quatre fleurs, à lui la casse, le séné, la rhubarbe et le jalap, le bouillon-blanc et la rose de Provins, le mouron d'oiseau et la graine de moutarde... noire. Son existence est problématique, il le sait; contestée comme celle de la licorne, il la prend pour enseigne. On ne croit plus à ses infusions, mais elles ont cours; on croit à tant de choses qui n'en ont aucun dans le monde! L'herboriste est croyant, le pharmacien est sceptique : bienheureux les pauvres d'esprit, la médecine leur appartient! Le pharmacien, analyste profond, a tout passé au creuset de son savoir : sa dignité se refuse à vendre du tilleul; l'herboriste ne sait rien, n'approfondit rien, mais il vend de tout : il professe une foi aveugle à tous les remèdes; il en crée quelquefois, tant il lui répugne d'anéantir sa profession. Il est persuadé que la consoude consolide les plaies, que la pulmonaire cicatrise le *poumon*, et qu'on guérit de tout en usant de racine de patience.

Voyez sa maison : c'est un système, une page écrite par M. de Jussieu, des rayons étiquetés au hasard et d'après Linné. Il est philosophe sans le savoir, botaniste par intuition, naturaliste par état; il est décorateur par instinct : la gaude jaune ou violette, associée à la sèche, forme ses armoiries : sa devanture est comme la préface des richesses naturelles que recèle son intérieur. Sterne se serait arrêté à son étalage pour y observer les progrès de la végétation. L'herboriste est la nature elle-même pour les trois quarts de Paris. Corniche, plafond, banquettes, siéges, comptoir, galeries, tout dans son réperoire se rattache plus ou moins à la famille des gram



nées ; tout est chez lui matière médicale, jusqu'à sa figure, qui est purgative au suprême degré. Sa collection contient, outre les fleurs de la création, celles que la botanique a inventées. Le pavot y domine comme dans les romans nouveaux. Parmi ces végétaux que l'art a décimés sans mesure et sans choix, peut-être trouverait-on encore

De quoi faire à Margot pour sa fête un bouquet.

C'est une exception. L'herboriste est galant, bon père, bon époux; mais ses tendresses conjugales par excellence se traduisent en livres de chocolat : il cède la *treizième* à sa moitié; il donne un oreiller de fougère à son premier-né. Son intérieur est un musée botanique dont il est la première plante. Pour être moins répandu que l'épicier, l'herboriste est-il moins encyclopédique? A-t-il moins pourvu aux besoins de l'espèce ? moins étudié la physiologie de cet être maladif, doublé d'infirmités originelles, de l'homme enfin? Inféodé aux migraines, aux catarrhes chroniques, aux pleurésies, à cette succession de phlegmasies aiguës, qui, puissamment secondées par la médecine, finissent par dépeupler un quartier, l'herboriste possède encore un arsenal contre les maux passagers, qui, sans compromettre l'existence, la condamnent à tant de prosaïques nécessités.

Voyez-le se mouvoir dans son intérieur, voué aux soins exclusifs de sa profession; animé de cet amour de l'art qui rend honorables tous les emplois, de cette dignité personnelle qui recommande les plus modestes travailleurs : on peut être ministre, et n'être pas aussi occupé que lui. Règle générale : le commerce, qui n'a aucune espèce d'égard pour ce vassal de la vente en gros, lui jette ses produits bruts, ses marchandises crasseuses, son gramen chevelu, ses racines immondes, ses tiges souillées d'alluvions. L'herboriste en est le purificateur et le grand prêtre ; la guimauve sort de ses mains blanche comme l'ivoire, la gomme arabique taillée à mille facettes, transparente comme le succin; une duchesse s'en accommoderait pour peu qu'elle fût enrhumée. Forcé de s'approvisionner chez le droguiste, dont l'aveugle incurie mêle, confond, altère tous les produits, l'herboriste émonde et purifie tout ce qu'il en reçoit, sans toutefois pouvoir émonder le droguiste lui-même.

Grâce à un soin religieux, à une propreté méticuleuse, ennemie d'un simple atome, à des précautions hyperbo-

liques, à une dévotion d'artiste, il parvient à loger dans une officine parfaitement nette des plantes encore plus nettes; il met son amour-propre à leur conserver l'arome, la couleur, le port, l'allure coquette qu'elles tiennent de la nature. Il n'ajoute rien d'extralégal à une infusion; il peut être considéré comme un correctif puissant de la médecine. Pharmacien au petit pied, médecin *in partibus*, il est tout ce qu'il peut être. Il ouvre sa porte aux schismatiques, aux mécréants, à ceux qui ont perdu leurs illusions en médecine, et qui ne croient plus qu'à l'herboristerie.

L'herboriste n'aime pas le pharmacien : la confraternité suppose toujours l'égalité. Mais ils s'entendent dans des vues également honnêtes et philanthropiques. Passez-moi la casse, je vous passerai le séné (il y a vraiment des herboristes qui ressemblent à des gens d'esprit); envoyez-moi la grande clientèle, je vous céderai la petite. L'herboriste qui veut bien vivre avec son voisin lui adresse tout ce qu'il n'oserait exécuter de son chef, d'ordonnances par trop hermétiques. L'autre met à sa disposition tout le menu fretin de clients qui pourraient le déranger sans l'enrichir. « Fiez-vous à lui, dit l'herboriste : c'est le premier homme du monde pour les juleps. — Croyez aveuglément en ses végétaux, dit le pharmacien : sa mauve ne saurait être surpassée. » L'un, en effet, ne peut loger tout son savoir dans son officine; l'autre, toute sa profession dans son cerveau. Ils forment une ligue offensive et défensive avec primes de part et d'autre; et, toutes tricheries à part, ils vivent cordialement, et purgent à frais communs.

Mais en présence du jury de la Faculté, que de ruses, que de perfidies, que de fraudes permises, que de remèdes inavoués, que de conserves inédites, que d'arcanes et de talent agréablement dissimulés! L'École de pharmacie interdit absolument le savoir à ce commerçant; elle inventorie son répertoire thérapeutique. Elle dit à l'herboriste : « Tu n'iras pas plus loin !... » Patenté pour le débit des plantes usuelles, il ne peut pas plus se permettre la thériaque qu'un théâtre de vaudeville le grand opéra; un biset, les épaulettes de colonel; un pauvre, une voiture à quatre chevaux. Soupçonné, *proh pudor!* de vendre des remèdes officinaux, cette victime des règlements qui régissent la matière va au-devant de la prévention par l'étalage fantastique de tous ses attributs botaniques. Un flair particulier l'avertit de l'approche du jury. Il se pavoise ce jour-là de plantes trop fraîches pour appartenir à un pharmacien. Devenu liane flexible, il enlace les inspecteurs, et ouvre ses tiroirs dans le but de jeter de la poudre aux yeux de la Faculté. « Moi, pharmacien! voyez ma bourrache et mon chiendent, ces véroniques en pleine fleur, ces rouges centaurées : les trouveriez-vous aussi belles ailleurs que chez moi? Pharmacien! j'en suis incapable! pharmacien, non, jamais!... » Le délinquant se fait herboriste autant que possible; il entrerait volontiers dans un bocal. La venette passée, il reprend son diplôme et ses airs avantageux : à l'entendre, il est passé maître en toutes sortes de sciences, et a tous les droits possibles pour voir l'humanité sous sa vilaine face au moins.

Ainsi l'herboriste est tour à tour, comme Sganarelle, savant ou homme primitif, herboriste seulement, ou praticien consommé : c'est selon ce qu'on lui veut. Il passe pour un Salomon aux yeux de la *pratique*, pour un crétin en présence de la Faculté. Il y a sans doute exagération de part et d'autre, mais il trouve également son compte à ses deux emplois. Bonhomme au demeurant, il possède un faux savoir, une fausse ignorance, un faux orgueil, une fausse modestie, de faux tiroirs, une fausse enseigne et un faux toupet. Il fait de la pharmacie sans avoir l'air d'y toucher, et se place parmi les industriels qui ont un métier qu'ils avouent, pour en cacher un autre qu'ils n'avouent pas. Il germe à Paris, il germe en province. Homme de prétention modeste et d'un sans-gêne universel avec le client, il ne s'enveloppe point de mystères et d'hiéroglyphes : il est populaire et à la portée de tous.

Bien convaincu de son infériorité relative et de son savoir absolu, l'herboriste ne heurte jamais de front les grands dogmes médicaux; mais il a une thérapeutique à son usage, qu'il adapte *in extenso* à tous ceux qui lui dispensent un brevet de capacité. Il mine sourdement la puissance du médecin par des cures miraculeuses. C'est l'abbé Châtel de l'art de guérir. Le diplôme de l'herboriste se compose de tout ce que le médecin est obligé d'ignorer, sous peine de passer pour incapable.

D'où vient cette affluence dans son herboristerie, à l'approche du moindre fléau, de la plus légère épidémie? De ce qu'il ne surfait jamais une indisposition, et qu'il guérit au prix coûtant. Il est né de ce besoin qu'éprouve le vulgaire d'être malade à peu de frais. Remèdes, tant indigènes qu'exotiques, sont par lui livrés sans bénéfice; il se rattrape sur la quantité. On n'a pas à craindre de mémoire de sa part; il fait crédit de la main à la main. Or le mémoire est une invention diabolique; le mémoire a tué le pharmacien en abolissant le client; le mémoire a eu le grand malheur de passer en proverbe; le mémoire d'apothicaire est resté ce qu'il y a au monde de plus suspect et de plus diffus, après plusieurs autres mémoires contemporains.

Un homme dont le savoir n'a presque rien d'*officiel* ne doit compter que peu de grandes maisons dans sa clientèle : les hautes classes ont leurs invincibles répugnances; elles traitent les maladies par actes authentiques et notariés. La religion du cachet, le sceau à la cire rouge, qui font article de foi chez le pharmacien, n'ont rien de commun avec le débit élémentaire de quelques plantes sans importance et surtout sans danger. Un pharmacien doit signer ses médicaments; on se défie moins de l'herboriste, il peut garder l'anonyme.

On dit que l'herboriste flatte les préjugés, qu'il popularise des croyances absurdes. En peut-il être autrement, puisqu'il les partage (tant d'autres en propagent sans les partager!); puisqu'il n'a pas encore fabriqué de casier pour les nomenclatures chimiques; puisque son cerveau se montre réfractaire à toutes les découvertes de l'Académie; puisque l'eau continue de lui apparaître comme un élément, la terre comme un corps plus ou moins opaque qui salit les plantes; puisque enfin il porte des bas chinés, une redingote noisette, comme par le passé; puisqu'il possède des simples de père en fils, et qu'il y a toujours eu des simples dans sa famille? En revanche, on lui doit la conservation de l'*eau des carmes*, et de tant de précieuses recettes qui seraient perdues sans lui, et contre lesquelles la médecine a peut-être trop réagi. On réforme les abus, on abuse des réformes; si l'on supprime l'herboriste, pourquoi ne pas supprimer la végétation? Un secret que l'herboriste a conservé, c'est celui des grosses recettes nées de petits profits, de ces millions de riens qui font un total effrayant au bout de la journée.

L'herboriste n'est jamais très-vieux; en revanche, il est toujours assez riche. Sa fille, délicate sensitive, effeuille ses plus beaux jours à l'ombre des mélisses paternelles; elle en est encore aux romans de Victor Ducange; elle fleurit longtemps, pour s'épanouir enfin au comptoir d'une véritable pharmacie : elle rêve qu'elle épouse un

diplôme, comme une grisette ambitieuse rêve qu'elle ne se marie point à un prince russe.

L'herboriste envoie également son fils à l'Ecole de pharmacie, pour narguer ses autocrates; il en veut faire un maréchal de France de son ordre, c'est-à-dire un pharmacien.

Un chanoine, homme d'esprit, peu fier, se rendait fréquemment chez un herboriste, homme déchu peut-être, mais qui avait en son blason, sa noblesse. Le chapitre à douze quartiers au moins de son très-noble visiteur donnait de l'ombrage à l'herboriste : « Savez-vous, dit-il un jour à son ami le chanoine, en lui détaillant ses titres, que je pourrais entrer dans votre chapitre? — Vous y entreriez, c'est possible, reprit le chanoine, mais par la porte de derrière. »

Soumis à toutes les influences atmosphériques dans la personne de ses végétaux, martyr de tous les accidents qui leur surviennent; se décolorant avec la mauve, la violette, la bourrache; vieillissant sous l'écorce du quinquina, troublé dans son repos par les sages-femmes et les gardes-malades, attaché au chiendent comme celui-ci l'est à la glèbe, en proie aux charançons et aux vaudevilles, l'herboriste n'en demeure pas moins voué à sa profession, qu'il festonne chaque jour de quelque plante nouvelle.

A Paris, où chaque chose possède un autel, l'or, la beauté, la religion, l'intrigue, le vice, la flatterie, l'intérêt, tout enfin, excepté peut-être l'esprit et le talent, l'herboristerie a son temple comme les vieux habits. Il y a des magasins, des rues, des quartiers, des arrondissements, qui ne sont que bourrache d'un bout à l'autre; des édifices surtout où la joubarbe s'épanouit sur les toits, le colchique dans les caves, la pariétaire sur les fenêtres, où la primevère se dessèche à côté du tilleul, où le bouillon-blanc des vallées françaises heurte de front le rhododendron des Alpes; des maisons qui correspondent avec tous les végétaux de l'univers. La rue des Lombards, herbière s'il en fut jamais, cultive l'herboristerie depuis un temps immémorial. Elle s'épanouit au printemps avec les violettes des champs, et fabrique de l'eau de fleur d'oranger de Grasse dans toutes les saisons. Rue incomprise, providence de l'herborisation, résumé du règne végétal, elle réunit tout ce qui s'infuse par ordonnance du médecin. Toutes ces substances ont leur histoire, depuis l'ipécacuanha qui créa la famille des Helvétius, jusqu'à la pervenche, dont Jean-Jacques Rousseau a fait une plante célèbre. La rue des Lombards vous vendra un paquet de chiendent ou cent quintaux de salsepareille, au choix, sans morgue et sans vanité aristocratique, sans préjudice de son sucre et de ses pralines, de son moka et de ses thés plus ou moins chinois. C'est la fourmilière où l'herboriste en chair et en os vient picorer le chèvrefeuille et la scabieuse. Réunissant la double individualité du pharmacien et de l'herboriste, le marchand qui a posé là ses pénates suspend à ses plafonds des tortues numides, des crocodiles d'Egypte, des cachalots macrocéphales, un filon aurifère, une mine d'asphalte non vitrifiée, ou des serpents à sonnettes, pour fasciner l'herboriste et pour étonner cet amateur des produits bruts de la création. Exposition perpétuelle de produits chimiques, la rue des Lombards popularise par le commerce les découvertes de la science et de l'industrie : le sulfate de quinine lui doit sa renommée, je dirais presque ses vertus; elle met à contribution les cinq parties du monde. Les îles, les continents, remplissent ses magasins de ces productions bizarres qui épuiseraient la science du pittoresque inépuisable chez M. de Balzac, et en font la rue la plus complète de l'univers.

L'herboriste ne tire aucune vanité de sa profession, mais il en tire de grands profits. Son industrie est sans contredit la plus florissante de toutes les industries. Dire jusqu'à quel point l'herboristerie est la botanique, c'est l'affaire des savants; mais on ne peut parler de l'herboriste sans proclamer ses droits à être lui-même un savant. Si l'espèce est sarmenteuse, l'individu peut s'élever à de grandes hauteurs. Cette profession a son gazon et ses chênes robustes. Les philosophes se font-ils jamais faute de partir d'un grain de sable pour s'élever aux plus hautes considérations sociales? Et s'il est vrai que tout est dans tout, l'herboriste ne doit-il pas être dans quelque chose? Le règne végétal, domaine exclusif de l'herboriste, n'embrasse-t-il pas les prairies artificielles et tous les systèmes progressifs modernes d'agronomie? L'herboristerie a produit de grands hommes. O vaudevillistes, espèce goguenarde et incapable, race essentiellement improductive, le genre humain, réduit à vos maigres couplets, périrait infailliblement d'inanition ou d'un rhume négligé. L'herboristerie a pourvu plus d'une fois à l'alimentation des peuples. Parmentier, un herboriste, avec son précieux tubercule, a plus fait pour l'humanité qu'une foule d'autres dont les cendres sont censées reposer au Panthéon. Quelle vie fut plus active, plus dévouée, plus éminemment utile et féconde en résultats commerciaux que celle de Poivre, à qui la France doit la plus grande partie de ses richesses coloniales. Fils d'un négociant de Lyon, ce philosophe ne se révéla jamais que par ses œuvres : ce fut un de ces ressorts utiles et précieux dont la Providence se sert à l'insu de la société pour lui créer un bien-être. Aujourd'hui, quel ami de la science et de la nature ignore les travaux de physiologie végétale de M. Raspail? L'herboriste relève plus ou moins de ces belles expériences. Si donc le rôle de l'herboriste nous paraît vulgaire, c'est que nous n'en voyons que le côté trivial. Il en est de cette profession autrement que d'une foule d'autres qui, dissimulant leurs coulisses avec habileté, nous imposent à toute heure le mensonge de leur génie et l'éclatant programme d'une problématique supériorité. Nul doute que l'herboristerie ne contienne les germes les plus puissants de civilisation. Ayez seulement un rhume ou une fluxion, et vous proclamerez l'herboriste l'homme le plus utile de la société.



LE CROQUE-MORT

PAR

PÉTRUS BOREL

C'est ainsi qu'on descend gaîment
Le fleuve de la vie.



Si c'était au Jardin des Plantes ou sous les voûtes de la Sorbonne que j'eusse à parler de notre héros, je le scinderais dans tous les sens, je le ramifierais à l'infini, j'en formerais mille combinaisons des plus ingénieuses; mais ici, où nous ne recevons pas d'appointements royaux pour troubler la limpidité de notre sujet, je dirai simplement qu'il n'y a que trois espèces de croque-morts réellement distinctes, à savoir : le croque-mort de la mairie, le croque-mort suppléant et le croque-mort de raccroc.

Le croque-mort de la mairie (on en compte quarante-huit de cette première espèce, c'est-à-dire quatre par arrondissement), bien que rangé sous l'étendard de l'autorité municipale, est entretenu par la ferme des Pompes et Services funèbres, ou si vous l'aimez mieux, et pour me servir d'un quolibet populaire, *il adore le gouvernement aux frais de la princesse.* Ses honoraires sont environ de mille francs par an. — Mille francs, me dira-t-on, c'est bien peu! c'est bientôt bu! — Cela, hélas! n'est que trop vrai; mais le champ le plus ingrat, quand on sait y pratiquer habilement des rigoles, devient bien vite une terre féconde; et le croque-mort a tant d'adresse pour appeler sur son front la douce rosée du pot-de-vin et du pourboire, que d'une pierre ponce il ferait une éponge, que du tonneau de Diogène il tirerait du malvoisie.

Quant au croque-mort suppléant (douze ou quinze individus composent cette deuxième espèce), il ne relève que de l'entreprise des Pompes, et ne diffère sérieusement de son camarade de la mairie que par quelques traits. Esclave également de ses devoirs comme buveur, il se place sur le même rang pour l'absorption des liquides. Un esprit chagrin se hasarde-t-il à le moraliser sur l'excès de ses consommations, avec l'air malin et l'œil entr'ouvert d'un silène, bégayant plus encore des jambes que des lèvres, il répond jovialement : « Puisque nous sommes aux Pompes, comment voulez-vous que nous ne *pompions* pas? » L'emploi de celui-ci est assez mince et sa position fort précaire; cependant n'allez pas croire que cet aimable fonctionnaire passe toujours aussi rapidement que la beauté ou la rose. Beaucoup blanchissent sous le harnais. L'un d'entre eux compte à cette heure vingt-sept ans de services; et nous calculions, l'autre jour, que quarante-neuf mille hommes environ lui avaient déjà passé par les mains!

Aussitôt que la lumière vient éclairer nos coteaux, le croque-mort salue gaiement l'aurore, crie trois fois gloire à Bacchus, et, après de nombreuses salves d'eau-de-vie et maintes libations le long de sa route, pénètre bientôt dans le sein de quelque famille dans l'affliction, où, avec la componction d'un bourrelier qui taille des croupières sur un âne, il mesure non pas l'étendue de la perte que la patrie vient de faire, mais la longueur et l'épaisseur du défunt. — Une jeune fille, belle et rêveuse, ornée des plus doux charmes, Ophélia, si vous voulez, morte en cueil-



lant des fleurs, n'est pour lui, tout bien compté, qu'*un cinq pieds sur quinze pouces*. Dans la courtisane adipeuse, engraissée dans la fainéantise, dans l'homme sur le retour, dont le ventre a fait boule de neige, dans le financier bourré comme ses sacs, il ne voit pour tout potage qu'*un mètre cube, huit pans*. — Huit pans! c'est-à-dire que, pour loger les gens obèses, on ajoute par surcroît quatre lés de sapin; et qu'au lieu de leur faire un habit de quatre planches, comme à M. de la Palisse, on leur en fait un octogone.

Le croque-mort croit peu au chagrin et moins encore au deuil, mais il flatte l'un et l'autre; il se méfie volontiers des regrets, mais il les courtise. Il sait trop combien il est lucratif de sacrifier aux faux dieux pour ne pas souscrire à la mélancolie des héritiers. — Un peu d'égards double sa gratification. — Mon Dieu! il a tant de complaisance dans l'âme, que, pour peu que vous le voulussiez, il verserait des larmes, que pour dix sous de plus il aurait de la douleur! — Comme une maîtresse dont la fête approche, comme un portier au mois de décembre, il est d'un gracieux charmant, d'une amabilité ravissante! — Il faut le voir, comme il tire la sonnette avec modestie, — comme il parle à demi-voix, — comme il fait mine de supposer une grande désolation, — comme il traverse l'appartement avec mystère, c'est à peine si l'on entend ses souliers massifs, — comme il s'efforce par euphémisme de dissimuler sous le petit pan de son habit l'énorme bière qu'il apporte. — Puis, lorsqu'il a glissé mollement le trépassé dans le fourreau, il faut le voir, si le sujet est jeune, s'asseoir, le placer amoureusement sur ses genoux; s'il est âgé, demander à le poser sur l'ottomane : « Sur le plancher, dit-il, cela ferait un bruit trop sonore. » Et tirant ensuite de sa poche un marteau rembourré, pour ainsi dire, et des clous de coton, passez-moi l'hyperbole, fixer doucement le couvercle, sans qu'un seul coup résonne et aille retentir dans le cœur des parents, qui est censé en train de saigner dans une pièce voisine.

Bacchus est un dieu plein de tyrannie! il confisque à son profit l'âme et l'esprit de ceux qui se font ses serviteurs : de sorte que leur pauvre bête, selon l'expression charmante de M. Xavier de Maistre, privée de ses guides, livrée à elle-même, va comme elle peut et souvent de travers. Aussi le croque-mort, plongé sans cesse dans

les digestions les plus profondes, est-il loin d'avoir toujours les jambes et la mémoire présentes. Comme l'astrologue de la fable, il ne voit pas toujours les puits qui naissent sous ses pas; il est sujet à bien des coq-à-l'âne. — Vous êtes à fumer gaiement avec des amis, et vous attendez quelques rafraichissements. — Pan! pan! on cogne à votre porte: « Qui est là? — C'est moi, monsieur, qui vous apporte la bière. — Est-elle blanche? — Oui, monsieur. — Bien : déposez-la dans l'antichambre, et revenez chercher les bouteilles demain. » L'homme obéit et se retire. Mais quelle est votre surprise quand, accourant sur ses pas, vous vous trouvez nez à nez avec une horrible boite!

Ceci rappelle un peu l'anecdote de cet Anglais qui, confondant homonymes et synonymes, et voulant se rafraichir, criait dans un café: « *Célibataire*, apportez-moi une bouteille de *cercueil*. »

De même qu'il se trompe de porte, le croque-mort se trompera de mesure. Il portera la bière de Philippe le Long à Pepin le Bref, celle de Kléber au Petit Poucet. — Un pan de son habit se prendra sous le couvercle, et il le clouera avec le mort, et, lorsqu'il voudra s'éloigner, le mort le tirera par sa basque. — Quelquefois l'intimé lui échappera comme un clavecin échappe à des porteurs maladroits, lui passera sur le corps, et s'en ira rouler de marche en marche par l'escalier jusqu'à la porte de la cave. — Au cimetière, il sera dans une telle émotion, que le pied lui manquera, que son arrière-train emportera la tête et qu'il tombera au fond de la fosse avec le cercueil; — telle on voit au Malabar une veuve se précipiter sur le bûcher de son époux! — et il faudra que des ingénieurs viennent le repêcher comme Dufavel.

Les pauvres petits enfants qui succombent sur le seuil de la vie, que Dieu, dans sa miséricorde, rappelle à lui avant qu'ils aient trempé dans la fango et dans la boue de ce monde, n'ont pas, comme nous autres adultes, le brillant avantage de s'en aller en corbillard, C'est simplement sous le couvert d'un modeste palanquin qu'ils traversent à pied la ville et regagnent les pourpris célestes. Mais comme il est assez rare que quelqu'un accompagne ces chers petits élus, rien ne presse les croque-morts qui les portent, et ils peuvent se livrer sans réserve à toute l'effervescence de leur soif. A chaque bouchon, à chaque taverne on fait halte. Il faut bien se rafraichir, la route est si longue, l'ouvrage est si *fastidieuse!* et les pauses deviennent si fréquentes, que nos pélerins se laissent surprendre par la nuit au milieu de leurs courses; ou bien, une autre fois, l'on rencontrera des amis et l'on s'oubliera dans leur sein, dans le sein de l'amitié! — et le lendemain ou le surlendemain, quand la pauvre mère viendra pour jeter une couronne sur la tombe de son enfant, elle trouvera la fosse encore vide! — Sèche tes pleurs, pauvre femme! va, l'objet chéri de ta douleur n'est pas perdu, mere adorée! il est chez le marchand de vin du coin, dans l'arrière-boutique!!!

Non content d'être nécrophore et grand prêtre du fils de Sémélé, comme un mercier de campagne qui vend des sabots, des cantiques spirituels et de l'avoine, le croque-mort se livre assez volontiers au cumul, et cela par délassement, car, ne le perdons pas de vue un seul instant, sa seule profession officielle est de boire. Souvent donc on le voit, tranchant du gentilhomme, habiter non pas une maison, mais une boutique de plaisance, où, à ses heures perdues, il vient s'abandonner aux plaisirs du négoce, je veux dire à l'aimable fantaisie d'échanger contre l'argent de ses pratiques des chaussons aux pommes ou de Strasbourg, du jus de réglisse ou du jus de la treille. Souvent aussi *madame* cultive en son particulier quelque art d'agrément, et, selon que son penchant l'entraine, elle fait des eunuques sur le pont de la Tournelle, ou va cueillir dans la verte prairie du mouron pour les petits oiseaux. — J'ai dit madame, parce que le croque-mort ressent de très-bonne heure le besoin d'avoir une duègne au logis pour le déshabiller et le mettre au lit quand il rentre.

Ce n'est pas, si nous en voulons croire l'indiscrétion d'une ravissante chansonnette de Béranger, mon bon ami et mon doux maitre, qu'il lui soit toujours très-facile de s'engager dans les rets de l'hymen. Hélas! la nef de ses amours échoua plus d'une fois sur la rive de Cythère! Ce qui après tout n'est peut-être que justice; car, imprégné sans cesse de miasmes putrides et d'effluves alcooliques, notre galant a vraiment contre lui deux senteurs bien pernicieuses au nez d'une belle.

Comme les fonctions du croque-mort de la mairie sont héréditaires et aliénables, il peut choisir son successeur et nommer son survivancier. S'il meurt intestat, son épouse afferme ou donne sa place vide à qui bon lui semble. Quelquefois alors, préférant le tribut en nature à la redevance en espèces, elle jette un regard favorable sur l'objet de ses affections extraconjugales (l'honneur de la maison du croque-mort n'est pas toujours des mieux gardés); et le sigisbée, endossant tout à la fois et la livrée funèbre et la veuve éplorée, passe d'un seul bond dans l'alcôve adultère et dans la charge.

Peut-être, ô mon Dieu! n'ai-je pas assez mis de plâtre à mon héros, n'ai-je pas assez déguisé ses faiblesses; mais il est si bon, mais il est d'une nature si humaine, que, comme Jean-Jacques, malgré ses défauts, peut-être pour ses défauts mêmes, on ne saurait se défendre de l'aimer, Eh! mon Dieu! le soleil lui-même n'est-il pas sujet aux éclipses et n'a-t-il pas des taches? Lequel d'entre nous n'a pas ses heures de tendresse et d'égarement? De plus grands personnages ont été subjugués par la bouteille! Le sultan Mahmoud, quand il est descendu dans la tombe, n'avait-il pas gouverné longtemps et glorieusement la Turquie, plein des vues les plus sages et de liqueurs fortes? Bassompierre buvait jusque dans ses bottes! — Et Lucius Piso qui conquit la Thrace, et Cossus, le conseiller de Tibère, étaient l'un et l'autre si sujets au vin, que souvent il fallut les emporter du sénat.

Vous vous attendiez sans doute à quelque peinture sombre et farouche, et point du tout, c'est un pastel rose et frais que je vous trace! Vous comptiez sur des larmes, et partout sur vos pas vous ne rencontrez que de l'ivresse! cela vous étonne, et cependant, si l'on y songe un peu, cela est tout simple. La contemplation du néant des grandeurs et des choses humaines porte immanquablement à l'insouciance et à la frivolité. — Quand on commerce chaque jour de la mort et de son appareil, on prend bien vite les hommes et la terre en pitié. — On sent que la vie est courte, on veut la remplir. — Avant d'être mangé, on veut se repaitre. — Avant d'être bu, on veut boire. — Et l'on devient nécessairement anacréontique et libertin. — Bayard n'eût pas été quinze jours aux Pompes sans devenir un freluquet; et si Napoléon lui-même avait été seulement trois jours croque-mort, il n'eût pas porté le sceptre du monde, mais la batte d'Arlequin. — Toute plaisanterie, toute antithèse à part, si l'ancienne gaieté française avec sa grosse bedaine et ses petits mirlitons fleurit vraiment encore dans quelque coin du globe, croyez-le bien, je vous le dis en vérité, c'est aux Pompes funèbres assurément. — C'est là que les tréteaux de Tabarin sont encore en fourrière.

— Il n'y a plus que là que Momus agite ses grelots. — Ainsi, messieurs les fermiers de l'entreprise (car, depuis le décret de l'an XII, les morts ont été mis en ferme comme les tabacs), que vous vous représentiez noyés dans la tristesse et bourrés d'épitaphes, sur Dieu et l'honneur! sont au contraire de bons et joyeux drilles, de francs lurons, prenant tout au monde par le bon bout et menant crânement la vie! ce sont tous plus ou moins d'aimables chansonniers, ce sont tous ou à peu près d'adorables vaudevillistes! Ayant ainsi tout à la fois le double monopole du boulevard, du Palais-Royal, de la foire et des catacombes. — Et quand, le soir, ils nous ont fait mourir de rire, le lendemain ils nous font enterrer!

A gauche en entrant dans la cour, non loin des bâtiments de l'administration, il existe, comme dans un roman de madame Radcliffe, une chambre vaste et mystérieuse, fermée à tout profane, et qui se nomme, je crois, la salle du conseil. C'est là, dans ce secret refuge, que messieurs les fermiers se rassemblent joyeusement chaque jeudi, je ne sais sous quel vain prétexte, et que, tout en fumant le havane, ils se plaisent à composer, dans l'abandon le plus voluptueux, à travers un feu roulant de lazzi et de pointes, leurs agréables ouvrages, leurs piquants refrains et leurs doux pipeaux. — Depuis dix ans Bobêche n'a pas dit un mot, Turlupin n'a pas joué une parade, qui ne soient partis de ce dernier asile de la muse de Piis et de Barré, de Panard et de Sedaine. — C'est là la source unique où la scène aujourd'hui s'abreuve et s'alimente. — C'est là, dirait Odry, *l'embouchure de la scène*. — Flonflons et fredaines, tout se fait là.

Aussi les jours de première représentation, passé cinq heures, n'y a-t-il plus un chat aux Pompes, n'y a-t-il plus âme qui vive aux cimetières. Vous seriez Jupiter en personne, ou M. de Montalivet, que vous ne pourriez vous faire inhumer. — Tous, fossoyeurs, cochers, croque-morts; tous, depuis le dernier palefrenier jusqu'au chef des équipages, depuis la concierge jusqu'au garde-magasin, tous en grande tenue sont réunis sous le lustre avec les *romains* du parterre. — Et Dieu sait l'enthousiasme qui les possède et les palmes immortelles qu'ils assurent à leurs patrons!!!

Ceci vous semble peut-être exorbitant, pyramidal, colossal, éléphantiaque! que sais-je! Et vous ne pouvez sans doute vous résoudre à croire que le vaudeville et les pompes funèbres soient deux choses si parfaitement liées, qu'elles boivent au même pot et mangent dans la même écuelle. Vous en faut-il des preuves?

Un de mes bons amis, qui fait merveille dans le drame, avait mis il y a quelque temps un jeune enfant en nourrice dans le faubourg. Chaque fois que ce fortuné jeune homme allait visiter son rejeton, jamais le père nourricier ne manquait de lui dire (j'espère que ceci est clair et positif): « Monsieur, vous qui êtes *du théâtre*, et qui connaissez *ces messieurs*, parlez-leuz-y donc pour que je passe en pied. » Ne prêtant que peu d'attention à ce que le bonhomme marmottait, et d'ailleurs ignorant quelle était sa profession, mon ami ne comprenait goutte à cette demande. Enfin, un jour que ce plaisant solliciteur recommençait son éternelle pétition : « C'est que, voyez-vous, monsieur, quand on n'est pas titulaire, sauf le respect que je vous dois, on n'a que les mauvais morts. Quand y meurt un bon mort, c'est pas pour vous, ça vous passe devant le nez!... » Impatienté d'une pareille obsession : « Qu'êtes-vous donc? lui dit-il brusquement, vous êtes donc croque-mort? » — En effet, c'était bien là le métier du bonhomme : mon ami avait frappé juste; mais que l'autre était cruellement offensé! « Moi, croque-mort! répétait-il; non, monsieur, je ne suis pas croque-mort. Depuis l'an XII, monsieur, il n'y a plus de ces horreurs-là! Je suis, monsieur, porteur funèbre de défunts à l'entreprise générale. » — Ceci nous montre, cher lecteur, combien il est dangereux de confondre la branche aînée avec la branche cadette, et surtout d'appeler gendarmes les gardes municipaux.

Pour se délivrer de ce trop susceptible importun, notre jeune dramaturge écrivit sur-le-champ à la commission des auteurs; et, dès le lendemain, il eut la satisfaction d'apprendre que son protégé venait, à sa recommandation honorable, de recevoir sa nomination, et de passer *ex abrupto* croque-mort en pied et en titre.

Le bonhomme avait raison de s'insurger : croque-mort n'est vraiment plus qu'un nom de guerre; et si jamais vous avez quelque chose à démêler avec les Pompes, gardez-vous bien d'employer ce vilain terme, vous vous attireriez quelque affaire d'honneur sur les bras.

Un jour que je demandais à un croque-mort pourquoi on leur avait donné cet étrange surnom, ce sobriquet : « C'est, me dit-il avec un sourire de satisfaction (le croque-mort est très-facétieux de sa nature), parce que la populace prétend que nous faisons des repas de corps. »

Ainsi que pour le croque-mort, comme nous venons de le voir, il y a pour l'administration de bons et de mauvais morts, de bons temps et des mortes saisons. Les mortes saisons toutefois ne sont pas celles où l'on ne meurt pas, ou du moins où l'on ne meurt guère. Un bon temps, c'est quand le mort donne; cependant, pas à l'excès. Quand le mort donne avec trop d'enthousiasme, cela devient désastreux. Le choléra fut une époque déplorable; il y avait trop d'ouvrage pour *la* bien faire : chaque grappe ne pouvait aller sous le pressoir; on enterrait à la hâte et sans luxe; l'entreprise manquait de tentures et de chars; on empilait les morts sur des haquets, on les emportait à pleins tombereaux comme des gravois. — Mais la grippe d'il y a quelques années, à la bonne heure, ce fut un âge d'or!... Aussi le croque-mort n'en parle-t-il jamais sans une larme d'attendrissement.

Dès qu'une aimable recrudescence se fait sentir, dès que le ciel, dans sa bienveillance, envoie la plus légère mortalité, les employés et les quatre-vingts chevaux de service ordinaire deviennent bien vite insuffisants; il faut alors avoir recours à des hommes et à des bêtes de louage, et c'est alors que le croque-mort et le cocher de raccroc apparaissent sur l'horizon.

Le croque-mort de raccroc se fait avec tous les portiers d'alentour et les décrotteurs qui se trouvent sous la main. Mais quelquefois la pénurie est si grande (Dieu vous garde en cette occurrence de passer dans le faubourg!), qu'on vous arrête au passage. « Voulez-vous gagner trente sous? » vous dit-on; et, sans en attendre davantage, on vous entraîne, et, bon gré, mal gré, l'on vous force, comme on force dans un incendie à faire la chaîne, à endosser le frac funéraire. Chaque cortége alors forme une délicieuse mascarade! C'est à pouffer de rire, c'est à éclater dans sa peau! On prend dans les magasins les premiers haillons venus. Un pantalon, qui lui entrera jusqu'aux épaules, et une houppelande gigantesque tomberont en partage à un petit homme racorni, tandis qu'un portefaix herculéen aura un habit que vous prendriez pour sa cravate. — On raconte que M. Bulwer fut ainsi raccroché un jour (s'imaginant obéir à la loi du pays, l'honorable *touriste* se laissa faire), et que miss Trollope l'ayant par hasard aperçu derrière un corbillard, dans un accoutrement des plus grotesques, le trouva si bouffon, si *comical*, si *whimsical*, qu'elle se pâma d'aise, l'aimable aventurière, et tomba de sa hauteur à la renverse. — Avec chaque attelage supplémentaire, le loueur





de chevaux fournit aussi un homme d'écurie; celui-ci, on l'affuble en cocher, et je vous prie de croire que ce n'est pas le moins récréatif! Vous imaginez-vous l'allure dégagée de ces Bas-Normands fourrés dans de hautes bottes à manchettes, dans d'énormes casaques à la française; et vous figurez-vous leur gros museau de polichinelle coiffé d'un chapeau aquilin, à l'angle duquel pendent tristement en manière de crêpe les derniers vestiges d'une loque.

Les cochers de corbillard titulaires sont en général d'une essence plus éthérée que les croque-morts, quoique pour la boisson ils soient leurs pairs, et qu'ils aient comme eux leur double odeur, non pas cette fois le cadavre et l'alcool, mais le vin et la litière. — L'histoire de ces bonnes gens, c'est l'histoire de bien d'autres, c'est l'histoire du cheval de fiacre. — Ce sont d'anciens serviteurs de grandes maisons, de maisons royales même, qui, après avoir été ravagés par l'âge et le malheur, après avoir perdu cheveux et chevance, de condition en condition, arrivent enfin à cette dernière. Leur Westminster, à eux, c'est Bicêtre! c'est Bicêtre, le gracieux Panthéon, où, quand ils sont tout à fait hors d'usage, la patrie reconnaissante les envoie se coucher! Mais ce cas est bien rare; frappés d'un coup de sang ou d'un coup de vin, ces braves s'éteignent plus communément sous les drapeaux.

Le cocher de tenture, qui, tout bien considéré, n'est qu'une variété assez insignifiante du croque-mort proprement dit, a pour mission spéciale de prêter la main aux tapissiers, et de transporter les objets qui servent à décorer la porte de la maison mortuaire. C'est du reste un fort mauvais farceur que rien ne recommande, et qui pratique une supercherie dont vous me voyez encore tout scandalisé.

Quand sa besogne est achevée, il monte chez le trépassé, et, d'un air sentimental, tout en glissant adroitement la demande de son pourboire, il prie la famille de lui donner n'importe quoi pour aller chercher l'eau bénite nécessaire; mais, au lieu d'aller à la paroisse, l'effronté s'en va tout simplement se rafraîchir chez un marchand de vin, où, tandis qu'il s'ingurgite un demi-setier, il remplit le vase à la fontaine. « Eau filtrée ou eau bénite, se dit-il, qu'est-ce que cela fiche?... les morts ne se plaignent point! » Cela est très-vrai, mon garçon; mais ils n'en sont pas moins *floués*.

Ce personnage qui marche en arbalète devant le char, et qui porte une écharpe en ceinture, un chapeau à cornes, le frac noir, les petits ou les gros souliers (autrefois les bottes en cœur), le fin ou le gros pantalon (parfois le parapluie), c'est le commissaire des morts, ou plutôt M. l'ordonnateur!!! Comme il s'imagine représenter M. le maire, qui n'a pas le temps de venir, et doubler M. l'ordonnateur général, le drôle n'est pas sans quelque penchant à la suffisance, et ne serait pas éloigné de prendre sa canne ornée d'une urne cinéraire pour un sceptre, et de se prendre lui-même pour une Majesté. Quelques-uns cependant ont des mœurs plus terrestres, et, sans grand souci pour leur blason, trinquent avec les officiers de l'église ou les cochers, et *lichent* très-volontiers le canon sur le comptoir. — Pour faire un ordonnateur ou commissaire des morts, la préfecture, car c'est

elle qui les fonrnit, prend d'ordinaire son candidat parmi les journalistes incorruptibles ou les préfets tombés en *deliquium*.

Quand survient un mort de première classe, ou du moins de bonne qualité, messieurs les hauts employés des bureaux quittent brusquement la plume pour l'épée, l'habi râpé du commis pour le pourpoint et le mantelet, le chapeau rond pour les panaches, et se transforment tout à coup en ce noble et imposant personnage, dont voici un crayon délicieux et fidèle de notre cher Henri Monnier.



Ainsi travesti, ce majestueux mercenaire prend le titre fastueux de maitre des cérémonies. En effet, c'est lui qui dirige le cérémonial voulu, l'ordre et la marche; qui indique aux gens du convol la manière de s'en servir.

C'est une espèce de garçon d'honneur donnant le branle et menant la mariée.

Comme il porte le haut-de-chausses, ses gras de jambes jouent chez lui un très-grand rôle et sont dans son affaire de première importance.

Un maitre des cérémonies complet coûte dix francs; mais on peut en avoir un sans mollets pour huit. — Un cagneux ne vaut que sept; et pour trois livres dix sous, autrefois, il y en avait à jambes torses.

Mais, hélas! l'entreprise des Pompes a fait aussi sa révolution, et chaque jour, ainsi, des détériorations physiques et morales y sont apportées. La décence et le luxe y remplacent de plus en plus et d'une façon désespérante l'antique et primitive simplicité. On y pousse aujourd'hui la folie jusqu'à tresser la crinière et la queue des chevaux comme la blonde chevelure de nos maîtresses, jusqu'à parer leur front d'une cocarde, jusqu'à vernir leurs sabots. En un mot, les morts trouvent maintenant aux Pompes, à toute heure, un excellent confortable, — les vivants, les attentions les plus délicates et jusqu'à des habits de deuil tout faits et à louer; il y a même pour les envois en province des berlines ravissantes, éblouissantes, où le trépassé pourrait au besoin se mirer. La case dans laquelle le défunt se loge est si heureusement dissimulée, que j'ai vu plus d'une fois à Longchamps figurer incognito ces élégants équipages. Quand un cocher part pour un transport, soit pour mener ou ramener feu M. de Carabas dans ses terres, soit pour conduire outre-mer quelque baronnet venu chez nous pour apprendre les belles manières, mais mort à la peine, il emporte d'ordinaire avec lui une grande provision de poudre et d'arquebuses, et tout le long de son chemin il fait une guerre terrible. Chaque pièce qui tombe sous ses coups est cachée adroitement dans les profondeurs de la berline; et c'est une chose assez plaisante, au retour du voyage, que de voir déballer cette espèce de bourriche et débarquer, en compagnie de saucissons passés en fraude, une myriade d'écureuils, de bécassines ou de lapins. Mais, comme il en coûte dix francs par poste pour faire voyager ainsi les os de ses pères, bien des gens d'ordre et d'économie les mettent tout bonnement au roulage. — Un jour que je me trouvais chez un jeune député de ma connaissance, j'entendis tout à coup s'arrêter un camion à la porte. On sonne, j'ouvre, et l'on me remet un papier. « Qu'est-ce? » s'écrie notre célèbre représentant. Je dépliai alors le billet et je lus : « La Bastide et Simon frères, commissionnaires-chargeurs à Marseille. — A la garde de Dieu et sous la conduite de Jean-Pierre, voiturier, nous avons l'honneur de vous faire passer la dépouille mortelle de M. le comte de ***, à raison de cinq francs les cent kilogrammes, prix convenu. — Ah! je sais, fit alors mon noble ami, c'est feu mon respectable père qu'on me renvoie. » Puis, se tournant de mon côté : « Tu es bien heureux, mon cher, d'être orphelin, me dit-il avec un sourire aimable : ces gueux de parents, ça vous ruine! ça n'en finit pas! » — Au Père-Lachaise, sur la simple présentation d'une lettre de voiture, ou l'estampille de la douane, le conservateur reçoit les morts à bras ouverts; mais si par hasard leurs papiers ne sont pas en règle, s'ils ont perdu leur passe-port, on les traite de vagabonds et de républicains, et ils courent grand risque de coucher au corps de garde.

Rue Saint-Marc-Feydeau, 18, il existe aussi depuis

quelques années, sous le titre de Compagnie des Sépultures, une magnifique succursale de la grande entreprise du faubourg Saint-Denis. Cet établissement est vraiment si rempli de commodités, que nous ne saurions le passer sous silence sans une criante injustice. Avez-vous fait une perte, allez là : moyennant une faible reconnaissance, on s'y charge de tout régler et de tout ordonner, depuis A jusqu'à Z, avec l'église comme avec les Pompes, y compris les distributions de vos aumônes; si bien qu'une fois votre commande faite vous n'avez plus à vous occuper du défunt, pas plus que s'il n'existait pas, et vous pouvez partir tranquillement pour les courses de Chantilly ou pour le couronnement de la reine d'Angleterre ou de la rosière de Bercy. — Joint à cet établissement, ajoutez, s'il vous plaît, qu'il y a, pour le plus grand agrément du visiteur, une exposition perpétuelle de petits sépulcres, de petits jardins funèbres, de tombeaux grands comme la main, d'urnes imperceptibles, de cercueils portatifs, le tout à prix fixe et dans le dernier goût. C'est à vous de choisir parmi tous ces ravissants échantillons. Voudriez-vous par hasard faire embaumer l'objet de vos regrets éternels? On vous présentera une jeune fille, un canard et un poulet injectés depuis trois ans par M. Gannal, encore aussi frais et aussi appétissants que s'ils sortaient de chez le marchand de comestibles.

Cette compagnie, ainsi que MM. les marbriers et tous les ouvriers des cimetières, nourrit au dehors une multitude de courtiers et de drogmans (le nombre en est, dit-on, formidable), qui, toujours à la piste des moribonds, des valétudinaires et des morts, aussitôt que vous êtes enrhumé, ou que vous avez rendu l'âme, se précipitent à votre porte, où par jalousie de métier souvent ils se livrent de sanglants combats et périssent. — Quelquefois ces industriels poussent l'adresse et la sollicitude jusqu'à graisser la patte du portier pour qu'il les vienne avertir dès que le malade aura tourné de l'œil, et qu'il favorise leur introduction, à l'exclusion de tout autre. — « Madame, un monsieur tout en noir, et qui parait prendre une part bien vive à votre deuil, demande à être conduit près de vous. » — L'inconnu entre d'un air pénétré et le mouchoir à la main. — La dame s'incline et fait signe à l'homme attendri de s'asseoir. — « Vous avez fait une grande perte, madame. — Oui, monsieur, bien grande. — Bien douloureuse. — Oui, bien douloureuse, et dont je ne saurai jamais me consoler. — Madame, que souvent le destin est cruel! — Vous êtes bien bon, monsieur, de m'apporter quelques douces paroles; mais je crois n'avoir pas l'honneur de vous connaitre : que me voulez-vous? — Je sais, madame, qu'il n'est rien qu'une mère ne fasse pour la mémoire d'une fille chérie... Hélas! que ce monde est plein de tristesse!... Je suis, madame, courtier près la compagnie des sépultures (ou courtier particulier de M. de La Fosse, fabricant de sarcophages), et je venais voir, madame, si par hasard vous n'auriez pas besoin d'un tombeau; nous en avons de neufs et d'occasion, et dans le dernier genre. » A ces mots, notre homme essuie une bordée terrible; mais il est à l'épreuve du feu. — « Comment! monsieur, vous n'avez donc ni cœur ni âme pour venir troubler ainsi une pauvre femme dans sa solitude et son désespoir! C'est une abomination, c'est une honte, le métier que vous faites!... » Et là-dessus on le jette à la porte, mais il revient le lendemain; car rien ne saura l'arrêter jusqu'à ce qu'il vous ait extorqué quelques ordres. — Il n'y aurait qu'un moyen de se défaire d'un pareil misérable, ce serait de le tuer; mais la loi jusqu'à ce jour n'y autorise que faiblement.

C'est au faubourg du Roule, chez un illustre ébéniste, nommé on ne peut plus heureusement M. Homo, que se fabriquent les cercueils de chêne et de palissandre, les cercueils marquetés, guillochés, damasquinés, à compartiments, à secrets ou à musique; mais la grande manufacture des bières à l'usage de la canaille, c'est-à-dire des bières de bois blanc, est établie au village de la Gare. L'ouvrier qui en a l'entreprise est tenu dans l'obligation d'en avoir toujours au moins six mille de faites, et dans chaque mairie, une bonne collection. Ce tailleur suprême, qui enfonce Zang, Staub et Dussautoy, fait à ce métier sa fortune, tout comme MM. les vaudevillistes des Pompes de leur côté, font la leur. C'est une chose bien curieuse que l'énorme quantité de vivants qui vivent à Paris de la mort! Sans la population souterraine un tiers de la garde nationale serait sans ouvrage et sans pain! — Au carrosse de luxe, il faut un attelage de luxe. Il faut des fleurs à la beauté, *il faut des perles au poignard*. Aussi n'est-ce point notre héros, ce mince et chétif personnage qui jouit de la douce faveur d'ensevelir les heureux du jour et de les mettre dans leurs cercueils *Boule* ou *Charles Ier*. Non, mon cher marquis, il y a un gros garçon tout exprès pour cela : fleuri, potelé, presque un amour. Ce beau mignon, vous l'avez vu sans doute, il est très-reconnaissable; il porte toujours sur l'épaule un sac énorme en guise de carquois; car il faut vous dire que pour épargner aux cadavres superfins toute émotion et tout cahot désagréable, bien que leurs cercueils soient matelassés et garnis d'oreillers comme un boudoir, on les enterre à bouche que veux-tu? dans le son.

Tout le monde connait la triste, et philosophique et populaire composition de Vigneron, cet honnête et modeste peintre; je veux dire le Convoi du Pauvre. Dans le char de l'indigence, un homme obscur gagne silencieusement son dernier asile. Sans cortége et sans apparat, il passe comme il a vécu. Trahi par la fortune, abandonné des siens, un seul ami lui reste et le suit; et cet ami, c'est son chien! un pauvre barbet, portant la tête basse, enfouie sous les soies longues et crottées de sa toison inculte. — Ce tableau simple et déchirant, Vigneron l'a fait!... A Biard, il en reste un autre moins sombre et que son pinceau railleur reproduirait merveilleusement! — Celui-là, je l'ai vu, de mes propres yeux vu! — C'était un homme, ô sublime philosophie! qui, seul derrière un corbillard, suivait les restes de sa défunte *adorée* et fumait tranquillement sa pipe.

Il va sans dire que ce sont les croque-morts de la métropole que nous avons pris pour type et archétype. Ceux des provinces varient à l'infini; mais au demeurant, ils ne sont toujours que des provinciaux. J'en ai rencontré dans quelques villes, qui ressemblent assez par le costume à des marchands arméniens d'Archangel, et d'autres qui m'ont paru un assez heureux mélange du charbonnier et du rabbin. — L'usage des chars, qui fait dire au peuple de Paris : « En tout cas, nous sommes sûrs de ne pas nous en aller à pied; » ou « Viendra un jour où, ventrebleu! à notre tour aussi nous éclabousserons!... » n'est pas généralement adopté et ne le sera pas de sitôt sans doute. Beaucoup de villes regardent encore ce mode de transport funèbre comme un véritable sacrilége, et il n'y a pas fort longtemps même qu'à Moulins la populace a jeté dans l'Allier un malencontreux corbillard qui avait osé se montrer par la ville.

La gaieté qui règne chez nos aimables vaudevillistes du faubourg, tout héliogabalique, toute sardanapalesque, toute exorbitante qu'elle a pu vous sembler, est bien déchue cependant de son antique splendeur. Hélas! ce n'est plus que l'ombre d'elle-même. Il fallait voir avec quelle magnificence inouie se célébrait autrefois le jour

des Morts. Le jour des Morts, c'est la fête des Pompes, c'est le carnaval du croque-mort! Qu'il semblait court ce lendemain de la Toussaint, mais qu'il était brillant!... Dès le matin, toute la corporation se réunissait en habit neuf, et, tandis que MM. les fermiers, dans le deuil le plus galant, avec leur crispin jeté négligemment sur l'épaule, répandaient leurs libéralités, les verres et les brocs circulant, on vidait sur le pouce une feuillette. Puis, un héraut ayant sonné le boute-selle, on se précipitait dans les équipages, on partait ventre à terre, au triple galop, et l'on gagnait bientôt le *Feu d'Enfer*, guinguette en grande renommée dans le bon temps. Là, dans un jardin solitaire, sous un magnifique catafalque, une table immense se trouvait dressée (la nappe était noire et semée de larmes d'argent et d'ossements brodés en sautoir), et chacun aussitôt prenait place. — On servait la soupe dans un cénotaphe, — la salade dans un sarcophage, — les anchois dans des cercueils! — On se couchait sur des tombes, — on s'asseyait sur des cippes; — les coupes étaient des urnes, — on buvait des bières de toutes sortes; — on mangeait des crêpes; et, sous le nom de gélatines moulées sur nature, d'embryons à la béchamelle, de capilotades d'orphelins, de civets de vieillards, de suprêmes de cuirassiers, on avalait les mets les plus délicats et les plus somptueux. — Tout était à profusion et en diffusion! — Tout était servi par montagnes! — Au prix de cela les noces de Gamache ne furent que du carême, et la kermesse de Rubens n'est qu'une scène désolée. — Les esprits s'animant et s'exaltant de plus en plus, et du choc jaillissant mille étincelles, les plaisanteries débordaient enfin de toutes parts, — les bons mots pleuvaient à verse, — les vaudevilles s'enfantaient par ventrée. — On chantait, on criait, on portait des santés aux défunts, des toasts à la mort, et bientôt se déchaînait l'orgie la plus ébouriffante, l'orgie la plus échevelée. Tout était culbuté! tout était saccagé! tout était ravagé! tout était pêle-mêle! On eût dit une fosse commune réveillée en sursaut par les trompettes du jugement dernier. — Puis, lorsque ce premier tumulte était un peu calmé, on allumait le punch; et, à sa lueur infernale, quelques croque-morts ayant tendu des cordes à boyau sur des cercueils vides, ayant fait des archets avec des chevelures, et avec des tibias des flûtes tibicines, un effroyable orchestre s'improvisait, et, la multitude se disciplinant, une immense ronde s'organisait et tournait sans cesse sur elle-même en jetant des clameurs terribles, comme une ronde de damnés.

Le punch et la valse achevés, on remontait gaiement dans les chars, on regagnait promptement la ville, et l'on venait souper en masse au café Anglais. — C'était alors un bien étrange spectacle que cette longue enfilade de voitures de deuil et de corbillards, stationnant sur le boulevard de la *fashion*, à la porte d'un cabaret de bon ton, d'une popine, d'un *calix thermarum*, comme eût dit Juvénal; et dans l'intérieur, ce n'est pas, je vous prie, un spectacle moins bizarre, que cette bande joyeuse de farceurs en costume funèbre attablés avec des *lions* et des filles, sablant le madère et le *sherry*, en chantant le *God save the king* sur l'air de la mère Godichon!

Mais, hélas! que les temps sont changés! Aujourd'hui cette brillante fête, à peu près abolie, ne se signale plus au croque-mort consterné que par une misérable gratification de trois livres, et pas *sterling*. — Trois francs! trois misérables francs! avec cela que voulez-vous qu'on fasse? On ne peut acheter ni un clyso-pompe, ni coucher en ville, ni suborner la reine de Prusse, et encore moins souscrire aux *Français peints par eux-mêmes* ou aux *Anglais*. — Cependant gardez-vous de croire que toute tradition de ces réjouissances soit à jamais perdue, et qu'elles n'aient laissé dans les mœurs aucune trace. Un riche et copieux banquet, mêlé de farces et d'intermèdes, a été donné, il n'y a pas fort longtemps même, par le menuisier qui façonne les boîtes de luxe, dont je vous parlais tout à l'heure; et il se passe rarement plus d'une année sans que les Pompes ne soient le théâtre de quelque nouvelle et délicieuse bouffonnerie.

P. S. — Si, pour quelques légères railleries échappées à ma plume indiscrète, on allait se fâcher sérieusement contre notre héros et lui faire un crime irrémissible de la fragilité de ses mœurs *un peu régence*, je serais vraiment bien désolé. Mon Dieu! je l'ai dit, c'est la profession qui veut ça. Sauf Tobie et Joseph d'Arimathie, depuis la création du monde, tous les ensevelisseurs ont toujours été des drôles! il ne faut pas leur en vouloir; et d'ailleurs, auprès des libitinaires antiques, des nécrophores et des *sandapilarii*, nos croque-morts sont des vestales, qui méritent le prix Monthyon.





LE MÉLOMANE

PAR

ALBERT CLER



Omnibus hoc vitium est cantoribus...
Ut nunquam inducant animum cantare rogati,
Injussi nunquam desistant.

HORAT.



La Révolution (nous parlons de la première) a eu des conséquences immenses, incalculables. Non-seulement elle a opéré des changements complets dans l'ordre politique, moral et social, mais encore, s'il faut en croire ses détracteurs, elle a bouleversé l'ordre physique et naturel. Ecoutez quelques-uns de ceux que M. de Chateaubriand appelle les hommes des *anciens jours*: si l'atmosphère est aujourd'hui déplorablement dérangée; si le parapluie est devenu, comme l'amour, « de toutes les saisons; » si le printemps s'en va, si les petits pois au mois de mai sont rentrés dans le domaine du fantastique, c'est au mouvement de 89 qu'il faut s'en prendre.

Sans nous laisser entraîner dans de semblables exagérations, nous croyons être fondé à dire que la Révolution a exercé en France une influence notable sur la mélomanie. Sous l'ancien régime, on chantait... pour chanter, comme les oiseaux, par un instinct naturel. La preuve que nos pères n'y mettaient, en général, aucun but, aucune préméditation, est dans la profusion des *tra de ri de ra*, de *tra la la*, de *la fari don daine, la fari don don*, de *ton taine ton ton*, etc., qui composaient le fond de la plupart des chansons d'alors. Ces refrains ne sont-ils pas, sous le rapport significatif, comparables au gazouillement du merle ou du sansonnet?

A cette époque, ce qu'on a appelé depuis le *beau chanteur* de société était complétement inconnu. Chacun chantait, sans apprêt, sans façon, *le vin, l'amour et les belles*, pour sa jubilation personnelle. C'était une affaire d'épanouissement de rate plutôt que de gosier.

On entonnait de joyeux refrains à la suite des repas, et cela tout naturellement, de même que les canaris roucoulent au sortir de la mangeoire. Afin de prolonger le plaisir, la moyenne des couplets était de quinze à vingt, sans compter les chorus obligés. On peut dire qu'alors « tout finissait par des chansons » qui n'en finissaient pas.

Sous la République et sous l'Empire, la *Marseillaise*, le *Chant du Départ*, etc., imprimèrent aux refrains nationaux une direction patriotique et guerrière. Après l'invasion, et dans les premiers temps de la Restauration, alors que le *chauvinisme* avait tout envahi, y compris les mouchoirs de poche et la vaisselle, alors qu'on s'essuyait le front avec un peloton de la vieille garde ou avec la jambe d'un Cosaque, que l'on mangeait une crème aux pistaches sur le champ de bataille d'Eylau et de la Moskowa, le chant, lui aussi, fut voué à la *colonne*, au *grognard*, à la *gloire*, à la *victoire* et aux *succès* des *Français*. Plus tard, grâce à Béranger, il se transforma en moyen d'opposition politique. Aujourd'hui le chant est devenu généralement une prétention, nous dirions presque un calcul.

Il est bien entendu que nos précédentes appréciations, de même que celles qui vont suivre, ne s'appliquent point aux véritables artistes, lesquels ont toujours formé



une classe à part, mais seulement aux amateurs. Maintenant on ne chante plus pour chanter; mais dans le but de briller, de se faire remarquer. C'est à peine si, dans les repas de province, on a conservé l'usage d'adresser à la ronde aux convives l'invitation de chanter *quelque chose*. Et même encore la prétention dilettante a fait abandonner comme trop vulgaire ce qu'on appelait jadis les chansons *de* table. Il n'y a plus que des chansons *à* table.

En guise de

..... joyeux refrain
Qui mette tout le monde en train,
Tout en vidant les verres,
Comme faisaient nos pères,

on entonne de langoureuses et plaintives romances, parfois même la cavatine funèbre chantée par Rachel la *Juive*, ou par Ninette de la *Pie voleuse*, avant de marcher au supplice. C'est très-réjouissant.

Dans un dîner départemental auquel nous assistions dernièrement, un Duprez de l'endroit jugea à propos de chanter au dessert le grand air *Asile héréditaire*. Il *enleva* la belliqueuse strette *Suivez-moi!* en brandissant sa fourchette au lieu d'épée.

C'est seulement dans les repas de petites villes, lorsque arrive le moment de chanter à la ronde, qu'on voit se renouveler ces excellentes scènes de comédie, dont le proverbe de Henri Monnier, intitulé un *Dîner bourgeois*, nous a offert une peinture si plaisante et si vraie: — le chanteur, faussement modeste, ayant l'air de se défendre, tandis qu'il grille de se faire entendre dans ce qu'il considère comme son *triomphe;* — un autre se faisant supplier pendant une demi-heure pour finir par détonner un chétif couplet; — puis, les demoiselles, contraintes à chanter par autorité maternelle ou paternelle, ce qui, à quelques variantes près, s'exécute de la manière suivante :

LA MAMAN.

Allons, ma fille, chante-nous un *morceau*.

LA DEMOISELLE.

Mais, maman, je n'ose pas.

LA MAMAN.

Allons donc... mademoiselle... ne faites pas la sotte.

Paris, — Imp. de BRY aîné, boulevart Montparnasse, 91.

Allons, levez-vous... tenez-vous droite. Allez, son père, soufflez-la... vous savez :
Je n'aimais plus...

LE PAPA, *soufflant.*

Tu n'aimais plus...

LA DEMOISELLE, *se levant et chantant.*

Je n'aimais plus...

LA MAMAN.

Tenez-vous droite, mademoiselle ; vous avez l'air d'une contrefaite.

LA DEMOISELLE.

Je n'aimais plus...

LE PAPA.

Tu étais triste et rêveur.

LA DEMOISELLE.

Je n'aimais plus .. j'étais triste et rêveur.

LE PAPA.

Ne touchant plus à ton luth sonore.

LA DEMOISELLE.

Je n'aimais plus, j'étais triste et rêveur,
Ne touchant plus à mon luth sonore.
Avec pitié l'Amour vit ma douleur,

LE PAPA.

Tu n'aimes plus, tu veux chanter encore.

LA DEMOISELLE.

Je n'aime plus, je veux chanter encore.

LA MAMAN, *aigrement.*

Asseyez-vous, mademoiselle ; on a assez de vos chansons ! (*La demoiselle pleure.*) Je vais envoyer les *pleurnicheuses* tout à l'heure à la porte.

Touchant effet de l'harmonie dans les familles !

A Paris, de semblables scènes ne se présentent que rarement. Ici, les délits musicaux se commettent avec préméditation. Les dilettanti amateurs, de tout âge et de tout sexe, ne se présentent en société qu'après avoir longuement et laborieusement préparé *leurs morceaux*. Ils ont soin également de choisir leurs victimes. Méfiez-vous des billets d'invitation se terminant par cette formule : *On fera un peu de musique*. Ce sont de véritables guets-apens.

A tout prendre, nous préférons encore l'ancien usage des chants entre la poire et le fromage aux modernes réunions dans un salon tout exprès pour y subir de la musique de famille ou de voisinage. A table, du moins, on avait mille moyens polis d'éluder les approbations de rigueur et de dissimuler son ennui. Un verre porté à propos aux lèvres servait à masquer le sourire et le bâillement. On pouvait se donner une contenance à l'aide de l'épluchement d'un fruit ou d'une transposition de couteaux et de fourchettes. Dans une soirée musicale, au contraire, sur un fauteuil à découvert, on reste exposé sans défense, sans refuge, au martyre auriculaire, aux regards ombrageux des parents et des amis. Pas moyen de se soustraire à l'*exécution*.

Nous en dirons autant des prétendus concerts d'amateurs, aujourd'hui multipliés d'une manière effrayante, et qui constituent un véritable fléau que nous appellerons le *musica-morbus*.

Tous ces fâcheux abus prennent leur source dans la manie prétentieuse qui s'est généralement emparée du dilettantisme bourgeois. Il n'est si mince fredonneur ou ménétrier de salon qui ne veuille briller, il lui faut donc un auditoire et des claqueurs *ad hoc*. Ce travers ne s'est pas seulement emparé de la jeunesse et de l'âge mûr ; il a gagné jusqu'à l'enfance. Depuis quelques années, chaque famille met son amour-propre à posséder dans son sein un ou plusieurs petits virtuoses. Le piano, le violon, la flûte, voire même la clarinette, ont remplacé, comme amusements du jeune âge, la poupée, le cerceau et le ballon. L'étude du solfége a été substituée à la lecture des contes de la Mère-l'Oie. On distribue aux enfants des tartines de musique au lieu de tartines de confitures.

C'est ce qui fait que nous rencontrons à chaque pas des Malibran, des Grisi de dix ans et au-dessous ; des Herz en bourrelet et des Paganini en jaquette. On appelle ces artistes prématurés de *petits prodiges*... de ridicule, soit.

Les classes populaires, elles aussi, ont été atteintes de la prétention mélomane. Elles dédaignent la grosse gaieté des chansonnettes du vieux temps ; elles font fi des recueils imprimés sur papier brut avec couvertures rougeâtres, et contenant les inspirations peu musquées des ménestrels de carrefour. On veut chanter des *morceaux* à la Râpée, à la Courtille et sous les piliers du marché aux légumes. Il n'est pas rare d'entendre un robuste fort de la halle roucouler la romance langoureuse et poitrinaire ; un inculte gamin du boulevard du Temple chanter « le noble fils des preux, » ou « le beau page, brillant d'or et de soie. » Témoin encore la romance de la *Sultane* :

Brûlez sur moi les parfums d'Arabie,

qui fait les délices des marchandes de harengs et de friture.

L'ambitieux désir de se signaler, de se singulariser musicalement, a fait de plus éclore de nos jours une foule de soi-disant réformateurs et novateurs lyriques. A une époque éloignée de quelque cinq mille ans, Salomon s'écriait : « Il n'y a rien de nouveau sous le soleil ; » à plus forte raison pouvait-on croire qu'après les Haydn, les Mozart, les Beethoven, les Rossini, il n'y avait plus rien de nouveau sous les sept notes de la gamme. Erreur ! nous avons vu récemment surgir des Mahomet, des Calvin, qui affichent la prétention de changer complètement les anciennes croyances musicales, de même que Sganarelle se flattait d'avoir changé le *cœur à gauche*.

Parmi ces nouveaux sectaires, nous citerons les Jacotots lyriques, qui, s'appuyant sur l'axiome : « Tout est dans tout, » prétendent que la musique est susceptible d'exprimer quoi que ce soit, fût-ce même un raisonnement théologique, philosophique, politique, didactique, esthétique, éclectique, etc. ; un fait d'histoire, une discussion parlementaire, une variation d'un demi-centime dans le cours de la Bourse, ou une dépêche télégraphique interrompue par le brouillard.

Pour qu'on ne nous accuse pas d'exagérer, il nous suffira de rappeler ces programmes de concerts, dans lesquels on annonce des *fantaisies* morales ou humanitaires, des *symphonies* fantastiques, poétiques et dramati-

ques. Les auteurs de ces compositions ne prétendent-ils pas exprimer non-seulement tous les effets de la nature physique, mais encore les émotions les plus intimes du cœur, les vicissitudes les plus romanesques de la destinée humaine; et cela au moyen de croches, de bécarres et de cadences? Ainsi un compositeur a rédigé naguère une notice biographique en symphonie, sous ce titre, une *Vie d'artiste*. Entre autres *chapitres*, le livret explicatif indiquait la description d'une *promenade dans la plaine*. Or, la musique consacrée à ce sujet aurait tout aussi exactement dépeint une promenade sur les tours de Saint-Sulpice.

Ainsi encore un jeune pianiste, aussi connu par la grandeur de son talent que par la longueur de ses cheveux, a proclamé hautement l'intention de transformer son piano à queue en chaire d'enseignement humanitaire. Il n'est pas une de ses notes bémolisées ou diatoniques, qui, d'après son système, ne tende à rendre les hommes meilleurs. Et, si parfois il frappe sur les touches au point de les briser, c'est afin d'inculquer avec plus de force ses préceptes moralisateurs.

Nous avons enfin une troisième petite église musicale, de création toute moderne, avec son pontife, et qui se compose de Jérémies partisans exclusifs de la musique gémissante, souffrante et attendrissante. Leur répertoire est formé uniquement de lamentations notées et intitulées un *soupir*, une *larme*, un *sanglot*, un *désespoir*, etc. Lorsqu'ils se font entendre dans une société ou dans un concert, on devrait avoir la précaution de distribuer des mouchoirs à la porte.

En vérité, il est des moments où tout ce fatras de chants bizarres, prétentieux et ennuyeux, vous forcerait presque à regretter les beaux temps lyriques de la *Boulangère*, du *Clair de la lune* et de la *Pipe de tabac*.

Nous avons dit qu'aujourd'hui le dilettantisme était aussi parfois un calcul. Combien de parents, en effet, spéculent sur le piano et la cavatine brillante, comme moyens d'établissements économiques pour leurs filles! Combien de Duprez amateurs qui, se fiant à cet axiome d'opéra-comique : « L'oreille ravie est bien près du cœur, » s'efforcent d'atteindre à l'*ut* de poitrine dans l'unique but de charmer quelque riche héritière! O culte platonique de l'art pour l'art, qu'êtes-vous devenu?

Il nous reste à signaler une classe de mélomanes qui unit le double caractère de la prétention et du calcul : c'est celle des chanteurs de romances. Le métier de chanteur de romances a remplacé, comme moyen d'existence parasite, les anciens poëtes de famille, les diseurs de bons mots, les conteurs de société, etc. Aujourd'hui le chanteur de romances est le *lion* obligé de toutes les réunions bourgeoises. Il a son couvert mis à une foule de tables; il jouit du privilége des grandes et petites entrées dans les salons et même dans les boudoirs. On le traite comme un être neutre et sans conséquence. L'état de chanteur de romances n'exige d'autre mise de fonds qu'un habit noir à peu près neuf et une voix râpée.

Le chanteur de romances est ordinairement un petit homme trapu, courtaud, aux épaules largement cambrées, aux joues rubicondes, ornées de favoris noirs et buissonneux, à l'abdomen proéminent comme celui d'un caporal de voltigeurs de la garde nationale. La nature l'avait créé pour être l'Atlas d'un commerce d'épicerie en gros, ou d'une maison de roulage, et c'est pitié que de voir employer un si puissant appareil de forces musculaires à soutenir de simples notes de musique.

Rien de plaisant comme les efforts de l'obèse ménestrel afin d'imprimer à sa face réjouie une expression mignarde, langoureuse ou mélancolique, en harmonie avec les chants de son répertoire. Impossible de réprimer un sourire lorsqu'on l'entend se plaindre de son *malheur*, de sa *langueur*, de son *acheminement vers la tombe*, de sa *frêle existence*, etc. Hercule filant des sons n'est guère moins bouffon qu'Hercule filant une quenouille.

Le chanteur de romances a l'avantage d'exercer une industrie qui ne connait pas de morte saison. Il *travaille* en tout temps. Il détache la barcarolle au plus juste prix, fournit la tyrolienne avec ou sans gestes, pleure le nocturne, gazouille l'ariette, et expédie non-seulement pour la ville et la province, mais encore pour l'étranger. Au printemps, lorsqu'arrive la saison des eaux, il exporte son bagage troubadour à Spa, à Aix, à Baden-Baden, à Vichy, à Dieppe, au Mont-Dore, à Néris, à Plombières.

On voit revenir le chanteur de romances vers les premiers jours d'automne. Il reparait dans tous les concerts que le vent du nord refoule sur Paris.

Cependant, à force de se couronner de roses, le troubadour arrive à l'hiver de la vie. Il perd presque en même temps son *sol* et ses cheveux. Alors il songe à *revoir sa Normandie*, ou tout autre pays qui lui a donné le jour. Là, il convertit le produit de son *travail* en bons biens au soleil; il devient notable de village, conseiller municipal, et marguillier de paroisse. Chaque dimanche il s'installe sur les bancs du lutrin, et consacre à chanter les louanges du Seigneur et du patron de l'endroit les restes d'une voix jadis vouée à célébrer les Zelmire, les Elvire, les Jeux, les Ris et les Amours.

Ainsi passent les gloires et les romances de ce monde.

En cherchant à conclure d'une manière grave, nous sommes arrivé à découvrir que le chant peut être employé comme moyen accessoire d'atteindre ce but qu'on prétend le plus important de la vie : la connaissance de soi-même et des autres. A la suite d'une foule de déductions et de raisonnements, nous croyons pouvoir poser ce nouvel axiome : que chez la gent humaine, comme chez la gent volatile, *le ramage répond au plumage*, et qu'on peut dire, en entendant chanter un homme : « C'est un brave, un sournois ou un sot; » comme, à la simple audition de leur chant, on dit : « C'est un coq, un corbeau ou un serin. »
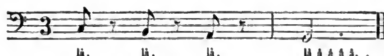
Nous nous empressons d'ajouter que l'honneur de l'invention ne nous appartient pas tout entier. Avant nous, deux grands génies, Shakspeare et Chateaubriand, avaient déjà appliqué la musique à la connaissance du cœur humain. Le poëte anglais s'est borné, il est vrai, à l'indiquer comme un moyen de jugement négatif, lorsqu'il a dit : « Celui qui n'a pas de musique dans l'âme est capable de toute espèce de noirceurs. » D'où il suit que, si l'auteur d'*Hamlet* eût été chargé de la rédaction du Code pénal, il aurait placé tous les gens qui n'aiment pas la musique sous la surveillance de la haute police.

L'illustre Chateaubriand est allé plus loin : il a remarqué que les villageois, les bergers, tous ceux enfin qui ne chantent que d'instinct, préludent toujours en mineur, et que l'air de toutes les complaintes villageoises est modulé sur ce ton plaintif. Le chantre d'*Atala* a vu dans ce fait la preuve « que la corde de la douleur est la corde naturelle à l'homme. » Ainsi, en supposant que le grand poëte fût tombé inopinément des régions éthérées sur notre globe terrestre, il aurait deviné tout de suite que nous sommes sujets à la mort, à la douleur, aux rages de dents, aux drames adultères, aux romans échevelés, à l'asphalte, au bitume, aux sociétés en commandite, aux patrouilles de la garde nationale, et tout cela rien qu'en entendant un villageois chanter en *mi bémol*. C'est une bien belle chose que le génie.

Nous nous sommes permis de glaner après ces deux

grands hommes dans l'observation du chant, et voici quelques-uns des rapports que nous avons cru saisir entre le moral de l'homme et ses habitudes vocales et instrumentales.

Toutes les fois que vous entendrez un de vos concitoyens préluder invariablement en commençant par les notes medium, et en s'arrêtant avec complaisance sur les notes basses, de cette manière :



(ces derniers sont murmurés *tremolo* dans la cravate), vous pouvez dire hardiment : « C'est un prud'homme, un béotien. »

Celui qui, dans la société, va jusqu'à trois couplets de romance, doit être considéré comme ayant des dispositions à se rendre indiscret, importun. Quant au malheureux qui dépasse ce nombre, et qui ne craint pas de se permettre les six couplets, jugez-le comme un être de l'espèce la plus dangereuse pour la paix de votre foyer domestique, comme un personnage essentiellement rabâcheur, ennuyeux, assommant.

Celui qui attend, pour fredonner un air, qu'il soit depuis longtemps tombé dans le tuyau de l'orgue de Barbarie, qui, aujourd'hui, par exemple, vous chante les *Bœufs* ou les *Louis d'or*, — perruque, rococo, idées toujours en retard, comme une mauvaise pendule.

Celui qui psalmodie tous les chants tristes ou gais, sur un seul et même air de sa façon, lequel ne varie jamais : — être monotone, fastidieux.

Dans certains cas, l'observation doit être prise à l'inverse; car quelquefois on peut dire que le chant, comme la parole, « a été donné à l'homme pour déguiser sa pensée. » Ainsi, tel qui cultive de préférence l'air de bravoure : *En avant, marchons, contre les canons*, ou la *marche des Tartares;* celui qui, dans chaque couplet, pourfend les ennemis de la France, et meurt pour son pays, celui-là, disons-nous, peut n'être qu'un bravache et un poltron. Et, pour citer un exemple pris dans un autre genre, on se rappelle que la romance : *Il pleut, il pleut, bergère*, fut composée par le *vieux cordelier* Camille Desmoulins, qui, certes, était loin d'être pastoral.

Passons maintenant au choix des instruments, comme indice de caractère.

La trompette, le trombone, le cor et la trompe de chasse : — jeune homme bruyant, étourdi, tapageur, caractère *coquin de neveu*, ou *officier de hussards* d'opéra-comique.

Celui qui cultive les instruments de remplissage, lesquels jouent dans un orchestre les rôles qu'on appelle au théâtre *grande utilité*, tels que le triangle, la grosse caisse, le chapeau chinois, celui-là doit être un bon et simple garçon, sans prétention aucune, toujours disposé à rendre service à son prochain.

Le basson : — caractère concentré.

La clarinette : — esprit peu poétique, tournant à l'épicerie.

La contre-basse : — indice de maturité ou plutôt de décrépitude. Regardez, en effet, dans un orchestre : il est très-rare que l'on n'aperçoive pas au-dessus du long manche de cet instrument une perruque à frimas, et un nez qui, comme celui du père Aubry, aspire à la tombe.

Le choix de la harpe indique une femme jolie et coquette, attendu qu'elle fournit l'occasion de déployer un bras bien fait, une taille élégante, et que les pédales mettent en évidence un pied mignon. Aujourd'hui cet instrument est presque généralement abandonné. Nous sommes trop galants pour y voir une preuve que les types de perfection féminine sont devenus plus rares; de même que la renonciation à la mode des culottes courtes a été citée comme un aveu tacite de la décadence des mollets contemporains.

La femme qui empiète sur les instruments spécialement réservés aux hommes, et qui, par exemple, joue du violon, de la flûte ou de la contre-basse, a pour l'ordinaire une allure de caractère masculin et un soupçon de moustaches. Si elle est mariée, elle intervertira le fameux article 213 du Code civil, relativement à l'obéissance conjugale.

Vice versa, l'homme qui pince de la harpe ou de la guitare doit, au besoin, faire de la tapisserie et ourler des cravates.

Si l'on adoptait généralement notre système d'observation mélomane, il faudrait dire à un de ses semblables non pas : « Dis-moi qui tu hantes, » mais « dis-moi ce que tu chantes, et je te dirai qui tu es. »



L'AVOUÉ

PAR

ALTAROCHE

—⋄◆⋄—



Il semblerait, au premier coup d'œil, que l'avoué exerce une de ces industries patentes où tout est percé à jour, où il suffit de regarder pour tout voir, et d'écouter pour tout entendre. Cela même serait d'autant plus naturel que cette industrie est créée et réglée par la loi, que tout citoyen est censé connaître. Il n'en est rien pourtant, du moins à Paris. L'avoué de Paris n'est pas l'esclave du texte légal, il en est plutôt le propriétaire avec droit d'user et d'abuser... je devrais même dire le bourreau, vu l'acharnement avec lequel il le torture. — Là où l'avoué de province n'a qu'à formuler servilement, l'avoué de Paris invente et imagine. Aussi les mystères de son étude et de son cabinet particulier, qui sont pourtant des lieux en quelque sorte publics, ne restent-ils pas moins inconnus à tous que les arcanes des coulisses au béotien qui bâille au parterre. Je dis *à tous*, sans même en excepter les plaideurs.

L'avoué de Paris a de vingt-huit à quarante-cinq ans. C'est un premier clerc qui, d'ordinaire, après s'être élevé successivement de l'état de petit clerc aux fonctions de président du conseil de l'étude, achète enfin une charge pour son propre compte. Or, on ne peut guère arriver à cette position avant vingt-huit ans, un noviciat de dix à quinze ans étant nécessaire pour passer des chaises dépaillées de l'étude sur le fauteuil maroquiné du cabinet particulier. C'est pourquoi l'avoué de Paris, qui ne fait ses premières armes, c'est-à-dire ses premières plumes, qu'à seize ou dix-sept ans, en compte au moins vingt-huit à l'heure de sa prestation de serment.

Être avoué n'est pas un état viager à Paris, mais seulement une profession transitoire. C'est en province seulement qu'on meurt avoué. A Paris, une étude est une sorte de parc réservé, bien distribué, bien giboyeux, où l'on achète le droit d'aller à la chasse de la fortune. Quand on a bien rempli sa gibecière, on cède ses filets et sa clef au premier venu. Or, cette chasse dure à peu près douze ans. En d'autres termes, l'avoué, après dix ans d'exercice, commence à sentir le besoin de goûter le charme d'une oisiveté dorée, et bien dorée, je vous assure... C'est pourquoi l'avoué de Paris n'a presque jamais plus de quarante à quarante-cinq ans.

Quelques-uns s'obstinent encore à regarder l'avoué contemporain comme une émanation fidèle de l'ex-procureur; c'est une erreur grave. Rien ne ressemble moins à l'ex-procureur que l'avoué de nos jours. — D'autres, abusés par les vaudevilles de M. Scribe, s'imaginent que l'avoué de Paris est un fashionable qui, du haut de son tilbury, éclabousse ses clients dans la rue, pose le soir au balcon des Bouffes et de l'Opéra, joue cinq cents francs à l'écarté, et danse le galop avec une gracieuse frénésie. C'est encore une erreur : l'avoué de Paris ne tient pas plus du Chicaneau de l'ancien régime que des lions du Jockey-Club, ou des jeunes premiers du Gymnase.

Il y a deux phases bien distinctes dans la vie de l'avoué de Paris, et ses habitudes extérieures se modifient selon qu'il gravite dans l'une ou l'autre de ces phases, garçon ou mari.

Nous avons vu qu'après avoir croupi plus ou moins longtemps sur la chaise de premier clerc, le néophyte achète toujours une charge. Or, lorsqu'il signe la vente, il est ordinairement sans un sou; ou, s'il a quelques économies à sa disposition, elles sont tout juste suffisantes pour un premier à-compte. Qui se chargera de compléter la somme ? Eh ! pardieu, c'est tout simple : un bon mariage.

Le premier clerc achète une charge pour se marier, et, une fois possesseur du titre, l'avoué se marie pour payer la charge.

C'est alors que l'avoué est frisé, musqué, pincé, pommadé; c'est alors qu'il porte des bottes de Sakoski et des habits d'Humann; c'est alors qu'il pirouette agréablement dans un salon, qu'il fait la cour aux mères de famille, caresse les petits chiens, pince de la guitare, et se rend utile aux demoiselles par son empressement à figurer dans un quadrille, ou à lire des vers nouveaux, tâche dont le verre d'eau sucrée ne suffit pas toujours à déguiser l'amertume. En un mot, il ne néglige aucune des mille recettes à l'usage des chercheurs de femmes.

Mais cet état exceptionnel dure quelques mois à peine: l'avoué trouve bien vite à s'assortir; car l'avoué, même avec cinq cents francs dans son tiroir, est toujours un excellent parti.

Quand le mariage est consommé et la charge payée, l'avoué de Paris fait peau neuve et devient un autre homme. Il a des cravates sans nœud prétentieux; il commande ses bottes chez le bottier du coin; il s'approvisionne d'habits et de pantalons chez un tailleur, son client, qui lui fait trente pour cent de remise sur les prix des tailleurs à la mode: à l'élégant, en un mot, succède le solide. Du reste, tout est noir sur l'avoué, l'habit autant que les bottes: il n'y a que la cravate qui se permet encore d'être blanche.

Adieu le bois de Boulogne et le café Anglais! L'avoué marié ne se promène plus, il va; il ne déjeune, ne dîne, ne soupe plus; il mange chez lui.

De tout son luxe d'autrefois, il ne conserve que sa robe de chambre et ses pantoufles; car les pantoufles et la robe de chambre sont deux accessoires indispensables à la mise en scène d'une étude d'avoué à Paris. La robe de chambre et les pantoufles sont, en quelque sorte, l'uniforme de l'avoué trônant dans son cabinet et dans l'exercice de ses fonctions. Il en a le monopole; on ne voit point de clerc, pas même le maître clerc, se permettre la robe de chambre, fût-elle de simple indienne, ou les pantoufles, fût-ce de celles qu'on débite à vingt-neuf sous sur le boulevard. C'est la prérogative de l'avoué; or, nous vivons dans un temps où le moindre des pouvoirs est tenacement jaloux de sa prérogative, jaloux même jusqu'au ridicule, qui, du reste, est leur prérogative à tous.

Mais, si l'avoué marié est plutôt négligé que coquet dans sa mise, en revanche son cabinet de réception est décoré avec une richesse et une élégance remarquables. Ce n'est pas pour se rendre le travail plus facile ou plus agréable; c'est uniquement un nouveau calcul de sa part. Le luxe du cabinet sert à l'avoué de Paris, à l'encontre de ses clients, comme le luxe des vêtements lui a servi à l'encontre de sa femme.

Ce sybaritisme du cabinet devient plus saillant encore par l'humble simplicité, on pourrait même dire sans calomnie par la malpropreté enfumée de l'étude. Aussi, pour que l'effet du contraste ne soit pas perdu, l'avoué emploie le procédé en usage dans les Panoramas, où l'on fait traverser au spectateur de sombres couloirs, pour que son œil se repose avec complaisance sur le jour bien ménagé du tableau. Dans ce but, l'appartement de l'avoué est toujours disposé de manière à ce que le client ait besoin de passer par l'étude pour pénétrer dans le cabinet. C'est un talent de mise en scène dont la tradition se perpétue dans toutes les charges.

L'avoué de Paris est matinal. Il se lève ordinairement à huit heures, et s'installe dans son cabinet à dix heures au plus tard. En été, il couche à la campagne, car presque toujours l'avoué possède ou loue une campagne, où il séjourne depuis le samedi soir jusqu'au mardi matin, les avoués de Paris ayant l'habitude de faire le lundi comme les ouvriers.

En hiver, il passe de sa chambre à coucher dans son cabinet. A dix heures, les portes en sont ouvertes, et les clients qui font antichambre dans l'étude depuis neuf heures peuvent enfin pénétrer dans le sanctuaire. Dans le tête-à-tête, l'avoué parle au client de son affaire; c'est naturel, puisque tel est le but de la visite du client. Mais ce n'est là, pour ainsi dire, qu'un prétexte pour l'avoué. Après avoir aligné quelques mots techniques relativement au procès qu'il ne connaît pas, et dont il a seulement appris le résumé par cœur, l'avoué généralise la conversation. Il possède un talent merveilleux pour captiver l'attention de son interlocuteur; il l'amuse, l'intéresse, l'amorce, le circonvient. Bref, lorsque l'avoué a noué des relations avec un plaideur qui peut devenir une bonne pratique, il ne s'en fait pas seulement un client productif, mais bien aussi une connaissance, un habitué de la maison ou plutôt de l'étude. Il y a, dans chaque étude de Paris, un assortiment de flâneurs, qui vont chez leur avoué comme on va à la Bibliothèque ou au Jardin des Plantes. La visite à l'avoué se classe dans la répartition de leur temps. Ils ont un avoué avec qui ils vont causer, de même qu'ils ont un café où ils prennent leur demi-tasse; c'est pour eux une seconde nature. On sent bien que ces honnêtes gens se feraient scrupule de déranger leur avoué gratis, sans lui offrir aucune autre compensation que le charme de leur société. Le procès qui les a mis en rapport avec l'officier ministériel trouve enfin son terme, mais les relations créées par ce procès ne manquent jamais de lui survivre. Alors le client habitué se fait un cas de conscience de se ménager un autre procès qui justifie en quelque sorte ses assiduités. Il a cherché d'abord un avoué pour suivre son procès; il cherche maintenant un procès pour suivre son avoué. Cette immobilisation du client est le plus beau triomphe d'un titulaire.

Mais l'avoué ne se borne pas toujours à s'assurer l'exploitation viagère et quelquefois même héréditaire de tous les procès généralement quelconques de son client habitué. Il sait, en outre, verbalement provoquer ses confidences; initié forcément à une partie de ses affaires, il ne tarde pas à les connaître toutes. Alors il donne des conseils officieux, offre ses services en dehors de ses fonctions spéciales. Le client a-t-il des fonds à placer, l'avoué se charge de trouver un placement avantageux. A-t-il besoin, au contraire, d'emprunter, l'avoué lui procurera la somme nécessaire. Bref, de proche en proche, l'avoué devient véritablement un homme de confiance, un directeur des intérêts temporels. Je n'ai pas besoin de dire qu'il prélève tant pour cent, à titre de prime; cela va de soi, toute peine mérite salaire. L'avoué de Paris se donne en général beaucoup de peine.

Voilà comment le cabinet recrute à la fois pour l'avoué et pour l'étude. Ces merveilleux résultats sont dus à la faconde moelleuse de l'officier ministériel. On voit que le don de la parole est une des qualités essentielles de l'avoué de Paris, et que le talent de la causerie ne lui est pas moins nécessaire qu'au coiffeur qui travaille en ville.

Du reste, une ou deux heures pour la réception des clients, un quart d'heure pour les signatures, une demi-heure de conférence avec le maître clerc, telle est la journée officielle de l'avoué. Je ne sais pas s'il faut y compter les trois quarts d'heure pour la lecture des journaux. L'avoué de Paris est abonné au *Siècle* ou à la *Presse*, selon sa nuance, à cause du rabais; au *Droit* ou



à la *Gazette des Tribunaux*, à cause de la spécialité, et aux *Petites Affiches*, à cause des annonces; il reçoit l'*Estafette* et les *Affiches Parisiennes* en sa qualité d'actionnaire.

Tout sombre et antiépicurien qu'il paraisse, l'avoué de Paris n'est cependant pas un ennemi systématique des divertissements du monde; il donne quelquefois l'hospitalité aux raouts dans ses appartements, et installe le quadrille et la valse sous les girandoles de son salon. Mais l'ongle de l'homme du Palais perce toujours sous le gant blanc de l'amphitryon : chez l'avoué, le plaisir calcule, et le bal est encore un hameçon. C'est un prétexte de politesses à faire mensuellement, sous forme d'invitation, aux avocats dont on exploite la confraternité, et aux magistrats dont on choie la connaissance; l'avoué invite même à ses réunions ses principaux clients, qui s'empressent de venir y tremper leurs lèvres dans le verre d'eau dont ils ont eux-mêmes fourni le sucre, et tournoyer aux sons de l'orchestre dont ils payent les violons.

Ces bals, le croira-t-on, sont l'effroi des clercs de l'étude, qui voient arriver cette nuit de délices avec plus de terreur encore qu'une nuit de garde civique. C'est que, pour eux, la corvée de l'étude passe alors pour quelques heures dans le salon! L'avoué les a chargés de recruter le plus de danseurs possible, et c'est à ces danseurs étrangers qu'appartiennent de droit les belles et aimables danseuses. Quant aux clercs de l'étude, le patron, en vertu des droits qu'il a sur eux, les commet d'office pour servir de cavaliers aux vieilles présidentes, aux avocates sur le retour, aux clientes à leur automne, en un mot, à toutes les prétentions surannées qui convoitent l'agitation du quadrille, et que la charité chrétienne peut seule exempter du désagrément de faire tapisserie. Les infortunés clercs traînent toute la nuit le boulet de ces rigodons forcés. Galériens du bal, ils ne sont jamais libérés avant cinq heures du matin.

On voit, par tout ce qui vient d'être dit sur la distribution de sa journée, que l'avoué joue le rôle d'un agent d'affaires plutôt que celui d'un véritable avoué. L'étude n'est qu'un accessoire, sinon dans son budget, du moins dans la distribution de son travail personnel. Voici comment cette étude est gérée à côté, ou plutôt en dehors du patron.

La direction appartient au premier clerc, qui est plus avoué que l'avoué lui-même. Le second clerc fait la procédure d'après les instructions de son supérieur immédiat. Le troisième clerc fait ce qu'on appelle le *palais*. C'est lui qui fait viser les dossiers au greffe, qui fait in-

scrire les causes au rôle, qui répond à l'appel de l'audience, sollicite des remises, etc. Il est aussi l'intermédiaire obligé entre l'étude et les avocats. C'est, en un mot, l'ambassadeur de l'avoué près le Palais de Justice.

Au quatrième rang viennent un ou plusieurs étudiants en droit, à qui leurs parents ont recommandé de travailler chez un avoué, tant pour occuper leurs courts loisirs que pour se fortifier dans le droit et la procédure. Ces clercs amateurs ne sont pas payés, et ils en donnent à l'avoué pour son argent. Leur travail à l'étude consiste à faire des vaudevilles qui seront refusés aux Folies-Dramatiques, ou des lettres d'amour, qui, souvent, obtiennent le même succès auprès des modistes du coin.

Reste le dernier clerc, qu'on appelle dans le monde profane *saute-ruisseau*, et que, dans la langue technique, on nomme le *petit clerc*. Celui-là est chargé des courses de l'étude. C'est ordinairement un enfant de quinze à dix-huit ans; mais quelquefois il est grand garçon, bien qu'il s'appelle *petit clerc*. J'ai connu un petit clerc qui n'avait pas moins de trente ans.

Une étude d'avoué rapporte, à Paris, de vingt-cinq mille à quatre-vingt mille francs; la moyenne du produit net serait à peu près de cinquante mille francs.

Or, il est reconnu que si telle étude, dont le titulaire tire cinquante mille francs, était gérée comme presque toutes les études dans les départements, elle rapporterait, même d'après le tarif de Paris, vingt mille francs tout au plus.

D'où vient cette énorme différence?

C'est que l'avoué de province (j'entends l'avoué simple et candide) ne compte dans ses déboursés que les sommes réellement sorties de sa bourse. Quant à ses émoluments, c'est-à-dire au prix des actes faits dans son étude, ils ne s'élèvent jamais au delà du chiffre strict auquel les besoins de l'affaire devaient nécessairement le porter.

Chez l'avoué de Paris, c'est bien différent. D'une part, il n'y a pas que des déboursés dans ses *déboursés*, et, d'autre part, dans ses émoluments figurent des articles dont le simple énoncé frapperait de stupéfaction l'avoué de province (j'entends toujours l'avoué simple et candide).

En résumé, l'avoué de Paris complique la procédure autant que possible, tandis que l'avoué de province cherche généralement à la simplifier. Pour arriver au but, l'avoué de province prend le plus court chemin, pendant que l'avoué de Paris suit le plus long détour, sachant bien que la route n'est pas semée pour lui de ronces et de pierres. Il introduit le plus d'incidents qu'il peut dans la même cause; il entasse instances sur instances, il ente procès sur procès. Il ne fait pas seulement les actes nécessaires au procès, il commet tous ceux que la loi autorise directement ou indirectement. Bref, son talent consiste à *faire suer* (c'est le mot) à une cause tout ce qu'il est légalement possible d'en extraire en la pressurant.

Il me serait aisé d'énumérer une foule d'espèces où se révèlent le génie le plus profond et l'adresse la plus incontestable. La *requête*, comme pièce de presque tous les procès, et la *licitation*, comme sujet de procédure spéciale, jouant le plus fort rôle dans la caisse de l'avoué, s'offrent de prime abord à mon choix.

— La *requête* est une plaidorie anticipée, un mémoire où sont relatés les moyens de la défense. L'avoué défendeur en signifie une copie à chacun de ses adversaires. C'est un des actes les plus productifs de la procédure; car l'avoué se fait payer fort cher la rédaction de l'original, et la loi taxe assez haut les droits de copie.

Toutefois, il est divers moyens d'augmenter encore le produit de la requête. Je ne veux point parler de la méthode qui consiste à ne mettre dans les copies que dix-huit lignes à la page, et sept ou huit syllabes à la ligne, quoique les règlements exigent vingt-cinq lignes à la page, et quinze syllabes à la ligne : c'est un péché d'habitude dont l'avoué de province n'est pas plus exempt que l'avoué de Paris, et cela ne vaut pas la peine d'être relevé. Mais il arrive parfois que l'avoué ou ses clercs ont négligé de fabriquer la requête en temps utile; et que la veille de l'audience survient à l'improviste sans qu'on ait songé à cette partie essentielle. On ne peut cependant perdre ainsi l'occasion d'une requête... Voici le moyen auquel on a recours :

Comme on aurait pas le temps de transcrire une requête entière, l'avoué se contente de signifier à l'avoué de son adversaire une fin de requête; puis, lorsque vient le moment de la taxe, si elle est requise, la pièce est fictivement rétablie après coup, et soufflée de manière à produire un chiffre de rôles proportionné à l'importance de l'affaire. C'est ce qui s'appelle, en argot d'étude, *signifier en queue*.

Quelques avoués ont adopté le moyen non moins adroit de signifier, entre un commencement et une fin de requête véritable, un vieux cahier de papier timbré, que leur collègue leur renvoie, et qui sert ainsi une seconde fois, puis une troisième fois, puis une quatrième, jusqu'à ce que les feuillets ou le fil soient tout à fait usés. Je sais une étude où le même cahier a subi un service de plus d'un lustre, et a rapporté à lui seul près de six mille francs.

— La *licitation* est la vente judiciaire d'un immeuble qui n'est pas susceptible d'être partagé en nature.

Supposons deux frères qui reçoivent, à titre d'héritage, une maison à Paris. Dans l'impossibilité de la diviser en deux lots, ils s'adressent au même avoué pour la faire liciter.

L'avoué devrait suivre une marche bien simple. Les deux parties étant d'accord, il lui suffirait de faire agréer par le tribunal un jugement rédigé dans l'étude, et ordonnant la licitation, après l'accomplissement des formalités légales.

Mais ce n'est point ainsi que l'entend l'avoué de Paris. Une procédure aussi simplement conduite ne produirait pas un état de frais assez bien fourni. Voici comment l'avoué de Paris procède. Chargé du mandat des deux frères, qui n'ont qu'un même désir, une même volonté, à savoir de vendre le plus tôt possible pour se partager le prix, l'avoué rédige la demande en licitation à la requête de Pierre; Paul ne s'oppose pas, loin de là! N'importe, l'avoué lui choisit fictivement un autre avoué, et, sous le nom de ce collègue qui prête complaisamment sa signature (c'est d'usage), il se signifie à lui-même, avoué de Pierre, au nom de Paul, une requête à l'effet d'empêcher la licitation.

Les motifs de cette requête ne peuvent être qu'illusoires, car une licitation est toujours de droit; aussi n'est-ce qu'une affaire de forme, à laquelle on n'attache pas grande importance. Le second clerc a, pour cette feinte procédure contradictoire, des phrases consacrées.

Dans cette requête, qu'il rédige au nom de Paul opposant, il dira, par exemple : « Vous le savez, et malheureusement c'est une observation trop bien confirmée, en ce moment tout est stagnant, par suite de la crise commerciale qui se fait sentir, Paris a surtout à se plaindre des tristes effets qu'elle produit. Autrefois, le capitaliste recherchait avec avidité les placements en immeubles; mais aujourd'hui que la fièvre de la commandite s'est emparée de tous les esprits, un discrédit complet a frappé

tout ce qui n'offre pas une chance à l'agiotage et à la spéculation; aussi les enchères sont-elles désertes, et les bâtiments ainsi que les terrains ne peuvent-ils être adjugés même au plus vil prix, etc., etc. »

Maintenant c'est au tour de Pierre. Pierre riposte à la requête de Paul par une seconde requête; et le même clerc, après avoir manufacturé la demande, se charge de la réponse. Il fait parler Pierre à peu près en ces termes :

« Notre adversaire est dans l'erreur et s'abuse sur la situation actuelle des affaires. La commandite est en discrédit; les fonds refluent vers les placements solides et exempts de chances de l'industrie et du commerce; la confiance règne partout. On ne saurait trouver de moment plus propice pour vendre avantageusement les maisons et les terrains, etc., etc. »

Je n'ai pas besoin de dire qu'on peut varier ce thème à volonté, et que, sous la plume du clerc rédacteur, ces phrases s'allongent indéfiniment, de manière à produire une requête volumineuse. On a des formules de tel ou tel nombre de pages, selon l'importance de la licitation. Si l'immeuble est de peu de valeur, le style des requêtes est rapide et concis comme du Tacite ou du Paul-Louis Courier; si, au contraire, le prix est considérable, les requêtes sont abondantes et soufflées comme du Victor Ducange ou du Salvandy.

Alors un échange supposé d'exploits s'établit entre Pierre et Paul, qui se trouvent, au bout d'un certain temps, avoir soutenu un procès en règle sans s'en douter aucunement. Singuliers plaideurs, qui, sans cesser d'être d'accord, ont lutté dans l'arène judiciaire jusqu'à l'épuisement complet de leurs forces, c'est-à dire des combinaisons procédurières!

Enfin, lorsqu'il ne manque plus que le jugement, l'avoué, qui se garderait bien de soumettre ces ridicules moyens à l'appréciation du tribunal, rédige et fait accepter un jugement de forme ordonnant que la maison sera vendue; après quoi il touche le prix des deux procédures, non sans *modérer* ses honoraires. *Modérer* est un mot usité. L'avoué a toujours *modéré*, même lorsqu'il vous présente le mémoire le plus exorbitant. C'est un autre enragé de modération.

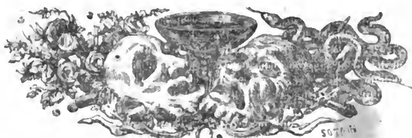
Voilà par quels ingénieux procédés l'avoué de Paris, tout en *modérant* ses honoraires, marche à la fortune d'un pas aussi sûr que rapide. Et notez bien que j'en ai choisi quelques-uns entre mille, presque au hasard.

Après douze années d'exercice, d'agence d'affaires et de vente judiciaires qui lui suffisent communément pour se créer trois ou quatre cent mille francs d'économies, l'avoué cède sa charge à un maître clerc, qui lui paye à peu près autant pour avoir le droit de recommencer, pour son propre compte, la même exploitation.

L'avoué se retire ainsi, riche de trente à quarante mille francs de rente. Il continue d'habiter Paris pendant l'hiver, et la campagne pendant l'été. Alors il ne sait plus que manger, boire, digérer et dormir; c'est désormais un homme de loisir. Il s'abonne au *Journal des Débats*.

Il est électeur, membre d'une société philanthropique, quelquefois adjoint à la mairie, et le plus souvent juge de paix ou suppléant; il convoite particulièrement ces dernières fonctions, parce qu'il les considère comme un marchepied pour la magistrature. Il a toujours la croix d'honneur, et rate périodiquement la députation.

Cette vie inerte et placide, ou plutôt cette végétation de l'avoué retiré n'est agitée que par deux crises accidentelles. Tous les deux mois (lorsqu'il n'est pas capitaine rapporteur, titre auquel ses antécédents judiciaires lui ont fait une sorte de candidature), son sergent-major l'appelle, en qualité d'officier, au corps de garde, où il déclame éloquemment contre les ambitieux affamés d'or et les factieux altérés de pillage; — tous les deux ans un huissier le convoque, en qualité de juré, à la cour d'assises, où, après avoir compendieusement manifesté l'homme de Palais en adressant mille questions aux témoins dans le prétoire, et une harangue argumentassée à ses confrères dans la salle des délibérations, il condamne le malheureux, qui, poussé par la misère, a brisé le volet d'une boutique de boulanger pour prendre une livre de pain.





LA NOURRICE SUR PLACE

PAR

AMÉDÉE ACHARD



Si j'avais l'honneur d'être père de famille, je n'oserais pas écrire cet article, tant je craindrais d'exposer ma race au ressentiment des nourrices futures : il y a trop de petits vices, trop de péchés mondains, trop de qualités négatives à dévoiler. La seule chose qui pourrait peut-être accroître mon courage, c'est cette pensée consolante, qu'en général les nourrices ne savent pas lire.

Quoi qu'en puisse dire Jean-Jacques Rousseau, pendant longtemps encore, sinon jusqu'à la fin du monde, toutes les dames de France, et celles de Paris en particulier, continueront à ne pas allaiter leurs enfants. Ce sont, pour la plupart, d'excellentes mères de famille, irréprochables à l'endroit des mœurs, élevées dans le respect de l'opinion et la crainte du bavardage, et qui savent à une unité près le nombre de sourires et de valses qu'elles peuvent oser sans risquer de se compromettre. Si donc elles n'allaitent pas les héritiers que la Providence leur octroie, c'est que toute leur bonne volonté échoue devant ces deux grands obstacles indépendants l'un de l'autre : le mari et le bal.

Pour ces pauvres femmes, le monde est un despote impertinent auquel il faut obéir, sous peine de voir l'ennui se glisser au sein du ménage : le bal ne souffre point de rival; et, si les jeunes mères donnaient leur lait à leurs enfants, comme elles leur ont donné la vie, que deviendraient les fêtes, les parures, les danses, les concerts? La chambre à coucher serait un cloître habité par la solitude, et nous savons beaucoup de hauts dignitaires de l'Etat, beaucoup de satrapes de la banque, qui ne voudraient pas d'une vertu dont le premier acte serait d'enlever au monde les charmantes reines qui aident à leurs projets par les grâces de leur esprit et le charme de leur sourire.

Quant aux maris, aujourd'hui que toute chose se calcule et s'exprime par des chiffres, ils savent combien il y a de dépenses économiques et d'économies coûteuses; ils n'ignorent pas que toutes les femmes sont plus ou moins poitrinaires ou sérieusement affligées par des symptômes de gastrite, quels que soient d'ailleurs l'éclat de leurs yeux et la fraicheur de leur teint. Donc l'allaitement ne pourrait que développer la malignité du mal que leurs lèvres roses respirent dans l'atmosphère chaude et parfumée des bals ; et, quand viendra le sevrage, un pèlerinage en Suisse ou en Italie, une promenade aux eaux des Pyrénées, seraient indispensables pour raffermir la santé précieuse, ébranlée par les devoirs de la maternité.

Or, toutes choses égales d'ailleurs, il est plus économique de payer une nourrice, que de courir en chaise de poste avec une adorable malade qui prend texte de ses souffrances pour se faire pardonner ses plus chères fantaisies.

Tous les maris savent cela. Lors donc qu'en vertu de la parole divine, qui, au commencement du monde, a dit aux hommes : « Croissez et multipliez, » une femme riche, des hautes classes de la société, approche du terme de sa grossesse, le médecin de la maison se met en quête d'une nourrice jeune et vigoureuse.

Bientôt, par les soins de ce personnage imposant sous un frac de jeune homme, la nourrice est amenée de la campagne. Soit qu'elle arrive de la Normandie avec le haut bonnet traditionnel, soit qu'elle vienne du Bourbonnais avec le chapeau de paille recourbé et garni de velours, c'est toujours une forte et puissante fille qui tra-

hit la richesse de son organisation par la vigueur de ses contours. Son fichu de cotonnade grossière à carreaux a peine à contenir les rondeurs sphériques de deux seins qui promettent une nourriture aussi abondante que saine à l'enfant qui dort au berceau.

La nourrice est installée. Sa chambre communique par un cabinet à celle de sa maîtresse, et tout le luxe du confort lui est prodigué.

Pauvre femme des champs habituée aux rudes labeurs de son ménage, aux travaux incessants de la ferme: transportée soudain au milieu des splendeurs que donne la fortune, éblouie de l'éclat qui l'entoure, elle ose à peine se servir des belles choses qui sont à son usage, ni toucher aux meubles qui garnissent sa chambre; silencieuse et craintive, elle obéit sans répondre, remue sans bruit, baisse les yeux, et prodigue à son nourrisson les gouttes emmiellées d'un lait suave et pur.

Son caractère a des contours arrondis comme ceux de ses formes: toujours douce, avenante, timide et bonne, elle sourit et remercie quoi qu'on fasse. Elle a l'humeur calme et patiente ainsi que l'onde d'un petit ruisseau qui glisse sur un lit de sable et de mousse, et rien ne saurait obscurcir la placide lumière de ses yeux ou plisser l'épiderme brun de son front poli comme du marbre.

La jeune mère s'applaudit du hasard qui lui a fait rencontrer la perle des nourrices, et s'étonne qu'un aussi angélique caractère se puisse trouver sous la robe d'une femme.

C'est l'aurore splendide et vermeille d'un jour souillé d'orage. Un mois s'est à peine écoulé, que déjà de petites bourrasques de mauvaise humeur ont rendu boudeuse la bouche entr'ouverte qui n'avait jamais fait divorce avec le rire; les sourcils se sont froncés; des paroles rapides, grommelées à voix basse, accompagnent des gestes brusques qui coûtent la vie à quelque porcelaine, tasse ou soucoupe; et l'enfant s'endort, s'il peut, sans le secours de la complainte.

La fille d'Ève se révèle sous l'enveloppe de la nourrice; et la maîtresse du logis reconnaît enfin que l'ange n'était qu'une femme, et quelle femme encore! un vrai diable plein de malice et d'astuce, de rouerie et d'entêtement.

Cependant la transformation ne s'opère pas avec la magique rapidité d'un coup de baguette : la femme ne se dévoile que lentement; ses progrès négatifs suivent une marche oblique, mais, soyez-en bien sûr, il ne s'écoulera pas un long temps avant que le masque ne soit tout à fait arraché.

Les premiers symptômes de la métempsycose se développent d'ordinaire dans les basses régions de l'office; c'est autour de la table commune où cuisinières et laquais, grooms et femmes de chambre, dévorent en se reposant de leur oisiveté, que la nourrice laisse apparaître les inégalités d'un caractère revêche, que la timidité, autant que la diplomatie naturelle aux gens de la campagne, avaient couvert d'un voile menteur.

Une aile de poulet est souvent la pomme de discorde: le majordome la réclame, et la nourrice l'exige. Le droit des préséances de l'antichambre est mis en discussion : l'un s'appuie sur les galons de son habit brodé et sur l'importance de ses fonctions; l'autre fait parade de la sacro-sainteté de son emploi intime, qui suspend entre ses bras l'héritier présomptif de l'hôtel. L'office se divise en deux camps; mais l'envie que tout domestique inférieur nourrit en secret contre les serviteurs qui ont leurs entrées dans les petits appartements donne la majorité à l'intendant. L'aile de poulet tombe dans l'assiette masculine, et la nourrice quitte l'office en roulant dans sa main le taffetas gommé de son tablier, et dans son cœur des projets de vengeance.

Elle boude un jour, deux jours, trois jours même, s'il le faut. La gravité la plus sombre siége sur son visage; son allure affecte la colère dédaigneuse d'une grande dame insultée par des manants. Un désordre inaccoutumé préside à sa toilette, de lamentables soupirs soulèvent sa poitrine; et bientôt la pauvre mère, inquiète, cherche à pénétrer le mystère effroyable qu'on ne lui cache si bien que pour lui donner plus d'importance. Enfin, après mille détours, mille circonlocutions entrecoupées d'exclamations plaintives, le fait de l'aile de poulet est révélé dans toute son horreur, avec enjolivement de petits mensonges, de médisances anodines, de doucereuses calomnies qui noircissent le malheureux intendant, et prêtent à la nourrice la blancheur d'une colombe innocente et persécutée. Pauvre victime d'un infernal complot, elle s'étiole ainsi qu'une fleur privée de nourriture; on lui refuse le nécessaire à elle qui prodigue son sang le plus pur au petit bonhomme qu'elle aime tant. Au besoin, l'embonpoint progressif de sa taille, la rotondité lustrée de son cou, orné d'un double menton, pourraient donner un éclatant démenti à sa mélancolique élégie; mais la mère ne voit que son fils en tout cela. On lui a si souvent répété que les enfants ne se portent bien qu'à la condition d'être allaités par des femmes dont rien n'altère la bonne humeur, qu'elle tremble déjà de voir le sien pâtir bientôt, victime des infortunes culinaires de sa nourrice.

Le majordome est appelé sur l'heure, vertement réprimandé et sérieusement averti que l'estomac d'une nourrice a des droits imprescriptibles auxquels il fait bon d'obéir.

A dater de ce jour, une haine sourde et profonde surgit entre elle et la gent de l'office; mais, orgueilleuse de sa position, et fière de son premier triomphe, elle se joue des efforts de la coalition, qu'elle domine à l'antichambre comme au salon.

Les femmes, comme les enfants, n'ont jamais conscience de leur force qu'après l'avoir essayée; mais, sitôt qu'elles la connaissent, elles en usent et en abusent sans pitié ni merci. Le premier essai tenté par la nourrice lui ayant révélé toute l'étendue de sa puissance, elle se hâte de la mettre de nouveau à l'épreuve.

Transplantée de la campagne, où du matin au soir elle vaquait à de pénibles travaux, dans une ville où les soins de l'allaitement vont devenir sa seule occupation, il était à craindre que la florissante santé de la nourrice, habituée à l'activité, à l'air, au soleil, ne s'altérât dans le repos, le silence et l'ombre d'un hôtel de la Chaussée-d'Antin. Le changement eût été trop rapide et trop complet. Afin de ménager à son sang et à ses humeurs une circulation toujours facile, et d'après les conseils du docteur, on attribue à la nourrice certains petits travaux d'intérieur qui ne demandent que du mouvement sans fatigue : l'arrangement et le nettoyage de sa chambre, les apprêts de son lit et du berceau en représentent presque la totalité.

D'abord humble et résignée, elle remplit sa tâche avec une ponctualité mathématique et une ardeur sans pareille. Mais une si louable activité se dissipe bientôt au souffle des mauvaises passions. La nourrice, après sa victoire sur l'office, trouve qu'il est malséant à ses maîtres de la laisser se fatiguer à balayer, frotter et nettoyer ainsi que le peut faire une simple femme de chambre. D'aussi viles occupations sont désormais incompatibles avec son caractère. N'est-elle pas payée pour être nourrice, et non pour être servante?

Alors commence une nouvelle lutte qui se termine



encore par le triomphe de la nourrice. Elle murmure tout bas, se plaint, gémit, accuse de sourdes douleurs vagues, qui toutes proviennent d'une grande lassitude; si la maîtresse feint de ne pas comprendre, les douleurs deviennent intolérables, l'appétit cesse, la fatigue succède à la lassitude, l'accablement à la fatigue. Le médecin consulté ne découvre aucune fièvre; mais la mère, effrayée pour l'enfant, prescrit immédiatement le repos le plus absolu, et le retour de la joie et de la santé coïncide avec la promulgation de l'ordonnance.

La nourrice a vaincu; une servante subalterne est chargée d'office de l'administration de son appartement; comme sa maîtresse, elle gouverne et gronde quand tout n'est pas en ordre une heure après son grand lever.

Cependant l'enfant a grandi. Il s'agite dans ses langes ainsi qu'une carpe sur l'herbe; plus fort, il a besoin d'air et de mouvement, le docteur conseille la promenade, et la nourrice avec l'enfant, l'une portant l'autre, sont dirigés vers les Tuileries, cette patrie de l'enfance et de la vieillesse. C'est fort bien. Mais voilà qu'au bout d'un temps fort court la face arrondie de la commère se rembrunit progressivement. De nouvelles manifestations agressives éclatent dans son geste et dans sa parole; des réponses aigres-douces se croisent sur ses lèvres, et les symptômes de sa mauvaise humeur apparaissent surtout au retour de la promenade. Enfin, après de minutieuses investigations, la maîtresse parvient à découvrir que la distance qui sépare la rue du Mont-Blanc des Tuileries est énorme pour une pauvre femme qui, quelques mois auparavant, franchissait sans se plaindre trois ou quatre lieues en pleines terres; quelques tours d'allées dans le jardin, entremêlés de stations prolongées sur les chaises, à l'ombre des marronniers, achèvent d'épuiser ses forces. Ses jambes fléchissent; et, dans ce labeur quotidien, elle sent que le dévouement seul peut encore la soutenir. L'insomnie vient pendant la nuit: l'enfant crie et pleure; au réveil, la nourrice a les yeux battus: la mère s'épouvante. Faut-il s'étonner alors si le lendemain l'équipage de madame stationne à la grille des Tuileries, attendant qu'il plaise à la nourrice de reprendre le chemin de l'hôtel?

Mais l'orgueil est insatiable comme la paresse: c'est peu de revenir, il faut encore aller en calèche découverte, au trot de deux chevaux coquettement enharnachés. Or, ce que nourrice veut, Dieu le veut, car, avant tout, les nourrices sont femmes; et bientôt elle parvient à ne plus fouler de ses pieds dédaigneux les pavés de la rue de la Paix.

Jusqu'à ce jour, les articles du budget n'avaient pas été discutés; chaque mois, la nourrice touchait son traitement, et en appliquait la totalité à satisfaire ses fantaisies sans contrôle. Mais une mauvaise administration absorbe et gaspille bientôt un budget ordinaire; il arrive souvent que la nourrice cherche vainement un écu dans le désert de ses poches et de ses tiroirs : alors la nécessité lui révèle le mécanisme des chapitres additionnels, des ressources extraordinaires, des crédits supplémentaires, tous les arcanes du système financier à l'usage des gouvernements représentatifs. Elle se pose devant ses maîtres, femme et mari, comme un ministère devant les deux Chambres, en solliciteur. Le capital du traitement demeure intact; mais le traité est une lettre morte que l'esprit vivifie, et l'esprit, en pareille circonstance, c'est l'adresse à exploiter les sentiments maternels. A ce jeu-là, la nourrice est d'une habileté à en remontrer aux plus fins diplomates; il n'est pas de ruses qu'elle n'emploie, pas de fils qu'elle ne fasse mouvoir, pas d'intrigues qu'elle n'ourdisse!

Elle est tour à tour et tout à la fois souple et roide, joyeuse et maussade, triste et gaie, rieuse et chagrine, naïve et madrée, impertinente et timide. Mais toujours et sans cesse elle fait jouer son nourrisson, comme le bélier qui brise les obstacles; pour elle, il est le nerf de la guerre invisible et infatigable qu'elle a déclarée à la bourse des père et mère. L'enfant est entre ses mains l'enclume et le marteau qui lui servent à battre monnaie.

Les contributions indirectes qu'elle ne cesse d'obtenir, sans avoir l'air de les demander, arrivent sous toutes les formes : en offrandes métalliques aux anniversaires et aux jours de fête; en cadeaux de toutes sortes à des époques indéterminées; robes, foulards, bonnets, fichus, tabliers, tout est de bonne prise pour son insatiable vanité.

A l'apparition de la première dent, il n'est pas rare de lui voir octroyer par la mère la chaîne et la croix d'or, objet d'une longue et patiente convoitise.

Elle se partage avec la femme de chambre, *camera-mayor* au petit pied, la défroque de sa maîtresse: à l'une ceci, à l'autre cela; l'adjudication se fait à l'amiable: car, dans la hiérarchie de la domesticité, la femme de chambre est la seule personne avec qui la nourrice vive en paix, encore est-ce à l'état de paix armée. Ce sont deux puissances qui se respectent en se jalousant.

En ceci, comme en beaucoup d'autres choses de ce monde, la forme emporte le fond; les intérêts triplent le capital, et il arrive à la fin du mois que les revenus perçus d'une façon indirecte dépassent de beaucoup le chiffre du traitement fixe.

La chrysalide a fait peau neuve. Quelques mois de séjour à Paris ont fait tomber la rude enveloppe qui cachait le papillon frais et dodu. La fille des campagnes a jeté, une à une et petit à petit, les pièces de son trousseau champêtre : la Berrichonne abdique le chapeau de paille tressée; la Cauchoise, le haut bonnet de tulle; toutes mordent à l'hameçon de la coquetterie, et une toilette fringante succède au déshabillé modeste de la fermière.

La dentelle s'entortille autour d'un bonnet coquet; les cordons de soie d'un soulier de prunelle se croisent sur un bas de coton blanc bien tiré; la robe est façonnée avec sabots ou manches plates, suivant la mode; un mouchoir de barége s'enroule autour du cou protégé par une collerette : on dirait une grisette en bonne fortune. Tous ces changements se sont opérés graduellement à la sourdine; l'œil jaloux des cuisinières peut seul en suivre les modifications successives, depuis la jupe de percale blanche jusqu'au gant de peau de Suède.

Fraîche, pimpante, accorte, la nourrice, dans tout l'éclat de ses atours, se prélasse aux Tuileries en compagnie de ses collègues, tandis que les enfants s'amusent comme ils le peuvent, en suçant leur pouce ou leur hochet. Leurs vigilantes gardiennes ont bien d'autres choses à faire que de s'occuper de leurs jeux; et parce qu'on est nourrice, faut-il abdiquer tout droit à la coquetterie, cette nourriture des âmes féminines?

Aux Tuileries, la nourrice tient sa cour plénière; elle a pour boudoir les quinconces de marronniers, les longues allées pour galeries. Elle trône sur un banc ou sur deux chaises, et reçoit les hommages de ses vassaux, sur la terrasse des Feuillants en été, à la petite Provence en hiver. Le cercle de ses adorateurs s'étend ou diminue, soumis aux variations numériques de la garnison de Paris; un statisticien pourrait faire le compte des régiments qui casernent dans la capitale d'après le chiffre des guerriers qui flânent ou stationnent autour d'elle. L'artillerie passe l'aigrette rouge au vent, et broyant le gravier sous ses bottes ferrées: la cavalerie tourne et retourne, faisant reluire au soleil ses grands sabres d'acier et ses longs éperons; l'infanterie est au port d'arme, le shako sur l'oreille et le petit doigt sur la couture du pantalon, comme un jour d'inspection; on y peut découvrir même le casque jaune du sapeur-pompier, dont l'inflammable sensibilité est devenue proverbiale.

C'est une joute de galanterie où l'on se bat à armes courtoises, à l'aide du pain d'épice, du sucre d'orge, de l'échaudé, modestes offrandes d'un cœur épris, et dont chaque prétendant en uniforme se dispute le privilége.

Ici une question se présente tout naturellement à l'esprit, question grave dont la solution morale n'est pas sans souffrir quelques exceptions : La nourrice, pendant son séjour à Paris, y demeure-t-elle vertueuse comme on l'est au village, à ce que disent les romances?

Hâtons-nous de le dire : malgré certaines apparences équivoques, la nourrice conserve presque toujours sa vertu aussi blanche que son tablier; cependant, en notre qualité d'historien impartial et véridique, nous devons ajouter que, si cette vertu demeure intacte, elle le doit en grande partie au système de surveillance active que la maîtresse de la maison exerce envers la nourrice. La chair est faible et l'esprit est prompt, comme on sait, et il pourrait se faire que si par hasard... Mais à quoi bon analyser l'intention en dehors du fait?

De ses pérégrinations diurnes sous de frais ombrages, il résulte pour la nourrice un certain nombre de connaissances vêtues d'habits ou de redingotes, de fracs militaires surtout, dont quelques-unes viennent lui rendre visite jusqu'au logis. Il n'est pas rare même de les voir déjeuner, avec d'énormes tranches de gigot et de bonnes bouteilles de vin, aux frais de l'office. Aux questions qu'on pourrait lui faire à ce sujet, la nourrice a toujours une réponse prête; réponse invariable, imprescriptible, cosmopolite, que chaque nourrice répète avec aplomb à Paris comme à Brest ou à Marseille. Toutes ses connaissances sont des *pays;* au besoin même, elles sont des *pays* cousins. On aurait vraiment mauvaise grâce à refuser quelques dîners aux parents de celle qui nourrit le jeune héritier; car il n'est pas tout à fait impossible que la réponse soit vraie, par hasard.

La nourrice fait donc en liberté les honneurs de céans; mais on a seulement grand soin de ne pas les lui laisser faire en tête à tête.

Cependant dix-huit ou vingt mois se sont écoulés; une révolution va s'accomplir dans l'éducation matérielle de

l'enfant : une nourriture plus vigoureuse est offerte à son estomac. La nourrice comprend que son règne touche au crépuscule; au lait succède la panade. C'est alors que, pour prolonger autant que possible la douce existence qu'elle goûte au sein de l'abondance et du *far niente*, elle a recours aux ruses les plus adroites. Tout ce que son esprit excité par la crainte lui suggère pour reculer le terme fatal, elle l'emploie. Un quart d'heure avant la présentation de la soupe abominable qui lui donne le cauchemar, la nourrice abreuve l'enfant de plus de lait qu'il n'en désire; et l'enfant, qui tetterait volontiers jusqu'au *de Viris illustribus*, repousse avec horreur le mets qu'on lui présente, sans prendre garde aux cajoleries dont on l'entoure.

Ce manége dure un certain temps; mais enfin l'heure critique a sonné. Malgré ses rouerics, la nourrice ne peut éviter l'épreuve du sevrage, et son règne finit le jour où l'épreuve commence.

Elle se sépare enfin de son nourrisson avec des larmes et des gémissements : Madeleine repentante ne pleurait pas davantage. Mais ce n'est peut-être pas la tendresse seulement qui la rend si plaintive et si larmoyante, un autre sentiment se mêle à sa douleur : elle pleure ses revenus directs et ses ressources indirectes, sa molle oisiveté, et la chair succulente qu'elle a si longtemps savourée. Dans la bruyante expression de ses regrets, l'estomac a autant de part que le cœur.

Quant à l'attachement maternel qui accompagne et suit l'allaitement, à ce que prétendent certains philanthropes, l'expérience démontre, hélas ! qu'il ne subsiste pas longtemps et ne résiste jamais à l'absence. Sa durée, le plus souvent, égale la cause qui l'a fait naître; et, quand la cause n'est plus, l'attachement s'évanouit. Cependant on compte quelques exceptions à cette fatale regle.

Lorsque la nourrice a quitté sa premiere place, la comparaison de ce qui est avec ce qui a été lui fait vivement désirer de regagner le bien perdu; parfois elle s'évertue avec tant d'ardeur, qu'elle parvient à trouver un second enfant à nourrir immédiatement après l'autre; mais ce cas est rare : les familles prudentes ne veulent pas d'un lait déjà vieux. Le plus souvent, elle retourne au pays natal, au sein de sa famille, pres de son mari. Mais elle s'est déshabituée au travail; les souvenirs du luxe de l'hôtel parisien la poursuivent dans la ferme, où l'aisance habite à peine. Alors elle persuade à son mari, bon gros laboureur, simple et naïf, que la paternité est une source inépuisable de richesses, et que chaque enfant que le ciel lui envoie est une rente annuelle dont il lui fait cadeau, sans qu'il y mette beaucoup du sien. La fortune viendra sans grande fatigue pour lui le jour où il aura doté le monde d'une demi-douzaine de chérubins.

Le fermier ne sait rien à opposer à d'aussi beaux raisonnements marqués au coin de la logique; et, Dieu aidant, il se trouve si bien convaincu, que, neuf mois après son retour au village, la nourrice accouche d'un nouvel enfant, ou, pour nous servir de son langage, d'une nouvelle rente.

Alors elle retourne à Paris, et postule une place, que sa forte et belle santé campagnarde ne tarde pas à lui faire obtenir. La fermière redevient nourrice : elle recommence encore la série de ses travaux, de ses bouderies, de ses promenades, de ses diplomatiques concussions; pendant vingt nouveaux mois elle exploite une nouvelle maison, et, plus habile encore cette fois, elle fait rendre à l'enfant tout ce qu'il est possible d'espérer, en pressurant les bons sentiments qu'il inspire à sa mère.

Elle économise et fait passer au pays de petites sommes successives, qui, un jour agglomérées, acquitteront la valeur d'un pré ou d'un moulin; elle accapare peu à peu un vaste trousseau dont elle paye chaque pièce avec un merci peu coûteux, et elle bâtit l'aisance de son avenir en détournant les miettes du présent.

A trente ans, elle clôt sa carrière. La nourrice a quatre ou cinq enfants au moins, souvent plus; la ferme appartient à son mari; quelques petits champs s'arrondissent alentour : elle a payé le tout avec des gouttes de lait.

L'allaitement, je dirais presque le *nourriçat*, n'était mon respect pour l'Académie, est aujourd'hui une profession périodique et lucrative, qui est en grand honneur au village; elle fait partie des industries en usage aux champs, et beaucoup de mères villageoises la font entrer pour une grosse somme dans l'inventaire de la dot qu'elles concèdent à leurs filles en les mariant à quelque meunier.





LE SÉMINARISTE

PAR

I. I. PRÉVOST



Ne rencontrez-vous pas quelquefois sur votre route une longue file de jeunes gens vêtus de noir? Ils marchent deux à deux ou trois à trois, en bon ordre, comme des militaires. Mais leurs yeux baissés, leur contenance calme, leur air modeste, indiquent assez que ces jeunes gens appartiennent à une milice sacrée dont les armes et dont les combats sont purement spirituels. Ce bataillon silencieux qui s'avance à pas lents et mesurés, vous le reconnaissez facilement : c'est un corps de séminaristes. En approchant un peu, vous apercevez tantôt des figures fraiches, épanouies, insouciantes; tantôt des visages déjà sérieux, des mines graves et presque sévères : ici des traits nobles et distingués, là des physionomies communes ou insignifiantes. Ces jeunes gens de tout âge, de toute taille et de visages si différents, portent cependant répandue sur toute leur personne une teinte uniforme de douce résignation, de pieuse mélancolie, qui fait ressembler la bande entière à un troupeau de victimes que l'on mènerait au sacrifice. C'est qu'en effet ces jeunes séminaristes doivent un jour sacrifier à Dieu leur jeunesse, leurs plaisirs, leurs passions, leur cœur, leur esprit, leur vie en un mot. L'idée d'une abnégation aussi complète vous fait regarder avec intérêt ces lévites adolescents. Suivons-les donc dans leur promenade, et pénétrons ensuite avec eux dans l'intérieur du séminaire. Là, nous verrons de nos yeux ce qu'ils font et ce qu'ils sont; nous assisterons à leurs études, à leurs exercices religieux et à leurs récréations. Nous jugerons de leur caractère et de leurs habitudes; nous examinerons enfin comment ils se préparent à renoncer aux joies et aux vanités du monde.

Il y a dans les séminaires des natures d'élite, des natures vulgaires et des natures vicieuses. Ces dernières s'y trouvent heureusement en petit nombre. Aussi nous nous contenterons de signaler leur existence. Nous appelons vulgaires ces jeunes gens dont l'esprit est épais, le cœur sec, l'intelligence grossière. Les séminaristes de cette trempe ne sont ni heureux ni malheureux. Ils ne sentent rien, ils ne comprennent rien, ils ne connaissent pas la portée de ce qu'ils font et de ce qu'ils voient faire. Ils n'aperçoivent dans l'exercice du sacerdoce qu'une série de pratiques mystérieuses, de cérémonies inintelligibles. Ils croient aveuglément à tout ce qu'on leur enseigne, sans réflexion, sans examen. Ils récitent du bout des lèvres des prières sublimes dont ils ne soupçonnent pas le sens. Ils ne font pas le mal, mais ils ne font pas le bien. Incapables de s'appliquer à l'étude, ils recherchent avec empressement les fonctions manuelles dont l'exercice leur est abandonné par leurs camarades. Ils passent leur temps à ployer et à reployer les linges sacrés. Ils aiment à plisser les aubes, les surplis, les rochets, les nappes d'autel. Ils font volontiers l'office de bedeaux, de sacristains, de tapissiers, de lingères et de repasseuses. Ils placent la cire dans les flambeaux, ils allument les cierges, ils disposent les tentures, ils arrangent avec symé-

trie les vases sur l'autel les jours de fête. Ils possèdent la théorie de l'art d'encenser à la grande et à la petite chaîne. Ils ne manquent jamais de se lever, de s'agenouiller, de s'asseoir à propos durant les offices. Enfin, ils connaissent à fond l'étiquette des chœurs et font à merveille le service des sacristies.

Mais à côté de ces êtres insignifiants, nous trouvons aussi, et en grand nombre, des jeunes gens laborieux et intelligents, aimant à s'instruire et à penser. Ceux-là sont pieux avec discernement, ceux-là sentent et comprennent. C'est parmi eux que nous choisirons un type. Même, si vous le voulez bien, nous baptiserons notre séminariste, et nous l'appellerons Louis Benoit. Louis est un brave jeune homme, animé de bonnes intentions, aimant Dieu, et s'acquittant ponctuellement de tous ses devoirs. Son enfance s'est écoulée dans le presbytère d'un oncle, curé d'un village de Bretagne. Louis est entré fort jeune au séminaire; aussi cet asile respectable lui tient-il lieu de foyer paternel. Il n'en sort qu'une fois par semaine, pour se promener avec ses camarades; et tous les ans, au mois d'août, pour aller passer les vacances en Bretagne. Il n'entrevoit le monde qu'à cette époque, pendant six semaines, et encore son monde à lui, c'est le presbytère d'un petit hameau. Louis remporte chaque année tous les premiers prix de sa classe; il explique Tacite à livre ouvert, et sait par cœur plusieurs chants de l'*Iliade*, car dans les séminaires l'étude des langues anciennes est portée aussi loin que dans les colléges royaux. Benoit est très-fort en histoire, c'est-à-dire qu'il possède parfaitement la connaissance des faits et des dates. Mais ne lui parlez pas de la philosophie de l'histoire, il ne se doute même pas qu'une telle science puisse exister. Quant aux événements qui se sont passés en Europe depuis 1789, Louis n'en a qu'une idée très-vague; car il n'a eu entre les mains que le résumé orthodoxe du révérend père Loriquet. Il a compris, par la lecture de cet ouvrage, qu'il y a quelque cinquante ans la populace de Paris s'est révoltée contre son légitime souverain, a brisé les grilles des couvents et souillé les autels. Il sait qu'un officier de fortune appelé M. de Buonaparte a châtié les Jacobins, a rouvert les églises, et a essayé de s'asseoir sur le trône de saint Louis; mais que Sa Majesté très-chrétienne Louis XVIII, par la grâce de Dieu, roi de France et de Navarre, s'étant mis à la tête de sa noblesse, et aidé par les prières du clergé, a bientôt fait rentrer le rebelle dans le devoir. En 1830, Benoit, encore bien jeune, a entendu à travers les murailles du séminaire le canon gronder, et le peuple renverser pour la deuxième fois l'antique monarchie des Bourbons. L'insurrection a même brisé les portes du sanctuaire où notre jeune lévite étudiait et priait en silence. Il a vu quelques-uns de ses camarades, séduits et entraînés par les révolutionnaires, abandonner la maison du Seigneur et jeter le froc aux orties. Alors Louis a déploré leur égarement et s'est écrié en se prosternant au pied de la croix : « Mon Dieu, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font! » Depuis cette époque, un nouveau gouvernement s'est établi, et notre séminariste, docile au précepte de l'apôtre qui a dit : « Respectez les pouvoirs constitués, » chante chaque dimanche le *Domine, salvum*. Pourtant, nous ne répondons pas que son esprit soit alors d'accord avec ses paroles: car notre Benoit, qui n'est pas un profond politique, a cependant des opinions bien arrêtées et enfermées dans le fond de son cœur. Instinctivement, sans qu'il sache pourquoi, sans que personne l'ait catéchisé, quand Louis prie pour le chef de l'Etat, sa pensée n'est pas aux Tuileries, mais, franchissant la distance, elle s'envole au delà des monts, traverse la frontière, et s'arrête sur la ville bienheureuse qui possède dans ses murs le petit-fils banni de Henri le Grand.

On cite souvent et avec raison l'excellente discipline de nos armées; mais celle qui régit les séminaires mérite bien autant d'être vantée. Il y a en France dans chaque diocèse un grand et un petit séminaire reconnus et autorisés par le gouvernement. Tous ces établissements sont soumis à peu près aux mêmes lois. Les conciles de Paris, de Bordeaux, de Lyon, et l'assemblée de Melun, ont arrêté d'une manière pour ainsi dire irrévocable le règlement des séminaires. Voici donc quel est l'emploi de la journée du séminariste. A cinq heures du matin la cloche le réveille en sursaut. Il se dresse aussitôt sur sa couche virginale, offre son cœur à Dieu, baise dévotement le scapulaire qu'il porte suspendu à son cou, endosse la soutane, et descend à la chapelle faire la prière en commun. L'oraison du matin dure une heure; elle est immédiatement suivie d'une messe basse; après la messe, le séminariste, préparé au travail par deux heures de méditation et de prières, passe à la salle d'étude : avant de s'asseoir devant son pupitre, il récite encore le *Veni, sancte Spiritus*, pour appeler à son aide les inspirations de l'Esprit saint; il prend ensuite ses cahiers et ses livres et se met à l'ouvrage. Si nous jetons les yeux sur la page blanche qu'il vient de placer devant lui, nous verrons qu'elle est surmontée d'une petite croix tracée à la plume, et d'une épigraphe telle que celle-ci : *Ad majorem Dei gloriam*. Il a l'habitude de rapporter tout au ciel, et de consacrer à Dieu toutes ses œuvres, même ses traductions des *Bucoliques* de Virgile et des *Métamorphoses* d'Ovide. L'étude est terminée par une autre prière qui commence ainsi : *Sub tuum præsidium confugimus*, etc. Il est huit heures alors; le séminariste déjeune frugalement et en silence : ce premier repas se compose uniquement d'un morceau de pain sec, et dure dix minutes; l'étude, interrompue par le déjeuner, est reprise ensuite et suivie de la classe du matin. A onze heures trois quarts, chaque séminariste fait son examen de conscience dans une chambre commune qui est appelée la salle des exercices. A midi l'on dîne; le dîner, un peu plus confortable que le repas du matin, est assaisonné de lectures édifiantes, telles que le *Parfait Modèle*, la *Vie des Saints*. Après le dîner, récréation. La récréation des séminaristes est tout aussi bruyante que celle des collégiens. Le jeu de balles, les barres, sont en honneur au séminaire, ainsi que dans les maisons d'éducation de l'Université. Dans la cour du séminaire, nos futurs ecclésiastiques se livrent franchement à tous les plaisirs de l'adolescence. Là, ils ne sont pas obligés, comme dans les promenades qu'ils font au dehors une fois chaque semaine, de garder une attitude digne et réservée. Ils savent qu'ils sont chez eux, et ils s'abandonnent avec toute la pétulance et l'ardeur du jeune âge au bonheur de jouer, de rire, de causer, de courir et de gambader tout à leur aise. Les uns retroussent, pour être plus agiles, les pans de leur soutane dans leur ceinture; d'autres se dépouillent entièrement de la robe noire et font mille tours et mille sauts gymnastiques. Il n'y a peut-être qu'un seul séminaire dans toute la France où il soit défendu de jouer, c'est celui de Saint-Sulpice à Paris. Dans tous les autres, les jeux sont permis, et même recommandés aux élèves. Quelques supérieurs mettent à la disposition des jeunes gens des jeux de billard, de dames, d'échecs. Les chefs des séminaires aiment en général que leurs élèves s'amusent gaiement et prennent de l'exercice. Ils craignent de les voir se former en groupes isolés et s'entretenir mystérieusement dans les coins de la cour. Les amitiés particulières sont expressément défendues. Toutes



les fois qu'on aperçoit deux ou trois jeunes gens converser ensemble trop assidûment, le maitre surveillant a ordre de s'approcher d'eux, de les inviter à se mêler à leurs autres camarades, et de leur rappeler cette sentence qui figure dans le règlement de la maison : *Nunquam duo, raro solus*. A deux heures, le son de la cloche avertit les séminaristes de cesser leurs jeux. Le silence succède aux cris bruyants. Les jeunes gens rajustent leurs habits et vont successivement à l'étude et en classe. A six heures et un quart ils se rendent à la salle des exercices pour réciter le chapelet et assister à la lecture spirituelle. A sept heures ils soupent et vont en récréation. A huit heures et demie ils font en commun la prière du soir. Enfin, à neuf heures, on sonne le couvre-feu, et le séminariste va dormir du sommeil du juste. Le lendemain ressemble à la veille, et ainsi des jours suivants.

Le silence le plus absolu est rigoureusement observé par les séminaristes à la chapelle, à l'étude, en classe, au réfectoire, partout enfin et en tout temps, excepté dans le lieu et à l'heure de la récréation. Depuis huit heures et demie du soir jusqu'au lendemain à midi et demi, le séminariste ne doit ouvrir la bouche que pour prier ou pour répondre aux interrogations de ses professeurs. Si deux élèves étaient surpris causant pendant la prière, pendant la lecture spirituelle, ou pendant la durée de tout autre exercice, cette violation du silence serait un motif suffisant pour les faire exclure à l'instant de la maison. Du jeudi au samedi saint, le séminaire ressemble à un vaste tombeau, à une demeure habitée par des ombres. Alors il est défendu de parler sous quelque prétexte que ce soit, et l'on n'entend plus même ni cloche ni sonnette. Un petit coup sec, frappé par le supérieur avec un petit coffret en bois appelé claquoir, avertit les séminaristes quand ils doivent se lever, s'asseoir, ou passer dans telle ou telle salle. Au commencement de chaque année scolaire il y a une retraite de neuf jours. Tout le temps que dure cette retraite est consacré à la prière et à la méditation. Le séminariste entend chaque jour deux sermons, fait deux visites au saint-sacrement, et assiste à une longue série d'exercices pieux qui se succèdent presque sans interruption depuis le matin jusqu'au soir. Cette retraite a pour objet de rallumer la ferveur des jeunes gens qui reviennent des vacances, de retremper leur foi et de les préparer à l'observation de la règle pour le reste de l'année. Tous les mois il y a également une retraite, mais elle ne dure que deux jours. En général, les séminaristes se confessent chaque semaine et communient une fois

Paris. — Imp. de Lacrampe et Comp., boulevart Montparnasse, 81.

tous les quinze jours. On leur laisse à cet égard assez de liberté. Mais ils sont obligés d'aller s'entretenir avec leur directeur deux fois par mois, et de lui exposer l'état de leur âme. Cet entretien, qui est en quelque sorte une confession sentimentale, s'appelle direction. Le directeur est chargé de rectifier les idées, de raffermir la vocation de son pupille et de lui rappeler que l'homme doit en tout temps être préparé à mourir saintement. A toute heure du jour on répète aux séminaristes, à ces jeunes gens qui entrent à peine dans la vie, que la mort peut les frapper inopinément, et qu'il faut toujours être prêt à paraître devant le tribunal de Dieu. Les salles d'étude, les dortoirs, le parloir, le réfectoire, les escaliers, sont tapissés d'images ou revêtus d'inscriptions qui commandent aux habitants du séminaire de veiller sans cesse sur eux-mêmes. Le séminariste ne peut lever les yeux sans rencontrer ou les regards d'un saint ou d'un bon ange qui lui montre le ciel, ou la belle et douloureuse figure du Christ attaché à sa croix, ou bien encore les traits sinistres d'un réprouvé qui se débat au milieu des flammes de l'enfer. De quelque côté qu'il se tourne, le séminariste est forcé d'apercevoir un passage solennel de l'Écriture tel que celui-ci : *Memorare novissima tua, et in æternum non peccabis;* ou une sentence d'un Père de l'Église ainsi conçue : *O beata solitudo, o sola beatitudo!*

On voit sur un des murs du séminaire d'Issy un large cadran en carton, auprès duquel la Mort se tient debout armée de sa faux. Le hideux squelette indique du doigt l'aiguille qui est arrêtée, et il semble prononcer cette effrayante inscription placée presque entre ses lèvres osseuses : « Dieu a compté tes jours, tu n'iras pas plus loin. » Peut-être devrait-on ne pas multiplier autant ces funèbres spectacles, et ménager davantage les jeunes imaginations des séminaristes, qui, pour la plupart, ne sont que trop disposés à se laisser épouvanter par l'appréhension des terribles mystères de l'éternité.

Outre les pratiques pieuses qui sont exigées pour tout le monde, chaque séminariste fait quelques dévotions en particulier. Chacun a un patron ou une patronne, un ange ou un séraphin qu'il vénère et qu'il invoque à une certaine heure. Benoît a voué un culte profond à la vierge Marie. Tous les jours à midi et demi, au lieu d'aller jouer avec ses camarades pendant la récréation, il se rend à la chapelle, et récite le *Petit Office de la Vierge.* Il tire avec précaution de la poche de sa soutane un gentil petit livre relié en maroquin vert et doré sur tranche : il l'ouvre, se met en prières, et baise à plusieurs reprises une gravure coloriée représentant la mère du Sauveur, tenant son fils dans ses bras. Souvent il arrive à Benoît de s'oublier des heures entières, prosterné aux pieds de Marie.

Le dimanche est réellement un jour de fête pour le séminariste. Ce jour-là, il ne s'occupe pas de ses études profanes : il va à la paroisse, assiste à la grand'messe, au prône, à tierce, à sexte, à nones, aux vêpres, à complies, au salut, à tous les offices, en un mot. Quelle douce joie il éprouve quand le sort ou le choix de son supérieur le désigne pour faire quelque cérémonie, pour porter la croix, le flambeau ou l'encensoir! Alors, soit qu'il endosse la tunique brochée d'or, ou la chape à grands ramages, ou l'aube bordée de dentelles, il regarde d'un air de triomphe ses camarades moins favorisés, et qui, vêtus plus simplement, s'acheminent deux à deux vers leurs stalles. Regardez Benoît faire son entrée au chœur : les deux ailes de son surplis blanc comme la neige s'agitent en frémissant derrière son dos; il porte pieusement et avec grâce son bonnet carré serré contre sa poitrine; sa tête est légèrement inclinée vers l'épaule gauche; ses cheveux blonds, partagés par une raie blanche et correcte, encadrent son visage pâle et retombent en anneaux longs et flottants sur son cou. Il s'avance jusque devant l'autel, s'incline profondément, et va s'asseoir à sa place. Examinez-le durant la célébration du service divin. Il commence par réciter promptement et à voix basse l'office du jour; puis, dès qu'il a fini, il prend le petit livre vert que vous connaissez déjà, et qui ne le quitte jamais, et se met à réciter avec ardeur les litanies de la Vierge. Cette prière l'exalte, le transporte, l'enivre: ses joues se colorent, son œil étincelle, son cœur bat violemment. Il respire à peine quand il s'écrie doucement et d'une voix entrecoupée : « Sainte Vierge des vierges, priez pour moi! Mère aimable, Vierge fidèle, Cause de notre joie, Vaisseau spirituel, Rose mystique, Tour d'ivoire, Étoile du matin, priez pour moi, priez pour moi! » Bientôt son âme se détache de la terre, ses lèvres deviennent immobiles, ses paupières se ferment. Des voix suaves, des sons mélodieux, résonnent à son oreille; il entrevoit, sur un char de nuages, la vierge Marie, couronnée d'étoiles, qui lui sourit et le regarde d'un œil bienveillant. Benoît passe à considérer cette ineffable vision les plus beaux moments de sa vie. Alors il lui semblerait doux de mourir et de souffrir le martyre pour aller rejoindre dans le ciel la reine des anges; alors il envie le sort de saint Louis de Gonzague et de saint Stanislas Kostka, qui, jeunes comme lui, ont eu le bonheur de quitter cette terre d'exil et d'être appelés au céleste séjour.

Les pieuses visions de Benoît sont quelquefois troublées par des apparitions profanes, par des réminiscences frivoles. Quelquefois, au milieu de ces mystiques contemplations, il pense à ses jeunes années, il se souvient des jeux de son enfance; il se rappelle avec délices les petits camarades et les petites filles qui, le dimanche, s'en allaient avec lui dans les prés poursuivre les papillons. Alors son imagination s'enhardit et s'égare peut-être pendant quelque temps dans des rêveries un peu mondaines, mais dont le pieux enfant ne manquera pas de s'accuser à sa prochaine confession.

A dix-huit ans, Benoît termine sa rhétorique, remporte, selon sa coutume, plusieurs prix, et reçoit, comme dernière récompense, la tonsure. Cette couronne cléricale lui paraît plus précieuse que les diadèmes des plus grands rois de la terre. Il quitte la maison où s'est écoulée son adolescence, où il a fait ses études classiques, et va dans un grand séminaire suivre des cours de philosophie et de théologie. L'ardeur de Benoît pour la science ne se dément pas. Il dévore les livres de métaphysique qu'on lui met entre les mains; il sait bientôt, et aussi bien que ses professeurs, les éléments des sciences naturelles, et il aborde le vaste et périlleux labyrinthe des discussions théologiques. Tant de zèle, tant d'assiduité, tant d'efforts, valent à Benoît l'insigne faveur d'être minoré. C'est l'évêque qui lui confère les quatre ordres mineurs le même jour. Plusieurs Pères de l'Église ont longuement débattu la question de savoir si les ordres d'acolyte, d'exorciste, de lecteur et de portier sont ou ne sont pas des sacrements. La plupart des théologiens ont conclu pour l'affirmative, et tous conviennent qu'un clerc ne peut recevoir deux fois le même ordre.

Autrefois les acolytes avaient mission d'accompagner et de servir l'évêque. Ils étaient ses pages et ses messagers; ils portaient le pain bénit, et quelquefois même l'eucharistie. Aujourd'hui leurs fonctions ont changé : ils allument les cierges, portent les chandeliers et préparent l'eau et le vin pour le sacrifice. Dans la plupart des paroisses, ce sont des enfants de chœur payés qui

tiennent lieu d'acolytes. La charge d'exorciste n'est plus maintenant qu'une sinécure. Il n'en était pas de même dans les premiers temps de l'Eglise. Les possessions étaient fréquentes alors; mais de nos jours, il se présente peu d'occasions de chasser les démons. Les lecteurs étaient chargés de lire les saintes Ecritures durant les offices du jour et de la nuit. Au temps des persécutions, c'étaient eux qui, au péril de leur vie, gardaient et tenaient cachés les livres sacrés. Les lecteurs ont peu de chose à faire aujourd'hui. Les portiers, ainsi que l'indique leur nom, ouvraient et fermaient les portes de l'église. C'étaient eux qui sonnaient les cloches, qui faisaient la police, et enjoignaient aux infidèles de sortir pendant la célébration de la messe. A présent, ce sont des mercenaires appelés bedeaux et suisses qui s'acquittent de ces humbles fonctions, que des hommes pieux et éclairés ne dédaignaient pas de remplir eux-mêmes, aux beaux jours du christianisme.

Les quatre ordres mineurs n'engagent pas pour la vie ceux qui les reçoivent. Après avoir été minoré, on peut encore revenir sur ses pas, embrasser une profession civile, se marier et devenir père de famille. Quant à notre séminariste, ce quadruple degré qu'il franchit en un jour l'enflamme de plus belle pour l'état ecclésiastique. Il est vrai qu'il n'en connaît point d'autre. Il s'enfonce plus que jamais dans dans la métaphysique religieuse, étudie les Pères, analyse et commente les théologiens de tous les âges, et s'exerce à composer de pieuses dissertations sur les différentes hérésies qui ont désolé l'Eglise catholique; il élabore de doctes sermons contre les incrédules et les philosophes; il fulmine de terribles anathèmes contre la corruption du siècle et les mauvaises mœurs. Il écrit des pages pleines de chaleur, pleines de figures délicates et de subtiles arguments, pour prouver qu'Arius et Manès ont été justement condamnés par les conciles. Dans sa naïve imagination de clerc minoré, Benoit se figure que l'opinion publique s'occupe encore de ces vieilles querelles qui ont embrasé le monde, mais qui sont presque entièrement éteintes depuis des siècles.

Après trois années d'études et de préparations, Benoit, âgé de vingt et un ans, est admis au sous-diaconat, le premier des ordres majeurs. L'évêque lui commande de se prosterner la face contre terre; puis, ayant appelé sur le jeune ordinant l'intercession des saints et des anges, il lui fait toucher la patène et le calice, le revêt de la dalmatique, et lui met dans la main le livre des Epitres. C'en est fait, désormais Benoit ne s'appartient plus : il est mort au monde. Il a fait vœu de célibat, il est enchaîné pour toujours. Il a renoncé sans hésiter aux joies terrestres; il a promis avec confiance de porter jusqu'à la mort une croix dont il ne connaît peut-être pas tout le poids. Plus il approche du sacerdoce, plus son ardeur religieuse augmente; il lui tarde de s'engager plus avant dans la carrière des sacrifices; il redouble de ferveur et de zèle à l'étude, et se hâte de se préparer au diaconat. Il subit avec empressement toutes les épreuves auxquelles sont soumis les sous-diacres, et il voit arriver avec joie le jour où il doit s'attacher à l'Eglise par de nouveaux liens.

Après trois mois d'attente, Benoît est ordonné diacre, et l'évêque lui remet l'étole et le livre des Evangiles. Le diaconat est le second des ordres majeurs : c'est le degré qui conduit immédiatement au sacerdoce. Dans les premiers temps, et surtout au quatrième siècle, les diacres étaient fort puissants, et un grand nombre d'entre eux préféraient rester toujours diacres que de devenir prêtres : c'étaient eux qui administraient les biens des églises.

A l'époque où l'on conférait le baptême par immersion, il y avait de pieuses femmes, appelées diaconesses, qui étaient chargées d'instruire et de baptiser les néophytes de leur sexe. Elles avaient soin des pauvres et des malades, et surveillaient les églises du côté où étaient placées les femmes. Les diaconesses devaient être veuves ou vierges. Elles recevaient l'imposition des mains, et étaient consacrées avec des cérémonies assez semblables à celles qui accompagnent l'ordination des diacres. Depuis le douzième siècle, on ne trouve plus de diaconesses dans les églises d'Occident. Aujourd'hui il est d'usage que ce soient les prêtres qui administrent le baptême, le diacre n'a le pouvoir de baptiser qu'après en avoir reçu la permission spéciale de l'évêque de son diocèse.

A peine ordonné diacre, Benoit écrit au pape pour obtenir une dispense d'âge, et pour devenir prêtre avant vingt-cinq ans. La dispense est accordée en termes flatteurs pour le jeune diacre; et, quelques semaines après, Benoit reçoit la prêtrise.

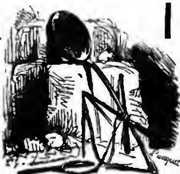
Ainsi finit le séminariste. Il embrasse l'état ecclésiastique, sans connaître ni les peines, ni les affaires, ni les plaisirs du monde. Mais il a reçu du ciel un merveilleux don, qui vaut bien la science : ce don, c'est la foi. Benoit a mis en Dieu une confiance sans bornes. Dès ses premiers pas dans la vie, s'il lui arrive d'être surpris par quelque péril inattendu, il se prosternera devant l'autel, et demandera au Seigneur conseil et protection. Espérons que Dieu n'abandonnera pas son serviteur, et qu'il le soutiendra dans ses pénibles fonctions. Cependant, si jamais Benoit venait à faillir aux rigoureux devoirs de son ministère, alors, au lieu de lui jeter la pierre, allez à son secours, prodiguez-lui vos soins et vos consolations. Souvenez-vous que les prêtres ne sont que des hommes comme nous. Souvenez-vous que leur nature est fragile comme la nôtre, et que c'est Dieu qui l'a ordonné ainsi. Si Dieu eût voulu que les prêtres fussent au-dessus de l'humanité, n'eût-il pas envoyé ses anges pour desservir ses temples sur la terre?



LE LUTTEUR

PAR

HENRI ROLLAND



Il est des noblesses abâtardies, des royautés devenues mendiantes, des statues tombées du piédestal, des arts descendus au rang de métiers. Combien de colosses[1] puissants, qui étonnent nos yeux dans les temps passés, par leurs proportions, se sont amoindris en traversant les époques, ainsi que les bâtons flottants sur l'onde; soit qu'à la façon de Procuste nous les ayons écourtés à la mesure de nos tailles, soit que les âges aient emporté leur physionomie peu à peu, de même que chaque instant dissipe les parfums d'une cassolette! Qui reconnait sous le toit de l'échoppe aux contrevents verts, dans le vieillard courbé sur un bureau zébré d'encre et de coups de canif, le scribe, commensal des rois et des seigneurs, qui guidait la plume dans les doigts ignorants de la châtelaine, le poignard sur le parchemin dans la main rebelle du chevalier? Et le barbier-chirurgien-étuviste, ce prototype de Figaro, jadis armé du rasoir et de la lancette, gazette babillarde du scandale, entremetteur d'intrigues, allègre et prospère, n'a-t-il pas vu son monopole envahi, morcelé, et maintenant n'en est-il pas réduit au plat à barbe, que piteux et morne il tend comme la sébile du pauvre? L'athlète et le gladiateur, que Phidias, Ctésilaos et Agasias ont reproduits en marbre comme un défi de perfection à notre humanité dégénérée, façonnés dans le moule antique, grec ou romain, peuvent-ils avoir même une copie décolorée dans le LUTTEUR de nos temps, court et trapu, lourd et commun, grossier d'allure, et qui, comme Quasimodo, fait mentir l'axiome que « de l'harmonie nait la force? »

Acteurs d'une fête religieuse, les athlètes étaient, ainsi que le dit Pindare, une réunion d'hommes libres qui venaient conquérir l'immortalité et les couronnes d'or, au bruit des trompettes, au son de la flûte, interrompus par les rapsodes qui récitaient les vers d'Homère, les poëmes d'Empédocle et les chants d'Hésiode. Duellistes pour le divertissement du peuple-roi, dans un cirque immense tendu de filets d'or, de splendides *velaria*, où rugissaient les lions et les panthères, où siégeaient cent dix mille spectateurs; l'esclave thrace, le prisonnier sarmate ou gaulois, jouaient leur vie dans un drame réel et sanglant, et tombaient frappés par l'épée du *secutor*, par la faux du *mirmillon*, par le trident du *rétiaire*.

Quel plus bel enjeu que la vie? quel plus beau prix que la liberté?

L'athlète de nos temps, triste parodiste, agent des plaisirs d'une fête patronale, lutte dans l'arène au son aigre du pipeau, aux mélodies conjointes de la grosse caisse et du galoubet. Et quelle arène! au lieu de ces immenses assises de pierre qu'on appelle le Colysée, dont la lice était parsemée de cinabre, de sable d'or, garnie de fraîches fontaines ordinairement, c'est une prairie, une aire clair-semée de pierres et de paille, et le circuit est formé par des spectateurs en habit de bure.

Eh bien! chez le peuple romain, étendu sur ses gradins de marbre, chez les innombrables témoins des jeux



olympiques, il n'y avait pas plus d'enthousiasme et de délire que chez les spectateurs de nos jours. On s'enivre aussi bien avec le vin bleu des cabarets qu'avec le tokai. Dans les provinces méridionales, il n'est pas de hameau misérable et indigent qui, à son *voto*[1], ne se cotise pour avoir au moins une couple de lutteurs. Chaque peuple a ainsi dans ses mœurs un goût dominant qui décèle son caractère, qui est le principal trait de sa physionomie. Nul n'évoque le souvenir de l'Angleterre sans se rappeler les combats de coqs, et surtout le boxeur. Nul, en pensant à l'Italie, n'oubliera ses soprani et ses poésies musicales. Quel est le roman espagnol qui, à part les auto-da-fé, les sérénades et l'inquisition, n'ait été défrayé par les courses de taureaux, les picadors, les matamores, les banderilleros, etc.?

Dans le Midi, le lutteur se détache comme un type spécial, fort de toute sa puissance et de toute sa popularité. Il y a bien là certaines inspirations émanées de ce sol romain, où dorment à quelques pieds tant de débris. Les arènes de Nimes, l'amphithéâtre d'Arles, ne devaient pas rester comme un cadavre inerte; leurs échos ont trop souvent tressailli à des hurlements sauvages pour demeurer silencieux désormais. C'est presque le même peuple qui criait par les rues : *Panem et circenses;* aussi les pierres qu'ont foulées les sandales et les bottines romaines doivent croire qu'elles assistent toujours au même drame, en entendant les transports et les clameurs de cette population passionnée. Ce sont toujours ces gens au teint bronzé, aux habitudes rudes et farouches, au désir ardent, avides d'émotions et de spectacles où ils puissent dépenser leur exaltation. Ne leur parlez pas du théâtre et de la littérature : ce n'est rien pour eux que ces catastrophes factices dont les cinq actes d'un mélodrame sont engorgés; ils méprisent ces rouages qui meuvent une machine dramatique, ces dénoûments prévus. Leur drame, c'est cette action réelle, ce concours d'adresse et de force, l'une si fertile en ruses, l'autre si féconde en ressources; toutes deux se prenant corps à corps, et pré-

[1] Fête patronale.

sentant toujours tant de physionomies diverses, tant de tours variés, tant de coups de théâtre, tant d'incertitude de la victoire, que le spectateur reste haletant, indécis, ravivant la lutte par ses clameurs à une savante manœuvre, excitant les lutteurs de ses applaudissements comme du cliquetis d'un fouet : morne ou trépignant, suivant les chances heureuses ou malheureuses de son favori. Ce peuple, dont l'organisation est si rudement trempée, ne peut se plier à nos susceptibilités raffinées, aux habitudes parisiennes qui se contentent des mignardises du théâtre ; lui ne craint pas le sang versé, de tristes exemples l'ont assez prouvé; et soyez sûrs que, si la civilisation ne criait haro, il mettrait volontiers des épées dans la main de ses lutteurs.

Nous avons semblé, par ce qui précède, constater l'existence des luttes seulement dans les provinces méridionales : c'est qu'en effet là c'est une préoccupation incessante; mais la patrie des hommes aux longs cheveux et aux larges épaules a aussi ses lutteurs. Dans tous les pays où le séjour des cohortes romaines a tracé un sillage si profond qu'il n'a pas encore été effacé par le temps, le lutteur existe à l'état de tradition. Mais parmi les montagnards kernewotes du Finistère, ce n'est plus un métier spécial, ce sont des paysans robustes qui quittent la charrue et viennent combattre à chaque *pardon*[1] pour le divertissement de leurs compagnons. Nous ne parlerons pas de cette lutte de paroisse à paroisse qu'on appelle *sowle*, et n'est autre que le jeu du *shinty* en Écosse, dit *hurling* en Angleterre, laquelle consiste à chasser une boule sur le territoire de sa commune; nous mentionnerons seulement celle dont la domination romaine a laissé tomber quelques notions sur le sol, qui s'est mêlée aux pratiques superstitieuses du moyen âge, et a subi l'influence religieuse si puissante en Bretagne. Il est curieux de rapprocher les coutumes qui y sont usitées avec celles de nos provinces méridionales.

D'abord, par une version contraire que la différence de climats explique, les Bretons luttent habillés. Une chemise de forte toile qui s'enserre dans une culotte étroitement collante au corps, les cheveux relevés, contournés en chignon et liés par une torsade de paille, des guêtres de *berlinge*[2] : voilà le costume. On comprend que la lutte y perd beaucoup de son intérêt ; nous sommes bien loin de l'athlète : le jeu des muscles, les poses académiques de deux corps entrelacés, les rapports de tradition, tout cela ne peut plus exister. On ne voit que deux paysans qui se gourment et se roulent dans la poussière.



Le lutteur breton est par-dessus tout superstitieux : s'il se signe à plusieurs reprises avant le combat, c'est moins pour demander ainsi l'aide de Dieu et de la sainte Vierge que pour se préserver des sortilèges et du *louzou*. Le louzou, sachez-le bien, donne une vigueur surhumaine à qui le possède : ce sont quelques plantes à cueillir par la nuit, le jour du sabbat, avec des formules mystérieuses. Les âmes religieuses s'en gardent comme d'un maléfice, parce que c'est un pacte tacite avec le génie du mal ; mais d'autres moins timorées l'emploient en se promettant de se racheter par quelques noëls au pied des calvaires. C'est à cette terrible puissance, vous dira-t-on, que Pierre de Moncontour, lutteur des environs de Rennes, dont le nom est resté pur de toute défaite, a dû tous ses triomphes. Le Breton entre en lice, mais, au préalable, il fait couler l'eau favorable des fontaines dans ses manches, le long de ses bras et sur sa

[1] Fête patronale.
[2] Fil et laine.

poitrine; il n'y entre pas, si c'est le jour anniversaire de quelque catastrophe de famille, s'il croit avoir vu l'*Ancou* glisser sur les flots, s'il a pour rival un homme accusé de se signer à rebours, de rendre les terres stériles et les femelles de bestiaux inféconde.

Les conditions de la lutte sont : de ne prendre son adversaire qu'à la chemise, de ne point le frapper du pied, de n'employer ni sortiléges ni magie. Le croc en jambe, cette manœuvre subreptice et perfide du traître, qu'on nomme là *peeg gourn*, est autorisé. Les *gages* qui chargent une sorte d'arbre de mai sont ordinairement : un mouchoir, un coq, un mouton, voire même une génisse, que l'on place sous les yeux du public.

Le tambour annonce par un roulement que la lutte va commencer. Deux hommes, l'un avec un fouet à la lanière sifflante, le chapeau baissé sur les yeux pour ne pas avoir pitié des réfractaires, l'autre avec une poêle, font faire *liss*[1]. Les sonneurs[2], qui sont un violon, un tambourin, une musette, dite *bigniou*, un hautbois, s'asseyent sur une estrade, ainsi que les juges choisis parmi de vieux lutteurs, parmi les notabilités de l'endroit et les puissances temporelles et civiles ; le maire, le notaire. Tout une foule s'accroupit autour de ce spectacle; les toits des granges voisines se garnissent de curieux; les arbres portent des grappes d'hommes; les femmes se prélassent sur des échafauds construits à la hâte. Un lutteur prend le prix dans son chapeau, si c'est un mouchoir; sur son poing, si c'est un coq ; au haut des bras ou sur les épaules, si c'est un mouton ou une génisse, et se promène ainsi dans l'assemblée, s'arrêtant à dessein devant ceux qu'il soupçonne devoir répondre à son défi : si nul ne tire sa veste et ne rattache sa chevelure en lui disant : « Attendez, » le prix lui appartient; mais, si quelqu'un lui crie de s'arrêter et lui touche l'épaule, la lutte est engagée. Les deux lutteurs se déshabillent et paraissent dans le costume que nous avons décrit, s'embrassent, se disent leurs noms, leurs communes; se mettent la main droite sur l'épaule gauche, la main gauche sur le côté droit, et commencent. Leur cheveux se délient dans la chaleur du combat, leur chemise se déchire en lambeaux sous leurs doigts crispés; s'ils tombent dans la poussière, et que l'un d'eux touche la terre par le dos, l'on crie : « *Ar lam é*[3], » et celui-là est vaincu. Si aucun d'eux n'est tombé ainsi, « *nè get lamm*[4], » c'est un *costiu*, une chute inutile, et l'on se relève. Outre le croc en jambe, qui est modifié d'une manière savante, il y a d'autres tours remarquables : le *maléfant*, du nom de son inventeur, par lequel l'adversaire est lancé en arrière par-dessus l'épaule; le *toll scarge*, qui ne laisse l'adversaire s'appuyer que sur la pointe d'un seul pied, de sorte qu'il est facile de le faire trébucher par un *peeg gourn*. Il y a encore le *cliquet roon*, où l'adversaire ayant perdu pied, le lutteur le fait rapidement tourner autour de lui et le jette à terre tout étourdi. Dès qu'un lutteur est proclamé vainqueur, le plus fort des juges le saisit à la ceinture et le montre à l'assemblée, qui applaudit avec transport.

Passons à un plus véritable représentant de la lutte antique, au lutteur des provinces du Midi.

Nous avons nommé le boxeur quelques pages plus haut; voilà dans la physionomie de nos voisins d'outremer le véritable pendant du lutteur méridional. Tous deux ils résument les instincts d'une population : ils sont un anneau semblable de cette longue chaîne de types qui, réunis, forment une nation ; on ne peut les en détacher sans briser la trame. Aussi, quelle est la collection de *Heads of the english people* qui ait oublié cette importante figure, non plus que celle de l'amateur de coqs? Qui de nous s'est fait une Angleterre sans son boxeur, escorté de ses parrains? Quel caricaturiste français n'a pas représenté l'Anglais avec son gros ventre d'alderman, les bras arrondis, les poings menaçants? Le boxeur agressif et brutal n'est-il pas le type le plus vrai de la populace grossière de Londres? Le lutteur n'est-il pas une révélation des instincts un peu farouches des Méridionaux?

Les rapports, du reste, sont si réels entre les deux productions indigènes, que, malgré la distance, elles ont un esprit haineux de rivalité. L'Anglais méprisera le lutteur français de toute sa morgue britannique, en déclarant que Swift ou Adams en feraient bonne justice. Le lutteur vous apprendra comme quoi un de ses confrères, insulté par deux boxeurs dans les rues de Londres, les fracassa sur la muraille; anecdote que je croirais dévotement par patriotisme, si elle n'appartenait pas, par droit d'ancienneté, à Maurice de Saxe, tout aussi bien qu'à l'amiral de Grasse.

Les villes qui se baignent au Rhône sont la pépinière de ces lutteurs. Remoulins, sur le Gardon, cite plusieurs illustrations de cette espèce. Saint-Quentin fut la patrie d'Archambault. Les naissances douteuses donnent lieu à des querelles. Homère ne fut pas revendiqué avec plus d'acharnement par Chio, Scyros, etc. Aussi, chaque affiche distingue précieusement le pays, et signale bien clairement : le parti avignonnais, le parti lyonnais, le parti du Gard, le parti marseillais. Quand un lutteur étranger est vainqueur dans l'arène, les rivalités grondent sourdement ; les parieurs aigris murmurent contre le malencontreux lutteur : — *A pas péta d'eschino*[1] ! crie la multitude. On rapporte que les deux célébrités nîmoises actuelles, dans un défi qui leur fut porté par Marseille, indignées de se voir ainsi chicaner la victoire, renversèrent leurs adversaires avec tant de force et de rudesse, que plus d'un d'entre eux ne put se relever sans secours, et que le peuple irrité faillit mettre en pièces les vainqueurs.

Entre deux lutteurs en renom la ville se partage; tous prennent parti pour l'une ou l'autre faction, ainsi que pour les *bleus* et les *verts* du cirque de Constantinople. Chacun raconte de *son* lutteur des histoires qui font pâlir celle de Polydamas, qui soutint une caverne prête à s'écrouler, et de Milon de Crotone, qui tua et mangea un bœuf (d'autres disent un mouton, *ovem* et non *bovem*, ce qui réduit singulièrement le prodige). « Un tel, disent les prôneurs, près d'être écrasé sous une roue de charrette, la souleva à quelques pouces de sa poitrine jusqu'à ce qu'elle eût passé. — Un autre élève jusqu'à sa bouche une cornue de vendange pleine de vin aussi aisément que nous autres débiles approchons de nos lèvres un verre à pied. — Un autre crève un baril d'un coup de poing, et a été surnommé pour ce fait *Crèbo-bouto*[2], etc., etc. » Malgré tous ces témoignages de chaleur et d'intérêt, le lutteur est mal considéré. Un paysan aisé montrera autant de désespoir en voyant son fils dans l'arène qu'un respectable bourgeois de la rue Saint-Denis en sachant son fils engagé dans une troupe de cabotins. Cela tient au préjugé qui poursuit tout homme

[1] Place.
[2] Musiciens.
[3] La chute y est.
[4] La chute n'y est pas.

[1] Il n'a pas craqué de l'échine; expression pittoresque pour dénier la victoire.
[2] Crève-tonneau.

qui consent à se donner en spectacle pour notre divertissement, et surtout au relâchement des mœurs de ces artistes. Leurs violents exercices, le renouvellement de forces qu'ils nécessitent, leur donnent le besoin et le goût des liqueurs fortes. Ils font des repas considérables, à l'exemple des athlètes, et vivent, pendant l'intervalle de leurs triomphes, dans les plus infâmes bouges. Ils ont fui le labeur persévérant de l'ouvrier, la dépendance de l'artisan, pour la vie libre et vagabonde, pour le *far niente* des longs loisirs, et leurs habitudes sont empreintes de ces funestes inclinations. Comme leur salaire ne vient pas lentement, au jour le jour, pièce à pièce, mais en somme, la débauche est immédiate. Le lutteur couronné élit pour ses plaisirs amoureux quelque robuste sultane, et *liquide* sa victoire en compagnie de ses disciples et de ses séides.

Le lutteur, en effet, a une cour composée de ses parents, des amis de sa classe, qui le félicitent, lui secouent la main après un succès ; et, après la défaite, le consolent en attribuant la chute à un faux pas, à une trahison de l'adversaire, à tout, plutôt qu'à l'infériorité du vaincu. Les grands maîtres font école; ils enseignent les éléments du grand art, si répandus d'ailleurs, qu'on voit les enfants dans les rues lutter avec principes; en outre, ils initient leurs élèves à leur système, ils leur prêtent leur *coup* favori, car chacun d'eux en a un qu'il a créé, de même que les maîtres d'escrime, de bâton et de *boxing*. Leurs théories, comme on le suppose sans peine, sont développées dans un singulier langage, car ils sont complétement illettrés. Issus de paysans, livrés à des exercices gymnastiques fort peu intellectuels, ils n'ont rien en dehors de leur éducation brutale. L'un d'eux se faisait indiquer son nom sur l'affiche, et avait choisi un de ses amis pour se faire lire chaque soir des vers à sa louange, vers français écrits sous l'inspiration d'une muse patoise. Mazard, le plus illustre coryphée du genre, avoua naïvement à un amateur frénétique qui sollicitait de lui un autographe, qu'il ne savait pas écrire.

Nous avons nommé Mazard, l'*Enfant des vieilles Gaules*, ainsi que l'appelle son poëte :

Meissonnier lui succède, enfant de la Provence[1];

jadis son disciple, maintenant son rival. Ce sont les deux plus grandes renommées autour desquelles gravitent les autres comme des astres satellites.
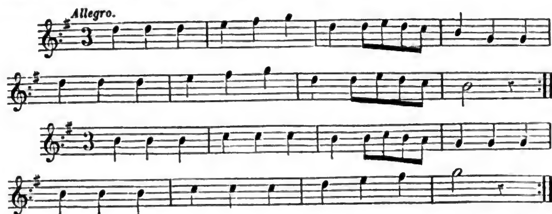
Le premier a été surnommé l'*Invincible*, le second l'*Infatigable*. Tous, du reste, possèdent un sobriquet dont le public les a décorés, ou qu'ils se sont attribué eux-mêmes, et qu'ils attachent à la queue de leurs noms sur l'affiche. Ainsi on lit : Bouillard, dit le *Crâne;* Patte, dit le *Terrible;* Martin, dit *Belarbre;* Lamouroux, dit le *Mistral;* Serrurier, dit *Finelame;* Jean Devaise, dit *Papillon;* Blanchard, dit *Va-de-bon-cœur*, etc., etc. Les plus modestes indiquent seulement le lieu de leur naissance: Coste, de Thulain; Quiquine, de Roquemaure; le grand Paulet, de Vauvert, etc.

Il y a des luttes périodiques qui, dans les grandes villes, ont lieu chaque semaine, le dimanche; d'autres accidentelles : ce sont celles que l'on célèbre dans les fêtes de village. Les premières, qui constituent un spectacle suivi, ont un théâtre réservé : par exemple, les Arènes, à Nîmes; elles prennent alors un caractère presque solennel. Toute cette multitude, échelonnée dans dans cet entonnoir elliptique de pierre construit comme un enfer du Dante, et qui s'agite et se meut sur les gradins, en laissant échapper un murmure formidable comme celui d'une fournaise, donne au géant romain sa véritable physionomie. A voir cette mer de têtes s'agiter, un frémissement de plaisir passer à chaque péripétie sur cette foule immense, et là-bas, dans un cercle étroit de sable, deux hommes à peu près nus, entrelacés comme des serpents, roulant sur la poussière, on croit assister à la scène antique; mais, si l'œil se hasarde à chercher

. . . . . . la place des Césars,
Celle des proconsuls et des nobles familles,
Et celle que Vesta réservait à ses filles,
Dont l'index était un poignard[1],

l'illusion s'enfuira, chassée comme un nuage par le vent, car on verra siéger à la même place où étaient assises avec leurs robes blanches ces mêmes vierges de Vesta, si cruelles et si belles, la gravité gourmée de M. le commissaire de police, la roideur officielle du gendarme, et les physionomies bourrues des membres du conseil municipal.

Aux *votos* de village, l'aspect est plus pittoresque : la scène, comme nous l'avons dit plus haut, se passe dans une prairie, dans une plaine, dans une aire. Au son de la musique, quelques paysans, se tenant par un mouchoir, alignent les spectateurs en cadence; d'autres avec une perche maintiennent les curieux. Aussitôt que le rond est fait, l'orchestre, composé d'une clarinette, d'une grosse caisse, d'un violon et d'un galoubet, fait le tour de l'arène en jouant l'air national de la lutte, qui est aussi le chant de victoire :



C'est à l'imitation des hérauts d'armes et des maréchaux de camp, qui parcouraient la lice des tournois, suivis des ménétriers et des chevaliers tenants ou assaillants tout *houssés et ténielés*.

[1] *Triomphe de Mazard*, poëme par Lodéra.

[1] *Les Arènes*, poésies par Reboul, de Nîmes.



Il y a deux sortes de lutteurs de même qu'il y a deux sortes de luttes. Il faut, comme on le pense, à qui entreprend ce métier (disons cet art), toute la plénitude des forces, la réalisation complète des avantages physiques ; aussi le lutteur est-il à la fleur de l'âge. Mais, à même proportion d'années, la nature souvent s'étant montrée luxuriante envers quelques-uns, tandis qu'elle n'a été que riche envers les autres, cette disparité a nécessité une division. Il y a donc les hommes et les *miechommes* [1]. Ce sont les premiers qui commencent la lutte. La *lutte libre*, réservée aux miechommes, leur donne la faculté de saisir leur adversaire par tout le corps, et leur permet de poursuivre la victoire sur l'homme renversé quand il n'a pas touché des deux omoplates. La *lutte de la ceinture* ne donne prise que de la ceinture en haut. Dans toutes deux, le croc-en-jambe, dit *cambette*, est expressément défendu.

Tous ont fait cercle ; les premiers rangs assis, les derniers debout, les musiciens à leur place. Les lutteurs se déshabillent rapidement au milieu d'un groupe de leurs partisans, qui les entourent et les dérobent aux regards pudibonds ; puis ils se présentent dans la lice. Quelques-uns ont les bras, les cuisses ou la poitrine tatoués : l'un d'eux portait sur son estomac le tableau complet d'une lutte rehaussé en couleur. Les célèbres sont revêtus ordinairement d'un caleçon d'honneur, gagné à quelque lutte mémorable, lequel est de velours, frangé d'or ou d'argent. Les deux rivaux se donnent une poignée de main pour montrer qu'il n'y a pas entre eux d'inimitié particulière ; puis chacun prend quelques poignées de terre, et se tient devant son adversaire, l'échine courbée, les coudes pressés au corps, les mains serrées, toutes les saillies effacées, l'œil aux aguets, épiant le moment, étudiant les gestes de l'antagoniste ; tous deux prêts à profiter de la moindre imprudence, à éviter une manœuvre dangereuse. Ils tournoient lentement ainsi, reculant, avançant, avec circonspection, sans se livrer. Une remarque ordinaire, c'est que dans la lutte, à moins qu'elle n'ait lieu entre des lutteurs d'une célébrité bien égale, il y en a toujours un qui garde la défensive, humblement ployé, le regard inquiet, tandis que son adversaire est debout, le sourire sur les lèvres, sans paraître craindre

[1] Demi-hommes.

une mesure agressive. Si la supériorité de forces est bien décidément acquise à l'un des deux, il arrive souvent que celui-là ayant enlevé son rival dans ses bras, et tenant la victoire à sa disposition, le laisse aller négligemment sur le sable aux huées de la multitude. Quand l'infériorité est trop grande, le lutteur robuste prend dans ses bras son rival comme une nourrice son enfant, et le porte en dehors de l'arène. Quelquefois, d'un commun accord, les deux combattants se saisissent au col, entrelaçant leurs bras sous l'occiput, front contre front, comme



deux taureaux : c'est ce qu'on appelle le *collier*. Si ce manége dure trop longtemps, le public siffle et crie : *Défors*[1], jusqu'à ce qu'ils en viennent aux mains. Les lutteurs s'échauffent peu à peu de leurs efforts vains, de leurs ruses déjouées ; la sueur découle bientôt de leur front sous le soleil ardent du Midi ; les claquements de la main retentissent sur les épaules et les bras, qui se marbrent de rouge; les muscles gonflés se dessinent en saillies bleuâtres sur les jambes et sur les bras; le groupe de ces deux hommes entrelacés comme des serpents se traine péniblement dans l'arène, jusqu'à ce qu'enfin un des lutteurs, dans un mouvement mal calculé, soit tourné, soulevé et renversé, aux applaudissements de l'assemblée. Si la lutte a été bien soutenue de part et d'autre, le public console par quelques bravos le vaincu, qui salue avec confusion, sinon le sifflet l'accompagne.

A chaque relâche, les combattants ont recours au cordial : le vin ou l'eau-de-vie; mais quelques-uns s'en abstiennent comme d'une chose nuisible, et se contentent de garder dans leur bouche un fétu de paille pour y entretenir la fraicheur et conserver la respiration facile.

Il est impossible de décrire toutes les physionomies de ce spectacle multiforme si accidenté, chaque lutteur apportant son mode, chaque lutte apportant ses variétés.

Quelques coups pourtant, plus fréquemment employés, méritent mémoire.

C'est d'abord le *tour de cuisse*, où excelle Coste de Thulain, et qui consiste à faire trébucher l'adversaire



sur la jambe avancée près de lui. Le *tour de bras* est un système de dislocation attribué à Meissonnier, par lequel, chargeant le bras de l'opposant sur son épaule, il



lui imprime un mouvement de rotation, et le renverse la tête la première. Ce tour exige une force prodigieuse comme celui que l'on nomme le *tour de tête :* il s'agit



dans celui-ci de tenir l'adversaire courbé, la tête contre votre poitrine, et, lui passant les bras sous le cou comme deux barres de fer inflexibles, de le soulever de terre. Le rival pèse de tout son poids; alors s'exécute un immense travail de force : l'homme qui fait ce coup se carre sur ses jambes pour que ses jarrets ne fléchissent pas, et, renversant à demi son buste, la tête en arrière, les dents serrées, l'écume sur les lèvres entr'ouvertes, le visage contracté, amène à lui avec un râle d'efforts cette masse pesante qui ne résiste que par son inertie, et, quand il l'a enlevée de terre, l'y rejette sur le dos par un revirement brusque. L'autre, en revanche de ses fatigues, court la chance d'avoir les vertèbres du cou luxées. Patte, beau-frère de Meissonnier, dont un poëme déjà cité a peint la promptitude à vaincre par ces vers rapides :

> Tel qu'un taureau fougueux, dans l'arène il s'élance;
> Il arrive, *il le tombe*[1].....
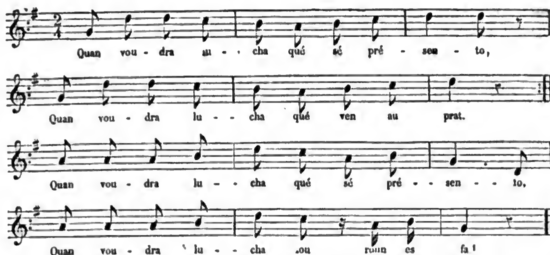
emploie assez fréquemment ce terrible procédé. Les plus grands ménagements sont recommandés aux lutteurs; mais les chutes assez rudes causent souvent des blessures graves, surtout par l'imprévoyance ordinaire qui laisse subsister des pierres dans le champ du combat. Les querelles pour coup douteux sont extrêmement rares, la voix du peuple tranche aussitôt la question; sa décision, formulée en de monstrueux hurlements, est un jugement sans appel, et les *prud'hommes* s'empressent de s'y conformer. Les prud'hommes sont les juges, choisis quelquefois parmi des jeunes gens de famille, ardents zélateurs : au nombre de quatre ou cinq, ils doivent marcher, distancés entre eux de quelques pas, autour des lutteurs, pour ne pas les masquer au public. Si l'un d'eux s'arrête, la foule crie : « Circulez! » Leur fonction est d'empêcher les infractions et de prononcer l'arrêt.

Pendant le combat, les musiciens jouent l'air de la

[1] Dehors.

[1] Il le renverse; idiotisme provençal.

lutte, et le doyen des paysans, placé près d'eux, en chante les paroles d'une voix cassée, à peu près comme Ramalingam récitait un poëme hindou pendant la danse des Bayadères. Voici l'air et les paroles.



Le lutteur doit renverser deux hommes, et quelquefois trois, suivant les conditions faites. Si nul ne se présente après la première victoire, le prix lui appartient. Ce prix varie de 50 à 500 francs, en proportion de l'opulence des communes. Les artistes du premier rang reçoivent une somme fixée, même après avoir été renversés.

Une des plaies de la lutte, et qui en amène la décadence, au dire des amateurs, c'est la déloyauté de ses desservants. Par une conduite fort explicable du reste, ceux-ci préfèrent gagner la moitié du prix, moins les labeurs et les chances aléatoires du combat. Aussi deux hommes qui luttent au même degré de force et de réputation, et peuvent craindre réciproquement une défaite, préfèrent fixer la destinée, et l'un d'eux convient d'avance de jouer le rôle de vaincu; puis, le prix remporté, grâce à cette concession, est partagé entre eux. Quand le peuple soupçonne une surpercherie de ce genre, il murmure, crie qu'*ils s'entendent*, et les fait recommencer. Mais quelquefois la déloyauté est du côté du peuple, qui, en prononçant les paroles sacramentelles : *A pas touca* [2], veut se donner double plaisir, comme un dilettante qui crierait *bis*. Dans d'autres circonstances, une coalition s'ourdit contre un lutteur robuste; au contraire de la disposition d'Horace contre les trois Curiaces, ils s'unissent trois contre un. Le plus faible vient éprouver les forces du colosse, et prolonge sa résistance autant qu'il peut pour le fatiguer. Le second, plus vigoureux, engage une lutte sérieuse, lasse son adversaire, et, si celui-ci n'est pas terrassé, le troisième, frais et dispos, supérieur aux deux premiers, combat souvent avec succès le rival dont les forces se sont épuisées dans les luttes précédentes.

Quoiqu'il n'existe pas une loi aussi terrible que celle qui punissait de mort toute femme qui assistait aux jeux Olympiques, les dames n'assistent plus à ce spectacle : les convenances les en ont exclues, et surtout les accidents qui, dans toutes ces prises de corps, arrivent souvent à la frêle étoffe de l'*inexprimable*, seul vêtement que portent les lutteurs. En revanche, les maîtresses des lutteurs assistent, inquiètes et éplorées, à ce drame palpitant d'intérêt pour elles. La grisette et la paysanne y abondent, et ce passe-temps l'emporte souvent sur le plaisir de danser *lou congo*, *las treilhas*, et *la falandoulo*.

Le lutteur, à part sa nudité académique, n'a pas de costume spécial; mais l'on remarque dans sa toilette, quelquefois assez soignée, le goût général du peuple pour les couleurs tranchantes, qui se révèle par un gilet sang de bœuf ou une cravate d'un rouge écarlate. Ils ont d'ordinaire les cheveux courts et ras à la malcontent, le chapeau languedocien en feutre gris relevé et liseronné autour des bords, la veste du paysan. Plusieurs, grâce à leurs Pénélopes, ont du linge fin, et j'en vis un qui s'enorgueillissait singulièrement d'un jabot volumineux disposé en arc sur sa poitrine.

Outre le lutteur proprement dit, qui vit exclusivement de ses victoires, qui n'a pas d'autre métier, qui, professeur théorique, développe les éléments généraux et ses systèmes particuliers, il y a le lutteur d'occasion. Comme tous ont quelques notions sur la lutte, c'est un paysan aux formes massives, aux bras musculeux, que le prix allèche, ou bien (anomalie heureusement fort rare) un jeune homme de famille distinguée, cédant au désir impérieux d'exercer des forces remarquables. Mais, comme lutteur de ce genre, celui qui tranche sur tous les autres par son originalité et sa bizarrerie, c'est le *carraco*.

Le carraco fait partie de cette grande famille inconnue, éparse sur les points du globe, condamnée à la vie errante et nomade, sauvage en dépit de la civilisation qui la cercle. Les Pyrénées rejettent cette écume dans les provinces méridionales. A chaque fête, ces gitanos viennent allumer la veille leurs bivacs aux portes de la ville, et, le lendemain, on les retrouve s'épanouissant à la lutte d'hilarité et de bonheur. L'appât de quelques pièces d'argent les fait toujours entrer en lice avec les miechommes. C'est alors un grand divertissement pour les spectateurs. En effet, les carracos (nom injurieux qui veut dire aussi bien voleur que bohémien) sont en ce moment la race souffreteuse et méprisée dont la gaieté cruelle du peuple a toujours eu besoin pour s'en faire un jouet passif, ainsi qu'ont été les juifs pour les chrétiens du moyen âge, ainsi que sont actuellement les Chinois pour les Malais. Le carraco est donc le loustic involontaire, le paria, le souffre-douleur de la multitude. On rit de ses gestes frénétiques, de son corps brun, de ses membres grêles comme ceux de l'Arabe, de la façon dont il grimace vis-à-vis de son adversaire, qu'il fixe de ses yeux étincelants, en lui montrant ses dents blanches au milieu de sa barbe épaisse et noire. Il est, du reste, fort

[1] Que celui qui veut lutter se présente, qu'il vienne au pré.
Que celui qui veut lutter se présente, le rond est fait.

[2] Il n'a pas touché (ses épaules n'ont pas touché la terre).

plaisant de voir la tribu suivre avec anxiété cette lutte, où se résout la question d'un bon souper et d'une joyeuse orgie; et le lutteur exprimer sa joie après une victoire par les folies les plus bizarres, en bondissant comme un chevreau par toute l'arène, tandis que, dans la situation contraire, il nie avec opiniâtreté, et les bras tendus au ciel, qu'il ait été vaincu, lors même que ses épaules sont encore maculées de terre.

Le lutteur cumule aussi souvent ces fonctions avec celles de toréador. Il est un des acteurs des courses et des *ferrades*. Sans armes, en bourgeron, le corps ceint d'une écharpe rouge, tandis qu'un compagnon monté à cheval harcèle le taureau, il détourne la fureur de l'animal sur lui-même, et se glisse, dans les moments dangereux, sous les charrettes disposées en fer à cheval qui forment la lice, ou franchit la barrière si la scène se passe dans les Arènes. Enfin, après quelques passes, il dirige sa course vers l'extrémité où les fers se préparent dans un brasier allumé, attend de pied ferme le farouche habitant de la Camargue, le saisit par les cornes, le fait trébucher, et le tient à terre maintenu et dompté, tandis qu'on applique à l'animal, sur les cuisses, une étampe rougie au feu, qui le stigmatise du nom ineffaçable de ses maîtres, et le fait esclave. Les plus célèbres toréadors sont Barailler, Jacques, Paulet de Vauvert, Ravel. Celui-ci, réputé pour son adresse dans ces jeux dangereux, renversé dans une lutte à plusieurs reprises par le fameux Mazard, se releva avec dépit en lui disant : *Ah! coquinet, t'auries tomba s'aviés des bânos* [1].

Le lutteur, jaloux de sa gloire, se retire aussitôt qu'il sent ses forces s'affaiblir, pour ne pas entendre murmurer autour de lui :

Trop longtemps le vieillard est resté sur la scène.

Il se marie et devient jardinier ou *bayle* [2] d'une métairie; mais les rhumatismes, les douleurs, fruits de ses excès, de tant d'efforts physiques, de victoires achetées au prix de contusions, de chairs froissées et meurtries, l'étendent de bonne heure sur un lit de souffrance, à moins qu'il ne soit toréador; alors il a la chance d'être au préalable éventré, et d'entendre en mourant tout le cirque s'ébranler aux clameurs des gens du peuple, se disant les uns aux autres en frappant dans leurs mains : *A ben fa lou bau, l'a ben freta, l'a ben paga* [3]! Le soir, tous raconteront dans leur famille que la lutte a été intéressante, et qu'il y a eu un maladroit toréador, un sot, un lourdaud, un *pountroucan* [4] qui s'est fait tuer.

Ce sera là son oraison funèbre.

[1] Ah! coquin, je t'aurais renversé, si tu avais des cornes.
[2] Maître-valet.
[3] Le taureau a bien agi, il l'a bien frotté, il l'a bien payé.
[4] Terme de mépris : un homme faible, incapable; littéralement, un emplâtre.





LE MARCHAND DE COCO

PAR

JOSEPH MAINZER



> Le gaillard, le verre à la main,
> Au mestier qu'il fait n'est pas asne :
> Il vend aux autres sa tisane
> Et gagne pour boire du vin.
>
> *Costumes sous Louis XIV.*
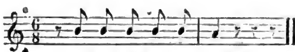


Parcourez la France dans ses quatre-vingt-six départements, interrogez l'une après l'autre toutes les classes de la société: du travailleur au sinécuriste, de l'ouvrier qui mouille son pain noir de sueur au propriétaire opulent, du garde champêtre au pair de France, montez tous les degrés de l'échelle : vous ne trouverez pas un individu plus pacifique et plus doux que le marchand de coco, une industrie plus calme et moins compliquée que la sienne; vous n'en trouverez pas non plus qui soit plus fidèle aux vieilles traditions de costume et de manipulation. C'est toujours le même tablier blanc, noué autour des reins; le même tricorne, encadrant toujours d'une façon assez burlesque une face large, aplatie, dont la physionomie est ordinairement empreinte d'une bonhomie toute joviale; c'est aussi la même liqueur fade, d'un jaune pâle, et d'un caractère si innocent, que le peuple qui ferait un usage exclusif de cette boisson serait, je n'en doute pas, de tous les peuples de la terre, le moins remuant et le plus facile à gouverner. Si j'étais souverain et tyran, je ne voudrais pas que dans mes États il fût permis de vendre et de boire d'autre boisson que le coco.

A peine levé, le marchand de coco s'assure si sa fontaine est en bon état; il entretient, à l'aide du tripoli, le lustre et la fraîcheur du cercle de cuivre qui l'embellit à la base et au sommet; puis il procède à la préparation de sa rafraîchissante liqueur. Sa fontaine se compose à l'intérieur de deux compartiments qu'il remplit également d'une eau limpide. Dans l'un, il introduit quelques bâtons de réglisse : voilà pour la boisson; l'autre ne demande aucun ingrédient : l'eau qu'il renferme n'a d'autre destination que de s'échapper parcimonieusement deux ou trois cents fois dans la journée, pour avoir l'air de rincer des gobelets toujours essuyés au même tablier. J'avoue que, si j'étais consommateur, j'aimerais autant que mon gobelet ne fût pas essuyé.

Ces préliminaires terminés, notre marchand étudie le jeu de son double robinet, fixe sa fontaine sur ses épaules au moyen d'une courroie, accroche à sa ceinture ses trois ou quatre gobelets argentés faits en forme de coupes élégantes plus ou moins bossuées; s'arme du bâton

qu'à chaque halte il placera sous la base de son fardeau, s'en servant comme d'une troisième jambe, afin de maintenir l'équilibre, et se met en marche. Il fait son entrée dans la rue en poussant le cri : *A la fraîche! qui veut boire?*



qui salue le premier rayon du soleil pour ne s'éteindre qu'à la lueur artificielle du gaz. Ses premiers pas sont lents et mesurés, il erre assez tristement jusqu'au milieu du jour; mais, à mesure que le soleil monte à l'horizon, sa démarche devient plus vive, sa voix s'élève par degrés jusqu'au diapason le plus haut, le son de sa clochette devient plus aigu et plus pressé : le marchand de coco a presque perdu sa gravité philosophique. Comme il enveloppe tout Paris dans le vaste réseau de son industrie, on le trouve partout où quelque gosier populaire et altéré peut réclamer son intervention : dans les rues, sur toute la ligne des boulevards, à l'entrée des promenades publiques; à la barrière même, bien que sur ce théâtre privilégié de tant de libations on préfère généralement de plus énergiques liqueurs.

Le soir, il stationne à la porte des bals et des théâtres; les boulevards Saint-Martin et du Temple sont les lieux où son industrie brille alors de l'éclat le plus vif. Au moment où la foule, désertant l'intérieur d'une salle échauffée pour venir respirer un peu d'air à la porte, annonce qu'un entr'acte vient de commencer, le tin tin provocateur de vingt clochettes se mêle aussitôt au cri : *A la fraîche!*



qui se trouve être en cette occasion parfaitement de circonstance. Chaque marchand de coco devient le point central d'un groupe nombreux où figurent à la fois la grisette sentimentale, les yeux remplis de larmes, et le titi goguenard, qui parodie la scène terrible ou pathétique à laquelle il vient d'assister. Dieu sait combien de fois, dans l'espace de ce bienheureux entr'acte, le marchand joyeux a décroché, rincé et raccroché ses quatre gobelets, et combien de fois sa main s'est ouverte pour percevoir les deux liards d'usage! Mais la sonnette du régisseur se fait entendre; les spectateurs se hâtent de rejoindre leurs places; le boulevard n'est plus occupé que par quelques vendeurs de contre-marques, et le marchand de coco profite de cet instant de répit pour aller faire nouvelle eau à la première borne-fontaine. L'entr'acte suivant le retrouvera à la porte du théâtre, prêt à faire jaillir de son inépuisable robinet cette liqueur écumeuse qu'on pourrait appeler la limonade gazeuse du prolétaire.

Les théâtres n'ont pas seuls le privilége d'offrir à notre industriel ses moments de bonne fortune. Une revue de la garde nationale, une course de chevaux, un ballon lancé dans le Champ-de-Mars, les fêtes publiques qui font courir la population soit aux Champs-Élysées, soit à la Bastille, soit à la barrière du Trône, sont autant d'occasions de gain pour le marchand de coco. Dans la belle saison, on le rencontre sur les routes fréquentées par les promeneurs, dans les foires, aux portes des parcs de Saint-Cloud et de Versailles, partout où il y a affluence; et si le ciel, exauçant ses prières, permet que le tiède soleil de Paris se donne les airs d'une chaleur équatoriale, il se lance avec jubilation dans la voie de la hausse, et va jusqu'à doubler le prix de son liquide.

Il y a cependant, dans sa vie calme et si régulière, autant d'époques qu'il y a de saisons dans l'année. Son bonheur suit les variations du débit, et celui-ci les caprices de la température : comme l'été est l'apogée de sa gloire, l'hiver doit en être le déclin. Mais il y a en lui tant d'amour de l'art, tant de religion pour ses habitudes, qu'il lutte courageusement contre le froid. Il soumet, le matin, sa liqueur au plus haut degré d'ébullition, et, malgré le vent et la neige, alors même que le thermomètre marque le fatal degré de la congélation des liquides, vous le verrez passer triste et grelottant, mais imperturbable et fier, et comme une protestation muette contre cette saison maudite.

Je vous ai présenté le marchand de coco dans son état primitif; mais gardez-vous de croire qu'il soit tout à fait rebelle au progrès : la civilisation est venue jusqu'à lui. Il est vrai que, s'il améliore, c'est avec lenteur et prudence, et plus souvent dans son propre intérêt que dans celui du consommateur. Ainsi, les plus grandes modifications qu'il ait jusqu'ici apportées à son industrie ont eu pour but de lui procurer plus de profit avec moins de peine. Les moyens de transport et de distribution ont pu être perfectionnés; quant au coco, il est demeuré immuable; seulement, quelques cerveaux largement organisés lui ont donné des auxiliaires. Il n'est pas rare, par exemple, de voir au coin de certaines places, de certaines promenades, des marchands, et plus souvent des marchandes, remplaçant alors le tricorne par un vaste chapeau de paille, étaler sur une table recouverte d'une petite nappe deux carafes, dont l'une contient du coco, tandis que dans l'autre surnagent trois ou quatre rouelles de citron qui communiquent l'acidité de leur jus à une eau parfaitement veuve de sucre. On en trouve même qui poussent le raffinement jusqu'à faire des préparations d'eau de groseille et d'orgeat. L'été dernier, un grand nombre de petites charrettes, surmontées d'élégants tonneaux, circulaient dans les rues de Paris, offrant aux gosiers desséchés de la limonade et du cidre à un sou le verre. Enfin, il y a des marchands, principalement à l'entrée du pont au Change, et vis-à-vis l'Hôtel de Ville, qui disposent sur une table, au lieu de fontaines, de véritables édifices artistement façonnés, qui rappellent à s'y méprendre (à la matière et aux proportions près) le dôme écrasé du Panthéon, et la coupole dorée des Invalides, voire même les tours superbes de Notre-Dame. Mais ces nuances, hâtons-nous de le dire, n'établissent pas entre eux d'orgueilleuse différence, et n'altèrent en rien l'uniformité de leurs mœurs. Je citerai même un trait de caractère qui leur est commun à tous : c'est que, soit défaut de confiance dans la vertu du coco, soit pour ne pas faire dire qu'ils boivent leur fonds, ils se gardent bien de détourner à leur profit la moindre dose de leur merveilleuse liqueur; quand ils ont soif, ils vont chez le marchand de vin, et ils ont soif très-souvent.

Pour le marchand de coco, il n'y a ni classe, ni rangs, ni titres : que vous soyez un diplomate autrichien, un prince russe chamarré de décorations, ou un marchand de peaux de lapins, il ne s'en inclinera ni plus ni moins devant vous, il tournera son robinet avec le même flegme, et, pour rincer son gobelet, ne versera pas une goutte d'eau de plus. Vous êtes un consommateur, et vous avez



deux liards dans votre bourse : il n'en demande pas davantage.
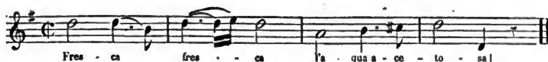
On peut bien contester la vérité de cet axiome de la Charte constitutionnelle : ***Tous les Français sont égaux devant la loi;*** on ne contestera jamais la vérité de celui-ci : ***Tous les hommes sont égaux devant le marchand de coco.***

On rencontre quelquefois, parmi les marchands de coco, de cette boisson si éminemment pacifique, des physionomies prodigieusement militaires. On en voit qui portent des moustaches, d'autres de longues barbes, en souvenir de leurs belles années de service. Ils lisent le journal quand, par hasard, ils peuvent en attraper un, quelle que soit sa date. Ils sont animés des sentiments les plus guerriers et les plus français; leur fontaine a souvent la forme d'un temple grec surmonté de drapeaux tricolores et enrichi d'inscriptions; sur l'une on lit : ***Gloire au courage!*** sur l'autre : ***Honneur au drapeau français!*** sur un troisième : ***Aux braves l'immortalité!*** Le marchand lui-même est, par son physique, à la hauteur de ses patriotiques inscriptions. Il a l'extérieur d'un vieux militaire qui ne semble pas avoir bu beaucoup d'eau dans sa vie; et, s'il porte sur son dos le paisible et peu dangereux coco, sa face rubiconde et l'éclat de son nez écarlate protestent ouvertement contre la profession de son choix.

Il y a des hommes à double face, des hommes qui renient leur passé; notre marchand de coco fait mieux encore : il renie son présent. Par derrière, l'enseigne du coco; par devant, celle du vin ; d'un côté, le symbole

de la paix éternelle et à tout prix; de l'autre, les traits d'un matamore qu'on dirait n'avoir vecu que de cartouches et de coalisés

Le marchand de coco vendant de la limonade me rappelle que la même industrie existe à Rome; j'ai même gardé le souvenir d'une des mélodies qui s'y rattachent :



Il serait assurément difficile de citer une profession dans laquelle les bénéfices soient plus considérables en raison des déboursés; et, pourtant, c'est peut-être de toutes celle qui conduit le moins à la fortune. On voit, parmi les marchands de coco, de trop vieux visages pour laisser à penser qu'ils se retirent jamais propriétaires de maisons de campagne ou de rentes sur l'Etat.

Dernièrement l'un d'eux, voulant corriger sans doute ce côté fâcheux de son commerce, avait entrepris d'y joindre une branche qui promettait de devenir assez productive. Chaque matin il sortait de Paris, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre; il rentrait le soir, et avait fait une excellente journée. Tout son secret consistait à faire remplir d'eau-de-vie, hors barrière, un des deux compartiments de sa fontaine. Depuis un mois environ, notre homme faisait ainsi sa petite contrebande, et tout allait à merveille. Un jour, jour fatal! comme il était sur le point de rentrer dans Paris, un commis de l'octroi l'arrêta pour lui demander un verre de coco. Où diable un commis de l'octroi va-t-il prendre l'idée d'avoir soif, et surtout de se désaltérer avec une pareille boisson? Le marchand s'empresse de remplir un gobelet, et le présente au commis avec toute la grâce imaginable. Celui-ci n'a pas plutôt goûté le liquide, qu'il pousse un cri d'admiration, et appelle quatre ou cinq de ses collègues qu'il invite à suivre son exemple. Les gobelets sont remplis et vidés en un instant, et chacun s'extasie. Enchanté de cette consommation inattendue, le marchand tend la main pour faire sa recette; mais, au lieu de payer, les commis l'invitent civilement à entrer au bureau. Là on le décharge de sa fontaine, et le pauvre homme ne tarde pas à s'expliquer les éloges flatteurs prodigués à sa rafraîchissante liqueur : la cloison intérieure s'était dessoudée, et l'eau-de-vie, se mêlant avec le coco, avait miraculeusement transformé celui-ci en un grog excellent.



Marchand de coco sous Louis XV.



LA PORTIÈRE

PAR

HENRI MONNIER



Quand nous venons au monde, nous autres modestes enfants de Paris, peu de personnes assistent à notre arrivée : ce sont ordinairement l'accoucheur, la garde et la portière de la maison où nous avons reçu le jour. La servante, si la dame du lieu ne fait pas elle-même son ménage, va, vient, tourne et *rattourne* de la cuisine à la chambre à coucher, de la chambre à coucher à la cuisine, et le mari n'est jamais là.

Toutes les formalités usitées en pareil cas une fois terminées, le sexe du petit bonhomme bien et dûment constaté, on le purifie, on l'empaquette, on le ficelle, on le reficelle, on lui brise bras et jambes pour qu'il occupe le moins de place possible dans ses langes ; puis on le présente à la maman, qui le reçoit des mains de la garde. Le docteur, dont les soins ne sont plus nécessaires, plie bagage, tire sa révérence, et la portière reprend le nouveau-né, l'inonde de caresses, l'humecte de baisers, et lui voue, à dater de ce jour, une affection des plus vives, un dévouement sans bornes.

Cette affection des plus vives, ce dévouement sans bornes, s'étendent à tous ceux et celles qu'elle accolada à leur venue dans cette vallée de larmes et de misère. Le temps, qui détruit tout, ne diminuera pas cette tendresse ; il ne fera, au contraire, que l'augmenter, que l'accroître, que l'embellir ; jamais elle ne sera payée d'ingratitude : de tout temps le Parisien aima sa portière. J'ai beaucoup aimé la mienne, vous devez avoir aimé la vôtre ; vous l'aimerez, je l'aimerai, nous l'aimerons toujours. Aussi cette haine que, dans un âge plus avancé, nous portons aux autres femmes de sa condition, bien que fort injuste, est-elle une conséquence toute naturelle de cet amour exclusif que nous conçûmes pour la première.

Le portier est plutôt l'homme à la portière, car, pour être digne du titre dont il se pavane, il faudrait qu'il partageât les charges et les bénéfices de l'emploi ; et il ne les partage pas. C'est un être à part, un *monsieur singulier*, comme l'appelle sa compagne dans ses rares accès de gaieté, une espèce de tailleur en vieux. Autant Humann met d'élégance dans sa coupe, autant le portier se distingue par l'inexpérience, la maladresse et la pesanteur de ses ciseaux.

C'est quelquefois encore un cordonnier obscur, qui, au sein même de la capitale, s'est créé des habitudes orientales ; il ne fait rien, le *sans cœur*, ou si peu, qu'il vaudrait mieux cent fois qu'il restât au lit la majeure partie de la journée. Il tousse, mouche, crache et graillonne à faire tourner le boire et le manger des locataires, dont il a l'impudeur de lire le premier les journaux ; puis il humera le jus d'une pipe archiculottée, le nez perdu dans les fonds d'une vieille souquenille rapiécée et *rapiéceras-tu*, se démettant en faveur de sa moitié de la totalité des ennuis et des tracas de l'association conjugale.

Madame, que nous appellerons la maman Desjardins, est d'une nature diamétralement opposée à celle de son triste époux : vive, preste, alerte et proprette, elle fait

tout par elle-même, porte les culottes, se moque du *qu'en dira-t-on*, et, depuis son mari jusqu'au locataire le plus huppé, mène à la baguette toute la maisonnée.



A seize ans, elle vint du fond de la Bourgogne à Paris retrouver une sœur aînée de son papa, depuis longues années en service auprès d'un vieux garçon vicieux. Son arrivée ne causa pas à la tante un sensible plaisir. Elle n'était pas fine, tant s'en fallait qu'au contraire; mais, comme tant d'autres, elle avait cet instinct naturel, ce gros bon sens, qui longtemps nous font pressentir à l'avance que tel ou tel individu nous sera plus ou moins nuisible ou désagréable. Elle ne tarda pas toutefois à voir ses prédictions se réaliser. Le lendemain, à son déjeuner, M. Bournichon demanda à sa gouvernante des nouvelles de l'enfant, comment elle avait passé la nuit, si le séjour de la capitale semblait devoir lui convenir; il lui adressa cent autres questions encore, qui toutes prouvaient jusqu'à l'évidence que déjà la petite ne lui était pas indifférente.

Sa barbe avait été faite en se levant, ses oreilles étaient brûlantes, sa langue épaisse, son regard hébété. Il était sûr et certain que Bournichon n'était plus dans son assiette ordinaire et qu'un notable dérangement d'idées venait de s'opérer dans son imaginative. Il tourna quelque temps encore autour de la question, puis enfin l'aborda en témoignant le désir de voir immédiatement la jeune personne.

La position de la pauvre femme en cette occurrence était des plus critiques : devait-elle la faire venir, ou ne le devait-elle pas? Elle le fit. M. Bournichon se contint, et se renferma dans les limites de la bienséance; seulement ses regards se portèrent plusieurs fois avec trop de complaisance peut être sur la petite : au demeurant, il fut très-convenable. Le coup n'en était pas moins porté. La malheureuse tante connaissait le pèlerin; elle savait qu'il ne fallait pas le heurter, qu'il était prudent de ménager et la chèvre et le chou; elle fit bonne contenance, elle patienta tant bien que mal; mais, une fois le déjeuner terminé, elle fit passer la fille de son *bien* de frère devant elle, l'enferma dans sa chambre, endossa son tartan, prit son sac et ses socques, et le soir même elle avait fait maison nette. *Petite nièce à sa tante* était entrée, à l'autre bout de Paris, en qualité de bonne d'enfant, chez une jeune dame dont le mari était aux colonies.

Pour jolie, la petite ne l'était pas, mais elle avait ce que nous appelons la beauté du diable, les plus belles dents du monde, beaucoup de fraîcheur, seize ans, et M. Bournichon en avait soixante-sept bien sonnés.

Depuis le jour où sa tranquillité fut compromise, la compagne du vieux garçon ne fils plus qu'un bien mauvais coton : ses digestions devinrent laborieuses, son sommeil était agité; les âmes charitables du voisinage l'entretenaient dans ses sombres pensées en lui demandant à tout bout de champ des nouvelles de la petite. Bournichon, de son côté, devenait de plus en plus exigeant. Cet état de choses ne pouvait durer longtemps, aussi ne dura-t-il pas, et, un beau matin, au moment où elle y pensait le moins, elle prit congé de la compagnie.

Bournichon fut médiocrement affecté de la perte de sa Babet : elle lui était devenue odieuse, intolérable; il remua ciel et terre pour connaître la demeure de la petite, que la défunte avait eu bien soin de tenir cachée; il y parvint néanmoins, la fit venir, lui proposa d'en faire sa compagne : elle accepta. Deux mois après, Bournichon s'en fut rejoindre la pauvre Babet, il laissa à sa nièce peu de chose à la vérité, mais assez encore pour tenter la cupidité du sieur Desjardins.

Peut-être le défunt valait-il mieux que sa réputation; toujours fut-il qu'en sortant de chez lui sa jeune gouvernante aurait trouvé difficilement à s'établir : le monde est si méchant! Aussi, quand le futur se présenta, elle le prit au mot, dans le seul but de se créer une position.

Le mariage était à peine consommé, que maman Desjardins s'aperçut, mais un peu tard, de la boulette qu'elle venait de faire. Cet homme, qu'elle avait paré de toutes les richesses de son imagination, tomba tout à coup à bas du piédestal qu'elle s'était plu à lui élever; dès ce moment elle ne vit en lui que ce qu'il était réellement, un grotesque, un brutal, un cynique sans bouche ni éperons, aux lieu et place d'un lancier, d'un tambour-major, qu'elle avait rêvés. Elle se prit aussitôt à le détester, et le détesta de toutes les forces de son âme.

L'histoire de ma portière n'a rien de bien extraordinaire, de bien merveilleux; je l'ai contée parce que son histoire, comme elle me l'a mille fois répété, est *la celle à toutes les autres... de portières.*

Toutes les dames commises à la garde d'une maison sont en général d'anciennes cuisinières, d'ex-femmes de charge, qui ont appris à tirer le cordon dans les longues et interminables séances qu'elles ont faites dans la loge. Un héritier qui veut épargner à la mémoire de son parent un reproche d'ingratitude, à sa bourse une modique pension viagère, mettra à la porte, sans calembour aucun, l'ex-gouvernante du défunt.

Il en est, au reste, du métier, de la profession, de l'état de portière, comme de tous les états, de toutes les professions, de tous les métiers en général : tous ont leur bon et mauvais côté. Il y a dans celui-ci beaucoup de mal à se promettre, sans doute, il ne faut pas se le dissimuler; mais aussi combien de compensations! La portière ne règne-t-elle pas en souveraine des plus despotes sur tous les habitants de la maison, n'importe le rang, l'âge, le sexe et la classe à laquelle ils appartiendront? Tous ne sont-ils pas soumis à ses lubies, à ses moindres caprices? N'est-elle pas le factotum, le bras droit, le conseil du propriétaire? N'est-ce pas elle qui perçoit les loyers, qui fait les rapports, donne et provoque les congés, qui dispose des caves, des greniers et des appartements?

Il y a à Paris deux mille maisons que je pourrais citer, que je ne citerai pas, mais dans lesquelles en dix ans on n'a pas vu une seule fois le propriétaire; souvent

même on ignore complétement s'il est homme ou femme : jamais, au grand jamais, on ne s'en est occupé.

Tout ce qui se présente à la reine de la loge ne l'aborde jamais que le chapeau à la main ou la main au chapeau. Le jour de la fête de la Vierge, sa patronne, sa demeure ne peut contenir les fleurs et les bouquets dont elle est assaillie; au renouvellement de l'année combien de cadeaux, de douceurs de toute espèce : c'est à n'en plus finir.

Et les fournisseurs ! quel intérêt immense n'ont-ils pas à se maintenir toujours au mieux avec madame Desjardins! Si le boucher manque un seul instant, un seul, à son devoir : « *N'allez jamais chez c't'homme-là*, dira-t-elle à un nouveau locataire, *c'est un fichu boucher; sa viande est gâtée, il rend à faux poids, sa femme est haute comme le temps, elle vous agonisera de sottises.* » A-t-elle à se plaindre du boulanger : « *Gardez-vous, comme de la peste, de prendre vot' pain dans c'te maison-là; c'est des gens malpropres qu'il n'y a pas leurs pareils : ils vous feront manger des cri-cris.* » Si la fruitière a eu la malheur de traverser la rue sans la voir : « *Vous ferez bien de ne jamais entrer chez cette femme-là; elle est si mauvaise, qu'elle vous allongera une paire de soufflets si vous avez le malheur de marchander la moindre des choses : ça ne pèsera pas eune once.* » Ainsi de suite, tout le monde aura son paquet.

Ne croyez pas que la portière n'ait pas aussi ses petits moments de distraction, elle n'est pas toute l'année à l'attache; je me plais cependant à lui rendre cette justice : elle sort rarement, mais encore sort-elle quelquefois. Et qui la remplace? les vieilles béguines qui habitent les étages supérieurs, qui jamais ne donnent rien, sont pour elle d'une complaisance à toute épreuve, et s'emparent du cordon. Ce sont ces femmes jaunes et décharnées, ou grasses à fendre à l'ongle, qui dans la belle saison tapissent le soir les deux côtés de la porte cochère, passent en revue les gens de la maison, les allants et les venants, et les habillent de toutes pièces.

Les desséchées sont de vieilles filles, les âmes damnées du vicaire de la paroisse, des lames à vingt tranchants, les demoiselles de la confrérie de la Vierge.

Les potelées, des veuves, des gardes-malades ou des femmes de ménage. Toutes ces dames se chauffent et s'éclairent toute l'année *gratis pro Deo*. Elles forment l'état-major, le conseil privé de maman Desjardins, écoutent *mordicus* les soporifiques lectures de romans incompréhensibles, interrompues à chaque alinéa par la demande incessante du cordon, ou les coups de marteau de la porte, qui les font toutes bondir comme de blancs agneaux sur leurs siéges. Elles épient un regard, un sourire de leur bien-aimée souveraine, qu'elles entourent des attentions les plus fines et les plus délicates.

C'est à l'obligeance de ces péronnelles que nous sommes redevables de la présence de toutes ces portières qui, dans nos fêtes, nos réjouissances publiques, à nos feux d'artifice, le jour de l'ouverture du Musée, à l'Exposition des produits de l'Industrie, nous coudoient, nous fatiguent, nous assomment et nous marchent autant sur les pieds. Ces femmes sont éminemment curieuses; ce fut et ce sera toujours leur petit péché mignon. Au fond, ces femmes ne sont pas méchantes, toutes en général sont d'une assez bonne nature; mais les flatteurs, qui, tous les jours, parviennent à faire changer les meilleures intentions des princes et des rois, changent aussi les meilleures intentions de nos portières et nous les gâtent.

Jamais, avant d'avoir vécu à Paris, nul ne pourra se persuader combien il importe à tout homme, jaloux de son repos et de sa tranquillité, d'être bien avec sa portière. Autrement, plus de bonheur, plus de paix pour lui sur la terre, et encore, malgré toutes les précautions prises en pareil cas, un rien, une idée, un caprice, une goutte d'eau répandue, une sottise commise par votre femme de ménage, de la conduite de laquelle on vous rendra responsable, pourront vous aliéner l'estime et la considération de votre portière.

La tête haute, la conscience pure et paisible, vous chantonnez en tournant le bouton de la porte de la loge où vous espérez rencontrer un gracieux sourire; pas du tout, au lieu du sourire gracieux, ce sera une mine atroce, une tête de griffon, comme dit mon ami Dantan, une réponse des plus sèches à votre bonsoir, et, si vous ne trouvez immédiatement un coin, une place où déposer votre bougeoir, pas une main ne viendra le prendre; il vous faudra le mettre dans votre poche, si vous n'aimez mieux le remonter chez vous.



Le soir, vous frapperez vainement à la porte : on connaît votre touche, on ne vous ouvrira pas, et, à moins d'une circonstance imprévue, indépendante de la volonté de maman Desjardins, vous ne pourrez rentrer que le lendemain. Vos lettres, si toutefois on veut bien les recevoir, vous seront remises quinze jours après leur arrivée; vos billets de garde confisqués; puis on mutilera le cordon de votre sonnette, la machine à battre les habits sera décrochée, votre carré souillé, votre paillasson prostitué, puis on dira au tailleur : « Si l'on ne vous ouvre pas là-haut, c'est qu'on ne veut pas vous payer : voilà la chose. »

Toute portière aime les animaux; chaque loge possède un chien, un chat, des serins, un moineau franc et quantité de petits cochons d'Inde dont les voix aiguës attestent la présence sous l'établi, la commode ou le dessous du poêle.

Le chien semble n'avoir jamais été jeune, tant il est vieux et laid; il est toujours fort avancé en âge. Il appartient à la race des carlins, espèce presque éteinte et dont quelques individus se trouvent encore de temps à autre chez la portière. Ce chien a quelque chose du mari de sa maîtresse; cette ressemblance existe au moral comme au physique : ainsi que le père Desjardins, il est maussade, *sur sa bouche*, graillonneur et boudeur. Comme lui, il a le nez épaté, la barbe grise, l'œil éteint bordé de rouge, l'oreille entamée et les jambes mauvaises. Comme son maître, il est fat, important, et ne tient aucun compte de leur politesse à ceux qui le viennent visiter. Son organe est tellement fêlé, que c'est tout au plus s'il est facile de l'entendre à deux pas. Égoïste comme tous les vieux garçons, il ne sort jamais, dans la



crainte des mauvaises charges des polissons du quartier.



Le chat est peu sédentaire, il va et vient, n'est jamais en place; assez bien vu dans quelques parties de la maison, fort mal dans d'autres; il fournit rarement une longue carrière.

Chaque année, les cages reçoivent de nouveaux locataires: cette odeur de pipe et de *ratatouille*, qui constamment règne dans la loge, est en grande partie une des causes principales de l'émigration de leurs habitants.

Les petits cochons d'Inde pullulent d'une manière effrayante; ils se trouveraient assez bien de la loge, ils s'y plairaient bien davantage encore si tous n'étaient condamnés à être servis sur la table de leurs honorés maître et maîtresse. Jamais je n'en mangeai, mais je tiens de ma portière, qui en consomme fréquemment, que c'est un mets très-délicat et très-recherché.

Chez les garçons, la portière remplit souvent les fonctions de femme de ménage; c'est même une des belles cordes de son arc, quand elle a le talent de la bien faire jouer: un garçon n'y regarde jamais de près, et, si son heureuse étoile veut que le cher homme prenne ses déjeuners chez lui, elle trouve facilement moyen de sustenter, haut la main, elle et tous les siens, à ses frais et dépens.

Plus encore que la femme de ménage, la portière, qui va et vient à toute heure de jour et de nuit, à l'abri de tout contrôle, a beau jeu pour faire, comme on dit, ses orges; aussi la gaillarde fait-elle danser à *belle baise-*

mains le bois, le charbon et tout ce qui s'ensuit : tout généralement y passe; il n'y a pas jusqu'aux cigares du malheureux locataire qui ne viennent se promener, quelle profanation ! sur les tristes et dégoûtantes lèvres de l'infâme Desjardins.

Puis, quand il prend envie au maître d'abandonner pour quelques jours la capitale, quelles aimables parties, quelles folles soirées se donnent dans son appartement ! Qu'il serait agréablement surpris s'il voyait ses petits meubles, pour lesquels il a tant d'égards, qu'il traite avec tant de ménagements, à la merci de toutes les commères de sa maison, à l'aspect de ces lumignons errant çà et là de tous côtés, dans tous les coins, illuminant les chastes visages des vierges de la confrérie; ses beaux albums, ses recueils de vignettes, si précieux, dans les mains de ces matrones humectant le pouce de la main droite à chaque feuille qu'elles passent en revue, écorchant les textes et brisant les marges à faire tomber l'éditeur Curmer en syncope.

Et ses jolies statuettes transformées en patères et recevant les bonnets de ces dames ! et ses belles faïences, qui coûtèrent tant de veilles à *Bernard Palissy*, donnant pour la première fois l'hospitalité à la crêpe, au beignet, au marron *boulu!*...

Qu'il faudrait de vertu à celui qui, rencontrant chez lui semblable compagnie, se renfermerait dans les bornes de la bienséance et de la modération ! il agirait ainsi, que sa conduite trouverait encore de nombreux détracteurs. « Qu'avait-il tant de besoin, ce grand marabout-là, dira le lendemain, en allant au lait, mademoiselle Pétola, qui n'a point été élevée sur les genoux de madame de Genlis ; qu'avait-il tant de besoin, madame Gabiaud, de nous tomber ainsi sur les épaules, que j'en ai zévuse ma digestion toute troublée, que j'en ai passé eune nuit quasiment toute blanche? Il ne sait jamais que vous faire des transes pareilles, c't'ostrogoth-là !

MADAME GABIAUD. — Avous-vu l'air pas contente qu'il avait, mamzelle Pétola? Nous a-t-il adressé un seul mot de politesse? Ah! ben oui, il avait ben le temps, ma foi ! il avait ben trop peur de se compromettre ; dame ! c'est que le roi n'est p't'être point son cousin, à c'beau muscadin ! »

Il est bien rare qu'une portière donne son approbation quand il prend envie à celui dont elle fait le ménage de renoncer au célibat; aussi ne garde-t-elle plus aucune mesure, va-t-elle à travers choux, lorsqu'elle croit avoir découvert ce qu'elle appelle le *pot aux roses*. C'est aussitôt une maîtresse abandonnée, qui se livre aux fureurs du plus sombre désespoir, une lionne, que sais-je, une poule, une levrette, à laquelle on vient d'enlever ses petits. Ni les représentations des voisines, ni les devoirs que lui impose sa double qualité de femme et d'épouse, rien ne la peut calmer : comme la justice, il faut que la douleur ait son cours. Elle ne peut se faire à cette idée, qu'une autre pourra impunément disposer de tout dans l'appartement. Elle énumère alors tous les services qu'elle n'a pas rendus à celui qui la délaisse; c'est un fils qu'elle idolâtrait, qui vient de renier sa mère. Elle ne se rappelle plus, l'indigne, ces petits abus de confiance, ces petits emprunts quotidiens qu'elle faisait aux provisions que la famille envoyait à son fils bien-aimé, à la garde-robe que papa Desjardins avait grand soin de dénaturer au plus vite, dût la réputation d'Humann en être ébranlée, en admettant toutefois qu'elle pût jamais l'être.

Elle trimbalera ses griefs de porte en porte dans la maison, les boutiques, les magasins, dans tout le voisinage, et Dieu seul sait si le pauvre jeune homme ser ménagé ! Ce sera un être atroce, épouvantable, perdu de dettes et de débauches; le mariage d'un tel être une horreur, une monstruosité, une première révolution, il ne se fera pas, et le propriétaire, qui est la probité même, se gardera bien d'y prêter les mains : sa leçon est faite en conséquence si l'on vient jamais aux informations. Ne voyons-nous pas, tous les jours, des mariages à la veille de se conclure ne pas avoir lieu par des causes que tout le monde ignore, par le seul fait d'un mot, d'un rien, d'un propos en l'air, parti de la loge?

Les portières sont tenues au courant, par les servantes, des moindres détails de l'intérieur des ménages; aussi le meilleur conseil à donner à quiconque a le malheur de se faire servir est de ne rien négliger, d'employer tous les moyens à sa disposition pour que la bonne soit toujours au plus mal avec la portière. Exemple, vous dites à cette dernière :

LE MAÎTRE DE LA BONNE. — Comment, madame Desjardins, est-ce possible? Marguerite m'apprend que vous laissez mes journaux et mes lettres, un temps infini, sous le coussin de votre bergère ?

MADAME DESJARDINS. — Faut qu'elle soye malade, vot' domestique; si elle l'est pas, elle n'en vaut guère mieux; sans ça, elle en a menti comme une arracheuse de dents qu'elle est. V'là dix-neuf ans que je suis ici, jamais je n'ai entendu dire des choses pareilles : jamais, non jamais, comme il n'y a qu'un Dieu sur la terre pour nous éclairer.

LE MAÎTRE DE LA BONNE. — Je me plais à le croire; mais toujours est-il que je ne reçois pas exactement mes journaux; non-seulement vous les lisez, dit-elle, mais encore vous les faites courir dans toute la maison.

MADAME DESJARDINS. — Et à qui que j'les fais courir, sans vous commander ?

LE MAÎTRE DE LA BONNE. — Vous sentez bien, madame Desjardins, que ce que je vous dis est de vous à moi ; je serais désolé que Marguerite se doutât jamais de ce qui s'est passé.

MADAME DESJARDINS. — Soyez sans crainte, c'est pas ça que j'y dirai...

LE MAÎTRE DE LA BONNE. — Je sais trop ce que je me dois pour jamais être mêlé dans aucun propos.

MADAME DESJARDINS. — Soyez sans crainte. D'abord il est bon de vous dire aussi que vot' domestique est une rien du tout, qui n'avait pas, sauf vot' respect, un jupon à s' mettre au derrière quand elle est entrée chez vous, et Dieu merci, à l'heure qu'il est, voyez dans son ormoire si c'est qu'il y manque quet'chose; eune reine s'rait jalouse de ce qu'elle vous a. J'm'en moque pas mal encore, qu'elle dise c'qu'elle voura, je ne m'abaisse pas à répondre à plus bas que moi; d'ailleurs, comme on dit, on n'est jamais crotté que par la boue.

Puis à la bonne :

LE MAÎTRE DE LA BONNE. — Que vient donc de m'apprendre madame Desjardins, Marguerite, que vous jetez tout par les fenêtres, que vous répandez toutes vos eaux dans ses escaliers, que vous avez toute la nuit de la chandelle qui brûle dans votre chambre, et que vous avez toute la journée dans votre cuisine des personnes qui ne peuvent que vous faire du tort?

MARGUERITE. — D'abord, monsieur, madame Desjardins, il est bon de vous dire que c'est une vieille infection.

LE MAÎTRE DE LA BONNE. — Ménagez vos termes, je vous prie; madame Desjardins est une femme respectable.

MARGUERITE. — Une vieille infamie de dire des choses qui n'est pas. C'est la chose de vouloir mett' sa belle-sœur à ma place, qui lui fait dire ce qu'elle dit; c'est

aussi faux tout comme elle, la vieille fausse qu'elle est!

LE MAÎTRE DE LA BONNE. — Ce que je vous dis là, Marguerite, c'est dans votre intérêt.

MARGUERITE. — C'est bien aussi comme ça que je l'prends, et si je v'nais jamais à vous dire c'qu'elle dit aussi sus votre compte à vous, et sus madame, et sus tout l'monde de chez vous !...

LE MAÎTRE DE LA BONNE. — Je ne veux rien savoir.

MARGUERITE. — Que madame est une ci... que madame est une ça...

LE MAÎTRE DE LA BONNE. — En voilà assez.

MARGUERITE. — C'est que, si on me pousse à parler, c'est que je n'suis pas gênée de parler aussi, voyez-vous.

LE MAÎTRE DE LA BONNE. — J'en suis bien persuadé, mais c'est inutile.

MARGUERITE. — C'est pourtant pas juste, que vous l'avez écoutée, c'te vieille bique-là, que vous ne voulez pas m'écouter tout de même.

LE MAÎTRE DE LA BONNE. — Parce que je ne déteste rien tant au monde que les propos, et je vous serai obligé de ne pas lui dire de qui vous tenez tout cela.

MARGUERITE. — Parbleu ! il n'y a pas de crainte à avoir de ce côté-là, soyez-en sûr. Une vieille horreur, qui dit qu'elle ne sait pas comment qu' vous pouvez entrer vot' chapeau sus vot' tête !

LE MAÎTRE DE LA BONNE. — J'ai toujours méprisé tous les propos.

MARGUERITE. — Ça n'empêche pas que, si madame le savait, elle ne le prendrait pas comme vous.

LE MAÎTRE DE LA BONNE. — Je vous demande une chose, une seule : c'est de ne point me mettre dans tout cela.

MARGUERITE. — Je le veux bien, mais j'y dirai pas moins ce que j'ai à y dire.

Aussitôt commencent les hostilités, on s'évite, on se boude, on se fait de mauvais tours; puis, quand les parties semblent vouloir se rapprocher, vous les éloignez de plus belle.

Quand la portière a des demoiselles, elles sont exposées à plus d'un danger. Par la raison qu'on a vu des rois épouser des bergères, de même on a vu maint fils de propriétaire épouser la fille du portier. Ce sont ordinairement de petites personnes pleines de vanité et très-ambitieuses. Admises chez la plupart des locataires, elles puisent dans un monde plus relevé que celui dans lequel elles sont nées des idées de luxe et de grandeur qui leur préparent souvent de grands chagrins, et qui, plus tard, leur font regarder leurs parents comme bien peu de chose.

Dès leurs premiers ans, elles voyagent perpétuellement de la loge aux appartements et des appartements à la loge. On les fait monter pour exercer aux soins maternels la jeune mariée dont l'hymen fructifiera ; on les fait monter pour les associer aux jeux des enfants d'une classe plus heureuse. Elles sont à même d'établir une incessante comparaison entre la soupente natale et le salon, entre le luxe et la misère, entre le travail et l'oisiveté. Bientôt l'atmosphère enfumée de la loge ne convient plus à la délicatesse, à la sensibilité de leur chétif individu. L'aiguille et la couture sont dédaignées; on se destine au théâtre, où se promènent bien des princesses qui jadis ont tiré le cordon. Mais, si quelques filles de portière s'élèvent au-dessus de la sphère paternelle, un grand nombre descend au-dessous... c'est bien bas !

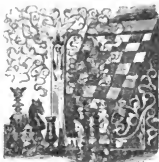
Une portière qui aimerait son art, qui l'exercerait avec amour et dignité, pourrait rendre d'immenses services à la société; mais à quoi bon? on ne lui en aurait aucune obligation, et l'habitude ferait dire d'elle ce qu'on dit des autres : *La race des portières est une vilaine engeance.*





LE JOUEUR D'ÉCHECS

PAR MÉRY



e monde est la patrie du joueur d'échecs; c'est une profession ou un amusement cosmopolite. L'échiquier est un alphabet universel à la portée de toutes les nations

Le bonze joue aux échecs dans la pagode de Jagrenat; l'esclave, porteur de palanquins, médite un *mat* contre un roi de caillou, sur un échiquier tracé dans le sable de la presqu'île du Gange, l'évêque d'Islande charme le semestre nocturne de son hiver polaire avec les combinaisons du *gambit* du roi, et le début du capitaine Évans; sous toutes les zones, les soixante-quatre cases du noble jeu consolent les ennuis du genre humain.

Dans le moyen âge, le joueur d'échecs courait le monde, comme un chevalier provocateur, jetant les défis aux empereurs, aux rois, aux princes de l'Église, et recueillant de l'or et des ovations. Le plus célèbre de ces guerriers pacifiques fut Boy, le Syracusain. Il combattit, le *pion* à la main, avec Charles-Quint, et le vainquit; il lutta, *pièce à pièce*, avec don Juan d'Autriche, et ce prince se prit d'une si belle passion pour le joueur et pour le jeu, qu'il fit construire, dans une salle de son palais, un immense échiquier, avec soixante-quatre cases de marbre noir et blanc, dont les pièces étaient vivantes, et se mouvaient à l'ordre de deux chefs. A la bataille de Lépante, Boy fit une partie d'échecs avec don Juan d'Autriche, et vainquit le vainqueur des Ottomans.

De nos jours, le jeu d'échecs n'a rien perdu de sa haute valeur; mais l'homme qui tient le sceptre de ce royaume d'ivoire n'a plus rien à démêler avec les souverains et les papes. A Paris, à Londres, à Vienne, à Berlin, à Saint-Pétersbourg, la gloire des plus forts se contente d'une admiration de famille, et souvent elle ne franchit pas l'enceinte d'un club. Deux grands noms seuls ont passé les mers, et l'Indien même les connait et les cite : hâtons-nous de dire que ces deux noms appartiennent à l'échiquier français, M. Deschapelles et M. de Labourdonnais; les cercles d'Allemagne et les clubs d'Angleterre ne leur opposent aucun rival.

Il a été donné à M. Deschapelles de rappeler, dans quelques circonstances de sa vie militaire, les exploits de Boy le Syracusain : après la bataille d'Iéna, il entra à Berlin avec une armée victorieuse, et se rendit au cercle des amateurs d'échecs, où il défia le plus fort, en lui proposant l'avantage du *pion et deux traits*. Ce fut un supplément à la bataille d'Iéna. Le cercle de Berlin fut battu en masse et en détail. M. Deschapelles finit par offrir la *tour*. La gravité méditative et l'organisation exacte et mathématique des Allemands furent vaincues par le calcul vif et spontané de l'amateur parisien.

Depuis une quinzaine d'années, M. Deschapelles, l'homme des hautes combinaisons par excellence, a abandonné le champ clos de l'échiquier. C'est aujourd'hui M. de Labourdonnais qui tient le sceptre, et qui règne et gouverne en roi absolu. M. de Labourdonnais est âgé de quarante-cinq ans environ; tout, chez lui, annonce le maître du mat : le développement de son front est vraiment extraordinaire; ses yeux, dominés par de fortes protubérances, semblent toujours se fermer aux distractions extérieures, en se mettant en rapport continuel avec les méditations de l'esprit. Petit-fils de l'illustre gouverneur des Indes immortalisé dans *Paul et Virginie*, doué d'une intelligence supérieure et d'une persévérance d'application incroyable, il n'a jamais ambitionné que le titre de premier joueur d'échecs du monde; et son but a été atteint. L'Europe sait que M. de Labourdonnais demeure rue Ménars, n° 1, à Paris, dans le bel hôtel du Cercle des échecs, et que c'est là qu'il attend les défis, et qu'il donne des leçons. Chaque jour, les étrangers ar-

rivent de tous les points de la carte, les uns avec la noble présomption de combattre M. de Labourdonnais à armes égales; les autres, avec la soumission modeste des inférieurs qui demandent avantage; tous heureux de connaitre le maitre célèbre et de croiser le pion avec lui. M. de Labourdonnais ne refuse aucune proposition, aucun duel; il est prêt à tout et à tous. A midi, les batailles particulières commencent dans le vaste salon du club Ménars, chauffé à vingt degrés en hiver, et plein de fraicheur en été. Là figure l'état-major de M. de Labourdonnais, c'est-à-dire cette élite d'amateurs qui peut battre tous les joueurs anglais du club de Westminster, sans le secours et sans l'œil du maitre. Dès que M. de Labourdonnais s'asseoit pour faire la partie de quelque visiteur inconnu arrivé de Saint-Pétersbourg, de Vienne, de la Haye, de Londres, toute autre partie est interrompue; la foule se porte au quartier général; elle s'étage autour du chef, et tous les yeux sont cloués sur le doigt infaillible qui pousse en avant la *pièce* ou le *pion* victorieux. Il est inépuisable l'intérêt qui s'attache à ces amusantes scènes, et, quoique les profanes ne comprennent pas trop ce genre d'émotion, il suffit de dire que les plus grands hommes en ont fait leur passion favorite pour justifier cet intérêt auprès de ceux qui ne sont pas organisés pour le comprendre.

Plus heureux que Napoléon, M. de Labourdonnais a fait sa descente en Angleterre, et il a triomphé d'Albion, qui, pour lui, n'a pas été perfide, car l'échiquier anglais n'a point de case pour la mauvaise foi. A cette époque, on parlait beaucoup en France de M. Macdonnell, qui, disait-on, avait un jeu supérieur au jeu de M. de Labourdonnais. Tous les nababs arrivés de Pondichéry et de Calcutta, tous les envoyés de sir William Bentinck, gouverneur des Indes, tous les explorateurs de la presqu'île du Gange, tous les Anglais enfin de l'*Est* et de l'*West-India*, tous attestaient que sir Macdonnell d'Édimbourg était plus fort que le brame Flé-hi, natif de Jagrenat, et que, par conséquent, il battrait aisément M. Deschapelles ou M. de Labourdonnais, ces Français frivoles et légers comme des Français, traduits en Anglais dans les vaudevilles d'*Adelphi-theatre*. Un jour, M. de Labourdonnais passa la Manche, incognito, et descendit à Londres. Dès qu'on apprit à *Westminster-Club* que le célèbre joueur de Paris était arrivé à Joncys'-Hotel, *Leicester-Square*, une invitation poliment formulée lui fut envoyée, et la bataille ne tarda pas à s'engager entre les deux ennemis amis. Cette fois, M. de Labourdonnais trouva un adversaire digne de lui; les Anglais n'avaient pas trop présumé de la force de leur champion. Ce fut une lutte vive, acharnée, intelligente, comme Londres n'en verra plus. La victoire pourtant devait rester à la France; elle fut claire pour tous les yeux, et triomphalement établie par une série incontestable de coups décisifs. Il faut le dire à l'honneur de l'Angleterre, les clubistes de Westminster se comportèrent dignement à la suite de cette mémorable bataille : ils donnèrent à M. de Labourdonnais un diner splendide à *Blab-hall*, sur la rive gauche de la Tamise, vis-à-vis Greenwich; les toasts furent portés avec des vins de France, le champagne et le claret.

La mort de Macdonnell laisse depuis quelques années l'échiquier britannique dans un degré fort remarquable d'infériorité. La dernière partie, engagée par correspondance avec le club de Londres, a duré deux ans, et a été signalée, du côté de l'Angleterre, par des erreurs déplorables. En 1838, un article inséré dans le *Palamède*, et relevé à Londres par le *Bell's-life*, blessa les susceptibilités d'un pays qui compte le chancelier de l'échiquier parmi ses hauts dignitaires. Cet article rappelait le supplément à la bataille d'Iéna, que M. Deschapelles donna au club de Berlin, et dont nous parlions plus haut. Au bruit de la levée de boucliers qui partait de Westminster, M. Deschapelles sortit de sa retraite, et jeta le gant à l'Angleterre. Alors les protocoles commencèrent, en attendant les hostilités. Des députés du club britannique arrivèrent au club Ménars, à Paris, et furent reçus avec une urbanité toute chevaleresque; il fut convenu que les notes diplomatiques seraient échangées à l'issue d'un grand diner chez Grignon. Toutes les notabilités du jeu furent convoquées chez le restaurateur du passage Vivienne : là se réunirent des artistes, des banquiers, des pairs, des députés, des gens de lettres, des magistrats, des généraux, des industriels, des médecins, des avocats, des rentiers, tout le personnel du club Ménars, enfin, sous la présidence de M. de Jouy. Le diner fut très-amical; les Anglais burent à la France, les Français à l'Angleterre; au dessert, les physionomies se rembrunirent, et le cartel fut mis sur la nappe, pour dernier mets. On discuta jusqu'à deux heures du matin pour jeter les bases d'un traité de guerre convenable entre les deux nations. L'habileté du cabinet de Saint-James perça notoirement dans ces débats : à l'aurore, la question n'avait pas fait un pas. Il fut impossible de s'accorder; on ne conclut rien. M. Deschapelles, qui se préparait à faire aussi sa descente en Angleterre, rentra sous sa tente, et il ne resta de tout ce bruit que le souvenir d'un excellent diner chez Grignon.

Les soirées du club Ménars ont été fort animées en ces derniers temps, et elles ont eu, au dehors, un retentissement prodigieux, à cause des merveilleuses parties qu'a jouées M. de Labourdonnais, le dos tourné à l'échiquier. Philidor, ce célèbre musicien et joueur d'échecs, avait le premier mis en vogue ces incroyables tours de force, et personne après lui n'avait songé à les renouveler. M. de Labourdonnais avait toujours été vivement préoccupé de cette tradition, et ce laurier de Philidor l'empêchait quelquefois de dormir. Un jour, il essaya une de ces parties de combinaisons intuitives, et il réussit complétement; le lendemain, il en joua deux, et ne fut pas moins heureux. Le bruit de ces parties courut la ville, et il émut vivement le monde de l'échiquier. On ouvrit alors les portes du club Ménars aux amateurs et aux curieux, et ce qui n'avait eu jusqu'alors qu'un nombre fort restreint de témoins adeptes éclata au grand jour d'une publicité solennelle. Ces deux parties se jouaient au club, dans la grande salle du billard. M. de Labourdonnais s'asseyait dans un angle, le dos tourné aux deux échiquiers, le front sur le mur, le visage dans ses mains. Un amateur indiquait à haute voix le mouvement stratégique de la *pièce* ou du *pion* avancés. Aussitôt M. de Labourdonnais ripostait comme s'il avait eu l'échiquier sous les yeux. A mesure que les parties allaient à leur fin et que la fosse se jonchait de pièces tombées, le croisement de ces milliers de combinaisons opéré par les coups antérieurs, les coups présents et futurs, et embrouillé à l'infini dans la mémoire du joueur aveugle, devenait si effrayant à l'imagination des spectateurs, qu'une solution heureuse semblait bien difficile et une double victoire impossible. Qu'on ajoute ensuite aux inextricables difficultés inhérentes au jeu l'assaut continuel des distractions qui arrivaient de toutes les salles, le murmure des voix étouffées, le grincement des portes, l'agitation des pieds, les exclamations involontaires de surprise, les gammes prolongées des rhumes d'hiver, les salutations éclatantes et joyeuses des gens qui entraient sans se douter de rien, tous ces incidents enfin dont un seul peut dérouter l'attention et couper dans la mémoire



le fil des combinaisons, et l'on se fera à peine une idée de ce miracle de l'esprit. L'analyse physiologique de ce travail intérieur est révoltante. On constate le fait; on ne l'explique pas.

Le joueur d'échecs qui s'est voué à son art avec passion mène une vie pleine d'émotions et de charme : c'est un général qui livre cinq ou six batailles par jour, et ne fait du mal à personne; il a toute l'exaltation du triomphe, toute la philosophie de la défaite, toute la volupté de la vengeance, comme dans la vie militaire, seulement il ne verse point de sang humain. Le joueur d'échecs a adopté les formules des professions héroïques; il dit : « Hier, j'ai battu le général Haxo, » et il sourit avec ovation; ou bien : « Ce matin, le général Duchaffaut m'a battu, » et il baisse les yeux modestement. Il est ordinaire au club d'entendre des phrases comme celles-ci : « Vous aviez une mauvaise position. — Votre attaque a été faible sur la droite. — Vous avez engagé bien imprudemment vos cavaliers. — Le général a bien manœuvré pour sauver sa tour, etc., etc. » On croit toujours être au bivac le soir d'une bataille. Et ce qu'il y a de mieux au fond de cette passion innocente, c'est que le dégoût et la satiété n'arrivent point; c'est que les illusions enivrantes de la veille recommencent le lendemain; c'est que, pour le joueur d'échecs, tout est vanité, hormis le *mat*. A la suite de ces batailles, il n'y a jamais de Cincinnatus désenchanté qui court à sa charrue; jamais de Charles-Quint philosophe s'acheminant vers l'ermitage de Saint-Just, par dédain de la gloire et des hommes : vainqueur, on reste sur le champ de bataille; vaincu, on ressuscite ses morts, et on recommence le combat; un peuple de spectateurs vous complimente, ou vous console, selon la chance; six fois par jour, on passe sous des arcs triomphaux ou sous les Fourches Caudines; et l'heure qui sonne à la pendule du champ clos vous retrouve toujours là, sur le même terrain, aujourd'hui contre des Anglais, demain contre des Russes, après-demain contre la sainte-alliance, ou en pleine guerre civile contre des Français, contre un parent, contre le meilleur ami. Gloire, émotion, intérêt, chagrin, joie de tous les moments et de tous les jours! la vieillesse même ne vous arrache pas aux molles fatigues de ces campagnes. Il n'y a point d'hôtel des Invalides pour le héros de l'échiquier. Voyez au club Ménars ce noble et frais chevalier de Barneville! c'est le contemporain de Philidor et de J.-J. Rousseau; il a joué avec Émile et Saint-Preux au café Procope; il a reçu la *pièce* du grand Philidor. Louis XV régnant, il commençait sa partie par le *coup du berger classique*, à deux heures après midi, avec quelque encyclopédiste du faubourg Saint-Germain.

Aujourd'hui, à la même heure, il débute par le *gambit* du capitaine Évans, avec M. de Jouy, avec M. de Lacretelle, avec M. Jay; et cette figure de vieillard si fraiche, si calme, si bonne, a gardé les mêmes expressions de joie après une victoire, le même rayonnement de bonheur qui éclataient devant J.-J. Rousseau ou d'Alembert. Quel magnifique et vivant plaidoyer en faveur des échecs! et aussi quelle hygiène puissante oubliée par la médecine! Cette bienfaisante activité de l'esprit, mise en jeu aux mêmes heures, et appliquée au même but, régularise admirablement toutes les fonctions du corps, et donne aux organes une routine d'existence facile que rien ne peut interrompre. Un joueur d'échecs n'a pas le temps d'être malade, ni de mourir aujourd'hui, parce qu'il faut qu'il fasse sa partie demain.



A l'époque où les rois n'avaient autre chose à faire que de régner, l'échiquier était en haute vénération dans les cours; aujourd'hui le peuple, en affectant quelques-uns des pouvoirs de la royauté, a compris le jeu des échecs dans les conquêtes qu'il a faites sur les trônes. Aussi le noble jeu, devenu populaire d'aristocrate qu'il était, a fait des progrès immenses. Les Anglais, qui publient sur tout des volumes, qu'on lit peu en Angleterre et beaucoup ailleurs, ont imprimé quelques centaines d'ouvrages sur les échecs, et ils ont rendu service à l'art. Autrefois, Lolli et le Calabrais faisaient autorité dans le jeu : ces auteurs, nés trop tôt, malheureusement, comme tous les écrivains qui n'ont pas le bonheur de vivre avec nous, ont perdu à peu près tout leur crédit, et conservent encore dans une bibliothèque une place honorable quand ils sont proprement reliés. On a inventé depuis une foule de débuts de partie qui remontent, de fond en comble, l'économie classique de l'ancien jeu : chaque pièce a son *gambit* qui porte son nom; de sorte que Palamède, Tamerlan, Alexandre de Macédoine, Parménion, Sésostris, Confucius, Mahomet, Sélim II, Lusignan, Charlemagne, Renaud de Montauban, Lancelot, François I[er], Charles-Quint, tous ces grands hommes qui avaient de si hautes prétentions à la science de l'échiquier, tomberaient morts de surprise aujourd'hui s'ils ressuscitaient seulement devant le *gambit* du capitaine Évans. Il est vraiment bien singulier que Palamède, qui a joué aux échecs dix ans consécutifs devant les murailles de Troie, avec Agamemnon, Achille, Diomède, les deux Ajax, tous jeunes gens pleins de verve et d'imagination, n'ait pas deviné le moindre *gambit*. Ce fut Pâris, berger sur le mont Ida, qui inventa le *coup du berger;* et Sinon, qui donna l'échec du cheval de bois au roi Priam, n'a pu créer le *gambit* du cavalier. Pourtant, quelles occasions ils avaient tous alors pour mettre le noble jeu en progrès! Achille ne bougeait pas de sa tente, et jouait aux échecs avec Patrocle nuit et jour. Agamemnon, qui se battait peu, jouait avec le vieux Nestor. Ménélas, le front courbé et appesanti par ses infortunes conjugales, jouait avec Ulysse, l'inventeur. Sur mille vaisseaux à l'ancre à l'embouchure du Simoïs, il y avait deux mille capitaines grecs qui cultivaient l'échiquier. On se battait une fois par trimestre, on se gardait bien de prendre Troie, et, le lendemain, les parties recommençaient sur les hautes poupes, *celsis puppibus*, ou sur le sable de la mer. C'était un immense club d'échecs qui avait pour limites le Scamandre, les portes Scées, le cap Sigée et Ténédos. On conçoit que les nombreux chefs et rois qui bloquaient Ilium, et qui périssaient d'ennui, aient appelé à leur secours un jeu inventé, ou du moins perfectionné par leur camarade Palamède, et que, maitrisés par l'inépuisable attrait des combinaisons, ils aient laissé couler les heures brûlantes du jour à l'ombre sous un sapin de l'Ida, sous une tente, dans un entre-pont, et devant un échiquier. La longueur de ce siége, qui déconcertait Voltaire et le Vénitien Pococurante, s'explique ainsi naturellement. Avec la donnée que nous hasardons ici, on conçoit très-bien cette longue retraite de sept ou huit ans qu'Achille s'imposa sous sa tente, et qui, sans la puissante diversion des échecs, eût été impossible avec un caractère de jeune héros fort enclin aux vives locomotions de la guerre. Supprimez la tradition homérique des échecs, et vous ne vous rendrez pas compte de la conduite du fils de Thétis, anachorète sous un morceau de toile de six pieds carrés. Pareil raisonnement s'applique aux lenteurs jusqu'alors énigmatiques du siége. Tous ces rois joueurs et passionnés oubliaient Ilium et les désagréments de Ménélas : il fallait que l'infortuné mari d'Hélène leur peignît souvent et avec vivacité tout le tort qui résultait contre lui de ce long siége qui laissait vieillir sa femme enlevée, pour arracher les rois fainéants de l'armée aux douceurs de l'*échec et mat*. Ménélas voyait, au bout de dix ans, Ilium en ruines et sa femme aussi. Le noble jeu avait donc fait le mal, et il le guérit; ce fut donc l'échiquier qui fut la véritable lance d'Achille. Vous allez voir. Conseillé par Ménélas, le constructeur Épeus, *fabricator Epeus*, tailla une pièce d'échecs, grande comme une montagne, *instar montis;* Sinon la fit manœuvrer par des détours obliques, comme un cheval du jeu, et il *mata* le roi Priam : *mactat ad aras*, selon l'expression virgilienne. Il est fâcheux que l'*Iliade* et l'*Énéide* n'aient pas consacré cinquante vers à cette explication tardive : elle satisfera, je l'espère, les savants et les commentateurs.

Les rois de l'Orient ont, de temps immémorial, l'habitude de passer leur vie nonchalante entre les échecs et le sérail. L'histoire cite un assez grand nombre de sultanes et d'obscures odalisques qui jouaient aussi bien que J.-J. Rousseau, lequel n'était pas très-fort, il est vrai, quoi qu'il en dise, l'orgueilleux! Aux époques heureuses où la Russie et l'Angleterre laissaient vivre en paix les monarques de l'Asie, où la question d'Orient n'existait pas, ces brillants monarques, fils du soleil, et amis de l'ombre, méditaient à fond la science de l'échiquier, et engageaient avec leurs voisins de paisibles guerres, dont l'enjeu était une belle esclave ou un bel éléphant. On lit, dans un poëme inconnu, ces vers :

> Le grand roi Kosroës perdit sur une case
> La rose d'Ispahan, la perle du Caucase,
> La belle Dilara, sérénité du cœur,
> Qu'un MAT livra soumise au pouvoir du vainqueur.

Nos roués de la régence, qui jouaient leurs maîtresses au lansquenet, n'étaient que les plagiaires des mœurs antiques de l'Orient. On raconte qu'un des petits-fils de Ma-

homet, le vieux Orchan, chef de la race ottomane, en 1359, faillit perdre aux échecs sa favorite Zaloué, *rayon du ciel*, en jouant avec son vizir. Au moment où le doigt sacré du fils de Mahomet allait pousser une *pièce* sur une case fatale et subir un *mat* foudroyant, Zaloué, qui suivait la marche de la partie derrière un rideau, poussa un cri sourd de désespoir qui arrêta le doit mal inspiré. Orchan évita le *mat*, et garda sa favorite. On rencontre aussi souvent dans l'histoire plusieurs femmes mêlées aux anecdotes de l'échiquier. De l'Orient à Venise il n'y a qu'un pas. Le sénateur Flamine Barberigo, riche Vénitien, jouait avec la belle *Erminia*, sa pupille adorée, et ne lui donnait jamais d'autre distraction, car il était horriblement jaloux. Le palais Barberigo était la prison d'Erminia. A cette époque, Boy le Syracusain, qui courait le monde, battant les papes et les rois, arriva à Venise. La renommée du Syracusain était chère à Venise, comme partout. L'illustre joueur fut appelé au palais Grimani, au palais Manfrini, au palais Pizani-Moreta, où les nobles seigneurs de la république s'étaient si souvent entretenus de l'illustre maître de don Juan d'Autriche et de Charles-Quint, de ce grand Boy, auquel le pape Paul III avait offert le chapeau de cardinal, après avoir été glorieusement maté en plein Vatican. Le sénateur Barberigo, le plus fort amateur de Venise, ouvrit aussi son palais au Labourdonnais de Syracuse. Boy ne fit défaut à aucun, mais il se complut surtout dans la résidence de Barberigo, à cause de la pupille Erminia. C'était une demoiselle de haute intelligence, qui ne s'était jamais promenée que sur les soixante-quatre cases de l'échiquier, et qui rêvait un avenir meilleur : elle prit d'excellentes leçons de Boy, et, à la dernière, elle disparut avec Boy le Syracusain. La maison Barberigo ne s'est pas relevée de cet échec.

Arrivons maintenant à la partie morale du jeu : il serait à désirer que la science de l'échiquier fût cultivée dans les colléges, où nous apprenons tant de choses fastidieuses qui ennuient l'enfant et ne servent pas à l'homme. Il y a au fond du jeu d'échecs une philosophie pratique merveilleuse. Notre vie est un duel perpétuel entre nous et le sort. Le globe est un échiquier sur lequel nous poussons nos pieces, souvent au hasard, contre un destin plus intelligent que nous, qui nous *mate* à chaque pas. De là tant de fautes, tant de gauches combinaisons, tant de coups faux! Celui qui, de bonne heure, a façonné son esprit aux calculs matériels de l'échiquier, a contracté à son insu des habitudes de prudence qui dépasseront l'horizon des cases. A force de se tenir en garde contre des piéges innocents tendus par des simulacres de bois, on continue dans le monde cette tactique de bon sens et de perspicacité défensive. La vie devient alors une grande partie d'échecs, où l'on ne voit, à tous les lointains, que des fous qui méditent des pointes contre votre sécurité. Tout homme qui vous aborde est une *pièce* ou un *pion;* alors, on le sonde, on le devine, et on manœuvre en conséquence. Il ne faut point craindre, toutefois, que cette tension continuelle d'esprit ne dégénère en manie, et ne préoccupe les facultés au point d'altérer la sérénité de l'âme. Les joueurs d'échecs sont des gens fort aimables et fort gais; M. de Labourdonnais, homme d'esprit charmant, fait sa partie en semant autour de lui les bons mots et les joyeuses saillies, ce qui ne le détourne jamais d'un coup de mat. Ainsi, grâce à l'habitude, l'homme se fait une seconde nature de la combinaison perpétuelle : il ne sent même pas fonctionner en lui ce mécanisme d'intelligence qui ne s'arrête jamais; les ressorts mis en jeu par une première impulsion le servent à son insu et dans l'ordre de sa volonté. Combien de joueurs d'échecs se sont tirés dans le monde d'une mauvaise position par d'habiles calculs, sans se douter qu'ils dussent leur science de conduite au culte de la combinaison! Puissent nos réflexions augmenter la congrégation déjà si nombreuse des fidèles de l'échiquier! Il y aura moins d'ennuis dans les cercles, et moins de fautes dans l'univers.





LE TYRAN D'ESTAMINET

PAR

CHARLES ROUGET



Il n'y a plus en France de tyran couronné, mais une moitié de la population est occupée à tyranniser l'antre. Quelle est à cette heure, je ne dis pas la nation, mais la famille qui ne soit, à des degrés différents, soumise au despotisme de l'un de ses membres? Et d'ailleurs que gagnerait le peuple aux révolutions, si chacun n'appliquait à son usage particulier la tyrannie précédemment monopolisée au profit d'un seul?

L'estaminet, on ne peut le nier, a remplacé dans nos mœurs le café, qui s'en va. Autrefois, avant la Révolution (celle des trois jours, bien entendu), le café en France avait une signification : il tenait du club, qu'il avait remplacé; c'était un lieu de réunion bien plus que de consommation, et de discussion bien plus encore que de réunion. Mais aujourd'hui l'on ne discute plus : l'indifférence a tué l'esprit de parti, le journalisme a tué l'opinion. Il y a quinze ans, les cafés étaient autant de *forums* ouverts à tous les tribuns de hasard qui venaient là commenter, analyser, discuter les actions et les hommes, les faits et gestes du gouvernement représentatif. La chambre élective posait en masse devant cette autre chambre à chaque instant renouvelée; les ministres eux-mêmes étaient traduits à la barre de cette assemblée éminemment démocratique; leurs discours, lus à haute voix, étaient réfutés point par point, phrase par phrase, mot par mot; la paix et la guerre, les traités de commerce et d'alliance, l'économie politique, les lois, la diplomatie, tout, en un mot, était passé au laminoir de la discussion; et bien des orateurs éminents, bien des écrivains de grand nom et de grand style, sont sortis de cette fournaise ardente, où se trituraient pêle-mêle toutes les idées généreuses et toutes les folles utopies qui se sont fait jour depuis cette époque. La tyrannie n'existait point dans ces tumultueuses assemblées; l'estaminet n'avait point encore conquis la place importante qu'il occupe aujourd'hui : le tyran d'estaminet est le fruit de la génération nouvelle, c'est l'indifférence en matière politique et l'inactivité de la pensée qui l'ont produit.

Quand vous apercevrez le soir sur votre passage, à la nuit close, une maison vivement éclairée par les lumières du dedans; quand, à travers les glaces dépolies de la devanture, vous verrez passer et repasser des ombres confuses, et que, par surcroît de précaution, vous aurez lu, se détachant en lettres noires sur la blancheur mate du cristal, ce mot ***Estaminet***, entrez; et, dès que le nuage de fumée bleuâtre qui enveloppe tous les objets, et qui est en quelque sorte l'atmosphère de ce monde nouveau, sera devenu transparent à vos yeux, jetez un regard autour de vous, vous serez dans le temple, la divinité ne tardera pas à paraître.

Du milieu de ces hommes groupés d'une façon qui n'a rien de pittoresque, joueurs de dominos soumis à la chance inconstante du double-six, ou joueurs de billard dont l'œil suit la bille qui roule avec plus d'anxiété qu'il n'a jamais suivi la roue du destin qui les emporte; du sein de cette foule noire et tourmentée comme un



cratère fumant, s'échappe parfois un éclat de voix, une fusée de mots éblouissants et sonores, un éclair de joie, que sais-je? un blasphème, peut-être, qui vous révèle tout à coup la présence d'un homme supérieur, à coup sûr, par sa volonté, par son intelligence ou par ses vices; d'un maitre enfin.

Jeune ou vieux, riche ou pauvre, riche et pauvre le plus souvent, vous le reconnaîtrez entre mille, soit qu'il passe près de vous fredonnant un refrain bachique, soit qu'il pérore au milieu d'un cercle bruyant et animé, orateur d'occasion sur l'orageuse question du *carambolage* et du *doublé*, soit enfin qu'il se présente à vos regards éblouis dans toute la majestueuse simplicité de son costume des grands jours, l'habit bas et les parements de la chemise relevés au-dessus du poignet: ne craignez pas de vous tromper, c'est lui, c'est bien lui, le général, le prince, le roi, l'empereur du billard.

Voyez: quel autre peut avoir cette aisance parfaite, cette grâce robuste, cet aplomb merveilleux, cette crânerie d'attitude et de mouvements, ce laisser-aller à la fois nonchalant et superbe, cet entrain jovial dans la parole, cette vivacité dans le regard, cette précision dans le geste? Qui serait-ce donc, si ce n'était lui? lui le maître, lui le dieu, lui le tyran!

Mais d'où lui vient ce titre, qu'il porte avec plus de fierté que César et Charlemagne n'ont jamais porté leur couronne? d'où lui vient ce pouvoir que nul ne lui conteste? d'où vient-il lui-même? qui est-il? où va-t-il? Qui donc lui a donné ce royaume de vingt pieds carrés qu'il gouverne avec une queue à procédé, véritable sceptre de fer sous lequel se courbent les volontés les plus rebelles? Pourquoi, et par quoi règne-t-il? Est-il roi par le droit divin, par l'usurpation ou par la conquête? Problèmes que tout cela! et pourtant ce n'est point un être de raison, il existe; nous l'avons vu, nous lui avons parlé: il n'est pas un estaminet dans Paris et dans la province, pas une taverne de carrefour, pas de tabagie si ténébreuse et de bouge si enfumé, qu'il n'y pénètre avec la tête haute, la lèvre souriante et le regard joyeux.

Sans souci, sans argent, sans famille, vivant au jour le jour, sans s'inquiéter du lendemain, escomptant l'avenir au profit du présent, travaillant à ses heures, c'est-à-dire se reposant sans cesse, flânant beaucoup, observant davantage, consommant peu, de première force au bil-

lard, à l'impériale et au piquet, le tyran d'estaminet renferme en lui l'essence d'une vingtaine d'organisations beaucoup moins complètes que la sienne, qu'il reflète, qu'il resume, et qu'il finit bientôt par absorber entièrement.

A l'heure où s'ouvrent les estaminets d'ordinaire (observons en passant que l'estaminet est beaucoup moins matinal que le café); à l'heure où s'ouvrent les estaminets, disons-nous, le tyran est encore plongé dans le plus profond sommeil : car c'est une chose digne de remarque combien cet homme bouleverse toutes les idées reçues sur la tyrannie en général et sur la vie des tyrans en particulier. Pour ma part, je m'étais toujours figuré les tyrans escortés de gardes sans nombre, protégés par un système de serrures et de verrous d'une effroyable complication, dévorés de remords, bardés de cuirasses, et vivant au milieu de cet arsenal portatif qui, dans l'imagination des poëtes, ne les abandonne jamais. Eh bien! je le déclare ouvertement, tous les tyrans qu'il m'a été donné de rencontrer, les tyrans d'estaminet surtout, m'ont semblé parfaitement dénués de remords; et, comme c'est le remords qui fait le criminel, il s'ensuit qu'ils exercent leur tyrannie le plus innocemment du monde.

C'est donc vers midi que le tyran, s'arrachant aux molles voluptés de sa couche, le plus souvent fort dure, fait sa première apparition dans ses domaines.

Tout est rangé dans l'estaminet depuis longtemps. Quelques rares habitués lisent les journaux épars çà et là sur les tables; les garçons se livrent au charme de la conversation, d'un air assommé d'ennui; et la dame de comptoir, cette troisième personne de la trinité, qui forme, avec le garçon et le tyran, l'incarnation de l'estaminet, emploie toute son intelligence à faire tenir en équilibre, sur un petit plateau de métal plaqué, quatre morceaux de sucre à la fois surpris et confus de se trouver réunis. Aussitôt que le tyran fait entendre sur l'escalier son pas sonore et bien connu, tous les objets revêtent une nouvelle couleur, tous les visages s'animent d'une expression nouvelle, la lumière et la vie pénètrent dans le sanctuaire en même temps que ce nouveau personnage : les garçons l'accueillent d'un sourire amical; chacun a pour lui un regard, un mot, un geste, un rien qui le fait connaître et le proclame comme le seigneur et maître de céans. Il entre. Le rayonnement d'une joie calme et d'une conscience pure illumine son visage; le refrain le plus nouveau s'épanouit sur ses lèvres, et la fleur de la saison rit à sa boutonnière; une de ses mains est appuyée sur un jonc vigoureux, l'autre est perdue dans les profondeurs de son pantalon plissé; quand il marche, un gazouillement métallique annonce à l'observateur attentif que cet homme porte avec lui toute sa fortune. Le premier mot du tyran, son premier hommage, est pour l'objet de ses amours, beauté précieuse qui lui a valu bien des compliments flatteurs; rare merveille qu'il a rendue parfaite à force de soins et d'attentions, et sur laquelle il veille avec une tendresse toute paternelle : c'est sa pipe, le second est pour la dame de comptoir. Après avoir complimenté l'une sur la fraîcheur de son teint et l'éclat de ses yeux, il va lui-même détacher l'autre de la place privilégiée qu'il a su lui conquérir; et, quand il l'a délicatement tirée de son étui par un mouvement rempli de coquetterie, il la place entre ses lèvres; un sifflement imperceptible et un insaisissable frémissement des plis de la bouche, auxquels se joint ordinairement un regard langoureux lancé au plafond, sont les signes certains du plaisir qu'il éprouve : c'est, pour ainsi dire, l'accolade affectueuse qui suit une longue absence, c'est le baiser de l'amant à sa maîtresse bien-aimée, c'est aussi l'un des plus indispensables préliminaires de la *fumerie*. Ces devoirs de politesse une fois remplis, le tyran procède à la toilette de sa pipe, qu'il tient ordinairement fixée entre le pouce et le médium. Il introduit à deux ou trois reprises la première phalange de l'index dans la cheminée; et tournant alors la paume de la main vers le sol, il plonge sa pipe ainsi renversée dans les ténèbres de sa blague à tabac, dont elle ne doit sortir que pour se couronner d'une brillante auréole de fumée.

Quelque longue et minutieuse que puisse paraître cette opération, le véritable fumeur, le *tyran d'estaminet*, la renouvelle aussi souvent que la capacité de sa pipe le demande. Mais aussi comme il est bien payé de ses peines! quelles jouissances n'éprouve-t-il pas lorsqu'il la tient dans cet alvéole qu'elle s'est creusé entre ses dents! Assis tout près de la dame de comptoir, les heures s'écoulent pour lui doucement, entre l'amour et le tabac; les madrigaux voltigent sur sa bouche entre deux flocons de fumée; et, prise ainsi entre l'encens de la louange et le parfum de la pipe culottée, la dame de comptoir a besoin de toute la solidité de ses principes et de son tempérament pour ne pas perdre la tête.

Lorsqu'il a parcouru d'un regard indifférent les journaux, que chacun s'empresse de lui céder, le tyran absorbe mélancoliquement le petit verre d'eau-de-vie qu'on ne manque jamais de lui servir avant qu'il se livre à l'exercice salutaire du billard; car le jeu de billard est sa vie, après avoir passé la première moitié de sa jeunesse dans l'étude de ses secrets, pratiqué sous les maîtres les plus habiles et appris à ses dépens l'art difficile au culte duquel il s'est voué. Victime du *même* et martyr du *doublé*, il a compris bientôt qu'une seule chance lui restait de sauver sa barque en péril; et, pilote expérimenté, saisissant la *cadette* en guise d'aviron, l'œil fixé sur le *règlement* comme sur un phare radieux, il a courageusement tenu tête à l'orage. Aujourd'hui que le ciel est serein et la mer calme, il vogue à travers les récifs et les écueils sans nombre, évitant avec soin les *pertes* et les *manques de touche*, et se riant à la fois des destins et des *effets contraires*.

On l'a dit : *Il faut que le prêtre vive de l'autel*. Le tyran d'estaminet a proclamé l'un des premiers cette loi immuable et malheureusement nécessaire : aussi ne doit-on pas lui savoir mauvais gré de faire servir le billard, qui est à la fois son autel et son trône, à la satisfaction de tous ses besoins, de tous ses désirs et de toutes ses fantaisies. Le billard est pour lui la corne d'abondance, chacune de ses *blouses* est un puits sans fond d'où découlent pour lui toutes sortes de douceurs infinies : le billard lui tient lieu de pignon sur rue et d'inscriptions de rentes au grand-livre, c'est toute sa providence. Il déjeune du *carambolage* et dîne du *coup de sept;* avec une *bille blanche* il prend son café le matin, une *bille rouge* fournit à son repas du soir. C'est ainsi que vous le voyez, le tyran, gagner successivement à ses différents partenaires les objets les plus hétérogènes :

Un roman de George Sand, dont il fera des *fidibus* pour allumer sa pipe après l'avoir lu, — une stalle d'Opéra, — une canne à pomme d'or, — une pipe d'écume montée en argent, — et surtout, chose essentielle, une *queue d'honneur!*

Cette queue est pour lui le plus glorieux des trophées : il l'oppose à ses adversaires, et la presse sur son cœur avec un égal transport : c'est le seul être qu'il aime ici-bas et qui le comprenne, un véritable bijou qui tient de la verge d'Aaron et de la baguette magique des fées.

Au moyen de cette queue, il s'exempte de monter la garde, et brave impunément le préjugé de la chemise blanche : il se rend inviolable et sacré. Cette queue, c'est son porte-respect et son sauf-conduit; elle remplace pour lui l'étoile de l'honneur, qu'il remplace lui-même assez volontiers par un œillet rouge à sa boutonnière, aù temps où les œillets fleurissent; en un mot, cette queue compose, avec sa pipe, toute la famille du tyran. Ce sont ses deux filles adoptives, c'est ainsi qu'il les appelle; d'ailleurs il a pris soin de leur donner un nom, afin que nul ne pût élever un doute sur leur origine.

J'ai beaucoup connu autrefois un de ces artistes célèbres, tyran d'estaminet de naissance, qui avait hérité de son père du titre glorieux qu'il portait, et d'une queue d'honneur *sans procédé*, car le procédé est d'invention toute moderne : eh bien! cet homme, illustre entre tous, s'il n'avait eu la faiblesse de repousser les dominos et de mépriser l'impériale, avait de ses propres mains administré le sacrement du baptême à sa pipe. Blonde et dorée par le culot, comme si elle avait été taillée dans l'ambre le plus pur, elle se nommait Madeleine : une sorte de transpiration perlée qui filtrait incessamment en larmes brillantes à travers ses pores lui avait valu ce doux nom, et jamais la belle pécheresse repentie ne versa plus de pleurs amers que n'en répandit cette pipe si bien nommée.

Chose bizarre, mais réelle, pourtant, le tyran d'estaminet possède rarement un nom de famille qui lui soit propre. Il semble toujours qu'il appartienne à cette grande famille des abandonnés, inventée par saint Vincent de Paul, comme dit Arnal, et il se nomme le plus souvent Léon, Ernest ou Alfred... Sur le déclin de ses jours, lorsque son œil a perdu sa vivacité, ou, ce qui est plus commun, lorsqu'il ne trouve plus personne digne de lui tenir tête, lorsqu'il a gagné et dévoré plus de poules que ne le firent jamais tous les renards du bon la Fontaine, le tyran voit sa gloire décroître. Réduit à rester inactif, il utilise alors au profit des autres l'expérience qu'il a acquise. A temps perdu, il distribue des préceptes aux jeunes gens qui lui offrent en échange le partage du pain de gruau de la reconnaissance, et le pot de bière de l'admiration. Assis auprès du billard à sa place de prédilection, on peut le voir fumant avec philosophie l'une de ses nombreuses pipes, qu'il culotte pour son agrément particulier, et aussi pour en faire cadeau à ses vieux amis, à ses partenaires d'autrefois, qui l'ont forcé de quitter la lice, et dont il se résigne à accepter de temps à autre quelques légers services monnayés, faibles compensations de l'argent qu'ils ne veulent plus se laisser gagner aujourd'hui.

Mais un beau jour, on s'étonne de voir sa queue intrépide rester fixée aux rayons : on s'agite, on s'inquiète, on chuchote; deux ou trois semaines s'écoulent sans qu'on entende parler de lui; puis enfin un bruit sinistre circule parmi les joueurs désappointés : le tyran d'estaminet a été bloqué par la volonté d'en haut dans la grande *blouse* de l'éternité.

D'aucuns, des envieux, des méchants, prétendent que, parvenu à l'âge patriarcal de soixante-dix ans, il exhale le dernier souffle dans un état de virginité non moins complet que lorsqu'il triomphait d'une si brillante façon aux poules d'hiver. Cela est faux, et d'abord le tyran n'atteint presque jamais cet âge avancé. Arrivé à cette période de la vie où nous venons de le laisser, il se transforme, et, s'il a disparu ainsi tout à coup sans rien dire, c'est qu'il sent le besoin de chercher, loin des agitations de la gloire, une vie plus calme et plus paisible.

De deux choses l'une : ou il devient garçon de poule dans quelque estaminet retiré du quartier latin, et alors il ne veut pas que ses rivaux puissent jouir ouvertement de l'abjection dans laquelle il est tombé; ou bien il se marie : la cambrure de sa taille, ses succès au jeu, l'achalandage qu'il a donné à l'établissement, ont fixé le cœur de quelque limonadière veuve et sensible; et comme, après tout, il faut finir par payer ses dettes et *faire une fin*, le tyran solde toutes ses consommations de jeunesse en tirant à vue sur la caisse de l'hymen. Une fois marié à l'estaminet, sa fortune marche avec rapidité, et, au bout de quelques années, il vend son fonds, se retire du commerce, achète une maison entre cour et jardin dans une ville de quarante mille âmes, prend du ventre à l'exemple de madame son épouse, porte des anneaux d'or aux oreilles, des cols de chemise démesurés, et se cravate de blanc dans toutes les saisons. Il est, dès le premier jour, l'un des plus assidus habitués du café *Thémis*, où il cultive avec un égal succès le piquet voleur et le domino à quatre. Sa vie s'écoule ainsi paisiblement entre sa femme et sa goutte, deux maladies incurables qui le font beaucoup souffrir, et dont il ne cesse de se plaindre.

Telle est la vie du tyran d'estaminet, du type le plus vulgaire et le plus généralement connu sous ce nom; mais ce n'est là qu'une des faces de ce caractère, la moins originale et la moins curieuse peut-être. Nous venons de voir un homme du monde civilisé, *le tyran comme il faut*, si je puis m'exprimer ainsi. Passons maintenant aux différentes variétés de cette nombreuse famille.

En province, l'estaminet varie suivant les localités. Dans le midi de la France, il existe à l'état d'excentricité incomprise. A Montpellier, Nîmes, Avignon et Marseille, on fume dans la plupart des cafés, et le jeu de billard est peu répandu; aussi le tyran d'estaminet est-il un mythe parfaitement insaisissable. Dans l'Ouest, mais surtout dans l'Est et dans le Nord, on le retrouve à chaque pas : l'estaminet est inhérent à la vie, c'est une sorte de maison commune, comme la mairie, l'église et le théâtre.

Un des caractères de l'estaminet en province, c'est qu'il conserve presque toujours une couleur politique plus ou moins prononcée, qui se reflète jusque dans le titre qu'il porte. Dans certaines villes, l'enseigne est en quelque sorte la profession de foi de ceux qui le fréquentent.

L'*Estaminet de la Paix* est le rendez-vous habituel des clercs de notaires et d'avoués, des membres du barreau, des employés d'administration et des petits rentiers.

L'*Estaminet du Commerce* renferme derrière ses vitrages dépolis le haut négoce, la banque et le courtage.

L'*Estaminet des Quatre-Nations* est ouvert aux marins et aux voyageurs de toutes les parties du monde.

Le demi-espadon, le bancal et l'épée, l'épaulette d'argent, le pantalon garance et la corde à fourrage, règnent en maîtres souverains à l'*Estaminet de Mars*. Là *le tyran* est un sous-lieutenant de cavalerie, beaucoup plus fort sur le maniement du sabre que sur la théorie du jeu de billard : aussi, toutes les parties sont-elles emportées par lui à la pointe de l'épée.

L'*Estaminet d'Apollon* est un véritable cénacle, une académie au petit pied, où l'on consomme beaucoup plus de feuilletons que de bavaroises, et où les méditations politiques et poétiques de M. de Lamartine obtiennent un égal succès.

Pour en finir, nous mentionnerons seulement :

L'*Estaminet Polonais*, où l'on conspire par souscription contre toute espèce de tyrans en général, et en particulier contre l'autocrate Nicolas;

L'*Estaminet du roi Henri*, vendu à la branche aînée des Bourbons, où chaque coup de queue est un coup de pied donné à la Révolution de 1830;

L'*Estaminet de la Fronde*, où, à l'aide d'une allégorie ingénieuse, on peut railler sans crainte la royauté nouvelle en fumant le tabac de la régie dans une pipe qui s'efforce de ressembler à une poire.

Ces différentes classifications appartiennent exclusivement à la province. A Paris, rien de tout cela n'existe: l'estaminet ne s'empreint que par exception de la physionomie de ses habitués.

Dans le quartier des écoles, entre le pont Neuf et le Panthéon, aux environs de la rue Saint-Jacques et de la place Sorbonne, l'estaminet est la terre conquise des étudiants de première et de quinzième année indistinctement; pourtant le béret basque y domine. Là, tous les préjugés de costume sont battus en brèche, une mise décente n'est pas de rigueur, et Dieu seul sait le compte des inscriptions et des examens que la blouse du billard y engloutit chaque année.

Mais le plus intéressant de tous, sans contredit, celui qui mérite de fixer l'attention du moraliste et du philosophe, bien plus encore que du peintre de mœurs et du caricaturiste mordant, c'est l'estaminet clandestin, bouge infect qui se cache comme une lèpre hideuse au fond des plus sinistres carrefours de la Cité.

Minuit est sonné depuis longtemps, le vent et la pluie balayent au loin les rues désertes. Écoutez: à travers les contrevents mal joints de cette maison de lugubre apparence, n'entendez-vous pas des bruits confus? les éclats de voix, le tumulte des blasphèmes, des rires et des coups, n'arrivent-ils pas jusqu'à votre oreille? Vous frissonnez! C'est un coupe-gorge que cette maison! dites-vous. Eh! mon Dieu, non, c'est un estaminet. Entrons. Nous avons eu beaucoup de peine à pénétrer dans la première salle, où se tient un homme à moitié endormi, salle basse et enfumée, péristyle qui nous prépare merveilleusement à toute l'étrangeté des mystères qui s'accomplissent dans le temple. Enfin nous sommes admis. Deux quinquets gras et fumants éclairent cette pièce, autour de laquelle sont rangées des tables de bois, dont la couleur primitive a disparu sous le coude obstiné des joueurs. Un billard usé, râpé, ciré, occupe le milieu de l'appartement. Dans un coin, le plus reculé de la porte d'entrée, une dizaine d'hommes sont groupés autour d'une chandelle larmoyeuse, qui pleure des larmes de suif sur un tapis de serge verte. Ces hommes sont les habitués de l'estaminet, les tire-laine et les coupeurs de bourses du dix-neuvième siècle. Celui-là, que vous voyez assis sur un coin de la table, l'air fier, la lèvre insolente, et la pipe au chapeau, c'est un Lacenaire en disponibilité; il ne dit pas un mot, il songe au jeu, soyez en sûr. Il a dans sa poche quelque écu rogné peut-être, mais certainement volé, venu Dieu sait comment! et destiné à partir aussi promptement qu'il est venu. Et puis, si vous alliez au fond de son gousset, si vous cherchiez bien dans les plis de la cravate qui se roule en corde sous son menton, vous trouveriez aussi, je suppose, des dés venus au monde pour la stupéfaction des novices, ou tout au moins un jeu de cartes biseautées caché dans la coiffe de son feutre insolent. Dans cette tourbe, dont il est le chef, et qui tremble sous son regard, vous reconnaitrez toutes les empreintes du vice, toutes les effigies de la débauche. Celui-ci vient du bagne, celui-là est le commensal habituel d'une beauté peu farouche de la rue Pierre-Lescot; le troisième est un banquier de *biribi*, et ainsi des autres. Quelques-uns seulement représentent la loi; mais la loi honteuse, la loi qui se cache et qui a peur: car, si la loi était reconnue, on lui ferait un mauvais parti... on la tuerait.

Mais arrêtons-nous, notre mission touche à sa fin. Nous avons raconté toutes les transformations que subit le tyran d'estaminet, selon qu'il monte ou qu'il descend les degrés de l'échelle sociale.

N'y a-t-il pas de quoi trembler pour l'avenir, quand on songe que cet homme que nous venons de voir avait peut-être en lui l'étoffe d'un conquérant ou d'un artiste; qu'il a usé son énergie dans l'oisiveté de la taverne; qu'il pouvait choisir pour modèle Michel-Ange, César ou Luther, et qu'il a préféré Balochard?





LE FIGURANT

PAR

ÉTIENNE ARAGO



Drelin... drelin... drelin... drelin... Pour la troisième fois le garçon de théâtre a agité la cloche, dont les sons aigus ont stimulé le zèle des habilleuses et hâté le dernier coup de peigne du coiffeur. Le régisseur général savoure encore en famille, ou à l'estaminet voisin, la demi-tasse de moka et le petit verre de cognac; mais déjà le sous-régisseur jure, tempête, accuse la lenteur de tout le monde, menace d'amendes exorbitantes, et fait d'autant plus l'important, que son autorité est fort restreinte.

Déjà, au foyer, la mère d'actrice, comme prosternée aux pieds de sa fille, arrange les plis de sa robe; et la grande coquette maudit le jeune-premier, qui garde pour lui seul la glace tout entière; déjà sur le théâtre le sapeur-pompier gagne son coin, et l'ingénue regarde par la petite lunette de la toile si tous ses adorateurs occupent leurs stalles accoutumées; le souffleur va entrer dans son trou, les musiciens sont à l'orchestre et prennent leur *la*... Alors, seulement alors, arrivent en foule aux combles du théâtre, dans une longue loge modestement garnie de patères, de chaises, de petites armoires, et éclairée par la lumière douteuse de quelques rares quinquets, des individus tout haletants qui se dépouillent en un clin d'œil de leurs habits de ville, endossent la pourpre romaine ou le velours râpé de Louis XV, couvrent tant bien que mal leurs cheveux hérissés avec la calotte chinoise, ou la perruque à cadenettes des incroyables, et, sans désirer la glace absente, se colorent le visage avec un vermillon de troisième qualité, espèce de brique pilée d'un effet assez pittoresque. « L'ouverture est commencée! » crie le garçon de théâtre du bas de l'escalier; et soudain, tout en boutonnant leur veste d'or, ou en rajustant leur agaçante tunique, ces ponctuels desservants du temple roulent le long d'un escalier tortueux, et arrivent juste à la réplique pour entrer en scène et recueillir les témoignages de l'admiration générale qui ne leur fait jamais défaut.

Cette avalanche humaine, cette masse d'individus, est celle des figurants, type dramatique assez amusant à observer, assez curieux à connaître.

On désigne généralement dans le monde par le mot *figurant* tout être animé, ou à peu près, qui, n'étant pas acteur, *figure* à divers titres sur un théâtre quelconque. Pourtant le figurant n'est qu'une petite tribu de cette population quasi-bohémienne qui chante, danse, marche, saute, ou se bat, selon les scènes où on l'emploie, qui se tient toujours à distance respectueuse de la rampe, et pour laquelle semble être écrite, en traits de feu, au front des premières coulisses, l'inscription gravée sur les colonnes d'Hercule : *Tu n'iras pas plus loin*.

Choriste est le nom générique de cette fourmilière. Mais, sans vouloir tracer un tableau synoptique de cette famille intéressante, c'est sous l'appellation vulgaire de figurants que nous comprendrons :

Les CHORISTES, ou sujets du chant, commandés par un

Paris. — Imp. de BRY aîné, boulevart Montparnasse, 81.

chef d'attaque, et dont l'Opéra, le plus magnifique des suzerains, rémunère les services à raison de mille francs par voix;

Les FIGURANTS, ou sujets de la danse, obéissant à un *coryphée;*

Les ACCESSOIRES, chaînons intermédiaires qui unissent l'art au métier, et qui, souvent moins payés que les choristes, dont ils partagent tous les travaux, se rattrapent sur l'honneur de la lettre à porter en scène, ou du coup de pied à recevoir devant le public;

Les COMPARSES enfin, subdivisés à leur tour en *chefs de pelotons*, ou *chefs de masses*, pris dans les casernes de vétérans; et en *soldats* ou *peuple*, puisés assez généralement dans les loges des portiers.

Choristes, figurants et accessoires, ont un engagement signé et parafé; les comparses n'en ont pas; on les loue au jour le jour, en plus ou moins grand nombre, selon les besoins de la mise en scène.

A l'Opéra comme au Vaudeville, au Théâtre-Français, comme au Cirque-Olympique, ils sont payés soixante-quinze centimes par représentation, et cinquante centimes par répétition. Ce taux ne varie pas avec le cours de la Bourse; peut-être serait-il juste de lui faire suivre la taxe du pain.

La *figurante*, personnage infiniment plus délicat et plus distingué, offre des variétés semblables et des subdivisions non moins nombreuses. Seulement ce n'est pas dans les corps d'invalides qu'on recrute les *paraisseuses*, ou femmes qui paraissent, belles et grandes pour la plupart, servant de dames d'honneur aux princesses, pompeusement parées des robes de velours, ou de satin, dont les premiers sujets ne veulent plus; et les *marcheuses*, qui vont et viennent dans les masses du fond, véritables juives errantes, auxquelles Dieu, dans sa colère contre les filles d'Eve, a dit : « Marche! marche! » et qui s'acquittent de leur mission avec plus de force d'âme qu'Aasvhérus lui-même : car bien souvent, hélas! leur escarcelle est loin de renfermer les cinq billons traditionnels.

La figurante, chose étrange, n'est presque jamais la femme du figurant; ses goûts sont plus relevés, les passions de son cœur plus fashionables. Jamais, au grand jamais, on ne vit un figurant lancer un soupir téméraire sur la grande coquette, ou la soubrette de la troupe, tandis que bien des figurantes ont amené et retenu à leurs pieds des directeurs, des auteurs, voire même des comédiens. Cela vient, sans doute, de ce qu'on a souvent vu des rois épouser des bergères, et que la sagesse des nations ne dit pas qu'on ait vu des reines épouser des bergers.

Le figurant était la cheville ouvrière de l'art théâtral à son aurore. Le spectacle de l'imitation non parlée fut sans doute le premier qui assembla les hommes pour les divertir.

Le langage cadencé succéda au langage d'action sur les tréteaux consacrés au culte de Bacchus. La *choristie* resta quelque temps souveraine, car elle était suffisante pour faire comprendre des actions simples et des cérémonies religieuses terminées par de sanglants sacrifices.

Bientôt les fables se compliquèrent, et dès lors la pantomime, la danse et le chant, ne purent atteindre aux nécessités de l'art qui progressait.

Ce fut d'abord de la foule des spectateurs que sortait un personnage pour expliquer l'action représentée. Les figurants étaient encore rois absolus de la scène. Ils semblaient la défendre pied à pied contre les envahissements de la raison et du goût. Mais Thespis parut, et, grâce à lui, l'acteur de hasard fut remplacé par un véritable comédien, qui expliquait au peuple le chant, les danses, les gestes; et remplissait ainsi les lacunes laissées dans l'action par les repos forcés des choristes. Phrynicus vint ensuite qui employa deux acteurs à la fois sur le théâtre; Eschyle enfin porta à trois, même à quatre, le nombre des personnages dialoguant. Alors, comme cela devait être, l'accessoire devint le principal, et le chœur, relégué au deuxième plan de la scène, ne fut plus que la partie secondaire de la représentation dramatique. Le figurant moderne tire peut-être de là cette jalousie qu'il porte généralement au comédien : c'est une vieille haine de roi détrôné à usurpateur.

Le figurant se releva quelque temps à Rome, à l'époque de la corruption, quand les empereurs préférèrent les émotions du Cirque à celles des tragédies de Sénèque, et les plaisirs de la danse lascive et des chants obscènes aux tableaux gracieux et aux intrigues intelligentes de Plaute et de Térence.

Le poëte Jodelle donna un coup mortel au figurant français, qui était redevenu un important personnage dramatique à l'époque où les mystères, les moralités et les soties, étaient notre unique théâtre. Jodelle, qui avait traduit Sénèque et Sophocle, s'indigna de voir une dévotion mal entendue soutenir de sa pompe et de son influence des trivialités et des bouffonneries ordurières. Il composa sa *Cléopâtre*, et ce n'est ni parmi les marguilliers ni dans le sac du pénitent qu'il va choisir les représentants de ses personnages historiques. Ses amis les savants, tous membres de la pléiade immortelle, vont se faire acteurs pour la plus grande gloire de Jodelle et le triomphe de l'érudition.

Mystères, soties et moralités, sombres brouillards du mauvais goût, vapeurs impures de l'ignorance, se dissipent au premier rayon de l'un des astres de la pléiade.

Longtemps encore dans les provinces, chantres, enfants de chœur, confrères et pénitents, monteront sur les tréteaux; mais le théâtre parisien, régénéré par Jodelle, n'appellera plus à son aide les marguilliers.

« Que ferait-il, hélas! du nez d'un marguillier? »

La voix d'un chantre n'était pas tant à dédaigner; et, quand un cardinal importa l'opéra en France, les chantres d'église se firent choristes et mangèrent dès lors à deux râteliers.

L'opéra enfanta plus tard l'opéra-comique, lequel, à son tour, donna naissance au vaudeville; et chaque théâtre chantant recruta ses choristes parmi les chantres de paroisse.

L'Opéra, métropole dramatique, prend ses voix les plus sonores dans le chœur de la cathédrale; Saint-Roch et Saint-Eustache desservent l'Opéra-Comique, succursale de l'Académie royale de musique; Saint-Étienne-du-Mont et Saint-Jacques-du-Haut-Pas alimentent le Vaudeville : c'est la petite Eglise.

Comme on le voit, les choristes sont le dernier lien qui rattache encore la comédie sacrée à la comédie profane. C'est par le choriste qu'un directeur de spectacle est quelquefois en rapports d'égards et de pensées avec le curé de sa paroisse; l'un et l'autre sont forcés de s'entr'aider pour la mise en scène de la cérémonie religieuse ou pour l'ordre et la marche du spectacle. Dans les théâtres chantants, par exemple, on se garde bien de faire répéter les chœurs les jours de grands offices : c'est un



hommage à rendre à leur piété; ils sacrifieraient Baal au vrai Dieu. Les athées prétendent que c'est parce que l'amende infligée par le curé est plus forte que celle du directeur; n'en croyez rien; c'est qu'ils aiment mieux entonner un *Kyrie* qu'un air à boire, et un *De Profundis* qu'un ensemble d'opéra-comique.

Un directeur de l'Opéra composa un jour de Noël un spectacle trop long pour la circonstance. L'heure de l'office divin allait sonner, et tous les chantres de Notre-Dame étaient encore habillés en diables plus ou moins hideux; comme de vrais démons, ils juraient contre le directeur, le régisseur et toutes les autorités de l'endroit. Se dépouiller des maillots rouges et verts qui les recouvraient, s'arracher les griffes, se débarbouiller, au moins en partie, se vêtir ensuite en simple bourgeois; tout cela n'était pas l'affaire d'un instant... l'amende sacrée était au bout... D'un autre côté, la nuit était noire; le froid glacial, les rues désertes, la porte de la sacristie ouverte et bien connue; l'aube et le surplis ne recouvriraient-ils pas tout aussi bien un maillot de coton qu'une culotte de drap? pourquoi perdre du temps à un changement de costume inutile?... A peine conçue, l'idée circule dans les rangs et y est accueillie à l'unanimité. Le chœur des banquettes terminé, la troupe infernale se dirige vers l'escalier, gagne la porte du théâtre, s'élance dans la rue, traverse Paris, jette l'épouvante dans une patrouille de la garde civique, qui suppose que l'enfer vomit des émeutiers, donne l'idée de la danse macabre à un poëte romantique, fait tomber à genoux une vieille gourmande qui allait dévotement faire réveillon, et, quelques minutes après, Satan, Astaroth et Belzebuth, plus tranquilles que n'est le diable dans un bénitier, chantaient incognito et sous un habit de lin la naissance du petit Jésus au pied de la sainte crèche.

Nul ne sut rien de cette équipée, ni le directeur ni le curé, et, si je la raconte aujourd'hui, c'est qu'il y a prescription pour les choristes trop coupables, et que les chantres ont reçu l'absolution de leurs confesseurs.

Le choriste, dont le chant en partie double creuse incessamment l'estomac, a besoin de faire deux bons repas.

« Le matin catholique et le soir idolâtre,
Il dîne de l'autel et soupe du théâtre. »

S'il fait des économies pour ses vieux jours, il les doit

à l'état de culottier, de cartonnier ou de tailleur en chambre, qu'il cumule à la sourdine avec ses deux professions avouées.

Dans les petits théâtres, le choriste, qui travaille sur une échelle plus modeste, est souvent réduit à la plus stricte économie, forcé qu'il est de se fournir de tout ce qui constitue une toilette de ville et de ce qui relève les agréments de sa personne.

Un choriste de vaudeville, interrogé par son régisseur sur ce qu'il n'avait du rouge qu'à sa joue droite, répondit naïvement que, dans la pièce qu'on donnait le soir, il ne montrait que cette joue-là au public : il était en effet choriste de gauche.

C'est à l'aide de pareils procédés économiques que le choriste trouve moyen, avec ses cinq cents francs par année, d'avoir un habit noir pour les rôles d'*invités*, et des gants de coton blanc quand il doit représenter un *gant-jaune*.

Le figurant-danseur aspire plus généralement, tant qu'il est jeune et vigoureux, à devenir premier sujet : son orgueil tient alors de celui du *Dieu de la danse*, qui ne voyait que deux hommes dignes de partager avec lui le nom de grand. C'est que l'habitude de la pirouette l'éblouit, et que l'entrechat l'élève naturellement au-dessus de son voisin le chanteur. Mais, quand l'âge condamne son jarret à la danse terre à terre, quand le temps a rouillé la girouette, il se résigne à l'emploi de prévôt dans la classe des grands maîtres de l'art chorégraphique, ou bien il ouvre lui-même une classe pour les deux sexes *et autres*, dans laquelle il démontre la cachucha, le pas styrien, la hongroise, et le cancan aux garçons bouchers et aux cuisinières. Depuis peu les coryphées de l'Opéra ont ajouté une nouvelle corde à leur arc : on vient d'en nommer deux experts, assermentés près les cours et tribunaux. Ce sont eux qui, à une audience de la police correctionnelle, ont fait passer en revue, sous les yeux des magistrats, toutes les danses permises et prohibées.

En vérité, je le dis, le figurant en général mérite plus de célébrité qu'il n'en a acquis. Race mixte, à moitié acteur, à moitié décor, tour à tour bête, héros, machine, il revêt dans la même soirée la peau d'un ours ou l'armure d'un guerrier. Vous venez de le voir sous le turban de Mahomet, il va paraître avec le manteau des Templiers.

Au milieu de cette variété de rôles qui le rend vrai cosmopolite, il n'en est pas moins accessible aux fumées de l'orgueil et de l'ambition. *Accessoire*, il veut passer comédien ; *figurant*, il brûle du noble désir de passer accessoire.

Il y a, ou du moins il y avait au théâtre de la Porte-Saint-Martin, un comparse du nom de Fombonne, qui n'avait pas son pareil pour ouvrir les portes du fond de la scène, pour annoncer avec noblesse : *le Roi! la Reine!* et qui surtout portait une lettre avec une grâce toute particulière. Flatté, enivré des éloges que sa spécialité lui avait attirés, il voulut en obtenir le prix. Saisissant son courage et son chapeau à deux mains, il se présenta hardiment dans le cabinet de son directeur.

— Monsieur, lui dit-il, je ne crois pas remplir ma place aussi bien que mademoiselle Georges, Dieu m'en garde! mais enfin je tiens un emploi indispensable à la satisfaction du public. Je n'exige pas vingt cinq mille francs comme M. Frédérick-Lemaître... oh! non, pas encore... mais je n'ai que six cents francs par année, et je viens vous demander une légère augmentation de...

— Monsieur Fombonne, répliqua le directeur sans lui laisser formuler le chiffre de ses prétentions, monsieur Fombonne, je vous estime, je vous aime, vous êtes un des artistes les plus nécessaires à mon exploitation, une de mes solides colonnes; je sais tout ce que vous valez, et je trouve votre demande de la plus exacte justice.

(Ici le front de M. Fombonne se redressa, et l'index et le pouce de sa main droite se glissèrent dans le gousset de son gilet, qu'ils parcoururent comme pour en sonder les profondeurs et savoir s'il pourrait contenir le surcroît d'appointements qu'un tel début semblait lui promettre.)

— Ainsi donc, je puis espérer qu'une augmentation de...

— Espérez, monsieur Fombonne, espérez... car les temps sont durs! Mais l'espoir est un grand soulagement à toutes les misères.

— Ah ! je comprends, monsieur... mais,

Belle Philis, on désespère,
Alors qu'on espère toujours.

— Vous connaissez votre Molière, monsieur Fombonne... je m'en suis toujours douté à la façon dont vous faites vos annonces... Mais vous savez que ce sont là de mauvais vers dont Molière se moquait avec raison. Quant à moi, qui n'ai point sujet de me moquer de vous, je vous répète que je vous apprécie ; et, pour que vous n'en doutiez pas, vous ne sortirez pas d'ici sans avoir reçu la preuve de ma bienveillance et de mon estime.

— Monsieur...

— Monsieur Fombonne, vu les recettes courantes, il m'est impossible de vous donner de l'augmentation; mais le lucre n'est pas l'unique passion de l'artiste. Ne pouvant vous satisfaire du côté de l'argent, je vous contenterai du côté de la vanité. Vous étiez figurant-comparse, dès ce jour vous êtes artiste; vous étiez relégué dans le petit foyer, à partir de ce soir, vous aurez vos entrées dans le grand ; vous étiez porté sur la feuille des comparses, vous émargerez désormais celle des comédiens. Allez, et appelez sans crainte M. Frédérick : mon camarade ; tutoyez mademoiselle Théodorine, je vous en donne le droit. J'espère, monsieur Fombonne, que vous saurez reconnaître ce que je fais pour vous.

Et M. Fombonne se retira, heureux et fier de ce surcroît d'honneurs. Mais, hélas! la médaille avait un revers. Les figurants sont payés le premier jour de chaque mois; les acteurs ne le sont que du 5 au 7, et M. Fombonne, dont la nouvelle dignité avait fait ajourner le payement, fut obligé de vivre à crédit durant une semaine... Les grandeurs coûtent toujours quelque chose.

Si un *accessoire* veut passer comédien, le figurant, à son tour, brûle du noble désir de passer accessoire : dire quelques mots dans une pièce est le point culminant de ses prétentions. Trop heureux quand, après dix ou douze ans de marches et de contre-marches, il reçoit, à la distribution des rôles d'une pièce nouvelle, une demi-feuille de papier sur laquelle sont tracées deux ou trois syllabes fort peu ambitieuses. Que de bénédictions il adresse à l'auteur dont le coup d'œil profond a su découvrir son intelligence! Que de remerciments au régisseur, qui ne s'est pas opposé au choix qu'on a fait de lui ! Il n'est plus figurant, il joue les *accessoires*. L'accessoire est la tête de pont qui conduit à l'Eldo-



rado de la carrière dramatique. Son nom, inconnu jusque-là, paraîtra sur l'affiche, sera imprimé sur la brochure.

Un garçon d'écurie (personnage parlant), M. Georges.
Un balayeur (personnage parlant), M. François.
Un sergent de ville (personnage parlant), M. Thoulet.
Un muet (personnage parlant), M. Narcisse.

Ah ! qui pourrait dire ses sauts, ses gambades, ses extases, ses hallucinations ! L'épicier que l'on décore en pleine revue n'a pas plus de fatuité. Un figurant m'a avoué qu'au premier accessoire qu'on lui distribua, il fut étonné, en passant devant un soldat en faction, qu'il ne lui portât pas les armes.

A peine le figurant a-t-il reçu ce qu'il appelle son rôle, qu'il le lit, le relit, l'apprend, le récite, le déclame, le chante. Qu'une musique ambulante se fasse entendre, les syllabes qu'il répète sans cesse suivront le rhythme musical ; qu'un tambour passe, son rôle bat la retraite.

Un figurant fut un jour chargé de dire dans une tragédie nouvelle ces simples paroles : *Le roi se meurt!* Pendant deux mois entiers, il s'étudie à entrer seul sur la scène sans sentir le coude à gauche, à lancer au public avec un accent de douleur de poitrine son annonce si importante : *Le roi se meurt!*

La répétition générale arrivée, l'instant de sa réplique venu, il entre fièrement en scène..... *Le roi se meurt!* s'écrie-t-il ; et, après sa sortie, il descend à l'orchestre pour demander à l'auteur s'il est satisfait de son intelligence.

Enivré par l'approbation qu'il recueille, il rêve déjà des rôles de deux pages, et successivement des confidents, des traîtres, voire même des tyrans... La pente de l'amour-propre est encore plus rapide que celle du crime!

Le lendemain, le rideau se lève ; notre figurant, qui n'entrait en scène qu'au cinquième acte, était déjà derrière la toile de fond, arpentant le théâtre et répétant à voix basse : *Le roi se meurt!*

La tragédie allait à merveille, le succès grandissait

d'acte en acte... on commence le cinquième enfin... place à la coulisse... Le figurant entend sa réplique... il marche, se présente au public, et du ton le plus lugubre il s'écrie : LE MEURT SE ROI !

O malheureux *lapsus linguæ!* un éclat de rire succède à l'attendrissement général ; le pauvre figurant tombe de toute la hauteur de ses espérances, et la tragédie fait comme le figurant!

Ce fut là un soldat qui mourut à sa première bataille.

D'autres sont plus heureux, et montent en grade à travers les boulets de la critique et les fusillades du parterre ; car les figurants, comme les conscrits, ont le bâton de maréchal dans leur giberne : le difficile est de l'en faire sortir.

Frédérick-Lemaître a débuté par les combats au sabre chez madame Saqui, et Odry a été figurant-comparse aux Variétés.

Quelquefois les acteurs ont tendu une main bienveillante à leurs modestes camarades. Potier jouait un jour un vaudeville dans lequel un jeune figurant venait lui servir à boire en tablier de garçon de café. Son visage était original ; Potier le remarqua et sourit. Encouragé par cet accueil, le figurant poussa la hardiesse jusqu'à demander la permission de dire un tout petit mot en scène en débouchant la bouteille. Potier y consentit; le mot porta. Potier permit d'en dire deux le lendemain ; notre audacieux n'y manqua pas : Potier répliqua par une phrase à double entente, qui était dans sa seconde acception un compliment *ad hominem*. Le figurant ne resta point court; et, de réplique en réplique, de représentation en représentation, il s'ensuivit qu'au bout de quelques jours l'acteur et le figurant avaient ajouté une scène au vaudeville.

Ce fut ainsi que le figurant débuta, et préluda aux succès qu'il obtint depuis. Ce figurant, c'est Arnal, que Potier avait deviné.

La plus curieuse variété du figurant est sans contredit celle du Cirque-Olympique. A ceux dont on a à se plaindre, on distribue les rôles de gendarmes que les voleurs rossent toujours pour le plus grand triomphe de la morale; et, à ceux qu'elle veut punir, la direction inflige les rôles de Russes, d'Anglais et de Prussiens, tous les soirs battus, vaincus, hachés à coups de sabre. Les rôles de Bédouins sont aujourd'hui au nombre des punitions infligées. La conquête de l'Algérie a sauvé le Prussien et l'Anglais de l'humiliante défaite dans le combat singulier et de l'affront très-peu sanglant du coup de baïonnette dans le bas des reins.

Un soir, on jouait au Cirque-Olympique une pièce à grand spectacle : combats, fusillades, pillage et incendie; en un mot, un mimodrame du bon temps. Les figurants en bon ordre garnissaient les remparts d'une forteresse. Ravi d'avoir quelques mots à prononcer, leur chef, d'une voix forte et retentissante, donne, sans avoir besoin du souffleur, le signal du combat. Tous les mousquets sont en joue. « Feu ! » s'écrie le capitaine... Nos braves lâchent la détente... ô surprise! tous les mousquets ont raté !... même commandement, même obéissance, même désappointement ! Les loges rient, les amphithéâtres murmurent et sifflent. On cherche la cause de cette aventure étrange, et l'on apprend enfin que chaque figurant s'est alloué la poudre distribuée en se disant : « Un coup de fusil de plus ou de moins, ça ne paraîtra pas. » Malheureusement cette superbe spéculation avait tenté la garnison tout entière. — Depuis ce jour, les fusils sont donnés tout chargés aux figurants du Cirque.

Placés sur le second plan, comparses, figurants et choristes de tous les théâtres marchent, chantent, crient aux armes avec tout l'aplomb convenable; mais qu'on les fasse avancer vers la rampe, soudain leur assurance disparaît, leur aplomb se brûle à la flamme des quinquets, ils deviennent gauches, embarrassés, tremblants, comme si de chacun d'eux dépendait le sort de l'ouvrage représenté. Est-ce vanité? est-ce modestie? Qui le dira? celui-là seul qui peut sonder le fond des cœurs en général et celui du figurant en particulier.

C'est pour les menus plaisirs du figurant que l'acteur joue la comédie. Nul ne le dissèque avec une plus grande précision, nul ne connaît mieux le défaut de la cuirasse; il décide de la valeur des applaudissements, il écrit sur les coulisses l'âge du jeune-premier, et ne se fait aucun scrupule de trahir les mystères du maillot de l'amoureuse.

L'instinct théâtral et l'habitude en font aussi un juge compétent en matière d'œuvres dramatiques. Il est des directeurs qui, aux répétitions générales, cherchent à lire sur la physionomie des figurants la destinée des pièces nouvelles.

Oh ! tous les figurants ne sont pas des machines montées de sept heures à onze heures du soir; il en est qui se laissent surprendre par les émotions scéniques. Tout le monde a entendu conter l'action de ce vétéran sensible, qui se jeta sur la coupe de Rodogune en criant à l'actrice : « Ne buvez pas, elle est empoisonnée ! » Vraie ou fausse, cette exclamation est rangée parmi les anecdotes dramatiques.

En voici une moins connue et peut-être plus exactement vraie :

Lekain était fort laid de sa personne; mais, une fois en scène, son âme toute de feu passait sur son visage et l'illuminait. Le grand tragédien était en représentation à Bordeaux, et il débutait par le rôle de Tancrède. Descendu sur le théâtre à la fin du deuxième acte, il demande au régisseur de lui indiquer le figurant qui doit porter derrière lui sa lance, son casque et son bouclier.

Celui-ci, qu'on lui présente, reçoit les instructions de Lekain, et, se retournant aussitôt vers un de ses camarades :

« C'est ça Tancrède? dit-il, avec ce visage et cette taille... Et c'est pour ce gaillard-là qu'Aménaïde va se faire brûler vive !... que diantre! on va lui rire au nez, c'est le cas de le dire. »

Il en était au début de son analyse du héros sicilien, lorsque celui-ci (ce n'était plus Lekain déjà) lui dit du ton le plus noble : « Suivez-moi. » Le figurant se retourne, et, voyant devant lui des traits empreints d'élévation et de mélancolie, il croit un instant à une substitution de personne ; il suit en tremblant le héros dont il tient dans les mains l'armure sans couleurs. Au premier vers prononcé par Tancrède, l'émotion le bouleverse; au second, casque, lance et bouclier s'échappent de ses mains et il s'évanouit; le spectacle est interrompu. Lekain, d'abord furieux, pardonne au figurant une chute dont sa noblesse improvisée était la cause bien flatteuse, et il recommence son entrée aux applaudissements de la salle entière, instruite déjà de la métamorphose qui avait amené cet incident glorieux.

Pour que figurants, choristes, comparses et accessoires perdent l'habitude de se ranger, muets et insensibles, sur deux files systématiques le long des coulisses, pour qu'ils cessent de répandre le froid de leurs physionomies sur l'action dramatique, pour qu'ils passent de l'état d'automates à celui d'acteurs, il faut une révolution dans l'art du décorateur et du metteur en scène.

Et maintenant je vous le dis : il faut plus de talent pour faire un figurant supportable qu'un acteur excellent. L'acteur n'a qu'un emploi dans lequel il se retranche, son engagement à la main ; et, les juges consulaires aidant, nulle puissance humaine n'imposera une ride à son front, ou un cheveu blanc à son toupet. Distribuez un rôle de marquis à Guiaud, il frappera traditionnellement sur sa bedaine et vous dira : « Ventre doré n'a point d'oreilles. » Le pied de mademoiselle Rachel, si bien chaussé par le cothurne de Melpomène, s'est trouvé un peu gêné dans le brodequin de Thalie (vieux style). Mais brodequin ou cothurne, casque en cuir ou casque à mèche, botte ou espardille, sabot ou soulier à la poulaine, il faut que le figurant ait le pied à toutes chausaures, comme la tête à toutes perruques. Artiste multiforme, caméléon dramatique, le figurant, au contraire, est forcé par sa spécialité, ou plutôt faute de spécialité, de paraître jeune ou vieux, bossu ou bien fait, borgne ou aveugle, roi ou paysan, sauvage ou civilisé, selon le bon plaisir du dernier faiseur de dialogue.

« Toi, superbe Orbassan, c'est toi que je défie ! »

Ainsi dit Tancrède, et il jette son gant sur le théâtre. Orbassan fait un geste du doigt, son écuyer s'avance fièrement, se baisse, ramasse le gage du combat et va reprendre sa place. On croit que tout cela n'est rien : s'avancer, se baisser, ramasser, se replacer !... Mais c'est le sublime du métier : que dis-je ? c'est le triomphe de l'art ! Il n'est peut-être pas d'acteur consommé qui exécutât ces divers mouvements sans prêter à rire à la multitude.

« Toi, superbe Orbassan, c'est toi que je défie ! »

Rien au contraire n'est plus aisé à bien *lancer ;* il ne faut pour cela que de l'organe, de l'œil, de la noblesse, de l'âme, des misères, enfin ! J'ai toujours vu à ce vers les débutants les plus médiocres criblés d'applaudissements ; d'où l'on doit nécessairement conclure que, contrairement aux habitudes prises, c'est le figurant qui devrait faire fi du comédien, et que, pour le hisser au rang qui lui appartient sur l'échelle dramatique, il ne lui manque qu'un bon panégyriste.





LA REVENDEUSE A LA TOILETTE

PAR

ARNOULD FRÉMY





Une femme passe, puis derrière elle un jeune homme provincialement gauche et timide; cette femme est de celles qui méritent d'être audacieusement escortées et suivies, mais suivies sans réflexion d'abord, puis d'instinct, et comme on suit d'un œil distrait les élans capricieux de la demoiselle ou l'essor fantasque du papillon. Elle voltige, se cadence en marchant plus qu'elle ne marche; sa taille souple et sinueuse tient à la fois de la guêpe et de la couleuvre; son pied est mignonnement relié dans un brodequin en maroquin cuivré. Si vous vous approchez d'elle, vous respirez le patchouli et le musc : certes, en voilà plus qu'il n'en faut pour éblouir, exalter un jeune homme sensible et clerc d'avoué, qui n'a encore risqué près d'une femme aucune témérité en plein air; en un mot, ce qu'on est convenu d'appeler, dans les familles de départements, un *bon sujet*, et, dans le monde dissolu des nymphes de l'aiguille et des tapageurs de la Grande-Chaumière, un *jobard*.

Mais voici que tout à coup ce jeune homme métamorphose ses mœurs, et amende la coupe de ses habits; il devient *gant jaune*, casse intrépidement l'angle de son faux col et se permet à la boutonnière l'œillet rouge républicain. D'où viennent ces équipées subites de maintien et de costume? C'est qu'il a rencontré sur un trottoir, et suivi de toutes les fibres de son être, une de ces inconnues parfumées, dont la rencontre devait équivaloir pour lui à une révolution complète de vocation et de destinée. Il la revoit et la rencontre sans cesse; elle flotte et se balance dans les brillants atomes de son cerveau; il caracole avec elle au bois de Boulogne, et bâille dans sa loge au dernier ballet de l'Opéra. Tout cela est daté du poêle de l'étude, et se confond même quelquefois avec la grosse d'un jugement en séparation de corps. Au bout de quelques mois de passion sans espoir, ce jeune homme dépérit et s'étiole; il est perdu pour la procédure; bientôt sa figure, devenue convulsive et plombée, s'encadre d'un magnifique collier moyen âge; il sera peut-être vaudevilliste, écrivain dramatique, mais assurément son avenir d'avoué est manqué : tout cela pour avoir rencontré au détour d'une rue une impossibilité de sentiments, une inclination musquée ou vanillée; le musc a engendré bien des gens de lettres!

Actuellement la scène change et se passe aux carreaux d'un magasin à prix fixe : les étoffes en tous genres roulent, ruissellent et bouillonnent à l'étalage, taffetas, lévantines, cachemires, mousselines brochées, crêpes roses, foulards chinés, pékinets, gros de Naples, satins jaspés, valenciennes, malines, mousselines-laine, mousselines-coton, etc.... tout cela chiffré, numéroté au grand rabais. Rien n'a été oublié pour allumer les imaginations féminines, dénaturer l'innocence d'un jeune cœur et y implanter les désirs, l'envie, les rêves, l'ambition, ces monstres de la coquetterie aux dents de diamant qui rongent et dévorent la jeunesse et l'inexpérience d'une jolie femme.

Un cabas, des cheveux en bandeau et un solfége de Rodolphe stationnent derrière les carreaux du magasin. Que ne pouvez-vous percer l'enveloppe discrète de ce jeune madras! vous verriez ce cœur naïf chatoyer, miroiter comme les étoffes qu'il reflète; vous le verriez tour à tour chiné, jaspé, glacé, gaufré, incessamment traversé par des désirs gris-de-perle, des fantaisies à franges, des volants, des espérances couleur du temps, aux ailes de dentelle et d'azur. Elle soupire et mesure d'un œil dés-



espéré la distance sociale qui sépare son tablier de serge noire et son cabas, de ces points d'Angleterre, de ces mantilles encadrées de fourrures. Tous les matins, en se rendant au magasin ou au Conservatoire, elle est ainsi pendant un quart d'heure duchesse ou grande coquette, — à travers les vitres. Le reste de son temps est consacré à border des souliers ou à filer des sons à la classe de M. Ponchard. Pauvre fille qui ne voit ces trésors du luxe que derrière le prisme magique des carreaux! Elle n'a pas, comme la grande dame, la faculté de pouvoir tout déployer, tout bouleverser sur le comptoir, suffisamment excusée par un chasseur en drap vert et des chevaux gris-pommelé qui piaffent et font de l'écume à la porte. — Il faut être riche pour être en droit de ne rien acheter.

Que dirait cependant ce provincial au cœur vierge, qui erre sous les gouttières de ce balcon, éperdument épris d'une persienne cachée sous les toits? Que diriez-vous surtout, ô vous, Olympe, Amanda, Modeste, Virginie, si quelqu'un venait vous annoncer que non pas l'année prochaine, ni dans l'avenir, ni dans un siècle, mais aujourd'hui, ce soir, si vous voulez, tout ce que vous avez dévoré des yeux ce matin à travers les carreaux de Burty ou de Gagelin, tout cela vous sera donné, offert? et rien n'y manquera, pas même votre innocence : la redingote en gros de Naples, le châle garni de dentelles, la capote de crêpe blanc; l'éventail rococo, coloré d'après Watteau; le mouchoir bordé de jours, les brodequins de maroquin anglais; une toilette ravissante, accomplie, irrésistible, vous dis-je, avec laquelle vous pourrez usuper les titres d'une lady, si vous ne préferez être ce soir une des reines des quadrilles du Ranelagh.

Et toi, jeune homme fasciné par une séduisante rencontre, crois-moi, jette Faublas par la fenêtre, et ne songe plus à soudoyer les portiers. Cette femme que tu as vue rayonner à toutes les premières représentations, ou bien se balancer nonchalamment comme une fleur matinale sous les arbres des boulevards, dont tu as espionné les moindres mouvements, enregistré les plus légers faux pas, apprends qu'elle appartient tout entière, corps et biens, à cette autre femme qui est plus que sa création, sa modiste, ou son ange gardien, puisqu'elle lui dispense ses charmes, ou du moins le moyen de les faire valoir. Metternich de la mode et de l'amour, caméléon femelle, sphinx aux mille ruses, Argus aux mille regards, c'est elle qui régit incognito le cours et le mouvement de la bourse galante, qui y crée la hausse et la baisse, qui serpente, qui se glisse et s'insinue partout,

puissance incalculable, banque souveraine, domination cachée, mais irrésistible dans ses effets, enfin créature merveilleuse, incomparable et vraiment unique, vous l'avez nommée, reconnue, saluée sans doute : c'est la revendeuse à la toilette!

La plus jolie femme de la Chaussée-d'Antin est étendue sur sa causeuse; elle souffre et se plaint; elle a, comme beaucoup de femmes de ce quartier fragile et sensuel, des crispations nerveuses et presque autant de créanciers que de nerfs.

« Je n'y suis pour personne, Rosalie, vous entendez, pour personne absolument. »

Cette consigne est à peine donnée à la caméristе, qu'on sonne à la porte : « Madame Alexandre. »

Le moyen d'empêcher madame Alexandre d'entrer? Madame n'a besoin de rien; elle est parfaitement assortie, encombrée même, de robes et de châles sinécuristes, qui sommeillent sous les sachets de ses armoires; n'importe, il n'y a point de force humaine qui puisse empêcher madame Alexandre de dénouer ses cartons, d'ouvrir ses coffres et de chamarrer les fauteuils, les meubles, le lit et les chaises, de dentelles, de fourrures, de châles, de rubans, de crêpes de toute espèce. Résistez maintenant, si vous pouvez, à ce coup d'œil prestigieux; voyez cette mantille, voyez ce cachemire et cette garniture! Tout cela est délicieux, d'une fraîcheur parfaite, et n'a jamais été porté.

— Mais, dit la malade, debout devant sa psyché en renfonçant les bouillons de ses cheveux blond-cendré sous un chapeau en gaze transparente, c'est que je me trouve pour l'instant tout à fait sans argent...

— Eh! qu'importe, ma toute belle, vous savez, entre nous,—un petit bon à deux mois.—Cela vous va-t-il?... Du reste, ce chapeau vous sied à ravir. — Ne vous occupez de rien, j'ai sur moi du papier timbré. — Je baisserai un peu les anglaises.— Et puis, vous savez, le vieux prince de..., qui a la goutte et des chevaux qui vont comme le vent, il vous adore. — Nous disons donc un bon à six semaines, cela m'arrangera mieux. — Mais êtes-vous jolie comme cela! Ah! friponne, la petite N.... de l'Opéra, en mourra de dépit. — Amour que vous êtes, allez! voulez-vous signer?

Madame Alexandre sort de cette maison pour se rendre dans un entre-sol voisin, chez M. Alphonse, gant jaune, l'un des dineurs, l'un des débiteurs, veux-je dire, du café de Paris. Eh quoi! dira-t-on, du pou-de-soie rose, de la blonde, des cachemires et des marabouts, chez un habitué du café de Paris! Patience, lecteur, écoutez cet autre colloque.

— Bonjour, Alexandre, comment te portes-tu, ma petite, ma grosse, ma bonne, ma vieille?...

— Pas trop mal, monsieur Alphonse. Je sors de chez une *de ces dames;* elle m'a chargé de vous demander ce que vous préfériez, d'une pélerine bordée de grèbe ou de chinchilla?

— Mon Dieu, à te dire vrai, cela m'est égal... Chinchilla! chinchilla! on dirait un nom de jument. Ah! à propos... Adieu, au revoir, Alexandre; tu sauras que je n'entre absolument pour rien dans les dépenses de ces dames.

— C'est bien ainsi que madame l'entend; elle m'a seulement chargée de vous demander votre goût: vous avez le goût si excellent! Et puis elle a appris que M. de..., vous savez, ce gros blond qui joue si gros jeu, a parié que ce soir, à l'Opéra, mademoiselle Anastasie éclipserait toutes les autres femmes.

— En vérité, l'imbécile! Combien cette garniture de chinchilla?

— Vous savez, ce qu'il vous plaira, je n'ai pas de prix avec vous, je ne vous demande qu'un petit bon... à deux mois ou à six semaines, si cela vous arrange mieux : j'ai sur moi du papier timbré.

Du temps de Turcaret, la revendeuse à la toilette s'appelait madame Jacob ou madame la Ressource; elle s'appelle aujourd'hui madame Alexandre. Son nom a changé, mais le métier proprement dit est toujours le même; il exige un tact infini, du machiavélisme assaisonné d'aplomb, de bonhomie et de rondeur, de l'audace et de la souplesse, enfin de la haute diplomatie.

On peut blâmer sans doute la revendeuse à la toilette, lui faire son procès au nom de la morale et de la société; il me semble pourtant qu'il y a plusieurs manières d'envisager sa profession. Que fait-elle après tout? Elle rend d'éminents et incontestables services à une certaine classe d'individus, qui, sans elle, ne trouverait nulle part ni crédit, ni fournisseurs, ni toilette, ni avances. C'est une espèce de Providence à domicile, qui a bien sa partie faible sans doute, mais qui a aussi son côté utile et méritoire. Elle vous endette gaiement, vous ruine de même; quelquefois aussi elle vous sauve, vous rachète; il n'y a guère de fortunes de femmes sans dettes et sans usure.

Ainsi, une revendeuse à la toilette surprend une femme à la mode, le matin, chez elle, enveloppée dans son peignoir, et noyée dans l'affliction : pauvre femme! Elle a vu s'envoler hier son trésor d'attachement, un sentiment de cinq cents francs par mois! La revendeuse à la toilette entre au milieu des jérémiades. « Séchez vos larmes, ma belle : voici de quoi briller, et restaurer aujourd'hui même votre position. Vous redoutez les échéances, le papier timbré vous fait peur : eh bien, je vous loue une toilette complète; je vous loue des plumes, du velours, des bijoux, des dentelles, pour une semaine, pour un mois; abonnez-vous pour un semestre de coquetterie et d'atours. » Trouvez donc une créature plus arrangeante que celle-là! C'est du génie, sur ma foi! que de savoir compatir ainsi à quinze ou vingt pour cent aux infortunes et aux étoffes fanées d'une jolie femme. Hélas! pourquoi tous les métiers n'ont-ils pas leur madame la Ressource? pourquoi le peintre ou le poëte ne jouissent-ils pas des mêmes privilèges? Mais le système même de l'usure est déplorable. On escompte une jolie figure, mais on ne prête rien sur une tête de génie: le Mont-Parnasse est encore à chercher son Mont-de-Piété.

Ne confondons pas cependant la revendeuse à la toilette avec la marchande à la toilette. Cette dernière race reste perdue dans l'innombrable et banal troupeau des industries ordinaires et nomades; elle vend, brocante, fait de la friperie en détail; elle a ses entrées chez plusieurs femmes du monde, qui satisfont, grâce à elle, leurs goûts de changement; mais c'est là du négoce subalterne: elle parle de sa conscience et de ses mœurs; elle a, je crois, de la probité et une patente.

La revendeuse, elle, n'a rien de tout cela, et ne dépasse guère la sphère équivoque des coquettes à prix fixe; mais, en revanche, la nature équitable lui a donné ou prêté, si vous voulez, sans intérêt, du génie. Or, ce génie éclate dans toutes les actions de sa vie, mais surtout dans celle de racheter; car la revendeuse rachète, et c'est même là une des plus importantes ramifications de son négoce, et, en même temps, une des plus heureuses propriétés qu'elle possède aux yeux de sa clientèle. Admirez son talent! Elle vous présente sur son poing fermé en champignon un objet quelconque, soit un chapeau rose. A l'entendre, on s'agenouillerait devant les fleurs qui le décorent; on se pâmerait d'admiration devant les rubans,

les plumes, le crêpe et la dentelle. Tout cela est d'un goût, d'une fraîcheur incomparables !

Cependant, qu'il s'agisse de lui revendre ce même chapeau séance tenante : dans le fait seul de passer des mains de la revendeuse vendante dans celles de la revendeuse achetante, ce chapeau aura vieilli d'au moins dix ans, perdu cent pour cent de sa jeunesse; les rubans, tout à l'heure frais comme la rose, sont maintenant effroyablement fanés, éclipsés, décolorés. Qui est-ce qui oserait mettre un pareil chapeau? A midi, on ne portait que du rose et toujours du rose, la couleur par excellence ; mais à midi un quart : « Qui est-ce qui porte du rose ? grand Dieu ! Si c'était du jaune, du lilas, du coquelicot, du gris de souris, de l'œil de mouche effrayée, je ne dis pas; mais du rose, fi l'horreur ! c'est la nuance du croque-mort. »

Il est certain qu'il y a dans le geste, la pose et l'épithète de la véritable revendeuse à la toilette quelque chose qui lustre, embellit et magnétise ce qu'elle vend, et en même temps déprécie et dégomme ce qu'elle rachète. Elle est incomparable sur ce point-là, elle fait de ce qu'elle touche de l'or comme Midas, et suivant la pierre de touche de son commerce. Un cachemire sort de son carton, indien, et il y rentrera pur et simple lyonnais. Quand il fera une nouvelle sortie, il redeviendra légitime et authentique enfant des plaines de Sirinagur. Singulière femme qui possède ainsi le don de distribuer une nationalité, une religion, un baptême, aux tissus nomades et aux étoffes judaïques qu'elle colporte ! Elle vend tout, rachète tout; elle vous vendrait même la mule du pape, si vous consentiez à lui en payer les intérêts.

Où loge-t-elle ? où sont situés ses magasins et ses dieux lares? qui peut le dire? Elle n'a guère, à proprement parler, d'autre domicile que les trottoirs et les escaliers qu'elle arpente du matin au soir avec son immense boîte en bois attachée avec une lisière ; elle loge en chambre, rarement en boutique. On lui suppose généralement de nombreuses connivences avec la police, mais il n'en est rien. La police vend quelquefois, mais ne rachète jamais. Elle jouit, ainsi que les maisons à parties, d'une sorte de tolérance anonyme. Son intérieur est simple et a même un certain cachet de dissimulation. On n'y remarque que des armoires ; on devine qu'elle ne vit et n'agit qu'au dehors. Ordinairement elle est à la tête de plusieurs noms, dont elle change comme ses clientes de chapeaux.

Quant à son signalement physique, il est simple et fort répandu dans la circulation parisienne.

Représentez-vous une grosse et large commère entre quarante et cinquante ans, un nez barbouillé de tabac avec un tablier noir à poche, un tartan qui lui lèche les talons, une robe en taffetas puce; un chapeau de paille à gouttières, sensiblement incliné vers l'oreille; un carton de bois au poignet, l'autre poignet sur la hanche; un faux tour défrisé qui pleure sur une de ses paupières, une montre d'or à l'estomac, des perles en poire aux oreilles, des bagues à toutes les jointures, une bouche en cœur, des yeux lonches, des dents larges comme des dominos, et des socques articulés : — c'est elle.

Elle parle tous les patois, mais surtout ceux du Midi ; elle décore en première ligne cette classe d'industriels aux bénéfices cachés, aux manœuvres inconnues, les prêteurs sur gages, les bijoutiers ambulants, les tailleurs du Havre ou de Haïti qui troquent le vieux drap contre le drap neuf, les racheteurs de reconnaissances du mont-de-piété, négociants souterrains et rusés, qui laissent quelquefois à leurs héritiers un million de fortune en monnaie de Monaco et en billets protestés.

Certes, si l'on voulait prendre les choses sous un certain point de vue, on pourrait adresser de grands reproches à ce genre d'industrie, coupable à la fois par son origine et les menées qu'elle emploie dans son exécution. Nous devrions peut-être rembrunir un peu le fond du tableau, pour indiquer dans le lointain certaines figures de femmes avilies et perdues par le vice, avec l'indélébile cachet de la honte et du désespoir au front. Il est certain que plus d'une innocence a trébuché à ce piége de dentelles et de rubans placé sans cesse sous ses pas. Ces commerçantes sont, après tout, des conseillères sataniques et infatigables, qui agissent impitoyablement sur les parties faibles de la nature de la femme, la vanité et le désir de briller ; elles l'enlaçent, l'enveloppent dans leur irrésistible filet, et la prennent chaque jour à de nouveaux hameçons. C'est en général par cette pente de cachemires usuraires, de dentelles et de parures, qu'une femme se trouve insensiblement poussée vers ce dernier pied-à-terre du vice et de la tristesse, qui devrait avoir à la fois pour fondatrice et pour portière la plus considérable et la plus enrichie de toutes les revendeuses à la toilette, je veux parler de l'hôpital.

Mais que voulez-vous? jusqu'à nouvel ordre, les mœurs françaises glisseront et voltigeront sur l'épiderme des grandes questions. Nous avons des philosophes moraux et des socialistes, nous applaudissons à leurs justes récriminations; mais nous ne nous empressons guère de souscrire à leurs réformes. C'est pourquoi, avant d'être un grand abus, un scandale avéré, une grave immoralité sociale, la revendeuse à la toilette n'est et ne sera longtemps encore, sans doute, pour le public, c'est-à-dire pour les gens qui ne lui ont jamais souscrit de billets, que ce qu'elle était du temps de le Sage et de Regnard, un personnage de comédie.



L'EMPLOYÉ

PAR

PAUL DUVAL



Il en est de l'employé comme de ces lépidoptères dont les naturalistes comptent des variétés innombrables. Il existe mille nuances d'employés; mais, pour l'observateur qui les examine avec soin, la loupe à l'œil, toutes ont entre elles de nombreuses ressemblances, de frappantes analogies. A quelque espèce de la grande famille administrative qu'ils appartiennent, on reconnaît toujours en eux l'influence d'un but unique, les mêmes préoccupations, une commune destinée.

Voici en quelques mots cette destinée commune de l'employé. A trente ans, l'employé qui émarge dix-huit cents francs d'appointements se marie avec une héritière qui lui apporte en dot six ou huit cents livres de rentes. Il prend au fond du Marais ou dans la banlieue de Paris un logement dont le prix ne doit pas excéder quatre cents francs. Il fait tous les jours deux lieues pour aller remplir des registres, copier des lettres, mettre des paperasses en ordre, délivrer des ports d'armes, des passe-ports, des acquits-à-caution, des récépissés, enregistrer ceux qui viennent, et ceux qui s'en vont, et ceux que l'impôt de la conscription menace d'atteindre; préparer un pont à cette commune, une école primaire à celle-ci, une garnison de cavalerie à celle-là; faire circuler les pensées, les mensonges de Paris dans la France et dans le monde entier; surveiller du fond de son fauteuil de cuir tel joueur, tel forçat, tel complot; que sais-je encore? avoir l'œil sur les trente-huit mille communes de France, épier leurs vœux, leur opinion sur tout ce qui se rattache à la politique, au commerce, à la fortune publique, à la religion, à la morale, à l'hygiène, sur tout enfin. Telles sont les fonctions de l'employé pendant six heures par jour, et pendant six jours de la semaine. Vient le dimanche. Ce jour-là, l'employé dort voluptueusement jusqu'à dix heures, et fait sa barbe beaucoup plus tard que de coutume. Vers trois heures, il quitte les profondeurs du Marais ou les hauteurs de Belleville, se dirige vers Paris avec sa femme, se promène encore deux heures pour gagner de l'appétit, et va dîner à quarante sous chez Richefeu avec de la perdrix aux choux, une salade de homard, une sole au gratin et une meringue à la crème pour dessert! Après le dîner, il se rend aux Champs-Élysées, si c'est en été, et au concert Musard, en hiver. Puis, à dix heures et demie, il reprend à pied le chemin du logis, où il n'arrive guère avant minuit, parce que sa femme succombe à la fatigue. La journée est finie.

Cependant les enfants sont venus, et l'employé en a au moins deux, souvent trois. Après avoir pesté, maugréé, juré toute sa vie contre l'état que lui a donné son père, après avoir dit mille et mille fois avec ce personnage des *Fourberies de Scapin* : « Qu'allais-je faire dans cette galère? » l'employé s'estime très-heureux de pouvoir y faire entrer son fils, et celui-ci, à son tour, dira et agira comme a fait son père. Telle est, jusqu'à l'époque de sa mise à la retraite, dont nous ne parlerons qu'en terminant, la destinée ordinaire de l'employé qui s'est marié.

Car il y a les employés célibataires, et l'on en compte un plus grand nombre que des premiers. « A quoi bon se marier? se dit en effet le célibataire. Si je fais un mariage d'inclination, que n'aurai-je pas à souffrir de ne pouvoir donner à ma femme ces mille distractions, ces riens charmants, ces rubans et ces gazes, ces fleurs et ces



Perles qui entrent pour une si grande partie dans le bonheur des femmes de Paris! Si, au contraire, mon ménage doit ressembler à tant d'autres, pourquoi me jeter de gaieté de cœur, et sans compensation aucune, dans l'affreux guêpier des échéances, des modistes, des nourrices et des médecins? Est-il donc impossible de vivre autrement? Essayons. » C'est ainsi, c'est par ces douloureux motifs d'insuffisance pécuniaire que la plupart des employés se vouent au célibat. Mais pour ceux-là la vie est peut-être plus triste encore que pour ceux de leurs confrères qui ont accepté les charges du mariage. Il est vrai que l'employé célibataire est heureux, libre et fier de sa liberté jusqu'à l'âge de quarante ans. Il dîne aux tables d'hôte à trente-deux sous, fréquente les promenades, les concerts, les spectacles, les bals champêtres et autres, et se ranime de temps en temps aux feux voyageurs d'une existence aventureuse. Mais peu à peu la décoration change d'aspect : l'employé a grisonné, il a quarante-cinq ans, et l'âge des illusions est passé pour ne plus revenir. Alors, ni les promenades, ni les concerts, ni les spectacles, ni les bals de toute sorte, rien ne l'amuse plus. Que faire? à quelle innocente passion se livrera-t-il? comment remplir les longues matinées d'été et les interminables soirées d'hiver? Quelle solitude! D'un autre côté, la vie des tables d'hôte lui est devenue insupportable, odieuse. Quoi! voir tous les jours en face, à ses côtés, des visages nouveaux qu'on ne verra plus! quel ennui! Et puis, s'il compare les potages sans saveur et les invariables liquides où nagent les viandes de sa table d'hôte aux succulents consommés et aux sauces si habilement nuancées des dîners de famille, quelle différence! C'est alors qu'une grande révolution s'opère dans la vie de l'employé célibataire. Il renonce au monde, à ses divertissements, aux bruyantes réunions, pour étudier quelque bonne et douce science, pour se livrer à quelque tranquille manie. Il fait de l'ornithologie ou de la numismatique, recueille des minéraux, classe des papillons ou des coquillages, empaille, tant bien que mal, les serins du voisinage, et s'abonne à cinq ou six éditions pittoresques. Enfin il prend une gouvernante, mange chez lui, et s'arrange, ma foi, comme il peut.

Etrange conséquence! C'est à l'Etat, sans contredit, qu'il appartient de favoriser le développement de la vie de famille, car le mariage est en même temps une garantie de moralité individuelle et de stabilité sociale; et, à ne considérer cette institution que dans ses rapports avec la politique, il est évident qu'un pays où le nombre des célibataires dépasserait celui des hommes mariés serai

en proie à de perpétuels bouleversements. Cependant voilà que la plupart des employés de l'Etat, en France, restent garçons malgré eux, et se mettent forcément en révolte flagrante avec les lois de la morale et de l'Evangile. Ainsi, c'est à l'Etat lui-même.... Il est superflu, je pense, de pousser plus avant ce raisonnement.

On a calculé que la moyenne du traitement des employés du gouvernement, en France, était de quinze cents francs environ : quinze cents francs d'appointements!...

Et pourtant quel empressement, quelle foule, quelle cohue dans l'antichambre des distributeurs d'emplois! C'est à qui entrera avant les autres dans la bienheureuse phalange. On se pousse, on se heurte, on se renverse, on se dénonce, on se calomnie. Voyez-vous la députation, je dis la députation entière d'un des premiers départements du royaume? Elle va solliciter du ministre de l'intérieur ou des finances une place de surnuméraire ou de commis à mille francs. Peut-être réussira-t-elle.

Il faut tout dire : il y avait autrefois quelques existences d'employés bien faites pour fasciner les regards et pour éveiller l'ambition de la multitude des prolétaires qui ont reçu l'éducation des colléges. Jeunes encore, ces employés avaient dix ou douze mille francs d'appointements, arrivaient tard à leur ministère, et en partaient de bonne heure. Du reste, qu'ils y vinssent ou n'y vinssent pas, la besogne se faisait toujours à son temps, ni mieux, ni plus mal, car ils s'y entendaient médiocrement, et la France ne paraissait pas souffrir de leur paresse. Jeter les yeux sur un dossier, conférer un quart d'heure avec le chef de division, le secrétaire général ou le ministre, répondre aux lettres des solliciteurs importants, jeter les demandes obscures dans le panier, telle était leur tâche de tous les jours. Puis, le soir, vous pouviez les voir étaler leur ruban rouge et leur frais visage, tantôt à la promenade des Tuileries, tantôt à l'amphithéâtre de l'Opéra ou au balcon des Italiens. C'étaient là d'heureux jours et un facile travail. Mais les employés de cette catégorie s'en vont. Les temps sont changés, et c'est au gouvernement représentatif, c'est aux honorables scrutateurs du budget de l'Etat, qu'on aura dû de voir disparaître peu à peu ces scandaleuses sinécures. Cependant, la multitude, qui ignore encore cette réforme, se rue toujours sur les emplois publics avec la même ardeur, comptant, du reste, sur l'éternité de ses protecteurs. Solliciteurs imprudents, examinez donc l'époque où vous vivez! y a-t-il rien de stable, de solide? qui sait sur quelle influence d'aujourd'hui l'ouragan parlementaire soufflera demain? Voyez plutôt. Chaque jour, tel employé qui avait rêvé douze mille francs d'appointements, le ruban rouge et un emploi sans travail, regarde autour de lui, cherche en vain son protecteur évanoui, et s'aperçoit avec effroi qu'il lui faudra végéter toute sa vie dans les sous-lieutenances de l'administration.

Un exemple fera mieux apprécier encore quels désenchantements sont réservés à la majorité des employés, et de quels trésors de patience ils doivent avoir fait provision pour ne pas se laisser décourager par les raisons dilatoires qu'on oppose à leur impatience. Il est pris au hasard entre mille.

Félicien a l'honneur d'appartenir à une administration publique. Il avait vingt ans quand il y fut admis, et il en a trente-deux aujourd'hui. Il compte donc douze ans de service, et ses supérieurs ont toujours fait les plus grands éloges de son travail. Cependant Félicien n'a que douze cents francs de traitement, et, comme il n'est pas sans quelque ambition, il languit, il s'impatiente, il sollicite de l'avancement. Que de lettres n'a-t-il pas écrites du fond de sa province pour faire valoir ses droits, et ses bons services, et son âge, et les favorables rapports de ses chefs! Combien de fois n'a-t-il pas prié, supplié, conjuré son député d'aller le recommander en personne au ministre, duquel dépend son avenir! Soins inutiles! Un beau jour, pourtant, Félicien, furieux, désespéré, prend une résolution énergique : il écorne son patrimoine d'un millier de francs, et vient à Paris. Le voilà dans l'antichambre de son chef suprême, dans le sanctuaire de la faveur. Que répondre à un homme de trente-deux ans, qui a douze ans d'excellents services, douze cents francs d'appointements, et qui sollicite deux ou trois cents francs d'augmentation? Le ministre lui promet la première place vacante.

— Celle de Verrières le sera bientôt, répond Félicien, préparé à tout.

— Eh bien! vous l'aurez.

Cependant huit jours se passent, et sa nomination n'est pas signée. Qu'apprend-il alors? La place de Verrières est vivement sollicitée par le protégé d'un personnage puissant, et elle vient de lui être promise. « Malédiction! s'écrie Félicien, aurai-je donc fait un voyage inutile! » Le voilà qui se remet en course. Bon gré, mal gré, il amène deux ou trois députés chez son ministre; il lui fait écrire par des pairs et des lieutenants généraux; il obtient même une lettre de quelqu'un de la cour. Enfin, grâce à ce formidable déploiement de forces, son concurrent est évincé, et quelques jours après il se rend tout joyeux au ministère. Mais là, au lieu d'une commission qu'il s'attendait à recevoir, un chef de service laisse tomber sur lui ces foudroyantes paroles : « M. le ministre éprouve un vif regret, monsieur, de n'avoir pu vous accorder la place que vous avez sollicitée. La justice qui dirige ses actes lui a fait un devoir d'y nommer un employé, père de famille, qui compte vingt-deux ans de service. Du reste, soyez assuré, monsieur... — Eh quoi! dit Félicien, s'écartant visiblement, en cette circonstance, de sa prudence ordinaire, est-ce ma faute si vous avez été injuste envers ce père de famille pendant douze ans? Il faudra donc que j'aie vingt-deux années de service et une demi-douzaine d'enfants pour aspirer à un traitement de quinze cents francs! la perspective est agréable! » Le lendemain de cette fatale journée, Félicien avait repris le chemin de son département.

Combien d'employés se seraient fait dans le commerce, dans l'industrie, dans les arts libéraux ou mécaniques, une position considérable, s'ils y avaient consacré le quart de la persévérance, de l'habileté, du tact, de l'esprit de suite et quelquefois du talent réel dont il leur a fallu faire preuve pour s'avancer médiocrement dans les fonctions publiques!

Il y a ensuite l'employé qui est jaloux et celui qui ne l'est pas du tout, le trembleur, le flâneur, le malade imaginaire, le piocheur, le flatteur, le pêcheur à la ligne, le cumulard, celui qui professe pour la politique une indifférence profonde, et celui qui, attentif aux moindres mouvements de l'Egypte, de l'Angleterre et de la Russie, suppute chaque matin, dans son intelligence, les futures destinées des empires.

Esquissons rapidement quelques-unes de ces intéressantes silhouettes.

Être employé et jaloux! imagine-t-on un plus terrible supplice? Vous écrivez à un maire, à un curé, à un receveur de l'enregistrement, n'importe, ou bien vous réglez les dépenses de telle commune située à deux cents lieues de Paris. Tout à coup, une idée, une affreuse idée, se présente à votre esprit : « Et ma femme, où est ma femme? est-elle chez elle? qui est avec elle? A cette pen-

sée, votre tête se trouble, la phrase suspendue se fige dans votre cerveau, vous serrez la plume avec rage entre vos doigts, vous faites d'immenses erreurs d'addition. Subjugué, poussé, entraîné par le démon de la jalousie, vous vous esquivez furtivement de votre bureau, vous arrivez chez vous, haletant, sous un prétexte quelconque, et vous embrassez, avec une joie mêlée de honte, votre femme, qui déchiffrait à son piano une contredanse de Musard ou quelque valse de Jullien; puis vous revenez vous mettre au travail un peu plus tranquille pendant quelques heures. C'est très-bien... Mais malheur à vous si ces visites sans motifs se renouvellent un peu trop souvent! La crainte du Minotaure vous précipite entre ses griffes, et, dès l'instant où l'on vous soupçonne d'avoir des soupçons, vous êtes un mari perdu sans retour.

L'employé à qui les rages de la jalousie sont inconnues n'est-il pas mille fois plus heureux? Voyez comme il est calme, tranquille, reposé. D'abord il se lève à son heure, avant ou après sa femme, comme il lui plait, commande chez lui, mange tous les jours un de ses plats de prédilection, et arrive à son bureau quand il veut, pour n'y faire que ce qu'il veut. Peut-être qu'en examinant son visage avec attention dans certains moments, on y surprendrait un pli de colère, un froncement de sourcil, une velléité de révolte; mais quelques secondes se sont à peine écoulées, et ce nuage s'est évanoui; le teint de l'employé est redevenu serein, pur, transparent. Au fait, que manque-t-il à son bonheur? Il a une jolie femme, il avance rapidement sans avoir jamais sollicité, et il récolte d'abondantes gratifications; son secrétaire général, qui a les plus grandes tendresses pour sa dernière fille, le charge souvent d'aller inspecter telle prison, tel haras ou tel receveur de province, et ses collègues disent malicieusement de lui, sous le manteau de la cheminée : « Il paraît que la femme de Léopold va le doter bientôt d'un nouveau *gage de son amour*, car on vient de le nommer sous-préfet. *È sempre bene!* »

N'oublions pas le trembleur. Ce type comporte plusieurs subdivisions. Il y a d'abord l'employé qui a peur des révolutions, des dénonciations et des destitutions. Mais passons légèrement sur cette variété; elle est digne de compassion. Vient ensuite l'employé très-exact : celui-là tremble pendant trente ans d'arriver trop tard à son bureau, et la peur de ne pouvoir signer, le lendemain, ce que, dans le langage administratif, on nomme l'état de présence, le poursuit jusque dans son sommeil. Aussi se défie-t-il des accidents, des rues barrées, des encombrements, des embellissements, de sa montre, des horloges publiques et particulières, de tout enfin. Mais, hélas! il peut se trouver une fois en sa vie retardé de cinq minutes, et vous pouvez alors le reconnaître à son air préoccupé, effaré, à la manière dont il se fait place à travers la foule, à la légèreté avec laquelle il rase l'asphalte des trottoirs. Qu'a-t-il besoin d'un omnibus? il les laisse tous derrière lui. Enfin, il arrive, et il n'est pas réprimandé. N'importe, il ne s'exposera pas de longtemps au reproche d'inexactitude, et pendant un an son nom figurera en première ligne sur l'état de présence.

J'ai connu un martyr de ce terrible état de présence. Il avait vingt-quatre ans et il était amoureux, très-amoureux. Un jour, il obtint de sa belle un rendez-vous pour le lendemain à dix heures du matin. « Dix heures! pensa-t-il quand il se trouva seul, et le ministérel et mon avenir! et l'état de présence! Moi, qui jusqu'à présent n'ai pas manqué de le signer une seule fois! Que dirait mon chef? » Le pauvre diable n'alla pas à son rendez-vous; mais quinze jours après, il aperçut l'objet de ses amours au bras d'un de ses camarades qui était malade régulièrement deux fois par semaine.

Il y a de ces nuances d'employés sur lesquelles il serait oiseux d'insister, et que le nom dont on les désigne peint suffisamment. Tel est le flâneur, qui trouve le moyen de travailler une heure par jour; le piocheur, qui se fait scrupule de perdre une minute; le malade imaginaire, qui est menacé pendant trente ans d'une grave maladie dans l'attente de laquelle il se repose, se fait saigner, prend médecine tous les quinze jours; le loustic, chargé de la partie des calembours et des mystifications; le flatteur, auquel ses camarades attachent ordinairement le grelot d'espion, etc., etc. ; mais le cumulard demande un coup de pinceau spécial et un cadre à part.

La vie administrative commence ordinairement à dix heures du matin et finit à quatre. Tant qu'un employé est garçon, il passe à dormir ou à ne rien faire les dix-heures de liberté que lui laisse l'Etat. Mais, si cet employé se marie et que la misère arrive avec les enfants, il faut bien songer à tirer parti de son temps. Alors commence pour lui la vie la plus laborieuse et la plus remplie qui se puisse imaginer. Il est à peine six heures du matin, et le voilà déjà qui copie des actes ou des matrices de rôles, colorie des gravures, donne des leçons de danse ou de cornet à piston, rédige des articles pour les magasins pittoresques, barbouille des romans ou des résumés à cinquante francs le volume, suivant l'intelligence ou la vocation qu'il tient de Dieu. De dix à quatre, il est à l'Etat. A six heures, son dîner fini, il va jouer de la contre-basse à quelque théâtre du boulevard, ou bien, si la nature ne l'a pas fait artiste, tenir les livres du tailleur, du grainetier, de l'épicier ou de tout autre négociant de son quartier. Voilà son existence de tous les jours jusqu'à onze heures du soir. Pauvre martyr du mariage! quelle activité! quel dévouement! Moyennant cela, il est vrai, grâce à ce travail constant de dix-sept heures par jour, l'employé cumulard parvient à donner des vêtements et du pain à sa femme, à ses enfants; il augmente de huit ou neuf cents francs les quinze cents francs dont l'engraisse le budget de l'Etat.

Tels sont les principaux types de l'employé. La vie de l'employé dans les départements diffère un peu de celle qu'il mène à Paris. D'abord, presque tous les employés de province sont mariés à trente ans;

> Car, que faire en province, à moins qu'on s'y marie;

et, mariés ou non, ils sont plus heureux que leurs confrères de la capitale. Là, au moins, l'existence n'est pas matériellement impossible, et ils peuvent voir de riches négociants et d'aisés propriétaires vivre aussi sobrement qu'eux. Et puis, dans les petites villes de province, l'employé est entouré d'une certaine considération. Garçon, ses quinze ou dix-huit cents francs font envie à bien des mères, et plus d'une demoiselle le préfère à quelque bon marchand du pays, parce qu'avec lui elle n'aura pas de magasin à surveiller, parce qu'elle pourra dîner à cinq heures, parce qu'elle sera reçue à la préfecture. Marié, il est invité, recherché, admis dans les maisons les plus considérables de la ville, sauf dans l'Œil-de-Bœuf de l'endroit, lorsqu'une particule bien positive ne précède pas son nom. Si sa femme est jeune, jolie, ou spirituelle, elle est l'intime amie de madame la préfète, de madame la générale, de madame la sous-intendante (pardonne, Académie, mais ces mots ont cours en province); il est de tous les dîners, et il va les jours des grandes et des petites soirées chez le receveur général. Quelle douce existence! et ce n'est pas tout! Chaque soir, quand le marchand aune encore ses mousselines, quand l'ouvrier

regarde le ciel avec dépit, impatient de voir le soleil disparaître à l'horizon, quand la couturière laborieuse redouble d'ardeur en s'apercevant qu'elle n'a pas encore gagné ses vingt sous, l'employé et sa femme, frais, bien attifés, pimpants, vont se promener nonchalamment au jardin des plantes de l'endroit, à l'esplanade, sur les lices, dans la campagne; ou bien, si l'hiver est venu, ils se réunissent à d'autres employés pour jouer la bouillotte à un centime la fiche, caqueter, contrôler les dames du pays, lire les revues nouvelles et parler de leurs droits à l'avancement jusqu'à onze heures du soir.

Cependant, ces mêmes employés ne sont pas heureux; ils ont un chagrin, un ver rongeur dans l'imagination. Le croirait-on? Ils portent envie aux employés de Paris. « Ah! si nous étions à Paris, on ne nous oublierait pas ainsi! se disent-ils. Il n'y a d'avancement, de faveurs, de gratifications, que pour les employés de Paris. On gagne toujours quelque chose à vivre près du *soleil*. Quand pourrons-nous aller à Paris? » Le jour vient enfin où, après mille privations préalables, il leur est possible de faire le grand voyage, et, comme ils ont su capter la bienveillance des députés, pairs de France et lieutenants généraux de toutes leurs résidences, ils ne doutent pas qu'en les faisant *donner* habilement, ils n'emportent la place objet de leurs vœux. Mais ici je m'arrête. On n'a pas oublié le désenchantement et l'exaspération de l'infortuné Félicien. Ces déconvenues se renouvellent plus d'une fois tous les jours.

On le voit donc, l'employé se plaint à Paris; il se plaint en province; il n'est heureux nulle part. Règle générale, il n'y a pas de plus triste condition, d'imagination plus mécontente et plus tourmentée que celle de l'employé. Qu'on se figure un homme gagnant à peine de quoi vivre, obligé de solliciter, de s'abaisser, de ramper pour obtenir justice, et convaincu par les plus tristes expériences que, s'il ne sollicite pas, ne s'abaisse pas, ne rampe pas, s'il se borne à attendre, se confiant dans l'impartialité des dispensateurs d'emplois, il pourrira au pied ou sur les derniers barreaux de l'échelle administrative. Que faire? Dans cette dure alternative, il se résigne aux nécessités que l'intrigue lui a faites : il intrigue à son tour, il se démène, il s'ingénie à deviner les hommes qui deviendront puissants, s'attache à eux, et parvient quelquefois, en coudoyant celui-ci, renversant celui-là, laissant derrière lui les droits réels, incontestables, à se carrer dans une sinécure de huit à dix mille francs.

Quoi qu'il en soit, tandis que les uns et les autres maugréent, se lamentent, maudissent l'intrigue ou profitent de l'intrigue, le temps a marché pour tous. L'époque de la retraite est venue, et l'employé compte trente ans de service. Mais ici, nouvelles doléances, nouveaux sujets de désolation. Tant que l'employé a été jeune, il a soupiré après le jour où il pourrait prendre sa retraite, briser ses chaînes, recouvrer sa liberté, son franc parler, etc.; mais vienne l'époque jadis tant désirée, et son langage n'est plus le même. On dirait le bûcheron de la fable en face de la Mort. « Quoi! déjà! s'écrie-t-il, quelle injustice! quelle barbarie! A peine commençais-je à recueillir le fruit de mes travaux, à pouvoir vivre de ma place, et l'on me renvoie, et l'on supprime d'un trait de plume la moitié de mes revenus! Moi qui ai tant de plaisir à juger, classer, rédiger, calculer, expéditionner! que vais-je devenir? » L'employé oublie alors qu'il fut un temps où il s'indignait de ce que des vieillards, des ganaches, s'obstinaient à barrer le chemin aux jeunes gens. N'importe; on le met à la retraite à son tour, contre son gré, en dépit de ses réclamations, et, si tous ses enfants sont mariés ou placés, si rien ne le retient plus à Paris, il se retire dans quelque petite ville des environs, où il vit d'ordinaire jusqu'à quatre-vingts ans. Heureux quand ses économies lui ont permis d'acheter un carré de terre et de s'abonner, de moitié avec le maire de l'endroit, au vétéran des journaux de l'opposition!

Cependant, cette résignation et cette longévité rencontrent des exceptions fâcheuses. « Connaissez-vous la nouvelle? dit quelquefois, en taillant sa plume, un employé à ses camarades de bureau; notre ancien chef?

— Eh bien?

— Vous savez qu'il s'était retiré dans les environs de Chantilly, aux portes d'un charmant village, en face d'une végétation magnifique, admirable; mais, le pauvre homme! c'est la verdure de ses cartons qu'il lui fallait. Dès qu'il a cessé de la voir, sa santé est allée en dépérissant, il a langui six mois, lui, si content et si heureux dans la poussière de son bureau! Enfin, l'ennui a voûté son dos, fait vaciller ses jambes; il s'est peu à peu affaibli, affaissé...

— Et comment va-t-il maintenant?

— Très-bien : il est mort. »





LE BOURGEOIS CAMPAGNARD

PAR

FRÉDÉRIC SOULIÉ



On s'imagine, en général, que le bourgeois de Paris est citadin, qu'il a l'amour de sa ville, qu'il se réjouit quand on en balaye la poussière ou la boue, ou qu'on élargit les rues de manière à ce qu'il ne respire pas absolument un air d'égout; on croit qu'il s'éprend des trottoirs d'asphalte, des candélabres gazifères, du dallage des quais, des arbres qu'on y plante et qui ne poussent pas, de la splendeur des monuments, de toutes les améliorations enfin votées par le conseil municipal, on se trompe : le bourgeois de Paris n'accepte tout cela que comme un adoucissement à la funeste nécessité d'habiter la capitale. En effet, de tous les Français le bourgeois de Paris est le plus champêtre, il l'est jusqu'au fanatisme. Boutiquier ou commis, enchaîné derrière un comptoir ou en face d'un bureau, la campagne est le rêve de toutes ses heures. Sur cent souscripteurs à la *Maison rustique* ou au *Dictionnaire d'agriculture*, il y en a quatre-vingt-quinze qui appartiennent aux patentés de la rue Saint-Denis ou aux appointés des grandes ruches ministérielles. Le souscripteur lit ces livres où l'on parle de la campagne, comme les petites pensionnaires dévorent les romans où l'on parle d'amour, en se promettant d'en faire de belles quand ils seront libres de se livrer à la passion de leur cœur.

Un des symptômes les plus véhéments de cette monomanie, c'est la fureur avec laquelle, le dimanche venu, nos citadins se précipitent hors de la cité par toutes les barrières de Paris.

Quand on pense à quels travaux d'Hercule se livrent ces bons bourgeois pour toucher du bout du pied le bord de cette belle robe verte qui revêt leur terre promise, on se sent pris à la fois d'admiration et de pitié pour cet amour emporté. En vérité, on ne songe point assez avec quelle résignation ils s'entassent dans une tapissière, avec quelle intrépidité ils se confient à un coucou ; on ne calcule pas ce qu'ils bravent de soleil, ce qu'ils absorbent de poussière, ce qu'ils subissent de cahots, d'averses, de railleries, de soif, de faim, avant d'aborder un bouquet de bois, quelquefois un arbre, et s'asseoir sur une vieille herbe grise, qu'ils appellent gazon fleuri, et y manger un pâté détestablement échauffé par le voyage et y boire un vin tourné depuis qu'il est sorti de la cave du marchand ; et cela pour un peu d'espace, un peu d'air, pour sentir sous leurs pieds autre chose que du pavé, pour voir devant eux autre chose que des murs blancs, pour se coucher sous un semblant d'ombrage. Aussi, je le répète, si l'on supputait comme on le doit tous ces héroïques efforts, on partagerait notre respect pour ce rêve du bourgeois parisien.

Mais le temps est bien loin encore du jour où il pourra le réaliser, et en attendant il s'en berce, il s'en nourrit, il lui emprunte le courage nécessaire à supporter la dure épreuve de la vie citadine. Après l'espérance d'un meilleur monde, la campagne est le premier soutien de la foi et de la résignation religieuse du bourgeois de Paris. Il ne mange pas un ragoût dont le beurre agace trop sa gorge, il ne boit pas une tasse de ce lait parisien qui a le don d'être à la fois plus insipide que l'eau et plus indigeste que les haricots, sans rêver à la crème et au beurre

Paris. — Imp. de LACY aîné boulevart Montparnasse, 81.

frais qu'il récoltera lui-même de sa belle vache future. Que lui importent cette salade flétrie comme la robe d'une danseuse des Funambules, ces petits pois belliqueux et durs comme le plomb qui charge le mousquet de nos héros? ne viendra-t-il pas un jour où il ira cueillir lui-même sa tendre laitue et ses légumes croquants une heure avant de se mettre à table?

Ne croyez pas cependant que cette espérance soit aussi inconsidérée, aussi légère que toutes celles qui abusent la faible humanité. Bien des fois il a fait dans ses longues soirées d'hiver, en grelottant auprès de son feu, le budget de cette vie de félicité vers laquelle il marche d'un pas si lent. Et d'abord, il y a à la campagne mille choses qui ne coûtent rien : les œufs, que de bonnes poules pondent par douzaines; les poulets, qui se nourrissent de rien en picorant dans le fumier de la basse-cour; les canards, qui barbotent dans la mare et qui dévorent les épluchures de la cuisine; et les lapins donc, les vieilles feuilles de choux et d'herbes qu'on *fait* dans les champs ne suffisent-elles pas à les engraisser! Il est inutile de parler des fruits, des légumes, qui seront de la plus exquise qualité; car le bourgeois de Paris a sur ce sujet les plus excellentes théories de culture, qu'il mettra rigoureusement en pratique. Ce côté même de son avenir le charme; il éclairera l'ignorance des paysans que l'incurie du gouvernement abandonne dans l'ornière des vieilles routines; ces bons villageois viendront le consulter, et il leur donnera paternellement ses lumières et ses conseils, et, quand il passera dans les rues, ces simples et naïfs enfants de la nature le salueront avec respect et reconnaissance. En vérité, je vous le dis, le bourgeois de Paris est mille fois plus poétique qu'on ne pense. Mais revenons à ses arrangements anticipés. Vous avez vu comme quoi il a pour rien volailles, lapins, beurre, lait, légumes, fruits; que manque-t-il à cette vie? un peu de viande de boucherie pour faire de temps en temps du bouillon quand on est malade; mais qu'est cela à la campagne? l'air est si bon, qu'on n'est jamais malade. Il faudra acheter le vin, mais à la campagne le vin ne paye pas de droits (le Parisien croit cela), et pour peu de chose on a du vin excellent.

Quelle vie de cocagne il va enfin mener! il la voit, il l'admire, il la tient.

— Mais...

— Ah! ne l'interrompez pas, je vous prie, voilà son rêve qui continue : il serait trop barbare de l'éveiller. Le voyez-vous qui se dandine sur sa chaise, qui se dresse sur son séant, qui sourit devant lui en fronçant légèrement le sourcil? il est en cabriolet, il est à une descente et serre la bride à son alezan; il arrive, il est arrivé, il descend chez un ami, son petit poney est charmant : il a fait une lieue en quarante-cinq minutes, on lui en fait mille compliments.

— Quoi! il a un cheval, un cabriolet?

— Pourquoi pas? mais, mon Dieu, cela coûte-t-il si cher à la campagne? un arpent de pré pour récolter du foin, un autre arpent de terre pour l'avoine.

— Est-ce tout?

— Eh bien, non... Ce bonheur de la vie champêtre lui aura coûté assez cher pour qu'il l'ait au grand complet; il aura outre cela quelques lopins de vigne pour faire son vin, quelques ares pour avoir son blé, qu'il moudra avec le moulin à bras de M. Quentin Durand, comme il l'a vu dans les journaux, et pour faire son pain, qu'il fera cuire dans un four économique, bâti à l'angle de la cheminée de cuisine.

— Mais pour cuire il faut chauffer, pour chauffer il faut des fagots.

— En vérité? Eh! ne voyez-vous pas cet hectare de bois qu'il vient de joindre à sa propriété?

— Ah! diable, il est très-gentil; mais...

— Mais ce que vous ne voyez pas, parce que les arbres vous le cachent, mais ce qu'il voit, lui, le bon Parisien, c'est la source qui est au milieu du bois, la source qui alimente un vivier où vivent dans le meilleur accord les brochets, les carpes, les anguilles et les truites; eau limpide qui s'échappe ensuite en un ruisseau délicieux, tout rempli d'écrevisses et d'excellent cresson de fontaine. Quelle vie, monsieur, quelle vie large et économique, sensuelle et champêtre tout à la fois!

— Il nous semble que maintenant ce bon bourgeois doit être content et qu'on peut lui faire observer...

— Ah! monsieur ou madame, que vous êtes cruels! avez-vous peur qu'il ne s'éveille trop tôt, et ne voyez-vous pas qu'il n'a encore pensé qu'à la partie utile et raisonnable de cette enivrante existence? que de choses encore que vous allez lui enlever à jamais si vous interrompez son rêve, et le billard dont il n'oserait approcher dans les estaminets de Paris, et qui est une occupation honnête à la campagne, et le jeu de boule qu'il envie aux invalides, et l'escarpolette où l'on fait de si bonnes plaisanteries sur les mollets de *ces dames*, et la partie sérieuse de ses distractions? et l'herbier qu'il médite, et sa rare collection de papillons dont il ornera son salon, et par-dessus tout... oh! pour ceci, soyez indulgent, je vous en prie : il ne l'avoue qu'à quelques-uns de ses amis; au reste, il y sacrifiera quelque argent, il ne réussira pas du premier coup, mais il expérimentera. — Qu'est-ce donc?

— Mais n'avez-vous pas lu quelque part que le paysan saxon ou hongrois est parvenu à faire lui-même son sucre de betteraves? Les journaux qui ont publié ce fait se sont bien gardés de dire quelle horrible mélasse ces paysans obtiennent dans leur marmite; ils l'appellent sucre, c'est assez, et le bon bourgeois, qui, en sa qualité de Parisien et de Français, se croit plus intelligent que le paysan saxon, se persuade qu'il se fabriquera du sucre blanc comme neige et qui sucrera mieux que celui de l'épicier, attendu qu'il y mettra tout ce qu'il faut.

Ne riez pas de pitié, ne haussez point les épaules en signe de mépris : tout ce que je vous dis là est vrai. Je l'ai vu et entendu mille fois; et, si vous saviez combien de longues et solitaires soirées cette espérance a fait supporter au pauvre bourgeois parisien, combien de privations et combien de labeurs cela lui a donné le courage de subir, vous ne lui feriez pas une observation. Et d'ailleurs il ne serait plus temps. L'heure est arrivée où ce rêve va enfin se réaliser; le marchand a vendu son fonds, le commis a obtenu sa retraite, ils ont à leur disposition un capital de cinquante à soixante mille francs, un revenu de cent louis ou de mille écus, c'est-à-dire la misère à Paris et l'opulence à la campagne. Notre ami part donc du pied gauche pour aller à la découverte de ce monde inconnu, mais qui existe assurément et où il doit se retirer. Pour cela, il va tous les matins au Palais-Royal, où il demande les *Petites-Affiches*, afin de noter sur son carnet tout ce qui lui semble être à sa convenance : le reste de la journée est occupé à courir chez les notaires ou les avoués chargés de ces ventes et qui d'ordinaire lui disent assez crûment les vraies charges et le vrai revenu, s'imaginant que cet homme veut acquérir pour placer son argent à trois pour cent. Mais ce n'est pas cela qu'il faut à notre bourgeois, et il passe ainsi plusieurs mois en vaines recherches jusqu'à ce qu'il tombe dans les mains d'un homme d'affaires qui l'empaume, le prend à sa passion, le flatte, l'excite, jus-



qu'à ce qu'il lui ait colloqué pour ses cinquante mille francs quelqu'une de ces impudentes masures que l'on nomme impudemment, à Paris, maisons de campagne pour les bourgeois et villas pour les filles entretenues. C'est une bâtisse à l'italienne, en plâtre et en pans de bois, avec quatre ou cinq arpents de parc, bois, prés, jardin anglais, potager, cour, basse-cour et source d'eau vive, tout ce que le bourgeois peut désirer. Tout cela est bien un peu petit, un peu maigre; mais l'acquéreur se charge d'améliorer. Quelques réparations aux murs crevassés, quelques charrettes de fumier, et la propriété doublera de production. Le marché se conclut, le bourgeois est propriétaire, il s'installe. *Avis essentiel :* tout bourgeois qui achète une vieille maison doit la laisser s'écrouler plutôt que de la réparer, attendu qu'il vaut mieux mourir de la chute d'une poutre que de mourir de faim.

En effet, du moment que le bourgeois a introduit le maçon dans sa maison, c'est comme s'il y avait mis le feu, surtout s'il s'est confié au maçon du village. Je le jure devant Dieu : s'il y a quelque chose de hideux au monde, c'est l'insolente férocité avec laquelle un maçon qui met le marteau dans une maison, sous prétexte de réparation, la démolit tant qu'il peut. S'il rencontre une pièce de bois, il l'attaque à coups de hachette et la coupe à tour de bras.

Supposé que le bourgeois arrive et s'étonne de cet acharnement.

« Ça, monsieur, lui dit le maçon, ça ne tiendrait pas huit jours; voyez, c'est pourri; voyez, tout aubier; voyez, du bois blanc, voyez. »

Et, à chaque *voyez*, il donne un coup à la poutre et l'achève du mieux qu'il peut, au nez et à la barbe du propriétaire. Enfin celui ci l'arrête par ses cris; mais il est trop tard : le maçon déclare qu'il ne peut plus toucher à la maison que le charpentier ne vienne remplacer la poutre en question. Le propriétaire réclame en vain; le maçon impassible reprend ses outils, et, pour toute consolation, donne d'un ton de menace l'adresse de son voisin le charpentier, et laisse le bourgeois avec un trou dans sa maison.

Hélas! ce trou, il faut le boucher, et il faut bien passer par le charpentier; on le fait venir, mais cette fois on fera son prix d'avance. Folles prétentions!

« Je ne puis pas prendre ça à forfait, dit l'entrepreneur; je ne connais pas la maison, c'est fait de boue et

de crachat, ça va craquer dans tous les coins si on met la scie dans ces pans de bois. »

Et, en parlant ainsi, il fait sonner les murs du bout de sa canne armée de fer.

« Du reste, ajoute-t-il, nous nous arrangerons toujours bien; je vous ferai ça au plus juste prix, je suis un honnête homme, » etc., etc.

Le bourgeois le croit, et permet que le charpentier pénètre dans sa maison. Ici le sort du propriétaire dépend de ce que le charpentier a de mauvais bois dans son chantier. S'il y en a beaucoup, il est perdu, car il faut que tout y passe; s'il y en a peu, la victime peut en être quitte pour un pan de mur. Sans compter qu'il faut faire mettre du papier neuf partout où a paru l'ombre d'un maçon, et repeindre toutes les portes dont a approché l'haleine d'un colleur de papier. Il y a parmi tout ce monde une infâme franc-maçonnerie de dévastations pour se léguer des travaux les uns aux autres.

Mais enfin nous voulons bien que notre bourgeois ne succombe pas à cette première épreuve comme tant d'autres qui ont été forcés d'abandonner leur maison de campagne à leurs créanciers, avant même d'avoir pu s'y installer autrement qu'en camp volant, comme ils disent; nous admettons que celui-ci soit délivré de la réparation et se soit enfin casé. Ce n'a pas été sans laisser dans les mains de ces démolisseurs quelques-uns de ces billets de mille francs qu'il s'était réservés pour l'exploitation de sa propriété rurale. Il faut donc qu'il supprime quelques-unes des nombreuses jouissances qu'il s'était promises; ainsi le char-à-bancs et le cheval disparaissent. Il est vrai que les environs fourmillent de voitures à volonté; ce n'est qu'un petit malheur. D'ailleurs, le propriétaire vient d'avoir une idée: au lieu d'une vache pour la consommation de la maison, il en aura plusieurs, et vendra son lait, sur lequel il gagnera beaucoup. Voilà donc notre homme avec quatre ou cinq vaches magnifiques épandues sur un gazon d'un arpent. Nous sommes au printemps; cela va bien une semaine ou deux, quoique les paysans n'achètent le lait que la moitié de ce qu'ils le vendent à Paris, après y avoir mis la moitié d'eau. Mais au bout de ce temps l'herbe manque, on y fait passer le vert de tous les légumes, mais en voilà pour trois jours, il faut acheter du foin. La consommation devient effrayante: vraiment il est impossible de continuer si on ne trouve pas moyen de vendre le lait à un prix plus élevé. Il y a conseil dans le ménage; on cherche, et on finit par découvrir que ce moyen est tout simple, et qu'il n'y a qu'à envoyer directement le lait à Paris. Cependant il faut l'y envoyer, et, pour l'envoyer, il faut des moyens de transport. Sera-ce une charrette ou un cheval? Oh! non, non! déjà le bourgeois est devenu plus prudent, il se contentera d'un âne et de deux paniers. La jardinière fera le voyage tous les matins. Pauvre bourgeois! mais, pour vendre son lait à Paris, il faut une place marquée, achalandée; et la jardinière, qui sait cela, te rapporte ton lait, ou bien elle n'a pu le vendre qu'à un prix exorbitamment dérisoire, sans compter qu'il faut nourrir l'âne et la femme, qui ne peuvent rester huit heures sans manger, le temps d'aller et de revenir. Alors le bourgeois prend une détermination très-radicale, il vend les vaches, l'âne et tout ce qui s'ensuit, et se résigne à acheter son lait et à vivre de ses légumes et de sa basse-cour. Tout préoccupé de l'exploitation de ses vaches, il s'était bien aperçu par-ci par-là que les poules pondaient fort peu, que les lapins ne prospéraient guère; mais il va s'en occuper exclusivement, et, dès lors, tout cela marchera à merveille. Le voilà donc occupé du soin de ses petits élèves: ils sont un peu souffrants, il faut les nourrir mieux; achetons un peu d'avoine pour les poules, un peu de son pour les lapins, qui en seront beaucoup meilleurs. Ceci lui convient assez bien, et, en vérité, le bon bourgeois commence à recroire qu'il aurait eu tort de se désespérer. Il écoute la nuit

. . . . l'oiseau dont le chant entendu
Annonce au laboureur le fruit qu'il a pondu,

comme dit M. de Lamartine dans la *Chute d'un Ange;* et, dès le matin, il va à la récolte de ses œufs. Il en trouve beaucoup, beaucoup trop même; car le voilà forcé à vivre d'omelettes ou à vendre sa récolte. Mais vendre, et vendre aux paysans, lui est devenu un sujet de haine et d'horreur. Si vous saviez combien ils l'ont molesté; de quelle façon on s'est moqué de ses vaches, de son lait, de lui-même, lui qui était venu pour leur apporter la civilisation, le bonheur, l'exemple et la pratique des vertus champêtres!

Cependant, tandis qu'il vivote ainsi assez tranquillement pendant quelques mois d'été, il s'aperçoit que son petit capital de roulement se diminue petit à petit sans que tout ce qu'il récolte lui procure une sensible économie. Alors il essaye de se rendre compte de sa dépense, il établit un tableau par doit et avoir : c'est une petite satisfaction, cela lui rappelle le temps où il tenait ses livres ou ceux de l'État. Il fait son petit budget; nous n'en extrairons que l'article suivant :

Douze lapins mis dans l'établissement. Tous les jours un sou de son; pour six mois, ci. . 9 francs.

Un sou par jour à la fille de la jardinière pour aller faire de l'herbe dans les champs, ci. 9 francs.

Lapins morts de maladie, trois.

D'autre part, lesdits lapins ont dépavé le fond de leur cage et quatre se sont échappés, reste à cinq. Pour réparation du pavé endommagé, payé au maçon 7 francs 50 centimes.

Total pour cinq lapins, 25 francs 50 centimes; doit 5 francs 10 centimes par lapin.

Quand le bourgeois demeurait à Paris, il les payait vingt-cinq sous. Ceci commence à l'éclairer, ceci l'épouvante, et il supprime les lapins. Mais voici l'automne qui vient, et les poules mangent toujours et ne pondent plus : un œuf lui coûte dix sous; il supprime les poules, les canards; il supprime tout être vivant. Le voilà donc réduit à ses fruits, à ses légumes. Il tourne de ce côté un regard désespéré, il se voit déjà réduit à une vie de trappiste; car c'est à peine si la rente du petit capital qu'il possède encore suffit à payer le jardinier, à payer la viande, le vin, l'habillement. Mais il a beau regarder, il ne peut comprendre comment les plus grosses fraises, les plus belles pêches, disparaissent; il les compte, il les marque, rien n'y fait: il n'a que les rebuts, les fruits pourris, les légumes secs, les salades montées en graine. Il y a donc un voleur, c'est peut-être le jardinier? Il va à lui, fier et menaçant : c'est alors que le propriétaire découvre des faits inouïs; il apprend des choses dont Cuvier, ce grand homme, ne s'est jamais douté. Les loirs adorent les pêches, les poires, les pommes, et, en fins connaisseurs qu'ils sont, ils mangent toujours les plus belles; les vers de terre se nourrissent de salsifis; les crapauds dévorent de la salade sans huile ni vinaigre; les araignées sont très-friandes de groseilles; les guêpes ne vivent que de raisins; les vers blancs consomment énormément de pommes de terre; les limaces s'alimen-

tent de carottes, et les moineaux mangent indifféremment de tout.

Cependant le bourgeois ne se laisse pas endormir par ces contes à dormir debout; il chasse son jardinier à l'entrée de l'hiver, car encore une fois il a fait son budget, et il découvre que cet homme lui coûte trois francs par jour pour lui donner un plat de légumes et un plat de dessert; un franc cinquante centimes par plat, à lui qui jadis achetait des haricots à douze sous le litre et qui ne mangeait pas de dessert!

Le voilà donc seul dans sa maison, prenant de temps à autre un ouvrier à la journée pour faire faire ses travaux agricoles; mais l'ouvrier ne vient jamais le jour où il faudrait tailler, fumer, biner, selon le *Dictionnaire d'agriculture*. Le froid arrive, rien n'est fait : on s'enferme dans la maison; mais cette maison est humide, glaciale, il faut y faire un feu d'enfer pour ne pas mourir de froid. C'est le double de la dépense de Paris. Les pluies viennent, la cave s'emplit d'eau, le vin de Bourgogne tourne dans ces caves humides. Autant de perdu. On s'ennuie, on se couche à sept heures pour passer le temps, on se lève à dix pour ne pas trop brûler de bois. On espère en l'année prochaine, car on ne veut pas encore avouer ses sottises. Que diraient les amis de Paris, et surtout ces infâmes paysans qui vous raillent sous leur roulière épaisse et qui pataugent intrépidement dans la boue, grâce à leurs énormes sabots! Le bourgeois a bien des sabots aussi; mais, quand il les met, il tombe presque toujours sur son nez ou sur son derrière. Que voulez-vous que je vous dise? tous les malheurs accablent ce pauvre homme. Mais il y résiste courageusement, il se bat avec sa mauvaise fortune, il passe la journée enveloppé dans la couverture de son lit, il se livre à des petits travaux d'intérieur, met à ses portes des bourrelets, que sa femme fabrique avec de vieilles ouates de robe et des lambeaux de toile peinte; il colle des morceaux de papier aux joints de ses fenêtres, il regarde son jardin au travers des vitres. Mais il espère encore; il espère le printemps, ce printemps qui répare tout, rajeunit tout, ranime tout, le printemps qui fera reverdir ses semences et son espérance : il vient enfin, ce printemps. Mais cette seconde année a bien d'autres désillusions que la première; car, si d'abord c'est la partie spéculative de ses rêves qui a échoué, c'est maintenant l'espoir qu'il avait basé sur ses propres efforts qui lui échappe; c'est ce qu'il croyait invariable comme la nature. La terre lui manque : elle n'a été ni labourée à temps, ni fumée justement; rien ne vient, rien ne pousse qu'étiolé, maladif, indigeste. On ne peut se faire une idée de cet affreux désenchantement, de cette vie qui commence à toucher à la misère. A ce moment, il y a deux partis à prendre pour le bourgeois : c'est de se déterminer à vendre sa maison avec dix mille francs de perte, de placer son argent en viager, et d'aller s'ensevelir, rue Copeau, dans une pension à six cents francs par an, soit douze cents francs pour lui et sa femme; ou bien encore, il lutte une dernière année, il emprunte sur sa propriété et l'hypothèque. Dès lors, c'est un homme perdu : en moins de dix-huit mois, il est ruiné, exproprié, chassé, insulté; et il s'estime trop heureux si, par la protection d'un de ses anciens chefs, il obtient d'entrer gratuitement à l'hospice de la Rochefoucauld ou à l'hôpital des Petits-Ménages.

Oh! ne riez pas, ne prenez pas ceci pour un conte fantastique et rêvé. J'en connais un, j'en connais dix, dont ce conte est l'histoire, dont ce rêve a été le rêve, dont ce malheur a été le malheur. Ceux qui en douteraient pourraient en aller demander des nouvelles à MM....... [1].

[1] Frédéric Soulié avait joint à cet article une suite de plus de deux cents noms avec les adresses; mais, comme ce recueil repousse tout ce qui ressemble à une personnalité, nous avons cru de notre devoir de supprimer cette liste.

(*Note de l'éditeur.*)





LA SAGE-FEMME

PAR

L. ROUX



Si vous avez rencontré, dans une des rues les plus fréquentées de Paris, une jeune personne ornée d'un tartan vert, d'un bonnet de tulle à rubans orangés, et d'une imposante dignité de dix-huit printemps, vous l'avez suivie par instinct : la vie parisienne a de ces entraînements. Croyant toucher, sur ses traces, aux portes du Conservatoire, vous vous êtes livré à mille rêves décevants : la jambe permet d'espérer une danseuse, le visage n'exclut point l'idée d'une cantatrice. Son itinéraire n'est pas ce qui vous préoccupe : vous avez fait un pas sans penser, vous en faites deux sans avoir réfléchi, pour vous trouver en face de... l'École pratique. Votre sylphide est une sage-femme, l'adjectif est *ad libitum*. Rien ne ressemblant à un étudiant comme un flâneur, vous êtes reçu sans autre carte que votre mine évaporée dans le prétoire de Lucine, le cours de M. Ilatin va commencer. Il y a eu des demi-mots à l'adresse de la jeune élève, et dont elle a dû rougir, la galanterie n'étant point dans le programme. Elle court se placer sous l'égide de la science au premier banc de l'amphithéâtre. Quand le professeur arrive, la fine plaisanterie n'est plus permise ; l'élève est tout au professeur; elle écoute par les yeux, et il y aurait conscience à la distraire le moins du monde. Elle est plus que séparée de l'étudiant en médecine, elle en est distincte; cependant, la sagesse des deux écoles ne suffisant pas à mettre la sage-femme qui prenait leçon avec les étudiants à l'abri des agaceries, la Faculté a reconnu récemment qu'il y avait urgence à ce que les sages-femmes suivissent les cours isolément, sauf, pour celles-ci, à être moins instruites que lorsque les étudiants eux-mêmes assistaient à ces leçons. De son auditoire, le professeur s'étant résigné à ne conserver que la plus belle moitié, la morale a gagné tout ce que la science a pu perdre à cet arrangement. L'art procède par des initiations lentes. Le noviciat do la sage-femme a ses difficultés : il s'agit de comparaître devant un jury de médecins; il y a un prix pour les élèves sages-femmes comme il y en avait un autrefois pour les rosières. Les femmes n'ayant d'ordinaire d'autre distinction que celle du mérite, il est juste de tenir compte des exceptions.

La profession de sage-femme n'est ni artistique ni poétique, mais bien médicale et éminemment utile. Peut-on être sage-femme à moins de s'appeler madame la Chapelle ou madame Boivin? Là est la question. Les médecins de tout temps s'emparent des grands accouchements, et c'est pour cela même que les sages-femmes ont si peu d'occasions de montrer une supériorité marquée. Le préjugé les condamne, à d'honorables exceptions près, à n'être que des diminutifs de médecins.

Généralement dévouée à la petite bourgeoisie, la sage-femme habite les quartiers marchands et même populeux; le troisième étage est de son ressort; elle s'élève aussi, dans l'intérêt de sa clientèle, jusqu'aux mansardes les plus idéales; elle-même a fixé ses pénates à un quatrième. La sage-femme paye son terme quand la nature daigne en fixer un pour quelque enfant à naître, et la nature n'est pas moins ponctuelle à son égard que son propriétaire.

Il y a des sages-femmes grands-cordons de l'ordre, sans compter celles qui, à l'aide d'une hyperbole plus ou moins forte, s'intitulent ainsi. Une sage-femme qui

compte des antécédents n'a qu'à trouver une pratique crédule : à l'aide d'une mnémotechnie qui lui appartient, elle rappellera les divers personnages qui lui ont dû le jour : à l'entendre, elle n'aurait pas été sans influence sur l'arrivée du roi de Rome; on l'aurait consultée sur la naissance du duc de Bordeaux; le nombre des comtes, — si l'on nous passe l'équivoque, — qu'elle a faits en sa vie tient vraiment du prodige. En réalité, l'importance de la sage-femme est problématique; ses prétentions, les médecins disent ses connaissances, sont médiocres. On appelle une accoucheuse afin de pouvoir se passer d'un médecin. Il est des susceptibilités, des fortunes surtout, que le savoir titré, en frac et en habit de docteur, effraye et intimide; on craint de ne pouvoir payer l'accouchement : la sage-femme se présente, alors même qu'elle est sûre de ne pas être payée. Elle passe pour être de meilleure composition qu'un accoucheur à diplôme, peut-être parce qu'elle reçoit de plusieurs mains. C'est elle qui, concurremment avec la marraine, fait de cette cérémonie bourgeoise nommée vulgairement un baptême la plus onéreuse des invitations de famille. La sage-femme accepte des cadeaux; le médecin ne compte que sur ses honoraires, quand il y compte. Ces petits présents, autorisés par l'usage, finissent par lui composer une somme assez ronde, un revenu solide. On se dispense plus aisément de payer une dette que de faire ses honneurs; la coutume est plus despotique que la loi.

Une enseigne, que chacun connaît, et dont les nouveau-nés supposent l'existence avant même d'avoir vu le jour, fait partie intégrante de la sage-femme; disons, toutefois, que son portrait diffère souvent de son tableau. On se tromperait en faisant ici l'application de l'axiome *ut pictura poesis :* d'abord la broderie au blanc de céruse ne perd rien par l'action de l'air et du temps de sa virginale blancheur; en second lieu, une sage-femme, qui apparaît sur le tableau dans tout l'éclat de sa jeunesse et du talent, cultive souvent la clientèle depuis un temps immémorial. On peut, sans la moindre injustice, lui assigner, en toute occurrence, une place dans le panthéon des femmes Balzac : l'enseigne ne vieillit pas. Il peut arriver aussi qu'un tableau de rencontre, façonné à l'effigie d'une blonde, s'adapte sans difficulté à une brune piquante. Les enfants n'y regardent pas de si près pour venir au monde. La sage-femme est toujours élève de la Maternité sur son tableau.

Chaque rue offre une de ces enseignes, où le sourire est stéréotypé sur les lèvres du nouveau-né et de la sage-femme. Avoir un tableau est le privilége des accoucheuses; malheureusement ce que ce mode de publication a d'avantageux est en partie perdu par la concurrence.

Aurait-on la curiosité de se demander quelle est la cause qui jette dans une voie excentrique et savante tant de femmes nées pour être l'ornement d'une société bourgeoise ? quelle puissance occulte et irrésistible les arrache à leur vocation de modistes, de dames de compagnie, de confiance ou d'intimité, pour en faire des sages-femmes? Cela tient aux plus profonds mystères de la vie d'outre-Seine. On n'a pu se défendre d'une séduction opérée par un étudiant en médecine : on aime le médecin d'abord; on en vient ensuite à se passionner pour son art. A la Faculté de droit, les choses ne se passent pas autrement; beaucoup de femmes connaissent le Code; Héloïse était très-forte sur la scolastique. La sage-femme, c'est la grisette émancipée; c'est elle qui, pendant que M. Ernest était au cours, lisait Boerhaave avec entraînement, se passionnait pour un chapitre de Lisfranc comme d'autres pour un roman de Ch. Gosselin. Cette solidité dans le jugement a déterminé M. Ernest à faire des sacrifices. Doué d'une médiocre ambition et d'une fortune plus médiocre, il a consenti à s'établir de compte à demi avec une élève formée de sa main; ils ont pris leurs grades le même jour à la Faculté, et les ont fait légitimer à la mairie. C'est ainsi que naissent les petites fortunes médicales, et que l'art des accouchements fait chaque jour de nouveaux progrès. L'inverse a cependant lieu quelquefois. La sage-femme, essentiellement vouée à la parturition, fait éclore, le cas échéant, des célébrités médicales. Un membre de la Faculté ne se faisait remarquer que par ses habits râpés et un immense pressentiment de ses hautes destinées. Il fut distingué par une sage-femme possédant une recette qu'il prôna depuis à plusieurs millions d'annonces; s'emparer du cœur de la sage-femme et de sa recette fut le premier coup de maître du docteur. Paracelse avait substitué l'astrologie à toutes les sciences; l'annonce fut la panacée universelle du nouvel alchimiste. Parvenu à l'apogée de la fortune et de la célébrité, il oublia la femme qui l'avait révélé. Outrée de ce manque d'égards, celle-ci prit la plume, et nous eûmes les *Mémoires d'une sage-femme.* La *Biographie des sages-femmes*, autre ouvrage de même portée, contient, nous aimons à le croire, bon nombre de noms justement célèbres; il s'en faut cependant que toutes celles qui se distinguent dans cette profession puissent être regardées comme irréprochables, et dire toute la vérité en ce qui concerne quelques-unes serait plutôt faire une satire qu'un tableau de mœurs.

Cette profession a ses Locustes. Des femmes sans aveu, quoique accoucheuses jurées, ayant vécu longtemps dans un état problématique, plus près de l'indigence que d'une aisance modeste, parviennent à la fortune par une route directement opposée à celle du bien. Leur métier était de mettre des enfants au monde; elles font leur possible pour que l'humanité ignore l'arrivée de ceux qu'elle avait inscrits d'avance sur son catalogue. Voulez-vous, sur les données de Parent-Duchâtelet, vous faire le chroniqueur patient et résigné de tous les vices de Paris, la sage-femme vous en apprendra à ce sujet plus qu'aucune autre. La sage-femme d'une moralité douteuse, celle qui tient de la Voisin, et qui, dans les cas urgents, a recours aux dérivatifs, donne fréquemment sa main à un herboriste : c'est un mariage de raison, un moyen d'avoir des simples à sa portée; on use des spécifiques, on en abuse même. A Paris surtout, les sollicitations sont souvent pressantes; la tentation se présente armée d'une bourse et d'un sophisme : on commet un infanticide pour parer à un déshonneur. Les physiologistes écrivent en vain que tout breuvage de ce genre est un poison; beaucoup de sages-femmes en savent là-dessus autant que les médecins eux-mêmes. C'est pourquoi elles continuent d'exercer leur profession. Il suffit qu'elles possèdent le remède pour l'appliquer. On calcule la somme reçue ou à recevoir bien plus que les conséquences d'une atrocité. La victime craint le déshonneur plus que la mort; sa complice aime l'argent plus que l'honnêteté. Il y a, selon nous, trois coupables quand un crime de ce genre se produit : la sage-femme, qui affronte un procès; la femme enceinte, qui affronte la mort et la reçoit des suites plus ou moins immédiates de sa faiblesse; enfin la société, toujours armée pour la vengeance, et qui punit trop par l'opinion une femme séduite, et la pousse ainsi fréquemment à un double suicide. Nous voyons au reste, à toutes les époques d'une civilisation très-avancée, les mêmes crimes naître des mêmes causes. Si l'on en croit les historiens, les mœurs d'Athènes n'auraient pas été exemptes de ces pratiques secrètes. Les femmes



grecques étaient très-versées dans la médecine de leur sexe, et les matrones étaient appelées presque exclusivement pour les accouchements. Laïs et Aspasie accrurent la méchante réputation qu'elles s'étaient acquise par leurs galanteries en pratiquant l'art occulte d'en faire disparaître les traces chez les femmes livrées aux mêmes déréglements.

Si ces immoralités étaient chez nous une exception, il aurait fallu s'en taire; si elles sont, au contraire, une des plaies endémiques de la société actuelle, il faut y chercher un remède. Nous livrons cette réflexion aux moralistes. La sage-femme qui tient pension est à la fois l'Harpocrate[1] et l'Hippocrate femelle de son art; sa discrétion est passée en proverbe. On ne mettrait jamais les pieds chez elle si l'on savait y être vu. Elle est utile au célibat renté qui pense pouvoir conserver sa considération en récusant la plus noble partie des devoirs qui pèsent sur le citoyen aisé; beaucoup de propriétaires ont plus de confiance en une sage-femme d'un quartier autre que le leur que dans le maire de leur arrondissement, et aiment mieux avoir une honte à dissimuler qu'un ménage à gouverner en chefs de famille. La société, qui flétrit tant de choses moins dignes de blâme, les a-t-elle jamais mis à son ban? Il est vrai que la sage-femme est si discrète, et qu'en tout état de cause un homme riche est toujours un homme à ménager.

Mais il ne suffit pas qu'une sage-femme jouisse d'une confiance illimitée, et soit avantageusement connue de toutes celles qui désirent ne lui confier que ce qu'elles veulent celer à d'autres; il faut encore prévenir les confidences, entretenir des relations avec les scandales qui n'en sont pas encore. Paris est un asile précieux pour la province, de même que la campagne est un séjour discret pour les accidents de la vie parisienne. Ce refuge de l'innocence ne mérite ce nom qu'autant qu'il la procure aux personnes qui d'aventure l'auraient perdue par imprudence. La sage-femme qui tient pension jette ses filets dans les *Petites-Affiches*, sous forme de réclames modestes. On ne demande rien aux personnes en état de domesticité que leurs services à terme; il n'est pas inutile de se présenter, toutefois, sans avoir quelques économies. Il suffit que la sage-femme ait donné son adresse sous une formule philanthropique pour que les intéressées viennent d'elles-mêmes faire appel à ses connaissances pratiques. On ne se connait pas dans son établissement. Les femmes ont un nom quelconque : les rotu-

[1] Dieu du silence.

rières sont vicomtesses; les femmes titrées s'appellent Louise ou Séraphine; celles qui viennent des confins les plus reculés des départements ont une position dans la *capitale;* les autres sont destinées à s'éloigner de Paris. Presque toutes ont leur époux dans quelque île de la mer du Sud. Elles feignent d'ajouter foi aux paroles les unes des autres, afin de n'être pas interrogées. Sa maison est, au reste, une Thébaïde; elle loge au fond d'une vaste cour; elle a pour portier un sourd et muet; toutes ses fenêtres ont des abat-jour. Il faut montrer patte blanche pour être reçu dans son gynécée. La recherche de la maternité y est sévèrement interdite; l'homme en est banni à perpétuité.

S'il est une profession où la considération soit toute personnelle, c'est surtout celle de la sage-femme. La sage-femme qui, outre les vertus de son sexe, possède les connaissances de sa profession, ne tarde pas à jouir dans son quartier même d'une réputation irréprochable, et d'un honnête revenu. Sa clientèle lui a coûté quelques sacrifices d'amour-propre : il a fallu se mettre bien avec les portières, ne pas s'aliéner par une dignité compromettante les bonnes grâces des garde-malades, satisfaire par des visites réitérées aux exigences de la petite propriété. Il y a telle de ses clientes qui accouche vingt fois avant de mettre un enfant au monde. Pour peu qu'elle devienne en vogue, la sage-femme n'a plus un instant à elle. Les enfants font exprès de voir le jour à minuit. Elle allait se mettre à table, on vient la chercher pour une grosse marchande; heureusement elle a des garanties, et la commère en est à son quinzième : ils sont tous venus de la même manière; en fait d'accouchement, il n'y a que le premier pas qui coûte.

Tout cela est plus ou moins vulgaire, mais tout cela existe et compose les scènes les plus intéressantes de la vie privée.

Beaucoup d'enfants attachent une grande importance à venir au monde. Des hommes de génie peuvent passer par les mains de la sage-femme sans qu'elle s'en aperçoive. Sa profession est une loterie.

Ce n'est pas tout pourtant de procéder à un accouchement : il faut encore savoir quand un enfant existe, le prophétiser, si l'on ne peut faire plus; interpréter son sexe, favoriser son développement par une saignée en temps opportun, connaître quels breuvages lui conviennent d'abord. On pourrait faire des poëmes sur cette donnée, et il y a des sages-femmes qui en ont fait. La sage-femme est un argument pour les personnes de son sexe qui rêvent la femme libre. Serait-ce abuser de notre position que de dire un mot des folles hypothèses prônées récemment sur l'individualité de la femme? L'expérience des siècles et sa nature même la fixent dans le sanctuaire du foyer domestique. Elle est reine au sein de sa famille, elle a droit à nos adorations quand elle est mère : éloignez-la de ce centre de ses affections et des nôtres, de ce cercle modeste et précieux de la vie privée, vous la déplacez; donnez-lui un rôle autre que le sien, qui est d'aimer et d'élever ses enfants, vous ne produisez que scandale, désordre et anarchie.

La sage-femme ne sort pas de ses attributions de la famille; elle y entre, au contraire, plus complétement qu'aucune autre individualité de son sexe.

C'est souvent une mère qui en aide une autre à le devenir.

Au point de vue philosophique, qu'y a-t-il de plus noble et de plus relevé que la profession de sage-femme? Mais elle est trop près de la nature pour être bien appréciée par la civilisation.

Socrate avait tracé autour de sa maison une ligne où il enfermait sa femme. Est-ce pour cela que Socrate faisait mauvais ménage?

Ajoutons que le plus sage des hommes était le fils d'une sage-femme.

On a vu des femmes, comme lady Stanhope, être inspirées d'en haut, confier leurs rêves poético-religieux aux sables brûlants du désert; d'autres, s'improviser un apostolat qui n'embrasse pas moins des quatre parties du globe, et promener leurs pérégrinations phalanstériennes d'un continent à l'autre, faire emprisonner leurs maris, ne pouvoir supporter aucune espèce de servitude, et s'imposer le mandat d'affranchir la femme du joug de fer du mariage; d'autres, entrer par des in-octavo dans la classe privilégiée des célébrités de toutes les époques. On en a vu rivaliser de verve et d'enthousiasme avec les poëtes contemporains, improviser des opéras, et, dans la romance même, on a vu la musique s'allier à la poésie sous l'inspiration d'une seule muse féminine. On a vu le sceptre de la comédie tomber en quenouille, le mémoire, jusqu'alors du domaine exclusif des hommes d'Etat, devenir le partage de duchesses et de femmes de chambre, et servir de prologue à des divorces éclatants. Tout cela est beau sans doute; mais le type de la femme *humanitaire* se révèle autre part, et paraît d'autant plus noble, que son rôle, si utile à une classe d'enfants parias de naissance, ne peut être apprécié dignement que par un petit nombre de témoins. Il faut le proclamer hautement, dût-on ne le dire qu'une fois : celle que son pouvoir a mise à la tête d'un établissement comme la Maternité est toujours une femme vraiment grande et digne de respect. Cette maison, qui ne peut être peinte d'un seul trait, se résume en elle. Que de soins! que de propreté! Quelle vocation sociale n'a-t-il pas fallu pour être au niveau de cet emploi! Quelle constance pour ne pas s'y habituer, et faire corps avec lui, comme cela arrive aux anciens juges, aux anciens médecins et aux diplomates consommés! L'ordre de la maison est admirable; l'incessante charité qui le maintient, plus merveilleuse encore. Il faut s'élever jusqu'aux classes les plus aisées de la bourgeoisie pour trouver autant de luxe et de raffinements hygiéniques qu'il y en a dans une simple salle de l'hospice des Enfants-Trouvés. Rien n'est bizarre et contrasté comme les premiers moments de ces victimes privilégiées de la misère qui décime les classes pauvres de la population de Paris. Sortis d'une main quelconque, les enfants trouvés sont accueillis dans un asile où tout semble merveilleusement disposé pour l'allaitement. Légués ensuite, à raison de seize centimes par jour, à une mercenaire de la campagne, ils survivent peu à un régime meurtrier; ils meurent entre les mains des nourrices : c'est une conséquence. Mais pourquoi meurent-ils en aussi grand nombre, au moins, à l'hospice où ils sont bien soignés? Qui le sait, bon Dieu! D'après les calculs statistiques, un enfant trouvé qui arrive à la position d'homme marié est une exception infiniment rare, à peu près comme un sur dix mille, et l'Etat dépense des millions pour arriver à ce mortuaire résultat.

Honnêtes philanthropes, toujours disposés à appliquer le remède à côté du mal, que vous importe qu'il y ait des enfants trouvés, pourvu qu'ils soient bien traités ou paraissent l'être? Eh bien! la question est résolue, ils ne le sont point, ou, du moins, c'est en pure perte qu'ils le sont. Ceux qui échappent à la mortalité peuplent les maisons de correction, perpétuent la misère et l'opprobre au dehors et au dedans de la société. Il n'y a qu'un moyen de remédier à ce mal, c'est de le supprimer; c'est de permettre aux liens du sang à peine formés de se raffermir, en procédant à l'amélioration du sort des classes

indigentes, d'où proviennent la plupart des enfants trouvés, car l'exception ne doit pas nous occuper. Un fait demeure établi, c'est qu'un enfant *trouvé* est aujourd'hui un enfant *perdu*. Ce jeu de mots, cruellement sérieux, nous le conservons, il n'y avait aucun moyen de l'éviter.

Honneur encore une fois à la sage-femme qui, sans aucune des compensations flatteuses dont le monde entoure celles qui se vouent à une des célébrités d'un autre genre, accomplit chaque jour une œuvre utile, et composée d'un million de petites choses, qui la rendent grande et respectable aux yeux de tous.

La sage-femme ordinaire s'efface complétement quand on a vu de quoi se compose le rôle de sage-femme en chef de la Maternité.

L'hospice de la Maternité admettait autrefois de rares visiteurs; maintenant on n'y pénètre plus. Il arriva un jour qu'un de ces curieux, qui avait obtenu une permission pour visiter l'hospice, y reconnut... sa sœur.

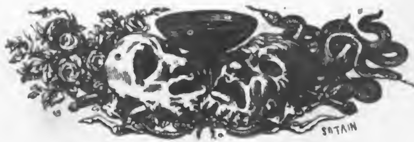
Comment parler dignement de la sage-femme qui a inventé le biberon-tétine et le bout-de-sein en gomme plus ou moins élastique, le biberon à calorifère? qui tient une pension et crée chaque année un nouveau procédé d'enfantement?

Or, de même qu'un état, un biberon ne s'improvise pas en un jour: il faut au préalable que la philanthropie l'ait adopté, qu'il ait été jugé digne d'un brevet d'invention, ou tout au moins de plusieurs médailles; les principaux médecins sont consultés sur l'influence humanitaire du biberon, sur l'importance sociale du bout-de-sein, et accordent leur sanction, pour peu que la sage-femme ait mis quelque talent à prouver l'utilité de sa découverte. Munie des attestations les plus honorables, la sage-femme démontre chimiquement que toutes les inventions qui se rapprochent de la sienne à l'aide d'une imitation plus ou moins ingénieuse sont la perte des nourrices et l'écueil de l'allaitement. Parvenue à l'état de professeur, elle donne la main aux célébrités médicales de son époque; son auditoire n'est composé que de femmes, comme jadis les mysteres de la bonne déesse. Elle n'en est pas moins placée à l'apogée de la science; son nom fait autorité. Elle a un éditeur, mais un éditeur scientifique. Elle applique le forceps avec autant de sang-froid que d'autres en mettent à broder une écharpe ou à donner le jour à une paire de bas. On sait que la Faculté a refusé récemment un diplôme de médecin à une femme qui en était digne sous tous les rapports. Le docte corps a craint peut-être des rivalités, et l'influence d'un si noble exemple sur les destinées de la médecine. Ce fait paraît bizarre; il est simplement, selon l'expression vulgaire, renouvelé des Grecs. L'aréopage, ayant remarqué que les connaissances médicales se répandaient beaucoup trop parmi les femmes, proscrivit les accoucheuses. Le préjugé de la sage-femme était tellement enraciné chez les dames d'Athènes, qu'elles aimaient mieux mourir que d'être accouchées par des hommes. Agnodice porta l'amour de son art jusqu'à se déguiser en homme et à venir en aide à son sexe sous le costume d'un Athénien. L'androgyne naquit d'un arrêt draconien de l'aréopage. Agnodice, convaincue d'avoir pratiqué l'accouchement en dépit de l'aréopage, fut condamnée à mort. Elle obtint sa grâce à la prière des Athéniennes les plus distinguées. Le tribunal eût mieux fait peut-être, en matière d'accouchements, de se déclarer incompétent.

On permet à la sage-femme d'être professeur dans sa spécialité, et même d'envoyer des élèves dans les départements; celles qui ont exercé sous ses yeux et sous sa main n'oublient pas de le mentionner sur leur enseigne.

Le rôle de la sage-femme, nous l'avons dit, n'est point borné aux pratiques vulgaires de l'accouchement: l'hygiène de son sexe la regarde spécialement; nommer la sage-femme, c'est nommer le médecin de toutes les maladies et de toutes les faiblesses de son sexe.

Quand un enfant a vu le jour et qu'il est exempt de *meconium*, la sage femme n'est pas au bout de ses épreuves: il faut encore qu'elle le pare, qu'elle le festonne, qu'elle l'illustre; heureusement les langes sont prêts; elle a même sous la main les vêtements de celui qui, d'après Fichte, est le roi de la création. Le petit béret de velours orné de rubans, la chemise de batiste, les fines broderies: tout cela passe par les mains de la sage-femme; elle serait au désespoir qu'une autre qu'elle inaugurât le nouveau-né. Ainsi emmailloté, ajusté et adonisé comme un Amour de Watteau, elle le présente à la famille, qui est forcée d'avouer qu'après ce Cupidon lui-même, ce qu'il y a de plus admirable au monde, c'est la sage-femme.





LE GARÇON DE CAFÉ

PAR

AUGUSTE RICARD



Un homme porte des chemises en toile de Hollande, des bas de Paris; ses souliers vernis ont été faits sur les dessins d'un bottier de la rue Vivienne; il n'emploie, pour sa barbe, que du savon onctueux, pour ses mains que de la pâte d'amandes douces; ses dents sont entretenues par Désirabode, sa chevelure par Michalon; il a appris l'art du sourire perpétuel dans la classe d'un vieux mime de l'Opéra: il est patient, poli, aimable...

Vous croyez qu'il est question d'un grand écuyer de prince, d'un diplomate, d'un chanteur de romances?

Du tout : il s'agit d'un garçon de café.

On est assez généralement garçon de café de père en fils. Tel homme qui sert des glaces au *café de Foi*, ou des cerises à l'eau-de-vie chez la *mère Saguet*, à la barrière du Maine, avait un trisaïeul dans la *carrière* qu'il exploite, comme aujourd'hui un Séguier, un Molé, un Crillon, dans l'armée ou dans la magistrature L'art de verser le café, la liqueur; de marcher au pas de charge, à travers des allées de tables et de tabourets, en portant dans la main droite des buissons de sorbets, un thé complet, ou une phalange de carafes d'orgeat, cet art-là demande une grande habitude. Pour faire un bon garçon de café, il faut avoir été pris tout petit, il faut avoir commencé ses exercices sous les yeux d'un père.

Cependant il est quelques exceptions à cette règle : on rencontre, dans l'intéressante classe qui nous occupe aujourd'hui, plus d'un praticien qui n'a pas été bercé avec les traditions de café, et qui, à l'âge de quinze ans, n'eût pas su laver une tasse sans en faire des morceaux. C'est une variété de l'espèce, chez laquelle le génie a lui tout d'un coup Les antécédents de ceux qui la composent se perdent dans les brouillards d'un passé orageux, dans la fumée de cent estaminets, dans la chronique de la *Chaumière* et de la *Courtille*. Ces garçons de café-là ont, pour la plupart, hérité jadis d'un parent de la Normandie, ou du Perche. Alors ils ont roulé dans les cabriolets de *régie* pendant les jours gras de telle année; ils ont joué du cor chez tous les marchands de vins de la rue Montorgueil; ils ont fatigué le sol historique du bois de Romainville avec leur danse passionnée, puis, un beau jour, ils ont porté leur dernier écu au *bureau de placement*. Ils sont devenus garçons de café.

Ceux-là ne sont pas les moins habiles. Leur vieille expérience en fait d'excellents arbitres dans une discussion de billard, de dames ou de dominos; ils savent, de longue date, ce qui plaît aux *viveurs* sortant d'un bon repas, et ils n'ont pas peur des ivrognes.

Quels que soient d'ailleurs ses précédents, le garçon de café typique est toujours un homme probe et bien portant : la vigueur de constitution et l'honnêteté d'âme sont deux qualités sans lesquelles il ne saurait être. L'œil du maître, on le comprend, ne peut toujours planer sur les flacons, les carafes, les tasses et les cafetières du laboratoire. Rien de facile comme de détourner, au milieu de la consommation gigantesque de certains établissements, quelques gouttes de cet océan de rafraîchissements et de liqueurs; quelques fractions de ce total que le patron compte tous les soirs, à la grande mortification du mauvais sujet retardataire échangeant sa dernière pièce de dix sous, à minuit, contre une bouteille de bière blanche. Le garçon est donc, et de toute nécessité, un hon-

nête homme. Depuis le lever du soleil jusqu'à l'extinction du gaz, il manipule le numéraire de son prochain : c'est un serviteur de confiance, c'est un garçon de recettes à domicile.

Vigueur de constitution : vous allez voir qu'elle est indispensable au garçon de café. Le jour paraît; le garçon de café, qui, la veille, a dû se coucher tard, doit se lever de bonne heure. Il n'y a guère d'éveillés à Paris que les fruitières, les balayeurs et les porteurs d'eau; eh bien! lui, homme élégant, lui qui passe son temps au milieu d'épicuriens, lui qui fait incontestablement partie de la civilisation avancée, de la vie de luxe, il faut qu'il s'arrache aux douceurs du repos. Tous les jours le bien-vivre l'entoure de ses séductions, de ses parfums, de ses joies, et lui, il doit vivre de la vie rude de l'ouvrier; son maître veut qu'il ait, à la fois, l'élégance coquette d'une jolie perruche et la vigilance pénible du coq. Il s'éveille donc, il étend les bras, et ses doigts allongés vont frapper les pieds des tables entre lesquelles il a jeté son matelas la veille, ou bien ils labourent le sable que l'on sème tous les jours dans la *grande salle*. Car, voyez-vous bien, il est condamné à se nourrir, à se reposer dans cet espace où il fait son état; comme le soldat en campagne, il couche sur le champ de bataille. Mais, en vérité, mieux vaut souvent le bivac, sur lequel la neige et la pluie ne tombent pas toujours, quoi qu'en disent les *Victoires et Conquêtes* et les vaudevilles militaires.

Au bivac, l'air pur du matin, les feux du soleil levant, le chant des oiseaux du ciel, raniment le guerrier. Le garçon de café, à son grand lever, ne trouve qu'une atmosphère lourde et tout imprégnée des émanations trop connues du gaz, auxquelles se mêlent les odeurs, hermétiquement renfermées par les volets de l'établissement, du punch, du vin chaud et du haricot de mouton, que le propriétaire du lieu a partagé à minuit avec tout son monde, sur la table numéro 1, c'est-à-dire celle la plus rapprochée du comptoir. La seule clarté qui vienne égayer le garçon de café à son réveil est celle du quinquet inextinguible qui veille toujours dans le laboratoire avec l'obstination du feu de Vesta. Quant à ces harmonies matinales qui signalent le retour de la lumière, le garçon de café est tout à fait libre de prendre pour telles les cris du chat, ou les sifflements aigus des serins de madame, qui pressentent le passage prochain de la marchande de mouron.

Mais le piétinement du maître, qui, à l'entresol, cherche ses bretelles et sa cravate, fait trembler le plafond. En un clin d'œil les matelas de tous les garçons sont enlevés. Ce travail demande peu de force; car ces petits meubles, qui tiennent beaucoup du silex pour la dureté, participent encore plus de la plume pour la légèreté du poids. Tout cela est jeté pêle-mêle derrière une vieille cloison, avec des queues de billard au rebut, les arrosoirs d'été, des damiers cassés et l'antique comptoir que le patron a jadis acheté avec le fonds. Les volets sont détachés, la laitière arrive, le chef descend de sa chambre avec un sac de monnaie sous le bras, madame songe à sa toilette, les pains de beurre s'éparpillent dans des soucoupes, le garçon de fourneau allume son feu, toutes les abeilles de cette ruche sont en mouvement : l'heure du travail a sonné. Après ce premier coup de collier, le garçon de café jouit, dans presque tous les quartiers de Paris, de quelques instants de repos; en attendant la pratique, il arrache la bande des journaux et il étudie la situation des choses dans le grand format, la littérature dans le petit. Assez généralement, le garçon de café marche avec le gouvernement et la garde nationale en politique; en littérature, il est d'une force gigantesque sur la charade et le cours de la Bourse.

De huit heures à dix, les *cafés au lait* occupent entièrement le garçon. Cette première vente apporte peu de monnaie dans le tronc bronze et or du comptoir. Les *déjeuneurs* au café se composent, en général, d'employés, de vieux garçons et de provinciaux logés dans les petits hôtels du voisinage. Ces trois espèces d'invididus ont une foule de raisons toujours prêtes pour prouver l'utilité de l'économie. Le garçon de café tient à ces clients-là comme à un casuel certain, mais il est avec eux d'une politesse froide; il leur dit toujours que le *Corsaire* et le *Charivari* sont en main, et, lorsqu'ils prennent place devant la table de marbre, il n'a à leur service qu'un très-léger coup de serviette. Il en donne deux pour le café avec un beurre, trois pour un café complet. C'est le tarif.

Mais, de midi à deux heures, le café noir, l'eau-de-vie, le rhum et le kirsch, absorbent toute son attention, toute sa politesse. Les consommateurs de cette seconde période de la journée sont doucement échauffés par le chablis et le grave que le restaurateur du quartier leur a servis. Ce sont des citoyens dont l'unique métier est de joyeusement vivre, ou bien des militaires qui se sont liés de cœur et d'âme au camp de Compiègne, des commis voyageurs qui ont fait avantageusement l'article à Reims ou à Sedan; des jeunes gens de famille qui se sont battus le matin, et à trente-cinq pas, avec des pistolets de poche. De pareils personnages payent sans compter, parce qu'ils sont heureux; ils appellent le garçon « mon cher », ils lui demandent du tabac et l'analyse de la pièce nouvelle, dont les journaux ont dû rendre compte. Quand ils quittent le café, ils se tiennent immobiles une seule minute, et, dans ce court espace, le garçon les habille de leur paletot, manteau ou redingote; il les coiffe de leur chapeau, il leur met gants et canne à la main, et il termine par une de ces révérences qu'on ne saurait rencontrer autre part qu'à Paris. Ajoutez un peu plus de générosité d'un côté, un peu plus d'empressement de l'autre, et vous aurez une idée exacte des rapports du garçon avec les consommateurs du café à l'eau après dîner.

Les mœurs, les habitudes, la toilette du garçon de café varient selon le quartier où il travaille. Au Palais-Royal, sur les boulevards, depuis la Madeleine jusqu'au faubourg du Temple, dans une partie du faubourg Saint-Germain, le garçon de café est élégant, aimable, attentif; la chemise de toile de Hollande ne lui suffit plus; il y fait adapter une chemisette en batiste; il change de tabliers comme on change de ministres; de ses cheveux, toujours taillés à la mode qui vient de naître, s'exhalent les odeurs les plus douces et, par conséquent, du meilleur goût; sa veste se venge de n'être qu'une veste par la finesse de son tissu, par la grâce exquise de sa coupe; ses mains sont fines, délicates; il a du ventre le moins possible. Ce garçon de café-là n'emploie que des expressions choisies; il lit dans de jolis in-18 dorés sur tranches et reliés en maroquin; quand on se plaint à lui du café qu'il a servi, il lève les yeux au ciel, il soupire, il vous donne une autre tasse et vous apporte la même cafetière en disant : « Cette fois, monsieur sera content! » — Si un habitué entre en bâillant ou en accusant une migraine ou des douleurs rhumatismales, le garçon de café réplique avec consternation : « Que voulez-vous? nous avons une si odieuse température! Monsieur prend-il du rhum ?... » Doué d'une imagination vive, d'un vaste amour-propre, de maux de nerfs, d'une grande flexibilité d'esprit, de tout ce qui constitue, enfin, l'homme infiniment civilisé, il prend les locutions, les manières,



l'humeur, des individus qu'il sert habituellement. Le garçon de café du boulevard Saint-Martin, un peu égrillard, parce que la Courtille n'est pas loin, affecte, cependant, des airs d'homme confortable. Il est extrêmement littéraire, parce qu'il apporte tous les jours des rognons à la brochette aux fournisseurs ordinaires de l'Ambigu, de la Gaîté et de la Porte-Saint-Martin. Il sait sur le bout du doigt le nombre des représentations de *Gaspardo* et du *Sonneur de Saint-Paul;* il a l'honneur d'être tutoyé par quelques dramaturges, il vous dira tous les bons mots de M. Harel, il a parlé deux fois à mademoiselle Georges, et il prête souvent sa tabatière à Bocage. Le garçon de café du boulevard Saint-Martin est surtout policé depuis que les marchands de chevaux de la rue de Lancry sont allés faire leurs élèves aux Champs-Élysées.

Au café de Paris, le garçon connaît tous les détails, toute la mise en scène d'une course au clocher; il accable de son mépris un pantalon sans sous-pieds, un chapeau de soie; il exècre le bœuf bouilli; Duprez commence à ne plus lui plaire, il dit : aller en véhicule, au lieu de : aller en cabriolet; et, dans ses jours de sortie, il ne fume que des cigares à quatre sous.

Jadis, le garçon du café Desmares était prodigieusement militaire. Il connaissait tous les officiers supérieurs de la garde royale, tous les *on dit* de la caserne d'Orsay et de la caserne de Belle-Chasse. Il a perdu cette couleur martiale, mais il est resté aristocrate. Il soupire, il s'ennuie. Comme le faubourg Saint-Germain, il attend.

Les garçons de café du quartier Latin ont aussi leur physionomie à part. Les écoles, la science, la Chambre des pairs, ont depuis longtemps façonné leur intelligence et leur goût. Ils sont de première force aux dominos.

Le café de Foy est l'établissement où le garçon fait le plus vite fortune; c'est, du moins, ce que l'on dit partout. Quoi qu'il en soit, il faut convenir que nulle part l'éducation de l'homme au tablier blanc n'est aussi parfaite. Le garçon du café de Foy, empressé comme celui du café Lemblin, coquet comme celui des boulevards, a, de plus qu'eux tous, un certain air de dignité, de politesse diplomatique, qui annonce un contact plus fréquent avec la vraie bonne compagnie. Le garçon du café de Foy ne ressemble pas aux autres : il est tout à fait lui. Vous remarquerez, en entrant dans l'enceinte où il fonctionne, que toujours il est d'une taille élevée. On dit dans l'arrondissement du Palais-Royal : « Grand comme un garçon du café de Foy. » Militairement parlant, on pourrait établir que les garçons de salle de Paris forment un bataillon dont la compagnie de grenadiers est au café de Foy. Rien de plus modeste, d'ailleurs, que les lambris

sous lesquels il sert les amateurs de café. Les dorures, les peintures, les glaces immenses, ne scintillent pas autour de lui ; le luxe ne peut pas lui monter à la tête. Il va et vient dans une salle mesquinement décorée, soutenue par de tristes piliers et chauffée par un poêle qui n'a rien de remarquable que son ampleur. Sous le rapport de la décoration, le café de Foy vit tranquillement, depuis des années, sur la renommée d'une caille, peinte autrefois par Carle Vernet au plafond, sur lequel elle vole encore à l'heure qu'il est. C'est une vieille maison de la bonne roche, où le garçon est toujours un homme choisi. Il vient là tout jeune, il y grandit, il y blanchit. Il met toute sa vie entre ces vingt pieds carrés dans lesquels un public d'élite s'assied tous les jours. Ne pas confondre avec les fumeurs de cigares qui, pendant l'été, entourent les tables du jardin : nous parlons de l'intérieur, et il est bien convenu que, nous autres amateurs du tabac de la Havane, nous sommes des gens mal élevés.

Il y avait une fois un baron. Pauvre gentilhomme ! il était bien à plaindre. Son vieux castel de Bretagne avait été vendu comme propriété nationale ; ses bons chevaux de bataille avaient été tués dans les guerres de l'émigration ; il avait mis ses diamants en gage chez un juif allemand, pour prêter de l'argent à un prince français, qui ne le lui avait pas rendu, selon l'usage. Il ne restait au baron de K..... qu'une rente de douze cents livres et la liberté de vivre, que Bonaparte, premier consul, lui avait fait expédier par la poste dans un moment de bonne humeur. De retour à Paris, M. de K..... avait sagement arrêté avec lui-même qu'il n'irait plus à l'Opéra, qu'il ne jouerait pas au pharaon, qu'il achèterait un parapluie et qu'il mangerait chez un gargotier. Mais quoi ! le bon compatriote de Bertrand du Guesclin n'avait pu renoncer à son cher café à l'eau après le dîner : il y tenait comme à sa croix de Saint-Louis, comme à son opinion politique. Brossé, ciré, propre comme un vieux soldat, il venait tous les soirs au café de Foy prendre sa demi-tasse : c'était sa seule joie au milieu des grandes joies de cette époque, où la France fêtait Marengo et le repos de la guillotine. Il avait adopté une table, devant laquelle il prenait place toujours. Par suite, il était toujours servi par le même garçon, chacun des servants d'un café ayant une ligne de tables à surveiller. M. de K....., élevé au sein de l'opulence, avait contracté l'usage de l'or depuis ses dents de sept ans. Il était habitué à payer, et à payer richement. Entraîné par cette douce routine, il entra un soir au café de Foy sans un sou dans sa poche, et il prit son café comme à l'ordinaire; puis, quand il voulut partir, il tira sa bourse ! Le garçon vit tout de suite, dans les traits consternés de l'émigré, le funeste état des choses, et, en desservant sa pratique, il dit à voix basse : « C'est payé ! » En effet, il paya la demi-tasse. Oh ! il faudrait un litre d'encre, un paquet de plumes et deux rames de papier pour peindre les combats que se livra M. de K..... le lendemain quand l'heure du café sonna au cadran de ses habitudes ; car le lendemain, comme la veille, le pauvre soldat de Condé était, comme on dit, à sec. Que vous dirai-je ? il entra, possédé par ce besoin, aussi terrible que la faim peut-être, ou du moins qui est une faim d'un autre genre. Son café fut payé encore par le garçon. Il le fut pendant plusieurs années, et le comptoir ignora toujours ce détail de la grande salle. Seulement, le maître du lieu ne cessait de s'extasier sur l'exquise politesse du *ci-devant*, qui n'entrait, ne sortait jamais sans lui faire deux révérences d'ancienne cour. Hélas ! le vieux gentilhomme croyait saluer son créancier : et son vrai créancier, c'était le garçon, dont la discrète bonté ne se démentit jamais, qui supportait patiemment les rebuffades du baron quand le café était moins chaud que de coutume, et qui portait tous les soirs à la dame du comptoir l'argent de la demi-tasse, comme s'il venait de le recevoir.

On sait que les émigrés furent indemnisés, un peu chèrement même ! Un jour, celui dont il est question arriva au café de Foy avec une énorme cocarde blanche et un portefeuille garni de billets de banque. Il demanda son compte, et on lui dit qu'il ne devait rien. Étonnement, stupéfaction ! Le garçon fut appelé.

Le brave homme avoua, en rougissant, que, depuis des années, il payait sans rien dire le café du baron ; et le baron pleura, et il embrassa devant tout le monde le garçon de café en disant : « Et toi aussi, mon enfant, tu étais un courtisan du malheur ! »

M. le baron de K..... a dépouillé le garçon de café de la serviette et de la veste, et il lui a donné les fonds nécessaires pour acheter un établissement.

N. B. Ce garçon de café-là était bonapartiste.

Les physionomies du garçon de fourneau et du garçon de billard forment deux types à part et qui n'ont rien de commun avec celle du garçon de salle. Ce dernier, serviteur de tout le monde, est connu de tout le monde. Les deux autres sont cloués à une place unique : l'un devant le feu, où il prépare le café, le chocolat, etc.; l'autre, à un billard, qu'il prend comme fermier au maître de la maison, et avec lequel il spécule sur les passions des habitués de la poule. La physiologie de ces deux individus ne peut être traitée que par un alchimiste et un joueur de billard consommé. Or, je ne saurais mettre de l'eau en ébullition sans me brûler les doigts, et je n'ai jamais fait au billard qu'un *doublé*, encore était-ce un raccroc. *Non sum dignus.*

Le garçon de café, — genre moderne, — ne s'embarrasse pas sitôt d'une famille. Comme il est, de toute rigueur, bien fait et bien élevé, il vit en sultan au milieu d'un nombre imposant de demoiselles de comptoir. Il n'a, l'heureux homme, qu'à leur jeter le mouchoir, — je veux dire la serviette. — Ce sont elles qui font plisser ses chemises, qui harcèlent la blanchisseuse pour que celle-ci tienne toujours le linge d'Oscar ou de Frédéric dans un état de blancheur *entière*. Confiant dans leur zèle, dans leur économie, le garçon de café leur abandonne souvent même le soin de payer les mémoires. Quand cet Alcibiade en tablier a trente ans, il songe à l'avenir. Il achète un habit noir pour les jours de sortie, il mange de la pâte de Regnauld et place ses économies. L'ambition éclôt dans son cœur, il destitue les inspectrices de sa lingerie; et, dans son sommeil tourmenté, il ne rêve plus qu'établissement à son nom, que grande salle toute d'or, comme les palais des *Mille et une Nuits*, avec un comptoir en bois de citronnier, des torrents de gaz et des peintures de Cicéri. Dès ce moment, le garçon de café se fait inscrire dans une compagnie de la garde nationale; il cherche une femme et une maison neuve formant coin de rue. Quand il a trouvé l'une et l'autre, il s'entoure des artistes les plus distingués, comme les vieux Médicis quand ils faisaient construire leurs palais; et il fait travailler peintres, doreurs et mouleurs dans le rez-de-chaussée qu'il a loué à raison de vingt mille francs chaque année, sans compter le pot-de-vin. Les pots-de-vin se fourrent partout aujourd'hui. À sa voix, la palette de vingt Raphaëls s'épuise ; ces murailles nues, que les lourds Limousins contruisaient encore il y a trois mois, se chargent de fresques étincelantes. À la place des Napoléons à petit chapeau et des inscriptions érotiques tracées naguère au charbon par les gâcheurs, vous voyez de riches et beaux Indiens, — des Indiens d'opéra, —

poursuivre le tigre royal sur leurs chevaux de race; vous voyez un tournoi où messire Bertrand du Guesclin emporte le prix devant toute la noblesse de Bretagne : vous voyez des nymphes nues, une Psyché qui s'envole, un Mercure qui porte dans les airs les ordres de son patron; vous voyez des oiseaux de toutes les nuances, des fruits de toutes les couleurs.

Le comptoir, chef-d'œuvre de l'ébénisterie moderne, se dresse dans une niche dorée. Il est orné déjà de coupes en vermeil que Benvenuto Cellini n'eût pas désavouées; et une beauté de choix a été retenue d'avance pour occuper chaque jour, à raison de cent francs par mois, ce trône magnifique. Le garçon de café, devenu maître à son tour, a obtenu un crédit chez les négociants qui vendent en gros les objets de consommation qu'il va donner en détail au public. Une douzaine de réclames, dans lesquelles les courtiers d'annonces citent à leur manière les palais d'Armide et de Cléopâtre, sont lancées dans les journaux. Le jour de l'ouverture arrive enfin.

L'établissement nouveau fait six mille francs de recettes. Le propriétaire fait mettre des jabots à toutes ses chemises, il marchande un tilbury, et il se demande déjà s'il achètera un château en Beauce ou en Normandie. Il jure sur son fourniment de garde national qu'il ne céderait pas son fonds à moins de six cent mille francs, et il dit à tout propos cette phrase, qu'il s'est fait faire par un homme de lettres de ses amis : « Le bouge qui s'appelle le café de Foy ! »

Mais un autre fou ouvre dans le voisinage un café plus riche encore. Il y a jeté cent mille francs de dorures, de peintures et de glaces. Le public, qui aime à rire, va s'engouffrer tous les soirs dans ce nouveau palais de fée; et l'autre palais, comme celui d'un ministre disgracié, devient une solitude.

Le maître du lieu, alors, est entièrement libre de déposer son bilan et de donner trois pour cent à ses créanciers. Il met à couvert le plus de fonds possible; et, quand il a satisfait aux exigences de la loi qui régit les faillites, il va vivre de son revenu au pays natal. Mais il n'est qu'un petit rentier; il n'a qu'une maison chétive, deux carrés de choux, une mare pour ses canards de Barbarie. La maladie des rois détrônés le saisit un jour, et il meurt d'ennui au milieu d'une famille inconsolable.

Le garçon de café rococo, — celui que ses camarades intitulent dédaigneusement perruque, — a presque toujours une femme légitime et des enfants en chambre dans le voisinage. La femme fait ordinairement des gilets ou des pelotes médicamenteuses pour messieurs les chirurgiens herniaires. Chaque tête de cette famille-là possède à son nom un livret de la caisse d'épargne. Le chef met patiemment sou par sou pendant des années, et il crie toujours misère; puis un matin il prend aussi un établissement. Mais il ne perd ni son temps ni son argent à créer un palais de merveilles. A l'affût des faillites, il en trouve une sur son chemin, qui lui donne, à un rabais fabuleux, pour quatre-vingt mille francs de glaces, de peintures, avec un fonds bien commencé et un matériel tout neuf. Assis sur les ruines des autres, le garçon de café achalanda tout doucement la maison dont il est devenu maître. En quatre ans il arrive au chiffre de fortune qu'il a toujours ambitionné. Joueur prudent, il cesse alors de tenter le destin, et il vend fort cher ce qu'il a acheté presque pour rien. Vous le voyez ensuite faire l'usure dans une petite maison isolée, dont la porte est garnie de ferrures, et la cour ornée d'un chien de montagne toujours de mauvaise humeur.

Parvenu à cet apogée, il est facile à reconnaître : dans les cafés, il paye toujours sa demi-tasse sans rien donner au garçon; il loge au Marais ou rue de Charonne, et aux Batignolles surtout; il a un col de chemise très-haut, l'accent de la basse Normandie et un regard à quinze pour cent.

Tolérant, laborieux, fidèle, de bonne compagnie, le garçon de café supporte, sans hausser les épaules, les façons départementales de certains consommateurs qui lui demandent effrontément le *bain de pied* et boivent dans leur soucoupe. Il est debout du matin au soir, et souvent, par sa manière de servir, il achalande la maison pendant que le maître joue aux dominos, ou à la hausse et à la baisse. Témoin, instrument des bénéfices énormes de ce patron, il amasse sans envie des pièces de deux sous à côté de ce tas d'argent qui grossit tous les jours; il oublie, il ignore que le tronc touche à la caisse. Il peut, dans l'occasion, répondre convenablement à l'homme du monde qui est venu seul au café, et qui aime mieux la conversation que la liqueur. Concluons donc, en présence de tant de qualités et de vertus, qu'une foule d'hommes considérables dans l'armée, la magistrature, la littérature, l'administration... dans l'instruction publique, surtout... ne seraient pas dignes de porter le tablier blanc.



L'AUTEUR DRAMATIQUE

PAR

HIPPOLYTE AUGER



e serais moins embarrassé de vous apprendre quel fut le premier des auteurs dramatiques connus, le premier en date s'entend, que de vous dire le nom du dernier éclos dans la couvée que Paris, cette grande pondeuse de célébrités, tient toujours en réserve sous son aile. Hier, c'était M. Alfred; qui ne connait pas l'illustre M. Alfred? ce soir, ce sera probablement M. Félix, ce jeune homme plein d'espérances, vous savez bien; et demain nous entendrons proclamer le nom de M. Charles, la gloire future de la scène française. Au train dont nous marchons, il est bon d'être en avance d'un jour, et, comme il faut voir ce qu'on peint et savoir ce qu'on voit, nous prendrons M. Charles, si ça vous est égal, pour souder le cercle dans lequel il faut toujours prudemment se renfermer.

M. Charles doit donc être auteur dramatique demain, à sept heures du soir; son vaudeville sera représenté devant un parterre composé en grande partie de ses créanciers, gens intéressés à l'art, comme on le pense bien : grand succès! lisez les journaux : trois couplets ont eu les honneurs du *bis*. Tout a été réglé à la répétition générale. Le directeur compte sur la pièce, l'auteur compte sur les acteurs, les créanciers comptent sur la recette, et le public... le public compte bien n'y plus revenir... Mais le public voit cent fois de suite les pieces qu'il siffle, le public n'a pas plus de caractère!... Je vous en fais juge : le vaudeville de M. Charles est exactement le vaudeville de M. Félix, qu'on applaudit en ce moment; lequel vaudeville n'était autre que le vaudeville de M. Alfred, qu'on avait sifflé; et le vaudeville sifflé de M. Alfred était la reproduction exacte du vaudeville applaudi de M.... Est-ce qu'il y a deux vaudevilles?... Et c'est heureux vraiment pour M. Charles! Aussi quittera-t-il l'étude de son avoué, où il occupe la troisième place, pour prendre le n° 3,978 dans l'association des auteurs dramatiques, avec le droit de recevoir les circulaires de convocation à l'assemblée générale et d'invitation au banquet fraternel, où, moyennant dix francs, il aura l'honneur de dire à M. Scribe, de l'Académie française et de l'Académie impériale de musique, ou à M. Victor Hugo, à son choix : *Mon cher confrère!* — Comment veut-on que la tête ne tourne pas à tous les jeunes gens qui savent lire, écrire et compter? des honneurs et des richesses! être affiché dans tous les carrefours, crier la clôture dans une assemblée! boire du vin de Champagne à côté de M. Alexandre Dumas, en face de M. Viennet, sous les regards de M. Casimir Delavigne, non loin de M. Dupaty! il faudrait n'être pas... comment dirai-je?... il faudrait ne pas être Français, ne pas vivre dans l'étude d'un avoué, pour résister à la douce pensée de se savoir auteur dramatique, pour ne pas rêver sur son grabat un succès semblable à celui du SONNEUR DE SAINT-PAUL : deux cents représentations, six cent mille francs de recette! — Le banquet annuel et le souvenir du *Sonneur de Saint-Paul*, voilà de quoi fertiliser le génie des clercs de la nouvelle basoche et des modernes enfants sans souci; de quoi répondre à toutes les vanités, de quoi fournir à tous les rêves, de quoi justifier toutes les intrépidités, de quoi expliquer toutes ces existences inexplicables : car, pour être auteur dramatique, il suffit de vouloir l'être, et la volonté, c'est la seule foi de notre époque. D'ailleurs, quand on ne se croit pas à la rigueur la force de se faire auteur tout à fait, ce qui est un cas excessivement rare, ou quand, par modestie, on ne veut pas l'être en entier, on le devient pour une moitié, pour un tiers, pour un quart;



mais comme quatre quarts de pièce font toujours un auteur complet, la postérité n'y perd rien et la gloire du nombre s'en augmente. On est auteur dramatique pour tant de choses différentes! pour le titre, pour l'idée, pour le scénario, pour le dialogue, pour les couplets, pour le choix des airs, pour faire recevoir la pièce, pour discuter avec la censure, pour surveiller les répétitions, pour prêter son nom á l'auteur endetté, enfin, pour quelques ecus et quelquefois pour rien du tout.

On devient plus facilement auteur dramatique qu'épicier : — n'est pas épicier qui veut! Et n'était la crainte d'offenser l'utile corporation si admirablement réhabilitée par M. de Balzac, auteur non dramatique, — le peintre en miniature badigeonne mal les décorations, — je dirais que l'auteur dramatique est l'épicier littéraire de notre époque. Mais repoussons une comparaison peu favorable à l'épicier, quelque droguiste qu'il soit. S'il le veut, lui, il peut être modeste : ses balances lui rappellent sans cesse l'égalité native des hommes; il n'a pas deux poids et deux mesures; et, s'il le veut, il peut être probe. Demandez donc de la modestie à l'auteur d'un mélodrame, et de la probité au vaudevilliste! il n'y a pas de plagiat dans l'épicerie : *gloire et patrie* à l'épicier!

Cependant, nous ne saurions le taire, l'auteur dramatique est boutiquier manipulateur : il broie son cacao sur un dictionnaire, il distille son huile de roses dans un encrier, il mesure ses vers á l'aune, il pèse ses ingrédients d'après la recette classique ou romantique; puis il coule ses actes dans le moule à chandelles, où tous les auteurs dramatiques, ses confrères, coulent les leurs, cinq à la livre, plus ou moins. C'est ainsi qu'on éclaire la France, c'est ainsi que le suif littéraire lutte avec le gaz de l'industrie, et que notre lustre national projette ses rayons jusqu'à Saint-Pétersbourg! L'adepte qui dans l'étude de son avoué rêvait la gloire littéraire, devient donc, sans y songer, un misérable canut, un filateur de scènes, un tisseur de péripéties, un tailleur dramatique, flairant la mode, guettant les circonstances, interrogeant le caprice d'un public blasé, retournant les vieux habits pour les vendre comme des neufs, s'ingéniant à mettre le commencement à la fin, à changer les époques et les noms, à profiter de l'esprit des autres;... mais cent mauvaises pièces rapportent plus qu'une bonne : à ce compte on se fait un nom, une fortune, sans se faire d'ennemis.

La baguette de Tarquin ne frappait que les pavots de

Paris, — Imp. de BRY aîné, boulevart Montparnasse, 88.

qualité : le poëte habile ne doit jamais dépasser le niveau de ses confrères.

Je sais bien que le public est parfois singulier, qu'il prend mal certaines choses, a ses mauvais jours, qu'il rudoie *Caligula*... mais il caresse *Mademoiselle de Belle-Isle*, et tout se compense. C'est surtout dans la vie de l'auteur dramatique que le système de M. Azaïs reçoit son application la plus étendue : des sifflets, mais aussi des bravos; les critiques du feuilleton, mais le bulletin du caissier; l'exigence des acteurs, mais la vie qu'ils donnent à de pâles et frêles traits de plume. On tombe, soit, mais on trône. D'ailleurs, n'est-ce rien que d'être l'âme de cet univers de carton dont on fait mouvoir toutes les machines, que d'être l'ordonnateur de ce pêle-mêle de palais et de chaumières, que de commander aux orages? L'auteur dramatique sur les planches d'un théâtre est le *fiat lux* au sein du chaos, c'est le ciel et l'enfer, l'objet des bénédictions et des imprécations d'un monde de coquettes et de pères nobles, de rois et de niais, de figurantes et de figurants. Aussi, voyez-le, providence, espoir ou terreur, arriver les mains dans ses poches, et le manuscrit sous le bras, le jour d'une distribution de rôles. Il lit, on écoute; les vanités sont en ébullition, personne n'est content de son lot, tous envient celui des autres : l'ingénue veut un peu plus de candeur; l'amoureux demande une autre déclaration; Araminthe exige une grande tirade. Mais tout s'apaise aux promesses d'un nouvel ouvrage. Avant la lecture d'une pièce, l'auteur est une puissance, on le courtise, il fait ses conditions, il obtient ce qu'il veut; les rigueurs expirent, les intimités commencent, les haines s'oublient; l'actrice, l'acteur et l'auteur se confondent dans une même espérance, jusqu'au jour du désenchantement, jusqu'à cette première représentation où la vérité se fait entendre de part et d'autre, après le jugement du public. — « Mon rôle est mauvais. — Dites que vous le jouez en dépit du bon sens. » Les récriminations durent vingt-quatre heures; et la prochaine nouveauté change tout sans rien changer.

Je voudrais bien vous peindre l'auteur dramatique dans un entr'acte de la première représentation de l'un de ses ouvrages : l'anxiété ou la satisfaction avec laquelle il regarde le public par le trou du rideau, prouvent moins pour la pièce qu'elles n'indiquent le trait caractéristique du patient. — Il y a l'auteur dramatique qui doute de tout, et celui qui ne doute de rien. — Le premier, haletant, suant à grosses gouttes, le cou tendu, n'entend que des murmures d'improbation; la moindre toux l'effraye : son cœur suspend ses battements, il sourit, il pleure... Tantôt c'est le public qu'il accuse de ne pas écouter; tantôt c'est l'acteur qui va trop vite ou trop lentement; tantôt ce sont les machinistes qui se font attendre : ses jambes fléchissent sous lui, et il ne peut rester en place. Il marche, il s'arrête; les exclamations qui sortent involontairement de sa poitrine trahissent ses tourments. — « Eh! ce n'est pas cela, malheureuse! — Arrête-toi donc, bourreau! — Ris donc, butor! — Baisse donc les yeux, coquine! » Siffle-t-on : — « J'étais sûr qu'on les travaillerait à ce passage, ils ne l'ont jamais compris. » Applaudit-on : — « Ah! on se décide; c'est bien heureux, vraiment! » Mais, à côté de lui, une actrice jalouse donne à ces applaudissements un motif étranger à la pièce : « Il paraît que nous avons nos amis dans la salle. » Puis il lui faut subir les reproches ou les félicitations du directeur et *tutti quanti;* puis enfin il se retire seul, harassé de son succès ou de sa chute, interprétant pour ou contre lui tous les mots que le hasard lui apporte sur son passage; et, en attendant, les feuilletons qu'il se promet de ne pas lire, et qu'il lira tous, il va expier sa gloire ou préparer sa vengeance sur son lit de Procuste. C'est là qu'il trouvera, trop tard, les situations fortes, les scènes intéressantes, les mots piquants qui auraient pu faire une bonne pièce de l'œuvre représentée.

Quant à l'autre, au second auteur, à l'imperturbable, on le rencontre partout, dans la salle, au fond d'une loge, à l'entrée d'une galerie; il se promène dans les couloirs, il traverse furtivement le foyer, il est content du public, il exalte les acteurs, il encourage tout le monde; à son oreille tous les murmures sont flatteurs; il n'aperçoit que des marques de joie. On rit à l'endroit le plus pathétique : — « Bon! on le prend en gaieté, ça m'est égal. » On s'indigne : — « Bien! la situation fait son effet. » On siffle à outrance : — « C'est un parti! C'est un tour de Fanny! C'est l'administration pour ne pas me payer ma prime! » On redouble, on fait baisser le rideau : — « La pièce ira cent fois; je leur prouverai que j'ai plus de talent qu'eux. » Et après avoir été promener son intrépidité sur le théâtre, où il rassure chacun, où on lui demande des changements, des coupures : — « Non, rien, dit-il, je n'ôterai pas un mot. C'est un coup monté, je le savais... La pièce a très-bien marché. » Puis il va rejoindre ses amis les feuilletonnistes qui l'attendent à table où l'on *sable* les droits d'auteur. Léontine, l'agaçante et la mélancolique Adèle, viennent réconforter un amour-propre qui ne s'est pas un instant démenti; *les belles petites qui ont joué comme des anges* sollicitent *leur amour d'auteur* pour de nouveaux rôles : le pacte est conclu, signé, scellé. C'est une jubilation diabolique, un concert d'éloges étourdissant et réciproque. On le voit donc, il ne s'agit que de savoir bien prendre les choses.

L'honneur d'être l'idole des actrices, l'objet de la contemplation extatique des claqueurs et l'espoir des marchands de billets est immense sans doute; mais d'autres immunités plus réelles attendent l'auteur dramatique dans la vie sociale : il ne paye pas plus de patente qu'un pair de France, car il offre à l'État toutes les garanties morales d'un homme bien pensant. Aussi reçoit-il la croix d'honneur, à titre d'encouragement. Tous les auteurs dramatiques méritent la croix d'honneur. C'est le prix de sagesse, c'est le prix de bonne conduite, comme le fauteuil académique est le prix d'orthographe ou le prix d'amplification. Un auteur dramatique, marqué d'un ruban rouge, membre de l'Académie, doit prétendre à tout, doit aller à la Chambre haute, — lisez la loi, — et à la Chambre des députés, aussi facilement qu'il a le droit d'entrée gratuite dans les vingt-six théâtres de Paris. Je dis *aller* pour *devenir membre*. Corbleu! croit-on qu'il se borne à rester spectateur de la moindre comédie quelconque? Il mange au râtelier du budget le foin des subventions théâtrales, quelquefois même l'avoine des fonds secrets. Le vaisseau de l'État a des rameurs de tous les rangs; la chiourme est composée de gens habiles; ne craignez rien pour eux : la *Méduse* chavire, mais l'auteur dramatique, s'il n'est pas placé sur le radeau, surnage comme ces bouteilles vides et bouchées que les marins jettent à la mer pour laisser une trace de leur passage. Le vaudeville bouton de rose, qui fit les délices du Consulat, n'est-il pas toujours à flot dans le calme plat de l'Académie? il donne des prix de vertu, lui qui fut si digne de les recevoir! Le titre d'auteur dramatique est d'ailleurs un brevet de longévité; on se survit toujours quand on le porte; il préserve de tous les miasmes méphitiques

qui causent tant de ravages dans la population des grandes cités; il a les propriétés du vitiver et du chlore : pas un auteur dramatique n'est mort du choléra ! car Moreau, feu Moreau, cet auteur de tant de vaudevilles oubliés, il n'est tombé victime du fléau que comme conseiller d'Etat; oui, feu Moreau, que la Révolution de 1830 avait arraché aux flonflons, mort, à la fleur de son âge, conseiller d'Etat, vivrait encore s'il eût résisté aux embûches du pouvoir. Eût-il été dévoré des hannetons, jusqu'à sa croix d'honneur, dans sa tournée administrative, le grand, l'aimable, l'enjoué Romieu, s'il fût resté auteur de son unique vaudeville? mais les insectes des départements sont très-friands de la chair des préfets, et je tremble pour M. Mazères ! A propos de départements, l'auteur dramatique veut-il aller promener sa gloire, lui faire changer d'air, ça ne peut pas nuire; voyez le commissaire de police sourire bénévolement à cette réponse : auteur dramatique. — Il s'agit d'un passe-port. — La profession d'homme de lettres lui eût valu quelques rebutades, quelques signes invisibles de suspicion pour le faire arrêter au prochain village. L'homme de lettres est sujet à caution; mais la censure est la protectrice naturelle de l'auteur dramatique; grâce à elle, n'est-il pas l'écrivain le plus politiquement orthodoxe de tous les écrivains, l'amuseur le plus croustilleux de tous les amuseurs publics ? Mais le pauvre homme ne s'appartient plus, il fait partie du domaine public : on vend son portrait, son buste, sa charge, il est à la foule, aux journalistes; il n'a plus de refuge, et quand il passe, il se trouve quelque badaud tout vain de le connaître, qui le signale à l'admiration publique. Mon Dieu ! que j'étais heureux et fier le jour où M. Paul Foucher, me prenant pour un autre, daigna me dire : *Avez-vous vu mon beau-frère?* et ce beau-frère, savez-vous quel il est? ce beau-frère, c'est Victor Hugo, l'ex-*enfant sublime*, l'auteur de *Ruy-Blas!* rien que cela ! Moi qui vous parle et qui n'ai pas l'honneur d'être membre de l'association des auteurs dramatiques, j'ai parlé à M. Paul Foucher, le bel-oncle de tant de chefs-d'œuvre ! Je pourrais même vous le montrer au besoin. Je pourrais vous nommer les auteurs-acteurs, les auteurs-directeurs, qui se lisent leurs pièces à eux-mêmes, *qui se les reçoivent, qui se les jouent*. Je pourrais aussi vous dire de quelle jambe boitent nos académiciens. Je pourrais encore vous peindre emblématiquement MM. Théaulon, Mélesville, Guilbert de Pixérécourt, Ancelot, de Planard, d'Epagny et Bayard, chevalier sans peur. Mais il ne faut pas dire tout en un jour.

L'auteur dramatique du boulevard du Temple est toujours un grand gaillard, bien nourri, bien rubicond, qui porte son chapeau sur l'oreille, qui boit de la bière à la porte d'un café, près du théâtre, en fumant son cigare. On dit même qu'il fume deux cigares à la fois, le soir de ses premières représentations. C'est le plus intrépide admirateur de lui-même qui soit sous le dôme d'un théâtre; il ne voit jouer que ses pièces, il ne comprend qu'elles, il en parle ingénument : *Elles ne sont pas mal venues*. Quant à son collaborateur, il n'y a jamais rien fait. Cet auteur-là est ce qu'on appelle au théâtre le charpentier. Il dédaigne d'écrire, mais il corrige; il a son français particulier, son style à part; il fait toujours relier la collection de ses drames pour l'ornement de sa bibliothèque et pour l'instruction de ses enfants. C'est le type sauvage de l'auteur dramatique, c'est le dramaturge à l'état d'anthropophage, il digère la viande crue, il avale des cailloux, enfin il croit à lui-même avec l'aplomb d'un maître en fait d'armes et la simplicité d'un enfant.

Auprès de lui, c'est un être bien débile que l'auteur dramatique de la rue de Richelieu, le *fils des dieux*, le *successeur d'Alcide*, continuateur de Corneille et de Molière, bonhomme à la voix flûtée, frêle colosse qui parle bas pour qu'on l'écoute. A l'entendre il ne prétend à rien, il veut tout ce que l'on veut, il ne gêne personne, pourvu que son nom soit sur l'affiche. Ses sollicitations sont des ordres, et ses amis sont si puissants, qu'on tremble à ses moindres soupirs. Ses ouvrages sont d'ordinaire appris, répétés, mis en scène avant que l'administration ne se doute du titre; quel que soit leur mérite, ils doivent, quand même, faire des recettes forcées, sous peine de perdre de hautes faveurs, qui sait? peut-être la subvention. C'est le type civilisé de l'auteur dramatique : celui-là, il loue tout le monde pour qu'on loue les loges, et le *primo mihi* rime dans ses vers avec dévouement, avec bien général, avec charité, avec sens commun et même avec popularité.

J'ai dit qu'on était auteur dramatique pour peu qu'on voulût le devenir; il y a cependant des gens qui ne peuvent jamais parvenir à l'être. L'exception, on le sait, prouve la règle, et comme l'intention est réputée pour le fait, accordons-leur le titre honoraire, s'il ne dépend pas de nous de leur donner les profits. D'ailleurs ces gens-là tiennent peu à l'argent : ce sont des imbéciles qui gâteraient bien vite le métier si on les laissait faire ! Et d'abord ne veulent-ils pas que leurs drames aient un but; ne tendent-ils pas à impressionner les masses dans une direction sociale; n'ont-ils pas égard à la vérité historique, à la vérité des caractères, à la vérité d'observation! avec eux pas d'invraisemblance, pas de ces coups de théâtre imprévus qui vous tiennent constamment les yeux ouverts, pas de ces péripéties laborieusement amenées; leur art est un art froid, raisonnable, fatigant, qui blesse les spectateurs dans les replis les plus cachés du cœur. Et que deviendrait le théâtre, bon Dieu ! si l'on y faisait la guerre aux vices! Aussi, l'auteur dramatique *non représenté* est-il éconduit partout où le pousse sa mauvaise étoile; son signalement est donné, il n'y a pas pour lui de pseudonymes possibles; tout le trahit, il n'écrit pas *la scène se passe à tel endroit* comme les autres; sa conscience se manifeste si minutieusement par l'orthographe, par la ponctuation, par la simplicité et le naturel des moyens d'exposition du sujet, et de développement, et de dénoûment, qu'il est toujours facile à reconnaître et à renvoyer.

« Monsieur, lui répondent tous les directeurs, l'ouvrage que vous avez bien voulu nous communiquer révèle une profonde connaissance des hommes, le sujet est neuf et intéressant, le dialogue facile et vrai, les caractères sont bien tracés et naturels; on y distingue un esprit d'observation devenu bien rare : malheureusement il ne convient pas à notre théâtre de représenter une œuvre si remarquable, etc. » Cet homme-là ne peut jamais arriver jusqu'au public, il meurt inconnu, avec le chagrin d'emporter ses idées, son originalité, sa forme, son génie en un mot. C'est le type artistique du dramaturge; il sert à justifier cette vérité devenue banale, que pour être auteur dramatique, il faut surtout, et avant toute chose, ne pas avoir de génie. Il y a encore une autre exception à la règle générale, une autre espèce d'hommes qui veut à toute force se faire auteur dramatique sans pouvoir l'être jamais, même au théâtre Castellane; c'est l'auteur qui a eu le génie de naître tout grand et tout riche, l'auteur titré, l'auteur qui donne à dîner, le véritable amphitryon : sa pièce a cinq actes, les vers ont le nombre de syllabes voulu, il consent à payer tous les frais; à faire exécuter les décora-

tions et les costumes, à louer la salle entière; il comble de cadeaux la principale actrice, il offre sa bourse au grand comédien, il prodigue l'or et les caresses aux figurants, même au pompier : les journaux ont eu leur part dans ses largesses, cent mille francs jetés ainsi garantissent le mérite de l'auteur dramatique. Eh bien, la magnifique tragédie est sifflée impitoyablement, les acteurs ne veulent plus y reparaître, les feuilletons s'en amusent, les amis s'en moquent, et le public à son tour, le public payant ne peut être admis à rire aussi, lui, du passe-temps aristocratique du grand seigneur. Il faut en convenir, le public payant n'est pas heureux.

Il y a encore l'auteur dramatique en jupons, la femme-homme de lettres, type diaphane derrière lequel on aperçoit la figure étonnée du bourgeois de Molière. Mais l'auteur dramatique modèle, le grand auteur dramatique, celui qui résume en lui tous les auteurs dramatiques passés, présents et futurs, l'auteur multiple, c'est la table de Pythagore incarnée. Il pourrait dire à la rigueur ce que chaque trait de plume lui rapporte bon an, mal an. Il vend en gros et en détail; il fait généralement tout ce qui concerne son métier : des couplets, des drames, des comédies, des vaudevilles dans tous les genres, pour tous les goûts, à tous les prix. C'est le fournisseur breveté de toutes les entreprises; il a le monopole des théâtres royaux; ce qui sort de sa boutique porte son cachet; la province et l'étranger vivent de ses produits; enfin, il est plus riche que ne le furent Voltaire et Beaumarchais à eux deux, tout millionnaires qu'ils fussent : maisons de ville, maisons de plaisance, châteaux crénelés, prairies, vignes, labourages, hautes futaies, il a trouvé tout cela sur du papier blanc avec de l'encre de la petite vertu, bien et dûment, sans prendre dans la poche, ni dans le secrétaire de personne, au contraire, mais en pillant tout le monde, en chassant tous ses concurrents, ou pour mieux dire en les faisant tous concourir à sa fortune princière. Qui voudrait ne pas lui ressembler! entendons-nous cependant; il a le front bas et fuyant, les oreilles longues et écartées, les sourcils épais, le teint rouge, un habit cannelle et la démarche patande... mais l'esprit est léger, fin, délicat et gracieux comme les chiffres arabes : avec lui deux et deux font vingt-deux, parce qu'il sait placer convenablement les choses. C'est l'agent de change le plus ingénieux! c'est l'alchimiste le plus sûr de son fait! *dans ses heureuses mains, le cuivre devient or*, et comme *l'or est une chimère*, il le transmute en propriétés foncières; pour confirmer cette grande vérité génésiaque de notre origine, si trivialement exprimée par le proverbe : *ce qui vient de la flûte retourne au tambour*. Voilà la science hermétique de notre époque, et c'est ainsi qu'on n'invente pas la poudre.

Cependant ne croyez pas qu'il soit heureux sous le soleil de son illustration, sur la litière de ses lauriers, l'auteur dramatique universel. Sa vie est un bagne, il est condamné aux travaux forcés à perpétuité; le fer rouge de la renommée l'a marqué au cœur. Quand nous sommes mollement bercés dans nos travers aux sons de son galoubet, il veille, lui, pour nos plaisirs, les vers que nous chantons si gaiement, il les a comptés sur ses doigts; et le trait final du couplet, cette fleur de l'inspiration, elle lui a demandé sept branches parasites, sans lesquelles il n'y aurait pas eu de bouquet. Il n'a ni jours ni nuits. Il va du travail de l'enfantement au travail de la représentation : il faut lire aux acteurs, il faut faire répéter, et comment être à la même heure en vingt théâtres différents? ces vingt jeunes femmes que la foule idolâtre, envie, elles sont toutes à lui; mais a-t-il le temps d'être à aucune d'elles? Quand une affaire se termine là, une autre ici commence. C'est Tantale au milieu des eaux, Prométhée sur son rocher, Ixion sur sa roue. A l'Académie il se doit à lui-même de ne pas dormir, d'avoir l'air d'écouter, d'avoir l'air de penser. Sa réputation le suit partout, le tient sur le qui vive. Il ne cause pas, il ne saurait dépenser inutilement un trait d'esprit, mais il écoute et il retient. D'ailleurs, c'est à qui lui donnera une idée, un avis, un bon mot; on est pour lui d'une indulgence qui tient de l'abus; la présomption favorable va jusqu'à lui supposer des intentions qu'il n'a jamais eues, jusqu'à transformer ses pléonasmes en beautés; a-t-il écrit par hasard : *certains indices m'indiquaient*, tout le monde se récrie : *comme c'est bien!* il n'y a que lui en effet pour trouver de ces finesses-là. Son cerveau est un ana méthodique, un casier alphabétique, et sa plume puise à différents encriers le sentiment, la joie, la douleur, en phrases toutes faites; il a son magasin de péripéties et de dénoûments, son tiroir aux moyens : toute chose lui sert pourvu qu'elle ne soit ni neuve, ni morale, ni hardie : il faut plaire et ne rien hasarder. De tout temps les idées nouvelles ont compromis les réputations; notre grand auteur dramatique ne veut pas boire la ciguë. Boire! hélas, il n'a plus d'estomac! Mais c'est son hospitalité qui surtout décèle une noble existence de dévouement et d'abnégation : chez lui, en ville, à la campagne, chacun travaille comme lui. Il a ses éplucheuses et ses dégrossisseurs. Au son de la cloche, tout le monde s'éveille et se met à l'œuvre : au déjeuner on rend compte de la besogne, puis on y retourne. Il n'y a pas de ruche plus industriellement combinée, toutes les abeilles distillent; les romans nouveaux y sont pressurés, on en extrait le suc, et c'est ainsi que se prépare ce régal de miel et de lait qui, chaque soir, comme une manne abondante, tombe en légers flocons sur un peuple affamé, pour la grande gloire de la France et pour maintenir son poids dans la balance des nations.





LA

MAITRESSE DE TABLE D'HOTE

PAR

AUGUSTE DE LACROIX

> O vous dont la santé robuste, florissante,
> Des plus riches festins peut sortir triomphante,
> Approchez.
>
> BERCHOUX.



Vous êtes étranger, vous avez vingt-cinq ans, et vous venez pleurer à Paris la perte d'un oncle millionnaire. Après avoir essayé de toutes les distractions, admiré convenablement toutes les merveilles de la capitale du monde civilisé, le superbe damier de la place Louis XV, avec ses cavaliers de marbre, ses rois et ses reines de pierre et ses pions dorés; les pirouettes à angles droits des demoiselles Elssler, la ménagerie royale, la Chambre des députés et les concerts Musard; — un soir, en sortant d'un restaurant renommé, où vous avez fort mal diné pour dix francs, vous vous étonnez tout à coup d'avoir oublié, dans vos importantes explorations, une des plus intéressantes curiosités de Paris, — une chose qui a sa physionomie particulière, piquante, mobile et toujours originale, une chose qui vous attire et que vous redoutez peut-être comme un bonheur longtemps rêvé, — une chose évidemment bonne en elle-même, et que vous avez bien le droit de trouver détestable, — ce qui fait le sujet de cet article.

Donc, le lendemain, quelques minutes avant six heures, vous vous acheminez, sous la conduite d'un *cicerone* de vos amis, vers le boulevard Italien, ou l'une des principales rues qui l'avoisinent, et vous montez ensemble au premier ou au second étage d'une maison de belle apparence. Là on vous introduit dans un magnifique salon, occupé déjà par un cercle nombreux et brillant. Votre protecteur vous présente, sans trop de cérémonie, à la maîtresse de la maison, qui vous accueille comme un ancien ami, et bientôt toute la société passe dans la salle à manger. Le coup d'œil est ravissant. La table étincelle; il n'y a pas moins de cinquante couverts, et les convives paraissent tous gens de bonne compagnie. Les femmes sont généralement jeunes, jolies, mises avec recherche, gracieuses, avenantes, et abusant plus ou moins de leurs yeux noirs ou bleus, de la candeur touchante de leur beauté anglaise, ou de la provocante vivacité de leur physionomie parisienne. La maîtresse de la maison a quarante ans; elle est grande, un peu fatiguée, vise à l'effet, et s'exprime facilement. Elle parle volontiers de ses relations avec le beau monde, de ses amitiés aristocratiques et de ses malheurs... car la femme qui préside à une table d'hôte à six francs par tête a toujours été belle, riche et noble. Les larmes, à la vérité, ont légèrement flétri sa beauté. Le tyran à qui on avait confié son innocence et sa dot a également abusé de l'une et de l'autre, et, bien que la victime ne vous apparaisse plus aujourd'hui que sous l'humble nom de madame veuve Martin, ce n'est là, vous pouvez l'en croire, qu'une précaution dictée par une honorable fierté. Son véritable nom est illustre et sa famille très-haut placée. — Il

est rare que ce roman, flûté en *si mineur* à l'oreille de quelque céladon en perruque, n'arrache pas un gros soupir à l'heureux confident. Sans doute, le fond de l'histoire n'est pas neuf, et c'est là précisément ce qui fait son mérite et son succès. On se prémunit contre les surprises, on repousse tout d'abord ce qui est extraordinaire; on est sans défiance contre les choses vulgaires. Mais c'est dans les détails que brille particulièrement le talent de madame Martin. Quelle habileté à varier les épisodes de son récit, selon la qualité et le goût présumé de l'auditeur! Que de fines broderies sur ce canevas usé! Avec quelle merveilleuse légèreté elle sait glisser sur ce qui peut déplaire, tourner les difficultés et raccommoder les contradictions! C'est, au point de vue de l'art, à tomber à genoux d'admiration devant cette profonde diplomatie, cette savante rhétorique de la coquetterie.

Il faut une grande expérience ou une perspicacité surnaturelle pour voir clair à travers ces nuages éblouissants, et tirer, du fond de son puits, une vérité qui ne gagne pas toujours à se montrer toute nue. Dans le fait, madame Martin n'est pas aussi infortunée qu'elle veut le paraître, et sa douleur ne s'enveloppe pas de voiles tellement épais, qu'ils repoussent toutes les consolations. Si vous la surprenez pleurant quelquefois, ce n'est ni sur sa fortune perdue, ni même sur sa réputation endommagée. Les regrets de madame Martin ont un fondement plus solide, et se traduiraient assez fidèlement par le refrain peu sentimental d'une célèbre *Grand'Mère*.

Madame Martin n'a pas vu le jour sous des lambris dorés, mais dans la modeste soupente d'un portier, poétique berceau, nid fécond, d'où s'envole incessamment cet essaim de jolies femmes qui font tour à tour le désespoir et la joie des amoureux incompris et des galants à la réforme. C'est de là que madame Martin s'est élancée un beau matin, de son pied léger, sur la scène du monde, comme tant d'autres charmantes créatures de son espèce s'élancent chaque jour sur la scène du Grand-Opéra, la corde roide de madame Saqui, ou l'humble fauteuil de la modiste. Depuis, elle a parcouru l'Europe de toutes les manières et dans tous les équipages, à pied, à cheval, en voiture; en poste, en diligence, sur l'impériale ou dans le coupé, selon les phases diverses de son inconstante fortune. Madame Martin a beaucoup observé et beaucoup appris; elle possède plusieurs langues, a étudié à fond les mœurs de plusieurs peuples, et connaît le cœur humain comme un livre longtemps feuilleté. Sa vertu a été soumise à bien des épreuves, et sa destinée unie à bien des destinées. Elle a descendu une grande partie du fleuve de la vie en compagnie d'un nombre infini de passagers compatissants et de pilotes généreux. Après avoir vu, à l'âge de dix-sept ans, s'éteindre dans ses bras une des plus vieilles gloires de l'Empire, elle s'attacha à la fortune d'un jeune lord, qui l'emmena successivement à Londres, à Florence, à Vienne, en Russie, où il la laissa, sur les bords de la mer Noire, ainsi que ses chevaux et ses équipages, entre les mains d'une bande de Cosaques irréguliers. Ceux-ci la vendirent à un juif, qui la revendit à un Turc, lequel la céda au dey d'Alger, qui l'amena avec lui à Paris en 1831. C'est alors qu'elle établit, dans le plus beau quartier de la capitale, plusieurs riches magasins avec les châles, les étoffes damassées, les parfums et les bijoux que le dey ne lui avait pas donnés. Un jeune commis, à qui elle avait livré son cœur et ses marchandises, trahit l'un et vendit les autres, sous prétexte de venger le dey, qui n'en sut jamais rien. Madame Martin entra alors en relation d'amitié avec une société de femmes aimables, qui l'engagèrent à fonder une table d'hôte sur un bon pied, avec les débris sauvés de ce grand naufrage, en lui offrant, comme mise de fonds à l'usage des consommateurs émérites, leur habileté éprouvée et leurs agréments incontestables.

Madame Martin n'est pas seulement une femme habile, c'est encore une respectable dame parée, à la manière de la vertueuse Cornélie, d'une charmante fille discrètement élevée hors du toit maternel, dont elle ne peut franchir le seuil qu'aux jours et aux heures indiquées par la prévoyance et la sagesse de sa mère. Ces jours-là, le salon de madame Martin réunit l'élite des consommateurs; les femmes sont, à la vérité, rares, presque laides et mal mises, mais les hommes accomplis sous le rapport de l'âge et de la fortune. Mademoiselle Martin, grande brune de dix-sept ans, qui danse la cachucha à sa pension, et rédige la correspondance secrète de ses petites amies, fait ici une véritable entrée de pensionnaire : elle a les yeux baissés, l'air candide. Les compliments et les exclamations un peu vives qui saluent son apparition toujours inattendue lui causent un charmant embarras, et elle court se cacher dans les bras de sa mère, avec un sentiment de pudeur virginale qui ravit d'admiration les spectateurs les plus expérimentés.

Parmi eux se trouve toujours un homme d'une cinquantaine d'années, cité pour sa fortune et sa libéralité. Ce monsieur est généralement désigné parmi les habitués sous le nom de *protecteur*. C'est à lui que madame Martin se hâte de présenter sa fille. La jeune personne, paternellement baisée au front, après avoir convenablement rougi et fort gentiment joué le premier acte de son rôle, prélude au second sur son piano, et chante d'une voix de contralto adoucie, la romance du *Saule* ou *Fleur des champs*. Ensuite vient la scène des espiègleries enfantines, des agaceries innocentes, des bouderies charmantes, des naïvetés délicieuses... Après quoi, la débutante salue la compagnie, et retourne au couvent, en attendant que son protecteur juge à propos de l'en faire sortir définitivement.

Il y a bien aussi, près de la respectable mère, un monsieur qui pourrait, au besoin, passer pour son mari. — Homme de magnifique structure, orné d'un riche collier de favoris noirs, de brillants à plusieurs doigts, et d'une chaîne d'or où pend un lorgnon. Ce personnage est chargé de faire, conjointement avec madame Martin, les honneurs de la maison; son administration embrasse deux départements, et son génie s'exerce tour à tour dans la salle à manger et dans le salon. Il découpe à table et corrige au jeu, avec une égale dextérité, les torts de la fortune envers lui-même ou les personnes dont il épouse les intérêts.

Quant aux convives, ce sont, pour la plupart, de vieux garçons, rentiers de l'Etat, anciens agents de change, financiers retirés, fonctionnaires et généraux à la retraite. Les jeunes gens se montrent rarement dans ces sortes d'établissements, et n'y sont jamais accueillis avec l'empressement qu'on leur témoigne ailleurs. Pour être admis ici, l'âge mûr est de rigueur. Au reste, le dîner est excellent, élégamment servi, et les vins ne laissent rien à désirer. Au dire de plus d'un connaisseur, le repas que vous venez de faire, et qui coûte six francs par tête, en vaut dix. Que devient dès lors la spéculation de l'intéressante veuve? Voici le mot de l'énigme :

Après le dîner, vous rentrez dans le salon, où des tables de jeu ont été préparées. Vous prenez place à l'une d'elles, sur l'invitation de la maîtresse de la maison... et vous perdez vingt-cinq louis en un quart d'heure. Si la chance est pour vous, malgré la prestigieuse habileté de main de votre adversaire, la jolie voisine qui a paru

prendre un si vif intérêt à vos succès vous demandera infailliblement, à la fin de la soirée, une place dans votre voiture, et vous ne tarderez pas à vous convaincre que vous en avez une autre dans son cœur.

Maintenant, si voulez m'en croire, nous laisserons là ces maisons modèles, et nous irons visiter à leur tour les établissements fréquentés par la bourgeoisie des consommateurs à prix fixe, la table d'hôte à cinquante sous ou trois francs. Ici, point ou très-peu de figures féminines ; mais, en revanche, les hommes sont nombreux et généralement jeunes. L'étranger modeste qui veut passer l'hiver à Paris, le journaliste du petit format, le provincial qui vient d'hériter, le négociant célibataire, l'employé bureaucrate du second degré, composent le personnel payant. Au contraire des grands établissements de ce genre, les consommateurs de passage y sont rares, les femmes beaucoup moins fringantes, les hommes d'une galanterie moins surannée. La conversation y est générale, facile, souvent intéressante, et finit presque toujours, au dessert, par quelque discussion bruyante sur la politique, la littérature, les arts et les fluctuations de la Bourse. Quelquefois toutes ces questions s'agitent à la fois d'un bout de la table à l'autre. Alors c'est un brouhaha à se croire au paradis des Funambules ou à la Chambre des députés, un jour où la milice du centre exécute, avec sa merveilleuse intelligence, la savante manœuvre des couteaux d'ivoire avec accompagnement du hourra parlementaire. Il n'y a pas de salon de jeu; le café est servi bourgeoisement dans la salle à manger, après le gruyère de fondation et le pruneau quotidien. Quelquefois seulement deux des plus vieux commensaux engagent sans façon, dans un coin de la salle, une silencieuse et innocente partie d'*écarté*. Les femmes, s'il y en a, ne prennent aucune espèce d'intérêt à cette lutte sans conséquence, et chacun se retire pour vaquer à ses plaisirs ou à ses affaires.

Quant au dîner en lui-même, il est, comme le personnel, honnête et convenable, ni magnifique, ni mesquin, tel, à peu près, que peut le désirer pour ses vieux jours l'artiste que la gloire n'a point enivré, ou le respectable bourgeois arrivé directement de Quimper ou de Lons-le-Saulnier.

Ordinairement, ces établissements de second degré ont une double physionomie : on y mange et on y loge. Moyennant un supplément de deux francs par jour, chaque convive peut être en même temps locataire d'une ou deux chambres (selon leur dimension et le luxe de l'ameublement), dont la maitresse de logis s'efforce de leur rendre le séjour agréable et commode. Celle-ci est une petite femme vive, accorte, qui ne s'effarouche ni d'un compliment hasardé, ni d'un mot à double entente. Sa condition est d'être aimable avec ses hôtes depuis six heures du matin jusqu'à minuit exclusivement; l'habileté consiste à ne l'être jamais au delà. Le bon ordre et la prospérité de l'établissement dépendent de l'observation rigoureuse de ce principe. Le premier devoir de sa profession est d'entendre le *mot pour rire*, de promettre incessamment, d'entretenir les rivalités sans haine, et de maintenir constamment sa vertu entre ces deux écueils, le trop et le trop peu. Pour cela, toute directrice de table d'hôte à trois francs par tête doit avoir trente ans, les cheveux bruns, la taille souple, l'œil exercé, la langue déliée, et avoir joué pendant cinq ans au moins les *grandes coquettes* en province ou à l'étranger. Si elle joint à toutes ces qualités l'amour de l'ordre et de l'économie, et un cœur inflexible à l'endroit des payements, comme aux déclarations de ses locataires, sa fortune est assurée : à quarante-cinq ans elle vend son fonds, unit irrévocablement sa destinée à celle d'un séduisant commis voyageur, et tous deux s'en vont en province couler des jours tissus de joies conjugales, jusqu'à l'entière consommation de cinq mille livres de rente de la belle hôtesse.

Immédiatement au-dessous de ces établissements intermédiaires se présente la table d'hôte à vingt-cinq sous, qui mérite une étude toute particulière. Elle est toujours située par delà les barrières, ce qui explique la modestie de ses prétentions. Sa physionomie est d'une mobilité à défier la plume la plus exercée. Point de traits distinctifs, point de lignes arrêtées, point d'ensemble, de généralités ; mais des individualités saisissantes, des rapprochements heurtés, un pêle-mêle de figures, de langages et de costumes les plus disparates. Le réfugié italien et l'intrépide Polonais y représentent quotidiennement le héros sur la terre d'exil, vivant de l'amour de la liberté et des cinquante francs de secours mensuel inscrits au budget de la France. L'homme de lettres incompris, l'artiste ignoré, le spéculateur malheureux, le sous-lieutenant en demi-solde, le surnuméraire, le négociant en plein vent, la femme qui cherche à toute heure ce que Diogène cherchait au milieu du jour avec une lanterne, le don Quichotte des carrefours, l'industriel de contrebande, l'homme qui écoute aux portes et dîne des fonds secrets, tout cela, pressé, côte à côte, mange, boit, rit, parle, crie et jure moyennant vingt-cinq sous par tête, y compris le café. Les cure-dents se payent à part. Il y a aussi des cigares au rabais pour les amateurs des deux sexes; car ici la plus belle moitié du genre humain, pour mieux plaire à l'autre, ne craint pas d'adopter les goûts et les habitudes les plus antipathiques à la délicatesse féminine.

Rassurez-vous, cependant : il existe partout d'heureuses exceptions et des contrastes consolants. Des figures honnêtes et des maintiens décents se montrent souvent, de distance en distance, entre les profils plus ou moins rudes qui dressent, tout autour de la longue table, leurs deux lignes parallèles et mouvantes. Çà et là des conversations élégantes et des paroles polies s'échangent entre deux voisins étonnés. Cette confraternité de l'éducation se reconnaît d'abord : on se cherche d'instinct, des rapports s'établissent; ces différentes liaisons particulières s'agglomèrent, se centralisent, et il en résulte bientôt un noyau qui va grossissant, et une petite société à part au milieu de laquelle les excentricités du lieu n'aiment point à s'aventurer.

Un trait caractéristique de la table d'hôte, c'est la présence d'une ou deux jolies femmes (selon l'importance de l'établissement) qui s'affranchissent régulièrement chaque jour des prosaïques tribulations du quart d'heure de Rabelais. Ces dames sont placées au centre de la table; elles ne doivent pas avoir plus de vingt-cinq ans, être à peu près jolies, mais surtout excessivement aimables. On ne tient pas précisément à la couleur des cheveux, cependant on préfère les brunes : c'est plus piquant et d'un effet plus sûr et plus général. A ces conditions, ces dames sont traitées avec toutes sortes d'égards, exposées à toutes sortes d'hommages, et dînent tous les jours pour l'amour de Dieu et du prochain. Ces parasites femelles, qu'on désigne généralement sous le nom de *mouches* (soit à cause de la légèreté de leur allure, soit plutôt par analogie avec le rôle qu'elles jouent dans cette circonstance), ne se trouvent néanmoins que dans les tables d'hôte du premier et du dernier degré. Elles ne se montrent point à la table d'hôte à trois francs; la maitresse de la maison les en éloigne avec une vigilance qui tourne au profit de la morale et de sa coquetterie, — deux incompatibilités qu'elle seule a trouvé le moyen de concilier.



Si jamais, dans un de ces accès d'humeur vagabonde auxquels tout vrai Parisien est périodiquement soumis chaque année au retour du printemps, il vous prend fantaisie de franchir la barrière pour aller voir, du haut des buttes Montmartre, se coucher l'astre aimé auquel vous avez l'obligation de porter aujourd'hui un pantalon d'une entière blancheur et des brodequins d'un lustre irréprochable, permettez-moi de me joindre à vous, et de diriger votre excursion poétique. D'abord, des raisons particulières, et que vous allez connaître, m'engagent à vous faire sortir de préférence par la barrière Pigale. Au lieu de commencer immédiatement notre ascension par la rue en face, tournons, je vous prie, à gauche, et traversons le boulevard. Il n'est que cinq heures et demie ; le soleil ne se couchera pas avant deux heures d'ici. Vous n'avez peut-être pas encore dîné; dans ce cas, permettez-moi de vous offrir... un dîner à la barrière. Bah ! un peu de honte est bientôt passée, et je vous promets de ne pas vous trahir auprès de vos amis du café de Paris. Nous voici précisément en face de la célèbre table d'hôte de M. Simon. Levez la tête et lisez, là, à côté de cette petite porte verte grillée, sur une affiche collée à la muraille : *Table d'hôte à 1 franc 25 centimes, servie tous les jours à cinq heures et demie.* Allons... personne ne vous voit... entrez.

Déjà les tables sont dressées dans le jardin, sous un berceau de vignes et de chèvrefeuille recouvert d'une toile en forme de tente. Prenons place, et ne vous impatientez pas. Il est six heures, à la vérité, et le dîner est annoncé pour cinq heures et demie... à la montre du maître de céans. Or, règle générale, la montre d'un directeur de table d'hôte retarde toujours d'une demi-heure. — Avec le quart d'heure de grâce, cela fait près d'une heure entière; pendant ce temps, le potage peut se refroidir et le gigot brûler; mais les consommateurs arrivent, la table se garnit, et la recette est sauvée !

Ce monsieur, placé au centre de la table, carrément posé sur sa base, coiffé d'un bonnet grec légèrement incliné sur l'oreille gauche, couvert d'une veste ronde, c'est M. Simon, le maître du logis. Son œil plane avec autorité sur cette foule de têtes inclinées, tandis qu'il distribue à droite et à gauche le potage encore fumant. M. Simon ne parle guère que pour donner des ordres; sa parole est grave et son ton assuré. Sa figure exprime le sentiment de la dignité personnelle et de la haute responsabilité qui pèse sur lui. Dans les intervalles du service, il se mêle quelquefois à la conversation de ses voisins, tout en suivant de l'œil les différents mouvements des consommateurs. Il apaise les mécontents par un sourire, calme leur ardeur impatiente, et gourmande du

geste et de la voix la lenteur de la cuisinière. M. Simon possède évidemment l'usage du commandement; il y a un sang-froid imposant dans toute sa personne, et une précision admirable dans ses moindres mouvements. M. Simon a été infailliblement sous-lieutenant, chef d'orchestre, ou conducteur de diligences.

Madame Simon est une petite femme vive, maigre et alerte, que vous voyez voltiger incessamment autour de la table et de la table à la cuisine. Ses cheveux gris ont pu être, il y a vingt-cinq ans, d'un blond charmant; sa taille a peut-être été ronde et souple; rien n'empêche de croire qu'il y eut des roses sur ses joues, et je ne parierais pas que ses petits yeux n'aient excité plus d'un incendie...

Quoi qu'il en soit, madame Simon semble marcher incessamment sur des charbons ardents : ses mouvements sont saccadés, ses gestes pointus, et ses formes se dessinent à angles aigus sous sa robe étroite et courte. L'impatience et la contrainte se révèlent dans l'obliquité habituelle de son regard; il y a de l'amertume dans son sourire, et une colère étouffée sous la cornée jaunâtre de ses yeux ronds. Elle répond d'une voix aigre-douce aux diverses réclamations qu'on lui adresse, et semble vouloir ressaisir avec ses doigts crispés les suppléments gratuits qu'elle se voit forcée d'apporter aux estomacs récalcitrants. Il y a de la vieille demoiselle dans toute sa personne, et la matière d'un procès en séparation dans les regards tristes et langoureux qu'elle adresse à son mari. Au point de vue physiologique, madame Simon est un sujet éminemment bilioso-nerveux. — Je ne comprends pas M. Simon.

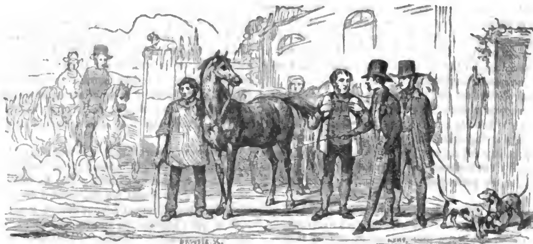
Considérée sous le rapport de sa position industrielle, madame Simon est une femme précieuse. Elle ordonne l'invariable menu, surveille la disposition du couvert, la confection du pot-au-feu, et recueille, entre le gigot et la salade, le tribut accoutumé des convives. Elle a, pour cette dernière opération, une formule qui fait beaucoup d'honneur à sa politesse, sinon à son imagination. A mesure qu'elle va décrivant autour de la table son ellipse journalière, elle frappe successivement et légèrement sur l'épaule de chaque convive inattentif, et lui dit, tendant la main et adoucissant sa voix : « *Monsieur, je commence par vous.* » Et, à chaque station, comme une quêteuse bien apprise, elle sourit de la même manière, et répète avec la même inflexion caressante, l'éternel et fatal : « *Monsieur, je commence par vous.* » J'ai vu des organisations d'artistes tressaillir au son de cette voix criarde, et frissonner au contact de cette main osseuse.

Ce monsieur que vous examinez avec une curiosité inquiète, comme une personne dont on a vu la figure dans un lieu quelconque, est un de ces industriels nomades qui vont transportant, selon les exigences de la police, de boutique en boutique, leurs marchandises au rabais, et leurs foulards à vingt-cinq sous. Cette grosse dame, à la figure épanouie, à la large poitrine, qui boit son vin pur, met du poivre dans ses épinards, et ses coudes sur la table, c'est la compagne du négociant de contrebande. C'est elle qui se tient en permanence à l'entrée du magasin, comme une séduction vivante. Elle représente tour à tour l'étrangère attirée par la curiosité, ou la bourgeoise séduite par le bon marché et l'éclat des couleurs. Elle est chargée de se récrier incessamment sur l'excellente qualité des étoffes et de feindre d'acheter, afin de pousser à la vente. C'est une variété de la famille des *mouches*.

Le grotesque personnage que vous semblez écouter avec un certain intérêt est un *type* particulier aux tables d'hôtes, et qui mérite d'être signalé. La monomanie funeste dont il est atteint n'a pas encore de nom dans la science. Chaque jour cet homme dévore, avant son diner, tout ce qui s'imprime de feuilles publiques, quotidiennes, hebdomadaires, artistiques, politiques, scientifiques et littéraires, à Paris et en province, sans en passer une seule ligne, depuis le *premier Paris* jusqu'à la *pommade mélaïnocome* inclusivement. Ce Gargantua de la presse périodique éprouve naturellement le besoin de soulager sa mémoire de cette indigeste et prodigieuse consommation. — Avis aux voisins malencontreux. — Il vous prend à partie sur un mot et vous fait avaler, en manière de miroton, toutes les banalités et bribes de journaux déguisées et préparées à sa façon. Il est, d'ailleurs, emphatique et déclamateur, comme un régent de collége communal. Sa phrase filandreuse et lourde tombe, mot à mot, dans votre oreille, comme le plomb fondu, goutte à goutte, sur l'occiput d'un condamné. — Signalement : cinquante ans; grand, sec, teint bilieux; habit râpé, boutonné jusqu'à la cravate, pantalon sans sous-pieds, perruque rousse.

Ce gros homme qui trône à l'une des extrémités de la table rappelle, d'une manière assez heureuse, l'enseigne du *Gourmand*. C'est le même type de sensualité, la même figure large, bouffie, luisante et colorée, avec le triple menton, les petits yeux enfoncés et brillants, le front déprimé, l'air inquiet. C'est la gloutonnerie aux prises avec l'avarice, le gourmand qui dine à vingt-cinq sous.

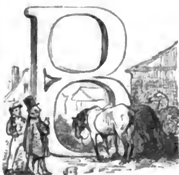
Je n'en finirais pas avec le portrait, si je voulais seulement esquisser les plus saillantes de toutes les originalités dont la table d'hôte à vingt-cinq sous nous offre une si riche collection. A madame Simon seule appartient la faculté de les saisir d'abord et de les bien comprendre, en les faisant concourir merveilleusement à l'harmonie générale et à la prospérité de l'établissement. Rapprocher les distances, vaincre les antipathies physiques et morales, veiller à la fois sur l'ensemble et sur les détails, dominer et faire mouvoir, pour ainsi dire, comme un seul homme, toute cette foule de prétentions rivales et de mâchoires en concurrence, — voilà le grand art de la maitresse de la table d'hôte, le triomphe et la gloire de madame Simon.



LE MAQUIGNON

PAR

ALBERT DUBUISSON



Bien que notre époque ait donné naissance à une effrayante quantité de *floueurs* de toute espèce, et qu'elle ne paraisse pas s'arrêter dans cette voie éminemment progressive, elle ne peut cependant usurper la gloire d'avoir enfanté le maquignon. Le maquignon est né depuis longtemps et a eu l'avantage très-mérité de servir de modèle aux plus fins exploiteurs de la crédulité française et surtout parisienne. Mais, quoiqu'il ne ne sorte pas du grand moule des Roberts-Macaires du dix-neuvième siècle, ce n'est pas à dire pour cela qu'il prétende leur être inférieur. Il les vaut tous; il sourit de pitié en songeant aux roueries à lui connues qu'on donne pour invention récente, et vient merveilleusement confirmer cet adage, qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil, et que la moitié de la société a été de tout temps destinée à être dupée par l'autre. Le maquignon s'acquitte de cette dernière tâche avec infiniment d'esprit et d'agrément. C'est lui qui a employé le premier tous ces artifices ingénieux avec lesquels il est d'usage, j'allais dire de bon ton, de berner, dans toutes les classes et dans tous les états, la bonhomie du peuple le plus spirituel de l'univers. Il est adroit, insinuant, grand parleur, d'un aplomb, d'une assurance imperturbables : vous vous défiez de lui, vous vous tenez sur la réserve, car vous connaissez ses ruses, et cependant il vous prend toujours au même piége, sans cesse employé et sans cesse avec succès, il fait de vous ce qu'il veut : involontairement vous écoutez ses paroles, vous subissez son influence. Ce n'est pas à vos yeux que vous devez vous fier, mais à lui seul : il le dit hautement, et il appuie ce raisonnement logique de tant de preuves excellentes; il parvient à donner tant de légèreté et de grâce à ce cheval lourd et massif, de finesse à ces jambes carrées, tant de vigueur et de feu à cette tête molle et inerte, que vous finissez bon gré, mal gré, par être ébloui, enchanté, et que vous payez à beaux deniers comptants le descendant presque certain d'Éclipse et de miss Annette. Inutile de dire que l'illustre rejeton est souvent bon tout au plus à conduire des choux au marché des Innocents.

Il y a deux classes de maquignons qui ne se ressemblent nullement, excepté par ce point commun, à savoir l'adresse inappréciable de faire voir à tout le monde qu'un cheval bai est gris pommelé, et que des chevaux flamands sont des pur sang anglais. C'est d'abord le *maquignon marchand de chevaux*, c'est-à-dire tenant manufacture et entrepôt de coursiers plus ou moins de selle et de trait, puis le *maquignon brocanteur*.

Le marchand de chevaux est facile à reconnaître. C'est un type tout à fait tranché et sortant des types vulgaires. Le plus souvent il possède un riche embonpoint, une large figure rubiconde légèrement rembrunie à l'extrémité du nez, ce qui laisserait supposer qu'il ne se sert guère d'eau que pour se faire la barbe, une figure ouverte et bonhomme, des manières brusques et cavalières, mais des yeux d'une obliquité perfide et d'une finesse interrogatrice dont il faut profondément se défier. Il porte invariablement une redingote de couleur claire qui produit sur ses quadrupèdes le même effet magnétique que

la redingote grise du grand homme sur les vieux grognards : sa tête est surmontée d'un chapeau très-râpé et d'une forme antédiluvienne, qui lui sert à la fois de préservatif contre les injures de l'air et de tambour pour exciter ses chevaux. Il est en outre orné en toute occasion d'un fouet formidable, sceptre respecté avec lequel il gouverne son empire piaffant et hennissant. Ce meuble indispensable ne le quitte jamais : il mange, il boit, il se promène, il s'assied, il dort, son fouet à la main : il y a entre son fouet et lui une adhérence que rien ne saurait briser. Otez-lui son fouet, et il perdra tous ses avantages. Son langage manquera de l'accompagnement le plus nécessaire ; ses chevaux ne marcheront plus, ne caracoleront plus, ne feront plus toutes ces petites gentillesses qui vous séduisent ; c'est un homme démoralisé, ruiné, son état est perdu ; il n'a plus qu'à mener ses bêtes au marché. Quand il entre dans l'écurie, un petit sifflement annonce sa présence, et alors il se fait un mouvement général et précis comme sur la ligne d'un bataillon. Toutes les croupes se rangent, s'alignent, les têtes se lèvent, les oreilles se dressent, les chevaux sont magnifiques. Vous admirez et vous ne savez que choisir. Le marchand de chevaux le sait mieux que vous ; il fait sortir un cheval dont il vous a montré la belle tenue, et, pendant qu'il vous entretient de l'utilité que vous pouvez en tirer, de sa docilité, de sa force, de son ardeur, de ses qualités universelles, on le brosse, on le peigne, on le lisse, on lui introduit sous la queue une certaine quantité de gingembre, ce qui le jette dans une inquiétude continuelle, et lui donne une apparence de feu et d'impatience. C'est alors qu'on va le faire trotter : ceci est un des grands arts du maquignon ; car à cette allure se révèlent ordinairement les défauts d'un cheval. Un gaillard élancé, et taillé hardiment, prend la bête par la bride et la tient serrée sous la mâchoire, le maître fait claquer son fouet, et lui pince fortement les flancs. Le cheval comprimé par une main ferme qui lui lève la tête, et pressé par la lanière qui lui caresse désagréablement les jambes, sautille, gambade, se cabre : sa peur, son étonnement, changent son allure, le cambrent, lui donnent de la souplesse et du jarret. Vous êtes ravi, émerveillé, vous achetez l'animal, et vous vous frottez les mains de joie d'avoir fait un aussi magnifique marché ; de son côté, le marchand n'est pas fâché de s'être débarrassé d'une bête dont il ne pouvait se défaire, et tout le monde est content. Le marchand de chevaux a un talent particulier pour rendre un cheval beau à voir ; pour lui arrondir, comme par enchantement, le ventre et la croupe, il le nourrit de pommes de terre, de son, de carottes, que sais-je ? N'étant pas maquignon, je ne puis vous le dire, et je le serais, que je vous le dirais encore moins. Mais, au bout de huit jours, cet embonpoint factice tombe, le cheval vous apparaît tel qu'il sera toujours entre vos mains, côtes saillantes, ventre flasque, croupe anguleuse. Il est ce qu'on appelle *débourré*. Le maquignon trouve toujours moyen de vous vendre son cheval le prix qu'il en veut. Si cet honnête industriel est de bonne humeur, et il l'est toujours avec ceux que son coup d'œil exercé lui révèle comme des acheteurs généreux, il fermera la bouche à toutes vos observations par sa plaisanterie insinuante. Habile à caresser vos faiblesses, il piquera votre amour-propre par sa brusque flatterie, ou fera sourire votre ennui par ses calembours d'écurie et son rire aussi bruyant que le claquement de son fouet. Il réfutera d'autant plus victorieusement toutes vos allégations, qu'il n'ignore rien de vos intentions cachées. Il sait si vous avez envie de son cheval, si vous en avez vu d'autres, où vous êtes allé, si vous avez un vétérinaire, et quel il est ; il a des affidés, des espions, une haute police partout : il met en œuvre un machiavélisme inouï de combinaison. Si vous venez visiter ses chevaux comme simple flâneur ou comme mandataire d'un ami, il ne sera plus le même ; il vous toisera de la tête aux pieds, comme pour vous dire que vous n'avez pas l'étoffe et l'allure d'un acheteur de chevaux ; il ne se donnera pas la peine de vous montrer lui-même sa marchandise, et vous laissera errer seul dans ses écuries. Heureux si votre curiosité ne vous vaut pas quelque morsure ou quelque ruade ! Dans la vie privée, le marchand de chevaux n'a plus cette douceur, ce mielleux de langage et de manières qu'il prodigue aux amateurs. Alors il est bourru, haut de verbe, grand jureur, mari brutal : il se croit toujours à l'écurie derrière ses chevaux, gourmandant, criant, fouettant. S'il a des enfants, il les traite absolument comme des poulains, les tient serrés, les fait manœuvrer avec la chambrière, et ne les laisse pas faire une gambade sans sa permission. Il se refuse, en général, toute espèce de plaisir extraordinaire ; il est bien dans son écurie, il y reste : c'est là son atmosphère de prédilection, le milieu dans lequel il est le plus à l'aise ; il a garde de s'en séparer. Il est certain que, dès qu'il en sort, ce n'est plus le même homme ; il est emprunté, lourd, épais. Il n'a plus la *désinvolture* qu'on remarque en lui quand il se tient fièrement devant un cheval, le fouet à la main. Il ne sait pas donner le bras à son épouse : dans sa distraction, il irait presque jusqu'à la saisir par le cou ou les épaules : il ne comprend rien à ce qui l'entoure ; il est dépaysé, désorienté : tout pour lui n'a qu'une odeur, celle du fumier ; tout se résume en un seul objet, un cheval. On conçoit que, avec cette idée fixe et tenace, les choses extérieures doivent avoir pour lui fort peu de charme et d'intérêt. Aussi ne quitte-t-il guère ses pénates, c'est-à-dire ses coursiers, que pour aller à la recherche de nouveaux élèves. Alors il parcourt les provinces, assiste aux foires, et s'approvisionne de chevaux qu'il baptise des noms qui lui paraissent se rapporter le mieux à leurs formes. Le Limousin lui fournira le cheval anglais, ou même arabe (pourquoi pas?) ; l'Alsace, la Flandre, la Normandie, le mettront à même de satisfaire aux nombreuses demandes qu'on lui fait de chevaux hanovriens et mecklembourgeois ; enfin, il trouvera aisément toutes les races de chevaux européens sans sortir de France. Et, au fait, nous autres Parisiens, nous sommes si bons enfants quand il s'agit de chevaux, qu'il y a plaisir et profit à nous duper ; c'est une bénédiction. Pour peu qu'un cheval ait l'œil vif, la tête gracieusement pliée, et de l'entrain dans le jarret, nous le proclamons tout de suite de sang arabe ; pour peu qu'un autre ait les jambes fines, la tête mince, le corps svelte et allongé, nous crions au cheval anglais. Le marchand de chevaux nous en donne comme nous en voulons ; nous n'avons pas le droit de nous plaindre.

Quelquefois le marchand de chevaux, quand il est riche et en réputation, se permet des promenades aux Champs-Elysées, dans une voiture plus ou moins bizarre, attelée de deux ou même de quatre chevaux. Mais il a beau étaler des harnois splendides, et se faire accompagner de laquais en livrée, on le reconnaît sur son siége élevé comme un second étage, à sa figure enluminée, à sa forte membrure, à ses façons d'homme du métier. C'est bien pis encore quand sa femme et une ou deux amies forment la délicieuse partie de se faire voiturer ensemble. Leur morgue vulgaire et boursouflée, qui ne doit durer qu'un jour, leurs manières triviales, leur costume grotesque et mesquin, tout cela présente un contraste bouffon avec le luxe de bon goût et la riche



simplicité des équipages qui les entourent, et égaye prodigieusement le beau monde heureux de trouver l'occade persiller quelqu'un et de railler quelque chose. Le cœur du marchand de chevaux est le moins sensible de tous les cœurs : en fait d'émotions, il est inexpugnable. La douleur physique, pour lui, aussi bien que pour les autres, n'est rien; il ne conçoit pas qu'on puisse avoir l'épiderme plus délicat que celui des chevaux; et, pour son propre compte, il en est convaincu; car il n'en juge que d'après la rudesse coriace de sa peau. Aussi rit-il d'un rire superbe en voyant notre douillette et dolente humanité donner le nom de maux horribles à ce qu'il ne regarde pas même comme des contrariétés. Jamais on n'a surpris une larme dans son œil; et, en effet, les chevaux ne pleurent pas : s'il a de la douleur, il la concencentre si bien, que personne ne s'en aperçoit, ou plutôt je crois qu'elle n'a pas prise sur lui. De là vient aussi son besoin de domination. Le marchand de chevaux est plus autocrate dans l'empire de son écurie que Nicolas dans toutes les Russies, sa mine haute impose à tous. Il veut une soumission passive. Palefreniers, grooms, enfants, femmes, cochers, chevaux, tout est mis sur la même ligne, et doit obéir sans plus d'observations et de raisonnements. Il ne fait que deux distinctions, ne voit chez lui comme partout que deux classes bien tranchées, ceux qui commandent et ceux qui obéissent. Parlez-lui d'indépendance, de nationalité, de réforme électorale, il vous rira au nez, et vous répliquera victorieusement qu'on aura beau faire, retourner le monde en cent façons comme un gant usé, changer tous les dix ans de gouvernement, on ne sortira jamais de ces deux classes, la classe dominante et la classe obéissante. Et il n'a pas si grand tort, ma foi! Au reste, en politique, il est excessivement arriéré : il ne lit ni le *National* ni le *Charivari:* il est abonné aux *Petites-Affiches*, feuille peu incendiaire. Sa politique est la politique du *statu quo;* que ce *statu quo* soit bon ou mauvais, peu lui importe, il n'y regarde pas de si près. S'il tient des rênes, ce ne sont pas celles du gouvernement, et il n'est nullement chargé de faire marcher le char de l'État. Et, d'ailleurs, si, par un hasard fort rare, il vient à parler politique, c'est pour se mettre en colère et déclamer contre la trop grande douceur des formes représentatives. C'est un homme d'intimidation. Règle générale : un gouverne-

ment qui aime bien châtie bien : à ce compte-là, on peut dire sans flatterie que presque tous les gouvernements adorent leurs gouvernés. Il voudrait qu'on menât les peuple la bride haute et avec un *mors Secundo*. Selon lui, c'est le vrai moyen de les rendre doux et d'humeur point révolutionnaire. Avec un système aussi excentrique, il risquerait fort de se prendre aux cheveux avec les hommes les moins passionnés en politique, pour peu qu'il mît souvent ses opinions sur le tapis; mais c'est là le plus mince sujet de ses préoccupations : il n'a garde de lancer son esprit dans des régions aussi éloignées. En général, il ne se soucie que fort peu de ce qui s'adresse à l'intelligence humaine. En littérature, il ne sait pas à coup sûr ce que c'est que Victor Hugo, et il mettra le *Contrat social* sur le compte de Chateaubriand. Sa bibliothèque se compose du livre de poste, de quelques bouquins sur l'art d'élever et de dresser les chevaux, et d'une riche collection de Mathieu Laensberg. Ne lui demandez rien de plus. De religion, il s'en occupe encore moins que de tout le reste. Il a tout matérialisé, tout réduit à un positif désespérant.

Mais le maquignon que nous avons peint jusqu'à présent, c'est l'homme domicilié, patenté, payant contribution, et tenant sa place dans la société autrement que par le volume de son ventre. Il y a une autre espèce de maquignon, le maquignon véritable et primitif, le *maquignon brocanteur;* celui qui n'a pas de domicile connu, mais que l'on trouve partout où il y a un cheval à acheter. Celui-là n'est plus comme le marchand de chevaux une espèce de *poussah* aux jambes courtes, aux joues tombantes, à la face écarlate, marchant carrément et plein d'une haute opinion de sa personne; c'est au contraire un homme fluet, sec, maigre, toujours courant, toujours trottant, ce qui nuit à l'embonpoint qu'il pourrait retirer d'une digestion plus tranquille, et le rend efflanqué comme un lévrier de petite maîtresse.

Et, en effet, il n'est pas de cheval d'omnibus qui fasse plus de chemin, parcoure plus de rues, de quartiers, que le *maquignon brocanteur*. Toute sa vie n'est qu'une course sans fin. Chaque matin, son occupation première est de consulter les *Petites-Affiches :* une fois ses renseignements pris sur les chevaux à vendre et à acquérir, il se met en route et va faire ses visites quotidiennes aux écuries indiquées : il examine le cheval avec confiance, lui ouvre la bouche pour savoir son âge, lui palpe les jambes pour vérifier s'il n'est pas affligé d'engorgements ou de crevasses, le fait tousser pour s'assurer qu'il n'est pas pousif ou fourbu; et il répète la même opération à chaque nouvel examen. Il s'introduit chez les personnes qui vendent leurs chevaux, leur offre ses services, son expérience (et il s'y connait beaucoup trop quelquefois); pour elles, il n'hésitera pas à faire toutes les recherches nécessaires, par pure complaisance. Il ne leur conseillera pas d'acheter des chevaux neufs, car alors on n'a plus qu'à s'adresser à Crémieux ou à Aron, et son ministère devient inutile : il vous en détaillera les inconvénients : « Il est bien plus sage, dit-il, moins cher en même temps, de chercher des chevaux tout faits, tout dressés, qui sont pliés, assouplis, habitués à la main de l'homme, pleins d'une grâce acquise et d'une vigueur éprouvée. » Vous, bonhomme, qui souvent n'aimez que votre repos et ne vous occupez guère de vos chevaux que pour vous dorloter dans votre chaude et commode berline, vous vous laissez facilement séduire par ces arguments sophistiques. Mais, comme toujours celui qui se défait de ses chevaux a pour cela une raison capitale, il s'ensuit que vous êtes trop heureux de les revendre à moitié prix au bout de trois semaines, grâce aux bons offices du maquignon.

Le maquignon est l'homme de Paris qui connaît le plus de monde : il donne des poignées de mains à un nombre incommensurable de cochers, de palefreniers, de valets d'écurie, de valets de pied; il a des ramifications, des accointances partout : il ne s'est jamais connu d'ennemis. A la différence du marchand de chevaux, il est poli et souriant avec tout le monde; car il voit dans chacun la cause cachée de quelque affaire brillante. Il ne brusque et ne méprise personne : il n'est groom si imberbe auquel il ne fasse des cajoleries intéressées; il sème des amitiés partout, à tout hasard, bien certain d'en recueillir tôt ou tard les fruits. Maîtres et valets ont une part presque égale dans ses prévenances; car, si les maîtres achètent, les valets font vendre. Il se ménage des entrées en tout lieu : les antichambres, les écuries, lui sont toujours ouvertes et n'ont pas de secret pour lui. Il connait non-seulement les personnes qui ont mis leurs chevaux en vente, ou qui ont été en visiter, mais encore ceux qui ont l'intention, le caprice fugitif de faire quelque trafic de ce genre. Il n'attend pas l'occasion, il la provoque et lui force la main : c'est l'intrigant le plus hardi qu'on puisse voir. Vous ne pouvez pas vous surprendre une pensée qui ait rapport plus ou moins directement à un cheval sans que le maquignon ne devine cette pensée. Il a un tact d'observation raffiné, un talent de seconde vue qui vous déroute et que vous ne pouvez concevoir.

Je suppose que, par hasard, après une promenade pédestre au bois de Boulogne, vous revenez à votre domicile un peu fatigué, et que le soir, seul dans votre chambre à coucher, tout en nouant autour de votre tête parfaitement frisée un véritable foulard des Indes, vous voyiez défiler fantastiquement sous vos yeux cette suite brillante d'équipages, et surtout ce délicieux alezan qui dévorait l'espace avec tant de vitesse et de feu. Alors vous vous dites follement en vous-même : « Tiens, une idée lumineuse!... Si je prenais un cheval... alezan, et un tilbury!... au fait! pourquoi pas? » sans songer que vous n'avez juste que ce qu'il vous faut pour subvenir à votre existence d'homme, sans aller encore vous charger de la nourriture d'un quadrupède aussi incommode et dispendieux à entretenir qu'agréable à voir. Et vous vous couchez avec cette idée, qui, au premier abord, n'est pas tout à fait dépourvue de charme; votre cheval vous galope sans cesse dans la cervelle, vous entassez les unes sur les autres des visions absurdes, et le lendemain, à votre réveil, vous haussez les épaules en songeant à toutes les billevesées que cette idée saugrenue a fait éclore dans votre imagination. Cependant, au point du jour, vous êtes prodigieusement étonné de recevoir la visite d'un individu de mise équivoque et d'aspect hétéroclite, qui s'avance vers vous après avoir décrit un certain nombre de courbes, et après s'être acquitté consciencieusement de plusieurs salutations d'une politesse inconnue de nos jours. Vous faites asseoir l'aimable étranger, qui, après un préambule captieux sur les inappréciables qualités de la race chevaline, finit par vous offrir un très-beau cheval de sang anglais, qui a paru aux dernières courses, et a été acheté cinq mille francs; il vous le laissera, mais pour vous seul, au prix de six cents francs. Vous commencez par tomber des nues, et vous vous demandez comment cet homme, ange ou démon, a pu avoir connaissance d'une idée vague que vous-même maintenant n'êtes pas bien sûr d'avoir eue. Êtes-vous somnambule, et avez-vous été crier sur les toits que vous vouliez un cheval pur sang anglais? ou bien ce farfadet, invisible à l'œil

nu, s'est-il glissé à travers les fissures de votre porte, pour écouter quoi...? vos pensées : vous l'ignorez, et vous l'ignorerez probablement toute votre vie. Quoi qu'il en soit, vous éconduisez aussi adroitement que possible votre visiteur inattendu, et vous l'accompagnez jusqu'au seuil de la porte de votre appartement, autant par politesse que pour bien vous assurer qu'il ne vous emporte par distraction ni une montre, ni un couvert d'argent. Et c'est par des soupçons aussi injurieux que vous savez reconnaître sa prévenance désintéressée!

Si le maquignon brocanteur connaît certains marchands de chevaux, et se trouve lié d'intérêts avec eux, alors sa clientèle s'étend et devient de plus en plus profitable pour lui. Le marchand de chevaux qui ne peut venir à bout de se défaire d'un cheval s'entend avec le maquignon, et alors quel atroce guet-apens pour les malheureux acheteurs ne résulte-t-il pas de cette conspiration à huis clos, entre ces deux Machiavels d'écurie? Le cheval invendable est mis en maison bourgeoise (terme usité en pareil cas), dans une écurie louée à cet effet. Il est annoncé sur les affiches comme appartenant soit à un gentilhomme étranger sur le point de partir pour l'Orient, soit à un agent de change obligé de s'enfuir en Belgique, etc. Le thème varie suivant l'imagination du maquignon, et il en a toujours infiniment. Pendant ce temps, celui-ci fait mousser l'animal, qui ne tarde pas à trouver un maître. C'est ordinairement quelque commerçant en détail, retiré des affaires, qui s'abandonne aux voluptés d'une demi-fortune, et veut avoir le noble coursier au rabais, tout comme un mouchoir de poche et un bonnet de coton.

Tous ceux qui ont ou font semblant d'avoir la passion des chevaux, passion aussi innocente que ruineuse, subissent directement ou indirectement l'importante entremise du maquignon. Le dandy improvisé sur lequel vient de tomber un gros héritage, et qui, dans le premier vertige de la fortune, veut avoir le plus beau cheval de Paris, jette l'or au maquignon, qui se baisse très-lestement pour le ramasser, et lui procure bientôt ce qu'il demande: un animal d'une apparence superbe, au poil brillant, à la robe bizarre, à la tête roide et toute d'une pièce, dressé parfaitement à se tenir cambré comme ces chevaux de carton qui servent de montre chez les selliers. Peu importe le reste, c'est-à-dire justement le plus essentiel.

L'agent de change, qui use un cheval en six mois, s'adresse, lui aussi, au maquignon : celui-ci, dans le louable but de ne pas sacrifier une nouvelle bête, la lui donne tout usée. La vieille comtesse ou baronne qui renouvelle ses équipages est trop heureuse de trouver le maquignon, qui, sous prétexte de lui donner des chevaux normands, et de ne pas l'exposer à des dangers, lui fabrique tout exprès un attelage de ces gros chevaux à queue rase et à lourde tête, qui ne vont jamais plus vite que le pas, et ne se souviennent d'avoir pris le trot que le jour où on les essaya pour la première fois. Que d'infortunés, en outre, qui n'ont pas assez de temps, assez de patience, assez d'habitude, pour chercher eux-mêmes des chevaux, et remettent leur destinée entre les mains du maquignon, et combien celui-ci se fait peu scrupule de leur faire casser le cou avec un cheval vieux ou rétif, ou de les laisser en route avec des rosses poussives et boiteuses!

Le maquignon a toujours en ville une ou deux écuries, où il place incognito les objets de son trafic. C'est dans ces lieux qu'il transforme un cheval usé, étique, amaigri, en une bête superbe, pleine de bonne mine et de vigueur. C'est là qu'il restaure et remet à neuf les rosses éreintées qu'il obtient à vil prix dans les ventes après décès ou même au marché; là, qu'il les façonne à son gré, les gonfle comme une bulle de savon, leur donne un poil lis et uni; là, qu'il leur coupe et leur rajuste les oreilles, si elles sont longues et disgracieuses, qu'il leur met une fausse queue, si la queue primitive est dénudée; là, qu'il fait disparaître pour quelques jours les engorgements qu'ils ont aux jambes, qu'il leur peint les sourcils pour dissimuler leur âge, etc. Malheur à vous si, attiré par l'odeur du fumier, vous entrez dans ce laboratoire du maquignon, où il escamote les défauts d'un cheval, et lui fait subir des métamorphoses fabuleuses : vous n'en sortirez qu'avec une rosse de plus, et quelque cinq cents francs de moins!

D'après ce tableau effrayant, on pourrait croire qu'il n'y a possibilité d'avoir de bons chevaux qu'en les allant chercher soi-même dans la Grande-Bretagne ou en Afrique. Ceci serait vrai si ces pays étaient encore primitifs et vierges; mais la civilisation y fait pousser le maquignon d'une façon toute *champignonne* : il y a des maquignons anglais et des maquignons bédouins; et ces derniers, soit, dit en passant, sont pour le moins aussi arabes que leurs chevaux. Or donc, quoi que vous fassiez, vous qui avez le malheur d'être assez riche pour nourrir des chevaux, il faut vous résigner à être dupé. Si vous êtes assez novice pour vous adresser à un maquignon brocanteur, vous méritez votre déconfiture, et je ne vous plains pas. Si vous mettez aveuglément votre confiance en un marchand de chevaux, vous êtes une excellente nature digne sans doute d'un autre âge et d'un meilleur sort; mais enfin à qui la faute? D'un autre côté, si vous avez des prétentions à être connaisseur en fait de chevaux, il n'y a pas d'artifice et de ruse qu'on ne mette en œuvre pour avoir raison de votre prétendue habileté; et vous risquez fort de retomber dans la catégorie générale. Que faire alors, dira-t-on, à moins de se résigner à végéter toute sa vie en omnibus de peur d'acheter des chevaux poussifs et gras fondus? Ma foi! je n'en sais rien, mais toujours est-il que j'aimerais mieux acheter trois maisons qu'un seul cheval.



LE NOTAIRE

PAR

H. DE BALZAC

—◆—



ous voyez un homme gros et court, bien portant, vêtu de noir, sûr de lui, presque toujours empesé, doctoral, important surtout! Son masque bouffi d'une niaiserie papelarde, qui, d'abord jouée, a fini par rentrer sous l'épiderme, offre l'immobilité du diplomate, mais sans la finesse, et vous allez savoir pourquoi. Vous admirez surtout un certain crâne couleur beurre frais qui accuse de longs travaux, de l'ennui, des débats intérieurs, les orages de la jeunesse et l'absence de toute passion. Vous dites : « Ce monsieur ressemble extraordinairement à un notaire. » Le notaire long et sec est une exception. Physiologiquement parlant, le notariat est absolument contraire à certains tempéraments. Ce n'est pas sans raison que Sterne, ce grand et fin observateur, a dit : « *Le petit notaire!* » Un caractère irritable et nerveux, qui peut encore être celui de l'avoué, serait funeste à un notaire : il faut trop de patience, tout homme n'est pas apte à se rendre insignifiant, à subir les interminables confidences des clients, qui tous s'imaginent que leur affaire est la seule affaire; ceux de l'avoué sont des gens passionnés, ils tentent une lutte, ils se préparent à une défense. L'avoué, c'est le parrain judiciaire; mais le notaire est le souffre-douleur des mille combinaisons de l'intérêt, étalé sous toutes les formes sociales. Oh! ce que souffrent les notaires ne peut s'expliquer que par ce que souffrent les femmes et le papier blanc, les deux choses les moins réfractaires en apparence : le notaire résiste énormément, mais il y perd ses angles. En étudiant cette figure effacée, vous entendez des phrases mécaniques de toute longueur, et, disons-le, plusieurs lieux communs! L'artiste recule épouvanté. Chacun se dit affirmativement : « Ce monsieur est notaire. » Il est perdu, celui qui donne lieu à ces étranges soupçons, car le notaire a créé l'*air notaire*, expression devenue proverbiale. Eh bien! cet homme est une victime. Cet homme épais et lourd fut espiègle et léger, il a pu avoir beaucoup d'esprit, il a peut-être aimé. Arcane incompris, vrai martyr, mais volontairement martyr! être mystérieux, aussi digne de pitié quand tu aimes ton état que quand tu le hais, je t'expliquerai, je te le dois! Bon homme et malicieux, tu es un sphinx et un Œdipe tout à la fois; tu as la phraséologie obscure de l'un et la pénétration de l'autre. Tu es incompréhensible pour beaucoup, mais tu n'es pas indéfinissable. Te définir, ce sera peut-être trahir bien des secrets que, selon Bridolson, l'on ne se dit qu'à soi-même.

Le notaire offre l'étrange phénomène des trois incarnations de l'insecte, mais au rebours : il a commencé par être un brillant papillon, il finit par être une larve enveloppée de son suaire, et qui, par malheur, a de la mémoire. Cette horrible transformation d'un clerc joyeux, gabeur, rusé, fin, spirituel, goguenard, en notaire, la société l'accomplit lentement; mais, bon gré, mal gré, elle fait le notaire ce qu'il est. Oui, le type effacé de leur physionomie est celui de la masse : les notaires ne représentent-ils pas votre terme moyen, honorables médiocrités que 1830 a intronisées? Ce qu'ils entendent, ce qu'ils voient, ce qu'ils sont forcés de penser, d'accepter, outre leurs honoraires; les comédies, les tragédies qui se jouent pour eux seuls devraient les rendre spirituels, moqueurs, défiants; mais à eux seuls il est interdit de rire, de se moquer et d'être spirituels : l'esprit chez un notaire effaroucherait le client. Muet quand il parle, effrayant quand il ne dit rien, le notaire est contraint d'enfermer ses pensées et son esprit, comme on cache une

maladie secrète. Un notaire ostensiblement fin, perspicace, capricieux, un notaire qui ne serait pas rangé comme une vieille fille, épilogueur comme un vieux sous-chef, perdrait sa clientèle. Le client domine sa vie. Le notaire est constamment couvert d'un masque, il le quitte à peine au sein de ses joies domestiques; il est toujours obligé de jouer un rôle, d'être grave avec ses clients, grave avec ses clercs, et il a bien des raisons d'être grave avec sa femme! il doit ignorer ce qu'il a bien compris, et comprendre ce qu'on ne veut pas lui trop expliquer. Il accouche les cœurs! Quand il en a fait sortir des monstres que le grand Geoffroy Saint-Hilaire ne saurait mettre en bocal, il est forcé de se récrier : « Non, monsieur, vous ne ferez pas cet acte, il est indigne de vous. Vous vous abusez sur l'étendue de vos droits (phrase honnête au fond de laquelle il y a : Vous êtes un fripon). Vous ignorez le vrai sens de la loi, *ce qui peut arriver au plus honnête homme du monde;* mais, monsieur, » etc... Ou bien : « Non, madame; si j'approuve le sentiment naturel, et jusqu'à un certain point honorable qui vous anime, je ne vous permettrai pas de prendre ce parti. Paraissez toujours honnête femme, même après votre mort. » Quand la nomenclature des vertus et des impossibilités est épuisée, quand le client ou la cliente sont ébranlés, le notaire ajoute : « Non, vous ne le ferez pas; et moi, d'ailleurs, je vous refuserais mon ministère! » Ce qui est la plus grande parole que puisse lâcher un officier ministériel.

Les notaires sont effectivement des officiers : peut-être leur vie est-elle un long combat? Obligés de dissimuler sous cette gravité de costumes leurs idées drolatiques, et ils en ont! leur scepticisme, et ils doutent de tout! leur bonté, les clients en abuseraient! forcés d'être tristes avec des héritiers qui souvent crèveraient de rire s'ils étaient seuls, de raisonner des veuves qui deviennent folles de joie, de parler mort et enfants à de rieuses jeunes filles, de consoler les fils par des totaux d'inventaire, de répéter les mêmes paroles et les mêmes raisonnements à des gens de tout âge et de tout étage, de tout voir sans regarder, de regarder sans voir, de se mettre fictivement en colère, de rire sans raison, de raisonner sans rire, de faire de la morale comme les cuisiniers font de la sauce, les notaires sont hébétés, par la même raison qu'un artilleur est sourd. Il y a plus de sots que de gens d'esprit, autrement le sot serait l'être rare, et le notaire, obligé de se mettre au niveau de son client, se trouve constamment à dix degrés au-dessous de zéro : chacun connaît la force de l'habitude, ce rôle devient une seconde nature. Les notaires se matérialisent donc l'esprit, hélas! sans se spiritualiser le corps. Sans autre caractère que leur caractère public, ils deviennent ennuyeux à force d'être ennuyés. Perdus par l'usage des lieux communs dans leur cabinet, ils les importent dans le monde. Ils ne s'intéressent à rien à force de s'intéresser à tout, ils arrivent à la plus parfaite indifférence en trouvant l'ingratitude au bout de tous les services rendus, et deviennent enfin cette création pleine de contradictions cachées sous une couche de graisse et de bien-être, ce petit homme arrondi, doux et raisonneur, phraseur et parfois concis, sceptique et crédule, pessimiste et optimiste, très-bon et sans cœur, pervers ou perverti, mais nécessairement hypocrite, qui tient du prêtre, du magistrat, du bureaucrate, de l'avocat, et dont l'analyse exacte défierait la Bruyère s'il vivait encore. Eh bien! cet homme a ses grandeurs; mais ce qui rend le notaire grand est précisément ce qui le fait si petit : témoin de tant de perversités, non pas spectateur, mais directeur du théâtre de l'intérêt, il doit demeurer probe; il voit creuser le lac Asphaltite où s'engloutiront les fortunes, sans pouvoir y pêcher; il minute l'acte aux commandites, et doit se tenir sur le seuil de la gérance comme un marchand de piéges qui ne s'intéresse ni à la proie ni au chasseur. Mais aussi quelles incarnations différentes! quel travail! Jamais essieu ne fut mieux battu, ni plus essayé. Admirez ses transitions, et voyez si la nature, qui met tant de temps et de soins à faire quelque magnifique coquille, n'est pas surpassée ici par la civilisation dans ce produit crustacé nommé le notaire?

Tout notaire a été deux fois clerc, il a pratiqué plus ou moins longtemps la procédure : pour savoir prévenir les procès, ne faut-il pas les avoir vus naître? Après deux ans de cléricature chez un avoué, ceux qui conservent des illusions sur la nature humaine ne seront jamais ni magistrats, ni notaires, ni avoués : ils deviennent actionnaires. De l'étude d'un avoué, le clerc s'élance dans une étude de notaire. Après avoir observé la manière dont on se joue des contrats, il va étudier la manière dont on les fait. S'il ne procède pas ainsi, le futur notaire a pris l'état par ses commencements, il s'est engagé petit clerc comme on s'engage soldat pour devenir général : plus d'un notaire de Paris fut saute-ruisseau. Après cinq ans de stage dans une ou plusieurs études de notaires, il est difficile d'être un jeune homme pur : on a vu les rouages huileux de toute fortune, les hideuses disputes des héritiers sur les cadavres encore chauds. Enfin, on a vu le cœur humain aux prises avec le Code. Les clients d'une étude exercent une horrible et active corruption sur la cléricature. Le fils s'y plaint du père, la fille de ses parents. Une étude est un confessionnal où les passions viennent vider le sac de leurs mauvaises idées, consulter sur leurs cas de conscience en cherchant des moyens d'exécution. Y a-t-il rien au monde de plus dissolvant que les inventaires après décès? Une mère meurt entourée des respects et de la tendresse de sa famille. Quand, en fermant les yeux, le rideau tombe sur la farce jouée, le notaire et son clerc trouvent les preuves d'une vie intime épouvantable, il les brûlent; puis ils écoutent le panégyrique le plus touchant de la sainte créature ensevelie depuis quelques jours; ils sont forcés de laisser à cette famille ses illusions, ils se taisent par un sublime mensonge; mais quels rires, quels sourires, quels regards, le patron et son clerc n'échangent-ils pas en sortant? Pour eux, le politique immense qui trompait l'Europe était trompé comme un enfant par une femme : sa confiance avait le ridicule de celle du malade imaginaire avec Beline. Ils cherchent quelques papiers utiles chez un homme dit vertueux et bienfaisant, sur la tombe duquel on a brûlé l'encens de l'éloge, et fait partir les décharges les plus honorables de l'artillerie des regrets; mais ce magistrat, ce vénérable vieillard, était un débauché. Le clerc emporte une horrible bibliothèque qui se partage dans l'étude. Par un usage et par un calembour immémorial, les clercs s'emparent de tout ce qui peut offenser la morale publique ou religieuse et qui déshonorerait le mort. Ces choses infâmes constituent la *cote G*. Personne n'ignore que les notaires cotent par les lettres de l'alphabet les papiers, les documents et les titres. La cote G (j'ai) contient tout ce que prennent les clercs. — *Y a-t-il de la cote* G? est le cri de l'étude quand le second clerc revient d'un inventaire.

Le partage fini, le diable inspire les commentaires qui se font entre la poire cuite du troisième clerc, le fromage du second et la tasse de chocolat du principal. Croyez-vous que sept ou huit gaillards, dans la force de l'âge et de l'esprit, ennuyés du travail le plus ennuyeux, aplatis



sur des pupitres à copier des actes, à étudier des liquidations, échangent des maximes de Fénelon et de Massillon au moment où, le patron sorti, restés seuls, ils prennent une petite récréation? L'esprit français, comprimé par les cartons poudreux du minutier, éclate en saillies et recule les limites du drolatique. La langue de Rabelais y a le pas sur celle de Florian. On y devine les intentions des clients, on commente leurs friponneries, on les bafoue. Si les clercs ne bafouaient pas les clients, ils seraient des monstres : ils seraient notaires avant le temps. Ces débuts de la pensée dans la froide carrière du calcul ou du libertinage sont terminés par le grand mot du principal : « Allons, messieurs, on ne fait rien ici! » Ce qui certes est vrai. Le clerc parle beaucoup, il conçoit tout et reste vertueux comme un as de pique, faute d'argent. La grande plaisanterie des études à l'égard des nouveau-venus est de leur présenter comme existants de chimériques, de monstrueux usages : quand le clerc y croit, le tour est fait. On rit.

Ces plaisants concertos ont lieu devant un petit garçon de dix à douze ans, l'espoir de sa famille, à tête blonde ou noire, à l'œil vif, le petit clerc! cet empereur des gamins de Paris qui joue le rôle de fifre dans cet orchestre où chantent les désirs et les intentions, où tout se dit, ou rien ne s'exécute. Il sort des mots profonds de cette petite bouche parée de perles, de ces lèvres roses qui se flétriront si vite. Le petit clerc joute de corruption avec les clercs, sans connaître la portée de sa parole. Une observation expliquera le petit clerc. Tous les matins au bureau de la légalisation des signatures notariales, il y a une assemblée de petits clercs qui frétillent comme des poissons rouges dans un bocal, et qui font tellement enrager le personnage vieux et soucieux chargé de ce service, qu'il est à peine à l'abri de ces jeunes tigres derrière son grillage. Cet employé (il a failli perdre l'esprit) aurait besoin d'un ou deux sergents de ville dans son bureau. On y a songé. Le préfet de police a craint pour ses sergents. Ce que disent ces petits clercs ferait dresser les cheveux à un argousin, et ce qu'ils font attristerait Satan. Ils se moquent de tout, savent tout et disent tout, ne pouvant encore rien faire. Ils composent à eux tous une espèce de télégraphe singulier qui transmet dans les études et au même moment toutes les nouvelles du notariat. La femme d'un notaire a-t-elle mis un de ses bas à l'envers, a-t-elle trop toussé la nuit, a-t-elle eu des querelles avec son mari, le bas, le haut, le milieu, tout se sait par les cent petits clercs du notariat parisien, en rapport au Palais avec les cent petits clercs des avoués.

Jusqu'au grade de troisième clerc, les jeunes gens qui se destinent au notariat ressemblent assez à des jeunes gens. Un troisième clerc a déjà vingt ans : il commence à pâlir devant les contrats de vente, il étudie les liqui-

Paris. — Imp. ... boulevart Montparnasse, ...

dations, il pioche son droit s'il ne l'a pas pratiqué chez un avoué, il porte les sommes importantes à l'enregistrement, il va recevoir sur les contrats de mariage les signatures des personnages éminents, il aperçoit dans la discrétion et la probité l'élément de son état. Déjà le jeune homme prend l'habitude de ne pas tout dire, il perd cette gracieuse spontanéité de mouvement et de langage qui mérite ce reproche : « Vous êtes un enfant ! » à quiconque la garde, à l'artiste, au savant, à l'écrivain. Ne pas être discret, ne pas être probe, pour un troisième clerc, c'est renoncer au notariat. Chose étrange ! les deux éminentes vertus de l'état préexistent dans l'atmosphère des études. Peu de clercs ont subi deux remontrances à ce sujet. A la seconde, d'ailleurs, ils seraient renvoyés et déclarés incapables d'être dans les affaires. Au second clerc commence la responsabilité. Caissier de l'étude, il tient le répertoire, il est chargé du scel, de la signature, de l'enregistrement en temps utile, de la collation des actes. Le troisième clerc rit déjà moins que les autres, mais le second clerc ne rit plus : il met plus ou moins de gaieté dans ses mercuriales, il est plus ou moins sardonique; mais il sent déjà sur ses épaules le petit manteau officiel. Cependant il est plus d'un second clerc qui se mêle encore à la vie des clercs, il fait encore quelques parties de campagne, il se risque à la Chaumière; mais alors il n'a pas vingt-cinq ans : à cet âge, tout second clerc pense à traiter de quelque charge en province, effrayé du prix des études à Paris, lassé de la vie parisienne, content d'une destinée modeste, pressé d'être, selon la plaisanterie consacrée, son propre patron, et de se marier. Les piocheurs de la confrérie des clercs ont un divertissement particulier appelé *conférence*. L'esprit de la conférence consiste à se réunir dans un local quelconque pour y agiter les questions ardues de la jurisprudence; mais ces assemblées aboutissent toujours à des déjeuners dominicaux, payés par les amendes encourues. On y parle beaucoup, chacun en sort persistant dans son opinion, absolument comme à la Chambre, mais il y a le vote de moins.

Là se termine la première incarnation. Le jeune homme s'est façonné lentement, il a eu peu de jouissance: les clercs sortent tous de familles plus ou moins laborieuses, où leur enfance a été sans cesse rebattue de ce mot : « Fais fortune ! » Ils ont travaillé du matin au soir sans quitter l'étude. Les clercs ne peuvent se livrer à aucune passion; leurs passions polissent l'asphalte des boulevards, elles doivent se dénouer aussi promptement qu'elles se nouent, et tout clerc ambitieux se garde bien de perdre son temps en aventures romanesques; il a enterré ses fantasques idées dans ses inventaires, il a dessiné ses désirs en figures bizarres sur son garde-main, il ignore entièrement la galanterie. Il tient à honneur de prendre cet air indéfinissable qui participe à la fois de la rondeur des commerçants et du bourru des militaires, que souvent les gens d'affaires outrent pour se faire valoir ou pour élever par leurs manières des chevaux de frise entre eux et les exigences des clients ou des amis.

Enfin, tous ces clercs rieurs, gabeurs, spirituels, profonds, incisifs, perspicaces, arrivés au principalat, sont à demi notaires. La grande affaire du maître clerc est de donner à penser que sans lui le patron ferait de fameuses boulettes. Il tyrannise quelquefois son patron, il entre dans son cabinet pour lui soumettre des observations, il en sort mécontent. Il est beaucoup d'actes sur lesquels il a droit de vie et de mort, mais il est des affaires que le patron seul peut nouer et conduire; généralement, il est à la porte de toutes les confidences sérieuses. Dans beaucoup d'études, le premier clerc a un cabinet qui précède celui du patron. Ces premiers clercs ont alors un degré d'importance de plus. Les premiers clercs, qui signent *ppal* et s'appellent entre eux *mon cher maître*, se connaissent, se voient et se festoient sans admettre d'autres clercs. Il est un moment où le premier clerc ne pense qu'à traiter, il se faufile alors partout où il peut soupçonner l'existence d'une dot. Il devient sobre, il dîne à deux francs quand il n'est pas nourri chez le patron, il affecte un air posé, réfléchi. Quelques-uns empruntent de belles manières et se donnent des lunettes afin d'augmenter leur importance, ils deviennent alors très-visiteurs, et, dans les ménages riches, ils lâchent des phrases dans le genre de celle-ci : « J'ai appris par le beau-frère de monsieur votre gendre que madame votre fille est rétablie de son indisposition. » Le maître clerc connaît les alliances bourgeoises, comme un ministre français auprès d'une petite cour allemande connaît celle de tous les principicules. Ces sortes de premiers clercs professent des principes conservateurs et paraissent extrêmement moraux, ils se gardent bien de jouer publiquement à la bouillotte; mais ils prennent leur revanche dans leurs réunions entre maîtres clercs, qui se terminent par des soupers bien supérieurs à ceux des dandys, et dont le dénoûment leur évite de jamais faire aucune sottise sentimentale : un premier clerc amoureux est plus qu'une monstruosité, c'est un être incapable. Depuis environ une douzaine d'années, sur cent premiers clercs, il en est une trentaine emportés par le désir d'arriver qui abandonnent l'étude, se font commanditaires d'entreprises industrielles, directeurs d'assurances, hommes d'affaires; ils cherchent une charge sans finance, et peuvent ainsi conserver une physionomie : ils restent à peu près ce que la nature les a faits. Après sept ou huit ans d'exercice, vers trente-deux à trente-six ans, le principal est pendant quelques jours visiblement perturbé : il est atteint par une charge au cœur. Mais dans aucune partie, ni dans l'église, ni dans le militaire, ni à la cour, ni sur le théâtre même, il n'y a de changement analogue à celui qui se fait chez cet homme, en un moment, du jour au lendemain. Dès qu'il est reçu notaire, il prend ce visage de bois qui le rend plus notaire qu'il ne l'est avec son petit manteau officiel. Il a les façons les plus solennelles, les plus graves, avec les premiers clercs ses amis, qui cessent aussitôt d'être ses amis. Il est entièrement dissemblable de l'homme qu'il était la veille; le phénomène de sa troisième incarnation entomologique est accompli : il est notaire.

Frappés des désavantages de leur position au centre d'une ville pleine de jouissances, qui tend sa robe à tout venant, qui la relève d'une façon si séduisante à l'Opéra, les notaires au désespoir d'être, dans leur vêtement moral, comme des bouteilles de vin de Champagne dans la glace, froids et petillants, comprimés et animés; sous l'Empire, les notaires avaient établi, disait-on à mots couverts dans les études, une société de riches notaires, laquelle était au notariat ce qu'une soupape est dans une machine à vapeur. Secrètes étaient les assemblées, secrets étaient les intermèdes, étrangement drolatique était le nom de cette société, où le grand commanditaire était le plaisir, où Paphos, Cythère et même Lesbos étaient membres du conseil de discipline, où l'argent, principal nerf de cette association mystérieuse et joyeuse, abondait. Que ne disait pas l'histoire? On y mangeait beaucoup d'enfants, on déjeunait de petites filles, on soupait de mères, on ne s'apercevait plus ni de l'âge ni du sexe, ni de la couleur des grand'mères sur le matin, après des bouillottes échevelées. Héliogabale et les empereurs n'étaient que des petits clercs auprès de ces grands et gros

notaires impériaux, dont le moins intrépide, le lendemain, apparaissait grave et froid comme si son orgie n'avait été qu'un rêve. Aussi, grâce à cette institution où le notaire déversait les inspirations du malin esprit, le notariat parisien eut-il alors moins de faillites à compter que sous la Restauration. Peut-être cette histoire est elle un conte. Aujourd'hui les notaires parisiens ne sont plus autant liés qu'autrefois. Ils se connaissent moins, leur solidarité s'est dénouée avec les transmissions trop répétées des offices. Au lieu d'être notaire quelque trente ans, la moyenne de l'exercice est de dix ans au plus. Un notaire ne pense qu'à se retirer : ce n'est plus le magistrat des intérêts, le conseil des familles; il a tourné trop au spéculateur.

Le notaire a deux manières d'être : attendre les affaires ou les aller chercher. Le notaire qui attend est le notaire marié, digne; il est le notaire patient, écouteur, qui discute et tâche d'éclairer ses clients. Il est susceptible de voir tomber son étude. Ce notaire a trois saluts différents : il se tortille en s'inclinant devant le grand seigneur; il salue en balançant la tête le client riche, donne un petit coup de tête aux clients dont la fortune se dérange, et ouvre sa porte sans saluer aux prolétaires. Le notaire qui cherche les affaires est le petit notaire à marier : il est encore maigre, il va dans les bals et les fêtes, il court le monde, il y prend des airs penchés, il s'y insinue, il transporte l'étude dans les nouveaux quartiers, et ne nuance pas ses saluts; il saluerait la colonne de la place Vendôme. On dit du mal de lui, mais il se venge par ses succès. Le vieux notaire complaisant et bourru est une figure presque disparue. Le notaire, maire de son arrondissement, président de sa chambre, chevalier d'un ordre quelconque, honoré par le notariat entier, et dont le portrait décorait tous les cabinets de notaire, qui respirait enfin l'air parlementaire des conseillers d'avant la Révolution, est le phénix de l'espèce : il ne se retrouvera plus.

Le notaire pourrait se consoler des affaires par l'amour conjugal, mais, pour lui, le mariage est plus pesant que pour tout autre homme. Il a ce point de ressemblance avec les rois, qu'il se marie pour son état et non pour lui-même. Le beau-père voit également en lui moins l'homme que la charge. Une héritière en bas bleus, la fille née avec les bénéfices d'une moutarde quelconque, ou de quelque bol salutaire, du cirage ou des briquets, il épouse tout, même une femme comme il faut. Si quelque chose est plus original que la plate-bande des notaires, peut-être est-ce celle des notaresses. Aussi les notaresses se jugent-elles sévèrement : elles craignent avec de justes raisons d'être deux ensemble, elles s'évitent et ne se connaissent point entre elles. De quelque boutique qu'elle procède, la femme du notaire veut devenir une grande dame, elle tombe dans le luxe : il y en a qui ont voiture, elles vont alors à l'Opéra-Comique. Quand elles se produisent aux Italiens, elles y font une si grande sensation, que toute la haute compagnie se demande : « Que peut être cette femme? » Généralement dénuées d'esprit, très-rarement passionnées, se sachant épousées pour leurs écus, sûres d'obtenir une tranquillité précieuse, grâce aux occupations de leurs maris, elles se composent une petite existence égoïste très-enviable; aussi presque toutes engraissent-elles à ravir un Turc. Il est néanmoins possible de trouver des femmes charmantes parmi les notaresses. A Paris, le hasard se surpasse lui-même : les hommes de génie y trouvent à dîner, il n'y a pas trop de gens écrasés le soir, et l'observateur qui rencontre une femme comme il faut peut apprendre qu'elle est notaresse. Une séparation complète entre la femme du notaire et l'étude a lieu maintenant chez presque tous les notaires de Paris. Il n'est pas une notaresse qui ne se vante de ne pas savoir le nom des clercs et d'ignorer leurs personnes. Autrefois, clercs et notaire, femme et enfants, dînaient ensemble patriarcalement. Aujourd'hui, ces vieux usages ont péri dans le torrent des idées nouvelles tombées des Alpes révolutionnaires. Aujourd'hui, le premier clerc seul, dans beaucoup d'études, est logé sous le toit authentique, et vit à sa guise, transaction qui arrange mieux le patron.

Quand un notaire n'a pas la figure immobile et doucement arrondie que vous savez, s'il n'offre pas à la société la garantie immense de sa médiocrité, s'il n'est pas le rouage d'acier poli qu'il doit être; s'il est resté dans son cœur quoi que ce soit d'artiste, de capricieux, de passionné, d'aimant, il est perdu : tôt ou tard, il dévie de son rail, il arrive à la faillite et à la chaise de poste belge, le corbillard du notaire. Il emporte alors les regrets de quelques amis, l'argent de ses clients, et laisse sa femme libre.





LE RAT

PAR

THÉOPHILE GAUTIER



Qu'est-ce que le rat? va demander tout d'abord le lecteur qui n'a pas l'habitude de l'argot parisien. — Voilà la question, comme dit Hamlet, prince de Danemark.

Est-ce le rat de l'histoire naturelle, si bien décrit par Buffon? — Est-ce le rat de cave, le rat d'égout, le rat d'église? Encore moins. — Le *rat*, malgré son nom mâle, est un être d'un genre éminemment féminin : il ne va ni dans les caves ni dans les greniers, on le rencontre rarement dans les égouts, et plus rarement encore dans les églises. On ne le trouve que vers la rue Lepelletier, à l'Académie royale de musique, ou la rue Richer, ou à la classe de danse; il n'existe que là; vous chercheriez vainement un rat sur toute la surface du globe. Paris possède trois choses que toutes les capitales lui envient : le gamin, la grisette et le rat. Le rat est un gamin de théâtre, qui a tous les défauts du gamin des rues, moins les bonnes qualités, et qui, comme lui, est né de la Révolution de juillet.

On appelle ainsi à l'Opéra les petites filles qui se destinent à être danseuses, et qui figurent dans les *espaliers*, les *lointains*, les *vols*, les *apothéoses* et autres situations où leur petitesse peut s'expliquer par la perspective. L'âge du rat varie de huit à quatorze ou quinze ans; un rat de seize ans est un très-vieux rat, un rat huppé, un rat blanc; c'est la plus haute vieillesse où il puisse arriver; à cet âge, ses études sont à peu près terminées, il débute et danse *un pas seul*, son nom a été sur l'affiche en toutes lettres; il passe *tigre*, et devient premier, second, troisième sujet, ou coryphée, selon ses mérites ou ses protections.

D'où vient ce nom bizarre, saugrenu, presque injurieux, et qui, en apparence, a si peu de rapport avec l'objet qu'il désigne? Les étymologistes sont fort embarrassés : les uns le font descendre du sanscrit, d'autres du cophte, ceux-là du syriaque, ceux-là du mandchou ou du haut allemand, selon les langues qu'ils ne savent pas.

Nous pensons que le rat a été appelé ainsi, d'abord à cause de sa petitesse, ensuite à cause de ses instincts rongeurs et destructifs. Approchez d'un rat, vous le verrez brocher des babines, et faire aller son petit museau comme un écureuil qui déguste une amande; vous ne passerez pas à côté de lui sans entendre d'imperceptibles craquements de pralines croquées, de noisettes, ou même de croûtes de pain broyées par de petites dents aiguës, qui font comme un bruit de souris dans un mur. Comme son homonyme, il aime à pratiquer des trous dans les toiles, à élargir les déchirures des décorations, sous le prétexte de regarder la scène ou la salle, mais au fond pour le plaisir de faire du dégât; il va, vient, trottine, descend les escaliers, grimpe sur les *praticables*, et principalement sur les *impraticables*, parcourt et débrouille l'écheveau inextricable des corridors, du *troisième dessous*, jusqu'aux frises où l'appellent fréquemment les *paradis* et les *gloires*; lui seul peut se reconnaître dans les détours ténébreux et souterrains de cette immense ruche dont chaque alvéole est une loge, et dont le public soupçonne à peine la complication.

Le rat n'est à son aise qu'à l'Académie royale de musique; c'est là son vrai milieu. Il s'y meut avec la faci-



lité d'un poisson de la Chine dans son globe de cristal; il ploie ses coudes contre son corps comme des ailes ou des nageoires, et file en frétillant à travers les groupes les plus serrés. Les trappes s'ouvrent, le plancher manque sous les pieds, la cime d'une forêt verdoie subitement à fleur de terre; les lampistes courent çà et là portant de longues brochettes de quinquets; un plafond de palais descend des frises, les hommes d'*équipage* (on appelle ainsi les machinistes) emportent sur leur dos un portail gothique aux ogives menaçantes : le rat ne se dérange pas de son chemin, il se joue de tous ces obstacles. N'ayez pas peur, il ne lui arrivera rien; l'Opéra est plein de sollicitude pour lui, ses angles rentrants s'adaptent merveilleusement aux angles sortants des coulisses : le théâtre est sa carapace, il y vit (laideur à part) comme Quasimodo dans Notre-Dame.

La mère du rat est une figurante émérite ou une portière; mais le cas est plus rare : les filles de portières s'adonnent principalement à la tragédie, au chant, et autres occupations héroïques; elles préfèrent être princesses. Quant au père, il est toujours extrêmement vague, et ne peut guère se démontrer que par le calcul des probabilités. C'est peut-être un marquis; c'est peut-être un pompier.

Quelle singulière destinée que celle de ces pauvres petites filles, frêles créatures offertes en sacrifice au Minotaure parisien, ce monstre bien autrement redoutable que le Minotaure antique, et qui dévore chaque année les vierges par centaines sans que jamais aucun Thésée vienne à leur secours !

Le monde n'existe pas pour elles. Parlez-leur des choses les plus simples, elles les ignorent; elle ne connaissent que le théâtre et la classe de danse; le spectacle de la nature leur est fermé : elles savent à peine s'il y a un soleil, et ne l'aperçoivent que bien rarement. Elles passent leur matinée aux répétitions dans une pénombre crépusculaire, aux lueurs rouges de quelques quinquets fumeux, ne comprenant qu'il fait jour que par les filets déconcertés de lumière qui se glissent à travers les treillages du comble et les portes des loges. Quand elles s'en vont à deux ou trois heures de l'après-midi, les rues leur semblent nager dans cette lueur bleue du matin, dans ce reflet de grotte, d'azur, dont le constraste est si frappant après les nuits jaunes du bal et de l'orgie : elles ne distingueraient pas un chêne d'une betterave; elles ne voient que des arbres peints, les malheureuses! Elles sont entourées d'une fausse nature : soleil d'huile, étoiles de gaz, ciel de bleu de Prusse, forêts de carton découpé,

palais de toile à torchon, torrents que l'on fait tourner avec une manivelle: elles vivent dans des limbes obscures, dans un monde de convention, où jamais rien de réel ne peut pénétrer, où l'on voit toujours l'homme et jamais Dieu.

Le peu de notions qu'elles peuvent avoir se rapportent toutes aux opéras et aux ballets du répertoire. « Ah ! oui, c'est comme dans la *Juive* ou la *Révolte au Sérail*, » est une réponse qu'elles font souvent : c'est par là qu'elles ont appris qu'il y avait des Italiens, des Turcs, des Espagnols, et Paris, Londres et Vienne n'étaient pas les seules villes du monde. L'érudition n'est pas leur fort ; c'est tout au plus si elles savent lire, et leur écriture est quelque chose de parfaitement hiéroglyphique, que Champollion ne déchiffrerait pas; elles feraient mieux d'écrire avec leurs pieds : ils sont plus exercés et plus adroits que leurs mains! Quant à l'orthographe, il est inutile d'en parler; la boite aux lettres de Gavarni vous en a donné de nombreux échantillons. Du reste, le papier est satiné, gauffré, moiré, doré, enluminé, et répare la pauvreté du style par sa magnificence ; tout cela est scellé de cire superfine, parfumée, rouge, verte, blanche, sablée de poudre d'or, à moins cependant que ce ne soit avec de la mie de pain mâchée, ou un pain à cacheter emprunté à l'épicier, ce qui arrive fréquemment.

Les autres femmes de théâtre n'abordent la scène qu'à seize ou dix huit ans ; jusque-là elles ont vécu de la vie générale et commune : elles ont été à la campagne; elles sont sorties en plein jour; elles ont vu des hommes et des femmes, des marchands et des bourgeois; elles ont une idée de la machine sociale, et comprennent les rapports des classes entre elles. Le rat a été pris de si bonne heure dans cette immense souricière du théâtre, qu'il n'a pas eu le temps de soupçonner la vie humaine : à l'âge où les roses de mai s'épanouissent tout naturellement sur les joues des enfants, la pauvre petite victime a déjà pâli sous le fard ; ses membres ont déjà été brisés par les tortures de la salle de danse ; les grâces naïves de la jeunesse sont remplacées chez elle par les grâces laborieuses de la chorégraphie. Sa mère lui donne des leçons d'œillades et de jeu de prunelles, comme on apprend aux enfants ordinaires la géographie et le catéchisme. Sur cette pauvre créature étiolée, aux bras amaigris, à l'œil plombé de fatigue, repose l'espoir de la famille, et quel espoir, grand Dieu !

Par une alliance étrange, le rat réunit des contrastes inexplicables en apparence : il est corrompu comme un vieux diplomate et naïf comme un sauvage. A douze ou treize ans, il ferait rougir un capitaine de dragons, et en remontrerait aux plus éhontées courtisanes ; et les anges riraient dans le ciel de leur sourire trempé de larmes en entendant les adorables simplicités qui lui échappent : il connait la débauche et non l'amour, le vice et non la vie.

Nous allons tracer, pour l'édification du public, qui ne s'imagine pas à quel horrible travail on se soumet pour lui plaire, l'historique de la journée d'un rat. Celle d'un cheval de fiacre ou d'un galérien est une partie de plaisir en comparaison.

A huit heures au plus tard, le rat saute à bas de son lit, passe un peignoir de chambre, se coiffe, fait sa toilette, garnit ses chaussons de danse, et mange à la hâte un maigre déjeuner, dont le café au lait suspect, l'âpre radis et le beurre de Bretagne font habituellement les frais; car la cuisine du rat est éminemment succincte, ses appointements ne dépassant guère sept à huit cents francs par an. Ce déjeuner terminé, le rat, flanqué de sa mère véritable ou de louage, horrible vieille avec un chapeau d'âne savant, un tartan lamentable, un faux tour éploré, un cabas bourré de toutes sortes d'ingrédients, se met en route pour la répétition ou la classe de danse, selon que les heures ont été disposées. Pour sortir, la Terpsychore en herbe s'est habillée de ville, tantôt en robe de satin, avec plumes et diamants; tantôt en simple robe d'indienne, et même en jupons, quand sa mère a vendu sa défroque pour en boire le montant avec quelque machiniste ou quelque garde municipal ; arrivée à la classe, l'enfant se déshabille des pieds à la tête, et revêt le costume de danse, qui est assez gracieux. Il consiste en une jupe courte de mousseline blanche ou de satin noir, un corset de basin, des bas de soie blancs, et un petit caleçon de percale qui descend jusqu'au genou et remplace le maillot, qui ne se met qu'au théâtre. Le soulier de satin blanc ou *chair* s'appelle *chausson* en termes techniques, et mérite une description particulière. La semelle, très-évidée dans le milieu, ne va pas jusqu'au bout du pied ; elle se termine carrément, et laisse déborder l'étoffe de deux doigts environ. Cette coupe permet d'exécuter les *pointes* en offrant un espèce de point d'appui articulé ; mais, comme tout le poids du corps porte sur cette partie du chausson, qui se romprait inévitablement, la danseuse a soin d'y passer des fils, et de la garnir à peu près comme les ravaudeuses font aux talons des bas que l'on veut faire durer longtemps; le dedans est soutenu d'une forte toile, et le bout extrême d'une languette de cuir ou de carton plus ou moins épaisse, selon la légèreté du sujet. Le reste du chausson est chevronné extérieurement d'un lacis de rubans cousus à cheval ; il y a aussi des piqûres au quartier, maintenu en outre par un petit bout de faveur de la couleur du bas, à la manière andalouse. Ce chausson, fourni par le théâtre, doit servir six fois s'il est blanc, dix fois s'il est *chair*, et la danseuse écrit sur un carnet les noms des représentations où il a servi.

Maintenant que le rat est sous les armes, décrivons le lieu de ses exercices : c'est une grande salle voûtée, badigeonnée avec de la peinture au lait, et lambrissée d'un ton chocolat assez horrible. Un plancher en pente, comme celui d'un théâtre, descend du fond de la salle vers le fauteuil du maître, dont le dos est tourné à une glace passablement terne; un grand poêle de faïence qu'il n'est pas besoin de chauffer beaucoup, tant le travail des sylphides est violent et provoque à la sueur, occupe un angle de la pièce; à droite et à gauche, d'étroites petites portes mènent aux vestiaires; un méchant paravent bleu à fleurs blanches, posé à angles aigus devant la porte d'entrée, empêche le perfide vent coulis de pénétrer et de caresser trop aigrement les épaules nues des élèves; deux fenêtres éclairent cette vaste pièce d'un aspect sévère et triste, qu'on prendrait plutôt pour une salle d'attente de présidial ou de couvent que pour l'école des *ris* et des *jeux*. Le long des murs sont plantés des crampons de fer et des traverses de bois, dont il serait difficile à un bourgeois naïf de deviner la destination, et qui ont de vagues ressemblances avec les instruments de torture et les chevalets d'estrapade du moyen âge ; n'était la bonne et honnête figure du professeur, tranquillement assis, sa pochette à la main, l'on ne serait pas trop rassuré.

La leçon va commencer. Le rat, muni d'un petit arrosoir de fer-blanc peint en vert, fait tomber une pluie fine et grésillante sur la place qu'il doit occuper, pour abattre la poussière et dépolir le parquet. C'est une politesse de bon goût que d'arroser le carré d'une amie ou d'une rivale ; cette attention se reconnait par un salut dans

toutes les règles. Les mères, flanquées de leur inséparable cabas, sont reléguées sur une étroite banquette de velours d'Utrecht placée du côté de la glace. Au signal de la pochette, le rat enlève et jette à sa *duena* le mouchoir ou le fichu qui lui couvre les épaules.

Le maître fait exécuter des *assemblés*, des *jetés*, des *ronds de jambes*, des *glissades*, des *changements de pied*, des *taquetés*, des *pirouettes*, des *ballons*, des *pointes*, des *petits battements*, des *développés*, des *grands fouettés*, des *élévations*, et autres exercices gradués selon la force des élèves : toutes font le pas ensemble, et viennent ensuite le refaire devant le professeur, trônant gravement entre deux chaises, dont l'une supporte son mouchoir et ses gants, et l'autre sa tabatière; dans les intervalles, elles vont se pendre aux crampons pour exécuter des pliés, et s'exercent à faire des arabesques en jetant leurs jambes sur ces traverses de bois dont nous avons parlé tout à l'heure. Elles restent ainsi le pied à la hauteur de l'épaule dans une position impossible qui tient le milieu entre la roue et l'écartèlement. Autrefois l'on jugeait les régicides suffisamment punis en exagérant un peu cette position. Ces travaux ont pour but d'assouplir les jointures, d'allonger les muscles, et de donner du jeu aux jambes. La danse commence par la gymnastique, et la sylphide future doit mettre ses pieds dans les boîtes. Une heure de cet exercice équivaut à six lieues avec des bottes fortes dans les terres labourées, par un temps de pluie.

Tout cela se fait en silence, courageusement, avec un sérieux parfait. Les élèves, qui ont besoin de tout le souffle de leurs poumons, ne l'usent pas à de vaines paroles; l'on n'entend que la voix du maître qui adresse des observations aux déliquantes. « Allons donc, les genoux arrondis, les pointes en dehors, de la souplesse, doucement en mesure, ne sabrez pas ce passage. Aglaé, un petit sourire, montre un peu tes dents, tu les as belles; et toi, là-bas, tiens ton petit doigt recoquillé quand tu allonges la main, c'est marquis, c'est gracieux, c'est régence; des mouvements ronds, mademoiselle, jamais d'angles! l'angle nous perd. Eh bien! Emilie, qu'est-ce c'est que cela? nous sommes roide, nous avons l'air d'un compas forcé; tu n'as pas travaillé hier, paresseuse: diable, diable, cela te recule d'une semaine. » Le maître, comme on peut le voir par ces lambeaux de phrases, tutoie toutes ses élèves, grandes et petites : c'est l'usage.

La danseuse est comme Apelles; elle doit dire : *nulla dies sine linea*. Si elle reste un jour sans travailler, le lendemain ses jambes sont prises, les articulations ne jouent pas si facilement; il lui faut une leçon double pour se remettre : depuis l'âge de sept ou huit ans, elle fait tous les jours les mêmes exercices. Pour danser passablement, il faut dix ans d'un travail non interrompu.

La leçon finie, le rat va s'asseoir sur la banquette, s'enveloppe soigneusement pour ne pas prendre froid, et, avant de rentrer dans le vestiaire, laisse errer un regard sur ses compagnes qui dansent encore, ou sur le petit jardin que l'on aperçoit de la fenêtre. Ce sont des pots d'aloès et de plantes grasses posés sur un rebord de pierre, des géraniums écarlate et des lianes grimpantes, pourprées et safranées. Ce coin de verdure égaye un peu la vue. Hélas! ces fleurs sont peintes, c'est un morceau de décoration que l'on a cloué sur le mur pour simuler un jardin : ce petit jardin, si frais et si riant à travers la vitre enfumée, est une coulisse d'opéra, une impitoyable ironie!

Haletante, trempée de sueur, les pieds endoloris, la danseuse rentre dans le vestiaire, se dépouille de son costume, change de linge et se rhabille. On a dit que la vie de la femme pouvait se résumer en trois mots : elle s'habille, babille et se déshabille. Cela est vrai, surtout de la fille d'Opéra.

Maintenant c'est l'heure de la répétition; il faut encore mettre bas la robe de ville pour endosser la tunique de la danseuse. La répétition dure jusqu'à trois ou quatre heures. On ne peut retourner à la maison, en bas de soie et en cotte hardie : on reprend la robe de mousseline de laine, les souliers hanneton, les socques et le mantelet noir. Arrivée chez elle, la pauvre créature, pour reposer un peu ses membres brisés de fatigue, s'enveloppe de son peignoir le plus ample, chausse ses pantoufles les moins étroites, se plonge dans une causeuse et, pendant que sa mère ou sa bonne cuisine son frugal repas, elle repasse son rôle et tâche de se bien loger dans la tête les indications du maître de ballet et du metteur en scène; puis elle dîne, non pas suivant son appétit, car elle doit danser le soir, et, si elle ne se ménageait, elle serait lourde, aurait des points de côté et perdrait son *vent*.

Il est six heures : c'est le moment de se rendre au théâtre; nouvelle toilette, avec augmentation d'une grande pelisse pour revenir le soir.

Au théâtre, les rats sont divisés par *tas*. On nomme tas une petite escouade de danseuses ou de figurantes, quatre ou six qui n'ont qu'une loge pour elles toutes, avec une habilleuse commune. Pour avoir une loge à soi, il faut être *sujet*, il faut avoir débuté et dansé un pas.

C'est alors que le rat s'habille et se déshabille avec plus de vélocité que jamais : dans la même soirée, il est souvent bohémienne, paysanne, bayadère, nymphe des eaux, sylphide, costumes qui exigent un changement complet de chaussures, de coiffures et de maillot; le tout sans préjudice des évolutions très-fatigantes de la chorégraphie moderne, aussi compliquée et plus rigoureuse que la stratégie prussienne.

S'il fait partie de quelque *vol* périlleux, celui de la sylphide, par exemple, le rat perçoit une gratification de dix francs. Les plus légères et les plus jeunes sont choisies ordinairement; cependant il n'est pas rare qu'elles refusent, et que la peur de rester en l'air et de se casser les reins l'emporte sur l'envie de toucher la gratification. Aussi un rat de la plus petite espèce, et si diminutif qu'on eût bien pu l'appeler souris, disait, en se haussant sur la pointe du pied, à M. Duponchel, dont elle cherchait à capter entièrement la bienveillance : « Je ne suis pas de celles qui ont refusé de monter dans la *gloire* du *Lac des fées*, parce qu'elle n'était pas assez solide. » C'est à l'occasion d'un de ces rats enchevêtré dans une bande d'air, au grand effroi du public, que la divine Taglioni a parlé sur le théâtre pour la première et la seule fois de sa vie : « Rassurez vous, messieurs, il n'est rien arrivé de fâcheux. » Telles sont les propres paroles de cette nymphe idéale, qui jusque-là n'avait parlé qu'avec ses pieds, et que tout le monde croyait muette comme une statue grecque.

Pendant la représentation, lorsqu'il n'occupe pas la scène, le rat, qui est très-légèrement habillé d'ailes de papillon, de nuages de gaze, et autres étoffes peu propres à concentrer le calorique, se tient debout sur les grillages des bouches de chaleur, espacées de coulisse en coulisse, se promène avec une de ses compagnes, et cause avec quelque diplomate ou quelque secrétaire de légation, ou bien il répète son pas au foyer de la danse, grande pièce ornée du buste en marbre de la Guimard, et, tout récemment encore, des lanternes chinoises de la

Chatte métamorphosée en femme. Cette salle, coupée en deux par un plancher de rapport, formait autrefois le salon de l'hôtel Choiseul : l'on n'y peut entrer que chapeau bas. Quelquefois, lorsqu'il ne parait que dans les premiers actes, le rat rentre dans la salle, et monte dans cette partie du théâtre qu'on appelle le *four*, près des loges du cintre et des *bonnets d'évêque*. De mauvaises langues prétendent que le spectacle est la chose dont on s'y occupe le moins.

La représentation achevée, la pauvre fille dépouille définitivement le maillot, reprend ses habits de ville, et descend par le couloir où stationnent les galants qui n'ont pas leurs entrées dans les coulisses, privilége fort rare qui n'est accordé qu'aux membres du corps diplomatique, aux lions fashionables, et aux sommités du journalisme. La danseuse prend le bras du préféré, qui l'emmène souper, et la reconduit chez elle ou chez lui, selon la circonstance.

Voici le côté public, théâtral, non muré, de l'existence du rat; le côté intime est difficile à décrire dans un recueil pudibond : il est viveur enragé, soupeur féroce, et sable le vin de Champagne comme un vaudevilliste; ses mœurs, si l'on doit donner ce nom à l'absence complète de mœurs, sont excessivement licencieuses et très-régence; les phrases équivoques et les plaisanteries en jupons très-courts, les mots sans feuilles de vigne, abondent dans sa conversation, d'un cynisme à embarrasser Diogène. Cette alternation perpétuelle de pauvreté et d'opulence, de privations et d'orgies, cet oubli parfait de la veille, du lendemain, et surtout du présent, ces habitudes élégantes et ignobles, cet argot emprunté aux saltimbanques et aux gens du monde, forment un caractère piquant, original, d'une grâce dépravée, d'une allure bohémienne tout à fait propre à réveiller la fantaisie blasée des dandys et des beaux-fils, quelquefois même l'amour; car ces petites filles sont presque toujours fort jolies, contre l'idée du public, qui ne peut se figurer une fille de théâtre qu'avec de fausses dents, des yeux de verre, des maillots rembourrés, des corsets gonflés de ouate, des cheveux achetés à la foire de Caudebec, un teint couperosé, une peau jaune et rance qui n'a d'éclat qu'aux lumières. Les femmes du monde répandent très-activement ces idées préservatrices; mais il n'en est pas moins vrai que les peaux les plus fines, les plus douces, les plus satinées, que les dents les plus pures et les plus blanches, sont celles des femmes de théâtre, par la raison très-simple qu'elles en prennent depuis l'enfance un soin extrême, qu'elles ont des raffinements de toilette excessifs, et qu'elles savent très-bien qu'une ride ou une tache, c'est cinq cents francs ou mille francs de moins par mois sur leur budget. L'illusion du théâtre est une illusion du bourgeois : la scène fait paraître laides beaucoup de femmes qui sont jolies, mais elle n'a jamais fait trouver jolie une femme qui était laide. D'ailleurs, cette gymnastique perpétuelle, ces émotions variées, et, s'il faut le dire, cette folle vie, sont favorables aux développements des formes et à la santé. Plus d'une jeune fille vertueuse, timide bouton éclos à l'ombre du rosier maternel, envierait la fraîcheur et le velouté des joues du rat le plus immoral.

Nous devons dire qu'une tendance nouvelle se manifeste dans les mœurs des coulisses. Naguère, le rat allait et venait toujours seul, rentrait ou ne rentrait pas, sans que madame sa mère y prît garde le moins du monde; maintenant la mère et la fille ont compris que la sagesse rapportait plus que le vice, et que l'innocence d'une jeune vierge de seize ans valait mieux que le libertinage d'un enfant de treize ans. — Tous les marchés d'esclaves ne sont pas en Turquie : ici, à Paris même, sous le règne de la Charte, il se vend plus de femmes qu'à Constantinople. Plus la sagesse de l'enfant est notoire, plus les enchères montent haut; il y en a qui vont jusqu'à soixante mille francs. Avec cette somme, on aurait en toute propriété une demi-douzaine, et même plus, de Géorgiennes, de Circassiennes, de femmes jaunes de Golconde et de négresses de Damanhour.

L'appât de quatre ou cinq louis déterminait autrefois ces vertueuses mères à prêter leurs filles pour des soupers, des parties de plaisir, des bals masqués et des orgies de carnaval; maintenant elles inspirent à leurs enfants des idées d'ordre et d'économie, qui feraient honneur aux mères de famille du Marais ou de la rue Saint-Denis. Ces phrases : « Il faut songer à se faire un sort! Tu n'oublieras pas ta mère quand tu seras heureuse! » reviennent à tout instant dans leur conversation. Les rats mettent à la caisse d'épargne, ce qui annonce évidemment la fin du monde, qui doit arriver en 1840, à ce qu'on dit. A la vie échevelée et folle a succédé la vie de ménage, la vie de pot-au-feu, le bouilli sans persil. Enfantin chercherait vainement la femme libre à l'Opéra : tout ce peuple est arrangé par couples, comme les animaux de l'arche, et vit maritalement. Ces unions morganatiques sont fort à la mode, et nous devons dire que, sauf quelques exceptions, la fidélité y est aussi exactement gardée qu'ailleurs. Les *marcheuses*, dont le nom si tristement significatif, indique qu'elles seraient mieux sur l'asphalte où on les a prises que sur les planches de l'Opéra, gardent seules l'ancienne licence; mais ce qui n'était que de la débauche élégante et folle devient chez elles du stupide libertinage. Au moins le rat est *artiste*, il a une autre ambition que celle de l'argent : l'orgueil, cette belle passion dont les âmes basses disent tant de mal, a de la prise sur lui. Offrez-lui cent louis ou un pas à danser, un beau pas de premier sujet, il n'hésitera pas : il aime la gloire autant que les cachemires et les soupers.



LE RAMONEUR

PAR

ARNOULD FRÉMY





Comment oublier, dans cette nomenclature de tous les types anciens et nouveaux, de toutes les figures françaises ou naturalisées parisiennes, ces petits bohémiens à la face barbouillée de suie, aux joues rebondies et enfumées, aux dents de nacre, aux lèvres fraîches et amarantes comme des fraises, ces petits enfants, moitié chats, moitié chiens, moitié cabris, moitié singes, qui s'en vont sans cesse gambadant, grimpant, chantant, frétillant; la plus jeune de toutes les industries françaises, la seule, peut-être, dont le monopole modeste puisse appartenir exclusivement à l'enfance, le ramoneur enfin, ce petit être dont le cri est devenu une des mélodies proverbiales de l'âtre, comme le chant du grillon ou la plainte de l'hirondelle, la parasite des cheminées. Le cri du ramoneur annonce l'hiver, et, cependant, on ne le maudit pas; on aime, au contraire, à entendre, du fond du foyer bien chaud, du coin de la cheminée qui flambe, cette bonne grosse voix d'enfant, qui vient apporter au citadin paisible, au propriétaire toujours craintif, le salut de cet âtre, la paix de cet intérieur, préserver l'un et l'autre d'un fléau terrible, quand il n'est pas la plus incommode et la plus coûteuse des révolutions domestiques, l'incendie.

Mais, d'abord, avant de crayonner le profil du ramoneur, débarrassons-le de tous ses indignes collègues, de ces classes vagabondes et plagiaires désignées assez fréquemment, et par une extension injuste, sous le titre de *ramoneurs* ou de *savoyards*. Nous voulons parler de ces myriades d'enfants nombreux et importuns comme les moustiques, qui couvrent par essaims les trottoirs des villes, pullulent aux barrières et dans la banlieue, assaillent à chaque relais les portières des diligences; interminable caravane de joueurs de vielles, de petits chanteurs, de montreurs de chiens, de singes apprivoisés, de renards, de tortues, de souris, de mulots, de belettes, de marmottes. Cette classe d'enfants, qui appartient exclusivement au vagabondage, n'a rien ou presque rien de commun avec le ramoneur proprement dit; elle représente les frelons de cette colonie travailleuse. Par ses habitudes de fainéantise, sa misère comédienne, son lazzaronisme incarné, elle revient de plein droit à la plume chargée de retracer dans cette galerie les masques rusés et les manœuvres si curieuses de la mendicité parisienne.

On s'est beaucoup apitoyé sur le destin du ramoneur; mais c'est principalement sur les ramoneurs qui ne ramonent pas qu'est tombée la sensibilité des faiseurs de romances, de tableaux de genre, d'aquarelles, d'élégies et d'opéras-comiques. On a beaucoup trop plaint ces demandeurs de petits sous, de petits liards, de morceaux de pain, ces petits vagabonds qui passent leur journée à se chauffer au soleil, et, quand le soleil est caché, à apostropher chaque passant, qu'ils appellent indifféremment *mon lieutenant*, ou *mon général*. On ne s'est pas assez occupé, ce me semble, du ramoneur authentique, avéré, pris dans l'exercice de ses fonctions, de l'enfant de huit ou dix ans qu'on lance dans l'intérieur d'une cheminée à un âge où son cœur n'est pas encore aguerri contre la peur des ténèbres, à une heure où ses yeux ne sont toujours pas bien ouverts, même au grand soleil. « Allons, courage, petit, figure-toi que tu escalades la plus jolie colline du Piémont ou de la Savoie. » Et il faut qu'il se résigne à devenir, pendant une heure ou deux, muet, aveugle, et presque assourdi par la suie, à s'ense-

vetir tout vivant dans une espèce de bière; il faut qu'il grimpe, gratte, se hisse et se cramponne, jusqu'à ce que le garçon fumiste, qui l'attend sur le toit, ait aperçu le bout de son petit museau barbouillé. Alors son expédition est finie; on lui donne à peine le temps de se dégourdir, d'éternuer et de se secouer comme un caniche qui sort de l'eau, puis on lui fait recommencer dans une cheminée voisine une manœuvre du même genre. Ces ascensions ténébreuses ne sont pas toujours sans péril, car il est plus d'une cheminée moderne, construite sur de telles proportions, que la fumée y passe avec peine, y séjourne même le plus souvent, et y regimbe opiniâtrement au nez du locataire. Moins récalcitrant que la fumée du propriétaire, le ramoneur, lui, passe et s'insinue par les défilés les plus étroits, mais souvent aussi il y reste, il s'y trouve emprisonné comme dans un traquenard; alors, il appelle, il crie : « Au secours! » et il n'y a souvent pas d'autre ressource pour l'extraire de cet étau que de démolir la cheminée. Quelquefois aussi, et cela est bien triste à dire, il arrive qu'il n'a même pas le temps de crier, sa poitrine s'embarrasse, ses poumons, jeunes et délicats, demandent en vain le grand air, l'air libre; ses forces s'épuisent, il va mourir asphyxié. Les enfants devraient tous mourir sur le sein ou contre la joue de leur mère; lui est mort seul, sans soleil, sans un dernier baiser du grand jour. Voyez-le : son bonnet de laine est à jamais incliné sur son épaule; vous diriez un oiseau qu'on a trouvé mort dans son nid; sa main est déjà tiède et fermée; sa bouche est entr'ouverte, mais la petite chanson du pays n'en sortira plus. Faiseurs d'aquarelles, préparez cette fois votre douce palette, car voilà une touchante esquisse, et qui tient à la destinée même et aux vraies infortunes du ramoneur.

J'ai remarqué cependant qu'en s'apitoyant trop ou en s'apitoyant mal à propos sur telle ou telle condition, on la gâte presque toujours, et on finit par lui aliéner la charité publique. Après tout, la condition du ramoneur est dure, pénible; elle exige de la persévérance, et même une certaine résolution, mais elle a bien aussi ses avantages. Elle est d'abord lucrative : un enfant de douze ans gagne quarante sous par jour, c'est presque la journée d'un homme; ensuite, il fait ainsi l'apprentissage d'un bon métier qui le mettra à même de s'enrichir un jour, et de faire à son tour ramoner les autres.

Paris, et même la plupart des provinces, ne produisent guère de ramoneurs. L'artisan ou le petit négociant parisien surtout, chargé de famille, contraint de bonne heure d'aviser aux ressources, choisira de préférence pour ses enfants des professions qui flatteront sa gloriole. Il fera de ses fils des apprentis épiciers, apprentis perruquiers, enfants de chœur, enfants de troupe, ou même pères nobles du théâtre Comte; mais ramoneurs, fi donc! c'est bon pour les montagnards, les hommes de landes et de labour : permis à eux d'enfumer leur progéniture, de laisser l'effigie paternelle s'altérer et disparaître sous un masque de charbon et de fumée: il vaut bien mieux qu'elle aille s'enfariner dans un coûteux apprentissage chez le pâtissier-traiteur, ou s'huiler et s'ensoufrer chez l'épicier du coin.

La Savoie calcule en cela mieux que Paris, et le Piémont encore mieux que toute la France. Le Piémont, que les dictons français accusent bien à tort de nonchalance et de fainéantise endémiques, joint, au contraire, à l'activité et à la dureté de travail des peuples de montagnes l'adroite souplesse et l'insinuante subtilité du caractère italien. Avec son baragouin, ses allures pliantes, son regard furtif et câlin, le Piémontais s'est progressivement emparé de l'une des branches de l'industrie française les plus proches des nécessités de la vie, et par conséquent les plus productives, celle de poêlier-fumiste.

Observez, en effet, les enseignes de toutes ces boutiques, où le cuivre rayonne de tout l'éclat d'un réflecteur, où s'élèvent en pyramides et en étages tous les systèmes de cheminées connus, cheminées à la prussienne, à la russe, à foyers mobiles, immobiles, à doubles, triples courants d'air : quels noms lisez-vous sur les factures de ces brillants magasins? partout des noms en i ou en o comme sur un programme des Bouffes. Le Piémont fournit à la France la plus grande partie de ses fumistes, et par conséquent de ses ramoneurs, car tout bon ramoneur piémontais s'établit tôt ou tard à Paris poêlier-fumiste; la patente et le brevet de ce haut établissement existent d'avance dans le havre-sac du ramoneur, mais avec bien plus de logique et de certitude que le bâton de maréchal de France dans celui du conscrit. En effet, tout bon fumiste doit avoir ramoné, sondé, tâté par lui-même l'intérieur d'une cheminée, ce terrain plus capricieux peut-être, et plus chanceux qu'un champ de bataille. Tout bon général doit, dit-on, avoir manié le mousquet; mais que sera-ce donc du poêlier-fumiste? il faut qu'il commande à la fois le feu et la fumée.

Les fumistes français eux-mêmes emploient de préférence les ramoneurs piémontais; ils les trouvent plus robustes, plus intelligents, plus actifs que ceux des autres pays; ils les ont même presque tous chez eux à titre d'apprentis, qu'ils logent, habillent nourrissent, et transforment par la suite en garçons fumistes. Ils ont pour règle, une fois la race piémontaise introduite dans leurs ateliers, de ne point en admettre d'autre, car le mélange des pays allumerait infailliblement la guerre civile. Les ramoneurs piémontais, accommodants et aimables sur presque tous les points, sont intraitables sur celui de la nationalité; ils forment entre eux une confrérie des plus serrées, une sorte d'oligarchie patriotique. Ils naissent au sein des sublimes horreurs du Simplon, au milieu des plus beaux rochers du monde, des sapins, des mélèzes, des voûtes de granit et des torrents fougueux et argentés; ils croissent presque tous dans les environs d'une jolie petite ville qu'on appelle *Domo-d'Ossola*, qui possède le privilége exclusif de la production du ramoneur, comme Bergame celui des ténors, et Bologne celui des *mortadelles*. De Domo-d'Ossola, on arrive à un village appelé *Villa*, frais et verdoyant comme le nom qu'il porte; puis, par des festons de vignes, des anneaux de verdure, des prairies sans cesse humides et mouillées comme des pieds de nymphes, on se trouve sur le lac Majeur, et de là à Milan, la bonne ville. C'est à Milan que le ramoneur piémontais fait ses débuts; il commence par s'essayer dans les vastes cheminées des immenses *palais* lombards avant de se fier aux gorges si souvent étroites, inclinées et inaccessibles, des cheminées parisiennes.

Ainsi, dans tous les genres d'industrie, de travaux et d'applications, Paris est le centre général vers lequel tout vient aboutir; arts ou métiers, chacun y apporte le tribut de ses progrès, la théorie de ses nouveaux talents : ainsi du ramoneur. Du reste, la vie de ce jeune industriel est marquée d'avance dans les grands ateliers de fumistes des environs des barrières : là il retrouve une colonie, un échantillon du peuple qu'il vient de quitter; il s'aguerrit au français en entendant encore résonner à ses oreilles les terminaisons de l'idiome natif; il trouve dans les ouvriers supérieurs à la fois des guides, des instituteurs, des patrons, qui lui rendent la tâche plus légère, lui adoucissent les premiers écueils de l'apprentissage. Un ramoneur piémontais, grâce au patronage pa-

triotique, a des chances d'avancement et de bien-être que les ramoneurs des autres pays ne sauraient avoir. On peut les considérer comme les enfants gâtés du métier. Il est à remarquer aussi qu'ils apprennent la langue française avec une vitesse excessive; trois mois leur suffisent quelquefois pour se faire comprendre parfaitement; cette intelligence naturelle, jointe aux garanties qu'ils présentent par les recommandations de leurs compatriotes, explique suffisamment la préférence et la confiante prédilection que les entrepreneurs leur témoignent dans la plupart des ateliers.

Mais il est temps de laisser de côté le Piémontais pour nous occuper du type du ramoneur le plus populaire, le plus répandu, et, disons-le aussi, le moins utile, le Savoyard.

On s'est plus d'une fois élevé avec raison contre le métier injuste et souvent barbare que viennent exercer à Paris ces malheureux enfants qui nous arrivent par milliers, au commencement de chaque année, à l'époque où les hirondelles nous quittent, presque tous sous la conduite de maîtres qui les exploitent sans pitié, les entassent la nuit dans des taudis malsains, les forcent à mendier si l'ouvrage leur manque, les maltraitent, les nourrissent à peine, les rendent enfin martyrs d'une sorte de *traite* plus blâmable que celle des nègres, puisqu'elle s'exerce sur des enfants sans défense, et dans le centre d'un pays civilisé.

Les maîtres des jeunes Savoyards se composent en grand nombre de chaudronniers ambulants ou de marchands de peaux de lapin, assez mauvais garnements pour la plupart, ou, tout au moins, gens grossiers, inhumains, qui considèrent les ramoneurs qu'ils enrôlent comme une matière exploitable, dont il s'agit de tirer le meilleur parti possible. Ils exigent que chacun d'eux leur remette le salaire de la journée, sans en détourner une obole, sous peine d'une impitoyable flagellation. Il est prouvé que, sur trente ou quarante sous qu'un ramoneur peut gagner par jour, son patron ne lui en laisse guère plus de six. Ce fait seul explique la supériorité des Piémontais sur les Savoyards : ces derniers, avec un si chétif salaire, ne peuvent guère se nourrir; ils ne mangent presque jamais ni soupe, ni viande, seulement quelques légumes, de mauvais fruits. Il en résulte des corps amaigris, rachitiques, incapables de supporter la fatigue, des cœurs et des membres d'esclaves.

Les abus de la maitrise savoyarde ont plus d'une fois excité les justes récriminations des philanthropes, et même des économistes; mais on n'a pas songé que ces plaintes devaient s'adresser bien plutôt à la Savoie qu'à la France. En effet, empêchez les pères et mères savoyards de louer ou de vendre leurs enfants comme des bêtes de somme pour un an, pour deux, pour trois ans souvent, et vous aurez amélioré le sort de ces derniers. Mais, avant tout, enrichissez la pauvre Savoie; donnez-lui un sol moins dur et moins ingrat, qui ne la mette pas dans la nécessité cruelle de perdre ses enfants, faute de pouvoir les nourrir; donnez-lui comme aux autres pays d'heureuses moissons, de beaux et grands fleuves, de gais vignobles, la ressource du commerce et de l'industrie, moins de nature, mais plus de culture : alors vous ne la verrez plus conduire ses agneaux à ces pasteurs infidèles qui les tondent, et vendent leur jeune toison, avant même qu'elle n'ait eu le temps de pousser. Donnez aux ramoneurs savoyards eux-mêmes un autre caractère, un sang plus vif, plus de sève, plus d'esprit naturel; détruisez en eux ces penchants invincibles à la fainéantise, et même à la mendicité, car il n'est que trop vrai qu'il y a du levain mendiant chez tout ramoneur savoyard, qu'il est



sujet à grelotter et à gémir, autant par habitude que par besoin, et ce penchant n'est que trop bien entretenu en lui par le traitement que son maître lui fait subir. Mais il faut songer aussi que c'est là une colonie déjà pauvre et



souffreteuse qui nous est envoyée, et que cette misere est une exploitation savoyarde et non française, et voilà pourquoi les fondations d'établissements publics réclamées en faveur des jeunes Savoyards n'ont jamais eu d'effet; cela était conforme aux vœux de l'humanité, mais non aux lois de l'économie nationale. Ce n'est pas lorsque nos maisons d'orphelins, nos salles d'asile, et même nos maisons de détention du genre de la prison de la Roquette, sont encombrées d'enfants français, que l'on peut réclamer opportunément une nouvelle fondation en faveur d'enfants étrangers. Tout en reconnaissant et flétrissant l'odieuse exploitation de la maitrise, on n'a pu et dû peut-être se borner jusqu'à présent envers les jeunes Savoyards qu'à des actes de charité partielle.

Quand l'hiver est fini, que les papillons et les parfums de violettes recommencent à voltiger dans le ciel, qu'il n'y a plus par conséquent de cheminées à ramoner, les ramoneurs s'en retournent au pays sous la conduite de leurs maitres; mais on en voit beaucoup rester à Paris, abandonnés à eux-mêmes, sans direction, sans moyen d'existence, et de là tant de mendiants et de vagabonds.

Cependant, à propos de ces départs de ramoneurs savoyards, nous aurions voulu trouver dans les bourgs et les villages qui environnent Salanches, car c'est de là qu'ils viennent presque tous, quelque fête, une solennité naïve, une messe, un gala, des danses avec un triangle et la cornemuse, que sais-je? quelque chose dans le genre des bourrées d'Auvergne, pour célébrer le départ en masse du printemps et de l'aurore de la Savoie représenté par ces jeunes bannis; puis, dans le lointain, je ne sais quoi de patriotique, un souvenir du ciel et des montagnes, comme un ranz de vaches, qui semblerait leur dire : « Adieu, petits enfants, grandissez, enrichissez-vous, soyez sages, prudents, et revenez-nous bien vite. » Puis, les meres pleureraient à chaudes larmes en embrassant leur dernier-né, les vaches mugiraient parce qu'elles ont perdu leurs petits bouviers, les brebis bêleraient pour dire adieu à leurs pâtres. Quelques personnes croient qu'à l'époque du départ des jeunes Savoyards le curé du pays, saint Vincent de Paul campagnard, ou le pendant du vicaire savoyard de Rousseau, monte en chaire, et adresse à ses jeunes ouailles une exhortation relative aux écueils de Paris, aux devoirs qui les y attendent, à la conduite qu'ils y devront mener; nous voudrions que tout cela fût vrai dans l'intérêt même de cette peinture.

Mais on nous a demandé le portrait véridique, et non l'églogue du ramoneur; or, nous devons dire que les fêtes villageoises, ces danses et rondes savoyardes, ces adieux aux cimetières, aux croix des pères, à l'écho des montagnes, même ce prêche du curé, tous ces usages, s'ils ont jamais existé, sont aujourd'hui tombés en désuétude, ou du moins dans le domaine de la romance, comme, du reste, la plupart des pratiques caractéristiques de nos provinces. Les fumistes savoyards qui séjournent aujourd'hui à Paris déclarent être sortis de leur

pays muets et silencieux comme des marmottes; pour la plupart fort heureux de le quitter, et, par la suite, non moins heureux de n'avoir plus à y revenir.

De même, en donnant le costume et le signalement extérieur du ramoneur, nous devons chercher plutôt la vérité que la flatterie; car, s'il est vrai qu'un peintre doive rendre ses portraits toujours un peu plus beaux que nature, ce devoir ne s'étend pas sans doute jusqu'à celui du ramoneur.

Nous dirons donc, en thèse générale, que le ramoneur est ordinairement plutôt laid que beau, d'abord parce que le type savoyard, piémontais ou auvergnat, est fort éloigné du type grec ou romain, et qu'ensuite, avec un nez toujours barbouillé, un bonnet de laine enfoncé sur les oreilles, et de la suie jusqu'aux prunelles, il se voit nécessairement privé de la coquetterie, qui est un des plus puissants accessoires de la beauté.

Mais disons aussi que lorsque le ramoneur est réellement gracieux et joli, il est peut-être plus charmant à voir que tout autre enfant; rien ne lui va mieux alors que ses gros sabots, son bonnet brun, sa veste de bure, où son corps flotte et se joue à l'aise. Quand il saute et vous fait une révérence en souriant et en faisant le gros dos, il est parfois irrésistible de gentillesse; on dirait un petit caniche sorti récemment du ventre de sa mère, et qui commence à gambader, ou mieux un de ces petits Amours en porcelaine de vieux saxe, affublés de grands justaucorps et de perruques à marteaux, avec des ailes aux épaules. Si Boucher ou Vanloo eût peint Vénus commandant à Vulcain les armes d'Énée, nul doute qu'il n'eût placé autour de la divine enclume des Amours armés de soufflets et déguisés en ramoneurs.

C'est ordinairement à la porte Saint-Denis, ou à la rue Basse-du-Rempart, qu'ils se réunissent quand ils sont sans ouvrage; on y voit, outre les Savoyards, des Francs-Comtois, des Dauphinois et surtout des Auvergnats. Ils attendent là qu'on vienne les louer, comme les vignerons sur les places de certaines villes de Bourgogne. Leurs outils sont les *genouillères* et la *raclette;* l'étymologie de ces instruments en indique assez l'usage. Ils logent ordinairement dans la rue Guérin-Boisseau, et dans celles qui avoisinent la place Maubert.

On sait pourtant qu'à Paris la plupart des métiers ont leur patron et célèbrent entre eux leur fête annuelle: les fruitiers, les jardiniers, les cordonniers, les maraîchers, les blanchisseuses, ont leur fête; je m'étonne que les ramoneurs n'aient pas aussi la leur; on peut dire que généralement ils l'auraient bien gagnée.

Ce serait aux maîtres à en faire les frais; ne serait-il pas juste que ces pauvres enfants eussent au moins dans l'année un jour de bon temps et de relâche? Pour ce grand jour, on les débarbouillerait, et, dès la veille, s'il le fallait, on leur mettrait des habits blancs, des bouquets à la boutonnière mêlés de rubans; on dérouillerait de cette sale et épaisse fumée ces cheveux qui sont peut-être blonds et bouclés sous la suie; ces cous d'ivoire, ces peaux encore blanches, comme le lait de leurs mères; on les ferait dîner à table ce jour-là et comme des rois, dans des couverts où ils n'auraient pas honte cette fois de se mirer; puis, après le dîner, on les ferait danser comme on danse, ou plutôt comme on dansait dans leurs montagnes; et on parlerait de cette fête toute l'année, le matin et le soir, à la chambrée; on n'en ramonerait que mieux, on y rêverait même dans le fond de la cheminée, et on ne manquerait pas de grimper jusqu'en haut à chaque expédition, pour voir si le temps sera beau pour le jour de la fête.

Mais où allons nous donc? Voici que nous chantons la gloire, la fête, la joie du ramoneur, et nous ne pensons pas que bientôt il faudra peut-être porter son deuil. Oui, l'industrie, cette géante qui nivelle et simplifie tout, supprimera, avant qu'il soit peu, le ramoneur, comme elle a supprimé tant d'autres machines vivantes, le garçon boulanger, le garçon imprimeur, le garçon chocolatier, le filateur, le roulier, le palefrenier, le maquignon, le cocher. Le ramoneur périra tôt ou tard par la vapeur; et peut-il être autrement? La vapeur et la fumée ne sont-elles pas sœurs du même lit? Vous verrez que les cheminées trouveront un jour le secret de se ramoner elles-mêmes.





LA JEUNE FILLE

PAR

É. DE LA BÉDOLLIERRE



L'élégie a raison; oui, la vie est amère,
La tristesse est durable et la joie éphémère.
Vainement on aspire à des destins meilleurs.
Dans les plus purs ruisseaux un limon se dépose;
Le serpent vit dans l'herbe et le ver dans la rose,
Et le chagrin dans tous les cœurs.

Oui, dans ce siècle étroit, tout sublime courage
Étouffe et manque d'air, comme un lion en cage.
Nos yeux sont fatigués du spectacle du mal :
Personne ne comprend l'homme à haute pensée;
Il est traité de fou par la foule insensée,
Comme le Tasse à l'hôpital.

Plus d'amour éternel, plus de rêves mystiques,
Le souffle de la foi, dans les temples antiques,
Ne vient plus soulever le pieux labarum,
Et la fille du Christ, l'Égalité sacrée,
A des pharisiens sans pudeur est livrée;
L'ange est au Pandémonium.

Mais pour nous consoler des misères humaines,
Pour faire que, plié sous le fardeau des peines,
L'homme ne doute point de la Divinité;
Comme en un ciel obscur deux étoiles dorées,
Dieu nous donna deux sœurs en ce monde adorées :
La jeunesse avec la beauté.

De nos affections vous êtes le remède,
O trésors fugitifs! Celle qui vous possède
A de quoi réjouir notre oreille et nos yeux.
Qui ne s'épanouit à voir la jeune fille,
Et son visage d'ange, et son œil qui petille
A l'ombre d'un réseau soyeux?

Que de charme en son air, en sa démarche! il semble
Que Dieu, pour la former, ait voulu joindre ensemble
Ce qu'ont de plus suave et la terre et les eaux :
Riches teintes des fleurs, doux regard des gazelles,
Corsage gracieux comme les demoiselles
Qui voltigent sur les roseaux.

Avant qu'elle ait parlé, de sa bouche de rose
Est prête à s'échapper quelque charmante chose,
Comme sort d'un beau vase un nectar précieux.
Sa parole a du miel, et sa voix est plus douce
Que le gazouillement du bouvreuil dans la mousse,
De l'alouette dans les cieux.

Sur son pudique front se reflète son âme;
D'une charité sainte elle ressent la flamme,
Elle sait de bienfaits peupler son souvenir;
Ses mains sont pour donner ouvertes à toute heure;
Les pauvres mendiants au seuil de sa demeure
Ne passent point sans la bénir.

N'êtes-vous point touchés des soins qu'elle dispense
A l'animal qui vit comme à l'homme qui pense,
Soit qu'elle mène en laisse un agneau favori,
Soit que le passereau la suive à tire-d'ailes,
Ou que de son giron les blanches tourterelles
Recherchent le moelleux abri?

Elle est bonne et pieuse; ardente à la prière,
On la voit à l'église, à côté de sa mère,
Tourner dévotement les feuillets d'un missel.
Elle chante, elle prie, et la bonté divine
Sans doute a distingué cette voix argentine
Dans le concert universel.

Parfois, s'agenouillant au fond d'une chapelle,
Les péchés innocents que sa candeur révèle
Font monter un sourire au front du confesseur.
Elle offre à Dieu l'encens d'une âme sans reproche,
Et le recueillement l'élève et la rapproche
Des anges, dont elle est la sœur.

Vienne un beau jour d'été, pur et riant comme elle,
Que de mille splendeurs le soleil étincelle,
Qu'il fasse en vagues d'or ruisseler les moissons:
Dans les champs d'alentour, vous la voyez errante,
Ravir à l'églantier sa parure odorante,
Et picorer dans les buissons.

L'hiver, ce sont les bals, les fêtes, les soirées,
De lustres, de festons les salles décorées,
Et la danse, et l'orchestre aux accords enchanteurs.
Là, toute radieuse, et de fleurs couronnée,
Reine par le plaisir, elle est environnée
De son cortége de flatteurs.

Oh! que d'illusions nombreuses et pressées,
Dansent à son chevet, les mains entrelacées!
Rien de son horizon n'assombrit la couleur.
Il est de pourpre et d'or, et le sort infidèle
Dans sa coupe jamais ne versera pour elle
Le suc amer de la douleur.

Lorsque pour lui voiler les peines préparées,
L'espoir a déployé ses ailes azurées,
Voit-elle les chagrins dans l'ombre s'attrouper?
Au détour du sentier que suit la voyageuse,
Peut elle voir la mort, implacable faucheuse,
Embusquée et prête à frapper?

Non; exempt de soucis s'écoule son jeune âge;
La vieillesse à ses yeux est un lointain rivage,
Dont sa barque toujours saura fuir les brisants.
A son appel jamais le plaisir n'est rebelle;
Elle rit, elle joue, elle chante, elle est belle,
Elle est riche de ses quinze ans.

Mais d'où vient cette sombre et vague rêverie?
D'où vient que de son front la beauté s'est flétrie,
Que ses yeux demi-clos s'ouvrent languissamment?
Un pressentiment vague a visité ses veilles,
Et dans la solitude un sylphe à ses oreilles
A murmuré le nom d'amant.

Même au bal, l'autre soir, un jeune homme au front pâle
Auprès d'elle est venu s'asseoir par intervalle;
Il la magnétisait de son regard brûlant;
La crainte contraignait ses lèvres à se taire:
L'amour habite un temple entouré de mystère
Que l'on n'aborde qu'en tremblant.

Tu le connais à peine, et déjà, jeune fille,
Tu vois à tes côtés grandir une famille,
Aux sources du bonheur tu penses t'enivrer.
Vos premières amours ne seront point troublées;
Vous êtes deux moitiés par le ciel assemblées
Qu'on brise sans les séparer!

Et ton cœur bat plus vite, et tu songes sans cesse
A ce jeune homme, objet d'une ardente tendresse;
C'est l'aube de tes jours, l'étoile de tes soirs;
Et, quand autour de toi vient peser la nuit sombre,
Ainsi qu'un feu follet, tu vois luire dans l'ombre
L'étincelle de ses yeux noirs.

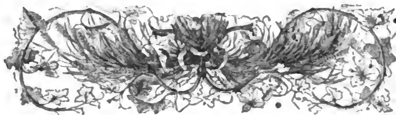
Qu'il est trompeur l'espoir dont son âme se flatte!
Avec son habit noir et sa blanche cravate,
Un homme, procureur ou notaire, apparaît;
Et de fleurs d'oranger parant ta chevelure,
Tu vas te consumer, victime douce et pure
Sur les autels de l'intérêt.

Malheur à toi, malheur, âme dépossédée,
Qui d'un bel avenir avais conçu l'idée,
Qui marchais le front haut, fière de ton printemps!
C'est ainsi que tout char dans sa course dévie;
Parmi nous, qui ne peut appliquer à la vie
L'histoire des bâtons flottants?

Tu vas à chaque instant de ton pèlerinage
Contre quelque douleur te heurter au passage;
Pleure sur le tombeau de tes plaisirs défunts!...
L'âge te vient saisir dans l'ivresse et la joie,
Comme la nuit surprend une abeille qui ploie
Sous sa récolte de parfums.

Qu'est-ce donc que l'amour? Un songe de poëte,
Un esclave déchu qu'on vend et qu'on achète,
Un orphelin banni du foyer paternel,
Un beau feu que le monde éteint avec colère,
Un rêve que l'on peut commencer sur la terre,
Qui n'est réalisé qu'au ciel.

Qu'est-ce que la jeunesse? Un brillant météore,
Un jour dont le déclin est proche de l'aurore,
Dont le souffle du temps vient dissiper l'azur,
Un éclair qui s'éteint au milieu de la pluie,
Et présage au mortel embarqué sur la vie
Les tempêtes de l'âge mûr.





LE PÊCHEUR

DES BORDS DE LA SEINE

PAR

BRISSET



édise de la pêche qui voudra ! Nomme qui voudra la ligne : une perche ayant un animal d'un côté et un imbécile de l'autre, — je m'inscris contre les détracteurs de cet innocent plaisir.

Stultum me fateor, comme dit Horace. J'avoue que j'ai été quelquefois l'un de ces imbéciles, et qu'il m'est resté mille charmants souvenirs de ces heures passées, le bras tendu, l'œil fixé sur le bouchon fuyant d'un air affairé dans le courant qui l'emporte, ou stationnant, pour ainsi dire endormi sur la surface d'une eau tranquille, comme le chat patelin dont l'œil, mi-fermé par un sommeil trompeur, ne regarde que de coin les petits oiseaux qu'il guette.

Et, dites-moi, quel passe-temps, quel plaisir, eut jamais un cadre plus riant et plus gracieux? Ce ne sont plus les arides guérets, les bords pierreux des luzernes ou les lisières des taillis hérissés de ronces, que le chasseur arpente et côtoie sous le soleil d'automne. Au pêcheur les frais gazons, les repos sous la saulée, les harmonies fluviales, les contrastes de la lumière glissant en rayons d'argent sur l'onde immobile, et se brisant, s'éparpillant plus loin en sautillements joyeux, à la suite des flots qui moutonnent sur un fond de cailloux, ou ruissellent amoureusement sur un lit de sable fin.

Le bord de l'eau est le séjour de la rêverie; les eaux tiennent toujours une grande place dans l'œuvre des poëtes rêveurs : les Israélites pleurent sous les saules de l'Euphrate; Ossian chante sur le rocher contre lequel se brise l'écume du torrent. L'eau donne une âme, une pensée au paysage : c'est un souvenir, une image de la fuite du temps, de la rapidité de la vie; c'est aussi la partie mystérieuse que doit contenir toute chose pour agir complétement sur l'esprit de l'homme. D'où vient-elle, où va-t-elle, cette onde qui fuit sans jamais s'arrêter? Par delà ces prés, quels sites va-t-elle embellir, quelle contrée va-t-elle fertiliser? Doit-elle voyager longtemps encore entre ces saules et ces peupliers avant de trouver le fleuve, le lac, où elle se perdra avec le souvenir du bien qu'elle a fait?

Ainsi la rêverie et l'imagination se plaisent également au bord des eaux. Et n'allez pas croire que l'imagination ne joue pas aussi un grand rôle dans ces plaisirs du pêcheur, que j'essaye de réhabiliter à vos yeux. Qui a plus de puissance sur elle que l'inconnu? Un voile qu'elle cherche à soulever, sous lequel elle rêve un ange ou un spectre, un brouillard qui lui fait deviner le paysage et lui permet de changer la ferme en palais, le colombier du village en château féodal, voilà ce qui lui convient de faire par-dessus tout, car elle n'est jamais mieux que sur les limites qui séparent le monde positif du monde des conjectures.

C'est justement la position de la plume qui flotte sur l'onde et que suit le regard du pêcheur. Que se passe-t-il sous le voile vert des eaux dont son œil ne peut sonder la profondeur? S'il est poëte le moins du monde, il devine dans ces longues herbes qui ondulent au fil du courant la verte chevelure de quelque ondine endormie sur son lit d'algues et de mousses : c'est tout un pays de féerie que parcourt en ce moment son imagination, sus-

Paris. — Imp. de LRY aîné boulevart Montparnasse, 36.

pendue comme l'hameçon au fil de crin ou de soie. Les gobelins moqueurs suivent la ligne, la retiennent avec leurs pattes d'écrevisse, ou l'accrochent en riant aux racines du saule de la rive; et quand le pêcheur, trompé par la brusque disparition du liége flottant, tire à lui, croyant ramener quelque superbe proie, si l'acier recourbé cède et reste engagé dans l'obstacle, alors les lutins font entendre un rire qui ressemble, à s'y méprendre, au cri du martin-pêcheur et au frôlement des roseaux et des saules courbés tous à la fois par une brise de rivière.

Et pourtant, croyez-le bien, il n'est pas nécessaire d'avoir aucune de ces extravagantes idées pour s'amuser à suivre le trajet d'une ligne bien amorcée, convenablement plombée et attachée selon toutes les règles de l'art à la baleine, qui plie et donne en se relevant ce coup de maître auquel le poisson ne peut échapper. Sans avoir recours aux inventions, aux suppositions de la poésie, c'est bien assez, pour tenir l'attention éveillée et l'esprit en haleine, de penser à la proie qui suit peut-être en ce moment même l'appât qu'on lui a préparé avec tant de soin. D'ailleurs, le milieu où elle se joue n'est pas si inaccessible au regard, que de temps en temps l'on n'aperçoive quelque ombre qui passe à peu de distance de la surface des eaux, comme un nuage sur le ciel : c'est la carpe paresseuse, c'est le brochet qui chasse, c'est le chevenne attendant que le vent lui fasse tomber de la rive quelque sauterelle ou quelque hanneton; c'est la bande errante des gardons se promenant avec l'air du plus profond dédain pour le pêcheur et ses appâts. A cet aspect, l'espérance se ranime, la ligne paraît moins lourde au bras fatigué par une tension prolongée : ainsi, à la fin d'une longue route, s'il aperçoit de loin dans la plaine la vedette de l'ennemi, le soldat se redresse et trouve léger comme une plume son fusil tout à l'heure si lourd. Qu'est-ce donc quand la plume ou le bouchon, véritable vedette chargée de vous transmettre la nouvelle de l'agression de l'invisible ennemi que vous guettez, vient tout à coup, par un hochement timide d'abord ou brusquement décisif, vous apprendre qu'un habitant des eaux s'est laissé tenter par votre amorce, et qu'il la déguste en gourmet ou l'attaque en poisson vorace?

Alors commencent les angoisses, les battements de cœur, les émotions du drame le plus saisissant. Le terrible *Rien ne va plus!* de la roulette, quand elle se met en marche pour accomplir son fatal trajet; les trois coups annonçant le dernier acte du mélodrame le plus intéressant, ne produisent pas sur le joueur et sur le spectateur un effet pareil à ce qu'éprouve le pêcheur quand il se dit tout bas : « *ça mord!* »

Comprenez-vous? *ça mord!* la nature du plaisir de la pêche est tout entière dans cette expression. Le *ça*, pronom mystérieux, laisse à l'imagination ses coudées franches... Toutes les espérances, toutes les illusions du pêcheur sont dans ces mots : *ça mord!* Ils prouvent que la pêche est un plaisir dont l'imagination seule fait les frais, un plaisir interdit, par conséquent, aux esprits froids et positifs.

C'est un de ces instincts primitifs de l'homme, un de ces instincts antérieurs à la civilisation, qui n'a pu les étouffer; par une force de réaction, ils se font sentir au centre même de son empire plus puissamment que partout ailleurs. L'homme sauvage, chassé de toutes les savanes, de toutes les forêts vierges du nouveau monde, se retrouvera peut-être dans la rue Saint-Martin à Paris ou dans Oxford-street à Londres.

En attendant, ne vous étonnez point si, dans la belle saison, les bords de la Seine sont couverts depuis le matin jusqu'au soir de pêcheurs de tout âge, de toute taille, de tout habit. Or, parmi ces individus, les uns debout sur les trains de bois épargnés par les débardeurs, les autres, plus à l'aise sur la rive; ceux-ci, assis jambes pendantes sur le parapet du quai, ceux-là dans les bateaux amarrés au milieu de la rivière, tous ne sont pas pêcheurs au même degré, au même titre, tous ne peuvent être compris dans la même classe. C'est le cas d'établir des divisions et des subdivisions : nous agirons donc avec le pêcheur à la ligne comme le naturaliste avec les plantes, d'autres diraient les *simples*, et nous grouperons en trois grandes familles tous les individus de cette généralité aquatique.

Nous aurons donc : 1° le pêcheur par nécessité; 2° le pêcheur par désœuvrement; 3° le pêcheur par inspiration... nous pourrions dire simplement le pêcheur, car à celui-là seul appartient ce nom dans toute sa pureté : les autres ne sont que des anomalies, des dégénérescences, des branches cadettes, si vous l'aimez mieux.

Le pêcheur par nécessité est celui qui fait métier et marchandise de son art : c'est le positif, c'est le chiffre mis à la place des illusions et des espérances, c'est l'attente du gain, la soif du lucre faisant fuir bien loin la poésie et matérialisant tout ce qu'il y a d'idéal et de rêveur dans ce *far niente* si bien occupé du pêcheur.

Le fisc ayant écrit dans ses lois : *la pêche sera exercée au profit de l'Etat*, la pêche est exploitée, soit après adjudication publique aux enchères et à l'extinction des feux, soit par concession de licence à prix d'argent. (Titre III de la loi relative à la pêche fluviale.)

C'est le budget se faisant poisson, poisson du genre de la baleine et nageant entre deux eaux malgré sa pesanteur. *Desinit in piscem*, comme dit encore Horace; et ceux qui se sont rendus adjudicataires, aux termes de la loi que nous venons de citer, cherchent à faire valoir leur argent le mieux qu'ils peuvent. A ceux-là les moyens qui font de la pêche une addition et ne sont bons qu'autant que le total est satisfaisant! A ceux-là le brutal emploi du filet. Le filet est la prose de la pêche, comme la ligne en est la poésie; le filet est le canon de la rivière, il remplace un tournoi où l'adresse, l'expérience, l'habileté, la ruse, doivent seules triompher, par une véritable tuerie, par une ignoble *main-basse* sur tout ce qui a vie au fond des eaux. Le poisson n'est plus l'*inconnu* que l'esprit méditatif et patient du véritable pêcheur cherche à dégager dans cet intéressant problème qui le retient au bord des eaux, ce n'est que de la *chair à filet* dont la livre vaut tant et qui doit figurer à la poissonnerie et sur la table d'une cuisine.

A d'autres que nous la tâche de peindre les très-peu poétiques pourvoyeurs de fritures et de matelottes de la barrière de la *Cunette* et des cabarets de Bercy! Nous ne sommes point dans les dispositions d'esprit que la justice exige du juge, et sans lesquelles son arrêt n'est pas valable. Trop de haine sépare le pêcheur à brevet du pêcheur toléré, pour que le portrait de l'un puisse être fait par l'autre sans prévention et sans passion.

Hélas! il nous reste dans la mémoire trop de lignes dérangées, trop de belles chances interrompues par les avirons ou l'étourdissant épervier de ces honorables industriels du Gros-Caillou ou de la Râpée; nous avons été trop souvent salués par leurs piquantes apostrophes sur la forme de notre nez, l'effet de nos lunettes et la couleur de notre chapeau, pour que nous puissions *aborder* et traiter un pareil sujet sans prévention. Je me récuse donc moi-même, et je passe à la seconde catégorie : le pêcheur par désœuvrement.

Une remarque, pourtant, avant que nous arrivions à



cette nouvelle espèce. Le grand défaut des classifications vient de ce que, dans la société, ainsi que dans la nature, il n'existe guère de choses qui aient des limites assez tranchées, des contours assez arrêtés pour qu'on puisse dire : Telle classe finit là, et telle autre y commence. Il y a partout des nuances intermédiaires et des individus si bien à califourchon sur le point de démarcation, qu'on ne sait s'ils sont réellement d'un côté ou de l'autre. Par exemple, de la classe du pêcheur par nécessité déborde dans celle du pêcheur par désœuvrement l'individu enchanté de trouver dans la pêche, qu'il nomme sa passion indomptable, un prétexte pour fuir une société disgracieuse et s'esquiver d'un intérieur désagréable...

Celui-là pêche pour ne pas *pécher* en maudissant l'humeur acariâtre, boudeuse ou taquine de sa femme. Il est du petit nombre de ceux qui bénissent l'institution de la garde nationale et du jury, accueillent le billet de garde comme un bon au porteur, et sautent de joie en lisant le matin dans un journal leur nom sur la liste des prochains jurés. Heureuses inventions qui donnent à ses souffrances un moment de relâche, délicieux rafraîchissement apporté par le législateur au milieu de l'enfer où il vit!

Sa patience a été si bien exercée par le lien conjugal, qu'elle se complait et se délasse dans les épreuves que la pêche lui impose. C'est entre le bras inflexiblement tendu de cet honnête esclave rendu à la liberté, et le revers de son habit-veste, que l'araignée de mon ami Henri Monnier a le temps de jeter les fils de sa toile et de chasser tandis qu'il pêche [1]. Pour celui-là, du reste, la pêche est plutôt l'absence d'un mal que la présence d'un plaisir; il ne songe guère au poisson à prendre, il pense que sa femme n'est pas là. Il savoure cet instant de repos, il hume la tranquillité par tous les pores, il s'attriste quand le brouillard s'élève sur la rivière, quand le dernier rayon de soleil glisse sur sa surface et dore les légers sillons qu'y trace le vent du soir... Voici la nuit, c'est l'heure de la retraite, il faut reprendre le joug du domicile conjugal. Le pêcheur fait lentement alors ses préparatifs de départ; avec la soie ou le crin qui diminue sur le plioir humide, il voit peu à peu disparaître ce fil

[1] Caricatures d'Henri Monnier : *le Pêcheur*.

d'or que la liberté a mêlé par hasard à la trame de ses tristes journées...

Le pêcheur par désœuvrement est une variété du flâneur. Le flâneur, las de flâner, pêche; la pêche est le repos, ou, si vous l'aimez mieux, les invalides du flâneur. Rester sur les quais à regarder couler l'eau ou bien à y cracher, comme le vicomte de madame de Sévigné, c'est se borner au rôle passif du spectateur dans un théâtre, quand on a sous la main tout ce qu'il faut pour y jouer un rôle.

A l'angle que forme le parapet du quai en s'ouvrant sur quelque descente qui conduit au bord de l'eau, ou bien encore à l'approche d'un pont, se tient au grand air et au grand soleil la boutique où se débitent les armes et munitions qui changent tout à coup le flâneur en pêcheur. Cet établissement se compose d'une petite table avec son étalage de lignes vertes et blanches, ses paquets d'hameçons ou de hains empilés sur crin, sur boyaux de vers à soie. On trouve là, et des boîtes pour contenir les amorces, et des flottes, et des bouchons de diverses grosseurs, et des plumes coloriées pour servir de coulant, et des poches en filet pour conserver le poisson vivant. Le tout est dominé, comme dans un trophée de guerre, par des cannes en roseau, en bambou, et par quelques épuisettes dont le filet agité par le vent figure assez bien les drapeaux et les bannières à côté des lances.

Voilà pour les armes : les munitions sont près de là, en réserve dans quelque baquet, dans quelque pot soigneusement recouvert, ou dans des sacs hermétiquement fermés. C'est la partie basse et cachée de l'établissement, quoiqu'elle en soit le mouvement et la vie... Que dire de plus? Il n'y a plus là de comparaison chevaleresque, de périphrase poétique qui puisse farder la vérité; on ne pêche pas avec des gants, et celui qui veut être vrai en écrivant sur ce sujet, comment fera-t-il pour ne pas quitter les siens en ce moment? Quand on s'occupe du jardinage, après avoir admiré ces belles roses fraîches, accortes, si coquettement serrées dans leur vert et rose bouton, si amoureusement, si franchement belles dans cet épanouissement appétissant d'une beauté complète, il faut bien en venir à parler du fumier qu'on a mis à leur pied pour les rendre ainsi gracieuses et parfumées!... Hélas! hélas! pourquoi n'amorce-t-on pas une ligne avec des feuilles de rose! je n'aurais pas alors à vous entretenir de l'ignoble asticot, produit grouillant de la putréfaction, qui s'agite au milieu de sa fétide odeur, cherchant dans son fourmillement incessant l'immonde milieu des voiries d'où l'exile la dégoûtante industrie de l'équarrisseur.

Une vieille femme maigre et jaune, sous son grossier chapeau de paille, préside d'ordinaire aux destins de cet établissement fluvial. En vous débitant sa marchandise, après vous avoir fait remarquer qu'elle vous donne bonne mesure, elle vous entretient des hauts et des bas qu'elle a éprouvés dans ce qu'elle nomme son commerce : telle année l'asticot, malgré toutes les prévisions, tomba au-dessous du cours ordinaire; telle autre année, il ne pouvait se conserver plus de deux jours, malgré le son et la sciure de bois. « Jugez de la perte, ajoute-t-elle avec un gros soupir, moi qui avais fait des *provisions!* »

Le gamin, que l'on pourrait nommer par transition l'asticot des rues de Paris, est en majorité dans le nombre des pêcheurs par désœuvrement. En bourgeron bleu, en casquette, et souvent même sans casquette, perché sur un train de bois, ou dans l'eau jusqu'à mi-jambe, il pêche assez ordinairement à la ligne à fouetter. Ce mouvement continuel qu'il faut donner à la ligne amorcée, comme chacun sait, de quatre ou cinq hameçons sans plomb, convient mieux à sa pétulance; malgré cela, il ne reste pas longtemps à la même place, et joint bientôt un autre plaisir à ce passe-temps trop tranquille pour lui. Heureux mille fois s'il se trouve près de là quelque bateau de blanchisseuses, il a bientôt engagé avec les nymphes lavandières une polémique où se déploie toute sa faconde insolente et criarde. Abandonnant son bout de fil à tous les hasards d'une véritable ligne de fond, il lance sur la rivière l'ardoise qui, comme l'hirondelle, glisse, touche en passant la surface de l'eau, et, repoussée par son élasticité, se soulève et va, après maint ricochet, s'enfoncer bien loin des bords.

Quelquefois aussi, bravant les pudiques ordonnances du préfet de police, cédant au besoin d'un rafraîchissement économique, et oubliant plus que jamais sa ligne et les poissons qu'elle doit prendre, il se dépouille de cette apparence de veste, de pantalon et de bas qui couvraient son maigre individu. Le voilà dans l'eau faisant *crânement* sa coupe, comme il le dit lui-même. Si, hardi plongeur, il rapporte comme trophée de son excursion sous-marine quelque savate racornie, malheur au pêcheur qui, cédant à la chaleur du jour, s'est endormi non loin de là, l'œil fixé sur les liéges de ses lignes de fond! Il risque bien, à son réveil, de tirer de l'eau l'ignoble semelle attachée à son hameçon, et d'entendre le gamin lui crier de loin : « En v'là un fameux de poisson! il faut le manger au bleu, c'est meilleur qu'en friture! »

Après ces grotesques ébauches jetées en courant, le crayon a besoin de s'arrêter à un trait plus vigoureux et plus correct; il s'agit d'esquisser le type du pêcheur par inspiration.

Il a quarante ans. C'est l'âge où la patience qui s'allie à un sang encore actif peut compter pour une véritable vertu; c'est l'âge où cette qualité n'exclut pas la force, la vivacité et l'adresse du corps. Il a été soldat, apprentissage admirable des premières conditions du pêcheur : l'attente, la résignation et le silence. On devine qu'il a porté le mousquet, à le voir s'avancer au pas accéléré sur la berge du fleuve, pas trop près du bord, pour ne point effaroucher le poisson, pas trop loin, afin de pouvoir, d'un coup d'œil, choisir le théâtre de ses exploits. Le hasard ou le caprice n'ont pas seuls présidé à la coupe, à la couleur de ses vêtements. La veste ou la blouse courte et droite, sans plis qui puissent aller au-devant de l'hameçon et l'accrocher au passage quand il lance la ligne ou qu'il la ramène pour renouveler les amorces, point de couleur trop voyante, mais un vert tendre qui se perde parmi les herbes et les aubiers de la rive, un chapeau de paille, dont les larges bords le préservent contre le soleil : voilà l'ordonnance de son accoutrement. Tout son luxe est dans ce faisceau, artistement noué, de cannes à la fois solides, légères et flexibles, avec leurs scions ou baguettes de rechange; tout son luxe est caché dans ce sac de cuir noir, en forme de valise, qu'il porte allégrement sur son dos. Rien ne manque à cet arsenal du pêcheur, ni la sonde en plomb qui doit l'aider à connaître la profondeur de l'eau, ni les aiguilles à amorcer pour pêcher le brochet ou la truite, ni le grappin pour décrocher les lignes, ni le dégorgeoir, ni les moulinets pour la ligne courante, ni le portefeuille de mouches artificielles, ni la boîte garnie d'hameçons.

Priez-le d'ouvrir devant vous ce véritable carquois, si vous voulez connaître l'importance qu'il a mise au choix de cette arme décisive! Voyez comme ses hameçons, piquants produits de l'Irlande ou de l'Angleterre, sont larges et solides dans leur aplatissement, cambrés gracieusement sur le côté; voyez comme le dard est petit,

comme la languette est incisive ! La bonté de l'hameçon est pour le pêcheur ce qu'est la justesse du fusil pour le chasseur. Ni l'une ni l'autre ne donnent l'adresse, mais elles la servent si admirablement, qu'à mérite égal l'homme bien outillé ou convenablement armé l'emporte sur celui qui ne l'est pas, au même degré que l'habile et l'expérimenté sur le maladroit et le novice.

Les connaissances du pêcheur ne se bornent pas au choix des ustensiles qui doivent aider à sa passion : il sait quel appât convient le mieux au poisson qu'il poursuit, il sait quels endroits ce poisson fréquente le plus volontiers, quelle époque est la plus favorable à sa capture ; il a calculé la pesanteur et les forces de la proie, afin de leur proportionner les moyens d'en triompher.

Les chances de la pêche varient selon l'état des lieux et du temps. Le pêcheur fait son étude constante de ces modifications et de leur cause. Le pêcheur a son calendrier, il a aussi son horloge. Ses prévisions atmosphériques sont l'une des bases les plus certaines de ses succès. Il tire parti de l'orage, il se fait un aide du vent, et rend la pluie elle-même complice de ses victoires. Il ne fait pas un mouvement, un pas, qui n'ait son calcul, sa portée, son étude.

Flâneur indifférent, vous l'examinez en passant, et vous dites en haussant les épaules : « Ce n'est qu'un pêcheur à la ligne ! » Profane ! cet homme que vous regardez du haut de votre orgueilleuse nullité, c'est un naturaliste, car il connait aussi bien que Lacépède les mœurs, les développements, la demeure habituelle, les appétits des poissons qui hantent le lit de nos rivières ; c'est un météorologiste expérimenté, aussi au courant qu'on peut l'être à l'Observatoire de la hauteur de l'eau, des changements atmosphériques et des signes qui les annoncent ; c'est un mécanicien adroit connaissant mieux que personne les lois de la pesanteur, la différence des milieux, la puissance des leviers. Dans le simple choix de cette place où vous le voyez, il a mis plus de précautions, de connaissances, d'habileté, que vous n'en mettez dans les actions les plus sérieuses de votre vie !

Mal jugé, le pêcheur a bien raison de fuir la foule, et de répéter avec le poëte latin :

Odi profanum vulgus, et arceo.

Il ne s'ensuit pas que le pêcheur soit insociable, bien au contraire, et je ne suis pas le seul, sans doute, qui ait remarqué cette sympathie si promptement établie au bord de l'eau entre deux pêcheurs qui se rencontrent : sympathie réelle, reste précieux de cet élan primitif qui entraînait l'homme vers l'homme quand la défiance ou l'expérience, qu'on peut nommer l'étude du mal, professée par la civilisation, ne venait pas glacer et retenir cette bienveillance native. En se rapprochant de la nature par ses plaisirs, on se rapproche de ses douces et généreuses inspirations.

Ainsi que le poëte, le pêcheur est oublieux des choses de ce monde. Perdu dans l'ombre qui règne sous les voûtes de ces ponts magnifiques, abrité le long des pierres de ces quais que le géant de notre époque a élevés et alignés de sa main triomphale entre deux victoires, le pêcheur des rives de la Seine s'inquiète peu des révolutions qui passent et bourdonnent sur sa tête. Il écoute le bruit que fait le moindre poisson en s'élançant hors de l'eau à la poursuite de l'*éphémère*, et il n'entend pas les cris de l'émeute, les clameurs et les retentissements des luttes populaires. Un trône s'est écroulé à deux pas de lui sans qu'il détournât la tête pour savoir ce qui se faisait là.

C'est du sage ou du pêcheur qu'Horace a dit : *Impavidum ferient ruinæ*. Faut-il citer pour preuve de cette indifférence philosophique, ou, disons mieux, de ce stoïcisme qui distingue le chevalier de l'hameçon, la rencontre, sous un pont de Paris, de deux pêcheurs célèbres, tandis qu'au-dessus des voûtes retentissaient, en défilant dans une marche fatalement triomphale, les caissons et les canons des étrangers prenant possession de la capitale.

En s'apercevant, l'un et l'autre s'arrêtent et s'étonnent ; puis, après un instant de silence :

— Monsieur, vous êtes M. D.....?

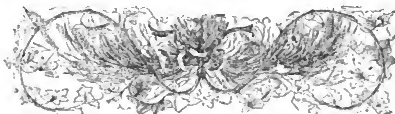
— Monsieur, vous êtes M. Coupigny?

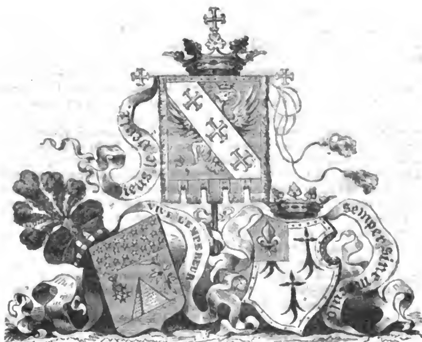
— En nous rencontrant nous nous sommes reconnus.

— Nous seuls, monsieur, étions capables de pêcher aujourd'hui !

Et, sans plus s'occuper de l'événement qui tenait en suspens l'Europe entière, ils continuent à pêcher de compagnie, parlant beaucoup plus de leurs hameçons que de la lance des Cosaques, et de leurs succès que du triomphe des souverains alliés.

Une friture, appétissante conquête de cette *double* alliance des rois de la pêche, termina une si mémorable rencontre : c'était autant de pris sur l'ennemi !



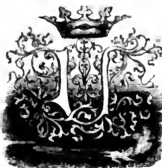


LES DUCHESSES

PAR LE COMTE

DE COURCHAMPS





ne duchesse française, avant l'année 1790, était un personnage à part dans l'ordre social et nobiliaire ; c'était une spécialité féminine, et c'était comme une étoile au firmament de la cour. La duchesse avait les honneurs du Louvre et ceux du tabouret, sans parler ici du titre d'*aimée cousine* du roi, et du privilége de trôner sous un dais quand la fantaisie lui prenait d'accorder une audience à son bailli féodal et à ses procureurs fiscaux. La duchesse entourait son lit de parade avec une balustrade dorée : les carrosses de la duchesse étaient *houssés* d'un velours cramoisi crépiné d'or qui couvrait leur impériale, et qui retombait à ses quatre coins avec des glands de la plus riche facture. Madame la duchesse de Leuxignem (c'est abusivement qu'on prononce et qu'on écrit Lusignan) était tout aussi souvent citée pour la splendeur de ses impériales que pour la roideur de sa longue taille, la gravité de sa physionomie seigneuriale, et la sécheresse de toute sa personne. Enfin, les duchesses arboraient pour insigne au sommet de leurs armoiries une couronne de neuf feuilles d'acanthe avec neuf pierreries de couleurs variées dans le diadème ou bandeau de ladite couronne, ce qui ne manquait pas d'éblouir les passants quand les panneaux du carrosse avaient été blasonnés par le sieur Ouvray, lequel excellait aussi dans l'ajustement des manteaux héraldiques, ainsi qu'il appert des principaux écrits de ce temps-là. Les hermines étaient réservées pour les personnes ducales ; car il est bon d'avertir que, si les présidents à mortier se donnaient les airs d'étaler un manteau sous leurs armoiries, c'était une usurpation criante, et, du reste, ils n'étaient jamais doublés d'*hermine mouchetée* ces manteaux de robe rouge, et c'était pour la corporation des duchesses une fiche de consolation. Il n'était pas encore question de mademoiselle Rondot, qui a fait recouvrir le parquet de son cabinet le plus intime avec un tapis d'hermine mouchetée. — C'est un véritable manteau ducal, à ce que disent les jeunes messieurs de ce temps-ci.

Depuis Molière, il y a toujours eu plusieurs variétés parmi les fagots ; mais aujourd'hui la diversité qui se fait remarquer entre les duchesses est bien autrement tranchée que celle qu'on pourrait trouver entre des fagots, des bourrées et des cotrets. Afin de parler sur un pareil article avec toute l'exactitude qu'il réclame, il faudrait peut-être commencer par diviser et subdiviser les duchesses, ainsi que toutes les substances organisées, et tous les autres sujets d'histoire naturelle, c'est-à-dire, au moyen de la *classe*, du *genre*, de l'*espèce* et des *varié-*

tés dans chacune de ces divisions. La duchesse de première classe ou d'un genre primitif est évidemment celle de l'ancien régime, et la duchesse de rang secondaire est celle de la Restauration. La duchesse de l'Empire est sur la troisième ligne, à ce qu'il nous semble.

Parmi les vingt-sept ou vingt-huit duchesses de la haute noblesse, il n'y en a qu'une ou deux qui prennent des loges aux Italiens; il y en a deux ou trois qui vont au spectacle une ou deux fois pendant le carnaval; il y en a dix ou douze qui ne sortent presque jamais de leur noble quartier, de ce paisible, aristocratique et vertueux carré qui se trouve inclus entre les rues des Saints-Pères et de Vaugirard, entre l'esplanade des Invalides et le quai d'Orsay, sans parler ici du quai des Théatins, que plusieurs personnes appellent aujourd'hui le quai Voltaire. Quand il est question d'aller, à la fin de janvier, faire une tournée de visites au faubourg Saint-Honoré, on dirait qu'on se trouve à Bayonne, et qu'on entend parler d'un voyage à Terre-Neuve.

Il y avait une fois une pauvre duchesse à qui M. Trousseau, médecin laryngipharmaque, avait ordonné de transporter ses pénates à la Chaussée-d'Antin, parce qu'elle était menacée d'une laryngite, et pour être préservée du vent du nord, à l'abri de la butte Montmartre. Elle avait l'avantage et l'agrément d'être logée dans le voisinage de ce docteur; mais on n'a jamais vu femme de qualité plus dépaysée, plus mortifiée, ni plus abîmée dans les douleurs de l'ostracisme. Elle en est morte au bout de la semaine, épuisée par ses lamentations.

On connaît une duchesse de la Restauration qui s'arrange très-bien de la Révolution de juillet, parce qu'elle est à la tête d'une laiterie; mais tout le quartier du Luxembourg en est dans la jubilation, parce que le produit de ses vaches est toujours de très-bon aloi. C'est un point de fait incontestable, une chose avérée, nous nous empressons de le reconnaître, attendu qu'il faut être juste pour tout le monde, et surtout pour les commerçants honnêtes et les débitants consciencieux. La seule duchesse qui ait été promulguée depuis la Révolution de juillet est une petite femme qui n'est à la tête de rien. Nous parlerons des dames de l'Empire à la fin de l'article.

Grâce à la loi des trois pour cent d'indemnité, la duchesse de Gastinais pourrait jouir de quatre à cinq mille livres de rente; mais elle n'en fait pas moins de grandes économies sur le papier à lettre et la cire à cacheter. Elle ne veut jamais payer son thé plus de six francs la livre : — c'est du thé de la rue des Lombards, et du meilleur thé possible; on n'obtiendra pas qu'elle en démorde, et si vous n'en voulez pas, n'en prenez point.

La duchesse de l'ancien régime est naturellement incrédule : elle hésite encore entre la somnambule de la Croix-Rouge et l'Esculape de la rue Taranne, c'est-à-dire entre le magnétisme et l'homœopathie; mais elle attend bien impatiemment l'année prochaine, et, quand on connaît la prophétie de *saint Randgaire*, on n'a pas besoin de s'informer pourquoi [1].

Madame la duchesse en est restée pour les idées politiques à l'année 1788, et ses opinions littéraires sont à peu près celles de la Régence. Ses deux écrivains favoris sont toujours MM. d'Arnaud-Baculard et de Tressan; elle a donné pour étrennes à l'aîné de ses petits-fils, âgé de vingt-neuf ans, l'année dernière, un charmant exemplaire des *Épreuves du sentiment*, suivi des *Délassements de l'homme sensible*, avec des cartouches de Mayer et des reliures en veau écaillé. Comme elle est persuadée que la baronne de Staël et la comtesse de Genlis étaient plus ou moins démocrates, elle n'a jamais voulu lire une seule ligne de leurs ouvrages; elle vous dirait même à l'occasion qu'*elle n'est point faite pour cela*.

Les questions de généalogie, d'héraldique et de cérémonial sont à peu près les seules choses qui ne lui paraissent pas indignes de son attention, et vous pensez bien que, lorsqu'on est dévote, on ne répète jamais des *anecdotes*... Cette bonne dame en est réduite à parler de quartiers chapitraux, de retraits linéagers et de fourches patibulaires. Elle est bien prévenue de l'importance et de la signification de la brisure en barre, ainsi que la *diffamation* pour un aigle dépourvu de bec, et pour un lion qui n'a pas d'ongles, ce qui est toujours provenu, comme tout le monde sait, par la *dérogeance* ou la *forfaiture*. Elle a disserté pendant longtemps sur l'aigle impérial de Bonaparte, à qui les héraldistes révolutionnaires avaient tourné le *col à sénestre*, ce qui faisait de ce malheureux aigle un *oiseau contourné*, et ce qui signifie toujours bâtardise. Elle en triomphait (on est forcé d'en convenir) avec un air de malice infernale et de joie satanique.

C'était, il me semble, à la fin de l'année 1816 : la duchesse douairière de Castel-Morard ayant eu la contrariété de se rencontrer chez un ministre du roi légitime avec je ne sais combien de sabreurs que cet autre soldat avait affublés du titre de duc, il lui prit une assez vilaine fantaisie, disait-elle, et c'était la curiosité de savoir enfin quels étaient les noms de ces titrés plébéiens qui venaient d'être autorisés par la Charte, hélas! à porter la même qualification que celle dont sa famille avait été décorée par le roi Louis le Juste. On accède respectueusement à sa requête, on se rassemble autour d'elle, et, l'Almanach impérial aidant à l'ignorance de certaines choses, on finit par appliquer assez exactement chacun de ces duchés forains sur son titulaire impérial. Après une dissertation qui ne dura pas moins d'une heure et demie : « C'est bien entendu, nous dit-elle, et me voilà tout aussi bien apprise que MM. de Montesquiou. — Mortier, c'est Masséna; madame Ney, c'est Élisabeth de Frioul ou de Carinthie, comme on dirait Éléonore d'Aquitaine et Blanche de Castille; enfin, le général Suchet, c'est Montebello : je ne me souviens pas des autres, et je ne vous en demande pas plus. — En vous remerciant de votre complaisance, et pour votre érudition. »

Parmi les duchesses de l'ancien régime, il est bon de mentionner la duchesse héréditaire. Cette variété de la duchesse en expectative est nécessairement progressive, le plus souvent anglomane, et presque toujours *blue-stocking*. Tous ses valets sont poudrés comme des postillons de Longjumeau, et celui qui sert de valet de chambre est un véritable *groom of bedchamber*. Vous pensez bien que mesdemoiselles ses filles ont des gouvernantes anglaises. Elle ne veut parler qu'anglais, quoique sa mère et son mari n'en sachent pas un mot. Elle ne peut manger avec plaisir que de la *gibelotte-soup* ou de la *bread-sauce*, et son mari, qui est un bon Français, serait pourtant bien aise de lui voir manger des pigeons à la crapaudine ou des poulets en fricassée de temps en temps; mais il ne saurait obtenir qu'on lui serve du melon qu'au dessert; et, pour avoir la paix du ménage, il est obligé de le manger avec de la rhubarbe. On lui fait journellement, à cet excellent mari, du potage à l'anglaise, c'est-à-dire avec de l'eau, du poivre et du thym : il en gémit toujours, et ne s'en irrite jamais. C'est bien la meilleure pâte de duc qui ait jamais été confectionnée sur une estrade et sous un ciel de lit empanaché.

Aussitôt que cette belle dame entend résonner les trois

[1] X ann. post. XXX ante festa nativ. Domini, prostratum viderat perversum et ultimum usurpatorem; Lilia florescerunt in Gallia.



coups de cloche qui lui annoncent une visite, elle se met à lire un journal anglais, une gazette immense, et la conversation roule infailliblement sur le dernier bal d'Almaks et les *copieux* diners du prince Louis-Napoléon; ensuite, on s'entretient agréablement, et l'on disserte avec intérêt sur les paris de M. le comte d'Orsay pour la course au clocher de Sittingburn, ou pour les joutes de coqs au bois d'Epping. Quand vous n'êtes pas obligé d'écouter la lecture d'un article biographique ou littéraire de lady Blessington, vous êtes bien heureux d'en être quitte à si bon marché; ne vous plaignez donc pas, et surtout n'accusez jamais qui que ce soit d'*anglomanie :* c'est une indigne expression qui vous ferait un tort affreux; on assimilerait cette accusation barbare à tous les actes de la méchanceté la plus noire et de la brutalité la plus odieuse. Apprenez qu'un jeune homme est *disréputable*, et presque déshonoré, quand il n'est pas membre du Jockey-Club de Paris, où il est formellement prescrit de ne *jamais parler que de filles et de chevaux*. Ne prenez pas ceci pour une moquerie : c'est un des principaux règlements de cette agréable et spirituelle agrégation. Cette charte prohibitive est toujours affichée dans le *great room*, ou grande salle du Club. Si vous voulez parler politique ou discuter sur la littérature, allez dans la rue. On n'a pas besoin d'être établi si confortablement et si fashionablement pour s'occuper de ces choses-là!

Il est sous-entendu que, dans les salons de la duchesse, qui sont toujours pleins d'*english ladies*, il y a force commérages, et n'était que je suis la trente-trois millionième particule homœopathique de la nation *la plus polie de l'univers*, je pourrais faire observer que, dans une maison qui est remplie d'Anglaises, il y a toujours des tripotages à n'en pas finir.

Lorsque la duchesse en question veut aller prendre l'air au bois de Boulogne, sa voiture est soigneusement garnie d'un pupitre avec un encrier, des *perry-penn's*, un buvard et du papier à larges vignettes. Elle est toujours encombrée de brochures et de livres cartonnés, de Keepsakes, de Landscapes, et surtout de *Quaterly-reviev's*. Vous savez que c'est l'abonnement à cette revue qui témoigne évidemment la *fashionability* la plus exquise, et la *right honourable* lady Blessington a dit, je ne sais plus où, que le *Quaterly-review* était l'*idéal de la civilisation progressive*.

Lorsque la même duchesse entre dans un autre salon que le sien, il arrive parfois que certains dandys profèrent sourdement *blue stocking*, bas bleu, *blue stocking...* et leur physionomie nébuleuse a l'air de s'animer par

une expression de malice un peu discourtoise. Nous devons ajouter que cette dame, à qui l'on applique avec plus ou moins de convenance et d'équité l'épithète de *blue stocking*, n'en porte pas moins des bas blancs. Voilà le seul rapport qu'il y ait entre cette femme supérieure et les femmes vulgaires, entre une duchesse qui étudie le chinois et des bourgeoises de Paris qui lisent Paul de Kock.

Nous avons à signaler la duchesse de Blancimiers, la femme politique et belliqueuse; la royaliste enthousiaste, impétueuse, incandescente; une femme de lignage héroïque, et dont la septimaïeule assistait au combat des XXX Bretons sous les châtaigniers de Ploërmel, en 1351. Je ne vous dirai pas si c'était en qualité de bonne amie, de bonne d'enfant, de sœur de lait, de nourrice ou d'institutrice du jeune Beaumanoir, car c'est un détail de biographie qui n'a jamais pu s'éclaircir à ma satisfaction. Je ne conteste pas qu'elle fût sa parente ou sa marraine; il est vrai que les historiens bretons n'en disent rien du tout, mais je n'ai pas l'envie d'avoir une affaire avec sa petite-fille au huitième degré, qui est baronne de Kergumadec-en-Penthièvre, et laquelle est toujours *maréchale héréditaire* du pays de Cornouailles, au mépris de cette foule d'injonctions révolutionnaires appelées *décrets de l'Assemblée constituante*, et en attendant le retour de qui vous savez...

La duchesse de Blancimiers a pris — BEAUMANOIR, BOIS TON SANG, pour son cri de guerre; elle ne s'embarrasse aucunement de la vie des autres, et n'attache pas la moindre importance à la mort d'un homme. Je vous assure qu'elle accable de son mépris, et qu'elle abreuve de son aversion tous ceux qui la laissent dire et qui ne veulent pas aller se faire tuer sans savoir pourquoi. La duchesse de Blancimiers est légitimiste à la façon des temps gothiques: c'est tout à fait la *sirène aux meurtrières* et la *fée Machicoulis* dans Palmérin d'Olive ou Lancelot du Lac. Quelquefois elle établit résolûment de jeunes Vendéens dans sa vieille tour d'Auvents, sa châtellenie du Mazuret et autres Pénissières, avec des cocardes blanches et quelques fusils détraqués. Un autre jour, elle envoie tous ses jeunes-France dans la rue des Prouvaires, avec autant de prévoyance et d'habileté que de charité. On les assomme, on les fusille, on les mitraille, on les hache en pièces; mais quand il en est réchappé quelques-uns, de ces braves garçons, et lorsqu'ils ont été condamnés à mort par contumace, ou qu'ils sont enchaînés au fond d'un bagne en réalité, savez-vous ce que fait cette généreuse personne? — Elle fait parvenir à chacun de ces pauvres bannis et ces honnêtes galériens une bague de cuivre jaune avec une estampe représentant l'archange saint Michel qui tient le pied sur le ventre au coq gaulois, ce qui doit être un fameux dédommagement pour eux. Il est pourtant bon d'observer que ces anneaux florentins ont été ciselés par mademoiselle Félicie de F...., et que chacune de ces bagues de cuivre est un véritable chef-d'œuvre en style de la renaissance.

Nous avons aussi la duchesse-artiste, qui se croit peintre en paysages, et qui ne fait que des tremblements de terre à l'aqua-tinta. Elle est censée bonapartiste, libérale, et même elle se croit obligée d'être un peu philippiste, attendu que son père était chambellan de madame Elisa Bacchiochi. *Abyssus abyssum invocat*, avait dit le roi prophète. Voici la liste et le catalogue raisonné de plusieurs dessins que cette femme à talents a fait soumettre au jury pour l'exposition de cette année. On y reconnaîtra le beau style et l'estimable rédaction qui distinguent toujours les livrets élaborés et débités par la direction du Musée royal.

N° 1. — Une vue prise au bois de Boulogne, du côté de la mare d'Auteuil, ainsi qu'on s'en aperçoit aisément à la vigueur des plantes et la beauté du paysage.

N° 2. — Étude ayant pour objet la nouvelle maison des singes au Jardin des Plantes. *Croquis à la mine de plomb*.

N° 3. — Perspective de la Grande-Rue, à Vaugirard. *Lavis à l'encre de Chine, au bistre et à la sépia, suivant la méthode anglaise. Aquarelle non terminée.*

N° 4. — Esquisse de l'obélisque de Louqsor, autrefois Luxor. (Le fond du monolithe est au crayon rouge, et les hiéroglyphes y sont indiqués à la gouache, avec de l'orpin.)

N° 5. — L'intéressante et innocente famille du général M... trouvant dans un bosquet un oiseau mort sur un banc. (Les figures sont de M. Tancrède Mitron.)

N° 6. — Une vue du canal de l'Ourcq, au soleil couchant. (L'édifice à gauche est la grande et superbe factorerie de MM. Prestel et Napoléon Godard, fabricants d'oignons glacés pour colorer les bouillons à l'usage des petits ménages.)

D'après les ébauches et les croquis dont le jury d'exposition nous accorde la jouissance, on devait nécessairement accorder les honneurs du Louvre à ceux de la duchesse; mais ils n'ont pas été placés dans leur jour, assez favorablement. Elle en veut terriblement à M. Cayeux, le malheureux homme! et c'est toujours à lui que tout le monde s'en prend dans les déconvenues, les mécomptes et les accidents qui suivent naturellement une exposition. Eh! mon Dieu, je ne dis pas qu'il ait été bien appris, M. Cayeux; je veux bien accorder qu'il ait besoin d'acquérir du savoir et de la politesse; mais il ne s'ensuit pas que ce soit un fléau du ciel, un ours hydrophobe, un Gilles de Raiz qu'il faudrait étouffer entre deux matelas, et, d'ailleurs, je ne puis pas supposer qu'il ait assez de crédit pour opérer tous les maux dont on l'accuse; enfin, je ne suis pas de ces gens qui crient contre M. Cayeux: il est immédiatement au-dessous du comte de Forbin, dans la direction du Musée, et je maintiens qu'il est parfaitement bien à sa place. Je reparlerai des Aristarques du Louvre dans un article *ad homines*. On voudra bien prendre garde à la duchesse de Sang-Mêlé... Mais en voilà bien long sur les dames de l'ancien régime, et nous avons à parler de celles qu'on appelle habituellement les duchesses de Bonaparte.

Il y a de ces notabilités de la république et de l'usurpation qui s'empoisonnent en mangeant, non pas des croûtes aux champignons comme la princesse des Ursins, mais de la soupe aux haricots, tout uniment. Il y en a qui s'embarquent avec tous leurs enfants pour aller faire une visite à lady Stanhope, à deux pas d'ici, du côté des ruines de Palmyre; il y en avait qui faisaient de la contrebande sur le tabac à fumer et sur l'eau-de-vie de pommes de terre; il y en avait aussi qui faisaient des livres en dépit du sens commun; mais nous n'écrivons pas sur des exceptions, et nous allons rentrer dans les généralités de l'espèce.

Le type des illustrations révolutionnaires, c'est-à-dire la véritable *duchesse de l'Empire*, est une bourgeoise qui dit continuellement *la reine ma tante*, et qui pourrait dire *mon grand-père le marchand de bas*. On l'appelle ordinairement la duchesse de Gertrudembergh, princesse du Danube; et comme le Danube est une principauté qui n'a pas moins de cinq cents lieues de long sur vingt toises de large, il y a plusieurs souverains qui ne veulent pas admettre la titulature de cette princesse. La diète de Francfort et le gouvernement prussien lui

contestent, primo, son titre ducal et territorial. M. de Munch-Billinghausen, président de la diète germanique, a déclaré que ce serait un protocole exotique, anarchique, inadmissible, et M. le prince de Metternich, Wynebourg et Rudolstadt, a semé par là-dessus force plaisanteries allemandes, c'est-à-dire les plus jolies choses du monde. La Russie, l'Autriche et la république de Cracovie ne veulent pas reconnaître son titre fluviatile, en disant que c'est une qualification ridicule; enfin, parmi les riverains du Danube, il n'y a que le Grand Turc qui ne lui refuse pas sa récognition, ce qui est encore une preuve de la résignation du sultan. « *Allah-Akbâr!* a dit le Père des Croyants, — *le fleuve Danousbi n'en afflue pas moins dans les mers Sultanes.* »

Vous pensez bien que la duchesse de Gertrudemberg ne saurait aller à Paris chez les ambassadeurs de Prusse ou d'Autriche, et c'est la même raison qui l'empêche de voyager en Allemagne et en Italie, où du reste il est absolument ainsi pour ses deux amies, les duchesses d'Orvietto et de Bergamasco. Vous me direz qu'elles pourraient esquiver bien aisément une pareille interdiction diplomatique en prenant leurs passe-ports; mais c'est qu'elles ne veulent pas condescendre à voyager *incognito* sous leur nom de famille ou celui de leurs maris : — Pourquoi voudriez-vous donc qu'on se fasse nommer *Couture (de la Manche)*, ou *Pholoé Colin, née Tampon*, quand on est duchesse d'Orviette! l'Empereur y avait mis bon ordre; mais patience! et quand son neveu sera président de la république, vous verrez comme on s'en revanchera sur les Autrichiens.

Vous pensez bien aussi que la duchesse de Gertrudemberg, née Tautin, n'a pas eu le bonheur de conserver son majorat de cinquante mille écus de rente, majorat que Sa Majesté l'empereur des Français avait institué pour son mari dans la Prusse rhénane, et qu'il avait établi sur les domaines du roi de Prusse, *à perpétuité*, bien entendu. — Comprenez-vous, de la part du roi de Prusse, un pareil déni de justice, un pareil mépris du droit aristocratique et des décrets napoléoniens? Si l'on en croit le jugement désintéressé de cette illustre veuve, le roi de Prusse est un scélérat comme on n'en vit jamais! Quoiqu'elle ait perdu son majorat de Westphalie, elle n'en a pas moins conservé cinq à six millions de fortune acquise en dotations gratuites, et tout le monde a pu remarquer qu'elle n'en brille pas moins par les illuminations de sa porte cochère au jour de la Saint Philippe et autres bouts de l'an du juste-milieu. La duchesse de l'Empire est essentiellement amie de tous les ordres de choses qui ne rappellent rien de l'ancien régime. Elle se décide toujours en politique au moyen d'un calcul infiniment simple : la seule règle de sa conduite est d'approuver et d'adopter tout ce qui doit affliger les légitimistes, et tout ce qui peut contrarier le faubourg Saint-Germain.

La duchesse du nouveau régime est merveilleusement ignorante, mais, en récompense, elle a beaucoup de morgue et peu d'esprit. — Lorsque nous disons que les duchesses de l'Empire ignorent beaucoup de choses, il est bon d'appuyer cette observation sur un document irrécusable. — Une de ces dames se croyait en droit de reprocher à Napoléon d'avoir compromis ses partisans par son opiniâtreté belliqueuse. « Il a si bien fait, disait-elle, que nous voilà complétement ruinés, déchus, abîmés et comme anéantis par suite de son entêtement et de sa manie guerroyante. Et pourtant, nous savons très-bien qu'il aurait pu se tirer d'affaire et nous aussi; car enfin, tout en perdant sa couronne avec son titre d'empereur, il aurait obtenu des conditions superbes, et les Bourbons avaient si grand'peur de lui, qu'il aurait été, s'il avait voulu, CONNÉTABLE DE MONTMORENCY. »

En regard de ces notabilités singulières, étranges, on a presque dit de ces illustrations grotesques, on pourrait opposer la monographie d'une jeune et charmante duchesse, une élégante et brillante personne à qui son beau titre sied à ravir, on en conviendra sans difficulté dans tous les salons de Paris. Cette jeune femme a tout l'éclat d'un joyau gothique avec la grâce et la simplicité d'une fleur des champs; mais vous voudriez peut-être savoir si c'est une duchesse de l'ancienne noblesse ou de la nouvelle aristocratie, et voilà ce que je ne saurais vous dire, attendu que je ne m'en suis pas informé. Vous savez bien qu'en présence de certaines personnes il ne vient jamais aucune idée de cette nature, ou pour bien dire de cet ordre conventionnel. La beauté, l'intelligence et la dignité modeste, l'aménité bienveillante et la douce vertu, priment naturellement sur tout le reste. — *Est-il plus avantageux d'avoir de la naissance, ou d'être tellement distingué, que personne ne songe à demander si vous en avez?* C'est une question que se faisait la Bruyère, et je ne vois pas que la doctrine humanitaire ait fait dans la société française un immense progrès depuis l'année 1690.





L'AMI DES ARTISTES

PAR

FRANCIS WEY





Quand nous étions tous deux petits écoliers au collége de Poligny, mon ami Badoulot était d'une paresse admirable; cependant les professeurs ne le punissaient guère, car il savait leur rendre une foule de petits services, tels que rapporter un mouchoir ou une tabatière oubliés, mettre du bois au poêle, et tendre au maître, à l'heure des classes, chaque livre ouvert à l'endroit de la leçon. Sans cesse au dernier rang, aux jeux comme aux études, il jasait fort bien sur toute chose et n'en pratiquait aucune.

Les deux élèves pourvus de la dignité d'enfants de chœur étaient pour lui l'objet d'une attention spéciale, et, quand ils étaient revêtus de la robe et du surplis, il ne les pouvait quitter. S'il passait un régiment par la ville, il était curieux de le voir défiler. Mais ce spectacle produisait sur lui un autre effet que sur nous. Un bataillon de la garde, traversant un jeudi la rue du collége, causait dans nos goûts, dans nos plaisirs, une révolution qui durait plusieurs semaines; l'allure de la maison était tout à fait modifiée, et cette secousse était appréciable sur les murailles mêmes où des sabres en croix, des guerriers à moustaches, charbonnés çà et là, remplaçaient les abbés joufflus coiffés de bonnets coniques que nous y esquissions auparavant, semblables à des potirons surmontés d'un cornet de trictrac; parfois même quelque main timide ébauchait d'un fusain séditieux la *figure du chapeau de l'usurpateur*.

On usait alors aussi beaucoup de papier à construire des chapeaux à trois cornes, et une forêt de manches à balais pour en faire des sabres. Toute une division s'enrégimentait; elle nommait ses capitaines, son général, et l'esprit d'imitation transformait la pension en caserne. Badoulot ne s'enrôlait jamais, ou bien il restait soldat *à la suite*. Contemplant les soldats du lycée avec autant de curiosité que ceux du roi Louis, il n'avait point le désir d'en faire partie. Bientôt, pourtant, il se rapprochait du général, causait avec lui de matières guerrières, et devenait son inséparable compagnon, presque son esclave. Là-dessus, comme sur tout le reste, il en savait dire beaucoup; mais, à la pratique, ses moyens s'aplatissaient, sa volonté tombait en défaillance. Il aimait la lecture, et il s'y livrait sans méthode, sans suite, sans discernement; son esprit était orné à la manière de l'habit d'Arlequin. Bientôt nous entrâmes ensemble à l'école de dessin, où Badoulot passa trois ans sans faire le moindre progrès, commençant à copier cent objets divers et n'en terminant aucun. Tous les nez de Raphaël, de David et de Gérard, ont passé par ses mains, mais il se bornait là. Notre camarade employait le reste du temps à donner des conseils au plus fort de la division, lequel dessinait d'après la bosse, à lui tailler ses crayons et à lui pétrir des boulettes de mie de pain. Baboulot avait un genre de mérite assez singulier : si l'on raisonnait sur le dessin, sur les peintres, il désarçonnait sans peine les plus habiles, le maître lui-même pâlissait devant sa logique, et notre condisciple montrait tant de savoir, tant d'idées, des notions si parfaites sur toutes choses, que chacun disait : « Hum! Badoulot est paresseux, mais s'il voulait!...» Et Badoulot redisait tout bas : « Si je voulais. » Hélas! jamais il n'a voulu.

On ne saurait croire les efforts que l'on fit pour lui inspirer de l'émulation. Peine perdue! notre ami avait l'amour des belles choses et de ceux qui les accomplis-

saient, sans le désir de les imiter. Il avait des sympathies très-vives et aucune vocation.

Ce qui ne l'empêcha point de terminer sa rhétorique. A cette époque, il savait plus de noms d'auteurs illustres, de peintres célèbres que nous tous à la fois. Il connaissait aussi le titre, le format d'une multitude de livres; il parlait beaucoup et avec véhémence. Nous nous fîmes de tendres adieux sur le seuil du collége avant de franchir le portique de la vie.

Une année s'écoula. Comme je passais par Dijon, lieu natal de mon ancien camarade, je le rencontrai. Il m'expliqua comme quoi l'atmosphère de la province était indigeste, comme quoi il manquait d'air, comme quoi il étouffait entre ces murailles (nous étions sur une grande place), comme quoi la ville était exclusivement ornée de crétins hors d'état de le comprendre (il n'exceptait point monsieur son père), comme quoi, enfin, il se disposait à mourir au plus tôt. Je prononçai le mot *Paris*, et de grosses larmes roulèrent dans ses yeux. Il m'avoua qu'il attendait l'heure de sa majorité pour se poser. — A *nous autres* il faut de l'indépendance..... Ce *nous autres* me troubla; il me vint à l'esprit que mon ami Badoulot pouvait bien être l'affidé de quelque société franc-maçonnique non moins ténébreuse que culinaire. Son *nous autres* me rappela en outre le *nous autres* de ce vilain, tranchant du gentilhomme, à qui le marquis de Créqui répondait : « Ce que je trouve en vous de plus singulier, c'est votre pluriel. »

Comme nous parlions tous deux avec emphase et mélancolie, je lui vis prendre tout à coup un visage bienveillant et respectueux avec curiosité; il baissa la voix, appuya sa main sur mon bras, et d'un coup d'œil de confidence dirigea mes regards sur un passant.



C'était un grand diable engaîné dans une redingote macaron beaucoup trop large, colletée en velours d'un noir verdoyant, lequel était chaussé de bottes tragiquement lézardées. Ce monsieur roulait de sombres prunelles sous les bords ondulés de son feutre gris, et les notes lugubres d'un chant caverneux serpentaient hors de sa gorge par le tuyau d'un cure-dent qu'il mâchait.

Badoulot avait pris un air d'humilité pieuse. « Ceci est ton maître d'armes? — Non, répliqua-t-il, c'est Monsieur Saint-Eugène, la première basse-taille de notre théâtre, un homme étonnant qu'ils n'ont pas su comprendre à Paris, ni à Quimper, ni à Montargis, ni à Épinal, ni à Romorantin, ni à Pézénas..... il donne le *contre-ut* grave plein et le *si-bémol* avant déjeuner! »

Là-dessus, Badoulot tira son chapeau jusqu'à terre; mais la basse-taille ne l'avait pas reconnu, et comme mon camarade s'était glorifié de l'intimité du personnage, il se hâta de dire : « Saint-Eugène a la vue très-courte. » Mais il rougit jusqu'aux oreilles. Chemin faisant, il me donna sur la vie privée des comédiens de Dijon les détails les plus minutieux, en me faisant prendre, comme sans intention, une petite ruelle à gauche, et, d'après la direction suivie par la basse-taille, j'eus lieu de conjecturer que le but de notre ami avait été de couper le chemin de l'artiste, afin de le voir repasser. « Allons, me dit-il avec enthousiasme en me quittant à la cour des diligences, tu vas là-bas le premier; mais dans huit mois..... majeur!.... et alors..... on verra ce que je puis faire! »

Je pensai qu'il méditait quelque mauvais coup. « Jean, mon ami, sois prudent. Quel est ton dessein — Que sais-je?..... répliqua-t-il; le temps nous l'apprendra. Il y a là quelque chose qui me tue (il frappa un énorme coup de poing sur son front, qui sonna comme un baril vide); il faut que cela jaillisse. Qu'est-ce? je l'ignore; le monde le saura quand ma tête aura enfanté. »

Je lui souhaitai une heureuse délivrance, et, me félicitant d'avoir un camarade de collége qui promettait de semblables énormités, je partis pour la capitale, où je passai six ans sans ouïr le nom de l'ami Jean.

Ce laps écoulé, mon portier me remit une carte de visite sur laquelle, en superbe gothique, étaient ces deux mots non moins gothiques : **Jehans Badoulot.**

Il me fut à l'instant démontré que mon ami était devenu un génie, et, dès le soir même, je courus à sa demeure. Il était absent, et j'allai le rejoindre chez le baron de ***, notre commun ami.

Au milieu d'une dizaine de célébrités plus ou moins célèbres, mon ami Badoulot, couché dans un vaste fauteuil à la Henri II, les jambes plus élevées que le chef, et les bras pendants, parlait, discutait, répliquait, développait expliquait, professait, discourait, d'un ton de pacha, avec une nonchalance et une abondance admirables.



Il s'agissait d'arts, de poésies, de musique, le tout en infusion. Trois poëtes, autant de peintres et de compositeurs connus, se trouvaient là, écoutant Badoulot avec une déférence remarquable, et ce dernier avait raison contre eux tous. On n'aurait pu mieux manier la question d'art, et ces grands praticiens ne lui allaient pas à la cheville. Un spectateur peu exercé l'aurait pris pour un critique de canapé; mais à la chaleur qui l'animait, au farouche de ses yeux, à l'échevelé de sa phrase et de sa crinière, à la sueur qui ruisselait sur sa barbe taillée en quinconce, sur son gilet à la Barnave, et sur son habit



en velours noir d'une coupe fabuleuse, on reconnaissait un artiste, et même un grand artiste.

Dès qu'il m'aperçut, il me secoua rudement la main, me cria un bonjour sonore, tel qu'un homme à large poitrine qui marche dans sa force, puis il reprit son gargarisme. Son texte était en ce moment la sculpture, et il y avait lieu de penser qu'il était devenu un grand statuaire. Je perdis cette opinion dès qu'il parla de la poésie ; il en posait les lois avec un tel aplomb, que je me dis : « Il est devenu poëte. » Mais, cinq minutes après, il était facile de voir que Badoulot était un admirable compositeur. C'était le prodige de Pic de la Mirandole. Et partout l'argot spécial du métier : fugues, contrepoints, strettes, canons, etc..... Un ciel bleu n'était qu'un fond de cobalt plus ou moins *laqué*, et pour admirer un terrain broussu couvert d'ombre, il s'écriait : « Ces bitumes, comme c'est tripoté, comme c'est fouillé, comme c'est chauffé ! Et ces herbes, comme c'est fricoté dans la pâte ! »

On ne s'entretint toute la soirée que d'arts, que d'artistes : le reste du monde n'existait pas ; et, quand nous eûmes pris congé, Badoulot s'était montré si généralement spécial, que, ne devinant point laquelle de ces sciences il pratiquait, et n'osant lui adresser à ce sujet une question qui eût trahi une ignorance impertinente, je le quittai sans être éclairci.

Un monsieur nous avait accompagnés jusqu'à la porte, qui, durant toute la soirée, n'avait pas articulé deux paroles brillantes; ce terne personnage continua la route avec moi, et je cherchai à repaître en lui ma curiosité à l'endroit de Badoulot. « Les gens de la nature de votre ami, répliqua mon compagnon, ont besoin de naître riches. Gens de parole et d'inaction, de théories sans pratique, incapacités sonores, ils vivent cramponnés aux artistes, comme les moucherons aux chevaux. Doués d'un certain sentiment, pourvus de sympathies ardentes, et privés de fécondité, amateurs sans vocation, ces ombres nombreuses rendent par les lèvres ce qui leur est entré par les yeux. Mais rien ne se passe au delà. Sont-ils pauvres, de telles gens se font broyeurs de couleurs, souffleurs de comédie, figurants d'opéra; sont-ils riches à milliards, princes, ministres, ce sont des jugeurs, des protecteurs, des Colberts au petit pied, des Mécènes en miniature, des Léons X de chevalet. Si, comme votre

ami, ils ont en partage une honnête aisance, ils accomplent leur génie muet au talent d'un praticien qu'ils ne quittent plus; l'art est leur seule occupation, le monde entier n'est pour eux peuplé que de grands hommes, et grands hommes eux-mêmes, par frottement, par incubation, ces fétiches manient la question d'art à merveille, talent où excellent d'ordinaire ceux qui jamais n'ont rien fait et qui ne feront jamais rien. Au demeurant, que sont-ils?... *Amis des artistes*, courtiers marrons du talent; ils n'ont pas d'autre position sociale.

« Quand l'ami des artistes a senti le poids des ans, quand, à force de répéter la même chose, il est demeuré en arrière du mouvement général, sa verve diminue, la rigueur de ses principes devient tempérée, son audace s'intimide, ses ailes se déplument, ses serres perdent leurs ongles, il tombe en fusion et passe à une tendresse universelle. Au seul mot d'art, au seul nom d'artiste, il vous embrasse, et il pleure à l'aspect du premier *nez* de son petit-neveu. En un mot, une fois usé, et dès qu'il ne vaut plus rien, l'ami des artistes, devenu excellent homme, tourne au sigisbé des artistes quinquagénaires et au brocanteur de tableaux. S'il lui reste des rentes, il tire des amis de sa cave et de sa cuisine. Voilà, monsieur, l'avenir de votre camarade, enluminé le mieux possible. Au revoir, et bonne nuit. »

Depuis ce jour, j'ai souvent rencontré mon ami Badoulot, et j'ai suivi avec attention ses transformations, admirant ses nombreuses spécialités. Il est triste de penser que ce travers, produit par une série d'avortements, se multiplie d'une manière effrayante depuis que l'aristocratie de la pensée a détrôné les autres.

Mon ami Badoulot est en effet devenu un être multiple : tantôt il tourne au critique et rampe sous le fût des journaux, tout infecté de peintres échoués ou de musiciens *in partibus*. Ces lettrés d'une espèce nouvelle se sont fait un déplorable argot; ils se sont créé un vocabulaire spécial dont l'horrible mot *artistique* est la base. L'ami des artistes est tranchant, loquace. Loin d'être le satellite des gens célèbres, il se fait planète à leurs côtés; il professe des doctrines dont les célébrités ne sont que l'exemple pratique, et c'est lui-même qu'il admire en elles. En ces temps de spéculation générale, il est peu désintéressé; il sait accaparer à petit bruit une collection de dessins, d'aquarelles, de croquis, d'autographes.

Il n'est pas de peintre qui n'ait eu à subir les impertinences obséquieuses de mon ami Badoulot ou des artistes marrons ses semblables. La quantité de ces mouches bovines devient effrayante. Combien de gens se font honneur par le monde, au sortir de leur étude d'avoué ou de leur bureau de ministère, d'appeler les grands hommes par leur nom de baptême tout court, de leur crier de loin : « Comment *te* portes-*tu?* » et de raconter les menus détails de leur vie, afin de paraître leurs familiers! Et puis, ce sont des questions ridicules, des requêtes indiscrètes, des observations stupides, et surtout des éloges à contre-sens, plus irritants que la critique même; des querelles à l'endroit de vos intimes convictions, et tout cela pour faire parade de leur jugement prodigieux, de leur étrange aptitude, et d'une vocation incroyable. Laissez-les dire, ils vous offriront des conseils. Je sais, à ce propos, un sculpteur qui, durant tout un hiver, fuyait de maison en maison un ami des artistes obstiné à s'insinuer dans son intimité en se recommandant d'une foule de *noms* qu'il qualifiait de ses bons amis, de ses frères par les idées. Notre sculpteur s'était soustrait à ce fâcheux, et l'avait perdu de vue, quand, partant pour un voyage, il le retrouva dans la diligence, à ses côtés. Sur-le-champ, une dissertation *artistique* fut établie, et le statuaire, ayant épuisé les monosyllabes, ne sachant plus que devenir, se pencha vers l'oreille de son persécuteur, et, lui montrant en face d'eux, sur le revers, un gros marchand de laines qui cachait sa face ingrate sous un bonnet de coton noir, il lui dit à voix basse :

— Vous voyez ce gros papa simplement vêtu? Eh bien ! c'est M. de Lamartine qui voyage *incognito*. N'ayez pas l'air de le savoir.

— Bah ! répond l'autre; mais oui, en vérité, je le reconnais à présent.... Il a beaucoup engraissé; cependant on ne peut s'y méprendre.

Grâce à ce subterfuge, notre sculpteur fut délivré de toute obsession, au préjudice du marchand, sur qui l'ami des artistes tourna son bel esprit et le sel attique de sa conversation. Le ton inspiré de l'un contrastait d'une manière adorable avec la pesanteur de l'autre. Tout s'expliquait pour celui-là par le désir de celui-ci de demeurer inconnu, et le sculpteur, durant vingt lieues, écouta ce colloque burlesque avec un flegme germanique.

Malgré des travers quelquefois difficiles à supporter, mon ami Badoulot a son bon côté; il fuit la politique comme le feu, bien différent en cela d'une autre sorte d'amis des artistes, la plus adroite de toutes. Elle est composée de gens qui ont des relations assez étendues, et qui font profession de prôner la jeunesse, de vénérer les anciens et d'admirer tout le monde avec fureur. Ils sont les plus polis, les plus humbles du monde. Ce sont des jugeurs continuels, dont la critique est toujours admise, vu qu'elle est toujours favorable. Ils encouragent les arts, non pas de leur bourse, mais de leurs conseils, et il devient avéré qu'ils sont de grands aigles et de parfaits connaisseurs. L'acquisition de quelques croûtes complète cette réputation, et les voilà investis d'un nom connu de toute la France, lequel ne représente rien.

Voici maintenant leur marche : obtenir, chose aisée, une légère mission dont l'objet touche à l'histoire, à l'architecture, que sais-je? Ils en reviennent pourvus d'un titre, et alors ils se placent très-bien entre le gouvernement (la partie payante) et les artistes dont ils sont les amis. De sorte que l'argent qui va de celui-ci à ceux-là passe entre leurs doigts, et ils les ont gluants à l'excès.

Il se fait ainsi des fortunes, on ne sait comment; des noms se produisent, s'enflent, s'enflent, deviennent européens; et quand on s'avise un beau jour d'ouvrir cette grande machine qui s'élève dans les airs, superbe et rebondie, on crève un ballon, il sort du vent, et l'on n'a plus même entre les mains une billevesée. Ce genre d'*amis des artistes* est loin d'être le plus niais; on l'a jusqu'ici trop peu observé. Comme ces bonnes gens, sous leurs airs de bonté, ont des exclusions, des haines secrètes, des préjugés, des intérêts, ils sont nuisibles aux arts, enlèvent les récompenses à ceux qui les méritent, pour en saturer leurs créatures ou les flatteurs de leurs caprices.

Sur une plus basse échelle, l'ami des artistes s'inféode souvent à un individu dont il développe les principes, et de qui il explique la pensée. Hors d'icelui, tout est crétin, sauf les morts, qui servent de point de comparaison. Le peintre, du reste, n'a pas de serviteur plus dévoué. Ce familier *fait* la palette, se charge des commissions délicates, des visites aux feuilletonistes; il met du bois au poêle de l'atelier, et ne sollicite d'autre récompense que celle de voir sa tête ébauchée chaque année dans le fond d'un tableau. Après une journée employée à papillonner çà et là, il s'écrie le soir : « Nous avons bien travaillé, notre ciel est descendu tout entier..... nos figu-

res sont ébauchées, *nos dessous* finis, notre toile couverte, etc. » Il est à la fois harassé de fatigue, et content de la besogne; plus heureux que l'artiste, lequel ne jouit souvent que de la première de ces sensations



En province, l'*ami des artistes*, c'est-à-dire de la troupe théâtrale, est lieutenant, avocat, clerc, marchand de vins, fils de négociant, cafetier; dans tous les cas, il a bons poumons et bons bras. En de telles amitiés, le cœur palpite dans l'estomac, et l'on *fraternise* beaucoup. Les cabotins idolâtrés supportent la sympathie avec des airs de matamores, et les bourgeois sont fiers d'être associés à leurs petites passions. La rivalité de la Dugazon et de la première chanteuse cause bien des rixes, à moins que le ténor n'ait sagement débuté par confisquer celle-ci, comme de droit. Au surplus, les comédiens provinciaux ont conservé je ne sais quoi de bohême, de romanesque, de vagabond, de patriarcal, qui les rend plus divertissants que ceux de Paris, lesquels deviennent plus bourgeoisement ennuyeux qu'on ne saurait le dire.

Déjà néanmoins, et depuis quelques années, un symptôme effrayant de la maladie morale qui pâlit les comédiens de la capitale se manifeste parmi ceux des départements. Ce besoin de considération prosaïque les recherche; ils aspirent au droit de bourgeoisie; l'ami des artistes devient pour eux un objet d'utilité, un porte-respect qu'ils choisissent dans les notabilités, et qui, cajolé, salué, adulé, sert alors au comédien de marchepied pour se hausser jusqu'aux hobereaux de l'endroit. Grâce à ce patron officieux, l'artiste pourra se glorifier, comme ses chefs de file des théâtres royaux, d'être initié aux belles manières, d'*avoir été couru* par la meilleure société, et *ravagé* par les *dames du grand monde* (telles sont ses expressions) dans toutes les villes où il a *travaillé*.

Quand il n'est pas juché à la cime de l'échelle sociale, l'ami des artistes dramatiques et lyriques des départements est obligé, pour s'élever jusqu'à eux, de se créer une importance, de s'appuyer sur d'autres estimes, sur d'autres relations non moins précieuses.

S'il s'agit d'une ville de garnison, la tâche est facile. L'ami des artistes est d'ordinaire celui des officiers, et sa moustache végète à l'ombre des leurs. L'ami des artistes est fier, un jour de revue, de marcher au bras d'un capitaine en pantalon garance et de marquer le pas avec lui de toute l'énergie de ses talons. Or, on sait que le guerrier français est vénéré et tant soit peu craint de l'acteur provincial. L'ami commun d'Apollon et de Mars est donc chargé de rapprocher artistes et militaires; il a ses entrées partout, il est la coqueluche de la Dugazon, fait ce qu'il veut de l'ingénue, et présenterait au besoin un officier ou deux à la première chanteuse. Un semblable crédit lui donne à l'état-major de la place et au *Grand-Café* une certaine consistance, tandis que ses familiarités avec ces messieurs du régiment, desquelles il fait parade au foyer du théâtre durant les répétitions, le *posent* parmi les acteurs comme un jeune homme du meilleur genre. Quinze jours après les débuts de l'an théâtral, l'heure du triomphe sonne pour l'ami des artistes. Un lieutenant, un capitaine, ses protégés, véritables amis de la vigne et de l'art dramatique, sont introduits dans le sanctuaire où se prélassent, avant le lever de la toile, le duc de Guise et Zampa, Lucullus et Jeannot, Richelieu et M. Cagnard. D'un air à la fois débonnaire et chevaleresque, l'ami des artistes présente ses guerriers à ses comédiens ordinaires... On l'aime, on le remercie, on le félicite; c'est un grand homme, il comprend et encourage les arts, et il immole glorieusement toute la soirée le grossier public, le bourgeois, l'épicier, le pékin.

Que de rapports naturels entre le militaire et l'acteur de province! Tous deux ne courent-ils pas de ville en ville, d'année en année? ne sont-ils pas tous deux pleins d'indépendance et de servitudes, et ne volent-ils pas l'un et l'autre à la gloire trompeuse par des chemins différents?

On reconnait généralement l'ami des artistes à la manière dont il exagère les habitudes, les allures des objets de son affection. Son chapeau est plus pyramidal, sa cravate *plus convulsive*, son col plus rabattu, sa barbe plus moyen âge, son gilet plus débraillé que chez l'artiste. Son mobilier a l'air d'une boutique de bric-à-brac; il couche en un lit sculpté, tout hérissé d'arabesques horriblement pointues. S'il faisait un mouvement durant le sommeil, il ne se réveillerait pas, car il se fendrait le crâne jusqu'au sternum. Ses buffets du temps de Clodion le Chevelu poussent des cris de hyène quand on les veut ouvrir; il possède l'épée à deux mains du Sanglier des Ardennes, fabriquée pour six francs (il l'a payée soixante) dans la cour du Dragon, ou dans la rue du Feurre, avec un ex-barreau de la grille si indignement détruite de la place Royale. L'ami des artistes méprise son bottier, son tailleur, son valet, son épicier, et jusqu'à son marchand de vins. Il voudrait que chacun fût ami des artistes, et ne fît rien autre. Hors de la question d'art, il ne doit être question de rien. Parmi les gens du métier, il n'en estime qu'un seul, celui qu'il a élu; *le premier génie du siècle* à son avis.

L'ami des artistes procède avec uniformité dans ses débuts; les traits de son origine sont constamment les mêmes; imagination vive, sympathies vagues, sans activité, sans esprit d'ordre et d'imitation, et notre ami Jean Badoulot peut servir d'exemple à la règle. Mais, après un certain nombre d'années et d'influences en sens divers, il s'établit de notables divergences; des spécialités se séparent. Il est des artistes de tant d'espèces!

Parfois on rencontre aux Tuileries certains vieillards à l'œil vif au milieu d'un masque usé, pâle, sillonné de rides longitudinales. Vêtus avec propreté et à la mode de demain, ces jeunes gens d'un autre siècle ont grand'peine à vivre entre les murailles de leurs redingotes pincées, qui s'obstinent à faire prendre à un vieux corps des allures adolescentes, maugré des rébellions de la carcasse. Appuyés fortement, mais avec hypocrisie, sur des joncs plus robustes qu'ils n'en ont l'air, ces messieurs se dandinent le long de l'allée des Feuillants, montrant les façons agréables de gens qui marchent sur des œufs. Un binocle pend à leur cou soigneusement abrité par une cravate blanche, haute, directoriale, des-

tinée à masquer les flasques ondulations de la peau aux régions sous-maxillaires. Sous des chapeaux irréprochables, ils rassemblent en touffes, de chaque côté du visage, à force de tirer et de rouler, certains cheveux empruntés on ne sait où. Les poils qui sont nés sur la nuque, forcés à de longs voyages, parcourent les deux tiers de la sphère occipitale, et s'en viennent expirer, éparpillés et maigres, au bord des déserts frontaux. Toutes les ressources sont employées, tous les côtés faibles défendus, et chaque jour l'habile général dispose les débris de ses troupes sur la brèche ouverte.

Ainsi affûtés, apprêtés, bichonnés, ces gens d'un âge indicible, d'un sexe même problématique, tant ils se sont épilés dès leur première gelée blanche, s'en vont roides comme bâtons, poupées à ressorts, momies galvanisées, colportant çà et là un éternel sourire stéréotypé sur un double râtelier de Pernet.



Suivez un de ces originaux depuis une heure de l'après-midi; c'est l'instant de leur lever. Après une courte promenade, il se rendra au cabinet de lecture. Les feuilles du jour parcourues, seconde promenade, suivie d'une visite au *pastry-cook*, puis à un club quelconque, où il ne trouvera que le garçon de chambre. Enfin, nouvel assassinat du temps jusqu'au diner, après quoi séance énorme, et non sans dormir, dans un café. A toutes les minutes du jour, cet homme a bâillé; les signes de l'ennui le plus pesant, le plus épais, se sont traînés sur son visage; son épine dorsale fléchissait même sous le poids de l'ennui; l'ennui faisait flageoler ses jambes.

Huit heures sonnent, et voilà qu'il se réveille, secoue le plomb dont il est comme appesanti, remonte jusqu'à ses oreilles ses faux-cols en talus, ramène sur l'occiput son cheveu *épars* au fond du chapeau, se sourit avec bonté, s'embrasse et se précipite, joyeux, en fredonnant *Adolphe et Clara*, hors du *Coffee house* (car il recherche les établissements anglais, on ne peut que là s'ennuyer six heures sans être interrompu).

Ce brave homme ne vit que quatre heures, non par jour, mais par nuit. Il est *l'ami* des acteurs, des actrices du vieux temps, et de ces auteurs tragiques déjà rares, espèces disparues comme les mastodontes, lesquels (lesquels auteurs) sont situés dans la tombe, quant aux pieds, et de qui la tête s'incline sous le bocal académique.

Donc, au sortir du café, notre homme se rend au foyer de la Comédie-Française, ou chez quelque acteur retiré de la scène, ou chez quelque ex-notabilité hexamétrique; et là, retrouvant quelques tronçons de colonnes grecques ou romaines, quelques ombres d'Achille ou d'Agamemnon, évoquées par le Tirésias du logis, il se livre à la poésie des souvenirs, à des expansions d'amitié dignes et contemporaines de Pylade et d'Oreste. On rappelle de grands succès oubliés, des amours déplumés depuis longtemps, et l'on parle de pièces, de rôles, de gens illustres que personne n'a jamais ouï nommer, et l'on paraphrase sur des tons lamentables le cri mélancolique du poëte : *O Præteritos!...*

Au milieu de ce cercle, il est une créature à qui l'*ami* en question est spécialement fâcheux : c'est une jeune-première non moins éternelle que le printemps de l'antique Idalie. Notre homme nourrit pour elle une passion platonique et malheureuse. Il a vieilli dans cet amour routinier; la flèche de Cupidon s'est rouillée dans sa poitrine, et la plaie s'est refermée. Cet amant caduc ne trouve plus de mots pour la louer; il sait par cœur tous ses rôles; chaque succès de l'objet aimé est gravé, avec la date fatale, en traits de feu dans sa mémoire, et, dès que survient un nouveau triomphe, le tendre historiographe enchanté amène à cette fête toutes les ovations du temps jadis. Alors il est question d'*OEdipe*, de *la Vestale*, du *Philinte*, du *Petit Chaperon-Rouge*, des *Visitandines;* hélas!... de *Rose et Colas*, et... du *Mariage de Figaro!...*

Quel supplice pour cette ingénue, qui vient tout à l'heure d'être embrassée sur le front par une mère dont elle serait l'aïeule! Le rouge lui en déteint sur les pommettes, et ses faux cheveux se dressent d'horreur au milieu des roses qui y sont mêlées! Comme elle n'a pas vieilli, cette déesse, comme elle persiste dans l'ingénuité la plus primitive, comme elle persévère dans le trille et la roulade, l'*ami des artistes* accroche ses vieux ressouvenirs à ce buisson d'immortelles, et il prend le crépuscule du soir pour l'aurore aux doigts de rose. Quant à sa vie, à lui, il la dira sans peine.

Cet homme n'a jamais rien fait, rien. Officier, en 82, au régiment de la reine, il se lia, au voyage de Cherbourg, avec l'intendant des menus, lequel, au retour, lui donna à souper chez des filles d'Opéra. Il a connu Molé, mademoiselle Clairon, et encouragé les débuts de la petite D***... ici présente et toujours adorable (la petite D*** fait une grimace diabolique). Depuis lors, il n'a pas quitté les coulisses; il sait tout le vieux répertoire : c'est lui qui a enseigné à Talma son « Qu'en dis-tu? » Il croit entendre encore Lekain s'écriant :

Et sa tête à la main, demandant son salaire.

Bien qu'il fût jeune alors, le geste du tragédien, qui semblait se décapiter et manier sa tête entre ses doigts, le son de cette voix vibrante, le saisissent encore d'une poétique horreur.

Puis il se tourne vers la jeune-première qu'il idolâtre à perpétuité; il lui reproche tendrement les soupirs qu'elle lui a dérobés, cette enfant toujours belle, divine, surnaturelle, mais inhumaine. Et l'on sourit à cette constante affection. Pauvre ami! hélas! il eut naguère quelques lueurs d'espoir. Un jour, après un souper champêtre, on avait montré quelque pitié, on devait se revoir, un rendez-vous même... Mais les destins jaloux ont tout renversé, et... la catastrophe du 10 août...

Personne ne connaît le surplus de cette histoire, car à cet endroit critique la jeune-première, appelant à l'aide un catarrhe peu éloigné, tousse d'une haute façon en roulant des yeux peu langoureux; l'ami laisse la narration brisée dans sa poche, d'où il retire une bonbonnière, et tout finit par

Vous plaît-il un morceau de ce jus de réglisse?

car l'*ami des acteurs* n'omet pas une occasion de citer, et d'ordinaire la citation le conduit à l'anecdote, et l'anecdote à la biographie.

L'ami de la vieille scène lyrique et tragique a eu plusieurs passions, plusieurs amitiés administratives : son mobilier en fait foi. Rien de plus hétérodoxe. Chacun de ses meubles est le legs d'un grand acteur ou une acquisition faite à sa vente après décès. Sur les murailles sont accrochés d'affreux petits portraits en taille-douce, encadrés dans le *bois noir* de l'amitié, selon le précepte de Jean-Jacques. Bien qu'il soit riche, cet étrange mortel vit sobrement ; ses revenus passent en cadeaux considérables qu'il faisait jadis à l'instar des ducs tel et tel. Or, il ne veut pas déroger. D'ailleurs, les attentions de ce genre lui rapportent des caresses douces à son cœur; et puis, *nous autres* artistes, nous jetons l'or par les fenêtres.

Quand toutes les gloires ses contemporaines ont disparu, quand il se trouve enfin seul, sans artistes à coudoyer, il se retire à son tour, *il abandonne le théâtre*. Son capital est endommagé, il a vécu plus longtemps qu'il ne comptait, et il est forcé d'aller prendre sa retraite dans certain château délabré dont il porte le nom, et qu'il n'a jamais vu. Ses habitudes s'y trouvent dérangées, le silence le glace, les regrets le minent; comme *il fut toujours vertueux, il aime à voir lever l'aurore;* ce régime le fatigue, et il meurt avec les feuilles.

C'est là l'antique *ami des artistes*, doux, poli, sensible, modeste, et d'une éducation irréprochable. Aujourd'hui ce type est rare. Les acteurs n'aimant qu'eux-mêmes sont leurs seuls amis; et leur morgue, qui dédaigne les auteurs et protége leurs lauriers, rebute l'humble lierre qui voudrait s'attacher à eux. L'ami des acteurs du jour est journaliste ou capitaliste. Dans le premier cas, on l'appelle *canaille*, dès qu'il a le dos tourné; dans le second, on s'en rit comme d'une dupe. Cependant les vieux poëtes ont encore de vieux amis à qui ils lisent de vieux poëmes sur de vieux sujets, et de vieilles mains applaudissent ces chefs-d'œuvre inconnus. Ils s'accordent, auteurs et admirateurs, à déplorer le méchant goût du siècle et à excommunier, à exorciser les jeunes gens, qui n'en sont pas reconnaissants, les ingrats!

Quand une fois l'ami d'un artiste a vécu trente ans à ses côtés, il est plus qu'un parent, plus que la femme et les enfants. A force de suivre son idole, de l'écouter, de l'examiner, il est parvenu à la connaître; il sait les replis de cette âme, et il ne s'isole plus de cet autre lui-même. Le vieil ami de l'artiste pense alors avoir acquis des droits sacrés.

Après la mort de mademoiselle Duchesnois, quelqu'un fit rencontre d'un vieillard qu'il avait connu chez elle. Cet homme était pâle, abattu, consterné. On s'efforça de le consoler, mais en vain. « Ce n'est pas tant, s'écriait-il, sa perte qui m'afflige, que son horrible ingratitude. Croiriez-vous, monsieur, qu'elle est morte sans me rien léguer dans son testament... à moi! A moi qui depuis trente ans *dînais chez elle trois fois par semaine...* »

Malgré la ferveur de ces sympathies pieuses, Dieu vous garde, artistes, des questions et de la logique de l'ami fatal! C'est le malin qui l'a suscité pour vous induire au péché d'impatience et de colère.

Un tel travers, nous l'avons dit, est le résultat d'un orgueil puéril, d'un enthousiasme immodéré et d'une impuissante ambition. La paresse y contribue souvent. Par malheur, on ne devient point habile par l'acquisition d'une teinture générale des choses de la science, et l'érudition à deux sous ne conduit qu'au bavardage, à la fausseté du jugement, la pire des qualités et la première de celles qui constituent l'*ami des artistes*.



Paris. — Imp. ... boulevart Montparnasse, ...



LA FRUITIÈRE

PAR

FRANÇOIS COQUILLE





Quand on s'est promené dans Paris, et que l'on a passé en revue ces boutiques étincelantes de dorure, aux marbres précieux, aux glaces richement encadrées, véritables salons où le chaland confus n'ose pas entrer, et dont il s'éloigne avec son argent, on s'arrête avec plaisir devant le modeste *étalage* de la *fruitière*. Rien n'est plus frais, et ne repose plus agréablement les yeux et la pensée.

Malgré le désordre apparent de l'humble boutique, un ordre secret a présidé à l'arrangement des fruits et des légumes. Ils pendent en grappes, se réunissent en gerbes, s'élèvent en pyramides, ou gisent confusément épars. Des *carottes* éclatantes, des *oignons*, et de longs *poireaux* verts et blancs encadrent la *devanture* comme d'une riche guirlande. Plus bas s'étalent, suivant la saison, des *bottes* de *navets* ou d'*asperges*, des *aubergines* et de gros *choux cabus* qui contrastent avec leurs frères aristocratiques, les élégants *choux-fleurs*. Derrière cette espèce de rempart s'abritent tour à tour les *petits pois*, les *haricots* dans leur cosse fragile, les *cerises*, les *groseilles* et les *framboises*; tandis qu'en dehors, près de la porte, un *potiron*, gardien muet et peu vigilant, pose gravement sa masse rabelaisienne sur un escabeau boiteux.

A ces produits de nos climats que manque-t-il, pour être admirés, qu'une origine exotique? Et pourtant les tropiques, si fiers de leurs *bananes*, de leurs *dattes* et de leurs *ananas*, ont-ils des fruits plus savoureux et d'un ambre plus flatteur que nos pêches et nos abricots, plus vermeils que nos pommes d'api, plus parfumés que nos fraises des bois, plus rafraîchissants et mieux colorés que nos groseilles et nos cerises?

Tous ces trésors sont placés sous l'œil et sous la main des passants, à la portée des voleurs, auxquels la fruitière n'a pas l'air de songer. Sa noble confiance fait honte aux précautions des autres marchands. Ceux-ci ont de mystérieux tiroirs et de sombres cartons. Ils se cachent, avec leurs marchandises, derrière des grilles en fer et des treillis; la fruitière mettrait ses fruits dans la rue. Tout lui est bon pour étalage, et sa fenêtre incessamment ouverte, et le devant de sa porte, et les chaises qu'elle expose au dehors, chargées de provisions. On la voit qui s'agite, qui passe et circule avec facilité, et retrouve sa route à travers ce labyrinthe de légumes. Si mêlés qu'ils soient, sa main sait où les prendre au besoin, son pied ne les heurte jamais; et d'ailleurs, qu'en arriverait-il? Excepté pour ses œufs, elle ne craint pas la *casse*.

La fruitière est un des types de Paris. Toutefois, ne la cherchez pas dans le Paris élégant. On voit à la Chaussée-d'Antin, aux environs de la Bourse et de la place Vendôme, des fruitiers qui se décorent du titre emphatique de *verduriers;* mais on n'y voit pas la fruitière. Elle ne s'acclimate que dans les quartiers Montmartre et Poissonnière, Saint-Denis et Saint-Martin. Elle affectionne le Marais et les faubourgs. C'est là qu'elle pousse et qu'elle fleurit dans sa luxuriante originalité. Il lui faut, comme à ses légumes, l'humidité des rues étroites.

C'est une femme qui a passé l'âge moyen de la vie, d'une physionomie honnête qui prévient tout d'abord, et d'un embonpoint assez prononcé. Elle n'est pas haute en couleurs comme l'écaillère et la marchande des halles; elle n'a pas le coup d'œil ferme, la voix masculine, et les gestes provoquants qui *distinguent* ces dames. Il y a en elle quelque chose de champêtre et de potager.

Femme de tête néanmoins, active et suffisamment intelligente, ne soignant ni sa personne ni son langage, et tirant sa beauté de son propre fonds. Si sa robe ne lui serre pas trop étroitement la taille, c'est peut-être que, n'ayant plus de taille, elle ne saurait au juste où se serrer. Elle va, les manches relevées jusqu'aux coudes, montrant des bras d'un rouge légèrement foncé, et affublée d'un large tablier, dont on ne saurait vanter l'entière blancheur. Elle aime tant son costume de tous les jours, qu'elle le garde aussi le dimanche; seulement, elle croit devoir changer de bonnet. — La coquette!

On comprend qu'une telle femme, alors même qu'elle est mariée, n'est jamais en puissance de mari. La loi, qui lui a fait un devoir de la soumission, s'est trompée en cela comme en mainte autre chose. Un mari de fruitière est un être problématique qui existe sans doute, mais qu'on ne voit pas, qu'on ne connaît pas, et dont on ne parle pas. Vivant, sa femme l'a enterré, tant elle le cache et le dissimule sous son importance et l'ampleur de sa personne. On prétend qu'il se meut, qu'il parle et vit comme les autres hommes. On dit même qu'il court dès le matin aux halles et aux marchés, qu'il achète et transporte chez sa femme les divers *articles* de son commerce, et qu'il l'aide à nettoyer certains légumes, et à écosser les petits pois. Nous voulons le croire; mais, loin de donner son nom à sa femme, il perd jusqu'à son prénom. Il ne s'appelle ni Pierre, ni Simon, ni Jacques; c'est sa femme, au contraire, qui lui impose le nom de son état : *La fruitière!* C'est ainsi qu'on la désigne; et quand par hasard il est question du mari, on ne le connaît que sous ce titre : *Le mari de la fruitière!*

Telle est même la force de l'habitude que, si d'aventure un homme se faisait *fruitier*, on dirait de lui *la fruitière.*

Elle est placée immédiatement après l'épicier, sur cette limite moyenne où se rencontrent le riche et le pauvre. Elle a toutes les qualités de l'épicier, et n'a peut-être aucun de ses défauts. Les prétentions de celui-ci sont connues. Malgré son air candide et débonnaire, malgré son grade de sergent dans la garde nationale, et sa casquette obséquieuse, il vise à l'esprit et au beau langage; il exhale je ne sais quel parfum colonial et aristocratique. Il est fier de son *encoignure*, qui domine deux rues, fier des grandes maisons qui l'honorent de leur pratique, et du comptoir d'acajou dans lequel trône superbement son *épouse*. La fruitière ne connaît pas tout cet orgueil : son comptoir, à elle, c'est une simple table; son trône, c'est une chaise dépaillée; ses pratiques, ce sont les bourgeois et les pauvres gens. Elle ne tient ni *livres* ni *registres*, et l'on n'a jamais dit qu'elle eût une *caisse*.

Les plus humbles entrent familièrement chez elle. Elle vend un peu cher, et surfait souvent. Mais quoi! on ne lit pas sur son enseigne ces mots cabalistiques : *Prix fixe;* on a le droit, aujourd'hui si rare, de marchander avec elle; et où est le plaisir d'acheter quand on ne marchande pas? Prenez-la à son premier mot : elle sera toute fâchée et toute honteuse. Chose remarquable! on voit fréquemment des *bouchers* et des *boulangers*, ces princes du commerce, condamnés pour vente à faux poids; l'épicier lui-même, ce type d'honnêteté, subit quelquefois la honte d'un jugement. La *Gazette des Tribunaux*, qui attache les délinquants au pilori de la publicité, n'a pas encore inscrit le nom de la fruitière dans ses colonnes vengeresses. Elle y brille par son absence.

A-t-on bien calculé jusqu'où s'étendent ses relations, et quelle importance morale et commerciale elle exerce dans un quartier? Elle tient à tout, et tout vient aboutir à elle. Sa boutique est un centre autour duquel s'établissent et se rangent les autres professions; et, tandis que l'épicier et le marchand de vin se carrent aux deux extrémités de la rue, elle règne paisiblement au milieu. Les riches, qui envoient leurs pourvoyeurs aux halles et aux marchés, se passeront de son voisinage; mais la classe pauvre et la bourgeoisie veulent l'avoir sous la main. Sans elle, le quartier ne serait pas habitable. Où trouverait-on les provisions du ménage, toutes ces mille petites nécessités de la vie, et les nouvelles de chaque jour, qui sont encore un besoin? Comment déjeuneraient la grisette, l'étudiant, l'artisan de tout état et de toute profession, sans le morceau de fromage quotidien, sans les fruits et les noix qu'elle leur mesure ou leur compte d'une main vraiment libérale? Le *pot-au-feu* des petits ménages pourrait-il se passer des carottes, des choux, des poireaux et des oignons qui relèvent si merveilleusement le goût de la viande, colorent le bouillon et lui donnent de la saveur? L'habitant de Paris, qui ne connaît que sa ville, qui ne sait pas comment le blé pousse, quand se font la moisson et les vendanges, suit la marche des saisons en regardant la boutique de la fruitière. Elle lui rappelle, ce qu'il eût sans doute fini par oublier, que, loin de ces rues boueuses, s'épanouissent de riants coteaux et des plaines verdoyantes. La nature parle à son cœur de Parisien; et si, par un beau dimanche, il se détermine à franchir la barrière, ces colonnes d'Hercule sur lesquelles les badauds croient lire : « Tu n'iras pas plus loin; » s'il s'écarte, et va parcourant les bois de *Belleville*, et les *Prés Saint-Gervais;* si, dans des chemins poudreux, il s'extasie sur la pureté de l'air qu'il respire; si, tenté par n'importe quel *fruit défendu*, il tombe entre les mains inévitables du *garde-champêtre*, qui le suivait pas à pas, et qui lui *déclare procès-verbal* au nom de la loi et de la pudeur publique : ces plaisirs, cette promenade enchantée, ces émotions si variées et si nouvelles, et surtout l'*aspect de la verdure*, à qui les doit-il, sinon à la fruitière?

Chaque mois lui envoie ses productions. On voit paraître chez elle tour à tour l'oseille, la laitue, les asperges, la chicorée; puis viennent les choux-fleurs et les petits pois, ces douces prémices de l'été; les fraises et toute la famille des fruits rafraîchissants. Attendez : voici les pommes de terre nouvelles, toutes petites, toutes rondes, ou délicatement allongées. La pomme de terre suffirait seule à la gloire de la fruitière. La boutique où l'on trouve ce pain naturel doit être la première parmi les plus utiles et les plus honorées. L'automne arrive, les mains pleines de ses brillants tributs, et l'hiver, qui ne produit rien, se pare longtemps des richesses de l'automne. La neige couvre déjà les campagnes et les jardins, que l'étalage de la fruitière, ce jardin artificiel, est aussi fourni que jamais.

Elle vend bien d'autres choses encore. Elle est renommée pour le beurre, le fromage et les œufs frais, et elle partage avec l'épicier l'honneur de cultiver les cornichons, ce légume proverbial. Regardez : voilà des plumeaux et de mystérieux balais dont l'usage ne s'exprime pas; voilà des pots de toute forme et de toute couleur; voilà des vases en faïence plus utiles qu'élégants, et dont le besoin se fait généralement sentir; et, par le plus heureux contraste, le bon la Fontaine trouverait encore ici

De quoi faire à Margot, pour sa fête, un bouquet.

Le petit oiseau lui-même n'y est pas oublié; outre le *mouron* (que deviendrait Paris sans mouron?) on voit suspendus en dehors de longs épis de millet, et des ga-



teaux circulaires, image trompeuse de nos échaudés.

Enfin, c'est la fruitière qui fournit ces petits vases en terre cuite, dont l'étroite ouverture ne sait pas rendre ce qu'elle a reçu : les *tirelires*. Saluez, ô vous qui ne les connaissez pas. Les tirelires si chères à la grisette, à la demoiselle de boutique, à l'enfant, à l'artisan laborieux! les tirelires, ces *caisses d'épargne* des plaisirs innocents! les tirelires, que la fruitière vend un sou, et qu'une femme si rangée et si économe était seule digne de vendre!

Fleurs et fruits, fromage, beurre et œufs frais : tout cela, direz-vous, s'achète aux halles. Mais les halles sont si loin, et le temps à Paris est si cher! La boutique de la fruitière est une petite halle établie dans chaque rue. Chaque maison y envoie chercher les provisions de la journée, et l'hôtel orgueilleux lui-même, quand la halle lui a manqué, se voit contraint de recourir à l'humble boutique, et s'étonne d'y être si bien servi.

Comprend-on maintenant l'importance morale de la *fruitière?* Nul ne vient chez elle sans y échanger quelques paroles. C'est le rendez-vous favori des servantes; et, par elles, les secrets des ménages descendent chaque matin et arrivent à son oreille. Placée sur la rue, et au pied de ces hautes maisons qui contiennent un monde entier, elle voit tout, elle sait tout. Amours de jeunes filles, querelles, scandales de tout genre, rien ne lui échappe et les pratiques, qui se succèdent sans relâche, et qui lui apportent le tribut de leurs liards et de leurs nouvelles, la tiennent au courant de ce qui se passe au loin, hors de son horizon et dans les quartiers avoisinants. Elle est la confidente de toutes les *bonnes d'enfant* La portière ne jouit ni de son crédit, ni de sa considération. La portière est méchante, hargneuse, et notoirement indiscrète. La fruitière est vantée pour sa discrétion et ses sages conseils. Et puis, — n'est-ce pas une *femme établie?* Elle écoute et parle tout à la fois; souvent elle s'interrompt pour ranger quelque chou qu'un pied distrait a délogé, quelque gros artichaut qui s'est écarté étourdiment de ses compagnons. Il y a toujours chez elle une histoire commencée, une de ces interminables histoires des *Mille et une Nuits*. On entre, on sort : l'auditoire féminin se renouvelle, et l'histoire continue; elle s'égare en longs détours; elle se perd en mille anecdotes incidentes; mais, à l'exemple du fameux couteau de Jeannot, c'est toujours la même histoire.

La fruitière a le cœur sur la main; son amitié est solide, son obligeance est éprouvée; tous les petits services qu'elle peut rendre, elle les rend avec empressement. Bien que son commerce soit plus qu'un autre un commerce en détail, et ne supporte pas les longs crédits,

elle ne laisse pas d'avancer à de pauvres voisines quelques liards et même quelques sous, elle, pour qui les sous et les liards sont des francs. A l'ouvrier indigent, à la veuve ou à l'orphelin, la brave femme fera, comme on dit, *bonne mesure.* — Aumône magnifique, noblement et délicatement déguisée, dont personne ne lui saura gré, et pour laquelle elle ne recevra pas même un *merci;* car ceux qu'elle oblige ainsi ne s'en doutent pas!

Les écoliers, les *gamins* des carrefours, qui s'arrêtent avec admiration devant les merveilles opulentes de l'épicier, contemplent avec une convoitise plus naturelle et mieux sentie les bonnes choses que vend la fruitière; souvent même ils organisent de petits vols à ses dépens : la maraude réussit presque toujours, et les voilà qui fuient, en se pressant d'anéantir le corps du délit. L'épicier dépêcherait son garçon à leurs trousses; il s'élancerait lui-même après eux, en dépit de sa gravité, et, d'un air formidable, il les conduirait au *violon.* La fruitière, avertie trop tard, accourt, comme l'araignée, du fond de son domaine, et apparaît, les deux poings sur les hanches et le bonnet légèrement posé de travers : elle crie *au voleur* et *à la garde,* et poursuit les maraudeurs de sa voix glapissante. Si un voisin officieux parvient à les attraper et les amène tout confus devant leur juge, elle les charge d'imprécations; elle leur prédit l'échafaud, et finit souvent par les renvoyer avec un bon sermon et une poignée de cerises.

Qui comprendra les joies, les soucis de cette existence paisible, où tous les jours se ressemblent, où les contrecoups des plus grandes convulsions viennent s'amortir? Napoléon prétendait qu'il y avait peut-être, dans quelque coin de Paris, un être isolé qui n'avait pas entendu le retentissement de son nom. Eh bien, la fruitière, qui sait tant de choses de la vie usuelle, ne sait presque rien des événements politiques; bien différente de la portière sa voisine, qui a les prétentions et le savoir d'un homme d'État. Parfois, dans ses heures de désœuvrement, elle emprunte à celle-ci une moitié de vieux journal. Elle lit rarement, et ne sut jamais bien lire; elle épelle donc à grand'peine, et en estropiant les mots : elle ne comprend pas beaucoup; mais c'est sans doute la faute du journal; et puis, la fin de la phrase ou de la page lui expliquera ce qui lui semble obscur et incohérent. La phrase finit, la page s'achève, et la lectrice n'a recueilli que des termes étranges, des noms qu'elle a entendu prononcer, mais dont elle ignore l'histoire. Lasse enfin et découragée, elle abandonne cet exercice fatigant pour ses yeux et pour son intelligence, et en revient à son vieux livre de prières, livre qu'elle sait par cœur, ce qui ne veut pas dire qu'elle le comprenne. Qu'importe au surplus? Où l'esprit manque, le cœur suffit.

Elle sort rarement de sa boutique : tant de monde s'y donne rendez-vous, qu'elle a toujours compagnie. Les dimanches, quand un beau soleil a séché les pavés, la fruitière, assise devant sa porte, tient salon dans la rue, à l'ombre des hautes maisons et à la fraîcheur des *bornes-fontaines* qui coulent en petits ruisseaux. Tout en discourant avec ses voisins, elle jette un regard de complaisance sur son jardin potager. Que d'autres courent à la *barrière* et se ruinent en danses et en plaisirs de toute sorte, ses jouissances à elle sont plus intimes. Trouver, découvrir une *belle partie* de légumes; pouvoir exposer des prunes mieux colorées, des œufs plus gros, des choux plus massifs; mettre devant sa porte, comme une enseigne, quelque potiron monumental, que l'on se montre du doigt, dont on parle dans le quartier, et à l'aspect duquel les curieux ébahis s'arrêtent avec respect : voilà sa joie, son orgueil, son triomphe, ce qu'elle aime à voir et à entendre.

Faut-il qu'un si beau caractère ait ses taches et ses défauts! Elle est jalouse; elle a le cœur de *César,* et ne veut pas être la seconde dans sa rue. Les *primeurs* qu'une rivale parvient à étaler quelques jours avant elle l'empêchent de dormir. Ces boutiques ambulantes de légumes, ces petits comptoirs improvisés sous les portes cochères et devant les *allées,* et qui, ne payant ni loyer ni patente, peuvent vendre à meilleur marché, contristent la fruitière et lui causent des déplaisirs mortels. Elle incrimine le commissaire de son quartier, les agents de police et *mósieur* le préfet de police lui-même, et, dans l'excès de sa passion, elle s'écrie : « Si j'étais gouvernement!... »

On lui reproche encore de se livrer immodérément à l'interprétation des songes, et de se demander chaque matin, après de longs efforts de mémoire : « Ai-je rêvé chien, chat ou poisson? » Ne rions pas trop de cette faiblesse, nous qui faisons les esprits forts. N'est-ce pas une récréation innocente, une source intarissable d'émotions qui ne coûtent rien à personne? Heureux qui, au milieu des tristes réalités de la vie, s'inquiète d'un songe! Il y a là plus de bonhomie, plus de naïveté, plus de poésie peut-être, que dans tout un poëme. Eh bien, oui, malgré de trop nombreuses déceptions, la fruitière croit aux rêves. Ne lui parlez pas, ne la questionnez pas; gardez-vous surtout de rire devant elle, et de chercher à la tirer de cette humeur chagrine où elle semble se complaire. Ce jour est un jour funeste. Ses fruits se moisiront : on viendra lui échanger une pièce fausse; elle trouvera une pierre frauduleusement cachée dans sa motte de beurre. A quoi ne doit-elle pas s'attendre? Apprenez qu'elle a fait un rêve, et qu'elle a vu quelque chose d'effrayant, dont le souvenir la poursuit, quelque chose enfin qui la menace de tous les malheurs, et qu'elle ne peut interpréter d'une manière un peu rassurante. — C'était un matou... un matou noir!

La nature de quelques-uns de ses articles ne lui permet pas d'avoir un chat, cet ami déclaré, ou, si l'on veut, cet ennemi du fromage; car tant d'amour ressemble presque à de la haine! Elle remplace souvent le luxe d'un perroquet par un *geai* ou une *pie,* ces perroquets de la petite propriété, oiseaux babillards, qui lui font une concurrence redoutable. Mais, le plus communément, elle suspend à côté de sa porte une cage qui renferme un chardonneret ou un serin. Le petit chanteur, bien fourni de mouron et de millet, et entouré de verdure, se croit au milieu d'un jardin, et, dans cette douce illusion, il ne se tait pas de tout le jour.

Il est des fêtes réservées où la fruitière s'arrache enfin à cet étroit domaine qui est pour elle un univers; des occasions solennelles où elle s'aventure à visiter les Tuileries, les musées, et, mieux encore, le jardin des Plantes. Il ne faut rien moins que l'arrivée à Paris d'une parente à qui l'on veut faire les honneurs de la *capitale.* La fruitière s'est parée de ses plus brillants atours; son mari, cet être de raison, apparaît enfin en chair et en os, et entièrement semblable aux autres hommes. Il est chargé d'un ample parapluie rouge, et donne le bras à sa femme. Le couple patriarcal s'avance lentement au milieu des merveilles que le progrès enfante tous les jours; il jouit de l'étonnement de la *provinciale,* que la vue de tant de belles choses semble pétrifier, et s'étonne lui-même à l'aspect des maisons et des trottoirs élevés et construits depuis sa dernière excursion. Il reconnaît à peine les quartiers qu'il a parcourus autrefois; il s'égare au milieu des rues nouvelles, et se voit contraint de de-

mander son chemin dans Paris. Pour des *Parisiens*, quelle humiliation! Les tableaux de nos musées, qu'il s'efforce de comprendre, et qu'il explique à sa manière, lui causent plus de fatigue que de plaisir. Il n'est véritablement heureux qu'au jardin des Plantes : il se pâme d'admiration devant les ours; il ne les quitte que pour aller à l'éléphant, et de là à la girafe, qu'il s'obstine à appeler *giraffe;* il tressaille d'effroi au rugissement du tigre et du lion, et se communique mainte réflexion sur la férocité de l'hyène et le naturel licencieux du singe.

Ainsi vieillit la fruitière. Peu à peu, l'âge a courbé sa taille et roidi ses membres. Elle est encore rieuse et d'humeur facile; mais elle a perdu la vivacité de ses mouvements. Qui lui succédera? Elle a une fille dont elle est fière, et qu'elle déclare être son vivant portrait. Simple et prosaïque en ce qui la regarde elle-même, à force d'amour maternel elle devient romanesque, et rêve pour *son enfant* un état propre et sans fatigue, une vie sans travail, et, finalement, un riche mariage. Les blanches mains, les doigts effilés de son *Angélina* sont-ils faits pour soulever de grossiers légumes? Non, sans doute. Aussi mademoiselle sait-elle lire, écrire et broder. Elle sera ouvrière en robes, modiste, artiste peut-être; elle ne sera pas fruitière, ce qui eût été plus sûr.

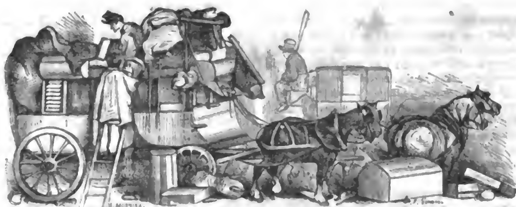
Un matin, la boutique s'ouvre plus tard qu'à l'ordinaire, et l'on y voit avec étonnement un homme qui va et vient d'un air effaré au milieu des légumes, marchant sur les uns, culbutant les autres, et ne sachant où trouver ceux qu'on lui demande : c'est le mari devenu *fruitière*, tandis que sa femme malade s'inquiète et se tourmente, et souffre moins de son mal que de la contrariété d'être retenue dans son lit. A cette nouvelle, le quartier s'attriste et s'émeut : la rue n'est point jonchée de paille pour amortir le bruit des passants, effort impuissant de la richesse contre la douleur, vaine précaution que dissipe le pied des chevaux, et qu'emportent les roues des voitures; mais les voisines, mais les bonnes amies, mais les commères de la brave femme se pressent en foule à sa porte. Elles accablent de leurs questions, elles étourdissent de leurs conseils le malheureux mari, qui ne sait à laquelle entendre. Toutes lui recommandent une recette différente, une recette infaillible, dont la vertu est souveraine, et qui ne peut manquer de guérir la malade : c'est un bruit, une confusion, un mélange bizarre de paroles, jusqu'à ce que la troupe bruyante, cessant de s'entendre, baisse subitement la voix et se taise tout à coup, pour recommencer quelques instants plus tard.

Le jour où la fruitière est rendue à ses pratiques est un jour de fatigue et de joie. Il lui faut dire elle-même et raconter de point en point, bien que son mari l'ait racontée cent fois, toute l'histoire de sa maladie. L'auditoire en cornette, debout, et le panier au bras, écoute avidement, et fait sur les moindres circonstances de longs et savants commentaires. La *Faculté* elle-même en serait à bon droit étonnée. On apprend alors quelle est la voisine dont la recette a été suivie de préférence. Approchez-vous, prenez votre part du spectacle. Regardez cette mortelle extraordinaire, contemplez son visage, étudiez ses traits pendant qu'elle se laisse complaisamment admirer. Tous les yeux sont fixés sur elle: on l'envie, on lui en voudrait presque de son succès. Voilà une réputation faite, voilà une femme dont on parlera dans le quartier, et qu'on viendra consulter de toutes les rues avoisinantes. Désormais sa clientèle est assurée. Elle jouit de sa célébrité : elle triomphe, elle est heureuse. — C'est elle qui a guéri la fruitière!

Avertie par cet accident, celle-ci prend enfin le parti de vendre sa boutique, et elle abandonne le quartier qu'elle anima si longtemps. Une autre succède à sa popularité et à son importance. C'est un grand événement dans la rue. Mais quoi! tout s'oublie. Peu à peu on parle moins de l'ancienne fruitière, suivant l'usage de ce monde inconstant, qui ne sait pas se souvenir de ceux qu'il ne voit plus. Elle disparaît; elle se retire aux extrémités de Paris, et s'enferme dans un petit enclos qu'elle sème et qu'elle arrose, où elle s'entoure de fleurs, où elle cultive, sans les vendre, ces légumes bien-aimés qu'elle vendit pendant tant d'années sans les cultiver. Elle reste fidèle à ses goûts et à ses habitudes, et jusqu'au bout elle est, du moins à l'endroit du *chou*, comme ces honnêtes lapins de Boileau,

> Qui, dès leur tendre enfance élevés dans Paris,
> Sentaient encor le chou dont ils furent nourris.





LE CONDUCTEUR DE DILIGENCE

PAR

J. HILPERT



Condamnés à la rude épreuve de donner chaque jour du nouveau, encore du nouveau, n'en fût-il plus au monde, la presse et le théâtre vont demandant des sujets à toutes les classes de la société. Boudoir et mansarde, palais et guinguette, il n'est aucun lieu, si haut placé qu'il soit, si intime qu'il puisse être, où leur pied hardi ne se pose, aucune variété de l'espèce humaine qu'ils n'analysent dans ses moindres détails : une seule jusqu'ici semble avoir échappé à leur œil scrutateur. Est-ce dédain ? est-ce oubli ? Je n'ose me prononcer entre cette alternative, et cependant le fait est vrai : le malheureux inédit existe, il est là près de moi, réduit à réclamer par ma voix sa place au soleil de la publicité... Pauvre Conducteur ! ! !

C'est à toi cependant qu'auteurs et vaudevillistes doivent la primeur des productions étrangères, source inconnue de bien des œuvres! à toi le doux cigare

Dont la blanche fumée
Fait naître la pensée.

Par toi, dans leurs réunions bachiques, Strasbourg et Toulouse, Ostende et Périgueux, viennent à l'envi se placer sur leurs tables ! par toi, l'hiver voit renaître les richesses de l'été ! par toi, le printemps devient automne ! Et lorsque le festin s'avance; lorsque, impatiente de bondir, la parole frémit aux lèvres des convives, qui donne l'essor à cette noble aventurière ? qui couronne la bacchante de ses grappes les plus vermeilles ? n'est-ce pas toi, avec la précieuse liqueur que tu apportas des coteaux de la Champagne ? Sans toi, plus de *Caveau*, plus de *Rocher;* sans toi, plus d'esprit, plus d'amours.

Et cet ami qu'ils attendent, cette femme qu'ils brûlent de presser sur leur cœur, qui donc les leur rendra ? Aux mains de qui, pendant des jours, des nuits entières, la vie de ce qu'ils ont de plus cher est-elle aveuglément confiée ? aux tiennes, aux tiennes seules, conducteur ; et ils te méconnaissent, ils te préfèrent le postillon, ce ministre aveugle de tes volontés ! Ils le promènent en triomphe sur la scène; ils lui réservent les parfums les plus suaves, les roulades les plus flexibles. Ils ne refusent aucun laurier à sa gloire, et font chanter ses louanges aux harmonieux accords de l'orgue de Barbarie. Ils ont tout dit sur lui, tout... excepté ce qui est.

Là commence ta vengeance !... Ton fidèle portrait va faire justice de leurs dédains.

Le conducteur est au civil ce que le hussard est au militaire : même conscience de sa supériorité, même esprit de corps et d'insubordination, même coquetterie dans la tenue ; il n'est pas un jeune gars dont le village soit traversé par une route royale plus ou moins bien entretenue, pas une fille de ferme ou d'auberge au cœur plus ou moins susceptible d'impression, qui puisse résister au pouvoir d'attraction dont le conducteur, comme le hussard, semble avoir été doué par la nature. Où chercher la cause de cette vertu puissante ? Réside-t-elle dans cette veste dont la coupe élégante et dégagée laisse chez tous les deux deviner les formes du modèle, dans ces riches brandebourgs dont les fils artistement tressés en spirales semblent autant de liens indissolubles, dans ce *charivari* enfin dont un cuir élégamment ciré protège les parties inférieures ?

Tous deux, il est vrai, sont soumis à une discipline sévère, à une subordination passive à l'égard des chefs, depuis le colonel jusqu'au brigadier, depuis l'adminis-

trateur jusqu'au contrôleur de bureau. Au hussard l'entretien pénible du fourniment, au conducteur le soin de sa ferrière[1]; au premier, l'inflexible théorie; au second, l'inexorable règlement; au troupier, les corvées, la consigne et la salle de police; au bourgeois, la mise à pied, la responsabilité la plus étendue et les amendes qui, partant du chiffre cinq, attribué aux dernières peccadilles, suivent arithmétiquement la progression du délit et s'élèvent, sans grand effort, jusqu'à cinq cents francs, punition ordinaire de la fraude avec récidive.

Ce sont là de rudes épines, mais on ne les connaît qu'à la pratique, et les fleurs du métier jettent à l'extérieur un si vif éclat!

Est-il rien de plus séduisant, en effet, que la moustache retroussée, le riche dolman, le colback bleu-de-ciel du hussard; rien de plus entraînant que la casquette à la forme inclinée et gracieuse, que le collet brodé, où l'or, l'argent et la soie se disputent coquettement le soin de rendre le conducteur plus beau, la gloire de le faire plus brillant? Puis la sacoche de ce dernier renferme de nombreux écus, dont quelques-uns demeurent, à chaque voyage, sa propriété. Décidément, l'avantage lui reste sur son concurrent.

Pour le conducteur, le langage des emblèmes n'a point vieilli; nouveau chevalier toujours errant, sa dame est l'administration qu'il sert; on la reconnaît à la couleur et à l'écusson qu'elle lui permet de porter.

Voyez celui-ci: le cornet d'or du paladin Roland brille à son cou, sa belle est la ***Royale***, et ce talisman, source de tant de merveilles, explique les prodiges de richesse dont elle se glorifie encore sous nos yeux.

Celui-là se pare du caducée d'argent: la ***Générale*** est sa maîtresse; en se plaçant sous l'aile de Mercure, elle invoque tout à la fois le dieu des messagers et celui des commerçants, symbole ingénieux du secours réciproque que doivent se porter ces deux industries.

Ce troisième enfin obéit aux lois de la ***Française;*** nouvellement descendu dans la lice, il étale avec orgueil l'or et l'argent de sa double branche de chêne. Puisse-t-elle être pour lui le rameau d'or! « L'union fait la force, » telle est sa devise. Que Dieu et sa dame lui soient en aide!

Combien d'emblèmes encore faut-il renoncer à décrire! ici la corne d'abondance, là le rameau d'olivier, plus loin le chiffre entrelacé; partout de l'éclat, de la dorure partout.

Arrière, arrière, vous autres tous qui usurpez ce nom, conducteurs de coucous, de waggons, d'omnibus..... arrière! Parcourir, à l'aide d'une mauvaise carriole, un chemin de quelques heures à peine; regarder sans fatigue la vapeur dérouler ses mille anneaux de fumée; compter, le jour entier, les pavés boueux de notre Lutèce: est-ce là les fonctions d'un véritable conducteur? Comme lui, une fois assis sur votre siége, avez-vous à votre tour des voyageurs à commander, des relayeurs à menacer, des postillons à punir? ***Grand roi*** sur votre voiture, pouvez-vous comme lui vous exclamer: ***L'administration, c'est moi!...*** Celui que vous parodiez se repose-t-il chaque soir dans un lit bien chaud? trouve-t-il à l'heure dite son repas qui l'attend? n'a-t-il à redouter comme vous ni le soleil brûlant des Landes, ni les glaces du Jura? Non, sans doute; privations de tout genre, dangers de toute espèce, accidents de toute nature, voilà sa vie, sa vie de toutes les heures, de tous les instants.

Place, place au vrai conducteur!

Il existe dans cette nombreuse famille, vouée au culte des grandes routes, différents genres bien tranchés, tous également faciles à reconnaître. Nous citerons les principaux, ce sont: la ***Jambe de laine***, le ***Fashion***, la ***Bamboche***, le ***Potin***, le ***Flambant***, et enfin le ***Pur sang***.

La ***Jambe de laine*** se reconnaît à son air gauche, à sa marche pesante, à sa tenue sans goût, rehaussée, en dépit de l'uniforme, d'un col de chemise d'un hauteur démesurée. Son accent est auvergnat ou flamand; à ses oreilles se balancent agréablement deux grandes boucles d'or; incapable, au moral comme au physique, de surveiller toutes les parties de son chargement, chaque voyage est pour lui le sujet d'une perte nouvelle. En route, le moindre accident apporte un retard considérable à sa marche: sans autorité sur les postillons, qui rient de sa maladresse à escalader l'impériale; sans influence sur l'aubergiste, qui, lorsque son jour est venu, fort de son impéritie à manier la plume et la parole, réchauffe à loisir et sans crainte de rapport le dîner de la veille; chevaux, repas, rien n'est prêt, rien n'obéit à sa voix.

La jambe de laine peut à elle seule désorganiser le service le mieux monté; et, cependant, c'est un homme honnête, doux, économe, incapable de s'approprier un centime mal acquis. Aussi se plaint-il pour la première fois, lorsque enfin, dans son propre intérêt, on le force à se retirer, et n'est-ce le plus souvent qu'après avoir absorbé les quatre ou cinq mille francs de cautionnement déposés par lui suivant l'usage, qu'il consent à retourner aux mottes et au charbon dont il n'aurait jamais dû se séparer.

Le ***Fashion*** est le dandy, le lion de la partie.

Jeune homme bien élevé, il s'est assis autrefois dans l'étude de l'avoué ou dans le comptoir du marchand de nouveautés. Quelques fredaines, le désir de voir du pays l'ont amené à changer d'état; mais il ne peut entièrement perdre ses premières habitudes. Son linge est toujours blanc, son uniforme du drap le plus fin, ses ongles soigneusement conservés. Le cambouis, l'huile de pied de bœuf, sont pour lui des objets d'aversion. Sa parole est légèrement affectée; il aime à étaler son savoir aux yeux des voyageurs fatigués de sa familiarité; sa suffisance le fait haïr des directeurs de route, et punir de ses chefs.

« ***Il fait le monsieur.*** » Une fois prononcé par les camarades, ce mot fatal vole rapidement sur la ligne que le fashion doit parcourir; il le précède au relais, à l'auberge, dans les bureaux, partout... et, soit envie, soit esprit de vengeance de la part de ceux qu'il y rencontre, le service n'est jamais plus mal fait qu'en sa présence. Car avant tout, dans notre métier de ***messagiste***, il faut prêcher d'exemple.

On a remarqué qu'aucun fashion n'avait encore pu blanchir sous la veste du conducteur. Six mois, un an au plus, suffisent pour le guérir de ses caprices voyageurs.

La jambe de laine et le fashion sont les deux plaies de toute entreprise de diligences.

Également riches en défauts et en qualités, la ***Bamboche*** et le ***Potin*** forment deux variétés du genre, d'une nature tout à fait opposée.

L'un est la gaieté personnifiée; l'autre, la tristesse incarnée. Que Démocrite et Héraclite reviennent en ce monde pour endosser la veste à brandebourgs, et le premier sera bamboche, le second potin.

La bamboche rit de tout, plaisante sans cesse. Actif et intelligent, il obtient par ses lazzi ce que le potin doit à

[1] On appelle ainsi la réunion de divers outils, tels que cric, hache, ciseau, etc., dont le conducteur doit toujours être muni, afin de parer en route aux accidents les plus ordinaires.



son ton hargneux, à son air renfrogné. Idole des postillons, qui l'ont surnommé le *bon enfant*, il les grise à force de leur payer à boire et manque de verser en *blaguant* sans relâche avec eux.

Son opposé ne dit mot et n'échappe que par miracle au même accident, le postillon ayant, au risque de se casser le cou à lui-même, tourné court dans une descente pour se venger d'un *pourboire* retenu à la course précédente.

L'un et l'autre manient bien la courroie et les guides; le métier leur est familier, le détail d'une voiture parfaitement connu. Ils seraient sans reproche si, toujours disposé à se plaindre de tout et de tous, le potin ne soufflait parfois la cabale et si la bamboche ne le secondait par cela seul qu'il se promet de trouver du plaisir dans les troubles intérieurs qui en seront la suite; et puis, l'un est maussade avec les voyageurs; l'autre, trop jovial. C'est le potin qui, pour ne pas perdre la place qu'il s'est ménagée sur le *pavillon*, afin de dormir plus à l'aise, refuse, malgré les plus vives prières, de charger la boite où repose le chapeau destiné à orner le front d'une jolie voyageuse; c'est la bamboche qui, bravant le réglement, s'assied avec hardiesse dans le coupé, sollicite et obtient parfois, de la belle qui l'occupe seule, des *arrhes* que cette fois il négligera de porter sur *feuille*.

Tous deux sont également bien avec les employés du fisc et les agents de l'ordre public : celui-ci excite leur hilarité, et chacun sait que faire rire un gendarme, c'est le désarmer; celui-là, grâce à ses formes âpres, grâce à son extérieur de grognard, n'est pas même soupçonné; aussi avec eux rien de plus rare que les procès-verbaux ou les *amendes*. L'Etat devie[illegible]ait pauvre, je vous assure, si le potin et la bamboche [illegible]naient exclusivement sur le siége des voitures publiques.

Mais, heureusement pour lui, le *Flambant* existe. Cette espèce, toujours en guerre avec les droits réunis, dont, par instinct, elle réussit souvent à tromper les agents, est l'objet d'une surveillance particulière de leur part. Semblables à l'épervier qui mire l'hirondelle en planant sur sa tête, ils s'attachent à ses pas, ils épient ses moindres mouvements, mesurent sa marche des yeux; et quand ils peuvent la saisir, comme ils l'étreignent avec joie, comme ils lui vendent cher sa liberté, cette liberté dont elle est si jalouse!

Le flambant se reconnait à cent signes divers : sa tenue plus riche, plus soignée, dépasse toujours l'ordonnance; de quelque sévérité qu'on use à son égard, on le rendrait plutôt muet que de l'empêcher de porter un galon plus

large, une tresse plus fournie; tantôt il pare sa casquette d'un gland d'officier; tantôt, au jour du départ, il se ceint le corps d'une large écharpe rouge. La chaine en cheveux, la montre d'or, le jabot, complètent sa toilette fanfaronne. Son front est empreint d'une mâle hardiesse, à laquelle se mêle une teinte prononcée d'insolence; une large mouche décore son menton; les mains dans les poches, les jambes écartées, il aime à se *poser;* quoique soumis à une certaine oscillation volontaire, sa démarche est aisée, gracieuse même; aussi pas une Charlotte de taverne, pas une Paméla d'hôtel ne peut lui résister. Il serait plus facile de nombrer les innombrables petits verres dont chaque jour il abreuve son gosier, que de compter les succès qui l'attendent sur sa route.

Le flambant s'estime égal à tous et bien supérieur aux simples employés, pour lesquels il ne consent qu'à grand renfort d'amendes à porter le bout des doigts à l'extrême bord de sa coiffure. Généreux du reste, sa bourse s'ouvre d'elle-même à la première pensée d'une action charitable; ses camarades le trouvent toujours prêt à l'occasion; néanmoins, ils ne l'aiment pas : jaloux de ses promptes arrivées, de sa témérité, de son talent à sonner les fanfares, que sais-je? ils lui prodiguent en arrière les noms d'*avale-tout*, de *gâte-métier*, et cependant ils s'efforcent à l'imiter et y réussissent merveilleusement... quant aux défauts.

Malheur à qui oserait médire devant lui de l'administration qu'il représente! La concurrence est son rêve, sa félicité, son dieu. Rude jouteur, il met hors de combat les champions et les chevaux qui luttent avec lui, et ne craint pas, pour *brûler* un rival, de descendre la côte au triple galop, imprudence extrême que couronne le plus souvent, il faut le dire, un extrême bonheur.

C'est lui qui dans sa verve distribue les *noms de guerre;* c'est lui qui enrichit le dictionnaire messagiste de quelque mot nouveau; dans sa bouche, la voiture devient *une bagnolle* ou *une ferrayeuse*, l'inspecteur de route *un christ*, le renvoi de l'administration *un balancement*, etc., etc.

Rempli d'effroi pour le mariage, les médisants prétendent qu'il ne craint pas la bigamie. Quoi qu'il en soit, il respecte les convenances, et la femme de Lyon ne connait jamais celle de Paris.

Son jeu favori est le billard, où il excelle; le piquet et les dominos reçoivent parfois ses hommages.

J'aurais un faible pour le flambant, si la fraude et quelque peu de contrebande ne venaient de temps à autre ternir sa gloire; mais son imagination ne peut demeurer inactive; il faut un but à ses inventions toujours neuves, souvent ingénieuses, et, par malheur, c'est le commerce qu'il choisit pour objet de leur application; non pas ce négoce honnête qui, soumis aux lois, paye bourgeoisement tout ce qu'on lui demande, mais cette industrie coupable qui ne connait ni frontières, ni réglements, ni tarifs. Étrange anomalie des sentiments qui fermentent dans le cœur humain! Ce même homme, que l'idée du moindre larcin ferait rougir, vole sans honte les revenus publics, et sa probité, à l'épreuve en tout autre cas, ne sent aucun remords des recettes fraudées à ses patrons. Cette action l'ennoblit à ses yeux, et rien ne lui semble plus digne de pitié qu'un confrère qui ne sait pas *travailler*.

Préférable aux autres genres, le flambant à son tour ne peut entrer en parallèle avec le conducteur *pur sang;* celui-là est vraiment le modèle des conducteurs. Pourquoi faut-il que l'espèce en soit si rare!

Le conducteur *pur sang* n'est plus de la première jeunesse; vert encore, ses cheveux rares et grisonnants annoncent de longs et honorables services; son embonpoint prononcé, partage ordinaire des hommes de cheval et de voiture, loin de nuire à son extérieur, lui donne un certain aplomb qui lui sied à ravir. Joignez à cela l'accent allemand, la pipe d'écume ou de buis, complément indispensable de la tenue, d'ailleurs strictement conforme à l'ordonnance, et vous reconnaîtrez dans cet ensemble le *chic* du métier, auquel, parmi tant d'aspirants, si peu d'élus peuvent atteindre.

Trois objets se partagent presque également le cœur du vrai conducteur : sa voiture, sa femme et son chien.

Il m'en coûte de mettre l'*épouse* en seconde ligne, mais avant tout un historien doit être vrai, et si un doute peut être admis dans l'ordre de ses affections, je suis forcé d'avouer que ce n'est réellement qu'entre les deux dernières.

Le chien est si fidèle! Compagnon inséparable de son maître, il lui fait oublier les ennuis de la route, veille à la sûreté de son coffre quand il descend, s'assied éveillé près de lui lorsqu'il dort, le flatte à son réveil.

D'un autre côté, bonne ménagère et nourrie dans les vieilles traditions, la femme, pendant l'absence du mari, fait prospérer le commerce de comestibles qu'il alimente à son retour; restée en dehors du tourbillon de luxe qui entraine aujourd'hui toutes les classes de la société, elle a conservé son allure plébéienne, et ne cherche à s'élever que par ses enfants, en leur donnant une éducation plus soignée que celle de leur père.

Néanmoins, parvenus à l'âge voulu, ceux-ci s'élancent, pour la plupart, sur l'impériale, habitués qu'ils sont dès leur premier âge à la regarder comme leur patrie, et continuent noblement la carrière ouverte devant eux. C'est ainsi que de nos jours le pur sang se perpétue : puisse-t-il ne rien perdre de sa verdeur en coulant dans des veines plus jeunes, de son éclat en vivifiant des tiges cultivées à plus grands frais!

Rien n'égale l'amour du conducteur pour sa voiture : c'est la tendresse d'une mère pour son nouveau-né, la première passion d'un cœur de seize ans; il la contemple avec délices, et, dans le voyage, le moindre choc vient-il à l'atteindre, comme son œil inquiet cherche à sonder la plaie, comme sa main habile trouve dans sa ferrière le remède propre à guérir la blessure!

Chéri de tous, une nombreuse clientèle attend *son tour* pour partir; ce jour venu, il reconnait lui-même à l'avance chacun des articles qui lui sont confiés, indique aux chargeurs les colis dont se composera le *talon*[1], visite les *agrès*[2], la *bâche*, et, son inspection terminée, lorsque les chevaux hennissent, impatients de franchir la barrière, lorsque l'heure du départ commence à vibrer, regardez-le donner le signal, et le portefeuille dans les dents, s'élançant d'un seul bond au sommet de son siége, ne quitter la courroie que pour entonner la fanfare d'adieu!

La voiture roule; dès lors ce n'est plus un simple mortel, c'est un demi-dieu sur son char de triomphe : à lui les vertes campagnes, les coteaux dorés, les riants vallons qu'il va parcourir; à lui les meilleurs postillons, les chevaux les plus frais, les mets les plus succulents!

Le pauvre villageois, auquel un jour il épargna la fa-

[1] Le talon est la partie du chargement placée à l'extrémité du pavillon. Sa hauteur, combinée avec celle de la voiture, ne doit pas, suivant les règlements de police, dépasser trois mètres à partir du sol.

[2] Le sabot, la mécanique.

tigue de quelques lieues, en le recevant gratis dans sa voiture, s'incline à son approche ; la jeune fille lui sourit, car c'est avec lui que son prétendu partit l'an dernier pour la grande ville; c'est lui qui doit bientôt, elle l'espère du moins, le ramener toujours tendre, toujours fidèle... L'enfant lui-même l'accompagne de ses cris joyeux, sûr de recevoir quelque douceur, prix accoutumé de son innocente flatterie.

Tel est le père François; le récit d'un fait vrai achèvera de le peindre.

C'était un soir de l'été dernier, le soleil avait projeté ses derniers rayons de feu, et un ciel pur annonçait une de ces belles nuits si désirables, à cette époque de l'année, pour le repos du voyageur.

Soudain l'air fraîchit; un point gris paraît à l'horizon, grandit, s'approche... A de larges gouttes succèdent des torrents de pluie sous lesquels la route disparaît, labourée en tous sens. La faible lumière de la lanterne s'est éteinte aux premiers souffles de l'ouragan; l'obscurité serait complète, si de fréquents éclairs ne permettaient encore de se conduire.

Le père François calme l'effroi des voyageurs, soutient l'énergie du postillon, dont il suit tous les mouvements. Seul, il semble lutter contre les éléments réunis.

Mais bientôt la tempête redouble de fureur; effrayés des éclats répétés du tonnerre, excités par les cris de terreur qui partent de la voiture, les chevaux n'obéissent plus à la main mal assurée qui les guide : ils se jettent dans le débord... Une seconde encore, et la diligence va disparaître entraînée dans le ravin... Déjà elle balance incertaine au bord de l'abîme... La stupeur a rendu les bouches muettes, silence solennel qu'interrompt aussitôt un chute pesante, répétée par la montagne avec fracas.

. . . .

Les voyageurs sont sauvés... grâce au sang-froid et à l'intrépidité du père François, dont l'œil exercé avait à l'avance mesuré le danger. Sauter à terre au moment le plus périlleux, couper les traits d'une main ferme et adroite, avait été pour lui l'affaire d'un instant, et les chevaux seuls roulaient dans le précipice. . . . .

. . . .

L'orage une fois calmé, les voyageurs gagnent à pied le bourg voisin et y réclament les secours nécessaires.

Quant au père François, une seule pensée le préoccupe, son regard inquiet interroge toutes les parties de sa voiture, et lorsque cette visite lui a appris qu'elle n'a rien souffert, lorsqu'un nouveau relais l'a mis à même de continuer sa route, il rejoint sa petite caravane.

On l'entoure, on le félicite; alors seulement on s'aperçoit qu'un mouchoir plein de sang soutient son bras... Il a été blessé. Les éloges redoublent, on lui offre des soins pour le présent, de l'argent pour l'avenir.

Insensible à tout, sauf aux attraits d'un verre de cognac : « *C'est le métier*, dit-il, *j'ai vu mieux que ça. — En voiture, messieurs.* »

Puis s'adressant au postillon, et levant le coude à la hauteur du menton, de manière à lui faire comprendre la récompense qui l'attend : « *Toi, propre à rien, rattrape le temps perdu... sauvons-nous!* »

Le père François n'est pas le seul qui eût agi ainsi.

Des circonstances analogues ne se présentent que trop souvent dans la vie aventureuse du conducteur, et son dévouement est d'autant plus grand qu'il est moins connu, son courage d'autant plus vrai qu'il ne lui procure aucune gloire.

Honneur donc, trois fois honneur au conducteur pur sang, AU VRAI CONDUCTEUR!





LE COMÉDIEN DE PROVINCE

PAR

L. COUAILHAC

—o—



Je veux peindre le comédien pur sang, celui qui descend en droite ligne du *La Rancune* de Scarron, celui qui est né, dans les coulisses, d'un premier rôle et d'une soubrette; celui qui peut se dire avec orgueil *enfant de la balle*, et qui a passé ses premières années à parcourir la France entière à la suite des auteurs de ses jours, gaminant sur les places publiques avec les gamins de toutes nos sous-préfectures, et jouant les anges, les amours et les petits démons, à la satisfaction du public de province.

Longtemps notre Roscius en herbe n'est connu, de Dunkerque à Bayonne, que sous le nom de Fanfan; il n'en demande pas d'autre, et ne se soucie pas plus de son nom de famille que son père ne s'en est soucié pour lui. Mais il a ses dix-huit ans : c'est l'âge où, dans la vie ordinaire, on s'arrête au choix d'un état. L'état de Fanfan est tout trouvé : il sera ce qu'a été son père, ce qu'a été son grand-père, ce qu'a été l'immortel La Rancune. Il sera comédien ! Proposez-lui donc de renoncer à cette existence nomade, accidentée, imprévoyante, à laquelle il est habitué depuis son enfance; il vous rira au nez. Il lui faut l'air des grandes routes, l'impériale des diligences, les stations dans les grasses auberges, l'arrivée bruyante dans les chefs-lieux d'arrondissement; il a besoin des émotions de la scène et des méchantes causeries du foyer, il a besoin des ténèbres du matin et de la lumière du soir, il a besoin de l'odeur des quinquets et des haillons du magasin de costumes : il doit être comédien !

Fanfan n'est plus un nom d'affiche assez sérieux, assez respectable; il s'agit d'en choisir un autre. Le jeune homme va fouiller dans le coffre de bois qui contient toute la bibliothèque de l'administration ; il consulte la liste des personnages de l'ancien répertoire. Enfin il trouve, dans je ne sais quel vieil opéra-comique, un nom qui lui plaît : Fanfan s'appellera Alcindor.

Alcindor joue les comiques; il a de l'aisance, de l'aplomb, l'habitude des planches, un peu d'intelligence, assez peu d'instruction : c'est ce qu'on appelle un acteur intrépidement médiocre. Un petit parterre de province n'en exige pas davantage, surtout dans un comique. La charge fait toujours rire, et le manteau de Scapin est un excellent bouclier contre les exigences du bon goût. — Aussi les débuts d'Alcindor sont-ils fort heureux : tant qu'il reste dans les parages où ses respectables parents ont, pendant vingt ans, promené leur profession de bourgade en bourgade, il est le plus heureux et le plus couronné des comédiens ! Mais il se fatigue bientôt de ces ovations de village et des douceurs de la vie de famille; il a senti pousser ses ailes, il veut les essayer. Un beau matin, à la fin de l'année dramatique, après avoir touché son mois plus ou moins complet à la caisse directoriale, il prend son vol et s'élance vers Paris !

Arrivé à Paris, il s'empresse d'aller faire visite à tous



les correspondants dramatiques, ces entreposeurs de talents, ces marchands de voix et d'organes, qui, moyennant une remise de tant pour cent sur le total des appointements de l'année, s'engagent à fournir la France entière, du nord au midi et de l'est à l'ouest, de ténors, de pères nobles, de prime-donne, de héros de tragédie et de grandes coquettes. Alcindor est introduit. On lui demande quel emploi il joue, de quelle ville il vient, quelles sont ses prétentions; on prend son adresse, et on le renvoie chargé d'espérances et de paroles dorées.

Alcindor va passer la plus grande partie de sa journée au Palais-Royal ou au café des Comédiens, quartier général des artistes en disponibilité. C'est là où les Antony prennent de la limonade, les Agnès du punch, et les Marguerite de Bourgogne du petit-lait. Alcindor, dont les finances sont en très-mauvais état, joue avec un baryton de quinzième ordre une bouteille de bière en plusieurs cents de dominos. Sur les quatre heures, il dîne rue de l'Arbre-Sec, dans quelque restaurant à vingt-deux sous par tête, et le soir il entre à l'Opéra-Comique ou à la Porte-Saint-Martin, avec un billet de faveur que lui a donné un ex-cabotin de province, jeté par sa bonne fortune sur les planches d'un théâtre de Paris.

Malgré la modestie de ses dépenses quotidiennes, Alcindor voit bientôt la fin de son argent, — et on ne lui a pas encore proposé d'engagement! Cependant il aurait grand besoin de ses avances, car toute sa garde-robe tient dans un mouchoir, et il lui est par conséquent impossible d'avoir recours à la philanthropique charité du mont-de-piété.

Enfin le correspondant lui offre d'aller, moyennant cent cinquante francs par mois, tenir les premiers comiques de comédie et de vaudeville dans la troupe ambulante qui dessert exclusivement pendant l'hiver la ville de Châlons-sur-Marne. Alcindor accepte. Comment ferait-il pour ne pas accepter?

Il touche, comme avances, son premier mois, dont le correspondant lui retient au moins la moitié pour ses honoraires, et il s'embarque dans la rotonde à destination de Châlons-sur-Marne.

A Châlons, la vie du pauvre artiste n'est pas aussi agréable que veulent bien se l'imaginer les cinquièmes clercs de notaire de la rue Saint-Honoré et les apprentis bijoutiers du quartier Saint-Martin. On ne donne spectacle que quatre fois par semaine; mais les journées se passent en répétitions. Les tirades de mélodrame et les couplets de vaudeville laissent à peine à Alcindor le temps d'aller prendre le frugal repas, que, moyennant la rétribution de un franc cinquante centimes par tête, la femme du souffleur de la troupe prépare pour tous les camarades. N'est-ce pas là un triste métier ?

« Mais, me diront les clercs de notaire de la rue Saint-Honoré et les bijoutiers de la rue Saint-Martin, Alcindor est bien dédommagé des heures du jour par celles de la nuit; les plaisirs de l'amour lui font oublier les fatigues de la scène : ne reçoit-il pas tous les matins mille billets parfumés, et chaque soir une main discrète ne lui ouvre-t-elle pas la porte d'un boudoir de satin et de velours ? »

Ah çà! mes chers amis, d'où venez-vous donc pour faire ainsi du roman et de la poésie? Vous croyez-vous encore au temps où un comédien était quelque chose d'extraordinaire, d'excommunié, de diabolique? quelque chose qui était et se tenait en dehors de la société, qui avait l'orgueil de sa situation et de sa personne? quelque chose qui avait la main blanche, la jambe galante et la chevelure bien peignée? quelque chose enfin dont raffolaient les femmes de condition? Vous croyez-vous au temps où l'arrivée d'une troupe de comédiens mettait en émoi madame l'intendante, madame la trésorière, madame la présidente, madame la lieutenante du roi et toutes les hoberelles des environs?

Ce temps est bien passé!

Le comédien est le seul qui n'ait rien gagné au jeu de nos révolutions; bien loin de là, il a perdu à devenir l'égal de tout le monde et à être vu de près. Ce n'est plus un être exceptionnel, et entouré de je ne sais quels mystérieux nuages, du milieu desquels on aimait à le faire sortir; avec lui, l'amour n'était plus seulement de l'amour, tant cet amour semblait coupable! et la grandeur du crime lui prêtait aux yeux des femmes des attraits cent fois plus grands! Aujourd'hui le comédien n'est plus qu'un citoyen comme les autres, quelquefois plus mal tourné que les autres. Pourquoi voulez-vous qu'une femme aille chercher bien loin, et avec beaucoup de danger, ce qu'elle rencontre si facilement à ses côtés? Et quel charme surnaturel trouver dans une intrigue qui est soumise aux mêmes chances que toutes les autres, et qui, au pis, se dénouera comme toutes les autres, par un coup de pistolet du mari, ou par un procès en police correctionnelle?

Alcindor, je vous le jure, se tient pour bien heureux quand l'amour des jeunes comédiennes, ses compagnes, ne lui est pas enlevé par les beaux fils et les dissipateurs de la ville.

Alcindor passe sa jeunesse dans cette triste condition de comédien des petites villes. Que de désagréments et de déboires!

En premier lieu, Alcindor est en jouissance d'une pauvreté constante et soutenue; ses appointements sont d'une effrayante maigreur, et ses voyages périodiques à Paris, à la recherche d'un autre engagement, ont bientôt dévoré les économies que, par prudence, il s'est efforcé de faire.

Il est juste de compter parmi les misères de son état les débuts qui, à chaque renouvellement de l'année théâtrale, le forcent à subir l'examen d'un parterre inconnu, et à voir son pain de douze mois dépendre de la digestion plus ou moins bonne, du goût plus ou moins pur de trois ou quatre jugeurs brevetés de sous-préfecture.

Faut-il parler des mépris, des haines qui le poursuivent dans certaines localités! En France, les lumières n'ont point encore pénétré partout; on trouverait, en cherchant bien, plus d'une terre écartée où les préjugés sont dans toute leur force et dans toute leur fleur. Quoique nous soyons en l'an de grâce 1841, la carte de M. le baron Dupin, sur laquelle quelques-uns de nos départements étaient marqués à l'encre noire, n'a pas cessé d'être une vérité.

Rien de plus curieux que l'arrivée d'une troupe dramatique dans une petite ville de basse Bretagne, par exemple : les fonctionnaires publics, les officiers de la garnison, quelques habitants de la classe aisée, peuvent se réjouir de ce que l'on apporte une diversion à la monotonie habituelle de leur existence; mais la masse de la population, comment reçoit-elle les comédiens? Elle les regarde comme des parias, comme des maudits; ce n'est que sur les réquisitions formelles de l'autorité qu'elle consent à leur fournir, contre de beaux écus sonnants, le logement et la nourriture. On dirait que la *comédie* est une peste qui a tout à coup étendu sa maligne influence sur le pays, et des atteintes de laquelle on ne saurait trop soigneusement se préserver.

Dans d'autres localités où le sentiment religieux a perdu de sa force, les comédiens trouvent un autre ennemi. Comme leur existence est vagabonde et incertaine, les bourgeois paisibles et sédentaires ne font nulle difficulté d'assimiler leur moralité à celle des bohémiens et autres mauvais garnements qui infestent nos campagnes. Il n'y a pas longtemps encore que, dans une mince ville du centre de la France, j'entendais une maîtresse d'auberge crier à ses servantes : « Serrez l'argenterie... voilà les comédiens! »

Alcindor a un grand fonds de gaîeté, d'insouciance et de malice qui l'aide à supporter toutes ces contrariétés, tous ces *dragons*, comme disait madame de Sévigné : il rit toujours, chante toujours, même en retournant ses poches vides; c'est le philosophe pratique. Sa pauvreté lui plaît, et il plaît à sa pauvreté, car elle ne le quitte pas. Ne craignez pas de le trouver un seul jour dans l'abattement; il défie le malheur, et trouve dans son bissac des ressources contre tous les mauvais tours de la fortune.

Combien de fois, une heure avant d'entrer en scène, ne lui est-il pas arrivé de fouiller vainement dans sa triste garde-robe pour trouver le costume de son rôle? Combien de fois, en cherchant l'habit brodé du marquis de Mascarille, n'a-t-il trouvé que les haillons de Robert Macaire! Combien de fois, pour représenter un brillant chevalier français, ne lui a-t-il manqué que la cuirasse, le casque, le tricot, l'écharpe, les gants, l'épée et les bottes jaunes! Un autre aurait été découragé; mais l'esprit inventif d'Alcindor était au-dessus de pareilles difficultés.

C'est lui qui joua un confident de tragédie en se drapant dans les rideaux de son lit d'auberge.

C'est lui qui, n'ayant point de bottes à l'écuyère, imagina de se badigeonner la jambe jusqu'au genou avec du cirage.

C'est lui enfin qui, devant représenter un soldat dans une pièce militaire, alla payer à boire au sergent du poste voisin, lui emprunta son uniforme, le laissa en chemise, l'enferma dans sa loge, puis l'oublia après le spectacle, et lui fit passer toute la nuit dans la plus triste des situations.

Du reste, Alcindor n'est point égoïste; son génie est

au service de ses camarades. Que de fois ne leur est-il pas venu en aide !

Une troupe dont il faisait partie se trouvait, au beau milieu du plus rude des hivers, dans une ville où elle ne gagnait pas un sou. La bourse des pauvres comédiens était à sec; ils ne trouvaient plus de crédit chez les fournisseurs, leurs besoins devenaient pressants; il leur fallait absolument une recette. On eut recours à Alcindor. Voici ce qu'il inventa pour tirer ses camarades de ce mauvais pas : il rédigea, puis fit placarder dans tous les coins de la ville, une affiche qui commençait ainsi :

PREMIÈRE REPRÉSENTATION

DE

M. SAMSON

PREMIER COMIQUE DE LA COMÉDIE-FRANÇAISE,

ETC., ETC., ETC.

Le prétendu M. Samson n'était autre qu'un acteur d'une troupe des environs, que l'on avait fait venir pour la circonstance.

Le soir, salle comble et recette magnifique. Le pseudo-Samson obtint assez de succès; cependant on ne lui trouva pas autant de talent qu'on s'y était attendu. Puis, quelques farauds de la ville, qui avaient fait le voyage de Paris et qui avaient visité la salle de la rue Richelieu, prétendirent que M. Samson parlait du nez, tandis que le nouvel acteur avait une voix de tête superbe. Les soupçons se communiquèrent, se propagèrent, la nuit porta conseil, et, le lendemain matin, on acquit la certitude, par le sous-préfet qui avait eu autrefois une pièce sifflée à l'Odéon, et qui n'avait pu assister à la représentation de la veille, que le nouvel acteur n'était pas M. Samson.

Oh! alors la rumeur fut grande..... Déjà la crainte des conséquences que pouvait avoir cette escapade diminuait, chez les comédiens, la joie d'avoir fait une recette de quinze cents francs; Alcindor seul était impassible. N'avait-il pas dès la veille son plan de campagne en tête?

A midi, on pouvait lire sur tous les murs de la ville un avis ainsi conçu :

AVIS.

Le directeur de la troupe dramatique qui a l'honneur de donner des représentations en cette ville, avec la permission des autorités constituées, s'est vu à regret soupçonné d'avoir voulu tromper un public qui lui a jusqu'ici prodigué des marques de sa bienveillance. Il n'en est rien. Si quelqu'un est coupable, c'est l'imprimeur, qui a oublié une ligne tout entière sur l'affiche d'hier. Nous rétablissons le commencement de cette affiche tel qu'il aurait dû être imprimé :

PREMIÈRE REPRÉSENTATION

DE

M. NARCISSE, ÉLÈVE DE (ceci est la ligne oubliée)

M. SAMSON

PREMIER COMIQUE DE LA COMÉDIE-FRANÇAISE.

Ce tour a, depuis, été si souvent répété en province, qu'on s'y défie beaucoup des acteurs de Paris en tournée. L'affiche a beau parler, le public ne veut jamais croire de prime abord que l'acteur annoncé soit véritablement lui-même. Aussi sa première représentation est-elle rarement fructueuse; elle a lieu en présence de quelques curieux émérites, de quelques amis fanatiques de l'art. Ce n'est que lorsque ceux-ci ont affirmé sur l'honneur à leurs voisins et amis que l'acteur annoncé est bien ou M. Ligier, ou M. Bocage, ou M. Monrose, ou M. Bouffé, que la masse du public se décide à apporter son argent au bureau.

A quarante ans, Alcindor commence à se lasser de cette vie de lutte et d'aventure qui ne va bien qu'à la jeunesse; l'ambition lui est venue avec l'âge. Il est comme le vieux capitaine de régiment qui veut devenir commandant de place, comme le courrier de cabinet qui aspire à une sinécure dans les bureaux du ministère des affaires étrangères; il sollicite un engagement de grande ville, afin de ne plus être sans cesse par voies et par chemins.

On l'envoie d'abord à Rouen. — A Rouen, deux commis de banque, maîtres cabaleurs du parterre, trouvent plaisant de jouer entre eux sa réussite ou sa chute en une partie de dominos. Alcindor a si souvent le double-six contre lui, qu'il est sifflé à outrance, et obligé de quitter la ville.

A Marseille, il éprouve le même sort parce qu'il a plu à une danseuse du corps de ballet, et que les matadors de l'orchestre prétendent au monopole des faveurs de ces dames.

Il tombe encore à Nantes parce que la loge infernale lui trouve le nez trop court; à Lille, parce que les habitués lui trouvent le nez trop long.

A Bordeaux, on le repousse, parce qu'il n'a pas été bien accueilli par Rouen, et que la cité gasconne ne peut pas faire fête des restes de la cité normande. Au Havre, on le siffle, parce qu'il n'est pas resté à Bordeaux.

Enfin, il a le bonheur de réussir à Lyon, et là il vit quelques années d'une vie assez calme et assez monotone, travaillant peu, gagnant facilement son argent, le dépensant de même, jouissant du présent, comptant sur l'avenir, et n'ayant d'autre souci que celui de se maintenir en bonne humeur et en belle santé.

Mais tout comédien de province éprouve au moins une fois en sa vie le désir de débuter sur un théâtre de la capitale. Alcindor subit la loi commune. Grâce à la protection d'un acteur de Paris, qu'il a secondé avec zèle dans l'une de ses tournées départementales, il obtient la faveur de paraître devant un parterre de la capitale. — Hélas! nous ne le savons que trop! nous n'en avons eu que trop de preuves! les expériences de ce genre sont rarement heureuses! L'acteur de province et le public de Paris sont mal à l'aise vis-à-vis l'un de l'autre; leurs humeurs ne s'accordent pas. L'un se plaît aux grands gestes, aux éclats de voix et à toutes les exagérations qui visent à l'effet; l'autre aime un jeu discret et contenu. L'un est toujours sur des échasses; l'autre veut du naturel et du terre-à-terre. L'un n'a pas l'habitude d'étudier ses personnages, tant son parterre de Nantes ou de Bordeaux lui demande souvent du nouveau, et lui tient ferme l'épée dans les reins; l'autre n'applaudit que les créations bien méditées, bien posées, bien consciencieuses. Le public de Paris aime à former ses acteurs lui-même; ceux qu'il a le plus choyés, ceux qui ont brillé du talent le plus vif, sont ceux dont il avait pris soin dès leur entrée au théâtre, qui étaient sortis de ses mains, et qu'il avait façonnés à ses habitudes et à ses goûts.

Alcindor est obligé de retourner à Lyon ; mais Lyon ne lui pardonne pas de l'avoir quitté pour Paris, et cette retraite lui est fermée. Alors il faut qu'il descende d'un degré, qu'il s'engage de nouveau dans les troupes ambulantes, et qu'il reprenne sa vie errante d'autrefois. Mais, pour supporter la misère, il n'a plus la gaieté, l'entrain, la force de ses vingt ans ; sa main tremble et son dos est voûté ; l'âge a amené les réflexions tristes et l'humeur quinteuse ; son amour-propre est plus facile à blesser que jamais, et cependant son amour-propre n'a plus où s'appuyer. Il vit mal avec ses directeurs, et ses directeurs ne se soucient plus de lui, parce qu'il n'a plus son talent, qui, après tout, n'était que de la verve de jeunesse.

Enfin, un beau jour, il rompt avec tous, et se met seul à courir le monde.

Si, dans votre prochaine excursion d'été, vous rencontrez sur la grande route un pauvre vieillard aux longs cheveux gris battant sur les tempes, à l'habit noir râpé, aux souliers poudreux, à la figure pâle et amaigrie, un vieillard portant son modeste bagage suspendu au bout d'un bâton, et tenant à la main un volume des œuvres de Racine ou de Molière, arrêtez-vous un instant... car ce vieillard, c'est Alcindor.

Alcindor erre ainsi par la France, s'arrêtant de préférence dans les bourgades écartées, où la comédie, même la moins bégueule et la moins grande dame, même la plus déguenillée et la plus besogneuse, ne daigne pas pénétrer ; là, comme les anciens rapsodes, il réunit autour de lui quelques amis de la poésie, et leur lit le récit de Théramène ou un acte du *Misanthrope :* puis, après s'être reposé quelque temps sous un toit hospitalier, après avoir recueilli l'obole du riche et du pauvre, il reprend le bâton de voyage et gagne à faibles voiles un autre port.

Oui... arrêtez-vous un instant devant ce vieillard, et admirez-le ; car c'est là un type qui se perd, une figure qui s'efface. Si Alcindor n'est déjà plus tout à fait le comédien qu'ont vu nos pères, ce n'est pas, hélas ! le comédien que verront nos enfants. Il y avait encore en lui quelque chose d'imprévu, de débraillé, de heurté, de cynique, qui va bien à l'artiste, cette figure forcément jetée hors du grand tableau de famille où toutes les professions régulières se donnent la main...

Mais il se forme aujourd'hui sous nos yeux une génération de comédiens qui mettent à la caisse d'épargne, soignent leur pot-au-feu, donnent la bûche au portier, lisent les premiers Paris et méritent le prix Monthyon tous les jours. Je crains bien que, dans trente ans d'ici, la morale n'ait tué le théâtre.





L'AME MÉCONNUE

PAR

FRÉDÉRIC SOULIÉ



Voici un état tout à fait nouveau, une existence qui n'a pas d'antécédents, comme la plupart de celles dont on s'occupe dans ce livre. L'écolier de la Sorbonne du quinzième siècle est l'ancêtre pittoresque de l'étudiant; l'avoué descend en ligne directe du procureur, et a recueilli exactement tout l'héritage; le dandy n'est qu'une transformation du raffiné, du muguet, du roué, de l'homme à la mode, de l'incroyable et du merveilleux; et l'académicien de nos jours n'est qu'un dérivé très-altéré des grands écrivains du dix-septième siècle. Mais l'âme méconnue ne se trouve pas au delà de notre époque, j'ose même dire, au delà de notre littérature. Ce n'est pas non plus une importation comme le lion, le touriste, l'amateur de course; c'est un produit indigène de notre industrie littéraire : l'âme méconnue appartient à la France; elle appartient au peuple le plus gai et le plus spirituel de la terre, à ce qu'il dit.

Peut-être que si les Anglais étaient moins occupés à nous souffler nos plus petites inventions mécaniques pour en faire des moteurs colossaux de fortune; peut-être que s'ils n'avaient pas à nous enlever notre commerce des lins, notre fabrique de soies, et que s'ils n'étaient pas en quête de quelque lentille monstrueuse pour donner aux rayons de leur mauvais soleil borgne une chaleur qui pût mûrir la vigne, et transplanter dans les marécages d'Écosse les récoltes de Bordeaux ; peut-être, dis-je, que, s'ils n'étaient pas occupés à tout cela, ils pourraient encore nous disputer la vocation de l'âme méconnue. En effet, le premier germe de cet être réel et fantastique tout à la fois se trouve peut-être dans les œuvres de leur grand Byron. Mais, il faut le reconnaître, c'est la graine d'une fleur poétique que nous avons seuls recueillie; et, tandis que ces pauvres gens, tout préoccupés d'intérêts vulgaires et matériels, ramassaient à nos pieds les inventions de toute sorte de M Brunel, que nous y avons laissées dédaigneusement, nous enlevions à leur barbe cette admirable semence pour la répandre et la propager sur notre sol.

Il faut le reconnaître, la culture a été bonne; il y a eu de profonds sillons tracés à bec de plume, il y a eu engrais de poésies mélancoliques, fumiers de romans : aussi, comme elle a grandi, prospéré, multiplié! L'ivraie le dispute au bon grain, et l'étouffera bientôt. Qu'est-ce donc que l'âme méconnue? Je vais tâcher de vous l'expliquer.

Ce n'est pas sans intention que je l'ai comparée à une fleur (il y a des fleurs très-laides et qui sentent mauvais). En effet, comme la fleur, elle est des deux sexes : il y a l'âme méconnue homme, et l'âme méconnue femme.

L'âme méconnue homme est assez rare, et ne pousse guère que dans la zone littéraire. On la qualifierait mieux peut-être en l'appelant génie méconnu, attendu que les individus de cette espèce appellent *génie* tout ce qu'ils pensent, tout ce qu'ils sentent, tout ce qu'ils disent. Cependant ce nom n'est pas généralement adopté. Les pères de famille les appellent des fainéants; les gens d'affaires, des imbéciles, et les marchandes de modes les confondent quelquefois avec les poëtes. Donc, si nous en avons parlé, c'est pour prier nos confrères en botanique morale de vouloir bien diriger leurs observations sur ce genre de végétaux, si par hasard il en tombe quelque individu sous leur loupe.

Je ne m'occuperai donc que de l'âme méconnue femme, dont la multiplication mérite de fixer les regards du philosophe.

Paris. — Imp. de BRY aîné, boulevard Montparnasse, 31

L'âme méconnue femme est, en général, d'un aspect plutôt bizarre qu'agréable. Elle affecte des formes insolites et cependant très-diverses. Toutefois, la plus commune se reconnait aux signes extérieurs suivants : des robes d'un taffetas bistre passé, ou de mousseline laine noire et rouge, un chapeau de paille cousue orné de velours tranchant, des gants de filets, très-peu ou point de cols ou de collerettes : tout ce qui est linge blanc lui est antipathique; un lorgnon d'écaille suspendu au cou par un petit cordon de cheveux, une broche avec dessus de cristal où il y a des cheveux, bague où il y a des cheveux, bracelets tissus de cheveux, avec fermoir enfermant d'autres cheveux : l'âme méconnue a énormément de cheveux, excepté sur la tête. Le peu que les profondes rêveries lui en ont laissé pend à l'anglaise le long de joues creuses et d'un cou remarquablement long et fibreux. L'auréole des yeux est d'un jaune sentimental et terreux, que les larmes ne lavent pas toujours suffisamment; la main est blanche, tachetée d'encre à l'index et au médius, et légèrement bordée de noir à l'extrémité des ongles. Quant à ce parfum de femme que don Juan percevait de si loin, il nous a paru sensiblement altéré en elle par l'absence de toute espèce de parfums.

En général, l'âme méconnue ne prend tout son développement que fort tard, entre trente-six et quarante ans. C'est une fleur d'automne qui souvent passe l'hiver et résiste aux frimats qui blanchissent sa corolle. On cite cependant quelques exemples d'âmes méconnues qui ont fleuri au printemps, de dix-huit à vingt ans. Mais ce n'a pu être qu'à l'aide d'une chaleur factice, d'une culture forcée, chauffée de romans dévorés en cachette, qu'on a pu obtenir de pareils résultats; et encore, le plus souvent, avortent-ils complétement à la moindre invitation de bal, et il suffit de les transporter à cet âge dans le terrain solide du mariage pour les transformer complétement.

Il n'en est pas de même de l'âme méconnue qui s'est développée à son terme; et celle-ci a cela de particulier, que, lorsque au lieu d'être transportée dans ce terrain légitime dont nous parlions tout à l'heure, elle y vient d'elle-même, elle est d'autant plus vivace et plus dévorante.

Toutefois, avant d'aborder la partie philosophique de cette analyse, il convient de dire quelque chose des lieux où se plait l'âme méconnue. Elle aime les chambres closes où les bruits de l'extérieur arrivent difficilement et d'où les soupirs intérieurs ne peuvent être entendus. La vivacité du jour lui est insupportable comme aux belles-de-nuit, et elle se ferme comme elles sous un voile vert, si par hasard elle s'y trouve exposée; mais elle s'arrange pour vivre presque toujours dans un clair-obscur profond : elle se le procure au moyen de jalousies constamment baissées, de rideaux de mousseline d'autant plus *propres* à cet usage qu'ils le sont moins. Pardonnez-moi ce calembour : c'est Odry qui me l'a prêté.

Dans ces mystérieux réduits, il y a une foule de petits objets inutiles et précieux, et dont l'âme méconnue pourrait seule expliquer la valeur. Quelquefois un crucifix, souvent une pipe culottée, de ci de là un bouquet flétri, une boucle de pantalon, une image de la Vierge, un nécessaire de travail dont on a enlevé la partie utile pour en faire une cassette à correspondance, des éventails ébréchés et un poignard en guise de coupoir, quoiqu'elle ne lise jamais de livres neufs et qu'elle les loue tout crasseux et tout déchirés au cabinet de lecture, ni plus ni moins que si elle était portière ou duchesse.

Maintenant que je crois avoir établi quelques-uns des éléments physiques de l'existence matérielle de l'âme méconnue, je crois pouvoir aborder les intimes secrets de son existence morale. Ici le champ est immense, par son étendue et par ses détails. La pensée de l'âme méconnue vole des régions les plus basses des affections illégales aux régions les plus éthérées des rêves d'amour mystique; et dans ce vol à perte de vue, chaque mouvement est un mystère, chaque effort une douleur, chaque mot un problème, chaque aspiration un désir illimité, chaque soupir une confidence. Qui pourrait dire en effet tout ce qu'il y a dans les paroles ou les gestes d'une âme méconnue, dans sa pantomime éloquente? Qui pourrait surtout comprendre les mystères et la sublimité de son immobilité et de son silence? C'est alors qu'elle ne remue pas et qu'elle ne dit rien, que tout ce volcan qu'elle porte en elle gémit, brûle, se roule, s'embrase, la dévore, bondit, et finit par éclater par un regard jeté au ciel, comme une colonne de lave qui emporte avec elle les cendres de mille sentiments consumés dans cette lutte intérieure. Heureusement que l'âme méconnue en a tellement à consumer, que la matière ne manque jamais à l'incendie.

Quant à l'histoire de l'âme méconnue, avant d'arriver à sa perfection, elle est toujours un abime où l'œil cherche vainement à pénétrer; dans sa bouche, elle se résume toujours en ces mots : J'AI SOUFFERT!!! Mais quant à la nature de ces souffrances, c'est un mystère qu'on ne peut guère apprendre que de quelque sage-femme indiscrète, ou de la *Gazette des Tribunaux*. L'âme méconnue est indifféremment fille, femme ou veuve.

Mais quel que soit celui de ces états auquel elle appartienne, il y a toujours, dans son passé, un, souvent deux, quelquefois quatre ou cinq de ces grands malheurs qui pèsent sur son existence.

A l'état de fille, l'âme méconnue est le châtiment des vieux célibataires qui ont été libertins. Quand l'âge a usé leurs forces, trop vieux pour chercher un refuge assuré dans le mariage, ils demandent du moins le repos à une association où ils mettront la fortune et où elle apportera les soins. Leur vieille expérience croit avoir trouvé une compagne convenable en choisissant une fille plus que mûre, mais dont la modestie languissante a encore un certain attrait : ils savent ce qui en est de ses retours plaintifs sur le passé. Mais eux, dont la vie s'est passée à faire faillir les plus pures et les plus jeunes consciences, ne pensent pas devoir se montrer trop sévères pour des fautes dont ils auraient pu être les complices. Ils s'imaginent follement que ces pauvres filles vieillies ne demandent qu'à se reposer de leurs malheurs comme eux de leurs plaisirs, et, sur la foi d'une résignation admirablement jouée, ils leur ouvrent leur maison.

A partir de ce jour commence entre le vieillard cacochyme et la fille valide une lutte où le misérable subira toutes les tortures avant de succomber.

Et d'abord, avec une persévérance et une effronterie que rien ne peut troubler, elle insinue peu à peu que sa vie a été pure comme celle d'une vestale, et que la calomnie seule l'a flétrie. Le vieux bonhomme, qui n'a plus même la force de discuter, la laisse dire et lui accorde cette satisfaction, car elle est prévenante, bonne, empressée. Peu à peu, la vertu angélique de la sainte personne devient un fait établi, incontestable, reconnu par tout le monde, même par quelques amis qui ne veulent pas contrarier un pauvre fou. Alors les soins, sans cesser d'être empressés, deviennent impérieux; on règle la vie du vieux libertin. Peut-on refuser cet empire à la femme qui a si bien réglé la sienne? Bientôt, ces soins, toujours offerts, sont cependant marchandés: les exigen-



ces paraissent, le vieillard cède une fois, deux ; mais enfin, un jour arrive où il tente une observation : alors l'âme méconnue éclate, comme ce cactus fantastique qui s'épanouit en une seconde avec un bruit pareil à celui d'un coup de canon : « Un noble cœur qui s'est sacrifié à un pieux devoir et qui n'en recueille qu'ingratitude. Ah! sa vie a commencé par le malheur, et elle doit finir de même. » Que si le vieillard trop irascible veut discuter ces prétendues infortunes, c'est alors que l'âme méconnue triomphe. « Ce n'est pas ainsi qu'il parlait naguère : il appréciait alors cette âme candide et fière qui s'était donnée à lui; ou plutôt elle s'était trompée, il n'avait jamais compris quel trésor de vertu Dieu avait placé près de lui. Eh! comment pouvait-il en être autrement, lui qui n'a jamais vécu qu'avec des femmes de mœurs perdues, qu'avec des malheureuses dont elle rougirait de prononcer le nom? » Que si le vieillard, blessé dans son orgueil, veut défendre quelques-uns de ses bons souvenirs d'autrefois et réplique, alors, oh! alors, elle se tait; et c'est une dignité froide, implacable, silencieuse, un abandon fermement calculé, qui répondent pour elle.

Le vieillard déjeune mal, dine mal; tout lui manque : sa tisane, sa potion, son journal, son tabouret pour mettre son pied goutteux, son auditeur de tous les jours pour l'écouter. Il lutte, il veut être fort et se suffire; mais il ne peut pas; alors il se résigne, il rappelle celle qui lui fait mal et lui demande pardon : il l'a *méconnue*. Elle est proclamée âme méconnue. A partir de ce moment, ce malheureux appartient à cette femme, comme sa proie au vautour. Dès ce moment elle peut avoir un amant, qui boit le vin du vieillard, dine avec lui, prend du tabac dans sa tabatière, s'il ne prend pas la tabatière. C'est un beau-frère, un cousin, un neveu, tout ce qu'il vous plaira; mais c'est un membre de cette vertueuse famille, dont l'âme méconnue est le plus bel ornement. La famille se trouve introduite. Elle est nombreuse, la famille; les cousins se succèdent et ils viennent quelquefois avec les cousines : alors on chasse la vraie famille du vieillard, devenu de plus en plus caduc et imbécile, pour recevoir cette famille ignoble qui n'a d'autre parenté que le vice. Du lit de souffrance où on laisse le malheureux, il entend quelquefois venir jusqu'à lui, du fond de son appartement, le bruit des verres et de l'orgie. Il tempête, il sonne; elle paraît, sévère, terrible. « Qu'a-t-il? que veut-il? — J'ai cru entendre... il m'a semblé. — Quoi? » — Il balbutie ses griefs; s'il est assez fort pour se lever et aller vérifier ses soupçons, on pleure, on se lamente, on s'indigne; s'il est trop malade pour bouger, on menace de le quitter et on ne veut pas être plus longtemps

méconnue. Méconnue! toujours le mot tout-puissant ! et le malheureux cède : qu'il soit dit, avec des pleurs ou avec des menaces, c'est un talisman. Cela dure jusqu'à la mort du vieillard et à l'héritage que recueille l'âme méconnue, auquel cas elle se fait dévote, et épouse un marguillier, ou prend un établissement orthopédique, ou un cabinet de lecture. Celle-ci est de l'espèce la plus commune.

Passons à une espèce plus distinguée. A l'état de veuve, l'âme méconnue est la chenille vorace des petits jeunes gens. Les plus tendres, les plus naïfs, les plus gracieux, sont sa proie habituelle. L'âme méconnue veuve a presque toujours une espèce de petite existence assurée, quelque mille livres de rente accrochées à son mariage défunt. C'est cette variété surtout qui entend admirablement le romantique de l'intérieur et du clair-obscur. J'en pourrais citer qui ont des veilleuses en plein midi dans des lampes de porcelaine. C'est une de ces femmes qui a répondu à une de ses amies qui la trouva étendue sur une causeuse avec ce faible luminaire à l'heure de midi :

— Est-ce que vous êtes malade?

— Non, je l'attends.

Quel pouvait être l'infortuné? Malheureux enfant! que Dieu te fasse l'amant d'une marchande de pommes plutôt que d'une âme méconnue! Du moment qu'un malheureux bon jeune homme qui entre dans le monde a été aperçu par un de ces vampires dans le coin du salon où on le laisse, voilà le boa qui le guigne, qui s'approche doucement de lui, qui le couve des yeux, se l'assimile et l'absorbe par la pensée. C'est un incident de rien qui commence la conversation; un mouchoir qu'on laisse tomber et que le maladroit ramasse avec politesse. Alors on s'informe de lui; en moins de rien, on sait ses habitudes, ses allures, sa façon d'être. Le jeune homme, quel qu'il soit, a bien du goût, une préférence. Il est bien sorti du collége, où l'on apprend tout, en sachant un peu de quelque chose, ou il a touché du piano, ou dessiné des yeux, ou fait des vers qui n'avaient pas la mesure. Quoi que ce soit dont il parle, l'âme méconnue ne rêve pas autre chose : la musique est sa vie, ou bien elle a un album pour lequel il lui faut un dessin, ou des vers. Le jeune homme ne peut lui refuser cela. Qu'il vienne un moment dans le modeste ermitage de la recluse, et on lui montrera tous les trésors de poésie qu'elle possède; il doit aimer et approuver cela, lui! car son visage a le cachet des nobles sentiments, des goûts élevés. Pauvre petit! il se sent flatté, il croit qu'il est fait pour aimer hors du collége ce qu'il y détestait cordialement. Il promet et ira; il y va.

L'antre s'ouvre et se referme : c'est toujours le fameux clair obscur, plus une tablette du sérail; c'est une femme dans un long peignoir blanc avec des bracelets de jais et un collier de même, avec une croix qui se perd dans la ceinture. Elle souffre, elle est languissante; l'enfant inexpérimenté s'attendrit et la plaint.

— Oh! vous êtes bon, mais vous me faites bien au cœur.

Et on lui serre la main.

De deux choses l'une : ou le patient est tout à fait novice, et alors c'est lui qui devient entreprenant, c'est la belle qui succombe et qui menace d'en mourir; ou il a quelque instinct du danger dont il est menacé, et il cherche à battre en retraite; et alors il est pris au collet de la façon la plus irrésistible. Il arrive qu'on se trouve mal, qu'on a une attaque de nerfs; l'urgence demande des secours, mais une femme sait-elle ce qu'elle fait dans son attaque de nerfs; sait-elle où elle s'accroche? c'est quelquefois au cou du visiteur, et comme cette femme n'est pas absolument affreuse, les dix-huit ans du jeune homme font le reste.

A partir de ce moment, l'infortuné est perdu; il appartient corps et âme à cette femme, pour qui le ciel vient de s'ouvrir après tant d'années ténébreuses de douleur, et qui croit, à ces transports soudains et invincibles qui l'ont dominée, qu'elle a enfin trouvé celui qu'elle rêvait dans sa souffrance intime, dans son âme brisée. Le jeune homme croit à tout cela; il se sent adoré, et la vanité lui tient lieu d'amour pendant une semaine ou deux. Mais bientôt la scène change, ce n'est plus lui qui a été violé, c'est cette femme qui a été indignement séduite; et, à ce titre, elle est exigeante, elle est jalouse; elle veut toute sa vie. Il veut essayer de secouer le joug, et demande un peu de liberté : ici l'âme méconnue se révèle. Il est bien difficile que le premier jour il ne soit pas échappé à l'imprudent quelques-unes de ces phrases que la politesse fait dire à toute femme qui se tord de désespoir dans vos bras de la faute qu'elle vient de commettre. On l'a rassurée, on lui a promis de l aimer toujours. Voilà le point de départ de toutes les déclamations, le piédestal de l'âme méconnue; elle se pose en victime.

L'infortuné, qui n'a pas encore le féroce courage des ruptures ouvertes, écrit une lettre où il croit avoir inventé un prétexte irrésistible; il l'envoie le soir par son portier, se couche et s'endort. Le lendemain matin, quand il s'éveille avec le vague sentiment de sa liberté rachetée, il voit au pied de son lit un visage en pleurs qui lui dit douloureusement : « Vous dormez, et moi je veille! » Le portier du petit jeune homme a donné la clef de son petit appartement à la femme qui s'est présentée le matin. Ce n'est pas que ce ne soit un homme de mœurs très-rigides; mais l'âme méconnue a si bien l'air d'une tante, qu'il croit faire acte de père de famille en introduisant près de son jeune locataire une personne raisonnable qui le tancera; car il commence à se déranger un peu.

Surpris au lit, le malheureux fait presque toujours tourner l'explication à son désavantage; il a été égaré par de faux amis, et il retombe dans l'abîme auquel il avait voulu s'arracher. C'est alors que la vie devient un affreux supplice : ce sont des lettres tous les matins, des rendez-vous tous les soirs; il ne répond pas, il y manque; il va dîner gaiement au café Douix près d'une fenêtre; il rit, il parle, il boit. Tout à coup sa gaieté se ternit, son visage devient sombre : c'est que l'âme méconnue vient de lui apparaître au fond d'une citadine à un cheval; elle est folle, exaspérée, elle peut monter, faire une scène et le perdre; oui, le perdre, car elle le rendra ridicule. Alors il prend un prétexte pour sortir, il descend, et, pour se débarrasser de cette funeste apparition, il promet tout ce qu'on veut. Il remonte, mais il n'a plus d'appétit : son dîner tourne, il a une indigestion; et quand il rentre chez lui où on l'attend, il faut qu'il remercie encore l'âme méconnue du thé qu'elle lui donne: horreur! En être réduit à avoir une indigestion devant une femme. Il y a de quoi l'étrangler.

Mais vouloir écrire tous les accidents d'une pareille histoire, ce serait entreprendre un livre de dix volumes : et les menaces de suicide, et l'honneur perdu pour lui seul, et les suppositions de grossesse impossible, et toute la fantasmagorie des sentiments faux, exagérés. Cela peut durer six mois, au bout desquels le malheureux déménage ou part pour les îles. Ce sont les âmes méconnues qui lèguent aux autres femmes ces cœurs d'hommes secs et impitoyables qui ne croient à rien, qui brutalisent les sentiments les plus délicats, ricanent des affections les

plus tendres, et qui ont créé cette phrase : « Elle est morte d'amour et d'une fluxion de poitrine. »

Quelque ignoble que soit l'âme méconnue à l'état de fille, quelque féroce qu'elle soit à l'état de veuve, ce n'est rien encore auprès de ce qu'elle est à l'état de femme. Elle parvient à cet état par des voies bien différentes : quelquefois elle y apporte les germes de cette espèce d'affection cérébrale chronique qui constitue l'âme méconnue : c'est alors quelque sous-maîtresse de pension qui épouse un marchand de vin veuf, et qui veut donner une seconde mère à ses filles. Le gros gaillard continue à boire, à manger, à rire fort, tandis que la femme se renferme dans le dédaigneux silence de la supériorité, mangeant du bout des lèvres, parlant de même, rendant de même à son époux ses caresses et ses bons baisers d'affection. Il joue le piquet, tandis qu'elle lit Lamartine, et il ronfle dans son lit, tandis qu'elle rêve éveillée à côté de lui. Il est inutile de dire où doit aboutir une pareille union. D'autres fois l'âme méconnue est entrée en ménage avec toute l'envie sincère d'être une bonne femme : alors il peut arriver que l'affection la gagne par les livres ou par le contact avec une personne gangrenée. Dans ces cas-là, comme nous l'avons dit plus haut, le développement de l'âme méconnue est énorme; car c'est tout son passé sacrifié et perdu dont il faut qu'elle se venge; et le mari lui doit, en souffrances qu'elle lui inflige, toutes les joies ineffables d'un amour céleste qu'il ne lui a pas procurées. L'employé dans les administrations, qui laisse sa femme toute la journée dans la solitude, est très-sujet à la femme âme méconnue; car, en son absence, tout pénètre dans sa maison : amies, livres, consolations; et le mal s'y développe à l'aise, jusqu'à ce qu'il arrive à un degré d'intensité qui amène les querelles les plus violentes, et enfin les ruptures les plus scandaleuses. D'autres fois encore le mari accepte l'âme méconnue pour ce qu'elle est : c'est presque toujours quand elle s'est trouvée apporter une dot considérable dans la communauté. Alors c'est l'esclave le plus insulté, le plus bafoué, le plus déconsidéré de la terre : il n'a ni la volonté d'avoir une opinion, ni celle de rentrer quand il veut, ni de sortir, ni d'être indifférent, ni attentionné; et avec cela il est réputé le tyran le plus insupportable et le plus barbare ; il ne comprend pas ce qu'est une femme ; il ignore ses sentiments secrets de sensibilité, qu'il blesse à chaque instant; il a tué le rêve de ce cœur qui croyait en lui ; il écrase de sa vie vulgaire la vie ineffable de cette âme méconnue. Pour le mari qui a une pareille femme, le supplice est de tous les jours, de toutes les minutes, de tous les instants. S'il reste seul avec sa femme, elle rêve; à la première question qu'il lui adresse, elle se détourne dédaigneusement : que vient-il faire dans ses pensées, lui qui ne saurait les comprendre? S'il insiste, elle éclate : le brutal a posé son pied de bœuf sur cette âme méconnue qui ne peut même se réfugier dans le silence; s'il a quelques amis à dîner, elle se tait encore, et lorsqu'il lui dit de servir la crème, elle essuie une larme, affecte une gaieté forcée, douloureuse, et salit la nappe. Le dîner est gêné, ennuyeux. Le soir venu, le mari demande une explication, qui se résout toujours en une attaque de nerfs (ceci tient à la variété la plus élégante de l'âme méconnue). C'est tous les jours la même vie, jusqu'à ce que tout cela finisse par un procès en séparation intenté par la femme pour sévices graves, et prononcé contre elle pour adultère.

Enfin, quand l'âme méconnue a enterré son célibataire, ou perdu son dernier jeune homme, ou abandonné son époux, elle écrit un jour la lettre suivante à un homme de lettres quelconque :

« Monsieur,

« Vous qui savez si bien peindre les douleurs des femmes, vous me comprendrez. J'ai bien SOUFFERT, monsieur, et peut-être le récit de mes douleurs, retracé par votre plume, pourrait-il intéresser vos lecteurs. Si vous vouliez recevoir ces tristes confidences d'un cœur qui n'a plus d'espoir en ce monde, répondez-moi un mot. A madame A. L., poste restante. »

L'homme de lettres, qui est un gros bonhomme très-rond, qui rit, et siffle la cachucha en corrigeant ses épreuves, prend la lettre, la tortille, et s'en sert pour allumer son cigare, qu'il va fumer dans les allées de son jardinet en rêvant à quelque histoire bien touchante.

L'âme méconnue va à la poste huit jours de suite, et, ne trouvant pas de réponse, elle s'écrie en guignant un boisseau de charbon : « J'ai vécu méconnue et je mourrai méconnue ! » Là-dessus, elle fait chauffer son café au lait, et demande un gigot pour son dîner. O âme méconnue !





LE FACTEUR

DE LA POSTE AUX LETTRES

PAR

J. HILPERT



Vous avez passé la nuit au bal. — Il est midi. — Vous vous levez, l'œil encore appesanti par le sommeil. On sonne à votre porte.

« Qui est-ce qui est là? — Le facteur qui demande à parler à monsieur. — Le diable t'emporte! » Et tout en murmurant ces paroles d'un fatal augure pour le visiteur, vous ouvrez. « Monsieur, c'est votre facteur qui prend la liberté de vous souhaiter la bonne année et de vous offrir un almanach. »

A l'audition de cette formule, prononcée le plus souvent d'un air riant par un homme d'une quarantaine d'années, à la taille moyenne, aux formes nerveuses et ramassées; à la vue de cette main qui, parmi plusieurs douzaines de cartons, choisit avec un tact tout particulier celui qui convient le mieux à vos goûts ou à votre condition, un frisson involontaire vous saisit. Ces trois mots — *la bonne année* — ont suffi pour faire dérouler devant votre esprit un cercle infini d'idées pauvres et maussades. Vous avez reconnu tout d'abord l'approche du 1er janvier, jour néfaste pour qui n'est plus un enfant, époque fatale où, de peur de manquer à des usages généralement reçus, on doit tout à la fois se faire banquier et comédien.

Au facteur appartient de temps immémorial le soin de nous avertir chaque année du moment où nous allons être appelés à jouer l'un et l'autre de ces rôles; et comme, aujourd'hui, vous n'en êtes pas à votre coup d'essai, vous reconnaissez cette attention prévenante par le don de quelques pièces de monnaie proportionné à l'étage que vous habitez et à votre générosité. Par forme de conversation même, et quoique dans toute l'année vous ne receviez peut-être pas dix lettres à votre adresse, vous avez recommandé pour l'avenir le plus grand soin dans leur remise; ce qui, soit dit entre nous, produira autant d'effet que cette suscription, *très-pressée*, par laquelle de fort honnêtes gens croient encore de nos jours imprimer à leur correspondance une célérité extraordinaire.

Votre facteur a promis, et, modifiant son salut suivant l'importance de l'*étrenne*, il s'est retiré en toute hâte, car à cette époque les instants lui sont chers. De votre côté, regrettant presque le petit présent que vous n'avez pas osé lui refuser, et comparant d'un coup d'œil les recettes multipliées qu'il va faire avec les dépenses excessives dont sa présence vous a annoncé le retour, vous vous surprenez à dire avec un gros soupir : « C'est un bon métier que celui de facteur ! »

Le connaissez-vous, ce métier, pour en parler ainsi? — Non, sans doute; et cependant vous ne pouvez faire un pas, à quelque heure, dans quelque quartier que ce soit, sans rencontrer une des quatre cent six individualités de ce corps utile, qui chaque jour parcourt nos rues en tout sens.

Permettez-moi donc de vous apprendre ce qu'il est, et, comme le froid pique, fermons bien les portes, jetons une bûche dans le foyer, asseyons-nous et écoutez-moi.

Autrefois, ou plutôt avant la Restauration, — je me dispenserai, avec votre permission, de remonter à des temps plus éloignés, les facteurs étaient choisis dans

l'armée. Quiconque avait eu le bonheur de rentrer en France muni des trois membres nécessaires, c'est-à-dire de deux jambes et d'un bras, fût-ce le droit, fût-ce le gauche, était apte à remplir ces fonctions; et, en ce moment même, il existe encore tel échantillon mutilé de ces *temps de gloire et de victoire*, qui, après avoir perdu une partie de lui-même à Leipzig, se sert habilement de celles qui lui restent pour donner à ses confrères *tout entiers* les meilleurs exemples de zèle et d'activité.

Aujourd'hui, ce mode de recrutement n'existe plus, et le civil seul est appelé à remplir les vacances. Les élus sont presque tous des jeunes gens de dix-huit à vingt ans. Ils exerçaient un état; le manque d'ouvrage, la maladie, les ont engagés à y renoncer; mais, à moins qu'ils ne fussent fils de facteurs, et dans ce cas même il est à remarquer qu'ils ne se décideront jamais à suivre la condition de leur père qu'après avoir tâté d'une autre profession, il leur a fallu, pour réussir, autant de protections au moins que s'il se fût agi d'obtenir une place de préfet ou de conseiller-maître à la Cour des comptes. Des certificats de toute nature, l'appui de cinq ou six députés de leur département, des apostilles de ministres, voire même de princes, n'ont été que suffisants pour faire sortir leurs noms des cartons poudreux du personnel où ils gisaient en compagnie de quelques centaines de demandes condamnées la plupart à une réclusion perpétuelle.

Une fois admis, le *leveur de boîtes*, tel est son titre pendant les premiers pas de la nouvelle carrière qu'il va parcourir, reçoit de l'administration un double habillement complet. Chacun d'eux consiste, comme on sait, dans un habit bleu-de-roi, à parements et collets rouges, dans une double paire de pantalons, les uns de drap gris mêlé, les autres de coutil, suivant la saison; le tout rehaussé d'un petit collet de drap marengo pompeusement qualifié du nom de manteau, et dont l'usage ne doit pas être moindre de quatre ans et demi, aux risques et périls de l'*homme* qu'il est destiné à protéger contre toutes les intempéries; ajoutez à cela un chapeau rond de cuir verni, coiffure brûlante en été, glaciale en hiver, dont, en cas d'averse, les bords étroits remplissent merveilleusement l'office de gouttière au détriment de celui qui la porte, et vous aurez une idée juste de la tenue de nos facteurs parisiens. Tenue est le mot; car ils sont soumis à une organisation toute militaire.

Divisés en dix-huit *brigades* dont le service alterne de *distribution* en *distribution*, subdivisés par quartiers, ils doivent une obéissance passive au facteur chef, espèce de sous-officier préposé à la conduite de chaque brigade et qui, à ce titre, reçoit une broderie d'or au collet, cent écus de haute paye annuelle, et l'espoir vraiment ambitieux de passer un jour employé à quinze cents francs.

Un habit mal boutonné, des guêtres, un col différant quelque peu du modèle d'uniforme, sont autant de sujets de punition.

Le règlement des facteurs n'a pas moins de cent vingt-deux paragraphes; et tout en reconnaissant combien sont sages et nécessaires les dispositions pénales qu'il renferme, appliquées aux cas, heureusement si rares, de violation de cachet, de suppression de lettre, de malversation, nous ne pouvons nous empêcher de remarquer que plusieurs de ces articles sont d'une sévérité extraordinaire. Nous aurons bientôt occasion d'en parler. Revenons à notre leveur de boîtes.

Attaché à l'un des neuf bureaux d'arrondissement qui, désignés chacun par une des lettres de l'alphabet, depuis A jusqu'à I, se partagent, à l'aide de deux cent vingt-cinq petites succursales, le soin de subvenir aux besoins épistolaires de la capitale, il est spécialement chargé de faire sept fois par jour, aux heures dites, la levée des boîtes situées dans les limites de son *chef-lieu;* à son activité se recommandent encore, dans l'intervalle des tournées, le *tri* et le *timbre* des lettres, et, à tour de rôle, l'ouverture, le nettoiement et la garde du bureau; puis, pour rémunération de ces travaux continuels, il reçoit, après deux mois, le premier étant retenu au profit de la caisse des pensions, quarante-sept francs cinquante centimes, modique somme destinée pendant deux ou trois ans à être le seul salaire mensuel auquel il aura droit. A moins d'être rentier, on ne peut se permettre un tel désintéressement.

Ce premier temps écoulé, la position du néophyte subit un immense changement. Il était *surnuméraire facteur*, il devient *facteur surnuméraire*. Cette seconde période est loin d'améliorer sa position, car ses appointements demeurent les mêmes; et si d'abord il ne lui fallait que des jambes, maintenant il est indispensable qu'il ait en outre de la tête et de la mémoire.

Appelé sans cesse, en effet, à partager les fonctions du facteur en pied, qu'une indisposition ou toute autre cause éloigne de son service, il subit les chances d'une grave responsabilité et n'a d'autre avantage, aux termes du règlement, que l'allocation d'une indemnité journalière de soixante-quinze centimes due par le facteur absent. L'usage, plus généreux, veut, il est vrai, que ce chiffre soit doublé, et le remplaçant reçoit dix sous par tournée en temps ordinaire et un franc dans les mois d'étrennes, c'est-à-dire en décembre et janvier.

Hier à Chaillot, aujourd'hui à la Chaussée-d'Antin, demain au faubourg Saint-Antoine, le surnuméraire, s'il se mêlait d'écrire, pourrait mieux que personne donner une description exacte des différents quartiers de Paris, des mœurs et des usages sociaux de leurs habitants. Il les a vus, le matin, le soir, à toute heure. Il a surpris la joie du riche rompant un cachet de deuil; il a compati à la douleur du pauvre pleurant à la nouvelle d'une perte qui met un terme à sa misère. Confident involontaire de bien des peines, de bien des joies, sa discrétion est à l'épreuve. Ces lettres, que chaque jour il manie par milliers, du contenu desquelles dépendent peut-être la vie, l'honneur, la fortune de vingt familles, il en est venu, à force d'habitude, à les regarder avec une égale indifférence. Le chiffre de la taxe est la seule chose qui le préoccupe. Tous les événements qui se partagent la destinée de l'homme, toutes les passions qui fermentent au fond de notre cœur, se réduisent à ses yeux aux proportions d'une inscription banale, telle que : *parti sans laisser d'adresse*, ou *mort; héritiers inconnus*.

Et ne vous étonnez pas d'une telle insensibilité! La poste de Paris ne manipule pas moins de cinquante-quatre mille lettres par jour, et, un chiffre aussi élevé une fois atteint, qu'il s'agisse d'hommes ou de feuilles de papier, tout devient marchandises. Demandez à l'histoire quel cas Alexandre et Napoléon faisaient de leurs semblables.

D'ailleurs notre surnuméraire a déjà six ou sept ans de service. Il vient de passer en pied.

Que si jamais, dans une nuit d'hiver bien noire, par une pluie battante, vous parcouriez nos rues à quatre heures du matin, vous y rencontreriez incontestablement trois espèces d'êtres animés : le voleur rentrant après avoir *travaillé*, le chien caniche sans asile et l'employé des postes ou le facteur. — Nous ne nous occupons en ce moment que de celui-ci — se rendant au *centre*, c'est-à-dire rue Jean Jacques Rousseau. L'eau tombe à torrents,



le vent redouble de furie. Que feront vos trois compagnons de route? Le voleur entrera au premier cabaret ouvert, — il y en a à toute heure; — le chien se mettra à l'abri; le malheureux *postier* seul continuera sa route, car l'instant fatal approche, et une minute de retard suffirait pour lui mériter la première fois cinq, la seconde fois quinze jours de suspension, en d'autres termes, pour le priver du sixième ou de la moitié de ses faibles appointements.

Il arrive enfin à l'administration, essoufflé, trempé; mais, au lieu de prendre quelques moments d'un repos nécessaire, au lieu de réchauffer ses membres transpercés, il n'a que le temps de répondre à l'appel, et, se rangeant à l'alignement de sa brigade, qu'il reconnait au numéro brodé sur le collet des camarades qui la composent, il entre, au pas ordinaire, sous la conduite du chef facteur, dans la salle destinée aux travaux préparatoires à la distribution.

Suivons-le dans ce sanctuaire interdit aux profanes et assez vaste pour renfermer tout à la fois une *tribune* élevée du haut de laquelle préside le chef du service de Paris; un bureau destiné aux commis chargés du *contrôle des produits*, et neuf tables dont la dimension permet à seize hommes de prendre rang à l'entour de chacune. — Les absents ont été pointés, remplacés. — On s'est assis. — Silence général et attention! — Au coup de sonnette qui répond au-dessus de leur table, les chefs facteurs se rendent au bureau pour y reconnaitre le compte de la taxe des lettres destinées à leur arrondissement. — Apportées par quinze malles qui, parties des diverses extrémités de la France, arrivent toujours à Paris de trois à cinq heures — à moins qu'elles ne soient du nouveau modèle, — ces lettres ont été, ce matin même, par les soins des employés de la division du départ et de l'arrivée, extraites des trois mille sept cents dépêches qui les renfermaient. Constater leur montant, reconnaitre, les *chargements*, les *lettres recommandées*, celles *affranchies* et en *passe*, les journaux ou imprimés de toute nature qui les accompagnaient; les diviser à l'aide de grands casiers dont chaque compartiment représente un arrondissement, établir autant de décomptes séparés, former de nouveaux paquets immédiatement apportés au contrôle des produits, tout cela a été l'affaire de trois quarts d'heure, d'une heure au plus.

Le chef facteur a terminé sa vérification. Le voilà responsable des lettres qu'il a *prises en charge* et qu'à l'in-

stant il jette au milieu de sa table. Commence alors un travail vraiment extraordinaire. Toutes les mains se mettent en mouvement, les lettres volent d'un homme à l'autre, se croisent, s'entre-choquent avec une rapidité inexprimable. On cherche encore à deviner comment chacun peut se reconnaître dans cette mêlée générale, et déjà le *tri par quartier* est terminé.

C'est alors que le facteur doit être tout œil, tout chiffre. Devenu comptable à son tour des lettres amassées devant lui et qu'il dispose suivant son itinéraire, il ne peut, sans s'exposer à une nouvelle suspension, toujours de cinq à quinze jours, faire une erreur, fût-elle même de cinquante centimes, dans le total qu'il annonce, et dont le montant, combiné avec les additions réunies de ses collègues, doit représenter la somme primitivement reconnue par son chef de brigade.

Le premier travail de la journée est terminé. Le facteur a fidèlement exécuté les diverses manœuvres qui lui sont imposées. Tantôt, à l'appel des adresses incomplètes, il a, comme l'écolier en classe, silencieusement porté la main droite au-dessus de sa tête, pour annoncer que la lettre était distribuable dans son quartier; tantôt il s'est levé *de sa personne*, et, prenant la position du soldat sans armes, a fait face de la manière la plus immobile à la tribune du moniteur... je veux dire du chef de service de Paris. Un nouveau coup de sonnette, signal du départ, a répondu à ce dernier exercice.

Chaque brigade se retire en bon ordre pour rejoindre son omnibus qui l'attend dans la cour du Méridien. Vingt fois déjà vous avez rencontré ces longues voitures, à la couleur brune, aux panneaux décorés, je ne sais trop pourquoi, des armes d'Angleterre, aux rideaux de coutil, ce qui ne laisse pas que d'être très-sain pour des gens mouillés d'abord jusqu'aux aux os, et exposés ensuite, pendant une heure ou deux, à la chaleur combinée du gaz et d'un foyer ardent. Peut-être même vous êtes-vous demandé comment dans une ville comme la nôtre, où déjà tant de véhicules embarrassent les rues et compromettent la vie des passants, le moyen, évidemment adopté pour donner plus de célérité à la distribution des lettres, était précisément celui qui, à la première vue, semblait le plus propre à la retarder en augmentant ces mêmes embarras et accroissant les dangers des piétons!—Question vraiment fort raisonnable, mais à laquelle, pour mon compte, je ne saurais répondre, puisque, depuis cette innovation, les sept distributions de lettres qui existaient dans Paris ont été réduites à six, le tout à l'avantage du public, qui, grâce à l'apposition d'un nouveau timbre constatant l'heure de la levée, a du moins en recevant ses lettres le lendemain, l'intime satisfaction de savoir qu'elles auraient facilement pu lui être remises la veille.

Quoi qu'il en soit, notre facteur, portant, en sa qualité de nouveau, le nº 16 gravé sur l'écusson qui brille à la gauche de sa poitrine, est descendu le dernier de sa voiture. Malheur à lui s'il a oublié d'en relever le marchepied! *trois jours de suspension* suffiront à peine à l'expiation d'une faute aussi préjudiciable aux intérêts de l'État. — Tout ceci vous paraît bien sévère, bien minutieux; mais c'est le revers de la médaille. Regardez le beau côté.

Notre homme est enfin facteur en titre. Il a ses huit cents francs d'appointements, à la retenue près. Le voilà avec une boîte, un quartier, pouvant dire avec une certaine suffisance : « Mes pratiques, mes portières... »

La portière joue un grand rôle dans l'existence du facteur. Elle est à son égard ce que, suivant les naturalistes, sont au corps humain ces insectes agiles dont la morsure active la circulation du sang et réveille les natures endormies. Aussi portières et facteurs sont-ils en hostilités perpétuelles, et si jamais le paradis tardait à s'ouvrir devant un de ces derniers, c'est qu'à coup sûr on aurait omis, en pesant ses mérites, de mettre dans la balance les actes innombrables de patience et de longanimité pratiqués, sa vie durant, à l'égard des *dames du cordon*.

Suivons le nouvel élu dans sa première tournée. Qu'il fasse la rue en *tricotant*, c'est-à-dire en allant successivement des numéros pairs aux numéros impairs, ou qu'il la desserve en *impasse*, ce qui s'entend d'une distribution commencée par un côté et terminée par l'autre, il ne peut tarder à trouver un obstacle. A sept heures du matin, en hiver, peu de gens sont levés et beaucoup de portes sont fermées.

Il saisit un marteau et frappe un premier coup;—rien. — Même manége une deuxième, une troisième fois; — silence complet. — Impatienté d'attendre, car ses minutes sont comptées, il fait vibrer le fer avec violence. — Le cordon est tiré. « Que diantre! madame Bertrand, ouvrez donc plus vite! — Vous v'là bien gâté, répond la portière en se levant à moitié de son lit; comme si j'avais besoin de vot' visite si matin.— Trois lettres, trente-six sous. — Je m'endormais à peine; le locataire du second qu'est rentré qu'à cinq heures; si ce n'était le moment des étrennes, je l'aurais joliment laissé dehors. — Vite, mon argent! » Mais déjà madame Bertrand s'est retournée du côté de la ruelle et a recommencé à dormir. Pour rattraper le temps perdu, le facteur dépose les trois missives sur la commode : — les prenne qui voudra! — et sort à la hâte, après avoir marqué le *crédit* sur son *carnet*. Trop heureux bourgeois de Paris, quel avantage immense ne retirez-vous pas de la première distribution!

La seconde maison est ouverte. « Une lettre, quatre francs dix sous.— J'ai pas d'monnaie.—Je vous changerai. — Pus souvent que j'entamerai une pièce pour ça, j'vous payerai tantôt.— C'est ennuyeux, madame Poquet, vous me dites tous les jours la même chose. — A-vous pas peur que j'déménage!... Vous n'êtes pas si aimable que vot' camarade. » Le facteur hausse les épaules, et, de peur d'un nouveau retard, *se sauve* en inscrivant les quatre francs dix sous dus par madame Poquet, heureux si, dans les autres tournées, une nouvelle lettre le ramène pour relever ce crédit.

Cinquante accidents semblables l'attendent dans cette première course. La portière du nº 8 refuse une lettre à l'adresse de mademoiselle Adèle, qui lui en doit déjà trois de la *même écriture*, et, si elle se décide enfin à la prendre, c'est à la seule condition de n'en payer le port qu'après l'avoir reçu elle-même de sa locataire. Sa collègue du nº 13, mécontente d'être réveillée en sursaut au moment où elle rêvait d'un chat blanc, ce qui annonce incontestablement les succès au théâtre de sa fille Paméla, ferme impitoyablement son carreau au nez du malencontreux visiteur. — Ici on veut le forcer à reprendre une lettre décachetée; là on profite d'un instant de distraction pour ne pas lui rendre son compte, ou pour lui *couler* une pièce fausse.

Il est neuf heures et demie. — La deuxième tournée commence. — Après avoir retrouvé les lettres de la première distribution sur la commode de madame Bertrand, sérieusement occupée en ce moment à épeler, de concert avec la laitière, le journal du premier, le second facteur du quartier arrive à la loge de madame Poquet : « T'nez, v'là la lettre que vot' camarade a apportée z'à ce matin, j'ly disais bien qu'elle n'serait pas reçue sans être

affranchite, quatre francs dix sous... rendez-moi mon surplus. — Ça ne me regarde pas, vous savez bien que ce n'est pas moi qui vous l'ai remise. — Eh bien, v'là qu'est gentil; j'vas en être pour mon pauvre argent. — Vous avez donc eu de la monnaie ce matin par extraordinaire? — Qu'est-ce que ça vous fait; malhonnête?... Vous n'êtes pas si aimable que vot' camarade!... (Il paraît que madame Poquet tient essentiellement à cette phrase.) — C'est bon, c'est bon, donnez-moi mon compte. » La portière se répand en invectives; le facteur tient bon. Enfin elle se décide à payer, mais non sans avoir lancé à la face de son interlocuteur cette brillante péroraison : « Vous êtes tous un tas d'brigands dans c'te scélérate d'administration! »

L'heure s'avance, les difficultés s'aplanissent, et la tournée s'achèvera paisiblement, à moins qu'une maison sans portier ne vienne de nouveau en retarder le cours. Là, le facteur, après avoir frappé cinq coups, signe indicateur de l'étage occupé par le *destinataire*, se retire jusqu'au mur opposé et appelle de toute la force de ses poumons : « Madame Pauvrelet, trois sous! » Le bruit des voitures couvre sa voix. Il refrappe, il recrie... Enfin la fenêtre du quatrième s'entr'ouvre : « Trois sous! » Bientôt une figure humaine paraît à la porte de l'allée, le facteur s'avance : « Madame Pauvrelet, trois sous. — Mais je ne m'appelle pas ainsi; je suis mademoiselle Amanda de Saint-Trillet, ex-choriste au grand Opéra. — Eh bien, madame Amanda, ayez la complaisance de remettre cette lettre à votre voisine. — Pus souvent! une langue de vipère qu'est toujours sur le carré à voir ce qui entre et ce qui sort; avec ça qu'elle a des enfants en servage, qu'elle les laisse manquer de tout, pauvres agneaux!... que c'est une infection dans le colidor! »

Habitué à ces sortes de colloques, le facteur a retraversé la rue dès les premiers mots, et, après avoir frappé et appelé de nouveau, il s'éloigne en écrivant sur le dos de la lettre : *absente*.

A la quatrième tournée, cette même lettre sera représentée. Cette fois, madame Pauvrelet a entendu, elle descend, et, après avoir lu : « Tiens, j'n'ai pas ma bourse, mon petit, je vous payerai ça demain. — Ça peut s'oublier. — Si vous avez peur de le perdre, venez le chercher, votre port. » Et le facteur se résigne à monter cinq étages. L'escalier devient de plus en plus clair. Madame Pauvrelet s'aperçoit que le billet est daté de la veille : « Pourquoi donc que vous me l'apportez si tard, cette lettre d'hier? — Vous étiez sortie ce matin. — J'ai pas bougé. — Demandez à madame Saint-Trillet. — Belle linotte, ma foi, pour se mêler de mes affaires;... qu'elle m'empêche de dormir toutes les nuits avec ses chansons, que ça vous reçoit une société qui n'est ni d'Ève ni d'Adam... Quarante-cinq ans, mon cher, et ça dit que c'est pour faire des répétitions de chœurs! — Dépêchons, s'il vous plaît. — Eh bien, les voilà vos trois sous, mal obligeant! et venez me demander des étrennes! »

Le facteur n'ira pas, car il se respecte et ne *fait* pas la *mansarde;* mais plaignez-le si madame Pauvrelet a quelques relations, tant éloignées soient-elles, avec un chef de l'administration des postes : il y aura rapport et punition pour le pauvre subalterne.

Telles sont les tribulations auxquelles le facteur est continuellement exposé, et qu'a-t-il pour l'indemniser de tant de fatigues, de tant de dégoûts; pour le récompenser de sa probité à toute épreuve? — un avancement qui, après vingt-cinq années de service, élèvera son traitement à douze cents francs, un médecin et des drogues gratis en cas de maladie; une pension de six cents francs quand il ne pourra plus marcher; puis, s'il est bien protégé, l'espoir d'être sur ses vieux jours attaché au service d'un ministère, ou nommé *facteur de la cour*, ce qui lui donnera le droit de porter tricorne et habit galonné, et l'exposera, grâce à son portefeuille, à recevoir les hommages militaires du conscrit en faction.

« — Mais les étrennes! »

Elles varient de quatre cents à mille francs par quartier; c'est pour chaque facteur un supplément de revenu de deux à cinq cents francs, sur lequel il paye au surnuméraire trois francs par jour pendant tout le temps de sa *récolte*.

Dites, à présent, si vous regrettez encore les modestes étrennes que vous donnez chaque année à votre facteur!





L'HOMME A TOUT FAIRE

PAR

BERNARD



Si la société s'encombre chaque jour un peu plus de travailleurs sans travaux, d'employés sans emplois, à qui donc faut-il s'en prendre? Nous voyons apparaître chaque jour des spécialités nouvelles, et les occupations les plus infimes monter au rang de profession!

Cependant, les besoins, et, ce qui est plus impérieux, les caprices d'une civilisation comme la nôtre, ne seraient pas encore tous satisfaits si de précieux individus ne se dévouaient à remplir, çà et là, les lacunes que laissent apercevoir et sentir les professions, les spécialités entre elles.

L'homme dont l'état consiste dans une disponibilité indéfinie se rencontre donc aux différentes hauteurs de l'échelle sociale; il se place entre les échelons. C'est lui qui les rapproche quand ils sont trop espacés, et qui les remplace lorsqu'ils se rompent. Mais la tête nous tournerait, le pied nous manquerait à le poursuivre jusqu'au sommet de cette échelle tremblante; saisissons-le sur les degrés inférieurs : — nous en serons moins exposés aux erreurs de perpective.

Et maintenant voulez-vous un individu qui soit généralement prêt à tout et exclusivement propre à rien? — Prenez, — je vous livre l'*homme à tout faire.*

Demandez-vous un fiacre? — Voilà! — Faut-il vous retirer vivant ou mort, à votre choix, de la Seine ou du canal? — Voilà! — Avez-vous une récompense honnête à donner pour l'objet que vous avez perdu, cet objet fût-il un amant, une maîtresse, un perroquet? — Voilà! Faut-il vous porter ça, bourgeois? — Voilà!

L'homme à tout faire constitue une spécialité d'autant plus digne d'intérêt, qu'elle n'est pas brevetée, et que ses produits restent modestement à la portée du palais (quand il y en a un) de notre industrie nationale. Là, il ouvre les voitures et les parapluies, garde les chiens et les chevaux des visiteurs, et vend en contrebande des billets de faveur pour les jours réservés. C'est lui qui infuse ainsi mille *premiers venus* dans la société choisie que l'autorité avait projeté de réunir à certains moments. Cette intervention a ses inconvénients, ses périls, mais qu'importe? Il est toujours beau de combattre et d'extirper le privilége; les principes d'abord! nos poches ensuite. — Remercions donc l'homme à tout faire et donnons-lui deux sous avant qu'on ne nous ait volé notre bourse.

L'homme à tout faire *offre* de vingt-cinq à cinquante ans; il a reçu en baptême plusieurs noms qui ne lui suffisent pas, et il a pris de lui-même un sobriquet : Joseph, Napoléon, Ricard, dit l'*homnibus.* Il est grand, fort; il a été joli garçon, puis bel homme. La courbure concave de son nez indique à l'œil physiologiste, et surtout à l'œil qui ne l'est pas, une aptitude sans bornes, et la ligne de son front à l'oreille droite, un défaut d'application sans limites. Il a un poil dans la main, ce qui est le signe infaillible de la méditation et de la mélancolie. Il se met bien, sans affecter de changer souvent son linge; il a eu de bonnes fortunes, mais c'est la meilleure qu'il poursuit.

A ces mots, n'allez pas vous imaginer qu'il soit ambitieux; il fait de tout sans doute, mais par horreur du travail régulier, assidu; il tient plus à varier son désœuvrement que ses bénéfices. Notre héros serait peut-être

désintéressé si le marchand de vin et le charcutier n'existaient pas; il est vrai que, s'ils n'existaient pas, l'homme à tout faire serait de force à les inventer. Il y a une foule de destinées qui tournent ainsi dans un cercle vicieux.

Si l'on nous permettait de plaisanter avec notre sujet, nous dirions qu'il représente un véritable exemplaire vivant et relié en veau du *Conducteur Parisien* et du *Guide de l'étranger à Paris*. Sans parler spécialement aucune langue, il possède comme une sorte d'intelligence de tous les idiomes, et il indique du doigt, avec beaucoup de perspicacité, aux Anglais, l'hôtel de Windsor, aux Allemands, l'hôtel du Rhin, aux princes russes, les Champs-Élysées et le faubourg Saint-Honoré. Il apprend aux provinciaux à ne pas confondre le Panthéon avec les Invalides: le Garde-Meuble de la couronne avec la Chambre des députés.

Il aime à cultiver le Jardin des Plantes. Là, il exerce une domination *cartérienne* sur plusieurs animaux. Donnez-lui quelques sous, et il fera monter l'ours *Martin* à l'arbre; — pour deux liards de plus, il fera faire la roue aux paons. Il vous montrera aussi l'éléphant adressant sa prière au soleil... c'est-à-dire qu'il vous fera voir séparément l'adorateur et le dieu; quant au moment de la prière, il est difficile à saisir, et vous serez probablement arrivé beaucoup plus tard... à moins que vous ne soyez venu de trop bonne heure.

L'homme à tout faire se charge de retenir des places sur le devant, pour les jours de revue, de cortége, d'enterrements solennels. Comme il ne pourrait pas suffire à la besogne, il loue des enfants aux femmes de sa connaissance intime, et recommande la veille de les lui envoyer le lendemain, *franco*, et à domicile... chez le marchand de liqueurs.

Le grand jour a lui; la peau d'âne résonne dans tous les quartiers de la ville, et donne le signal militaire aux peaux de buffle et aux oursons (style d'état-major); autrement dit, le rappel bat. L'homme à tout faire a déjà donné l'ordre à ses jeunes recrues de s'emparer de toutes les hauteurs du terrain que le cortége doit parcourir. — Il viendra lui-même les relever de la consigne.

Il vient, en effet, quelques minutes avant l'heure officielle fixée pour le défilé des troupes, et il amène avec lui un curieux, ou, pour mieux dire, un badaud qu'il a racolé et auquel il a promis, moyennant vingt sous, de le loger au-dessus même du premier rang; le gamin s'empresse de quitter la place qu'il a échauffée ou salie depuis le matin; le badaud débourse et travaille ensuite à se tenir en équilibre, sans balancier, sur la borne qu'il a payée, jusqu'à ce qu'un agent de police accoure lui interdire, au nom de l'autorité, cet exercice périlleux; — l'homme à tout faire a depuis longtemps disparu avec sa recette. Le badaud, tout honteux, rentre dans la foule, où il est bafoué, bousculé, honni, comme il arrive à tous les gens qui ont voulu s'élever au-dessus des autres et qui sont tombés.

Notre homme est de toutes les fêtes. On vous défie de donner un bal, fût-ce au cinquième étage, sans qu'il en soit informé. Comptez sur lui. Il profitera seulement de ce qu'on ne l'a pas invité pour agir sans façon; il se présentera en veste, en casquette et sans gants : c'est lui qui saluera le premier les danseuses, et qui leur offrira le premier la main... Oui, la main droite, tandis que de la gauche il étalera sur la roue de leur voiture, afin de préserver les falbalas et les écharpes, une guenille plus sale que la boue même. Il devance en ces occasions et chasseurs et valets de pied. Il est plus hardi qu'un amant; entreprenez donc, après cela, de le renvoyer. Si vous ne le souffrez pas à la porte, il entrera dans le salon. Choisissez.

La Providence, que vous n'attendiez pas là sans doute, mais qui est partout et qui nous aime encore plus que nous ne nous aimons nous-mêmes, ne manque pas pourtant de nous gratifier d'une foule de désagréments subits, vulgairement appelés *tuiles*. L'homme à tout faire s'applique à redresser les torts de la Providence, sans présomption, et pour un fort modique intérêt, exemple :

C'était par un de ces beaux jours d'été, comme il n'y en a plus, etc., etc., etc.; le soleil, etc., etc., etc; la nature entière, etc., etc., etc. En quelques mots, vous étiez sorti le matin sans parapluie. Tout à coup, et le plus arbitrairement du monde, les nuages sont accourus des quatre points cardinaux, et vous ont composé un horizon effroyable. Le baromètre est modestement descendu à la tempête, et déjà quelques grêlons, de la grosseur d'un très-petit œuf, confirment le présage. — Vous êtes pris au dépourvu, mais Paris est la ville des ressources, vous vous enfoncez donc sous une porte cochère, et vous laissez passer l'orage. (Les orages prennent une heure; c'est le terme moyen de leur durée depuis qu'ils sont devenus si fréquents.) Enfin le ciel s'éclaircit et vous vous croyez libre, mais voici bien un autre oubli de votre part : les petits ruisseaux ont formé (afin que le proverbe soit accompli) de grandes rivières! Essayerez-vous de vous jeter à la nage? mais vos sous-pieds! Sauterez-vous? hélas! vous ne sautez plus, vous avez du ventre. Attendrez-vous sur le bord du fleuve qu'il soit écoulé ou qu'il ait tari?..... mais on va dîner. Attendrez-vous..... non, non! Voici venir l'homme à tout faire; il pousse devant lui une longue planche, dont les extrémités sont garnies, exhaussées de roulettes; il improvise, il jette un pont, et le torrent est franchi.

Passez, payez.

Dans votre reconnaissance, vous voulez tirer cinq centimes de votre poche, c'est une pièce de cinq sous qui en sort; vous en demandez la monnaie à votre libérateur; mais il n'est point agent de change, et plutôt que de prendre un escompte, il préfère garder le tout. Vous vous y prêtez de bonne grâce : vous faites une bonne action et lui une bonne journée. Votre sort est encore le plus beau.

Notre homme excelle à retrouver les chiens perdus. On dit, mais nous ne l'affirmons pas, qu'au besoin il pourrait vous prévenir, la veille, de l'heure à laquelle Azor, Braque, Bichon, doivent exécuter le lendemain leur fuite ingrate. Il a l'instinct des disparitions d'animaux. Il est, particulièrement à l'égard des chiens de Terre-Neuve, ce que les chiens du mont Saint-Bernard sont par rapport aux voyageurs des Alpes. Tel est le nombre des récompenses *honnêtes* qu'il a obtenues pour faits de ce genre, qu'on n'ose plus donner la même épithète aux moyens qu'il emploie afin de s'en rendre digne. Voyez la noirceur et la malignité des hommes! Heureusement les animaux ont plus de reconnaissance, et ils se laissent bien *retrouver* plusieurs fois, quand ils ont été satisfaits de la première épreuve. L'homme à tout faire ramène aussi les enfants égarés par leurs bonnes. Mais vu la délicatesse des soins qu'exige l'humanité en bas âge, et la fréquente intervention du commissaire de police dans ces sortes de services rendus à la société, il ne s'y livre qu'avec discrétion et seulement lorsque ses devoirs l'appellent à traverser les Tuileries, le Luxembourg ou la place du Château-d'Eau. Et puis il a remarqué que les animaux rapportaient davantage. A quoi cela tiendrait-il?

La sollicitude de l'homme à tout faire ne se borne pas



à une seule espèce du genre animal. Au printemps, il va dénicher des merles, il élève des hannetons dans des



chaussettes, pour les vendre quand ils seront en âge aux enfants et aux écoliers. Il teint en jaune des moineaux francs et les travestit en serins, à l'usage des vieilles propriétaires et des grisettes. Lorsque le canari frauduleux a entrepris de se soustraire, par la fuite, aux chagrins domestiques dont il est ordinairement abreuvé par le matou, l'homme à tout faire rapporte le *voleur* à sa maîtresse, et reçoit en échange.... toutes sortes de bénédictions. Il en use peu; mais on ne sait pas ce qu'on peut devenir, et voilà pourquoi il daigne accepter le suffrage des propriétaires, pour le cas invraisemblable, mais possible, où il serait contraint à élire un domicile. La prévoyance est au moins une demi-vertu !

Allez-vous me demander où il couche, l'homme qui n'a pas de domicile ? Il couche où Dieu le mène, et le gîte ne lui manque pas plus que la pâture aux petits oiseaux. Un trottoir lui sert souvent d'oreiller, un parapet de canapé ; il change de draps avec le printemps, car alors il va coucher sur le gazon ou dans les champs ; et, à la suite de ces dépenses-là, il n'a jamais de compte à régler qu'avec la préfecture.

Vous remarquerez, je vous en prie, par combien de points l'homme à tout faire est exposé à se voir confondu

avec le commissionnaire du coin de la rue, et combien pourtant il s'en sépare et s'en distingue. L'homme à tout faire ne stationne jamais; il va au-devant des besoins de ses semblables; il met sa dignité à ne pas attendre. Lorsque le commissionnaire s'assujettit à l'exactitude et aux antiques traditions de la probité professionnelle, l'homme à tout faire n'est fidèle qu'à lui-même, et ne relève que de cette conscience avec laquelle il est de si nombreux accommodements. Le commissionnaire appartient à sa clientèle; l'homme à tout faire est à tout le monde. Voilà bien la vraie liberté.

Sans doute, en passant par l'indépendance, il arrive moins vite à la considération; mais la considération n'est pas ce qu'il préfère : chacun son goût.

On a bien raison de dire qu'il n'y a pas de sots métiers! Si vous saviez quelle étonnante perspicacité il a acquise ainsi! Voulez-vous la mettre à l'épreuve? Voyez : écoutez; on se presse, on crie, on jure, on s'indigne et l'on rit dans la rue. Qu'est-il arrivé? A vous qui connaissez Paris, je le donne en cent à deviner. Eh bien, lui, il reconnait tout de suite la nature d'un rassemblement populaire, il distingue au premier coup d'œil s'il s'agit de changer la forme du gouvernement ou de conspuer un ivrogne. Les agents de l'autorité en sont encore à s'enquérir des motifs de l'émeute quand il est à l'ouvrage, lui. Il a déjà aidé à renverser un omnibus, ou relevé trois fois son semblable. Quelle est dans le premier cas son ambition? L'espoir d'une petite récompense nationale. Cela vous indigne, et j'en suis bien aise; pourquoi ignorez-vous encore la théorie des barricades? Vous ne savez pas que, dans certains moments, rien ne ressemble tant à l'action de faire cesser le désordre que l'action de le commettre; l'homme à tout faire s'utilise : voilà son opinion. Quand les insurgés s'emparent d'un coin de rue, il démolit, dépave et crie : «Vive la ligne!» Lorsque l'armée triomphe, il démolit encore... les démolitions précédentes, il repave et crie : « Vive le roi! » Il a vaincu, notre héros, lorsqu'il a attrapé une entorse, une égratignure au service de ses principes, une blessure enfin qu'il pourra montrer également aux amis et aux ennemis, et qui lui fera obtenir, en retour, une pension ou un secours tout au moins. Ce dernier emploi de l'homme à tout faire est, après ceux de se faire écraser, et de recevoir sur son dos les malheureux qui se laissent tomber d'un ou de plusieurs étages, le plus périlleux de son répertoire. Il y succombe quelquefois, mais cela ne compte pas, et il a toujours un successeur.

Il figure volontiers en qualité de témoin à charge dans les procès politiques et autres. Ce n'est pas qu'il soit méchant, mais une bonne déposition pose bien un homme. — La police et lui ne se voient pas toujours d'un mauvais œil.

Les révolutions de la terre ne suffisent pas à l'industrie de l'individu qui nous occupe. Il se tient au courant des mouvements célestes. L'Observatoire prédit l'éclipse, notre héros l'exploite : il montre la conjonction du soleil et de la lune dans un seau d'eau fraiche; il vend aussi des verres noircis à la fumée de la chandelle et qui permettent aux yeux du dernier des mortels de contempler à leur aise les deux premiers astres du firmament.

Lorsque un pays renferme un grand nombre d'hommes nécessairement disponibles, et toujours prêts à mille petits dévouements en vue d'un salaire, il est bien difficile que le sacrifice y conserve tout son prestige, et ne souffre pas des plates contrefaçons des *Curtius* au rabais. Les Antony, cette race autrefois magnifique et peu nombreuse d'individus à passions fortes, les Antony se trouvent maintenant partout où il y a une grande dame pour s'évanouir, et des chevaux pour prendre le mors aux dents; ces héros pullulent dans la grande allée des Champs-Élysées, au Bois qu'ils profanent; ils sauvent régulièrement la vie à deux ou trois héroïnes par semaine, et ce n'est pas à l'honneur de ces femmes qu'ils en veulent, les monstres! c'est à la simple générosité du père ou du mari. Malédiction sur ces infâmes! Malgré ce nouveau travestissement, nous venons de reconnaitre l'homme à tout faire. Le malheureux ne nous laissera rien. Rends-nous de grâce nos Antony; ménage au moins la poésie du bras en écharpe.

L'homme à tout faire sert parfois de sanction aux succès et aux réputations dramatiques. Il envahit dès l'aurore le péristyle des théâtres qui rêvent la vogue; c'est lui qui simule avant l'heure cette chose si agréable, si nécessaire aux entreprises : la file, la queue. Les jours de première représentation, il vous vendra un prix fou, lorsque les bureaux ne sont pas ouverts, le droit d'entrer à sa place dans la barrière, et d'aller vous faire dire au contrôle qu'il n'y a plus de billets à distribuer; il est sous-entendu que l'auteur a retenu depuis un mois, et pour huit jours, la salle entière. — Vous ne voyez pas la pièce, mais vous avez cru un moment que vous la verriez. Votre argent n'est pas tout à fait perdu.

L'homme à tout faire ne mériterait pas son nom s'il était totalement étranger à la littérature; il n'en fait pas encore, mais il l'inspire. C'est lui qui donne au critique, au poëte descriptif, l'idée de rendre compte d'un fronton, d'une colonne, d'une fontaine; l'homme à tout faire publie ensuite l'œuvre dont il a fourni le sujet : et voilà, pour deux sous, après avoir lu, la description exacte et détaillée de la superbe place Louis XV, le nom et la demeure des ornements et le détail des artistes qui la décorent. Demandez la colonne de Juillet, la colonne Vendôme, avec le signalement des inventeurs; faites-vous servir.

Il édite les discours du roi sur papier gris, et fait la réclame en criant de toutes ses forces : « Voilà le superbe discours en faveur du peuple français. » Quel puff!

Lorsque l'imagination lui manque absolument, il se jette dans quelque métier connu : il se fait gérant, ou bien il s'enrôle parmi les balayeurs. La pelle sur l'épaule en manière de carquois; le bonnet abaissé sur les yeux, en guise de bandeau, il se transforme en Cupidon de la petite voirie.

On l'a vu se vendre... c'est bien commun, mais lui du moins il n'aliénait que sa propre indépendance; son sang, sa vie, tout était compris dans le marché : il était devenu remplaçant militaire.

Comme on ne sait pas ce qui peut arriver, l'homme à tout faire a grand soin de se munir en naissant d'une constitution athlétique. Pour ne pas laisser dépérir entre ses mains ce premier bienfait de la nature, il prend à douze ans des leçons de savate et de bâton; à trente ans c'est un querelleur formidable, et un rival toujours vainqueur; il a pris l'habitude de *triompher sur toute la ligne*. Mais ses principes d'obligeance reparaissent encore chez lui dans ces moments-là, et, avant de *démolir* un homme (comme il dit), notre héros le prévient charitablement de *numéroter ses membres*.

Il sait par cœur le tarif des coups et blessures; il est de force à vous assommer sans vous réduire pour cela à une incapacité de travail de plus de vingt jours; voilà un véritable avantage pour vous... et pour lui que le tribunal de police correctionnelle ne peut condamner qu'au *minimum* de la peine. Il se contente de peu. Mais il y revient souvent.

Si nous en restions sur ces derniers renseignements, vous auriez peur désormais de vous trouver face à face avec l'homme à tout faire, et nous aurions, sans le vouloir, causé préjudice à son commerce. Or, il faut que tout le monde vive; écoutez donc le récit impartial et officiel de la dernière rencontre que nous fîmes de notre héros. C'était par une belle matinée du mois de juin. Le soleil était levé depuis longtemps, mais les concierges des jardins royaux dormaient encore; faute de jardin (même sur notre fenêtre) nous nous promenions sur le quai aux Fleurs, ce joli parterre situé entre la Conciergerie et la Morgue. Là, nous aspirions *gratis* mille parfums naturels, lorsqu'une femme mollement appuyée au bras d'un jeune homme nous apparut au milieu des fleurs : ils semblaient si heureux, elle et lui, qu'ils faisaient vraiment envie.

Nous sommes faible; nous les suivîmes. La femme parla d'abord : « N'est-ce pas, dit-elle, mon Paul, n'est-ce pas qu'un beau jour et le contentement donnent un bon cœur? Ce matin, je voudrais être riche et faire un heureux. » Paul, égoïste comme le sont tous les hommes, allait réclamer pour lui seul le bénéfice de cette disposition adorable.

L'homme à tout faire passa. Il venait exaucer ses vœux à elle, et Dieu apparemment le lui envoyait. Il portait une cage remplie d'hirondelles. Vous figurez-vous l'hirondelle captive, l'hirondelle des airs dans une cage d'osier?.... Comme elles étaient tristes les pauvres petites bêtes, et comme elles exprimaient noblement leur malheur par leur silence! L'hirondelle captive, ô mon Dieu! l'oiseau dont tous les chansonniers du monde ont célébré la liberté en prenant le pseudonyme du pauvre prisonnier (air tout fait). Ah! c'était un spectacle à fendre le cœur. Jugez si elle en fut émue, la noble femme! Déjà une larme tentait de s'échapper de ses jolis yeux lorsque l'homme à tout faire s'approcha d'elle et lui dit : « Voulez-vous rendre une hirondelle à la liberté pour deux sous? »

Comprenez-vous? une bonne œuvre pour deux sous! un élan du cœur pour deux sous! une douce satisfaction pour deux sous! un acte royal, une amnistie, pour deux sous!

« Tenez, s'écria-t-elle avec joie, voilà cinq francs, et vos hirondelles sont à moi. A moi, non pas, mais au ciel et à la liberté. » Elle avait dit cela comme autrefois on devait entonner la *Marseillaise*.

Les oiseaux s'envolèrent à tire-d'aile sans remercier leur libératrice; mais elle pouvait bien se passer de leur reconnaissance; son ami, son Paul, venait de lui dire, de sa voix la plus douce, la plus persuasive, peut-être même la plus vraie : « Je t'aime. »

P. S. Nous avons le regret de vous apprendre que les oiseaux étaient apprivoisés, et qu'ils sont tous rentrés en cage.





LES FEMMES POLITIQUES

PAR LE COMTE

HORACE DE VIEL-CASTEL



Parmi tous les livres dont se compose la bibliothèque de l'enfance, au nombre de tous les auteurs qui étalent complaisamment leurs noms illustres sur ses rayons dorés, il n'est pas un livre plus populaire peut-être que *Numa Pompilius*, il ne se trouve pas un auteur plus connu que son auteur, le chevalier de Florian : c'est à lui et à son livre que la nymphe Egérie, cet immortel conseiller privé d'un des premiers rois des Romains, doit l'immense réputation dont elle jouit. C'est à lui que revient l'honneur d'avoir donné une signification proverbiale au nom de cette nymphe, et de l'avoir, pour ainsi dire, arraché aux oublis ingrats de l'histoire, en le plaçant comme un glorieux symbole dans l'alphabet vulgaire des figures poétiques. Grâce au chevalier de Florian, ce berger musqué des bosquets de Sceaux-Penthièvre, Agnès Sorel et madame de Maintenon se sont vues transformées en nymphes aquatiques, et Charles VII et Louis XIV en Numas de seconde édition, par manière de poétisation historique.

Mais aujourd'hui qu'il est à peu près décidé qu'un roi constitutionnel règne et ne gouverne pas, aujourd'hui, en France, une Egérie royale mourrait d'abstinence dans sa grotte humide; quelque désintéressée que soit ou que puisse être une Egérie, elle ne s'attache point aux fictions plus ou moins couronnées : l'Egérie moderne ne veut être l'*adjectif* féminin que d'une réalité; elle n'habite plus une grotte meublée de quelques cailloux, de mousses verdâtres et d'un ruisseau d'eau limpide; elle ne se dérobe plus aux hommages de la foule, pour se repaître d'ardeurs platoniques; non, l'Egérie du dix-neuvième siècle est moins impalpable, elle a compris qu'il fallait être femme, et femme du *monde*. L'Egérie, ou les Egéries que nous connaissons naissent et meurent comme les plus simples d'entre les mortels; elles se marient, elles ont des amants, elles montent à cheval, vont au bal, et laissent l'empreinte de leurs pas sur le sable de nos promenades.

L'Egérie créée par le chevalier de Florian est aujourd'hui nommée femme politique; le bon la Fontaine la peindrait de nos jours comme la mouche du coche, et nous croyons que la Fontaine aurait grandement raison. Seulement, nous dirons que le coche de l'Etat n'étant pas ce dont on s'occupe le plus, et que chaque parti politique, chaque coterie, ayant son coche particulier, nous sommes obligés de reconnaître l'existence d'autant de mouches que l'on compte de coches en France.

Deux grandes divisions se présentent : d'abord, la mouche gouvernementale, et la mouche des oppositions; elles appartiennent cependant au même genre, ressortent du même principe moral, et se touchent par tant de points que la couleur seule peut les faire reconnaître.

Généralement, la femme politique n'est plus une toute jeune femme, son âge ne se dit plus et ne se devine même pas; et, jusqu'au jour de sa mort, elle saura se maintenir dans cette position douteuse qui laisse les hommes dont elle s'entoure incertains entre le respect et cette galante impertinence que quelques femmes font entrer dans la catégorie des hommages. Mais, pour soutenir cette prétention au titre de femme politique, pour voir se transformer son salon, soit en conseil quasi-ministériel, soit en club, il faut réunir deux conditions essentielles, qui sont comme la clef de voûte de toutes les autres conditions nécessaires.

La femme politique, gouvernementale ou opposante, doit appartenir à la meilleure compagnie et posséder une grande fortune; sans la réunion de ces deux qualités pre-



mières, la femme politique risque fort d'être peu considérée, et de passer auprès de beaucoup de gens pour une sorte d'intrigante.

Si elle n'est pas veuve, ce qui serait un avantage immense, elle doit être munie d'un de ces maris, fonctionnaires subalternes et inaperçus, modestes et discrets, occupant sans ambition auprès de leurs femmes une sorte de haute charge de domesticité. Au jour de l'an, ce mari recevra des cartes de tous les amis politiques de sa femme, mais il ne les connaîtra point; il s'occupera de la conduite des affaires domestiques, qu'il ne décidera pas, et attendra la permission de donner le bras à sa fille, sur l'éducation de laquelle il ne devra avoir aucune influence. En un mot, ce mari ne sera qu'un nom, qu'une raison sociale, dont la signature appartiendra à la femme.

Comme madame de Régnacourt et madame de Divindroit ont toutes deux une assez jolie collection d'amants, il va sans dire que les femmes politiques ne sont pas moins que leurs sœurs exemptes de ce travers.

La littérature a peu d'attraits pour la femme politique; elle s'interdit les lectures frivoles, et jamais un roman n'aura l'entrée de son salon ou de son boudoir; mais sur les tables, sur les canapés, sur les fauteuils et sur la cheminée, les journaux se *prélasseront* en maîtres, les brochures politiques, les documents diplomatiques, et jusqu'aux opinions des députés, imprimées à part sur papier vélin, orneront les planches de sa bibliothèque. La marquise de ......, une des femmes politiques le plus en réputation de notre époque, lit régulièrement tous les ans les énormes in-folios renfermant les différents chapitres du budget de l'Etat.

A certains jours, les femmes politiques remplissent la loge diplomatique à la Chambre des députés; elles murmurent : elles approuvent à demi-voix; dans les entr'actes des séances parlementaires, elles soutiennent de chaudes discussions contre les jeunes et vieux diplomates qui leur servent de seconde ligne. Quelques-unes, plus prétentieuses, affectent le langage d'une incompréhensibilité savante, d'une métaphysique inintelligible à l'esprit nu. Celles-là s'endorment le soir en lisant le *Cours philosophique* de Cousin, et se promènent au bois de Boulogne avec un volume de la *Philosophie de l'histoire*, par M. Guizot.

La comtesse de ......, *bas-bleu* politique de la plus haute distinction, disait dernièrement devant le plus spirituel des auteurs de mémoires apocryphes :

« J'aime Guizot et Cousin d'une affection presque égale, ou plutôt tous deux complètent en moi une affection psychique et instinctive; la dualité de ces grands hommes se confond en une unité complexe, et m'amène pour ainsi dire à comprendre l'infini; le premier en a la profondeur, et le second l'étendue.

— Ne pourrait-on pas plutôt, répondit l'auteur de mé-

Paris. — Imp. de BRY aîné, boulevart Montparnasse, 81.

moires, prétendre avec plus de raison et sans rien leur ôter de leur ressemblance avec l'infini, qu'ils sont aussi inexplicables? »

La femme politique dont les pensées s'expriment en paroles métaphysiques est une de ces infortunées créatures fortement éprouvées par les orages des passions, et qui se survit à elle-même, si l'on peut s'exprimer ainsi, dans un besoin de sensations et d'expressions mélancoliques; la politique est pour elle comme une affaire d'amour : elle y porte le reflet de ses anciennes ardeurs, elle s'enthousiasme; elle hait, elle adore tel ou tel homme politique, telle ou telle cause, suivant un instinct secret que la raison ne conduit pas toujours et que la constance n'accompagne presque jamais.

Cette femme-là est la femme poétiquement politique.

La femme sérieusement politique s'appuie, au contraire, beaucoup sur le libre arbitre de sa raison, et se vante de la constance de ses sympathies.

La politique est la continuation de son dernier amant. Pour quelques-unes, comme pour ces vieilles joueuses que l'on voit pâlir, avec la lumière des bougies qui s'éteignent, autour d'un tapis vert, la politique est tout à fait un dernier amant, et peut-être le plus chéri de tous.

J'ai connu deux types remarquables de la femme politique : le premier de ces types résumait en une seule nature toutes les Egéries gouvernementales; le second offrait à mon investigation les Egéries opposantes; ces deux Egéries, femmes de bonne compagnie, riches, élégantes, en réputation d'esprit, exerçaient, chacune dans le cercle de leurs opinions, une certaine influence, une sorte de souveraineté politique et morale. La première, la comtesse de Régnacourt, avait été ce que l'on nomme vulgairement une femme légère, c'est-à-dire qu'elle avait eu beaucoup d'amants, et, par conséquent, fort peu de constance; mais, par un singulier caprice du sort, ou plutôt par une merveilleuse prévision de l'avenir, la comtesse de Régnacourt avait eu l'art ou le bonheur de prendre ses amants dans une certaine catégorie où le pouvoir, après elle, était venu répandre ses grâces, s'était établi comme à poste fixe pour choisir ses plus intimes favoris. Peu à peu, la liste des amants de madame de Régnacourt devint une liste de ministres, de conseillers d'État, de députés, de pairs et d'ambassadeurs; ses affranchis gouvernèrent la France, comme autrefois les affranchis des empereurs romains gouvernaient le monde. Mais les fers de ces esclaves libérés n'étaient pas tellement rompus qu'un bout de chaîne ne les retînt encore et ne les ramenât sans cesse vers leur ancienne maîtresse, non plus rampants et tremblants, mais tout disposés à subir, moyennant le retour de certaines privautés, un retour d'influence, dont ils n'appréciaient pas toute l'importance. Madame de Régnacourt tenait en une honorable laisse deux ou trois affranchis dans chaque combinaison ministérielle du jeu politique constitutionnel, et, pour chacune de ces combinaisons, elle avait tout prêts des ambassadeurs accommodés au nouveau système, qu'elle devait faire monter sur le trône du pouvoir.

Madame de Régnacourt prévoyait avec une sagacité merveilleuse les changements de ministres, les revirements dans les alliances étrangères; et alors, avec une adresse et un tact non moins merveilleux que sa sagacité, elle changeait en quelques jours tout l'ameublement humain de son salon : aux doctrinaires succédaient les *tiers-partistes*, comme aux *tiers-partistes* les dynastiques; et tous ces changements s'opéraient sans difficulté, sans aigreur, sans étonnement.

Les gens qui ne veulent se mettre en route qu'après s'être assurés du temps à venir consultaient le salon de madame de Régnacourt, thermomètre politique assez juste.

Je n'ai jamais connu le mari de madame de Régnacourt, je ne l'ai jamais aperçu; tout ce que je sais de lui, c'est qu'il occupait j'ignore quel emploi dans je ne sais plus quel lieu de la terre. Personne ne parlait jamais de M. de Régnacourt à sa femme, et elle n'en parlait jamais à personne, si ce n'est peut-être à moi, *son confident*, parce que j'étais le seul de tous les hommes qu'elle recevait qui n'eût jamais songé à lui faire la cour.

« M. de Régnacourt, me dit-elle un soir, est un fort bon homme, doux et facile à vivre; mais il est habitué à une vie calme; ses idées, quoique saines et droites, sont peu développées; notre tracas politique le tuerait de fatigue et d'ennui. — Avouez, madame, lui répondis-je, que M. de Régnacourt est la perle des maris. — Pourquoi voulez vous que j'avoue cela? reprit-elle en me regardant fixement. — Pourquoi, madame? mais c'est tout bonnement qu'un mari tel que M. de Régnacourt est comme ces canonicats des chapitres allemands, qui donnent le titre de madame sans les embarras du mariage. — Vous plaisantez toujours, mais je vous assure sérieusement que M. de Régnacourt a de très-bonnes qualités. — Oui, madame, j'en suis convaincu : il a d'abord celle d'être toujours absent. »

Et je crois encore en effet que, de toutes les qualités que la nature, accompagnée de l'art, pouvait avoir accordées à M. de Régnacourt, la plus précieuse pour sa femme était sa qualité d'absent. Un mari par sa présence dépare souvent sa femme : on n'aime point à voir de trop près la moitié vulgaire de la divinité que l'on a posée sur un piédestal; et la femme politique, l'Egérie du dix-neuvième siècle, est du nombre de ces divinités qui ont besoin de toutes les illusions dont elles s'entourent et dont on les entoure.

Madame de Régnacourt recevait peu de femmes et faisait rarement des visites; sa porte n'était ouverte le soir qu'à certains initiés, et quelquefois même son portier répondait avec un imperturbable sang-froid aux visiteurs habituels : « Madame est sortie, » quoique des voitures alignées dans la cour de son hôtel vinssent lui donner un démenti formel. Mais c'est que ces soirs-là il se tenait chez madame de Régnacourt un de ces conseils secrets de ministres voulant s'entendre entre eux et sans éclat sur quelque mesure importante, hors de la présence d'un collègue trop puissant. Quelques mauvais plaisants, ennemis de madame de Régnacourt, nommaient ses salons les *Vendanges de Bourgogne* des ministères. Elle apparaissait rarement aux Tuileries pendant les réceptions publiques, mais trois ou quatre fois par an les journaux enregistraient avec une mystérieuse importance que le roi l'avait reçue en audience particulière. Quand quelque événement heureux ou malheureux survenait dans sa famille, un officier du château accourait vers elle, chargé par une auguste bienveillance de lui transmettre des compliments de condoléance ou des félicitations empressées. Enfin, madame de Régnacourt était une puissance sourde et secrète, une sorte d'influence sans nom, attachée à l'ordre de choses actuel, mais plus forte que tous les pouvoirs, indépendante des différentes factions qui se les partageaient : Egérie de tous les ministres, marchant avec eux tant qu'ils étaient couronnés, et leur survivant à tous.

Rarement elle accordait sa protection à ceux qui la sollicitaient; elle aimait à choisir elle-même ses créatures,

et à les élever promptement vers le but auquel elle les destinait. Les ambassades et le conseil d'État se trouvaient peuplés de ses élus ; mais les ambassades surtout lui devaient leurs secrétaires les plus actifs, les plus jeunes, les plus impatients d'avancement : par eux elle avait des nouvelles politiques de tous les pays du monde, car elle avait l'art de les rendre tous honorablement indiscrets, sans qu'ils s'apperçussent de leur indiscrétion, sans qu'ils eussent à en rougir ou à en conserver des remords.

Chacun de ses protégés s'était compromis vis-à-vis d'elle par une déclaration d'amour qu'elle avait eu l'art de lui arracher. Le nombre des *appelés* était considérable ; nul ne savait le nombre des élus.

S'il arrivait que madame de Régnacourt assistât à quelque grande discussion de la Chambre des députés, les orateurs les plus influents venaient la saluer pendant un des repos de la séance, et le lendemain les journaux *politiques* apprenaient à la France et au monde que « l'on remarquait la comtesse de Régnacourt dans la tribune diplomatique. »

Pour se créer ainsi une sorte de royauté politique, une spécialité qui la faisait se considérer comme un quatrième pouvoir dans l'État, la comtesse de Régnacourt avait dû renoncer à presque toutes les jouissances ordinaires de la vie du monde; elle avait dû se séquestrer, s'enfermer hermétiquement dans une importance digne et froide, répulsive de l'amitié et des affections douces. Les femmes ne l'aimaient pas ; les hommes la craignaient, la ménageaient, et cherchaient à se faire distinguer par elle. Pour le vulgaire des salons, elle représentait une femme supérieure; les ministres la considéraient comme une sorte de protocole vivant, une tradition animée, un dépôt d'archives secrètes, un nœud d'alliance du passé avec le présent, et de tous les deux avec l'avenir.

Quand je vis pour la première fois la comtesse de Régnacourt, elle me parut sèche, roide, assez impertinente, bouffie de son importance et moins spirituelle que prétentieuse; sa conversation, que j'écoutais attentivement, me sembla un pâle écho des conversations qui avaient dû avoir lieu devant elle, un reflet de sa lecture de journaux du matin ; en un mot, elle ne me plut pas. En la connaissant mieux, je lui découvris plus d'esprit, moins d'impertinence, moins de roideur. Je dois dire que l'observation de son caractère fut un amusement chaque jour nouveau pour moi ; et quand je voulus porter un jugement définitif sur son compte, j'arrivai à conclure :

« Que dans cette femme *transsubstantialisée* ne se « trouvaient plus ni le cœur, ni les vertus, ni les autres « qualités de la femme, et que ne s'y rencontraient pas « cependant l'énergie, la volonté, le caractère et toutes « les puissances de l'homme. D'où il résultait que l'Égé- « rie gouvernementale, femme usée, homme incomplet « de toutes manières, sans cœur, sans réalité, espèce de « gnome politique, martyre de sa suffisance, ressemblait « fort, à mon avis, à ce chien du bon la Fontaine qui « lâche la proie qu'il tient pour courir après son ombre « que lui présente le cristal d'un ruisseau. »

Cette conclusion n'était pas juste : un de mes vieux amis, meilleur observateur et meilleur jugeur que je ne puis me vanter de l'être, me la fit rectifier. « Madame de Régnacourt, me dit-il, a d'abord très-bien mangé sa proie ; je dois même vous faire remarquer que, pendant toute sa jeunesse, elle a plutôt dévoré la proie des autres qu'elle ne s'est montrée satisfaite de celle qui lui avait été départie. Aujourd'hui elle cherche à transformer en réalités les ombres qu'elle peut saisir, et, du moins en apparence, elle n'y réussit pas trop mal. Elle n'est plus belle, et elle a encore des amants; son mari n'est ni ministre ni ambassadeur, et l'on voit autour d'elle s'empresser une cour assidue de puissances politiques. C'est donc pour le moins une femme très-habile. » Un jeune étourdi qui écoutait la rectification de mon vieil ami l'interrompit pour dire, en pirouettant sur la pointe des pieds : « Madame de Régnacourt !... mais c'est la mère Gigogne du gouvernement actuel : fouillez-la, vous trouverez dans les plis de ses cotillons tous nos hommes d'État. »

L'Égérie opposante m'est apparue, bien différente de madame de Régnacourt, sous les traits d'une femme encore presque jeune, réjouie, sentimentale, vive, romanesque à force d'avoir bâti et débâti des romans. On la nommait la marquise de Divindroit. Elle avait beaucoup d'amis; rien en elle ne repousssait, n'inspirait de crainte; elle aimait les plaisirs, le mouvement, et dix fois elle s'était compromise aux yeux du monde pour des amants qu'elle se croyait sûre d'aimer toujours, mais qu'elle s'apercevait bientôt n'avoir pris qu'à bail. Depuis la Révolution de 1830, la marquise de Divindroit s'étaient transformée en femme politique; la royauté de la branche aînée avait conservé toutes ses sympathies, et par conséquent une guerre à mort avait été déclarée par la marquise à la royauté de la branche cadette.

Madame de Divindroit partageait son temps à peu près également entre les plaisirs de Paris et une très-belle habitation, une magnifique terre qu'elle possédait sur les confins de la Picardie et de l'Artois. A Paris, madame de Divindroit recevait toutes les notabilités politiques dont elle partageait les croyances ; elle les réunissait à certains jours, dans des dîners que la police, disait-elle, surveillait d'un œil inquiet et vigilant. Au dessert, elle renvoyait les domestiques ; elle cherchait à transformer ses espérances en réalités d'un avenir peu éloigné. Elle parlait de la forme de gouvernement qu'il faudrait adopter le jour où ses espérances seraient réalisées ; elle se lançait alors dans des dissertations de haute politique et d'intérêts européens, pour lesquels elle inventait une nouvelle balance, dissertations qu'elle animait de sa seule parole et dont elle faisait tous les frais. A ses amis les plus intimes, elle montrait des lettres d'Allemagne, des boucles de cheveux précieux, des écritures chéries. Elle avait des actions de l'emprunt de don Carlos et de celui de don Miguel, et célébrait religieusement toutes les fêtes politiques que le calendrier de la nouvelle royauté n'avaient pas conservées. Quand le roi des Français prenait le deuil, elle se mettait en rose, et se revêtait de noir pour tous les deuils que la nouvelle cour de France jugeait à propos de méconnaître. Dans son salon de Paris étaient rassemblés tous les journaux et toutes les brochures les plus opposés à l'ordre de choses établi ; elle recevait ses ennemis les plus farouches, ceux qui se font condamner à la prison pour leur polémique mordante et ceux qui se refusent aux honneurs de la garde nationale. Des bustes proscrits décoraient sa cheminée, et dans une petite bourse en soie verte et argent elle gardait soigneusement des pièces de monnaie à l'empreinte séditieuse.

Tel est le rôle, telle est la conduite de l'Égérie opposante pendant son séjour à Paris ; elle a des amants politiques dont elle surveille la manière de penser; elle s'occupe de leur salut, elle les envoie aux sermons et aux offices : c'est une femme qui moralise la démoralisation.

Quand l'été arrive, madame de Divindroit quitte Paris et vient se fixer pour six mois dans son château. Là, maîtresse et souveraine, elle tracasse le maire de sa com-

mune, inquiète le préfet de son département, met des entraves dans les roues du char électoral, et se fait bénir des paysans de son canton, dont elle soulage la misère et les maux, et auxquels elle apprend à se défier du gouvernement. Les parterres de son parc sont remplis de lis, elle entend la messe dans la chapelle de son château, et chante elle-même d'une voix retentissante un *Domine salvum* qui ferait frémir le lieutenant de gendarmerie de son arrondissement s'il l'entendait. Elle donne deux fêtes dans l'année aux populations qui entourent ses domaines, l'une à la Saint-Henri, l'autre à la Saint-Louis. Ces jours-là, les gentilshommes du voisinage sont invités à dîner, et Dieu sait quels *toasts* effrayants de légitimité font vider les verres des convives, quelles chansons séditieuses font retentir les échos de la salle à manger.

La marquise de Divindroit a été compromise dans deux conspirations : pour l'une elle avait brodé un drapeau, pour l'autre elle avait donné des cocardes fabriquées avec ses propres vêtements. Elle va toujours de Paris à son château et de son château à Paris sans passe-port, pour ne pas se trouver dans l'obligation de voyager sous la protection du roi Louis-Philippe.

Son mari, le marquis de Divindroit, est un bon homme, peu spirituel, peu gênant : toujours en admiration devant sa femme, se pavanant fièrement de l'indépendance et de la fière opposition de ses opinions politiques, il ne voit que par elle, n'entend que par elle, et ne croit qu'en elle seule et en ce qu'elle croit. La marquise de Divindroit a des égards pour lui, elle veut à toute force lui faire jouer un rôle; et, placée derrière lui, elle passe ses bras sous les siens, qu'il dissimule, et alors elle prononce des paroles et fait des gestes dont il est la figure, l'éditeur responsable.

Deux fois le marquis de Divindroit a subi quelques jours de prison pour l'opposition par trop factieuse de sa chère moitié, et je crois qu'elle a trouvé le moyen de se faire remercier par lui de ces quelques jours de prison.

Madame de Divindroit est très-bien reçue à Paris et dans sa province par les plus *purs* de son opinion; c'est une femme politique en grande vénération, ses soirées sont recherchées; on croit à l'importance qu'elle se donne, et on la proclame très-raisonnable parce qu'elle a fermé sa porte à tous les *ducs de Normandie* qui se sont succédé depuis dix ans.

Tels sont les deux types de femmes politiques que j'ai connus dans le monde, et plus que jamais je demeure convaincu que Dieu n'a point créé la femme pour besogner un ouvrage aussi rude que la politique; et plus que jamais je demeure convaincu qu'une femme qui veut s'immiscer dans ce labeur d'homme perd toutes ses qualités, toutes ses grâces, tous ses avantages féminins, sans aucun profit qui puisse la dédommager de tant de pertes. Très-peu de carrières sont ouvertes aux femmes, très-rarement Dieu remet à quelque Jeanne d'Arc inspirée l'épée des combats, très-rarement il charge quelque sanglante Élisabeth, ou quelque sanglante Catherine, de la destinée des empires humains.

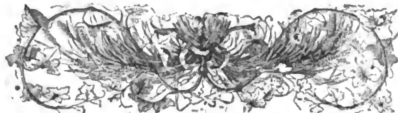
Sans imposer à toutes les femmes l'épitaphe de la matrone romaine,

Domi mansit, lanam fecit,

j'aimerais encore mieux lire sur leur pierre funéraire :

Elle aimait trop le bal, c'est ce qui l'a tuée,

que de rencontrer beaucoup de tombeaux comme celui de la maîtresse de Monaldeschi.





LE POSTILLON

PAR

J. HILPERT



Quelle que soit la route de France que vous parcouriez, il n'est pas une ville, pas un bourg, où vos yeux ne soient tout d'abord frappés de ces mots inscrits sur les murs de l'une des principales maisons : *Poste aux chevaux*. C'est là qu'entouré de ses nombreux serviteurs réside le représentant de l'une de nos plus belles institutions, le maître de poste.

De création royale, tour à tour décorés du titre de *maistre* et de celui de *chevaucheur de l'escurie du roi*, maintenus dans leurs priviléges à ces époques de révolutions où les droits mêmes du souverain étaient méconnus, riches propriétaires pour la plupart, les maîtres de poste forment un corps d'élite dans les cadres duquel se trouvent étroitement joints, par un lien commun d'industrie, le prince et l'agriculteur, le duc et pair et le fermier.

Ce serait peu cependant pour la gloire de Louis XI d'avoir créé les postes, si, le même jour, il n'eût exclusivement attaché à leur service la *guide*, aujourd'hui le *postillon*. N'est-ce pas le postillon, en effet, qui entretient l'union et le mouvement entre ces nombreux relais dont notre France s'enorgueillit à bon droit? n'est-ce pas à lui que sont *matériellement* dus les rapports d'homme à homme, de ville à ville, d'État à État? A chaque voyage, arbitre de notre vie ou de notre mort, n'est-il pas enfin, par son travail, le principal élément de la prépondérance ordinaire dont son maître jouit, la source première de l'air d'aisance et de supériorité répandu sur tout ce qui l'approche?

Arrêtons-nous devant une de ces habitations placées sur la route de ***. Elle appartient, depuis la Restauration, à un vieux général qui s'y repose en paix des fatigues de vingt années de guerres : accoutumé au tumulte des camps, c'est encore avec plaisir qu'il contemple le mouvement inséparable d'une maîtrise de poste fréquentée. Nous ne dirons rien de la partie réservée à sa demeure particulière; celle destinée à l'exploitation nous semble seule utile à décrire.

On la reconnaît facilement à un mur élevé qui, appuyé contre l'une des faces latérales de la maison de maître, est partagé par la grande porte, au-dessus de laquelle se lit en longs caractères noirs l'inscription sacramentelle : *Poste aux chevaux*.

Entrons, et si vous n'avez jamais été à même de parcourir un de ces intéressants établissements, placés sous la surveillance immédiate de l'autorité et se ressemblant tous, à l'importance du lieu près, vous ne regretterez pas, j'espère la visite que nous allons faire de compagnie.

A droite, à gauche devant nous, s'élèvent les bâtiments, tous destinés à des usages différents. Ici, les écuries surmontées de greniers aérés où se conserve le fourrage nécessaire à la consommation de chaque jour, là la *fainière*, ou vaste magasin de réserve où s'entassent les provisions faites pour l'année; de cet autre côté, les remises, les hangars, la sellerie, la forge, tous les communs enfin nécessaires à une exploitation de ce genre.

L'espace demeuré libre entre ces trois corps de logis forme une belle et vaste cour, au milieu de laquelle s'élève un puits artésien qui fournit une eau saine et abondante.

Le pansage est terminé, les *musettes* [1] se reposent;

[1] Sac dans lequel le postillon renferme les objets nécessaires au pansement, et qui sont sa propriété.

l'heure du repas approche, de nombreux postillons se mettent en mouvement. Avant de passer outre, faisons une connaissance plus intime avec eux.

De toutes les classes, la plus difficile peut-être à régir est celle des postillons. Après avoir vanté les services qu'ils rendent, pourquoi faut-il ajouter que, fiers de leur origine, ils possèdent au suprême degré les défauts ordinaires aux valets de grandes maisons, c'est-à-dire qu'ils sont pour la plupart insolents, ivrognes, paresseux, méchants et quelque peu bavards? Joignez à cela une grande propension à faire *danser* le fourrage confié à leur garde, des habitudes d'indépendance inséparables de la vie active qu'ils mènent, une haute opinion d'eux-mêmes due à de nombreux succès obtenus sur les Lucrèces du pays, et vous comprendrez facilement qu'être sévère, mais juste avec eux, est le seul moyen d'en obtenir la soumission nécessaire. Les règlements qui les régissent sont écrits dans ce double but. Récompenses pour blessures graves, indemnités en cas de maladie, pension de retraite au bout de vingt ans de service, devoirs à remplir, discipline exacte, tout y est prévu, voire les punitions qui, selon la faute, consistent tantôt dans une amende, tantôt dans une mise à pied, quelquefois dans le renvoi, mais pour les cas graves seulement. Au maître de poste appartient l'exécution de ce code, sauvegarde de son autorité.

Ici le général a transmis cette tâche pénible à un de ses anciens compagnons d'armes qui, après y avoir gagné le surnom de *singe*, sobriquet obligé, dans le métier, de tout gérant ou homme d'affaires, est parvenu, avec l'aide d'une discipline toute militaire, à établir les choses sur le pied où elles sont aujourd'hui.

Aussi voyez quelle activité et pourtant quel ordre parmi ces hommes : les uns charrient le foin, les autres vannent l'avoine, celui-ci mouille le son, celui-là porte la paille; tous travaillent, et les chevaux, par des hennissements répétés, témoignent à l'envi le désir de recevoir la ration qui leur est destinée.

Pénétrons dans l'intérieur des écuries, assez larges pour laisser un libre passage entre une double rangée de chevaux normands, parmi lesquels il est facile de reconnaître ceux de *volée* à leurs jambes fines, au feu qui s'échappe de leurs naseaux, les *porteurs* et les *sous-verges* à leur taille plus élevée, à leurs formes carrées et vigoureuses. *Râteliers*, *mangeoires*, *coffres à avoines*, *coussinets* destinés à recevoir les selles, *chandeliers* auxquels se suspendent les harnais, comme tout y est propre et bien tenu! Une litière fraîche attend les chevaux en course, dont les barres mobiles indiquent la place; à l'extrémité la plus reculée, des stalles fixes séparent ceux qu'une maladie récente ou légère met momentanément hors de service. Des seaux, des lanternes fermantes, seul mode d'éclairage permis par la prudence, deux grandes boîtes sans couvercle appendues aux traverses supérieures et appuyées contre les murs complètent l'ameublement des écuries. Pompeusement décorées du nom de soupentes et placées à une distance convenable l'une de l'autre, ces caisses, auxquelles on ne parvient qu'à l'aide d'une échelle mobile, contiennent chacune un matelas à l'usage des postillons de garde la nuit. C'est là ce qu'ils appellent leur *chambre à coucher*.

Après le repas, vient la conduite à l'abreuvoir.

Un seul homme suffit pour mener, attachés l'un à l'autre, les quatre, cinq, quelquefois même six chevaux dont se compose son *équipage*. Monté à poil sur l'un d'eux, n'ayant d'autre frein que son licou, il en demeure pourtant parfaitement maître, et il est fort rare qu'un accident fâcheux vienne interrompre les exercices de voltige auxquels il se livre souvent dans l'eau, aux applaudissements prolongés des villageoises accroupies au lavoir, et au grand ébahissement des *moutards*, espoir de la commune.

Rien ne peut donner une idée de l'union intime qui existe entre un bon postillon et les chevaux qui lui sont confiés. Ils se parlent, ils s'entendent, ils se comprennent. Un mot, un geste, un nom, — car chacun d'eux a le sien, — un coup de sifflet, le moindre signe suffit pour que l'ordre donné soit immédiatement exécuté. On a vu des postillons quitter un relais parce qu'on leur avait enlevé un animal favori, des animaux qui, privés de leur conducteur ordinaire, se sont laissés mourir misérablement, ne voulant recevoir de nourriture d'aucune main étrangère.

Bientôt, les chevaux rentrent de l'abreuvoir; après avoir été légèrement bouchonnés, tous, par un instinct infaillible, reprennent d'eux-mêmes leurs places accoutumées. Les longes sont attachées, les postillons libres, une scène nouvelle se prépare dans la cour. Quelques explications aideront à son intelligence.

En outre des lois auxquelles ils sont soumis, les postillons, ainsi que la plupart des corps d'état ou de métiers existants, reconnaissent des coutumes dont l'usage seul perpétue chez eux les traditions. De ce nombre sont, avant tout, le *baptême* et la *savate :* la *savate*, punition infligée au *capon*, c'est-à-dire au camarade convaincu d'avoir fait des rapports au maître, de lui avoir appris, par exemple, par quelle ruse nouvelle l'avoine continuait à se transformer en piquette au cabaret voisin. Tout le monde connaît ce genre de supplice qui consiste à appliquer au coupable sur les parties du corps le mieux appropriées à cet effet par la nature un nombre de *coups de soulier* proportionné à la gravité de la faute : justice expéditive et dont les suites compromettent parfois la vie même de l'infortuné patient.

Le *baptême* est une tout autre chose. Cette cérémonie, car c'en est une, n'a rien que de jovial et d'innocent. Elle s'adresse au novice qui paraît pour la première fois dans un relais. Sont seuls exceptés les enfants de la *balle*, ou fils de postillons, et le nombre en est assez grand, car ce n'est pas chose rare, malgré l'antipathie que ces derniers ont pour le mariage, que de rencontrer deux et même trois générations attachées à la même poste. C'est que le métier, quoique rude, n'est pas des plus mauvais. Le vrai postillon reçoit de toutes les mains: du voyageur en poste, du courrier de malle, du conducteur, dont il seconde trop habilement la fraude, de l'hôtelier auquel il amène des voyageurs, de son maître enfin, qui ne lui paye pas moins de cinquante à soixante francs de gages mensuels.

Initiés dès l'enfance aux devoirs de leur profession future, ces jeunes *louveteaux* ont à peine atteint leur seizième année, âge de rigueur, qu'ils passent en *pied*, et, grâce, au livret octroyé par l'autorité municipale, acquièrent *gratis*, du moins aux yeux des camarades, le droit de nous verser, vous ou moi, à l'occasion.

Il n'en est pas de même à l'égard du surnuméraire, auquel vont être accordés pour la première fois le privilége de faire connaissance avec les corvées d'écurie, et l'honneur insigne d'apprendre à manier la fourche à fumier. Celui-là doit subir une épreuve.

Nous allons y assister.

A milieu de la cour, et tout à côté du puits, s'élève un tréteau de bois sur lequel une selle est posée. Recouverte de quelques planches mobiles, l'auge lui sert de piédestal; des branches de verdure placées à l'entour achèvent la décoration et cachent les supports du tréteau.



La *poste* entière est sur pied; de nombreux spectateurs venus du dehors ont obtenu la faveur d'être admis dans l'intérieur de l'établissement; les femmes surtout — avides de spectacles à la ville, comment ne le seraient elles pas au village? — les femmes sont en grand nombre; et là, comme partout, c'est à qui sera la mieux placée. Dans cet espoir, chaque postillon s'entend appeler de la voix la plus séduisante: « Mon p'tit m'sieu Nicolas... Mon bon père Delorme... »

Soudain un profond silence s'établit. Le néophyte a paru, conduit par le *loustic* du relais, qui lui sert de parrain; il est amené près de la monture préparée. Là, il doit s'*enfourner* dans une paire de bottes fortes, bottes de l'une desquelles, pour notre bonheur passé et pour celui de nos enfants, sortit un jour l'épisode le plus curieux de la véridique histoire de Poucet. A peine a-t-il introduit la seconde jambe dans sa lourde prison de cuir, qu'on l'abandonne à lui-même. Que d'efforts ne doit-il pas faire en ce moment pour conserver un équilibre perdu à chaque pas! De trébuchement en trébuchement, de chute en chute, il arrive enfin au pied de l'auge; alors on le hisse sur le tréteau plutôt qu'il n'y monte lui-même; on lui met le fouet en main; et comme, à dessein, la selle est demeurée veuve de ses étriers, et que les jambes du cavalier, cédant au poids énorme qui les entraîne, pendent, à sa grande souffrance, de toute leur longueur, on dirait, à le voir ainsi perché, d'une de ces figures de triomphateur romain peinte ou tissée dans quelque antique tapisserie de Flandre. Commence aussitôt, au milieu des rires et des lazzi de toute sorte, l'examen du récipiendaire, espèce d'interrogatoire que son *sel fort peu attique* nous interdit de reproduire. Chaque demande, chaque réponse devient le sujet de nouvelles acclamations joyeuses. Un nom lui est donné, nom de guerre qui peut-être remplacera pour toujours son véritable nom. Arrive enfin cette dernière question, prononcée d'une voix solennelle: « Tu as eu le courage de monter sur ce cheval, jeune homme, sais-tu comment on en descend? » Quelle que soit la réplique du malheureux, ces mots sont le signal de son supplice: à peine ont-ils été prononcés, que les planches qui recouvrent l'auge disparaissent sous les efforts instantanés des spectateurs les plus voisins. Le tréteau tombe de tout son poids dans l'eau dont elle est remplie, et entraîne nécessairement

dans sa chute l'inhabile cavalier; mais ce bain n'est point encore assez pour la purification du novice; chaque assistant, armé d'un seau rempli à l'avance, vient l'immerger à l'envi; et il ne recouvre sa liberté qu'après avoir consenti à arroser à son tour le gosier de ses anciens d'un nombre de *litres* illimité.

Laissons le malheureux se remettre de la rude épreuve à laquelle il vient d'être soumis, et examinons les figures qui nous entourent.

Vieilles et jeunes, toutes ont un galbe particulier, dû, partie à la fatigue et aux veilles inséparables du métier, partie à l'intempérance qui se trahit sous une peau plus ou moins bourgeonnée.

L'une d'elles surtout est remarquable : couronnée de rares cheveux presque blancs résumés dans une petite queue, image dégénérée de l'énorme catogan, gloire des postillons au siècle dernier, elle appartient au père Thomas, qu'achèvent de caractériser le serre-tête blanc noué autour du front, l'escarpin à boucles d'argent, le bas bleu et le pantalon de peau descendant jusqu'à la cheville, qu'il embrasse étroitement. Agé de près de soixante ans, ses services datent du camp de Boulogne, et, rien, en aucun temps, pas même la crainte de perdre un état qu'il ne saurait quitter sans en mourir, n'a pu l'engager à se séparer de deux choses qu'il estime avant tout : le portrait de son *empereur*, comme il le nomme, et ces quelques poils réunis qui lui rappellent ses plus beaux jours. Excellent postillon dans son temps, l'adresse supplée chez lui à ce qu'il peut avoir perdu du côté de la vigueur, et peu de jeunes gens réussiraient encore mieux que lui à *couper* un ruisseau, ou à *brûler* une concurrence. La seule chose à laquelle il n'a pu se soumettre entièrement, c'est le *ménage en cocher*, qu'il regarde comme bien au-dessous de lui; et jamais il ne s'assied sur un siége de voiture sans pousser un profond soupir et marmotter entre ses dents, à travers la fumée de son *vieux brûle-gueule culotté* : « Si mon Empereur n'était pas mort, ils n'auraient pas fait ça... »

C'était beau, en effet, de voir ce postillon à la veste bleue, aux parements rouges, brodés d'argent et couverts d'une innombrable quantité de boutons, à la culotte de peau, aux grandes bottes éperonnées, le chapeau de cuir sur le coin de l'œil, la *verge* dans une main, la bride du porteur dans l'autre, guider d'un bras ferme cinq chevaux lancés au triple galop!

La sûreté des voyageurs gagne, dit-on, au mode de conduite presque généralement adopté aujourd'hui : c'est donc bien qu'on le préfère. Mais on ne peut nier que la tenue extérieure, que l'amour-propre de l'homme, si nécessaire en toute chose, que l'uniforme, quoique officiellement demeuré le même, n'y aient considérablement perdu. Sans catogan et sans bottes fortes, le postillon n'est plus que l'ombre de lui-même; je l'aimerais presque autant en bas de soie, en gants beurre frais et en perruque à la Louis XIV.

« Ohé! ohé! père Thomas, v'là *une poste* qu'arrive! — J'ai de la chance aujourd'hui, » répond l'ancien, dont c'est le *tour à monter*.

En effet, le lointain des roues suffisait pour faire reconnaître une chaise de poste à une oreille exercée, et les triples appels du fouet indiquaient clairement que le *bourgeois* qu'elle renfermait payait les guides au *maximum*.

Dans ce cas, les chevaux sont lestement garnis et sortis à l'avance hors de la grande porte.

Le relayage s'opère donc en un clin d'œil, et nous laisse à peine le temps de distinguer le voyageur assis dans la voiture; cependant, à ses bottes à l'écuyère ostensiblement placées près de lui, on reconnait un courrier de cabinet ou de commerce. — Oui, un courrier : c'est ainsi qu'ils voyagent généralement. Notre délicatesse ne s'accommode plus des courses à franc étrier, et rien de plus rare à rencontrer aujourd'hui sur nos routes qu'un courrier proprement dit.

Le père Thomas est prêt; une mèche neuve a été lestement ajoutée à son *fouet de malle;* il part faisant à son tour résonner l'air de ses *clics-clacs* les plus harmonieux.

C'est ici le lieu de faire observer que la langue du fouet est d'un usage universel parmi les postillons. Sur la grande route, endormi dans sa charrette, un voiturier du pays, un ami tarde-t-il à livrer passage, une salve prolongée le rappelle affectueusement à son devoir; un roulier mal appris met-il trop de lenteur à céder la moitié du pavé, le fouet, plus rude alors dans ses éclats, lui ordonne de se hâter; hésite-t-il encore, — le fouet, au passage, lui lance une admonition des plus vives à la figure.

Sans le fouet, comment indiquer la générosité des voyageurs que l'on conduit? comment dire s'ils payent les *guides à la milord*, à *l'ordinaire* ou au *règlement?* Seul, dans son langage conventionnel, il sert de base à la célérité du service à leur égard.

On raconte à ce sujet une anecdote assez singulière.

Un plaisant paris, il y a quelques années, aller en poste de Paris à Bordeaux, dans le laps de temps le plus court, en ne payant cependant au postillon que les soixante-quinze centimes de pourboire rigoureusement dus par cheval.

Affublé d'une grande robe de chambre, entouré d'oreillers et de fioles de toute espèce, il réussit à se donner l'air d'un moribond prêt à trépasser, et comme à chaque relais, il demandait avec instance qu'on le menât au pas le plus doux, et qu'on épargnât sa tête et ses membres endoloris, le postillon, prévenu de son avarice par celui qu'il remplaçait, se faisait un malin plaisir de le secouer de son mieux en le menant au galop le plus forcé, et de l'assourdir en ne laissant aucune interruption entre des salves de coups de fouet, lancées de toute la vigueur de son poignet. Chaque relais étant trompé par cette fausse annonce, la ruse réussit : il gagna. Mais, à moins que vous ne soyez décidé à l'imiter, mieux vaudrait, je vous assure, voyager en patache que de vous entendre annoncer par un seul coup de fouet, indice ordinaire de *M. Gillet*, c'est-à-dire de celui qui ne paye les guides qu'au taux prescrit par l'ordonnance.

A la chaise de poste succède la malle. Celle qui arrive est du dernier modèle. C'est un coupé à trois places, très-large, parfaitement peint, on ne peut mieux verni, dans l'intérieur duquel rien n'a été négligé pour la commodité des voyageurs; coussins élastiques, accotoirs moelleux, portières en glaces, rien n'est épargné. Deux choses seules — assez peu importantes d'ailleurs — semblent avoir été négligées dans sa construction : la sûreté des dépêches, qui, placées dans un coffre en contre-bas à l'arrière de la voiture, ne peuvent, en aucune façon, être surveillées par celui à qui elles sont confiées, et la vie du courrier, qui, perché à la manière anglaise sur la banquette dure et étroite d'un cabriolet élevé derrière la caisse, demeure exposé à toutes les intempéries et court risque de se casser le cou au moindre cahot. Le postillon appelé à conduire la *nouvelle mode*, comme il l'appelle, se presse d'autant moins que le courrier le gourmande d'autant plus. Enfin il remonte sur le siége en rechignant, et celui qui en descend nous apprend, non sans accompagner ses plaintes de jurements fort énergiques : « Que ces *guimbar-*

des-là ne pourront marcher longtemps, qu'elles sont trop *brutales* à trainer; avec ça que les roues *cassent des noix*, et que *la m·stration* ne paye que trois chevaux au lieu de cinq qu'on y attelle, etc., etc. »

Le temps apprendra s'il a raison.

Quant à nous, notre visite au relais est terminée; il ne nous reste plus qu'à nous mettre en route.

La diligence arrive.

— Conducteur, de la place? — Deux banquettes. — C'est bon. — Vos bagages? — Voilà.

Hissés tant bien que mal sur l'impériale, nous demeurons silencieux auditeurs du colloque suivant établi entre le conducteur et le postillon, dernier coup de pinceau à ajouter au portrait de ce dernier.

« Bonsoir, m'sieu Bibi, vous v'là ben à bonne heure, aujourd'hui: l's autres sont pas encore passés. — J'crois ben, j'les ai perdus au repas. — Ohé! oh! toi, Péchard! — Amène donc le porteur! — Arrière, arrière, Cou-de-Cygne. — A cheval, à cheval! — Donne-moi les traits, Abel Cadet; y êtes-vous, m'sieu Bibi? — Marche, marche. — Hi!... »

La voiture roule, emportée par cinq chevaux habilement lancés au grand trot.

La conversation continue. Le postillon raconte en détail le baptême dont il a été l'un des principaux acteurs.

Il est interrompu par le conducteur : « Fais donc attention à ton sous-verge. — Ahu! ahu!... Queu dommage qu'ma Suzon ait pas pu voir ça! aurait-elle ri, aurait-elle ri! vous la connaissez ben, m'sieu Bibi; c'est c'te p'tite blonde qu'a de grands yeux de couleur, si ben que l' neveu à M. Cornet, l'épicier, dit toujours, histoire d' compliment, qu'all' r'semble à un vrai gruyère! farceur! va!. . Ahu! le Marsouin!... Vous voyez pas l's autres, m'sieu Bibi? — Hardi, hardi! — Amour d' femme, va!... St!... Flamme-de-punch!... J'sis altéré tout de même; l'air est sèche à c'soir. Nous allons arrêter aux volets noirs; pas vrai, m'sieu Bibi, c'est vous qui régale? — J'arrête pas, j'ai des ordres. — Des ordres! est-y bon enfant, pisque l'inspecteur a passé z hier, à même que c' gros qui marche avant vous, vous savez ben, m'sieu Bibi; il avait cinq lièvres qu'étions pas su feuille, si ben que l'inspecteur a dit : Pincé, vieux, qu'y dit; tes lièvres c'est des *lapins*[1]. Fameux! Enfoncé l' gros! Avec ça qu'y a pas gras avec lui pour les pourboires[2]; quand y a des enfants, y m'fait rendre deux yards... Attends, la Marquise, j' t' vas ressoigner le cuir... Voyez-vous l' bouchon au bas d' la côte? La mécanique y est, pas vrai? — N' t'inquiète pas. — Hu, l's Arabes!... C'te satanée descente; elle est d'un mauvaise! Et les cantonniers qui s'foulent pas la rate, et qu'y sont pas gênés pour dire que l' gouvernement fait pas les routes pour s'en servir, que la loi nous y défend. Ohé! oh!... oh!... »

La voiture s'est arrêtée devant les volets noirs. Le postillon et le conducteur sont descendus.

« Du rouge ou du blanc, m'sieu Bibi? — J'y tiens pas la main. — A vot' santé, m'sieu Bibi, la compagnie; r'doublons-nous? — Pu souvent!... enlevez, c'est payé. — Nous allons nous r'venger d'ça, ayez pas p'ur... donne mon fouet, toi, mal-appris... Hu, les braves!... »

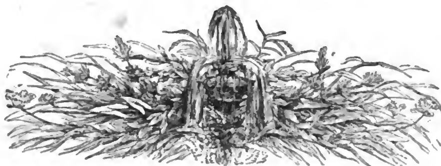
Nous repartons au galop; on dirait que le *canon* bu par le maître a donné un nouveau nerf à ses chevaux.

La nuit est venue; la lassitude et le balancement de la voiture invitent le voyageur au sommeil.

Bonne nuit donc, et surtout bon voyage!...

[1] On appelle *lapin*, en terme de messagerie, toute place ou tout port d'article perçu en fraude par le conducteur au detriment de son administration.

[2] Le pourboire légalement dû par le conducteur au postillon est de 05 centimes par poste et par voyageur.





LE VITRIER-PEINTRE

PAR

JOSEPH MAINZER



Piémontais d'ordinaire, le vitrier ambulant se répand sur toute la surface du continent : on le rencontre dans les grandes villes, dans les bourgs, dans les villages, dans les hameaux; car sa clientèle est partout où il y a des fenêtres pour recevoir des vitres et des coups de vent pour les briser.

Son costume se compose ordinairement d'un gilet rond ou d'une veste de chasse d'une couleur verdâtre, d'un pantalon sur lequel il semble avoir étendu son mastic, à l'effet d'en raffermir les endroits faibles, d'une casquette à visière, de guêtres et de souliers ferrés. Sur son dos est soutenue par des courroies une espèce de cadre de bois chargé d'une certaine quantité de lames de verre, de toutes les dimensions et de toutes les nuances, depuis le vert foncé de la vitre commune jusqu'à la blancheur cristalline de la vitre de Bohême. Une regle aplatie, qui lui sert en même temps de mesure, une sorte de crayon dont la pointe est un diamant avec lequel il trace sur le verre les lignes qui doivent le séparer, un rouleau de mastic, un marteau et un couteau à lame flexible forment tout le reste de son établissement.

C'est merveille de le voir ainsi équipé traverser les foules compactes, passer dans les rues les plus glissantes sans faire un faux pas, et sauver adroitement de tous les embarras sa fragile marchandise.

Vif, intelligent, actif, il brille surtout par une merveilleuse dextérité. A douze ans, comme à soixante, vous remarquez en lui la même précision mathématique lorsqu'il prend ses proportions, la même légèreté quand sa main promène son marteau sur le verre sans le briser, et surtout la même parcimonie dans l'emploi de son mastic, dont il se garde bien de perdre la moindre parcelle.

Le vitrier a, dès l'enfance, l'instinct du calcul et du gain, le courage et la persévérance de l'ambition qui veut parvenir.

D'une humeur douce et polie, on le voit pourtant se réjouir dans de certaines circonstances qui plongent ses semblables dans l'affliction.

Qu'un ouragan vienne déraciner les arbres à fruit et dévaster les moissons, qu'une détonation ébranle tout un quartier de la ville, tandis que chacun gémit et se lamente, le vitrier se frotte joyeusement les mains. Ce n'est pas qu'il ait un caractère féroce, ni que le désastre ait en lui-même quelque chose qui réjouisse sa vue et flatte ses penchants : tout ce qu'il y voit, c'est un nombre plus ou moins considérable de vitres cassées, c'est un gros bénéfice à réaliser immédiatement. Si la satisfaction qu'il éprouve alors semble former un contraste

odieux et repoussant, il faut s'en prendre, non pas à lui, mais à sa profession, qui l'oblige, pour vivre, à spéculer le plus souvent sur le malheur d'autrui.

Les vitriers ambulants marchent d'ordinaire par couple, suivant les trottoirs de droite et de gauche, et disant alternativement, à l'instar des ramoneurs, leur petite chanson.

Il serait difficile d'indiquer par la notation en usage la mélodie *Au vitrier!* Ces deux mots subissent des variantes, et deviennent quelquefois incompréhensibles pour ceux qui ne font que les entendre sans voir les marchands, comme, par exemple, lorsqu'ils se transforment en ceux-ci : *Au i-tri-i!* Ils sont généralement moitié chantés, moitié parlés. La première syllabe *au* est chantée très-haut et fortement criée, tandis que le mot *vitrier* est dit très-bas, et se trouve presque couvert par le premier son. Celui-ci m'a souvent rappelé le hoquet convulsif des passagers tourmentés par le mal de mer, au moment tragi-comique où une lutte pénible s'engage entre la volonté de garder et le besoin de jeter par-dessus le bord ce qui leste leur estomac.

J'ai rencontré un vitrier qui donnait l'accord du *fa mineur* en descendant :

Au vi - tri - er!

J'en citerai un autre qu'on peut regarder comme une rareté de l'espèce, et dont le cri mérite d'être consigné dans une page pour être transmis à nos descendants.

Celui-ci hante ordinairement les beaux quartiers de la Chaussée-d'Antin.

A la fin de : *Au vitrier!* il remonte la gamme par des quarts de ton, comme lorsqu'on monte une corde de violon ou de piano, et, arrivant ainsi très-haut, son cri se transforme en un coup de sifflet si aigu, si perçant, qu'il coupe l'air comme un diamant coupe un carreau.

Peut-être a-t-il imaginé ce sifflement bizarre comme un symbole de son état; peut-être aussi lui attribue-t-il le magique pouvoir d'ébranler et de faire sauter les vitres qu'il a posées la veille, à peu près de la même manière que les fortes vibrations de l'orgue brisent quelquefois les vitraux des cathédrales.

Les vitriers partagent, avec le marchand d'habits, l'étameur de casseroles, et tant d'autres, l'avantage d'exercer leur industrie en toute saison et dans toutes les localités; cependant leur cri est beaucoup plus fréquent dans le beau temps que lorsqu'il pleut.

Après les premières pluies d'hiver ou une forte grêle, on ne trouve pas de vitriers dans la rue ; on se les arrache, on se bat pour les avoir : ils deviennent plus rares sur le pavé à mesure que les marchands de parapluies s'y multiplient.

Bien que les uns et les autres vivent des tempêtes et des orages qui cassent les carreaux par douzaines et tournent les parapluies à l'envers, on dirait qu'ils se fuient réciproquement; car c'est juste au moment où le vitrier est appelé dans les maisons que le marchand de parapluies affronte le mauvais temps pour se mettre à la recherche des pratiques.

Quand vient l'été, on trouve ces couples de vitriers dans les campagnes; ils font des tournées assez grandes, et ils sont d'autant mieux accueillis, d'autant plus choyés, qu'ils se sont longtemps fait attendre.

Lorsque, dans vos promenades champêtres, vous voyez, le soir, derrière la colline, le soleil descendre, comme un globe de feu, inondant la plaine de ses derniers rayons, il arrive quelquefois que vos yeux sont frappés par l'éclat d'un second soleil qui rase lentement la terre et semble un astre en vacances, une étoile détachée de sa sphère pour se donner le plaisir d'une promenade terrestre ou d'une visite chez quelque ancienne connaissance du pays. Ce lumineux voyageur n'est rien de plus qu'un modeste vitrier ambulant dont le dos, comme celui du ver luisant, vous envoie à son insu les rayons de sa brillante auréole.

Le cadre sur lequel sont disposées les lames de verre qui composent le fonds du vitrier ambulant lui tient encore lieu d'enseigne, et souvent on y lit ces mots :

Vitrier-peintre,
Peintre en bâtiments,
Peintre d'enseignes.

Ambulants ou établis, tous les vitriers sont peintres d'enseignes : c'est le côté artistique de leur profession. Mais, considérés sous ce rapport, ils deviennent beaucoup plus curieux à étudier, et présentent à l'œil de l'observateur une foule de nuances, depuis le grossier barbouilleur de lettres jusqu'au véritable artiste; car il est tel d'entre eux à qui il n'a manqué que des études bien dirigées pour devenir peut-être un grand peintre.

Je dirai peu de chose de celui dont le talent se borne à peindre tant bien que mal la lettre ordinaire : c'est le crétin de l'espèce; chez lui, vous ne trouverez ni imagination, ni enthousiasme, ni esprit.

Si du moins, sous le rapport du style et de l'orthographe, son œuvre était correcte! Mais, hélas!... il est arrivé, j'en suis sûr, à plus d'un grammairien, de regretter qu'on n'ait pas pris au sérieux la proposition d'un certain personnage du *Mercure galant*, qui voulait, pour l'honneur de la langue française, qu'on lui donnât le poste d'inspecteur général des enseignes. Je ne sais quel taux d'appointements on jugerait convenable d'assigner à une pareille place, mais, assurément, elle ne pourrait, en aucun cas, être considérée comme une sinécure.

Il y a de ces barbouilleurs de lettres, par exemple, qui croiraient n'avoir pas rempli consciencieusement leur tâche, s'ils n'avaient pris soin de séparer chacun de leurs mots par une virgule ou par un point.

Ce mépris pour les règles de la ponctuation a quelquefois donné lieu à de bizarres combinaisons.

Combien de peintres d'enseignes prodiguent à tort et à travers les signes du féminin et du pluriel, et se plaisent à intercaler entre les mots de ces petites liaisons qui sont destinées sans doute à donner la mesure de leur horreur pour l'hiatus! Ainsi, vous lirez sur la porte d'un traiteur : *Cabinets de sociétées;* et, sur le pont Neuf, vous vous arrêtiez avec admiration devant trois ou quatre inscriptions semblables à celle-ci : *M... tond les chiens, coupe les chats, et vat-en ville.*

Il en est aussi qui font de l'ignorance par calcul. L'un d'eux venait de terminer un mot par un *e* muet d'une évidente superfluité, et, comme un de ses confrères lui en faisait charitablement l'observation : « Tais-toi, lui répondit-il, on me paye à la lettre! »

Comment se formaliser d'ailleurs de pareilles irrégularités, lorsqu'on voit écrit sur le tombeau de Voltaire, au Panthéon :

Poëte, historien, philosophe,
Il *aggrandit* l'esprit humain
Et lui apprit *q'uil* devait être libre.
Il *deffendit* Callas, etc.



Mais, si nous laissons de côté cette classe infime, alors se présentent à notre étude des physionomies vraiment originales.

Notre vitrier s'est décrassé; le verre n'est plus un objet assez noble pour occuper ses mains : à moins qu'on n'ait recommandé à son habileté l'encadrement de quelque gravure précieuse; il a rejeté loin de lui la règle et le mastic : la palette et le pinceau, voilà désormais ses instruments de prédilection. Son gilet rond est répudié pour la blouse, et c'est dans la forme de ce vêtement favori qu'il met toute sa coquetterie. Il la porte chez lui, dans la rue, l'hiver aussi bien que l'été. Elle est faite de la même étoffe que celle de l'ouvrier; mais il y a dans l'harmonie savante de ses parties, dans le caprice de ses plis, dans la ceinture qui dessine la taille, un je ne sais quoi qui en révèle l'originalité. Un pantalon large et flottant, un bonnet phrygien ou une imperceptible casquette à la Louis XI, placée sur le sommet de la tête, au-dessus d'une épaisse et longue chevelure, complètent son costume.

Mais, pour bien reconnaître le peintre d'enseignes, il faut le saisir dans l'exercice de son art. Voyez-le dans le fond d'une arrière-boutique, au milieu de quelques oisifs qui font cercle, en présence de son œuvre; il a placé le tableau dans son meilleur jour : tantôt il s'en approche, et promène amoureusement son pinceau sur la toile; tantôt il s'en éloigne et le contemple dans une admiration muette, comme s'il en suivait les progrès avec une sorte de complaisance paternelle. Regardez-le encore dans la rue, lorsque, hissé gravement au sommet de l'échelle, face à face avec l'enseigne qui vient d'opérer son ascension définitive : il est là dans toute sa gloire, la palette chargée de couleurs, prenant presque en pitié la foule obscure qui passe au-dessous de lui.

Ce vitrier, que vous aviez vu si avide de gain et si économe, n'est plus reconnaissable sous la blouse de l'artiste; ce qui le distingue surtout à présent, c'est l'absence de tout calcul, c'est un souverain mépris pour l'argent. S'il se fait payer cher, ce n'est que par amour-propre et dans l'intérêt de sa réputation; mais il n'amasse point. De toutes les inquiétudes humaines, celle qui tourmente le moins son esprit est l'inquiétude de l'avenir. Pour lui, comme pour le savetier de la Fontaine, chaque jour amène son pain, et si vous le rencontrez travaillant devant la boutique d'un marchand de vin, tenez-vous pour assuré qu'il y a consommé par anticipation tout le produit de son travail.

Comme il faut en France que chaque industrie four-

nisse son contingent de cet esprit français qui créa le vaudeville et le calembour, on rencontre souvent de ces enseignes dans lesquelles le peintre s'est plu à faire saillir la vivacité de son imagination et la finesse de son esprit.

Je choisirai quelques échantillons entre mille.

Tout le monde a lu, sur le devant de la boutique du perruquier du boulevard Bonne-Nouvelle, ce quatrain placé au-dessous d'un tableau figurant la mort tragique d'Absalon :

Passants, contemplez la douleur
D'Absalon pendu par la nuque :
Il eût évité ce malheur
S'il eût porté perruque.

Il n'est pas une ville peut-être en France où vous ne trouviez, sur l'enseigne de la boutique d'un marchand de vin, cet agréable rébus : *Au bon*, surmontant un énorme coing; ou bien ce spirituel calembour : un cygne blanc et les mots *de la* surmontant une croix.

Ici, c'est un barbier qui écrit sur sa porte : *On rase aujourd'hui pour de l'argent, et demain pour rien.*

Là, un bottier fait peindre sur son enseigne une oie qui tient une botte au bout de son bec, avec cette inscription : *Prenez ma botte et laissez là mon oie.*

Dans une des rues de Saint-Denis, vous pouvez voir encore une botte qu'un lion froisse entre ses griffes, et qui dit fièrement à ce roi des animaux : *Tu peux me déchirer, mais tu ne me découdras point.*

On pourrait multiplier ces citations à l'infini.

Je terminerai par une anecdote, qui prouve que le peintre d'enseignes a su se mettre quelquefois au niveau de la politique, et lutter avantageusement avec ses ridicules terreurs et ses capricieuses exigences.

Dans je ne sais plus quelle ville du Midi, et, je crois, l'année même de la mort de Napoléon, un vieux soldat de l'Empire, pauvre, sans ressources, regagna son pays natal. Il fallait vivre et se créer une industrie : il alla frapper à la porte de ses anciens amis, et parvint, non sans peine, à réunir une faible somme d'argent. Il imagina d'établir un petit café, et il voulut que son enseigne retraçât le grand et lugubre événement qui venait de s'accomplir sur le rocher de Sainte-Hélène, et dont il était si tristement preoccupé. Il fit peindre un tombeau ombragé d'un saule pleureur; sur ce tombeau étaient placés l'épée et le petit chapeau; on lisait au-dessous, en gros caractères :

AU TOMBEAU DU GRAND HOMME.

Grâce à la glorieuse inscription, le petit établissement prospéra.

Mais la police alors était ombrageuse, et un jour, par ordre de M. le commissaire de police, obéissant lui-même à une injonction supérieure, l'enseigne fut décrochée. La douleur du vieux soldat fut vive à cette outrageuse proscription de la mémoire de son empereur. Il courut du commissaire de police au procureur du roi, de celui-ci au maire, suppliant, menaçant : tout fut inutile. Cependant, à force d'instances et de prières, il obtint une sorte de transaction : on convint que l'enseigne resterait telle quelle, mais que l'inscription serait impitoyablement effacée. Que faire? Il fallait obéir; mais que mettre à la place des mots magiques qui avaient attiré tant de chalands?

Dans son embarras, le vieux soldat se rendit chez le peintre d'enseignes, et lui conta son malheur.

« N'est-ce que cela, mon brave? lui dit vivement l'artiste; consolez-vous, et laissez-moi faire. »

Prenant aussitôt son pinceau, il effaça l'inscription, et mit celle-ci à la place :

BIÈRE DE MARS.





LE SPÉCULATEUR

PAR

LE VICOMTE D'ARLINCOURT



> La gloire et la vertu ne sont considérées aujourd'hui que comme des biens de théâtre, qui ne subsistent qu'en apparence ou comme des fantosmes des romans, après lesquels courent leurs héros, qui sont d'autres spectres et d'autres fantosmes.
>
> Le sieur de BALZAC, 1658.



Le spéculateur est l'homme par excellence de l'époque actuelle, le caractère dominant de la génération présente, la physionomie-modèle du siècle de l'argent. Qui mieux que lui a longuement étudié le passé, le présent et l'avenir, pour y découvrir le germe de quelque exploitation d'un genre neuf?... Qui mieux que lui a savamment médité sur les monarchies naissantes et les royautés vieillies, sur les révolutions probables et les républiques possibles, pour savoir de quel chaos social il y aurait le plus d'or à extraire? Le spéculateur, semblable au génie du déluge, rase les montagnes et comble les vallées pour courir en poste à la fortune sur les ailes de la vapeur. Il analyse les sciences et raisonne les gloires, persuadé que toutes les fumées sont des forces motrices dont on peut tirer des billets de banque. Il combine l'alliance du bien et du mal, du profane et du sacré, du fait et du droit, du vrai et du faux, du juste et de l'injuste, pour voir s'il n'en pourrait pas faire sortir, par je ne sais quel procédé chimique, quelque produit industriel à mettre en commandite. Il regarde passer les destinées du pays comme un spectacle curieux dont il y a moyen de tirer un pécule avantageux en faisant payer leur place aux assistants. Il sait par A plus B ce que doit rapporter, bon an, mal an, chaque crise ministérielle à qui n'y aura vu autre chose qu'une *hausse* et une *baisse* à la Bourse. Enfin, n'est-ce pas lui qui en est arrivé à faire du commerce un assaut de supercheries, de la politique un tripotage d'écus, de la morale publique une combinaison de finance, et de la société en masse une caverne de Roberts Macaires?... O homme prodigieux! salut!

Ce grand personnage commence habituellement ses opérations sans avoir ni biens ni argent; mais, en revanche, il a des dettes, et c'est son apport social dans la mise de fonds des compagnies qu'il organise. Aussi agit-il hardiment sur des millions avec un aplomb remarquable et un gracieux entrain; car il ne risque absolument rien... que la fortune des autres. Sa conscience et son honneur pourraient bien, il est vrai, s'y trouver un peu compromis; mais le spéculateur voit les choses de trop haut pour descendre à s'occuper de semblables minuties. Les chaînes du devoir et de la morale ne sauraient entraver sa marche. Pourvu qu'il agisse de manière à être en deçà d'une possibilité de plainte en police correctionnelle, il se croit dignement placé. Tant que la cour d'assises ne se charge pas de lui offrir un siége, il s'étale, ici et là, avec le *laisser-aller* de la vertu dont la pose vise au génie. Du moment où il ne dépasse pas, fût-ce d'une tête d'épingle, la petite ligne de démarcation qui sépare le citoyen apte à tous les emplois du citoyen que va flétrir la marque, il se promène tête haute, il est au

sentier de l'honneur. Regardez-le jouir en paix de la plénitude de ses droits : il n'est pas une dignité à laquelle il ne puisse prétendre. Il sera, au gré de son caprice, juré, mouchard, garde national, recors, diplomate, sergent de ville, ministre, émeutier, cabotin; et, fondant au besoin toutes ces natures dans la sienne, il marchera l'égal d'un monarque.

O bienfait de la civilisation ! le spéculateur à la recherche de sa proie, se jetant hardiment au milieu des labyrinthes de l'époque et du pays, n'a besoin, lui, pour y vaincre et s'y retrouver, ni du glaive de Thésée ni du fil d'Ariane. Il n'attaque ni ne tue les minotaures qu'il y rencontre; il leur propose tout uniment des rentes fin de mois avec des reports et des primes; il les fascine avec le miroir à facettes des découvertes fantastiques; il les gave avec des boulettes d'actions industrielles: et les monstres, domptés, séduits, subtilisés, ébahis, apposant vite leur griffe au bas de quelque chose de timbré, se hâtent de lui donner, au lieu de le combattre, une poignée de main citoyenne, à la façon des potentats parlementaires et constitutionnels qui débutent dans la carrière.

La haute figure ici peinte pourrait se diviser, à un certain point, en deux êtres divers et distincts : le mystificateur et le mystifié. Mais le spéculateur véritablement digne de ce nom, le beau idéal de l'espèce, a le double avantage d'offrir à la fois les deux types réunis. Tour à tour dupeur et dupé, il est joué par ceux qu'il joue. Ce soir vendeur, demain vendu, il fait des fourberies marchandise, et des déloyautés négoce. C'est un commerce qui prospère.

Le spéculateur en bonne veine se met à merveille : il vous fait remarquer l'admirable étoffe de son pantalon et le charmant tissu de son gilet. Ce sont de nouvelles inventions dont il sollicite le brevet. ***Le besoin se faisait généralement sentir*** d'une amélioration dans l'industrie de la toilette; il a là-dessus de vastes données où accourront les capitaux, car les déboursés seront minimes, et le gain sera gigantesque. Ce disant, le spéculateur monte dans un ravissant tilbury attelé d'un cheval pur sang, qu'il s'est procuré par la plus heureuse occasion du monde. Il va revendre généreusement tout cela à un ami qui en raffole, et à qui il désire faire faire une excellente acquisition. Il se sacrifie à cet effet, et n'exigera d'autre bénéfice... qu'une bagatelle de cent louis : les petits résultats lui donnent des nausées. Il est des gens qui, au surplus, se sont fait de ce genre de mal une sorte d'immortalité.

Arrivé au bois de Boulogne, le spéculateur, descendant du coussin prodigieux d'où il regarde du haut en bas son petit groom et les passants, court en toute hâte proposer à de riches fashionables du *jockey-club* plusieurs opérations magnifiques où l'on remuera l'or avec des pelles. Il s'agit seulement d'avancer quelques centaines de mille francs pour constituer chacune d'elles. Une des plus remarquables entre autres est l'établissement en grand d'une maison de commerce intime et d'alliance étroite entre la force et la faiblesse, entre la puissance et la grâce, c'est-à-dire entre les deux sexes[1]. On n'y admettra que le mieux en tout genre dans les diverses parties qui composeront l'ensemble. Un goût exquis présidera à la composition de cette institution éminemment philanthropique et nationale, qui sera à la fois une voie ouverte aux natures passionnées, une garantie promise à l'hygiène publique, une sécurité donnée aux pères de famille, soit de Paris, soit de province, enfin un débouché offert à toute espèce d'entraînements. Les fondateurs et associés auront des numéros et des cachets qui, indépendamment des entrées et des rentrées générales, leur assureront des entrées et des rentrées particulières. Où trouver, en fait de sociétés, une corporation plus active dans ses œuvres et plus large dans ses produits ? Les intéressés seront régulièrement tenus au courant de l'affaire par un relevé exact de toutes choses. Le spéculateur se charge, lui, des embarras et difficultés de l'organisation première; ces messieurs auront, sans s'être mêlés de rien, les bénéfices qui en seront la suite; lui, il ne voit là dedans que l'intérêt du pays, l'extension de l'ordre et une question toute morale. Aussi se résigne-t-il, de la manière la plus désintéressée, à prendre sans rétribution tous les ennuis de l'affaire, l'administration, la comptabilité, les discussions, les écritures... et la Caisse !

Le spéculateur en haute position n'attend pas longtemps la fortune : il a le télégraphe qui lui tend les bras, les émeutes qui lui donnent un coup d'épaule, les conspirations qui lui font un signe de tête; et tout cela bien combiné, c'est la pierre philosophale. Il connaît quelques heures à l'avance ce qui doit sortir des éléments en fusion qui se tournent avec bouillonnement et s'écument sans épuration dans la grande chaudière représentative. Il a sa combinaison préparée en tout état de cause. Il gagnera dix centimes à la Bourse sur le doctrinaire, un peu moins sur le dynastique, beaucoup plus sur le centre gauche. L'essentiel est d'être averti à temps. Or, pour cela faire, il a échelonné du palais des législateurs au temple des agents de change des *factionnaires-signaux* qui, par gestes convenus, le tiennent au courant, d'heure en heure, moyennant récompense honnête, des pulsations de la crise gouvernementale et des fièvres de la tribune. Qui triomphera ? Peu importe! Avant tout la spéculation. Aussi, par suite, a-t-il en un clin d'œil des hôtels, des villas, des grandes croix, des héritières, des fanfares. Tout cela dure-t-il? Plus ou moins. C'est un cortége impertinent et fantastique à la façon des contes arabes, qui surgit, resplendit... et passe. A un autre : la France paye.

Le spéculateur de moyenne classe a un appartement confortable, un dîner prêt au cercle de son quartier, une entrée aux théâtres royaux, une place marquée à la Bourse, un poste d'habitude à Tortoni, une famille quelque part et une maîtresse n'importe où. Il a, pour se mettre à l'abri des événements politiques, un pied dans le camp légitimiste, un bras dans l'opinion juste-milieu, et une autre partie du corps plus ou moins heureusemen choisie dans le parti républicain. Du reste, il ne fait pas plus de cas des croix de la Légion d'honneur que des soupes économiques. « Les pauvretés, dit-il, ne rapportent rien. » Il a autant d'aversion pour les réjouissances de juillet que pour les batailles de Polichinelle, autant de dégoût pour les programmes de l'hôtel de ville que pour les expositions de phénomènes vivants. « Il n'y a rien à gagner, dit-il, avec les mauvaises plaisanteries. »

Lorsqu'il sait écrire, et cela peut se rencontrer, le spéculateur vend cinq ou six fois ses manuscrits. Il les distribue d'abord à celui-ci en *feuilletons*, puis à cet autre en *volumes in-8°*; enfin, n'importe à qui en *drame* ou en *vaudeville*. Cela commence par faire une trilogie littéraire qui a trois formes, trois allures, trois titres, et qui n'est au fond qu'une seule et même chose; l'admirable de cette combinaison, c'est qu'au bout du compte il y aura eu trois ventes, trois payements, trois publications, et que le bon public aura pu y être trois fois mystifié.

[1] Voyez Parent-Duchatelet, *De la Prostitution dans la ville de Paris*, tome I, page 326.

Cela n'empêchera pas, d'ailleurs, la *trilogie* d'être plus tard vendue de nouveau pour paraître in-12 ou in-18, puis d'être revendue peu après pour se remettre en *Œuvres complètes*. O sublime progrès des lettres!

Le spéculateur a peu de goût pour la campagne. A quoi servent, en effet, les champs et les moissons? A nourrir les habitants de ce globe? Il est certain que cela n'a rien de déraisonnable et peut occuper la caste vulgaire; mais, pour lui, le point capital ici-bas, ce n'est point d'engraisser l'humanité, c'est de nourrir la spéculation.

Oh! qu'il est beau, le spéculateur, lorsque, mollement étendu sur un fauteuil à la Voltaire, il lit voluptueusement le prospectus d'une entreprise étourdissante, où il apportera toute sa capacité, et ses amis tout leur argent. Comme il en étudie les chances! Elle lui paraît d'autant plus magnifique, qu'elle a l'air à peu près impraticable. Allez donc proposer, dans Paris, aux hommes à haute intelligence, un projet simple et raisonnable, sans éclat à porter aux nues, mais promettant un gain honnête : avec quelle risée dédaigneuse votre plan sera accueilli! *Un gain honnête!* juste ciel!... autant vaudrait demander l'aumône. Qui oserait se compromettre au point d'attacher son nom à une pareille niaiserie? *Un gain honnête!* mais un homme bien placé n'accepte pas la responsabilité d'un pareil ridicule! Il faut une fortune assurée dans les vingt-quatre heures, au plus tard dans le trimestre; il faut, du moins, si l'on attend, des dividendes anticipés. Sans quoi, vaut-il la peine d'y arrêter sa pensée? Parlez-nous d'une entreprise de voitures qui chevaucheront toutes seules par monts et par vaux sans haquenées et sans charbon; parlez-nous de lunettes d'approche découvrant des actionnaires sur une comète avec ou sans queue, le tout venant à nous bride abattue; parlez-nous de toiles mirobolantes qu'on va tisser avec du jasmin, des roses et du chèvrefeuille, changés d'abord en épaisse marmelade, puis transformés en écheveaux de fil par des procédés incompréhensibles : à la bonne heure! Comme cela ravit l'imagination! quel vaste champ à l'enthousiasme! quelle carrière aux jongleries!... Le succès de ces merveilles est certain d'avance, non pas seulement *quoique* absurdes, mais précisément *parce que* absurdes. Ces deux adverbes ont du bonheur.

Le spéculateur, prince souverain du pays des chimères, passe une partie de sa vie doucement bercé par le songe argenté... des illusions. Il voit la pluie d'or de Danaé tomber de toutes parts sur ses conceptions mercantiles; il fait continuellement la conquête en espérance de toutes les toisons d'or que son imagination lui montre suspendues à chacun des arbres de l'industrie, vraie forêt Noire de l'époque. Il a sans cesse devant les yeux l'exemple de je ne sais quel millionnaire qui aurait commencé par vendre du bétail et qui aurait fini par vendre des peuples, ce qui lui paraît se ressembler beaucoup. Il cite une foule de ses camarades qui, à leur début dans la carrière, ne fréquentaient que les nécessiteux de la taverne, et qui maintenant ne daignent se familiariser qu'avec les puissances du palais. Il est, du reste, une foule d'incrédules qui rient de ses plans et de ses rêves, qui affirment que plus d'un de ces apôtres de l'or ont été vus, eux et leurs disciples, arrivant, de succès en succès, de bénéfice en bénéfice et de fortune en fortune, à une des chambres de Sainte-Pélagie, à un des lits de l'Hôtel-Dieu, voire même à une des loges de Bicêtre... Mais ces odieux propos n'atteignent pas la grande figure qu'ils insultent. Que la prédiction se réalise ou non, elle n'en est pas moins déclarée impossible. La notabilité de l'époque a le rare privilége de pulser une illustration dans ses avanies elles-mêmes; le féodal poursuivant d'armes de la spéculation fournit brillamment sa carrière contre tout venant; et, qu'il soit applaudi ou hué, il ne s'en élancera pas moins, à la suite de ce paladin du dix-neuvième siècle, une foule de chevaliers... d'industrie.

Regardez-le dans son appartement, au milieu des papiers et des cartons, qu'il classe avec amour et méthode. Oh! que de trésors sous ses doigts!... Prenons au hasard et lisons. « (N° 3.) Manière de courir la poste dans des wagons suspendus sur des fils de fer presque invisibles, à quelques pieds du sol. — (N° 8.) Mines de houille, de cuivre, d'asphalte et de vif-argent, sur le point d'être découvertes à l'une des barrières de Paris. — (N° 9.) Tontine pour assurer des maris à leur aise aux jeunes vierges qui ne le seraient pas. Nota. On donnera là-dessus des explications sérieuses.— (N° 17.) Association musicale et dansante pour dédommager des tremblements de terre, des incendies et de la peste.— (N° 18.) Société pour garantir le public, moyennant une prime, de toutes les contributions forcées nommées vulgairement dans les salons : billets d'artistes, loteries des pauvres, souscriptions de charité, etc. — (N° 33.) Communauté scientifique, par actions, pour l'industrie des vers à soie, d'après les procédés de l'enseignement mutuel. » Voilà-t-il des idées heureuses!... Le spéculateur entreprendra toutes ces belles choses; il les proclamera *nationales*, et chacune l'enrichira. Car pour lui point de mauvaises chances : si l'affaire réussit, il joue sur le succès; si elle échoue, il jouera sur la déconfiture. Il spécule sur l'édifice qui se construit comme sur l'édifice qui s'écroule; et on le verra, après avoir opéré d'une manière prépondérante sur une société en enfantement, agir d'une façon victorieuse sur cette même société en liquidation. Tout lui est bon, bâtisse et décombres.

Le spéculateur a une famille : des neveux, des cousins, des frères. Cela n'est pourtant pas de rigueur : n'importe! le cas échéant, il s'agit d'en tirer parti. Quelques-uns d'eux peuvent mourir; or, le spéculateur, qui s'est établi le chef et le protecteur de tous les siens, peut devenir aussi leur héritier. Oh! alors qu'il lui paraîtrait doux et touchant de larmoyer sur les admirables trépassés qui viennent de lui léguer, avec l'exemple de leurs vertus, haute nourriture pour son âme, quelque chose de non moins sonnant, mais de plus substantiel pour son corps!... Le spéculateur, à la fois inspiré par le ciel et la terre, s'occupe avec un intérêt chaleureux de la destinée de ses proches. *Celui-ci*, il le place dans l'état militaire en lui recommandant cette noble susceptibilité de la bravoure française qui ne permet pas le moindre mot équivoque dans la conversation sans en demander raison sur l'heure, et mettre tout de suite flamberge au vent : c'est le grand devoir du métier, la loi première de l'honneur; hors le duel point de salut. *Celui-là*, il lui souffle la passion des voyages aventureux, des explorations d'outre mer. Oh! l'Inde, le Brésil, la Turquie, le Mogol, la Chine, la Perse!... ce n'est que là maintenant que se trouvent encore du neuf, de l'énergie, de la séve, du grandiose et de la vie. Ailleurs, et surtout en Europe, tout est rachitique ou défunt; on n'y voit qu'atomes ou crétins. *Cet autre*, il le fait entrer dans les ordres : il a senti sa vocation; l'âme de ce sublime parent avait besoin de se baigner dans les flots de la sainteté évangélique. Dieu l'appelle depuis longtemps, pour sa plus grande gloire, à la Chartreuse ou à la Trappe : ce sont les péristyles du ciel, le portail des béatitudes. Quant à *ce dernier*, autre affaire. Il est du monde et né pour le monde; il faut qu'il soit à lui tout entier : c'est le spéculateur qui l'y lance. Il l'enivre à toutes ses coupes; il l'assied à tous ses banquets, il le



livre à tous ses amours; et le maître est fier de l'élève. Mais, pour supporter tant de joies, ce dernier, malheureusement, a peu de force et de santé... En résultat définitif, tous ceux dont le spéculateur a entrepris l'éducation, dirigé les pensées, et soigné la carrière, ont successivement disparu. Qu'en dit l'homme aux vastes desseins? « C'est moi, s'écrie-t-il avec orgueil, moi qui ai soutenu ma famille! je m'étais dévoué à elle. Le ciel m'en a récompensé. En faisant le bien de mes proches, voyez comme j'ai prospéré. Dieu merci! tout s'est bien passé : j'ai dignement casé tous les miens. »

Il est hors de doute que le spéculateur peut se marier comme tout autre individu de l'espèce humaine; mais l'amour n'entrera pour rien dans la balance de cette opération : il n'y sera pesé que la dot. Le futur fera peu de cas de la *beauté*, à moins toutefois que ladite *beauté* ne lui offre un moyen d'élévation, et ne lui ouvre une voie particulière à la fortune, en l'alliant naturellement à de puissants amateurs du *beau :* c'est une position comme une autre. Il ne tiendra pas précisément à l'âge; une vieille femme riche ne saurait être trop avancée dans la vie : son mérite est en proportion de ses années. Oh! l'inestimable bien qu'une caducité dorée, dont le coffre-fort lève son couvercle au moment où le tombeau s'ouvre!... Comme on le pleure avec effusion, ce vieil ange avec qui l'on avait, d'une manière voilée, une sorte de traité de commerce dont l'article *héritage* était le point sacramentel!... Il épousera même une enfant si l'occasion s'en présente, dût il jouer à la poupée; la chose a souvent du ressort. « L'innocence, dit il, a pour lui tant de charmes, et puis l'on est si pur au sortir du berceau! » Mais bien entendu que l'enfant sera une héritière opulente, et qu'il y aura fusion dans les biens; car il sait son Code par cœur : « Le mari est le chef de la communauté. »

Une fois marié, le spéculateur fait assurer sa femme par une compagnie *ad hoc*. Car, dans le cas où sa douce moitié, douce ou non, viendrait à décéder, sa mort lui serait payée d'après les statuts de ladite Compagnie, et ce serait une bonification dans sa fortune à ajouter aux rentrées de la succession vacante. Il fera aussi assurer ses enfants, vu que si les fruits de son mariage venaient à trépasser de la dentition, de la vaccine, du choléra, de la croissance, ou de toute autre chose fâcheuse, il aurait à toucher le montant de quelque prime à chaque pompe funèbre de sa famille; et notez bien qu'actionnaire du grand établissement des catafalques, il a un intérêt majeur et

Paris. — Imp. de BRY aîné, boulevart Montparnasse, 84.

positif à voir prospérer les sépulcres. Il y aurait évidemment pour lui, dans les enterrements lucratifs de sa race, un encouragement à obéir à cette loi du Seigneur : « Croissez et multipliez ! » Quant à lui personnellement, il ne se fait pas assurer; car, la somme à payer au jour de sa mort ne devant pas rentrer dans sa poche, il n'y attache aucune importance.

Mais la soif de la spéculation ne dévore pas uniquement les privilégiés de l'existence, les gens de la haute sphère; elle s'empare des individus de tous les états et de toutes les classes. Le spéculateur des derniers rangs a son genre et sa route à part. A l'affût des solennités dramatiques, il en achète d'avance les billets pour les revendre à bénéfice aux amateurs qui, à l'heure du spectacle, craignent de faire queue au bureau, et se la font faire à la porte. Il sait qu'à propos de l'Exposition des produits industriels il sera joué des pièces de circonstance où beaucoup de noms seront honorablement cités : qu'imagine le spéculateur? Il va trouver les commerçants qui aiment le parfum des louanges, et, d'accord avec auteurs, acteurs et directeurs de spectacles, il intercalera dans les comédies à jouer une série d'éloges pour messieurs tels et tels, à tant le couplet, à tant la phrase, et même à tant la ligne. Tout le monde y aura son profit : d'abord, les auteurs, acteurs et directeurs, qui, par là, attireront à leur théâtre les particuliers vantés et à vanter; puis ces mêmes particuliers qui, mis en lumière, auront ainsi donné sur la scène au bon public une manière de prospectus; puis enfin le bon public, qui aura gagné à tout cela le double avantage d'écouter une sorte de pièces et d'y trouver un genre d'affiches !... O sagacité lumineuse !

Ce n'est pas tout : descendons plus bas encore, nous arriverons aux spéculateurs peints par Vidocq. Ceux-ci, errant çà et là dans la foule à toutes les fêtes de tous les régimes, spéculent hardiment sur les encombrements, la presse et le désordre. Ils se serrent contre l'individu qui pleure de joie en voyant défiler un prince quelconque allant à une cérémonie telle qu'elle, ainsi qu'il en a tant passé et qu'il en passera tant encore; et, en un tour de main, ils se procurent à bon compte l'agrément de savoir l'heure au détriment dudit enthousiaste. Puis les mouchoirs, les portefeuilles et les bijoux changent de maître à son approche. C'est un commerce par substitution d'autant plus fructueux, que celui qui prend ne donne rien en retour à celui avec lequel il s'est mis en rapport. Ce mode est dangereux, il est vrai : le spéculateur de ce genre en vient presque toujours à ajouter à sa signature le titre suivant : *détenu* ou *forçat*, tandis que l'industriel de haut rang, qui a fait en grand ce que faisait l'autre en petit, roule dans un bel équipage, et finira peut-être par daigner mettre au bas de son nom : *député* ou *pair de France*. Belle chose que la moralité sociale!

En résumé, le spéculateur sait tout, il voit tout, calcule tout, saisit tout. D'un même coup d'œil, il embrasse à la fois les avantages que, par une heureuse combinaison, il pourrait recueillir d'une association républicaine et d'un amalgame de bitumes, du triomphe des petites reines du Midi et de la destruction des punaises; tout lui est lucre et trafic. Il enjambera gracieusement la ruine de vingt familles pour sauter de pied ferme au milieu des démolitions, qu'il espère relever à la plus grande gloire de sa rapacité. Il rira malignement en passant sur les désastres du prochain, car il a fait une légère variante à son usage au plus fameux des commandements : *Le bien des autres tu prendras et retiendras à ton escient.* Il prétend qu'il a, à l'appui de cette phrase et de sa morale, des exemples d'une grande valeur et des approbations d'une haute portée.

Pour lui, qu'est-ce que le bien et le mal? le *bien*, c'est d'être capitaliste; le *mal*, c'est d'être prolétaire. Pour lui, qu'est-ce que le vice et la vertu? le *vice*, c'est l'absence des qualités qui servent à enrichir; la *vertu*, c'est l'art d'escamoter légalement au prochain ce qu'on a le désir de s'approprier. Pour lui, enfin, qu'est-ce que l'industrie et le commerce? c'est tout bonnement une guerre ouverte entre concitoyens pour s'arracher son bien l'un à l'autre, avec le plus d'adresse et le moins de scandale possible; c'est un combat à outrance entre celui qui tient et celui qui veut prendre, entre celui qui a et celui qui veut avoir; enfin, c'est cet adage en actions là-haut et là-bas en pratique : *Ote-toi de là, que je m'y mette!*

Ne demandez pas au spéculateur ce que c'est que la piété, le culte et les choses saintes. Sa piété, c'est un religieux amour pour les douceurs de la vie; son culte, c'est l'observation scrupuleuse des statuts et règlements de la Bourse; les choses saintes, ce sont tous les objets de prix que les Hébreux au désert jetaient dans la chaudière embrasée d'où allait sortir le veau d'or.

A-t-il une conscience? oui, mais elle est semblable à la bulle de savon brillamment colorée qui sort du fétu de paille d'un enfant : à son apparition, on la prendrait pour quelque chose... Hélas! Dieu sait ce que c'est, d'où ça vient et où ça va!

A-t-il un cœur, cet homme? sans doute, mais il ne bat que pour sa spécialité; et, par conséquent, les choses de l'honneur et du sentiment n'entrent en rien ni pour rien dans les habitudes de sa nature. On disait d'un grand capitaine qu'à la place du cœur il avait *un boulet de canon;* on pourrait affirmer que le spéculateur a, en guise d'âme, des *bons payables au porteur*.



LE DÉFENSEUR OFFICIEUX

EN JUSTICE DE PAIX

PAR

ÉMILE DUFOUR





Paris est une vaste ruche dans laquelle d'infatigables abeilles travaillent jour et nuit à entasser des richesses, dont une grande partie nourrit un essaim nombreux de guêpes voraces et paresseuses. Si les rapines de ces dernières s'exécutent facilement, c'est qu'entre les abeilles et les guêpes parisiennes il n'existe pas la même différence qu'entre celles des champs.

Combien y en a-t-il en effet à Paris de ces individus dont l'existence est un problème pour tous, qui, aux yeux de la foule sachant se revêtir d'un caractère honorable, allant et venant sans cesse d'un air affairé, semblent travailler, mais ne travaillent réellement qu'à tirer bon parti de la gaucherie ou de la crédulité de leurs concitoyens laborieux! Du reste, leurs menées plus ou moins adroites ne sauraient échapper à l'œil de l'observateur : à ce dernier appartient donc le soin de les signaler.

Tous ces hardis parasites n'exploitent pas le même côté de la confiance publique. Il en est une classe remarquable par ses mœurs, sa vie nomade et son adresse, qui ne doit son existence qu'à l'ignorance des débiteurs et des créanciers, ou à la mauvaise foi des chicaneurs : nous voulons parler de ces avocats de justice de paix connus sous le nom de défenseurs officieux.

Le nombre de ces agents d'affaires, extrêmement minime il y a dix ans, s'est augmenté graduellement avec la langueur du commerce. Le soleil de Juillet, dont les rayons régénérateurs devaient produire de si heureux effets, n'a servi qu'à faire éclore une nouvelle couvée de ces obscurs oiseaux de proie.

Désespérant d'être officier ministériel, enhardi par les succès de quelques-uns de ses confrères, un jour un clerc d'huissier adresse à son patron et à son étude un adieu forcé ou volontaire. Il loue à Paris, ou dans un des villages circonvoisins, un logement au plus bas prix possible, garnit une pièce d'une table noire et de trois chaises, fait barbouiller sur sa porte ce mot : *Étude*, se donne dans ses lettres et sur ses cartes de visite le titre pompeux de jurisconsulte, et le voilà défenseur officieux en espérance.

Dès lors, il passe dans les justices de paix le temps entier des audiences, s'immisce dans toutes les discussions particulières des plaideurs qui attendent l'appel de leur affaire, donne son avis, propose ses services, enfin remue ciel et terre pour trouver une cause à défendre.

Le défenseur officieux est facile à reconnaître à sa voix mielleuse et insinuante, à son chef toujours couvert d'un chapeau qu'il a payé cinq francs. Il porte un habit dont la couleur échappe à l'œil, mais qui le plus souvent a dû être noir, et sa main, garnie d'un gant gris ou de filoselle brune, caresse amoureusement un jabot fané et parsemé d'étoiles jaunâtres qui attestent de la part de son propriétaire un fréquent usage de tabac en poudre.

Son bras est en tous temps et en tous lieux chargé d'une énorme liasse de pièces de procédures, flanqué d'un gros *Neuf Codes* in-octavo. Ce sont ordinairement les seuls papiers qui garnissent ses cartons et le seul livre dont se compose sa bibliothèque. Il marche toujours vite et d'un air fort occupé. A le voir aussi sérieux au milieu du fracas perpétuel de Paris, vous le prendriez pour un homme accablé d'affaires. Point du tout. Il est

chargé de faire condamner un débiteur qui ne conteste pas la demande que lui intente son créancier. Il prépare à cet effet un superbe plaidoyer dont il ne se souviendra plus à l'audience, fait la recherche des articles de la loi sur lesquels il doit se fonder, et pose ses conclusions d'un air victorieux. Puis, quand il est arrivé à l'éternel : *En conséquence, requérons que le sieur... soit condamné...*, etc., il passe sur son front un foulard à vingt-quatre sous, promène fièrement sa vue sur les passants, et se récompense de ses efforts d'imagination en logeant dans ses parois nasales une large pincée de tabac.

Si les caprices atmosphériques, la chaleur et la longueur de la marche ne vous rebutent pas, suivez-le, je vous prie, jusqu'au prétoire qui doit retentir des foudres de son éloquence, et là, vous pourrez bâiller à loisir, si toutefois vous ne haussez les épaules devant les petitesses et le dégoûtant égoïsme dont le tableau se déroule à vos yeux; car vous serez initié aux mystères d'une foule de misérables affaires dont il est déplorable de voir s'occuper des gens raisonnables. Puis vous entendrez le défenseur officieux donner les preuves de la plus brillante faconde pendant au moins cinq minutes, sans reprendre haleine et sans avaler la moindre cuillerée d'eau sucrée.

Il exerce habituellement son talent oratoire dans les salles d'audience des douze arrondissements de la capitale, ou dans celles des chefs-lieux de canton de la banlieue; il préfère cependant ces dernières, où la simplicité des plaideurs offre à ces spéculations un appât plus facile et plus certain.

Dans le voisinage des tribunaux de paix se trouvent plusieurs cabarets; c'est là que, les jours d'audience, une grande partie des plaideurs vient attendre l'arrivée du juge. Suivons-y le défenseur officieux, car c'est dans une de ces buvettes qu'il entre d'abord. Prenez un tabouret, accoudez-vous avec indifférence sur une table et examinez.

Déjà plusieurs défenseurs sont arrivés. En voici deux entre lesquels s'agite une question de droit. Ils gesticulent, feuillettent leur code, crient, se rient réciproquement au nez, et finissent par se tourner le dos. Un autre parcourt gravement des pièces que vient de lui confier un plaideur. Un troisième est entouré d'un groupe de personnes qui l'écoutent respectueusement pérorer. Si quelqu'un arrive et demande son nom, un des auditeurs se penche à l'oreille du nouveau venu, qui écarquille les yeux et fait un léger hochement de tête admiratif. Ce défenseur est ordinairement le plus bavard et le moins instruit, et pourtant c'est celui qui jouit de la plus grande réputation. Celui que nous avons suivi entre en saluant humblement, car le défenseur officieux est d'une grande politesse avec tout le monde (politesse qu'il porte au plus haut point avec les gendarmes et le commissaire de police du quartier) et d'une excessive aménité avec ses confrères, qu'il n'interpelle jamais sans faire précéder leur nom du terme *maître*, consacré au barreau. Voyez avec quelle affabilité il presse la main de chacun d'eux, avec quelle touchante sollicitude il s'informe de leur santé; puis tout à coup sa physionomie riante devient sérieuse, il parle d'une affaire importante dont on lui a confié la gestion, d'un rendez-vous qu'il a eu avec un avocat distingué (que, par parenthèse, il n'a jamais vu), de la certitude de son succès, des honoraires immenses dont il sera gratifié et de l'honneur qui rejaillira sur son nom. Cependant un homme se lève, s'approche de lui, et demande bas, bien bas, s'il serait possible de lui dire *deux mots*. Le défenseur officieux, voyant que l'interlocuteur a besoin de lui, se rengorge, tousse, caresse son menton, et entraine sa pratique dans un angle de la pièce. Le nouveau client expose le motif de sa demande d'un air piteux et en tournant entre ses doigts ce qui lui sert de coiffure. C'est un débiteur malheureux cité pour l'audience du jour et qui voudrait obtenir un délai quelconque. Le défenseur l'écoute d'un air capable, lui promet avec l'assurance d'un oracle de lui faire accorder ce qu'il désire, et se fait préalablement consigner ses honoraires. Le malheureux, rassuré sur son avenir, les donne sans hésiter, et offre à son avocat un verre de vin. Celui-ci rejette la proposition sous prétexte qu'il n'a pas déjeuné. On comprend fort bien où en veut venir notre homme. Son client se laisse prendre au piége; il ajoute à l'offre du liquide celle d'une côtelette, que le défenseur refuse d'abord avec dignité, mais se détermine enfin à accepter. On dresse la table. Il faut boire en mangeant : on sert une bouteille de vin, puis une autre. Un seul plat ne suffit pas; le défenseur en demande un second et du dessert, car il est comme les amoureux de quinze ans, il mange vite et longtemps. Le client, que son affamé défenseur ne cesse de louer sur la validité des raisons qui le mettent dans la nécessité de demander terme et délai, parle avec chaleur et oublie de prendre la moitié du repas, distraction dont profite admirablement son commensal.

Puis, quand l'heure annonce que l'audience va commencer, chacun se lève, et, semblable à Gil Blas, le pauvre plaideur paye largement un déjeuner qui certes ne lui donnera pas d'indigestion. Mais il ne murmure pas, car il n'est point de sacrifice qu'il ne fasse pour obtenir le délai qu'il désire. Il s'avance donc à la barre l'estomac léger, mais le cœur plein d'espoir, et, malgré les supplications du défenseur qui l'assiste et qui expose, avec une somme de chaleur égale à celle du vin qu'il a bu, la position malheureuse de son client, il entend avec douleur rejeter sa demande, que ne motive rien de juste aux yeux du juge.



S'agit-il d'une affaire plus importante, le défenseur officieux, au milieu du silence de l'auditoire, fait sortir de sa bouche un torrent de phrases incohérentes parsemées de grands mots et festonnées d'arrêts de la cour de cassation. Il invoque Pothier, Sirey, Delvincourt, qu'il n'a jamais lus, combine au hasard tel article de la loi avec tel autre; puis il gesticule, frappe sur la barre, et quand



il a formulé ses conclusions, il toise avec assurance son confrère adversaire, qui l'a écouté avec un air de supériorité dédaigneuse et s'est posé devant lui comme un Spartiate aux Thermopyles.

L'audience terminée, l'agent d'affaires retourne à sa buvette, qui lui sert de cabinet de consultation. Il dit hautement beaucoup de bien de lui-même et beaucoup de mal de ses confrères absents. Il passe en revue les principales questions qui ont été agitées à l'audience, les commente et les discute avec emphase. S'il a triomphé dans une affaire, il loue la justice de l'arrêt; s'il a succombé, ses poumons n'ont pas assez de force pour proclamer l'ignorance et l'iniquité du juge. Il met facilement un de ses clients à contribution d'un dîner, pendant lequel sa conversation n'est qu'une longue protestation d'amitié au milieu de laquelle il brode son histoire le plus habilement possible. A l'entendre, il a été avoué ou huissier en province; mais sa femme infidèle l'a abandonné, nantie de l'avoir commun; ou un clerc, abusant de sa confiance, a disparu en lui emportant des sommes immenses; ou bien encore il était avocat, et la jalousie de ses confrères ou l'injustice du conseil de discipline de l'ordre l'a fait rayer du tableau. Puis, versant des larmes sur ses prétendus malheurs passés, d'une main il essuie ses yeux, et de l'autre tend son verre au client. A chaque minute il consulte l'horloge, et prétexte un rendez-vous qu'il ne peut manquer, ce qui ne l'empêche pas de rester quelques heures de plus.

Il est quelquefois accompagné d'un homme qu'il nomme son maître clerc, véritable Bertrand au fond et dans la forme, qui le suit pas à pas, porte ses dossiers, vit des débris de ses repas et hérite de ses vieilles hardes: espèce d'être inorganique sans cesse attaché au défenseur officieux et qui n'existe que par juxtaposition.

Le défenseur officieux est rarement marié, mais il possède presque toujours une femme. C'est assez ordinairement une cliente malheureuse, qui ne peut payer les services que lui a rendus le défenseur officieux qu'en se constituant son esclave la plus humble et la plus soumise. Elle est chargée de cirer les chaussures de son seigneur et maître, de consigner sur un calepin, en son absence, les noms des rares visiteurs, et de procéder à l'achat et à la préparation des denrées journalières. C'est toujours en son nom que, par mesure de sûreté, le défenseur officieux loue son logement, en paye le loyer, et fait ses marchés les plus importants. Pour prix de son

dévouement, il l'expulse au bout de plusieurs mois, et la remplace par une autre, qui plus tard, à son tour, éprouvera le même sort.

Le défenseur officieux ne s'occupe pas seulement de représenter ses clients devant messieurs les juges de paix; il débat les intérêts des créanciers dans les faillites, ceux du failli lui-même; il rédige des baux, des actes de société, de vente ou d'achats de fonds de commerce, et formule des exploits de procédure qu'il donne à signer à un huissier qui lui fait une forte remise. Il se charge aussi d'amener à réconciliation des époux en désaccord ou un père et un fils brouillés. Enfin il est tout à la fois avocat, notaire, huissier et juge de paix.

Si, à l'aide d'économies, il parvient à garnir sa caisse de quelques centaines de francs, il connait fort bien les moyens d'utiliser son argent de la manière la plus productive : il achète de bonnes créances à bas prix, escompte des valeurs à un taux fort élevé, prête à usure, spécule sur la détresse d'un héritier présomptif. Il décuple ainsi en fort peu de temps son avoir.

Il descend un étage à mesure qu'il s'élève dans le sentier de la fortune. C'est alors que notre homme commence à occuper une position dans le monde; il étend le cercle de ses connaissances, fréquente les spectacles à l'aide de billets que lui donnent ses clients, se fait incorporer dans une compagnie de la garde nationale, et s'abonne au *Gratis*, à l'*Estafette* ou à la *Presse*. Puis son intérieur change d'aspect. Les lambris de son cabinet, jadis nus, se couvrent de gravures encadrées; il a une bibliothèque, un tableau-horloge, des bronzes, des lampes Carcel, un encrier-pompe Boquet; que sais-je? enfin, tout ce qui peut faire supposer au public la présence de l'aveugle déité. Il devient alors agent d'affaires.

Il ne fréquente plus, que pour les procès importants, les tribunaux de paix, théâtres de ses premiers succès, où il envoie, pour les affaires ordinaires, un de ses clercs faire son stage de défenseur officieux.

Le défenseur officieux, surtout quand il est arrivé à cet état prospère, qu'il ne doit le plus souvent qu'à l'emploi de moyens peu délicats, est l'objet de l'aversion d'une foule de malheureux débiteurs confiants, sur lesquels il s'est attaché comme une sangsue, et dont il n'a fait qu'augmenter l'embarras. Il est en général mal vu des officiers ministériels, et particulièrement haï des huissiers, auxquels il fait une guerre incessante, et qui, pour cela même, se croient dans la nécessité de le ménager.

Deux ou trois sur cent parviennent ainsi parfois à amasser quelques mille livres de rentes; ils vendent alors leur clientèle, louent un appartement à Paris et un pied à terre à la campagne, et n'en continuent pas moins à faire des affaires. La chicane est leur vie, leur bonheur; ils mourraient le lendemain du jour où ils cesseraient de barbouiller du papier timbré et de déchiffrer les hiéroglyphes des pièces de procédure.

Tous les autres végètent pendant un temps plus ou moins long, alimentés par le gain que leur procure leur intervention dans une foule de petits procès qu'ils ont intérêt à prolonger. Ils changent tous les six mois de domicile, ne payent point de contributions et n'endossent jamais l'uniforme civique. Souvent ils disparaissent du monde pendant quelque temps, soit qu'ils aient eu des démêlés avec la justice, soit que la main vengeresse d'une de leurs victimes les ait envoyés à l'hôpital; puis ils reparaissent et disparaissent encore. Enfin, leur nom, leur personne et leur domicile tombent tout à fait dans le domaine de l'inconnu.

Riche ou pauvre, le défenseur officieux, dont la vie n'a été qu'un long procès avec ses débiteurs et ses créanciers, avec les débiteurs et les créanciers de ses clients, avec son propriétaire, avec les huissiers et les gendarmes, est enfin cité, un beau matin, à comparaître devant le tribunal de la justice divine, où ses malheureux clients n'auront plus besoin, Dieu merci, de son ministère.





LA GRISETTE

PAR

JULES JANIN



De tous les produits parisiens, le produit le plus parisien, sans contredit, c'est la grisette. Voyagez tant que vous voudrez dans les pays lointains, vous rencontrerez des arcs de triomphe, des jardins royaux, des musées, des cathédrales, des églises plus ou moins gothiques; comme aussi, chemin faisant, partout où vous conduira votre humeur vagabonde, vous coudoyerez des bourgeois et des altesses, des prélats et des capitaines, des manants et des grands seigneurs; mais nulle part, ni à Londres, ni à Saint-Pétersbourg, ni à Berlin, ni à Philadelphie, vous ne rencontrerez ce quelque chose si jeune, si gai, si frais, si fluet, si fin, si leste, si content de peu, qu'on appelle la grisette. Que dis-je, en Europe? vous parcourriez toute la France que vous ne rencontreriez pas, dans toute sa vérité, dans tout son abandon, dans toute son imprévoyance, dans tout son esprit sémillant et goguenard, la grisette de Paris.

Les savants (foin des savants!), qui expliquent toute chose, qui trouvent nécessairement une étymologie à toute chose, se sont donné bien de la peine pour imaginer l'étymologie de ce mot-là, la *grisette*. Ils nous ont dit, les insensés! qu'ainsi se nommait une mince étoffe de bure à l'usage des filles du peuple, et ils en ont tiré cette conclusion : « Dis-moi l'habit que tu portes, et je te dirai qui tu es! » Comme si nos élégantes duchesses de la rue, nos comtesses qui vont à pied, nos fines marquises qui vivent du travail de leurs mains, toute cette galante et sceptique aristocratie de l'atelier ou du magasin, étaient condamnées à porter à tout jamais une triste robe de laine; comme si elles avaient renoncé, ces anachorètes blanches et roses, aux plus douces joies de la vie, au ruban de soie, à la broderie, aux souliers neufs, aux gants neufs, à toutes les ressources ingénieuses de cette coquetterie facile qui est à la portée de toutes les belles personnes qui sont pauvres, bien faites, et qui ont vingt ans!

Donc laissons là les étymologistes et leurs étymologies saugrenues. Ce sont de vieux bons hommes revenus des passions humaines, et dont on ne peut pas dire, à propos de ces doux échantillons de la galanterie française, qu'ils sont pleins de leur sujet. On ne définit pas ce qui est net, vif et beau. La seule façon de comprendre ce monde des grisettes parisiennes, monde à part dans le monde, c'est de le voir de près. Sortez le matin par un beau jour qui commence, et regardez autour de vous quelle est la première femme éveillée dans ce riche Paris qui dort encore : c'est la grisette! Elle se lève un instant après le jour, et tout de suite la voilà qui se fait belle pour toute la journée. Son ablution de chaque jour est complète, ses beaux cheveux sont peignés de fond en comble, ses vêtements sont reluisants de propreté : je le crois bien, ma foi! c'est elle-même qui les a faits, elle-même qui les a blanchis. En même temps, elle pare aussi la mansarde qu'elle habite; elle met en ordre le peu qu'elle possède, elle décore sa misère comme d'autres femmes ne sauraient pas décorer leur opulence. Ceci fait, elle jette un dernier coup d'œil sur son miroir, et quand elle s'est bien assurée qu'elle est aussi jolie aujourd'hui qu'elle l'était hier, elle s'en va à son travail. En effet, et voilà ce qu'elles ont de touchant et de respectable; qui dit une grisette dit en même temps un petit être charmant et content de peu qui produit et qui travaille; une grisette oisive n'est pas dans la nature des grisettes : elle devient alors tout autre chose; elle sort tout à fait de cet honnête département des grisettes; une fois oisive, elle franchit la faible limite qui la sépare du

vice parisien. — De celle-là nous n'en parlons pas, elle gâterait notre sujet.

Mais cependant, puisqu'elle travaille, quel est donc le travail de la grisette? Il serait bien plus simple de vous dire tout de suite quel n'est pas son travail, car qui dit une grisette dit une fille bonne à tout, qui sait tout, qui peut tout. Une légion de fourmis travailleuses suffit à produire des montagnes; eh bien! la grisette est comme la fourmi. Les grisettes de Paris, ces petits êtres fluets, actifs et pauvres, Dieu le sait! elles opèrent autant de prodiges que des armées. Entre leurs mains industrieuses se façonnent sans fin et sans cesse la gaze, la soie, le velours, la toile. A toutes ces choses informes, elles donnent la vie, elles donnent la grâce, l'éclat : elles les créent, pour ainsi dire, et, ainsi créées, elles les jettent dans toute l'Europe; et, croyez-moi, cette innocente et continuelle conquête à la pointe de l'aiguille est plus durable mille fois que toutes nos conquêtes à la pointe de l'épée.

Ils se répandent ainsi dans la ville, ces pauvres artisans noirs ou blonds, blancs et roses, et, tout en fredonnant, ils habillent la plus belle partie du genre humain; leurs doigts légers exécutent, comme en se jouant, les tours de force les plus difficiles; tout ce que le caprice des femmes, dans leurs plus ingénieux accès de coquetterie, peut inventer, nos charmants artistes l'exécutent. Elles règnent en despotes sur la parure européenne. Elles brodent le manteau des reines, elles coupent le tablier des bergères. Et faut-il que ce goût français soit universel pour que ces petites filles, enfants de pauvres gens, et qui mourront pauvres comme leurs mères, deviennent ainsi les interprètes tout-puissants de la mode dans l'univers entier! Détruisez cette race intelligente et laborieuse, c'en est fait de la grâce européenne, déjà je vois d'ici toutes les grandes coquettes de ce monde vêtues au hasard, c'est-à-dire mal vêtues, et qui s'écrient en soupirant : « Où allons-nous? »

Dans cette position à la fois élevée et subalterne, et placées, comme elles le sont, entre le luxe le plus exagéré des puissants de ce monde et leur propre misère à elles-mêmes, certes il faut à ces pauvres filles bien de l'esprit et bien du courage pour résister à la fois à ce luxe et à cette misère. Car, à peine descendue du cinquième étage qu'elle habite, la grisette est introduite dans les plus riches magasins, dans les maisons les plus somptueuses : là, elle règne; là, elle dicte ses lois et sans appel; pendant tout le jour, elle préside à la coquetterie des femmes riches, elle les habille, elle les pare, elle entoure ces cadavres souvent très-laids des tissus les plus précieux; elle sait à fond tous les déguisements de ces beautés si souvent trompeuses. Que de tailles contrefaites elle a réparées! que de maigreurs elle a dissimulées! que de laideurs elle a fait paraître charmantes! et quand l'idole est ainsi parée par ces pauvres mains si blanches et si gentilles, quand l'amour arrive, qui emporte dans les fêtes resplendissantes, non pas la femme, qui est laide, mais sa parure, qui est adorable, sans songer que l'ouvrière qui l'a faite est cent fois plus belle que celle qui la porte, vous figurez-vous notre jeune artiste qui suit d'un regard contrit cette femme qu'elle a créée, et qui se dit à elle-même, avec un gros soupir : « Je suis pourtant plus belle que cela! » Oui, certes, c'est là une de ces immenses tentations auxquelles résisteraient bien peu de courages. En effet, on comprend très-bien qu'un homme passe devant un monceau d'or sans y toucher : sa probité le sauve; mais une jeune et jolie fille, qui peut tout d'un coup, d'obscure et inconnue qu'elle était, devenir l'admiration et l'amour des hommes, si elle veut mettre seulement ce morceau de gaze créé par son aiguille, renoncer ainsi à ses admirables et faciles conquêtes, voilà, certes, le plus surprenant de tous les courages! Elle est seule; cette parure est achevée; les fleurs sont prêtes pour la chevelure, la gaze transparente pour le sein nu, le ruban pour la ceinture, le soulier pour le pied, le bas brodé pour la jambe faite au tour, le gant pour la main : qui donc empêche l'humble chrysalide de devenir tout d'un coup le papillon léger, de réaliser les plus beaux rêves, et d'entraîner à sa suite l'admiration des hommes, la jalousie des femmes? Ainsi vêtue, elle devient tout d'un coup la reine du monde, elle marchera l'égale des plus belles; sa jeunesse brille de tout son éclat; elle est l'orgueil de nos fêtes, la joie de nos théâtres; le monde des arts, du luxe et du pouvoir lui est ouvert : rien ne doit résister à son triomphe. Victoire! victoire! plus de travail! plus de misère! Mais non, cette humble pauvreté ne sera pas vaincue : elle résistera à cette tentation chaque jour renouvelée; la noble héroïne rendra sans murmurer cette parure à celle qui la paye, et elle se consolera avec ses chansons, sa gaieté et ses vingt ans. — Ou bien tout simplement elle deviendra folle. Que d'ambitieuses de vingt ans, qui ont manqué d'une robe pour être adorées, sont renfermées à Bicêtre! Savez-vous bien cependant ce qu'on donne à la grisette pour prix de tant de travaux, de tant d'héroïsme, de tant de folies qui la tuent? Hélas! j'en rougis. Mais cette noble fille, sacrifiée à ces passions dévorantes, est presque aussi peu payée que nos Alexandres et nos Césars à quatre sous par jour. Pour se vêtir, pour se nourrir, pour se loger, pour cultiver le parterre qui est devant sa fenêtre, pour le mouron de l'oiseau qui chante dans sa cage, pour le bouquet de violettes qu'elle achète chaque matin, pour cette chaussure si luisante et si bien tenue, pour cette élégance soutenue des pieds à la tête, dont serait fière plus d'une reine de préfecture, la grisette parisienne gagne à peine de quoi fournir chaque jour au déjeuner d'un surnuméraire du ministère de l'intérieur. Et cependant, avec si peu, si peu que rien, elle est bien plus que riche, elle est gaie, elle est heureuse, elle ne demande en son chemin qu'un peu de bienveillance, un peu d'amour.

Ce n'est pas que dans ce chemin, ou plutôt dans ce modeste sentier, semé de tant de fleurs des champs et de tant d'épines, qu'elle parcourt d'un pas si léger, l'aimable fille, elle ne rencontre bien de petits bonheurs à sa taille et à son usage. Elle se pare de cet or que fabrique à si peu de frais la médiocrité, et l'or de cette mine est plus inépuisable que toutes les mines du Pérou. Elle est contente de peu, elle est contente de rien! La poésie et l'amour, ces deux anges qui consolent et qui encouragent, l'accompagnent dans sa route; elle tient à la poésie par sa misère d'abord et ensuite par sa profession, elle tient à l'amour par ses grâces naturelles et sa beauté sans fard. La grisette est la providence de cette race à part et imberbe, l'honneur, l'esprit et le tapage de nos écoles, qu'on peut appeler à bon droit le *printemps de l'année;* elle est l'amour souriant et désintéressé des poëtes sans maîtresses, des orateurs en herbe, des généraux sans épée, des Mirabeaux sans tribune; tout jeune homme qui vit à Paris d'une maigre pension paternelle et d'espérance est de droit le vainqueur et le tyran de ces jolies petites marquises de la rue Vivienne. Dans cette franche communauté fondée sur l'amour, sur l'économie et le travail, chacun des deux amoureux apporte tout ce qu'il a, rien d'abord, et avec cela un grand appétit, et par-dessus le marché un grand fonds d'insouciance, tous les adorables ingrédients du bonheur; on



travaille chacun de son côté toute la semaine ; l'aiguille et la plume font des merveilles : l'un dissèque des cadavres, l'autre en habille ; celui-ci débrouille les textes de Justinien, celle-là redresse tous les torts féminins qu'on lui présente ; à peine a-t-on le temps de se voir, de s'entre-sourire ; à peine une fois ou deux passe-t-il devant la porte du magasin dont la glace est recouverte d'un rideau à demi entr'ouvert. Mais, le dimanche venu, adieu toute contrainte ! l'aiguille et la plume se reposent, le magasin et le livre sont fermés ! Liberté, liberté tout entière ; c'est le jour où il est riche, c'est le jour où elle est belle, c'est le jour où ils s'aiment à ciel et à cœur ouverts. Allons, notre royaume légitime, la vallée de Montmorency nous appelle ; allons, notre beau duché de Saint-Cloud nous ouvre ses portes ; allons, notre beau comté de Saint-Germain va grimper jusqu'à notre cinquième étage par le chemin de fer ; allons vite, j'ai mon habit neuf, mon gilet blanc, mes épargnes dans ma poche ; prends ton chapeau le plus frais, ton écharpe la plus rose ; prends l'ombrelle que Louise a oubliée chez toi l'autre jour, et en avant ! Et les voilà qui s'emparent ainsi l'un de l'autre des plus petits recoins de la campagne parisienne ; pour leur faire place, à ces innocents amoureux, les oisifs et les riches se cachent de leur mieux, ils savent que le dimanche appartient à l'étudiant et à la grisette ; et ainsi dans les campagnes, l'été, dans la ville, l'hiver, ils sont les maîtres souverains un jour chaque semaine ; ils remplissent les bois, ils remplissent les théâtres ; toutes les fleurs des champs et toutes les larmes du mélodrame leur appartiennent ; ils ont cinquante-deux jours de règne dans l'année. Quelle est la puissance en ce monde qui dure si longtemps ?

Ainsi se passe cette dernière jeunesse du jeune homme ; il marche ainsi appuyé sur cette blanche épaule jusqu'à ce qu'il arrive à être quelque chose : médecin, avocat, sous-lieutenant. Alors l'ambition le gagne, l'amour s'en va, il dit adieu à la folle et douce maîtresse de ses beaux jours ; l'ingrat qu'il est, il l'abandonne à cette misère si facile à porter quand on est deux, il change ce cœur aimant contre quelques arpents de vigne, ou les quelques sacs d'écus dont se compose une dot de province ; elle cependant, la pauvre fille, que devient-elle ? Elle pleure, elle se résigne, elle se console, quelquefois elle recommence, souvent enfin elle se marie ; elle passe ainsi du poëte amoureux au mari brutal, du rire aux larmes, de l'indulgente misère à l'indigence brutale ; tout est fini pour elle, le papillon devient chrysalide : heureusement elle ne meurt pas sans laisser après elle une assez bonne provision de grisettes et de gamins de Paris.

Mais soyons prudents et sages, ne regardons pas trop

au fond des choses, de peur de tomber dans l'abime. Quelle est la rose la mieux épanouie que n'emporte le premier vent qui souffle? Quel est le fruit mûr qui ne porte son ver rongeur? Au reste, Dieu merci, cette triste fin n'est pas la même pour toutes ces charmantes filles; il en est qui se sauvent par hasard, il en est d'autres que sauve le bonheur, quelques-unes la vertu comme l'entendent les moralistes : je veux à ce propos vous raconter l'histoire de Jenny la bouquetière.

Cette Jenny a fait un métier que je ne saurais trop vous expliquer, mesdames. Cependant, comme elle avait un bon cœur et une belle âme, il faut qu'elle ait sa biograpie à part, une page dans ce recueil d'artistes. Jenny a été si utile à l'art!

Je dis *Jenny la bouquetière*, parce qu'elle vint à Paris vendant des roses et des violettes pâles comme elle, la pauvre enfant! Pour le débit des fleurs, il n'y a que deux ou trois bonnes places à Paris : l'Opéra, le soir, quand l'harmonie étincelle, quand le gaz éclate, quand les femmes riches et parées s'en vont en diamants, en dentelles, se livrer aux molles extases de l'harmonie. Alors il fait bon avoir à part soi un magasin de roses et de violettes, le débit est sûr. Mais quand vint Jenny à Paris, elle ne put vendre ses fleurs que sur le pont des Arts, des fleurs sans odeur et sans couleur, image trop réelle de la poésie académique; des fleurs de la veille à l'usage des grisettes qui passent. Avec un pareil commerce, il n'y avait aucune fortune à espérer pour Jenny.

Jenny la bouquetière se morfondait et pleurait. Il y eut des vieillards, des roués de la bourgeoisie, qui firent des quolibets à Jenny, qui l'accablèrent de mots à double sens; mais Jenny ne les comprit pas : le bourgeois libertin est trop laid! La pauvre fille cependant vendait ses fleurs, mais le commerce allait mal; il fallait sortir de ce misérable état à tout prix.

Quand je dis à tout prix, je me trompe, non pas au prix de l'innocence, pauvre Jenny! non pas au prix de cette fortune éphémère et misérable qui s'en va bien vite, et qui se fait remplacer par la honte. Ne crains rien pour ton joli visage, ma bouquetière; il y a quelque chose d'innocent à faire avec ta jeunesse et ta beauté; quelque chose d'innocent à faire, entends-tu bien? avec ton visage si frais, tes doigts si déliés, ton port si noble, ta taille svelte, et ce pied arabe qui donne une forme charmante à tes mauvais souliers.

Viens dans mon atelier, belle Jenny, viens; tiens-toi à distance. Tu n'as pas même à redouter mon souffle. Poste-toi là, ma fille, sous ce rayon de soleil qui t'enveloppe de sa blancheur virginale. Oh! sois muette et calme, laisse-moi t'envelopper d'art et de poésie; tu seras mon idole pour un jour, à moi peintre. Je vois déjà voltiger autour de ta robe en guenilles les couleurs riantes, les formes légères, les ravissantes apparitions de mon voyage d'Italie. Reste là, reste, Jenny, sous mon pinceau, sur ma toile, dans mon âme, sous mon regard charmé; que de métamorphoses tu vas subir! Vierge sainte, on t'adore, les hommes se prosternent à tes pieds; jolie fille au doux sourire, les jeunes gens te rêvent et te font des vers. Sois plus grave, relève tes sourcils arqués, réprime ce sourire; je te fais reine, grande dame; après quoi, si tu veux poser ta tête sur ta main, si tu veux mollement sourire, si tu veux t'abandonner à la poétique langueur d'une fille qui rêve, je fais de toi plus qu'une vierge, je te crée la maîtresse de Raphaël ou de Rubens. Pauvre fille! c'est beaucoup plus que si je te faisais la maîtresse d'un roi.

Jenny, inépuisable Jenny! qu'elle vienne, l'inspiration me saisit et m'oppresse, la fièvre de l'art est dans mes veines; ma palette est chargée pêle-mêle, ma grossière palette en bois de chêne; ma brosse est à mes pieds, haletante comme le chien de chasse qu'on tient en laisse. Viens, il est temps, Jenny. Et Jenny vient, docile comme l'imagination, docile et souple, et prête à tout, à tout ce que l'art a d'innocence et de poésie. Allons, Jenny, pose-toi : je veux voir en toi une belle fille grecque, comme celles que vit Apelles quand elles posèrent pour la statue de la déesse. Tu es belle ainsi, ma jolie Grecque, ma sévère beauté, mon Athénienne aux formes ravissantes! Et, si je veux changer ma beauté cosmopolite, ma beauté change : la voilà Romaine, Romaine de l'empire, Romaine comme les Romaines de Juvénal. Allons, Jenny, sors du festin, prête l'oreille aux chants des buveurs, redis-moi l'ode d'Horace à Glycère, à Néèra; sois belle et riche, étends-toi dans ta litière portée par des esclaves gaulois; remplace les bagues de l'hiver par l'or de l'été. Mais avant tout, avant de représenter l'ivresse, as-tu déjeuné ce matin, Jenny? Vous autres, vous ne vous figurez pas ce que c'est qu'une pauvre fille qui rêve tout éveillée, et qui rêve pour vous; vous ne vous imaginez pas tout ce qu'il y a de péril et de difficulté dans cette position fixe d'une pauvre femme qui reste des heures entières immobile, muette, arrêtée; il faut qu'elle unisse la passion au calme, la colère au calme, l'ivresse au calme, l'amour au calme! La plus grande des comédiennes, c'est une pauvre fille qui sert de modèle, qui est comédienne tout un jour, comédienne pour un homme tout seul, comédienne à huis clos, comédienne qui se drape avec une guenille, reine dont un foulard forme la couronne, danseuse dont un tablier noir fait la robe de bal, sainte martyre qui prie, les yeux levés au ciel, en chantant une chanson de Béranger. Pauvre, pauvre femme! Elle passe par tous les extrêmes, selon le caprice de l'artiste : on la brûle, on l'égorge, on l'étouffe, on la met en croix, on la plonge dans mille voluptés orientales; elle est en enfer, elle est au ciel; archange aux ailes d'or, prostituée à l'air ignoble; elle est tout, elle passe par toutes les habitudes de la vie : grande dame, bourgeoise, majesté, divinité de la fable, que voulez-vous? Et cela sans que personne l'applaudisse, sans un battement de mains, sans la plus petite part dans l'admiration accordée au chef-d'œuvre. On voit le tableau : Que cette femme est belle! quel regard! quelle main! que d'inspirations véhémentes dans cette tête! On porte l'artiste aux nues, on le comble d'or et d'honneurs; il n'y a pas un regard pour la pauvre Jenny : or c'est Jenny qui a fait le tableau!

Etrange assemblage de beauté et de misère, d'ignorance et d'art, d'intelligence et d'apathie! Prostitution à part d'une belle personne qui peut sortir chaste et sainte après avoir obéi en aveugle aux caprices les plus bizarres! C'est que l'art est la grande excuse à toutes les actions au delà du vulgaire; c'est que l'art purifie tout, même cet abandon qu'une pauvre fille fait de son corps; c'est que l'art est aussi favorisé que l'opérateur à qui on livre le cadavre, sans repentir et sans remords; c'est qu'aussi Jenny était douce et modeste autant que jolie; Jenny était soumise à l'artiste, aveuglément soumise tant qu'il s'agissait de l'art; mais là s'arrêtait sa vocation. L'artiste redevenait-il un homme, Jenny quittait son rôle brillant, elle redescendait des hautes régions où l'artiste l'avait comme placée à dessein, Jenny redevenait une simple femme pour se mieux défendre, Jenny recouvrait de la bure ternie ses bras si blancs, elle rejetait sur son beau sein son pauvre mouchoir d'indienne, elle rentrait sa jambe nue dans son bas troué. On n'eût pas respecté la reine ou la sainte : on respectait Jenny.

Ce qu'est devenue Jenny, vous voulez le savoir? Elle a parsemé nos temples de belles saintes qu'adorerait un protestant; elle a peuplé nos boudoirs d'images gracieuses qui font plaisir à voir, de ces têtes de femmes qu'une jeune femme enceinte regarde si avidement; elle a donné son beau visage et ses belles mains aux tableaux d'histoire; sa bienveillante influence s'est fait longtemps sentir dans l'atelier de nos artistes; avoir Jenny dans son atelier, c'était déjà un gage de succès. Jenny dédaignait l'art médiocre, elle s'enfuyait à écheveler quand elle était appelée par nos modernes Raphaëls; elle ne voulait confier sa jolie figure qu'au génie, elle n'avait foi qu'au génie. Quand l'artiste favorisé était pauvre, Jenny lui faisait crédit bien volontiers. Aimable fille! Elle a plus encouragé l'art à elle seule que nos trois derniers ministres de l'intérieur à eux trois! Mais, hélas! l'art a perdu Jenny, perdu le charmant modèle, perdu sans retour; l'art est livré à lui-même sans vertu, sans pouvoir, sans avenir, sans fortune, sans idéal!

Ce qu'est devenue Jenny? Elle est devenue ce que deviennent toujours les femmes très-jeunes et très-jolies: heureuse et riche; elle est à présent ce que sont toujours les femmes très-bonnes: elle est très-aimée, très-respectée, très-fêtée. La grande dame a conservé son amour d'artiste, son dévouement d'artiste, elle est restée un artiste. Elle a quitté, il est vrai, ses pauvres habits, son simple foulard et son châle de hasard; elle a chargé son cou de diamants; les tissus de cachemire couvrent ses épaules; sa robe est brodée, ses bas de soie sont encore à jour, mais troués cette fois par le luxe et la coquetterie; elle a des gants de Venise pour cette main si blanche et des senteurs de l'Orient pour cette peau parfumée et si douce; elle a un titre et des laquais. Eh bien! ne craignez rien, approchez: la grande dame est toujours Jenny, Jenny la bouquetière, Jenny modèle. Si vous êtes un grand artiste, si vous vous appelez Gérard, Ingres, Delaroche ou Vernet, arrivez, dites-lui: « Jenny, il me faut une main de femme; » Jenny vous jetera au nez ses gants de Venise; dites-lui: « Jenny, il me faut de blanches et fraîches épaules, il me faut un sein qui bat; » Jenny ôtera son cachemire, et vous montrera son sein et ses épaules; dites-lui: « Jenny, je fais une Atalante, il me faut la jambe et le pied d'Atalante; » Jenny, duchesse, vous prêtera sa jambe et son pied tout comme faisait Jenny la bouquetière. Bonne fille! et simple, et ingénue, et dévouée à l'art, aimant la beauté pour elle-même, se félicitant tout haut d'être belle parce qu'elle est belle partout, sur la toile, sur la pierre, sur le marbre, sur l'airain, en terre cuite et en plâtre, toujours belle. Que l'art ne s'afflige pas de la fortune de Jenny. Jenny appartient toujours à l'art; elle est son bien, elle est toute sa fortune. L'art veut bien la prêter à l'hymen d'un grand seigneur, mais ce n'est qu'un prêt qu'il lui fait: il faut que ce grand seigneur soit toujours disposé à rendre Jenny à l'artiste. C'est une stipulation écrite tacitement dans le contrat de mariage de Jenny.

Telle est cette simple et souriante histoire. Il n'est pas un artiste de talent, s'il était juste, qui ne mit de moitié dans sa gloire et dans sa fortune quelque beau sein inspirateur. Or maintenant, et pour finir comme j'ai commencé, trouvez-moi quelque part, dans tout l'univers, un petit être ainsi venu au monde, que par le fait même de sa naissance il soit merveilleusement disposé à toutes choses, aux plus tristes et aux plus gaies, frais sourires, larmes amères, abnégation profonde, travail, paresse, vice et vertu, supportant également tous les excès de la fortune et tous les excès de la misère, d'une parfaite égalité d'humeur au milieu de tant de fortunes changeantes et renversées, aussi heureux dans la bure que dans la soie, aussi à l'aise dans le salon que dans la mansarde, parlant en chantant une belle langue française qui tient à la fois du Versailles de Louis XIV et de la Courtille de nos jours; — grande dame grave et chaste, fille égrillarde et rieuse, poëte, artiste, mondaine, folle de joie, rêveuse, distraite, coquette, amoureuse, modeste, bonne et vive, prête à tout; et, pour tout dire en un mot, véritablement, entièrement et complétement, — la *Grisette de Paris.*





L'ÉTUDIANT EN DROIT

PAR

É. DE LA BÉDOLLIERRE

AVOCAT ET JOURNALISTE.



Un jeune homme sort du collége. Il a passé son examen de bachelier ès lettres, après avoir fait ce qu'on appelle ses études; c'est-à-dire que dix ans de travaux l'ont rendu capable d'expliquer, à l'aide de bons dictionnaires, Virgile et les fables d'Ésope. Son père et sa mère, assis au coin du feu, délibèrent sur la destinée ultérieure de leur fils unique. « Il faut qu'il fasse son droit, dit le père d'un ton grave et doctoral; c'est le complément indispensable de l'éducation : le titre d'avocat mène à tout. »

O bourgeois candide et patriarcal! le titre d'avocat ne mène à rien! Où vont ces milliers d'élèves qui s'asseyent chaque année sur les bancs de l'Ecole de droit? sont-ils tous pourvus d'emplois honorables et lucratifs? les voit-on primer au barreau ou dans la magistrature? Hélas! non; la majorité ne met jamais le pied au palais. Quelques-uns deviennent notaires, avoués ou huissiers; le reste se répartit dans diverses professions. Cet agent d'affaires qui négocie des ventes et des achats de fonds de commerce sans clientèle, il a fait son droit. Ce *jeune premier* qui colporte en province sa misère et ses oripeaux, il a fait son droit. Cet écrivain public qui rédige en prose et en vers des compliments à l'usage des cuisinières, il a fait son droit. Ce dramaturge qui compose des pièces à grand spectacle pour le théâtre de madame Saqui a prêté le serment d'avocat. Les administrations publiques et particulières, l'armée, les boutiques, les échoppes, fourmillent d'ex-étudiants qui végètent et regrettent les trois années qu'ils ont perdues sous le vain prétexte d'apprendre les lois, dont ils ne savent pas un mot.

Quoi qu'il en soit, tous les ans, au mois de novembre, une foule de jeunes gens affluent de toutes les parties de la France, et viennent s'entasser dans les hôtels du quartier Latin, vaste camp dont les avant-postes s'étendent d'un côté jusqu'au pont Neuf, et de l'autre jusqu'à la barrière d'Enfer.

Le nouveau débarqué est installé; il a pris sa première inscription; il a choisi ses professeurs; il a fait sa première apparition au cours, où il aura soin de se montrer le moins possible. Que lui faut-il encore? Une femme, une compagne qui partage avec lui les peines de la vie, et qui lui cire ses bottes! Il se met en quête, et un de ses compatriotes, élève de deuxième année, dont les belles manières et la conversation solide ont ébloui la haute société de son endroit pendant les vacances, a été chargé par les excellents parents de notre novice de guider sa jeune expérience à travers les écueils de la Babylone maudite où le jeune héritier n'a été abandonné qu'en tremblant. Pénétré de sa mission, le Mentor introduit dès le lendemain de son arrivée son jeune Télémaque au bal Montesquieu, autant pour le rompre sans retard aux bonnes habitudes que pour retrouver ses anciennes connaissances personnelles. Une contredanse et deux galops ont suffi pour lier intimement notre jeune homme à une élégante danseuse qui répond au nom d'Irma, Amanda, ou autre nom de la même famille. Elle est sage à n'en pas douter, car elle a refusé de donner son adresse; mais notre étudiant l'a bientôt retrouvée. Il l'épie et l'arrête au passage sur le trottoir de la rue Dauphine, enveloppée d'un long tartan, la tête encadrée dans un bonnet de velours noir, le bras passé dans un large cabas d'osier, garde-meuble inséparable de la majorité féminine de



notre excellente capitale, et les pieds protégés par une chaussure équivoque. Sous ces dehors peu favorables, l'étudiant en droit a reconnu la taille élégante et les jolis yeux de sa danseuse : il faut ajouter qu'il a deviné un cœur tendre et des qualités physiques et morales qui lui suffisent. Son choix est fait, le pacte d'alliance est signé sur une table de la Grande-Chaumière du Mont-Parnasse. Là vous ne reconnaissez plus la pauvre fille dont les souliers épargnent de la besogne aux balayeurs. Elle est pimpante, élégante, éblouissante, frisée, pommadée, attifée, charmante à voir; elle porte une capote de batiste, une robe de mousseline, des bas blancs et une écharpe de crêpe bleu.

Les amours de l'étudiant et de la grisette ne sont point de ces passions échevelées qui pleurent dans les drames modernes, et bientôt il ne la traite guère mieux qu'une servante, la charge de ses commissions, lui envoie chercher du tabac, de l'eau-de-vie et du jambon. Lorsqu'il régale ses amis, c'est elle qui, avant de présider au festin, fait cuire les côtelettes et met le couvert. Il faut le dire à sa louange, la grisette se prête merveilleusement à toutes ces fonctions de ménage, qui la rendent indispensable et lui donnent un air de femme mariée. Heureuse si les vacances seules interrompent le cours de cette liaison trop passagère, si elle peut dire adieu en pleurant à son époux temporaire, qui lui promettra de lui écrire! Mais souvent, las du ménage, l'ingrat songe à reconquérir sa liberté. Il cherche querelle à *sa femme*, l'accuse d'infidélité et, à force de brouilles préparatoires, arrive à une rupture définitive. C'est un de ses amis qui lui succède, et la malheureuse fille passe de main en main comme un billet à ordre, comme une reconnaissance du mont-de-piété, jusqu'à ce que, vieille et fanée, elle tombe insensiblement au dernier degré de la dépravation.

S'il n'a point de femme pour lui préparer ses repas à domicile, l'étudiant en droit peut choisir entre une multitude de restaurants dont les fastueuses affiches lui garantissent, moyennant dix-huit sous, une alimentation saine et abondante. Poupon, Viot, Rousseau, restaurants trop calomniés! comme Figaro, vous valez mieux que votre réputation! La malice seule a pu accuser vos innocents cuisiniers de transformer une tête de cheval en tête de veau, et de présenter un angora sous la fallacieuse apparence d'un civet. Vos biftecks sont peut-être *durtuscules*, vos bouillons trop aquatiques, vos hachis légèrement suspects; mais vous n'en méritez pas moins l'estime et la pratique de quiconque pos-

sède une âme sensible, un estomac complaisant, et dix-huit sous dans sa poche. Laissez crier les diffamateurs, respectables sanctuaires de la gastronomie au rabais; tant qu'il y aura une école de droit à Paris, vous continuerez d'offrir à une foule toujours croissante vos demi-potages à dix centimes, et vos canards aux navets à six sous la portion.

Si l'on nous demande à quels signes extérieurs on peut reconnaitre l'étudiant en droit, nous répondrons qu'il ne s'habille pas à la dernière mode, mais qu'il crée une mode tout exprès pour lui. Il laisse volontiers croitre ses cheveux et sa barbe, quand il en a, afin, dit-il, de ne pas ressembler à un épicier; mais, avant de se présenter devant les examinateurs, il a soin de faire disparaitre ces attributs anarchiques. Il ressemble par la coiffure à un membre du club des Jacobins, et par la royale à un seigneur de la cour de Louis XIII. On l'a vu jadis se glorifier d'un chapeau gris et d'un gilet rouge à la Robespierre.

Une pipe colossale est l'accessoire obligé de l'étudiant : fumeur intrépide, il parfume les passants des bouffées nauséabondes du tabac de la régie. La tête de sa pipe, plus ou moins *culottée*, offre l'image d'un Turc, de Henri IV, de Robert Macaire, de François I[er], de Saint-Just, etc. Son cœur bondit de joie lorsqu'il parvient à se procurer une chibouque algérienne ou un houka indien, et qu'étendu sur son canapé garni en velours d'Utrecht rouge, il se donne une tournure orientale.

Roi du quartier Latin, il domine au théâtre, il domine à la taverne, il domine dans la rue. L'hôtelier le respecte, le restaurateur le désire, le cafetier le regarde avec amour; son crédit est solidement posé, car ses parents *sont bien;* à lui le haut du pavé, à lui les gracieux sourires des jeunes filles. Sultan sans rivaux, il dispense ses faveurs à son gré, et rappelle les beaux temps de la galanterie française en faisant offrir des brevets de beauté et de grâce sous la forme de bouquets aux dames qui fréquentent les loges des théâtres du Panthéon et du Luxembourg.

Entre tous surgit un caractère plus tranché, que les étudiants appellent *bambocheur*. Ses confrères se permettent l'estaminet et la guinguette à titre de distraction: le bambocheur y passe ses jours. Il entre à la taverne à dix heures du matin, déjeune amplement, consomme une infinité de petits verres et de chopes, fume un nombre considérable de pipes, joue au piquet et au billard, et le soir, à une heure avancée, se mêle à des chœurs qui chantent à gorge déployée:

Mes-sieurs les é - tu-diants S'en vont à la Chau-miè-re, Pour dan -
- ser le Can-can Et la Ro-bert-Ma-cai - re, Tou-jours, tou-jours, tou -
jours Tri-om-phant des a-mours. Eh! ioup! ioup! ioup! la, la, la, la, la, Eh!
ioup! ioup! ioup! la, la, la, la, la, la, la, La, la, la, la.

Le carnaval est l'élément du bambocheur : c'est alors qu'il se montre dans tout son éclat. Craignant qu'on ne lui vole sa montre à la faveur de la confusion des bals masqués, il s'empresse de la déposer entre les mains d'un commissionnaire au mont-de-piété, et le même administrateur intègre se charge d'un manteau, complétement inutile à son propriétaire pour se déguiser en postillon. Dès lors, plus de soucis, plus de soins de l'avenir! Le bambocheur n'a jamais pris d'inscription; il n'aura jamais d'examens à passer; il n'a point de carrière à parcourir, point de famille à satisfaire : toutes ses facultés sont concentrées dans le moment présent, dans le vin qu'il boit, dans le débardeur à cheveux poudrés qu'il fait valser, dans le tumulte et l'enivrement du bal.

Si, dans ces nuits de délire, un paisible observateur se place au cintre du théâtre du Panthéon et regarde en bas, il n'apercevra d'abord qu'un mélange de couleurs diverses, recouvertes d'un uniforme glacis de poussière, enveloppées d'un brouillard de vapeurs délétères; puis, au milieu de ce chaos, il distinguera confusément des têtes, des bras, des jambes, mais sans pouvoir déterminer quels sont les propriétaires respectifs de ces membres, tant est vertigineuse la rapidité avec laquelle cette masse compacte se meut, se tourne, se déroule, se heurte et tourbillonne. Du fond du parterre monte un bourdonnement étrange, composé de l'union discordante de tous les sons de voix, depuis le baryton le plus éclatant jusqu'au fausset le plus criard. C'est une mêlée pareille à celle d'un champ de bataille, un inexprimable tohu-bohu, un labyrinthe de formes humaines, un pandémonium de danseurs : c'est un bal masqué.

Si l'extérieur de l'étudiant annonce nettement ses habitudes physiques, il n'est pas sans intérêt de scruter sa vie intellectuelle. Beaux-arts, littérature, philosophie, politique, il étudie tout, excepté son droit. Il dévore les romans nouveaux, et juge en maitre des pièces en vogue. Le portrait de madame George Sand, attaché par une épingle au chevet de son lit, témoigne de son enthousiasme pour l'illustre hermaphrodite. Il suit M. de Balzac dans sa course à travers mœurs, et admire Victor Hugo, le chef de l'école poétique des temps modernes. Loin de se passionner pour ces tragédies guindées et compassées qui se font, comme une règle d'arithmétique, par l'addition d'un certain nombre de princes, de princesses et de confidents, il porte avec enthousiasme le tribut de son admiration partout où le drame saisissant

se ment et palpite. Donne-t-on un drame inédit du grand homme, l'étudiant se passe de diner, se met à la queue dès deux heures, arrive le premier au bureau, et emporte d'assaut l'unique billet de parterre que l'on y distribue. Un coup de sifflet part d'une loge. « A la porte! à la porte! s'exclame l'étudiant; c'est un membre de l'Institut! » Nouveau coup de sifflet. « A la porte! répète l'étudiant; à la lanterne les classiques! » Vient une tirade de poésie harmonieuse et sublime, toute la salle enivrée applaudit et trépigne; l'étudiant bat des mains avec fureur, et lance un regard de mépris à l'individu véhémentement soupçonné d'être membre de l'Institut.

Il est rare que l'étudiant en droit ne soit pas musicien. Il a un maître de flageolet, de flûte ou de cornet à piston, et joue *Au clair de la lune* sur l'accordéon. Nonobstant les règlements de police, son cor de chasse retentit au milieu du silence de la nuit; il l'embouche à une heure du matin, au retour du spectacle, pour se consoler d'avoir vu la nouveauté *juste-milieu*. Le propriétaire tempête, les voisins s'insurgent; mais qu'importe? l'intrépide virtuose poursuit son harmonieux tintamarre, de complicité avec les chats des environs. La vigueur de ses poumons est-elle épuisée, il sacrifie aux muses, car une monomanie l'obsède : il faut qu'il écrive. Il jette des feuilletons dans la boîte des journaux, qui ne les insèrent jamais; expédie des drames et des vaudevilles aux directeurs des théâtres des boulevards, et s'indigne de ne pouvoir obtenir lecture. Il porte le manuscrit d'un roman intime en deux volumes in-8° à Lachapelle ou à H. Souverain, scrupuleux et discrets dépositaires de ces chefs-d'œuvre. Les nouvelles qu'il élabore débutent presque toujours ainsi : « Par une belle matinée de printemps, deux hommes, enveloppés de larges manteaux, descendaient silencieusement la colline... » Parfois aussi il entame son sujet *in medias res*, conformément à la recette suivante : « Par la messe! dit le jeune inconnu en vidant d'un seul trait son hanap rempli de vin de Hongrie, nous vivons en des temps bien étranges, messeigneurs... » Sa poésie est de ce genre phthisique, maladif et rachitique, désespérant et désespéré, dont Joseph Delorme est le patron. Le *moi* et les exclamations y dominent. On y remarque des vers tels que ceux-ci :

Oh! parmi les humains je marche solitaire,
Comme le juif errant, et courbe vers la terre
Mon front pâle et rêveur!
Tout nourrit le poison de ma mélancolie!
Oh! mon cœur est brisé! j'ai bu jusqu'à la lie
La coupe du malheur!!!

Cette strophe est éclose dans un nuage de fumée de tabac et sous l'inspiration d'une bouteille d'eau-de-vie. Voyant que les éditeurs et la gloire lui tournent le dos, l'étudiant passe à l'état de génie méconnu, et, en traversant le pont des Arts, il mesure d'un œil farouche la distance qui le sépare de l'abîme. Mais il puisera des consolations dans la philosophie, car elle est aussi de son ressort : sitôt qu'une théorie apparaît, elle trouve parmi les étudiants des adeptes, des sectateurs, des enthousiastes. Voltairiens sous la Restauration, ils ont suivi le mouvement du siècle, et tendent à prendre une couleur morale et religieuse. Les uns applaudissent aux théories économiques de Saint-Simon ou aux rêveries de Fourier; d'autres s'accordent à dire, avec le père Enfantin, qu'il est urgent de réhabiliter la chair, tâche dont ils s'acquittent à la grande satisfaction des habitués du bal du Prado.

Les opinions politiques de l'étudiant en droit sont de celles qui font dire aux cacochymes et aux asthmatiques : « On voit bien que vous êtes jeune. Bah! ces idées-là vous passeront. » Ou bien : « C'est un beau rêve qui ne se réalisera jamais; on reconnait bien là l'effervescence de la jeunesse. » Il y a des êtres persuadés que, passé la trentaine, il faut nécessairement prendre du ventre et se rapprocher du mollusque. L'étudiant est d'un patriotisme exalté. Sa chambre est décorée des portraits des chefs de la Montagne. La Révolution de juillet est à ses yeux une révolution à l'eau de rose, en gants jaunes et en bas de soie. Il eût voulu qu'en 1830 on déclarât la guerre à toute l'Europe, et que le drapeau tricolore fit le tour du monde. Il a gémi sur le sort de la Pologne et maudit l'autocrate. Du temps où florissaient les souscriptions nationales, on voyait figurer sur les listes son nom, accompagné de notes plus ou moins démagogiques, semblables à celle-ci : « A... B...., ami de la liberté et de la patrie, ennemi des tyrans et de l'oppression, 25 centimes. » Feu la Société des droits de l'homme comptait dans son sein beaucoup d'étudiants en droit. Ils péroraient dans les sections, annonçaient officiellement que les faubourgs Antoine et Martin étaient prêts à descendre, couchaient en bonnet rouge, et au besoin s'armaient pour l'émeute. Hélas! plusieurs victimes d'un enthousiasme aveugle sont tombées sur les dalles de Saint-Merry.

Une haine vivace bouillonne entre l'étudiant en droit et le sergent de ville. Ce sont deux ennemis plus irréconciliables que Montaigu et Capulet, et ce n'est point sans raison. Qui, dans les bals publics, surprend les étudiants en flagrant délit de *cachucha* nationale? qui les mène au violon? qui modère l'élasticité hasardée de leurs mouvements? C'est le sergent de ville. Mais les principaux motifs de l'aversion de l'étudiant en droit sont plus sérieux : il déteste dans le sergent de ville l'agent, le satellite armé de l'ordre public, et, du plus loin qu'il l'aperçoit, il donne à sa physionomie l'expression la plus dédaigneuse possible, relève fièrement la tête, et murmure dans sa barbe l'injurieuse épithète de mouchard.

Au reste, l'exagération politique de l'étudiant en droit est plutôt extérieure que réelle; elle cache les sympathies d'une âme honnête et généreuse, et ne croyez pas qu'arrivé à l'âge mûr l'étudiant en droit renie les croyances de sa jeunesse. Electeur, il vote avec l'opposition; père de famille, il transmet ses principes à ses enfants; sentinelle avancée du progrès, sa voix s'élève toujours en faveur des réformes utiles.

Il se trouve pourtant parmi les étudiants bon nombre de ces jeunes gens tenaces au travail, que rien ne rebute, et qui mêlent à leurs études de droit des travaux sérieux d'histoire, de littérature : celui qui prend cette voie aride, mais dont la récompense est certaine, se nomme *piocheur*.

Le *piocheur* ne connaît ni les plaisirs ni les soucis attachés à la prodigalité. Etre rare et presque fabuleux, c'est un jeune homme sans fortune qui veut faire son chemin, ose lire Duranton, et affronte sans pâlir les volumineuses collections d'arrêts de Dalloz et de Sirey; il se place chez un avoué, et au bout de deux ans de travaux assidus, il obtient enfin l'importante fonction de troisième clerc : il ira loin!

Il n'est guère d'étudiant qui ne devienne *piocheur* au moins une fois par an, car l'approche des examens cause dans le quartier Latin une perturbation complète, un branle-bas général : on se met à l'œuvre, on court aux codes longtemps négligés, on veille, on ne sort plus, on défend sa porte, on s'enterre tout vivant avec Rogron et du Caurroy; on analyse, on dissèque le texte des lois, et

au bout de six semaines de fatigues, on arrive souvent à être refusé : alors la victime crie à l'injustice et traite les professeurs de *scélérats*.

Trois, quatre ou cinq ans suffisent à la majorité des étudiants pour sortir vainqueurs de leurs cinq épreuves, y compris la thèse. Il est facile de reconnaître dans la salle des Pas-Perdus celui qui vient d'avoir l'honneur de prêter le serment d'avocat. Il se pavane dans sa robe de louage, le gonflement de sa poitrine soulève son rabat jaunâtre, il porte sous le bras un énorme portefeuille bourré de papiers qui simulent les dossiers absents, invite ses connaissances à venir le voir au palais, les promène dans les couloirs, et, s'il aperçoit quelque notabilité judiciaire, soulève sa toque à un demi-pouce de son front, pour persuader aux profanes qu'il est en relation avec la susdite notabilité.

L'admission au stage a été pour le licencié en droit le sujet d'un inextricable embarras. Les règlements de l'ordre des avocats exigent que le candidat occupe une chambre convenable au premier ou au second étage, et qu'il possède une bibliothèque suffisamment garnie de livres de jurisprudence. Car le licencié demeurait place Sorbonne, au cinquième au-dessus de l'entre-sol, et n'avait, en fait d'ouvrages de droit, que les chansons de Béranger, les contes de Voltaire, le *Contrat social*, un volume dépareillé d'un roman de Paul de Kock, et quelques autres bouquins. Grâce au ciel, un de ses amis, homme d'affaires, lui a confié les clefs d'un magnifique appartement. Le licencié a donné son adresse au local de son ami, et le rapporteur chargé de décider si les conditions requises étaient remplies a été émerveillé qu'un débutant aussi jeune fût si splendidement logé, que la bibliothèque fût si nombreuse et si bien choisie, et le bureau si encombré de paperasses et d'actes de toute espèce.

Dans les conférences, où des étudiants et de jeunes avocats apprennent l'art de défendre la veuve et l'orphelin, l'avocat stagiaire plaide avec autant d'emphase que d'érudition. Il cite les coutumes et le Digeste, Pothier et Gaïus, et assaisonne sa harangue de mots latins.

« Oui, messieurs, dit-il, dans la question qui nous occupe, notre adversaire est ***penitus extraneus***. C'est l'amour du gain qui le pousse, ***certat de lucro captando;*** tandis que nous, messieurs, ***certamus de damno vitando!*** »

L'avocat stagiaire aime à prévoir les arguments de la partie adverse, et il est rare de ne pas rencontrer dans son discours deux ou trois phrases qui commencent en voix de fausset par : « Mais, nous dira-t-on ! » Puis, après avoir énuméré les objections qu'on peut lui faire, il retrousse ses manches, lève les bras au ciel, et s'écrie : « Eh ! messieurs, je vous le demande, est-il possible d'imaginer un raisonnement plus illogique, un raisonnement plus contraire aux principes, un raisonnement plus dénué de fondement, plus étrange, plus...? Je m'arrête, messieurs, car mon indignation, toujours croissante, m'entraînerait peut-être trop loin ! »

Sunt verba et voces, prætereaque nihil.

Malgré cette enflure, les conférences façonnent l'avocat stagiaire à l'improvisation : il a l'agrément d'y être à tour de rôle juge, président, ministère public, demandeur ou défendeur ; il apprend à plaider le pour et le contre de la première question venue, ce qui ne laisse pas que d'être d'une application journalière.

Maintenant que notre étudiant a pris son essor et qu'il a secoué complétement la poudre des écoles, nous lui souhaitons des succès judiciaires, une clientèle interminable; et puisse-t-il n'être pas obligé, après d'infructueuses tentatives, de se faire journaliste ou de s'engager dans les hussards!





LA

FEMME COMME IL FAUT

PAR

H. DE BALZAC



Par une jolie matinée, vous flânez dans Paris. Il est plus de deux heures, mais cinq heures ne sont pas sonnées. Vous voyez venir à vous une femme. Le premier coup d'œil jeté sur elle est comme la préface d'un beau livre, il vous fait pressentir un monde de choses élégantes et fines. Comme le botaniste à travers monts et vaux de son herborisation, parmi les vulgarités parisiennes vous rencontrez enfin une fleur rare.

Ou elle est accompagnée de deux hommes très-distingués, dont un au moins est décoré, ou quelque domestique en petite tenue la suit à dix pas de distance. Elle ne porte ni couleurs éclatantes, ni bas à jour, ni boucle de ceinture trop travaillée, ni pantalons à manchettes brodées bouillonnant autour de sa cheville. Vous remarquez à ses pieds, soit des souliers de prunelle à cothurnes croisés sur un bas de coton d'une finesse excessive ou sur un bas de soie uni de couleur grise, soit des brodequins de la plus exquise simplicité. Une étoffe assez jolie et d'un prix médiocre vous fait distinguer sa robe, dont la façon surprend plus d'une bourgeoise : c'est presque toujours une redingote attachée par des nœuds et mignonnement bordée d'une ganse ou d'un filet imperceptible. L'inconnue a une manière à elle de s'envelopper dans un châle ou dans une mante; elle sait se prendre de la chute des reins au col, en dessinant une sorte de carapace qui changerait une bourgeoise en tortue, mais sous laquelle elle vous indique les plus belles formes, tout en les voilant. Par quel moyen? Ce secret, elle le garde sans être protégée par aucun brevet d'invention. Artistes, poëtes, amants, vous tous qui adorez le beau idéal, cette rose mystique du génie heureusement interdite à la mécanique, flânez et admirez cette fleur de beauté si bien cachée, si bien montrée! La coquette se donne par la marche un certain mouvement concentrique et harmonieux qui fait frissonner sous l'étoffe sa forme suave et dangereuse, comme à midi la couleuvre sous la gaze verte de son herbe frémissante. Doit-elle à un ange ou à un diable cette ondulation gracieuse qui joue sous la longue chape de soie noire, en agite la dentelle au bord, répand un baume aérien, et que je nommerais volontiers la brise de la Parisienne? Vous reconnaîtrez sur les bras, à la taille, autour du col, une science de plis qui drape la plus rétive étoffe, de manière à vous rappeler la Mnémosyne antique. Ah! comme elle entend, passez-moi cette expression, *la coupe de la démarche!* Examinez cette façon d'avancer le pied en moulant la robe avec une si décente précision qu'elle excite chez le passant une admiration mêlée de désir, mais comprimée par un profond respect. Quand une Anglaise essaye de ce pas, elle a l'air d'un grenadier qui se porte en avant pour attaquer une redoute. A la femme de Paris le génie de la démarche! Aussi la municipalité lui devait-elle l'asphalte des trottoirs. Votre inconnue ne heurte personne. Pour passer, elle attend avec une orgueilleuse modestie qu'on lui fasse place. La distinction particulière aux femmes bien élevées se trahit surtout par la manière dont elle tient le châle ou la mante croisés sur sa poitrine. Elle vous a, tout en marchant, un petit air digne et serein, comme les madones de Raphaël dans leur cadre. Sa pose, à la fois tranquille et dédaigneuse, oblige

Paris. — Imp. de BRY aîné, boulevart Montparnasse, 31

le plus insolent dandy à se déranger pour elle. Le chapeau, d'une simplicité remarquable, a des rubans frais. Peut-être y aura-t-il des fleurs? mais les plus habiles de ces femmes n'ont que des nœuds. La plume veut la voiture, les fleurs attirent trop le regard. Là-dessous vous voyez la figure fraîche et reposée d'une femme sûre d'elle-même sans fatuité, qui ne regarde rien et voit tout, dont la vanité blasée par une continuelle satisfaction répand sur sa physionomie une indifférence qui pique la curiosité. Elle sait qu'on l'étudie, elle sait que presque tous, même les femmes, se retourneront pour la revoir. Aussi traverse-t-elle Paris comme un fil de la Vierge, blanche et pure. Cette belle espèce affectionne les latitudes les plus chaudes, les longitudes les plus propres de Paris; vous la trouverez entre la vingtième et la cent-dixième arcade de la rue de Rivoli; sous la Ligne des boulevards, depuis l'équateur ardent des Panoramas où fleurissent les productions des Indes, où s'épanouissent les plus chaudes créations de l'industrie, jusqu'au cap de la Madeleine; dans les contrées les moins crottées de bourgeoisie, entre le trentième et le cent cinquantième numéro de la rue du Faubourg-Saint-Honoré. Durant l'hiver, elle se plaît sur la terrasse des Feuillants et point sur le trottoir en bitume qui le longe. Selon le temps, elle vole dans l'allée des Champs-Élysées bordée à l'est par la place Louis XV, à l'ouest par l'avenue de Marigny, au midi par la chaussée, au nord par les jardins du faubourg Saint-Honoré. Jamais vous ne rencontrerez cette jolie variété de femme dans les régions hyperboréales de la rue Saint-Denis, jamais dans les Kamtschatka des rues boueuses, petites ou commerciales; jamais nulle part par le mauvais temps. Ces fleurs de Paris, écloses par un temps oriental, parfument les promenades, et, passé cinq heures, se replient comme les belles-de-jour.

Les femmes que vous verrez plus tard ayant un peu de leur air, essayant de les singer, sont de femmes *comme il en faut*, tandis que la belle inconnue votre Béatrix de la journée, est la femme *comme il faut*. Il n'est pas facile aux étrangers de reconnaître les différences auxquelles les observateurs émérites les distinguent, tant la femme est comédienne! mais elles crèvent les yeux aux Parisiens: ce sont des agrafes mal cachées, des cordons qui montrent leurs lacis d'un blanc roux au dos de la robe par une fente entrebâillée, des souliers éraillés, des rubans de chapeau repassés, une robe trop bouffante, une tournure trop gommée. Vous remarquerez une sorte d'effort dans l'abaissement prémédité de la paupière. Il y a de la convention dans la pose. Quant à la bourgeoisie, il est impossible de la confondre avec la femme comme il faut, elle la fait admirablement ressortir, elle explique le charme que vous a jeté votre inconnue. La bourgeoise est affairée, sort par tous les temps, trotte, va, vient, regarde, ne sait pas si elle entrera, si elle n'entrera pas dans un magasin. Là où la femme comme il faut sait bien ce qu'elle veut et ce qu'elle fait, la bourgeoise est indécise, retrousse sa robe pour passer un ruisseau, traîne avec elle un enfant qui l'oblige à guetter les voitures; elle est mère en public, et cause avec sa fille; elle a de l'argent dans son cabas, et des bas à jour aux pieds; en hiver, un boa par-dessus une pèlerine en fourrure, un châle et une écharpe en été : la bourgeoise entend admirablement les pléonasmes de toilette.

Votre belle promeneuse, vous la retrouverez, si vous êtes susceptible de la retrouver, aux Italiens, à l'Opéra, dans un bal. Elle se montre alors sous un aspect si différent que vous diriez deux créations sans analogie. La femme est sortie de ses vêtements mystérieux comme un papillon de sa larve soyeuse. Elle sert, comme une friandise, à vos yeux ravis, les formes que le matin son corsage modelait à peine. Au théâtre, elle ne dépasse pas les secondes loges, excepté aux Italiens. Vous pourrez alors étudier à votre aise la savante lenteur de ses mouvements. L'adorable trompeuse use des petits artifices politiques de la femme avec un naturel qui exclut toute idée d'art et de préméditation. A-t-elle une main royalement belle, le plus fin croira qu'il était absolument nécessaire de rouler, de remonter ou d'écarter, celle de ses *ringlets* ou de ses boucles qu'elle caresse. Si elle a quelque splendeur dans le profil, il vous paraîtra qu'elle donne de l'ironie ou de la grâce à ce qu'elle dit au voisin, en se posant de manière à produire ce magique effet de profil perdu, tant affectionné par les grands peintres, qui attire la lumière sur la joue, dessine le nez par une ligne nette, illumine le rose des narines, coupe le front à vive arête, laisse au regard sa paillette de feu, mais dirigée dans l'espace, et pique d'un trait de lumière la blanche rondeur du menton. Si elle a un joli pied, elle se jettera sur un divan avec la coquetterie d'une chatte au soleil, les pieds en avant, sans que vous trouviez à son attitude autre chose que le plus délicieux modèle donné par la lassitude à la statuaire. Il n'y a que la femme comme il faut pour être à l'aise dans sa toilette, rien ne la gêne. Vous ne la surprendrez jamais, comme une bourgeoise, à remonter une épaulette récalcitrante, à faire descendre un busc insubordonné, à regarder si la gorgerette accomplit son office de gardien infidèle autour de deux trésors étincelants de blancheur, à se regarder dans les glaces pour savoir si la coiffure se maintient dans ses quartiers. Sa toilette est toujours en harmonie avec son caractère, elle a eu le temps de l'étudier, de décider ce qui lui va bien, car elle connaît depuis longtemps ce qui ne lui va pas. Pour être femme comme il faut, il n'est pas nécessaire d'avoir de l'esprit, mais il est impossible de l'être sans beaucoup de goût. Vous ne la verrez pas à la sortie, elle disparaît avant la fin du spectacle. Si par hasard elle se montre, calme et noble, sur les marches rouges de l'escalier, elle éprouve alors des sentiments violents; elle est là par ordre, elle a quelque regard furtif à donner, quelque promesse à recevoir. Peut-être descend-elle ainsi lentement pour satisfaire la vanité d'un esclave auquel elle obéit parfois. Si votre rencontre a lieu dans un bal ou dans une soirée, vous recueillerez le miel affecté ou naturel de sa voix rusée; vous serez ravi de sa parole vide, mais à laquelle elle saura communiquer la valeur de la pensée par un manége inimitable. L'esprit de cette femme est le triomphe d'un art tout plastique. Vous ne saurez pas ce qu'elle a dit, mais vous serez charmé. Elle a hoché la tête, elle a gentiment haussé ses blanches épaules, elle a doré une phrase insignifiante par le sourire d'une petite moue charmante, elle a mis l'épigramme de Voltaire dans un *hein*, dans un *ah!* dans un *eh donc?* Un air de tête a été la plus active interrogation; elle a donné de la signification au mouvement par lequel elle a fait danser une cassolette attachée à son doigt par un anneau. Ce sont des grandeurs artificielles obtenues par des petitesses superlatives : elle a fait retomber noblement sa main en la suspendant au bras du fauteuil, comme des gouttes de rosée à la marge d'une fleur, et tout a été dit, elle a rendu un jugement sans appel, à émouvoir le plus insensible. Elle a su vous écouter, elle vous a procuré l'occasion d'être spirituel; et, j'en appelle à votre modestie, ces moments-là sont rares. Vous n'avez été choqué par aucune idée malsaine. Vous ne causez pas une demi-heure avec une bourgeoise sans qu'elle fasse apparaître son mari sous une forme quelconque; mais, si vous savez que cette



femme est mariée, elle a eu la délicatesse de si bien dissimuler son mari, qu'il vous faut un travail de Christophe Colomb pour le découvrir. Souvent vous n'y réussissez pas tout seul. Si vous n'avez pu questionner personne, à la fin de la soirée vous la surprenez à regarder fixement un homme entre deux âges et décoré, qui baisse la tête et sort. Elle a demandé sa voiture, et part. Vous n'êtes pas la rose, mais vous avez été près d'elle, et vous vous couchez sous les lambris dorés d'un délicieux rêve, qui se continuera peut-être lorsque le Sommeil aura, de son doigt pesant, ouvert les portes d'ivoire du Temple des fantaisies.

Chez elle, aucune femme comme il faut n'est visible avant quatre heures quand elle reçoit. Elle est assez savante pour vous faire toujours attendre. Vous trouverez tout de bon goût dans sa maison ; son luxe est de tous les moments et se rafraîchit à propos ; vous ne verrez rien sous des cages de verres, ni les chiffons d'aucune enveloppe appendue comme un garde-manger. Vous aurez chaud dans l'escalier. Partout des fleurs égayeront vos regards ; les fleurs, seul présent qu'elle accepte et de quelques personnes seulement : les bouquets ne vivent qu'un jour, donnent du plaisir et veulent être renouvelés ; pour elle, ils sont, comme en Orient, un symbole, une promesse. Les coûteuses bagatelles à la mode sont étalées, mais sans viser au musée ni à la boutique de curiosités. Vous la surprendrez au coin de son feu, sur sa causeuse, d'où elle vous saluera sans se lever. Sa conversation ne sera plus celle du bal. Ailleurs elle était votre créancière, chez elle son esprit vous doit du plaisir. Ces nuances, les femmes comme il faut les possèdent à merveille. Elle aime en vous un homme qui va grossir sa société, l'objet des soins et des inquiétudes que se donnent aujourd'hui les femmes comme il faut. Aussi, pour vous fixer dans son salon, sera-t-elle d'une ravissante coquetterie.

Vous sentez là surtout combien les femmes sont isolées aujourd'hui, pourquoi elles veulent avoir un petit monde dont elles soient la constellation. La causerie est impossible sans généralités. L'épigramme, ce livre en un mot, ne tombe plus, comme pendant le dix-huitième siècle, ni sur les personnes, ni sur les choses, mais sur des événements mesquins, et meurt avec la journée. Son esprit, quand elle en a, consiste à mettre tout en doute, comme celui de la bourgeoise lui sert à tout affirmer. Là est la grande différence entre ces deux femmes : la bourgeoise a certainement de la vertu, la femme comme il faut ne sait pas si elle en a encore, ou si elle en aura toujours ; elle hésite et résiste, là où l'autre refuse net pour tomber à plat. Cette hésitation en toute chose est une des dernières grâces que lui laisse notre horrible

époque. Elle va rarement à l'église, mais elle parlera religion et voudra vous convertir si vous avez le bon goût de faire l'esprit fort, car vous aurez ouvert une issne aux phrases stéréotypées, aux airs de tête et aux gestes convenns entre toutes ces femmes : « Ah ! fi donc ! je vous croyais trop d'esprit pour attaquer la religion ! La société croule, et vous lui ôtez son soutien. Mais la religion, en ce moment, c'est vous et moi, c'est la propriété, c'est l'avenir de nos enfants. Ah ! ne soyons pas égoïstes. L'individualisme est la maladie de l'époque, et la religion en est le seul remède, elle unit les familles que vos lois désunissent, etc. » Elle entame alors un discours néo-chrétien, saupoudré d'idées politiques, qui n'est ni catholique ni protestant, mais moral, oh ! moral en diable, où vous reconnaissez une pièce de chaque étoffe qu'ont tissue les doctrines modernes aux prises. Ce disconrs démontre que la femme comme il faut ne représente pas moins le gâchis intellectuel que le gâchis politique, de même qu'elle est entourée des brillants et peu solides produits d'une industrie qui pense sans cesse à détruire ses œuvres pour les remplacer. Vous sortez en vous disant : « Elle a décidément de la supériorité dans les idées ! » Vous le croyez d'autant plus qu'elle a sondé votre cœnr et votre esprit d'une main délicate, elle vons a demandé vos secrets; car la femme comme il faut parait tout ignorer pour tout apprendre, il y a des choses qu'elle ne sait jamais, même quand elle les sait. Seulement vous êtes inquiet, vous ignorez l'état de son cœur. Autrefois les grandes dames aimaient avec affiches, journal à la main et annonces; aujourd'hui la femme comme il faut a sa petite passion réglée comme un papier de musique, avec ses croches, ses noires, ses blanches, ses soupirs, ses points d'orgue, ses dièses à la clef. Faible femme, elle ne veut compromettre ni son amour, ni son mari, ni l'avenir de ses enfants. Aujourd'hui le nom, la position, la fortune ne sont plus des pavillons assez respectés pour couvrir toutes les marchandises à bord. L'aristocratie entière ne s'avance plus pour servir de paravent à une femme en faute. La femme comme il faut n'a donc point, comme la grande dame d'autrefois, une allure de haute lutte, elle ne peut rien briser sous son pied, c'est elle qui serait brisée. Aussi est-elle la femme des jésuitiques *mezzo termine*, des plus louches tempéraments, des convenances gardées, des passions anonymes menées entre deux rives à brisants. Elle redoute ses domestiques comme une Anglaise qui a toujours en perspective le procès en criminelle conversation. Cette femme si libre au bal, si jolie à la promenade, est esclave au logis; elle n'a d'indépendance qu'à huis clos, ou dans les idées. Elle veut rester femme comme il fant. Voilà son thème. Or, aujourd'hui, la femme quittée par son mari, réduite à une maigre pension, sans voiture, ni luxe, ni loges, sans les divins accessoires de la toilette, n'est plus ni femme, ni fille, ni bourgeoise; elle est dissoute et devient une chose. Les Carmélites ne veulent pas d'une femme mariée, il y aurait bigamie; son amant en voudra-t-il toujours ? là est la question. La femme comme il fant peut donner lieu peut-être à la calomnie, jamais à la médisance. Elle est entre l'hypocrisie anglaise et la gracieuse franchise du dix-huitième siècle, système bâtard qui révèle un temps où rien de ce qui succède ne ressemble à ce qui s'en va, où les transitions ne mènent à rien, où il n'y a que des nuances, où les grandes figures s'effacent, où les distinctions sont purement personnelles. Dans ma conviction, il est impossible qu'une femme, fût elle née aux environs du trône, acquière avant vingt-cinq ans la science encyclopédique des riens, la connaissance des manéges, les grandes petites choses, les musiques de voix et les harmonies de couleurs, les diableries angéliques et les innocentes roueries, le langage et le mutisme, le sérieux et les railleries, l'esprit et la bêtise, la diplomatie et l'ignorance qui constituent la femme comme il faut. Des indiscrets nous ont demandé si la femme auteur est femme comme il faut : quand elle n'a pas du génie, c'est une femme comme il n'en faut pas.

Maintenant qu'est cette femme ? à quelle famille appartient-elle ? d'où vient-elle ? Ici, la femme comme il faut prend les proportions révolutionnaires. Elle est une création moderne, nn déplorable triomphe du système électif appliqué au beau sexe. Chaque révolution a son mot, un mot où elle se résume et qui la peint. Expliquer certains mots, ajoutés de siècle en siècle à la langue française, serait faire une magnifique histoire. Organiser, par exemple, est un mot de l'Empire, il contient Napoléon tout entier. Depuis cinquante ans bientôt, nons assistons à la ruine continue de toutes les distinctions sociales; nous aurions dû sauver les femmes de ce grand naufrage, mais le Code civil a passé sur leurs têtes le niveau de ses articles. Hélas ! quelque terribles que soient ces paroles, disons-les : les duchesses s'en vont, et les marquises aussi ! Quant aux baronnes, elles n'ont jamais pu se faire prendre au sérieux, l'aristocratie commence à la vicomtesse. Les comtesses resteront. Toute femme comme il faut sera plus ou moins comtesse, comtesse de l'Empire ou d'hier, comtesse de vieille roche ou, comme on dit en italien, comtesse de politesse. Quant à la grande dame, elle est morte avec l'entourage grandiose du dernier siècle, avec la poudre, les mouches, les mules à talons, les corsets busqués ornés d'un delta de nœnds en rubans. Les duchesses aujourd'hui passent par les portes sans les faire élargir pour leurs paniers. Enfin l'Empire a vu les dernières robes à queue ! Je suis encore à comprendre comment le souverain qui voulait faire balayer sa cour par le satin ou le velours des robes à queue n'a pas établi pour certaines familles le droit d'aînesse et les majorats par d'indestructibles lois. Napoléon n'a pas deviné l'application du code dont il était si fier. Cet homme, en créant ses duchesses, engendrait des femmes comme il faut, le produit médiat de sa législation. La pensée, prise comme un marteau par l'enfant qui sort du collége ainsi que par le journaliste obscur, a démoli les magnificences de l'état social. Aujourd'hui, tout drôle qui peut convenablement soutenir sa tête sur un col, couvrir sa puissante poitrine d'homme d'une demi-aune de satin en forme de cuirasse, montrer un front où reluise un génie apocryphe sous des cheveux bouclés, se dandiner sur deux escarpins vernis ornés de chaussettes en soie qui coûtent six francs, tient lorgnon dans une de ses arcades sourcilières en plissant le haut de sa joue, et fût-il clerc d'avoué, fils d'entrepreneur ou bâtard de banquier, il toise impertinemment la plus jolie duchesse, l'évalue quand elle descend l'escalier d'un théâtre, et dit à son ami pantalonné par Blain, habillé par Buisson, gileté, ganté, cravaté par Bodier ou par Perry, monté sur vernis comme le premier duc venu : « Voilà, mon cher, une femme comme il faut. » Les causes de ce désastre, les voici. Un duc quelconque (il s'en rencontrait sous Louis XVIII et sous Charles X qui possédaient deux cent mille livres de rente, un magnifique hôtel, nn domestique somptueux) pouvait encore être un grand seigneur. Le dernier de ces grands seigneurs français, le prince de Talleyrand, vient de mourir. Ce duc a laissé quatre enfants, dont deux filles. En supposant beaucoup de bonheur dans la manière dont il les a mariés tous, chacun de ses hoirs n'a plus que cent mille livres de rente aujourd'hui; chacun d'eux est père ou mère de plusieurs enfants, conséquem-

ment obligé de vivre dans un appartement, au rez-de-chaussée ou au premier étage d'une maison, avec la plus grande économie. Qui sait même s'ils ne quêtent pas une fortune? Dès lors, la femme du fils aîné n'est duchesse que de nom : elle n'a ni sa voiture, ni ses gens, ni sa loge, ni son temps à elle; elle n'a ni son appartement dans son hôtel, ni sa fortune, ni ses babioles; elle est enterrée dans le mariage comme une femme de la rue Saint-Denis dans son commerce; elle achète les bas de ses chers petits enfants, les nourrit, et surveille ses filles, qu'elle ne met plus au couvent. Les femmes les plus nobles sont ainsi devenues d'estimables couveuses. Notre époque n'a plus ces belles fleurs féminines qui ont orné les grands siècles. L'éventail de la grande dame est brisé. La femme n'a plus à rougir, à médire, à chuchoter, à se cacher, à se montrer, l'éventail ne sert plus qu'à s'éventer, et quand une chose n'est plus que ce qu'elle est, elle est trop utile pour appartenir au luxe. Tout en France a été complice de la femme comme il faut. L'aristocratie y a consenti par sa retraite au fond de ses terres où elle a été se cacher pour mourir, émigrant à l'intérieur devant les idées, comme à l'étranger devant les masses populaires. Les femmes qui pouvaient fonder des salons européens, commander l'opinion, la retourner comme un gant, dominer le monde en dominant les hommes d'art ou de pensée qui devaient le dominer, ont commis la faute d'abandonner le terrain, honteuses d'avoir à lutter avec la bourgeoisie enivrée de pouvoir et débouchant sur la scène du monde pour s'y faire peut-être hacher en morceaux par les barbares qui la talonnent. Aussi, là où les bourgeois veulent voir des princesses, n'aperçoit-on que des jeunes personnes comme il faut. Aujourd'hui, les princes ne trouvent plus de grandes dames à compromettre, ils ne peuvent même plus illustrer une femme prise au hasard. Le duc de Bourbon est le dernier prince qui ait usé de ce privilége, et Dieu sait seul ce qu'il lui en coûte! Aujourd'hui, les princes ont des femmes comme il faut, obligées de payer en commun leur loge avec des amies, et que la faveur royale ne grandirait pas d'une ligne, qui filent sans éclat entre les eaux de la bourgeoisie et celles de la noblesse, ni tout à fait nobles, ni tout à fait bourgeoises.

La presse a hérité de la femme. La femme n'a plus le mérite du feuilleton parlé, des délicieuses médisances ornées de beau langage; il y a des feuilletons écrits dans un patois qui change tous les trois ans, des petits journaux plaisants comme des croque-morts et légers comme le plomb de leurs caractères. Les conversations françaises se font en iroquois révolutionnaire d'un bout à l'autre de la France par de longues colonnes imprimées dans des hôtels où grince une presse à la place des cercles élégants qui y brillaient jadis. Le glas de la haute société sonne, entendez-vous! Le premier coup est ce mot moderne de femme comme il faut! Cette femme, sortie des rangs de la noblesse, ou poussée de la bourgeoisie, venue de tout terrain, même de la province, est l'expression du temps actuel, une dernière image du bon goût, de l'esprit, de la grâce, de la distinction réunies, mais amoindries. Nous ne verrons plus de grandes dames en France, mais il y aura longtemps des femmes comme il faut, envoyées par l'opinion publique dans une haute chambre féminine, et qui seront pour le beau sexe ce qu'est le *gentleman* en Angleterre. Voici le progrès : autrefois, une femme pouvait avoir une voix de harengère, une démarche de grenadier, un front de courtisane audacieuse, les cheveux plantés en arrière, le pied gros, la main épaisse, elle était néanmoins une grande dame; mais aujourd'hui, fût-elle une Montmorency, si les demoiselles de Montmorency pouvaient jamais être ainsi, elle ne serait pas femme comme il faut.





LA CHANOINESSE

PAR

ÉLIAS REGNAULT.

—◦◆◦—



Le faubourg Saint-Germain; type incarné du dix-huitième siècle, est attaché à ses souvenirs comme une coquette surannée, opiniâtre dans ses idées comme un vieillard, hyperbolique dans ses illusions comme un adolescent. Le lendemain d'une défaite, il parle de ses prochains triomphes, et jamais les mécomptes n'ont lassé son espoir. Fier et railleur, il méprise la puissance des faits : pour lui, Napoléon a toujours été Bonaparte, et Louis-Philippe, le duc d'Orléans. Ennemi irréconciliable de la Chaussée-d'Antin, qui représente le dix-neuvième siècle, il lui fait une guerre de cruelles moqueries, le poursuit de ses sarcasmes, et désole par ses dédains les bourgeois opulents qui ont la manie de le singer après l'avoir vaincu. Confiant dans l'avenir, malgré les déceptions du présent, il a toute l'assurance d'une beauté qui fut longtemps sans rivale, toute la malice d'une vieille dévote qui vit de foi et d'espérance, mais fort peu de charité.

Toutefois, dans son opposition, le faubourg Saint-Germain montre toujours une habile logique. Il ne va pas, ainsi que les héros parlementaires, se placer sur le terrain de ses ennemis, et lutter avec eux sur des questions qu'ils ont eux-mêmes posées. Discuter une opinion, c'est la reconnaître. Le faubourg Saint-Germain se garde bien de cette maladresse : son opposition est toute négative. Sous l'Empire, on proclamait la gloire des batailles; le faubourg Saint-Germain vantait les douceurs de la paix. Sous la Restauration, la Chaussée-d'Antin était libérale, le faubourg Saint-Germain absolutiste; aujourd'hui, la Chaussée-d'Antin est sceptique et presque impie; le faubourg Saint-Germain s'est fait dévot, en cela seul infidèle au dix-huitième siècle. Aussi est-il religieux, non pas précisément parce qu'il croit, mais parce que ses adversaires ne croient pas. Pour lui, la vertu consiste à se placer à l'antipode des régions ennemies.

Une fois ce rôle accepté, le faubourg Saint-Germain ne recule devant aucune des conséquences. Il augmente le personnel de ses couvents, stimule le zèle de ses missionnaires, et voit bientôt accourir la milice des moines de tout sexe et de toute couleur, pénitents blancs, noirs, gris, frères de Saint-Joseph, sœurs de la Miséricorde, franciscains, dominicains et bernardins. Le faubourg est devenu un microcosme du catholicisme. La métropole est à Saint-Thomas d'Aquin, le siège des conciles à l'Abbaye-aux-Bois, la retraite des néophytes au Sacré-Cœur, et celle des vétérans hors de combat à Sainte-Valère.

Cette résolution de prendre le contre-pied de son siècle a bien quelque chose d'énergique, mais elle a dû produire d'étranges anomalies. Une des plus curieuses, sans contredit, est cette variété de l'espèce monacale qu'on appelle CHANOINESSE.

La chanoinesse est une demoiselle d'un âge mûr, qui est religieuse sans être cloîtrée, dame sans être mariée, comtesse sans être noble.

Pour acquérir ces précieux droits, il suffit de s'adresser à quelqu'un des petits princes catholiques de l'Allemagne, et, moyennant trois ou quatre mille francs expédiés, soit en Saxe, soit en Bavière, soit dans une des provinces rhénanes, on fait partie d'un chapitre tudesque dont l'existence est toute nominale, et n'a de réalité que comme annexe de l'un des soixante budgets qui alimentent l'une des soixante constitutions de la bienheureuse Allemagne. C'est là tout ce qui reste des empiétements

de la féodalité sur les domaines de l'Église; c'est le dernier débris de la puissance spirituelle de l'Empire après la longue et sanglante querelle des investitures.

Il y a dans le genre *chanoinesse* plusieurs espèces : l'une se compose des demoiselles nobles et pauvres qui sacrifient une faible dot pour avoir l'heureux droit de s'appeler madame sans se mésallier; celles-là mènent une vie pâle et décolorée, et remplacent les douceurs de la famille par les joies des œuvres pieuses.

L'autre est aussi de haut rang, et comprend les demoiselles déjà émancipées de fait, qui veulent l'être de droit : c'est une race hautaine et tant soit peu philosophique, qui se rit des préjugés de caste, et surtout des préjugés de femmes.

Sans avoir de fortune, elles savent, par leurs séduisantes allures, se créer un rôle brillant; elles exploitent surtout avec un rare bonheur la vanité des étrangers opulents, tout fiers d'être reçus, à leur débarquement, par une descendante en ligne directe d'Anne de Bretagne ou du roi René.

La troisième espèce, et la plus digne d'étude, est celle des riches roturières qui veulent effacer leur origine sous le titre de comtesse, et voiler des malheurs de jeunesse sous un nom matrimonial. Voilà celles que nous nous proposons de peindre.

Une fois en possession de son diplôme, la chanoinesse s'établit au faubourg Saint-Germain; c'est là seulement qu'elle peut être prise au sérieux. Dès lors commence pour elle une nouvelle existence; elle forme une classe à part dans la société : elle n'est ni fille, ni femme, ni veuve. Il y a des sophistes qui prétendent qu'elle est tout cela à la fois.

Elle n'est pas noble, car elle n'a pas d'aïeux; elle n'est pas roturière, car elle est comtesse.

Elle n'appartient pas au monde temporel, car elle est devenue l'épouse de Jésus-Christ; elle n'appartient pas au monde spirituel, car elle conserve toute sa liberté, tous ses plaisirs, toutes ses joies.

Elle a pris le voile et ne le met pas; elle a un oratoire, et ne prie pas; elle a un confesseur, et ne se repent pas; elle a un amant, et n'y renonce pas.

Tout chez elle est fiction, et son titre, et son célibat, et son couvent. C'est une existence sans harmonie et sans liens; et comme, après tout, même un défaut d'harmonie doit avoir sa logique, tout, chez elle, se ressent de cette révolte sociale : ses manières sont équivoques, son allure empruntée, et sa vie remplie de gênes. Elle n'est pas admise chez les femmes qui se piquent d'être vertueuses, parce que ses mœurs sont trop libres; elle est repoussée par les femmes faciles, parce qu'elle est trop prude. Chez les dévots, on la compare à un prêtre défroqué; chez les incrédules, on lui reproche de s'être affublée du froc. Les uns ne veulent pas d'elle *quoique* religieuse, les autres, *parce que* religieuse. Partout elle souffre des péchés de sa double nature.

C'est en voyant les tribulations de la chanoinesse que j'ai appris combien l'hermaphrodite, s'il existait, serait un être malheureux. Dédaigné par les hommes, parce qu'il est homme, haï par les femmes, parce qu'il est femme, il n'aurait les bénéfices ni de la figure mâle de l'un, ni des formes délicates de l'autre. Il ne demanderait que la moitié du bonheur qu'il peut donner ou recevoir, et il ne lui serait même pas permis de se partager. Amant et amante à la fois, il ne trouverait pas qui aimer, ni par qui être aimé. Avec ses doubles facultés, qui ne peuvent être ni satisfaites, ni se satisfaire elles-mêmes, il s'épuiserait en vains désirs, se débattrait impuissant sous sa trop grande puissance, et maudirait le ciel, qui, en faisant pour lui plus que pour tout autre, lui interdit en même temps d'user de ses trésors.

La chanoinesse a perdu sa mère de bonne heure : c'est ce qui explique sa position excentrique et son célibat, et bien d'autres choses qui ont précédé et peut-être motivé son entrée dans les ordres. Son père, homme simple et débonnaire, dont toute une vie de labeurs a été consacrée à gagner les richesses qu'elle gouverne, fuit le monde qu'elle recherche, et se retranche dans la solitude contre les réceptions brillantes qu'elle affectionne. Sur sa figure septuagénaire se lisent quelquefois des reproches; mais jamais sa bouche ne les fait entendre, soit qu'il les dédaigne, soit qu'il les ait épuisés. Ainsi, privée de sa mère par la mort, séparée de son père par sa vie, la chanoinesse n'a pas de famille. Toutefois, pour compléter les illusions de son titre matrimonial, elle se dévoue habituellement à l'éducation de quelque produit collatéral, choyé, fêté, gâté au delà du possible, qui l'appelle *ma tante*, et qui, pour elle, est si adorable, et pour tout ce qui l'environne si insupportable, qu'on s'égare à expliquer l'aveugle tendresse qu'elle lui prodigne. Jamais, au surplus, on ne parle de la mère; il n'en reste dans la maison aucun souvenir. Quant au père, on est moins discret; mais l'indiscrétion n'est alors que de la diplomatie. Dans un de ces moments de feinte indifférence où les femmes semblent laisser tomber des paroles au hasard, la chanoinesse vous dira que cet enfant est fils de quelque prince exotique; elle se garde bien de donner à cet aveu l'air d'une confidence; non, elle s'y arrête d'autant moins qu'elle y attache une importance plus grande. Elle se soucie peu, en effet, que dans votre esprit vous lui attribuiez les honneurs de la maternité, pourvu que cette maternité vienne de haut. Avec un prince, il n'y a pas de chute; il n'y a que des conquêtes. N'ayant d'autres principes de vertu que des principes de vanité, elle craindrait peu de jouer avec Jupiter le rôle d'Europe, d'Alcmène, ou de Danaé; mais elle n'accepterait pas d'être Vénus, s'il lui fallait épouser le serrurier Vulcain.

Le costume de la chanoinesse est en harmonie avec toute sa manière d'être, c'est-à-dire qu'il est sans harmonie avec le milieu social qu'elle recherche. Dans l'ensemble de sa toilette, elle est toujours en arrière sur la mode; dans les détails, elle vise à ce qu'il y a de plus nouveau. Ses bonnets seront de la veille, son fichu, sa collerette, sa guimpe, seront du dernier genre, et sa robe aura une coupe surannée. Elle a résisté avec entêtement aux manches à gigot, et elle a été des premières à porter une *fiorella*; elle a combattu avec ardeur le retour des manches plates, et elle s'est coiffée avec enthousiasme du bonnet à la paysanne : aujourd'hui, elle ne porte pas encore de volants, et déjà elle a épuisé le bonnet à barbes. Au reste, comme, à part ce qu'elle appelle les chiffons, elle affecte une grande sévérité de mise, elle a adopté, comme type de cette sévérité, la robe de satin noir : c'est la seule chose qui n'ait pas lassé sa fidélité. Même depuis que la robe de satin est descendue dans la rue, la chanoinesse ne l'a pas abandonnée. Le reste de sa personne la garantit contre les méprises.

Entrez maintenant dans le boudoir de la chanoinesse : vous trouverez comme partout les mêmes contrastes. Sur la cheminée, l'agneau sans tache sculpté en albâtre blanc est couché entre deux vases étrusques ornés de faunes et de satyres. Un prie-Dieu gothique fait pendant à une chiffonnière en palissandre; des statuettes de Pradier figurent à côté de chérubins du moyen âge. Dans le fond d'une alcôve à demi close par les plis ondoyants d'une



draperie soyeuse s'élève un vaste crucifix : à l'un des angles est suspendu un bénitier de la renaissance, à l'autre se voit une statue de la Vierge immaculée, et, au pied de ces saintes images, un voluptueux divan semble inviter à des pensées qui n'ont rien de virginal. De chaque côté de la cheminée sont placées deux élégantes petites bibliothèques en citronnier, fermées par des panneaux dont les glaces sont doublées en taffetas bleu de ciel. L'une reste toujours entr'ouverte, et laisse apercevoir des livres de piété, dont les riches dorures et les reliures éclatantes sont encore dans toute leur fraîcheur; l'autre, soigneusement fermée, semble avare de ses mystérieux trésors. Les initiés prétendent qu'elle renferme les œuvres complètes de George Sand et de Balzac; de méchantes gens parlent de Crébillon fils.

Depuis qu'elle a été affranchie par son entrée dans les ordres, la chanoinesse reçoit beaucoup, reçoit avec faste, et n'ignore pas qu'un puissant moyen d'attraction est un bon cuisinier. Aussi ne manque-t-il rien à la partie matérielle des repas; mais ce que l'on peut appeler la partie intellectuelle, c'est-à-dire le vin, y est détestable. Pour la constitution d'une bonne cave, il faut un maître de maison. Or, le père de la chanoinesse a depuis longtemps abdiqué; il ne figure à table que comme un comparse obligé. Au surplus, les repas y sont gais, les hommes assez aimables, et les femmes assorties pour satisfaire les goûts modestes; car la maîtresse de la maison redoute avant tout les supériorités féminines.

Aussi le personnel des femmes se renouvelle-t-il souvent : en effet, même la plus médiocre n'accepte pas longtemps un rôle secondaire, et celle qui, par nature, a besoin d'être dominée, préfère devenir l'esclave d'un homme, parce que l'esclavage a ses profits. Si par hasard une coquette de quelque mérite se montre chez la chanoinesse, elle disparaît promptement, même sans avoir besoin d'être éconduite. Deux coquettes se devinent si bien, qu'il n'y a pas entre elles de liaison possible : l'une ne saurait duper l'autre; pour une coquette, il faut qu'une amie soit une dupe.

Sous ce rapport, la chanoinesse a fort heureusement rencontré : elle a une amie. Cette amie est jeune; elle pourrait même être belle, si ses traits réguliers étaient animés par la pensée. Mais jamais cet œil terne n'a brillé d'amour ou de haine; jamais ce front lisse n'a été contracté par la passion; jamais ces lèvres vermeilles ne se sont ouvertes que pour laisser échapper d'insignifiantes paroles, ou un sourire sans expression. Amélie est une de ces grandes adolescentes qui servent d'auxiliaires aux

coquettes, sans jamais devenir des rivales. Aussi la chanoinesse s'en sert-elle à merveille. C'est avec Amélie qu'elle fait ses courses aventureuses; c'est avec Amélie qu'elle va au bal masqué; c'est avec Amélie qu'elle va à la messe. Si elle fait circuler une médisance, c'est par la bouche d'Amélie; si elle veut risquer un propos glissant, c'est Amélie qui le débite avec toute l'innocence de *Vert-Vert;* si elle médite une conquête, c'est Amélie qui commence l'attaque. Ce que la chanoinesse pense, Amélie le dit; ce qu'Amélie dit, la chanoinesse le fait. Il y a chez Amélie une si forte dose d'enfantillage, qu'elle folâtre toujours avec les positions les plus équivoques : elle écarte en riant les soupirants malheureux; elle pousse avec naïveté le préféré dans le boudoir. Enfin, c'est Amélie qui est le grand ressort de toutes les intrigues, et, comme un ressort machinal, elle suit sans conscience l'impulsion donnée.

A côté de l'amie figure, comme habitué constant et inamovible, un petit homme bruyant, empressé, affairé, qui à chaque interpellation de la dame du logis ne manque jamais de lui donner avec emphase le titre qu'elle a acheté. « Plait-il? madame la comtesse; oui, madame la comtesse; non, madame la comtesse; oh! madame la comtesse. » Infatigable porte-voix de sa dignité, il semble avoir pour mission de rappeler sans cesse les hommages que l'on doit à la divinité du lieu. En le voyant bourdonner autour d'elle, affecter de lui parler à l'oreille, gronder les domestiques, et faire avec tapage les honneurs du salon, vous demandez quel est ce personnage, et vous apprenez que c'est le porteur complaisant des lettres intimes, l'intermédiaire officieux des négociations mystérieuses, le secrétaire d'ambassade de la diplomatie canonicale.

En dépit des airs de grandeur que se donnent les parvenus, toujours quelque maladresse trahit le péché originel. Un marchand a beau acheter un château, un titre, des amis complaisants, des prôneurs empressés, au moment même où il se drape en prince, un faux mouvement met à nu ses infirmités natives. Le roi bourgeois est toujours plus bourgeois que roi. L'étude constante de la chanoinesse est de combattre ses souvenirs, de triompher de son passé. Pour tout ce qui est de surface, elle y réussit assez bien; mais il reste dans les replis du cœur quelques impressions qu'elle ne peut effacer; il y a toujours sur son front quelque lobe cérébral qu'elle tient de son père. Le vice bourgeois de la chanoinesse, c'est de jouer à la Bourse. Tous les jours son agent de change vient secrètement s'enfermer avec elle, et, dans de longs tête-à-tête, étudier les mouvements de la hausse et de la baisse. On a longtemps cru que ces conférences voilaient autre chose que des reports et des jeux de Bourse. La coquette laissait dire, parce qu'elle trouvait son compte à ces médisances : un amant de plus est un hommage de plus, et la passion du cœur qu'on lui prêtait dissimulait d'autant mieux la passion d'argent qui la dévorait. Néanmoins des gens qui se disent bien instruits affirment que toutes ses relations avec l'agent de change n'étaient autre chose que des relations financières.

Aux premiers jours de sa dignité, la chanoinesse avait voulu se montrer difficile, et n'admettre chez elle que des noms emblasonnés; mais les nobles du faubourg s'étaient montrés aussi difficiles qu'elle en repoussant ses invitations. Son parti fut bientôt pris, car les coquettes ont toujours une certaine fierté qui les protége contre l'insulte, et il lui fut aisé de remplacer les nobles dédaigneux par des artistes, des littérateurs et d'aimables oisifs, qui reconnaissaient sa généreuse hospitalité par leurs complaisances et leurs hommages. Environnée de ce cercle joyeux de convives indépendants, la chanoinesse trône avec assez de grâce pour les maintenir, avec assez d'abandon pour donner toute liberté à leur esprit. C'est à table qu'elle déploie le luxe de sa coquetterie : elle stimule les appétits gourmands, fait du sentiment avec les poëtes, parle de progrès aux humanitaires, trouve un mot aimable pour chacun de ses adorateurs, et ne néglige pas quelque homélie religieuse, qui va à l'adresse de son aumônier, et passe inaperçue pour les sceptiques, occupés au culte de la matière représentée par les œuvres culinaires d'un habile Vatel.

Jamais, au reste, coquette ne chercha à dissimuler avec plus d'habileté les grossiers besoins de la nature humaine. Une crème, une gelée d'orange, un biscuit à la cuiller, forment la carte de son repas, et encore ces mets passent en fragments si imperceptibles et à des moments si bien choisis, que, pour la plupart des convives, elle ne mange rien. Aussi ses adorateurs lui trouvent quelque chose d'aérien; son aumônier assure qu'elle vit de la parole de Dieu, et les indifférents lui savent gré des privations qu'elle s'impose pour leur donner quelques illusions. Il est vrai que le soir, retirée dans sa chambre, la chanoinesse compense par un souper substantiel les abstinences de sa coquetterie; mais ceux qui se plaisent à environner une femme de poésie trouvent que cette dissimulation est plutôt un hommage pour eux qu'un ridicule pour elle.

Parmi les hommes qui l'entourent, la chanoinesse, comme on le pense bien, doit avoir des préférences intimes. Elle est trop bonne chrétienne pour oublier ce précepte : « Il sera beaucoup pardonné à ceux qui auront beaucoup aimé; » elle est trop instruite des prérogatives féminines pour ne pas avoir, au moins en apparence, plusieurs adorateurs. D'habitude pourtant ils se réduisent à trois : l'un, qu'elle a par goût : c'est un homme médiocre, qu'elle aime et qui la rudoie; l'autre, qu'elle a par vanité : c'est un poëte qui l'adore et qu'elle tyrannise; le troisième, qu'elle a par mode : c'est un homme de bon ton, qu'elle cajole et qui s'en amuse. Avec le premier elle est tendre; avec le second, prude; avec le troisième, coquette. Mais ce n'est pas pour elle plusieurs cultes à la fois, c'est un seul amour.

Cependant, ce n'est guère qu'aux premières années de son noviciat que la chanoinesse conserve cette franchise d'allure et cette verdeur d'indépendance. Plus tard, elle prend le rôle de sa robe, et se transforme en dévote; mais ce n'est pas tout à coup et sans transition que s'opère cette métamorphose. Un mécompte qu'elle subit lui fait d'abord lever les yeux au ciel; les dédains d'un amant la jettent dans la prière; l'affaiblissement de ses charmes lui rappelle son salut. Chaque jour elle consulte son miroir, pour savoir s'il faut se conserver au monde ou s'abandonner à Dieu. Une ride imperceptible au front la fait gémir sur ses péchés; une ligne équivoque sur la joue ranime sa ferveur; un cheveu blanc la ferait prosterner la face contre terre. La grâce commence à opérer.

Il se fait alors des modifications dans le personnel des habitués et dans la physionomie générale de la maison. Les jeunes fous s'aperçoivent que leur verve bruyante n'est plus de saison, et s'éclipsent l'un après l'autre. Amélie dit et fait moins de naïvetés; le maître d'hôtel prend un air grave; la femme de chambre un air réservé.

Souvent le matin, lorsque la chanoinesse, enfermée dans son boudoir, fait des frais de dévotion et de toilette, on voit furtivement se glisser à travers les salons une sœur quêteuse, qui vient, au nom de son couvent, profiter des heureuses dispositions de cette sœur conver-

tie; car, dans le monde dévot, les nouvelles circulent vite.

Cependant le démon triomphe encore : avec ses douces joies et ses aimables séductions, il est toujours maître du cœur; l'extérieur seul appartient au ciel: il y a partage, il y a balance de pouvoirs.

Cette espèce de compromis entre Dieu et le monde ajoute encore à l'équivoque de sa position. Un matin (c'était le lundi gras), la chanoinesse, nonchalamment étendue sur son lit, discutait avec Amélie les préparatifs d'un bal masqué, où les deux amies devaient furtivement se rendre le soir même. « Eh! mon Dieu, ma chère, s'écrie la chanoinesse, voilà onze heures qui sonnent; et madame Leroy qui m'avait promis de m'apporter ma robe avant dix heures! Prenez vite la plume, il n'y a pas de temps à perdre. » Amélie s'installe dans la ruelle pour écrire l'importante dépêche d'où dépendent les plaisirs de la soirée. Au même instant la porte s'ouvre, et une voix nasillarde fait entendre ces mots : « Que Dieu conserve madame la comtesse! »

LA CHANOINESSE. — Ah! c'est vous, sœur Thérèse; comment vont nos bonnes ursulines, et notre digne abbesse? (*Bas à Amélie.*) Ecrivez, ma chère, écrivez.

LA SŒUR. — Madame la comtesse nous fait trop d'honneur, toutes nos chères brebis vont à merveille. Il n'y a qu'une chose qui nous chagrine...

LA CHANOINESSE. — Oui, je comprends; le monde est aujourd'hui si corrompu, que la charité, cette première des vertus chrétiennes, s'éteint dans tous les cœurs. (*Bas à Amélie.*) Recommandez-lui bien le point de Bruxelles qui doit garnir la gorgerette. — Ma sœur, le nombre toujours décroissant des âmes charitables rend bien difficile la tâche des vrais fidèles.

LA SŒUR. — Ah! madame la comtesse! l'on semble oublier partout les saints préceptes de l'Evangile : nous avons beau frapper, l'on ne nous ouvre pas; nous cherchons, et nous ne trouvons pas.

LA CHANOINESSE. — Ma sœur, nous vivons dans un temps de cruelles épreuves. (*Bas à Amélie.*) C'est un costume de châtelaine. — Courbons la tête devant les décrets de la Providence! — Corsage de drap d'or en pointe. — Des jours meilleurs luiront; la vérité l'emportera. — C'est une robe à queue. — Et notre mère la sainte Eglise se relèvera triomphante. — Dites-lui surtout qu'elle soit bien décolletée.

LA SŒUR. — Que le Seigneur accomplisse vos vœux!

LA CHANOINESSE, *bas à Amélie.* — Il faut que Gustave soit de la partie. — Je ne veux pas, ma sœur, me borner à de stériles vœux. — Vous vous chargerez, ma chère, de nous l'amener. — Il faut pourtant que je consulte mes forces. — Cela fera bien enrager la marquise. — Je ne puis donner que peu. — Surtout que cela n'ait pas l'air d'un rendez-vous. — Mais je le donne de tout cœur.

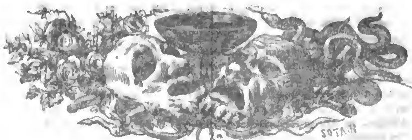
La chanoinesse se lève, chausse de fines pantoufles, et donne une bourse modestement garnie à sœur Thérèse, qui se retire après force révérences; et les deux amies achèvent leur épître.

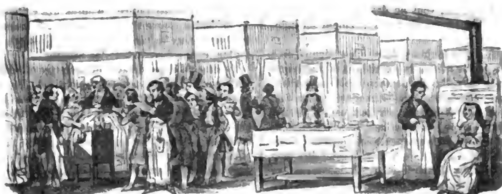
Quelques mois se sont écoulés depuis cette scène, et voilà que, pour la première fois de sa vie, la chanoinesse se prend d'une passion sérieuse, et voilà qu'une rivale plus belle, plus jeune et plus riche, lui ravit insolemment sa proie. Oh! alors, le dépit se traduit en dévotion outrée. Elle prend un aumônier plus jeune, et ne le quitte plus. Elle le consulte à toute heure, apprend de lui les douceurs du repentir, et verse dans son cœur les soupirs de la pénitence. Enfermés ensemble pendant de longues journées, ils se livrent à d'ascétiques contemplations, confondent leurs prières et leurs vœux, et la chanoinesse convertie ne reconnait plus qu'un seul culte, une seule foi, un seul Dieu.

Dès lors, plus de réunions, plus de festins. L'agent de change ne se montre plus; Amélie même est congédiée; l'aumônier seul reste maître désormais des affaires spirituelles et temporelles.

C'est un Dieu jaloux qui écarte les profanes, c'est un pasteur plein d'amour qui enferme la brebis au bercail, afin qu'elle ne puisse plus s'égarer. Oh! qui pourrait dire les saintes douleurs de ce cœur attristé? Qui pourrait dépeindre les pieuses extases, les larmes brûlantes, les cruelles macérations de cette Samaritaine? Qui pourrait pénétrer les mystères de cet oratoire où deux âmes se confondent, l'une offrant, l'autre acceptant de ravissantes consolations?

Mais les tentations sont encore à craindre pour la pécheresse repentie : les éclats de ce monde qu'elle a tant aimé peuvent arriver jusqu'à elle. L'aumônier lui commande une retraite plus austère; elle parcourt les couvents, édifie les sœurs par les élans de sa contrition, et baigne de pleurs la couche solitaire des cellules. Sans doute elle ira renfermer sa vie agitée dans un de ces ports de salut, à moins que par hasard elle ne rencontre quelque malheureux prince allemand; quelque Cobourg égaré, qui lui offre un nom illustre en échange de sa fortune. Alors elle finira par où elle aurait voulu commencer.





L'INFIRMIER

PAR

P. BERNARD



> Ubi non est mulier, ingemiscit æger.
>
> C'est le cœur de la femme qui approche de plus près le mortel aux prises avec la douleur; c'est sa main qui le touche avec le plus de douceur.
>
> PERCY et LAURENT.



oyez-vous là-bas, au fond d'une salle étroite, longue, bordée de lits de fer aux rideaux peu étoffés, mais blancs, et que surmonte une croix de bois; voyez-vous ce petit homme qui glisse bien plus qu'il ne marche, avec ses savates, sur le carreau ciré, luisant comme le parquet d'un salon? Il paraît et disparaît : le voilà! ne le voilà plus! C'est qu'il va de ruelle en ruelle demandant des nouvelles et donnant le bonjour... savez-vous *à quoi?* A des numéros; car l'homme dont il s'agit n'a pas de semblables dans le lieu où nous le trouvons : il y a *lui*, et puis *un*, *deux*, *trois*, *quatre*, *cinq*, *six*, etc.

Où sommes-nous donc? Nous sommes où vont les artisans infirmes, les commerçants honnêtes, les rentiers confiants, les serviteurs fidèles d'une dynastie déchue, les dévouements désintéressés, les vertus intègres et les talents modestes; nous sommes où n'arrivent jamais les philanthropes brevetés... à l'hôpital!

Et maintenant parlez-nous de cet homme que nous avons aperçu tout à l'heure. Est-ce par goût, par vocation, par pénitence, qu'il s'est consacré à vivre au sein des maladies et de l'infection? Aurions-nous devant les yeux quelque disciple généreux de la sensible mère Agnès, ou de Gérard de Provence? quelque *chevalier* hospitalier de Saint-Jean du Sépulcre, du Mont-Carmel, ou de Saint-Lazare? non; car il n'est pas équipé à la fois pour secourir et pour combattre, pour assister les malades dans les hospices, et pour protéger le transport des blessés sur les champs de bataille. Si adoucies que soient de nos jours les mœurs et les coutumes militaires, l'aspect et l'attitude de ce personnage ne peuvent rien simuler d'héroïque à nos yeux; et puis enfin, à l'époque où nous sommes, on ne connaît presque plus, en fait de *chevaliers*, que ceux d'industrie.

Serait-ce plutôt un de ces frères de Jean-de-Dieu, originaire d'Italie, et que Catherine de Médicis a tenté de naturaliser en France? pas davantage. En effet, écoutez-le répondre à ce pauvre malade qui, mettant tout ce qui lui reste de force à s'impatienter, l'appelle avec trop d'instance... *il jure.*

Examinez-le de près : où pourrait-on rencontrer un air plus triomphant sous un bonnet de coton jauni, si ce n'est chez un restaurateur *prix fixe* ou dans une cuisine d'hôtel garni? — Il porte sous son bras une serviette quasi blanche, et jamais ministre n'a porté son portefeuille avec autant de dignité et de conviction. — Au-dessous de sa veste de bure, sa taille est prise par les cordons d'un tablier relevé aux coins, orné de taches marbrées et veinées de sang : avons-nous donc affaire à un boucher? Mais comment prendre pour un coutelas l'instrument si peu tranchant qu'il manie avec une dextérité remarquable, instrument doucereux qui n'a jamais blessé la partie adverse en face; instrument vieilli du reste, et que remplace déjà, dans la confiance de beaucoup de gens et ailleurs, un objet dont le nom rime avec

entonnoir? J'y suis, je le tiens... Quoi! l'instrument?... Eh! non, notre homme; vous ne devinez pas? puisqu'il n'y a plus d'apothicaires, c'est nécessairement un infirmier.

L'infirmier s'appelle toujours Jean. C'est bientôt dit : Jean! c'est à la portée même du phthisique à qui il reste encore quelques parcelles du poumon droit ou gauche, et des moyens pécuniaires pour demander qu'on vide son crachoir ou pour faire remplir son pot de tisane. Jean! — Quatre lettres, comme dans les exclamations *Holà! Houp! Oheh!* mais avec cette circonstance favorable de plus qu'il y a un *h* de moins, c'est-à-dire une consonne très-pénible à aspirer et très-fatigante à faire sentir. Jean, véritable nom de prédestiné qu'un gouvernement tant soit peu humain devrait imposer à tous les nouveau-nés que leurs pères et mères destinent à l'état de commissionnaire, de concierge, etc. Nous ne parlons pas des grooms : leurs maîtres ont toujours la ressource de les nommer *Tom*.

Jean tient sa vocation de sa misère, de son ignorance ou de sa gourmandise. Ne vous étonnez pas trop vite à ce dernier mot, si peu fait pour s'accorder avec hôpital, selon les idées communes. Les passions s'exercent où elles peuvent, comme elles peuvent. Diète et hospice ne sont d'ailleurs pas inévitablement synonymes. Demandez à l'infirmier si la portion, la demi-portion, le quart, les œufs frais matin et soir, ne sont une réalité que sur le cahier de service, et si même cette réalité accumulée ne pèse pas quelquefois très-lourdement sur son estomac, à la décharge de celui des malades qui lui sont confiés; et puis on n'administre pas seulement de la rhubarbe et de l'huile de ricin à l'hôpital; les sirops n'y sont pas liqueurs absolument fantastiques, ni l'alcool un *pur esprit* : l'alcool existe si bien, que les vieux règlements des hôpitaux prescrivaient d'altérer le goût, la couleur de l'eau-de-vie destinée aux blessés, et d'y mêler de l'émétique, afin d'empêcher les infirmiers, sinon d'en voler, au moins d'en boire. Calomnie! s'écrieront les honorables de la profession. Calomnie! soit; mais on est convenu qu'il en reste toujours quelque chose, et ce quelque chose pourrait bien approcher de la vérité. Après cela, comme disent les hommes incorrigibles et certains grands criminels, on n'est pas parfait!

Jean a quelquefois aussi conquis son grade à l'amphithéâtre, sous le scalpel du chirurgien. L'infirmier est alors un échantillon d'opération difficile et *réussie*, de dissection bien faite sur le vivant, et que, dans l'intérêt et pour l'honneur de la science, on ne veut pas perdre de vue. On garde l'infirmier, on le conserve à l'hospice par le même motif qui fait mettre les veaux à deux têtes en bocal, et les *ténia* dans l'esprit-de-vin. Hélas! ce même alcool est précisément ce qui détruit l'infirmier; car tous les rôles sont intervertis, et c'est Jean qui se fait bocal.

L'infirmier parle volontiers, *mais* longtemps. Appuyé sur son balai, l'un des attributs classiques de la profession, il vous racontera, si vous n'y tenez pas le moins du monde, tout ce qu'il sait; or de tout, il *n'en* ignore rien. Il cause monarchie d'après les récits d'un ex-serviteur de S. M. Louis XVI, qui est venu mourir dans le lit numéroté précisément 93; — république, selon les souvenirs du portier d'un girondin; — empire, conformément à la tradition que lui ont transmise plusieurs légionnaires qui ont passé par l'hôpital *pour arriver au champ du repos* (couleur locale)... et peut-être aussi d'après les feuilletons du journal le *Siècle;* — poésie, à la suite de jeunes fous morts entre dix-huit et vingt-cinq ans, en récitant à leurs voisins, affectés de surdité chronique, des pensées qu'aucun ami n'a voulu entendre et des vers incompris du public; — littérature, d'après des éditeurs ruinés; — médecine, suivant tous les médecins qui se sont succédé ou exclus depuis son entrée à l'hôpital; — philosophie, enfin, d'après tous les pauvres.

Chacun subit les défauts de ses propres qualités. Jean est bavard : il doit encore être politique. En effet, Jean peut se donner aujourd'hui comme l'homme le plus fort de France sur les faits-Paris d'hier. Jean lit en cachette tous les journaux de la veille; or, je fais appel à vos souvenirs de collége, les lectures ainsi faites ne profitent-elles pas infiniment mieux que les autres? — Jean est donc abonné *gratis* au *Journal des Débats* de l'administration, au *Temps* du médecin, à la *Quotidienne* de la supérieure, et au *National* de l'élève interne. La foi de Jean aux feuilles les plus diverses, mais imprimées, a été une foi modèle jusqu'au jour où il a dû constater une grave altération de la vérité, commise par l'une d'elles et fidèlement copiée par toutes les autres. Voici le fait : un homme ayant reçu trois coups de couteau de la main chérie de sa maîtresse, la victime fut transportée à l'hôpital. Jean vit sonder et panser ses blessures; elles n'étaient pas mortelles, mais elles entraînaient une opération qui l'était à leur place, ce qui est bien différent. L'homme fut opéré et mourut. On imprima le lendemain qu'il avait succombé aux coups de l'assassin. Jean maintint que la victime était morte de l'opération; depuis ce jour-là il se défie un peu du mal et du bien qui se publient touchant les ministères.

Jean flâne avec volupté dans les salles, comme tant d'autres flânent sur les quais et au soleil; il va d'une pleurésie à une gastrite, colportant les nouvelles; il flâne d'un typhus à un rhumatisme, d'un vésicatoire à un ulcère, ainsi que le papillon voltige du thym à la rose, de la rose à l'œillet. Son butin, à lui, c'est une compresse qui traînait et qu'il serre, un emplâtre tombé qu'il ramasse, des pois à cautère dont il fait collection.

L'édifice, ordinairement peu gigantesque, de maître Jean se termine, nous l'avons déjà dit, par un bonnet de



coton. Jean a le bon goût de ne pas s'en coiffer sur l'oreille, mais d'aplomb et sur les yeux. Sans être peureux, Jean n'est pas *crâne*, et, en homme de tact, il fuit les airs *tambour* au milieu des malades. Il y a du *gâte-sauce* et du pâtissier dans sa façon de porter le bonnet classique; au fait, Jean n'est pas totalement étranger à l'art de restaurer les autres; Jean restaure quelquefois les malades que le médecin a mis à la diète, et moyennant certaine rétribution qui s'élève en proportion de la



sévérité du régime auquel le client devrait être soumis. Le *numéro* qui est à la *demie* et qui veut acheter les deux tiers est taxé à un prix raisonnable, c'est-à-dire qu'il paye comme de chrétien à juif et de fils de famille à usurier; mais le prix s'élève tout à coup et dans une proportion incommensurable pour le *numéro* qui veut, de la diète absolue, passer simplement *au quart :* pour celui-là, l'os de poulet qui n'a été qu'effleuré déjà par des lèvres mourantes ou par des dents ébranlées se paye comme s'il était acheté tout neuf chez le marchand. Mais la sagesse plutôt que l'avarice a présidé à la rédaction de ces tarifs : il est tout naturel que celui qui veut compromettre ses jours paye son imprudence un peu cher.

Arrière! place encore! découvrez-vous donc! voici le héros, le modèle des infirmiers qui s'avance. Ses égaux lui obéissent, ses supérieurs l'estiment : c'est l'infirmier type, l'infirmier hors de prix. Vous avez peut-être été voir quelquefois l'homme qui se jette à l'eau sans se mouiller, l'homme qui traverse les flammes sans se brûler, l'imperméable et l'incombustible; l'homme que nous vous présentons en ce moment fait encore plus fort que cela... Il traverse toutes les maladies connues sans en attraper aucune; il faut le voir. Or, savez-vous comment il s'y est pris pour arriver à ce grand résultat? le moyen est à la portée de tout le monde : pour s'en préserver, il a commencé par en *jouir;* il a eu la fièvre d'hôpital, c'est-à-dire celle qui contient tout, la fièvre des fièvres, la reine mère des fièvres, celle qui guérit de toutes les autres en vous tuant du premier coup infailliblement, ou bien en vous donnant l'impunité. La fièvre d'hôpital est le Waterloo des infirmiers, leur tour du monde. On n'en revient guère, mais on n'y retourne plus. — Aussi cette espèce de *Jean*-là est-elle la plus rare, la plus recherchée. Elle meurt, mais ne se rend pas... aux fléaux; typhus et choléra ne sont pour elle que zéphyrs légers qui passent sans même lui affecter le visage; elle meurt, mais uniquement parce qu'il faut bien, un beau jour, se faire une raison et une fin.

La sœur et l'infirmier sont les deux puissances de l'hôpital; ils se partagent l'empire, mais comme ces choses-là se partagent, c'est-à-dire fort inégalement. La sœur est reine, l'infirmier n'est qu'un seigneur de sa cour, et qui tire sa plus grande autorité de la faveur dont il jouit auprès de la souveraine. Aussi l'infirmier dévot peut le plus... après l'infirmier hypocrite, bien entendu.

Ce sont, nous l'avons dit, deux grandes puissances. Cette expression prend un nouveau degré de justesse

quand on connait leurs rapports et les petits présents diplomatiques dont s'entretient leur harmonieuse et parfaite intelligence.

Les grandes négociations qu'elles poursuivent entre elles sont ordinairement relatives à des objets de consommation, tels que les œufs, le lait, le vin, toutes matières fort délicates, comme vous voyez, très-susceptibles d'altération, et qui demandent des ménagements. Le problème que les deux puissances ont souvent à résoudre en commun est celui-ci : « Sans rien changer à la qualité, à la quantité prescrites, faire la part de tous les ayants droit *et de quelques autres encore.* » Quant au vin, on peut sans fanatisme admettre que Jésus a transmis une petite partie du secret des noces de Cana à ses chastes épouses; cette supposition n'est point, en tout cas, la moins chrétienne. Enfin, croyez-en ce qu'il vous plaira, et *honni soit qui mal y pense;* mais le problème se trouve résolu tous les jours, à la satisfaction générale.

La sœur représente la religion; l'infirmier, la philosophie; elle, la résignation; lui, l'insouciance. Qu'est-ce qu'une plaie aux yeux de l'infirmier? Un quart, une demi-livre de chair avariée. — Le sang qui coule est moins précieux que le vin qui fuit. — Un cadavre, c'est ce qui fait place dans le lit à un nouveau malade, ce qui rend un numéro vacant, ce qu'on couvre d'un drap, et ce qu'on descend à l'amphithéâtre. Voilà.

Les poëtes s'écrient fastueusement et sans vérité :

Que j'en ai vu mourir !...

Jean, lorsqu'il se trouve en sensibilité, se contente d'ajouter, mais sans aucune prétention littéraire : « *Eh bien! et moi donc!* » — Jean et la mort sont en effet de très-vieilles connaissances, à l'égoïsme près, car elles ne passent jamais un seul jour sans faire quelque chose l'une pour l'autre. Jean, par une stupide complaisance, ou par inattention, laisse envoler une âme qu'il était possible de retenir un moment encore ici-bas; la mort ajoute par un arrêt capital quelque défroque, une tabatière en écorce de bouleau, par exemple, une pipe *culottée*, à la garde-robe de l'infirmier. Touchant échange! Effroyable réciprocité!

Il y a des jours où les fonctions de Jean prennent un imposant caractère de solennité ; c'est lorsqu'il est chargé de conduire à l'amphithéâtre le pauvre blessé qu'attend le fer du chirurgien. Tous les malades, assis sur leur séant, ou debout avec leurs capotes grisâtres, représentent la foule et forment la haie; Jean va et vient du lit du patient à l'amphithéâtre, préparant l'un et l'autre, et l'un pour l'autre. Les voilà qui passent; l'infirmier soutient la victime pâle et tremblante. Jean lui démontre, en souriant, comme quoi on ne souffre pas, et va même, dans son humanité, jusqu'à lui en donner sa parole d'honneur, *à preuve*. Ceux d'entre les spectateurs qui ont déjà suivi le même chemin et qui en sont revenus heureusement, *rari nantes*, jettent aussi leurs exhortations au passant. « Numéro tant, s'écrie celui-ci, n'aie pas peur, on m'a bien coupé la jambe. — Numéro tant, dit l'autre, du courage; on m'a amputé le bras, à moi. » Chacun offre ce qu'il a perdu au malheureux qui doit laisser ou on le mène une partie de lui-même. Jean assiste à l'opération; il prend note des cris, des gémissements poussés, et classe ensuite, suivant leur nombre, l'opéré sur sa liste et dans son estime. Jean remarque, s'étonne et s'indigne que les femmes supportent généralement les opérations les plus terribles sans laisser échapper un seul mot. « Elles qui parlent si volontiers à propos de rien! » ajoute-t-il. Jean ne veut voir là qu'un esprit de contrariété de leur part. En cette circonstance, Jean ne se montre ni juste ni galant.

Combien de fois Jean a-t-il servi de notaire à l'amant qui n'avait qu'une bague en crins et une mèche de cheveux à léguer, en mourant, à la femme pour laquelle, dans le délire de sa jeunesse, de son amour et de sa fièvre, le malheureux avait rêvé des fleurs, des diamants, et la fortune! — Que de douces confidences il a reçues! que de terribles secrets il a dû surprendre! Confidences d'une âme d'élite exilée dans un corps et dans une condition misérables pour expier peut-être les profanations et les raffinements d'une vie antérieure, et qui, entrevoyant sa délivrance, racontait son espoir... et son espoir était réputé folie! A l'hôpital, ne faut-il pas que tout rentre dans la nomenclature des maladies ou des infirmités humaines? — Secrets de la misère et du génie, discrets jusque-là, mais qui, au dernier moment, ne pouvaient se refuser un peu de luxe, et versaient quelques aveux et quelques larmes! — Secrets du pauvre qui a laissé quelques liards dans le coin de la paillasse de son grabat, et qui connait trop bien le prix de l'argent pour ne pas vouloir qu'ils profitent à quelqu'un! — Secrets du brave ouvrier qui s'éteint et regrette amèrement la femme rachitique et les six enfants qui sont restés à la maison sans feu et sans pain! — Quels trésors de tendresse et de mélancolie lui ont été confiés! — Dévouements célestes, crimes exécrables, pleurs de religieuse espérance, grincements de dents.

Mon Dieu! combien l'homme qui nous occupe sait-il plus de l'homme que tous les philosophes ensemble! combien a-t-il plus vu, de ses propres yeux vu, d'horreurs, de drames et d'élégies que l'imagination de tous les poëtes réunis n'en a jamais rêvé! O sublime de la science. Jean sait tout cela sans pédantisme.

Jean regarde les malades se succéder comme les courtisans assistent aux révolutions politiques, c'est la même sécheresse supérieure et incurable, c'est la même insouciance profonde. — Ses fonctions se perpétuent auprès de tous, quels qu'ils soient; voilà la seule idée qu'il ait de la constance et qu'il se fasse de l'éternité. Quand vous avez été (quand vous *n'êtes plus* implique une idée d'existence négative et de présent), Jean se dérange encore à votre intention et fait quelque chose pour vous : il vous descend à la salle des morts, vous couche sur la dalle, allume une veilleuse funéraire, et vous attache au bras gauche le cordon d'une sonnette, pour le cas prévu, et non impossible, de léthargie et de réveil. Jean ne demande pas mieux que de vous croire vivant; mais prenez la peine de l'en avertir, et sonnez fort, s'il vous plaît. Sans cette précaution, Jean vous remettra demain à son camarade, le garçon d'amphithéâtre, lequel viendra, le fouet en main et la pipe à la bouche, réclamer *ses sujets;* car, le lendemain vous ne serez déjà plus un mort, vous serez un *sujet*. C'est ainsi qu'on appelle ceux des hommes qui, utiles encore après leur vie, servent aux recherches anatomiques. — Ses sujets!

Quelle royauté!

Royauté difficile et tourmentée plus qu'on ne pense. — Les jambes, les bras, les têtes, sont quelquefois d'une grande turbulence, et, sans que le galvanisme s'en mêle, l'anatomiste ne les retrouve pas toujours le lendemain à la place où il les a laissés la veille. Ce phénomène s'explique très-naturellement, c'est que les travailleurs se pillent les sujets dans les pavillons, absolument comme le font les auteurs dramatiques au théâtre.

L'infirmier, pour y revenir, n'est jamais marié. — Il n'a pas, en général, une assez haute idée de l'espèce hu-

maine pour s'occuper de la perpétuer. — Jean ne fait pas vœu de célibat; il ne s'engage à rien, et il y tient. — Cependant, comme il y a partout des anomalies, Jean se trouve quelquefois pourvu d'une famille. Voici alors de quelle manière elle est distribuée :

Sa mère est aux *Incurables-Femmes*.

Son épouse fait ses couches à la *Maternité*.

Son premier est à l'*Enfant-Jésus*.

Il a enfin un oncle concierge dans un hôpital de province. Cet oncle fait l'orgueil et l'espoir de toute la famille.

L'infirmier n'est pas, comme on pourrait le croire au premier abord, le mâle de la garde-malade. Ils appartiennent l'un et l'autre à une race très-différente. Celle-ci affiche des prétentions; elle est toujours une veuve qu'a *zété* dans l'aisance, *sous son premier*, pauvre défunt, *qu'était* un fort bel homme, bien *induqué; elle a z'héu des malheurs*.

Celui-là, et sauf les exceptions que nous avons indiquées tout à l'heure, descend sans honte comme sans vanité d'un père inconnu et d'une mère dont il a perdu la trace. Les souvenirs de son enfance ne lui rappellent communément que des jeux de bouchon, de *pigoche*, et des escalades de lanternes et de parapets pour bien voir des guillotinés; il croit être né en Bourgogne; il s'est élevé... comme s'élèvent les champignons et les orties. — La garde-malade est ronde et grasse; elle roule plutôt qu'elle ne *va-t-en* ville; l'infirmier est maigre et sec. Les malades doivent toujours être tentés de lui répondre : « Guéris-toi toi-même. » — La voracité de la garde-malade se contient toujours dans les limites des choses succulentes et sucrées. — L'infirmier, quand il lui plait de déployer sa puissance digestive, s'attaque à toutes les substances. Nous avons parlé plus haut de sa gourmandise : ce n'est là qu'un défaut du caractère; mais, hélas! les organes eux-mêmes de Jean se mêlent parfois de se dépraver, et alors cette gourmandise prend un développement surhumain. On a vu des infirmiers engloutir la portion d'une salle presque entière, et leur voracité dépasser les bornes de l'honnête et du possible : appétit bien digne des miasmes qui l'irritaient!

Nous nous apercevons à regret que jusqu'ici nous avons dit beaucoup de mal de l'infirmier; il ne faut pas qu'il nous en veuille : médire est aussi une maladie. Nous nous empressons de convenir que l'infirmier rend souvent des services signalés à l'humanité souffrante, et que, lorsqu'il lui prend fantaisie de se montrer sobre, intelligent et soigneux, il peut beaucoup pour l'adoucissement, voire même pour la guérison de certains malades. — En réfléchissant même, je serais presque tenté de rétracter une partie du mal que j'ai dit de mon héros.

A propos de héros, je dois vous avertir que l'infirmier militaire diffère du civil : d'abord le premier est revêtu d'un uniforme, et tout le monde sait les graves modifications que cette simple circonstance apporte d'elle-même à un individu. On pourrait recueillir aux Invalides les éléments de son histoire intéressante; on découvrirait peut-être un triste revers à la médaille d'Iéna, d'Austerlitz et de Friedland.

L'infirmier vous représente l'homme du monde le mieux fixé sur le genre de maladie dont il doit mourir; là-dessus, on ne saurait le tromper : c'est le résultat de son expérience et le couronnement de tous ses travaux. Une fois qu'il a bien reconnu son mal, ne croyez pas qu'il s'occupe de le guérir; pas si simple; il met son orgueil à le caresser, à lui donner toutes les facilités imaginables, et meurt ordinairement par où il a le plus vécu, par l'estomac et les entrailles. — En mourant, il lègue sa pipe au *numéro* qu'il affectionne le plus, et son corps à l'amphithéâtre; le cimetière lui paraît un abus; — les tombes, un obstacle à la circulation; — la sépulture, une recherche et une faiblesse de petit-maître; — le *Père-Lachaise*... il en trouve l'emplacement délicieux pour un *Tivoli* d'été. — Jean recommande seulement à l'interne qu'il croit le plus habile de se charger de son autopsie; il invite d'ailleurs tous les externes et tous les *roupious*[1] *à manger un morceau;* cela signifie, en style d'amphithéâtre, qu'il les invite à prendre, celui-ci un bras, celui-là une jambe, qui un pied, qui la main, qui la tête. — Quant à ses dents, s'il lui en reste, il ne peut pas en disposer plus que de ses cheveux :

C'est l'inévitable part des *garçons*.

Et son âme?

On ne peut penser à tout : l'infirmier a coutume de ne pas s'en préoccuper; les bonnes sœurs s'empressent de prier pour elle. — Mais nous croyons que la malheureuse a pris les devants, et qu'elle est déjà allée au diable, — où nous conjurons nos lecteurs de ne pas nous l'envoyer chercher ou rejoindre. Nous leur en témoignerons notre reconnaissance en leur souhaitant de n'avoir jamais que leur mère, leur sœur, leur femme ou leur maîtresse pour infirmier.

[1] Aspirants à l'externat.





LA VIEILLE FILLE

PAR

MARIE D'ESPILLY



> La continence et la pureté ont leur usage, même pour la population; il est toujours beau de se commander à soi-même, et l'état de virginité est, par ces raisons, très-digne d'estime; mais il ne s'ensuit pas qu'il soit beau, ni bon, ni louable, de persévérer toute sa vie dans cet état, en offensant la nature et en trompant sa destination. L'on a plus de respect pour une jeune vierge nubile que pour une jeune femme; mais on en a plus pour une mère de famille que pour une vieille fille, et cela me paraît très-sensé. J.-J. ROUSSEAU.



Si nous avions mission de faire une histoire complète de la vieille fille, dans tous les temps et chez tous les peuples; si nous devions la prendre à son premier berceau, la suivre dans tous ses développements, sous toutes ses formes, il nous faudrait, le flambeau de l'analyse philosophique à la main, remonter la route obscure du passé jusqu'à l'origine des antiques civilisations, secouer la poussière amoncelée sur leurs débris, évoquer leur esprit, ranimer l'Inde, l'Egypte, la Grèce et Rome, et redescendre par le christianisme à travers toutes les misères du moyen âge. Un tel travail nous entraînerait sur un terrain immense, il toucherait à toutes les hautes questions sociales, politiques et religieuses. Il nécessiterait une analyse rationnelle de la nature humaine; il ajouterait à la longue litanie des douleurs de l'humanité.

Mais notre tâche se borne à la peinture de la vieille fille actuelle, Française et Parisienne surtout, car Paris, cet assemblage de tous les contraires, ce temple du goût et de la grâce, cet enfer et ce paradis des femmes, ce minotaure qui chaque jour dévore des milliers de jeunes et généreuses existences, voit naître rapidement un grand nombre de vieilles filles. Autrefois les murs des cloîtres les cachaient presque entièrement; aujourd'hui elles se montrent partout. Autrefois l'orgueil du blason et la cupidité titrée les développaient prodigieusement dans la première classe de la société; aujourd'hui un autre orgueil, une autre cupidité, donnent aux classes moyennes l'honneur de les multiplier le plus. Autrefois c'était le défaut absolu de culture intellectuelle, aujourd'hui c'est une instruction, des talents en désaccord avec certaines nécessités sociales qui condamnent les femmes au célibat. La vieille fille encombre les institutions, emplit de son nom les Petites-Affiches aux articles gouvernantes, demoiselles de compagnie, leçons de langues, de musique, de peinture, etc., etc. On la voit dans nos athénées, nos cours publics et particuliers, cherchant sans doute à se tresser, avec quelques fleurs cueillies dans le champ de la science ou de l'art, une guirlande qui la console de celle que l'hymen n'a pu poser sur son front virginal.

La plus féconde des diverses causes auxquelles on doit attribuer sa multiplication actuelle est incontestablement l'adoration croissante du veau d'or, unique dispensateur des délices d'un luxe arrivé à l'état de nécessité presque universelle. Tout pour l'argent et par l'argent sans lui, rien. Base de l'échafaudage de notre système politique et sa première loi morale, il est naturellement



aussi la première, la plus puissante passion d'une époque où la soif du pouvoir est devenue une sorte d'épidémie générale. Vouloir que les hommes, enfoncés dans le gouffre d'une sordide industrie, ne se transforment plus en marchandise, qu'ils cessent de se tarifer en sens inverse de leur réelle valeur et renoncent à ne faire du lien conjugal qu'un vil trafic, c'est leur demander l'impossible. D'ailleurs, il faut le reconnaître, le grand nombre a besoin du pavois de la fortune pour être remarqué, d'une forte dot pour venir en aide à sa boiteuse ambition! le plus maltraité par la nature se croit sans prix, s'il a publié quelque mauvais livre, ou s'il a un diplôme d'avocat. Citez une jeune personne charmante, dites : « Elle unit les qualités de l'âme à celles de l'esprit, » et l'on vous interrompra en s'écriant : « Au fait, combien vaut-elle? sont-ce des écus comptants? »

Donc peu ou point de mariage possible pour la Parisienne pauvre. Quelque honorable que puisse être ou le nom qu'elle porte, ou le sang dont elle est sortie, elle n'en devra pas moins, paria de la fortune, vivre le plus souvent triste et solitaire en ce bas monde, si elle ne veut voir ses ailes d'ange exposées aux souillures de la corruption. Non, presque jamais pour elle de couronne nuptiale, de chastes et légitimes amours! Paris ne lui jettera que les fleurs de la séduction, il ne lui prodiguera que de trompeurs hommages et de mortelles caresses, véritables étreintes de vautour.

Le développement de la vieille fille peut se scinder en trois époques distinctes : la dernière commence à quarante-cinq ans, la seconde à trente-cinq, et la première à vingt-cinq; car, hâtif dans toutes ses créations, Paris n'attend pas le déclin des roses de la beauté, la chute de leurs derniers pétales, préludes et signes d'une cruelle transformation, pour appliquer à une femme l'épithète de *vieille fille*. Est-il une qualification plus désespérante par le ridicule qu'elle imprime, les froissantes préventions qu'elle inspire et l'étendue du sens que le monde y attache? Dans son langage, vieille fille signifie toujours tout ce qu'il y a de plus ennuyeux, de plus aigre, de plus triste, des ruines... Aussi n'est-il guère d'hommes en quête de l'ambroisie matrimoniale, à moins que l'or irrésistible ne se trouve là pour les attirer, qui ne fuient à ce mot de vieille fille, comme si un plomb meurtrier menaçait de les atteindre; et n'est-il pas non plus beaucoup de mères qui ne souffrent toutes les douleurs à l'approche des vingt-cinq ans de leur fille, et n'imaginent mille innocents stratagèmes pour en cacher le plus longtemps possible la fatale connaissance au monde.

C'est à sa seconde époque que la vieille fille doit être

Paris. — Imp. de FEY aîné boulevart Montparnasse, 81.

observée. Plus tôt, le temps a manqué à la double action du célibat et du monde pour mûrir ce fruit social, lui donner toute l'âcre saveur que sa nature lui permet d'acquérir. Plus tard, beaucoup d'oppositions de couleurs se sont affaiblies et fondues sous un glacis général, ordinairement terne, froid, gris; beaucoup de différences se sont effacées : la vieille fille, en quelque sorte, est arrivée à l'état d'une médaille dont le frottement des siècles aurait usé les principaux traits. Souvent alors la pétrification du cœur s'est tellement complétée, qu'il est difficile de reconnaître la malheureuse créature qui ne s'usa que par le sentiment, d'avec celle qui n'aima jamais rien, ou ne but qu'à la coupe du plaisir.

A la troisième époque, la vieille fille, considérée dans sa généralité, se ressemble partout. Deux ou trois coups de crayon et quelques teintes suffisent pour la reproduire à peu près complète.

A Vienne comme à Londres, à Paris comme en province, ce sont les mêmes ridicules et les mêmes défauts. Chez la majorité des vieilles filles de cinquante ans, mêmes prétentions plus grotesques les unes que les autres, mêmes minauderies sentimentales, mêmes poses de beauté de seize ans, même maintien de précieuse au regard louche, mêmes façons d'intolérante bigote, cachant sous un air hébété, ou de chat qui fait patte de velours, l'humeur la plus méchante, une passion aussi forte pour le sensualisme de la médisance que pour celui de la bonne chère. Ses bichons et ses perroquets ont ordinairement seuls la puissance de raviver une sensibilité qui paraît complétement éteinte. Acceptée comme un fléau, reçue comme une caricature, supportée comme une pénitence, elle provoque l'effroi, excite le rire, détermine l'ennui, et, dans sa forme de bigote surtout, se montre en toute circonstance une des plus favorites incarnations de l'égoïsme.

Variant selon son tempérament, son caractère, son éducation et les diverses causes de son célibat, la vieille fille offre à ses deux premières époques les plus grandes oppositions. Vue d'une certaine façon, on la proclamera un des symboles du progrès; prise d'un autre côté, elle apparaîtra comme un des fantômes du passé. Sur tel terrain, elle formera une corporation stupide; sur tel autre une phalange intelligente. Dans le coloris de certains portraits on retrouvera quelques nuances rappelant cette célèbre *hétaire* dont Aspasie en Grèce et Ninon chez nous furent les plus parfaits modèles. Au bas d'une esquisse représentant la vieille fille vouée au célibat, au travail et aux privations de toutes sortes pour soutenir une famille ruinée, une mère infirme, on écrira, le cœur plein d'admiration : « Nouvelle Antigone. » Sur d'autres tableaux, reproduisant les tourments de son âme, retraçant ses traits prématurément flétris, disant le découragement de toute sa personne, se lira le poëme entier des douleurs de l'amour. Un teint bruni, une lèvre surmontée d'un duvet aussi noir que l'œil, des mouvements heurtés, l'humeur la plus orageuse, révéleront souvent la martyre d'une organisation que l'hygiène du célibat conduira à la catalepsie ou à la démence. Ici sa devise sera le plaisir, là l'étude. On la trouvera tantôt pyrrhonienne, tantôt crédule, matérialiste, spiritualiste, coquette, sentimentale; souvent à la fois l'une et l'autre, et, par exception, sans feu au cœur, sans électricité dans la tête, être anomal, nature fossile, elle échappera à toute classification. Dévote, elle se différenciera sur chacune des rives de la Seine, et sera beaucoup plus craintive au Marais qu'au faubourg Saint-Germain. Dans le quartier aristocratique, elle s'appuie sur ses titres héraldiques, titres quasi divins; c'est une alliée naturelle de l'Église, qui lui doit à perpétuité ses indulgences plénières et les honneurs célestes. La vieille fille, à sa dernière heure, peut répéter, avec le même ton d'autorité, la recommandation que faisait en mourant une des filles de Louis XIV, la princesse Louise, religieuse au Temple :

« Vite, vite, qu'on me mène en paradis au grand galop. »

Sous d'autres aspects, elle n'apparaît pas non plus la même à la Chaussée d'Antin qu'au faubourg Saint-Germain. Pauvre fille de la noblesse, elle est bien moins froissée dans son amour-propre de femme, bien moins triste à voir que pauvre fille de la finance, de ce monde de patentés millionnaires, à l'âme de granit, au cœur de métal, qui n'ont de regards que pour la fortune, et donnent à son célibat tous les caractères d'un ostracisme aussi humiliant que cruel. Grande demoiselle, elle est moins sombre, ou moins abattue; au-dessus du dédain par son beau nom, elle le défie, ou le rend avec usure. L'Allemagne est toujours prête à lui envoyer un brevet de pureté, à la décorer d'une croix de chanoinesse : hochet dont tout le monde peut rire, mais qui parmi les siens lui donne avec l'indépendance d'allures d'une femme veuve le titre flatteur de *madame*. Loin de la faire repousser, sa pauvreté ajoute souvent au contraire à la considération dont l'entoure sa caste. Pour être proclamée admirable, elle n'a qu'à se poser en martyre de ses parchemins. Toujours alors, ce qui parfois est vrai, quelque riche parvenu aura osé prétendre à sa main! aura osé espérer greffer la plus roturière postérité sur un arbre généalogique dont les racines s'enlacent et se perdent dans le berceau de la monarchie légitime. En redisant avec quelle indignation elle le repoussa, non-seulement elle se console et caresse même son orgueil féminin, mais elle s'assure, au besoin, toutes les immunités de son noble faubourg, trop au-dessus du vulgaire, trop rempli encore de ses traditions de Versailles, pour avoir jamais, dans aucun cas, le mauvais goût de lui demander plus qu'une vertu de surface.

Laissons aux amateurs du *jadis*, qui, comme certains damnés de l'enfer du Dante, ont le visage éternellement tourné à contre-sens, le privilége exclusif d'admirer la vieille fille de l'espèce séculaire. Paris ne la produit plus qu'en vertu de l'universelle loi, qui demande toujours au temps présent un peu de celui qui le précéda, au fils un peu du père, pour empêcher qu'il y ait jamais nulle part solution de continuité. Œuvre d'une éducation complétement fausse, absurde, atrophiante, cette nature de vieille fille, espèce de végétation blafarde, ressemble à ces mousses poussées loin des rayons du soleil, entre les fentes d'un sépulcre, au milieu d'un amas de ruines, et sentant le moisi d'une lieue; elle s'épanouit encore dans la plus grande partie des départements, mais elle ne se voit plus guère dans notre capitale qu'aux environs de la place Royale, parmi les rares familles de bonne bourgeoisie, ou de petite noblesse, restées religieusement attachées à leurs traditionnelles façons d'être et de penser d'avant mil sept cent quatre-vingt-dix.

Entraînée dans la chute d'un édifice social vermoulu, hors de mesure avec le présent, l'Église croule de toutes parts sous les coups redoublés du tonnerre des révolutions prédestinées à accélérer sa chute : qui la soutient encore, qui en est à juste titre l'espoir et la consolation? C'est la vieille fille, façonnée plutôt pour la vie du cloître que pour celle du monde, à peu près unique et dernier jet des antiques croyances de ses pères.

Les mille manies dont cette vieille fille fut toujours riche, suppléèrent, dès son plus bas âge, avec tant d'avantage aux ravages du temps, aux stigmates de la

goutte, de la paralysie, qu'elle parut aussi respectable à vingt ans qu'elle le sera à soixante.

Esclave née de certaines lois gothiques, ressuscitées pour elle seule, elle ne pourrait songer à les enfreindre sans compromettre à l'instant sa réputation. Ses sentiments, ses pensées, ses paroles, ses actions, ses gestes, sa pose, son costume, sont, depuis sa naissance jusqu'à sa mort, invariablement réglés et stéréotypés à l'avance. Elle doit interdire à sa scrupuleuse virginité telle coupe de robe, telle étoffe, tel pompon. Comme un enfant à la lisière, elle n'entrera dans un salon que suspendue aux côtés de ses parents. Mise en modeste première communiante, elle semble oser à peine lever les yeux, ne parle qu'en Agnès et n'agit qu'en automate. Plus délicate que la sensitive, elle se replie sur elle-même, au moindre mot, avant qu'on l'approche. Mélange de superstitions de toute nature, elle a peur du vendredi et du diable, craint les revenants, consulte les cartes, et regarde Voltaire et Rousseau, dont elle ne lut jamais une ligne, comme la *désolation de l'abomination*. En rapport avec son esprit resté en friche, ses talents brillent des délicatesses qui la caractérisent. Nul profane ne la verra se mettre au piano, et ne l'entendra jouer sans redire avec plus d'effroi que jamais le mot de Fontenelle : « Sonate, que veux-tu de moi ! ! » Ses intonations dans la romance (son triomphe ! !), où elle distille le mieux tout l'opium de sa voix, suffiraient, si l'on ne connaissait les incohérences, les bizarreries et les infinies contradictions de notre double nature, pour faire juger qu'elle fut, est, et sera toujours la plus blanche des colombes, comme l'appelle son vénérable directeur.

L'histoire de son péché, quand péché il y eut, et que le secret en échappe on ne sait comment, se raconte en deux mots : ce fut une surprise du démon, surprise dans laquelle l'âme, loin de faillir, demeura toujours complétement pure du sentiment qui, vingt ans après son malheur, derrière les murs du Paraclet et sous le cilice, régnait encore en maître sur le cœur d'Héloïse prosternée au pied des autels.

Sujet plaisant ou triste selon que l'observation est frivole ou sérieuse, cette espèce de vieille fille est étrangère à tout ce que l'univers matériel et immatériel, le monde de la pensée et celui du sentiment, offrent de véritablement noble et sublime ; elle prouve la déplorable puissance de certains principes, et montre à quel point ils peuvent enrayer l'intelligence et dessécher l'âme.

Il n'y a pas deux mois qu'une de ces saintes créatures, l'orgueil du Marais, la plus infatigable fondatrice de chapelles, la meilleure pratique de la loueuse de chaises et la plus vigilante conservatrice des fines aubes de monsieur le curé, la plus assidue néophyte des retraites et des stations, en fournissait un nouvel exemple. Saisie tout à coup de la crainte de manquer son salut, elle s'enfuyait mystérieusement de la maison paternelle, ne laissant pour adieu que ce billet au vieux père dont elle était l'unique enfant, la seule joie, et qui l'avait mille fois conjurée de ne jamais l'abandonner si elle ne voulait le tuer à l'instant.

« Mon père,

« Sous peine de perdre mon âme, je ne devais plus tarder davantage à obéir à Notre-Seigneur Jésus, qui, vous le savez, m'appelait depuis longtemps au glorieux titre de son épouse.

« Pardonnez donc à votre respectueuse fille, bénissez-la toujours, et croyez qu'elle ne cessera de prier pour vous dans ce monde et dans l'autre. »

Depuis six semaines ce père infortuné ne souffre plus, il est mort !... mort dans les convulsions d'une cruelle agonie ! mort en redemandant vainement à la revoir, à l'embrasser encore une fois ; mort en faisant entendre avec son dernier soupir le dernier cri de sa tendresse, une dernière bénédiction pour l'enfant que son regard cherchait toujours.

Le type de vieille fille que le progrès burine le mieux, dont il est devenu la religion, qui le suit jusque dans ses voies les plus avancées, n'appartient pas communément aux natures qui se résignent, mais à celles qui se décident, à ces organisations fortes, pour lesquelles une détermination prise est un arrêt dont elles ont calculé et savent subir toutes les conséquences, qui de bonne heure virent, jugèrent le monde, se connurent, apprécièrent leur position et sentirent qu'afin de ne pas toujours marcher de douloureuses déceptions en douloureuses déceptions, elles ne devaient demander qu'à l'étude et aux arts l'emploi de leur belles facultés, et ne donner qu'aux affections de famille, à la sainte amitié, tous les trésors de leur âme. Trop éclairées, trop justes pour ne pas faire une part convenable aux faiblesses et aux nécessités de positions, elles sont indulgentes et bonnes avec les femmes, sans fiel et sans haine avec les hommes. Vivant de préférence dans l'atmosphère élevée de l'art et de la liberté, enthousiastes du grand, du beau, du bon, comprenant tous les dévouements, elles fournissent des modèles d'amitiés parfaites.

Entrées courageusement à visage découvert dans leur vie de vieille fille, elles se consolent des vides du pâle et froid célibat par le sentiment de leur fière personnalité qu'auraient souvent blessée, dans une alliance de pure convenance, les vices de la constitution actuelle du mariage. Dès leur première époque, elles vont, viennent partout, appuyées sur leur seule force. Toujours naturelles, franches, au-dessus des sots préjugés, elles savent, dans l'occasion, se prêter aux plus folles allures d'une causerie de salon, sans cesser jamais de faire respecter avec un tact exquis les diverses délicatesses de leur nature, aussi éloignée de la pruderie qui caractérise la fausse vertu que de l'effronterie qui signale le vice éhonté.

Production essentiellement parisienne, cette espèce de vieille fille, qui enrichit par ses plus hautes individualités nos musées de peinture et de sculpture, place son nom à côté de ceux des meilleurs rédacteurs de nos revues scientifiques et littéraires, fournit à l'enseignement les plus précieuses institutrices et aux enfants des riches de tous les pays les plus parfaites gouvernantes. En quelque lieu qu'elle soit appelée pour enseigner notre langue, notre littérature et nos arts, sur les rives de la Néva, aux bords de l'Adriatique, à Berlin, à Philadelphie, toujours digne fille de cette terre de France, que marque un sceau providentiel, partout elle sait accomplir sa tâche dans la mission nationale, élargir avec autant de zèle que d'intelligence les plus nobles voies du progrès.

Observée dans sa vie la plus intime, de vingt-cinq à trente-cinq ans, la vieille fille fournira sous sa forme sentimentale le sujet des plus touchantes élégies, et de nombreux drames dans lesquels les hommes auront toujours joué les rôles honteux. Sous cette forme, aimante comme la Julie de Saint-Preux, aussi dévouée, aussi faible, elle paya quelquefois une ombre de bonheur rapidement évanoui avec les larmes et le désespoir de la fille déshonorée, de l'amante trahie, de la mère d'un enfant sans nom. Sous cette forme, elle est toujours la plus malheureuse des créatures, et le vide du cœur lui est

aussi mortel que les perfidies de l'amour. Le dégoût, la consomption, dévorent sa vie et parfois dénaturent si rapidement son caractère, que de sa première à sa seconde époque il devient entièrement méconnaissable. A la foi vive a succédé le plus glacial scepticisme; le monde n'est plus à ses yeux que la plus monstrueuse réunion de tous les vices. Désolante à entendre, elle fait mal à voir. Sa mise négligée, son regard morne, ses traits altérés, son teint pâle, sa démarche dédaigneuse, le timbre sec de sa voix, indiquent le bouleversement de ses sentiments, l'agonie d'une tendre nature qui cependant résiste quelquefois aux coups du sort. Souvent alors, modèle de courage et de saint dévouement, âme incomprise, ou cœur blessé, elle vient sous l'habit d'une sœur de l'ordre de Saint-Vincent-de-Paul, vouée au service des pauvres et des infirmes d'une société qui la méconnut ou la martyrisa, lui rendre autant de bien qu'elle en reçut de mal.

La sentimentale de vingt ans, qu'une affreuse trahison devait prématurément désillusionner, fut quelquefois la douce chrysalide de la coquette de vingt-cinq. Celle-ci, insensible et rusée tacticienne, créée pour appliquer la loi du talion, rendre tromperie pour tromperie, tendre piége contre piége, vulnérable seulement dans sa vanité, ne souffre bien cruellement qu'aux approches de sa seconde époque. Elle est forte, fait la difficile, tant que les manœuvres de sa stratégie lui valent une apparence de succès, tant qu'elle croit fermement parvenir à prendre enfin un mari dans ses lacs, et arriver par lui à la haute position qui fut quelquefois le rêve de sa jeunesse et la cause de son célibat. Mais, quand le marteau du temps sonne le glas funèbre de ses dernières espérances, ainsi qu'un chasseur acharné à la poursuite d'une proie qu'il voit sur le point de lui échapper, elle rappelle sa première vigueur, se donne mille fatigues, fait entendre tous les langages pour saisir celle qu'elle convoite. Poussant les plus gros soupirs, elle imite la colombe, feint l'innocente, ne parle plus de fortune, de rang, ne demande plus qu'un cœur et une chaumière, et promet tous les bonheurs, tous les dévouements au mortel, quel qu'il soit, employé à quinze cents francs ou Quasimodo, qui viendra poser sur son front jauni la symbolique fleur d'oranger.

Toujours parée, et souvent au prix de mille secrètes privations, surchargée de gaze, de fleurs, de panaches, de rubans aux couleurs les plus éclatantes, avide de soirées, de fêtes, elle reste sur la brèche tant qu'elle imagine faire encore illusion sur l'âge de ses attraits délabrés; mais un jour arrive, hélas! où le mari ne peut plus se prendre à la glu de grâces décrépites, songeant à s'envelopper de flanelle, à se mettre du coton dans les oreilles et des lunettes sur le nez. Dès lors la vieille fille offre le phénomène d'une soudaine et complète révolution. Du jour au lendemain, transformée en dévote, elle devient un dragon de vertu, se serrant la gorge à s'étrangler dans le fichu que la veille voyait encore entr'ouvert, et ne prêchant plus que le renoncement aux sataniques pompes du monde. Métamorphose qui devrait étonner, si l'on ne savait ce que la femme de quarante-cinq ans peut retrouver sur le terrain du confessionnal, au milieu d'un nuage d'encens et dans un favorable clair-obscur.

La vieille fille de la plus abondante variété, celle que la conquête du jour consola toujours de la perte de la veille, parut souvent pendant sa première époque une énigme sans mot. Nature mixte en oscillation perpétuelle, elle dut en bien des circonstances dérouter l'observateur et mettre le jugement en défaut. Moitié coquette et moitié sentimentale, moitié calcul et moitié dévouement, moitié mensonge et moitié vérité, moitié trompeuse et moitié trompée, elle commença quelquefois par le scepticisme et finit toujours par la crédulité.

Plus elle s'éloigne de l'âge de plaire, plus son cœur et sa vanité semblent s'entendre pour s'aveugler mutuellement. La regarder fixement sans rire, l'écouter longtemps sans bâiller, sont deux choses à peu près également impossibles. Passionnée pour la littérature *sentimentale*, un volume de roman, à dévorer le soir avant de s'endormir, lui est aussi indispensable que sa tasse de café au lait le matin en s'éveillant. Dix fois, au besoin, elle relira le même ouvrage, sauf cependant *Lélia*, qui, selon elle, n'est que l'œuvre indigeste et mortelle d'une imagination en délire.

Les tristes passions que les outrages du célibat ont fait germer en elle grandissent surtout d'une manière effrayante à l'arrivée de ses trente-cinq ans, vieillesse de sa vie; car, stérile branche de l'arbre humain, la vieille fille se trouve fatalement privée de cette sorte de seconde jeunesse dont la nature ne gratifie que la femme ayant rempli sa destinée.

Rongée d'envie comme la coquette, Caligula féminin, tourmentée du regret de ne pouvoir d'un seul coup remplir de défauts, enlaidir, vieillir toutes celles qu'elle sait jeunes, belles, spirituelles, aimées, elle éprouve presque des convulsions d'épileptique à la vue de nouveaux et heureux époux. Jeunes filles, redoutez-la, car ses paroles sont horriblement corrosives, craignez surtout de lui faire connaître l'objet aimé, non qu'elle puisse réussir à vous enlever son cœur, mais parce que son langage au moins perfide, s'il n'est calomnieux, mettra cruellement en relief vos petits défauts.

Elle est de toutes les femmes celle qui, généralement, s'identifie le mieux avec son âge de convention. Surprenez-la dans le plus disgracieux négligé : le matin, au moment où, venant d'achever la toilette de son chat, elle prépare la sienne, et vous en aurez une idée. Oubliant qu'elle pose devant vous presque *in naturalibus*, que sa cornette ou son foulard cachent mal ses tempes creusées et rayées par les années, fille de quarante-cinq ans, elle vous dira encore du ton le plus convaincu, en vous lançant un regard bien sentimental : « Figurez-vous que j'en ai déjà vingt-huit! » Presque sexagénaire, elle s'écriera : « Je ne suis pas précisément vieille, cependant, à trente-neuf ans, on n'a plus de prétentions. »

Aussi ardente à la poursuite d'un mari, aussi alerte à tendre ses piéges matrimoniaux, mais, par suite de sa double cécité, bien moins adroite que la pure coquette, elle est exposée à de beaucoup plus lourdes chutes. Une banalité jetée encore par pitié à son oreille, et qui vantera sa fraîcheur de feuille morte, peut lui donner le vertige. Un dérisoire serrement de main peut la convaincre que l'amour, en style d'épithalame, lui amène l'hymen. Une épître bien remplie de points d'exclamation, qu'un dernier venu sans consistance aura mise à son adresse dans un moment de désœuvrement, suffira pour paralyser tous ses principes de prudence et de sagesse, tous ses scrupules de dévote et toutes ses craintes de l'enfer... Dans ce dernier cas, le jour du rapide abandon arrivé, si elle n'imagine devoir faire honneur de son célibat à une fidélité promise, à la froide cendre d'un cœur dont elle affirmerait avoir été l'unique passion, elle se pose en intéressante victime de l'inconstance. Clarisse de trente-cinq ans, elle arrange l'histoire de la séduction d'un Lovelace de vingt-quatre de façon à y trouver un petit triomphe pour son amour-propre de coquette. Aux amies qui malheureusement en connurent toutes les péripéties, et sourient en l'écoutant, elle dit et redit

d'une voix vibrante de vanité, aux jeunes et jolies surtout :

« Que mon exemple vous apprenne à vous défier des serments d'amour, car jamais femme n'en reçut de plus brûlants, jamais peut-être autant de témoignages d'idolâtrie ne furent prodigués à la plus belle, jamais séduction plus savante, plus irrésistible !... »

Après ce dernier et cruel épisode de sa vie d'espérance, la nouvelle Clarisse se voit presque toujours obligée d'aller passer quelques mois à la campagne pour y retrouver une santé momentanément perdue par le chagrin. Au retour, on ne la croirait plus la même personne. Devenue humble et doucereuse, elle se met dans l'ombre, et n'attaque plus qu'avec le ton de l'indulgence les réputations qu'elle veut ternir. Mais, peu à peu, les tristes souvenirs s'effacent, et le naturel de la vieille fille reparait, modifié cependant par l'exercice de la charité. Alors on la voit supporter avec une angélique patience tous les méchants caprices d'un pauvre orphelin qu'elle dit avoir juré sur le lit d'une mourante de ne jamais abandonner, et qui lui ressemble tellement qu'on l'en croirait la grand'mère.

Égarée par une imagination de feu, entraînée par son cœur, enveloppée dans les réseaux d'une irrésistible séduction, poussée par les rigueurs du sort, stimulée par des instincts de coquetterie, des besoins de locomotion, la vieille fille du dernier type dont l'esquisse puisse entrer dans notre cadre, et que nous appellerons *demi-hétaïre*, sortie en grande partie de la province, est venue jeune à Paris. Rarement elle y rapporta la première fleur de sa couronne de vierge; souvent elle n'y fut amenée que pour cacher sa première souillure, pleurer son premier abandon, trouver sa première consolation, saisir les moyens de rentrer dans sa ville natale, heureuse, triomphante et purifiée par le mariage. Le premier acte du drame de sa vie d'amour finit fréquemment à dix-huit ans par un enlèvement, et son dénoûment à quarante-cinq par une déclaration de principes, aussi peu charitables que rigides. Nature généralement malléable, elle prit vite les principales empreintes du monde parisien, appartenant à tous les rangs, réunissant tous les caractères, superstitieuse comme la vieille fille du passé, intrépide comme celle du progrès, dévouée comme la sentimentale, flottante comme la demi-coquette, savante comme la coquette.

Quelquefois, dès son sixième lustre, elle s'est jetée avec sincérité dans le mysticisme; souvent, à son neuvième, elle se montre encore véritable épicurienne. Toujours convive exacte au banquet offert à la jeunesse, à la beauté, par la nature et le monde, jamais elle ne le quitte avant d'avoir bien savouré tous les plaisirs, toutes les extases de la passion. Néanmoins, elle tient autant que possible à sauver les apparences ; ses manières réservées sont, même dans certains cas, entachées de pruderie. Au besoin, elle se dit veuve; le mari dut être alors quelque brave capitaine tué à Constantine; d'autres fois, il n'a pas cessé de vivre; joueur incorrigible, après avoir perdu la plus belle fortune, il s'est enfui on ne sait où : en Egypte, à Lahore. Le séducteur ou l'amant demeurent toujours cachés sous un nom d'oncle ou de cousin. Parfois l'éclat forcé et le nombre de ses amours, loin de l'empêcher de sortir jamais de sa corporation, semblent lui avoir procuré les moyens de finir par un meilleur mariage, qui seul peut obtenir cette estime d'un monde dont la morale ne se calque guère sur les principes de l'éternelle justice.

Maintenant un dernier regard sur la vieille fille accablée d'années, mourant, comme elle a dû vivre, dans le plus cruel isolement, descendant tout entière dans la tombe, ou ne laissant qu'un souvenir de honte. Quel spectacle ! Ici plus de côté plaisant, plus d'ironie possible, plus de reproches permis, mais de tristes réflexions, qui font saigner le cœur et nous ramènent à dire, en terminant cet article, que, quelle qu'ait été sa jeunesse, à quelque catégorie qu'elle appartienne, indulgence et pitié sont dues à celle qui, avec tant et de si justes raisons, pourrait récriminer contre la société qui la créa et n'a pas su faire une loi pour la protéger.





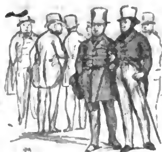
LE VIVEUR

PAR

EUGÈNE BRIFFAULT

On ne saurait trop embellir
Le court espace de la vie.

Vieil opéra-comique.



La vie est comme le mouvement, me disait un jour le gros et joyeux Nollis, le plus aimable de nos camarades, et qui, dans le monde le plus gai et le plus spirituel, a su conquérir une réputation d'esprit et de gaieté. On ne peut ni enseigner ni démontrer la vie : c'est en vivant qu'on apprend à vivre. Et il ajoutait aussitôt : « Donne-moi cette journée; tant qu'elle durera, je suis chargé de ton bonheur; j'espère faire plus pour ton instruction dans l'art de vivre, j'allais dire pour ton expérience, si ce mot n'avait un air de vieillesse qui m'a toujours déplu, que ne pourraient le faire vingt années d'études et de méditations. Les livres d'Épicure, les exemples les plus fameux depuis Sardanapale jusqu'à Louis XV, depuis Lucullus jusqu'à M. de Cussy, et depuis Alcibiade jusqu'à Lauzun, ne valent pas vingt-quatre heures de notre vie parisienne. Suis-moi! »

L'enthousiasme avec lequel Nollis avait prononcé ces paroles ne me laissait pas la moindre chance d'hésitation; j'obéis, je cédai à sa volonté comme on cède à un charme irrésistible; jamais je n'avais été aux prises avec un tel ascendant de tentation : il y avait déjà de la volupté dans cette soumission. Mon guide me dominait; j'écoutais sa voix comme si elle eût été celle de l'archange; il continua sans même s'apercevoir de mon trouble :

« Il est midi, nous pouvons aller chez Adolphe, l'heure est fort convenable; d'ailleurs, pour prendre la nature sur le fait, il faut assister à son réveil; tu vas contempler le viveur face à face, recueille-toi. »

Adolphe demeurait dans le faubourg Montmartre; il occupait dans la rue Bergère un entre-sol d'assez modeste apparence, et situé dans un corps de logis au fond d'une cour. Le portier de la maison ne nous demanda pas même où nous allions; il sourit, fit un signe de tête à Nollis, et en un instant nous fûmes près d'une petite porte, sans sonnette, que trois vigoureux coups de poing firent trembler sur ses gonds. On entendit dans l'intérieur un énorme bâillement, puis une imprécation énergiquement prononcée; enfin, après deux minutes environ, il parut que quelqu'un sautait à bas d'un lit : la porte s'ouvrit alors, et nous eûmes à peine le temps d'apercevoir un être qui fuyait dans le simple appareil dont parle le poëte, et qui regagnait en toute hâte la couche qu'il venait de quitter.

— Que le diable t'emporte! dit le dormeur éveillé à Nollis, qui s'installait dans un fauteuil.

— Il paraît que la nuit a été chaude, répondit Nollis en allumant un cigare qu'il avait pris sur la table de nuit.

— C'était magnifique! Achille nous rendait le souper de mardi, et vraiment il a bien fait les choses.

— Où avez-vous soupé? Quels étaient les convives?

— Au café Anglais! La bande ordinaire. On nous a présenté un jeune gentilhomme périgourdin qui prétendait savoir boire le vin de Champagne. Pauvre amour! il n'en est pas même aux premières notions.

— Quelles étaient les femmes?

— Ma foi! je t'avouerai qu'il n'y en avait pas. Ernest voulait amener ses deux danseuses; j'ai insisté pour qu'il n'y eût que des hommes; la galanterie m'ennuie, même

celle qui convient à ces espèces. Les femmes n'entendent rien au souper : si elles se modèrent, elles sont gênantes; si elles s'abandonnent, elles risquent d'inspirer le dégoût. La régence s'est trompée en admettant les femmes à table; c'est une des erreurs de nos pères.

— Jusqu'à quelle heure êtes-vous restés?

— Jusqu'à quatre heures. Maître et garçons tombaient de sommeil. Tiens, mon cher Nollis, je te le dis avec une douleur véritable, malgré nous le souper s'en va. (*Profond soupir.*) Tu sais tout ce que nous avons fait pour le relever, pour surpasser son ancienne splendeur et lui donner un éclat nouveau. Vains efforts, mon digne ami; le souper, ce repas des viveurs, se perd; on ne le comprend plus; le carnaval en a fait une débauche grossière, et pendant tout le reste de l'année il est oublié et méconnu. Le dîner a tué le souper.

— Et le souper renaîtra du dîner! s'écria Nollis avec feu. Ne vois-tu pas comme le dîner s'avance de plus en plus dans la soirée, comme il marche d'heure en heure vers la nuit? On finira par ne dîner que le lendemain. Le temps n'est pas loin où la politique, l'industrie, les querelles littéraires, et je ne sais quelles autres graves bagatelles seront chassées de nos salles à manger, comme des harpies. Alors on verra refleurir le souper! Mais présentement il s'agit de déjeuner. As-tu quelque idée?

— Oui! D'abord je vais me lever.

Pendant qu'Adolphe procédait à cette importante opération, j'examinais l'appartement et celui qui l'habitait. Le mobilier n'avait jamais été riche, mais il avait été choisi avec goût; malheureusement il portait les traces d'une négligence extrême : il était facile de deviner qu'Adolphe ne se piquait ni de soin ni de conservation; quelques livres, parmi lesquels je trouvai Gil Blas, les romans de Crébillon, Horace, et plusieurs volumes dépareillés des œuvres de Voltaire, deux groupes de statuettes modernes représentant le galop et le *cancan*, trophée du carnaval, les *Souvenirs du bal Chicart*, dessinés par Gavarni, un paquet de cigares, une boîte d'allumettes chimiques, quelques morceaux de sucre, une bouteille d'eau-de-vie à moitié vide, un rouleau d'eau de Cologne encore intact, et six ou sept louis, étaient les seuls objets qu'on voyait épars çà et là sur les meubles, depuis la toilette jusqu'au divan. La première pièce, celle qui servait d'antichambre, était plus modestement garnie : on n'y trouvait pour tout ornement qu'un carreau cassé, une paire de bottes fraîchement cirée, et les habits, que le portier sans doute avait placés sur une chaise unique, après les avoir nettoyés.

Adolphe était un homme de taille moyenne; son visage affectait la forme ronde : il avait les yeux bleus, le teint parfait, malgré l'air de fatigue répandu sur toute sa physionomie; ses cheveux étaient blonds, sa bouche était vermeille et gracieuse, ses dents étaient admirables; un embonpoint précoce se manifestait dans tout son être : il avait trente quatre ans; tout son extérieur annonçait la force et la bonté.

— Je deviens gros, dit-il à Nollis; mais je me console en songeant que les hommes gras ont toujours été les meilleurs, et, par conséquent, les plus heureux. Presque tous les grands criminels et les tyrans étaient minces.

— Oui, mais le génie est maigre.

— Et Napoléon?

— La fortune l'a quitté à mesure qu'il prenait de l'embonpoint.

— Soit, mais l'homme d'esprit est ordinairement gros.

— Le génie, c'est la gloire.

— Eh bien! l'esprit, c'est le bonheur. Ne vas-tu pas, en vérité, t'évaporer en poésie? Le sensualisme, mon gros ami, le sensualisme, voilà notre lot! Nous avons beau faire pour nous idéaliser, nous serons toujours de l'école charnelle; c'est notre vocation. »

Pendant cet entretien, Adolphe s'était habillé. Sa mise était sage; elle n'était ni trop loin ni trop près de la mode; elle était surtout adaptée à sa personne avec une remarquable intelligence, et il y avait beaucoup d'art dans la manière dont il avait su éviter la contrainte, sans blesser ni l'usage ni les convenances. Ce qui ne m'avait pas échappé, c'était le sentiment de propreté exquise et même de délicatesse qui avait présidé à tous les arrangements de sa toilette; c'était presque de la recherche.

— Monsieur est des nôtres? dit Adolphe en me regardant.

— Assurément, reprit Nollis; pourquoi l'aurais-je amené? Où allons nous?

— Bien loin d'ici.

— Bah!

— Ne t'épouvante pas, nous allons à Bercy... — Ah! monsieur, répliqua-t-il en voyant la moue involontaire que m'avait fait faire ce nom, il ne faut pas vous scandaliser. Je connais et je fréquente les beaux endroits; mais je préfère les bons endroits. Si vous voulez venir chez Tortoni, je suis prêt à vous y accompagner; c'est, sans contredit, le plus joli déjeuner de Paris : le buffet y est bien pourvu et finement approvisionné, la chère est friande, la société aimable; on y cause avec esprit et avec liberté; on y agit sans façon et avec politesse. Je sais peu de repas aussi charmants qu'un déjeuner chez Tortoni, bien dirigé et bien commandé; mais il me faut quelque chose de plus. Nous sommes d'assez bonne compagnie pour ne pas craindre qu'on gâte nos manières; nous avons l'avantage de ne répondre qu'à nous de nous-mêmes. Pour moi, Paris ne renferme que deux sortes d'individus : ceux qui me connaissent et ceux qui ne me connaissent pas; les uns savent qui je suis, que me fait l'opinion des autres? A Bercy, nous trouverons de la marée fraîche et du poisson de Seine nouvellement pêché, de braves gens fort contents et fort honorés de nous recevoir, une vue admirable, et du vin comme il n'y en a que là. Voilà mes raisons pour y aller; quelles sont les vôtres pour ne pas y venir?

Nollis me regardait; je n'avais qu'une réponse à faire, je pris la main d'Adolphe, et je m'écriai : « A Bercy! »

Adolphe avait raison; ce fut un déjeuner délicieux. En entrant chez le traiteur, il avait causé avec la belle écaillère; je crois même qu'il lui avait pris familièrement le menton : elle nous apporta elle-même les huîtres dans un plat énorme; elle riait en nous recommandant de les avaler vivantes et dans leur eau : le vin de Chablis était d'une qualité supérieure, doré et merveilleusement sec et perlé; l'entre-côte de bœuf, dûment relevé par une sauce qu'Adolphe indiqua par écrit; la sole, accommodée par un procédé nouveau qu'il a lui-même importé d'Angleterre, et enfin la matelote, faite d'après les vieilles traditions du port, composèrent un repas que le vin de Beaune arrosa sans relâche. Adolphe affirmait que le matin il ne fallait pas faire usage de vin de Bordeaux : il me promit de m'expliquer à dîner cette règle hygiénique.

A la fin du déjeuner, Adolphe et moi, que Nollis lui avait présenté comme un jeune homme qui donne des espérances, nous étions les meilleurs amis du monde. Je savais qu'il était venu à Paris pour y faire son droit, et qu'après avoir pris ses licences à la Faculté, il avait suivi, sans penchant vicieux, mais avec une molle insou-



ciance, son instinct pour le plaisir; c'était ainsi qu'il s'était toujours trouvé loin du travail. Au delà de son éducation, sa famille n'avait pu rien faire pour lui. Il lui était arrivé ce qui arrive à tous les jeunes gens sans patrimoine ; il avait formé des projets et contracté des dettes; les projets s'étaient évanouis, les dettes étaient restées ; maintenant Adolphe s'était donné aux lettres. A ses yeux, cette occupation était presque un loisir; mais il n'avait jamais pu renoncer au bien-être du moment pour sauver l'avenir; il vivait donc toujours aux prises avec des embarras nouveaux, et, toujours livré à de nouveaux plaisirs, il affirmait qu'en dépit de sa misère il avait su faire pencher la balance du côté du contentement. Adolphe avait une morale qui n'était pas diablesse : il était assurément incapable d'une action lâche, malhonnête ou mauvaise ; mais le plaisir était à ses yeux une chose si excellente, qu'il ne s'appliquait qu'à le goûter. Ce n'était pas seulement sa grande affaire, c'était son unique affaire : il le cherchait partout où il pensait le trouver, quelquefois il se baissait pour le prendre. Il appelait cela prolonger la jeunesse.

Du reste, il ne demandait qu'à tenir dans le monde le moins de place possible; il faisait bon marché de l'indépendance de sa personne pour assurer la liberté de ses goûts : « Si j'eusse été dévot, me disait-il; je n'aurais récité d'autre prière que cette phrase de l'oraison dominicale : « Donnez-nous aujourd'hui notre pain de chaque « jour. »

Cet entretien avait lieu sur un balcon, sous les rayons d'un beau soleil de printemps; le port et le fleuve étaient animés par le mouvement du commerce; les bateaux à vapeur de la haute Seine passaient à chaque instant sous nos yeux; tous ces mille tonneaux qui s'étendaient vers la berge, cette agitation d'un négoce qui ne se fait qu'au bruit des verres, excitaient la verve d'Adolphe: il parlait et il buvait; il vantait le vin et s'extasiait devant le ravissant coup d'œil que présentait le paysage A force d'admirer et de boire, après avoir pris du café fait par lui et pour lui, après les trois verres de liqueurs variées qu'il appelait la Trinité alcoolique, il était chancelant; il s'aperçut que je le regardais avec un pénible étonnement. « Voilà pourquoi, me dit-il, j'ai voulu venir déjeuner ici; chez Tortoni, on ne se grise pas; du reste, on ne doit jamais se griser dans le jour : j'ai trop causé,

c'est une faute, une grande faute, une très-grande faute, entendez-vous, jeune homme?... »

Il balbutiait.

Nollis riait et veillait sur lui.

Il était trois heures, j'étais curieux de savoir comment le viveur remplirait l'intervalle qui sépare le déjeuner du dîner; je ne voyais guère pour combler cette lacune que le léger somme du prélat du *Lutrin*.

Adolphe était déjà sur la porte, batifolant avec l'écaillère, et échangeant des lazzi grivois avec des ouvriers du port qui s'amusaient de sa bonne humeur. Un fiacre vint à passer, il le héla d'une voix de Stentor et le fit arrêter. Tous trois nous entrâmes dans la voiture, et le cocher reçut l'ordre de nous conduire aux Champs-Elysées. Chemin faisant, Adolphe était d'une gaieté folle; il rappelait à Nollis ses meilleurs contes et quelques traits de leur existence de buveur; les disgrâces de l'ivresse, les divertissantes bévues qu'elle leur avait fait commettre, les saillies qu'elle leur avait inspirées, et toutes les merveilles qui avaient illustré la vie et le nom de quelques-uns de leur compagnons de table, ceux qu'Adolphe nommait avec emphase les premiers *verres* du siècle; car les viveurs jurent par leur verre, comme les raffinés d'honneur juraient par la lame de leur épée.

Que d'amusantes histoires! C'était une épopée contemporaine : quelquefois cela ressemblait à un chapitre de la vie de Gargantua et de Grandgousier.

C'était un viveur qui avait eu la sublime idée du lampion libérateur placé sur un ami abattu sous l'ivresse, et qu'il fallait préserver des roues de carrosse. Un viveur voulait faire la connaissance d'un homme dont on célébrait les prouesses bachiques : il pénétra dans le logis de celui qu'il désirait voir, au milieu de la nuit; sans l'éveiller, il dressa la table, la couvrit d'un souper succulent, puis, silencieux, comme une apparition, il fit lever son hôte, le fit asseoir, l'invita par geste à souper. Ils burent et mangèrent jusqu'au matin, sans échanger entre eux un seul mot. Au point du jour, celui qu'on avait visité d'une si étrange manière dit à l'autre : « Vous vous nommez nécessairement R.... : il n'y a que vous capable de faire cela, et que moi capable de le souffrir. »

Un viveur qui venait d'hériter de son oncle rendait ainsi compte de l'enterrement : « Il n'y avait que les héritiers qui riaient; pour les autres, ça leur était égal. »

Il y avait aussi des traits héroïques. En juillet 1830, un viveur fit frapper une bouteille de vin de Champagne à la porte d'un marchand de vin, devant le Louvre, sous le feu des soldats suisses; il la but avec quelques combattants, et il se rua à l'attaque. Dans un duel, un viveur, frappé d'une balle qui lui fracassa le bras droit, dit tranquillement : « Je boirai de la main gauche. »

En écoutant ces récits, j'ai compris ce mot d'un viveur que son esprit faisait rechercher en tous lieux : « Je dîne tous les mercredis chez mademoiselle M.... Eh bien! au jour de l'an, elle ne m'a rien donné pour mes étrennes! Quelle ingratitude! »

Il nous raconta aussi cette fête de Montmorency dans laquelle une compagnie de viveurs avait loué une famille d'aveugles, pour avoir les violons pendant la collation : ces braves gens, je parle des aveugles, n'entendant autour d'eux que des propos sages, chastes et vertueux, bénissaient le ciel qui les faisait assister à de si honnêtes délices; ils ne se doutaient pas que leurs détestables convives étaient des démons cachant leurs méfaits sous le langage des anges.

De là on passa en revue les destinées des grands viveurs de l'âge actuel. On les retrouve partout, dans les deux chambres, par l'hérédité et par l'élection, au conseil d'Etat, dans la magistrature, dans les hautes fonctions publiques; ils sont décorés, enrichis, titrés, presque jamais corrigés. Seulement, au lieu de la vie publique, ils ont de petits appartements; à l'orgie éclatante, ils ont substitué le plaisir discret et mystérieux.

Adolphe s'irritait contre la race fashionable; il ne lui pardonnait ni son luxe inutile, ni son jeu effréné, ni ses ruineuses amours; il n'avait d'indulgence que pour les repas étincelants et qui font resplendir la nuit, pour la volupté sans joug, pour le culte du beau matériel et pour la poésie des sens. Dans les courses, dans les merveilles du bois, de l'hippodrome, de la plaine, de la forêt, de la chasse et de tout l'appareil du chenil et de l'écurie, il ne voyait que les haltes avec leurs repas homériques, l'appétissante venaison et les coupes ciselées que le soir, devant le café de Paris, les vainqueurs remplissaient de vin de Xérès et vidaient d'un seul trait.

C'est en devisant de la sorte que nous arrivâmes à la porte du tir de ***. Adolphe y fut reçu avec acclamations; on le salua avec des transports d'allégresse. En un moment vingt paris furent engagés et vingt verres furent remplis de vin de Champagne; les assiettes de biscuits circulaient, et les tireurs buvaient d'une main et ajustaient de l'autre. Le dieu des bonnes gens protégeait Adolphe; ses jambes flageolaient et sa main était sûre; il gagnait tous les paris.

Du tir au pistolet, Adolphe nous conduisit à Saint-Cloud; il nous engagea à faire un tour de parc et à boire de grands verres de *soda-water;* l'effet de ce spécifique fut prompt et infaillible; je me pris à désirer le dîner, dont la seule idée me glaçait d'épouvante quelques moments auparavant.

A six heures et demie, Adolphe jouait son verre de bitre à l'estaminet de ***. Là, il avait repris quelque chose du ton du matin, celui de Bercy, et il fumait gaillardement, non plus le cigare, mais une *bouffarde* remplie de tabac-caporal.

A sept heures, nous étions chez Véry, non pas dans la salle commune toute peuplée de hauts et puissants dîneurs, mais dans un cabinet au premier étage. Le dîner était simple; j'en ai conservé le menu : des huîtres d'Ostende, un potage printanier, une barbue, un gigot de mouton, des haricots et des asperges; vin de Bordeaux ordinaire, vin de Madère frappé. Adolphe défendait le vin de Bordeaux le matin, comme trop faible pour réparer les avaries de la nuit; il proscrivait le vin de Bourgogne le soir, comme trop chaud, et pouvant compromettre la raison; il ne voulait pas qu'on bût de vin de Champagne à déjeuner, il ordonnait de ne pas boire d'autre vin au souper; le vin de Madère glacé était à ses yeux une des plus belles conquêtes des temps modernes.

Le dîner fut long et animé. Adolphe parcourut avec nous toute l'échelle des variétés du viveur. Il nous le montra plus indépendant et moins embarrassé que le voluptueux et le sybarite de l'antiquité; il nous le présenta comme plus éclairé que le roué, ce fanfaron de dissolution; il le plaça au-dessus de tout ce que les autres époques avaient produit, depuis Athènes jusqu'à Florence, depuis le siècle de Périclès jusqu'au Directoire. A ses yeux, le viveur était l'expression vraie d'une civilisation vraie, non pas poursuivant le beau idéal et de convention, mais cherchant la vie positive, étant la personnification vivante de ce précepte d'Adam Smith : « Être, et être le mieux possible; » la fusion animée de ces deux adages proclamés par les deux plus fortes têtes du dix-neuvième siècle : « *Jouir de tout. — Ne se priver de rien.* » Il se proclamait sage entre les sages; sa conduite résumait les tendances exactes du siècle; elle les résumait en

leur ôtant la tristesse de l'égoïsme : voilà pourquoi le viveur est le produit d'une ère de calculs et de lumières; c'est la raison appliquée aux sensations.

Au-dessous de ces régions supérieures du sensualisme, il évoqua le viveur artiste, qui a réhabilité le cabaret de ses devanciers; il nous peignit aussi le viveur qui se mêle à la joie de tous et oublie volontiers un peu de sa dignité pour trouver des plaisirs plus vifs et moins apprêtés; celui qui se plonge pendant quelques mois de l'année dans le tourbillon populaire, comme les grands seigneurs qui allaient danser aux Porcherons; celui qui ne se condamne à six jours de travail que pour vivre pleinement le septième jour, le viveur des *goguettes*, qui rit, chante, boit, et descend en chancelant le *fleuve de la vie;* et, au dernier degré, le *noceur*, celui que rien ne peut arracher aux chères distractions de la dive bouteille, qui a toujours tant de bonne volonté pour le travail et tant de penchant pour la paresse.

Au delà tout est hideux.

Loin de Paris, le viveur mourrait de chagrin et de consomption. « La province, me disait Nollis, n'est à mes yeux qu'un immense garde-manger; je ne veux pas plus y aller que je ne veux passer par la cuisine avant de me mettre à table. En province, les estomacs n'ont pas d'esprit : ils mangent, mais ils ne savent pas manger; le viveur de département n'est qu'un glouton, ce n'est pas même un gourmand. »

De toutes les nations étrangères, celle qui a les prédilections du viveur, c'est la nation anglaise : Adolphe se rappelait avec attendrissement être venu de Turin à Paris avec un gentleman qui ne reconnaissait les villes qu'il avait déjà traversées que par les salles à manger des auberges dans lesquelles il s'était arrêté.

Adolphe n'est d'aucune société chantante, et cependant il sait ce que tous les chansonniers ont fait de plus spirituel et de plus charmant, et puis il sait aussi des chansons qui n'appartiennent à personne et qui feraient honneur à tout le monde; il a des croquis de mœurs, des souvenirs, des pochades, et des charges les plus grotesques, les plus divertissantes, et qui provoquent infailliblement le fou rire. Il sait tout ce qui inspire la joie; sa compagnie est celle d'un être qui veille à la félicité de ceux qui l'entourent. Adolphe procède de l'artiste, du gastronome, du bon enfant, du bon garçon et du bon vivant; il y a en lui du Désaugiers, du Philibert cadet et du don Juan, moins la scélératesse et l'amour féminin. De tous les types heureux, divins ou diaboliques, il a pris ce qui pouvait le mieux composer une végétation intelligente. Au moral, il se peignait en peu de mots : « Je n'ai pas de vices, disait-il, mais j'ai presque tous les défauts. »

Son existence a été arrangée tout entière pour connaître, aimer et servir le plaisir, et, par ce moyen, obtenir la vie réelle. Son portier compose tout son domestique; il l'a formé, dressé, élevé. Adolphe a en lui plus qu'un serviteur, c'est un ami; cet homme a même pour lui la tendresse et la sollicitude d'un père. « Que faites-vous quand je rentre? lui dit-il un jour. — Je regarde attentivement monsieur, pour savoir s'il faut laisser marcher monsieur, conduire monsieur, ou porter monsieur. » Il a fait ainsi un catéchisme à l'usage de son portier.

Adolphe a horreur du travail; mais ce qu'il craint le plus au monde, c'est l'ennui : il le redoute plus qu'il ne redoute la douleur. Il m'a avoué que, dans sa pensée, ce mot, avenir, n'avait pas un sens bien défini; il n'y croit pas.

Ce soir-là, Adolphe nous quitta de bonne heure; il se disposait à un souper solennel. Il devait y avoir des *toasts* immenses, une lutte d'*ingurgitation* gigantesque, la coupe d'Hercule, « un retour vers les grandes choses que nous avons faites ensemble, » disait-il à Nollis. Pour Adolphe, c'était un tournoi; il s'y préparait en noble chevalier par la promenade et par l'usage des sorbets. Chaque convive, en se mettant à table, devait porter sur son dos une étiquette indiquant son nom et son adresse. Il fallait qu'après le combat on pût reconnaître les morts. C'était un souper à outrance.

Le roi des viveurs a une santé des plus robustes; il pense qu'il y a quelque mérite intellectuel à se bien porter. On lui annonçait dernièrement la mort d'un illustre camarade, jeune encore. « Cela ne peut pas être, s'écria-t-il, il avait trop d'esprit pour mourir sitôt! » Il avait raison, il a conservé son ami. Selon lui, ce sont les sots qui ont dit qu'il fallait faire la vie courte et bonne. Il prétend que le viveur l'embellit pour la prolonger.

L'enfer du viveur, c'est la goutte : elle est à sa vieillesse ce que le remords est à une vie coupable.





LA FEMME DE MÉNAGE

PAR

CHARLES ROUGET



Toute créature du sexe féminin qui consacre humblement la moitié de sa vie à élever proprement ses enfants, qui mesure elle-même, avant de le mettre en des mains étrangères, le calicot destiné au remplacement futur des vieilles chemises de son seigneur et maître, qui possède à fond la théorie de la gelée de groseille et de la marmelade d'abricot, qui se reprocherait comme une énormité très-condamnable de faire imprimer une seule ligne, prose ou vers, signée de son nom, dans un journal quel qu'il soit, et qui regardera l'auteur du présent article comme un sacrilége, ou tout au moins comme un être fort dangereux; toute femme, dis-je, qui réunit en elle les qualités trop rares, hélas! que nous venons d'énumérer ici, peut à bon droit, le dictionnaire aidant, se glorifier du titre pompeusement vulgaire de femme de ménage.

Mais ce n'est point de celle-ci qu'il s'agit.

Sept heures ont successivement sonné à toutes les horloges environnantes: Paris se réveille. Le mouvement et le bruit, circonscrits jusqu'alors dans les quartiers lointains, vont éclater bientôt. Quelques rares piétons, semblables aux rats du bon la Fontaine, se hasardent seuls sur le pavé désert. Des ouvriers se rendant à leur travaux, s'arrêtent aux angles des rues pour allumer leur pipe ou éteindre, si faire se peut, cette soif ardente qui saisit dès l'aurore les ouvriers de Paris. Le quartier s'anime, la rue se peuple et s'émeut, les maisons silencieuses et endormies s'éveillent insensiblement, la porte cochère fait entendre un bâillement prolongé, les fenêtres entr'ouvrent leurs volets comme des paupières alourdies. Dans un instant la vie circulera dans ce corps de pierre. La laitière matinale a déjà repris ses vases de cuivre et ses cafetières de fer-blanc; le commissionnaire sourit de l'œil à ses préparatifs de départ, et le garçon épicier, debout sur sa porte, le nez et le tablier retroussés, regardant tout d'un air goguenard et bon enfant, complète par sa présence la physionomie de Paris à sept heures du matin.

Mais voici venir une femme : au milieu de cette blême population en cornette et en casaquin, en jupons courts et en mouchoirs chiffonnés, déshabillé de femmes de chambre et de bonnes d'enfants, débraillé matinal de la domesticité, cette femme est une anomalie, elle fait tache. Sa figure calme et reposée, son œil clair, sa démarche dégagée, tout annonce qu'elle est déjà levée depuis longtemps. Sa toilette est irréprochable; l'observateur le plus rigide, le moraliste le plus scrupuleux, ne trouveraient rien à reprendre à son ajustement, au point de vue de la décence et de la sévérité. Jamais bonnet de mousseline fanée ne fut plus symétriquement posé sur cheveux plus problématiques. Jamais fichu ne fut mieux joint, jamais guimpe ne fut plus inflexible. Rien dans la tournure, dans le visage, ou dans les vêtements de cette femme ne laisse transpirer le plus petit indice de passion ou de vie accidentée.

S'il est vrai que le visage conserve quelque empreinte des affections de l'âme, des tendances de l'esprit; si les blessures intérieures ouvrent une plaie visible, si la vie déteint au dehors, si le cœur de l'homme, semblable à ces vases d'étain dans lesquels les négociants de Smyrne ou de Constantinople renferment les essences d'Orient, laisse toujours arriver à nos sens quelque émanation fugitive du parfum le mieux concentré; en un mot, si chacun porte en soi le cachet indélébile de sa profession, de ses habitudes, de ses vertus ou de ses vices, nous ne saurons trop quel rang assigner à cette femme, quels

souvenirs évoquer à sa vue, quels fantômes faire surgir autour d'elle.

Voyez-la : elle est seule ; elle marche dans la rue d'un pas tranquille, mais réglé. Rien n'annonce qu'elle s'empresse. Ce n'est point l'ouvrière qui se rend au travail journalier; elle n'a rien de l'effronterie mutine de la femme de chambre; elle passe sans répondre au sourire amical dont chaque apparition nouvelle est saluée : elle n'est pas du quartier, car elle semble ne connaitre personne. Elle seule est vêtue parmi ces quelques femmes couvertes à peine du vêtement de la nuit ; son regard est calme et sans voile, tandis que chacun autour d'elle semble en guerre ouverte avec le sommeil. Quelle est-elle donc? Son visage, empreinte usée, n'offre à l'analyse aucun signe saillant; son costume ressemble, à bien peu de chose près, au costume habituel de la femme du peuple. Elle a pourtant dans son arrangement plus d'uniformité que la bonne, moins d'opulence que la boutiquière, plus de sévérité que la grisette. Elle est propre, mais d'une propreté froide et triste à voir. Eh bien ! cette femme, qui n'est ni bourgeoise ni commerçante, ni cuisinière, ni grisette; cette femme, qui a moins de cinquante ans, et plus de trente, cette femme qui ne sourit pas au commérage matinal des gazetiers en jupons, cette femme, que le concierge vigilant d'une maison de simple apparence salue à son entrée d'un bonjour affable et d'un geste amical, c'est la femme de ménage.

La femme de ménage est une création toute parisienne. S'il en existe ailleurs qu'à Paris, c'est que rien au monde ne saurait empêcher l'exportation. La femme de ménage est en province ce que sont nos livres en Belgique : des éditions contrefaites. C'est à Paris, à Paris seulement, pays de ressources et de subterfuges, s'il en fut, que la femme de ménage a vu poindre son aurore. La femme de ménage est la domestique de ceux qui ne sont pas assez riches pour en avoir d'autres, et pas assez pauvres pour s'en passer. Servitude au rabais, domesticité bâtarde, qui lui vend sa vie en détail, qui lui donne parfois toutes les douleurs de l'esclavage sans qu'elle en ait les profits, qui lui fait changer de maitre, et d'humeur, et de travaux, à chaque instant de la journée. Pauvre femme, que l'on fait travailler à la tâche, ou que l'on prend à l'heure, si l'on veut, tout comme l'on prendrait un fiacre!

D'un caractère triste, mais facile, la femme de ménage, surtout dans ses instants de repos, offre une douce image de la résignation pieuse et du pardon des offenses. Quoique mariée le plus souvent, sa vie s'écoule solitaire au milieu du monde, et ses jours pleins d'amertume s'en vont côtoyant les existences heureuses ou gaies pour le service desquelles Dieu l'a fait naitre. Quand la femme de ménage n'est pas mariée, c'est qu'elle ne l'est plus : elle est veuve. N'allez pas croire pour cela qu'elle ait changé de condition : cette perte de l'objet de ses affections, comme on dit aujourd'hui, n'influe en rien sur sa vie, le mariage n'étant pour elle qu'un veuvage anticipé. Mariée fort jeune, comme on se marie dans le peuple, elle n'a fait que changer d'esclavage; elle a quitté le toit paternel, où elle était préposée à la garde des enfants et aux soins de la maison, pour prendre, sous l'empire d'un époux brutal et grossier, le collier de force de la domesticité ; les premiers jours de son union n'ont point eu de miel pour ses lèvres ; les fleurs dont on avait paré son sein se sont flétries avant la fin du jour sous l'haleine avinée de son époux. Et alors a commencé pour elle cette existence toute de misère, de déboires et de privations, qu'elle traine comme une lourde chaine jusqu'au jour où il plaira à Dieu de la délivrer de ce fardeau. Combien y en a-t-il, hélas! de ces douleurs secrètes cachées sous le regard audacieux de la femme du peuple! Combien de pauvres femmes souffrantes et désolées vous avez coudoyées dans la rue, et qui vous ont apostrophé d'une voix hargneuse, tant la douleur et le chagrin peuvent aigrir les naturels les plus doux! Si vous saviez quels drames poignants et sombres le vice, la misère et la honte jouent parfois entre les quatre murs d'une mansarde; si vous aviez sondé du regard toute la profondeur de ces abîmes où la vertu se débat et lutte contre les suggestions de la misère et de la faim ; si vous aviez vu à quel degré d'abrutissement l'ivresse ou le malheur peut précipiter un homme, car la misère a son ivresse aussi, alors vous comprendriez tout ce qu'il y a de grandeur et d'héroïsme sous cette enveloppe vulgaire; vous liriez dans ces rides prématurées toute une histoire de larmes et de courageuse résignation, et vous seriez saisi d'une respectueuse pitié pour cette créature fragile qui, surmontant les faiblesses de son sexe, domptant son corps comme elle a dompté son âme, se crée une profession ingrate, se plie à un dur labeur, et passe silencieusement sa vie entre un mari brutal, ivrogne et fainéant, qui la vole et la bat, et un maître grondeur, d'autant plus exigeant qu'elle est plus résignée.

J'ai entendu quelque part, dans une bouche provençale, ce dicton populaire auquel l'expression pittoresque du patois ajoutait encore une originalité nouvelle :

« Si une merluche devenait veuve, elle engraisserait. »

C'est surtout à la femme de ménage que ce proverbe est applicable. En effet, selon la règle à peu près invariable des ménages populaires dans lesquels la femme joue un rôle actif, son mari ne fait rien; je me trompe, il fait deux parts de sa vie : l'une se passe au cabaret, c'est-à-dire chez le marchand de vin, attendu qu'il n'y a plus de cabarets aujourd'hui; l'autre, chez lui, à cuver son ivresse ou à battre sa femme. Toutes les femmes de ménage sont battues par leur mari : il n'y a qu'une exception à cette règle, elle est en faveur des veuves.

Après tout, il ne faut pas croire que la femme de ménage en soit plus triste pour cela ; oh! mon Dieu, non : il n'y a guère qu'elle seule qui soit dans le secret de ses misères ; sa vie est aussi claustralement fermée que son fichu, et peut-être n'aurais-je jamais pu vous apprendre un mot de tout ceci, si le hasard, qui m'a favorisé, ne m'avait fait rencontrer un jour sur mon passage celle dont je vous entretiendrai tout à l'heure.

Courageuse par état, patiente par tempérament, économe par nécessité et sobre par inclination, la femme de ménage est sans contredit le plus précieux de tous les serviteurs. L'habitude de voir chaque jour de nouveaux visages a donné à sa physionomie une excessive souplesse; si le plus souvent elle conserve à ses traits cette teinte de tristesse qui les immobilise, c'est que l'indifférence la plus complète règne autour d'elle. Mais qu'elle veuille pour un instant ranimer le sourire éteint sur vos lèvres, vous rendre communicatif et confiant; qu'elle essaye de dissiper le nuage amassé sur votre front, de disjoindre vos sourcils contractés, alors elle inventera des ruses prodigieuses pour vous arracher à vos préoccupations et vous distraire de vos ennuis; elle se fera insinuante et persuasive pour vous attirer sur le terrain solide de son gros bon sens populaire. Ayant beaucoup vécu, elle a beaucoup vu, et partant beaucoup retenu. Son expérience, augmentée de l'expérience des autres, lui a fait une sorte de philosophie pratique propre à toutes les exigences de la vie, et qu'elle a malheureusement la bonhomie de vouloir appliquer à tout. En un



mot, la femme de ménage, abstraction faite de ses griefs individuels et de ses antipathies particulières, dont le nombre est, au reste, fort restreint, la femme de ménage est ce qu'on peut appeler une bonne femme.

Levée avec le soleil, elle consacre ses premiers soins à sa toilette; ne faut-il pas qu'elle traverse tout un quartier, quelquefois plusieurs, pour se rendre à son ménage du matin? D'ailleurs, pour elle, la propreté est plus qu'un luxe, plus qu'un besoin, c'est un devoir. Comment lui confierez-vous sans cela le soin de votre appartement, de vos habits et de vos meubles? Elle le sait, et elle en profite. Sa toilette achevée, après avoir donné un coup de poing préalable au mince matelas de sa couchette, elle se prépare à sortir, non toutefois sans adresser de fréquentes et vives recommandations au seul être qui partage les misères de sa vie et les joies de sa solitude, au seul compagnon qui lui soit resté fidèle.

C'est une erreur profonde, et malheureusement trop propagée, qui a fait jusqu'à ce jour considérer le chat comme un animal malfaisant. Si le chien est l'ami de l'homme, le chat est l'ami de la femme, de la femme de ménage surtout. Quand le veuvage a étendu ses voiles sur sa tête, la femme de ménage reporte sur son chat toute l'affection vouée autrefois à l'époux défunt; car, malgré tous les maux qu'il lui fait souffrir, la femme du peuple aime assez généralement l'homme que le sort lui a donné. Son chat, en héritant de cette nouvelle dose de tendresse, comprend sans aucun doute quelles obligations lui sont imposées en retour: aussi voit-on bientôt s'établir entre ces deux créatures isolées un touchant et mutuel échange de procédés délicats et de bienveillantes attentions.

Pour rien au monde la femme de ménage ne consentirait à se séparer de son chat; la mort seule peut les désunir, mais l'absence ne les séparera jamais: ils sont liés l'un à l'autre comme la plante est attachée au sol, comme la femme de ménage tient au pavé de Paris. A ce propos, il est bon que vous sachiez que, pour elle, Paris ne s'étend pas au dehors de son arrondissement, les extrêmes limites du territoire français n'ont jamais dépassé la barrière; sa patrie, c'est la rue dans laquelle elle vit, la maison où elle est née; et, sans nul doute, si elle avait elle-même présidé à sa naissance, on lirait aujourd'hui sur les registres de l'état civil: « Catherine Bourdon, née le 3 fructidor an VIII, faubourg Martin, n° 11, au cinquième, département de la Seine. »

En politique, la femme de ménage est toujours pour la dynastie déchue, quelle que soit, au reste, la dynastie

régnante. Peu lui importe le bouleversement des empires, la crise ministérielle et la question d'Orient : elle n'a de sympathie que pour le malheur. Le nom seul de la république la fait frémir, et ses yeux ne sont pas encore tellement taris, qu'elle n'y pût trouver au besoin quelques pieuses larmes à verser en holocauste au souvenir de Louis XVI.

Son éducation littéraire n'est guère plus avancée. *Victor ou l'Enfant de la forêt*, la *Gazette des Tribunaux*, et les drames noirs du théâtre de l'Ambigu, sont les colonnes d'Hercule que son intelligence ne lui a jamais permis de franchir.

Si l'espace ne me manquait, je pourrais vous donner ici son opinion en matière d'art, et ses observations non moins curieuses sur l'interprétation de songes appliquée à la loterie. — Encore une puissance déchue, encore un aliment à ses éternels regrets.

Enfin huit heures vont sonner : la femme de ménage entre en fonctions. Après avoir pris en passant votre journal, dont elle ne s'est jamais permis de soulever la bande, elle tourne le bouton de votre porte et s'introduit d'elle-même. Son premier soin est d'ouvrir largement vos rideaux, d'écarter bruyamment les persiennes, et de laisser arriver brusquement jusqu'à vous un vif et gai rayon de soleil, un rayon printanier, qui entre tout d'un trait, escorté du bruit de la rue et du glapissement guttural des cris de Paris.

— Bonjour, madame Charlemagne; quelle heure est-il?

— La demie de neuf heures vient de sonner.

Son premier mot est un mensonge, mais un mensonge officieux, un mensonge d'ami. Vous êtes tant soit peu enclin à la paresse; qui ne l'est pas? Employé d'une administration quelconque, l'exactitude doit être votre première vertu : aussi madame Charlemagne (c'est le nom que nous lui donnerons) a imaginé ce stratagème pour vous arracher plus sûrement aux douceurs du *far niente*. En veillant à vos intérêts, la femme de ménage n'oublie jamais les siens : sa ruse a le double avantage de stimuler votre activité et d'avancer ses affaires; son zèle est louable, et, bien que cette supercherie soit recouverte d'un fil d'une entière blancheur, elle obtient en tout temps un succès infaillible. A peine levé, madame Charlemagne vous persécute de nouveau ; transporté sur les hauteurs du premier-Paris, ou égaré dans les riantes contrées du feuilleton, vous vous abandonnez au plaisir de savourer à votre aise le journal, si obligeamment déposé près de vous, et soudain vous êtes interrompu par un « Monsieur, voici vos bottes, » qui vous précipite des régions éthérées où vous avait emporté votre imagination dans la plus triviale réalité. Mais votre patience n'est pas au bout. Tout en allant et venant, en faisant le lit, en frottant le parquet, la femme de ménage a trouvé le moyen d'activer votre toilette, de gourmander votre lenteur, et bientôt le grand mot, le mot fatal est prononcé : « Le déjeuner de monsieur est servi. » Dans sa bouche, cette formule sacramentelle pourrait se traduire ainsi : « Il est neuf heures, vous ne serez jamais rendu à dix heures à votre bureau; dépêchez-vous : je n'ai pas que votre ménage à faire; il faut que je m'en aille. Si vous ne vous dépêchez pas, je m'en vais, et vous vous servirez tout seul. »

Nota. Ce déjeuner se compose invariablement de la tasse de lait de rigueur ou de la côtelette de fondation.

Une fois à table, vous obtenez quelques instants de répit : c'est l'heure de la causerie familière et confidentielle. Pour peu que vous le désiriez, appuyée sur un manche à balai, ce qui ajoute encore un charme nouveau au pittoresque de son récit, elle vous narrera pour la centième fois au moins les faits et gestes de sa chatte favorite, ou les cures miraculeuses opérées dans sa maison par un cordonnier empirique qui possède un secret pour guérir la migraine. Car la femme de ménage a toujours été la Providence des charlatans et des marchands de vulnéraires; elle possède une multitude de recettes pour faire cuire des œufs avec une seule feuille de papier, et pour couper la fièvre avec une pièce de cuivre rougie au feu. De plus, elle sait détacher les habits et fabriquer toutes sortes de boissons apocryphes, sous le titre inoffensif de tisane. C'est la panacée universelle que cette femme-là : à chaque infirmité elle connaît un remède; et, si quelque chose surpasse sa science, c'est son désir de se rendre utile.

Voici un trait dont j'ai, pour ainsi dire, été témoin. Je ne puis résister au plaisir de le raconter : il peint d'une manière simple, mais touchante, jusqu'à quel point l'abnégation et le dévouement peuvent se rapprocher de l'héroïsme.

Un vieux garçon, caissier retraité d'une ancienne maison de banque, avait à son service depuis fort longtemps une pauvre femme dont la santé débile ne résistait qu'imparfaitement à des travaux au-dessus de ses forces. Ces deux créatures, perdues au milieu de Paris, n'avaient jamais pu vivre en parfaite intelligence, malgré leur isolement presque complet. L'homme était irascible et bilieux ; quant à la femme, toute sa bonté native, toute son angélique douceur, ne pouvaient l'empêcher de se brouiller définitivement, trois ou quatre fois par semaine, avec ce vieillard emporté, rachitique et goutteux. Heureusement que, semblables à des pluies d'orage, ces querelles étaient presque aussitôt dissipées, et tous deux recommençaient la guerre sur de nouveaux frais, après s'être juré une paix et une amitié éternelles.

— Madame, disait le vieux garçon en frappant obstinément sur le bras du fauteuil dans lequel il était cloué par la goutte, vous me ferez mourir, cela est sûr.

— Mais...

— Taisez-vous! taisez-vous! vous dis-je; vous voulez m'assassiner avec ces portes battantes qui me brisent le crâne. Voulez-vous bien vite fermer cette porte! Allez-vous-en!

Et la pauvre femme se retirait, le cœur mortifié et les larmes aux yeux, mais pour revenir le lendemain. Le lendemain, tout était oublié.

Un jour, pourtant, l'orage avait été plus violent que de coutume; la colère du vieillard était montée à un diapason si élevé, qu'il fut tout à coup saisi d'un transport frénétique, et qu'il se renversa roide et glacé dans son fauteuil; la goutte était remontée au cerveau. Trois mois durant, cette pauvre femme garda jour et nuit le chevet du vieillard insensé. Elle ne l'abandonna pas d'une seconde; ses économies de vingt années passèrent en remèdes de toutes sortes, les soins les plus assidus furent prodigués au malade, les plus habiles médecins le visitèrent, rien ne fut épargné pour le sauver. Il mourut.

Il fallut voir alors la sombre douleur de cette femme se reprochant cette mort comme un crime. Elle resta près du corps jusqu'à ce qu'on vint l'enlever de son grabat; surmontant sa douleur, elle l'accompagna elle-même, seule, à sa dernière demeure, et, quand la terre eut recouvert le cercueil, seulement alors elle se retira.

Huit jours après elle s'éteignit sur un lit d'hôpital ; elle fut enterrée dans la fosse commune, car il ne lui restait de toutes ses économies passées qu'une bonne action ; et, si la récompense en est au ciel, cela ne préserve sur cette terre ni de l'hôpital ni de l'oubli.

En général, la femme de ménage nourrit une grande

prédilection pour les célibataires. Je n'oserais affirmer que ce soit en haine du dieu d'hyménée, dont autrefois elle eut tant à se plaindre; toujours est-il qu'un ménage de garçon est ce qui lui convient le mieux, soit que l'isolement rapproche ces deux natures incomplètes, soit qu'une certaine parité de goûts et d'opinion les ramène vers un but commun. Il arrive assez fréquemment que, sur le déclin de sa carrière, la femme de ménage, abjurant ses répugnances matrimoniales et ses préventions d'autrefois, s'unisse par des liens indissolubles à quelque vieux garçon dont l'honnête médiocrité est depuis longtemps l'objet de sa convoitise, après avoir été le résultat de son économie et de ses soins.

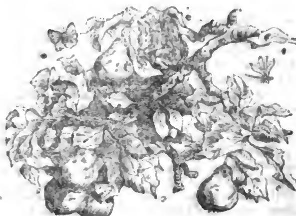
Il est une vérité qui se reproduit à l'état d'axiome dans toutes les sociétés anciennes et modernes, qui revêt toutes les formes, qui emploie tous les moyens, quels qu'ils soient, pour arriver au grand jour et se faire admettre. On la retrouve au théâtre et dans les livres, dans les journaux et dans les salons, à la campagne et à la ville, partout en un mot; cette vérité, la voici: de tout temps, les domestiques ont volé les maîtres. Cela est incontestable : hâtons-nous toutefois d'ajouter que la femme de ménage n'est pas un domestique.

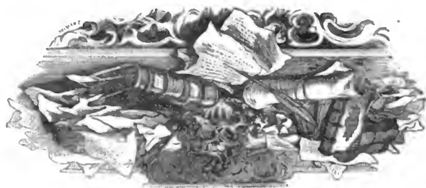
La femme de ménage est un exemple vivant jeté sur la terre pour démontrer à tous que l'immortalité de l'âme n'est pas une utopie, et que les peines de la vie présente ne sont qu'une expiation prématurée des joies de la vie future. Telle est du moins son opinion. Quant à nous, nous persistons à considérer la femme de ménage comme un serviteur fidèle et dévoué; nous déclarons ici qu'à part quelques exceptions heureusement fort rares, elle n'a pas son pareil pour épousseter proprement un habit, brosser un pantalon, ou faire à un vêtement quelconque une reprise imperceptible : c'est que la femme de ménage étend sa sollicitude et son affection jusqu'aux objets inanimés; c'est que, dans la tendresse de son cœur, elle enveloppe du même amour et du même culte l'homme qu'elle sert et les choses de cet homme; c'est que, pour la femme de ménage, il y a peut-être quelque chose au-dessus du célibataire lui-même, c'est le ménage du célibataire.

Aussi, voyez de quelles précautions elle entoure le moindre meuble, avec quelle sorte de respect elle y touche; elle seule possède parfaitement le secret de la conservation des antiques; une main moins légère et moins attentive aurait déjà vingt fois fait voler en poussière tout ce mobilier sexagénaire, qui semble rajeunir chaque jou sous ses doigts. Mais c'est surtout dans l'entretien du vêtement que la femme de ménage est admirable. Persuadée de cette vérité, que si l'habit ne fait pas l'homme, il le pare, la femme de ménage réserve tous ses soins les plus assidus, toutes ses plus délicates attentions pour l'habit.

Elle le brosse et le choie, elle le flatte, elle le caresse, elle le fait beau, elle se complait dans son ouvrage; elle aime à faire disparaître une déchirure anticipée; elle panse avec un soin extrême les nombreuses blessures que l'usage et le temps lui ont faites. Elle seule a le talent de rendre aux coutures blanchies leur première fraîcheur, car les habits de l'homme blanchissent, hélas! encore plus promptement que ses cheveux; puis, lorsqu'elle a achevé la toilette de l'habit, comme celle des meubles, lorsqu'il ne reste plus une seule tache à faire disparaître, un seul coup de balai à donner, la femme de ménage replace tranquillement son fichu sur ses épaules; elle quitte le tablier de cuisine, rempart obligé derrière lequel se dérobe la propreté de sa mise, pour voler à de nouveaux travaux, à de nouveaux succès.

Quand la femme de ménage a achevé sa ronde quotidienne, elle rentre chez elle vers le soir, et, après avoir consacré sa journée aux autres, elle se dilate à son aise dans toute sa liberté. Son quart d'heure de joie sonne à l'instant où elle met le pied dans sa mansarde; les folles expansions de *Minette* lui rappellent les jours heureux et lointains de son adolescence, et, tout en vaquant aux soins de son ménage, du sien, cette fois, elle aime à se bercer dans un monde fantastique d'illusions et de rêves. C'est sans doute pour la femme de ménage que ce proverbe : « Comme on fait son lit on se couche, » a été inventé; car la femme de ménage ne fait son lit que le soir : c'est là un des signes distinctifs de sa profession. Au bout d'un certain temps, la femme de ménage, vieille et retirée des affaires, sollicite une place de gardeuse de chaises à l'église paroissiale de son quartier, car la femme de ménage devient infailliblement dévote sur ses vieux jours; ou bien, si elle se refuse à cette consolation, elle meurt silencieusement dans une misère froide et voilée, car l'hospice lui fait peur, et cette femme, qui a passé toute sa vie pour faire le ménage des autres, n'a pas eu le temps de songer au sien.



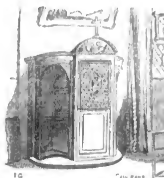


L'ECCLÉSIASTIQUE

PAR

A. DELAFOREST





De toutes les existences sociales que notre première révolution a atteintes, c'est assurément l'état ecclésiastique qui a été frappé avec le plus de rigueur et de persévérance. La noblesse a repris ses titres, après avoir recouvré une grande partie de ses biens, dont l'indemnité a complété la restitution; la bourgeoisie, dans toutes ses professions, a fini par acquérir plus d'importance qu'elle n'en avait autrefois; mais le clergé, raillé et déchu dans le dix-huitième siècle, proscrit et décimé par la Convention, haï et persécuté par le Directoire et ses théophilanthropes, protégé politiquement par l'Empire, malheureusement favorisé par la Restauration, dédaigné, mais ménagé par le *juste-milieu*, le clergé, ou, pour mieux dire, sous le point de vue social, la position, la fortune, les dignités du prêtre, n'ont pu se relever des coups qui lui ont été portés par le protestantisme, la philosophie et l'indifférence, enfants trop bien connus aujourd'hui de toutes les passions mauvaises.

En vain l'Assemblée constituante avait *décrété* une dotation de quatre-vingts millions comme indemnité de la spoliation des biens du clergé; en vain, et plus tard, des temps meilleurs sont-ils venus pour l'Église! Plus de ces princes ecclésiastiques dont le patronage généreux et éclairé reflétait dans les moindres membres du clergé une partie de son influence sociale; plus de ces conciles diocésains et de ces assemblées générales, qui, en assurant le maintien de la discipline et de l'indépendance ecclésiastique, montraient aux peuples la valeur et la puissance de l'Église locale et nationale; plus de ces nombreuses hiérarchies cléricales qui, dans tous leurs degrés, permettaient à chaque prêtre de trouver une place que le mérite, quoi qu'on en ait dit, obtenait aussi souvent que la faveur; plus de ces domaines agricoles qui fournissaient aux besoins du pauvre, et donnaient à leurs propriétaires le droit naturel de siéger, comme les autres citoyens, dans les états généraux de la nation; plus, ou presque plus de ces modestes presbytères, habitations retirées, mais honorables, de l'humble curé et de sa servante canonique; enfin, plus même de ces asiles garantis à la vieillesse ou aux infirmités ecclésiastiques, puisque, à l'exception d'un seul établissement fondé pour douze pauvres prêtres, par le plus illustre écrivain de nos jours, sous les noms vénérés de la plus auguste des filles de Bourbon, il n'existe en France aucune maison où puisse se retirer et mourir l'ecclésiastique sans ressources, que les travaux de l'Église ont mis hors de combat.

L'individualité du prêtre doit nécessairement se ressentir de la situation que des lois athées ou indifférentes ont créée par le clergé. L'état social, ou plutôt *légal*, de l'ecclésiastique, ne commence qu'à la dignité de vicaire, par le salaire officiel qu'il reçoit en vertu du budget annuel. A partir de ce *grade*, son traitement est voté, comme celui du souverain et du garçon de bureau, à titre de fonctionnaire public; et les vingt-huit millions environ que la loi de finances attribue aux trente mille lévites du royaume qu'elle daigne solder pour répondre aux besoins du culte, ne représentent pas mille francs de revenu pour chaque prêtre, et pas un prêtre pour chaque millier de chrétiens.

C'est donc en dehors du prêtre légalement rétribué, depuis le vicariat jusqu'à l'archevêché, que se trouvent le plus grand nombre d'ecclésiastiques, dont l'existence dépend alors, ou des ressources qui leur sont personnelles, ou des produits de l'église qu'ils desservent,



lesquels sont perçus et répartis par la *fabrique* ou congrégation de marguilliers, présidée par le curé de la paroisse.

Il résulte de cette condition générale et particulière du clergé de France, sous le rapport matériel, que le sacerdoce ne peut guère se recruter, sauf quelques exceptions, que dans les classes inférieures et dans les familles honorables, mais pauvres; là où les privations domestiques, nécessairement imposées dès l'enfance, rendront plus tard moins rudes et moins sensibles toutes les autres privations d'un âge plus avancé, auxquelles le prêtre est condamné par la situation sociale que lui ont faite les lois *philosophiques*, et les mœurs publiques qui en ont été la conséquence.

Il en résulte aussi que les vocations spontanées et libres qui se manifestent dans les sphères plus élevées de la société, maintenant dégagées de toute suspicion ambitieuse ou cupide, sont plus assurées, plus durables, plus imposantes, plus respectées.

L'Église actuelle, heureusement délivrée de ces abbés qui n'avaient d'ecclésiastique qu'un titre banal et un demi-costume, de ces abbés dont on voyait les statues coquettes dans les jardins de l'*ancien régime*, de ces abbés qui faisaient des tragédies, à moins qu'ils ne fissent des chansons ou des opéras-comiques, espèce de troupe déréglée, sans chef, sans solde, et qui, quoiqu'ils n'appartinssent pas plus au clergé militant que des corps francs à une armée régulière, n'en déshonoraient pas moins la milice sacrée dans l'esprit de l'ignorant et du vulgaire; l'Eglise actuelle, débarrassée de membres parasites ou honteux, dispose de bonne heure les jeunes lévites qu'elle élève à grand'peine dans son sein à la vie solitaire et semée de privations que plus tard ils pourront retrouver au milieu des hommes de la société nouvelle. En effet, ceux-ci ne profèrent plus, comme jadis, le blasphème ou le sarcasme contre le prêtre : *la mode en est passée, cela est de mauvais goût;* mais toutefois, conduits, ou par une antipathie naturelle, ou par la crainte des muets reproches de la robe ecclésiastique et de la circonspection qu'elle impose, ou par une indifférence systématique, ou par le genre de plaisirs et d'habitudes auxquels ils se livrent, ou enfin par un fâcheux *respect humain*, les hommes de la société nouvelle, disons-nous, fuient, n'admettent pas, ou admettent bien rarement à leurs foyers et à leurs distractions domestiques le prêtre, que tous cependant ils sont obligés de rechercher à chaque circonstance importante de leur vie, y compris celle de leur mort. Le prêtre de nos jours, à la vérité, est bien éloigné de désirer ces distractions et de s'y livrer, alors même qu'elles ne devraient choquer aucune bienséance; et même, si elles se présentent, il les évite, car il voit, il connait, il pénètre, à travers quel-

Paris. — Imp. de [illegible]

ques apparences favorables, les sourdes hostilités, les préventions ou les mauvais instincts qui règnent toujours contre lui, et il ne veut ni les braver ni les exciter. Mais ces tribulations, cet abandon, ces dédains, le prêtre a appris à les supporter par l'éducation prévoyante et forte qu'il a reçue, et qui a été dirigée dans ce sens, que le prêtre, toujours prêt à toutes les situations, doit savoir se passer du monde, tandis que le monde ne peut se passer de lui, tant est grande, réelle, indestructible, la place que l'Évangile, les siècles et les mœurs lui ont assurée dans toute société civilisée.

Sans parler de pauvres enfants charitablement élevés chez des curés de campagne, sans parler de quelques élèves instruits comme *enfants de chœur* dans les maîtrises des paroisses, et qui, les uns et les autres, poursuivent quelquefois jusqu'au bout les études sacerdotales au séminaire, les jeunes gens se servent eux-mêmes dans leurs chambres; par humilité pour eux-mêmes, et par économie pour la maison, ils se servent entre eux dans les réfections communes, auxquelles participent, comme dans toutes les promenades, et avec une parfaite égalité, les supérieurs et professeurs. Lever, coucher, heures de classes, d'études, de prières, distribution des lettres du dehors, répartition aux pauvres des restes de chaque repas, infirmerie, achat et vente à l'intérieur de tous les objets nécessaires à la vie scolastique, en un mot, tous les devoirs et tous les mouvements de la maison s'accomplissent à tour de rôle, sous la direction d'un élève qui, de bonne heure, prend ainsi l'habitude de l'ordre, d'un commandement patient et régulier, d'une obéissance raisonnable et facile. Les abstinences, les longues méditations, les exercices de piété, accoutument le corps à toutes les volontés de l'esprit. Là, en même temps, jamais de punitions corporelles; tout est conduit, tout cède, tout s'assouplit devant la seule autorité de la raison et de la règle. L'élève qui ne peut ou qui ne veut s'y soumettre n'y est point contraint, et se retire aussi paisiblement qu'il est entré. Soit à la maison de ville, soit à la maison de campagne, les récréations et les plaisirs, selon l'âge et les goûts, sont animés et joyeux, sans devenir bruyants et querelleurs : pour ceux-ci, les conversations littéraires et philosophiques, pendant une marche continuelle et rapide; pour ceux-là, la gymnastique, la balle, le cerceau, la corde, les barres; puis les échecs, le trictrac, le billard, pour ceux qui les préfèrent à des exercices plus vifs.

Ainsi, et longuement préparé à toutes les situations, à toutes les sollicitudes de la vie, il n'est en quelque sorte aucun mouvement de l'ordre social auquel le prêtre ne prenne part, et où il ne porte, avec l'influence salutaire de son exemple, la résignation, la dignité, la convenance de son ministère et du caractère qui lui est propre.

En sortant du séminaire, devient-il *précepteur* de l'enfant de quelque grande ou opulente maison, laquelle continue ou affecte les traditions aristocratiques, grave, mais affectueux avec son élève, qu'il ne quitte jamais, c'est par le respect qu'il inspire à ce surveillant continuel et malicieux de toutes ses actions que l'abbé finit par gagner une confiance et une amitié que son pupille, devenu homme et père, transmet plus tard à ses fils

Placé, par la nature même de cet emploi, dans la double et difficile position de quasi-domesticité vis-à-vis du maître de la maison, et de supériorité mixte vis-à-vis des domestiques, tout à la fois lui-même maître et serviteur, on ne le voit jamais servile ou impérieux, hautain ou familier. S'il flatte, c'est avec mesure, s'il commande, c'est avec réserve. On ne peut accuser ni son humilité, ni son exigence. Et, enfin, après le voyage obligé en Suisse, en Italie, en Allemagne; quand l'éducation de son pupille est terminée, qu'il reste ou non le pensionnaire viager de la famille, l'abbé n'en demeure pas moins presque toujours l'ami de la maison et le confident de tout le monde.

Dédaigneux ou effrayé des avantages et des difficultés du préceptorat, a-t-il préféré se vouer sur-le-champ aux devoirs sacerdotaux, et, après l'ordination de Noël, son évêque l'a-t-il nommé prêtre habitué de quelque paroisse de grande ville, c'est là qu'il faut étudier avec admiration les labeurs et la résignation du prêtre français! Admis au dixième ou au douzième dans le partage du produit volontaire des baptêmes et de quelques messes commémoratives (les mariages et les services mortuaires devant être réservés aux vicaires et aux curés), c'est tout au plus si, dans ce casuel très-variable, il trouve de quoi pourvoir aux premiers besoins de la vie. S'il est abrité, c'est au haut de quelque maison décente, mais obscure; s'il a quelques meubles, il n'a point de mobilier; s'il est servi, c'est parce que quelque pieuse *femme de ménage* trouve dans sa propre charité une compensation suffisante à l'insuffisance du salaire qu'elle reçoit du prêtre.

Sera-t-il permis de dire : Si ce n'était que cela! si ce n'étaient encore que les visites aux malades, aux pauvres, aux prisonniers, là où les dégoûts naturels à l'humanité sont surmontés chez le prêtre par le sentiment du devoir, de la mansuétude évangélique et de la récompense céleste? Mais qui pourrait justement apprécier les ennuis douloureux d'un esprit cultivé qui se trouve en contact obligé et continuel avec des enfants, des femmes, des hommes de la condition la plus inférieure, dont l'intelligence n'est en quelque sorte ouverte à aucune lumière, qui ne savent ni discerner ni définir la portée de leurs actions journalières, qui ne savent pas même la valeur des mots qu'ils emploient, espèces de demi-sauvages qui n'offrent pas, en compensation de leur ignorance et de leur stupidité, l'attrait spirituel et fortifiant d'une conversion à opérer, d'une civilisation à fonder? Conçoit-on le supplice de ces instructions réitérées, de ces directions de confréries de vieilles filles dévotes, de ces confessions inintelligibles qui sont toujours le partage du jeune prêtre à son début dans le ministère de quelque paroisse? A la vue de pareilles misères intellectuelles, qu'il est cependant aussi nécessaire que méritoire de subir, à la pensée de telles douleurs qui sont supportées avec patience, courage et joie, les prêtres de nos églises ne pourraient-ils pas à bon droit répondre à ceux de nos héroïques missionnaires qui vont s'exposer aux tortures matérielles : *Et nous, sommes-nous donc sur des roses?*

Puis il faut, au catéchisme, que l'ecclésiastique joigne à la lucidité de ses instructions, si délicates devant de tels auditeurs, la variété, l'enjouement indispensables pour soutenir et encourager leur attention, par un mélange de récits, d'anecdotes, de plaisanteries même, lesquelles, il faut en convenir, ne sont pas toujours bien plaisantes et bien agréablement racontées, mais qui n'en ont pas moins de succès et de fruit, si l'on doit en juger par l'exactitude des enfants aux leçons du directeur, par leurs travaux sur les compositions qu'il leur donne, par la gaieté qu'ils laissent éclater.

Ce n'est pas tout pour le prêtre que de savoir et de savoir parler; il faut encore qu'il sache chanter et que, par son exemple, il apprenne à ses jeunes pénitents des hymnes de piété. Disposés sur des airs dont le prêtre et ses ouailles innocentes ne connaissent pas toujours le type mondain, ces hymnes excitent les railleries de quelques auditeurs plus âgés, et, malheureusement pour

eux, trop bien instruits de l'origine profane de ces airs, purifiés d'ailleurs par l'exécution et l'intention des choristes du catéchisme et de leur dévot *impresario*.

Nous ne pouvons suivre le prêtre dans le détail de tous ses devoirs, au baptême, au mariage, à la sépulture, puisque nous devons surtout le montrer, en dehors du ministère de l'Eglise, dans ses rapports avec le monde et l'ordre social. Après de longues années d'épreuves, son mérite, sa famille ou quelques protecteurs aidant, il finira peut-être par devenir vicaire et curé; qui sait? vicaire général, chanoine; qui sait encore? évêque, archevêque; que vous dirai-je? cardinal et pape; car, pour peu qu'il ait d'humilité, le prêtre peut toujours, sinon espérer, du moins redouter d'être chargé du gouvernement du monde.

Comme il a été élevé pour toutes les conditions, il est préparé à toutes les fortunes, et il saura également bien les subir toutes. La chasteté, la pauvreté, la résignation qu'il a constamment observées ont fini par le rendre maître de lui-même. Indifférent sans égoïsme, charitable sans accès de sensibilité, observateur sans médisance, silencieux sans dédain, prudent sans lâcheté, il agira toujours de façon à se trouver sans reproche aux yeux du monde dans lequel il ne se mêle pas, parce qu'il sait qu'il est plus facile de s'abstenir que de se contenir. Vous n'entendez guère parler du prêtre, en effet, que quand vous avez besoin de lui. N'est-ce rien, de bonne foi, n'est-ce pas, au contraire, chose merveilleuse que, pauvre ou riche, simple eccésiastique ou dignitaire de l'Église, le prêtre, qui touche à tous les mouvements sociaux, ne soit jamais compromis dans aucun d'eux? Vous tous quo de bonnes ou de mauvaises affaires ont conduits devant tous les degrés de la justice humaine, dites-le : y avez-vous jamais entendu prononcer le nom d'un ecclésiastique, créancier ou débiteur, demandeur ou défendeur dans aucun litige? jamais, assurément; et si j'ose ici réveiller un instant les souvenirs publics sur deux hommes, dont l'un même n'était pas Français, et que l'Eglise avait condamnés avant que les cours d'assises en eussent fait justice, c'est que ces deux seuls exemples au milieu d'un siècle dont les oreilles et les yeux sont incessamment ouverts sur les moindres égarements ecclésiastiques, sont une des plus complètes démonstrations du caractère et des qualités du clergé français, auquel nul autre ne saurait être comparé. Qu'est-ce, en effet, que deux et même qu'une seule brebis coupable parmi les trente mille prêtres que notre Eglise compte dans son sein? et quel corps ecclésiastique de l'Italie, de l'Allemagne, du Portugal, de l'Angleterre, de l'Espagne et des deux Amériques fourniraient, comme le clergé français, le tableau de si grandes, de si générales vertus, unies à tant de pauvreté, de dignité, de lumières!

Depuis que, enseveli désormais dans quelques momies législatives, académiques et municipales, l'esprit *voltairien* a cessé d'inventer et de publier les prétendus méfaits ecclésiastiques, on voit, au contraire, la vérité succédant à la calomnie, les feuilles publiques journellement remplies de traits de courage, de dévouement, de bienfaisance, accomplis par des prêtres qui pourraient se borner à recommander les œuvres qu'ils pratiquent. C'est le saint prélat de la capitale qui, dans toute l'intensité d'une maladie contagieuse, ne quitte plus les hôpitaux et se charge des orphelins que le fleau mortel a laissés à son inépuisable charité; c'est un jeune vicaire qui se précipite dans les flots pour en retirer, au péril de sa propre vie, l'imprudent ou l'insensé qui allait y périr. C'est celui-là qui brave les dangers d'un incendie pour sauver la chaumière du pauvre, ou l'établissement industriel qui nourrissait un grand nombre d'ouvriers. C'est celui-ci qui se jette entre deux hommes, égarés par un faux point d'honneur, et qui entraine à une sincère réconciliation ceux que la haine portait à s'égorger. Il n'y a pas de jour, enfin, où la publicité, mieux éclairée, ne révèle quelque action généreuse de ceux que naguère elle chargeait de torts et de crimes.

Reprenons les plus près de nous.

Aumônier des colléges de l'université, c'est avec douleur sans doute, mais sans découragement, que le prêtre offre aux élèves des instructions et des exemples dont l'efficacité est au moins affaiblie par l'indifférence ou l'éloignement des supérieurs de ces pensionnats officiels.

Aumônier des maisons de détention, et moins gêné par les gardiens de la prison que par les geôliers du collége, il laisse quelquefois dans l'âme, et presque toujours dans la bourse des malheureux qu'il visite, des secours mieux reçus et mieux employés que le monde ne l'imagine.

Il n'est plus possible d'esquisser les effets de l'intervention et de la présence de l'ecclésiastique sur les vaisseaux de l'Etat et dans les régiments de l'armée, puisque, depuis 1830 il a été décidé que nos soldats et nos marins, malades, blessés ou mourants, pouvaient très-bien se passer des distractions, des consolations ou des forces spirituelles, que, après avoir partagé leurs périls, les *aumôniers militaires* leur prodiguaient naguère à l'hôpital ou à l'ambulance.

Mais, dans une autre épreuve dont il n'a pas été privé du moins, dans les bagnes ou dans l'assistance que le prêtre accorde au condamné que l'on conduit au supplice, quelle patience, quel courage, quelle force d'âme et d'esprit ne doit-il pas posséder pour aborder, pour accompagner, avec le visage et la parole de l'espérance et de la paix, ceux qui croient avoir à jamais perdu l'une et l'autre! Est-il un seul de nous, animé même des sentiments les plus chrétiens, et doué à la fois des facultés les plus résistantes à toute émotion, qui pût supporter, que dis-je? qui eût choisi ce redoutable devoir que le prêtre français accomplit avec majesté, alors même que toute la nature comprimée de son être fait malgré lui jaillir de son front sublime quelques gouttes de cette sueur surhumaine, qui rappelle celle de la divine agonie?

Est-ce tout enfin? non; et, comme on le dirait dans le langage vulgaire, vous avez pire ou mieux que cela : c'est le missionnaire; non pas, entendez-vous bien? le missionnaire des sociétés étrangères et protestantes, qui s'en va, songeant à sa fortune, avec femme et enfants, roulant dans une bonne voiture, monté sur un bon vaisseau, vendre ou jeter avec insouciance ou bénéfice des Bibles anglaises, genevoises ou allemandes, à des gens qui ne savent et ne sauront jamais ni l'allemand ni l'anglais : c'est le missionnaire catholique, qu'il faut seulement nommer ici, celui dont nous vous donnerons bientôt le portrait complet, qui se dévoue avec joie à tous les sacrifices, parce qu'il croit à la parole de son Dieu, et qu'en parvenant à la communiquer à ceux qu'il élève au bonheur du christianisme, il sait qu'il aide à la propagation de la science, de l'art, du commerce, et qu'il contribue ainsi à la gloire de sa patrie.

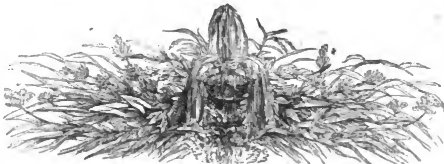
Et puis, avec toutes ces obligations, ces abnégations, cette pauvreté, imposez donc encore au prêtre le devoir du mariage! Cédez aux déclamations, aux niaiseries, aux exigences du protestantisme et de la philosophie! faites que notre prêtre ait une femme, et il ne pourra plus être

le soutien de toutes celles qui, dans leurs faiblesses ou leurs douleurs, n'ont recours qu'à lui; faites qu'il ait des enfants, et il ne pourra plus se consacrer aux enfants du peuple; faites qu'il ait les besoins, les jalousies du ménage et de la paternité, et vous ne le verrez plus charitable, doux, patient, discret; car il ne pourra plus l'être, soit au milieu des joies, soit au milieu des chagrins domestiques et des scandales que lui ou les siens ne manqueront pas de donner au monde; et vous ne pourrez plus en tirer aucun service; et, pour tout dire, vous ne croirez plus au prêtre, vous n'irez plus à lui : qui sait? vous le mépriserez peut-être. Et d'ailleurs il ne vous demande pas le mariage; au contraire. Aussi bien que nous, il en connait les charges et les dangers, qu'il place avant ses bénéfices et ses douceurs. Ce n'est pas seulement pour suivre l'exemple du Fils de Dieu; ce n'est pas seulement parce que le juste sens de l'Ecriture lui indique le célibat, ce n'est pas seulement parce que la discipline générale de l'Eglise le lui interdit, que le prêtre répudie le mariage pour lui-même; c'est encore parce qu'il comprend combien la pureté de ses esprits, la chasteté de ses sens, la liberté de sa personne, l'absence de tous les besoins individuels, sont nécessaires à la majesté de son ministère, à l'autorité de ses fonctions, à la dignité de son caractère, à l'accomplissement de ses devoirs si nombreux, qu'il manquerait à la fois aux obligations du prêtre et de l'époux, s'il n'avait pas la possibilité d'être l'un sans être l'autre.

Dans ces tableaux rapides, et forcément restreints, il n'y a ni exaltation ni poésie; il n'y a que des vérités et des faits simplement rapportés. C'est le portrait de l'ecclésiastique français, placé sous son véritable jour, et dégagé en même temps du respect irréfléchi dont l'entoure une dévotion étroite et de l'hypocrisie dont le libertinage veut toujours le couvrir. Ce n'est pas le prêtre tel que le fait ou le voudrait un monde niais ou calomniateur, c'est le prêtre tel qu'il est, plus homme des besoins, des idées, des progrès, que dans aucun autre siècle, parce que le temps et les malheurs de l'Eglise n'ont pas été perdus pour lui.

Peut-on désirer ou craindre de le voir, comme à d'autres époques, se jeter dans les intérêts, dans les combats, dans le gouvernement des peuples et des rois? Armé de son caractère, de sa prudence, de ses lumières, le prêtre reparaîtra-t-il sur la scène du monde comme directeur ou conseiller des affaires publiques? Le doit-il? le peut-il? Grande question, plus *actuelle*, plus prochaine peut-être que le vulgaire ne le soupçonne! grande question que quelques ecclésiastiques de nos jours semblent résoudre affirmativement par l'éclat et la solidité de leurs talents, de leurs écrits, de leurs vertus, qui paraissent les rendre dignes et capables de conduire les nations; mais en même temps question à laquelle la masse du clergé, dans ses discours, et la masse du peuple, dans ses dispositions, semblent répondre : Non.

Quoi qu'il en soit, et dans le résumé de tous les traits sociaux et distinctifs de la physionomie ecclésiastique, regardez, depuis le séminaire, regardez à la chapelle du collége, à la caserne du régiment, à la proue du vaisseau, au berceau du baptême, à la bénédiction du mariage, au lit du mourant, devant la chaumière du pauvre et la hutte du sauvage, sur les degrés, les pavés, les tapis de l'hôtel, du palais, de la prison, du bagne ou de l'échafaud, vous verrez toujours le prêtre catholique, l'homme de tous et de tout, universel comme son Eglise, avec l'attitude et la parole qui conviennent aux temps, aux lieux, aux personnes; car le caractère typique, général et particulier de l'ecclésiastique, dans l'ordre social, celui dont l'éducation lui a imprimé l'ineffaçable empreinte, c'est l'observation de toutes les convenances, c'est le sacrifice facile à toutes les situations. On a dit avec raison : « Il n'y a pas de convenance qui ne renferme une vertu; » et c'est en effet parce que le prêtre français est le parfait modèle de toutes les convenances, qu'il laisse toujours apercevoir ou supposer en lui l'exercice de toutes les vertus.





UNE FEMME A LA MODE

PAR

MADAME ANCELOT



Est-ce possible? qui l'aurait pensé? et que faut-il faire maintenant? disait presque à voix basse et à elle-même une belle jeune femme plongée dans une inquiétude nonchalante; puis ses grands yeux bleus se levaient sans que sa personne gracieuse et paisible fit aucun mouvement, et ses regards s'attachaient sur une glace si bien placée, qu'elle réfléchissait des pieds jusqu'à la tête la belle rêveuse, qui ne pouvait éviter de s'y retrouver tout entière.

Elle resta quelques instants silencieuse et attentive, examinant ce visage régulier, ces traits délicats, ces nobles contours, dont rien n'avait encore altéré la fraicheur; des boucles blondes, soyeuses et abondantes s'échappaient d'un léger bonnet du matin jeté sur sa jolie tête, moins pour la couvrir que pour l'orner; les rubans restés flottants au hasard n'étaient là que pour attester la négligence qui avait présidé à l'arrangement matinal; négligence habile qui doit toujours rendre assez belle pour qu'il semble impossible que la plus brillante toilette puisse ajouter quelque chose à la beauté.

Pourquoi donc y a-t-il aujourd'hui, dans toute cette jeune femme d'ordinaire si fière, si imposante, si maîtresse d'elle-même, de ses paroles, de ses mouvements et de ses regards, un mol abandon plein de découragement et de soucis? Est-ce une coquetterie nouvelle? Étudie-t-elle une plus gracieuse et plus ravissante expression? Non : cette suave indolence, cette vague rêverie, sont sans apprêt; aucun art n'a présidé à cette pose pleine de charme, et cette puissance de séduction que la jeune femme possède en ce moment à son insu vient de ce qu'elle l'ignore, de ce qu'elle a oublié cette fois de penser à elle-même, et que ses mouvements comme son immobilité, tout est naturel, tant son âme agitée par le plus grand intérêt de sa vie est entièrement concentrée sur l'objet de son inquiétude secrète; oui, toute la personne d'Émma, de cette vive et brillante comtesse de Marcilly, dont la mode avait fait sa divinité favorite, est en ce moment triste, distraite, découragée, à demi couchée dans une causeuse de velours bleu, d'où ses cheveux d'un blond doré, et son teint si délicat, si blanc et si doux, se détachent admirablement; et sa tête est légèrement inclinée, comme si le poids de graves et profondes pensées, trop lourd à porter pour sa faiblesse, l'entrainait malgré elle; une de ses mains, blanches, longues et flexibles, est tombée mollement à ses côtés, et se perd dans les plis multipliés du long peignoir de cachemire blanc qui l'enveloppe jusqu'aux pieds, et qu'une torsade blanche, nouée au bas de sa taille svelte, retient seulement pour attester la délicatesse de cette taille élégante, dont les contours se devinent à peine dans l'immense ampleur de sa robe : si l'autre main n'a pas suivi cette pente naturelle, c'est qu'involontairement elle s'est trouvée arrêtée par une imperceptible chaine d'or que la belle rêveuse avait passée à son cou quelques instants auparavant, par un mouvement machinal, sans doute, car elle n'a pas jeté les yeux sur la petite montre que supporte cette chaine et que ses doigts ont retenue et tiennent encore sans but et sans projet. Le cadran de la montre, celui des pendules, eussent vainement frappé les regards de la comtesse, elle n'eût rien vu. Que lui importait l'heure? Elle ne peut rappeler ni un souvenir, ni une espérance qui fasse battre son cœur. Emma n'a jamais aimé qu'elle seule au monde, et dans ce moment, absorbée par une idée, il n'y a plus de jours, plus d'heures, plus rien qui marque le

temps pour elle, la vie est tout entière dans ce qui l'occupe. L'emporter, triompher, tout est là, le reste n'existe plus.

Elle est toujours immobile, mais sa pensée s'échappe encore malgré elle de ses lèvres; ses paroles trahissent le secret qui l'agite, et ses yeux interrogent avec anxiété le miroir, confident involontaire de ses craintes cachées. « Ai-je donc, dit-elle, perdu quelque chose de cette beauté qu'on admirait? Un changement inaperçu par mes regards troublés a-t-il enlevé la puissance à ce visage qui charmait? Ai-je oublié dans ma toilette cet art d'être élégante avec assez de bizarrerie pour attirer les yeux, sans approcher de cette singularité qui peut toucher au ridicule? Il ne s'agit pas pour moi d'être bien, mais d'être mieux; d'être jolie, mais d'être la plus jolie; d'être remarquée, mais d'être seule remarquable, car il vaudrait mieux être au premier rang dans un village qu'au second dans Paris. » Emma ne put s'empêcher de sourire en parodiant ainsi un célèbre bon mot, et d'ajouter : « Oui, César avait raison... il fut le plus grand parce qu'il fut le plus ambitieux, et l'ambition, c'est la coquetterie des hommes, voilà tout. » Et le regard de la belle ambitieuse avait l'air orgueilleux d'un conquérant sûr de reprendre à main armée la puissance qu'on a osé lui disputer. Puis, pour accroître sans doute son courage en se rappelant ses droits incontestables au pouvoir qu'elle veut ressaisir, Emma continua :

« Que de sacrifices n'ai-je pas faits? que de soins n'ai-je pas pris pour assurer mes succès et conserver ma place de femme à la mode, dans un temps où la gloire est si capricieuse et les places si difficiles à garder? Il m'a fallu autant d'habileté que de bonheur, autant d'adresse que de beauté, autant de calculs que de chances favorables! Si j'avais écouté parfois mon plaisir, mon caprice, mon cœur, je risquais tout. Cette puissance est comme les autres, enviée, disputée, attaquée chaque jour, car la réputation et le pouvoir d'une femme à la mode sont, comme la réputation et le pouvoir d'un homme d'État, à tout moment remis en question et en danger.

« Madame de Mérinville n'a-t-elle pas, l'année dernière, occupé les salons pendant toute une semaine par son imposante beauté? Heureusement elle était si peu spirituelle, qu'à la première réunion assez intime pour permettre la conversation j'ai pu sans peine mettre en relief sa bêtise et détruire ainsi son empire, car nulle part on ne règne longtemps sans esprit.

« La délicate figure de lady Morton aurait bien pu captiver aussi la capricieuse attention du monde, mais ses toilettes étaient si bizarres, que leur singularité approchait trop du mauvais goût; elles étaient *excentriques*, il est vrai, mais sans grâces : la simplicité de ma parure auprès d'elle fit ressortir le ridicule de la sienne. En France, on ne plaît qu'un moment avec le mauvais goût.

« Quant à la brillante duchesse de Romillac, c'était vraiment une redoutable rivale. Son rang, sa fortune, son éclat dans ce pays des vanités auraient pu triompher. Ils occupèrent d'elle pendant un mois, mais elle eut l'imprudence de se compromettre avec le bel Edouard d'Arcy, et, pour une femme à la mode, qui doit mettre au nombre de ses armes les plus dangereuses des espérances adroitement exploitées dans l'intérêt de sa puissance, aimer réellement, c'est abdiquer.

« Mon pouvoir s'augmenta de tout l'éclat de mes rivales détrônées. Je croyais avoir échappé à tous les dangers, et, continua Emma avec une expression de tristesse et d'amertume, c'est elle! c'est Alix de Verneuil, une femme de province, une parente que j'accueille, que j'installe chez moi, quand, après deux ans de veuvage, elle veut visiter Paris; — elle, moins jolie que moi pourtant, moins élégante, moins occupée surtout du soin de plaire, c'est elle qui fixe maintenant les regards de tous! »

La belle comtesse retombe après ces mots dans un morne abattement. Pour la première fois, elle craint sérieusement de perdre sa puissance, elle sent enfin qu'il peut arriver un moment où elle existera sans être la femme à la mode. Jusque-là, elle avait cru ce titre tellement identifié à sa personne, que la mort seule devait le lui ravir. N'être plus la première, est-ce que c'est vivre? Car, depuis le jour où Emma s'était emparée de cette faveur inexplicable, capricieuse, frivole et puissante en même temps, qui donne le sceptre de la *mode*, sa vie avait été changée! Plus d'amitié!... Les femmes ne furent plus à ses yeux que des rivales; le monde, qu'un théâtre où elle jouait constamment un rôle, et les plaisirs, une occasion de se montrer! Sa toilette ne fut plus ni le chaste vêtement de la femme modeste, ni la gracieuse parure d'une femme aimée, encore moins la négligence pleine de charme de celle qui s'oublie pour penser à un autre! Ce fut d'abord et à tout prix le luxe, la variété, la magnificence et l'éclat; puis des idées bizarres, des recherches piquantes pour ranimer constamment l'attention fugitive; enfin toutes les facultés de son intelligence, toutes les heures de sa journée, furent consacrées à fixer cette insaisissable puissance, aussi impossible peut-être à définir qu'à conserver!

Qui pourrait dire en effet comment et pourquoi l'on devient une femme à la mode, quels sont les moyens, quel est le but? Est-ce avec l'éclat de la beauté, ce seul pouvoir incontesté de la femme? Non, car souvent la plus belle passe inaperçue. Est-ce avec l'esprit, cette force invisible qui soumet toutes les autres? Non, car souvent il manque à la reine que la mode a choisie. Est-ce le rang, cette supériorité que l'orgueil n'admet plus, qui l'attire? Non, car la divinité moqueuse ne l'a jamais reconnue, et on la vit déserter les palais pour le boudoir de Ninon. Est-ce l'opulence qui l'attache? Non, car la mode capricieuse jette parfois sans respect le ridicule jusque sur cet or brillant qu'étale à plaisir la vanité. Il n'est donc point de moyen certain pour l'atteindre, point de règle pour la fixer.

Si c'est particulièrement en France, ce n'est pas exclusivement à Paris et dans le grand monde que naît cette plante curieuse et variée, chaque société, chaque province, chaque ville, grande ou petite, voit régner quelque brillante *Célimène* exerçant un despotique empire sur la toilette des femmes qui l'approchent ou le cœur des hommes qui l'entourent. Là, comme à Paris, les unes ont reçu le rôle d'un caprice du sort; les autres ont eu le caprice de s'en emparer, soit pour échapper à l'ennui et pour user une activité toujours sans emploi dans la vie d'une femme, ou bien pour tromper peut-être par l'apparence de l'amour leur cœur effrayé de la réalité; soit aussi parfois pour venger leurs belles années de jeune fille que la pauvreté livra au dédain de ces hommes dont la vanité cherche la jeune femme, qui prend alors sa revanche.

A côté de toutes les favorites de la mode, il y a aussi des victimes, femmes malhabiles ou malheureuses, courant les chances des usurpateurs maladroits qui visent à la puissance sans l'atteindre et ne recueillent de leur folle entreprise qu'un ridicule; car nul n'a pu fixer les règles de ce jeu dangereux, où avec tant de choses à perdre, l'on en a si peu à gagner!

Aussi tout fut-il employé par Emma pour réussir, et, faute de certitude sur les causes de sa faveur, elle n'en



voulut point laisser sans les tenter : parents, amis, fortune, tout fut sacrifié à cet insatiable désir de briller. La vanité, l'orgueil, l'égoïsme, étouffèrent la sensibilité, la tendresse et la bonté. Si Emma eût perdu son titre de femme à la mode, il ne lui serait donc plus rien resté.

Et sa pensée s'égarait dans des réflexions infinies. Jamais ministère, voyant une majorité douteuse mettre son pouvoir en péril, ne se jeta dans de plus vastes et plus nombreuses conjectures sur les causes de la défaite qu'il craint ou du triomphe qu'il espère; jamais des images plus diverses ne vinrent lui présenter un plus grand nombre de moyens de séduction à exercer sur les rebelles, de coups d'Etat à frapper sur les esprits avides d'événements, ou de faveurs légères à répandre avec adresse sur les plus récalcitrants, sans cependant compromettre sa dignité.

— A la promenade le matin, au bal le soir, comme ils l'entourent maintenant tous! poursuit Emma. C'est qu'aussi le comte de Prades ne voit qu'elle, lui si dédaigneux, que toutes les femmes ont essayé vainement de le captiver! lui qui portait partout cet air ennuyé et indifférent qui excite toujours la coquetterie et la curiosité! Comment ne pas tenter de réussir où toutes ont échoué; ne pas essayer de se faire aimer de qui n'aime que soi; ne pas s'efforcer de distraire d'une préoccupation qui distrait de tout? C'est une tâche digne des plus audacieuses; car enlever un homme à l'amour d'une autre femme n'est rien, mais l'enlever à l'amour de lui-même ou bien à un souvenir inconnu, triompher d'une rivalité dont on ne peut dire aucun mal, faire une chose impossible enfin, à la bonne heure, on peut s'en donner la peine. C'est un but digne de tenter, et ce but, Alix l'avait atteint sans y penser. Tout le monde remarquait l'attention que lui donnait le comte, elle seule semblait ne pas le remarquer et paraissait même le fuir, ce qui donnait à tous l'envie de la chercher.

Emma restait plongée dans ce labyrinthe de conjectures, car de l'hommage de deux ou trois héros de salon dépend la place que le monde assigne à une femme, et elle avait attiré près d'elle tous ceux qui disposent ainsi de la faveur de la mode, jusqu'au moment où Alix de Verneuil, en obtenant toute l'attention de M. de Prades, avait vu se fixer sur elle l'admiration générale.

La jeune rêveuse ne bougeait plus; elle était immobile et tellement préoccupée, que ce fut comme réveillée d'un sommeil profond qu'elle s'écria avec un vif mouvement de surprise :

— Alix! vous ici!

C'était en effet madame de Verneuil, brune piquante, à la figure expressive et animée, qui répondit en riant :

— Eh bien! ne m'attendiez vous pas pour la promenade?

Et ses regards surpris examinaient le négligé d'Emma, qui annonçait l'oubli ou le changement de leur projet.

— Et vous comptiez que j'irais, et vous comptiez sans doute aussi que nous y rencontrerions M. de Prades?

Il y avait un dédain plein d'amertume dans l'expression de la comtesse. Alix ne répondit pas. Emma vit alors madame de Verneuil s'asseoir tranquillement comme quelqu'un renonçant à sortir; il lui prit une violente envie de disputer.

— Puisque vous aimez le monde et les endroits où il se réunit, dit-elle, pourquoi donc avez-vous pris un prétexte hier pour vous dispenser de paraître à la soirée qui avait attiré chez moi ce que Paris offre de plus brillant?

Alix sourit.

Après un moment de silence, la comtesse ajouta avec impatience :

— Dédaignerez-vous donc aussi de me répondre?

Madame de Verneuil resta encore quelques instants avant de parler; mais les yeux de la comtesse l'interrogeaient si vivement, qu'elle finit par dire en riant :

— J'étais souffrante, réellement souffrante, puis...

— Puis?... reprit la comtesse presque avec colère.

— Vous le voulez, Emma, mais ne vous fâchez pas, répondit Alix toujours riante et maligne, je dirai tout. Moi, je ne comprends pas vos salons à la mode; le plaisir y ressemble tant à l'ennui, que j'ai peur de m'y tromper. La dame du logis réunit, il est vrai, les femmes les plus aimables et les plus jolies, mais pour les placer bien parées et bien ennuyées autour d'un salon comme des portraits de famille. Là, elles écoutent plus ou moins bien de la musique plus ou moins bonne dont elles ne se soucient guère. Pendant ce temps, les hommes de leur connaissance, relégués loin d'elles, dans les pièces voisines ou dans des places où ils ne peuvent les aborder, ne parlent qu'entre eux ou à la maîtresse de la maison; car l'obligation de faire les honneurs de chez elle, d'accueillir chacun avec quelques paroles de politesse, la met seule parmi les femmes en rapport avec toutes les personnes qui remplissent l'appartement. Elle seule s'amuse, montre de l'esprit, de la gaieté, de la grâce, pendant que les autres femmes, immobiles, ne sont là que pour servir de décoration à la pièce qu'elle joue toute seule au profit de sa vanité; et cette brillante fête où elle les invite ressemble plutôt à un piége qu'elle leur tend qu'à un plaisir qu'elle leur procure. Quant à moi, je fuis les amusements à la mode parce que j'aime à m'amuser.

Emma leva sur Alix des yeux malins; les deux jeunes femmes se regardèrent alors en riant, comme ces augures romains qui ne croyaient plus qu'à deux choses : leur adresse et la sottise des autres. Puis la comtesse dit gaiement, avec cette confiance qu'amène la certitude d'être comprise :

— N'ai-je pas raison, puisque le monde n'admire que ceux qui se moquent de lui?

Mais, continua-t-elle, que fais-je de plus que les autres? On s'est toujours disputé la place partout. Dès qu'il y eut deux hommes sur la terre, l'un tua l'autre pour rester le premier. Depuis ce temps il n'y a pas eu de triomphe sans victimes. Et quand j'immolerais quelques vanités à la mienne... le grand mal! Au reste, il y a des femmes qui, en voulant plaire à tous, cherchent encore à régner sans partage sur un seul; et si Alix n'a point paru à ma soirée, c'est peut-être parce qu'un autre n'y devait point paraître, ajouta la comtesse d'un petit air railleur qui fit dire étourdiment à madame de Verneuil impatientée :

— Si je l'avais su, je me serais sans doute décidée à venir.

Il y eut un moment de silence. Alix rougit, embarrassée et inquiète de son étourderie; Emma comprit alors qu'un secret existait, et devina en même temps la possibilité d'en tirer parti.

— Je n'ai nommé personne! s'écria-t-elle en riant; mais il paraît que le comte de Prades est tellement présent à votre pensée, que son nom répond toujours à la question qu'on fait à votre cœur!

— Quelle folie! dit Alix en éclatant de rire. Moi qui le fuis...

La comtesse reprit : — On ne fuit que ceux qu'on craint... On ne craint quelqu'un que par haine ou par amour...

Alix n'écoutait plus, elle s'était levée et cherchait autour de la chambre quelque chose impossible à trouver.

Alors Emma, après s'être placée si adroitement devant la glace de sa toilette, que ses regards pouvaient suivre tous les mouvements d'Alix, d'un air plein d'insouciance malicieuse continua ainsi en jouant avec les nœuds de sa ceinture :

— Le comte de Prades est beau, spirituel même, ce qui est rare de notre temps pour un homme à la mode. Les gens d'esprit maintenant, au lieu de s'en prendre aux femmes, s'en prennent aux gouvernements. La société y perd beaucoup d'un côté, et n'y gagne pas grand'chose de l'autre; mais enfin c'est comme cela. Aussi, quand il nous reste un homme d'esprit d'une figure agréable, Dieu sait comme nous le gâtons; et M. de Prades est bien le plus gâté de tous! N'est-il pas vrai?

Alix ne répondit pas; la comtesse reprit sans s'inquiéter de son silence :

— Accoutumé dès l'enfance à l'admiration, il a l'air de la mépriser; habitué aux coquetteries, il prétend qu'il les dédaigne; gâté peut-être par de plus tendres affections, il assure qu'il y est insensible... Les hommes à la mode ont tant de prétentions mal fondées, et lui...

Alix était toujours dans le fond de la chambre; le ton dédaigneux d'Emma la blessa sans doute, car elle l'interrompit vivement :

— On ne reprochera certainement pas l'affectation au comte de Prades : sa franchise... la loyauté de son caractère... la vérité de ses discours...

Elle s'arrêta, car elle sentit qu'elle le louait beaucoup pour un homme qu'on fuit. Son amie continua sans faire aucune remarque.

— Lui... d'ailleurs, a prouvé qu'il était capable d'un vif et durable attachement; et son indifférence pour ce qui l'entoure vient de ses regrets pour ce qu'il a perdu... Je le sais... moi... il a aimé... il aime encore une femme belle et digne d'amour.

En ce moment tous les efforts d'Emma étaient vains : elle ne pouvait apercevoir le visage d'Alix, qui tournait le dos à la glace et se penchait sur une petite table où se trouvaient quelques gravures éparses.

Alors Emma continua à parler de cet amour inconnu et exclusif... s'arrêtant quelquefois, puis interrogeant Alix, qui répondait quelques mots rares et insignifiants... Dans un moment de silence, la comtesse se leva, marcha légèrement sur le moelleux tapis sans être entendue d'Alix; et, quand celle-ci, toujours baissée sur les gravures qu'elle avait l'air de regarder, disait machinalement : « Quoi! vous pensez?... » elle se sentit prise vivement par la taille. C'était Emma qui disait en riant : — Je pense... Alix... je pense... que vous aimez le comte de Prades.

Alix, se tournant subitement vers le jour par un mouvement involontaire de surprise, laissa voir sa jolie figure toute rouge et troublée, où brillaient quelques larmes, et fit un cri de frayeur et d'étonnement pendant qu'Emma faisait un cri de joie : car ce n'était plus une rivale pour une coquette, cette femme qu'un regret d'amour faisait pleurer.

Elle entraîna son amie sur la petite causeuse bleue, la fit asseoir près d'elle, attira sa confiance par des paroles caressantes; et, après ces mots inutiles, ces phrases inachevées et ces demi-confidences qui précèdent un aveu réel, Alix dit enfin :

— Avant mon mariage, il y a quatre ans... aux eaux de Baden avec ma tante, je connus le comte de Prades. Pendant six semaines, il ne nous quitta pas... Près de lui je me trouvais si heureuse, que je me croyais aimée.

Ma tante reçut ma confidence à la veille du départ; et le jour même, le soir, elle parla devant moi, devant lui, de tendresse, de liens éternels d'attachement... Que sais-je? Ma tante voulait connaître les idées du comte. Comme elles répondirent peu à son attente et à la mienne!... Il se moqua des affections sérieuses, des sentiments vrais, prétendit impossible pour lui d'en jamais éprouver, se montra tel qu'il était... indifférent, curieux, moqueur.

Glacée par ses railleries, je n'eus pas l'idée de lui apprendre notre départ. Le lendemain nous quittâmes Baden, ma tante et moi. Mon père m'attendait à Paris avec un mariage arrangé et convenable; il m'était impossible d'aimer personne, mais j'obéis à mon père, et quinze jours après j'épousai M. de Verneuil. Je partis pour la campagne alors, et ne voulus plus revenir à Paris. Je craignais de le revoir, *lui*, car il était trop habile pour n'avoir pas deviné que je l'aimais. Le ciel ne bénit pas mon mariage, je fus malheureuse; et la mort de M. de Verneuil me laissa libre, mais sans espoir de bonheur.

J'hésitai deux années avant de revoir Paris, mes parents et mes anciens amis; j'avais raison, Emma!

Je repartirai demain pour n'y plus revenir.

Emma la regarda avec attention, la touchante figure d'Alix avait une délicieuse expression de tendresse : elle envia presque un sentiment qui, même dans ses chagrins, peut rendre aussi jolie.

Puis elle dit, pensive et comme à elle-même : « Quatre ans! — un voyage à Baden! Il revint triste, — n'y retourna jamais, — se troubla même un jour que je parlais de cette époque! — Quand Alix arriva, — qu'il la revit, — il pâlit, — et ses yeux ne la quittèrent plus. »

S'adressant alors à madame de Verneuil, Emma continua : — Vous a-t-il parlé de votre séjour à Baden... de votre mariage?

— Jamais, répondit celle-ci; je ne l'ai vu que dans le monde... Il m'y cherchait parfois, mais semblait avoir oublié le passé.

Emma se leva vivement, sonna, et demanda au domestique qui entra s'il était venu quelqu'un.

— M. de Prades demande si madame la comtesse peut le recevoir.

— Qu'il entre.

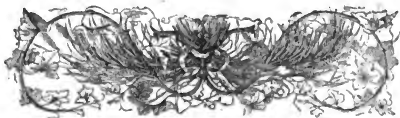
Et au moment où le comte saluait, Emma s'excusa d'être obligée de s'occuper de sa toilette, et, chargeant son amie de la remplacer, elle passa dans la pièce voisine.

— Ah! répétait-elle en s'habillant toute joyeuse, ils sont seuls, et l'amour est encore plus habile que moi!

Quand elle rentra, ils ne l'entendirent point. Alix était assise dans une bergère, près du feu; le comte, debout, appuyé contre la cheminée. Quoique seuls, ils parlaient si bas, qu'il fallait s'aimer pour s'entendre ainsi.

Un mois après, Emma donnait une de ces fêtes dont Alix avait parlé. Son appartement resplendissait du brillant éclat de tentures et de décorations nouvelles, en même temps que des plus riches toilettes; jamais la réunion ne fut plus nombreuse en célébrités et en *illustrations* de tout genre; jamais la maîtresse de la maison n'y brilla d'une façon plus éclatante et plus exclusive; personne n'y parla de madame de Verneuil. Mariée la veille au comte de Prades, elle était partie avec lui pour l'Italie. Heureux, ils oubliaient le monde, qui le leur rendait.

La comtesse Emma de Marcilly, rassurée pour quelque temps sur son empire, continua pourtant d'y veiller comme doit le faire tout souverain qui veut garder sa couronne, qu'elle soit d'or ou de fleurs. Régner était sa vie; aussi n'avons-nous parlé ni de son mari, ni de sa famille, ni de ses amis. Est-ce qu'on a quelque chose qui ressemble à tout cela quand on est *une femme à la mode?*





LE MAITRE D'ÉTUDES

PAR

EUGÈNE NYON





Il n'est personne, quelque éloigné qu'il soit de la vie de pension, qui ne jette avec plaisir un regard sur cet âge où l'on fait sa joie d'une *exemption*, où un *pensum*, une *privation de sortie*, sont des douleurs poignantes et de grands sujets de larmes; il n'est personne qui ne se prenne à sourire en pensant à la crainte que lui inspirait ce *tyran sans pitié*, ce *despote injuste*, ce *tigre altéré de punitions*, qu'on appelle maître d'études.

Le maître d'études! Pauvre homme! Quel est celui d'entre nous qui, sorti du collége, n'a senti sa commisération s'éveiller en faveur de cet infortuné pédagogue? Qui ne s'est accusé d'injustice en se rappelant les épithètes plus ou moins injurieuses dont il avait gratifié cet Argus impitoyable, depuis l'antique dénomination de *chien de cour*, jusqu'à la moderne expression de *pion?* Quant à moi, je me sens plein de pitié pour lui, et je plains son sort plus que celui d'un caporal de la garde nationale dans la jouissance de son grade.

Si vous ne comprenez pas d'où peut venir cette grande compassion pour le maître d'études, jetez un regard sur sa vie. La veille, il s'est couché comme les poules, — expression commune, mais juste; — comme le coq, il fera entendre le premier dans la maison son chant matinal : *Allons, debout! la cloche a sonné!* Le voilà en fonctions; sa journée commence. On se lève, il se lève, on descend, il descend; on se lave, on se brosse, il surveille; le maître d'études est censé avoir fait toutes ces choses avant ses élèves. On entre à l'étude; sa voix glapit le premier *Silence!* de la journée; malheur à qui n'aura pas entendu l'avertissement, malheur à qui dira bonjour à son voisin, ou adieu à son lit tant regretté! L'imprudent élève eût-il parlé bas, n'eût-il fait que remuer les lèvres, le maître d'études l'entendra, il a l'oreille exercée, et mesurera sa vengeance sur l'ennui qu'il doit éprouver jusqu'au soir. Le voilà en chaire!... Ce n'est plus un homme, ce n'est plus un simple mortel, c'est un maître d'études. Gare à vous, jeunes étourdis, oiseaux babillards, gare à vous! Pendant les deux heures qui vont s'écouler, il ne fera rien... que vous épier, que vous surveiller, que répéter le sempiternel *Silence!* accompagné du classique *pensum*. Voilà comment il passera ses deux heures, et nous ne le plaindrions pas! Deux heures à l'affût, comme un braconnier, pour voir sortir furtivement une parole, pour surprendre un geste! Mais écoutez, la cloche sonne, et quelle influence la cloche n'a-t-elle pas sur la vie du maître d'études! Elle le fait agir, elle le domine. Sonne-t-elle le repas, il faut qu'il ait faim; la récréation, il faut qu'il aille prendre l'air; l'étude, il faut qu'il rentre; le lever, il ne doit plus avoir envie de dormir; le coucher, il faut qu'il se livre au sommeil. Fût-il très-éveillé, eût-il la tête pleine d'idées, — chose rare, — on ne lui laisse que cette alternative : dormir ou se livrer à ses réflexions, car le dernier tintement s'est fait entendre, et toutes les lumières doivent être éteintes.

Esclave d'une cloche, voilà sa destinée! Mais cette fois elle sonne sa liberté : libre pendant... une heure et demie! Oh! durant ce temps, il est son maître, rien ne le retient, aucun pouvoir ne pèse sur lui, il secoue ses ailes, il prend sa volée. Personne n'est là pour l'empêcher d'aller où bon lui semble; Paris ou la banlieue, Versailles ou Saint-Germain, Corbeil ou Melun, il peut tout visiter, il en a le droit; nul ne s'y oppose... pourvu qu'il ne dépasse pas le temps fixé, pourvu qu'à l'expiration de la bienheureuse heure et demie qu'on lui a donnée pour redevenir un homme il se retrouve à son poste, ni plus tôt, ni plus tard, à l'heure dite. C'est là de la liberté, de l'indépendance admirable! Cependant, comme

le bon sens lui suffit pour comprendre qu'une course lointaine l'entrainerait à un manque d'exactitude, il ne quitte point Paris. Que fait-il alors? Le café lui ouvre ses portes, le journal ses colonnes; il lit la politique du moment, et apprend par cœur quelques-unes des réflexions du journaliste pour s'en servir à l'occasion; ou bien, si le maître d'études tourne à l'obésité, cas exceptionnel, si son médecin lui a ordonné de prendre de l'exercice, malheur à ses jambes! pendant son heure et demie il parcourt toutes les rues de Paris, et fait en sorte de rentrer en nage à la pension; ou bien encore, s'il a dans le cœur un amour heureux ou malheureux, vous vous en apercevez à l'impatience avec laquelle il attend le signal de son indépendance, à la rapidité inconcevable avec laquelle il disparait dès qu'il est enfin son maître. Il vole aux pieds de son inhumaine plus ou moins apprivoisée; mais le temps, plus cruel que toutes les cruelles, le temps court sans pitié pour lui, et l'heure le surprend au milieu d'une protestation bien tendre ou d'une dispute bien vive, suivant le degré de sa passion. L'amoureux reste coi, s'arrête, balbutie, et remet au lendemain la fin de son dithyrambe ou de sa diatribe, car depuis un instant il n'est plus homme, il est redevenu maître d'études. Le voilà de nouveau trônant dans sa prison scolastique, en attendant qu'il passe de l'étude au réfectoire, du réfectoire à la récréation, de la récréation à l'étude, jusqu'à ce qu'enfin le dortoir vienne lui offrir le sommeil et l'oubli de la vie régulière et monotone qui doit recommencer le lendemain.

Pour le maître d'études, le proverbe est faux; les jours se suivent et se ressemblent. Ce qu'il a fait hier, il le fera aujourd'hui; ce qu'il fait aujourd'hui, il le fera demain, à moins que le jeudi n'arrive. Oh! ce jour-là il est heureux, dites-vous. N'en croyez rien. Il maudit le jeudi à l'égal des autres jours de la semaine, du dimanche même, quand il est *de garde*. On lui permet, il est vrai, de se promener pendant trois heures, mais il est tenu en laisse par une longue chaîne d'élèves, chaîne pesante dont il ne peut se débarrasser, qu'il doit traîner pendant toute la promenade et ramener intacte au logis. Chaque quinzaine pourtant revient pour lui un beau jour, un dimanche. Depuis le jeudi qui précède, vous l'entendez parler de son dimanche *de sortie*. Dieu seul peut savoir la quantité de projets qu'il forme pour ce jour fortuné: l'été, parties de campagne, promenades sur l'eau, glaces à Tortoni; l'hiver, déjeuner copieux, diner succulent, conquêtes, spectacle; il a tout rêvé. Nous voilà au dimanche tant désiré: il est habillé dès le matin, il ne veut pas perdre une heure de sa journée. Jamais la messe, à laquelle il faut qu'il conduise les enfants, ne lui a paru si longue; il se rend coupable de nombreuses distractions pendant l'office. Fera-t-il beau? pleuvra-t-il? voilà ce qui l'occupe exclusivement, au risque de scandaliser ses élèves.

Enfin il quitte la pension. Dès huit heures il bat le pavé: déjeuner, diner, promenade en liberté, il réalise tout, tout jusqu'au spectacle. Mais au milieu d'une chansonnette d'Achard ou d'une tirade dramatique de Saint-Ernest; mais au moment où le vaudeville dilate les poumons du pauvre maître d'études par ses saillies, où le drame inonde ses lacrymales par ses effets les mieux calculés, il regarde à sa montre... Neuf heures et demie! Adieu, vaudeville! adieu, drame! adieu, Achard ou Saint-Ernest! Il faut tout quitter sous peine de coucher à la belle étoile et de perdre sa place. Le règlement de la pension est là: à dix heures les portes sont fermées à triple tour. Il lui faut abandonner le plaisir, chercher à négocier sa contre-marque, et venir en courant présenter de nouveau son cou au collier qui doit le serrer jusqu'à l'expiration de la quinzaine qui va commencer.

En récompense de son exactitude à remplir ses agréables fonctions, le maître d'études est nourri sainement et abondamment (style de prospectus); en outre, couché sur un lit à estrade, chauffé au charbon de terre et éclairé aux quinquets. Il touche une somme mensuelle de quarante ou cinquante francs, que, sans pitié pour ses créanciers, il affecte à ses plaisirs de toutes sortes, et qu'il consacre à embellir son existence pendant les deux jours par mois qui lui appartiennent.

Passer ses jours au milieu d'enfants qui l'obsèdent, posé devant eux comme un mannequin habillé dont on se sert pour effrayer les oiseaux dans les jardins; être un instrument à faire faire silence, est-ce là une vie? Le professeur se plaint; mais au moins, lui, il communique son savoir, il travaille en instruisant ses élèves; le répétiteur trouve des jouissances dans les succès de ses disciples; ceux-là agissent, ils ont un but, une pensée. Le maître d'études n'a rien de tout cela: sa condition est passive, et si passive, que je m'étonne que les législateurs, en accumulant les peines dans leurs codes, en infligeant la détention, la prison, les galères, n'aient pas admis comme pénalité les fonctions de maître d'études à perpétuité. Je crois qu'il y aurait eu peu de coupables d'une faute passible d'un si cruel châtiment.

Et pourtant il ne manque pas de gens qui ambitionnent une telle place! Pourquoi? C'est que bien des causes peuvent pousser un homme à cette résolution désespérée, à ce suicide moral.

Vainement vous avez tenté d'aborder tous les rivages, vous avez heurté à toutes les portes, vous avez essayé d'entrer dans tous les chemins; vous vous êtes fait tour à tour négociant, administrateur, soldat, chirurgien dentiste, homme d'affaires, que sais-je? vous n'avez réussi à rien, tout vous a manqué; l'incapacité vous a successivement rendu inabordables tous les rivages, fermé toutes les portes, barré tous les chemins; il ne vous reste plus d'espoir de succès en rien: — vous vous faites maître d'études. Vous avez vu votre jeunesse enrichie tout à coup de biens paternels; sans souci de l'avenir, jouissant du présent, vous avez tout dissipé, fortune, santé jeunesse. Le désespoir vous saisit, il vous vient des pensées de suicide; au moment de les mettre à exécution, vous hésitez: une idée surgit en votre esprit, et vous dit que, sans se tuer, on peut se faire maître d'études; vous accueillez avec avidité cette pensée salutaire, vous suivez cet instinct conservateur: — vous vous faites maître d'études.

Il en est d'autres que ni l'incapacité ni la détresse ne poussent à cet extrême moyen; la raison seule est leur guide. L'un a quitté sa province pour venir chercher à Paris une condition honorable; il ambitionne l'éloquence de l'avocat, ou la science du médecin; il est pauvre, il est laborieux; il lui faut un état qui le fasse vivre provisoirement et lui permette de se livrer à ses travaux. Que pourrait-il trouver de mieux? Un autre vise droit à la toge du professeur, il ne rêve qu'hermine doctorale, et il se sert de cette position infime de l'Université comme d'un marchepied d'où il s'élancera plus haut. Mais ceux-là font classe à part: pour eux, cette profession n'est pas une voie sans issue, une impasse où doit s'enterrer leur vie; ils ont une pensée qu'ils poursuivent, un but vers lequel ils marchent sans cesse, un avenir enfin.

Cependant chacun de ces hommes apporte au milieu des enfants qu'il doit surveiller un caractère différent. Tous tendent à se relever aux yeux de leurs élèves; mais ils s'y prennent de diverses manières. *L'incapable*



se vante sans cesse : à l'entendre, il était destiné à de grandes choses, et ses malheurs sont le résultat d'un concours de circonstances extraordinaires. Injustice des hommes, caprice de fortune, fatalité, il vous demandera compte de son avenir perdu, et se gardera bien d'accuser son manque de mérite, qui seul l'a conduit à cette extrémité. Il est apathique, lourd, inerte ; il dormira volontiers dans sa chaire, sera sans force devant l'indiscipline, sans colère devant la paresse, et finira par s'avouer vaincu dans la lutte qui s'engage toujours entre l'élève et le maître pour savoir lequel des deux dominera l'autre. Pauvre souffre-douleur, il est constamment berné par ses élèves et réprimandé par ses chefs. Il sert de point de mire à toutes les espiègleries d'enfants sans pitié. « Je te parie, dit l'un, que je jette ma balle en plein dans le dos à m'sieur. — Je t'en défie, reprend un camarade, et je te parie trois feuilles de papier que non. » Aussitôt la balle est lancée avec force, et atteint juste le but désigné. « Oh ! m'sieur, s'écrie l'enfant, je ne l'ai pas fait exprès ; c'est *chose* que je visais, et il s'est dérangé. » Puis il s'en retourne en riant sous cape, et le pauvre homme se contente de cette excuse.

Une fois qu'on l'a éprouvé par une *plaisanterie* de ce genre et qu'il a laissé l'insulte impunie, il ne se passe point de jour qu'il ne pleuve sur lui une quantité prodigieuse de *niches*. Brosse coupée dans le lit, verre d'eau dans la poche, boulettes de pain sur les lunettes, il supporte tout sans se plaindre. Et ne pensez pas que les élèves lui sachent gré de sa longanimité ; au contraire : y a-t-il une révolte, les plus gros dictionnaires, les encriers les plus pesants, lancés à la tête, sont pour lui. Je ne vous parle pas du nombre infini de charges que ces Daumiers en herbe lithographient sur les murs : toutes ont quelque chose du modèle ; mais tantôt il est gratifié d'un nez tuberculeux, tantôt une pipe vient ajouter à l'agrément de sa physionomie, et le tout est embelli par une de ces inscriptions caractéristiques : *Oh ! c'te balle !* ou bien : *Oh ! ce cadet-là, quel pif qu'il a !*

Cet homme, constamment en butte aux railleries et aux reproches, passera dans cinq ou six pensions par an, et traînera ainsi sa misérable existence jusqu'à ce qu'il arrive à une échoppe d'écrivain public, d'où il sortira pour être admis dans un hospice de vieillards, s'il a des protections. Vous le reconnaîtrez facilement à sa mise : rarement il manque à se couvrir d'un habit jadis noir, dont le collet et les manches sont gras à faire honte à un perruquier, et il est bien rare aussi que la forme accidentée de son chapeau jaunâtre ne se marie pas parfai-

tement avec l'habit. Cette espèce du genre se pare de sa crasse, comme Antisthènes de son manteau troué, et se pose en philosophe. Une seule fois par an peut-être, le maitre d'études se plaint de la vétusté de son ajustement: c'est le jour de la fête du maitre de pension. Il y a bal, il est invité; mais, après avoir vainement retourné son habit dans tous les sens, il se voit forcé de refuser l'invitation, et de se retirer au dortoir, où le bruit de la fête le poursuit encore. Il prend sa part du bal en insomnie.

Bien différent de son confrère, le *ruiné* suit la mode aux dépens de son tailleur, et fait des dettes pour n'en pas perdre l'habitude. Sa fortune passée lui sert à se poser devant ses élèves. Son caractère n'est pas égal : il est trop bon ou trop brutal; il ne punit pas ou il frappe au risque de blesser. Et si l'on vient à chercher la cause de sa brusque fureur, on la trouve dans les comparaisons que le malheureux a faites tout le jour entre son passé brillant et sa position actuelle. — Celui-là est dangereux, on doit l'éviter avec soin.

Quant aux autres, à ceux que la raison a faits maitres d'études, ils sont vêtus comme tout le monde, se montrent généralement patients, parce qu'ils ont une espérance, et s'enveloppent de leur dignité à venir devant leurs élèves. — Ceux-là méritent d'être recherchés; ils sont d'un commerce assez agréable, et susceptibles de s'attacher à la maison qui les nourrit.

Mais tous ces maitres d'études sont vulgaires; ce sont les plébéiens du métier. Foin de pareilles gens! n'en parlons plus. Un seul a des droits à notre admiration; à celui-là tous nos hommages! à celui-là l'attention respectueuse qu'on apporte à l'examen des choses rares! Il est beau, il est grand, il est saint : c'est le maitre d'études par vocation! Honneur à lui! Nous le répétons, cette espèce est rare, mais elle existe.

Et d'abord, voyez cette figure grave et impassible, ce regard d'aigle, ce maintien composé; écoutez cette voix compassée, monotone, caverneuse. Que de soins ne lui a-t-elle pas coûté? A combien de travaux ne lui a-t-il pas fallu se livrer pour arriver à cette perfection? A quelles rudes épreuves n'a-t-il pas dû soumettre son gosier pour obtenir cet organe imposant? Et ce maintien! croyez-vous qu'il lui appartienne naturellement? Gardez-vous de tomber dans cette erreur. Comme sa voix, son maintien est le fruit d'études longues et pénibles. Et ce regard d'aigle, et cette figure grave! ne vous y trompez pas, ils ne sont pas non plus dans sa nature; il peut, quand il le veut, avoir des yeux sans expression et une figure insignifiante. Voilà où est le mérite, où est l'art, où est le génie : tout cela est acquis à grand'peine, tout cela est composé par lui.

Grand homme! Il entre dans son étude : les clameurs de la récréation cessent tout à coup, les bruits s'apaisent, les chuchotements s'éteignent. Et pour obtenir ce calme si prompt, si instantané, il n'a pas eu un mot à prononcer, pas le plus petit *Silence!* à jeter à la foule bruyante, rien; sa présence a suffi. Aussi, comme il jouit de l'effet produit! comme il se pose fièrement en chaire! Ce sont là de ses triomphes! il les chérit, il en est glorieux, il en deviendrait fou de bonheur. Amoureux du pouvoir qu'il exerce, sûr de son influence, il se plaît à l'éprouver. Au moment où on s'y attend le moins, il sort, il laisse l'étude seule, la chaire vide; il s'éloigne assez pour ne pas être aperçu, mais pas assez pour ne point entendre. C'est alors qu'il ressent ses plaisirs les plus vifs, ses joies les plus enivrantes; même silence à l'étude, pas un mot, pas un chuchotement! Son esprit plane encore dans cette salle qu'il vient de quitter. Il est si heureux en ce moment, que vous lui offririez une fortune, un empire, la papauté, il vous renverrait bien loin, en vous disant, avec une noble fierté : « N'ai-je pas mon étude? »

Comme cette salle enfumée lui plaît! c'est son royaume; là il trône, là sa voix est souveraine. Son étude, c'est lui; lui, c'est son étude; il s'identifie avec elle; l'odeur de la classe fait partie de sa vie; car les classes ont cela de particulier, qu'elles ont une odeur à elles, qui leur est propre, et que nulle autre part on ne pourrait retrouver.

Ordinairement celui-là, au milieu des rêves de son enfance, parmi ses ambitions de jeune homme, s'est senti un vague désir d'épaulettes. A trente ans, il est maitre d'études : ses rêves sont en partie réalisés, ses ambitions presque satisfaites. Il a un commandement, de petits soldats qui lui obéissent; il joue au général, il est heureux. Alors son discours est empreint de ses idées premières : il donnera une forme militaire à tous ses ordres. Entend-il la cloche qui annonce la promenade, il dira aussitôt : « *A cheval! le boute-selle a sonné!* » Veut-il punir un élève, il dira d'un ton sévère : « *Aux arrêts! et militairement.* » Un autre, un vulgaire, se serait contenté du simple mot *en retenue*. Quelle trivialité! Généralement aussi, en donnant un cachet militaire à toutes ses actions, il n'en exclut pas une propreté méticuleuse : il poursuit avec acharnement un soulier mal ciré, il ne pardonne pas une tache, et, il faut le dire à son honneur, il est bien rare qu'il ne donne pas l'exemple à ses élèves.

Le maitre d'études par vocation, à cause de sa rareté et pour sa scrupuleuse exactitude dans l'accomplissement des devoirs de sa charge, est avidement recherché par les chefs d'institution. Il le sait, il a la conscience de son génie, la conviction de son importance; et n'est-ce pas naturel? Malheureusement son langage se ressent de la bonne opinion qu'il a de sa personne, et tourne souvent à la prétention. Une chose qui le blesse, qui l'irrite, la seule partie de son état qu'il renie, c'est le nom qu'on y attache : maitre d'études! quel titre peu sonore! quelle expression dépourvue de noblesse! L'indignation le saisit à ce mot : aussi, quand il écrit en province, gardez-vous de croire qu'il ajoute à son nom cette dénomination qu'il méprise; il signe *membre de l'Université de Paris*. A la bonne heure! voilà un titre ronflant! voilà une qualité! On peut, on ose la dire : quel effet ne produit-elle pas sur ses parents, sur ses amis du département? Cependant, comme ce titre est trop général, son amour-propre en a inventé d'autres : demandez-lui ce qu'il fait, il vous répondra qu'il est *préfet des études* et *censeur des retenues*.

Le maitre d'études par vocation a des parties de son caractère qui ne lui sont pas propres, mais qui appartiennent à toute l'espèce. Parmi ces signes distinctifs, le plus distinctif peut-être, c'est la sécheresse de corps. Le maitre d'études est communément maigre, ce qu'on peut attribuer, soit à l'impatience continuelle qu'il éprouve, soit à la nourriture saine et abondante dont il se repaît. Sa figure et ses mains osseuses sont, pour me servir de l'expression technique, *culottées* par le soleil des récréations; et depuis que la révolution de 1830 a proclamé le règne de la moustache, il s'est fait un de ses plus dévoués sujets. Il ajoute cet agrément aux favoris qu'il possédait seuls jadis, et il y tient tant, que l'on peut dire, je crois, avec raison, que « si la moustache était bannie de la terre, on la retrouverait sur la lèvre d'un maitre d'études. » Sa tournure est roide et guindée; enfin, il a ce je ne sais quoi dans l'ensemble qui le fait deviner sous le costume le plus brillant comme sous l'habit le plus misérable.

Voyez-le dans l'exercice de ses fonctions : sa tête est couverte d'une calotte de drap noir ou d'une casquette, dont il se sert jusqu'à ce qu'elle le quitte; il est vêtu d'une redingote à la propriétaire, ornée nécessairement de deux poches sur le côté, dans lesquelles il introduit habituellement les mains; et son pantalon, presque toujours noir au fond, mais gris en apparence, et dépourvu de toute espèce de sous-pieds, fait de vains efforts pour tomber sur une botte ordinairement large, carrée et poudrée.

De même qu'il a adopté un costume pour son métier, il s'est fait un langage de classe qui a passé de l'un à l'autre, et qui, revu, corrigé et augmenté, a fini par composer un formulaire généralement suivi. Ainsi, pour réclamer le silence, il vous dira qu'il veut *entendre une mouche voler*. Dieu sait quelle quantité prodigieuse d'imitations du fameux *Quos ego*... il a faite pour rappeler à l'ordre. « *Le premier qui parle*... » et il s'arrête, sûr de son effet; ou bien : « *Cent vers*... » et il ne nomme pas celui qu'il veut avertir, de sorte que, grâce à cette réticence adroite, chaque élève voit les redoutables cent vers suspendus sur sa tête.

Quelques-uns, méprisant ce langage traditionnel, cherchent leur effet dans un mutisme complet. A un moment où la dissipation semble vouloir faire irruption dans leur domaine, ils se lèvent tout à coup, descendent gravement de l'estrade, promènent çà et là des regards perçants, et, les mains armées du fatal carnet à punitions, qu'ils appellent ambitieusement le *livre rouge*, ils attendent. Ainsi posés au milieu de l'étude, sans prononcer une parole, ils inscrivent quelques noms sur le terrible livret. Il est rare que ce manége ne produise pas son effet, et, si vous leur en demandez la raison, ils vous répondront orgueilleusement : « C'est seulement par le sang-froid qu'on impose aux masses. Si j'étais chef d'un gouvernement, je ne calmerais pas autrement une émeute populaire. »

Une chose certaine, irrécusable, une de ces vérités qui acquièrent force de loi, c'est que le maître d'études est susceptible au delà de tout ce qu'on peut dire. Que le ciel vous préserve d'une conversation avec un maître d'études! Il vous faudra peser toutes vos expressions, veiller à la tournure de vos phrases, épier le sens caché d'un mot, au risque de blesser votre interlocuteur; car sa susceptibilité se tiendra éveillée et vous demandera compte de chaque mot, de chaque phrase, de chaque expression. Et, pour preuve, écoutez ce fragment de conversation :

« M. Scribe est un ignorant, disait un maître d'études, du ton de la plus vive indignation; et penser qu'il y a des gens qui osent appeler cela un homme d'esprit!

— Mais il y en a beaucoup, lui répondit quelqu'un; et il est fort malheureux pour lui que votre opinion soit différente.

— Ce qui veut dire que je suis incapable de le juger, repartit aigrement le maître d'études; je vous comprends bien, mais je m'en soucie fort peu. Jamais je n'appellerai spirituel un homme qui écrit de telles phrases : « *On ne peut rien en faire, — mettez-le dans l'instruction.* »

Tenez-vous donc sur vos gardes; moyennant votre attention à ne rien dire qui puisse le choquer, il vous charmera de sa conversation aussi longtemps que vous pourrez le désirer, et cela sans aucune rétribution. Il arrive souvent qu'il se montre dur et hautain envers les domestiques. Doit-on s'en étonner? Dans la hiérarchie d'une pension, le maître d'études a le dernier rang; c'est bien le moins qu'il use de son autorité sur les seuls inférieurs qu'il ait. Il le fait donc largement, en homme qui se dédommage.

Malgré cela, et à cause de ses vertus privées, le maître d'études éveille toutes mes sympathies, je le déclare hautement, et je vois avec plaisir sa position s'améliorer chaque jour, grâce au soin que les chefs d'institution apportent à exclure les incapables du sein de cette classe d'hommes si utiles. Espérons que bientôt ces derniers ne reparaîtront plus qu'à de rares intervalles, et qu'ils s'effaceront même tout à fait pour la plus grande gloire de cette partie recommandable de la société.





LE MODÈLE

PAR

É. DE LA BÉDOLLIERRE



Voulez-vous un Spartacus, un César, un Cicéron, un saint Etienne, un Clovis, un Molière, etc.? Souhaitez-vous faire revivre sur la toile une notabilité quelconque de l'antiquité ou des temps modernes? Vous faut-il un baron féodal ou un serf, un Européen ou un sauvage, un martyr ou un Jupiter Olympien, un discobole ou un soldat de la République française? Allez-vous-en dans une de ces rues sales et tortueuses dont fourmille notre belle capitale; montez un escalier qui tient le milieu entre une échelle et un mât de cocagne, et là, au fond de quelque grenier, vous trouverez la notabilité demandée, le saint, l'empereur, le roi, le poëte, le guerrier, *ad libitum*, dans la personne du modèle.

« Vil métier! » disent les misanthropes. Non pas, messieurs, s'il vous plait. N'exige-t-il pas un concours de qualités physiques que la nature accorde rarement à un seul et même individu? celui qui l'exerce n'a-t-il pas plus de droits matériels à notre admiration sous la blouse qui cache ses formes herculéennes que ces élégants rabougris dont les charmes sont dus principalement à l'habileté d'un tailleur? Le modèle ne fait-il point partie intégrante de la matière première mise en œuvre par le peintre ou le sculpteur? ne coopère-t-il pas essentiellement à la création des tableaux qui tapissent les murs de nos musées, des statues qui se mirent dans les bassins de nos jardins publics? Vil métier! allons donc! si je n'étais homme de lettres, je voudrais être modèle.

A vrai dire, si l'on estimait une profession d'après ce qu'elle rapporte, celle de modèle serait des plus secondaires. C'est moyennant trois francs par séance qu'il endosse ou quitte toute espèce de costume, tient la tête haute ou les yeux baissés, prend l'air doux ou terrible, avec une infatigable docilité.

Autrefois on accordait au modèle le déjeuner en sus du prix convenu. Attablé sur le poêle, à côté de l'artiste, il absorbait du vin et des vivres à discrétion, ou plutôt sans discrétion, et c'est pourquoi l'on a fini par lui supprimer totalement le repas du matin, comme abusif et frustratoire.

L'artiste était en tenue de travail; il avait sa blouse multicolore, son bonnet rouge, sa palette à la main et sa pipe à la bouche. Le modèle, après avoir déjeuné le plus copieusement possible, se déshabillait lentement, et commençait ses exercices.

— Allons, disait l'artiste, donnez-moi l'expression : le cou renversé, les mains étendues, les yeux au plafond; n'oubliez pas que vous tombez mortellement blessé.

Le modèle obéissait; mais, au bout d'un instant, sa tête retombait sur sa poitrine, son corps s'affaissait, et ses yeux se fermaient involontairement.

— Posez donc! Posez donc! criait l'artiste.

Le modèle se réveillait en sursaut, et balbutiait quelques mots d'excuse sur la difficulté de sa digestion, dont il ne tardait pas à donner une nouvelle preuve en se rendormant.

— Posez donc! sacrestie! posez donc!... Bien, c'est cela, nous y sommes.

Le modèle n'y était déjà plus, et le peintre jurait, tempêtait, jetait de fureur sa palette et ses pinceaux.

— Dame! lui disait le coupable, croyez-vous que ce soit divertissant de tomber mortellement blessé pendant trois heures de suite?

C'est donc pour éviter une somnolence importune qu'on n'octroie plus au modèle que ses trois francs, nourriture non comprise. La modicité de cette rétribu-

tion ne lui permet pas de n'avoir qu'une seule corde à son arc. Il est obligé de faire comme les abbés de la régence, qui dinaient de l'autel et soupaient du théâtre, ou comme les négociants cumulards des petites villes, qui sont à la fois perruquiers, aubergistes, épiciers, marchands de vin, de son, d'avoine et de sabots. Il pourrait jouer dans chaque atelier la scène de maître Jacques et de l'avare.

— Pardon, monsieur, est-ce au colporteur ou au modèle que vous vous adressez?

— Au colporteur.

— En ce cas, voici de la parfumerie de premier choix, du savon de Windsor, des foulards de l'Inde, des cuirs à rasoir, des gravures de Rembrandt, des moulages d'après Clodion; puis, ajoute-t-il mystérieusement, des cigares de la Havane, mais des vrais, ma parole d'honneur, et du tabac de Maryland, qui m'arrive de Belgique à l'instant même. Voyons, achetez-moi quelque chose; je suis accommodant, et, si vous n'avez pas d'argent, vous me donnerez vos vieilles bottes.

Quand vous ne faites pas d'affaires commerciales avec lui, le modèle se débarrasse de son éventaire, rengaîne le mélange de sciure de bois et de copeaux qu'il débite en guise de tabac de contrebande, et vous demande à poser pour la tête ou pour l'ensemble, suivant sa spécialité.

Quelques modèles sont cordonniers dans leurs moments de loisir; d'autres coupent les cheveux; d'autres encore quittent Paris le dimanche, et vont dans les fêtes de village jongler en qualité d'Alcides du Nord, ou dévorer des volailles crues à titre de Nouveaux-Zélandais. On en voit encore, couverts d'un maillot couleur de chair et dûment empanachés, faire gémir la peau de vingt tambours et les oreilles de leur auditoire, sous le prétexte spécieux qu'ils sont sauvages. Que la civilisation nous en délivre!

Les jeunes modèles chantent, jouent la comédie bourgeoise, se disent entretenus par des femmes de députés, et sont toujours sur le point d'être reçus à l'Opéra-Comique. Les modèles à barbe font des commissions et cirent les bottes; ce sont souvent d'anciens militaires, qui racontent la bataille de Champaubert, et crient : « *Vive l'empereur!* » quand ils ont bu.

Il y a des modèles de toutes les nations, des Français, des Italiens, de Savoyards, des nègres, et surtout des Juifs. Les Juifs pullulent depuis quelques années dans les ateliers. Ils ne voulaient jadis poser que pour la tête, mais cette pruderie n'a pas tardé à s'apprivoiser. Le peuple qui possède, non moins que les Gascons, la faculté de pousser partout menace de monopoliser un métier qu'il avait dédaigné longtemps. Tant pis pour les beaux-arts!

Car la race hébraïque est naturellement mercantile, et, pour être bon modèle, il ne suffirait pas de n'avoir en vue qu'un faible salaire et de mettre son corps en location; il faudrait donner preuve d'intelligence et de sentiment, comprendre la pensée de l'artiste, s'inspirer du but qu'il veut atteindre, se faire acteur mimique dans le drame qu'il va retracer avec les pinceaux ou l'ébauchoir, évoquer devant lui par le geste, par le jeu de la physionomie, par l'attitude, le personnage qu'il a rêvé, et contribuer à la perfection de l'œuvre en en facilitant l'exécution. Voilà ce que devrait faire le modèle; mais une pareille tâche est généralement au-dessus de ses forces. Il se contente de prêter à celui qui l'emploie une forme extérieure, et semble se croire dispensé de qualités intellectuelles. Il cherche autant que possible à s'identifier avec un mannequin ou une statue; il est ennuyeux et ennuyé. Il fait son métier comme un écolier fait ses pensums : celui-ci a des plumes à six becs, celui-là se sert de *ficelles*, c'est-à-dire, en langue vulgaire, de divers procédés imaginés pour escamoter une partie de la séance, pour tromper l'ennui de l'immobilité, pour en varier la monotonie.

Ainsi le modèle en arrivant tire sa montre quand elle n'est point remplacée par une reconnaissance du mont-de-piété, et vous fait voir pendant dix minutes qu'il est onze heures précises. Ficelle!

Il admire longuement votre esquisse, prétend que votre tableau produira le plus grand effet au Salon, et vous prophétise un avenir magnifique. Ficelle!

Il se déshabille avec autant de peine et d'efforts qu'il en faudrait si son pantalon possédait le nombre de boutons nécessaire pour le fixer solidement. Ficelle!

S'il pose assis, il se trouve mal à l'aise sur son fauteuil, et fait de son coussin le sujet d'une enquête de *commodo et incommodo;* si son bras est soutenu en l'air par une corde qu'un anneau retient au plancher, il se plaint qu'elle le meurtrit outrageusement le poignet; si l'on a placé sous son pied une bûche appelée *talonnière* pour lui tenir la jambe en raccourci, il gémit du contact de l'écorce raboteuse avec son orteil. Ficelles!

Il dérange les draperies dont on l'affuble, afin d'avoir le plaisir de les replacer; il a trop chaud ou trop froid; il est enrhumé du cerveau, et se mouche continuellement. Ficelles!

Un certain Bréchon, mort depuis quelques années, avait inventé une *ficelle* pour laquelle il eût certainement mérité un brevet. Il savait éviter la gêne qu'aurait pu lui causer la présence de l'artiste, et quand celui-ci ne se trouvait pas à son atelier au jour et à l'heure indiqués, Bréchon, ne voulant pas perdre sa séance, se déshabillait sur la porte et posait sur l'escalier!

— Que vois-je! s'écriait une élégante qui montait paisiblement sans songer au spectacle inconvenant qui l'attendait au passage.

— Ne faites pas attention, madame; c'est Ajax foudroyé.

— Quelle horreur! disait la vieille fille du quatrième en rentrant chez elle.

— Eh bien! qu'est-ce que vous me voulez? Quand je vous dis que ceci vous représente Ajax foudroyé.

— C'est affreux! répliquait la vieille fille : est-ce que vous prenez notre escalier pour l'école de natation! Nous allons voir!...

Il fallait la puissante intervention du portier pour contraindre Bréchon à quitter la place; mais le lendemain il ne manquait jamais de réclamer le prix de sa séance *extra portas*. Cette anecdote paraît invraisemblable; mais, pour la faire comprendre, il importe de dire que Bréchon était un peu fou.

Plus le modèle est vieux, plus il a de *ficelles* à son service, elles se multiplient en même temps que ses rhumatismes : l'âge le rend encore bavard et prodigue de conseils. Tableaux et sculptures, il examine tout d'un œil connaisseur, décide du mérite d'une ébauche, et s'étaye de l'autorité des grands maîtres pour lesquels il a travaillé.

— Ah! monsieur, dit-il, l'art a bien dégénéré! Il fallait le voir du temps de Napoléon! je posais pour M. David, pour M. Guérin, pour M. Girodet-Trioson; c'étaient là de fameux peintres! comme ils soignaient la ligne et les contours! comme ils calculaient les proportions! ils ne faisaient rien de *chique* ou d'après le mannequin; ils prenaient toujours le modèle; ils le copiaient, ils l'étudiaient du matin au soir; aussi leur peinture était-elle



fameusement blaireautée, unie comme une glace. Dans ce temps-là nous ne pouvions fournir aux demandes des artistes; mais aujourd'hui le métier ne va plus; tout est perdu !

C'est surtout avec les élèves en loges, qui concourent pour le grand prix de Rome, que le modèle tranche du professeur. Telle est sa pénétration, qu'il signale dans un dessin non-seulement les imperfections qu'on peut y trouver, mais encore celles qui n'y sont pas. Il prévient l'erreur par un avis officieux : la tête est mal emmanchée; les bras sont trop longs; le torse est écrasé; les muscles ne s'attachent pas bien. Il est plus classique qu'un vieillard de l'Institut, plus rigoureux qu'un membre du jury d'admission, plus exigeant qu'un bourgeois qui, faisant faire son portrait, trouve les ombres trop fortes, et affirme qu'il n'a jamais eu autant de noir sur la figure.

— Monsieur, vous m'avez mis sous le nez une grosse tache; je vous *observerai* que je ne prends jamais de tabac.

Dans les académies, le modèle se présente sous un aspect tout différent. Une académie de dessin est un lieu où les aspirants Raphaël, les candidats à la succession du Puget, viennent, moyennant une rétribution légère, dessiner, peindre ou modeler d'après nature. Leur salle de réunion est une vaste pièce carrée garnie de gradins en amphithéâtre; au centre s'élève un piédestal en bois blanc, au-dessus duquel une lampe est suspendue : c'est sur ce tréteau que s'installe le modèle, exposant ses muscles aux regards, à l'étude et à l'admiration des rapins.

Tous les lundis se débat une question importante : il s'agit de décider quelle sera la pose du modèle durant le cours de la semaine. Le torse sera-t-il en saillie ou masqué? courbera-t-on les jambes ou les développera-t-on? l'attitude sera-t-elle simple ou maniérée? La discussion s'échauffe, les essais se succèdent; les plus criards, et quelquefois les plus habiles, finissent par l'emporter. Dès que la pose est arrêtée, le tumulte cesse, on s'installe, on taille les crayons, on prépare les palettes, on masse l'argile ou la cire. Chacun jouissant à tour de rôle du droit de choisir sa place, ceux qui ont les derniers numéros se résignent à copier le dos ou le profil du poseur. Le silence se rétablit, pour être interrompu bientôt par des chansons répétées en chœur, par des plaisanteries plus ou moins spirituelles, plus ou moins grossières. Le modèle y prend part : il risque un calembour, il débite des gaudrioles dignes d'un vaudevilliste du Palais-Royal, il emprunte des facéties au catéchisme poissard; si les cris de *Posez donc!* ne viennent pas l'inter-

Paris. — Imp. de ... boulevart Mont-Parnasse, 31.

rompre, il provoque une immense hilarité. Aussi, durant le quart d'heure par heure qui lui est accordé pour se reposer, reçoit-il de la reconnaissance publique un tribut de cidre, de bière et d'eau-de-vie. On épuise la buvette pour assouvir sa soif inextinguible, car le modèle partage avec les musiciens, les pompiers et les cochers de fiacre, le privilége d'avoir le gosier toujours sec et l'estomac élastique.

La plus célèbre académie est celle de Suisse, située sur le quai des Orfévres, au bout du pont Saint-Michel. Ex-modèle retiré du service, Suisse est aujourd'hui peintre en miniature et professeur de dessin. Son humeur joviale égaye ses élèves; quand il remarque parmi eux un grand nombre de nouveaux, il affuble son menton imberbe d'une barbe blanche postiche, frappe humblement à sa porte, et en entrant dit d'une voix cassée : « Pardon, messieurs, auriez-vous besoin d'un modèle à barbe? »

Cette *charge* obtient toujours un grand succès.

C'est dans les académies qu'on peut passer en revue les modèles qui, s'élevant au-dessus de la foule de leurs collègues, se sont acquis une réputation fructueuse : célébrités que personne ne connait, illustrations qui naissent et meurent dans l'obscurité, dont les noms, fameux dans les ateliers, sont complétement ignorés du public. Là, vous voyez en première ligne l'Italien Cadamuro, dont la carte de visite porte :

CADAMOUR,
roi des modèles,

et auquel personne ne dispute cette honorable souveraineté. C'est le vétéran du métier; et, bien qu'il ait eu quarante-cinq ans jusqu'en 1836, les ravages du temps l'obligent à se déclarer sexagénaire. Remarquez qu'il ressemble à Henri IV, et que, pour compléter l'illusion en joignant l'analogie de la coiffure à celle du visage, il relève le bord antérieur de son chapeau. Cadamour pose pour la tête d'expression, les muscles, les veines et les *altères*. Quand M. Gerdy, ou tout autre professeur d'anatomie, a besoin d'un *écorché vivant*, c'est Cadamour qui remplit cette fonction, et il vous dira qu'il s'en acquitte de manière à laisser de profonds souvenirs dans l'esprit des étudiants en médecine. Cadamour posera jusqu'à sa dernière heure : un même instant interrompra pour lui le cours d'une séance et celui de la vie; il mourra à son poste, et passera brusquement de la table de l'académie sur celle de l'amphithéâtre, ce Père-Lachaise des pauvres, afin de rendre service à la science après sa mort comme de son vivant. Il ne restera pour perpétuer son souvenir qu'une interminable chanson qui commence ainsi :

AIR : *O pescator dell'onda.*

Le plus beau des modèles,
Cadamour,
Qui pose avec ficelles,
Cadamour, etc., etc.

Malgré son grand âge, Cadamour est recherché par tous les artistes. Invitez-le à se rendre chez vous, il vous répondra par une lettre semblable à la suivante :

« Monsieur,

« Je suist bien fachez de vous re fuser mais tout le moit dedés senbre est prie et la motiez du moi de jenviez jeus quau 21 sisa peut vous con venire dapres cetent la vous pouvez chisire car dieut mersi je ne suis pas sent ou vrage lon masomme de pordelettre et je ne peut pas contentez tout mon monde jait loneur de vous salue

« CADAMOUR

« frende por sil
vous plait »

Aprés Cadamour, le doyen des modèles est Brzozomwsky, qu'on appelle vulgairement Polonais, parce qu'aucun gosier français n'a jamais pu parvenir à prononcer son nom. Il est perruquier, rue Coquillière, n° 21, vend des pommades, et possède d'inappréciables recettes contre les maux d'yeux et les durillons, ce qui ne l'empêche pas d'avoir les pieds déformés par de nombreux tubercules. Heureux homme! Sa boutique est son Hôtel des Invalides : il se console en rasant les artistes de ne plus poser que très-rarement devant eux! L'embonpoint a gâté ses contours, mais il lui reste une main preste et légère qui manie le rasoir et le peigne avec une égale dextérité. Ce n'est plus Hercule, mais c'est Figaro.

Quant à Dubosc, qui pose depuis l'âge de cinq ans, il n'a rien perdu de ses facultés physiques. Modèle de formes irréprochables, il a été complice de presque tous les replâtrages mythologiques de l'ancienne école, et de presque toutes les productions bitumineuses de la nouvelle. Vertueux fils, sous l'Empire il figura l'Amour pour soutenir ses parents, et son carquois était pour eux la corne d'abondance. Homme rangé, il est parvenu à s'amasser dix-huit cents francs de rente : on assure qu'il plaçait à la caisse d'épargne bien avant l'invention de cette institution philanthropique, qu'il n'a jamais passé le pont des Arts, qu'il met de côté les pièces de cinq francs dont on le gratifie, sans jamais en changer une seule, qu'il ne dine point à défaut de monnaie, et paye son tailleur en gros sous.

L'économie est une qualité si rare chez les modèles, que ces assertions nous semblent difficiles à croire. La plupart n'ont pour banquiers que les marchands de vins des barrières, et déposent dans les guinguettes les fonds qu'ils ont gagnés durant la semaine. On cite toutefois un autre exemple d'ordre et de vie régulière : c'est Céveau, surnommé *beau dentelé*, maître scieur de long, homme fort et carré, qui enlève des poids de cinquante, tient des tabourets en équilibre sur un petit doigt, et parie qu'il terrasserait un ours, pour peu qu'on mit des gants et une muselière à l'animal. Céveau était le favori de M. Ingres, avant que le chef de l'école du dessin se fût volontairement exilé à Rome.

A ce propos, nous dirons que tous les peintres ont leur modèle de prédilection, qu'ils reproduisent incessamment dans leurs tableaux. Qu'un artiste rencontre dans la rue un homme aux traits mâles et fortement accentués, à la physionomie expressive, à la tournure athlétique, fût-ce sous les haillons d'un chiffonnier, l'artiste l'endoctrinera et l'aura bientôt fait passer de l'échoppe à l'atelier. C'est ainsi que Géricault recruta parmi les acteurs de madame Saqui le nègre Joseph, qui, venu de Saint-Domingue à Marseille, et de Marseille à Paris, avait été engagé dans la troupe acrobate pour jouer les Africains. Le *Naufrage de la Méduse* amena une nombreuse clientèle à Joseph, et ses épaules larges et son torse effilé la lui ont conservée, malgré ses impardonnables distractions. Car pensez-vous que l'Haïtien, brûlé par le soleil des tropiques, va demeurer tranquille dans sa pose comme Napoléon sur la colonne? Non : vous voyez tout à coup sa figure s'épanouir, ses grosses lèvres s'ouvrir, ses dents blanches étinceler; il se parle à lui-même, il se conte des histoires, il rit à gorge déployée, il songe à

son pays natal; réchauffé par la chaleur du poêle, il rêve le climat des Antilles; au milieu des émanations de la tôle rougie et de la couleur à l'huile, il respire le parfum des orangers. O illusions!

Parlerons-nous de la femme modèle? Jules Janin vous a poétiquement retracé l'histoire authentique d'une poseuse devenue grande dame, d'une poseuse chaste et pure, dont la vie, pareille à un conte de fée, prouve, comme un conte de fée, que la vertu trouve tôt ou tard sa récompense. Faut-il opposer la règle générale à cette charmante exception? Faut-il chercher la femme modèle dans son galetas orné d'un lit de sangle, d'une commode de sapin, d'une cuvette fêlée et d'une paire de bottes? La suivrons-nous dans ses transformations somptuaires, tantôt déguenillée, tantôt portant manchon et cachemire français, et se promenant aux Tuileries, où les *fashionables* la prennent pour une comtesse? Ce sujet serait plus abordable si la femme-modèle l'était moins. D'ailleurs, comment la reconnaître? Elle ne convient jamais de sa profession, elle l'exerce avec hypocrisie : elle est lingère, brodeuse, demoiselle de boutique, jamais modèle. Allez frapper à sa porte, elle vous crie par le trou de la serrure : « Pour qui me prenez-vous, monsieur? je ne pose pas. » Et pourtant vous la voyez accourir le lendemain, elle vient chez vous s'installer, bâiller, babiller, croquer des pastilles de menthe et vous expliquer les raisons cachées de sa réponse de la veille; elle vous étale des trésors qu'eussent enviés toutes les déesses de l'antiquité... O jeune artiste, regardez-les froidement; ne voyez dans votre modèle qu'une gracieuse statue; n'essayez pas de devenir le Pygmalion de cette blanche Galatée, et méditez ce vers proverbial :

Quidquid id est, timeo Danaos et dona ferentes.

Gens du monde, ne méprisez point les modèles, ce serait mépriser la force et la beauté physiques. Hélas! ces deux qualités, si estimées jadis, ne mènent plus aujourd'hui celui qui les possède qu'à épouser une veuve *un peu mûre (elle ne tient pas à la fortune)*, à être tambour-major, clown au Cirque-Olympique, ou modèle. Nos gouvernants ne sont plus des guerriers de six pieds, portant de lourdes épées; des hommes grêles et chétifs régissent l'univers du fond de leur cabinet. La pensée a remplacé l'action, l'intelligence a tué la matière; ce n'est plus Goliath, qui règne, c'est David.





LA LIONNE

PAR

EUGÈNE GUINOT





Mademoiselle de Verneuil avait dix-huit ans, et son entrée dans le monde datait de deux années, lorsqu'un beau jour son père lui dit :

— Ma chère Alix, il est temps que tu te maries, je n'ai rien négligé pour ton éducation; tu as eu les meilleurs maîtres de Paris, et voilà deux ans que je te mène dans le monde, où je n'étais guère allé depuis mon veuvage. J'ai rempli avec exactitude tous les devoirs d'un bon père, et je veux couronner l'œuvre en t'établissant convenablement. Tu es jolie, tu as des talents, je te donne cent mille écus de dot, et je t'en laisserai le double, le plus tard possible, il est vrai; mais, enfin, tu es ma fille unique, et tu auras toute ma fortune. Avec cela tu peux choisir, et je ne prétends gêner ni ton goût ni ton inclination. Dans quelques jours, nous reprendrons cet entretien, et je te demanderai si tu as distingué quelqu'un.

Alix, qui était d'un caractère franc, ouvert et décidé, répondit aussitôt :

— Pourquoi remettre ce qui peut se dire tout de suite? J'ai déjà distingué un jeune homme, M. Armand Dureynel.

— Fort bien! ce choix me plaît, et il réunit, je crois, toutes les convenances. Dureynel est bien né, aimable et riche ; son père est mon ami ; il m'a gagné vingt louis hier soir à l'écarté ; j'irai le voir aujourd'hui même, et l'affaire ne souffrira sans doute aucune difficulté.

Un mois après, le mariage eut lieu ; le jour des noces, les deux nouveaux époux partirent pour la Suisse, à l'improviste, et sans même avertir les grands parents. Ces sortes d'enlèvements légitimes étaient alors une mode récemment empruntée à l'aristocratie anglaise. M. Armand Dureynel, qui se piquait de suivre exactement les lois du bon genre, aurait renoncé à la moitié de la dot de sa femme plutôt qu'à ce voyage sentimental qui donne à la lune de miel un reflet d'élégance et de haute distinction. Alix ne fit pas la moindre résistance. On venait de lui dire qu'une femme devait suivre son mari ; elle avait juré de se conformer aux commandements de la charte matrimoniale, et ce n'est pas dès le premier jour qu'elle aurait commencé à enfreindre ses devoirs d'épouse obéissante. Elle monta donc gaiement en chaise de poste, et, recevant à la fois une double initiation, elle entra en même temps et au grand galop dans le charmant exercice de la vie conjugale et de la vie fashionable.

Dix ans se sont écoulés depuis ce pèlerinage. Lancée par l'hymen dans une carrière brillante, madame Dureynel fut bientôt citée parmi les divinités de la mode parisienne, et aujourd'hui elle figure avec avantage dans cette élite de merveilleuses que l'on rencontre à toutes les solennités élégantes; infatigables amazones, dédaignant les paisibles récréations de leur sexe, et abdiquant le doux empire des grâces discrètes pour suivre nos dandys à la course et se mêler aux grandes et aux petites manœuvres du Jockey's-Club ; reines du monde cavalier, que l'on a surnommées les *Lionnes*, pour rendre hommage à la force, à l'intrépidité et à l'inépuisable ardeur dont elles donnent chaque jour tant de preuves.

La femme libre réclame tous les droits et priviléges que les lois et les mœurs ont réservés à l'homme ; elle veut être admise au partage de la puissance dans tous ses degrés, du gouvernement dans tous ses emplois, de l'œuvre sociale dans toutes ses fonctions ;—la lionne est moins ambitieuse : elle enferme son émancipation dans des bornes plus étroites, et, laissant au sexe le plus fort le poids des affaires et le maniement d'une autorité banale, elle ne demande, ou plutôt elle ne prend que la facile liberté de partager les plaisirs, les usages, les fa-



çons, les fatigues, les allures, les travers, les ridicules et les grâces de l'homme élégant. Pour tout le reste, elle ne demande pas mieux que de demeurer femme. Dans les pratiques de la vie fashionable seulement, il lui faut des franchises illimitées.

Mais ici l'analyse est insuffisante si l'on veut que le portrait soit complet. Êtes-vous curieux de connaître la lionne dans toutes les nuances de son caractère, dans tous les détails de son existence publique et privée? Passez une journée avec madame Dureynel.

Entrons donc dans ce petit hôtel nouvellement bâti à l'extrémité de la Chaussée-d'Antin. Voyez quelle charmante habitation! N'admirez-vous pas l'élégance de ce perron, la noblesse de ce péristyle, le choix de ces fleurs, la verdure de ces arbustes exotiques, la grâce de ces statues? Peu de lionnes sans doute ont une cage aussi belle. Mais, hâtez-vous, il est déjà huit heures, et les lionnes sont diligentes. — Madame Dureynel vient de se réveiller; elle sonne sa femme de chambre, qui l'aide dans sa première toilette du matin; ces soins ne prennent qu'un quart d'heure; puis la lionne congédie la camériste en lui disant :

— Allez, mademoiselle, et faites venir Job.

L'appartement de madame Dureynel mérite les honneurs d'une description. Il se compose de quatre pièces décorées dans le style du moyen âge. La chambre à coucher est tendue en damas bleu, et meublée d'un lit à baldaquin, d'un prie-Dieu, de six fauteuils et de deux magnifiques bahuts, le tout en bois d'ébène admirablement sculpté; des glaces de Venise, un lustre et des candélabres en cuivre doré, des vases et des coupes d'argent ciselé avec un art infini, et deux tableaux, une *Judith* de Paul Véronèse, et une *Diane chasseresse* d'André del Sarto, complètent l'ameublement de cette pièce. Le salon est surchargé d'ornements, de meubles, de peintures, de curiosités de toutes sortes; on dirait une riche boutique de bric-à-brac; ce que l'on remarque surtout dans cet amas d'objets divers, ce sont les armes qui tapissent les murs : des lances, des épées, des poignards, des gantelets, des casques, des haches, des morions, des cottes de mailles, tout un attirail de guerre, l'équipement complet de dix chevaliers. Le boudoir et la salle de bain ont la même physionomie gothique, sévère et martiale. Rien n'est plus étrange que le désordre d'une jolie femme au milieu de ces insignes guerriers et de ces formidables reliques du temps passé : — une écharpe de dentelle suspendue à un fer de lance, — un frais chapeau de satin rose accroché à un pommeau de rapière, — une

ombrelle jetée sur un bouclier, — des souliers mignons bâillant sur les cuissarts énormes d'un capitaine de lansquenets.

A voir la lionne dans son négligé du matin, on pourrait aisément commettre une grave erreur, et la prendre pour un joli jeune homme de dix-sept ans, tout aussi bien que pour une femme de vingt-huit. Le costume est d'une ambiguïté complète. Madame Dureynel porte une robe de chambre de cachemire vert, doublée de soie rouge, large, flottante et tombant jusqu'à ses pieds chaussés de vastes pantoufles turques; une cravate de foulard entoure son cou; un bonnet de velours noir couvre sa tête et ne laisse échapper de chaque côté qu'une seule boucle de cheveux. Ainsi vêtue, elle passe dans son boudoir, et elle se livre d'abord à la lecture des journaux, — non pas de ces feuilles légères et frivoles consacrées à la mode, à la littérature et aux théâtres, — mais le *Journal des haras*, le *Journal des chasseurs*, et deux ou trois journaux politiques très-sérieux, très-graves, qu'elle parcourt d'un bout à l'autre, afin d'être au courant de toutes choses.

Madame Dureynel est interrompue dans cette lecture intéressante par Job, qui se rend à ses ordres. Job est le groom de la lionne.

— Comment *Pembrocke* se porte-t-il ce matin? demande madame Dureynel. Je compte le monter aujourd'hui; tenez-le prêt; vous me suivrez sur *Fenella*... Maintenant voici une lettre et un rouleau de vingt-cinq louis qu'il faut porter tout de suite chez M. Arthur de Sareuil; vous lui remettrez cela à lui-même, entendez-vous, Job?

— Faudra-t-il demander un reçu?

— Quelle sottise!... Vous passerez ensuite chez mon chapelier, et vous lui direz qu'il faut absolument que j'aie à midi mon chapeau de castor gris. Dépêchez-vous.

— Madame n'a-t-elle pas d'ordres à donner pour l'antichambre? Madame recevra-t-elle ce matin?

— Quelqu'un s'est-il déjà présenté?

— Le sellier de madame attend qu'elle soit visible.

— Pour son mémoire? Ces gens-là sont tous les mêmes; toujours pressés d'argent! Après lui, ce sont les autres!... Vous direz à Joseph que je n'y suis pas ce matin pour les gens d'affaires; j'attends du monde à déjeuner, et je ne veux pas être dérangée.

Job se retire, et la lionne, restée seule, se livre à quelques réflexions sérieuses.

Il faut pourtant, se dit-elle, que je me débarrasse de mes créanciers. Autrefois, quand ces gens-là se permettaient d'être indiscrets, on les faisait jeter à la porte, et quelquefois même par la fenêtre. C'était un bon temps pour les personnes de qualité! Aujourd'hui c'est différent : payer est le seul moyen de ne pas être importuné; et, comme on est toujours obligé d'en finir par là, le mieux est de s'acquitter le plus tôt possible... Voyons : ce que je dois à Crémieux, à Verdier, à ma marchande de modes, au tailleur, au sellier, à ma lingère et à mon armurier s'élève à vingt mille francs environ. Je comptais sur la chance des courses pour m'aider à combler cet arriéré; mais, au contraire, j'ai été d'un malheur inouï dans tous mes paris. Maintenant il n'y a plus que deux partis à prendre : faire des économies, et ce serait bien long et bien difficile; ou vendre un coupon de rentes, ce qui est plus sûr et plus expéditif.

Dix heures sonnent sur ces entrefaites, et Joseph, le valet de chambre, vient annoncer à madame Dureynel que son maître d'armes est là, et demande si elle prendra leçon ce matin.

L'escrime a été recommandée à madame Dureynel par son médecin, excellent docteur de lionnes, habile à ne conseiller que ce qui peut plaire, et à régler ses ordonnances sur le caractère, les habitudes, les goûts et les passions de ses clientes : — système médical qui fait fortune dans le beau monde. Les lionnes se plaisent à tous les exercices masculins; l'escrime, d'ailleurs, est un passe-temps salutaire à la santé, favorable à la grâce des mouvements et au développement de la beauté. Madame Dureynel, qui a déjà quatre ans de salle, ne se servira sans doute jamais de son talent pour se battre en duel avec une rivale ou une ennemie, comme l'ont fait, dit-on, de grandes dames et de célèbres comédiennes de l'ancien régime; mais elle se trouve fort bien d'une gymnastique qui lui a ôté ses migraines, ses vapeurs, et autres incommodités frivoles qu'une bonne lionne laisse aux femmelettes et aux mijaurées.

— Non, répond madame Dureynel, je ne prendrai pas ma leçon aujourd'hui : d'autant mieux que voici mes convives. Faites servir le déjeuner.

Les convives de madame Dureynel sont deux lionnes, ses plus intimes amies, ou plutôt, comme elle les appelle, ses plus chères camarades. Madame de Tressy et madame de Primeville donnent une franche poignée de mains à la maîtresse de maison, qui leur dit :

— Je vous ai averties que ce serait sans façons, un véritable déjeuner de garçons, rien de plus : des huîtres, un pâté de foie gras, et quelques bagatelles; par exemple, j'espère qu'on n'aura pas oublié le vin de Champagne frappé de glace.

On se met à table, une large brèche est faite au pâté; les bagatelles se présentent sous la forme copieuse et solide d'un chapon truffé et de divers autres plats de même importance. Les trois lionnes mangent de tout, de manière à soutenir l'honneur de leur nom, c'est-à-dire avec un appétit vraiment léonin. N'est-il pas bien naturel qu'elles aient besoin de prendre des forces pour résister au train d'une vie pleine d'activité, de mouvement et d'exercice? Tout en faisant honneur au repas, elles causent gaiement, vivement, et même parfois toutes ensemble comme des femmes vulgaires; car, pour être lionne, il n'est pas dit que l'on doive renoncer à tous les priviléges et à toutes les faiblesses du sexe qui sait nous charmer par ses qualités, et plus encore par ses adorables défauts. On a beau vouloir chasser le naturel, il se réfugie toujours quelque part et se révèle de quelque côté. — La lionne a beau se métamorphoser dans l'action, elle reste femme par l'abondance de la parole.

Entre les trois amies, la conversation roule nécessairement sur les choses à la mode, et la médisance n'est pas plus exclue de l'entretien qu'elle ne le serait chez des dévotes ou chez des *bas-bleus*.

— Que dit-on de nouveau? demande madame Dureynel. — Vraiment, les propos varient peu depuis quelque temps; nous ne sommes pourtant pas dans la morte-saison du scandale! — Avez-vous lu le dernier roman de Balzac? — Je ne lis jamais de romans. — Ni moi. — Ni moi. — Le vicomte de L..... a donc vendu son cheval gris? — Non, il l'a perdu à la bouillotte, et c'est là le plus grand bonheur qui lui soit arrivé au jeu! — Comment! perdre un cheval qui lui avait coûté dix mille francs, tu appelles cela du bonheur? — Dix mille francs, dis-tu? Il lui en coûtait plus de cent mille, et voilà bien ce qui fait qu'il a joué à qui perd gagne. M. de L... était pour son cheval d'un amour-propre excessif et ridiculement opiniâtre; il acceptait et il provoquait sans cesse des paris énormes; le cheval était toujours vaincu, mais ses défaites n'altéraient en rien la bonne opinion que le vicomte avait conçue de cette malheureuse bête, si bien

que cet aveuglement lui a enlevé quatre ou cinq mille louis en moins d'un an. — Je ne le croyais pas assez riche pour soutenir une aussi mauvaise chance. — Avez-vous entendu Mario lundi dernier? Il a chanté comme un ange. — Et le ballet nouveau? — Il serait parfait si nous avions des danseurs; car de beaux danseurs sont indispensables dans un ballet, quoi qu'en disent nos amis du Jockey's-Club, qui ne voudraient voir que des femmes à l'Opéra. — Madame B.... a-t-elle reparu? — Non, c'est un désespoir tenace. Elle regrette le temps où les femmes abandonnées allaient pleurer aux Carmélites; mais nous n'avons plus de couvents à cet usage, et c'est fâcheux, car rien n'est plus embarrassant qu'une douleur qu'il faut garder à domicile. — Pourquoi n'imite-t-elle pas madame d'A...., qui ne porte jamais que pendant trois jours le deuil d'une trahison? — L'habitude est si féconde en consolations! — A propos de madame d'A...., on assure que le petit Roland est complétement ruiné.— Que va-t-il devenir? — Il se fera maquignon. — Non, il va entreprendre un voyage scientifique en Californie; il a un oncle académicien qui lui a promis de le faire recevoir savant et de lui ouvrir les portes de l'Institut. — C'est dommage! il excellait au *steeple-chase*. — N'a-t-il pas eu un cheval tué sous lui? — Oui, *Mustapha*, au capitaine Kernok, mort d'une attaque d'apoplexie foudroyante en traversant la Bièvre dans une course au clocher. — Il y eut même un procès à ce sujet; le capitaine prétendait retirer son enjeu, et tous les *gentlemen riders* engagés pour Mustapha soutenaient que les paris devaient être annulés. — Cela me paraît juste: l'apoplexie est un empêchement de force majeure. — Cependant le comité a décidé le contraire. — En es-tu bien sûre, ma chère Primeville? — A telles enseignes que j'ai perdu cinquante louis dans cette affaire. J'avais parié pour *Mustapha* contre miss *Annette*. — A jeu égal? — Non, simple contre triple. — C'était bien la proportion. — Tu n'es pas toujours aussi malheureuse. Combien as-tu gagné à Chantilly? — Trois cents louis; c'est Alfred qui avait arrangé mes paris. — Il s'y entend bien! — C'est le plus admirable spéculateur du *turf*. — Et toi, Dureynel, comment te traitent les chances du *sport?* — Mal. Je tenais note de mes pertes, mais cela devenait si effrayant, que j'ai déchiré la feuille. Hier encore, à la petite course de la Porte-Maillot, j'ai perdu vingt-cinq louis contre M. de Sareuil, et je viens de les lui envoyer. Si cela dure, je n'y pourrai plus tenir. La semaine dernière, j'ai été obligée d'emprunter mille écus à Armand. — Ton mari? comment se porte-t-il? le verrons-nous aujourd'hui? — Je ne sais; il y a vingt-quatre heures que nous ne nous sommes rencontrés, et je ne suis pas allée chez lui ce matin par discrétion. Armand est mon meilleur ami, un garçon charmant que j'aime de toute mon âme, et que pour rien au monde je ne voudrais contrarier; mais enfin je suis sa femme, et, dans ma position, il est des choses que je ne puis pas savoir officiellement. — Tu as raison; l'amitié conjugale a ses délicatesses, et tu les comprends à merveille. — Oui, ma chère belle, tes sentiments sont irréprochables, et tes déjeuners sont comme tes sentiments. Qu'allons-nous faire à présent? — Si vous voulez, nous irons au tir aux pigeons à Tivoli, puis au bois; il y a une course particulière, vous le savez, entre *Mariette* et *Léporello*. — Oui, nos chevaux de selle nous attendent à la porte d'Auteuil; nous irons les prendre en calèche.

Il est une heure; les lionnes se rendent à Tivoli. Toutes les notabilités de la fashion sont réunies au tir; le plus habile de la bande abat vingt-cinq pigeons sur trente coups. Des paris considérables sont engagés. Madame Dureynel, dont l'adresse est connue, se met de la partie; elle prend la carabine d'une main sûre, elle ajuste le but avec une rare aisance, le coup part, et le pigeon tombe. On applaudit, et la lionne est plus fière de cette prouesse qu'elle ne le serait de la plus brillante conquête.

— Au bois maintenant! — La calèche vole; à la porte d'Auteuil, les trois amies montent à cheval et arrivent au galop sur le terrain de la course. Lionnes et dandys s'abordent en se serrant cordialement la main, à la manière anglaise.

— Voulez-vous votre revanche? demande M. de Sareuil à madame Dureynel.

— Volontiers. Pour qui pariez-vous?

— Pour *Mariette*. Trente louis contre vingt-cinq.

— Vous n'êtes pas maladroit! Changeons : vous, *Léporello* à vingt-cinq, et moi, *Mariette* à trente?... Si vous tenez à *Mariette*, mettez quarante louis contre mes vingt-cinq. Je viens de voir les paris de ces messieurs, ils sont engagés sur ce pied.

— Pas tous; il y en a même qui se sont faits au pair; mais enfin je veux vous prouver que je suis beau joueur. Va pour quarante!

Le signal est donné, les deux chevaux partent, *Léporello* arrive le premier au but, mais une difficulté s'élève sur un accident de la course. Les parieurs soutiennent chaudement leurs intérêts; M. de Sareuil est sans ménagement dans la discussion, et madame Dureynel se défend comme une lionne; de part et d'autre on échange de vives paroles, et, jusqu'à ce que le jugement soit prononcé, les cavaliers ne veulent rien céder aux dames, car ici il s'agit d'argent et non de compliments. Si quelque merveilleux de l'ancien temps, étranger aux mœurs de la haute fashion moderne, assistait à ce singulier débat, il ne manquerait pas de s'écrier : — Vieille chevalerie française! aimable retenue du beau sexe! qu'êtes-vous devenues?

Cependant les arbitres se prononcent en faveur de *Léporello*, et madame Dureynel se retire, furieuse et maudissant ses juges en style cavalier. Les trois lionnes ont décidé qu'elles ne se quitteraient pas de la journée. — Où aller? se demandent-elles en sortant du bois de Boulogne. — A l'école de natation.

Nous avons aujourd'hui et depuis peu, à Paris, des établissements nautiques consacrés aux dames : les mœurs de l'époque exigeaient cette innovation. Les lionnes nagent comme des carpes. Voyez madame Dureynel, vêtue de son costume marin. Ses pieds nus foulent vaillamment les planches raboteuses et les nattes grossières du bateau; elle monte lestement au sommet d'une échelle en disant : « Je vais *donner une tête!* » On fait cercle, et la lionne s'élance dans l'eau la tête la première, avec une vigueur et une adresse qui provoquent les applaudissements des spectatrices; pendant une heure entière elle fait la *coupe*, la *planche* et le plongeon, tantôt suivant le fil de l'eau, et tantôt remontant le courant, sans que ce pénible exercice épuise ses forces.

Après le bain, madame Dureynel et ses amies vont dîner; puis elles se rendent à l'Opéra dans tout le luxe d'une toilette brillante et excentrique; les lionnes tiennent surtout à ne pas être vêtues comme les autres merveilleuses; elles recherchent les étoffes bizarres et les formes étranges; leur audace naturelle se montre dans leurs ajustements; elles ont le mérite d'inventer sans cesse et de beaucoup oser, et, par ce moyen, elles sont sûres de se faire toujours remarquer.

Pendant un entr'acte de *Robert le Diable*, Jules de Rouvray, jeune dandy de dix-huit ans, cousin de madame Dureynel, vient saluer les lionnes dans leur loge. Jules

est doué d'une figure fort intéressante, et il regarde sa cousine d'un air tendre et langoureux. Au lever du rideau, il sort de la loge, et madame de Primeville se met à plaisanter agréablement sur sa timidité et sa gaucherie.

— Pas si timide! dit madame Dureynel en riant. Tenez, voici un billet qu'il m'a glissé, fort adroitement, ma foi! Une déclaration, rien que cela! Lisez! Comment trouvez-vous le style? Pauvre garçon! que veut-il que je fasse de sa passion? Il s'adresse bien mal!

Jules en effet ne connait pas le cœur des lionnes; il ne sait pas qu'elles font peu de cas de l'amour, et qu'il est bien difficile de leur plaire, à moins d'être prince ou d'avoir les plus beaux chevaux de Paris.

Avant la fin du spectacle, les trois lionnes quittent l'Opéra et vont achever la soirée chez la baronne de B..., qui reçoit le mercredi. Madame Dureynel, qui aime tous les jeux, entre à la bouillotte, et engage son argent avec une rare intrépidité; la fortune favorise d'abord son audace; puis, par un revers subit, la lionne est décavée d'un seul coup.

Au moment où madame Dureynel subissait cette injure du hasard, son mari se présente devant elle.

— Ah! vous voilà, dit gaiement la lionne; j'étais bien sûre de vous rencontrer ici, et j'en suis charmée, car j'ai à vous parler.

— Je vous écoute. Mais d'abord dites-moi, ma chère amie, si vous vous êtes bien divertie aujourd'hui? Je comptais vous voir au bois : il m'a été impossible d'y aller... Une maudite affaire de Bourse!... Figurez-vous que les chemins de fer ont encore baissé ce soir! Etiez-vous à l'Opéra?

— Oui, et j'y ai reçu cette lettre.

M. Dureynel prend la lettre de Jules, la lit, et la rend à sa femme avec le plus beau sang-froid du monde en lui disant :

— Eh bien! que voulez-vous que j'y fasse? ce sont des détails qui vous regardent et dont je n'ai pas coutume de me mêler.

— Vous avez raison, et je suis bien assez forte pour me défendre toute seule; aussi ne vous ai-je jamais beaucoup importuné de ces sortes d'aventures; mais cette fois il s'agit d'un cas particulier : Jules est mon cousin, et je ne voudrais pas le désespérer entièrement.

— Je ne comprends pas.

— Parlons raison. Je ne suis pas la première passion de Jules; je sais que l'année dernière, en sortant du collége, il était fort épris d'une danseuse, mademoiselle Irma, à qui vous vous intéressez, dit-on, beaucoup. Le cousin, vous le voyez, abuse de son titre; il vous attaque de droite et de gauche, et n'ayant pu réussir à séduire votre maitresse, il veut gagner le cœur de votre femme... L'ennemi est dangereux; il faut composer avec lui. Je ne vous parle pas en femme jalouse; vous me connaissez trop bien pour avoir cette idée; mon langage est celui d'une amitié prudente et dévouée. On prétend que vous vous ruinez pour cette Irma; vous avez tort. Voulez-vous suivre un bon conseil? Quittez-la; faites mieux, cédez-la au petit cousin. Vous agirez ainsi en homme sage et en bon parent.

— Vraiment, si cela vous fait plaisir, je ne demande pas mieux; aussi bien je commençais à être las de la danseuse. Demain je mènerai Jules déjeuner chez elle.

— C'est bien, mon ami, je suis contente de vous.

Et madame Dureynel se remet à la bouillotte, où elle reste jusqu'à deux heures du matin.

Un jour suffit pour connaitre sa vie tout entière. Le lendemain elle recommence à peu près le même train, qui dure jusqu'à ce que le temps ou la fortune vienne l'arrêter.

A quarante ans, madame Dureynel se retirera de ce monde brillant et agité. Que fera-t-elle alors? quel est le sort de la lionne devenue vieille? — Ce serait là un beau sujet de fable pour un autre la Fontaine.





LA SŒUR DE CHARITÉ

PAR

L. ROUX



Sœur de charité! quel beau nom à inscrire en tête de notre sujet, et que de religions éteintes ce nom réveille dans les âmes! Mais qu'est-ce qu'une sœur? qu'est-ce que la charité? Nous avons des charités de toutes les sortes, de toutes les professions, de tous les rangs et de toutes les bourses; nous avons surtout une charité de bon goût : d'honnêtes gens font l'aumône à des dames très-parées, qui la demandent une fois pour ceux qui la demandent toujours. On danse pour les pauvres; tant pis pour les innocents qui ont la bêtise de mourir en attendant! On dit notre siècle égoïste; erreur : il est *charitable*. N'avons-nous pas la dame patronnesse, qui place des billets de bal (prix : 20 francs) pour les pauvres? la quêteuse de paroisse, qui promène son aumônier dans toutes les églises de bonne compagnie, qui escompte un regard ou un sourire au profit des pauvres? la femme qui a ses pauvres ou celle qui en reçoit de toute main? la *dame de charité*, qui inspecte une salle d'asile, qui tient un bureau de bienfaisance, qui protége de loin de jeunes détenus et administre des hôpitaux dans la personne de son mari? Et il y a encore des gens qui osent manquer de tout, des malheureux qui s'obstinent à n'être point secourus, quand il est difficile, pour ne pas dire impossible, de trouver une femme du très-grand monde qui ne se pare avec joie de ses plus beaux diamants pour secourir son prochain, qui n'accorde à l'indigence une valse à grand orchestre et qui ne fasse un amant pour abolir le fléau de la mendicité! Le cœur peut avoir des faiblesses dont on guérit par la dévotion, et de tout temps on a racheté le ciel par d'abondantes aumônes. Le ciel est aujourd'hui le prix d'une contredanse ou d'un galop. La femme est si belle en faisant l'aumône à la lueur des bougies! en déracinant de nos cœurs celui de nos penchants qui résume les sept péchés capitaux, l'égoïsme, par le charme tout-puissant d'un bal masqué!

Un rôle qui sied encore à toutes les jolies femmes, c'est celui de sœur de charité. Malheureusement, après avoir étudié en leurs personnes charitables et chrétiennes tous les sentiments enthousiastes, toute la philosophie évangélique de Fénelon et de saint François de Sales, toutes les transformations de la bienfaisance, du dévouement, du *bienfait*, de l'aumône, de la religion qui se traduit en sympathie, de la sympathie qui se traduit en religion, il reste encore une chose à peindre : la sœur de charité.

La sœur de charité est un de ces types qui, pour les heureux du siècle, n'existent que par induction. Elle nous fuit, nous l'évitons. Il y a tant de distance d'un palais à un hôpital! Il faut être pauvre, malade, ou résumer comme poëte ces deux positions sociales pour comprendre la sœur de charité. Nommer la sœur de charité, c'est présenter une personnification de la douleur, une des faces les plus sombres, les plus tristement sérieuses de notre société; c'est nommer la principale héroïne d'un drame lugubre et qui ne manque pas de morts au dénoûment.

Et pourtant ce drame se renouvelle chaque jour pour elle; car la sœur de charité est à demeure là où les malades eux-mêmes ne sont que de transition; c'est l'éternelle comparse du trépas; l'Electre gémissante de tous les Orestes qui ont rencontré au monde les tortures de la misère, bien plus communes que celles du remords.

Dans la vie même, dans la vie élégante et aisée, quand le cœur se dessèche et s'ossifie, quand l'homme perd ses cheveux et ses illusions, on sent qu'il y a deux

femmes au monde, une grande dame et une sœur de charité. Oui, lorsque l'idole de vos rêves, la chimère de vos adorations, votre ange, votre étoile au ciel, cette femme très-poétique, mais qui trouve une migraine impertinente, un rhume de mauvais goût, devant qui l'on n'ose tousser et dont on se cache pour mourir, lorsque celle-là vous apparaitra comme un mythe usé, une cruelle déception, un symbole d'égoïsme, qu'il ne vous restera plus qu'une duchesse à aimer, dans cette femme alors vous comprendrez peut-être que la femme n'est pas née tout entière pour être aimée, et qu'il peut exister quelque part une sœur de charité, rendant tout ce qu'on prodigue à d'autres, santé, jeunesse, amour, croyances, veilles, tout enfin. La richesse se crée une sœur de charité pour le temps où le cœur lui-même a des rhumatismes. Don Juan, devenu vieux, impotent et paralytique, se rejette dans les bras d'Elise, qui était entrée au couvent, et il l'en retire enfin légitimement pour en faire une sœur de charité. Le grand siècle vit Molière lui-même, délaissé de la noblesse, du clergé, de toutes les grandes dames, de tous les petits marquis, de Louis XIV enfin, de tout son monde à lui, expirant dans les bras d'une sœur de charité.

La sœur de charité habite une thébaïde, une nécropole, la cité des malades, la cité des morts. Paris lui octroie ses pauvres, ses infirmes, ses moribonds, tout ce dont il a usé suffisamment, dont il veut se débarrasser à tout prix, qu'il veut rejeter de son sein. La sœur de charité prévient la gangrène du corps social; elle combat la lèpre de la pauvreté et procède par émondation au maintien de l'hygiène publique. Tout ce qui est encore jeune, vigoureux ou seulement valétudinaire, tout ce qui peut rendre encore quelques services, tout ce qui est matière à exploitation, n'est pas de son domaine.

La sœur se lève de très-bonne heure; son premier soin est de faire préparer la salle pour la visite. Cette opération demande un tel concours d'activité, de propreté, de ménagements et de précautions hygiéniques, qu'elle présuppose des grâces d'état chez la sœur de charité. Ceux des lits qui peuvent être faits le sont sur-le-champ; l'air est renouvelé, la salle échauffée en hiver, les parquets sont cirés; le tout en un clin d'œil. Après ces travaux préparatoires, la sœur fait la prière, et on attend la visite du médecin. Les administrateurs n'ont que de la déférence pour la sœur de charité, les médecins ont du respect; les internes s'en rapprochent par une communauté de devoirs et de sympathie. Quand la sœur est peu contente de son médecin, il s'établit, d'elle à l'interne, des rapports plus étroits qui tournent tous au profit de ce dernier. La nature de la femme se trahit chez la sœur de charité par le degré de confiance qu'elle accorde à l'interne, et par les soins bienveillants et ingénieux qu'elle apporte à simplifier ses fonctions, à lui alléger la tâche de chaque jour. Le médecin reste, pour l'un et l'autre, une sorte de pouvoir officiel qui préside seulement pour les prescriptions à un service dont l'interne et la sœur se partagent les détails à l'amiable, et cet arrangement sourit d'ordinaire à tous les deux en profitant à tout le monde.

Le talent spécial, la supériorité réelle de la sœur consiste en effet à embrasser l'ensemble et les détails du service des malades et de l'hôpital. Quand le médecin a défilé son chapelet de prescription, c'est la sœur qui veille avec une mnémotechnie admirable, avec un zèle qu'on ne saurait trop louer, à l'emploi des remèdes. Médecine, pharmacie, bains, alimentation, elle embrasse tout, elle rend tout précieux par le mérite de l'à-propos dans l'exécution. Il faut d'abord savoir que dans un hôpital les minutes sont tout et les prescriptions ne sont rien sans une main qui se fasse un devoir de les administrer à temps. Auprès de ce que la sœur nomme ses *grands malades*, il faut qu'elle lutte de célérité avec la maladie, et elle remplit souvent la mission d'un ange consolateur et sauveur. Il existe de bien parfaits modèles de la sœur de charité, et nous sommes mille fois heureux de pouvoir placer ici un nom que nous voudrions y graver en toutes lettres; mais la sœur de charité que cette désignation modeste n'ira même pas trouver au milieu de ses fonctions angéliques s'appelle tout simplement la mère de la salle Saint-Augustin à Saint-Louis.

Non, la philosophie ancienne n'a rien inventé qui s'élève à la hauteur du dévouement religieux de la sœur de charité. Sans elle le malade passerait souvent une demi-journée, une journée tout entière, sans ce remède vainement prescrit le matin, et dont il attend la guérison. La sœur de charité remplit tous les vides du service, répare toutes les négligences, et trouve au fond de son inépuisable empressement le moyen de satisfaire à des exigences, à des caprices de malades qui, pour n'être pas dans le règlement, n'en sont pas moins dans la nature de l'être souffrant.

En général, il y a pour la sœur de charité deux âges, deux époques; il y a deux sœurs de charité, il y a une *mère* et une sœur; il y a un feu qui s'allume et un autre qui repose sous la cendre de soixante hivers.

Le noviciat de la sœur est l'époque des prodiges de la charité. La jeune sœur de charité, celle qui possède encore toutes ses croyances, toutes ses illusions, dont rien n'a tempéré encore l'austère religion, est constamment aux prises avec un siècle impie, souverainement indifférent en matière de religion. Elle opère des cures et des conversions. Elle établit des catégories de malades, et son zèle, trop souvent stimulé par sa foi, se partage entre le médecin et le confesseur. Pour cette sœur il y a un juste et un pécheur mourant, comme au temps où le père Bourdaloue prêchait devant la cour. Il serait mieux, selon nous, de ne voir que des malades dans un hôpital, tout en laissant à chacun l'initiative de sa conversion. Qu'arrive-t-il, en effet, c'est que les soins de détails, les attentions, les douceurs que la novice procure aux âmes repentantes sont autant d'appâts jetés à l'hypocrisie. De là naît une espèce de malades toujours prêts à se convertir à un bon traitement et à recevoir le salaire de leur componction. Il y a, à l'hôpital surtout, des piétés de circonstance, de bonnes dévotes qui exploitent les péchés commis à force de n'en pouvoir plus commettre; il y a des contrefaçons de repentirs, des actes de contrition qu'il ne faudrait pas prendre pour des actes de foi. L'hypocrisie est la friponnerie du vice bien plus encore, comme on l'a dit à tort, qu'un hommage rendu à la vertu.

La *mère* met, au contraire, de la modération dans son zèle, de l'impartialité dans ses soins, un certain scepticisme dans ses exhortations; elle fait régner l'ordre, sinon la piété, dans sa salle; elle a une politique administrative qui embrasse tous les cultes, et sa providence s'étend sur le pécheur repentant comme sur le coupable endurci. Elle a un devoir à remplir, et ce devoir doit durer longtemps. Son zèle, pour être soutenu, a besoin d'être modéré; sa charité, pour être efficace, ne doit pas être spéciale, et ses bienfaits, loin de se concentrer, se répandent sur tout ce qu'il y a de malades dans un service. Elle sait retourner un malade, et faire respecter sa présence par une sévérité bien entendue. Sa sensibilité se manifeste par un peu de brusquerie; sa mission n'est plus celle d'un ange, mais d'un chef de service. On di-



rait que son cœur a vieilli; non, il s'est formé. Elle agit par le respect et par la persuasion, elle est femme autant que sœur de charité.

Quel vaste ministère que le sien, toujours renaissant avec les mêmes formes repoussantes, toujours activé par deux agents infatigables : la maladie et la mort! On essayerait vainement de rapprocher le tableau d'un hôpital, séjour de tous les dégoûts, de toutes les souffrances, de tous les dévouements, du spectacle pompeux d'une cour, brillant rendez-vous de tous les égoïsmes et de toutes les vanités de l'époque; ce serait même un crime de lèse-indifférence publique de parler seulement de l'Opéra de Paris. Il a fallu tout l'art du poëte national pour élever le type de la sœur de charité au niveau de celui de l'actrice. Nous sommes de ceux qui pensent qu'il y a plus d'une lieue entre l'hôpital Saint-Louis et l'Académie royale de Musique. Les théâtres, dira-t-on, les divertissements publics, payent un tribut aux hôpitaux, nous voulons croire que la perception de cet impôt est la plus juste, la plus raisonnable : voyez pourtant combien l'or qui en provient est égoïste, comme il étouffe toute sympathie entre ceux qui meurent ici et ceux qui se réjouissent là-bas. Sait-on cependant par quelles fibres intimes la vie de luxe et d'enivrements d'une grande ville se lie à sa vie de souffrance et d'expiation? C'est à l'hôpital même que vous saisirez le secret de tous les grands contrastes. La sœur de charité est la religion de cet Hôtel-Dieu où le prolétaire meurt victime du travail, la courtisane de l'égoïsme des sociétés. Née du christianisme, la sœur de charité en est l'expression la plus touchante; elle en a conservé les vertus primitives, le zèle évangélique; elle en embrasse toute la sainteté. Ange penché tour à tour sur un berceau et sur une tombe, elle veille seule au salut du pauvre, ce réprouvé du monde actuel. Elle accepte en esprit et en vérité l'accomplissement des pieux devoirs de sa vocation; elle seule peut-être a recueilli l'héritage du Christ, et seule est restée fidèle à l'anathème de la pauvreté.

Suivons encore la sœur de charité dans l'exercice de sa tâche quotidienne. Elle est, disons-nous, le pouvoir exécutif de l'hôpital, et, à ce titre, elle en tempère la législation. Elle est placée, en faveur des malades, entre une philanthropie officielle et un servilisme crapuleux et escroc. L'administrateur qui possède un fief dans chaque hôpital, l'infirmier qui tire une rente de chaque malade; l'un distribuant le bien-être en gros, l'autre vendant la sympathie en détail, ne doivent rien avoir de commun avec la sœur de charité. Le personnel du service subalterne des hôpitaux, privé de zèle évangélique et d'un salaire suffisant, se recrute dans la classe la plus vile et la plus abrutie des domestiques sans emploi, rançonne les malades en leur inspirant le plus profond dégoût pour une administration qui devient ainsi un réceptacle de vice et d'immoralité. Discipliner les malades et les gens de service, autant que ceux-ci sont disciplinables, est le premier soin de la sœur de charité. La sœur de charité

est toujours vêtue avec une extrême propreté : une robe de serge noire exempte de taches, dans un lieu où il paraît presque impossible de s'en préserver, une guimpe et une cornette d'une entière blancheur, un tablier moins fin et néanmoins irréprochable, complète son costume. La sœur de charité est inséparable de cette draperie. Quelle ampleur et quelle mesquinerie de formes, quelle largeur dans ces plis, et quelle pauvreté dans cette façon de robe! Comme elle est étoffée et mal faite, vaste et étriquée, somptueuse et monastique! C'est une robe de pleureuse ou de suppliante, un vêtement de deuil, un costume de veuve, c'est un suaire. On s'est plu à défigurer la femme pour faire une sœur de charité. Elle a peur de paraître appartenir au monde sous cette enveloppe. Les manches de son habit, taillées sur un patron chinois, s'inclinent vers la tombe comme le regret. Cet horrible accoutrement ne dit rien à la peinture, rien à la statuaire, rien aux passions; il va droit à l'âme, il révèle quelque chose de consolant et de funèbre, d'effrayant et de doux; il se spiritualise en une foule de plis qui n'ont rien d'humain. Rarement aussi on découvre sous ces volutes une de ces figures de Rubens pleines de fraîcheur et de vie. La sœur de charité met son visage en harmonie avec la blancheur mate de sa guimpe; elle se plaît à unir la forme et le fond. Ces beaux bras arrondis, ces chairs sensuelles et voluptueuses, ces traits fermes, délicats, colorés par un embonpoint ravissant, expression panthéistique du christianisme que Rubens donne à la Religion, à la Foi, à l'Espérance, à la Charité, ces admirables réminiscences de la forme païenne, ces inspirations charnelles, n'ont rien de commun avec le type réellement chrétien de la sœur de charité. Le christianisme macère le muscle, pâlit le visage, mortifie la chair, amaigrit les traits. La sœur de charité est maigre et fluette jusqu'à trente ans; elle arrive seulement alors à un embonpoint raisonnable et à une dévotion modérée. La sœur de charité est un lambeau de ce vieux monde chrétien qui a remplacé par le martyre lent de la souffrance les tortures de la persécution.

Alors la vierge chrétienne fait place à la femme utile; la sœur est complétement sœur, rompue aux pratiques de l'hôpital, versée dans l'hygiène, dans la médecine, dans la pharmacie, initiée aux opérations, habituée aux décès, prédisant une convalescence, prévenant une hérésie de régime, et faisant mouvoir l'hôpital à son unisson; conservant un grand fonds de religion, et l'alliant avec prudence et circonspection à la philosophie du siècle. Bonne et utile à tous, femme de tête et d'exécution, accomplissant tout ce qui est bien, fuyant l'excès en tout, vrai modèle d'une hospitalière et d'une femme digne des respects de l'humanité. C'est celle que l'on prend pour lui confier les misères de l'âme et du corps, pour réciter son *In manus*, et demander la faveur d'un *De profundis*. C'est celle qui perd un enfant dans chaque malade, qui verse une larme sur chaque linceul, et que les mourants regrettent comme une mère et recommandent à Dieu à leur dernier soupir; c'est le dévouement personnifié, c'est la sympathie en tablier de toile blanche, c'est tout ce que notre siècle est capable de concevoir de religion.

La sœur de charité est encore le grand interprète du médecin. Veut-on savoir si le malade a eu de la fièvre, et à quelle heure; s'il n'a rien omis du programme de la veille, et s'il a usé de cette résignation qui est la première vertu des malades? La sœur sait tout cela beaucoup mieux que le docteur lui-même.

Il y a dans chaque hôpital un couvent. Ils vivent l'un par l'autre, la prière soutient le dévouement, le dévouement soutient le malade. C'est ainsi qu'on a placé le ciel près du purgatoire. Lorsque la femme a rempli sa tâche de la journée, elle redevient sœur; elle se replie dans sa dévotion, elle rentre dans le sein de Dieu. Pour elle, le travail est une prière et la prière un travail.

La sœur de charité vit et meurt oubliée dans la maison qui la vit faire profession. Elle expire dans l'obscurité du cloître et dans le sentiment des devoirs chrétiens et hospitaliers. Elle meurt quelquefois de la maladie de ses malades, moissonnée par un fléau; c'est le chef de file qu'un zèle officieux, une philanthropie prudente oppose aux épidémies. Vertu sans nom, héroïne sans poëte, sainte sans légende, elle n'ajoute rien à aucun calendrier; son nom figure tout au plus à la liste nécrologique de l'hôpital, nom oublié comme les autres, et pour lequel il n'existe pas de Panthéon.

Il y a des sœurs de charité à l'Hôtel-Dieu, il y en a à la Pitié, à l'hôpital Saint-Louis, à l'hôpital Beaujon, à l'hôpital Necker, aux Enfants-Malades, à la Charité, aux Enfants-Trouvés. Opposition bizarre, antithèse incompréhensible : il y a des mères qui ne le sont point de leurs enfants, et de simples femmes s'élèvent à la hauteur des devoirs de la maternité la plus sainte, et meurent sans avoir compris la maternité.

On distingue un hôpital d'un hospice en ce que dans celui-ci on laisse l'espérance à la porte; à l'hôpital il peut y avoir danger de mort, mais non vieillesse. Les hôpitaux sont les plaies du corps social, les hospices en sont les ulcères chroniques. Il est à remarquer que les hospices sont desservis par des surveillantes seulement.

C'est à Paris qu'existe ce que nous pourrions appeler le grand type de la sœur de charité. Aux grands maux les grands remèdes! et une ville comme Paris, foyer immense de maladie, de misère et de corruption, doit faire germer des vertus à la hauteur de tous ces maux. La province compte aussi des dévouements dignes de tout éloge; ici, néanmoins, on nous permettra de placer une remarque que nous regardons comme une vérité d'observation. En province, il y a beaucoup de jeunes filles bien élevées, mais sans fortune, qui entrent en religion pour ne pas devenir des femmes d'ouvriers; et ce sont justement les plus aptes à faire le bonheur d'un ménage qui suivent une vocation opposée. Une femme se consacre à des malades au détriment de cette partie de la population que le sort réduit à n'être qu'un instrument de travail. La condition de l'ouvrier est, il faut l'avouer, tellement vulgaire, tellement misérable, que nul n'oserait blâmer une femme d'y échapper en faisant des vœux; mais que penser d'un ordre de choses qui réduit l'ouvrier à être délaissé en faveur des malades et des infirmes qui peuplent les hôpitaux? La sœur de charité, pour être la femme la plus noble et la plus élevée de l'ordre social, n'a pas besoin d'être, dans la fleur de la jeunesse, détournée d'une autre vocation également sacrée. Laissez aux sœurs de charité, qui le sont par vocation, le soin de soigner les malades.

La tâche de la sœur de charité, pour être ici moins imposante, n'en offre pas moins un cadre où toutes les vertus de la femme et de l'hospitalière peuvent s'exercer. C'est à la sœur de charité que l'on doit cette tenue d'une propreté si sévère et si recherchée qui fait des beaux hôpitaux de province, comme l'hôpital de Lyon, un objet d'admiration. Et en général, tout ce qui est du domaine de la sœur de charité se fait remarquer par un ordre, un luxe de propreté qu'on chercherait vainement autre part.

En province, la sœur de charité entend la pharmacie. Pénétrez dans son dispensaire, et vous serez frappés de la richesse de cette officine non patentée, mais recon-

mandable par une organisation scrupuleuse, par une coquetterie de propreté étrangère à la pharmacie. Là tout luit, tout étincelle, tout est de bon goût, jusqu'à la conserve de roses. Des doigts effilés et d'une blancheur très-peu pharmaceutique distribuent la violette et le sirop de limons. Le diplôme de la sœur de charité est dans la manière dont elle administre tout cela ; si l'on objecte à la sœur de charité qui fait de la pharmacie son peu de savoir, nous répondrons qu'il ne faut pas être bien savant pour vendre de la bourrache. Quant à la chimie, il est avéré que la sœur de charité n'a garde d'y rien entendre. Elle exécute tout simplement les prescriptions de la médecine comme un ignorant le pourrait faire, sans prôner ses remèdes, ce qui est encore une manière extralégale de leur donner de la vertu. La sœur de charité a un iris pour enseigne, et il n'y a rien en vérité de plus innocent que cette fleur d'un bleu céleste.

Eloignez-vous encore du centre, vous trouvez un autre type, une autre personnification de la charité. Dans les petites villes, dans les grandes communes assez heureuses pour avoir un hôpital et trop pauvres pour pouvoir s'en passer, la cénobie de la sœur est une sorte de ruche où tout s'élabore dans les intérêts temporels et spirituels de la maison. La sœur de charité, devenue *sœur du pot*, ne doit rièn ignorer de ce qui constitue l'éducation première d'une garde-malade, d'une institutrice et d'une grosse fermière. Sous le couvert de l'hospitalité on fait l'école et la pharmacie, on reçoit des aliénés, des malades et des incurables, on traite l'aigu et le chronique : l'hôpital est à la fois une école primaire, une infirmerie, un dépôt de mendicité et une immense propriété. Les sœurs de charité forment le conseil administratif et se partagent les emplois. Celle dont le zèle est fortement constitué fait les foins, emmagasine le bois, préside aux récoltes, active les travailleurs, est au four et au moulin. Les faiblesses de la femme se trahissent parfois au milieu des merveilles accomplies par son active charité. A ses yeux, le pauvre, l'infirme, le malade, ne sont rien, la charité est tout, et la religion est fort au-dessus de la charité. Quelle différence aussi entre les deux malades qui accourent ici ou là, à Paris ou en province, au centre ou aux points extrêmes de la circonférence, se recommander corps et âme aux soins hospitaliers de la sœur de charité ! L'un, celui de la grande ville, est ordinairement au-dessus du bienfait, et y a recours pour la première fois, l'autre est au-dessous, et trouve enfin un prytanée dans un hôpital, couche pour la première fois dans des draps blancs, a un médecin et une tisane sucrée, il doit tout ce luxe à la charité. Le premier, après s'être défendu en athlète vigoureux, avoir connu par échappées quelque chose du luxe de la capitale, après avoir recueilli et dissipé quelques lambeaux de fortune, quelques miettes d'un festin immense, après s'être initié par intervalles à la vie de Paris, vient expirer sur un lit d'hôpital : il doit toute cette misère à la charité. L'autre ne connaît de luxe que le luxe de la charité. Celui-ci murmure dévotement les paroles de la sœur, celui-là sait la valeur d'un blasphème et expire l'ironie à la bouche.

La sœur de charité peut être considérée comme l'alpha et l'oméga de la vie humaine : le peuple la rencontre près de la tombe et dans toutes les grandes crises de la vie ; le peuple ne saurait accomplir sans son secours ces deux grands actes de son drame : la maladie et la mort. Le peuple redoute l'hôpital et aime la sœur de charité. La sœur de charité tient le fil de ces existences flottantes qui lui reviennent incessamment ballottées d'un écueil à un autre : de l'hôpital, leur berceau, à la maison des jeunes détenus, théâtre de leur éducation ; de là à l'atelier, puis encore à l'hôpital ; c'est ainsi que la vie du paria se complique de souffrances qui n'ont qu'une consolation, la sœur de charité.

C'est pour cela, mesdames, que nous, enfant du siècle et tout indigne que nous sommes de cet honneur, nous n'hésitons pas à placer le portrait de la sœur de charité dans la galerie qui renferme vos portraits. Ce type, nous ne le savons que trop, hélas ! aurait demandé le pinceau de Fénelon. Voltaire lui-même a consacré un de ses traits les plus éloquents à la sœur de charité, parce que Voltaire avait trop de génie et d'esprit pour ne pas s'incliner devant ce dévouement qui sert aujourd'hui de garantie au pauvre contre l'égoïsme bourgeois. Nous avons un culte, celui de la richesse, qui met ses damnés à l'hôpital. Mais, si la religion du Christ, qui diffère un peu de la nôtre, avait encore besoin d'être soutenue par de grands et sublimes exemples, ce serait parmi les sœurs de charité qu'il faudrait lui chercher des saintes et des martyres.





LE CHASSEUR

PAR

ELZÉAR BLAZE

—∘◊∘—



La révolution de 1789 a totalement changé le chasseur en France; il ne ressemble pas plus à celui d'autrefois qu'un épicier millionnaire ne ressemble au duc de Buckingham ou au maréchal de Richelieu. Cela se comprend fort bien : avant cette époque, la chasse était le plaisir d'un petit nombre de privilégiés; la même terre appartenant toujours à la même famille, les fils chassaient dans les bois témoins des exploits de leur père; les bonnes traditions se perpétuaient; la chasse avait sa langue, ses doctrines, ses usages; tout le monde s'y conformait sous peine de s'entendre siffler par les professeurs. L'arme du ridicule, toujours suspendue sur la tête des novices, les faisait trembler, car dans notre bon pays de France ses coups donnent la mort. La chasse alors se présentait aux yeux des profanes comme une science hérissée de secrets : c'était une espèce de franc-maçonnerie où l'on ne passait maître qu'après un long noviciat.

De même qu'aujourd'hui tous nos régiments manœuvrent de la même manière, les chasseurs d'autrefois avaient une méthode uniforme de s'habiller, de courir la bête et de parler métier. Aussi rien ne serait plus facile que de faire le portrait d'un chasseur de ce temps-là. C'était un gentilhomme campagnard en habit galonné, comme on en voit encore dans les bosquets de l'Opéra-Comique, la tête couverte d'une barette unicorne; il parlait en termes choisis de Malplaquet ou de Fontenoi, de cerfs dix cors et de sangliers tiers-an, de perdreaux, de lapins et d'aventures galantes. D'un bout de la France à l'autre, dans les rendez-vous de chasse, dans les assemblees au bois, on respirait un parfum de vénerie orthodoxe; tout se faisait suivant les règles de l'art, et jamais un mot sentant quelque peu l'hérésie ne venait effaroucher les idées reçues en se glissant dans la conversation. Ces habitudes contractées aux champs ou dans les forêts se conservaient au salon, à la cour, aux ruelles. Sedaine a fort bien caractérisé cette époque en faisant parler ainsi le marquis de Clainville. « Ah ! madame, des tours perfides ! Nous débusquions les bois de Salveux : voilà nos chiens en défaut. Je soupçonne une traversée ; enfin nous ramenons. Je crie à Brevaut que nous en revoyons, il me soutient le contraire ; mais je lui dits : Vois donc, la sole pleine, les côtés gros, les pinces rondes et le talon large, il me soutient que c'est une biche bréhaigne, cerf dix cors s'il en fut. » Voilà le chasseur d'autrefois, la tête pleine de son dictionnaire de vénerie en parlant toujours en termes techniques, même alors qu'il s'adresse aux dames.

Mais comment peindre le chasseur d'aujourd'hui ? Il se présente à nous sous tant de formes diverses, suivant le pays qu'il habite, la fortune qu'il possède, le rang qu'il occupe, que, nouveau Protée, il échappe au dessinateur. C'est un kaléidoscope vivant : il nous offre des figures rustiques, élégantes, bizarres, sévères, grotesques, fantastiques ; une fois brouillées, vous ne les revoyez plus sans qu'elles aient subi des modifications. Autrefois pour chasser il fallait être grand seigneur : aujourd'hui qu'il n'existe plus de grands seigneurs, tout le monde chasse. Pour cela, il s'agit de pouvoir jeter chaque année la modique somme de quinze francs dans l'océan du budget. Que dis-je ? parmi ceux qui courent les plaines un fusil sur l'épaule, on compterait peut-être autant de chasseurs rebelles à la loi du port d'armes que de ceux qui s'y sont soumis.

Vous concevez que ce privilége, réservé jadis à une seule classe, étant envahi aujourd'hui par tous les étages

de notre ordre social, a dû changer la physionomie du chasseur. Cet homme n'a plus de caractère qui lui soit propre, il a perdu son unité. Pour le peindre, il faut d'abord le diviser en trois grandes catégories : celle des vrais chasseurs; viennent ensuite les chasseurs épiciers qui tuent tout, et puis les chasseurs fashionables qui ne tuent rien. Chacune de ces divisions se subdivise en plusieurs fractions qui souvent tiennent l'une de l'autre, et quelquefois de toutes ensemble.

Dans notre siècle d'argent, l'aristocratie des écus remplace l'aristocratie à créneaux. Les fortunes s'élèvent d'un côté, elles s'abaissent de l'autre; car, rien dans ce monde ne restant stationnaire, celles qui n'augmentent pas diminuent. Les uns travaillent et acquièrent : ils achètent des chiens et chassent; les autres restent les bras croisés et ils perdent; voulant se maintenir en équilibre, ils suppriment leurs équipages, et tirant d'un sac deux moutures, ils louent aux épiciers le droit de chasser. Combien de nobles hommes ne pourrais-je pas citer qui, vivant dans des châteaux à tourelles, ont vendu à leur maçon, à leur couvreur, la permission de tuer des lièvres et des perdreaux! Ceux-ci, ne voulant pas supporter seuls une grande dépense, ont mis la chasse en actions comme une entreprise industrielle; ils se sont adjoint le boulanger, le tailleur, le rentier, le marchand du coin, et une population nouvelle vient, à jour fixe, se ruer sur les terres seigneuriales, étonnées de se voir envahies par des chasseurs roturiers.

Ces associations se forment aujourd'hui dans toutes les classes : les hauts financiers louent des parcs royaux, et se persuadent que leurs chasses ressemblent à celles de Louis XIV; elles n'en sont que l'ignoble caricature. Mais qu'importe? cela donne l'occasion de parler de sa meute en faisant des reports, de mêler ses piqueurs dans les ventes à prime, ses limiers dans celles au comptant, d'avoir toujours en bouche les cerfs, les loups et les sangliers, langage éminemment aristocratique admiré de tous ceux qui l'écoutent. Les boutiquiers louent une ferme, et, tranchant du gentilhomme campagnard, ils acquièrent ainsi le droit de dire : « Ma chasse, mon garde, mes perdreaux. » Voyez le progrès des lumières : autrefois on réunissait des capitaux pour faire une opération commerciale; aujourd'hui on s'associe pour dépenser l'argent qu'on a gagné. La permission de courir la plaine et les bois est mise en actions comme une houillère, comme une exploitation de bitume. Ces actions se divisent quelquefois en coupons pour un jour, et peut-être plus tard seront-elles subdivisées en un certain nombre de coups de fusil. Un grand propriétaire, voyant la manie cynégétique de ses contemporains, a eu l'heureuse idée de permettre la chasse, chez lui, moyennant une contribution graduée qui se combine fort bien avec ses intérêts. On paye cinq francs pour courir dans sa plaine, et dix francs pour entrer dans son parc, ensuite la bagatelle de vingt sous pour chaque coup de fusil que l'on tire. Si la pièce est tuée, on demande au chasseur cinquante centimes de plus, que, dans l'ivresse du succès, il ne peut pas décemment refuser; et puis, s'il veut emporter son gibier, le garde exhibe un nouveau tarif : dix francs pour un faisan, cinq francs pour un lièvre, quarante sous pour un perdreau, etc. Ce digne homme entend fort bien la spéculation. Cela me rappelle l'histoire d'un usurier qui dit à sa femme : « Un tel va venir, je lui prête mille francs; mais, comme je prélève les intérêts composés, voilà cinq cents francs que tu lui remettras en échange de son billet payable dans deux ans. — Imbécile, répondit-elle, et pourquoi ne les lui prêtes-tu pas pour quatre ans? tu n'aurais rien à débourser! »

Ces actions de chasse changent souvent de maître. Aujourd'hui on est chasseur, demain on ne l'est plus. Pourquoi? direz-vous. Parce que les combinaisons de la banque, le jeu de la bourse ou le commerce des pruneaux ont amené certaines phases imprévues : il faut diminuer les dépenses pour établir une juste compensation. Les actions à vendre sont annoncées dans les journaux; cotées comme celles des chemins de fer, on les colporte, elles subissent la hausse et la baisse; à la fin du mois, quand vient le jour fatal de la liquidation, ceux qui perdent les cèdent aux heureux vainqueurs, cela sert à faire l'appoint d'un payement. L'incertitude où l'on est de conserver longtemps cette chasse louée cause la mort de bien des lièvres. Chacun tue toujours ce qu'il peut tuer. « Pourquoi laisserais-je quelque chose à mon successeur? » Voilà ce qu'on se dit, et on imite les commis voyageurs mangeant à table d'hôte : ils se donnent des indigestions pour que le dîner leur coûte moins cher.

Outre les chasseurs propriétaires et les chasseurs locataires, il existe la classe des chasseurs permissionnaires. Ceux-là connaissent beaucoup de monde; ils ont des amis partout; ils se font inviter, et, sans bourse délier, ils prennent leur part d'un plaisir que les autres payent. Ce sont les parasites de la chasse. Ordinairement ils tirent bien, tuent beaucoup, et dînent énormément.

Après ceux-là vient la foule des chasseurs flibustiers, pirates des bois, écumeurs de la plaine; ils rougiraient d'acheter le droit de tuer un perdreau. Ils partent sans savoir où ils iront; connaissant le pays à dix lieues à la ronde, ils évitent les gardes autant qu'ils peuvent le faire. Si par hasard ils sont pris en flagrant délit, cela ne les inquiète point : doués d'un jarret de fer, ils marchent, ils marchent, ils défient leurs ennemis de les suivre. Proposez à ces messieurs de prendre une action dans votre chasse, ils vous riront au nez. Un d'eux me disait : « Si je chassais sur mes terres, je n'aurais pas la moitié du plaisir que j'éprouve chez le voisin. La crainte du garde me fouette le sang, il me faut des émotions, et, pour en avoir davantage, il est probable que l'année prochaine je ne prendrai point de port d'armes; alors il faudra que j'évite le garde particulier, le garde champêtre et la gendarmerie. Ce sera beaucoup plus amusant. »

> Pain qu'on dérobe et qu'on mange en cachette
> Vaut mieux que pain qu'on cuit ou qu'on achète.

Ces chasseurs flibustiers ont assez beau jeu pour les jours d'ouverture. Dans chaque village il existe une certaine quantité de pièces de terre appartenant à des paysans qui permettent au premier venu d'y chasser. Pendant que les actionnaires de la chasse voisine font feu de tribord et de bâbord, le gibier épouvanté se réfugie dans les luzernes, dans les betteraves, situées près des habitations, et la récolte des flibustiers est quelquefois assez bonne. Si le garde et ses maîtres s'éloignent, eux se rapprochent, ils accourent dans les champs qu'on vient de quitter, et souvent leur glanage vaut mieux que la moisson des autres. J'en connais qui ont un gamin en sentinelle avancée pour les prévenir du retour du garde; j'en connais d'autres qui portent une lunette dans leur carnassière, et, de temps en temps, ils s'assurent que l'ennemi ne vient pas les surprendre. J'en ai vu qui portaient une blouse blanche en dedans, bleue en dehors; le garde poursuit un chasseur bleu, celui-ci marche vers le bois, là, comme derrière une coulisse, il change de costume en retournant sa blouse, et, quand le garde arrive, il paraît vêtu de blanc, avec son fusil en bandoulière, désarmé, dans une position inoffensive. « Ah! par-



bleu! dit-il, si vous courez après ce chasseur bleu qui vient de passer, vous l'attraperez bientôt; il a l'air fatigué: doublez le pas, il sera pris. » Ces flibustiers savent le nombre et le signalement des actionnaires, le lieu et l'heure de leur déjeuner, et, comme tous les gardes possibles sont d'une exactitude remarquable à se trouver là où l'on mange, ils ont, pendant une heure, la facilité de tailler en plein drap. Quelquefois ils tirent au sort à qui fera marcher le garde; pendant que l'un d'eux opère une utile diversion en se laissant poursuivre, les autres, attaquant du côté opposé, tuent tout ce qu'ils rencontrent. Voilà de la stratégie cynégétique.

Dans les environs de Paris, toutes les propriétés sont gardées, quant à la chasse; du moment que vous êtes sorti d'un rayon de vingt lieues, vous rencontrez des plaines que tout le monde peut traverser le fusil à la main. Elles sont exploitées par les chasseurs voyageurs. Pendant le mois de septembre, montez le samedi dans une diligence de Chartres, d'Orléans, de Sens, etc., vous vous trouverez avec quinze chasseurs; l'impériale sera remplie par quinze chiens qui se battront, ou qui du moins grogneront pendant le voyage. Ces chasseurs nomades, qui partent de Paris le soir, arriveront dans une plaine quelconque le dimanche matin, ils tireront des coups de fusil toute la journée, et puis ils repartiront pour être de retour le lundi à l'ouverture de leur bureau. Les employés des ministères, les clercs d'avoué, de notaire, d'huissier, sont essentiellement chasseurs nomades. Quelque temps qu'il fasse, ils ont besoin de partir le samedi, et ils partent. La chasse est une passion qu'il faut satisfaire à tout prix. Florent Chrestien, précepteur de Henri IV, dans sa traduction d'Oppien, exprime cette pensée dans ces deux vers aussi harmonieux qu'élégants :

> Car la chasse est coquine, en sorte que quiconques
> L'a goustée une fois ne s'en lassera oncques.

Il est certain que le fashionable du Jokey's-Club, l'honnête rentier du Marais, l'entrepreneur de charpente, le bottier de la rue Vivienne, l'avocat stagiaire, le commis, le clerc d'avoué, ne peuvent pas avoir les mêmes mœurs, le même costume, le même langage. Tous ils sont chasseurs, c'est vrai; mais, chez eux, désirs, habitudes, projets, discours, costume, tout est différent. Le fashionable veut qu'on le croie bon chasseur, et ne s'occupe nullement de le devenir. C'est tout le contraire d'Aristide, dont je ne sais plus quel Grec disait: « Il veut être juste

et non le paraître. » Ce beau monsieur ne va point à la chasse pour s'amuser, mais pour pouvoir dire demain : « Je reviens de la chasse. » Si chemin faisant il rencontre une belle dame, il la suivra ; qu'a-t-il besoin de courir après les perdreaux? n'est-il pas sûr d'en trouver au retour chez Chevet? L'essentiel pour lui est de partir pour la chasse; dès lors il a conquis le droit de faire des histoires à son retour, et d'envoyer des bourriches de gibier dans vingt maisons différentes.

Le fashionable n'a point le temps de devenir chasseur : si Diane est ennemie de l'Amour, l'Amour est ennemi de Diane. Ce monsieur-là, étant toujours amoureux, ne peut pas gaspiller son intelligence à méditer sur les ruses du gibier ; il préfère vaincre celles des dames. Mais, comme la chasse est un plaisir où il faut déployer de l'adresse, de la force, et quelquefois du courage, le fashionable veut passer pour chasseur, car il désire que les dames le croient brave, adroit et fort. S'il est riche, il ne manque pas d'acheter un nouveau fusil chaque fois qu'un armurier découvre un nouveau système; et comme ces prétendues découvertes arrivent souvent, notre homme est à la tête d'un arsenal formidable. Il espère qu'enfin il trouvera une arme dont les coups seront certains. Tous ces fusils divers sont là pour deux choses : d'abord ils prouvent la richesse de l'homme, et, à Paris, c'est une grande affaire, ensuite ils servent à sauver l'amour-propre du chasseur. Lorsqu'il manque, ce qui se voit très-souvent, il a son excuse prête : « C'est un fusil nouveau, je n'en ai pas l'habitude. Si j'avais su, je ne l'aurais point apporté. »

Le fashionable se couche fort tard, et le 1er septembre il ne peut parvenir à se lever matin ; il est neuf heures sonnées lorsqu'il sort tout frais des mains de son valet de chambre. Notre dandy, brossé, ciré, pincé, luisant, les mains couvertes de gants beurre frais, s'élance dans son tilbury attelé d'un superbe cheval qui brûle de fendre l'air. Il lâche les guides, on part : à peine si le groom, aussi bizarrement accoutré que le maître, a eu le temps de grimper sans être broyé par la roue. Qu'importe un groom de plus ou de moins? Il fallait partir au galop ; on avait aperçu deux dames aux fenêtres, il était nécessaire de se poser, de se faire voir emporté par un cheval indomptable. Qui sait? peut-être cette émotion produite aujourd'hui rapportera-t-elle demain quelque chose?

Il arrive, et déjà la chasse du matin est terminée; de toutes parts on se dirige vers l'auberge isolée où le déjeuner se prépare. Le fashionable trouve l'idée ingénieuse; il a faim, il chassera plus tard. Quel est cet homme déguenillé qu'il rencontre en mettant pied à terre? Ses guêtres rapiécetées sont retenues par des ficelles en guise de boucles ; son pantalon, sa blouse, ont perdu leur couleur primitive ; il est armé d'un vieux fusil lourd; sa carnassière semble tomber en lambeaux, et le baudrier qui la retient paraît être fait avec de l'amadou. Cet homme est un chasseur. En le voyant côte à côte avec le fashionable, on dirait qu'il s'est placé là pour faire antithèse. Tous les deux sont contents de leur rôle. « J'en paraîtrai plus beau par l'effet du contraste, dit l'un. — J'aurai l'air meilleur chasseur à côté de ce freluquet, » dit l'autre.

Si vous alliez croire que cet homme déguenillé, ce mendiant armé d'un fusil est un pauvre diable ainsi vêtu parce que son tailleur refuse de lui faire crédit, vous seriez dans une erreur grave. Ce chasseur est le propriétaire du château que vous apercevez au bout de la plaine ; il a des mines de charbon, des filatures de laine, des hauts fourneaux, et même il galvanise le fer. Il a lu le *Chasseur au chien d'arrêt*, le *Chasseur au chien courant*, l'*Almanach des chasseurs*, et comme dans ces trois ouvrages l'auteur tombe à bras raccourci sur les fashionables, qui mettent le même luxe à leur costume de chasse qu'à leurs habits de bal, il a donné dans l'excès contraire. Il professe le plus souverain mépris pour un homme armé d'un fusil brillant, vêtu d'une blouse propre. Une carnassière neuve lui fait horreur; celle qu'il acheta, il l'a changée contre la vieille qu'il porte ; pendant vingt ans elle a voyagé sur les épaules d'un garde, et de nobles traces indiquant le gibier de toute espèce qu'elle a contenu. Ceux qui ne connaissent point ce vieux chasseur novice disent en le voyant passer : « Voilà un gaillard qui en tue plus lui seul que tous les autres ensemble. » Ces propos l'amusent, le rendent fier et lui réjouissent l'âme. Sa manie est qu'on le croie chasseur adroit, chasseur expérimenté, dur à la fatigue ; il veut se donner un air braconnier comme tel jeune homme de votre connaissance espère qu'on va le prendre pour un mauvais sujet, dès qu'il porte des moustaches, et du moment qu'il parvient à fumer un cigare sans avoir mal au cœur.

Ces deux chasseurs tiennent le haut et le bas de l'échelle : opposés quant au costume, ils se ressemblent par leur maladresse et par leur ignorance. Autour d'eux viennent se grouper une infinité d'amateurs ne différant les uns des autres que par de légères demi-teintes. Peu à peu, en abandonnant les extrémités de chaque bout, vous arrivez au centre, et c'est là que vous trouvez le vrai chasseur. Dans une réunion de vingt personnes portant le fusil ou la trompe, à peine si vous rencontrerez un homme méritant ce titre glorieux; presque tous tiendront plus ou moins du chasseur fashionable ou du chasseur épicier; presque tous auront une tendance vers le dandysme ou vers le braconnage. Vous reconnaîtrez facilement le vrai chasseur à sa figure basanée, à son costume classique, à sa manière aisée de porter le fusil, à l'obéissance de son chien. Il est bien vêtu, proprement mais sans élégance : la blouse en toile bleue, les bonnes guêtres de peau, remplacent chez lui l'habit-veste à boutons d'or et les bottes vernies ou les guenilles grisâtres recousues avec du fil blanc. Il ne change pas d'arme chaque année, il n'essaye point tous les perfectionnements nouveaux. Content de son fusil, pourquoi donc en prendrait-il un autre?

« Qui n'a jouissance qu'en la jouissance, qui ne giagne que du hault poinct, qui n'aime la chasse qu'en la prinse, il ne luy appartient pas de se mesler à nostre eschole, » dit Montaigne. Le vrai chasseur chasse pour le plaisir de chasser, pour combattre des ruses par d'autres ruses. Il jouit en voyant manœuvrer ses chiens ; plus il rencontre de difficultés, plus il est satisfait. S'il chasse en plaine, il n'apprécie que les coups tirés de loin; s'il chasse au bois, il revient content lorsque le lièvre a tenu toute une journée devant sa meute. Il aime le combat plus pour le combat que pour la victoire et le butin; il ne veut pas tuer dix lièvres, mais un lièvre : il rougirait de passer pour un boucher.

Le Roy Modus, Gaston Phœbus, et tous les anciens auteurs cynégétiques, ont recommandé la chasse comme un excellent moyen d'éviter l'oisiveté, qu'ils nomment le *péchié d'oyseuse;* ils veulent qu'on marche, qu'on se fatigue pour gagner de l'appétit et pour conserver la santé; mais ils traitent d'infâmes les destructeurs de gibier. Un vrai chasseur ressemble au gastronome professeur qui goûte tous les mets, et se lève de table avec une légère envie de continuer. S'il chasse, c'est pour déployer l'activité de ses jambes, les ressources de son génie, l'a-

Paris. — Imp. de BRY aîné, boulevart Montparnasse, 81.

dresse de ses bras, la justesse de son coup d'œil; non qu'il dédaigne le perdreau rôti, le civet de lievre, la caille au gratin, la gigue de chevreuil, le salmis de bécassines; bien au contraire, il s'honore du titre de gastronome, car le vrai chasseur est un homme d'esprit; s'il n'était pas gourmand, ce serait une anomalie, comme c'est une exception de rencontrer un gourmand qui soit un sot. Appréciant les choses à leur valeur, une fois le gibier tué, il le mange; mais ce n'est pas pour manger qu'il chasse. Arioste dit : « Le chasseur n'estime plus le lièvre qu'il vient de prendre. » Il se trompe évidemment. On pourrait lui répéter ce que lui dit un jour le cardinal Hippolyte d'Est : « Maître Louis, où donc avez-vous pris tant de... niaiseries ? »

Le chasseur épicier chasse bien un peu pour le plaisir de chasser, mais il faut que la valeur des pièces tuées vienne établir une espèce de compensation pour le temps qu'il perd, la poudre qu'il brûle et les souliers qu'il use. Un lièvre galopant dans les bois n'est autre chose pour lui qu'une pièce de cent sous marchant sur quatre pattes. N'espérez de lui aucun ménagement; s'il pouvait tuer mille perdreaux, certainement il les enverrait à la halle. Si vous lui parlez de conserver, de penser à l'année prochaine, au lendemain, il ne vous comprendra pas, ou bien il vous répondra comme Figaro : « Qui sait si le monde durera encore trois semaines? » S'il est chasseur épicier flibustier, sa dépense n'étant pas bien grande, il se contentera de peu de chose; mais s'il change ce dernier titre en celui d'actionnaire, s'il a payé pour s'amuser, oh! alors, le démon de l'avarice, le démon de la cupidité, se joignant au démon de la chasse, vont tellement bouleverser le cœur et la tête de ce pauvre diable, qu'il sera toute la journée dans le plus violent état d'exaltation fébrile, de surexcitation nerveuse.

Le jour de l'ouverture, le gibier subit une hausse de cent pour cent : plus on en tue, plus on en vend. L'homme qui, dès le matin, a quitté sa maison avant l'aurore, rentrant le soir éreinté, affamé, ne peut pas décemment revenir les mains vides; on lui dirait en ricanant : « Il valait bien la peine de se lever matin! » Or tout chasseur qui ce jour-là possède cinq francs rapporte dans son ménage au moins deux perdreaux; il a tué quelques moineaux sur les ormes des boulevards extérieurs, il les présente comme accessoires; il a tué deux pigeons bisets, il les décore du titre de ramiers. Oh! s'il avait rencontré quelque petit cochon noir, avec quel plaisir il offrirait à son épouse un beau marcassin! Il faut bien des perdreaux pour lester les carnassières de tous ces braves gens; aussi les aubergistes des barrières qui font le commerce du gibier gagnent autant sur les lièvres et les perdreaux que sur l'eau transformée en vin. Ils sont les entreposeurs des braconniers; lorsque le beau monsieur en tilbury se présentera, un petit gamin lui ira dire à l'oreille : « J'ai deux lièvres, trois faisans, dix perdreaux à vous offrir; c'est ça qui figurerait bien sur le garde-crotte. » Soyez certain que les cordons de la bourse ne tiendront pas contre une si belle proposition : car Chevet est excellent pour le lendemain, quand il s'agira de faire des envols aux dames; mais en arrivant il est essentiel de pouvoir montrer quelque chose.

J'oubliais le chasseur théoricien. C'est une espèce à part; celui-là ne fait point de mal au gibier, car il ne chasse jamais. Cependant il a chassé jadis et se propose de chasser un jour : en attendant, il parle chasse toute la journée. Médecin, avocat, notaire, courtier de commerce, commissaire-priseur, il préfère du Fouilloux à Hippocrate, Salnove à Barthole, d'Yanville à Barême. Si vous entamez le chapitre des armes à feu, il vous détaillera tous les systèmes : chaque année, en voyant les perfectionnements nouveaux, il se félicite de n'avoir point encore acheté de fusil. Le chasseur théoricien vous dira le jour fixe où commence le passage des cailles, des canards, des bécassines; si vous tuez un de ces oiseaux avant l'heure prédite, gardez le secret, vous lui feriez un notable chagrin. Mais c'est surtout en fait de législation qu'il brille; pour empêcher le braconnage, il a trente projets de loi dans sa poche; méfiez-vous de lui s'il aborde cette matière, il va vous lire tout son répertoire. J'y fus pris un jour, moi qui vous parle; mais, après avoir essuyé la première bordée, j'interrompis mon homme. « Tous les chasseurs sont jaloux, lui dis-je; la pièce de gibier qu'ils ne tuent pas est un vol qu'on leur fait : demandez-leur une loi, ils l'auront bientôt rédigée, la voici :

« Article unique : La chasse est défendue à tout le « monde, excepté à. . . . . (mettre ici le nom du législa- « teur). »





LE CHICARD







PAR

TAXILE DELORD



Toutes les époques ont dansé : l'ère hébraïque, l'ère romaine, l'ère française : David, Néron, Louis XIV. Après les rois, les peuples; quel peuple, quel pôle civilisé n'a pas sa danse individuelle et caractéristique, sa bourrée, sa tarentelle, sa gigue ou son fandango? Paris seul, jusqu'à présent, était sans type de danse, sans chorégraphie internationale et prime-sautière. Paris ne dansait pas, il bâillait; témoin les routs de l'hiver dernier, et probablement ceux de l'hiver futur. — C'est au point que les invitations pour une contredanse se formulaient ainsi : « Madame me fera-t-elle l'honneur de marcher avec moi? » Heureusement « un homme s'est rencontré, d'une profondeur de génie incroyable, » comme aurait pu dire Bossuet. Ce génie profond, ce pseudonyme incomparable, est aujourd'hui essentiellement populaire et trop haut monté dans l'opinion publique et les bals masqués, pour que nous ne lui ouvrions pas à deux battants la case la plus exceptionnelle de notre musée. *Chicard* est français de cœur, sinon de grammaire, et bien qu'il ne soit pas encore du dictionnaire de l'Académie; mais il en sera, pour peu que la prochaine édition ait lieu dans le carnaval. En attendant, célébrons-le, comme le plus divertissant, le plus comique et le plus populaire barbarisme de l'époque.

Après tout, que faut-il à l'homme de génie? un moule. Bonaparte a eu pour moule la colonne, l'Anglais Brummel les cravates les plus empesées du siècle, M. Van Amburgh la gueule de son lion. *Chicard*, lui, s'est coulé et infusé tout entier dans le moule-carnaval. Là, où tant d'autres, des profanes, des plagiaires, n'avaient vu que matière à entrechats et à police correctionnelle, il voit, lui, foudre de danse, regard d'aigle, matière à ovation, royauté vivante à improviser et à conquérir. Honneur à lui! il a créé une dynastie, il a sa phalange, ses affidés, ses chicards présomptifs, bande joyeuse, carnaval effréné qui ne fait qu'un pas depuis le premier entrechat masqué jusqu'à la dernière saint-simonienne de la mi-carême.

Le chicard est donc bien plus qu'un masque, c'est un type, un caractère, une personnalité. Ce n'est que pendant le carnaval qu'on peut observer le chicard; le reste de l'année, il rentre plus ou moins dans la catégorie du viveur. Selon son rang, son état ou sa fortune, il fréquente la Chaumière, le Ranelagh ou le Chalet; il est

étudiant, dandy ou clerc de notaire ; commis, ou négociant de peaux de lapins. C'est un homme qui ressemble à tous les autres hommes ; n'allez pas cependant le confondre avec le commis voyageur. Le vrai chicard ne vit que trois jours chaque année ; c'est une chrysalide qui brise son écorce. C'est un papillon qui meurt pour s'être trop approché des lustres du bal masqué.

Mais certaines personnes, qui ne connaissent le carnaval que par le stationnaire domino, seraient peut-être en droit de nous dire : « Après tout, qu'est-ce que le roi de tout ce peuple, qu'est-ce que la racine de tous ces adjectifs, expliquez-nous chicard, où est chicard ? Quel est ce mythe, ce symbole, cette allégorie, ce miracle ? Chicard, est-ce un être fictif comme Bouginier, ou comme Credeville ? est-ce un évangile comme l'abbé Châtel ? est-ce un obélisque comme M. Lebas ? est-ce un tilbury comme M. Duponchel ? » Arrêtez, allez au bal, j'entends le bal où l'on ne danse pas, mais où l'on roule et tourbillonne ; là vous le verrez, ou plutôt vous ne le verrez pas ; mais vous le devinerez ; on vous en montrera dix, et ce ne sera pas lui ; enfin, au milieu d'un cercle de curieux, d'une avalanche de pierrots, de débardeurs, de corsaires, vous découvrirez une pantomime sublime, des poses merveilleuses, irréprochables au point de vue de la grâce, des mœurs et du garde municipal. Callot et Hoffmann, Hogarth et Breüghel, tous les fous célèbres réunis ensemble, des prunelles dévorantes, une force comique incalculable, Sathaniel en habit de masque, un costume ou une furie qui résume les physionomies dansantes de tous les peuples, le *punch* des Anglais, le *pulcinella* napolitain, le *gracioso* espagnol, l'*almée* des Orientaux ; et nous, Français, nous seuls manquions jusqu'à ce jour d'un mérite de ce genre ! Mais aujourd'hui cette lacune est comblée ; Chicard existe, c'est un *primitif*, c'est une *racine*, c'est un règne. Chicard a créé *chicandar*, *chicarder*, *chicander ;* l'étymologie est complète.

Il est donc certain que sous cette reliure bouffonne, et ce diadème de grelots, la nature a caché un des génies les plus complets et les plus profonds de l'époque. Assurément on ne mérite pas d'être modelé toutes les minutes, d'avoir à chaque pose, à chaque évolution vertébrale et chorégraphique, le sort de l'Apollon du Belvédère, sans avoir en soi une puissance qui, pour se révéler par des allégories d'attitude, n'en suppose pas moins une organisation phrénologique supérieure. On ne révolutionne pas les cinq unités de la danse, on ne suspend pas tout un bal masqué à son geste, avec des facultés roturières et normales. On vante beaucoup Napoléon pour avoir détruit le vieux système de circonvallation de l'archiduc Charles ; l'homme de génie qui s'est fait appeler Chicard a modifié complétement la chorégraphie française ; il a dénaturé les pastourelles ; métamorphosé les poules, septembrisé les trénis, ou, pour mieux dire, il a repétri ces antiques figures à son image, il a créé sa contredanse-Chicard, cette danse modèle tour à tour anacréontique, macaronique ou macabre ; ce n'est ni Marcel, ni Vestris, ni Mazurier ; tout chez lui est renouvelé et entièrement renaissance : balancés, en avant deux, queues-du-chat, tour de main, c'est Chicard ! les entrechats de Paul lui-même, ce Zéphire qui montait si haut dans les frises de l'Opéra, s'agenouilleraient devant lui.

Cependant ce serait une grave hérésie de chercher Chicard et ses compagnons dans les bals vulgaires, sans physionomie, sans hardiesse, ou mieux dans ces routs purement cyniques et grossiers où l'on devine l'Arétin vulgaire du Saumon ou du Prado. Tel n'est pas Chicard. Il est trop dieu pour se commettre dans de pareils enfers. Il y a d'ailleurs des cadres où sa physionomie ne serait pas appréciée : tout ce qu'il a de magique et de sublime dans sa danse ne peut s'adresser à la fibre prosaïque. Terpsichore Faubourienne ne saurait le revendiquer ; et s'il est vrai qu'il ait dénaturé les menuets et les gavottes du grand monde, il a également renversé dans l'ornière du rétrospectif les fricassées de la barrière. Le bal masqué que Chicard privilégie de sa présence est donc véritablement consacré, c'est une vogue assurée ; la foule sera là, foule artistique et costumée qui cache souvent un blason et plusieurs quartiers de noblesse sous la veste du malin ou le paletot du pêcheur. Partout Chicard est en chef, son panache surnage, sa tête est une oriflamme, comme celle de Henri IV. Il varie d'ailleurs dans le choix des bals, tantôt Musard, tantôt Valentino : l'année dernière c'était la Renaissance ; il y faisait littéralement fureur, c'est là qu'il a été lithographié ; il méritait des statues, mais nous plaçons si mal notre marbre dans ce siècle d'ingratitude ! Vous verrez que ce seront nos petits-neveux costumés, nos arlequins de petits-fils qui décréteront une colonne à Chicard.

Mais, comme tous les grands hommes qui jettent au vent leur verve et leur génie, Chicard a compris la nécessité de se concentrer lui-même dans une institution digne de lui, il a voulu créer un modèle, un spécimen qui pût lui servir de piédestal, et réfuter ainsi à l'avance les jaloux ou les ingrats qui seraient tentés de vous dire : « Qu'a fait Chicard ? » Ce qu'il a fait ? C'est son bal, l'un des plus beaux monuments épiques qu'on ait mis en action, ce bal dont un seul quadrille suffirait pour faire la réputation d'un homme, ce temple destiné à protéger éternellement le carnaval français, comme le Panthéon ne protége pas la mémoire des grands hommes.

Beaucoup de personnes parlent donc du bal Chicard, mais seulement par ouï-dire, sans impression oculaire. C'est tout simple : n'est pas admis qui veut dans ce bal, qui a son genre d'aristocratie, ou de franc-maçonnerie, si l'on aime mieux. Le bal Chicard a ses rites, ses règlements, ses préceptes qu'il faut connaître d'avance, sous peine de se voir excommunié et voué à Musard. C'est une cérémonie religieuse, un culte, une adoration. D'ailleurs une invitation est de toute nécessité, et c'est Chicard qui se charge lui-même d'en rédiger les termes. Feuilletonistes, vaudevillistes, caricaturistes littéraires, vous parlez de style, de verve, d'entrechat la plume à la main, lisez les lettres Chicard, et dites si tout l'esprit qui s'imprime n'est pas vaincu par ce style, par cette verve, par cet entrechat ? — Dites si de pareils paragraphes ne méritent pas toutes les reliures, dorures, ciselures et illustrations de notre éditeur. Chicard n'écrit pas, il danse ; vous le voyez s'élancer, bondir à travers ses phrases. Heureux les gens qu'il honore de ses invitations, et surtout de ses épîtres, c'est à les boire comme de l'aï frappé, tant elles moussent et petillent. Quand vous avez une pareille lettre qui vous valse dans la poche, restez chez vous si vous pouvez, le jour anniversaire du bal Chicard.

C'est dans le plus vaste salon des *Vendanges de Bourgogne* qu'a lieu ce bal véritablement cyclopéen. Le choix le plus sévère préside aux oripeaux et à l'extérieur des invités. Toute personne qui se présenterait sous un costume déclaré banal ou épicier, tel que Jean de Paris, Turc, arbalétrier du temps de Henri III, jardinier rococo, ou Zampa, serait sévèrement éconduite comme funambule. C'est tout au plus si le Robert-Macaire pur et simple est admis. Les gants jaunes sont tolérés, mais



sont généralement mal vus. Du reste, les lettres que Chicard vous adresse vous mettent, en quelques calembours que la saison nous permettrait à peine de rapporter, parfaitement au courant de vos devoirs.

On rencontre à ce bal le plus curieux pêle-mêle de nuances sociales, de contrastes déguisés, les têtes les plus graves de publicistes, enchevêtrées avec ce que la littérature et les ateliers produisent de plus échevelé. Là, plus de numéro d'ordre, plus de catégories, de conditions; tout est nivelé, fondu dans l'immense tourbillon des costumes et des quadrilles. Sans nommer aucun masque, qu'il nous suffise de dire que les gens les mieux posés assistent régulièrement aux bals Chicard; c'est chez eux une tradition, un article de foi, un pèlerinage irrésistible, tant on y trouve chaque année de nouvelles créations, d'imbroglios imprévus, de physionomies inédites.

Mais comment décrire l'ensemble de cette réunion vraiment unique qui ferait pâlir les nuits les plus vénitiennes, les orgies les plus seizième siècle? Imaginez des myriades de voix, de cris, de chants; des épithètes qui volent comme des traits d'un bout de la salle à l'autre, des ovations, des trépignements, un Pandémonium continu de figures tour à tour rouges, violettes, blanches, jaunes, tatouées; et les quadrilles où l'on ne distingue qu'un seul costume, une flamme qui s'élance, tournoie et voltige; une folie, un éclat de rire qui dure une nuit, une réunion que Milton aurait assurément annexée à son enfer, quelque chose de surhumain, de démoniaque dont aucune phrase ne saurait donner une idée, un tableau qu'il faut renoncer à peindre, car la parole ne reproduit ni le reflet volcanique du vin de Champagne, ni les rayons d'or et d'azur du punch enflammé : une ronde du sabbat, voilà le bal Chicard.

Mais les grands personnages, les publicistes, les rapins échevelés, les littérateurs, les commis, les clercs de notaire, tout cela ne forme que la moitié d'un bal; l'autre moitié, et la plus belle, où Chicard va-t-il la prendre? Quelles sont les femmes assez Grecques, assez Pompadour, assez humanitaires, pour être constamment à la hauteur de cette chorégraphie, de cette passion, de cette littérature? Ces femmes ne sont ni des bacchantes de la Thrace, ni des marquises des petits soupers, ni des sectatrices métaphysiques de l'attraction passionnée; elles n'ont jamais entendu parler des bacchanales, et ne lisent jamais ni Crébillon fils ni madame Gatti de

Gamond. Vous demandez dans quel lieu Chicard prend ses danseuses : partout et nulle part. Il les choisit tantôt dans les magasins de la lingère, tantôt au comptoir des cafés, tantôt dans les boudoirs d'une foule de rues que nous pourrions citer, tantôt dans la rue elle-même, tantôt dans ces salons où, au lieu de faire de l'esprit, on fait de l'amour; partout enfin où l'on choisit ses passions d'un mois, ses maitresses d'un jour, ses plaisirs d'un moment. Ces éléments si divergents en apparence, cette foule bariolée s'organise, se groupe, se pare, et, lorsque la nuit solennelle est arrivée, il sort de toute cette confusion la plus irrésistible de toutes les aristocraties, celle de la beauté.

Quelques jours avant la fête, Jupiter-Chicard fait sa tournée avec Mercure. Il ne se déguise ni en cygne, ni en taureau, ni en pluie d'or; il porte un paletot comme tous les mortels, et il pénètre dans les mansardes, dans les magasins, dans les boudoirs, dans les ateliers, partout où il croit trouver une jolie femme. Là il se livre à un examen approfondi, nous croyons même qu'il prend des notes, et, si le résultat de ses observations est favorable, il inscrit un nom de plus sur son carnet d'invitations. C'est Mercure qui sert de secrétaire. Il ne suffit pas d'avoir été admise une fois à ce bal pour en faire toujours partie : malheur à celles dont l'œil aura perdu son éclat depuis l'année dernière, dont la taille sera moins svelte, le pied moins léger, les lèvres moins souriantes; elles disparaîtront immédiatement de la liste des élues. Jupiter n'entend pas raillerie là-dessus; soyez toujours belles, et il vous invitera toujours. Dans un certain monde, une invitation au bal Chicard est considérée comme un brevet, on s'en sert comme d'un diplôme de jolie femme. Au carnaval dernier, quatre femmes s'asphyxièrent de douleur de n'avoir pas été jugées dignes de pénétrer dans le sanctuaire.

Assez de généralités! maintenant pénétrons dans les détails, et voyons ce qu'il y a au fond de toutes ces joies. La gloire de Chicard est incontestable. Étudions les bases sur lesquelles repose sa puissance. Il est temps de nous rapprocher du monarque. Avançons sans crainte, et tâchons de ne pas être éblouis par les rayons de l'auréole divine. *Incessu patuit Deus*. Chicard marche comme un Dieu.

Il s'avance la tête recouverte d'un casque de carton vert-bronze surmonté d'un plumet rouge, — l'antiquité et la garde nationale. — Comment laisserions-nous passer ce casque sans nous arrêter un moment devant lui ? est-il, dans tous les musées d'artillerie, dans toutes les collections Dusommerard, chez tous les marchands de bric-à-brac, un monument plus saint, une relique plus auguste? Lors même qu'on nous montrerait ce casque qu'Énée tient si délicatement sur ses genoux lorsqu'il raconte ses infortunes à Didon, nous ne serions pas saisi d'une vénération plus grande. Savez-vous ce que c'est que le casque en carton de Chicard? C'est un des plus grands succès de l'époque, une des plus grandes popularités de la littérature, c'est l'aurore du romantisme, le casque enfin avec lequel M. Marty jouait le *Solitaire!* Cette plume qui flotte au milieu du bal s'est courbée sous les tempêtes du Mont-Sauvage, elle s'est inclinée tremblante devant la vierge du monastère, elle a frissonné quand les échos de la chapelle répétèrent : Anathème! anathème! Ce casque a eu trois cents représentations; et maintenant, tout bosselé qu'il a été dans vingt Pavies carnavalesques, il ombrage encore glorieusement le front d'un héros. Quand Chicard sera mort, son casque sera acheté par un Anglais, plus cher que le petit chapeau du grand homme. Maintenant passons au reste du costume de Chicard. Pour justaucorps, il a le vaste gilet des financiers de Molière, cette partie de son costume représente la haute comédie; ses pantalons sont de larges brayes à la Louis XIII, hommage indirect rendu à la mémoire de Marion Delorme; un tricot révèle ses formes, et témoigne de la nudité indispensable à un dieu; ses pieds se cachent dans des bottes à revers, tristes débris du Directoire et de l'Empire. Pour honorer la mémoire de l'ancien Opéra-Comique, il porte une cravate à la Colin et des gants de chevalier comme Jean de Paris. Ce costume, c'est un résumé historique, une épopée, une Iliade; vous sentez que vous êtes en présence du dieu le plus fêté de notre époque. Ce casque, cette corde à puits en guise de ceinturon, ces épaulettes de garde national, cette écaille d'huître, décoration emblématique dont le ruban rouge est une patte d'écrevisse, tous ces oripeaux sont une dérision, un coup de pied donné au passé; il y en a pour toutes les époques, pour tous les goûts, pour toutes les gloires. La tête de Chicard est une satire de l'ancienne tragédie, peut-être une personnalité contre mademoiselle Rachel et contre les classiques; ses jambes insultent au moyen âge, ses pieds foulent les gloires républicaines et impériales ressemelées. Saluez donc cet amalgame philosophique, ces guenilles qui écrivent l'histoire, cette défroque qui renferme toute la morale de nos jours; inclinez-vous devant notre maître à tous, devant le dieu de la parodie!

Voilà Jupiter. Cherchons à présent son épouse, la blonde Junon; peut-être est-elle occupée à gémir derrière quelque nuage des innombrables infidélités de son époux! La voici : au lieu de pleurer, elle danse; quels pas! quels gestes! quelle tournure! Junon a l'air d'une revendeuse à la toilette; nous parlons de revendeuse pour être poli, car vraiment c'est à tout autre chose qu'elle ressemble. Voyez cette robe fanée qui n'a pas été faite pour elle, ces faux cheveux qui pendent sur ses épaules,



ces airs de jeune fille à la fois pudibonde et subjuguée, ce sourire qui provoque un accord satanique. N'avez-vous pas entendu quelquefois une femme pareille, vieille et parée d'un luxe douteux, chuchoter à votre oreille des paroles incompréhensibles, le soir? D'où vient que la

dieu habituellement si difficile sur la beauté a choisi une épouse aussi laide? Rassurez-vous, ceci est encore un symbole, un mythe, une allégorie; c'est un homme déguisé qui remplit le rôle de la femme de Jupiter. Ceci est du haut Aristophane.

Nous avons vu Jupiter dansant, face à face. Maintenant passons l'Olympe en revue. De nos jours, les dieux sont devenus plus accessibles, et les déesses aussi. Le premier qui s'offre à nous, c'est Mercure, l'infortuné! comme il a vieilli depuis la guerre de Troie! Les ailes de ses pieds et de ses mains sont tombées, son teint s'est aviné, son ventre a grossi; il porte un petit chapeau à la Napoléon, des manchettes en dentelles, comme les maltôtiers de la Régence, une chemise en batiste, dérobée à quelqu'une des plus illustres spécialités du genre; son habit à la Robespierre est rapiécé d'un côté par des assignats, de l'autre par d'innombrables promesses d'actions.



Mercure attire les chalands d'une voix chevrotante : « Qui veut des mines de houille, des mines d'or, des mines d'argent, à l'épreuve des inondations et de la police correctionnelle? » Pauvre Mercure, quel changement! tu as bien fait de quitter ton nom et de t'appeler le *banquier Floumann*. Toi aussi, comme Jupiter, tu es une parodie!

Dans cette singulière mythologie, Mercure cumule ses fonctions avec celles d'Apollon; quand tous les dieux sont réunis, c'est lui qui charme leurs loisirs en chantant gaiement la barcarolle; pendant qu'ils sablent l'ambroisie d'Epernay, ou le nectar de Cognac, Floumann improvise; il apprend aux hommes à célébrer le vin, qu'il nomme *picton*, et les belles, qu'il appelle tout simplement *femmes*. Il exalte en hexamètres plus ou moins harmonieux les charmes de la Vénus Chicarde, sortie un jour de l'écume du vin de Champagne; il dit les douleurs d'un débardeur poursuivant une bergère; il enseigne comment on triomphe d'un domino rebelle, sans le changer en laurier. Mercure, Apollon, Floumann, connait tous les beaux-arts, s'il n'apprend plus des pas nouveaux aux nymphes de la Thessalie, c'est lui qui rédige les danses de Chicard, il est chorégraphe comme Coraly ou Mazillier, et ses pas, au lieu de faire bâiller l'Opéra, courent le monde sur les ailes du carnaval. Avant un an, tous les premiers sujets de M. Duponchel en viendront, de cachucha en cachucha, à demander des pas nouveaux au seul maître de ballets de notre époque de sauteurs. Quelquefois Apollon consent à livrer ses inspirations aux simples mortels : Achard, Chaudes-Aigues, Levassor, ont souvent chanté ses vers populaires au milieu des éclats de rire de toute une salle. Le cœur du titi n'a pour lui aucun secret, Floumann pourrait aborder le Vaudeville; il serait au moins un frère Cogniard s'il n'était dieu.

O Muse! qui me guides dans ce labyrinthe olympien, l'ai-je bien entendu? Cet homme revêtu d'un justaucorps et d'une culotte courte de paillasse, avec une pudique ceinture de duvet d'oie, c'est le vainqueur du monstre de Némée et de plusieurs hydres célèbres! Hercule en gants jaunes, coiffé du chapeau d'Arlequin, et portant sur un diadème en carton, hérissé de viles plumes d'oie, cette inscription : *sauvage civilisé;* c'est vraiment à ne pas y croire, malgré ses sandales romaines, malgré sa peau de tigre en guise de dépouille de lion. Hercule, qu'as-tu fait de ta massue? Passons, me dit la Muse, c'est encore une parodie.

Il y a peut-être dans le *sauvage* une attaque indirecte contre la colonisation d'Alger; c'est une épigramme contre la fusion de l'Orient et de l'Occident, un coup de boutoir donné au saint-simonisme.



Hercule traîne après lui un gros homme vêtu d'un simple maillot couleur de chair, la face rubiconde, les yeux éteints, la démarche vacillante. Cet homme, ou plutôt ce ventre, c'est Silène. Bacchus, en effet, ne pouvait pas faire partie de cette mythologie; Bacchus est un dieu trop prude, trop gentilhomme, trop feuille de vigne pour présider les modernes bacchanales. Bacchus, c'est l'ivresse généreuse qui fait naître les ardents désirs, les vives reparties, les sentimentales ardeurs; Silène, c'est l'étourdissement qui rend le corps paresseux, les lèvres bégayantes, l'esprit pantagruélique : l'un est le nectar qui transporte aux cieux; l'autre est le vin qui attache à la terre. Bacchus, accablé de lassitude, s'endort sous quelque bosquet fleuri, où les nymphes émues viennent

le contempler; Silène trébuche au coin d'une borne, ou s'endort entre deux brocs qu'il a vidés. Don Juan, Richelieu, Casanova, tous ceux qui ont vécu pour jouir invoquaient Bacchus; aujourd'hui le Pégase de la gaieté française est l'âne de Silène.



Voici enfin *Balochard* et *Pétrin*, le Comus et le Momus de cette mythologie. Balochard a été déjà déifié au Palais-Royal; il a reçu l'apothéose du vaudeville, il



porte un bourgeron et des pantalons de grosse cavalerie, ses reins sont entourés d'une ceinture rouge, et sa tête est surmontée d'un feutre gris qui trahit les nombreuses mésaventures bachiques de son propriétaire. Il participe à la fois du Lepeintre aîné et du corsaire romantique; il fait le calembour de l'Empire et chante les vers échevelés de la Restauration. Il réunit en lui la gaieté des deux époques; il se moque de toutes les deux à la fois; c'est une double parodie.

Balochard représente surtout la gaieté du peuple; c'est l'ouvrier spirituel, insouciant, tapageur, qui trône à la barrière. C'est la racine cubique du gamin et l'idéal du titi. Il fait de l'esprit comme on tire la savate. Il se moque de tout, et principalement de tout ce qui est au-dessus de lui; c'est un des plus illustres trognons de pomme de l'Ambigu, une des plus célèbres reparties des bals masqués. Balochard aime la dive bouteille, mais à la manière de Rabelais, plutôt pour se mettre en joie que pour se *soûler*. Balochard est aussi une racine, on dit *balocher*, comme on dit *chicarder; balocher* a une signification très-étendue : c'est un verbe qui s'applique à la vie en général, c'est quelque chose de plus que flâner, c'est l'activité de la paresse, l'insouciance avec un petit verre dans la tête. Henri IV touche par certains côtés au Balochard, et le roi René le résume dans son acception la plus élevée. Sous la Restauration, le Balochard n'existait pas, on ne connaissait que des troubadours; il a fallu une révolution pour le produire. Balochard est né le 30 juillet 1830, en même temps que le saint-simonisme et la *chahut*.

Quant à *Pétrin*, nous avons eu tort de dire qu'il était dieu : c'est un symbole, il résume tout, absorbe tout, matérialise tout; c'est la confusion qui a pris une forme, c'est le présent fait masque.



Ainsi donc, vous le voyez, tout s'enchaîne et se lie, le sentiment moral d'un siècle se reflète partout. Chaque chose qui émane de la masse a sa signification. Presque toujours ses divertissements cachent une satire; ses chants, une leçon; ses sympathies, un enseignement. Dans toutes ces personnifications burlesques que nous venons de décrire, ne voyez-vous pas tracée tout au long l'histoire de notre scepticisme? Le carnaval de nos jours n'est plus un délassement ordinaire, c'est une espèce de comédie aristophanique que le peuple, ce grand comique, se joue à lui-même, et à laquelle tout le monde se mêle sans en comprendre la portée.



Mais nous voici arrivés au moment le plus intéressant de cette solennité carnavalesque. L'orchestre a donné le signal, et quel orchestre! dix pistolets solo, quatre grosses caisses, trois cymbales, douze cornets à piston, six violons et une cloche. Au premier coup de ce carillon, de ce branle-bas, de ce tocsin, la foule s'est élancée; que fait-elle au milieu du tourbillon de poussière que soulèvent ses pas? quelle danse exécute-t-elle? Est-ce la sarabande, la pavane, la gavotte, la farandole, la porcherone de nos pères? Est-ce le poëme épique auquel les bayadères ont donné le nom de pas? Est-ce la cachucha, cette espèce d'ode à Priape que l'on danse en Espagne, au lieu de la chanter?

Ce n'est point une danse, c'est encore une parodie; parodie de l'amour, de la grâce, de l'ancienne politesse française, et admirez jusqu'où peut aller chez nous l'ardeur de la dérision! parodie de la volupté; tout est réuni dans cette comédie licencieuse qu'on nomme la *chahut*. Ici les figures sont remplacées par des scènes; on ne danse pas, on agit; le drame de l'amour est représenté dans toutes ses péripéties; tout ce qui peut contribuer à en faire deviner le dénoûment est mis en œuvre; pour aider à la vérité de sa pantomime, le danseur, ou plutôt l'acteur, appelle ses muscles à son secours; il s'agite, il se disloque, il trépigne, tous ses mouvements ont un sens, toutes ses contorsions sont des emblèmes; ce que les bras ont indiqué, les yeux achèvent de le dire; les hanches et les reins ont aussi leurs figures de rhétorique, leur éloquence. Effrayant assemblage de cris stridents, de rires convulsifs, de dissonances gutturales, d'inimaginables contorsions. Danse bruyante, effrénée, satanique, avec ses battements de mains, ses évolutions de bras, ses frémissements de hanches, ses tressaillements de reins, ses trépignements de pieds, ses attaques du geste et de la voix; elle saute, glisse, se plie, se courbe, se cabre; dévergondée, furieuse, la sueur au front, l'œil en feu, le délire au visage. Telle est cette danse que nous venons d'indiquer, mais dont nulle plume ne peut retracer l'insolence lascive, la brutalité poétique, le dévergondage spirituel; le vers de Pétrone ne serait pas assez large pour la contenir, elle effrayerait même la verve de Piron.

Autour des danseurs circule la foule de ceux qui n'ont pu prendre place aux quadrilles, foule animée qui parle de tout et surtout d'amour; les protestations et les railleries s'entre-choquent, un calembour coupe court à une déclaration, un serment se déguise sous un coq-à-l'âne. — Donnez-moi votre adresse. — Je suis retenue jusqu'à la douzième. — Je vous prendrai à la sortie du bal. — Va pour le petit verre.

Et toutes ces femmes dont nous parlions tout à l'heure, comme elles sont vives, folles, charmantes, pleines de laisser-aller! comme elles sont heureuses, les unes de pouvoir être canailles à leur aise, les autres de cesser de

l'être un moment? Qu'importe d'ailleurs le caractère de leur gaieté, pourvu qu'elles soient belles et gracieuses! La grâce et la beauté, voilà tout l'esprit des femmes.

Mais voici que toute cette passion gesticulée, toute cette ardeur aphrodisiaque, ont besoin de repos. Il faut qu'un plaisir soulage d'un autre plaisir. Le moment de se mettre à table est arrivé : hommes et femmes viennent prendre place autour du festin. Ce n'est point le souper de la Régence, ce n'est pas non plus tout à fait l'orgie du Bas-Empire; le geste se modère, l'allure des convives devient plus décente; les fleurs, les lustres, les mets, les vins, les femmes, tout cela c'est de la poésie, et tout cela est répandu à foison dans la galerie du festin. La galanterie française, l'antique verve qui commence à Rabelais et qui finit à Béranger, reprennent le dessus. Tout le monde sent le besoin de devenir spirituel; on oublie le dévergondage du bal; le champagne arrive, ce vin national par excellence, ce nectar de la saillie, cette ambroisie du calembour, cet hippocrène du propos grivois. L'effervescence passée fait place à une effervescence plus douce, et le Français se trouve tout entier devant une chanson.

Il y a des gens qui disent que la France est une citadelle, nous soutenons que la France est un vaste caveau moderne. Dans cet heureux pays, tout le monde naît chansonnier, le Chicard plus que tout autre; de même que la danse, il a révolutionné le couplet; son lyrisme ne ressemble ni à celui d'Anacréon, ni à celui de Parny, ni à celui de Piron, encore moins à celui de Désaugiers; son couplet est vif, sans cependant tomber dans la barcarolle; il est mélancolique, sans empiéter sur la ballade; il peut se chanter à deux ou trois voix, avec ou sans accompagnement de guitare, et cependant ce n'est point une nocturne. La chanson du Chicard est tour à tour triste, gaie, sentimentale, graveleuse, c'est une espèce de *chahut* chantée, une parodie de toutes les poésies et de tous les états de l'âme, un cantique dérisoire en l'honneur de l'amour. Nous connaissons de ces chansons qui commencent comme un *lied* de Schubert, et qui finissent par la rifla, fla, fla. Le Chicard improvise toujours et n'écrit jamais ce qu'il improvise; voilà pourquoi tout le monde ne connaît sa verve que par fragments; on retient les vers et on oublie la chanson. Les imprimeries les plus clandestines d'Avignon n'ont point encore pu imprimer le recueil des *Vendanges de Bourgogne :* voilà cependant comment se perdent les monuments les plus importants de la littérature nationale.

Le Chicard vient de livrer son dernier couplet aux convives. Ce refrain a électrisé toutes ses têtes; le champagne a déposé son volcan dans chaque cerveau; tous ces vésuves demandent une issue. Ici nous rentrons complétement dans le Bas-Empire. On se cherche, on se fuit, comme dans Virgile chaque homme est un berger qui court après une Galatée; Aglaé, Amanda, mesdames de Saint-Victor, de Laurencey, de Welmont, mademoiselle Lise, madame Vautrin, filles, femmes galantes, grisettes, dames de comptoir, tout cela est mêlé, confondu, démocratisé par le délire. C'est le moment où les bacchantes de Thrace coupaient des hommes en morceaux. Malheur à l'Orphée de l'orchestre; si on le porte en triomphe, il est perdu. Mais l'Orphée a conservé son sang-froid, les sons deviennent plus lents, on supprime la cloche, on renonce à la poudre fulminante. Le bal tout entier reprend haleine. Alors surgit un autre danger : le chef d'orchestre est en sûreté, mais la morale est en péril; d'illicites ardeurs sont nées au contact de tous ces épidermes; quelques bergères faciles ont toléré des familiarités indiscrètes, quelques couples hardis prennent des poses excessivement mythologiques; d'autres sont sur le point de faire tableau. Une voix a crié d'éteindre les lustres; il ne nous resterait plus qu'à nous esquiver si à un coup d'œil de Chicard la musique n'éclatait de nouveau. Le *fa* des pistolets se mêle à l'*ut* des capsules, la cloche sonne, les violons crient, les cornets éclatent comme un feu d'artifice. Le démon de la danse reprend tout à coup le dessus, les mains cherchent les mains; soudain la danse recommence, mais ce n'est plus une danse, c'est une éruption; on se mêle, on se heurte, on tourbillonne; les uns valsent, les autres galopent, les autres font tout cela à la fois. Les chapeaux volent en l'air, les cheveux flottent, les ceintures tombent; c'est une mer en démence, un océan d'oripeaux, c'est une saturnale antique, une mystérieuse orgie de Templiers. L'orchestre roule comme le tonnerre sur ces flots soulevés, et à chaque éclat de foudre musicale la tempête recommence plus ardente, plus furieuse, plus échevelée, jusqu'à ce que la voix de Dieu se fasse entendre par l'intermédiaire du cadran, et dise à ces vagues indomptées : « Vous n'irez pas plus loin. »

Quelquefois, au milieu de cette frénésie, les fichus s'en vont, les corsages craquent, les jupons se déchirent; malheur à celle qui voudrait s'arrêter en chemin pour réparer le désastre de sa toilette, l'impitoyable galop passerait sur elle comme une trombe et la foulerait aux pieds. Qui songe d'ailleurs à sa toilette dans un pareil moment? Qu'importe ce que les périls de la danse pourront livrer aux regards d'appas inattendus, de trésors cachés; un peu plus ou un peu moins de nudité ne fait rien à l'affaire; d'ailleurs, tous ces danseurs sont trop artistes pour s'en apercevoir, il n'y a guère que les gardes municipaux sur qui ces sortes de choses fassent encore quelque impression, et tout garde municipal qui se présenterait aux *Vendanges de Bourgogne* serait immédiatement conduit au violon. Laissez donc passer ces tailles que le lacet ne retient plus, ces bras dont nulle gaze ne cache les contours, on ne songe plus à toutes ces bagatelles; demain seulement toutes ces femmes si belles, si fraîches la veille, se demanderont d'où vient la pâleur de leur teint, la maigreur de leurs bras; elles chercheront à savoir ce qui a pu les vieillir ainsi en un instant, sans songer qu'elles se sont livrées pendant toute une nuit à ce minotaure moderne qui s'appelle le galop chicard.

Il faut un but à tous ces enthousiasmes, il faut une direction à toutes ces ardeurs. Ce but, cette direction, c'est l'apothéose de Chicard. Mille voix répètent à l'envi cette proposition de la reconnaissance. Le moment est venu de sacrifier véritablement à la religion du plaisir, *nobis deus hæc otia fecit*. C'est un dieu qui leur a procuré ces doux loisirs, et ils savent que ce dieu s'appelle Chicard. On se querelle, on se bat, on se renverse, c'est à qui aura l'honneur de contribuer au triomphe de la divinité. Les femmes baisent le bout de sa tunique, d'autres cherchent à arracher une mèche de sa perruque, en voici qui jettent des fleurs devant ses pas comme aux panathénées de la Grèce. Le cortége est formé, bientôt il se déroule comme un serpent. Postillons de Lonjumeau, Alsaciennes, débardeurs, marquises plus ou moins Pompadour, bergères, gardes françaises, croque-morts, Andalouses, défilent devant le dieu au bruit d'un orchestre qui ne compte plus que des cuivres et des tambours. Toutes les poitrines hurlent le même refrain. Jupiter seul est impassible. L'orgie a passé sur lui sans l'atteindre, car il est le carnaval personnifié; drapé dans ses guenilles divines, il reçoit l'encens sans en être enivré; quelquefois même il daigne se manifester aux simples mortels; il fait une gambade, et c'est pour enrichir sa danse fa-



vorite d'une nouvelle figure; il parle, et le vocabulaire rabelaisien compte un bon mot de plus.

Mais, avant que Jupiter ait disparu, laisserons-nous passer sans le saluer encore une fois ce casque si attendrissant, si élégiaque de Marty? L'homme qui portait cette coiffure existe encore. Parfois on le voit errer comme l'ombre du malheur dans les corridors les plus élevés du théâtre de la Gaité ou de l'Ambigu. Des hautes régions du poulailler il jette un coup d'œil dédaigneux sur les folles contorsions du drame moderne, qui arrachent à peine çà et là quelques larmes furtives à l'auditoire; il se rappelle ces temps glorieux du *Solitaire*, pendant lesquelles les queues n'étaient pas inventées, mais où l'on refusait beaucoup de billets au bureau. Alors brune était encore sa chevelure, et lançaient des éclairs ses yeux; comme un tonnerre retentissait sa voix, comme une avalanche résonnaient ses pas sous les voûtes du monastère. Hélas! comme ont fini ces beaux jours! Elodie, la vierge du couvent, Elodie, la colombe des ruines, Elodie, l'ange d'Unterwald, est devenue portière, et le casque de son amant ombrage le front de Chicard? Cependant Marty est fier, et il a raison de l'être, car jamais gloire ne fut plus pure que la sienne. Aujourd'hui l'on dit Telma, Frédérick, Bocage; mais on dit toujours monsieur Marty, tant est grande la vénération que ce nom inspire. Ce que c'est que d'avoir été toute sa vie innocent, malheureux, chevaleresque et persécuté! Marty sera le seul *Monsieur* admis par la postérité.

Ces morceaux de carton qui furent une visière, M. Guilbert de Pixérécourt s'inclina devant eux après la première représentation du *Solitaire*, et leur dit: « Soldats, je suis content de vous. » Ces débris augustes, Chicard les porte sans orgueil, comme il porterait le chapeau à plumes qu'avait Louis XIV le jour où, sur les bords du Rhin, il se plaignait tant de sa grandeur qui l'attachait au rivage. Du reste, ce casque est nécessaire au costume du Dieu. Il est le digne pendant de son habit gorge de pigeon. Cet habit n'est point celui avec lequel Chicard a fait sa première communion, comme on pourrait le croire à voir ses revers devenus trop courts comme ses manches; c'est le frac avec lequel Jupiter, jeune encore, jouait le *Ci-devant jeune homme* chez Doyen. Comme tous les grands hommes, Chicard a commencé par jouer la comédie bourgeoise. Il y avait chez lui l'étoffe d'un grand acteur. Si l'on n'eût pas contrarié sa vocation, peut-être fût-il devenu un Rachel!

Saluons, nous aussi, le dieu qui passe; c'est peut-être pour la dernière fois que nous l'apercevons dans toute sa gloire. Chicard est arrivé à ce haut sommet où les plus fortes natures ne peuvent se défendre du vertige. Il se croit assez puissant pour méconnaître son origine populaire; il tourne depuis quelque temps d'une façon déplorable à l'aristocratie; il fait l'homme célèbre, l'artiste, le lion. On le voit en gants jaunes à toutes les premières représentations, et l'on nous a assuré qu'il s'était montré en simple habit noir au bal de la Renaissance. Ceci ressemble furieusement à Napoléon répudiant Joséphine. Chicard, sans son costume, n'est pas de taille à résister aux ambitions qui fermentent autour de lui; ses maréchaux conspirent, ils sont las de la gloire de leur chef; si l'empereur du carnaval n'y prend garde, l'année prochaine il sera détrôné: la restauration des Turcs de la branche aînée est imminente. Talleyrand-Balochard aspire à la régence; en ce moment encore Chicard règne dans ses Tuileries; dans un an il aura peut-être la Chaumière pour Sainte-Hélène! Chicard s'en va!

Mais n'attristons pas la fête des pasteurs, comme dit Duprez dans *Guillaume-Tell*. Le cortége continue sa marche; on dirait une de ces processions fantastiques inventées par le roi René, le premier chorégraphe de son siècle; ce sont bien là les groupes chimériques, les costumes fallacieux, les silhouettes bizarres dessinés par ce pitoyable souverain, qui eût fait de nos jours un si grand directeur d'Opéra. Flonmann vocifère quelques-uns des refrains qu'il vient d'improviser, et que nous serons vraisemblablement obligés de subir plus tard, chantés par Levassor dans les entr'actes de quelque représentation à bénéfice; Balochard appelle la pantomime la plus incongrue au secours de ses lazzi; Silène bat joyeusement la mesure sur son ventre; autour du pavois

le Çovage et Pétrin remplissent l'emploi de corybantes. Une partie de l'immortalité de Chicard semble être descendue sur leur front; ils marchent, eux aussi, ceints d'une auréole jusqu'à ce que le jour qui commence à paraître vienne les arracher à leurs rêves et leur faire expier leur déité d'un moment. Ainsi que Prométhée, ils ont voulu ravir la flamme céleste, et ils expient leur tentative insensée, comme celui qu'ils ont imité. Leur Caucase, c'est un comptoir, une étude de notaire, ou un bureau des contributions indirectes. Quant aux femmes qui font l'ornement de ces orgies, comment vous dire ce qu'elles deviennent? il faudrait pour cela vous conduire dans trop d'endroits où vous n'allez pas sans doute, ni nous non plus.

Une chose très-importante, selon nous, dont il faut en finissant féliciter Chicard, c'est d'avoir tué pour jamais la *descente de la Courtille*. Si quelque chose sentait le vulgaire, l'épicier, le rétrospectif, c'est sans contredit cette solennité, qui n'était, en définitive, qu'une débauche de Debureau, une orgie de farine. C'est en vain que l'aristocratie moderne a voulu ressusciter cette triste cérémonie : Chicard a refusé de la prendre sous sa protection. La descente de la Courtille était ainsi nommée parce qu'il fallait, pour en faire partie, gravir une des plus rudes montées qui soient au monde. Les provinciaux et les étrangers tenaient cette solennité dans la plus grande vénération. C'était un article de foi, dans les départements, de croire qu'il s'y passait des choses monstrueuses, excentriques, impossibles, babyloniennes. Dans l'imagination des oncles, la descente de la Courtille faisait le digne pendant des mystères d'Isis. Beaucoup de Parisiens, les Russes surtout qui venaient visiter la capitale, partageaient cette erreur déplorable. Le Russe de distinction qui vient à Paris pour s'amuser croit que les choses se passent toujours comme du temps de Cotillon III; il lui semble que tous les savants français correspondent encore avec l'ombre de la reine Catherine, et que les grands seigneurs vont danser à la barrière le mardi gras. Les boyards n'ont rien de plus pressé que de se rendre à la Courtille le mercredi des cendres, ils prennent la file comme s'ils allaient à l'Opéra; ils voient de tous côtés une foule d'ouvriers qui se rendent à leur travail; ils veulent leur jeter de la farine, on leur riposte par des pierres, et la Russie rentre grièvement blessée à son hôtel. Quand les choses ne se passent pas ainsi, on voit trente fiacres à la suite les uns des autres qui montent péniblement une côte escarpée. Peut-être sous Louis XV cela n'était-il pas ainsi; mais, de nos jours, il faut convenir que c'est l'exacte et fort consolante vérité. Depuis deux ans on ne descend plus la Courtille, il faut espérer que bientôt on n'ira plus à Longchamps. En sortant du bal Chicard, on ne peut aller nulle part, pas même dans son lit.

Vous venez d'assister à la solennité la plus importante du carnaval actuel, le bal Chicard; vous savez maintenant à quoi vous en tenir sur cette célébrité récente, et vous savez aussi ce que la gaieté française est devenue. La décadence est dans tout, même dans le plaisir. Ces délassements bruyants n'engendrent que la mélancolie. Pour nous, il ne nous est jamais arrivé de sortir au crépuscule d'une de ces réunions sans regarder avec attendrissement, au haut de quelque quatrième étage, la lampe de la jeune fille prudente qui se lève avant l'aube, pour que sa mère trouve tout prêt autour d'elle à son réveil; ou la lumière vacillante que le jeune homme va éteindre, après avoir travaillé toute la nuit. On a beau faire et beau dire, ce n'est point la gaieté véritable qui laisse après elle un regret!

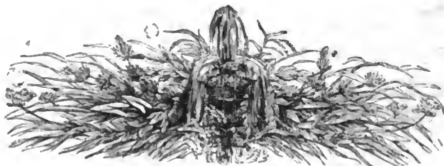


TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE PREMIER VOLUME

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES





